REVUE

DES

DEUX MONDES

CVII^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1937

A54
9R3274
1936
c.1-2

APR 20 1937
387079

LE PILOTE

PREMIÈRE PARTIE

I

Il était vingt heures cinq minutes. Vox, le second capitaine du *Virginia*, après avoir passé les ordres de route au lieutenant Fetcherin, parcourut d'un dernier regard l'horizon qu'une brume légère voilait, puis, après encore quelques mots à l'officier, se dirigea vers la timonerie. Au moment où il se disposait à en franchir le seuil, il aperçut, penché sur le bureau, à la droite du timonier qui s'efforçait de ne pas dévier d'un degré de la route donnée, le capitaine Pierre Laurent.

Vox s'immobilisa et regarda son chef avec une attention intense. Pourtant, ce n'était pas une chose nouvelle ; depuis cinq ans qu'il naviguait à bord du *Virginia*, chaque soir, au moment où il quittait le quart, le second capitaine rencontrait dans la timonerie Laurent. Que ce fût en hiver ou en été, par gros temps ou par temps calme, tous les jours, à la même heure, le capitaine écrivait les ordres pour la nuit sur le registre spécial que chaque officier devait signer. Parfois, les deux hommes étaient vêtus de longs manteaux de caoutchouc et chaussés de hautes bottes, parfois ils résistaient à de violents coups de tangage. Aujourd'hui, ils étaient vêtus de costumes de toile blanche.

Copyright by Édouard Peisson, 1937.

La rencontre du reste était brève. Debout à gauche de l'homme de barre, Vox attendait. Lorsqu'il avait signé, Laurent se redressait, saluait d'un mot son second, et quittait la timonerie. Les ordres eux-mêmes variaient peu. Il était question toujours de la route à suivre pour atteindre New-York ou pour atteindre Naples, des cales à sonder au changement de quart, et d'un point à calculer dans la seconde partie de la nuit. Seuls les noms, lorsque le steamer approchait de terre, changeaient et suffisaient à situer le navire dans sa course. « *Me prévenir dès que le feu de Nantucket sera en vue* » ou bien : « *Par le travers de Saint-Vincent, faire route au...* »

Pierre Laurent était si grand et si lourd que son corps était plié en deux et que son poids faisait gémir la planche d'acajou. Il écrivait péniblement, lentement, traçant avec soin chaque lettre, comme tout homme qui n'a pas l'habitude de tenir la plume. En fait, il la prenait seulement pour ces ordres brefs et pour rédiger, — mais la rédaction ne changeait guère, — les rapports de mer. Il tâchait de rendre lisible son écriture, car ses lettres étaient indéchiffrables pour tout autre que lui. La rude main pesait, serrait le stylo qui gémissait et dont la plume s'accrochait au papier rugueux. L'effort fixait les traits du visage. Rien dans cela qui était coutumier ne pouvait surprendre Vox. Le second n'avait pas bougé et son regard ne quittait pas le masque dur et épais du capitaine, mais sa préoccupation était si grande qu'il voyait mal ce masque sur lequel il croyait chercher la solution du problème qui depuis une huitaine l'obsédait. Qui aurait cru que la conduite de Pierre Laurent constituerait un jour une énigme pour Vox ?

Enfin, le capitaine signa, écrasa le bec de la plume en soulignant son nom d'un large trait, se redressa, jeta le stylo dans un coin du bureau, et sécha au tampon-buvard les trois lignes qu'il avait écrites. Vox, comme tiré d'un songe, sursauta. Il entra dans la timonerie et s'effaça. Déjà Laurent passait, les épaules larges, le torse raide, le menton en avant. Quelques secondes plus tard, il traversait la passerelle. Des deux mains il tenait sa casquette. Aux hommes qui le saluaient il grogna une vague réponse. Puis, sans avoir jeté un regard au large, il plongea dans l'échelle qui conduisait au pont des embarcations.

Maintenant Vox, à son tour, était penché sur le bureau et lisait les ordres du capitaine. « *Steam ship* Virginia. *Nuit du huit au neuf août. Ordres habituels pour la veille et les changements de route. A minuit, sonder. A une heure, si le temps le permet, calculer. Le* 8 *août* 1913. *Pierre Laurent.* »

Vox lisait et relisait ces lignes comme s'il s'agissait d'un message chiffré dont il dût pénétrer le sens caché. Il s'attachait à la forme des lettres, à leur pesanteur, et il se disait : « Comment écrivait-il, il y a trois mois ? » Pour savoir, il feuilleta le registre et chercha dans les premières pages le même ordre écrit un soir de juin : « *Pour la veille et les changements de route... A une heure, si le temps le permet...* » Un bloc de feuillets dans la main gauche, que cette main abaissait et relevait, le regard se fixant sur la page noircie ce soir d'août, puis sur la page écrite ce soir de juin, le second comparait chaque mot, chaque lettre. L'écriture large, pesante, appliquée, n'offrait ici et là aucune différence. Les lettres étaient arrondies et allongées semblablement, les pleins et les déliés se reproduisaient. Il paraissait bien que ce fût le même homme se trouvant dans les mêmes conditions, qui avait tracé les mêmes mots. Le seul changement était la couleur de l'encre; celle dont on usait à bord du *Virginia* était de mauvaise qualité et jaunissait rapidement.

Vox apposa sa signature sous celle du capitaine, puis repoussa le registre. Il murmura : « Il faut que je parle à Elder », et il demeura debout à la même place, le regard maintenant s'étant fixé, au delà de la glace de la timonerie, sur l'horizon. Mécaniquement, sa main avait saisi la blague à tabac dans la poche de sa vareuse, et les doigts roulaient une pincée de tabac dans une feuille qu'il avait réduite d'un tiers. « Oui, Elder pourra peut-être m'aider. » Il alluma sa cigarette et, pressé de consulter le médecin, il attira à lui le journal de bord et y nota les observations qu'il avait faites pendant son quart. Quelques minutes plus tard, il se trouvait sur la passerelle. Tourné vers l'arrière du navire, il aperçut Pierre Laurent au centre d'un cercle de passagers. « C'est le moment d'appeler Elder », se dit-il.

***

Le médecin Marc Elder flambait ses instruments lorsque Vox se montra dans l'encadrement de la porte de l'infirmerie et l'interpella.

— Bonsoir, Elder ! Pas de cas de peste, de choléra, de diphtérie ?

— Malheureusement, non, répondit le médecin en riant. Entrez donc !

Le médecin sanitaire maritime Elder était âgé d'une trentaines d'années. C'était un homme remarquable par la culture et l'intelligence, dont tous les efforts, toute la puissance était consacrée, dans la mesure de ses moyens, à l'étude et à la recherche scientifique. La méditation et la concentration donnaient à son visage aux yeux déjà ridés, aux joues creuses, aux pommettes saillantes, un attrait singulier, et son regard révélait une vie intérieure très active. Les sombres et grands yeux d'Elder trompaient. Parfois, en les fixant, on croyait lire jusqu'au plus profond de l'âme du médecin, on avait le sentiment de s'introduire comme un voleur dans son être secret. Mais Elder détournait le regard, fixait quelque chose au loin, se fermait pour ainsi dire à toute intrusion, et on savait que sa pensée la moins intime n'avait même pas été effleurée. Dans ses propos, il faisait montre toujours de la plus grande précision. S'il hésitait, c'est qu'il cherchait le mot qui exprimerait sa pensée avec le plus d'exactitude, et cet effort soulevait une sorte de mouvement houleux dans la peau épaisse de son front. La tournure de son esprit, tout autant que de fortes études scientifiques, lui inspirait l'horreur du vague, de l'imprécis, de l'inconnu. Lorsqu'on lui parlait d'un homme qu'il n'avait jamais rencontré, il interrompait pour s'enquérir de l'âge de cet homme, de son lieu de naissance, de ses moyens d'existence, de sa famille, de son origine. Elder prétendait que tout cela lui était nécessaire pour porter un jugement dont aussitôt il récusait la valeur, « faute d'éléments suffisants », disait-il.

Tandis que Vox, après être entré dans l'infirmerie, s'immobilisait devant une trousse dans laquelle brillaient pinces, bistouris, scies à os, tous instruments qualifiés par lui de torture, Elder poursuivait :

— A peine un malheureux abcès dont je suis venu à bout voilà quelques minutes, un travail d'infirmier ou de débutant. La traversée risquerait d'être monotone, si je n'avais mes bouquins. Et vous êtes là, vous, second, pour abréger les journées trop longues.

En prononçant ces derniers mots, le médecin n'était sincère qu'à moitié. Il était vrai que la conversation de Vox, — il serait plus exact de dire les discussions qui souvent opposaient les deux hommes, — l'avait plus d'une fois et pour plusieurs heures entraîné fort loin du *Virginia*. Mais dans le fond, il ne se plaisait pas avec le second. Selon son humeur, parfois il recherchait sa compagnie et parfois la fuyait. Si son esprit était attiré par la personnalité du second capitaine, quelque chose de profond en lui souffrait de sa présence.

Mais Elder n'avait pas le choix. Son seul ami à bord était Petit, le chef mécanicien, et il ne fallait pas compter sur Petit pour discuter sur le mystère de la destinée humaine par exemple ou sur les différences fondamentales des diverses races. Alors restait Vox.

L'un poussant l'autre, ils allaient de l'avant, marquant tour à tour des points, et ils étaient emportés par une espèce de griserie. Autant qu'Elder, Vox était scientifique, mais il jouissait d'une intuition extraordinaire. Il percevait dans un être la moindre fêlure, le moindre ébranlement. Parfois, Elder lui disait : « Vous êtes un véritable sismographe, Vox ! » ou bien : « Qu'a donc découvert votre flair ? »

Sur le médecin, le second capitaine possédait un autre avantage : il arrivait, souvent après maints tâtonnements, à trouver le qualificatif juste. C'est lui qui, par exemple, avait dit que Pierre Laurent était diabolique. Et c'était vrai. En tout cas, on pouvait dire que le capitaine du *Virginia* agissait parfois comme s'il avait été le démon en personne.

Entre Vox et Elder, il n'y avait pas de vraie cordialité. Les mots qu'ils employaient dans leurs rapports, et chacun d'eux le savait, étaient une sorte de masque posé sur les sentiments véritables qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Cela pouvait s'expliquer par l'espèce de répulsion physique qu'inspirait le second au médecin. Il était pénible à Elder de serrer la main tachée de rousseur de Vox, molle et froide, froide surtout, car ce qui caractérisait le jeune officier

était le manque de chaleur de son corps. Ses cheveux, ses sourcils, ses cils, sa courte moustache étaient comme décolorés. Jamais une rougeur n'avivait son pâle visage. Il était petit et grassouillet, mais l'énergie, la résistance de ce corps mou, blanc, sans muscles, étonnait. Le second ne se plaignait jamais ni du froid, ni de la chaleur, ni de la fatigue, et deux heures de sommeil le reposaient d'une nuit de passerelle ou de manœuvre. Il n'était jamais affecté par aucun malaise, même par un rhume de cerveau ou par un point de névralgie.

— Eh bien ! dit Vox, si les malades ne se pressent pas pour tâter de votre bistouri, vous n'en toucherez pas moins votre traitement, à l'arrivée. Mais j'ai besoin de vous ce soir. Non, non ! s'empressa-t-il d'ajouter en réponse à un regard du médecin, ce n'est pas moi qui ferai l'expérience de la sûreté de votre main. Pouvez-vous m'accorder une demi-heure avant de vous renfermer dans votre cabine et d'ouvrir un livre ? Je veux vous montrer quelque chose d'anormal et de très curieux. Il me faut votre avis.

— Quel avis ? répondit Elder. Celui de l'homme ou celui du médecin ?

— Celui de l'homme et celui du médecin, qui doit être observateur par métier.

Vox ne s'occupait, et alors avec beaucoup de doigté, des incidents du bord que lorsqu'ils menaçaient de tourner au drame. Il connaissait la valeur des mots, et Elder était sûr de l'intérêt de ce que Vox avait remarqué d'anormal et de très curieux. Il répondit :

— Je vous suis. Mais de quoi s'agit-il ou de qui ?

L'infirmerie était placée tout à fait à l'extrémité d'une longue coursive en cul-de-sac, qui débouchait sur le pont de la cale III. Le second s'y était engagé comme s'il n'avait pas entendu la question du médecin qui le suivait sans oser la renouveler. Les deux hommes donnaient de l'épaule contre les cloisons, enjambaient des corps de femmes, d'enfants, d'hommes, étendus là malgré la chaleur étouffante qui se dégageait par l'entrée des machines, mais ils se trouvaient à proximité des cuisines. Vox marchait, la tête baissée, très absorbé, et Elder se disait : « Tiens ! tiens ! C'est donc si important que ça ! » Enfin, lorsqu'il eut atteint la partie de la coursive où il n'y avait plus d'ouvertures de cabines

et par conséquent plus d'oreilles indiscrètes, le second dit :

— Il s'agit de Pierre Laurent.

Une grande curiosité s'empara d'Elder. Il tenait pour une brute le capitaine du *Virginia*, mais il n'était pas parvenu à se dégager de sa puissante personnalité.

— De Pierre Laurent ? dit-il.

Mais de nouveau Vox fonçait, tête en avant, de son petit pas infatigable. Lorsqu'il atteignit le pont de la cale III, il se retourna :

— Passez devant, Elder. Nous allons sur le pont des embarcations.

Deux échelles de fer se succédant y conduisaient directement. Deux minutes plus tard, la main molle de Vox pétrissait le bras d'Elder et conduisait le médecin dans l'obscurité, lui faisant éviter boucles, manches à air, rouleaux de filin et de cordages qui encombraient cette partie du navire.

— Vous y voyez la nuit comme les chats, Vox.

Bientôt, cependant, la lueur qui filtrait par la claire-voie de la machine permit à Elder de se guider lui-même et de se glisser le long d'une baleinière.

— Elder, arrêtez-vous ici, asseyez-vous sur ce coffre.

Le coffre, comme le cordage que le médecin saisit à pleine main, comme les lattes du pont, était recouvert d'une humidité gluante.

— L'océan, Vox ! Sentez-vous ? dit Elder, en jetant un regard au ciel maussade, fermé.

Il respirait à pleins poumons. Cette odeur, ce souffle chargé de mystère, de nuit, avait autrefois attiré le médecin et le retenait.

Le second s'était assis à côté de lui, épaule contre épaule, son haleine sur sa joue.

— Regardez le capitaine, dit-il.

Ils dominaient le navire qui haletait pour tenir ses quinze nœuds. Près d'eux, une fumée grasse s'échappait des deux cheminées, encrassait l'air qu'ils respiraient, et collait à leurs fronts, à leurs joues, à leurs yeux.

— Regardez ! répéta Vox.

La partie avant du pont, réservée aux passagers de première classe et dont les deux hommes apercevaient le côté gauche, était, comme tous les soirs, éclairée. Là se tenait

Pierre Laurent, au milieu de quelques hommes et de quelques femmes qu'Elder connaissait pour s'être assis à leur table. Il voyait aussi, par les larges baies du fumoir, du salon de lecture et du salon de musique, d'autres hommes et d'autres femmes qui causaient en buvant du café et des liqueurs. Enfin, la fenêtre arrière du rouf servait de cadre à deux bras nus dont les mains couraient sur le clavier du piano. Le buste de la musicienne était caché, et Elder pensait que cela valait peut-être mieux.

L'éclairage était bon et, enveloppés par la nuit, Elder et Vox distinguaient avec assez de netteté les visages et les vêtements, mais ils se trouvaient trop loin pour entendre autre chose que *la Pavane pour une infante défunte*, détaillée avec un sens musical bien au-dessus de la moyenne. Pierre Laurent leur faisait face.

L'insistance de Vox, dont la voix était plus grave que d'habitude, plus étouffée que ne l'exigeait la distance, surprenait Elder. Cependant le Pierre Laurent qui se tenait devant eux paraissait être celui de tous les jours. Depuis quelques minutes déjà Elder l'observait. Maintenant le capitaine s'était tourné vers le large, et, la main gauche dans une poche de son veston croisé, désignait de l'autre quelque chose au loin sur l'océan.

Parce qu'il déplaisait au médecin de montrer au second combien il était avide d'apprendre ce que celui-ci avait remarqué d'anormal, il lui dit d'un ton assez négligent et propre, croyait-il, à dissiper tout le mystère qui alourdissait ses « regardez », qu'il lui semblait se trouver au cinéma (1). La lumière jaunâtre qui baignait les personnages dont les traits n'étaient pas tout à fait nets, le piano unique, les gestes seuls aperçus permettaient le rapprochement.

Vox ne répondit pas. Elder se tourna vers lui et fut étonné de la tension de son visage et de la fixité de son regard. Qu'avait découvert Vox ? Mais avait-il découvert quelque chose ou, servi par son « flair », soupçonnait-il seulement quelque chose d'anormal ?

De nouveau Elder, se prenant au jeu, regarda le groupe sur le pont. Il voulait savoir, lui aussi. D'autres passagers

(1) 1913 : cinéma muet.

sortaient du fumoir et se joignaient à ceux qui entouraient le capitaine. Éclairé de face par l'ampoule placée à l'entrée du fumoir, celui-ci se tenait bien droit, ayant une certaine fatuité à développer sa haute taille, à montrer la largeur de ses épaules, sa force.

Elder pliait son esprit à un difficile exercice. Il s'agissait de Laurent, comme Vox le lui avait si souvent répété. C'est en lui, en sa personne que résidait l'anormal découvert ou soupçonné par le second. Eh bien ! à côté de ce Pierre Laurent qui se tenait sur le pont, devant le médecin, il fallait que celui-ci plaçât le Pierre Laurent qu'il connaissait bien. A côté de cette silhouette, il fallait placer une autre silhouette, à côté de ce visage un autre visage, et comparer, établir des différences.

L'examen d'Elder dura plusieurs minutes au bout desquelles il put tout de même tenir comme évident que l'attitude du Pierre Laurent qui lui faisait face était plus guindée que de coutume, manquait de naturel. Oui, celui-ci rejetait un peu trop en arrière la tête et les épaules. Elder le dit à Vox qui approuva silencieusement, en inclinant la tête. Le médecin ne faisait pas fausse route. Il poursuivit donc dans cette voie, et bientôt il remarqua que tous les gestes du capitaine étaient non seulement affectés, mais comme voulus, comme commandés. Une hésitation perceptible pour Elder, qui dans l'observation se servait de toute son expérience, semblait précéder chaque mouvement.

Elder faisait part de chaque remarque à Vox qui hochait toujours la tête. Bientôt il ne fut plus utile pour le médecin de comparer. Il avait pénétré le mécanisme, il suivait le rouage, et qualifiait de grimaces les expressions mêmes du capitaine, qui accompagnait chaque mot d'une mimique faciale exagérée. Et comme Pierre Laurent et les passagers riaient bruyamment, il dit :

— Vox ! il y a devant nous des hommes et des femmes qui parlent comme ils parlent tous les jours, dont le rire est la marque d'une gaieté naturelle, et il y a aussi une espèce de mannequin qui donne l'illusion de la conversation et de la joie. Est-ce que Pierre Laurent a bu ce soir plus que de coutume ?

— Non. Je l'ai rencontré dans la timonerie, il y a une demi-heure à peine. Il n'a pas bu.

— Qu'a-t-il donc ?

Alors Vox glissa à l'oreille d'Elder quelques mots surprenants :

— Il joue la comédie.

Elder fit répéter. Il jugeait Pierre Laurent incapable de tenir un rôle, incapable de travestir ses propos, ses gestes ; le capitaine du *Virginia* était trop brutal, trop tout d'une pièce. Il faisait montre envers ses semblables, envers tous ses semblables, d'un trop évident mépris pour vouloir par une attitude leur cacher quelque chose. Quoi ? Elder n'en savait rien. Pourtant la remarque du second paraissait juste et plus justes encore les mots qu'il ajouta :

— Pierre Laurent joue le rôle de Pierre Laurent.

— Mais pourquoi ?

— C'est ce que je voudrais savoir. Je l'observe depuis une semaine.

— Je l'ai vu tous les jours. Il y a deux heures nous étions ensemble à la salle à manger.

— Il y a autre chose, et c'est ce qui m'a mis sur la voie. Il est profondément changé. Profondément, insista Vox. Et, vous savez, je pèse mes mots. Il veut cacher ce changement, à nous et à tous. Mais sa voix le trahit. Il nous parle, comprenez-moi bien, d'une manière humaine. Lorsqu'il commande, c'est un homme qui donne un ordre à un autre homme.

Sur ces mots, Vox disparut. La légère pression que son épaule exerçait contre celle du médecin cessa. Celui-ci se retourna : le second n'était plus à son côté. Il crut apercevoir son ombre entre les deux mains-courantes de l'échelle de fer, mais il n'en fut pas sûr. Était-ce son ombre ou celle d'un nuage, ou celle d'une vapeur ?

Comme Elder se retournait vers l'avant, il eut une autre surprise : Pierre Laurent avait également quitté le pont. Y demeuraient quelques passagers, mais ils n'occupaient pas l'esprit du médecin. Ils lui apparaissaient comme des personnages mystérieux, un peu falots, des sortes d'ombres sans passé et sans avenir et qui s'évanouissaient.

Vox connaissait bien la tournure d'esprit d'Elder. En faisant appel à lui il ne s'était pas trompé. Il avait placé le doigt du médecin dans l'engrenage et savait bien que le corps tout entier y passerait. Sans pitié pour le repos de son camarade,

il lui avait soumis un problème dont celui-ci ne pourrait se détacher avant de l'avoir résolu.

Une demi-heure encore, Elder demeura sur le pont. Malgré la volonté qu'il avait d'ordonner ses pensées, la confusion régnait dans son esprit. Tandis qu'il s'efforçait de faire reparaître devant ses yeux la silhouette du capitaine, il se demandait si son examen n'avait pas été influencé par l'insistance, par la pression qu'avaient exercé sur lui les « regardez » du second.

La pianiste, après quelques autres morceaux, avait repris *la Pavane*, et les pensées d'Elder étaient comme désagrégées par la phrase lente et grave de la danse. Il eut à se faire violence pour s'arracher à cette sorte d'envoûtement provoqué par la musique et par la marche du navire dans la nuit et au large. Il lui fallait avoir l'esprit libre. A son tour, il quitta le pont.

II

Pierre Laurent, après avoir erré sur le pont, après une longue station sur la passerelle, s'était retiré dans sa cabine et couché. Mais il ne trouvait pas le sommeil. « Comment, se demandait-il, pourrait-il conduire le *Virginia* jusqu'à Naples ? »

Ne plus distinguer l'une de l'autre les deux aiguilles de la pendule ronde encastrée dans la cloison sans s'en approcher à moins de vingt centimètres, — et pour cela il aurait fallu que Laurent se juchât sur une chaise, — n'était pas ce qu'il y avait de plus grave ni de plus important. Il pouvait tirer son chronomètre du gousset, appuyer de l'extrémité de l'ongle sur le petit ressort placé à côté du remontoir, et le verre et sa monture se soulevaient. C'était bien le diable si, alors, en plaçant la montre d'une manière appropriée sous la lampe du bureau, Laurent ne parvenait pas à lire l'heure.

Il pouvait aussi écouter les coups « piqués » à la cloche de la passerelle. Ainsi, quelques minutes plus tôt, le matelot avait du battant donné un coup sec contre le corps de la cloche. Cela signifiait moins cinq. A l'instant, il piquait huit coups, deux par deux, et Laurent savait qu'il était minuit.

Donc, seulement par l'oreille, il pouvait connaître l'heure, et cela était un point acquis. Mais il était d'une nécessité absolue qu'il pût aussi suivre le tracé du baromètre enregistreur.

Pour atteindre la cabine de Laurent, il fallait traverser la timonerie et la chambre de navigation. Les trois pièces de même largeur se succédaient. Elles étaient entourées sur l'avant par la passerelle, sur les trois autres faces par un étroit balcon ouvert à l'arrière par une raide échelle de fer qui plongeait sur le pont des embarcations.

Toujours l'une des deux portes latérales de la timonerie, celle *au vent*, était fermée. En tout temps, même par les très grands froids que le courrier rencontrait dans l'Atlantique, la porte qui faisait communiquer la timonerie avec la chambre de navigation et celle qui reliait la chambre de navigation à la cabine de Laurent étaient maintenues ouvertes par des crochets. Les ouvertures étaient seulement masquées par d'épais rideaux de reps.

Ainsi, rien de ce qui se passait dans la timonerie n'échappait au capitaine, et, parfois, des échos de la passerelle parvenaient jusqu'à lui.

C'était son domaine, il y habitait seul. S'il arrivait que, pour les besoins du service, les officiers pénétrassent dans la chambre de navigation, jamais aucun n'avait franchi le seuil de sa cabine. Lorsque Vox ou l'un des deux lieutenants avait à faire connaître à Laurent le résultat d'un calcul, il heurtait du doigt le chambranle de la porte. Alors, le rideau soulevé laissait passer la grosse patte du capitaine qui saisissait le papier tendu par l'officier.

Les casiers des pavillons, deux rayons de livres nautiques, la boîte à chronomètres, un large bureau dont le coffre renfermait les cartes meublaient la chambre de navigation. Au-dessus de ce bureau était suspendu par des bretelles usagées le baromètre enregistreur.

Laurent voulait consulter cet appareil sans que personne s'en doutât. Ses apparitions au cours de la nuit, en pleine mer, par beau temps, étaient rares, mais elles ne pouvaient surprendre. Le souci de la marche du navire était suffisant pour expliquer sa présence hors de sa cabine, ou l'insomnie, ou la nécessité de se renseigner et de noter, pour y penser le lendemain, un ordre à donner au second...

Pourtant, Laurent ne voulait être ni vu, ni entendu. Il savait que son examen du baromètre serait long et minutieux, et il ne voulait pas qu'on connût sa peine.

Il sauta de sa couchette, se chaussa de pantoufles, éclaira la lampe de son bureau, et, debout au milieu de la cabine, attendit un moment avant de soulever le rideau.

Plus de dix minutes s'étaient écoulées depuis que la cloche avait sonné minuit, et Fetcherin n'avait pas encore quitté la timonerie. Il passait les ordres à Réval. Laurent entendait aussi le chuchotement des deux matelots, l'un prenant la barre des mains de l'autre. La barre gémissait, les anneaux de la drosse produisaient ce bruit si familier de chaîne tendue et détendue, de chaîne traînée sur le pont de fer, les portes vibraient et les machines ronronnaient.

Enfin Fetcherin souhaita bon quart à Réval, qui gagna la passerelle. Un matelot dit : « Je vais faire du café, lieutenant », et s'en fut le faire. Laurent souleva alors le rideau et avança d'un pas. Il était si près du timonier qu'il entendait sa respiration légèrement sifflante, et il craignait que sa propre respiration ne fût perçue par l'homme. Mais il était protégé par cet autre rideau tendu à l'entrée de la timonerie. Seul Réval venant chercher son sextant pour observer pourrait le surprendre, mais il n'était pas une heure, et Laurent avait écrit : « Calculer à une heure. » Réval ne viendrait pas. Laurent avança encore ; il était maintenant tout près du baromètre placé en pleine lumière d'une lampe fixée à la cloison, jour et nuit éclairée.

Il le regarda. Le petit cube pivotait lentement, tantôt vers la droite et tantôt vers la gauche. Il le saisit dans ses mains et l'immobilisa. Il était angoissé ; pourtant il savait bien qu'il ne distinguerait sur le papier enroulé ni le tracé à l'encre, ni les fins quadrillés rouges. L'aiguille de cuivre elle-même, il ne la voyait pas. Il est vrai que la partie supérieure de la boîte arrêtait la lumière. Il déplaça un peu l'appareil, le présenta mieux à la lampe, mais il ne vit pas mieux. Pourquoi vouloir lutter ?

Le baromètre, que les mains avaient libéré, avait repris sa position et son demi-mouvement de rotation, d'un bord, puis de l'autre. Encore une fois, Laurent avança les mains vers lui, mais ce n'était plus pour le saisir. La gauche maintint l'appareil, tandis que les doigts de la droite avancèrent avec lenteur jusqu'à toucher le verre qui protégeait le papier. Délicatement, ils le parcoururent de haut en bas, de droite

à gauche, s'attardant lorsqu'ils rencontraient un défaut du verre. Laurent pensa que, s'il avait pu palper ainsi la feuille de papier elle-même, il serait parvenu à suivre la ligne tracée à l'encre par l'aiguille, et ses doigts auraient rencontré les saillies régulières frappées par la machine à imprimer. Mais pour cela il aurait fallu transporter l'instrument dans sa cabine.

Pourquoi risquerait-il ainsi d'attirer l'attention des officiers, puisqu'au-dessus de son bureau était accroché un autre baromètre, plus simple, qui n'enregistrait pas les courbes des pressions, mais sans doute aussi précis. Il suffirait que Laurent consultât l'appareil d'heure en heure et établît lui-même la courbe.

Encore était-il indispensable qu'il pût lire cette pression. Avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour la quitter, il regagna sa cabine. Lorsque le rideau retomba derrière ses épaules, lorsqu'il se retrouva dans son asile inviolable, il fut soulagé. Ici, il était libre de ses gestes, il n'avait plus à marcher comme un voleur. Il redressa sa nuque et ses lourdes épaules qu'instinctivement il avait courbées. Il redevenait le capitaine du *Virginia*. L'officier de quart entrant dans la chambre de navigation ne pouvait s'étonner d'apercevoir la lumière filtrer à travers le tissage de son rideau.

Il s'approcha du baromètre et le décrocha. Le mécanisme était monté sur un socle de bois rond que Laurent pouvait tenir tout entier dans une main. Il présenta l'appareil à la lumière du globe central de sa cabine. Mais il ne vit rien autre que le reflet de la lampe dans le verre épais. Il l'inclina de différentes manières et ne réussit qu'à déplacer le reflet. Parfois, lorsque le rayon lumineux frappait l'arête du verre, des éclats de lumière l'éblouissaient. Alors, il plaça son autre main en abat-jour au-dessus du baromètre, mais cette main projetait son ombre sur le cadran.

Le désespoir emplissait l'âme de Laurent, et aussi une espèce de rage provoquée par son impuissance, lui qui jusqu'à ce jour avait vu tout et tous fléchir devant sa volonté. Rage et désespoir marquaient ses traits, creusaient plus profondément les rides parallèles qui tranchaient ses joues charnues. Il eut un mouvement comme pour lancer et écraser le baromètre sur le parquet de sa cabine. Mais pourquoi n'essayerait-il pas de faire sauter le verre, puisqu'après avoir soulevé

celui de sa montre il parvenait à lire l'heure ? Il plaça l'appareil à plat sur la planche de son bureau, approcha la lampe portative, s'assit, et saisit dans un casier un gratte-papier. Le résultat cherché lui demanda beaucoup de patience et d'infinies précautions. Il devait l'obtenir sans abîmer le cadran ni l'aiguille, sans infliger une trop forte pression; il fallait insérer la pointe du gratte-papier entre le verre et son alvéole de cuivre.

Plus de rage ni de désespoir, mais la volonté de parvenir à ses fins. Lorsqu'enfin le verre sauta, la joie illumina le visage de Laurent ; le cadran mat, éclairé directement, le maudit reflet ayant disparu, il distinguait l'aiguille, l'index et les divisions. Sans l'aide de personne il pouvait connaître et suivre la pression. Comme il avait fait quelques instants plus tôt dans la chambre de navigation, il avança sa lourde main jusqu'à toucher de l'extrémité de l'annulaire et de l'index le cadran. Les divisions étaient marquées en relief. Très légèrement, les deux doigts les suivirent, passant de l'une à l'autre, trouvant un long trait, puis d'autres plus petits et très rapprapprochés. Les doigts hésitaient, s'arrêtaient, reprenaient pour compter : un, deux, trois, quatre. Et ici, c'était l'index fixé à son axe au-dessus de l'aiguille. Lorsque les doigts se fourvoyaient, l'œil, placé à quelques centimètres au-dessus d'eux, les remettait dans la bonne voie.

Au bout de cinq minutes, ils n'eurent plus besoin de ce secours. Laurent redressa le torse; le bras tendu, les doigts caressant le cadran, il souriait.

Oui, c'était une vraie joie qui marquait sa face vieillie. Il semblait que les rides des joues eussent disparu, et la bouche n'était plus tordue.

Brusquement, il pensa que la cloche ne tarderait pas à piquer une heure et que Réval devait se préparer, si l'état du ciel le permettait, mais il le permettrait sans doute, à observer pour fixer la position du *Virginia*. Dans le sous-main il prit une feuille de papier, dans le plumier son stylographe, et écrivit, appuyant lourdement, traçant de gros caractères : « Le 9 août, à 0 h 30, pression barométrique : 761 mm. » Puis il remit en place papier, tylo et baromètre, après s'être assuré de la solidité de la pointe qui le soutenait. Enfin il éteignit la lampe et se recoucha.

Il devait attendre patiemment. La cloche piqua une heure. Quelques minutes plus tard, Réval entra dans la timonerie, prit son sextant et ressortit. L'observation fut assez longue et Laurent pensa à ces vapeurs nocturnes qui ternissent l'atmosphère et à la difficulté que devait éprouver le premier lieutenant pour faire tangenter l'astre observé à la ligne mal distincte de l'horizon. Le calcul fut rapidement exécuté. Réval sortit de nouveau sur la passerelle, observa et calcula une deuxième fois, puis une troisième fois, et Laurent, tant le silence était grand et les bruits connus de lui, entendait feuilleter les pages de l'éphéméride, courir sur le papier la pointe du crayon et le susurrement des chiffres entre les lèvres de l'officier.

Puis ce fut le moment où Réval souleva le rideau et pénétra dans la chambre de navigation. Les ongles frappèrent la corne du rapporteur, le compas de cuivre heurta la règle plate, et le silence ne fut plus troublé que par deux ou trois raclements de gosier et par un soupir exhalé par les poumons comprimés, tandis que le premier lieutenant portait le point sur la carte. Enfin Réval regagna son poste de veille.

Laurent attendit encore. Il pensa aux gestes qu'il venait d'accomplir, à ceux qu'il devrait faire le lendemain, le surlendemain et les jours suivants jusqu'à l'arrivée. Quand il jugea qu'un quart d'heure s'était écoulé, il décrocha le porte-voix qui reliait sa cabine à la passerelle et appela. C'était le capitaine qui s'éveillait.

— Voulez-vous me dire l'heure, monsieur Réval ?

— ...

— Merci. Avez-vous calculé ?

— ...

— Voulez-vous me donner la position ?

— ...

— Bien, merci.

Quelques minutes plus tard, Laurent était assis à son bureau et sur la feuille, où déjà était portée la pression, il écrivit : « A une heure, position observée : Lat. 39°50' nord. Long. 58°12' ouest. »

III

Pierre Laurent ne savait pas exactement à quelle époque le mal avait pris naissance en lui. Au cours du mois de mai précédent, — il lui était impossible de mieux préciser, — il avait ressenti des douleurs assez vives dans les globes oculaires. Mais ces douleurs étaient-elle au début du mal, étaient-elles sa première manifestation, ou l'avaient-elles torturé au moment où le mal avait déjà atteint une certaine ampleur ? Parfois Laurent se demandait si ces premières douleurs n'avaient pas été provoquées par une simple congestion des yeux. Au reste, elles avaient disparu rapidement. Lorsque de nouveau, deux mois plus tard, en juillet, il en avait été affecté, elles avaient été différentes, plus vives et comme plus profondes.

Tout de même, ces premières douleurs, — elles avaient duré trois ou quatre jours, — avaient inquiété Laurent, et il avait consulté Elder ; mais cette consultation d'un caractère tout à fait particulier, celui-ci l'avait oubliée. Laurent n'avait pas pensé à un mal affectant les yeux. Il avait retrouvé dans sa mémoire la figure extraordinairement précise de son grand-père paternel dont il était la vivante réplique et qui, à cinquante ans, avait été abattu par une attaque. Pendant un mois, l'homme était demeuré à peu près inerte, puis, par un prodige de volonté et d'énergie, il avait réussi à quitter son fauteuil, à se remettre sur pied et à marcher à petits pas. Laurent fréquentait alors les cours d'hydrographie et il souffrait, un peu égoïstement sans doute, lorsqu'il apercevait en rentrant à la maison paternelle ce précoce vieillard à la bouche tordue qui le regardait d'un œil fixe.

Or, ces premières douleurs, Laurent les avait ressenties un après-midi, après un repas copieux et abondant en vins et en alcools, et il les avait attribuées à une « poussée de sang », comme il disait.

Il n'était pas bien savant. Il concevait le corps humain dont la complexité lui échappait comme une espèce de machine très simple qu'il était nécessaire de nettoyer de temps en temps. Il fallait en « chasser les saletés ». Personne à bord, jamais, ne lui avait vu un livre entre les mains et pour cause : il n'en

ouvrait qu'un, parfois, dans la nuit, lorsque le rideau tendu à l'entrée de sa cabine était retombé derrière son dos. C'était un ouvrage ancien, fait d'un papier à la fois épais et léger, au texte bourré de naïvetés, aux illustrations suggestives et délicates, et intitulé : *De la manière de manœuvrer et de conduire les navires à voiles.* Il en lisait quelques pages, examinait deux ou trois figures, ou bien, sur un schéma, suivait le développement d'une manœuvre, refermait l'ouvrage et le remettait en place. Mais jamais, depuis qu'il avait obtenu son diplôme de capitaine au long cours, il n'avait rouvert son traité d'hygiène navale. Au reste il n'aurait guère trouvé dans cet ouvrage que les symptômes de quelques maladies, tels le typhus, le choléra et la peste, quelques conseils de prophylaxie et la manière de réduire une fracture.

Il avait donc craint une attaque. Il se savait puissant. Après les repas, les veines de son cou et de ses tempes se gonflaient. A la moindre éraflure faite par le rasoir, des gouttes de sang noir se formaient l'une après l'autre. Il se sentait alors, disait-il, la force d'un taureau, et excité par le sang et l'alcool, aucun exploit ne lui paraissait impossible.

Il avait pris des sels, puis, comme le lendemain les douleurs avaient été aussi violentes, il s'était réglé, avait bu moins de vin, avait réduit le nombre de petits verres qu'il absorbait dans la journée, et enfin avait consulté Elder.

Laurent avec l'équipage usait d'une politesse plus insultante que la pire grossièreté. Le mépris perçait à chaque mot lorsqu'il disait :

— Voulez-vous, monsieur Vox ?...

Ou :

— Voulez-vous, Guérin, gouverner au nord quinze est ?

Tout était dans la manière de prononcer les mots. L'homme se sentait tout de suite abaissé, ravalé, diminué. Le médecin était le seul homme à bord qui ne fût pas sous son autorité immédiate, dont le travail échappât absolument à son contrôle, et, dans certains cas, Elder pouvait passer outre à un ordre de Laurent. A cause de cela et aussi parce que toute la formation du médecin lui était inconnue, le chef du *Virginia* n'usait pas avec Elder de cette politesse méprisante. Il avait trouvé autre chose : la familiarité la plus désobligeante. Il tournait en ridicule la supériorité intellectuelle du médecin,

ses connaissances, en plaisantant, bien entendu, comme savait plaisanter Laurent.

Elder était, disait-il, comme au reste à peu près tous les médecins, un charlatan, une charge pour la Compagnie, et si une lame l'eût emporté par-dessus bord, personne ne se serait douté de sa disparition. Et Elder ne pouvait pas se fâcher, car Laurent, pour lui glisser à l'oreille ces amabilités, passait son bras sous le sien, l'entraînait sur le pont dans une promenade endiablée, le secouait comme un prunier, et cela présentait pour le capitaine l'avantage de montrer combien il était fort physiquement. A son bras, Elder, chétif, était léger comme une plume, et souvent la poigne du capitaine meurtrissait le bras du médecin.

C'était au cours d'une de ces promenades qu'avait eu lieu la consultation. Si Laurent manquait de finesse, la ruse, la ruse grossière, ne lui faisait pas défaut. Il avait craint qu'Elder lui tînt rigueur de ses propos. Il s'était dit que s'il l'entretenait sans fard de ses craintes, celui-ci lui répondrait que, ma foi, il était bien trop charlatan pour donner un conseil utile au capitaine du *Virginia*.

Aussi, ce soir-là, Laurent avait-il traité Elder avec quelques ménagements. Le contact de son épaule avait été moins rude et il n'avait pas abordé l'affaire de front. Sa question avait été imprécise et précédée de plusieurs autres destinées à dérouter le médecin. Mais Laurent manquait de psychologie et se faisait d'Elder une idée bien fausse. A peine eut-il parlé de l'attaque qui avait frappé son grand-père et de la résistance que celui-ci y avait opposée qu'Elder avait commencé un véritable cours de médecine. Il avait oublié la brutalité de Laurent, les avanies que celui-ci lui faisait subir et même en quel lieu du globe il se trouvait. Un cas lui était soumis et seul ce cas comptait.

Bon ! Une hémorragie cérébrale avait partiellement paralysé l'aïeul ; Laurent lui-même était un sanguin qui mangeait et buvait sans modération. Il fallait prévenir...

Mais Laurent, sans laisser le médecin poursuivre, avait éclaté de rire. Ce qu'Elder allait développer, il le savait, et il était ridicule d'avoir jusqu'à vingt-cinq ans, — « Moi, à vingt-cinq ans, j'avais dix ans de mer », — usé ses pantalons sur le banc des Facultés, d'avoir « dépecé des cadavres », pour ne

pas proposer autre chose que de manger peu de viande, boire de l'eau claire et ne plus goûter au cognac !

Cet incident avait complètement disparu de la mémoire d'Elder. Sans doute n'y avait-il vu qu'un piège auquel il s'était laissé prendre. Pendant quelques jours, Laurent s'était modéré, puis, les douleurs ayant perdu leur violence et leur régularité, avait repris ses habitudes d'intempérance. Il s'était dit que sa manière de vivre était absolument différente de celle de son grand-père fonctionnaire à Sète. Un marin qui lutte contre la fatigue, le froid, dont la dépense physique est grande, n'a-t-il pas besoin de bon vin, d'alcool et de viande saignante ?

Les douleurs avaient disparu, pas tout à fait cependant. Depuis le mois de mai, « sa tête n'avait jamais été complètement libre » : c'était l'expression dont il s'était servi lorsqu'à deux ou trois reprises il avait parlé à des passagers des troubles dont il souffrait. Mais, redevenu optimiste, il avait oublié l'hémorragie cérébrale de son grand-père, lorsqu'un matin — c'était tout récent, cela datait de deux semaines, exactement du jour où le *Virginia* se dirigeant vers New-York franchissait Gibraltar, — il s'était réveillé aveugle, c'est-à-dire qu'ouvrant les yeux après une nuit agitée, il n'y avait pas vu. La vision lui étant revenue quelques minutes plus tard, il n'avait pas su qu'il avait été aveugle. Il s'était dit que pendant ce court instant s'était poursuivi le cauchemar qui avait troublé son repos.

Cette explication qu'il s'était donnée, il n'y avait pas cru tout à fait. Il y croyait pour se rassurer aux moments où il sentait son être intime bouleversé par des malaises dont il lui était impossible de préciser l'origine et l'étendue et dont il s'était aperçu lorsque déjà ils étaient fixés en lui. Et un doute qu'il repoussait, mais dont il n'avait pu complètement se débarrasser, avait pris racine en lui ce matin-là.

La nuit avait été mauvaise. Deux heures après son réveil, lorsqu'il avait été tout à fait lucide, il avait ressenti une espèce de honte envers lui-même en se rappelant son état de faiblesse, sa détresse pendant le sommeil. Son organisme, s'était-il dit, lui avait joué un tour pendable, l'avait livré sans défense à une espèce de monstre. Il avait lutté, il s'était débattu, il avait cherché à se dégager du sommeil. « C'était

dans le cerveau. » Et la souffrance avait été telle qu'elle lui avait arraché des gémissements. Enfin, haletant, couvert de sueur, il s'était réveillé. Il baignait dans une obscurité profonde, totale, anormale.

Le soir et dans la nuit, la lueur de l'ampoule électrique placée au-dessus du bureau dans la chambre de navigation traversait l'épais rideau tendu entre les deux pièces et se réflétait dans le miroir de la toilette, et le compas renversé fixé au plafond juste au-dessus de la couchette dégageait une clarté laiteuse ; certains meubles et certains objets étaient comme enveloppés d'une atmosphère phosphorescente.

Le matin, un rayon de lumière parvenait toujours à se faufiler entre les deux petits rideaux de reps tirés devant les baies.

Cependant, ce matin-là, à son réveil, Laurent n'avait pas distingué ses mains qu'il agitait à quelques centimètres de son visage. D'un mouvement brusque il s'était relevé, prêt à pousser un cri, à appeler à l'aide, mais alors la vue lui avait été rendue. Chaque objet avait été tiré de l'obscurité ; ses mains, son corps, les papiers posés sur le bureau, les vêtements jetés sur le divan étaient apparus.

Laurent avait bondi de sa couchette, tiré un rideau, ouvert en grand une baie et aspiré le flot de lumière. L'angoisse du danger inconnu auquel il avait échappé soulevait sa poitrine. De longues minutes il était demeuré ainsi, passant sa large main sur son front et sa joue, puis regardant cette main fiévreuse et moite.

Laurent s'était trouvé dans l'impossibilité de comprendre ce qui lui était arrivé. Plus que la perte momentanée de la vue, c'est le cauchemar qui l'avait effrayé et aussi la torture qu'il avait éprouvée. Au reste, la perte de la vue n'était-elle pas un épisode, le dernier, du cauchemar ? Il avait découvert un inconnu en lui-même, et cet inconnu était son ennemi.

Laurent avait pu croire pendant quelques heures que le malaise qu'il ressentait était un vestige du cauchemar matinal ; cependant ce malaise auquel d'autres troubles se greffèrent avait persisté. Vers les dix heures, — une longue promenade sur le pont des embarcations n'était pas parvenue à dissiper complètement cette sorte d'état douloureux qui était le sien depuis le réveil, — il avait procédé à sa toilette. Le torse nu devant le miroir, il avait pris en main son rasoir

et il avait aperçu une espèce de tache qui se déplaçait sur l'arête et la pointe du nez tandis que l'œil lui-même se déplaçait, et la pointe et l'arête du nez disparaissaient tour à tour.

D'abord il avait cru qu'une escarbille s'était déposée sur son œil ou qu'une poussière s'était accrochée à l'un de ses cils, ou bien était-ce encore une goutte de suie liquide qui s'était collée à la sclérotique. Du coin de la serviette, il lava soigneusement l'œil dans le coin, les paupières, les cils et le nez lui-même. Puis il s'était examiné et il avait eu peur. Cette tache lui était apparue sur le côté gauche du nez, c'était donc l'œil gauche qu'elle affectait, mais voilà qu'il l'avait aperçue aussi sur le côté droit, cachant tantôt l'aile de la narine, tantôt l'arête osseuse, et cette tache était aussi mobile que la première et elle apparaissait sensiblement de la même grandeur.

Laurent n'avait pu douter davantage : il était touché ; mais pas un instant il n'avait cru que sa vue fût menacée. Ce cauchemar de la nuit, ces troubles visuels, les douleurs qu'il avait ressenties au mois de mai, les nouvelles douleurs dont il avait souffert dans la journée, ces espèces de nausées qui lui avaient soulevé le cœur, il avait tout attribué à un mauvais état de sa santé, mauvais état général, et il avait décidé de solliciter au retour en France son congé annuel.

Cependant, de Gibraltar à New-York, c'est-à-dire au cours des huit jours qui avaient suivi, les taches l'avaient obsédé intolérablement. A tout instant, il examinait ses yeux, avec le naïf espoir de constater qu'elles avaient disparu. Sur le pont, sur la passerelle, il s'arrêtait, extrayait de son gousset un miroir rond, d'un doigt soulevait la paupière et s'examinait.

Il se vantait toujours de son magnifique sommeil qu'Elder attribuait d'abord à sa constitution et ensuite à son manque total de sensibilité. C'était un sommeil de brute repue. Quel souci pouvait tenir Laurent éveillé ? Dès qu'il s'allongeait dans sa couchette, il s'endormait.

Le soir pourtant de ce fameux jour, il avait redouté les angoisses de la nuit précédente, et longtemps il avait erré seul sur le pont. Il était plus d'une heure du matin lorsqu'il avait regagné sa cabine. Tout était calme, malaises et douleurs s'étaient atténués, et le sommeil alourdissait les paupières du capitaine ; toutefois, il ne s'était pas endormi tout de suite. Dans la nuit épaisse, ç'avait été la première éclaircie. Sans

que rien ne fût précis, Laurent avait prévu le pire, et il s'était dit que personne à bord, Elder moins que tout autre, ne devait soupçonner le mal dont certainement il était atteint. Son sommeil avait été sans rêve, le réveil léger ; cependant les taches étaient là, les douleurs et les malaises.

IV

La veille de l'arrivée à New-York, aucun doute encore n'avait effleuré le capitaine quant à l'état de ses yeux. Mais le drame était proche. Personne à bord ne s'en était douté, le subtil Vox lui-même n'avait rien soupçonné, et cependant Laurent surpris aurait pu se perdre en quelques minutes.

Au cours de la nuit, — le *Virginia* était attendu au port à huit heures du matin, — Laurent était demeuré sur la passerelle jusqu'à une heure avancée. Il tenait à rectifier lui-même la route du paquebot par l'observation des bateaux-feux et des phares côtiers. Puis il était allé se coucher.

Vers quatre heures et quart, Vox, qui se trouvait sur la passerelle depuis quelques minutes, avait jugé indispensable la présence de Laurent et il avait envoyé un matelot le réveiller. Une atmosphère d'une limpidité étonnante permettait d'apercevoir à plusieurs milles les feux du port et des embarcations. L'aube n'avait pas encore atténué la profondeur et la pureté de la nuit. Le vent qui avait chassé la brume était frais et sec et semblait tirer des étincelles de chaque étoile. L'eau d'un noir splendide, onctueuse, puissante, frissonnait des lumières inépuisables qui se déversaient en elle. Tout était chargé de mystère : la côte encore cachée, une coque plus noire que l'obscurité qui frôla le *Virginia* en lançant un barrissement rauque. Là-bas, l'énorme ville aplatie, dont les gratte-ciel allaient se dresser comme des soldats de plomb, embrasait de lourdes vapeurs. A droite, à gauche, et certains très éloignés, vingt faisceaux lumineux et légers jaillissaient du ras de l'eau, s'attardaient quelques secondes dans le ciel, puis disparaissaient pour de nouveau jaillir, s'attarder et disparaître. Les machines tournaient au ralenti et du navire, comme un chant grave, montait l'émotion d'un millier d'émigrants qui avaient leurs rêves devant eux.

Alourdi encore, Laurent, surpris en plein sommeil par l'appel du matelot, était sorti sur la passerelle et avait « pesté »

en lui-même contre Vox et les autres qui naviguaient à l'aveuglette *dans ce brouillard*. Il avait posé la main sur le transmetteur d'ordres qui était sur « demi-vitesse » et avait poussé la manette sur « doucement » ; puis il avait dit à Guérin de se mettre au sifflet, et il était rentré dans la timonerie pour voir les derniers relèvements portés sur la carte.

Cependant un obscur pressentiment était en lui ; il n'avait pas senti l'odeur de la brume, il n'avait pas eu son goût sur les lèvres, sur la langue, et il avait été souffleté par une brise sèche. Il s'était penché sur la carte et le même brouillard avait été devant ses yeux. Du plat de la main, il avait fait le geste de nettoyer, de chasser, mais déjà il savait que le voile était dans ses yeux.

Ç'avait été un moment de désespoir atroce. Il avait désiré la mort, et s'il avait eu une arme sur lui, sans aucun doute il se serait tué devant la carte et personne n'aurait jamais connu le motif de son suicide.

A travers le voile il avait distingué sa main d'abord, son énorme main rouge, la gauche, qui tentait vainement de dissiper le brouillard, ensuite, sur la carte, certains traits, l'ensemble des mots et des nombres ; mais il lui avait été impossible de lire les caractéristiques et les portées de feux et de déchiffrer les profondeurs. Il avait eu tendance à se pencher de plus en plus, à approcher son visage de la carte pour ne pas confondre un signe *plus* avec un signe *moins*, mais il avait craint que le timonier tout à côté de lui ne s'aperçût de son trouble.

Quel était l'homme ? Il s'était dressé, l'avait dévisagé et ne l'avait pas reconnu. Il lui était bien impossible de le reconnaître ; la lumière placée sur le bureau était dirigée de telle manière qu'elle n'atteignait pas le timonier, et la lueur qui s'échappait du compas laissait tout le haut de son corps dans une demi-obscurité. Réellement, Laurent ne voyait bien que l'énorme tache blanche de la carte, à droite.

Il avait voulu dire un mot à l'homme, lui parler pour écarter tout soupçon, si en s'apercevant de la confusion du capitaine il en avait eu un.

Lorsqu'il s'était aperçu des fameuses taches, — en réalité il s'agissait du rétrécissement du champ visuel du côté du nez, — Laurent avait eu le sentiment que personne à bord

ne devait soupçonner le mal dont il était atteint, sentiment qu'il n'avait pas cherché à s'expliquer. Là, en face de l'homme immobile à la barre et qui, pour lui, représentait tout l'équipage, il avait su pourquoi sa demi-cécité ne devait pas être connue. Isolé, sans amis, ayant blessé maintes fois les uns et les autres, il avait cru que tous l'attaqueraient, chercheraient à l'abattre, à l'achever. Tout de suite il s'était mis en garde, et le mot qu'il voulait dire au timonier était le lever de rideau de la comédie qu'il s'apprêtait à jouer.

Simplement, il aurait pu dire :

— Attention à gouverner !

Mais ses paroles devaient montrer à l'homme qu'il y voyait clair. Il voulait prononcer le nom du matelot. Quel était ce matelot ?

Et voici qu'il avait aperçu à la hauteur de la barre une autre tache moins importante et d'une blancheur beaucoup moins vive que celle produite par la lumière sur la carte, mais mobile. Sur le moment, il avait cru à un trouble d'un autre genre affectant ses yeux. Puis il avait remarqué que les mouvements de cette tache se reproduisaient, que tous avaient sensiblement la même ampleur et la même durée, et il avait compris que cette « espèce d'oiseau voletant sans bruit », — c'est l'image qui lui était venue à l'esprit, — n'était rien autre qu'une main, celle du timonier, éclairée lorsqu'elle entrait dans le champ de la lueur qui s'échappait du compas.

Pourquoi une seule main ? Pourquoi ne distinguait-il pas le double jeu des mains glissant d'une manette à l'autre de la roue ? Serait-ce donc Riva dont l'avant-bras droit avait été remplacé par un crochet de fer ?

Il avait dit, et sa voix n'avait pas trahi son émotion profonde :

— Riva, à quelle route gouvernez-vous ?

Et Riva avait répondu :

— Ouest, capitaine.

Maintenant, il fallait réparer la sottise qu'il avait commise en ordonnant à Guérin de se mettre au sifflet. Le mieux était de ne pas insister, de ne pas donner d'excuse. Il était sorti sur la passerelle et avait seulement dit en levant le bras vers le matelot :

— Ça va, comme ça !

Vox et les hommes devaient penser que c'était une lubie de sa part, et tous les autres sur l'eau, les pilotes, les patrons d'embarcations, les capitaines de cargos, devaient faire des gorges chaudes de ce loufoque qui faisait hurler la sirène par un temps aussi clair.

Mais Laurent avait d'autres soucis. Même avec l'aide du pilote, pourrait-il conduire son navire à quai ? Tandis qu'il tâchait de régler ses jumelles, il se sentait écrasé par le sort. La révélation de la nature du mal avait été trop brutale. La veille, sa pire crainte avait été de se trouver obligé de demeurer deux ou trois mois à terre. C'était une crainte limitée. L'angoissant, ce matin-là, avait été de ne connaître que le début de l'aventure, de ne pas savoir où elle le conduirait, et ce début était effrayant : douleurs, nausées, perte momentanée de la vue, et cette cendre blanche maintenant qui flottait devant les yeux.

Laurent était parvenu à mettre au point ses jumelles, et il y avait vu, c'est-à-dire qu'il avait distingué les feux et leur couleur, et sa connaissance des abords de New-York l'avait sauvé. Il était depuis vingt-cinq ans sur la ligne. Trois ou quatre feux repérés lui avaient permis de situer les autres. Il avait pu, sans risque d'erreur et sans que la nécessité s'en fît sentir, modifier de quelques degrés la route du *Virginia*. Et cela, qu'il avait fait après l'observation prolongée d'un fanal lointain, compensait dans son esprit l'ordre malencontreux de siffler donné à Guérin.

Cependant Laurent avait été plein d'anxiété sur l'issue de l'aventure, c'est-à-dire au sujet de l'atterrissage, lorsque, dans une éclaircie, il avait aperçu la vedette d'un pilote se dirigeant vers son bâtiment. Il avait été sauvé momentanément. Il s'était jeté sur le transmetteur d'ordres et avait stoppé le navire.

— L'échelle du pilote est-elle en place ?

— En place, capitaine.

Et déjà Laurent était entré dans la peau de son personnage. Comme la vedette pivotait et se collait contre le plateau de l'échelle, il avait crié :

— *Hello ! Higgins. How are you ?*

Tout de suite, en dépit des explosions du moteur, il avait reconnu la voix graillonnante et étouffée d'Higgins, cette voix

qui était un mystère, qui, inintelligible à un mètre (sur la passerelle, le pilote donnait ses ordres par gestes), amplifiée par le mégaphone était entendue des capitaines des remorqueurs attelés à l'avant et à l'arrière du navire.

Et sans autre incident, deux heures plus tard, le *Virginia* était amarré. Personne à bord ne s'était douté du moment atroce vécu par le capitaine. Au reste, la manière de parler de Laurent ne s'était pas encore modifiée, et c'était le changement de ton qui avait alerté Vox. A cette heure-là, au contraire, Laurent, craignant d'être découvert, s'était montré plus lointain, plus inaccessible que jamais.

V

Pendant quarante-huit heures, Pierre Laurent s'était enfermé dans sa cabine, et pendant quarante-huit heures la chute de cette cendre blanche qui voltigeait devant ses yeux n'avait pas cessé, Il fallait consulter un médecin.

Le capitaine, qui tournait Elder en dérision, qui le traitait de charlatan, nourrissait au fond de lui-même cette croyance du peuple que les médecins savaient et pouvaient tout, qu'ils étaient des sortes de sorciers, qu'en présence d'un malade ils voyaient son organisme comme un mécanicien voit sa machine.

Il avait une conception bien personnelle de ses semblables. Lui qui n'avait jamais lu, qui n'avait jamais « écouté », ni « regardé » autour de lui, avait bâti une humanité dont chaque type lui ressemblait. Eh bien ! ceux qui ne parvenaient pas à une situation supérieure, c'est qu'ils avaient moins de valeur que les autres, tout simplement. Dévouement, bonté, effacement, sacrifice étaient des mots sans signification pour lui. Si Elder avait possédé son métier, il ne serait pas médecin à bord d'un courrier, à cent cinquante francs par mois ; il ne serait pas ce petit homme aux épaules creuses et aux vêtements élimés. Il posséderait un cabinet de consultations à Marseille, Paris ou New-York, il aurait un compte en banque, voiture, maîtresse, et parlerait haut.

Il fallait consulter un médecin, un médecin coté, et puisque c'était une question d'argent, il dépenserait ce qui était nécessaire. Le médecin ne devrait voir en son client qu'un homme, devrait ignorer que Laurent était capitaine du

Virginia, qu'il était marin. Il ne fallait pas qu'il eût une accointance quelconque avec la *Compagnie transocéanique*, et il devait jouir d'une bonne renommée.

Ces conditions avaient rendu difficile le choix de Laurent, choix qu'il avait fait tout de même au petit bonheur dans l'annuaire des médecins de New-York et qui n'avait été, en fait, guidé que par le prix des consultations (la bonne renommée) et par l'éloignement du port et du quartier maritime. Lorsqu'il était parti pour la consultation, Laurent était dégagé. Il possédait une énorme confiance. Dans sa naïveté, il pensait à un marché : « J'ai besoin de mes yeux. Pour dissiper ce voile, pour chasser ces taches, combien voulez-vous ? » Mais un moment plus tard, tandis qu'une voiture l'emportait dans un quartier inconnu, il se disait : « Il doit savoir que je tiens à ma vue, mais je n'insisterai pas ; sinon, il me demanderait trop cher. Je lui apprendrai que je suis disposé à payer une certaine somme. Chacun ne veut-il pas conserver ses yeux ? »

L'oculiste auquel il avait eu affaire lui avait paru extraordinaire. Il l'avait traité comme jamais Laurent capitaine de navire n'avait été traité. Avec égards, mais au même titre qu'un matelot envoyé à sa consultation. Il l'avait fait asseoir dans un profond fauteuil de cuir placé devant son bureau et tourné vers une forte lampe qui éclairait son visage. Il lui avait dit de poser le bras sur les manchettes du fauteuil, de laisser aller la tête en arrière, de l'appuyer au dossier, et de parler. Le médecin, vêtu d'un sarrau blanc, les avant-bras nus, s'était, lui, assis cavalièrement sur un coin du bureau. C'était un homme jeune, mais les verres qu'il portait étaient comme un masque sur ses traits.

Laurent avait parlé. Il avait débité des phrases préparées comme celles-ci : « Ma vue n'est plus ce qu'elle a été. » « J'avais une heure de libre. On m'a parlé de vous et je suis venu vous consulter. » « Je veux liquider cette question. » Et il s'était mis à rire comme s'il n'avait pas attaché à cette visite une grande importance.

Mais tout d'un coup, en s'entendant parler et rire, baigné par cette grande lumière, devant cette espèce de fantôme silencieux, le sens exact de la tragédie qui se jouait lui était revenu. Il avait continué à parler, mais de plus en plus ses paroles avaient sonné faux. Alors il avait compris son impuis-

sance, sa faiblesse, combien il comptait peu. C'était fini, plus de galons sur les manches, plus de passerelle sous les pieds, plus de matelots prêts à accourir à son appel.

Il était nu et dépouillé.

Il avait changé de ton. Il fallait tout dire, et il avait tout dit. Il avait donné des détails sur la violence des douleurs et l'époque à laquelle il avait ressenti les premières, sur la grandeur et la mobilité des taches, sur la fréquence des nausées, sur l'opacité du voile tendu devant ses yeux. Lorsqu'il eut terminé, le médecin, sans une parole, l'avait fait placer sur un autre fauteuil qu'il avait basculé. Il lui avait appliqué un appareil sur le visage et l'avait examiné. Cinq minutes plus tard, Laurent était debout devant lui.

— Quel âge avez-vous ?

— Quarante-huit ans.

— Vous êtes Français ?

— Oui.

— Vous êtes marin ?

— Oui.

— Marine marchande ?

— Oui.

— Quel grade ?

— Capitaine.

— Est-ce que vous devez rentrer bientôt chez vous ?

— Oui. Je pars dans six jours.

Le médecin avait réfléchi pendant quelques secondes, puis avait ajouté :

— A votre arrivée en France, allez voir un autre spécialiste. Moi, je ne puis rien faire pour vous.

VI

Aux questions du médecin, Laurent avait répondu mécaniquement. Il était venu avec l'intention de cacher son personnage. « Voilà ! je suis malade. Vous êtes médecin. Examinez-moi et dites-moi ce que je dois faire. » Eh bien ! si l'oculiste lui avait demandé son nom et à quelle compagnie de navigation il appartenait, il aurait répondu :

— Laurent. Compagnie transocéanique.

L'homme silencieux l'avait pénétré.

— Vous êtes Français et marin de la marine marchande ?

Il n'avait pu que répondre : oui, et il avait été congédié par cette phrase à laquelle il n'avait rien compris : « Moi, je ne puis rien faire pour vous. » Il avait payé, il était sorti, et, la porte refermée derrière lui, il s'était aperçu qu'il n'en savait pas plus que lorsqu'il était entré. Mais il avait payé pour apprendre la nature du mal dont il souffrait, pour savoir si ce mal était curable ou incurable, si ce voile qui flottait autour de lui se dissiperait ou s'épaissirait...

Il s'était retrouvé dans la rue, dans le mouvement des voitures, dans le mouvement de la foule, avec le sentiment d'avoir été volé. Perdu, à demi aveugle, dans un quartier qu'il ne connaissait pas, bousculé par les passants indifférents, tournant à droite, tournant à gauche sur le trottoir, ne sachant quelle direction prendre, et ayant besoin de mouvement, de dépenser sa force, il avait été envahi par une rage furieuse.

Il s'en voulait de s'être laissé tromper, de n'avoir pas compris, de ne pas avoir eu de défense, de s'être laissé mettre à la porte après avoir sorti dix dollars de son portefeuille.

Lui, Laurent, capitaine du *Virginia*, capitaine depuis vingt ans, que personne ne se permettait de contredire, devant qui tous à bord ployaient l'échine, avait été dépouillé en quelques minutes comme un gamin qui débarque aux États-Unis. Son premier mouvement avait été de retourner sur ses pas, de forcer la porte de l'*escroc* et de lui faire rendre gorge. Oui, oui, ce pseudo-médecin, comme une araignée, avait tendu sa toile dans un coin de la ville, et les naïfs venaient s'y prendre !

Fort heureusement, Laurent, à jeun, n'avait pas obéi à son impulsion. Oh ! il aurait secoué cet homme. Seulement, le médecin aurait appelé la police, et Laurent aurait été obligé de décliner ses nom, prénoms et qualité : « Laurent Pierre, capitaine du *Virginia*. » Le policier aurait téléphoné au siège de la *Transocéanique* pour obtenir confirmation, et l'agent général à New-York aurait appris que Laurent était allé consulter un spécialiste des yeux.

Ce danger, le capitaine ne se l'était pas exprimé si nettement, mais il en avait senti la présence, et cette présence avait suffi à refréner sa colère. Comme un fou, il s'était lancé dans la ville, avait erré sans ressentir de fatigue physique,

sans souci de l'heure ni du lieu. La nuit l'avait surpris et il s'était mis à boire, sortant d'un établissement pour entrer dans un autre, puis errant de nouveau.

A l'aube suivante, après dix-huit heures d'absence, il s'était jeté dans une voiture et avait demandé au chauffeur de le conduire au *pier* où était amarré le *Virginia*. Sans quitter ses vêtements il s'était allongé sur le divan. Lorsqu'il s'était réveillé, il faisait nuit de nouveau.

Il était tout à fait apaisé, et il ne se ressentait pas du tout de l'alcool absorbé au cours de la nuit. Jamais il n'avait éprouvé un pareil calme. Sa tête était libre, cet état de congestion qui était le sien avait disparu. Son sang ne le tourmentait plus. Les nausées et les douleurs dans les yeux n'étaient plus qu'un souvenir. Mais le voile et les taches persistaient. Il avait ressenti une extraordinaire sensation de légèreté, de liberté. Plus d'angoisse, plus de colère contre le médecin. *Et il avait su qu'il devenait aveugle.*

Les mots qu'avait prononcés l'Américain avaient bien peu d'importance. « Moi, je ne puis rien faire pour vous. » Peut-être avaient-ils un sens général : « Les médecins ne peuvent rien faire pour vous » ou un sens restrictif : « Vous restez trop peu à New-York pour que je tente quelque chose. »

Peu importait.

Laurent s'était levé, avait quitté ses bottines, ses vêtements, avait procédé à sa toilette, revêtu un pyjama, et s'était recouché sur le divan. Sa cabine était plongée dans l'obscurité et il avait accompli tous ces gestes sans allumer une lampe. Il lui avait semblé que la lumière aurait dissipé son calme, l'aurait empêché d'y voir clair en lui-même, de suivre ce qui se déroulait en lui comme un film.

Ce qui s'était passé alors avait été étrange. Sans que sa volonté intervînt, il s'était trouvé de nouveau chez le médecin. Il s'était entendu parler, il s'était vu rire. Il avait entendu les questions que le médecin lui avait posées et ses propres réponses. Il avait été témoin aussi de la colère de Laurent rejeté à la rue. Il avait vu ce grand diable, à la large carrure, trépignant, serrant les poings, prêt à se ruer sur la porte. Pendant des heures il l'avait accompagné dans sa course. Avec lui il était entré dans les débits de boissons, et il l'avait vu sans regard, sans pensées, accoudé à des « bars », avalant

coup sur coup des rasades de whisky et de gin. Il l'avait suivi encore, parcourant avec lui des rues et des avenues inconnues. Et la course s'était transformée en fuite. Oui, ce Laurent qui errait dans New-York nocturne fuyait comme s'il laissait quelque chose derrière lui, comme s'il abandonnait quelque chose ou quelqu'un que jamais plus il ne retrouverait.

Tandis que dans le temps même de sa course Laurent n'avait rien vu, tandis qu'il n'avait remarqué aucun visage, que le décor des rues lui avait échappé comme lui avaient échappé ses propres pensées, allongé sur le divan vingt-quatre heures plus tard, des figures de femmes et d'hommes rencontrés, des faces de barmen qui s'étaient penchés sur lui, des silhouettes d'immeubles, des perspectives d'avenues s'étaient reconstruites dans sa mémoire avec une hallucinante précision.

Sans pouvoir la détailler, en établir les étapes subtiles, il avait enfin perçu la différence profonde établie entre l'homme qui avait quitté le médecin et celui qui, au moment où la nuit avait cessé, s'était brusquement arrêté. Il s'était trouvé dans un quartier ouvrier, aux rues défoncées et aux maisons basses de briques et de tôles. Le ciel avait changé, des hommes passaient qui n'étaient plus des noctambules. Laurent avait regardé cette atmosphère nouvelle, ces hommes nouveaux, et il s'était fait reconduire à bord.

Le Laurent qui s'était réveillé dans sa cabine avait ressenti une sorte d'angoisse à évoquer cette marche inconsciente dans la nuit. Il lui semblait avoir assisté à sa propre agonie.

ÉDOUARD PEISSON.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA GENÈSE
DE LA GUERRE CIVILE
EN ESPAGNE

Beaucoup de Français ont été surpris de voir éclater une guerre civile dans l'Espagne républicaine ; elle était pourtant à prévoir dans un pays où une minorité brimait, dépouillait, décimait même, avec une audace croissante et sous une influence étrangère, une majorité longtemps timide, mais finalement révoltée par trop d'iniquité. Les nationaux avaient pour eux l'immense majorité du pays, et, il faut y insister, puisque tout n'était plus espagnol en Espagne, plus encore que le nombre, ils avaient la qualité, la foi en leur cause, l'esprit de sacrifice, la valeur militaire.

LES ORIGINES DE LA GUERRE

Depuis plusieurs années, les nouvelles d'Espagne ont été méthodiquement dénaturées. Il importe donc d'étudier les origines d'une guerre née de l'explosion du sentiment national.

Un premier *bienio* (période de deux ans) avait mis en lumière les procédés employés par les révolutionnaires pour conquérir l'Espagne. A la faveur d'élections municipales, où les trois quarts des électeurs avaient voté pour la monarchie, — monarchistes tièdes, sans doute, et inorganisés, mais conservateurs décidés, — les révolutionnaires s'étaient emparés du pouvoir, qu'ils avaient dû exercer d'abord avec quelques ménagements. Mais ayant eu l'adresse de placer le conser-

vateur Alcala Zamora à la présidence de la République, — où il était à même de desservir les idées qu'il prétendait défendre, — ils se livrèrent bientôt, à l'instigation des francs-maçons, à des persécutions religieuses. Aussi le premier *bienio* suffit-il à discréditer le parti révolutionnaire. Quelques tentatives de rétablissement, le voyage de propagande de M. Herriot, la répression sauvage d'un soulèvement communiste à Casas Viejas, n'eurent d'autre résultat que d'user un peu plus le crédit de la coalition présidée par M. Azaña.

Les élections de novembre-décembre 1933 furent un désastre pour le groupe de ce dernier ; lui-même ne fut sauvé que par l'octroi qui lui fut fait d'un des sièges socialistes dont disposait M. Indalecio Prieto à Bilbao. En face de cette déroute s'affirmait le triomphe des catholiques ralliés à la République et favorables à de grandes réformes sociales, qui, sous la direction d'un chef de valeur, M. Gil Robles, formaient la *Confederacion española de Derechas autonomas* (C. E. D. A.)

Dès lors, tout le problème, pour les révolutionnaires et pour M. Alcala Zamora, fut d'annihiler la C. E. D. A. et de discréditer M. Gil Robles. Toutes les combinaisons parlementaires possibles, — possibles seulement grâce à l'abnégation de la C. E. D. A., qui était le noyau et la force de la majorité conservatrice, — furent essayées. Ce fut d'abord un ministère purement radical, puis un ministère avec un minimum de représentation des agrariens, groupe *voisin* de la C. E. D. A., puis un ministère avec une *minorité* de ministres de la C. E. D. A., puis un ministère où M. Gil Robles lui-même était en sous-ordre, sans compter les combinaisons intérimaires, péniblement échafaudées pour gagner du temps.

Les révolutionnaires, qui avaient été préalablement armés par M. Azaña et par ses alliés, répondirent à la condamnation que leur infligeait le suffrage universel en décembre 1933 par de sauvages émeutes à Saragosse, en Catalogne et dans le Levant. A l'appel de trois membres de la C. E. D. A. au ministère ils répondirent par le soulèvement plus sauvage encore des Asturies et les émeutes de Madrid.

La participation croissante des droites au gouvernement fut dès l'origine admise et facilitée avec clairvoyance par M. Lerroux, l'ex-révolutionnaire devenu le chef d'un parti

radical assagi. C'est pourquoi M. Lerroux ne tarda pas à être aussi odieux aux révolutionnaires et à M. Alcala Zamora que M. Gil Robles lui-même. Et, pourtant, M. Lerroux, en suivant la politique qu'il croyait avec raison nécessaire au salut de l'Espagne, avait eu pour ses adversaires de grands ménagements.

Après son échec électoral et sa participation, dans des conditions troubles, au soulèvement catalan qui suivit, M. Azaña sentait peser sur lui trois chefs d'accusation également accablants. Comme président du Conseil, il avait partagé avec son ministre de l'Intérieur, M. Casares Quiroga, la responsabilité des abominables assassinats de Casas Viejas, où un malheureux subordonné, appliquant avec plus de zèle que de discernement les consignes féroces qui lui avaient été données oralement, avait fusillé, bien après la répression de l'émeute, une vingtaine de misérables dont le rôle n'avait pas été bien précisé. Comme président du Conseil également, il avait la responsabilité des fabrications et des fournitures d'armes destinées non seulement aux révolutionnaires espagnols, mais aussi aux révolutionnaires portugais. Enfin, comme ancien président du Conseil, il avait une responsabilité non moins grave du fait d'avoir été mêlé au soulèvement de la Catalogne contre l'Espagne. Le parti radical, et principalement M. Lerroux, crut pouvoir, contrairement à l'opinion des droites, fermer les yeux sur ces crimes, et dans ces occasions, les votes radicaux joints à ceux des gauches arrêtèrent les investigations. De la même façon, le socialiste Largo Caballero reçut à bon compte l'auréole de la persécution, bien que la « prudence » dont il avait fait preuve au moment de l'action ne pût faire oublier sa responsabilité capitale dans la préparation des sanglantes émeutes de Madrid en octobre 1934.

Cette générosité radicale était bien surannée dans l'Espagne de 1933-1935. M. Lerroux a-t-il pensé que M. Azaña était discrédité auprès des révolutionnaires par le coup de Casas Viejas, auprès des Catalans pour avoir nié sa participation à leur soulèvement, auprès des Puissances étrangères par sa participation au complot révolutionnaire contre le gouvernement d'une nation amie ? A-t-il pensé que M. Largo Caballero était discrédité auprès des socialistes par le soin qu'il avait mis à éviter de partager les dangers de ceux qu'il

avait lancés dans la bataille ? S'il en est ainsi, ce fin psychologue s'était bien trompé. Dans les partis qui ont un idéal, la conduite de M. Azaña ou celle de M. Largo Caballero pourraient diminuer un homme ; dans une coalition soviétique, elle rive un peu plus étroitement les chefs à leurs troupes.

La mesure de la haine révolutionnaire contre M. Lerroux, et aussi la jalousie de M. Alcala Zamora contre M. Gil Robles, se manifestèrent lorsqu'un israélite hollandais, qui avait en vain cherché à ouvrir des maisons de jeu en Espagne, ne pouvant s'adresser aux tribunaux espagnols dont le premier devoir eût été de le condamner, sur son propre témoignage, pour corruption de fonctionnaires, s'adressa au Président de la République, impatient de se débarrasser de M. Lerroux dont le neveu était compromis dans l'affaire, et d'éclabousser, si possible, M. Gil Robles, qui avait le tort d'être ministre avec M. Lerroux. Comme la C. E. D. A., fidèle à ses principes et forte de l'honnêteté de tous ses membres, facilita l'enquête, on vit, grâce à M. Alcala Zamora, le Parlement, qui n'avait pas retenu les histoires de Casas Viejas et autres, retenir celle de tentatives de corruption, tentatives qui n'avaient pas eu le moindre succès, et le résultat fut que M. Lerroux crut devoir abandonner la présidence du Conseil.

Moment décisif ! M. Azaña qui, quelques mois auparavant, lors de son échec électoral, reconnaissait les graves erreurs, — de tactique, à son avis, — que son parti avait commises, mais fier de l'impunité, préparait sa rentrée en scène.

Tout était bien taillé, mais il fallait recoudre, et si l'attaque violente contre M. Lerroux et sournoise contre M. Gil Robles avait réussi à écarter momentanément M. Lerroux, M. Gil Robles sortait encore grandi de cette épreuve ; bien plus, l'élimination du seul homme qui, dans la coalition gouvernementale, eût, en dehors de lui, assez d'autorité pour présider le gouvernement, rendait enfin inévitable la solution logique et loyale que M. Alcala Zamora éludait depuis deux années : l'appel de M. Gil Robles à la présidence du Conseil.

LE COUP D'ÉTAT DE M. ALCALA ZAMORA

Mais M. Alcala Zamora ne pouvait s'y résoudre. Il est bien certain que l'avènement de M. Gil Robles, qui avait un pro-

gramme, un parti, un but, et l'autorité nécessaire à un chef de parti, aurait considérablement réduit l'importance de M. Alcala Zamora dans la vie politique de l'Espagne. Il est non moins certain que c'était aussi le salut de l'Espagne. M. Alcala Zamora s'en tira par un coup d'État. Et ce notable catholique appela au pouvoir M. Portela Valladares, franc-maçon du 33e degré.

En politique, M. Portela Valladares ne représentait rien, il n'était que l'instrument de la jalousie du président Alcala Zamora contre M. Gil Robles. N'ayant pas de groupe, même minoritaire, au Parlement, il s'entoura d'une équipe de politiciens peu scrupuleux, auxquels se joignit, par une malheureuse déférence pour le Président de la République, M. Martinez de Velasco, lequel ne put supporter longtemps la promiscuité qui lui était ainsi imposée. Il va sans dire que le Parlement ne pouvait tolérer cette combinaison et M. Alcala Zamora dut aller jusqu'au bout de son coup d'État en mettant dans le portefeuille de M. Portela le décret de dissolution des Cortès.

Il s'agissait donc de « faire » des élections, à la façon de l'ancien régime, pour éliminer M. Gil Robles et son groupe. Disons tout de suite, pour la clarté de l'exposé, que le groupe de M. Gil Robles sortit des élections légèrement augmenté et plus nombreux que tous les autres, sans en excepter le groupe socialiste qui venait immédiatement après lui. La connaissance de ce résultat rend plus savoureuse l'histoire de la préparation électorale.

M. Portela avait annoncé l'intention de créer un groupe du centre, qui n'aurait pas moins de cent cinquante députés, et jouerait le rôle d'arbitre entre le groupe extrémiste de gauche, le socialiste, et le groupe extrémiste de droite, la C. E. D. A. Cette conception, simpliste, à laquelle M. Alcala Zamora ne devait pas être étranger, avait deux défauts : le premier, c'est qu'il n'existait en Espagne aucun élément de centrisme ; le second, c'est que ni la C. E. D. A., ni même le socialisme, qui n'existait politiquement que grâce à un fort appoint petit-bourgeois, n'étaient des partis extrémistes.

La C. E. D. A. était essentiellement un parti modérateur et de conciliation ; elle se composait, en effet, de catholiques ralliés à la République, catholiques dont le mérite était d'au-

tant plus grand, que les profiteurs du régime, désireux de conserver monopoles et privilèges, avaient tout fait pour les écarter. En ce sens, M. Lerroux avait raison de dire, lorsque, après deux ans de persécution tantôt occulte et tantôt déclarée, il avait ramené le gouvernement de la république vers une certaine tolérance, qu'il avait rallié à la République la majorité des droites. La C. E. D. A. était composée en très grande majorité de catholiques sincères, tous ennemis du matérialisme. Comme telle, elle préconisait de profondes réformes sociales et une plus exacte notion de l'ordre ; mais, son catholicisme excitait la rage furieuse de la franc-maçonnerie, très bourgeoise, et sa volonté sincère de réformes sociales excitait la rage furieuse des révolutionnaires pour qui la révolution, fin en soi, ne pouvait être obtenue que par la misère et la haine. C'est pourquoi M. Portela, qui détestait les communistes, et les communistes, qui méprisaient M. Portela, opérèrent un mouvement convergent, tout en s'injuriant à l'occasion.

Jamais l'ancien régime ne tenta de fausser le suffrage populaire avec le cynisme de M. Portela et de ses partisans révolutionnaires. Les fonctionnaires susceptibles de mal voter furent déplacés par centaines ; dans leur nouvelle résidence, ils n'avaient pas le droit de vote, faute d'un temps de séjour suffisant ; les municipalités élues régulièrement furent destituées par douzaines et remplacées arbitrairement par d'anciennes municipalités révolutionnaires que le suffrage universel avait condamnées, ou par des commissions administratives composées selon la fantaisie gouvernementale. On envoya dans des milieux franchement hostiles, ou en sous-ordre, les officiers de la garde civile soupçonnés de pouvoir faire respecter la loi par les révolutionnaires mêmes le jour des élections. On vit un maire d'Alicante, nommé par M. Portela, déclarer que les ennemis de la révolution n'avaient pas le droit de voter, que les religieux et les religieuses feraient bien de ne pas se montrer dans les rues le jour des élections, et que la vie des ennemis du peuple serait menacée. Il fallut plusieurs incartades de ce genre pour que M. Portela, que les révolutionnaires commençaient à inquiéter, se décidât à révoquer son maire. Les gouverneurs civils, assez analogues à nos préfets, furent changés en masse ; dans quelques cas, on se trompa

dans ce choix et quelques honnêtes gouverneurs, ayant reconnu des droits civiques aux non-révolutionnaires, furent aussitôt révoqués. Toute licence fut donnée à la presse qui prêchait le massacre des curés. Dans certaines provinces, comme celle de Badajoz, des dizaines de mille de modérés, terrifiés, s'abstinrent de voter ; une partie étaient excusables : religieuses et religieux risquaient les pires outrages ou l'agression brutale.

ÉLECTIONS MODÉRÉES

C'est dans ces conditions que les partis opposés au front populaire obtinrent, dans l'ensemble de l'Espagne, d'après les statistiques officielles, deux cent mille voix *de plus* que le front populaire. En revanche, ce dernier, grâce aux bizarreries du découpage des circonscriptions et de la prime aux minorités, avait quelques élus de plus que les droites et le centre. Et encore, cette faible majorité parlementaire, obtenue au premier tour et susceptible d'être renversée au second, n'avait-elle été obtenue que grâce à des voix de modérés. La preuve la plus typique en fut donnée à Madrid. Là, les « violents » s'étaient terriblement agités et ils avaient, à certains moments, paru être les plus nombreux. Lorsque les socialistes désignèrent leurs candidats pour la liste où ils devaient se présenter en compagnie des communistes et de la bourgeoisie maçonnique, c'est le chef des « violents », M. Largo Caballero, qui triompha, tandis que l'ennemi de la violence, M. Besteiro, demeurait très au-dessous du minimum de voix nécessaires pour figurer parmi les candidats du parti. Le triomphe des violents fut si complet qu'il en fut compromettant, et un vote de repêchage inclut M. Besteiro dans la liste des candidats : or, le jour des élections, c'est M. Besteiro qui obtint de beaucoup le plus de voix, et M. Largo Caballero arriva l'avant-dernier des élus du front populaire. D'autre part, M. Azaña et ses amis, qui correspondent à peu près à nos radicaux-socialistes anticléricaux, bien que de classe bourgeoise, eurent un nombre de voix très supérieur à celui de M. Largo Caballero et des amis communistes de ce socialiste.

Il ne faut pas oublier que la Catalogne apportait au front populaire les voix de nombreux bourgeois et de certains

catholiques, les uns séparatistes convaincus et les autres prêts à monnayer froidement les avantages de l'autonomie, contre une diminution de la contribution catalane aux dépenses de l'État espagnol. Les Catalans prétendent que l'Espagne a longtemps exploité leurs qualités laborieuses ; on peut leur objecter que les tarifs douaniers de l'Espagne pèsent lourdement sur l'ensemble du pays pour le seul profit de la Catalogne. Quoi qu'il en soit, bourgeois et catholiques catalans, qui votèrent en grand nombre avec le front populaire, votaient ainsi pour la consolidation et pour l'extension de l'autonomie et non pour l'instauration du communisme et la reprise de la persécution religieuse. Aux élections de 1936, cette passion de l'autonomisme s'étendit de la Catalogne au pays basque, où la proportion des catholiques qui se mirent au service du front populaire fut encore plus forte qu'en Catalogne.

Enfin, l'habileté des meneurs du front populaire attira encore un fort contingent de modérés naïfs et sentimentaux qu'on apitoya sur le sort des révolutionnaires emprisonnés à la suite du soulèvement des Asturies d'octobre 1934 et des soulèvements de décembre 1933. C'est un trait bien connu du tempérament espagnol, que le criminel lui fait horreur jusqu'au moment où le châtiment l'atteint : Don Quichotte délivra Ginès de Pasamonte et les autres galériens et en fut récompensé comme on sait ; un grand nombre de Don Quichotte ont, en avril 1936, coopéré à la libération de nombreux individus, — une trentaine de mille, dit-on, — auprès desquels Ginès de Pasamonte était un agneau.

La très grande majorité des électeurs en avril 1936 furent donc des gens de droite et du centre, antimarxistes résolus. A la majorité de deux cent mille votants, il faut en effet ajouter ceux que la terreur ou la paresse empêchèrent de voter ; les autonomistes catalans et les autonomistes basques en majorité bourgeois, les socialistes et les communistes se moquant de l'autonomisme. De plus, de nombreux bulletins de vote furent purement et simplement supprimés par les commissions de recensement, où dominèrent les éléments du front populaire.

Le front populaire était, dans le pays, une minorité, comme les républicains dans les élections municipales d'où était sortie

la république. *Et dans le front populaire, les modérés étaient plus nombreux que les extrémistes*, comme le met bien en lumière l'exemple de Madrid, où aucun autonomisme ne vint fausser le sens des élections, où les droits des électeurs furent moins bafoués qu'ailleurs et où les apathiques furent mieux encadrés.

Or, immédiatement, ces extrémistes qui ne représentaient dans le pays qu'une infime minorité prirent, grâce à un extraordinaire concours de veulerie et de complicités, la direction des affaires.

LES RÉVOLUTIONNAIRES S'EMPARENT DU POUVOIR

A Madrid, dès le lendemain matin des élections, alors qu'il n'existait aucune statistique certaine des résultats, les révolutionnaires sachant, et cela leur suffisait, que le front populaire n'avait pas été écrasé, comme tout le monde s'y attendait, prenaient possession de la rue. De tous les pavés, de tous les ruisseaux, de tous les bouges sortaient des bandes de jeunes escarpes de moins de vingt-cinq ans, suant la haine et le vice, et réclamant la libération des prisonniers politiques, avec lesquels il leur plaisait de confondre les criminels de droit commun, qui étaient pour eux des auxiliaires plus sûrs encore.

C'est alors que M. Portela donna sa mesure. La police reçut l'ordre de tolérer la levée en masse de ces individus, et la circulation fut suspendue sur la Gran Via et sur la Puerta del Sol, devant le ministère de l'Intérieur, aussi longtemps qu'il convint à l'armée du crime. Dans les provinces, les gouverneurs civils, qui apparemment connaissaient leur chef, oublièrent immédiatement leur devoir, quand ils n'abandonnèrent pas leur poste. Et le recensement des votes s'acheva, un peu partout, sous la matraque des révolutionnaires ; il fallut un certain temps pour mener à bien toutes les fraudes que la situation rendait possibles. La plupart des ministres-candidats, qui ne s'étaient interdit aucune violation des lois ni de la décence, ne furent pourtant pas élus. M. Portela, qui avait prétendu faire élire cent cinquante députés « centristes », ne fut lui-même pas élu ; il devait être créé député, à l'heure des invalidations et des validations, par les révolutionnaires reconnaissants.

C'est lui qui, en effet, leur livra le pouvoir. Répétons que du côté gauche comme du côté droit, encore qu'il y eût incompatibilité entre les deux blocs opposés, c'étaient les modérés qui avaient eu la majorité : à gauche, majorité de la bourgeoisie des grandes villes, prudemment socialisante surtout en paroles, sur les socialistes et sur les communistes ; à droite, majorité imposante des catholiques républicains de la C. E. D. A. sur les monarchistes et sur les simples réactionnaires, qui cependant, dans bien des cas, n'avaient pas été fidèles au pacte électoral, en refusant leurs voix aux principaux chefs de la C. E. D. A., et particulièrement à M. Gil Robles.

Ce n'en était pas moins celui-ci qui sortait des élections avec la plus forte et la plus compacte majorité et avec le plus pur prestige. M. Alcala Zamora n'avait fait une fois de plus que retarder l'heure de M. Gil Robles et, pour ce faire, il déchaînait sur l'Espagne une révolution, susceptible d'étendre ses ravages à toute l'Europe occidentale.

Il faut ici prévenir une objection spécieuse qu'on ne manquera pas de faire aux sévères critiques dirigées conjointement contre le catholique Alcala Zamora et le franc-maçon Portela Valladares. On dira que la révolution eût éclaté de toute façon, et on répétera que les droites et le centre, au pouvoir depuis les élections de 1933, n'avaient pas été capables de substituer quelque chose de viable à ce qu'avait laissé le *bieno* maçonnique et bolchévisant de 1931-1933. Tout autre est la vérité. Si l'œuvre néfaste du *bienio* n'avait été que partiellement corrigée lorsqu'eurent lieu les élections de 1936, c'est parce qu'il est plus facile et plus rapide de démolir que de reconstruire ; c'est aussi parce que, à la différence des gauches, les droites se montraient respectueuses de la légalité même la plus discutable, et que les gens du *bienio*, les constituants de la Constitution persécutrice et bolchévisante, avaient multiplié les précautions, — sans parler des armes distribuées aux socialistes et aux anarchistes, — pour retarder la revision. Enfin, ce qui ôte toute valeur à l'objection, c'est que le coup d'État de M. Alcala Zamora eut lieu au moment où, sans ce coup d'État, il eût été inévitable de confier le pouvoir au parti de M. Gil Robles, c'est-à-dire au seul parti capable de faire œuvre de gouvernement dans le minimum

de temps. Il ne faut pas prétendre qu'une expérience est manquée quand, au moment décisif, on s'oppose à ce qu'elle soit tentée.

Au surplus, les forces de reconstitution du pays avaient obtenu en deux ans des résultats appréciables : la persécution religieuse avait cessé ; la propriété et la vie des gens n'étaient plus à la merci des bandes armées et des politiciens ; une bonne partie de ceux-ci étaient réduits à l'impuissance. L'œuvre de reconstitution, trop lentement entreprise, mais déjà substantielle, allait être menée plus rapidement et plus méthodiquement, lorsque le catholique Alcala Zamora fit son coup d'État en confiant la dictature à M. Portela.

Malgré cette accélération, la reconstitution n'aurait pu se faire aussi rapidement que le réclamaient ceux qui opèrent les grandes réformes en chambre, loin des réalités ; elle supposait en effet une œuvre d'éducation des masses. Mais qui oserait soutenir qu'il valait mieux que la guerre civile vînt déblayer le terrain en supprimant des milliers d'individus ?

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉVOLUTION

Les émeutes et les violences qui éclatèrent dès le lendemain des élections étaient de nature à faire réfléchir la masse des modérés et des sentimentaux qui avaient voté pour un front populaire modéré, et le second tour des élections pouvait très bien transformer en une majorité parlementaire la majorité électorale obtenue au premier tour par les droites et le centre antirévolutionnaire. C'est alors que M. Portela demanda au président Alcala Zamora d'appeler au pouvoir les chefs du front populaire. M. Alcala Zamora n'était pas homme à s'opposer à cette manœuvre. M. Portela avait d'ailleurs déjà laissé l'anarchie s'installer.

Pour maintenir autant que possible l'équivoque qui avait fait la fortune du front populaire, les socialistes et les communistes évitèrent de participer aux apparences du pouvoir, et ce fut la fraction bourgeoise du front populaire, sous la conduite de M. Azaña, qui fut appelée à continuer la révolution. Pour cette équipe, la révolution était le moyen d'extirper enfin le catholicisme. M. Azaña, qui, au cours de sa première étape gouvernementale, avait proclamé que le catholicisme avait

cessé d'être la religion de l'Espagne, n'avait pas admis le démenti formel que les faits avaient infligé à cette assertion : le triomphe électoral des catholiques aux élections de 1933, et, ce qui était beaucoup plus dangereux qu'un triomphe électoral, la renaissance ou la naissance d'une quantité d'organisations et d'œuvres catholiques qui, sans se mêler de politique, procédaient à grande allure à la reconstitution morale de l'Espagne.

Mais cette révolution qui, pour la bourgeoisie maçonnique, était un moyen et devait être arrêtée, au moment où elle menacerait ses biens, était pour les révolutionnaires l'objectif final. Malgré tout, les hommes qui étaient au pouvoir, et qui disposaient des instruments de gouvernement reconstitués depuis deux années par les ministères antirévolutionnaires, avaient le moyen d'opérer de profondes et décisives réformes sans tolérer le moindre désordre ni la moindre pression révolutionnaire : M. Gil Robles avait rendu à l'armée la conscience de sa mission, ses cadres, ses chefs ; il avait écarté les officiers politiciens, incapables et sans conscience professionnelle ; la garde civile avait repris sa solidité, et même ces « gardes d'assaut », que le premier *bienio* révolutionnaire avait créés, sous ce nom révélateur, pour le service de ses basses besognes, étaient loin d'être unanimes à croire que les révolutionnaires les épargneraient. Ces diverses forces permettaient de porter remède au désarroi qui se manifesta aussitôt après les élections.

On a beaucoup critiqué les gens de droite qui, sans attendre davantage, ont alors abandonné l'Espagne ; la critique, juste dans quelques cas, était injuste dans beaucoup d'autres, car, s'il subsistait une apparence d'ordre dans la capitale et dans les villes où le désordre aurait pu nuire aux « autorités » elles-mêmes, partout ailleurs la trahison du gouvernement laissait le champ libre aux fauteurs de désordre.

L'Espagne vécut alors des journées terribles. Et, lorsque M. Azaña prit le pouvoir au nom du front populaire, s'il avait eu l'étoffe d'un homme d'État, s'il avait, avec les moyens surabondants dont il disposait, rétabli l'ordre détruit par MM. Alcala Zamora et Portela, les trois quarts des électeurs antimarxistes auraient vu en lui un sauveur et n'auraient même pas pensé à lui tenir rancune de la façon dont, cette

fois encore, il était parvenu à satisfaire sa passion du pouvoir. Assurément, les révolutionnaires l'auraient considéré comme un renégat, — pour n'avoir pas trahi sa mission de chef de gouvernement, — mais ces révolutionnaires étaient dans le pays une très petite minorité, et M. Azaña aurait pu leur ôter tout prétexte à récriminations en opérant des réformes sociales profondes, brutales même. L'Espagne est un pays en grande majorité agricole, et une grande réforme agraire, même au prix de confiscations, aurait satisfait une majorité paysanne aux dépens d'une faible minorité de possédants, dont les uns n'avaient pas de titres de propriété réguliers, et dont les autres avaient eu tant à craindre au lendemain des élections qu'une confiscation partielle, si injuste qu'elle pût être, leur serait apparue comme le moindre mal. Jamais la réforme profonde que l'Espagne attendait n'aurait provoqué le soulèvement dont nous avons été les témoins. Elle n'aurait frappé qu'une minorité pour laquelle personne n'aurait pris les armes et cette minorité se serait en grande partie résignée : les Espagnols, même dans les classes riches, ont été accoutumés au système rotatif, où le parti arrivant au pouvoir donne toutes les places à ses partisans, au détriment des vaincus. Enfin, il y avait chez les catholiques de la C. E. D. A. un programme vaste et précis, un mouvement puissant en faveur de réformes sociales généreuses, impliquant des sacrifices de leurs propres promoteurs.

Malheureusement, cette solution qui assurait le salut de l'Espagne avait le tort de rendre superflu le grand soir, objectif des francs-maçons et des bolchéviks. Au lieu d'agir, M. Azaña préféra savourer sa vengeance : il lui était doux, pour démontrer aux conservateurs qu'ils avaient eu tort de lui reprocher les meurtres de Casas Viejas, de laisser le brigandage impuni. Depuis les élections qui servirent de prétexte à l'installation des révolutionnaires au pouvoir, et malgré les velléités de M. Moles, jamais l'ordre n'a été rétabli en Espagne : M. Azaña acceptait évidemment la coopération des bandes armées pour entretenir ses adversaires dans la terreur. Jamais non plus le sort des humbles n'intéressa M. Azaña, qui négligea complètement les grandes réformes et d'abord la réforme agraire que l'Espagne attendait. Déjà, dans l'été de 1933, lorsqu'il était apparu que les principales récoltes allaient

être splendides, les révolutionnaires avaient mis tout en œuvre pour propager la grève agricole, puis, ayant échoué, pour faire incendier les récoltes, ce qui demande moins de peine que d'organiser des grèves.

Le gouvernement révolutionnaire, escomptant les effets de désespoir que produirait l'appauvrissement des campagnes, rendu plus pénible par les promesses qui le précédaient, travailla activement à cet appauvrissement et, comme toujours, on sacrifia surtout la classe moyenne. Cette œuvre révolutionnaire fut poursuivie par des procédés qui sont en apparence des procédés de gouvernement, et cependant jamais gouvernement prétendant ne pas être sous la dictature marxiste n'a édicté de mesure aussi foncièrement révolutionnaire que celle du gouvernement Azaña obligeant les services publics et les entreprises privées à reprendre à leur service les employés, ouvriers congédiés et souvent condamnés par les tribunaux pour faits de grève, propagande et action révolutionnaires, réintégration supposant le renvoi des employés et des ouvriers qui avaient respecté la loi et fait leur devoir, car aucun budget privé ni public ne peut entretenir deux équipes, dont l'une inutile. De plus, les employés et ouvriers réintégrés devaient toucher leur salaire depuis la date de leur renvoi, ce qui équivalait à décréter la mort de toutes les entreprises moyennnes, les petites entreprises pouvant se sauver quand la proportion du travail familial y était forte, et les grandes pouvant également se sauver, moyennant le concours du gouvernement.

Une seule note comique au milieu de ces tragédies qui ruinaient tant de familles : le président Alcala Zamora fut chassé de la présidence, comme ayant abusé de son pouvoir de dissolution du parlement, par ceux qui lui devaient la possibilité de leur triomphe. Et ces derniers avaient raison, sauf peut-être sur une question de procédure : M. Alcala Zamora n'était pas foncièrement révolutionnaire ; il ne l'avait été qu'accidentellement, pour satisfaire sa jalousie. Son besoin d'intrigue ne pouvant plus s'exercer qu'aux dépens des vainqueurs du jour, ceux-ci se débarrassèrent de lui.

M. Azaña prit la présidence de la République, ce qui était du moins une solution franche, et son complice de Casas Viejas, M. Casares Quiroga, sectaire impitoyable, reçut, avec la prési-

dence du Conseil, la mission de saper l'armée reconstituée par M. Gil Robles.

LA GUERRE CIVILE

On fut donc en Espagne, au lendemain des élections d'avril, en guerre civile ; sans doute aucun pouvoir responsable n'avait déclaré cette guerre, mais beaucoup d'irresponsables, complices des gouvernants, l'avaient proclamée comme une guerre sainte et commencée en guerrilleros, avec d'autant plus de bravoure que l'adversaire ne réagissait pas. Au surplus, le gouvernement prenait les mesures les plus sévères pour désarmer les victimes, et les victimes exclusivement. Quelques semaines avant la révolte qu'il attribue à quelques fascistes, ce même gouvernement préparait la réquisiton de toutes les automobiles même appartenant à des étrangers, pour une guerre qui n'était certainement pas une guerre étrangère. Enfin, on ne peut oublier que M. Azaña, ayant senti durant sa première période gouvernementale le pouvoir lui échapper, avait immédiatement entrepris l'armement, au moyen d'armes de guerre fabriquées par les fabriques de l'État, des ouvriers révolutionnaires. Cet armement n'avait pas suffi, en décembre 1933 et en octobre 1934, le gouvernement, l'armée et la police ayant fait leur devoir, soutenus par toute l'Espagne. Il s'agissait donc de faire mieux en 1936, et ce fut le gouvernement lui-même qui participa à la révolution.

Même ainsi conçue, l'opération était encore risquée, tellement risquée qu'elle n'aurait pu être tentée par de véritables Espagnols ; mais les révolutionnaires et le gouvernement n'étaient que l'instrument de Moscou.

D'autre part, les principaux chefs de l'armée nationaliste sont d'authentiques républicains ; aucun d'eux n'est un « réactionnaire ». Si le général Mola fut directeur de la Sûreté sous le gouvernement Berenguer, il exerça ces fonctions avec une mansuétude que certains lui ont vivement reprochée, ce qui ne l'empêcha pas d'être longuement et iniquement emprisonné lorsque les révolutionnaires eurent saisi le pouvoir. Quant au général Franco et au général Goded, celui-ci républicain avant la république, ils avaient reçu à plusieurs reprises de hautes missions de confiance que justifiaient leur talent

et leur loyalisme. Bien mieux encore : le général Cabanellas, un de ceux qui, avec le général Goded, avaient contribué à libérer l'Espagne du cauchemar du Maroc, avait reçu du gouvernement cette marque suprême de confiance : le commandement de toute la garde civile ; la garde civile est en Espagne la principale force et le rempart de tout gouvernement. Enfin, le général Queipo de Llano, qui commande aujourd'hui en Andalousie, était un si fervent républicain qu'il se dressa au péril de sa vie contre la monarchie en décembre 1930 et que, après la proclamation de la République, il fut choisi comme chef de la maison militaire du président Alcala Zamora.

On peut se demander comment une infime minorité d'extrémistes, si bien armée qu'elle fût, a pu se lancer dans une entreprise qui devait inévitablement provoquer la réaction de tout ce qu'il y avait d'espagnol en Espagne. La réponse est simple : l'entreprise a été menée, dès 1931, et bien plus clairement encore en 1936, par des étrangers qui connaissaient très mal le caractère espagnol et les réalités espagnoles, mais qui, au surplus, ne considérant l'Espagne que comme un instrument, s'inquiétaient peu de voir l'instrument se briser entre leurs mains, si, en se brisant, il leur permettait d'infliger la plus grave blessure à l'ennemi qu'ils visaient. Le courage de l'armée espagnole, la sagesse des chefs militaires, l'abnégation de toute la population ont déjoué cet abominable calcul et permis d'éviter une guerre européenne, qui n'aurait pas manqué d'éclater, si l'armée n'eût pas tout de suite affirmé sa supériorité.

L'épreuve est faite maintenant, et les leçons qui s'en dégagent sont probantes. Le gouvernement, de rétrécissement en rétrécissement, est passé aux purs révolutionnaires et même aux révolutionnaires étrangers, siégeant en Catalogne soviétisée.

Cette simplification a beaucoup d'avantages et l'on aurait tort d'attacher trop d'importance aux efforts que font les ennemis de l'Espagne et de la civilisation pour maintenir au flanc de l'Espagne une plaie catalane inguérissable. Sanglante, certes ; inguérissable, non. La Catalogne est loin d'être toute révolutionnaire ; la Catalogne a de grandes qualités, et parmi ces qualités, un esprit très positif. Nous ne nous flattons pas

de savoir comment les chefs du mouvement national procéderont pour la réduire ; mais ce que nous savons bien, c'est qu'il eu firait pour cela de lui retirer les avantages économiques que lui a concédés l'Espagne et sans lesquels elle ne peut pas vivre. Aucune des grandes Puissances ne peut favoriser ni même tolérer la constitution violente et artificielle d'un État soviétique en territoire catalan. L'effort suprême du séparatisme aura eu pour résultat de cimenter l'unité nationale.

L'amitié des Puissances méditerranéennes, qui n'admettent ni l'anarchie, ni la dictature communiste, va se trouver resserrée pour longtemps. L'amitié hispano-portugaise va cesser d'être un thème à manifestations oratoires pour devenir une réalité. L'attitude du Portugal, où depuis de longues années les révolutionnaires espagnols et leurs chefs cherchent à installer l'anarchie, peut d'ailleurs fournir un supplément d'information à ceux qui ont peine à comprendre en cette affaire le rôle de l'Angleterre : l'Angleterre, qui a un empire à conserver, n'est pas disposée à faire le jeu de ceux qui veulent le lui faire perdre.

Mais ce n'est pas seulement l'amitié avec le Portugal qui va devenir moins purement oratoire, c'est aussi, c'est surtout l'amitié avec les nations espagnoles de l'Amérique, qui, à l'exception du Mexique, savent maintenant que le communisme serait pour elles la plus désastreuse des hontes.

Et la France? dira-t-on. La France est actuellement assez mal vue en Espagne. Mais c'est la faute d'un assez petit nombre de Français et les chefs du mouvement national savent distinguer entre ces Français et la France.

Il reste à opérer, après plus de cinq années d'une expérience désastreuse, le redressement de la politique française à Madrid. Quelle que soit la somme des fautes accumulées, l'entreprise n'a rien d'impossible. Mais nous avons donné à nos ennemis et à nos rivaux une large avance. Et, pour ce redressement, le plus tôt sera le mieux.

* * *

LETTRES AU ROI JOSEPH

II [1]

(1801-1805)

Mme de Staël est rentrée à Paris en novembre 1801. Joseph est à Amiens.

Avant la lettre suivante datée du 27 frimaire (18 décembre 1801), il faut placer une autre lettre de Mme de Staël à Joseph Bonaparte, conservée dans les archives du château de Broglie, du 17 frimaire (8 décembre) et dont nous extrayons ce passage : « L'opinion publique à la paix se relèvera tellement en France, qu'il faudra nécessairement lui faire des concessions importantes, la rassurer pour l'avenir, donner une liberté plus durable et mieux garantie ; mais le moment et la fin de cette opinion n'est pas encore arrivé. Lebrun a dit l'autre jour beaucoup de bien de moi à Bonaparte Il a répondu : « Mais, en vérité, je le crois, car je n'entends plus parler d'elle. » Vous voyez bien qu'à force de soins, j'ai obtenu ce que je voulais. »

Joseph a répondu : voilà Mme de Staël ravie. Elle est en verve, elle lui conte toutes les nouvelles du jour, discussions du Code civil, affaires du Tribunat, médisances, et toujours Talleyrand, « qui a l'air du prince de l'esprit, mais qui ne se donne pas la peine d'en avoir lui-même », et les plaisanteries sur Mme Grant : vaut-il mieux « être la maîtresse d'un prêtre ou sa femme » ?

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1936.

Ce 27 frimaire (18 décembre 1801).

« Vous m'avez écrit une très aimable lettre, et voilà que je me remets à vous aimer comme si vous ne deviez pas, à la première occasion, me faire encore beaucoup de peine. L'imagination du cœur n'est jamais avec vous ni totalement découragée, ni tout à fait contente ; je vais vous écrire deux ou trois fois sans que vous ayez besoin de me répondre ; je vivrai bien quinze jours sur votre dernière lettre...

« Les discussions sur le Code civil ont assez occupé les conversations, et la lutte d'Andrieux et de Portalis (1) a ranimé les amours-propres. Le Consul a dit qu'on pouvait considérer la loi comme passée, puisque la majorité de trois voix était composée de trois personnes qui donnaient toujours des boules noires. Je crois qu'on représentera la loi en changeant seulement l'article qui donne une heure par lieue pour la publication et elle passera alors très facilement. On rejettera celle qui rétablit le droit d'aubaine, à ce qu'il me paraît, et il y a un peu plus d'intérêt dans cette question que dans l'autre ; elle tient à des idées générales et à des sentiments généreux. Les tribuns mettent un grand intérêt à discuter à fond toutes ces lois et moi j'avoue qu'à leur place j'en mettrais beaucoup moins ; quand un gouvernement fait des lois politiques, il faut les examiner avec soin, parce qu'il est probable qu'elles tendent toutes à augmenter son pouvoir, mais il est impartial dans un Code civil, et lorsqu'il est impartial il est vraisemblable qu'il est éclairé. Portalis a fait de grands frais d'éloquence un peu déclamatoire, ne s'épargnant pas les idées communes dont plusieurs ont paru nouvelles à nos législateurs, mais il n'a pas traité les objections de son adversaire, ce qui faisait dire spirituellement à Benjamin que Portalis était un grand général, mais qu'il n'attaquait jamais l'armée ennemie. Pour vous en finir du Tribunat, ils sont assez tristes de voir trois généraux présentés pour le Sénat et pas un nom civil.

« Je crois que le Sénat ne nommera que deux généraux sur trois. Le bruit a couru que Chénier (2) était menacé d'être arrêté et lui-même l'a craint assez pour s'absenter quelques jours. On prétendait que Dubois, le préfet de police, faisait

(1) Jurisconsulte. Un des auteurs du Concordat et du Code civil.

(2) Marie-Joseph Chénier, l'ancien conventionnel, membre du Tribunat.

une conspiration de généraux et de conventionnels ; il m'a paru absurde de donner dans toutes ces craintes ; le Consul est économe de mouvements et peut gouverner jusqu'à présent sans de tels moyens. Vous savez mieux que moi que la plupart des querelles de généraux sont finies. Lannes va en Portugal (1) ; on lui rendra quatre cent mille livres pour payer ses dettes. Delmas et Reynier sont aussi raccommodés ; enfin il me semble qu'il ne reste presque plus de traces de tous les éléments de fermentation qu'on s'exagérait il y a dix jours. Aussi le Consul part-il le 4, à ce qu'il paraît, positivement.

« J'ai dit adieu à Melzi avec un vrai serrement de cœur, c'est une perte réelle pour moi, je doute encore qu'il accepte aucune grande place ; il voudrait faire de son pays un État tout à fait indépendant ; sans cette condition je ne crois pas qu'il gouverne. Il y a des Cisalpins qui lui savent mauvais gré d'avoir été de la réunion à Lyon ; il m'a beaucoup répété que si vos idées avaient été suivies, il s'y serait complètement dévoué. Il souhaite de toute son âme que les Italiens deviennent une nation et je l'estime de ce sentiment. Aloïs Reding (2), le landamann suisse, a vu le Consul en présence de M. de Talleyrand ; le Consul lui a dit que sa révolution avait été un peu rapide, qu'elle n'avait pas encore reçu la sanction nationale. Il paraît qu'on modifiera le tout par une diète qui donnera au gouvernement un air un peu plus populaire.

« J'ai vu M. Jackson (3), qui m'a dit qu'on lui mandait d'Amiens que toute la légation anglaise était enchantée de vous : ils se louent extrêmement de votre grâce et de votre politesse et ce que les Anglais disent compte, car ils sont restés indépendants. On a beaucoup remarqué ici que lord Cornwallis était le seul des ambassadeurs, le légat compris, qui n'avait pas voulu aller chez Mme Grant. Savez-vous qui se faisait scrupule de la recevoir ? Mme Fouché ! Mais son mari (4) l'a rassurée en lui jurant qu'elle était mariée à M. de Talleyrand. C'est un grand problème parmi la ci-devant bonne compagnie

(1) Lannes, envoyé à Lisbonne en 1801 comme ministre plénipotentiaire.

(2) D'après le *Publiciste* du 19 nivôse, ce fut le 4 nivôse qu'Aloïs Reding, premier landamann du gouvernement helvétique, fut présenté au Premier Consul.

(3) Ministre plénipotentiaire d'Angleterre après la signature de la paix d'Amiens.

(4) Le ministre de la Police, lui-même ancien oratorien.

de savoir ce qu'il vaut mieux, d'être la maîtresse d'un prêtre ou sa femme, mais chez Fouché l'on n'hésite pas. M. Jackson m'a paru avoir l'esprit plus tranchant qu'étendu. Ne remarquez-vous pas que, quand on voit toutes les nuances des idées, on a plus de peine à se décider?

« Dès que vous aurez signé la paix générale, M. Fox doit nous arriver, c'est Le Brun qui me l'a dit hier. Il vient consulter les archives des papiers de France pour écrire la Révolution d'Angleterre de 1688 ; c'est une belle révolution que celle qui leur a donné leur constitution actuelle et Fox ne l'écrira pas dans le style de ces messieurs qui les traitent de barbares parce qu'ils sont schismatiques. Il semble que les Français ne veulent pas que, dans le cours de ces dix années, il existe une bêtise qu'ils n'aient pas dite. Thibaudeau (1), avec qui j'ai dîné l'autre jour, me disait qu'il fallait prendre son parti de la perte des idées de la révolution, pourvu que Bonaparte continuât de protéger les hommes de la révolution. On ne peut pas accuser ce système d'exaltation.

« M. de Talleyrand part pour Lyon, bien autrement secondé que vous ne l'êtes pour faire la paix du monde ; il emmène Dirion (Dupont ?) pour traduire l'anglais, Durand pour faire des phrases, trois ou quatre jeunes gens pour les billets du matin, mais c'est qu'il ne s'évitera pas comme vous de faire lui-même sa place. Je trouve qu'il a l'air du prince de l'esprit : il s'en fait rendre compte, mais il ne se donne pas la peine d'en avoir lui-même. Les nouvelles de société me paraissent ternes cette décade ; un grand bal des étrangers a eu lieu le 1er, je n'y ai point été parce que la compagnie en femmes était beaucoup trop mêlée. On a dit que ce qui a empêché Mme Murat d'y venir c'est que Mme Tallien y était. Cette pauvre Mme Tallien a fait beaucoup de bien aux autres et beaucoup de mal à elle : le contraire réussit mieux dans le monde. Mathieu de Montmorency est nommé notable à Paris (2) ; c'est honorable pour lui, parce qu'il n'a pas fait un pas pour l'obtenir. Cette liste est en général assez bonne ; cependant, soit ici, soit dans les départements,

(1) L'ancien conventionnel.

(2) Son nom figure, en effet, dans le *Publiciste* du 27 frimaire an X, qui publia la liste des notables nationaux du département de la Seine arrêtée le 26 frimaire ; « Montmorency-Mathieu, ex-constitutionnel ».

il y a tant de noms honorables oubliés que je suis persuadée que l'opinion publique se déclarera tout à fait contre elle.

« Adieu, Joseph, quand reviendrez-vous? Je m'ennuie profondément de votre absence ; je sais bien que quand vous êtes ici je vous attends dix jours pour une fois que je vous aperçois. Mais le chagrin même de vous attendre me manque, il animait la vie. Je vais dîner aujourd'hui chez Le Brun : je soigne les maisons où je pourrais vous revoir, je pense à vous pendant que l'univers passe sous vos yeux. Je remercie Mme Julie de s'intéresser à moi ; je ne parle jamais d'elle sans me plaire à bien caractériser tout ce qu'elle a de bon et d'aimable. J'ai revu Marmont sans prolonger la querelle ; je sais bien que vous avez tort, mais tant mieux, j'y ai gagné votre aimable justification. »

Mme de Staël continue de tenir Joseph au courant des nouvelles de Paris : les *Nouveaux Mélanges* de Mme Necker viennent de paraître, *la Pitié* de l'abbé Delille qui fait sensation dans le monde des émigrés, une nouvelle édition des *Jardins* du même auteur, les *Lettres sur le Concordat* de Lally-Tolendal.

Ce 30 frimaire (an X-21 décembre 1801).

« Me permettez-vous de vous envoyer le numéro du *Publiciste* où l'on rend un peu justice à l'ouvrage de ma mère (1)? L'article est de Suard. Pardonnez-moi ce mouvement d'amour-propre pour les miens : quand il s'agit de vous, quoi qu'il m'arrive en bien ou en mal, ma première pensée est toujours l'impression que vous en recevrez ; je vous ai écrit une grande lettre par un de vos courriers, toute composée de la conversation des salons de Paris ; je n'y ai point été depuis trois jours, j'avais la fièvre de ce froid. M. Jackson est venu se désoler avec moi sur la lenteur de ces Espagnols qui vous retiennent à Amiens (2) ; n'aurez-vous donc pas un temps de vacances que vous puissiez passer à Mortfontaine et y faire venir qui serait si heureuse de vous y aller voir? On m'a dit que Mme Julie

(1) C'est le numéro du 29 frimaire (20 décembre). Il s'agit de l'article de Suard sur les *Nouveaux mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, 2 volumes in-8 chez Charles Pougens. Les premiers *Mélanges* avaient paru en 1798.

(2) L'Espagne intervenait dans les négociations de la paix d'Amiens. Elle était représentée par le chevalier d'Azzara.

avait été inquiète de sa fille et j'en ai frémi : il n'y a personne qui m'ait donné plus l'idée de pouvoir souffrir profondément par le cœur. Il y a un poème de l'abbé Delille qu'on appelle *Malheur et pitié* qui est tout entier destiné à plaindre le sort des émigrés et qu'on dit plein de beautés. Je devais l'entendre aujourd'hui, mais le ministre de la police a défendu à celui qui l'a acheté de le lire ; on me le confiera cependant une fois, je crois, de contrebande et je vous dirai mon impression ; le même abbé Delille a fait superbement imprimer à Londres les *Jardins* (1), et l'on m'en a donné un exemplaire : il y a dans la liste des souscripteurs en grosses lettres « le Roi et la Reine de France » et, plus bas, « 1801 », — n'est-ce pas amusant ? Lally-Tollendal (2) m'a aussi envoyé de Londres trois lettres sur le Concordat les plus édifiantes du monde pour prouver aux évêques non démissionnaires qu'ils ont tort : voulez-vous que je vous envoie ces lettres? Elles sont éloquentes à travers les citations de saint Épiphane et de saint Ambroise. Voici sa phrase sur le général : « Les prêtres, dit-il, n'ont pas repoussé *la main qui n'avait pas renversé le trône et qui relevait les autels* » ; cet éloge est médiocrement républicain, mais il y a de la grâce dans cette opinion-là.

« J'ai dîné avant-hier chez Le Brun avec tous les constituants de mes amis : Lafayette, Mounier, Mathieu, La Tour-Maubourg, etc. Le Consul (3) m'a fait quelques plaisanteries sur mon goût pour la liberté, les lettres et les lumières ; j'ai supporté toutes ces accusations sans rougir et nous nous sommes quittés très bons amis. J'espère que le bonheur du Consul (4) vous vaudra un beau temps pendant son voyage ; moi je n'ai point de bonheur, je vous aime et je ne vous vois

(1) Parus dès 1782.

(2) L'ancien constituant, « le plus gras des hommes sensibles ». Il s'agit ici de ses *Lettres sur le Concordat*, écrites au rédacteur du *Courrier de Londres* sur le bref du Pape aux évêques français. Il y parle avec éloge du Premier Consul. Chateaubriand, dans la préface du *Génie du Christianisme* (1802), cite cette allusion à Bonaparte : « Celui, dit M. Lally-Tollendal, à qui toute force a été donnée pour pacifier le monde, à qui tout pouvoir a été confié pour restaurer la France, a dit au Prince des Prêtres, comme autrefois Cyrus : « Jéhovah, le Dieu du Ciel, m'a livré les voyageurs de la terre et m'a commis pour relever son temple. Allez ! Montez sur la montagne sainte de Jérusalem, rétablissez le temple de Jéhovah. »

(3) S'agit il de Lebrun ou de Bonaparte ? Le Premier Consul et Mme de Staël n'étaient pas « très bons amis ».

(4) Ici Bonaparte.

point. Je serai obligée de retourner en Suisse peu de temps après votre retour d'Amiens, — ma vie ne vaut rien telle qu'elle est, prenez-en ce qui vous convient, vous en pouvez disposer. Mille hommages à Mme Julie, les plus tendres vœux pour sa fille et pour vous la plus profonde de mes amitiés. »

La lettre qui suit est une des plus charmantes de Mme de Staël. E le caractérise parfaitement son esprit, quand elle se laisse aller au plaisir de la conversation. C'est la période de paix relative avec le Premier Consul, où elle est partagée entre l'admiration que lu inspire son génie et le dépit d'être tenue à l'écart. Anecdotes piquantes relatives au ministre des États-Unis, à Talleyrand, à un bal chez Cambacérès, à une soirée chez Mme de Montesson ; tout cela est d'une femme du monde qui excelle à tracer de légers croquis, sans méchanceté, d'un société formée d'éléments étonnés de se trouver ensemble.

Paris, an X de la République.
Ce 9 nivôse (30 décembre 1801).

« Je vous ai promis d'être quelque temps sans désirer une lettre de vous ; je sens qu'à présent je commence à en avoir besoin ; je vous écris pour la troisième fois (1) et je ne sais rien de vous. Ce congrès sera-t-il donc éternel? Ne viendrez-vous pas à Mortfontaine? Faut-il que l'hiver entier se passe ainsi? M. Jackson, que je soigne parce qu'il a des nouvelles d'Amiens, dit qu'on vous donne beaucoup de bals ; il m'a proposé de me mener lestement à Amiens. Il a fallu toute ma raison pour le refuser. Je me persuade qu'au milieu des dames de Picardie vous m'auriez trouvée très aimable. Lisez-vous les discussions du Tribunat ? Ils y mettent plus d'intérêt que le public, car ces paroles ne le touchent pas beaucoup. Cependant Benjamin y a montré de l'avis général beaucoup d'esprit et de talent (2). On croit que la loi sur le droit d'aubaine sera rejetée; mon père a plusieurs fois été appelé en témoignage contre ce droit, et en effet il a écrit il y a quinze ans un chapitre « contre » très distingué. On dit que les deux autres choix du Sénat seront

(1) Les deux autres lettres sont celles du 27 frimaire et du 30 frimaire.

(2) Le 4 nivôse, Benjamin Constant avait pris la parole sur le troisième projet du Code civil et parlé contre. On trouvera le résumé de son discours dans le *Publiciste* du 6 nivôse. Il reprend la parole à la séance du 7.

la Martillière et Daunou (1) ; le choix de Grégoire (2) a été assez remarqué, mais le Premier Consul s'est très bien exprimé sur son compte ; il a dit à quelqu'un qui lui montrait des inquiétudes sur le Concordat qu'il nommerait un Clergé qui serait pendu si les Bourbons revenaient, et qu'il avait vu une lettre de Louis XVIII au Pape qui se plaignait amèrement du Concordat et disait que ce n'était pas la Révolution, mais le Concordat qui avait renversé son trône. Tout cela n'empêche pas que les philosophes soient très vifs sur cette question, mais Portalis a dit l'autre jour en plein Conseil d'État : « *cette ignorance superbe qu'on appelle la philosophie* » ; Rœderer en a pris note un peu fâché. Dans le fait, tout cela devient des sujets de conversation, mais la marche générale des affaires en est indépendante.

« Voulez-vous que je vous fasse un petit conte qui divertit assez Paris ? L'envoyé d'Amérique est sourd et de plus il n'entend que l'anglais, ce qui ne le rendra pas ici un rusé diplomate. A l'audience du Premier Consul, Bonaparte lui a dit : « M. Livingston (3) va quitter un monde bien vertueux pour un monde bien *corrompu*. » — Il n'a rien entendu. — « L'ancien monde est bien corrompu » a répété Bonaparte. — Rien encore. — « Expliquez-lui cela », a dit le Consul en se retournant vers M. de Talleyrand. M. de Talleyrand, qui aurait pu très bien expliquer la corruption de l'ancien monde, en a chargé un Américain qui était là. Ne trouvez-vous pas cette histoire assez jolie ?

« A Lyon, les fenêtres de la place sur laquelle le Consul doit demeurer (4) sont louées extrêmement cher ; il y sera reçu, m'écrit-on, avec transport. Il a dit l'autre jour, le Consul, à un homme de mes amis, M. de Vaines (5), quelque chose de tout à fait dans mon genre. M. de Vaines lui recommandait

(1) Il s'agissait de nommer un sénateur à la place de Crassous, décédé. Le Premier Consul présentait au Sénat comme candidats le général La Martillière, le général Jourdan et le général Berruyer. Au Tribunat et au Corps législatif, Daunou avait réuni le plus grand nombre de suffrages.

(2) L'évêque Grégoire, l'ancien conventionnel, élu précédemment sénateur.

(3) Livingston, ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique.

(4) Il arriva à Lyon le 24 nivôse pour la tenue de la Consulta de la République cisalpine.

(5) Devaines, ancien premier commis de Turgot au contrôle général, commissaire de la Trésorerie de 1791 à 1793, conseiller d'État en 1800, très répandu dans la société du temps et le monde des lettres.

je ne sais qui pour une place très intime (1) : « C'est un homme, a répondu le Consul, qui n'a rien de romanesque ni de mélancolique dans le caractère, il ne peut pas se dévouer à personne.» Vous voyez bien qu'il n'y a que les caractères exaltés, qui aiment et que c'est moi, mille fois plus que tous vos affidés, qui serai consacrée à vous tant que je vivrai. Chauvelin (2) est revenu chez moi le plus tendrement du monde, mais j'ai vu clairement dans sa conversation que c'était parce que vous lui aviez dit du bien de moi. On me traite très bien cette année ; mais que serais-je devenue il y a deux ans sans votre intérêt? Jamais on n'a plus fait pour la destinée de quelqu'un et je n'y pense jamais qu'avec un profond attendrissement. Le général Grouchy me parlait hier d'un service que vous avez rendu à Savary qu'il protégeait, si noblement, si simplement ; la veille de votre départ, n'avez-vous pas en deux heures fait rayer le père de Mme de Jaucourt (3)?

« Je n'entends jamais parler de vous sans qu'une expression de reconnaissance et d'estime n'y soit jointe et je ne me distingue que parce que je vous aime encore plus que tout ce qui vous aime. Il faut pourtant à Mme Julie quelques nouvelles aussi de la société : on a dansé chez Cambacérès, les femmes très bien, les hommes très mal ; il n'y a guère que les hommes de l'ancien régime qui se soient très occupés de la danse ; la garde du Consul va mieux à la guerre qu'au bal. Paris n'est pas encore gai cette année et toutes les jeunes femmes s'en plaignent ; il y a trop de sociétés et de diverses sociétés qu'on mêle ensemble sans qu'elles se connaissent. J'ai soupé l'autre jour chez Mme de Montesson (4) ; il n'y avait rien au monde de plus grave et de plus sérieux. Les princesses de Lorraine, de Courlande, etc., à côté de deux ou trois secrétaires de Fouché qui avaient l'air d'être là pour donner à l'assemblée une garantie patriotique ; on se promenait lentement les uns à côté des autres, comme les poètes disaient que se promenaient les ombres sur le bord du fleuve avant d'avoir reçu les honneurs de la sépulture. C'était d'une tristesse mortelle.

(1) Sans doute de secrétaire du Premier Consul.

(2) Membre du Tribunat, qui avait manifesté de la froideur à Mme de Staël.

(3) Voir dans les *Mémoires du roi Joseph* (Ducasse, tome X), une lettre de remerciement de Jaucourt à Joseph Bonaparte pour une affaire de même nature (10 janvier 1802). Jaucourt fut premier chambellan de Joseph.

(4) Mme de Montesson, unie jadis par un mariage secret au duc d'Orléans.

« Quand reverrai-je Mortfontaine? Quand viendrez-vous dîner chez moi avec des personnes qui savent et vous entendre et causer? Je m'ennuie de ce tourbillon de monde, je m'ennuie quand je ne peux pas vous voir, ni me plaindre de ne vous avoir pas vu. On dit que Bernadotte va à la Louisiane (1) ; cela ne fera-t-il pas beaucoup de peine autour de vous? Masséna accepte Constantinople : cela ne fait rien à personne. Que vous avez bien raison de ne rien accepter hors de France ! Restez-nous : que votre réputation, trésor de vos amis, devienne nationale et vous en serez bien plus heureux. Adieu, voilà une longue lettre, mais à Amiens vous ne vous amusez pas assez pour que j'aie peur de vous ennuyer...

Mais voici une lettre inquiète. Il y a tempête au Tribunat. Le Premier Consul a lancé la foudre.

25 nivôse (15 janvier 1802).

« Girardin (2) vous dira les nouvelles mieux que moi. Si vous y aviez été, je suis persuadée qu'il y aurait eu des modifications à tout ce qui s'est passé, car c'est un emploi de force plus grand que le but n'est utile, et le remède fait beaucoup plus de bruit que le mal. Au reste tout cela n'est rien si vous n'êtes pas président de la Cisalpine ; mais, si vous quittez la France, je n'y reviens plus. Une fois j'irai faire un voyage en Italie, mais je ne resterai pas ici sans vous; c'est trop de perdre à la fois l'agrément et le repos et vous êtes pour moi l'un et l'autre. Je vous ai écrit trois fois et vous ne m'avez pas répondu. Cela m'a découragée de bavarder et j'ai craint que quelque chose ne vous ait déplu dans mes lettres. Donnez-moi un petit signe de vie, si vous ne revenez pas bientôt. Je n'ai vraiment de sentiments doux que quand vous me donnez quelque pensée d'amitié ; tout le reste de l'existence est pénible et voilà tout.

« J'ai été presque tous les soirs dans les réunions nombreuses de Fouché, de Berthier ; je vais après-demain chez

(1) Bernadotte avait épousé Désirée Clary, belle-sœur de Joseph Bonaparte.

(2) Stanislas de Girardin, tribun, ami de Joseph. Il s'agit du message impérieux du Premier Consul au Corps législatif, du 13 nivôse. Le Consul était irrité de l'opposition du Tribunat, qui avait rejeté les deux premiers titres du Code civil. En ventôse allait avoir lieu l'élimination de vingt membres du Tribunat, parmi lesquels Benjamin Constant, l'ami de Mme de Staël.

Marmont ; mais il n'y a pas une chance de vous rencontrer et je me fatigue même de la société que j'aimais tant jadis. Rendez-moi Mortfontaine, le seul plaisir sur lequel je ne suis point blasée, et dites-moi, ne fût-ce qu'en deux lignes, que je vous reverrai bientôt et que vous m'aimez encore...

Le ton change avec la lettre qui suit, du 27 mars 1803. Finies, les années de calme et de paix, les douces réunions de Mortfontaine. Mme de Staël est à Genève ou à Coppet, en complète disgrâce. La publication, en août 1802, des *Dernières vues de politique et de finance* de Necker en est la cause principale. Elle ne peut rentrer en France, à Paris du moins, et elle se désole. Elle supplie Joseph d'intervenir auprès du Premier Consul et jure que, si on la laisse séjourner à quelques lieues de Paris, on n'entendra plus parler d'elle. Le bon billet qu'avait là le Premier Consul !

La lettre est éloquente, d'ailleurs, et émeut par sa sincérité.

Genève, ce 27 mars (1803).

« Je sais que je vous dois la plus profonde reconnaissance : tous mes amis me l'ont écrit et j'aurais pu le deviner sans qu'ils me l'eussent dit ; je ne vous ai point importuné de mes sollicitations, parce que tout était délicat dans l'expression de ma peine. D'ailleurs vous avez tant d'impulsion en vous-même vers ce qui est bon et généreux que la prière auprès d'un caractère tel que le vôtre est inutile, le bien que vous pouvez faire est fait avant qu'on vous le demande. Un ami m'a écrit que vous me conseillez d'attendre encore six mois ici ; il semble d'abord que c'est un conseil facile à suivre, mais permettez-moi de vous expliquer ce qu'il a de cruel pour moi.

« Depuis près d'un an, de mois en mois, je renvoie par lettre les créanciers de M. de Staël, parce que j'ai besoin de leur parler pour faire avec eux un arrangement quelconque qui me donne le moyen de les satisfaire sans ruiner mes enfants. Six mois de retard encore rendront ces affaires détestables et cependant il me semble que le Premier Consul, qui s'intéresse aux vertus domestiques, ne doit pas trouver mauvais que, sans y être obligée, je cherche à acquitter les dettes de M. de Staël. L'éducation de mon fils aîné perd déjà beaucoup à cette absence d'un an, et moi-même enfin je souffre extrêmement au moral et au physique d'un séjour prolongé dans un

pays, dont l'air et la manière de vivre ne me conviennent pas du tout. Je faisais ce sacrifice à mon père de passer chez lui quelques mois tous les ans ; mais, née en France, habituée à la France, je suis la personne du monde la plus à plaindre dans ce pays et, la Russie comprise, je n'en connais pas un que je ne préférasse. Mon père écrit par ce courrier au consul Le Brun une lettre qu'il le prie de montrer au Premier Consul (1) ; il a bien voulu exposer dans cette lettre ma situation avec la plus grande force et l'intérêt le plus honorable pour moi. Je sais même qu'il serait prêt à quitter ce pays pour vivre à Paris ou dans les environs pour rendre ma destinée plus stable en France. Ce serait une touchante preuve d'affection, car ce serait un grand sacrifice ; mais il est assez bon père pour frémir de la destinée que me préparerait la durée de mon exil. Daignez voir sa lettre à Le Brun, elle vous intéressera, je le pense, et, pour comble de bonté, parlez-en au Premier Consul. J'ai peu de réflexions à ajouter à celles que mon père a si bien dites en ma faveur, mais je me permettrai cependant de vous adresser quelques mots de plus, à vous qui m'êtes sacré et à qui je ne puis parler que du fond de mon âme.

« Sans doute, les idées philosophiques et les institutions républicaines sont d'accord avec les opinions que j'ai eues dès mon enfance, et j'ai pu me laisser aller un peu trop à témoigner cette manière de sentir, mais avec la même vérité de caractère, je vous donne *ma parole* que, si le Consul me laisse revenir en France, je me tiens pour liée d'honneur à ne pas dire un mot, à ne pas écrire une ligne, à ne pas faire une démarche qui puisse lui déplaire. Je n'ai pas la force de renoncer à mes amis et à ma patrie, de vivre pour la gloire littéraire que je saurais acquérir peut-être, si je prenais un tout autre parti ; mes affections me dominent au point de pleurer jour et nuit depuis que je suis éloignée de mes amis. Puisque je suis femme à ce degré, il faut l'être tout à fait et je vous jure que si le Consul m'accorde de revenir, il n'entendra pas plus parler de moi politiquement que de la femme orientale du général Menou. Voilà pour l'avenir ; qu'il me

(1) Voir d'Haussonville, *Mme de Staël et M. Necker*, p. 236, et Paul Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 96. La réponse de Lebrun à Necker, du 5 avril 1803, se termine par ces mots : « Je ne peux vous offrir aucune espérance. »

soit permis de dire un mot du passé. Est-ce mon roman (1), qui a conjuré contre moi cet orage? J'ai bien ouï dire que l'électeur de Saxe le défendait, que le roi d'Étrurie se préparait à en faire autant, que Mme de Genlis, Geoffroy, Fiévée le déchiraient, mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec le Premier Consul? Je lui crois plus d'amis parmi les personnes qui pensent comme moi que parmi mes adversaires. On dit enfin que M. de Talleyrand a voulu se reconnaître dans Mme de Vernon (2) ; le Premier Consul ne se mêle sûrement pas de semblables misères. Ce n'est pas que M. de Talleyrand, dès les premiers jours du Consulat, ne m'ait efficacement nui dans l'esprit du Premier Consul ; pourquoi sans cela n'aurait-il pas eu de la bienveillance pour une personne qui en est peut-être digne?

« On me dit encore que le Premier Consul est persuadé que je veux aller en Angleterre pour écrire en liberté sur tous les sujets. Le jour où je quitterais la France, serait le plus malheureux de ma vie. Sans doute j'irais en Angleterre plutôt que de rester où je suis à présent ; mais, avant de me déterminer à quitter ma patrie, il faudra que le Premier Consul, aux yeux de l'Europe, ait fait prendre mes enfants et moi par ses grenadiers, et qu'il ait traité la famille de M. Necker comme il n'a pas traité les plus grands ennemis de la France. Mais je repousse loin de moi cette idée. Pourquoi le Premier Consul exercerait-il cette inconcevable rigueur contre une femme qui a peut-être quelque force dans l'esprit, mais beaucoup de faiblesse dans le caractère et qui vous aime, vous, Joseph, avec tant de tendresse que votre frère ne devrait pas la haïr. Enfin, si le retour à Paris ne m'est pas accordé, obtenez-moi du moins, en ce moment où mes affaires sont si pressantes, la permission de revenir à quelques lieues pour traiter de là avec les créanciers de M. de Staël que je verrai, surveiller l'éducation de mon fils, voir Mathieu qui a été si généreux pour moi et rétablir ma santé en respirant cet air si doux de France ; est-il besoin de dire que, dans la campagne où j'irais, je vivrais très solitaire? Il faudrait que je fusse stupide pour ne pas me conduire selon mon but, et mon but unique est de vivre à Paris au milieu de mes amis ; je ne forme plus que ce désir. D'ailleurs

(1) *Delphine*, paru en décembre 1802.
(2) Personnage du roman de *Delphine*.

le Premier Consul n'est-il pas le maître, à dix lieues de Paris comme ici, de savoir quel est mon genre de vie et ne daignera-t-il pas croire que, s'il acquiert des droits à ma reconnaissance, il enchaîne une personne qui croit à la reconnaissance et n'y a jamais manqué. Si vous croyiez que je ferais bien d'écrire directement au Premier Consul, je m'y hasarderais, mais j'ai peur que ma lettre, montrée à M. de Talleyrand, ne fût une nouvelle occasion pour lui de prévenir le Premier Consul contre moi. Daignez, vous qui êtes un ange réconciliateur à côté de la puissance, daignez dire à votre illustre frère ce que contient cette lettre, l'engagement qu'elle renferme et qui, adressé à vous à qui je dois tant, acquiert encore, s'il est possible, un nouveau degré de solennité. Faites que je puisse revenir au moins à quelques lieues de Paris, mais pas bien loin de Mortfontaine, afin qu'une fois en passant vous disiez à celle qui vous aime de toute son âme que vous conservez encore quelque amitié pour elle.

« Aurez-vous la bonté de présenter mon tendre hommage à Mme Julie? »

La lettre suivante, écrite de Berlin, après le départ forcé de Mafliers et de Paris, a déjà été publiée par le baron Du Casse (tome X, p. 424-425), mais avec des variantes que nous indiquons en note. Le présent texte est le seul correct. Mme de Staël avait été recommandée par Joseph à notre envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le roi de Prusse, Laforest. Il est intéressant de noter qu'elle conçoit déjà la première idée de son livre sur l'Allemagne.

Berlin, ce 17 avril 1804.

« Je ne vous ai pas écrit (1) par la poste, mon aimable protecteur, je ne savais pas si cela vous convenait et je me croyais sûre que vous me connaissiez assez pour être assuré que votre image vivait toujours au fond de mon cœur (2) ; j'ai été reçue en Allemagne incroyablement bien et le jour de ma présentation ici j'ai été comblée de tant de marques d'intérêt qu'il y aurait de quoi être heureuse, si la plus brillante réception des étrangers pouvait faire oublier sa patrie. La Reine m'a dit au milieu de cinq cents personnes qu'elle *espérait*

(1) « Je n'ai pas osé vous écrire... » (Du Casse.)
(2) « Au fond du cœur. » (Du Casse.)

que je la croyais d'assez bon goût pour être flattée de mon arrivée à Berlin et que depuis longtemps elle m'admirait (1). Le Roi m'a adressé des paroles très obligeantes ; toutes les princesses sont venues m'embrasser et la Cour presque en totalité s'est fait présenter à moi ; il y en avait là mille fois plus que je n'espérais, mais j'avais besoin de vous le dire, non par vanité, mais pour que vous sachiez que celle que vous avez si généreusement défendue est considérée ailleurs et que votre courageuse amitié ne nuira point à la réputation dont vous jouissez.

« Votre lettre pour La Forest a été véritablement l'appui de mon séjour à Berlin ; sans elle, je n'aurais pas risqué le voyage (2). La Forest a été à merveille pour moi, uniquement à cause de vous, et je ne passe pas un jour sans vous rendre un culte secret (3). Quand me sera-t-il permis de vous exprimer combien je vous aime? Quand pourrez-vous me mander qu'il m'est permis de revenir près de Mortfontaine? C'est là Paris pour moi, je n'en désire point d'autre.

« Je quitte Berlin dans un mois, après avoir vu les revues qu'on dit très belles. S'il y a un courrier qui part pour La Forest, ne pourriez-vous pas le charger d'un petit mot pour moi? Je ne veux pas élever mon fils en Allemagne, il y deviendrait trop peu Français ; je veux donc l'envoyer à Paris, mais il m'est dur de m'en séparer et je vais d'abord le conduire à Genève pour qu'il revoie mon père. Mon voyage lui a appris l'allemand, ce qui sera vraiment utile au reste de sa vie, car il faut que vous croyiez, mon cher Joseph, qu'il y a des beautés inconnues dans la langue allemande (4). Mon dessein est d'en traduire quelques-unes et de peindre le mieux que je pourrai ce pays-ci. Le monde savant est vraiment tout à fait remarquable en Allemagne ; mais la société dans les grandes villes imite Paris et Paris traduit en allemand y perd beaucoup. Si j'étais seule avec vous, combien j'aurais d'observations à vous raconter ! Mais je ne me sens jamais à mon aise dans une correspondance et il n'échappe à cet embarras que l'expression de mon sentiment pour vous, car aucune gêne ne pourrait le réprimer. Croyez-vous que l'automne prochain on me laisse à

(1) « Elle m'adorait. » (Du Casse.)
(2) « Ce voyage. » (Du Casse.) La Forest était notre ambassadeur à Berlin.
(3) « Un compte secret. » (Du Casse.)
(4) « Dans la littérature allemande. » (Du Casse.)

quinze lieues de Paris? Il me semble que le Premier Consul doit être convaincu à présent qu'il n'a rien à craindre de l'opinion républicaine et que ceux qui pourraient parler ou écrire dans le sens philosophique servent ses véritables intérêts ; j'en ai toujours été convaincue et j'espère qu'il finira par l'être.

« Voulez-vous parler de moi à Madame Joseph ? Mathieu m'a souvent écrit qu'elle ne cessait de s'intéresser aux pauvres exilés ; tout ce qu'il y a de qualités aimables sur cette terre se réunit dans cet asile de Mortfontaine (1), dans cet asile resté pur, tranquille et secourable au milieu de toutes les séductions de la puissance et de tous les orages des passions.

« Acceptez mon tendre et respectueux hommage. »

La lettre suivante a été également publiée de façon très fautive par Du Casse (X, 426) sous la date du 18 septembre 1804. L'empire est proclamé. Joseph est devenu Grand électeur, héritier présomptif de l'Empire. Ce n'est plus « Joseph » ni « mon cher Joseph » (sauf à la fin), mais « mon Prince ». O doux plaisirs de Mortfontaine, renaîtrez-vous jamais ?

Coppet, ce 7 octobre 1804.

« Comme Mathieu est à la campagne depuis deux mois, mon Prince, votre lettre que je peins faiblement en l'appelant adorable, ne m'est arrivée qu'avant-hier. Pourrai-je vous dire (2) ce que j'ai éprouvé en la lisant? Elle m'eût annoncé que ma Patrie m'était pour toujours ôtée, qu'il fallait mourir, que j'aurais encore senti la plus tendre affection, le plus profond respect pour celui qui sait s'exprimer ainsi. Vous ne savez pas vous-même, mon Prince, toutes les nuances de cette lettre et de celles que vous m'avez envoyées pour Rome (3). Ce qui est noble, ce qui est généreux vous est si naturel que vous n'en pouvez calculer l'effet. Mais, par exemple, ce mot au cardinal Fesch : « *Recevez-la comme elle désirerait que vous me reçussiez si nos positions étaient changées* », ce mot est un caractère tout entier. J'avais ici chez moi des échantillons de l'Europe, la duchesse de Courlande et le prince de Belmonte Pignatelli. Quand j'ai lu ce mot, je n'ai pu résister à le leur dire et j'ai

(1) « Dans cet asile de Mortfontaine », supprimé dans Du Casse.
(2) « Pourrai-je jamais vous dire... ? » (Du Casse.)
(3) Elle se propose de faire bientôt le voyage d'Italie.

joui de l'impression qu'ils en recevaient ; il y a une harmonie de conduite, de vertus, de charmes qui suffit sûrement pour fixer la fortune et vous la fixerez ; le sort vous aura servi, mais vous ferez (1) qu'on bénisse ce sort. J'ai le besoin d'exprimer publiquement ce que vous me faites éprouver (2). J'avais commencé à parler de vous dans le morceau qui contient ce que j'ai senti de plus intime dans la vie privée de mon père, mais j'ai craint qu'il ne fût pas convenable à moi d'imprimer votre nom sans que vous me l'eussiez permis, surtout pendant que je suis encore dans la disgrâce de l'Empereur. Quoi qu'il arrive, l'année prochaine je ne pourrai résister, dans mon voyage de l'Italie, au bonheur, à la gloire de parler de vous, de me parer (3) de votre intérêt, enfin à me servir de cette célébrité de mon nom qui m'a fait tant de mal pour faire parvenir partout ce que je sens et ce que je pense ; il y a un accent de cœur que les courtisans n'atteindront jamais ; il y a un accent de femme qui aime, d'âme libre qui honore et cet accent est plus persuasif que tous les autres ; enfin j'éprouve une si vive, une si tendre reconnaissance pour vous que c'est presque une douleur de ne pouvoir rien faire pour le prouver.

« Le voyage d'Italie qu'il faudra faire cependant, depuis que j'ai écrit à Votre Altesse, rencontre de nouveaux inconvénients. On parle de guerre avec les Russes, et pour une femme et trois enfants toute guerre est à craindre. Le cardinal Fesch, mon appui grâce à vous, va à Paris ; enfin le Pape y va lui-même : *Rome n'est plus Rome, elle est toute où vous êtes* (4), pourrait-on lui dire, et je voudrais que l'Empereur l'entendît ainsi. Enfin, le bruit s'est répandu ici que, le jour du couronnement, l'Empereur rappellerait tous les exilés ; il donnerait ainsi à ce jour une solennité supérieure à toutes les pompes. Je reste donc jusqu'au 15 novembre, à cause de cette faible, faible espérance (5). Ah ! le cœur est si brisé en se lançant ainsi dans l'inconnu, loin de tous les amis qui me restent, de ceux qui ont vu mon père, qui le pleurent avec moi, qu'il faut me pardonner de trembler avant de partir ! Le cœur des

(1) « Vous me ferez bien bénir le sort. » (Du Casse.)
(2) « Espérer. » (Du Casse.)
(3) « De parler de votre intérêt. » (Du Casse.)
(4) Parodie du vers célèbre : *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.*
(5) « Cette faible croyance. » (Du Casse.)

femmes, mon Prince, n'est rempli que d'aimer et les merveilles du monde ancien et nouveau ne valent pas un souvenir tout moderne, tout individuel, mais qui se rattache à vos habitudes et à vos affections. Je prendrai la liberté de vous envoyer dans quelques jours la copie du mémoire sur la créance de mon père que j'ai envoyé à l'architrésorier, ne voulant pas m'adresser à vous, même pour les trois quarts de ma fortune ; mais je ne pouvais, dans cette lettre, vous parler que de mon émotion en lisant vos ineffables paroles. J'écrirai à la princesse Joseph, qui est aussi avec vous l'un de mes anges protecteurs (1) ; je suis sûre que, dans les manuscrits de mon père que je fais publier et que je lui enverrai, il y a un roman qui la touchera (2) profondément. Ah ! je ne devais pas survivre à cet homme et je n'attends plus de la vie qu'une triste fin.

« Soyez heureux ! Au nom du ciel ne vous séparez pas (3). La princesse Joseph doit exercer pour l'empêcher tous ses droits sur votre cœur, mais moi je vous dirai un simple mot : ma destinée, s'il m'en reste une, est attachée à la vôtre.

« Adieu, mon Prince, adieu, mon cher Joseph, que le respect et l'amour s'unissent pour vous exprimer mon éternel dévouement. »

Dernière lettre écrite de Coppet, en 1805, après le voyage d'Italie. Mme de Staël songe à rentrer en France où elle reviendra seulement en avril 1806. En mai 1807, elle enverra *Corinne* à Joseph, devenu roi de Naples. Nous avons la réponse de Joseph ; elle est assez froide dans sa brièveté. Les heures bénies de Mortfontaine ne renaîtront plus.

Coppet, ce 12 août 1805.

« Monseigneur,

« Je ne sais pas si vous avez reçu une lettre de moi datée de Milan dans laquelle je vous rendais compte de ce que Sa Majesté l'Empereur avait dit sur moi, et du projet que j'avais formé de passer l'hiver à vingt lieues de Paris ; j'osais vous supplier, mon Prince, dans cette lettre, de me donner de vos nouvelles ici, et j'attends en vain, depuis six

(1) « L'un de mes protecteurs. » (Du Casse.)
(2) « Qui l'attachera. » (Du Casse.)
(3) « Ne vous désolez pas. » (Du Casse.)

semaines, un de ces mots de vous dont je vis une année ; à cette distance de vingt lieues, j'espère terminer mon affaire d'argent, qui, quoi qu'en disent les journaux, n'est pas encore terminée (1). Je pencherais pour les environs de Soissons, parce que peut-être dans cette triste solitude me serait-il une fois permis d'aller à Mortfontaine. La princesse Joseph me plaindra quand elle saura que j'envoie mon fils (2) à Paris et que je suis condamnée à m'en séparer pour son éducation, moi qui suis déjà si cruellement frappée par la mort et la persécution. Aurez-vous la bonté, mon Prince, de voir un moment mon fils avant qu'il entre dans sa pension ? Il aspire à cette faveur.

« Adieu, mon Prince, je ne crois pas que je désire plus vivement de rentrer dans Paris que de revoir Mortfontaine ; causer avec vous une heure me semble un bonheur au delà de l'espérance. Je vous ai raconté l'Italie dans ma dernière lettre, mais cette lettre vous est-elle parvenue (3)? Je voudrais le savoir, car elle contenait quelques détails. — Enfin, dites-vous quelquefois, mon Prince, que je pense sans cesse à vous et que je vous aimerai tant que je vivrai...

NECKER STAËL DE HOLSTEIN.

(1) Le remboursement des deux millions prêtés par Necker à Louis XVI.
(2) Auguste de Staël, qui préparait les examens de l'École polytechnique.
(3) Elle n'est pas dans les papiers que nous a confiés le comte Primoli.

LES PAS ONT CHANTÉ

DEUXIÈME PARTIE (1)

Et puis, je suis rentré dans la grande maison de mon enfance.

Pourquoi suis-je revenu, alors qu'on attendait de moi un autre geste ?...

Où suis-je ?... Que suis-je appelé à devenir ? O grand moment sans fin, minute tragique et belle, vaste comme le ciel, terrible comme le temps !

Où suis-je ? Une vapeur s'élève et se répand sur le soir, comme les idées passent, fragiles météores, dans le rayon de lune des vains rêves. Je me sens devenu léger, léger comme si j'étais le frère cadet de ces fugitives taches de lumière...

Où vais-je ?

Je marche parmi les frissons de l'air, j'écoute mes pas vibrer dans le silence. La route sonore et blanche me conduit. La mer m'appelle, la mer murmure, la mer chante, elle a les longs sanglots d'une femme... Un cor lointain se mêle au bourdonnement de millions d'abeilles.

Et mon âme, mon âme d'enfant, je la sens toujours, ils ont beau dire !... Mon âme... Que dis-je ! Ton âme... votre âme, frémit comme un frisson d'eau pure au vent de la vallée.

Et, puisque j'ai adopté la route triste de l'étudiant de l'âme humaine, que je ne perde jamais de vue l'étoile en qui j'ai cru reconnaître la face royale de la lumière !...

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1936.

LA CASCADE

Les arbres, les prairies, les rivières m'apprennent plus de choses que les hommes. En les recherchant, j'obéis à plus fort qu'à mon cœur... Je suis l'instinct qui porte tout esprit à réintégrer le décor de son Paradis perdu.

J'avais rêvé, les pieds nus au bord de l'eau, comme un Mowgli... Et j'ai trouvé cette maison, une maison de granit, penchée sur un torrent, en aval d'un vieux moulin à eau qui ne tourne plus.

Cette maison a été bâtie là par une espèce d'extraordinaire volonté de l'âme de la nature. Et, plus haut, si le moulin ne tourne plus, l'eau coule toujours; et, quand on a passé une certaine pierre, c'est aussitôt un grand bruit de cascade ; et le ruisseau chante sur d'autres pierres, et le bruit ne s'arrête jamais.

Comment j'ai découvert ce lieu ?

J'aime cette terre de Bretagne, j'aime ce pays qui a la couleur des antiques étoffes d'argent fané... et j'étais parti, le nez au vent.

J'avais traversé la forêt, jusqu'en des bas-fonds de vallée marécageuse, où, sous le vent, ondulaient de longues herbes mûres. De grands oiseaux s'étaient envolés, à mon approche, de ces espèces de rizières. Un mamelon abrupt et boisé, des collines couvertes de châtaigniers, et, à travers tout cela, dans une indépendance échevelée, mille accidents fleuris à la sauvage, des dégringolades de sentiers, des creux hérissés de granits, des pentes sous l'or des ajoncs éclatants. Et j'écoutais... J'entendais, comme en un lieu encore plus bas, le bruit monotone et merveilleux d'une cascade.

Je dévalai la pente et arrivai en un étrange lieu.

Du bord du chemin, par des marches de pierre, on descendait, en déchirant le lien des ronces, dans un creux ensauvagé de toutes plantes, où coulait, entre les pierres, un rû rapide, dont la masse d'eau faisait soudain, au milieu du bouillon de ses écumes, une magnifique chute de deux ou trois mètres.

De cet endroit resserré montait un bruit immense.

J'avais déjà fait, l'an précédent, dans les montagnes

l'expérience de la cascade. Je ne crois pas qu'il soit possible d'écrire une plus belle lettre d'amour que celle qui sortit de moi en ce jour où j'étais assis près d'une eau dont le bruit m'enivrait. Je n'étais plus, quant à ma conscience, à la place occupée par mon corps ; mon amour n'avait plus rien de terrestre, il voguait, s'élevait, planait, comme le nuage de brouillard formé parmi ses noirs sapins au-dessus de la chute elle-même.

Ainsi il suffit que notre oreille soit bercée par le bruit des sources, pour que dans le miroir de notre noble esprit s'abolisse l'affreuse grimace des petites choses. Orphée court le monde ; mais je ne crois pas qu'il soit nulle part aussi présent que dans le chant des cascades.

Telle se présente ma maison dans ce coin perdu.

LA FERME

Un peintre comprendra tout de suite, avec ses entrailles, ce que peut signifier pour moi la découverte de ce lieu sauvage.

Tout l'endroit est noyé de vert, de lumière verte. Même les clochettes des digitales sont vertes... Le chant de la grive est vert... Les herbes sont d'un vert absolu, et avec tout ce vert s'accorde l'harmonie bleue des lointains coteaux quadrillés vus dans le cadre de l'intense tapis des bruyères.

Tout près de moi, les sentiers pierreux, les pins dans les ajoncs, les herbes grillées et les tables de granit vêtues de mousses.

Au loin, la barrière bleue des montagnes ; leur ligne pure, rompue çà et là de noirs chaos rocheux, ou se heurte au rempart d'une dent de basalte, ou s'abaisse et s'étire, fuyante, rasant le sol, comme les reins d'un lévrier en son galop de chasse.

Je trouve ici des solitudes comme il n'y en a nulle part ailleurs. Je marche au milieu des bois de sapins, sur des tapis, des landes chauffées par le soleil. Çà et là volent des éperviers. Pas un paysan... Tout est bois et friches. L'homme, sauf les bergers, y vient trois fois par an, pour un coup d'œil, au commencement, au milieu, à la fin des saisons.

Et j'ai *là*, près de ma maison, un bois, que j'appelle déjà

mon bois, mon bois de pins, mon bois criant, mon bois plaignant, mon bois gémissant, mon bois aux voix profondes...

Une petite monographie du pays, que j'ai trouvée au presbytère, dit ceci : « La ferme de Keriacop est située sur la hauteur, au bord d'un plateau boisé, dont la pente dévale assez rapidement vers un creux de pays verdoyant et animé d'eaux courantes. » Ce creux de pays animé d'eaux courantes, c'est moi, c'est là que se trouve ma maison...

« En face, poursuit la brochure, à une certaine distance, reprend un mouvement de coteaux semés de bois de pins, où l'on voit quelques villages, et, dans un lointain qui s'estompe, les ondulations bleuâtres de la montagne. Cette ferme de Keriacop occupe l'emplacement où s'élevait au xve siècle un château fort. »

Je ne savais pas qu'il y eût là-haut cette ferme. J'avais seulement aperçu, sur le mamelon d'en face, de l'autre côté de mes arbres, la pente d'un chemin étroit, encaissé entre deux murées de pierres, et je me promettais de monter par là quelque jour.

C'est aujourd'hui que j'ai mis à exécution mon projet.

Là-haut, j'ai commencé par rencontrer une petite vache blanche et noire qui descendait toute seule sous les châtaigniers, parmi les talus.

Puis je vis une cour, une cour exposée en plein soleil, au milieu de laquelle un petit enfant, assis, tout de blanc habillé, blanc comme une fleur de magnolia, avec une collerette, tout comme une pâquerette, pleurait, parce qu'il était tombé sur le nez et que son nez saignait. Le chien tirait sur sa chaîne, et humait tendrement l'odeur de cette enfance et de ce chagrin. Alors la mère arriva et tout de l'enfant disparut dans une robe, dans des bras, dans une chevelure...

Une cour extraordinaire : des pigeons roux et verts se becquetaient sur un vieux toit descendu jusqu'à terre, des maisonnettes de pigeons installées tout de travers le long de vieux murs noirs, tandis qu'au fond, dans le lierre, s'entendait la plainte douce d'une flûte.

Je fis le tour des bâtiments. Derrière se trouvaient en effet les restes d'une ruine féodale perdue dans les ronces. Puis, je me présentai sur le seuil de la salle.

Une jeune fille était là, seule à la ferme, en l'absence de ses parents, visage frais, rose et doré comme dans l'épanouissement d'une santé et d'une vie parfaites. Elle souriait un peu en me parlant. Je lui dis que je venais de voir un enfant pleurer et sa mère le consoler. Elle répondit que cette femme était une voisine.

Rentré, le soir, dans ma maison au bord du torrent, j'écrivis ces mots : « Il y a dans la jeunesse un constant rêve d'avenir, une aspiration, un espoir, qui est sans doute ce qui lui communique son éclat et fait sa séduction. Quand la rose se lève le matin, elle n'hésite pas à être fraîche et pure. Dès le premier instant de la lumière, elle satisfait pleinement à l'ordre qui lui a été donné. Rose, elle est rose, sans autre soin que d'être rose. »

Et j'ai terminé par ceci : « Que, dès le matin, ton matin soit esprit, comme cette rose est rose. »

« ...Le regard limpide et bleu que la jeunesse tient sur la vie est ce qui correspond dans l'homme à l'inexpérience de la fleur adorable, où l'éphémère s'élève sans effort à l'éternité. »

C'est là ce que j'ai encore écrit ce matin, assis au soleil, sous la mêlée de mes châtaigniers.

Dans le voisinage du fracas de mon torrent, tous les sentiers d'alentour sont des sentiers de silence... et également, couverts de tapis d'une douce mousse, du vert le plus magnifique, et tel qu'il semble qu'aucun contact animal ne soit jamais venu le souiller... Triplement épaisse, cette mousse tapisse les troncs et feutre le sol. En marchant sur ce velours, on a l'impression d'être soi-même tout couvert de la même mousse... Mousse si belle, si pure, qu'elle est comme une leçon pour l'âme et fait concevoir des puretés et des abondances auxquelles, sans cet exemple, on n'eût jamais songé.

* * *

Je suis heureux de je ne sais quel bonheur enfermé en moi-même, heureux comme je le fus quand j'étais adolescent, il n'y a a pas déjà si longtemps...

Des rayons naissants, des rayons étincelants... Tout cela se donne rendez-vous autour de mon écume ruisselante...

Dès l'aurore, je suis fou de tout ce que je vois, de tout

ce que je pressens... Mon œil se grise de l'or du soleil dans le chemin, du violacé pourpre qu'arbore le feuillage d'une vieille ronce, du bleu sans nom sur la palette d'un petit papillon fragile, aérien comme une invention de Charles Perrault.

Je note, j'écris, je peins.

Au loin, les blés ondulent, en flots pressés, submergent les pommiers lourds de feuillages... La verdure monte et descend vers la verdure. Des blocs énormes, sertis dans la masse des talus, ouvrent un passage aux racines des chênes et étalent à la lumière les massives arabesques de leurs racines d'argent.

Des bouquets de genêts flambent dans une ombre douce, que traversent des merles... Tandis qu'aux tristesses bleues des scabieuses viennent s'accrocher de grands mandarins de bourdons que le vent agite dans la fleur balancée... L'insecte se fourre au fond des rondes clochettes, suce, boit, sans qu'on sache où est la tête... ; embrasse comme on embrasse une amante, et se nourrit de beauté.

Et je veux maintenant retourner à Kériacop.

Je sais bien que l'homme ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, je sais bien que je ne retrouverai pas ce qui m'a tant frappé l'autre jour lorsque je suis entré dans la salle : cette figure de jeune fille, dont le souvenir me fait écrire ce soir : « Le parfum du bonheur le plus pénétrant, le chant des plus mélodieux oiseaux, l'éclat du soleil sur les corolles les plus vives, tout cela à cette vue semblait d'un seul coup avoir fait son entrée avec moi dans cette salle. »

Aujourd'hui, j'ai gravi le raidillon montagneux...

La ferme n'est pas du tout un de ces bâtiments ruraux qu'on est accoutumé de voir, planté plus ou moins de guingois au fond d'une cour boueuse. C'est une maison à deux étages, qui commande un bel et large espace ensoleillé, et domine de son faîte à oreillettes des communs bien bâtis et reculés à la bonne distance. On y voit encore le portail de l'antique château, le vieux puits, et quelques moulures rongées dans le cadre des portes et fenêtres.

Derrière s'étend une grande et belle allée, toute défoncée aujourd'hui, mais bordée encore, avec des intervalles, de ces vieux arbres qui n'ont plus d'âge. Au-dessus de cette voie

royale, sillonnée d'ornières sous le poids des charrettes, la croisée des branches forme un sombre et bas plafond archi-centenaire.

Mme de Sévigné vint, dit encore la petite brochure du presbytère, une ou deux fois, séjourner ici, de sorte qu'on se plaît à imaginer, à l'entrée de l'allée, au loin, sur la route exposée au soleil, un carrosse doré arrivant à quatre chevaux dans cette solitude, comme à voir dans le cadre de la portière, au fur et à mesure qu'elle s'avance, la figure de l'adorable femme posant sur les arbres qui défilent un regard attentif et à demi souriant.

J'ai fait plusieurs fois le tour des bâtiments, cherchant des yeux et tendant l'oreille, mais il n'y avait ce jour-là personne à la ferme. La voisine me dit que toute la famille était *au taillis*.

Je restai là un instant, tout seul.

Dans un pré, au-dessus de la tendresse chaude des pâquerettes, des jupes bleues séchaient ; l'une d'elles, de lourde étoffe, étalait au soleil de magnifiques bleus émaillés, qui rappelaient ceux de la queue du paon. Or, or, or, sur la campagne d'or.

Au loin, se déroulent les renflements infinis des montagnes, pétries de bures, coiffées d'azur.

Porteur d'une lumière éteinte, je suis rentré par un détour dans l'ombre d'épaisses et denses frondaisons. On dirait qu'en Bretagne les arbres ont plus de branches qu'ailleurs, branches tordues, échevelées, tournantes, flammes dans le vent, tourment pétrifié par quelque incendiaire et vorace génie de la terre.

Au loin, le soleil couchant dévorait les peupliers... Les troupeaux bariolés, tachés et marquetés comme ceux du berger de Laban, semblaient des fleurs vivantes semées dans l'or des ajoncs. Or, or, or.

Et c'est le soir, maintenant : la fenêtre vers laquelle est tournée ma chaise, dans ma maison, au-dessus de mon torrent, se tend, dans toute la largeur de son cadre, d'une vaste nuit, dans laquelle passent et s'éloignent des ombres.

Mystérieux fantômes, qui m'apportez tant de choses semblant valoir la peine d'une passion ou d'un désir !

Il me faut une vision. Quelle sera-t-elle ?

Le plus grand amour est dans le cœur de la femme, et nous allons l'y chercher en inventant des poèmes, parce que l'homme est poète, en chantant sur la harpe, parce que l'homme aime la musique, et en dansant devant l'arche, parce que l'homme aime la danse.

Trois actes : la poésie, le chant, la danse, hors desquels l'homme ne sait plus que faire couler le sang.

Sous la brume légère, chaque matin, au réveil, j'aperçois, dans les masses du soleil, l'éclatant et tendre violet d'un grand rhododendron sauvage, devenu immense par la vieillesse. Je vois aussi chaque matin s'éloigner sous une voûte de clarté une femme qui emmène ses vaches, ses poings sur les hanches.

Et la journée est à peine commencée que les prairies, les chemins bas, et toute la montagne n'est plus qu'un vigoureux et nuancé chant de merles. J'écoute ces chants et essaie d'en décomposer l'expressive mélodie, de suivre le dessin aérien de ce concert, où les finales, le plus souvent, m'évoquent, ô souvenir de mon allée ! par les cascades de leurs gutturales, la vision dans les feuillages d'un merle dégorgeant des cerises !

Ah ! ce chant persistant si doux des oiseaux dans le grand pin colossal abattu... ces pâquerettes fermées le matin sous la rosée...

Le cœur du monde n'est-il pas là tout entier, dans la goutte de rosée ?...

Je peins. Je peins l'extraordinaire fête des chênes. Je peins ceux qui s'élèvent droits et s'épanouissent en une symphonie trémulante ; ceux qui sont des flammes, et ces deux chênes hallucinants ; et celui-là, tout de mousses, contourné comme une danseuse birmane ; et les vieux chênes annelés, noirs grands serpents, et mes deux frères gris, candélabres garnis de mousse d'argent sur le fond d'or des rudes coteaux.

J'entends le départ brusque des ramiers parmi le brusque départ du vent dans les cimes. Et, le soir, j'entends les ramiers qui rentrent, je vois les étoiles briller entre les joncs, je

vois les chats-huants longer le ciel crépusculaire rayé de feu entre les arbres, et je suis pelotonné sous tout cela comme un tas de feuilles dans lequel il y aurait cette chose extraordinaire, déposée là par le grand bûcheron, une flamme d'amour.

Je note : « Un clocher de brume, une feuille jaune à la pointe d'une branche. »

« La respiration du ciel et la danse des ceps sur le soir... »

Ciel : « Les franges de l'horizon, sous une ardente coulée de rêve. »

J'ai peint toute la matinée, assis sous le dôme vert du grand chêne noir, qui se reflète avec toutes ses feuilles dans l'abreuvoir, où est passé tout à l'heure le grouillement blanc et roux de trente bêtes à cornes.

A côté de moi est venu s'asseoir le grand chien du troupeau. Des branches se sont cassées sous une poussée violente, un museau a fouiné dans les feuilles, et une autre tête de chien s'est dressée. L'animal s'élance dans les fougères et s'éloigne par bonds, dans cette mer de palmes fauves comme à la nage, dans la profonde eau verte du large.

L'étable de Kériacop est un long bâtiment orienté au levant et qui ferme la cour du côté de l'ouest. Je la visite sous la conduite de l'homme rencontré l'autre jour à l'abreuvoir, avec son troupeau. C'est le père de la jeune fille. Il se nomme Chatalik.

En passant la grande porte qui marque la limite de la lumière du jour, on entre dans une profonde crèche où règne une pénombre chaude à la Rembrandt ; et là, le pied s'enfonce en des lits de fougères et de landes tassées d'où remontent sous le sabot des clapotements de marais.

Contre le mur d'en face, dans une raie de clarté, on voit la tête bossuée et pie d'un veau aux gros yeux roulants. Le petit saute de frayeur, tremble de tout son arrière-train, s'étrangle dans son collier, en tirant sur sa corde.

Vous êtes là dans l'éternelle chaleur des étables, au centre vivant des plus touchants souvenirs de l'humanité pastorale.

Que la nuit, dans cette demeure des bêtes, est profonde et veloutée, mêlée d'ombres subtiles et de coups de lumière d'or, où baignent les vieux bois des mangeoires et la tache claire des pelages ! Un sourd ruminement, comme d'une bourdonnière, emplit cet espace.

Plus à gauche sont les vaches, quelques-unes seulement, les mères, car les autres sont aux champs. La plupart ruminent, couchées, alourdies par leur lait, leurs larges oreilles chaudes mobiles sous les cornes, qui sont de même nature que le cheveu de l'homme, et roulent vers leurs petits de gros yeux aimants.

Des bruits de chaîne, de puissants souffles agités, des heurts font trembler la cloison. Ce sont les taureaux. Ils sont huit, quatre de chaque côté de la claie, avec l'étroit passage au milieu.

Des bêtes énormes. Surtout l'un d'eux, un noir, dont les épaules et l'échine sont comme des coteaux. La ligne de son dos soyeux jusqu'à l'attache de la queue allonge une pure ligne droite, et celle de la cuisse, jusqu'à l'inflexion du jarret, en dessine une autre non moins parfaite. La tête courte, aux cornes droites comme des plantoirs, s'anime dans l'ombre profonde de l'eau des yeux que rougit une méchanceté diabolique. L'homme se tait, tout redressé de fierté.

Et le taureau secoue sa chaîne, se porte de droite et de gauche en soufflant, creuse son échine et jette ses cornes contre l'épaule de son voisin, qui plus timide se recule.

Et que n'ai-je le pinceau, la plume, et je ne sais quoi de plus précieux encore, pour dire la poésie du retour quotidien dont je fus le témoin dans la tranquillité de cette fin de jour ? Une tête de vache, blanche et noire, apparut au haut du chemin, puis une échine, puis son ventre, et sa queue chassant les mouches. Blanche et noire, une autre suivit ; blanche et rousse, une troisième vint après...

Du seuil de la maison de ferme, je considérais ce retour biblique, je regardais la vallée renvoyer à l'étable, par le petit chemin à la blonde poussière, les douces bêtes muettes.

Blanche et rousse, noire et blanche, miel et blanche, toutes arrivaient une à une, grimpaient la dernière rampe

rocheuse, d'un effort de leurs longs reins osseux, et, trouvant le groupe, en haut, de celles qui les avaient précédées, s'arrêtaient dans la rumination voluptueuse du bonheur déposé sur leur rétine par la vue de ces portes ouvertes, derrière lesquelles beuglaient des compagnes attachées, et vers lesquelles on entrait à grandes enfourchées des mulons de foin chaud...

Dix, vingt, vingt-cinq, trente, trente-cinq vaches, que cela faisait de jambes et de queues dans la cour !...

Je suis entré dans la salle de la ferme, une grande salle tapissée de ses lits clos, en bois de chêne comme un chœur de chapitre ; et j'ai, là, un instant, échangé des propos avec la fermière. Jeune encore, cette femme n'a plus de dents. Ce manque était, dans la salle, la seule chose qui ne fût pas belle, mais le regard de cette femme était là tout ce qu'il y avait de plus beau...

Au départ, elle m'a tendu la main, une main forte qui s'est fait les muscles à force de traire, et qui a quelque chose de moite et de rude, comme lorsqu'on passe la main sur du chiendent, à fleur de terre. Et elle m'a dit de revenir...

***

Un soir, je me suis rendu à la veillée et j'ai trouvé toute la famille réunie dans la salle. Un haut chandelier au milieu, tout le monde autour.

A la lueur du chandelier noir et fumeux, le père, quand je suis entré, lisait dans un vieux livre, à haute voix. En me voyant, il s'est interrompu ; mais je lui ai demandé de continuer. Je lui ai dit que j'allais rester là, m'asseoir dans l'ombre, et passer ma soirée avec eux.

Et maintenant je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... Je ne possède pas, là où je suis, dans l'admirable simplicité pleine d'ignorances de mon moulin, le texte de la célèbre lettre où Mme de Sévigné fait étinceler, sous les yeux de sa bien-aimée Grignan, je dirais, tout un éventail de défis : « en mille ?... en dix mille ?... » que sais-je ! pour trouver, lui dit-elle en substance, ce qui peut être l'objet de la nouvelle inouïe, incomparable, que je vous apporte, que je vous cache encore, et qui est... devinez !... vous ne devinez pas ?... vous donnez votre langue au chat ! qui est le mariage projeté de

Mademoiselle ?... de Mademoiselle qui ?... de Mademoiselle, nièce du Roi Louis XIII, avec M. de Lauzun !

Et de même, ici, je vous le donne en autant de points que ceux dont il a été tant parlé en cette immortelle circonstance. Je vous le donne en dix mille, en cent mille, et davantage, sur la question de savoir quelle lecture dans ce vieux livre, le Breton Chatalik, en s'éclairant du chandelier pensif de ses ancêtres, faisait à sa femme, à ses deux filles et à son bouvier. Et là encore, n'est-ce pas, vous donnez votre langue au chat!

Il leur lisait les lettres de la marquise !

Mais quelle étrange chose : la chère Sévigné ! je ne la reconnaissais plus !... Sous le truchement, épineux comme un fagot, de cette voix rude, embarrassée et rêche d'homme de la terre, toute la fraîcheur, toutes les grâces, tous les sourires et tout le charmant esprit s'en étaient allés, dépouillés et perdus, comme la source sous la terre... sous le paquet de cresson étendu sur ce qui fut oncques.

Et cependant, il y avait encore là, à travers cette voix, une Sévigné, mais une Sévigné plus ancienne de trois ou quatre siècles, une Sévigné aux traits austères, anguleux, hiératiques, et telle que l'eût représentée, au cœur d'un panneau de chêne, le primitif ciseau de quelque naïf artisan.

Telle, de par la vertu des quintessences tirées de la voix sombre et terreuse, solitaire elle apparaissait, dans cet air de la ferme que traversait de temps à autre le cri douloureux des oiseaux de nuit.

ISABELLE

On but du cidre, et ce fut la jeune fille qui remplit mon verre. Elle s'appelait Isabelle.

Elle allait droite, d'une marche forte et légère. Comme j'aurais voulu la peindre ainsi, avec ses beaux tons de chair sur ces fonds d'ombre du soir !

Un moment, elle quitta la salle, puis y rentra, et ce fut, avec ce retour, comme une lumière, comme une lumière de fleur. Son visage exprimait une extraordinaire gaieté. Au bout d'un moment, il me fut visible que toute cette gaieté s'épandait d'elle, sans avoir besoin d'aucune de ces raisons auxquelles il nous faut recourir pour reposer un instant le

masque de notre pauvre gravité. C'était la vie qui riait.

J'avais sur moi un carnet de croquis : des têtes prises à la volée un peu partout, aux Pardons, dans les foires, des profils caricaturaux de vieilles femmes ; je les lui montrai, et son rire fusa. Je lui dis que je serais heureux de faire son portrait, et elle devint rouge comme vigne vierge à l'automne.

Ce fut là notre première vraie rencontre.

Isabelle est la plus jeune des filles du fermier de Kériacop. Elle a vingt ans, elle est blonde, fraîche, légère, admirablement prise et droite, le pied bien posé sur le sol.

Rieuse, éternellement rieuse, comme la figure même du rire. C'est un rire qui profite de tout, qui est le chant de toutes les surabondances de sa jeunesse, de toutes les affections qui la lient aux mille nuances joyeuses de la lumière. Ce rire, c'est toutes les immortelles, toutes les inlassables fleurs de la terre faites chair. Ce rire s'épanouit sur son visage comme un don amoureux du soleil.

Et de même qu'elle aime le rire, Isabelle aime la danse ; et la danse qu'elle danse apparaît dans un rythme tranquille, comme les pulsations mêmes de sa force et de sa santé. Il faut la voir danser la gavotte, l'antique danse de son pays. Cette gavotte est si bien en elle, entrée dans son savoir, si intimement enracinée en son être, qu'elle en accuse à peine les mouvements. C'est une danse intérieure, un accord de tous ses organes avec le rythme du vieil air ancestral. Cela ne se dessine pas au dehors ; on dirait presque qu'elle ne danse pas : c'est un mouvement scandé de toutes ses forces secrètes, comme ce mouvement des houles qui s'avancent sans écume sous la surface unie de la mer. Là où les autres sautent, lancent leurs pieds, elle, elle marche, glisse, avec çà et là un petit mouvement d'épaule qui réalise la perfection.

Cette danse se passe en elle, au fond d'elle, au fond de sa Bretagne intérieure, mouvement infiniment mystérieux. Et ce mouvement rappelle le modelé des statues que nous ont laissées les Égyptiens, où la réalité des corps ne s'accuse pas par des formes, mais par la densité même de la pierre qui nous force à regarder au fond d'elle et à y contempler, jusque dans ses organes, le mystère le plus profond de la vie.

Isabelle, c'est la Bretagne.

Isabelle est faite de tout ce qui nous paraît beau dans la nature. C'est sur le bord de ses charmantes petites oreilles que j'entends chanter le matin toutes les alouettes des blés. Isabelle, c'est, dans une chair bretonne, tout ce qu'il y a de féminin sous le soleil.

* * *

Ce dimanche, nous avons dansé sur l'aire à battre. Isabelle m'a fait faire les pas de la gavotte. C'est une danse qui s'exécute en neuf temps, rythmés ainsi : 1-2 — 3-4-5 — 6-7 — 8-9.

3-4-5 sont précipités ; et, entre 8 et 9, se produit la plus jolie chose du monde, un petit tour de hanche et de pieds, un entrechat, qui est non le secret d'un maître à danser, mais le secret de toute une race, le secret que peut seule révéler la lumière de ce ciel et l'inflexion celtique des collines.

J'ai donc appris la gavotte avec Isabelle. Elle me l'a fait danser, après m'avoir coiffé du grand chapeau à rubans de son frère, parti au régiment, et fait passer son chupen bleu et or.

Deux jeunes voisins, de fins garçons, assis parmi des rameaux de verdures répandus à terre, jouaient, l'un du flageolet et l'autre de l'accordéon, en accompagnant les pas de l'appel rythmé d'un gros grelot sonore attaché à leur cheville.

* * *

... Et la nuit que je passai au bruit de ma cascade fut une nuit délicieuse : la lune m'apparut parmi les branches.

La blanche Diane des poètes, cette nuit-là, me vint visiter, me glisser quelques bons conseils sur l'art de rêver... de rêver, quand on ne dort pas, à sa romantique jeunesse, aux temps où cette exquise blancheur de lune dans le ciel était assez vivante de la vie que nous lui prêtions, pour nous éveiller à nous-mêmes... temps lointains, qui, dans le cœur des moins déshérités d'entre nous, n'ont laissé, hélas ! que la poésie de la poésie perdue.

Quand j'ouvris les yeux, le soleil incendiait ma vitre ; la cascade déversait son plus doux chant, et j'entendais aussi au loin un bruit de battoir. Les lieux sauvages ont un esprit qui se communique aux plus évaporés des hommes, car, sur-

le-champ, je me sentis piqué de cette ardente curiosité qui doit être la tentation de tous les anachorètes.

Je me levai, j'escaladai ma table rangée le long du mur, et, du haut de cette échelle, je plongeai mes regards jusqu'à l'autre bout de ma vallée. Aujourd'hui que le silence s'est fait sur le passé, maintenant que le silence est comme le dernier stade de l'enchaînement des faits que je porte imprimés dans mon souvenir, je puis saisir tout le charme et toute la suavité de cet incident de la première aube.

Un peu plus loin, dans le brouillard, une jeune fille, penchée au bord du torrent, lavait, pleine de grâce comme une jeune fille d'Homère. Tous ses gestes semblaient ceux de la nymphe de la rivière. A genoux, elle se portait au-dessus de l'eau, livrait son linge au courant rapide, le tordait avec vivacité et en faisait voler la neige entre ses mains rosées. Je la voyais de haut dans sa robe soutachée de velours, et avec ses cheveux d'or si étonnamment divins au bord de l'écume.

Ce n'était qu'une petite paysanne, mais combien royale, au bord de cette eau et sous ces arbres baignés de rayon, l'humaine chaleur de sa beauté ! Que ceux qui ont connu la respiration des bois se représentent ce que pouvait être, au milieu des feuilles, des herbes, des lianes pendantes, le précieux trésor de cette chair animée, de ce petit esprit coiffé d'or !

Je me dépêchai de sortir de ma maison, et, longeant la rive, à travers les hautes herbes, remontai jusqu'à la jeune laveuse.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant Isabelle !

Je lui avouai ma grande surprise de la trouver de si bonne heure en ce lieu ; à quoi elle répondit qu'à cet endroit du cours d'eau elle venait laver quelquefois.

Je lui demandai si elle pensait que je pusse lui porter aide en quelque chose. Alors elle rit très fort, mais partit d'une bien autre mesure lorsque je voulus savoir si, se trouvant ce matin à si courte distance de ma maison, elle voudrait bien venir s'asseoir devant mon chevalet, afin que je fisse d'elle un portrait, comme je le lui avais promis.

Hélas ! — oh ! comme ses yeux se rembrunirent ! — elle

ne disposait pas d'un temps suffisant ; sa terrine portait du travail pour deux jours, et il lui faudrait certainement revenir le lendemain.

Je restai bien une grande heure à parlementer avec elle, pendant qu'elle tapait, tordait, savonnait.

J'étais assis dans l'herbe.

— Et demain ?... Demain, Isabelle, peut-être pourrez-vous ?... peut-être aimerez-vous mieux ?

— Demain ?

— Oui, demain...

Ses yeux brillèrent, son visage s'illumina avec une franchise délicieuse.

— Demain ?

— Peut-être demain... probablement demain.

Le lendemain matin, sorti de bonne heure dans les environs de mon moulin, j'écoutais le bruit berceur de ma cascade, si différent selon la pierre sur laquelle se brise le fil de l'eau, lorsque, par delà les arbres dont se composait ce que j'appelais mon bosquet, j'entendis le battoir.

Je ne me hâtai pas d'aller, c'eût été trop tôt. Il fallait la laisser avancer son travail. Mais j'étais heureux. Je me voyais modelant avec passion sur la toile la pulpe de son jeune visage... Comment allais-je faire pour la décider ? Aujourd'hui allait-elle vouloir ?

Je me souviens encore de toutes les impressions qui se succédaient en moi : celles du bruit de la cascade, du vent dans les sapins, du gazouillis de l'alouette et du pleur du coq. Je me souviens que j'écrivis alors sur mon carnet : « Je m'ouvre au souvenir et à la pitié de tous ceux qui m'ont conté leurs peines. » Pourquoi ai-je écrit cela à ce moment précis, alors que j'étais heureux de tout ce que je voyais, alors que j'étais, dans l'heure présente, comme dans un jardin une plante au moment le moins incertain de sa fleur ?

Enfin, je fis le chemin qui me séparait d'Isabelle. Elle était à genoux au bord de l'eau, ses larges manches de velours retroussées et retenues par une épingle, son linge à ses côtés, tordu et s'égouttant. Une seconde, elle le replongeait, le retapait, tête en bas dans la rivière.

Je la regardai, en riant. Elle me regarda, de même.

Enfin, je lui dis : « Le moment est venu !

— Et mon linge... qui l'étendra ?

— Moi, je l'étendrai... ensuite... quand vous serez partie...

Passant derrière elle, d'un brusque mouvement j'attrapai le baquet qui contenait sa lessive, et me sauvai en l'emportant. Elle s'élança derrière moi, me poursuivit dans les hautes herbes ; mais, moi, j'arrivai avant elle à la maison et courus cacher le linge dans mon atelier, sous une couverture.

Alors elle vint. Il le fallait bien. Il fallait bien qu'elle vînt chercher son linge. Mais elle ne le trouva pas, et je lui dis : « Voici votre place, Isabelle, ici, sur cette chaise... asseyez-vous. »

Elle soufflait... Tout était prêt, le chevalet, la toile, ma palette.

— Mais je suis toute dépeignée !

Dans la pénombre qui l'enveloppait, se noyait adorablement son regard bleu : je me mis au travail. Nous ne parlions plus. Peu à peu son visage laissa tomber son rire, et, pour la première fois, à ma connaissance, prit une expression de gravité. La chambre n'était plus qu'une cellule de silence ; la lumière nous enveloppait de son miracle. L'air, le ciel, les arbres, les oiseaux, la nature, tout cela était au dehors comme une mer sur laquelle nous voguions.

J'ai peint ce jour-là avec la même obéissance que celle dont témoigne la fleur en reproduisant avec exactitude la forme qui lui a été attribuée.

Mais ce qui se passe en nous, je l'ai bien vu une fois de plus, rejaillit sur les autres ; l'âme montée à un grand degré de vie étend son pouvoir sur l'âme qui lui est voisine. Ce silence, cette atmosphère d'application passionnée, s'insinuait en Isabelle, resserrait le nœud de ses pensées habituelles. Elle ne disait mot, ne bronchait pas, était là comme un brin d'herbe.

A ce métier, que devient le temps d'une seconde ? Il n'y a pas à chercher ce qu'il devient : il est le fleuve qui passe au loin, au nord des montagnes, dans les paysages de la naissance et de la mort.

Paysage du temps, j'ai en effet rêvé ce tableau qui te ressemble : un fleuve noir encaissé roulant entre des collines, au sommet desquelles un léger berger joue de la flûte.

Le temps, complice des mots, des mots qui trompent ! Par exemple : « toute ma vie » est une manière de parler qui unifie les deux mensonges, celui des mots et celui du temps ! Qu'est-ce que « toute une vie », si ce n'est le moment que ce matin-là je vivais, libéré du cadre de l'heure, en face de la beauté, en l'oubli de soi, dans l'œuvre obéissante ?

Le temps, c'est la souris qui fait entendre son grignotement, c'est la charrette qui vient à rouler sur la chaussée, c'est une bataille de geais surgissant dans les bois voisins... Alors l'homme ouvre les yeux et demande : « Quelle heure est-il ?... » L'heure ! Sentez-vous ce que ce mot a d'étranger, de surajouté, d'équivalent au bourdon du cornet acoustique que les pauvres vieillards se plongent au creux de l'oreille pour recueillir les dernières vibrations de ce monde ?

Pouvait-il exister, entre homme et femme, Isabelle, un mariage plus indissoluble que le nôtre, en l'éternité de cette heure vouée à la plus ardente des prières ?

Et l'heure de midi sonna. Isabelle sauta de son siège et partit d'un grand éclat de rire, qui était sa manière à elle d'exprimer la folle angoisse qu'elle éprouvait de son retard.

— Midi ! midi ! s'écria-t-elle... l'heure est passée... Je serai grondée !

Je lui montrai son portrait, et elle resta un instant interdite et comme suspendue entre deux existences.

— Et mon linge !... Rendez-moi mon linge !

— Votre linge ?... Je vais m'en occuper... Je vous le promets !... Ne soyez pas inquiète !

— C'est promis ?... Je suis perdue !

***

Je retournai la toile contre le mur, car il fallait maintenant tenir ma promesse et m'occuper du linge.

Je retirai donc le baquet de sa cachette, et, le portant sur mon épaule (je ressemblais ainsi à un personnage de Gauguin marchant sous les palmes), je descendis vers la rivière. Le soleil à ce moment inondait de son éclat la prairie. Je passai le cours d'eau. A cet endroit il se rétrécissait et de grosses pierres permettaient d'enjamber.

Alors, je me mis à déplier la lessive.

Je prenais chaque pièce, la secouais, en essorais d'une tor-

sion la dernière eau, et l'exposais sur l'herbe, où l'air, pris en dessous, la laissait un instant gonflée et ballonnée.

Mais, là encore, j'appris que la besogne la plus simple comporte un apprentissage. En disposant mon linge, j'avais étendu une première rangée tout au bord de l'eau ; puis, quand j'étais passé à la seconde rangée, ayant ainsi forcément le dos tourné à la première, je marchai maladroitement sur le linge que je venais d'étendre. Ce fut de la sorte que j'infligeai la trace de mon soulier à une belle chemise de Chatalik.

J'en fus quitte pour aller la repasser à la rivière. Seulement, je transportai ensuite tout mon linge dans le haut de la pente, et, de cette façon, au fur et à mesure qu'il se développait sur l'herbe, je l'avais toujours devant moi, et ainsi hors de danger d'être foulé aux pieds.

Bientôt, toute la prairie fut couverte d'un beau linge blanc, qui se moirait d'ombres bleues. Tous ces linges étaient là, récupérant la vie après les flétrissures, comme un peuple blanc prosterné sous le rayon divin. Et il me sembla aussi que j'avais été leur bon berger, que je venais d'acquitter vis-à-vis d'eux un acte écrit de toute éternité.

Plusieurs fois, dans la journée, je montai sur ma table pour me donner la satisfaction de voir répandue sur l'herbe par mes soins cette neige immobile... Cette vue me comblait d'aise ; c'était un soulagement délicieux, non point en mes membres mortels, mais de la partie profonde et rayonnante de l'être intime caché au fond de mes pensées.

Je savourais, en me promenant de long en large, un étrange bonheur, tandis que ma palette se desséchait sur l'escabeau. Je venais d'accomplir la seule, l'unique petite action que l'univers attendît de moi depuis le jour de ma naissance... Oh ! combien j'avais été ridicule loin de cette action, comme m'en témoignait si bien aujourd'hui la figure d'une Isabelle flottant au-dessus de ce parterre immaculé, d'une petite Isabelle qui maintenant m'adressait pour cela son pur sourire, diaphane, aérien et miraculeux.

Et, le lendemain, couché dans la haute herbe devant ma maison, j'écrivis ces paroles :

« Je t'écoute, ô petite herbe,
j'écoute ta voix basse, ta voix vaste...

tu es la figure de mon amour...
en toi monte ma prière ardente,
en moi monte ta certitude.
Tu m'as tout dévoilé, jusqu'au sens de mes paroles...
je n'ai plus besoin de moi-même. »

SAINT-THELLEAU

Il y a quand on part de mon torrent deux chemins pour aller à Saint-Thelleau : l'un qui fait le tour par la montagne et descend à travers les taillis de la forêt du Duc, l'autre qui ne monte ni ne descend, mais s'insinue entre les cultures, plus direct et meilleur aussi, parce que c'est au bout de ce dernier que se trouve la surprise.

C'est aussi le plus attirant, à cause de l'ancienneté de ses talus, avec lesquels font corps les plus étranges formes végétales, ainsi que de ses pierres énormes, qui ont revêtu avec le temps double et triple toison de mousses.

Ces pierres du talus sont des pierres rapportées ; mais ce qui n'est pas rapporté, ce sont les pierres du milieu du chemin lui-même, vraies vagues de granit, incrustées et figées en travers du passage, polies comme les marches usées d'un temple, et dans lesquelles le pied touche vraiment les restes sévères de l'antique bouillonnement cosmique refroidi.

Un rayon de soleil sur ces vieilles pierres est quelque chose de bien curieusement impondérable. La fleur sauvage aussi, qui s'épanouit là, paraît, en comparaison, toute spiritualisée, dans la frêle légèreté de son destin si court.

Mais rien encore n'est plus remarquable que le contraste de la volatilité de nos propres pensées, de ce que nous appelons les pensées de l'âme, les rêves de l'âme, les désirs de l'âme, avec l'obtuse et grégaire rudesse de ses affleurements de l'animal immémorial ! Et pourtant c'est une rude chose que cette ossature terrestre qui prend subitement la forme que l'âme a rêvée, car si vous poursuivez votre marche, tout d'un coup toutes ces pierres, à la sortie du chemin, se conglobent, s'ordonnent, s'avivent de façon régulière, se façonnent en degrés, en pilastres, en murailles tapissées de lichens, se stylisent en galeries et en clocher à jour, et vous avez, dans son enclos d'arbres et dans la plus inestimable paix dont la nature

puisse rêver, puisse jouir, le petit sanctuaire de Saint-Thelleau.

J'ai l'habitude d'aller par là. J'y fus naturellement le jour du Pardon.

C'était un dimanche, un dimanche né d'un soleil sans tache, peint de bleu d'outremer entre les feuilles, un dimanche dans lequel jouaient de gros picverts ruisselants de rayons d'or.

Les cloches, quand j'arrivai, avaient fini leur branle. Les chants étaient commencés.

Le sanctuaire est étroit, murs humides, verdâtres, moisis, sol de terre battue. Au portail de l'église, une symphonie de mousses, mousses vertes, mousses jaunes, mousses blanches, mousses d'argent. Les mousses vertes mettent sur les visages de pierre des reflets de flammes infernales ; les mousses blanches, ou bleuâtres, en flocons arrondis, semblent des nuées... et les velours dorés, aux ressauts des ogives, paraissent des pourpris célestes d'où descendent les petits saints des vitraux.

Déjà, vues de l'extérieur, les silhouettes éteintes de ces héros de verrières, dont on ne saisit ainsi que les silhouettes vert-de-grisées, semblent des personnages de l'autre côté de la vie.

Il faut aborder là avec douceur, pour ne pas effrayer les anges, aborder là avec la crainte, le pouce sur le loquet, de produire l'absurde grincement du portail encrassé dans ses rouilles...

Exortum est tenebris lumen...

Je ne sais rien de plus rustiquement divin que ce rendez-vous paysan, sous ce ciel paysan, dans ce petit sanctuaire du Dieu des paysans... où l'on voit, en la vieille verrière, étinceler le saint évêque, saint Thelleau lui-même, compagnon de saint Magloire, à califourchon sur son cerf apprivoisé.

Un retable rehaussé de colonnettes torses à fruits d'or est tout l'ornement du lieu. Le reste n'est que pauvre nudité verdie de pluie, imprégnée de salpêtre. Il est resté dans cette église velue, sous les bois pourrissants et les champignons qui s'étoilent, comme un arome de saint, un esprit de grotte miraculeuse, une odeur de souterrain primitif.

Çà et là pendent des morceaux de vieilles chapes effilo-

chées, qui ont gardé, dit-on, dans leur sainte patine, une curative vertu. On sent qu'il se passe là quelque chose, une chose dans laquelle il y a de la force, de la solitude, de l'immortalité...

Super misericordia tua et veritate tua.

Mêlé à l'assistance, j'entendais autour de moi toutes les poitrines chanter.

La nef était remplie par les femmes, et c'était sur chaque tête la petite coiffe, qui est le hennin diminué. Du blanc sur toutes les têtes, prairie humaine épanouie dans un cantique. Des vieilles femmes, agenouillées à même le sol de terre bossuée et humide, s'enfonçaient sous le calicot raidi de leur collerette, dans toute la prière de leurs membres, là perdues, comme au fond du puits mystique de leur vieille piété.

Il y avait aussi beaucoup de jeunesse : jeunes filles élancées de taille, et délicates comme des châtelaines.

Et misericordia ejus a progenie in progenies.

Le portail s'entr'ouvrit, laissa passer un filet de brise; courut sur le pavé un rayon de soleil, puis l'ombre se reforma ; et deux étrangers vinrent se placer derrière moi... Je sentis un léger parfum qui n'était pas le même que celui de la fleur des champs.

Je cherchai des yeux Isabelle, et, dès que je l'aperçus, il me sembla qu'une fraîche brise aussi traversait le sanctuaire.

Elle était devant moi, un peu sur la droite, sous une verrière qui éclairait la jeune, jolie et pure carnation de son profil perdu. Autour d'elle se groupaient des amies : Marie-Anne, de Kerglons, Marivonne, de Kérantec, Marie-Reine, de Kermeûn, et d'autres toutes semblables dans leur gaine de velours noir à fine chaîne d'or, et sous cette petite coiffe minuscule, à fine jugulaire de lin ajouré, triomphe des dentellières et des repasseuses.

Il n'est pas de pays où la race des jeunes paysannes témoigne de plus de grâce naturelle et puise davantage au divin instinct dont s'inspirait et s'accomplissait aux Panathénées le moindre geste des porteuses d'offrandes.

Elles sont légères, gracieuses, elles ont le charme qui ne se décrit pas, parce qu'il ne correspond à rien de connu ; elles

sont dignes de cette dignité qui semble être un legs de l'infini respect de soi et de l'âme qu'enseigna l'inflexible et mystique moyen âge. Elles ont des gestes d'âme, tels qu'en peut seul rêver l'amour resté pur.

La création de cette tenue, de cette marche et de cet air fut si conforme à la vision et aux désirs primordiaux de l'âme, qu'elle subsiste encore au milieu de tout ce qui vient la nier et s'acharner à la détruire !

Isabelle était encore la plus belle. La tête droite et fière sur l'admirable chute de ses épaules ; il y avait en elle de la fille de Cérès. Cependant, comme en cette circonstance il lui était défendu de rire, cette gravité intérieure, à laquelle obéissaient les lignes de son visage, que j'avais si bien vu une première fois devant mon chevalet, était peut-être ce qui contribuait le plus à m'imprimer au cœur le caractère religieux de cette cérémonie.

J'ai voulu rester jusqu'à la fin ; j'ai vu la procession, le flottement des bannières brodées, aux mains des petites Bretonnes en miniature, sous le blanc geste conducteur des religieuses à la tête bardée de toute une cathédrale de lingerie.

Et tout cela chantait, en son petit breton, des cantiques purs et frais comme l'aubépine.

La nature, les arbres, les fleurs, toutes les bestioles, les animaux qui rampent et ceux qui volent, composaient autour de cette petite procession humaine un humble peuple fraternel. Les arbres, les animaux n'ont point de pardon à demander, parce qu'ils n'ont jamais désobéi à la loi de vie, parce qu'ils ont fleuri, parce qu'ils ont chanté comme Dieu voulait... Mais l'homme, lui, s'est égaré ; il n'a pas su de la même façon puiser la vérité dans son cœur. Et il souffre, il pleure, il implore, il redemande son antique pureté.

Comme tout cela était clair dans ce petit paysage retiré de la création !

Quand tout fut fini, la foule se répandit sur le placitre et dans les chemins. Les uns s'en allaient, les autres restaient. Des vieilles, leur grande main coriace nouée à la tête du bâton, remontaient les sentes solitaires ; d'autres descendaient

les pentes de la vallée, au fond de laquelle, tout en bas, on voyait les dos des vaches, dans les prés.

Je rencontrai Isabelle qui traversait la foule, vive comme une biche, le visage animé et une extraordinaire expression de bonheur dans les yeux. Était-ce là le bonheur de son âme réparée, de son âme passée au lénifiant regard de Dieu ? Je fus saisi, et, en prononçant mentalement son nom, Isabelle, il me sembla qu'au fond de moi descendait la sonorité de tout ce qui est charmant, de tout ce qui est la grâce aux longs cheveux libres, et l'ineffable séduction du sourire qui s'ignore.

— Isabelle !

Elle s'arrêta.

Isabelle m'aime bien. Souvent, maintenant, elle passe par mon sentier de fougères et vient frapper à ma porte. J'arrive, je la trouve, avec ses yeux francs, son joli teint de rose, et riant à son habitude pour tous ceux qui pleurent... Elle n'a rien à me dire, littéralement rien. C'est bien, comme elle le déclare, pour me voir qu'elle est entrée, ce qui s'appelle voir, et rien de plus ; comme si voir signifiait beaucoup plus qu'on ne lui fait dire d'ordinaire. C'est par les yeux que nous nous pénétrons mutuellement sur la terre, de ce que nos êtres recèlent de meilleur au fond d'eux. « Vous voir... je viens *vous voir* »... ô tendresse !

Seulement, cette fois, sur le placitre, c'est moi qui l'arrête, c'est moi qui la vois, c'est moi qui tiens sa petite main dans laquelle s'échauffe une impatience fébrile.

— Isabelle, où courez-vous comme cela ?

Elle rit, ne répond pas.

— Où courez-vous comme cela, Isabelle ?

Elle rit, rougit. Et, se sauvant :

— Viendrez-vous tantôt à la ferme ?... Il faudra... Il faudra venir danser !...

Danser ! je me suis assis sur un banc de granit scellé dans le mur de l'église, et, plongé dans le même état de passive rêverie que celle où vous jette l'orchestration symphonique d'un vieux maître de la musique, j'ai regardé devant moi chatoyer les tons vifs et doux des costumes paysans : du bleu, du jaune, comme Dieu a voulu que la nature soit... du blanc comme dans les prairies d'été.

Il y avait aussi quelques mendiants misérables, qui se traînaient sur les mains, mais leurs guenilles venaient là à leur place, autant que le ton de la terre est à sa place sous les fleurs.

Au loin, un chant de musette semblait être la mélancolique traduction du cri de quelque oiseau des montagnes, millénaire méditation dans le silence de ces bois.

La foule se dissipait. Je rencontrai Genovefa, si différente d'Isabelle. Non plus rose et rieuse, mais blanche et grave ; la statue de sa sœur, mais dans un autre style, comme si le grand sculpteur était allé chercher, pour la mettre sur ce visage et dans ce corps fraternels, la révélation d'une autre âme secrète englobée dans le secret de la première.

Bien que dissemblables par tous les accompagnements de leur être, les deux sœurs sont identiques par le fait de je ne sais quel plan commun, qui a dissocié une seule et même chose. Elles sont une révélation l'une de l'autre. Genovefa a plus de race que de grâce et comme, en elle, une sorte de religiosité latente qui semble inspirer tous ses gestes et commander à sa tenue.

Quand Genovefa dansait, chose curieuse, la danse dans cette nature secrète était plus appliquée, plus imitée ; elle n'était pas comme chez Isabelle un chaud bouillonnement de vie prenant sa satisfaction dans une loi autrement lointaine que celle des neuf temps de la gavotte !

— Genovefa, c'est un miracle de vous voir à la grand messe en même temps qu'Isabelle. D'habitude, la ferme est plus exigeante... Il faut toujours qu'il y en ait une qui demeure ?

— Oui... Mais, cette fois, c'est la mère qui a voulu rester.

— Dites-moi, Genovefa, voilà votre père, là-bas, qui s'entretient avec ces mêmes étrangers qui, tout à l'heure, sont entrés dans l'église... Qui sont ces étrangers ?

— Ce ne sont pas des étrangers... C'est M. et Mme de Bonnivet. Ils sont venus voir la ferme, qui est à eux... Ils ont écrit qu'ils viendraient.

Cette Mme de Bonnivet était coiffée d'un gracieux chapeau de paille, sur lequel courait une couronne de fleurs. Sa petite main gantée, tandis qu'elle portait sur Chatalik un souriant regard, s'appuyait à la pomme d'une haute ombrelle dont la soie gorge de pigeon changeait au soleil. Elle semblait être de ces femmes qui appartiennent encore à

l'âge de la fleur et s'habillent selon la variété de leur âme.

Près d'elle, si flexible, son mari, blasonné de vieille race, représentait tout à fait l'homme d'une élégance innée et entretenue par le sport du cheval, avec ce quelque chose de court dans la physionomie, d'absolument précis et de formé au détail, tel le regard de l'officier en selle qui se retourne pour juger d'un coup d'œil si tout se tient en ordre sur le front de son peloton.

Entre eux deux, le maigre et tanné Chatalik ressemblait plus que jamais à un homme de la terre du temps de Louis XI.

Je restai là longtemps assis, comme un vieux saint de pierre qui regarde la mousse lui pousser sur le visage.

Au delà des taillis qui boisaient les pentes de la vallée se bossuait tout un pays triangulé de cultures, de terres rouges, de terres noisette, avec des lointains d'un bleu foncé, d'où s'élevaient des tours romantiques. J'aurais bien voulu avoir le pinceau d'un Japonais et jeter dans l'air de ce gouffre tranquille, quelque grand oiseau tigré, au plumage noir et roux.

On avait fermé les portes de Saint-Thelleau. Sur le placitre il n'y avait plus personne. J'étais seul, j'attendais, rêvant, laissant au temps le temps de s'éloigner. Je ne pouvais détacher mes regards de ces frondaisons vaporeuses, de ces toits assemblés, au sein desquels je me représentais le lent travail qui s'était fait dans les cœurs de ces hommes ; ces cœurs étaient le temple béni en qui la déesse était née.

Cette déesse était l'idée de Dieu, indestructible marbre qu'un saint homme ici avait porté dans ses bras, qu'il avait caressé de ses songes, qu'il avait embrassé avec tout son amour, lui tissant des fleurs avec ses souffrances, le chargeant de ses colliers d'espoir.

LE CHEMIN

Un chemin étonnant, un chemin d'ombre, une nuit verte. Souvent, dans cette nuit verte, passe un bourdon doré. Il me semble que si je ne décrivais pas ce chemin, je laisserais dans l'ignoré une partie de l'âme bretonne.

Oui, depuis quatre cents ans, les charrettes l'ont creusé, ce

chemin, entre ses talus, couronnés maintenant comme de machicoulis de terre ravineuse, hérissés d'herbes et de jeunes pousses d'arbres, d'où pendent les queues du lierre de l'année.

Le chemin monte, descend dans des creux d'eau et de boue, cabossé, penché comme un pont de navire, criblé de chants d'oiseaux, tandis qu'un rais de soleil vient dorer une branche sous les feuilles, ou décrire une arabesque sur l'écorce grise des talus. Ces talus, tels des vagues prêtes à jeter leur écume, s'incurvent sous leurs chapiteaux échevelés et se renflent sur leurs assises d'argile, appuyés à des corps de vieux chênes penchés, vieux têtards, dont la tête éclate en mille branches vertes, forment au-dessus du chemin un dais d'impénétrable feuillage.

De chacun de ces troncs, l'on dirait, sous sa rude peau squameuse, un géant assis, courbé, et laissant entre ses genoux passer une nuit obscure.

D'autres troncs à côté semblaient pactiser avec le granit, n'était la coiffe de lierre qui leur pend au visage, et leurs racines, dont le tourment, comme une musique qui meurt, abandonne sa substance et retourne à la terre. Des barbes, des moisissures, des lichens, un petit chêne poussent sur le ventre d'un de ces vieux fils de la forêt. Ce n'est pas une branche, c'est un vrai petit chêne! Les écorces éclatent, avec des traînées bleuâtres, comme ces visages que la poudre a marqués. Et des trous noirs partout, des trous qui semblent correspondre avec les caves de la terre, des trous où l'on craindrait de mettre la main, de peur d'y rencontrer une fouine ou un hibou.

J'aimais ce chemin, j'y venais souvent, parce qu'il tenait du souterrain et qu'on y sentait tout de même l'influence du soleil. Chacun préfère le chemin qui ressemble le plus à sa propre vie.

J'allais donc ce jour-là, lorsqu'un son de pipeau m'arriva soudain, une perçante et mélancolique modulation, comme il en sort du bois du buis. Je n'eus pas besoin d'écouter longtemps pour reconnaître le pur chant qui avait toujours eu pour moi la douceur d'un visage aimé.

Ce chant se mêlait à celui des oiseaux, soutenait le murmure innombrable de l'immense création, était la voix de l'ombre chaude de ce chemin enterré et de l'éclatant soleil

qui se dessinait au-dessus dans la gloire de son étincelant parcours ; et cette mélodie de l'âme humaine s'exprimait par un tout petit morceau de bois coupé dans la nature! Tout cela était d'un accord si éternel, si dépouillé de complication, si parfait que je n'étais plus moi-même qu'un battement de cœur attentif. Oh! comme j'écoutais le rythme alerte et pressant!

Alors je m'attaquai au talus, me cramponnai aux racines, attrapai les branches, me hissai jusqu'au faîte de ce glacis, pour écarter en haut les feuillages et jeter un coup d'œil sur ce qui se passait.

Et ce que j'aperçus, entre les rideaux des feuilles du chemin, était bien fait pour me laisser haletant devant les extraordinaires hasards œuvrés par le divin Génie.

Dans une grande prairie, au soleil, blanche de ses pâquerettes, trois femmes dansaient. Toutes trois se tenaient par la main, la première et la dernière vêtues de costumes de velours brodés d'or, dont le soleil par son rayon multipliait la richesse inouïe.

Leur âme, et beaucoup plus que leur âme, sertie dans ces fleurs et ces entrelacements de feu, faisaient oublier leurs corps, et elle étaient comme les deux gardiennes étonnantes, les deux Bottisatvas enchantées d'une espèce de reine miraculeuse à qui elles donnaient la main.

Cette dernière portait l'ancien costume, la coiffe, épinglée en arrière comme le hennin d'Isabeau, et une robe, plus longue que les deux autres, qui, traînant sur la verdure, semblait, parmi l'or et l'argent dont elle était semée, tout un gazouillis de couleurs.

Ce n'était plus Isabelle et Genovefa, dans leurs splendides robes de fête, non plus que Mme de Bonnivet, sous les antiques atours de la mère d'Anna Chatalik, c'étaient trois Sakountala venues du ciel bleu d'Indra, trois princesses hindoues descendues des légendes de l'Inde merveilleuse. Elles évoluaient au milieu de la prairie, sur les pâquerettes blanches, dansant cette gavotte incomparable qui fait ressembler le pas des femmes qui la dansent aux petits pas pressés dans le sillon des perdrix effarouchées. Dans ce mouvement délicieux de leurs robes de velours et de brocart emportées par le rythme,

pas un pli ne se faisait ou ne se défaisait sans l'ordre de la musique.

Un jeune pâtre soufflait dans son chalumeau un air dont la mélancolie mordait aux entrailles. A son pied, marquant le rythme, était attaché un collier de grelots, qui bruissaient dans ce soleil éclatant comme l'attelage de Phaéton.

Que n'avais-je en ce moment ma palette et mes pinceaux ? Avec quel cœur battant je me serais donné, au milieu de mon gaulis incommode, à peindre dans le soleil fleuri de cette prairie, où fumait dans le fond le vieux toit de Kériacop, la tache vibrante de ces jolis êtres délicats !

Je ne restai pas là ! La partie était trop belle ! le spectacle trop émouvant !... Je dégringolai dans le chemin, débouchai dans la prairie, me pressai, arrivai. Dès que les jeunes filles m'aperçurent, la danse se disloqua, et Isabelle, frappant des mains, Genovefa, faisant chorus derrière elle, toutes deux se mirent à crier : « En Breton, en Breton ! » Je savais ce que cela voulait dire, et quelques instants après je reparus coiffé du grand chapeau de velours, vêtu du chupen bleu de ciel, ayant en ma main la main d'Isabelle, laquelle tenait Mme de Bonnivet, Genovefa, cette fois, marchant la première.

Depuis qu'Isabelle m'avait appris la gavotte, je la dansais passablement ; mais pas assez cependant pour n'être pas obligé de surveiller mes pas et de compter la mesure. Tout en comptant, je n'en perdais pas de vue mes trois princesses, et le mouvement délicieux de leur robe de velours et de brocart.

Le jeune Breton soufflait dans son chalumeau, et nous glissions au large de la prairie, donnant l'or de nos vêtements à baiser au soleil ; les uns et les autres grisés par cette danse, moi aussi heureux que si j'eusse été quelqu'un de ces personnages d'allégorie que les peintres de la Renaissance ont montrés puisant leur bonheur au sein de jardins enchantés.

En dansant, nous riions des chevaux que notre vue effarouchait, trois grands chevaux rouges qui s'étaient réfugiés dans le fond de la pâture, et, inquiets, renâclant, faisant trois pas, pointaient vers nous leurs oreilles et en oubliaient de paître leur herbe.

Il n'est rien de fatigant comme de danser la gavotte en

comptant ses pas, avec la peur de rompre le rythme et de gâter le tout par sa maladresse. Aussi étais-je passablement essoufflé, que mes gracieuses partenaires évoluaient toujours avec la même aisance et la même légèreté.

J'ai parlé précédemment de la danse de Genovefa et de celle d'Isabelle, d'Isabelle surtout, qui était une merveille pour le regard. Cette danse, je l'admirais une fois de plus aujourd'hui. Elle était la perfection, comme la nature est seule capable de la réaliser. Qu'y a-t-il de plus parfait, si l'on y regarde, qu'une toison de renard ou qu'un coup de tonnerre ?

Ainsi la danse d'Isabelle semblait exister de toute éternité, comme une science descendue du ciel en elle directement, à l'effet, on eût dit, de nous bien faire savoir que la danse est un présent divin et un privilège de la création. Elle dansait avec une grâce exquise, marquant le petit temps d'une ondulation de tout son corps, qui était la même que celle de son sourire.

Mais si la comparaison avec une fourrure de renard m'est venue à l'esprit à propos de la danse d'Isabelle, la danse de la reine du miracle, la danseuse au hennin et à la robe longue me donnait une impression toute différente. On voyait bien que la gavotte avait été un plaisir de son enfance, mais les raffinements séculaires de la race et de l'éducation lui donnaient un style plus fait pour évoquer la grâce des salons que le grand rythme dans lequel se poursuit le tourbillon des mondes.

Et c'étaient bien en effet deux mondes qui dansaient, enlacés sous mes yeux, le monde infiniment précieux des délicatesses humaines et celui des grandes forces imprécises, montées de l'incorruptible Inconnu.

J'étais tout en nage quand la danse prit fin. Et je dois dire qu'elle ne prit fin que lorsqu'il plut à mes compagnes de s'arrêter. Pour rien au monde mon amour-propre ne m'eût permis de crier grâce. J'étais bien essoufflé, et même ne l'étais pas sans honte à voir comment devant moi les poitrines étaient calmes et les visages reposés.

Isabelle riait de bonheur. Et non pas seulement du sien propre, mais du nôtre, qui était un des plus exquis bonheurs,

paraît-il, qui puisse se goûter sur terre, parce que, sans que nous l'ayons cherché, ni voulu, il se répand dans nos cœurs comme le fruit parfumé du soleil.

Il n'est pas d'église, est-il dit, où l'on soit proche de Dieu comme dans la liberté de ce royaume de la vie, où l'amour infini nous étreint de son paternel baiser.

Je ne sais ce qui me retient de faire comme le joueur d'orgue qui recommence toujours et de recommencer aussi, moi, d'une main jamais satisfaite, le croquis de cette danse insaisissable, de ce mouvement merveilleux, de ce rite, de cette prière, de cet exaucement ! Non! la splendeur d'un éclat de cymbales exaltant le rythme de la gravitation n'eût pas été plus enivrant que le silence hors du temps de ce corps occupé dans ses profondeurs à répondre aux lois éternelles.

Et voici ce que je me disais : peut-être danserons-nous encore une fois, moi attaché à sa taille, à sa main, recevant, les yeux fermés, de sa divine science maternelle le secret de toute obéissance, la révélation de ce que je suis et de ce qui me reste à faire...

Et ce sera un beau soir d'été où l'on voit par la fenêtre se dorer dans la vallée la poussière qui monte des troupeaux. Le père sera à sa place, devant son pichet de cidre, regardant en souriant si je fais bien les pas, si je comprends bien la leçon de l'univers ; tandis que la mère, avec son fagot, fera jaillir pure la lueur du foyer.

Pénombre sur les vieux meubles, — cri de l'oiseau qui passe, soir qui s'évapore, mourante apparition de nos êtres... Oh ! mon Dieu !

***

Le brouillard emprisonne la forêt, la pénètre du tremblement de ses fines gouttelettes. Les feuilles jaunies, mouillées, ne tiennent plus aux branches, et tombent une à une, avec un léger tournoiement; puis, soudain, sans qu'on sache pourquoi, c'est trois et quatre feuilles à la fois, toute une avalanche de feuilles, tandis qu'à la cime des arbres apparaît une branche nue.

Dans la cour de la ferme, les coqs, juchés, chantent et secouent leurs ailes d'or. Les poules grattent les vers que la

pluie a fait sortir. Des feuilles jaunes courent, légères, passent sur le corps de celles qui, détachées depuis plus longtemps, humides et lourdes, commencent à se fondre avec la terre.

Une mélancolie se dégage de ce sol hivernant, de cette pomme ratatinée, noire comme le brou, restée seule dans l'arbre au bout de sa branche...

Demain je quitte mes fougères... et aujourd'hui j'ai suivi pour la dernière fois le chemin creux, dont le talus concave se creuse au tournant, et revient, échevelé, sur lui-même, comme une haute vague de verdure.

L'horloge a sonné, la même horloge toujours, celle dont ma main d'enfant a touché l'aiguille au début de ma vie. Et les coups de midi, de ce midi proche des premières maturités, évoquent le glas qui déjà leur répond des lointains nocturnes de l'avenir.

Penchons-nous sur le puits de vérité, écartons les fougères et les scolopendres, et nous apercevrons, pour prix de notre halte, au-dessus de l'eau pure, le reflet tranquillisé de notre visage. Tâchons d'aimer ! Que notre amour n'hésite pas à sacrifier de folles chimères et d'impossibles absolus, car l'intelligence de l'amour possède toutes les ressources magiciennes par quoi surgit divinisé le masque des médiocrités douloureuses.

Ah ! cet impossible qui vient s'interposer entre votre cœur et tout un avenir d'amour, de quoi est-il fait ce mur d'en dessous, si ce n'est de la conscience qui nous appréhende et de la peur qui nous immobilise ?

Eh bien, non ! tu ne pénétreras pas dans ma vie, si ce n'est par la porte dérobée de ses regrets ! Celle-là, hélas ! constamment ouverte et refermée, n'a pas le temps de laisser se tisser et de soutenir les fils d'araignée du souvenir, si nombreuse est la suite des visages et des rêves aimés qui entrent et qui sortent !

Tu as peut-être servi à combler l'ennui de quelques journées, tu as éclairé d'une vision de beauté la pénombre où je me tourmentais ; tu m'as laissé croire pendant quelques instants au mensonge d'une lumière prise ailleurs qu'en soi-

même... Dois-je te remercier de cette illusion... ou te tenir pour un mal ou une mauvaise fortune ?

Ton regard est resté en moi, et je le cherche encore, et il me semble que toutes les choses de la terre devraient avoir ces mêmes yeux afin de combler ton absence. Écartons de nous le mot amour, trop grave, trop lourd de ce qu'il engage pour n'être pas jaloux de son silence, et laisse-moi te dire que je t'ai admirée comme un doux paysage et comme un beau ciel.

* * *

Mon âme est sombre, comme le bois de sapins, et, telles ses aiguilles dispersées au vent, mes pensées sont absentes.

De ce bois de sapins qui s'ouvre par endroits comme des mâts au balancement d'un navire, tombent de ce jour d'octobre des gouttes d'eau froide sur mon âme en pauvreté.

Je sens qu'en moi se recroqueville une fougère humaine, se fend une écorce, se dissout en une terre profonde le gland vital du petit chêne. En ce jour d'octobre, où les champignons éphémères font moisir près d'eux la pomme de pin, comme elle mon âme roule et s'enfuit, triste de sa morsure infime...

Un oiseau chante dans mon passé, un oiseau chante dans mon avenir. Je regarde l'un, je regarde l'autre... Ce que dit le premier, l'autre ne le dit pas...

Et je ris et je pleure entre eux sans savoir quel oiseau j'écoute...

Sous les grands nuages sauvages, sombres comme des messagers de mort, des squelettes d'arbres dressent dans le ciel nocturne les flammes desséchées de leurs branches nues...

La nuit, en rentrant dans ma chambre, la nuit... De ma fenêtre, je vois les feux lointains de la ville, un rang de lumière fixé très bas au fond des ténèbres, la fraîcheur de la mer, les sommeils incertains, le silence effroyable du ciel, et ces feux, toujours, là-bas, d'un jaune d'or, un peu bourbeux, et qui ne sont pas la pure lumière...

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

TYPES DE LA VIE D'AUJOURD'HUI

IV[1]

LE PILOTE DE LIGNE

PILOTE de ligne, il n'est pas nécessaire de davantage préciser. Tout le monde a compris. L'expression a passé aujourd'hui dans le langage courant. Chacun sait qu'il s'agit du pilote des lignes aériennes commerciales, de l'homme qui, par voie des airs, transporte à bord de son avion, nuit comme jour, d'un bout à l'autre du globe, des passagers ou du courrier. D'ailleurs la légende a tenté de s'emparer du personnage, on le connaît, ou plutôt on croit le connaître, car toujours la légende déforme.

C'est lui, le pilote de ligne, mais lui dans toute sa simple et magnifique vérité, que je voudrais aujourd'hui présenter, alors que tous les cœurs sont serrés de tristesse par la tragique disparition de celui qui en fut le type le plus accompli, notre grand Mermoz, englouti avec Pichodou, Ezan, Cruveilher et Lavidalie, le 7 décembre, à bord de *la Croix-du-Sud*.

Vous ne connaissez pas le pilote de ligne? Regardez-le, regardez celui qui s'avance en ce moment sur l'aire cimentée du Bourget, avant de monter dans son avion. Rien ne le distingue au physique de la foule de ses contemporains. Pas de « profil en coupe-vent », pas d'« œil d'aigle », pas davantage de « cheveux brossés par le tourbillon de l'hélice ». Non, il est comme les autres, simplement.

Rien, non plus, n'attire l'attention dans sa tenue. Finies, les

(1) Voyez la *Revue* des 1er juin, 1er septembre, 1er novembre 1936.

manifestations vestimentaires de l'époque dite héroïque, les cols de chandail de laine blanche montant jusqu'aux oreilles, les casquettes-sport coiffées la visière en arrière, et ces hautes bottines strictement lacées. Finis même, les passe-montagnes, les casques de cuir, les serre-tête, les combinaisons fourrées et les lunettes serties de caoutchouc. Tout cela, c'est du passé, de l'histoire. Seuls, les pilotes d'essais et les pilotes militaires, destinés à monter des avions de guerre ou de performance ouverts à tous les vents, sont encore appelés à user d'un équipement spécial qui déjà, sur la *ligne* ou dans le *tourisme*, fait figure d'attirail archaïque.

Le pilote de ligne qui vient vers vous et s'apprête à s'installer au poste de commande de votre avion en partance pour Londres ou pour Vienne est vêtu d'un uniforme sobre, correct, tenant à la fois de celui d'officier aviateur français et de celui d'officier de marine anglais. C'est l'uniforme d'*Air-France*. Car, ayant à faire le portrait du pilote de ligne et pouvant à ce titre entretenir le lecteur du pilote de ligne en général, qu'il soit français, anglais, américain, autrichien, allemand, italien, hollandais ou polonais, c'est cependant le pilote de la grande et belle compagnie *Air-France* que je choisis pour exemple. Il est vraiment le pilote de ligne type. En lui se résument toutes les qualités de ses pareils : ceux de l'*Air-Afrique*, ceux des *Imperial Airways*, de la *Lufthansa*, de l'*Ala Littoria*, de la *K. L. M.*, de la *L. O. T.*, et de tant d'autres compagnies dont les équipages sillonnent à toute heure les itinéraires aériens du monde entier. Leur mentalité est la même, leur âme est la même. Parler de l'un, c'est en même temps parler de tous.

Le pilote de ligne sait que son dur métier n'aura vraiment atteint son but que le jour où il cessera d'appartenir au domaine de l'exploit pour entrer dans celui de la vie courante. Ce n'est pas en les conviant à participer aux risques d'une performance que l'on décide les passagers à monter à bord d'un avion commercial. Il faut, au contraire, les persuader et leur prouver que le danger n'existe plus et qu'il est devenu aussi banal de s'installer dans la carlingue d'un *Potez* ou d'un *Wibault* que dans le compartiment d'un sleeping des Grands-Express Européens. Et, pour cela, il est avant tout nécessaire que le pilote de ligne renonce à cette auréole de gloire qu'un

peu de publicité lui garderait cependant si facilement ; il est avant tout nécessaire qu'il abdique le titre de héros, qu'il descende de son piédestal et que, travaillant de ses propres mains à la destruction de sa renommée, il recherche l'obscurité et le silence. Un tel renoncement ne va pas sans grandeur, si l'on songe que la sécurité et la régularité sur les réseaux aériens dépendent au premier chef de la valeur hors de pair que l'on exige des équipages. Un tel ensemble de qualités en fait des êtres réellement d'élite, appelés à vivre dans une ambiance très élevée dont le goût de la responsabilité, le moral invulnérable et l'habileté professionnelle composent les principales caractéristiques.

Observez mieux votre pilote : le voilà près de l'avion. Son maintien est calme, son allure est sans hâte. Pas d'agitation, pas même de vivacité dans les gestes ou la parole. Il n'offre aucunement l'aspect d'un personnage pénétré de l'importance de sa mission, ni de la gravité de la responsabilité qui lui incombe d'enlever douze passagers à bord de son appareil pour les transporter d'un bond à trois cents à l'heure à mille kilomètres de là.

Il ne veut surtout pas avoir cette apparence. S'il a une coquetterie, c'est bien celle-là. « Il ne pose pas pour la galerie », ce qui lui serait cependant si aisé : les passagers ne sont-ils pas là, à le dévisager avec un intérêt admiratif ? Il va, indifférent, s'installer dans sa cabine de pilotage, aussi tranquillement que vous vous installez, vous, au volant de votre voiture, pour emmener un ami déjeuner à la campagne.

Il a jeté sa cigarette avant de monter. Les moteurs mis en marche par l'équipe de service ronflent déjà au ralenti. Un avion qui va partir, c'est si simple, si banal ! Chacun sait ce qu'il a à faire. Deux mots seulement échangés au passage avec le chef mécanicien au moment de prendre les commandes.

— Alors, Verrouil, ça va ? Rien à signaler ?

— Ça va ! Rien à signaler.

Cela suffit, tout est paré.

Derrière le pilote, un aide lui a fait passer la petite mallette de cuir bleu, à l'aspect très bourgeois, qui l'accompagne dans tous ses déplacements. Il l'a déposée auprès de lui, dans la carlingue. Si vous l'ouvriez, vous y trouveriez le contenu de n'importe quelle valise de n'importe quel voyageur :

un peu de linge, des objets de toilette, un paquet de cigarettes, un livre, et, peut-être, une photographie de femme ou d'enfant.

Sa seule façon de s'installer sur son siège, sans s'attacher, ni même enlever sa casquette, vous a rassuré. Voyager en avion, c'est décidément très normal.

Pourquoi a-t-il trois galons sur la manche, vous demandez-vous ? Vous en avez vu tout à l'heure un autre qui n'en avait que deux. Si vous en connaissiez la raison, vous seriez encore bien plus rassuré : si votre pilote a trois galons, cela veut dire qu'il a parcouru au moins 500 000 kilomètres sur les lignes aériennes. Et vous seriez rassuré encore bien davantage si vous saviez que l'insigne en émail dont se fleurit le côté gauche de sa tunique lui a été décerné par *Air-France*, honneur réservé aux seuls *millionnaires*, c'est-à-dire aux pilotes très confirmés qui totalisent le chiffre impressionnant d'un million de kilomètres, soit vingt-cinq fois le tour de la terre par l'Équateur.

Et le radiotélégraphiste, qui vient de prendre place auprès de lui et dont l'uniforme est sensiblement pareil au sien, avec cette différence que ses galons sont cousus sur un fond de velours bleu, est, lui aussi, bien que très jeune, un vieux bourlingueur de l'air. Ses deux galons équivalent à trois galons de pilote, il a donc plus de 500 000 kilomètres à son actif. Il est même, comme lui, millionnaire, témoin son macaron d'émail, ce qui est rare pour un « radio ». Il doit s'appeler Agnus, Henry, Jacomety, Noizet ou Cattelin.

Vous pouvez partir en confiance, votre existence est en mains sûres. N'entre pas qui veut pilote à *Air-France*, ni même radio, ni même mécanicien. La sélection est très sévère, draconienne.

QUELLE est donc l'origine des pilotes de ligne ?

La plupart proviennent de l'Armée de l'Air où ils ont accompli déjà de longs services en escadrille. Le plus grand nombre ont été pendant des années sous-officiers ou parfois même officiers, et tous sont devenus ou restés officiers de réserve dans l'aviation, c'est dire que leur degré d'instruction générale est élevé.

Il n'y a pas d'examen d'entrée à *Air-France*. Seuls, sont demandés le brevet supérieur de navigateur et celui de pilote

de transports publics. Mais, avant de se présenter, il faut justifier d'un minimum de mille heures de vol et d'un relevé de notes militaires éblouissant. Notes disciplinaires s'entend, mais aussi notes professionnelles et encore bien davantage notes morales. La santé, l'énergie, la fermeté de caractère, l'esprit de décision, le goût de la responsabilité, et aussi la mesure, l'équilibre, la sûreté de jugement, la passion du vol, l'aptitude la plus parfaite au pilotage, le flair aérien et un sang-froid imperturbable sont exigés.

Et par surcroît l'optimisme, car non seulement le vrai pilote de ligne doit avoir confiance en soi, mais encore la répandre autour de lui. Sa physionomie, son attitude, son regard, le ton même de sa voix doivent dénoter un caractère dégagé et sympathique.

Quelle que soit sa valeur personnelle, un pilote, s'il est affligé d'un aspect peu engageant, marqué de contrainte ou de timidité, ne saurait être un pilote de ligne complet. Il convient de ne pas oublier que le pilote de ligne est un chef. Il doit en avoir l'ascendant et le rayonnement.

A mesure, en effet, que le tonnage des avions augmente (certains transportent déjà plus de cinquante passagers), les compagnies aériennes tendent de plus en plus, comme dans la marine, vers la formule du chef de bord, avec toutes les qualités et toutes les vertus que comporte ce titre.

Par suite de la vitesse sans cesse accrue des avions qui rend redoutable la moindre erreur de navigation, par suite des embûches de l'atmosphère autrement plus sournoises que celles de la mer, par suite du côté toujours délicat de toute prise de contact avec le sol, il est à prévoir que les qualités demandées au chef de bord d'un avion de commerce devront être dans un proche avenir encore supérieures à celles d'un commandant de grand paquebot.

Si la sûreté de jugement est estimée indispensable au pilote de ligne, ce n'est pas sans raison. Il est clair qu'il doit à tout instant conserver le contrôle de lui-même et comprendre que telle qualité dans certain cas peut devenir dans l'autre le pire des défauts : ainsi le goût du risque.

Un pilote uniquement chargé de transporter du courrier postal a le privilège de donner libre cours à son allant, à son perçant, à son *cran*. Le souci d'assurer à tout prix l'arrivée du

courrier, dans le minimum de temps et quelles que soient les circonstances atmosphériques, lui confère le droit, et parfois le devoir, de « prendre » des risques : la vie de l'équipage est seule en jeu. Mais du jour où ce pilote s'installe aux commandes d'un avion pour passagers, il n'en est plus de même. C'est exactement le contraire. Il doit enfermer ce goût du risque au plus profond de son cœur et en extraire une qualité nouvelle, entièrement différente, plus difficile encore à posséder : la pondération, la force d'âme.

Pourquoi la force d'âme, interrogez-vous ? Un exemple entre cent le fera mieux comprendre. Écoutez l'histoire du pilote Leclaire :

Il y a quelque temps, un avion piloté par Leclaire, l'un des meilleurs hommes d'*Air-France*, avait quitté Marseille en direction de l'Orient, le cap sur Tripoli d'Asie. Le temps était mauvais et les prévisions météorologiques laissaient présager une aggravation probable. Leclaire naviguait avec prudence.

A bord, il y avait plusieurs passagers, dont certains se jugeaient, comme il sied à tout voyageur en avion, fort pressés d'arriver. Parmi eux, une personnalité politique française de qualité, laquelle, usant couramment des lignes aériennes, — ce dont il convient de grandement la louer, — se piquait, peut-être à juste titre, d'avoir l'habitude de l'air.

L'habitude de l'air ? Voire ? C'est là qualité rare et même rarissime. Ne l'acquiert pas qui veut. Il y faut mettre bien des années, bien de la patience, bien de la persévérance même, et avoir encaissé bien des coups durs sous bien des latitudes avant de pouvoir prétendre la posséder. Il faut avoir roulé sa bosse maintes fois sur un même itinéraire avant de le connaître en détail, avec sa figure bien à lui, ses traits, ses sautes d'humeur, ses traîtrises et ses pièges. Il n'y a rien de plus roué, de plus vicieux que l'air.

Après l'escale de Naples, Leclaire, vieux renard, hésitait à repartir. Le vent avait forci au point d'atteindre près de quatre-vingts kilomètres-heure, tandis que dans le même temps le plafond s'abaissait en lourdes volutes au ras des Apennins. Mauvais signe ! Mais les voyageurs vraiment étaient pressés. Leclaire prit le départ.

Une heure plus tard, l'avion, secoué comme fétu, luttait au cœur de la tempête. De quatre-vingts kilomètres le vent venait de sauter brusquement à cent dix. De toutes parts la radio clamait sur le mode aigu les renseignements météorologiques les plus pessimistes.

Sur les Apennins, impossible de passer sans courir un mortel danger. Pilote de courrier postal, Leclaire eût tenté de poursuivre sa route. Avec des passagers, non. Il fit demi-tour, et, malgré les protestations de plusieurs voyageurs, peut-être courageux mais sûrement inconscients, il revint à Naples et, là, déclara tout net que l'on attendrait le lendemain.

Furieux d'avoir à subir vingt-quatre heures de retard, les passagers l'accablèrent de récriminations, de reproches, puis de critiques, et enfin d'invectives. Quoi ? Leclaire se refusait à repartir, à continuer ? Alors, c'était ça, un pilote d'*Air-France* ? Il se *dégonflait !* Est-ce que l'avion anglais qui avait passé en même temps qu'eux à Naples, se rendant en Orient, avait eu peur, lui ? Il n'avait pas fait demi-tour ! Mais les pilotes anglais, c'étaient des *as*, tandis que les pilotes français !...

Le personnage politique n'était pas le moins acharné, ni le moins sévère, ni le moins injuste. Il tournait Leclaire en dérision et lui aurait intimé l'ordre de reprendre sur l'heure son vol, si la Constitution de 75 le lui eût permis.

Sous l'orage, Leclaire demeura inébranlable, impavide. On ne repartirait pas, on resterait ! A bord d'un avion, pas de parlotes, il y avait un chef ! Et ce chef, c'était lui, Leclaire ! Et, tournant les talons, il se fit conduire à Naples, à l'hôtel, pour y passer la nuit. Mais il était mortifié, ulcéré. Lui, un des plus anciens pilotes de la ligne, un des plus valeureux, être traité ainsi ! Ah ! les ingrats, les aveugles ! Il en avait la gorge serrée, le cœur gonflé d'amertume, les larmes aux yeux.

Et vint le jour. La tempête s'était calmée. Lorsque Leclaire arriva sur le terrain, les passagers s'y trouvaient déjà rassemblés. Ils l'attendaient, silencieux, la physionomie détendue, avec une gêne étrange dans le regard. Alors l'homme politique français s'avança le premier vers lui et, beau joueur, lui tendit loyalement la main :

— Vous connaissez la nouvelle ? dit-il. L'avion anglais qui hier a cherché à passer malgré le mauvais temps n'a pu

y parvenir, il s'est écrasé sur les côtes de Sicile. Tout l'équipage est tué, pas un survivant ! C'est vous qui aviez raison, et nous, nous avions tort. Nous vous disons merci.

Les passagers pouvaient, en effet, remercier le pilote Leclaire : il les avait sauvés.

Cette anecdote me fait songer au malentendu qui trop souvent sépare le pilote de ligne de son passager, — et par la faute de ce dernier.

Il faut bien le dire, le passager en est arrivé à se rendre presque insupportable au pilote. Évidemment, je me garderais de généraliser et je n'entends par là que le passager ignare, tâtillon (spécimen assez répandu), le passager pusillanime, difficile à contenter et toujours prêt à réclamer l'impossible : « Pourquoi est-on si *chahuté* ? Tout à l'heure, quand on volait plus haut, c'était beaucoup plus agréable, il fallait y rester ! Et puis aussi pourquoi avoir traversé ce grain, ces gros nuages noirs où l'on a été si violemment *tabassé* ? N'aurait-on pu les éviter par un détour ? C'était pourtant facile ! Ah ! l'agrément du passager comptait bien peu pour le pilote ! » Et de se plaindre à l'arrivée, de montrer au chef d'escale un pauvre et piteux visage, encore verdi par le courroux... et par les affres.

Alors, pour la centième fois, il faut expliquer, ressasser les mêmes mots, entreprendre l'éducation des mécontents, leur démontrer que l'on n'a pas encore inventé le moyen de passer de l'altitude 1 500, où l'on est bien tranquille, à l'altitude du terrain d'atterrissage, sans traverser la zone de 800 à 200 mètres, où par malchance on est aujourd'hui secoué. Il faut, une fois encore, répéter que si l'avion s'amusait à contourner tous les grains rencontrés, il s'en suivrait des retards importants contre lesquels les passagers seraient les premiers à protester. Ne leur a-t-on pas vanté la rapidité du voyage, l'exactitude des arrivées plus grande que sur les voies ferrées ?

Cette exactitude-là, le pilote de ligne a reçu l'ordre formel de la respecter, sauf imprudence, bien entendu. Il y met son amour-propre, son point d'honneur. Il fait tout son possible pour procurer aux voyageurs le maximum de confort ; il a le souci constant de leur bien-être ; mais il est esclave de la *régularité*, car sans elle ce serait fini, il n'y aurait plus

d'horaires, plus de départs ni d'arrivées à heures fixes, plus de compagnies aériennes, plus de passagers, plus de pilotes ; il n'y aurait plus rien, tout sombrerait dans le désordre.

De toutes les compagnies de messageries aériennes du monde entier, *Air-France* peut à juste titre revendiquer le privilège de compter le moins d'accidents, et même d'incidents, sur les lignes ouvertes aux passagers. Si l'on considère le nombre total de kilomètres quotidiennement parcourus (40 000 kilomètres accomplis chaque jour en période d'été sur le réseau d'*Air-France*), il est permis de dire que la proportion en est infime. Elle est beaucoup plus élevée sur les voies ferrées et, naturellement, bien davantage encore sur la route. Le mérite en revient non seulement à la direction éclairée d'*Air-France* et à son exploitation remarquable, mais encore à ses pilotes.

Un jour, un hydravion d'*Air-France* du réseau méditerranéen vient de quitter Alger à destination de Marseille. Neuf passagers à bord, dont plusieurs femmes. Gros temps. Bientôt le vent souffle en bourrasques à une moyenne de quatre-vingts kilomètres à l'heure. Vent debout, s'entend, retardant la marche de l'appareil.

En bas, mer démontée, de plus en plus démontée à mesure que l'on avance vers le nord, zone de mistral. La Méditerranée se vide. Tous les bateaux, tous les bâtiments qui en ont eu le loisir se sont déroutés vers les ports les plus proches.

L'hydravion continue cependant et tient son cap, imperturbable. Il a gagné l'altitude la plus propice au confort des passagers.

Alors qu'il est au plein large, un incident grave se produit soudain dans la circulation d'huile et provoque l'arrêt d'un des moteurs. Situation sérieuse. L'hydravion n'avait déjà pas trop de ses deux groupes moteurs en tandem pour lutter contre le vent. I avance va devenir pénible. Mais Pascaud, pilote, ne cille même pas, et Hautot, radiotélégraphiste, pas davantage. Il s'agit d'abord et avant tout de ne pas affoler les voyageurs. Ceux-ci ne se doutent de rien. Enfoncés dans leurs fauteuils, ils somnolent ou parcourent négligemment les journaux et les magazines achetés au départ. Ils ont vu, de temps à autre, à travers le hublot vitré du poste de navigation, se tourner vers eux le visage du pilote ou du radio. Ils sont

calmes, ces visages, calmes et confiants, souriants même. Tout va donc bien à bord. En vérité, comme ces voyages sont faciles !

Faciles ? Si les passagers pouvaient entendre le dialogue à l'instant échangé entre l'avion et le service de sécurité de Marignane !

Partout, c'est l'alerte. Les consignes en cas de danger ont été mises en œuvre et le scénario habituel s'est aussitôt déclenché. Hautot a rendu compte par T. S. F. de l'avarie dont le *Lioré* vient d'être frappé, puis il a signalé sa position estimée et son altitude exacte. Il a réclamé son relèvement par Q. T. E. ainsi que son relèvement radiogoniométrique, que dans les vingt secondes Marignane lui a retransmis, en y ajoutant les gisements précis de tous les bâtiments qui tiennent encore la mer dans les parages.

Et Marignane a encore ajouté autre chose, autre chose qui glacerait d'effroi les voyageurs : l'avis qu'il n'y a pas à compter sur le secours des vedettes de sauvetage de la base. La Méditerranée est déchaînée, il est impossible d'envisager de les faire sortir. Le cas est rare, mais par malchance il a fallu qu'il se produisît justement aujourd'hui. Et, malchance encore plus grande, voici qu'un deuxième moteur donne, lui aussi, des signes de défaillance. Le *Lioré Olivier* va s'épuiser à lutter contre le vent. Et si, par malheur, un autre moteur venait à *plaquer*, ce serait la mort sans phrase. Inutile de songer à amerrir avec deux mètres de creux, l'hydravion serait aussitôt broyé comme jouet de papier.

Dès lors, le dialogue va se poursuivre sans arrêt entre la base de Marignane et l'équipage d'*Air-France*, dialogue en apparence banal dans son laconisme technique, mais dramatique pour qui sait en percer le mystère.

Toutes les cinq minutes, avec une régularité d'horloge, Hautot lance dans l'éther des demandes de relèvement par *Q. T. E.* et aussi des séries de chiffres traduisant la position estimée du *Lioré Olivier*, sa dérive, son altitude. Et Marignane inlassablement répond par d'autres chiffres : relèvement en direction, position radio-goniométrique exacte, gisements des bâtiments auprès desquels l'hydravion en perdition pourrait trouver une suprême chance de salut.

A l'intérieur de la carlingue, les gracieuses *misses* et les

hommes d'affaires, enroulés dans leurs plaids, sont toujours plongés dans la lecture de leurs magazines. Parfois ils s'interrompent et se montrent d'un doigt satisfait l'écume blanche des vagues déferlant au sud-est. C'est amusant de se jouer ainsi d'une tempête ! Fameuse, l'idée d'avoir pris aujourd'hui l'hydravion ! Quel mal de mer on aurait eu sur le bateau !

Au large d'Ajaccio, le second moteur agonise, mais pas une minute les visages d'Hautot et de Pascaud tournés vers les passagers ne cessent de sourire. Enfin Marignane est atteint de justesse, Marignane que l'équipage a cru un moment ne jamais revoir, Marignane où tout l'état-major de la base, penché sur les cartes, a durant de longues heures attendu dans l'angoisse.

Les voyageurs ont débarqué, ravis, enchantés d'une traversée si simple et si aisée. Ils n'ont rien vu, rien compris, rien soupçonné. Un seul d'entre eux a dit cependant à Pascaud, d'un ton léger :

— Ça sentait vaguement l'huile brûlée dans la carlingue. C'était un peu désagréable.

Mais il n'a pas remarqué le sourire entendu de Pascaud, un sourire muet, du bout des lèvres :

— Oui, un peu.

Les passagers se sont dispersés. A la première occasion, ceux-là reprendront l'avion. En vérité, avec de tels hommes, ils auraient tort de s'en priver. Ils ne courent aucun risque.

Il y a des pilotes de ligne qui n'ont jamais pu se faire au passager. Surtout parmi les anciens, ceux du début, ceux qui ont tracé les premiers itinéraires aériens et s'y sont plus tard accrochés, de nuit comme de jour. Pour eux, la ligne, c'est le courrier. C'est cette lutte grisante contre le temps, *contre la montre*, comme ils disent, contre tous les moyens de transport terrestres ou maritimes qu'il s'agit de surclasser et de battre à tout prix, quels que soient les risques et les dangers. Ils sont brûlés d'une fièvre étrange et magnifique, touchant presque au sublime, et que certains ont appelée « la mystique du courrier ».

La mystique du courrier ?

Je me souviens d'une très vieille histoire que j'aime à répéter. Elle remonte à la lointaine époque où une poignée

d'hommes luttaient isolés, ignorés, sans appui, sans moyens, presque sans matériel, mais soutenus par une volonté inflexible, un moral invulnérable, alors qu'ils combattaient en enfants perdus pour conquérir à notre pays la ligne d'Amérique du Sud. Cette histoire m'a été contée par un de mes amis, alors inspecteur de l'*Aéropostale* sur la portion de réseau Casablanca-Dakar :

Un pilote venait d'atterrir de nuit sur le terrain de Casablanca. Il arrivait du Sud, de Dakar, par le cap Juby, par Villa-Cisneros. Il était épuisé, à bout de forces, ayant eu à lutter contre des vents de sable. Vents de sable dans les ténèbres, le pire des cauchemars. Enfin le port était atteint ! Trois jours de repos et la bonne vie de détente à Casablanca !

Le chef d'escale est là, à attendre. Il aborde le pilote et lui serre la main :

— Bonjour ! Alors, ça a été dur ?

— Plus que ça ! Terrible !

— Vents de sable ?

— Oui, vents de sable. Tout le parcours, une fournaise. J'ai marché au compas.

— Vous êtes fatigué ?

— Fatigué ?... Non, mais alors, vous *cherrez !* Dites que je suis mort ! J'ai assez du métier. J'ai envie de plaquer. Ça n'est plus une vie, vous savez. Enfin, trois jours de repos : on va pouvoir dormir !

Le chef d'escale a touché le bras du pilote :

— Dites-moi ?...

— Chef ?

— Vous savez ce qui est arrivé, tout à l'heure ?

— Non, quoi donc ?

— Eh bien ! Bernard a bouzillé son zinc en atterrissant. Il avait le courrier de Toulouse, celui qui doit descendre cette nuit sur Dakar. Bernard est blessé, il est à l'hôpital.

— Ah ! Alors ?...

— Alors... Le courrier est là.

Et le chef d'escale a tendu le bras dans l'ombre, là-bas, vers les bureaux.

Le courrier, tout l'honneur de cette phalange d'hommes qui chaque jour accomplissent des prodiges d'endurance, d'audace et de ténacité pour que ce sac timbré d'un cachet

aux armes de la France couvre dans un temps minimum l'énorme trajet Europe-Amérique du Sud. Tous s'y acharnent, s'y entêtent. Le courrier, défi au temps, défi à la distance, presque défi à l'impossible que, seule jusqu'à ce jour, l'aviation française avait osé relever.

— Le courrier est là, répète le chef d'escale.

Le pilote a compris. Tout de suite, il se révolte :

— Quoi ! Alors vous voulez que je reparte ? Vous voulez que je le redescende, ce courrier ? Rien à faire ! Je suis crevé, moi !

Or, en ces temps-là, les effectifs de la compagnie étaient d'une indigence à donner le vertige. Bernard blessé, cela équivalait à une catastrophe. Il n'y avait personne à Casablanca pour le remplacer, personne, sinon le pilote qui arrivait du Sud. Il fallait à tout prix que celui-ci, faisant demi-tour, emportât le courrier jusqu'à Villa-Cisneros, où un autre équipage, qui l'attendait, le descendrait jusqu'à Dakar. A cette condition seulement le courrier arriverait à temps pour prendre le bateau d'Amérique du Sud. A cette époque, les avions ne franchissaient pas encore l'océan d'un coup d'aile.

Le chef d'escale a posé la main sur l'épaule du pilote :

— Vous êtes seul, ici... Le courrier, vous savez ce que c'est, le courrier ? Vous êtes seul, vous avez compris ?

L'homme a détourné la tête. Ah ! comme il voudrait la faire taire, cette voix du chef ! Le courrier, le courrier... parbleu, il sait bien ce que c'est, lui, le plus vieux pilote de la ligne !

Mais les lumières de « Casa », là, toutes proches, le bon lit qui attend... Et là-bas, vers le Sud, le vent de sable qui déferle, l'écran opaque dans lequel il va falloir s'enfoncer et une fois de plus risquer sa vie ! Le courrier, le courrier... Un silence.

A la fin, le pilote se décide à répondre. Dans l'ombre, il cherche les yeux du chef. Et d'une voix bourrue, simplement, il demande :

— Alors, à quelle heure ?...

— A trois heures.

— C'est bien ! On le redescendra, votre courrier !

Deux heures après, il a pris un maigre repos, le temps de mieux sentir son écrasante fatigue. Il se hisse dans son avion dont le plein d'essence a été fait. Il emmène avec lui un radio-

télégraphiste. Le sac du courrier est à bord. L'avion décolle...

Bientôt, il est quelque part, là-bas, dans le Sud, à plus de trois cents kilomètres, perdu dans les ténèbres, en pleine tempête de sable. Alors, le vieux pilote de ligne passe un papier à son camarade, le radiotélégraphiste. C'est un message à envoyer par T. S. F., au chef d'escale de Casablanca.

Le texte de ce message, mon ami l'a conservé. Je m'excuse auprès des lecteurs de la *Revue* d'en transcrire tous les termes, mais je me garderais d'y rien changer. Ces mots, écrits là-haut dans les rafales, ont peut-être le droit de pénétrer ici. C'est tout de même un beau morceau de littérature française et on devrait l'apprendre dans les écoles :

« *Vents de sable. On va se casser la gueule, mais on s'en f... ! On pourrait revenir, mais vous avez demandé de passer, je fonce. C'est pas pour vous, ni pour la boîte, c'est pour la peau et pour la France.* »

Servir une idée, un idéal, porter un bout de papier à travers les pires dangers, pour soi-même, pour rien, ou plutôt pour l'honneur, telle est cette mystique qui enflamme tant d'équipages.

C'EST une belle mais dure vie que celle du pilote de ligne. Il est soumis à une discipline de tous les instants. Hiver comme été, il est l'esclave du tableau de travail, et une part notable de son existence s'écoule entre ciel et terre. Songez que l'énorme réseau d'*Air-France*, dont les antennes se développent de la Mer de Chine à la côte Sud-Américaine du Pacifique, n'est exploité qu'avec un effectif de quatre-vingt-dix à cent pilotes. Ce réseau se divise en cinq réseaux secondaires : le *Continental*, c'est-à-dire celui qui dessert l'Europe, le *Méditerranéen*, le réseau *Orient*, le réseau *Afrique*, le réseau *Amérique du Sud*, et aussi un secteur, un secteur à part, le secteur le plus dangereux, mais le plus recherché, le plus noble, le secteur d'élite : le *Secteur Atlantique-Sud*.

Sur ce secteur, les passagers ne sont pas encore acceptés, on n'y transporte que du courrier. Mais quel honneur que d'y être admis, c'était le fief de Mermoz !

Il serait trop long de citer tous les pilotes, tous les radios, tous les mécaniciens d'*Air-France*, hommes tous magnifiques ; nous devons nous borner à donner ici la liste des seuls

millionnaires, quel que soit leur réseau. Certains sont déjà bien connus du public. Ce sont les *chefs-pilotes* : Durmon, Genin, ce dernier mort au champ d'honneur la main sur les commandes, comme Noguès, comme Bajac. C'est le *pilote chef d'escale* : Charpentier ; les *pilotes* : Antoine, Burello, Camoin, Cariou, Corsin, Darnaud, Delaunay, Dubourdieu, Dufour, Gambade Givon, Guillaumet, Lauhlé, Reine, Rugammer, — c'était Mermoz et Pichodou, — et les trois pilotes tchécoslovaques engagés par *Air-France* sur Paris-Prague : Lehky, Sladek et Cermak.

Ce sont enfin les *radio-mécaniciens* : Agnus et Jacométy ; les *radios :* Cattelin, Gauthé, Henry et Noizet.

Chaque jour, cette liste s'allonge et dans peu d'années nombreux seront les équipages à pouvoir porter le fameux macaron d'émail.

S'il n'est pas possible de parler de tous, une exception doit être faite pour la valeureuse phalange de l'Atlantique-Sud. Derrière l'ombre de son chef prestigieux, Mermoz, elle travaille dans le silence, un silence tel que personne n'y prête attention. L'exploit est devenu la normale. L'Atlantique-Sud est journellement traversé, de jour et de nuit, dans les deux sens. Tous ces hommes se taisent, les lèvres durement scellées sur la grandeur de leur tâche. Révélons, malgré eux, les noms de cette poignée de Français. Les voici, rangés par ordre du plus grand nombre de traversées aériennes accomplies de l'Atlantique-Sud.

D'abord les pilotes : Guillaumet (a traversé l'Atlantique *vingt-deux fois aller-retour*), Rouchon, Guerrero, Givon, Espitalier, Féru, Kersual, Capillon, Le Gall, Cariou. N'oublions ni Pichodou de la *Croix-du-Sud* ; ni Pons, ni Parayre, disparus en mer à bord de la *Ville de Buenos-Ayres*, perdue corps et biens, alors qu'elle avait à son bord le directeur lui-même du réseau *Amérique du Sud*, Émile Barrière.

Puis les navigateurs : Comet (détient le record du nombre de traversées, avec *vingt-huit* à l'aller et *vingt-six* au retour), Salvat, Adam, Fabry. Et, là, n'oublions pas non plus Lhotellier et Ezan disparus tous deux dans l'Atlantique-Sud.

Puis les radios : Méri (*vingt-trois traversées* à l'aller et *vingt-cinq* au retour), Gimié, Thomasset ; Marret et Cruveilher disparus en mer, à bord de la *Ville de Buenos-Ayres* et de la *Croix-du-Sud*.

Enfin les mécaniciens : Richard (*quinze traversées aller-retour* de l'Atlantique-Sud), Richard, Roux, Courson, Cavaillès, Montet.

Et Collenot, Collenot le fidèle, le cher mécanicien de Mermoz, qui, en sa compagnie, n'échappa si miraculeusement à la mort dans la Cordillère des Andes que pour disparaître, avant lui, en mer, à bord de la *Ville de Buenos-Ayres*. Et Lavidalie, englouti aux côtés de son chef ! Et Guesnard, tombé à la dure besogne à laquelle il s'était consacré !

Cette liste serait incomplète si nous omettions de rappeler ici les noms de ceux qui, sans être pilotes, navigateurs ou mécaniciens de ligne, sont venus cependant dès la première heure collaborer à cette œuvre de l'Atlantique-Sud.

D'abord, bien que pilote d'essais, Bossoutrot, avec son *Santos-Dumont* ; puis une pléiade de militaires et de marins : comme pilotes ou navigateurs, le capitaine de corvette Bonnot à bord de la *Croix-du-Sud*. les lieutenants de vaisseau Hébrard, Jeanpierre, le capitaine Mailloux, les lieutenants de vaisseau Daillières, Jozan ; comme radios ou mécaniciens, des sous-officiers, des soldats, des matelots, dont les visages s'effacent déjà dans le passé, mais que nous devons sauver de l'oubli : Gauthier, Casselari, Cartier, Emont, Manuel, Legendre, Le Morvan, Dessandi, Jousse, Duruthy.

Il est un nom encore, celui de l'un des plus grands pilotes de ligne, auquel le lecteur doit penser et que je n'ai pas dit : Codos. Codos n'est pas intervenu dans la bataille de l'Atlantique-Sud. Il s'est spécialisé dans une autre bataille, encore plus dure, plus redoutable, celle de l'Atlantique-Nord, où son nom ne peut être séparé de celui de son célèbre co-équipier de l'armée de l'Air, le capitaine Rossi.

Tous deux ont tenu et vont tenir encore bien haut, dans cette ardente compétition, le pavillon de la France.

On m'a souvent demandé ce que pouvait gagner un pilote de ligne. La réponse est malaisée. Son traitement est essentiellement variable. Il dépend de son ancienneté et des difficultés du réseau sur lequel il est momentanément affecté. En général, chaque pilote reçoit, à *Air-France*, une mensualité fixe de 1 000 à 1 500 francs, à laquelle vient s'ajouter une prime kilométrique de 0 franc 50 à 0 franc 75

par kilomètre parcouru, prime qui constitue évidemment le plus clair de ses revenus.

Au total, un pilote de ligne peut se faire, par mois, de 5 000 francs au minimum à 10 000 francs pour un pilote continental et jusqu'à 15 000 francs au maximum pour un pilote long courrier. Il n'est pas question ici des pilotes du secteur *Atlantique-Sud* dont les traitements sont, bien entendu, très sensiblement supérieurs.

Ces chiffres peuvent paraître élevés, il n'en est rien au regard de ce que l'on exige du pilote de ligne, des qualités morales et physiques exceptionnelles qui sont les siennes. A ceux qui seraient tentés de les trouver excessifs, je demanderais simplement de monter un jour à bord d'un avion de transport par un brouillard épais et d'aller, par exemple, de Berlin jusqu'à Paris sans y voir à vingt mètres, naviguant uniquement au *P. S. V.* (1), et d'atterrir en aveugle au Bourget, guidé par les seuls *Q. D. M.* de la radio. Ils comprendront alors ce que comporte le titre de pilote de ligne.

Si j'ai dit que rien ne distingue le pilote de ligne du commun des mortels, j'ai énoncé, je crois, une vérité. Il en est bien ainsi, du moins en apparence. Mais, dans le fond et malgré tout le soin qu'il apporte à le dissimuler, le pilote de ligne est cependant un être à part. On a écrit maints romans, maintes pièces de théâtre, telles *le Procureur Hallers*, sur le dédoublement de la personnalité. C'est un sujet à la mode. Eh bien ! le cas du pilote de ligne relève un peu du dédoublement de la personnalité. Je l'ai longuement étudié, j'ai passé nombre d'heures en sa compagnie, et je crois le connaître : il y a deux hommes en lui.

Avez-vous observé de ces oiseaux sauvages, pies ou geais, auxquels on a rogné les plumes des ailes pour les empêcher de s'envoler et qui errent dans des jardins, s'intéressant désormais et par force aux mille détails de leur horizon rétréci : au sable de l'allée, au banc de pierre, au lierre du mur, aux géraniums du massif ? Il leur faut vivre dans cet enclos, donc s'y adapter. Ils se comportent en terriens. Mais avez-vous remarqué parfois l'éclat de leur œil brusquement tourné vers le ciel,

(1) Pilotage sans visibilité extérieure, pratiqué à l'aide d'instruments spéciaux ; anémomètre, compas, gyroscope, indicateur de pente, altimètre, variomètre, indicateur d'horizon artificiel Sperry, etc...

le battement rapide de leur paupière diaphane, parce que vient de passer, telle une flèche sombre à la pointe de l'arbre, le vol d'un oiseau libre ? Regret ? Souvenir ? Peut-être non, simplement intérêt ou, moins encore, réflexe obscur de la mémoire.

Ainsi du pilote de ligne. Il y a d'abord en lui l'homme du sol, qui se comporte en homme du sol, non autrement, ni mieux, ni plus mal. Mais il y a aussi en lui l'être second, celui qui soudain apparaît dès qu'il a pris en main les commandes de l'avion. Alors, cet être-là surgit d'un seul coup. Il se révèle dans le regard, dans le geste, dans la concentration de l'esprit, dans la transformation des moindres fibres. C'est bien un dédoublement ou, pour emprunter une comparaison au domaine de la mécanique, nous dirons que le pilote vient *d'embrayer de sa vie terrestre sur sa vie aérienne.*

De la terre, de son existence privée, il a tout oublié, les joies et les tourments ; il n'a plus devant lui que son tableau de bord, son compte-tours, ses manomètres de pression, son altimètre, son gyroscope et ses compas ; il ne sent plus dans ses mains, dans ses épaules, dans tout son corps que le merveilleux éveil d'une sensibilité nouvelle qui, au delà de ses doigts, au delà de ses yeux, au delà de son esprit même, prolonge ses nerfs et fait courir jusqu'aux extrémités les plus lointaines des commandes, déjà frémissantes, comme un fluide chaud émané de lui, un flux vivant qui anime l'avion prêt à partir. Non, ce n'est plus le même homme, il appartient à un autre monde, un monde un peu étrange, artificiel et momentané, d'où son vrai monde à lui, le monde des autres hommes, lui apparaîtra, vu de haut durant le vol, comme déformé, simplifié.

Sensation aussitôt évanouie dès qu'il aura dû atterrir. La vie, la pauvre vie de tous les jours, le reprendra dans l'instant, le saisira avec ses mille petites préoccupations, ses mille petits détails quotidiens.

J'ai le souvenir d'un jour où, revenant de Varsovie sur un avion d'*Air-France* par un temps, ma foi, assez médiocre, qui nous avait gênés pour passer de Silésie en Bohême par les monts Sudètes, nous avions atterri à Prague. Le pilote français, Parisien pur sang, garçon d'ailleurs charmant, au visage énergique et aux yeux bleus, qui nous avait conduits (puis-je

révéler qu'ingénieur des Ponts et Chaussées, sorti numéro 1 de sa promotion, mais pris de passion pour le vol, il a abandonné sa carrière pour celle plus aventureuse de pilote de ligne ?), m'avait paru fort pressé de quitter le terrain d'aviation et de descendre en ville.

Prague est à quelque huit kilomètres de l'aérodrome. Nous y fûmes ensemble. Arrivés au bureau d'*Air-France* dont le fanion tricolore flotte sur la principale artère de cette capitale vraiment magnifique, le pilote demanda aussitôt Paris par téléphone.

— Allo, allo ! Botzaris 59-48 ?

— ...

— C'est moi, Marcel. Eh bien ! comment cela va-t-il ? Françoise tousse-t-elle toujours ?

Il raccrocha, rassuré. Françoise ne toussait plus. Il tourna vers moi un visage souriant et me dit, joyeux :

— Excusez-moi ! J'ai demandé ma femme. Vous comprenez, j'avais une petite fille malade chez moi.

Pénétrez dans un groupe de pilotes de ligne. Ne dites rien. Observez. Écoutez-les parler. Tout d'abord, ils ne vous paraîtront en aucune manière appartenir à une race à part. D'autant moins que, vous présent, ils s'efforceront, par pudeur de *l'explicage de coup* (dont tout aviateur a la hantise et l'horreur), de tenir les propos les plus terre-à-terre et les plus banals qui soient. Mais la conversation se prolongeant, leur nature transparaîtra bientôt, sans qu'ils en aient conscience. Vous éprouverez alors une impression étrange, la sensation bizarre d'être soudain transporté sur un plan inconnu, où des valeurs jusque là essentielles, des chiffres fondamentaux se trouvent ébranlés.

Des mots, des réflexions vous surprendront, une façon de juger des événements, d'exprimer des intentions, une manière nouvelle de calculer dans le temps et dans l'espace. C'est de cela surtout que vous serez frappé. Et vous comprendrez qu'entre eux et vous il y a comme une séparation, une sorte de rupture d'équilibre due à l'absence d'une commune mesure.

Étant en leur compagnie aux Champs-Élysées, assis à la terrasse du *Fouquet's* ou à déambuler sur le terrain du Bourget, vous les entendrez parler de gens que vous ne voyez pas

et qui sont au loin, séparés de vous par des milliers de kilomètres, mais dont ils s'entretiennent comme de personnes vraiment présentes, de personnes qu'ils ont quittées le matin même ou qu'ils retrouveront le soir, et qui vivent cependant là-bas, à l'autre bout de l'Europe, à Stamboul, à Bucarest, à Varsovie, à Stockholm. Ce sont de leurs amis, des chefs de centre, des chefs d'escale, des attachés de l'Air, des mécaniciens qui nous semblent, à nous, perdus dans des brumes lointaines et presque inaccessibles, mais qui, *pour eux qui savent*, sont au contraire dans le voisinage immédiat, car la vitesse abolit tout, la distance et le temps :

— Ce matin, au décollage à Varsovie, j'ai vu le capitaine d'Amécourt ; figure-toi qu'il m'a dit...

Ou bien :

— Dis-donc, Logerot, fais-moi penser sans faute, cet après-midi, en passant à Budapest, à remettre à Lefèvre...

Ou encore :

— C'est toi qui fais Stockholm, aujourd'hui ? N'oublie pas tout à l'heure de dire, en arrivant, à M. Tagnard...

Des colloques s'établissent ainsi par-dessus des continents, par-dessus des détroits, des mers, des États, avec des interlocuteurs invisibles que pour le commun il faudrait des jours de chemin de fer ou de bateau avant de les atteindre, mais qui sont tout de même ici, à côté de vous.

Un chef pilote poursuit une explication commencée :

— Oui, mon cher, à gauche, juste avant d'arriver au *Belvédère*, tu sais, la maison de Pilsudski ? Eh bien ! il y a là une haie d'iris noirs comme je n'en ai encore jamais vus. Formidables ! Ils sont en ce moment en pleines fleurs. Demain matin, avant de revenir, j'en cueillerai un bouquet pour ma femme. Elle l'aura le soir dans son petit salon de Passy.

Et cela est dit sans la moindre affectation, sans recherche d'effet, comme une chose très naturelle, très simple, et dont nul auditeur ne s'étonne.

Les pilotes ont oublié votre présence. Ils parlent librement de leur métier, de ses soucis, de ses écueils. Vous apprenez que Prague n'est pas la ville que vous aviez cru, ni Varsovie, ni Rome, ni Londres. C'est toute une géographie nouvelle que vous allez découvrir : Prague, c'est un hangar à toit rouge et un cerisier entre lesquels il faut par vent du nord

dangereusement se glisser pour pouvoir atterrir. Varsovie, c'est un terrain avec les bâtiments des usines P. Z. L., qu'il faut sauter quand on décolle face à l'est. Nuremberg, c'est un mauvais petit fossé dans l'angle des balises, dont il convient de se méfier. Rome, c'est un château d'eau peint en blanc, « beaucoup plus haut qu'il n'en a l'air ». Londres, c'est une bosse « assez vache » en plein milieu du terrain : demandez à M. Boudrie !

Mais, tandis que le pilote de ligne continue de parler, voici que des noms inconnus, aux consonances charmantes, naissent sur ses lèvres comme des fleurs merveilleuses : Villanov, Konstançin, Pipera, Barandov...

— Nous dînerons ce soir, voulez-vous, à Konstançin, non loin de la Vistule ? C'est un endroit exquis, inoubliable, et l'on y mange merveilleusement...

— Barandov... Comment, vous ne connaissez pas Barandov ! C'est un des lieux les plus gais de la terre. Un jour, si vous avez le spleen, ne manquez pas de vous y rendre et d'y passer la soirée. Vous verrez alors, dans la nuit chaude, ses jardins suspendus au sommet de la falaise qui domine la Vltava, avec ses terrasses en étages, ses centaines de tables avec leurs nappes blanches et leurs petits abat-jour roses, avec sa foule élégante, ses orchestres endiablés. Si, à cette ambiance, votre chagrin ne s'envole pas, il faudra que vous soyez difficile ou que vous ayez vraiment le cœur déchiré...

Mais voici l'instant du départ. Le pilote d'*Air-France* vous serre la main. Il assure sa casquette avant d'affronter le remous des hélices et se dirige vers le mastodonte où l'attend la cargaison de vies humaines qui se confient à lui.

Il a cessé brusquement d'être le petit bourgeois qui vous parlait, mains aux poches et cigarette aux lèvres. Avez-vous remarqué l'éclat nouveau de son regard ? C'est fini, il n'est plus des vôtres, il n'est plus de l'obscure foule attachée au rivage. Une amarre vient de se rompre. Il s'est délivré. Il est redevenu *le pilote*.

René Chambe.

DANS L'INTIMITÉ DE CORNEILLE

I

LE PORTRAIT DE CLÉOCRITE

L'on a bien des biographies et l'on possède nombre de portraits de *Cléocrite* (*Cléocrite* est le nom que Corneille portait chez les Précieuses) ; mais peut-être n'est-il rien, dans cet ordre, de plus saisissant que les quelques lignes tracées non sans vigueur au XIXe siècle par un compatriote de notre grand poète, le normand d'Aurevilly. « La vie de Corneille, écrit ce dernier, n'est guère pour nous qu'un *clair-obscur*, une espèce de tableau de Rembrandt au fond duquel, comme l'alchimiste qui fait de l'or, Corneille travaille à ses chefs-d'œuvre. »

C'est ainsi, pourrait-on ajouter, que Corneille travailla au plus grand d'entre eux, ce *Cid* que nous fêtons et qu'un petit auteur du temps, qui croyait y mettre malice sans doute, appelle avec un rare bonheur d'expression « un beau bouquet de jasmin d'Espagne ». Ce bouquet de jasmin odorant que, le premier, cueillit Guilhen de Castro, est-ce bien pourtant notre *Cid* français et, plutôt que cet alchimiste qui fait de l'or au fond d'un cabinet de Hollande, ne concevons-nous pas, de préférence, un Corneille d'un romantisme moins accusé ? « Corneille, écrit M. Jean Schlumberger, n'est à l'aise que dans les lumières simples » ; nous pourrions ajouter : les lumières modérées, celles par exemple qui transparaissent, brouillées de pluie ou dorées de soleil, par les vitres du logis de

Rouen, dans cette rue de la Pie où le poète composa *Mélite*, ou dans celui de sa rue d'Argenteuil à Paris, lorsque, devenu un vieil homme (un *bonhomme* au dire de Dangeau), il médita sur l'*Imitation*.

Chapelain, qui connut bien *Cléocrite* et lui fut obligeant, a nommé son « esprit bourru » ; mais si l'on en croit Racine, qui le vint dire devant l'Académie, cet esprit-là, bien qu'un peu rude, n'allait pas sans douceur ni égalité. A tout prendre, l'âme autant que le visage étaient, chez Corneille, formés de ces contrastes, les uns sourcilleux et graves, les autres d'une chaleur concentrée, mais profonde. Toute sa vie, on a vu *Cléocrite* pratiquer ce qu'en préface à sa traduction de l'*Imitation* il appelle « les vertus morales et politiques et même chrétiennes » ; mais quelque usage qu'il fît des unes et des autres, sa soumission à la droiture et à l'honneur était d'abord sa règle. Cette « noble et majestueuse fierté », dont parle Guez de Balzac et qu'il a donnée à son *Cinna*, Corneille l'avait lui-même, naturellement. Même quand il sollicitait, il était grand.

De cette race des hésitants et des timides qu'il a peints à merveille dans sa touchante comédie de *la Veuve*, Corneille avait contre lui son « peu d'expérience du monde », et bien, comme dit Fontenelle, qu'il eût la bouche belle, les yeux pleins de feu, que ses traits fussent propres par leur caractère « à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste », une manière de gravité ou si l'on veut de gêne, née soit de la contention de l'esprit, soit du désaccord qui existait entre la société élégante d'alors gouvernée par les femmes et celle dont il faisait son ordinaire et qui était proprement des Anciens, assombrissait sa physionomie et donnait à son visage cette expression un peu fermée que vont jusqu'à reproduire les portraits, — d'abord, celui de Michel Lasne, — qu'on a peints ou gravés, de son vivant. Qu'on ajoute à cela une difficulté à s'exprimer qu'on ne voyait qu'à lui et qui le rendait impropre à réciter de mémoire aucun de ses ouvrages, et l'on comprendra qu'il y avait peu à gagner, pour les belles, au commerce d'un homme que rien dans une foule ne distinguait des autres et qui avait plutôt, au témoignage de Vigneul-Marville, l'air d'« un marchand de Rouen » que de l'une des gloires du théâtre français.

Avec les années, ce manque de hardiesse, jusqu'à cette contrainte dans les façons de s'exprimer allèrent en s'aggravant : et c'est au point que Voltaire, qui avait recueilli dans sa jeunesse, alentour du Palais et de la bouche de témoins ayant connu notre poète, des échos de tout cela, allait jusqu'à prétendre que son père à lui Voltaire, lequel, disait-il, « avait bu avec Corneille », soutenait que l'auteur du tragique *Horace* et de *Psyché* la belle était « le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais rencontré ». Encore qu'il y eût bien de l'outrance dans ces propos, il faut dire que *Cléocrite* dut convenir en personne, une fois au moins, du trouble à quoi le contraignait le commerce du monde ; et même l'« empire d'amour », comme il dit dans *Mélite* en faisant allusion à ce pays du Tendre dans lequel il faisait, bien qu'il en eût, figure de rustaud, il n'osait s'y aventurer, même parvenu à la cinquantaine, qu'avec méfiance et circonspection.

« Je serai un jour habillé à la vieille mode », devait-il écrire une fois, non sans un peu d'amertume, à l'abbé de Saint-Victor, l'excellent Santeul ; et sans doute ne disait-il pas cela sans penser que la gloire des temps nouveaux irait à de jeunes rivaux, et d'abord à Racine. Mais ce fait d'être « habillé à la vieille mode », ses aïeux, depuis ceux qui avaient été marchands jusqu'à ceux qui, dans leur sérieuse province, s'étaient fait voir bourgeois appliqués ou gens de basoche, l'avaient bien été en leur siècle. De porter des habits un peu vétustes, cela faisait-il qu'on démérîtât des titres et dignités ?« Je n'en suis pas moins Pierre Corneille », disait-il avec cette fierté d'hidalgo, bien digne du *Cid* et que son ami espagnol Rodrigue de Chalon lui avait vantée avec tant de feu au temps où il l'avait rencontré, dans sa « bonne ville ».

Après tout le bruit et remuement que *le Cid* avait causé dans le monde, le roi Louis XIII avait tenu à ce que la noblesse, octroyée au père de Pierre et de Thomas alors vivant et maître des Forêts et des Eaux, entrât dans leur famille jusque-là bourgeoise. Et cela avait été ordonné au Louvre de Paris, — les actes lacés de soie rouge et revêtus du grand sceau de cire verte, — l'an de grâce mil six cent trente-sept, le tout signé Louis, et, sur le repli : *de par le roi*, *de Loménie*. Ces lettres mémorables, la Cour des Aides de Normandie, à deux mois de là, les avait enregistrées et

promulguées ; si bien qu'à dater de ce jour il n'y avait point eu, à Vincennes, à Paris ou à Saint-Germain, de M. de Sotenville qui ne s'honorât de céder le pas aux messieurs Corneille et de les saluer avec révérence.

Là pourtant n'étaient que jeux décevants et vains de la gloire ; et c'eût été bien mal connaître le père du *Cid* que de le croire enclin à s'y attarder plus que de raison. Celle-ci au reste, quelque surprenant que cela paraisse chez un poète, gouvernait les actes de notre Normand. « La jalouse envie », comme avait dit le galant Voiture, justement en nommant Corneille à la jolie d'Angennes, n'était en rien le travers d'un rustique de cette sorte, occupé tout autant de ses charges en sa province que des héros fameux, nés de sa plume, auxquels Floridor et Mondory prêtaient leur talent. Non que *Cléocrite* ressentît, ainsi que La Fontaine, une passion exclusive pour les choses ou sylvestres ou champêtres. Ses héroïnes n'étaient ni des Perrette ni des Margot, mais des Chimène, des Rodogune, des Sophonisbe, voire la Clarice de *la Veuve*, la Lucrèce du *Menteur* ; et Dorise et Célidée, les amoureuses de ses comédies, qu'étaient-elles après tout, sinon des belles du Palais, des Grâces de la Place Royale ?

En fait de garennes ou de domaines villageois, exhalant le thym et le serpolet, le *bonhomme* de Normandie, plus fidèle à ses biens que celui de Champagne, possédait à Petit-Couronne sa « maison manante » entourée de terre labourable et de bois-taillis, aux Andelys (lui venant de sa femme) un « jardin herbager », à Saint-Jean du Val-de-la-Haye un « jardin feuillé », çà et là encore, du côté d'Orival, des « vergées de prairies » et des îlots avec des pruniers et des cerisiers :

> Cerises, je vous en avoue,
> Montrez-lui votre teint vermeil,
> Un peu moins que sa lèvre, un peu plus que sa joue.

N'était-ce pas bien galant à lui d'avoir écrit ces jolis vers ? Et pour qui, pour quelle Mélite les composa-t-il ? On aime à penser que Marie de Lampérière, quand il alla aux Andelys la demander en mariage à son père, le lieutenant particulier au présidial de Gisors, avait un peu de ce teint du printemps sur sa joue en fleur. Et là était l'épouse qu'il avait choisie : Normande comme sa mère et sa sœur à lui, toutes deux pré-

nommées Marthe, ainsi que Barbe Houël, son aïeule et marraine. « Au fond, nous dit Fontenelle en nommant son oncle, il était très aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. » Et puis il était Pierre Corneille. Allons, franchissons le seuil, entrons chez cet homme-là qui fait parler les Romains et les Grecs, et le considérons à son foyer, entre ses marmots, sa vieille mère et sa femme.

II

LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE

Ducis qu'on a trop le tort de négliger, mais dans l'œuvre de qui se font voir çà et là des scènes intimistes, de jolis coins familiaux, s'est plu à représenter, dans des vers d'une simplicité bien agréable, le ménage des deux Corneille. C'est dans un petit poème intitulé *les Bonnes femmes*, dans lequel, avec beaucoup de finesse, il a mis en scène les deux sœurs natives des Andelys, Marie et Marguerite de Lampérière, lesquelles, comme on sait, devaient épouser à dix ans d'intervalle, les deux frères Corneille, Pierre et Thomas.

Contrairement au titre d'une comédie de ce dernier, ce n'étaient pas là des *Engagements de hasard*, ces liens qui rapprochaient des êtres si étroitement unis que ce qui affectait les uns dans la joie, le deuil et l'espérance affectait en même temps les autres. « La plus parfaite union qu'on ait jamais vue entre deux frères », devait proclamer le cadet lui-même, un jour, devant l'Académie (le 2 janvier 1685), en nommant son aîné ; et tout harmonieuse aussi était l'entente qui rassemblait, depuis l'enfance, dans une même affection, les deux filles de Mathieu de Lampérière. Du mariage de ces jeunes filles, issues de bonne maison, avec ces garçons de Rouen, anoblis comme on l'a vu dans la personne du maître des Eaux, ne pouvait résulter que le renforcement, plus étroit encore, de sentiments de bonne amitié. « Cela n'était qu'une même maison, qu'un même domestique », devait faire remarquer l'académicien de Boze en succédant, un jour, à Thomas Corneille. Et c'est ce qui se produisit, en effet, après que Thomas lui-même fut allé aux Andelys chercher sa fiancée, dans cette jolie maison du lieutenant civil que M. Armand

Le Corbeiller décrit si bien lorsqu'il nous dit qu'avec « ses deux épis de pignon, ses cinq fenêtres de façade à l'étage, son porche cintré, sa tour et ses croisées, elle avait fort grand air. »

Le mariage de Pierre et de Marie eut lieu dès la fin de 1640, à mi-chemin sans doute entre le triomphe de *Cinna* et celui, plus discuté par le public, de *Polyeucte*, sa tragédie chrétienne; si bien que, lorsque fut célébré, en 1650, le sacrement qui devait lier à jamais l'un à l'autre Thomas et Marguerite, Pierre et Marie se trouvaient être déjà les parents de fort jolis bambins : Marie, née en 1642 et qui avait huit ans déjà, Pierre qui en avait sept, et ce garçonnet encore dont on ne sait pas trop l'âge (les actes ne l'ayant pas révélé) et qui devait être un jour officier comme son frère. Avec les années, d'autres enfants naquirent, venant s'ajouter à ceux-là : Charles, appelé à mourir jeune, Thomas et ces deux poupines destinées à se faire, avec le temps, l'une dominicaine, l'autre bénédictine.

Cela, dans le logis des deux frères, porte à porte pour ainsi dire à Rouen dans la rue de la Pie, faisait bien du monde; d'autant que Marthe Le Pesant, l'aïeule, mère des deux Corneille, de bonne souche normande elle aussi, se tenait encore au foyer. Que sera-ce cependant quand, dans cet heureux ménage, constitué par le cadet des Corneille et la cadette des Lampérière, viendront à naître aussi des enfants : d'abord Mathieu, puis François, enfin la jeune Marthe ? Joie des petits et bonheur des grands, tumulte des jeux espiègles et sérieuses gronderies se mêleront alors, de la part de la marmaille avec gentillesse, de celle des parents avec affection. En moins de mots qu'il n'en faut à l'énumération de tant d'états civils, de tant de noms et prénoms souvent ressemblants les uns aux autres (que de Marthe et de Marie, que de Pierre par exemple il y a chez les Corneille !) Ducis a rassemblé avec bonheur ces éléments si familiaux et si touchants ; mais, sous le vieux toit à poutres du patriarcal logis, la place qu'il a donnée aux deux épouses, aux deux mères vigilantes, à Marie et à Marguerite, est la place d'honneur.

Écoutons-le, le bon poète. Il n'y a pas un maître flamand, hollandais ou français, le Champaigne ou le Peter de Hooch des *Intérieurs*, les Le Nain ou le Georges de La Tour des scènes de l'enfance, dont les pinceaux se soient mieux accordés à cette quiétude, à ce recueillement conjugal. De bonnes mères,

Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas :
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas ;

telles Ducis a représenté ces épouses modèles, diligentes et sérieuses en leurs atours d'étoffe unie, coiffées de hauts bonnets à la normande. Grâce à leurs soins,

Les deux maisons n'en faisaient qu'une ;
Les clefs, la bourse était commune ;
Les femmes n'étaient jamais deux ;
Tous les vœux étaient unanimes !
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

Le bon homme que ce Ducis ! Les épouses des « sages Messieurs Corneille » sont peintes là au naturel. Pareillement les deux frères. « Les vertus de bon mari sont peu à la mode », écrit, dans l'examen de sa tragédie de *Pertharite*, le plus grand des Corneille. Mais à Rouen dans la rue de la Pie, un peu plus tard à Paris dans celles de Cléry ou des Deux-Portes, il en ira tout autrement avec Thomas le cadet, avec l'aîné Pierre. Au sujet de ce dernier, que n'ont pas insinué pourtant les conteurs de sornettes ? Tout d'abord que le lieutenant civil séant aux Andelys n'avait pas voulu accorder la main de Marie à un galant aussi peu reluisant d'aspect que notre Rouennais ; et que c'était le cardinal de Richelieu, navré de voir qu'un homme d'une telle réputation dans les lettres, « la tête renversée par l'amour », maigrissait d'un refus aussi inconsidéré, qui était intervenu auprès de Mathieu de Lampérière et l'avait mis dans l'obligation de satisfaire à une demande que Marie elle-même appuyait, de son côté, de tous ses vœux.

L'on voit d'ici tout ce qu'il y a d'audacieux et de fragile à la fois dans cette fable ; et Fontenelle lui-même, qui en recueille les échos, ne le fait que sous toutes réserves et en avouant qu'elle est « dépouillée de preuves ». Qu'est-il besoin en effet de l'intervention d'un cardinal, premier ministre, et le

plus redouté entre les hommes, alors que le cœur s'accorde et que les yeux parlent ?

> Entre les gens de cœur, il suffit de se voir.
> Par un effort secret de quelque sympathie
> L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie...

Ces sentiments, qui sont ceux de Dorante (dans *la Suite du Menteur*), Corneille les éprouva dès qu'il aperçut Marie. L'aînée des demoiselles de Lampérière avait assez d'entendement, et sans aller jusqu'à la beauté tapageuse, assez de gentillesse et de fraîcheur pour assurer le bonheur d'un homme qui, bien qu'il fût occupé des Muses, n'en estimait pas moins comme des plus utiles à un rêveur comme lui ces vertus domestiques qu'aussitôt l'enfance on inculquait, dans ce temps-là, aux jeunes filles.

> La beauté, les attraits, le port, la bonne mine
> Échauffent bien les draps, mais non pas la cuisine...

Il y a quelque irrévérence certes à rappeler ici ces vers, mais enfin c'était dans *Mélite* que Corneille les avait glissés; et *Mélite*, c'était la jeunesse folle du poète. De cette héroïne de comédie on a dit qu'elle représentait Catherine Hue, devenue Mme Du Pont, qu'il avait aimée. Mélite, par anticipation, c'était aussi bien déjà la du Parc ; enfin quelque chose de fringant et d'un peu cavalier qui ne convenait pas tout à fait à des sentiments bourgeois et qui, dans ce temps-là comme du nôtre, n'allait guère à la province.

M. Le Corbeiller veut que la venue de la compagnie de Molière à Rouen, en 1658, en plaçant Pierre Corneille face à face soudain avec Mlle du Parc, ait fait naître quelque alarme dans le cœur de Mme Corneille. Il se peut bien, et quoique M. Dubosc, aux travaux de qui nous devons tant de précisions originales sur la vie de notre grand tragique, ait écrit de Marie que « sa vie tout intime, toute de foyer, s'écoula sans bruit jusqu'à la mort », il n'en demeure pas moins que Marie de Lampérière n'eût point été femme, si elle n'eût pris quelque ombrage de ces sautes d'humeur galante, fatales chez un poète tellement célèbre et recherché que celui-là, surtout depuis le triomphe du *Cid*. Est-ce que Mondory, de ce dernier héros, n'avait pas écrit, en s'adressant à Guez de Balzac,

qu'il s'était montré à la scène si éloquent et chaleureux en ses actions et ses paroles « qu'il avait donné de l'amour même aux dames les plus continentes » ? Et voilà qui laissait à rêver aux coquettes et n'allait pas sans ajouter quelque relief à un auteur !

Aussitôt que celui du *Cid*, dans la salle de spectacle du Jeu de Paume des Bracques, rue du Vieux-Palais à Rouen, eut aperçu cette jolie actrice qui se montrait dans le personnage mythologique de la Nuit (des *Amours de Diane et Endymion*) si habile à tenir son rôle, experte comme pas une à séduire, il en eut, pour tout de bon cette fois, « la tête renversée » et le cœur pris. L'intimité des deux Corneille avec Molière et sa troupe permit bientôt, soit à Rouen, soit à Petit-Couronne, qu'on se retrouvât et devisât. Bien entendu, celle que Molière, dans son *Impromptu*, nomme une « marquise façonnière » y fut pimpante et provocante à souhait. N'était-elle pas là avec sa taille « grande et bien faite, ce port de reine » qu'a vanté Robinet, et son aimable visage, ce que Poquelin appelle un « teint d'une blancheur éblouissante, des lèvres d'une couleur de feu surprenante », jusqu'à des yeux d'un éclat à ne pas le céder aux plus vifs ?

On dit que non seulement l'auteur du *Cid*, mais aussi celui de *Timocrate*, — enfin Pierre et Thomas, — éprouvèrent quelque émoi à la vue de cette femme belle et fascinatrice ; tous deux s'en seraient épris, non sans rivalité. Ainsi va le monde avec ses folies. Même en province (et dans la province de ce temps-là !) c'est une chose qui fait naître bien des troubles que la venue d'une comédienne dont les charmes ajoutent au talent et dont le jeu piquant se rehausse de grâce. Alors que de prétendants, jaloux de ses privautés, rencontre auprès d'une telle marquise de théâtre un « galant de cinquante ans », un poète à cheveux gris ! Il en est pourtant, s'écrie le soupirant humilié de tant de soins assidus, « que je ne puis haïr ». Qui donc, à cette allusion, ne reconnaît Thomas Corneille ? Et là n'est pas le moins piquant de voir qu'aussitôt le déclin de cette année un peu brûlante, et quand vint octobre, lors du départ de la troupe de Molière, les « sages Messieurs Corneille » accompagnèrent ce départ, qui leur enlevait Marquise, des marques de leur regret et de leur amour. A peine pourtant si Thomas pouvait se résigner :

Iris, je vais parler, c'est trop de violence...

Mais Pierre, plus raisonnable, aussitôt sa folie passée, y mettait une chaleur plus discrète :

Allez, charmante Iris, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux...

Une fois Iris partie, les périls des beaux yeux écartés, il en fut de la vie des Messieurs Corneille un peu comme de ces eaux d'un lac que quelque orage a ridées, puis qui, ce dernier passé, reprennent leur pureté et leur transparence. Et l'entière confiance, l'absolue bonté, enfin, selon le mot de Thomas, la « parfaite union » recommencèrent à mêler étroitement la vie de ces êtres que rien, pas même le radieux visage d'une belle de Paris, n'avait pu éloigner l'un de l'autre ; et, dans la vieille maison de la rue de la Pie, que ne troublaient plus désormais que les seuls ébats des enfants, recommença le cours régulier des jours, s'affirma de nouveau la douceur des soirées.

Autour de la vaste table, recouverte de sa nappe, des gobelets ou pichets d'étain où le cidre récolté par les poètes eux-mêmes dans leurs pommeraies de Petit-Couronne ou de Val-de-la-Haye pétille encore, la famille, durant ces soirs-là, s'assemble non loin de l'aïeule vénérée de tous, Marthe Le Pesant. Une autre Marthe approche, cette sœur des deux Corneille, qui sera mère de Fontenelle et qui, dans cette maison, jouait, dit-on, mais avec un jugement plus élevé, le même rôle que la servante La Forest chez Molière : à savoir que c'était à elle, l'excellente Marthe, afin de provoquer ses avis ou de recueillir ses critiques, que les deux auteurs venaient lire leurs ouvrages. Puis c'est le bon Antoine, chanoine régulier de Saint-Augustin, nommé il y a peu à la cure de Fréville, le troisième des frères de Marthe et, lui aussi, poète à ses heures. A leurs côtés s'asseyent Marie et Marguerite de Lampérière, ou, si l'on veut, les femmes des Messieurs Corneille ; enfin Thomas lui-même que Boileau nomma, par rapport à son frère, un « cadet de Normandie ».

« Oh ! la belle famille ! » s'écrie Auguste Dorchain, qui nous rapporte dans son livre, sur ces « assemblées », des détails si touchants. Et les bons amis, les fidèles serviteurs ! Ces derniers sont toujours les mêmes qu'au temps de Marthe

Le Pesant. Jamais on ne les renvoie ; même devenus vieux ou infirmes on les garde au foyer. La preuve en est qu'à l'église Saint-Sauveur on conserve « un drap de *veloux* noir mortuaire » dont cette prévenante aïeule fit don à la paroisse, à charge pour celle-ci de l'utiliser, le cas échéant, au service funèbre de ceux de sa famille et de ses « domestiques ».

Pour ses amis de Paris, dont l'acteur Floridor (Corneille n'accepta-t-il pas d'être le parrain d'un fils de ce comédien, le 27 août 1647 ?), Pierre sait à quel point ils lui sont fidèles. Et ceux de la province. Durant un temps, ce furent le président Pascal, son fils Blaise et ses filles. Aujourd'hui, ce sont les amis de Rouen, des érudits et des lettrés : Louis Petit, receveur des domaines de Rouen, ou bien les Lucas, l'un le marchand rouennais, l'autre, le Révérend Père, latiniste éprouvé, « habile homme, écrira Boursault, de tout ce qu'il y a d'habiles gens à l'Académie ». Devant cet « habile homme » et les autres qui ne le sont pas moins, ses frères et sa sœur Marthe, celle-là si bon juge en fait de théâtre, le poète illustre va-t-il produire, durant cette soirée, quelque ouvrage inédit : une autre *Rodogune*, un nouveau *Don Sanche* ?

Cependant Pierre, qui vient de pénétrer, entend céder, pour une fois, le tour à son cadet. Thomas sourit, s'approche, et, pour se faire la voix, commence par déclamer la scène la plus bouffonne du *Desniaisé*, celle dans laquelle un auteur comique du temps, Gillet de la Tessonnerie, fait paraître Jodelet et parler Lisette :

... mon cher Jodelet,
Mon bedon, mon fanfan, mon poupon, mon valet...

Pour Jodelet, le farceur fameux, qui le doit produire au théâtre du Marais, Thomas compose une comédie : *Jodelet prince ou le geôlier de soi-même*. De cette pièce aussi, d'un relief plaisant, il lit des passages ; et comme jamais ce personnage ne se montra par ses saillies plus divertissant, il n'y a pas ce soir, chez les Corneille, jusqu'aux marmousets, Magdeleine et Charles d'abord, blottis dans la jupe de leur mère, qui ne rient de bon cœur de tant de traits ou piquants ou drôles.

Ainsi en sera-t-il, longtemps encore, de ces soirées confiantes et quiètes, voire par instants si gaies de la vieille

demeure de la rue de la Pie ; et cela jusqu'au moment où de nouvelles chimères commencèrent d'occuper, sans qu'eux-mêmes y prissent bien garde d'abord, l'esprit de nos poètes. Dans une de ses répliques, le héros du *Menteur* n'a-t-il pas dit de Paris qu'il « semble à ses yeux un pays de roman » ? Et bientôt ce fut comme Dorante que les « sages Messieurs Corneille » se mirent à rêver de ce pays-là, si luisant de mirages. De cette ville d'enchantement que d'appels, les uns amicaux, les autres pressants, ne venaient pas, jusqu'au fond de leur province, il est vrai, les solliciter ? « Monsieur, écrit dès 1662 Jean Chapelain lui-même à l'auteur d'*Œdipe*, Monsieur, vous tardez trop à venir vous établir à Paris. » A ce moment, leur protecteur et leur bon ami, le duc de Guise, Henri II de Lorraine, leur fait savoir qu'il leur offre asile en son riche hôtel de la rue de la Chaume. Alors Pierre et Thomas de se concerter. Leurs enfants grandissent ; rien (sauf leur mère qui ne va pas tarder à trépasser, hélas !) ne les retient plus en Normandie. Bientôt leur décision est prise. Après avoir signé, pour la bonne gestion de leurs biens, une procuration à quelqu'un de leur famille, M. Corneille l'aîné fixe le jour et l'heure où le lourd coche de Rouen à Paris les emmènera, son frère, les siens et lui. Un jour viendra où Voltaire, ce seigneur cossu de nos lettres, blâmera notre grand poète de théâtre, au lieu d'être resté à Rouen à vivre « avec un pain bis et de la gloire », de s'être jeté dans cette aventure. C'est un injuste reproche et qu'après tout Corneille ne méritera pas.

III

D'UN PÈRE ET DE SES FILS

L'on raconte de Perrault que, pour divertir ses enfants, il leur lisait, à l'ombre de son jardin de la rue Saint-Jacques, des contes inspirés de ma Mère l'Oye. Pareillement Corneille avait fait avec ses fils Pierre, Charles ou Thomas, ses filles Marie, Marguerite et Magdeleine, durant la belle saison, dans son jardin « herbager » des Andelys, ses jardins « feuillés » de Val-de-la-Haye et de Petit-Couronne. Seulement (sauf *Andromède* qui relève aussi de la féerie et dans laquelle il n'y avait pas jusqu'au cheval Pégase qui ne jouât

extrêmement bien) c'étaient des contes héroïques que les siens. Les actions qu'on y représente, — et que des comédiens interprétaient sur le théâtre, — étaient toutes hardies et chevaleresques ; et c'étaient, pour les uns et les autres, de grands exemples d'honneur et de vertu qu'offraient au regard des jeunes gens, Cinna, Nicomède, Horace ; à celui de leurs sœurs, Rodogune, Camille, entre toutes cette Pauline préférée :

De ce bienheureux sang tu me vois baptisée :
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit...

dont l'exemple influa peut-être, — et plus qu'on ne suppose, — sur la détermination à se faire religieuses des filles du poète : Marguerite qui sera, aux Dominicaines du faubourg Cauchoise à Rouen, sœur de la Sainte-Trinité (en 1668), Magdeleine qu'on verra revêtir beaucoup plus tard dans la même ville (en 1717) l'habit bénédictin.

Quant à Thomas, le quatrième fils de Pierre Corneille et de Marie de Lampérière, filleul de l'auteur de *Timocrate*, dont la vie à dater de 1680 devait, par la grâce d'un bénéfice royal, se dérouler sans trouble à l'ombre des arceaux de l'abbaye tourangelle d'Aiguevive, non loin de Montrichard, sous le signe et dans l'ordre de Saint-Augustin, c'est moins à *Polyeucte* qu'aux belles poésies paternelles tirées de l'*Imitation* qu'il dut de connaître cette vocation restée sans histoire et qui fait de lui, pour cette raison, entre les fils de Corneille, le sage et le bienheureux :

Et la parfaite joie arrive avec le soir
Chez qui sait avec fruit employer la journée...

Une journée de Touraine, cela est beau en effet, surtout quand le site a du charme et que, pour redire agenouillé, dans le silence de la nef, ces poèmes si ardents de ferveur composés par le plus croyant des pères, il faut franchir un portail abbatial de la plus svelte grâce romane.

Plus courte, hélas ! fut cette autre journée, — brève entre toutes, — que représenta aux yeux de Pierre Corneille la vie de son fils Charles, le plus charmant des enfants, d'une complexion fragile, au physique « tout l'image de son père » et dont le trépas prématuré, survenu à quatorze ans, inspira au P. Charles de la Rue, son maître et son parrain, une pièce

latine empreinte des touchants mérites d'un aussi jeune homme : sa sensibilité pour tout ce qui est beau et bien, son aptitude aux lettres, jusqu'à ce franc visage où rayonnaient, dit le père jésuite éditeur d'Horace et de Virgile, la « douceur de ses yeux, la grâce de son front » (*Et dulces oculi et formosæ gratia frontis*). Objet des soins les plus tendres, disputé longtemps à la mort, Charles, par son départ, laissait ses parents brisés de douleur ; et sans doute peut-on considérer comme un hommage au parrain de son fils, le jésuite auteur de *Lysimaque* et des *Panégyriques*, le fait que Corneille s'appliqua, ainsi que dit Taschereau, à produire « une imitation d'un poème latin du P. de La Rue sur les victoires du roi ».

Les victoires du roi : c'étaient celles que ce prince avait remportées en Flandre ; et, sous la plume d'un homme qui venait de passer les soixante ans, il est beau de retrouver, dans cette circonstance toute nationale, des accents comparables à ceux qu'en un autre temps le poète avait placés sur les lèvres de son vieil Horace :

Tu reviens, ô mon Roi, tout couvert de lauriers ;
Les palmes à la main, tu nous rends nos guerriers
Que ne peuvent, grand Roi, tes hautes destinées
Me rendre la vigueur de mes jeunes années !...
Deux fils dans ton armée et dont l'unique emploi
Est d'y porter du sang à répandre pour toi.
Tous deux ils tâcheront, dans l'ardeur de te plaire,
D'aller plus loin pour toi que le nom de leur père ;
Tous deux impatients de se mieux signaler,
Ils brûleront d'agir quand je tremble à parler ;
Et ce feu qui sans cesse eux et moi nous consume
Suppléera par l'épée au défaut de ma plume...

En un siècle où rien n'était plus noble que de servir et de porter à la guerre les couleurs du roi, les fils du grand Corneille venaient de témoigner par leur conduite, soit dans les Flandres, soit en Hollande, qu'ils étaient dignes de cette famille idéale de héros auxquels, dans son théâtre, leur père, aussi bien qu'à eux, avait donné le souffle, communiqué l'âme. « Toute la famille des Corneille, fait remarquer M. Dubosc l'écrivain normand, est une famille militaire aimant les armes et son pays. » Non seulement Pierre, fils aîné du poète, capitaine

de chevau-légers, non seulement le cadet de celui-là, qui fut lieutenant au régiment de Carcado, mais Félix de Buat, gendre de l'auteur d'*Horace* (il avait épousé Marie Corneille), qui devait périr à Candie dans une sortie contre les Turcs (en 1679) ; mais Louis de Marsilly, appelé à convoler plus tard avec Marthe, fille de Thomas Corneille, blessé au siège de Grave et tué finalement au combat de Leuze, présentèrent les uns et les autres, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie, les états de service les plus dignes du nom d'un poète entre tous célèbre. Car tel était le ton alors que de commander aux armées et de risquer ses jours dans les batailles surpassait les autres mérites du citoyen. Même, nombre de ceux qui écrivaient dans ce temps-là se flattaient, le cas échéant, de donner la préférence aux armes ; par exemple, ce Scudéry qui se vantait, dans les préfaces de ses ouvrages, et comme le fera Vigny un jour, « d'être sorti d'une maison où l'on n'avait jamais eu de plume qu'au chapeau et qui s'appliquait à n'écrire que de la main gauche afin, disait-il, de garder la droite pour un emploi plus noble ». Il voulait dire, par là, celui de l'épée ou du mousquet.

Pour Corneille, c'était par la main de ses fils (intrépides et hardis comme lui-même l'eût été, s'il eût servi) qu'il portait au Hollandais ou à l'Espagnol des coups et des estocades :

> Je sers depuis douze ans, mais c'est par d'autres bras
> Que je verse pour toi du sang dans nos combats...

Dès le début de sa pièce fameuse, adressée à Louis XIV en 1677, s'exprime ainsi le père des deux officiers ; et c'est alors qu'on pense à ce mot de Turenne, rapporté par Titon du Tillet à propos de *Sertorius*, la tragédie du grand Normand dans laquelle l'art militaire est abordé : « *Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre ?* » Moins que chez Thucydide ou chez Polybe, peut-être était-ce, de préférence, dans les récits qu'à chaque retour des Flandres ou du Rhin, encore couverts de poussière et de boue, maculés de sang, Pierre ou son frère cadet (celui dont le prénom n'est pas venu jusqu'à nous) lui en faisaient devant l'âtre, dans la rue des Deux-Portes ou celle de Cléry. Il est vrai que le tableau que l'un ou l'autre des « guerriers » comme dit Corneille, encore animé du combat, retraçait devant leur père attentif, prenait à les entendre un

relief si saisissant qu'il semblait que le vieux logis bourgeois s'emplît du battement des drapeaux et qu'au lieu de tapisseries de Bergame ou des Flandres à sujets et à personnages, le poète extasié aperçût, à vue cavalière et comme dans les paysages de Van der Meulen, toute une plaine au loin couverte de régiments, puis une ville assiégée, hérissée de bastions, avec, pour résister à l'assaut des fantassins, des redans et des contrescarpes.

Du capitaine Corneille nous possédons un portrait attribué au peintre Jean de Reyn, un élève de Van Dyck ; et par l'original de cette peinture, conservée à la Bibliothèque de Versailles, nous sommes amenés à reconnaître que c'était un fort bel homme et d'allure martiale ce premier des fils du poète, appelé Pierre comme son père et de telle sorte que, depuis toujours, il était pour l'aîné de tradition dans la famille. Sans doute fut-ce durant la campagne des Flandres, à laquelle il prit part sous les ordres du maréchal d'Aumont, qu'entre deux investissements de place, Furnes, Bergues ou Armentières, le capitaine de chevau-légers (qui n'était pas encore gentilhomme de la chambre du roi ; il ne le sera qu'en 1690, après la mort de son père) s'en alla à Dunkerque, où demeurait Jean de Reyn, se faire portraiturer, par l'élève de Van Dyck, en grand apparat, c'est-à-dire en veste de chamois bordée et galonnée d'or, la cuirasse d'acier bruni barrée d'une écharpe de soie blanche aux plis amples, épée à poignée bien chantournée, l'une des mains tenant avec assurance un bâton de commandement ; enfin, dans un équipage si reluisant que le pauvre poète, à qui revenait l'honneur de payer non seulement cet équipement de l'aîné, mais encore celui du cadet, n'était pas sans gémir, quelque fierté qu'il éprouvât de si beaux états de service, du poids de tant de dépenses. L'écho des plaintes que Corneille éleva, sous le poids de charges vestimentaires bien pesantes pour lui, est même parvenu jusqu'à nous.

C'est dans la lettre qu'environ 1683, de sa rue d'Argenteuil où depuis peu il résidait, il adressait à Colbert à propos de la pension que, depuis quatre ans, on avait omis de lui payer. « Je ne l'ai jamais méritée, disait-il par trop humblement ; mais du moins, Monseigneur, j'ai tâché à ne m'en rendre pas tout à fait indigne par l'emploi que j'en ai fait. Je ne l'ai point appliquée à mes besoins particuliers, mais à entretenir deux

fils dans les armées de Sa Majesté, dont l'un a été tué pour son service au siège de Grave ; l'autre sert depuis quatorze ans, et est capitaine de chevau-légers. »

Somme toute assez déchirante, cette supplique au grand ministre n'est jamais que la paraphrase de la pièce *au Roi sur Cinna* datée de 1677 :

J'en pleure encore un fils et tremblerai pour l'autre
Tant que Mars troublera ton repos et le nôtre...

Ce fils dont il s'agit là, et qui périt dans l'opiniâtre défense que le marquis de Chamilly, enfermé dans Grave, opposa sur la Meuse aux troupes du prince d'Orange, est le même que nous avons vu d'abord, sous M. de Créqui, se signaler au siège de Douai, puis, cinq années plus tard, participer aux côtés de son frère au passage du Rhin : épisodes que, chaque fois, le poète, empressé à faire alterner les exploits des héros de son théâtre et ceux de ses propres fils, ne laissa pas de célébrer de façon non moins insigne que Boileau lui-même l'avait fait en son épître :

De la maison du Roi, l'escadre ambitieuse
Fend après tant de chefs, a vague impétueuse,
Suit l'exemple avec joie, et *peut-être, grand Roi,*
Avais-je là quelqu'un qui te servait pour moi.

Pour le siège de Douai, antérieur de cinq ans et bien plus meurtrier, auquel Louis XIV lui-même participa, le lieutenant Corneille s'y engagea d'un élan si téméraire qu'il n'en revint que blessé fort grièvement au pied. Tellement satisfait à la fois qu'attristé de cette action, le père, toujours magnanime et glorieux, n'avait point hésité, ainsi qu'il le fera du passage du Rhin, à le peindre en vers :

Le plus jeune a trop tôt reçu d'heureuses marques
D'avoir suivi les pas du plus grand des monarques ;
Mais s'il a peu servi, si le feu des mousquets
Arrêta dès Douai ses plus ardents souhaits,
Il fait gloire du lieu que perça leur tempête :
Ceux qu'elle atteint au pied ne cachent point leur tête...

Le portrait gravé ou peint de ce second fils du poète nous manque. Si l'on veut bien se souvenir pourtant qu'avant d'être

officier le lieutenant Corneille avait été page dans la Maison de Nemours, on imagine que ce n'est pas sans quelque fierté que devait se présenter la physionomie d'un homme aussi jeune et doué de précoces mérites.

Avant qu'il ne vînt à Paris et tandis qu'il était encore à Rouen dans sa rue de la Pie, le poète, qui ne souhaitait rien tant que de voir son cadet faire son chemin dans le monde, avait prié Chapelain de vouloir bien intervenir en faveur du héros futur de Douai et de Grave. Avec sa bonne grâce accoutumée, Chapelain avait répondu « à M. Corneille l'aîné, à Rouen » (le 30 mars 1661) : « Aussitôt que mon indisposition m'a permis de sortir, j'ai vu Mme la duchesse de Nemours sur le dessein de lui faire agréer un de vos fils pour page... Sa réponse a été qu'elle serait bien aise de vous donner cette marque de sa bienveillance et du cas qu'elle fait de votre personne. » Née Élisabeth de Vendôme et mariée à Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours et d'Aumale, pair de France, la grande dame dont il s'agit est la même que Loret, le gazetier, félicita bientôt en effet (dans sa *Muse historique*) pour avoir bien voulu consentir, à la requête de Chapelain, à

prendre pour page
Un jouvenceau de Rotomage (1),
Parce qu'il est le noble enfant
De Corneille, esprit triomphant...

« De toutes les maisons princières d'alors, celle de Savoie-Nemours était fort riche, menait grand train, et, nous dit M. Dubosc, était une des rares qui avaient encore conservé de jeunes pages. » Enfin, comme le duc de Nemours, gentilhomme fort imprudent et bretteur, avait été occis du fait d'un coup d'épée que lui avait porté en duel le duc de Beaufort, c'était à la personne de sa veuve que se trouva attaché « le noble enfant » ou, si l'on veut, le « jouvenceau ». Ce second des fils de Corneille n'avait que dix-huit ans alors ; et c'est en 1664 seulement, à la mort de sa protectrice, qu'il revêtit la casaque et prit l'épée. Devenu lieutenant de cavalerie au régiment de Carcado, ce valeureux jeune homme se trouva, dix ans plus tard, au nombre des officiers enfermés, sous le commandement de M. de Chamilly (le héros des fameuses

(1) De *Rotomagus* : Rouen.

Lettres d'une religieuse portugaise), dans la place de Grave. Et, comme nous dit l'auteur du *Journal du siège* de cette place de guerre, cette action « est une des plus célèbres qui furent entreprises sous le règne glorieux de Louis le Grand », on imagine avec quelle vaillance s'y comporta un cavalier réputé déjà par tant de belles et heureuses prouesses.

Le malheur voulut pourtant qu'aux derniers jours de septembre (1674) l'ennemi attaquât avec une vigueur accrue et cela ne tarda pas à porter jusqu'au corps à corps un combat déjà meurtrier. Les pertes, sensibles du côté des troupes du prince d'Orange, ne le furent pas moins du côté de celles de M. de Chamilly. « Il n'y eut pas, poursuit l'auteur de la relation, un officier de Normandie et de Bourgogne qui ne méritât un éloge particulier. Il en fut de même des régiments de Saint-Louis et de Carcado. Malheureusement, ajoute l'historien anonyme de cette chaude affaire, « Corneille, lieutenant de cavalerie, qui était venu volontaire, fut tué aussi bien que Montvallon, lieutenant de Bourgogne, et Bellot, lieutenant de Normandie ».

On laisse à penser la détresse que ce fut, dans la demeure de la rue des Deux-Portes, aussitôt que le poète et sa femme apprirent cette nouvelle si terrible pour eux. En ce temps-là, Corneille avait soixante-huit ans. Parvenu à cet âge, il avait connu bien des revers, essuyé bien des bourrasques. Robuste comme l'un de ces chênes de son pays que ne peut ni courber ni briser la tempête, il avait résisté ; même la mort de Charles, le troisième de ses fils, son préféré peut-être, survenue sept ans auparavant, n'avait pu l'abattre ; et maintenant, c'était celle de son « noble enfant », de son joli « page » ! Pareils deuils, assure Mme de Sévigné, étaient arrivés à M. de La Rochefoucauld. C'est, lors de la campagne du Rhin, quand il advint à l'auteur des *Maximes* de perdre à la fois plusieurs de ses fils. « Cette grêle est tombée sur lui en ma présence », écrit la marquise. C'était chez Mme de La Fayette. On ne peut imaginer la peine que ce fut, et, bien qu'il s'efforçât de se montrer toujours impassible et toujours fier, M. de La Rochefoucauld laissa aller, ce jour-là, un torrent de larmes. De même le grand tragique d'*Horace*. En vain se raidit-il ; son cœur, jusque-là contenu, creva de chagrin. Qu'on relise l'*Épître au Roi*, que Corneille publiera trois ans plus tard (1677), où se lisent ces

mots poignants, cités plus haut et qui trahissent sa peine : « *J'en pleure encore un fils...* » ; et sans doute comprendra-t-on qu'après tant de coups assénés, de deuils successifs, l'auteur de *Suréna, général des Parthes*, n'ait plus trouvé d'apaisement que dans la prière, de recours qu'en Dieu.

IV

LES VOYAGES NORMANDS
CORNEILLE ET SES FILLES

Entre temps pourtant l'avaient occupé bien d'autres faits domestiques. Tout n'est pas que deuils au monde ; il y a aussi les joies. Et quelle joie est plus vive, pour un vieux Normand, que de monter en un coche, retourner vers sa terre natale et respirer un peu l'air de son pays ? Quand il s'agit d'épousailles et de jolis visages à marier, cela, surtout pour un homme d'âge sensible encore aux attraits de Psyché, devient une fête du cœur, un plaisir et un repos de l'esprit.

Pour lors, l'on était en 1673, au début de l'un de ces printemps qui poudrent à frimas de la neige des fleurs jusqu'aux pommiers et aux amandiers. A ce moment-là, les bois-taillis piqués d'églantines, au flanc des coteaux de la Seine et de l'Eure, ont aussi leur poussée de jeunesse, les anciens marronniers, les vieux chênes. Et justement c'est à l'un de ces arbres, d'une rusticité un peu drue, vivace et généreuse, que M. Maurice Donnay compare Pierre Corneille assez occupé, durant les saisons précédentes, de la femme de Molière. Cet intérêt s'était éveillé lorsqu'avec ce dernier et Quinault ils se mirent à faire répéter Armande dans la fameuse tragédie-ballet qu'ils avaient composée en commun. Elle y était exquise en Psyché ; et, dit M. Maurice Donnay, « comme j'aime ce vieux poète qui flambe à soixante-quatre ans pour son héroïne ! Il me rappelle ces marronniers qui ont une seconde floraison... et dressent vers le ciel bleu leurs thyrses blancs et roses. »

Psyché datant de 1671, ce n'est plus soixante-quatre, mais soixante-six ans que compte Pierre Corneille durant l'année qui nous occupe. Sauf la mort de Molière, qu'il n'apprit pas sans chagrin, c'est, pour lui, la dernière belle année qui

commence, une année où il a ses fils encore vivants et bien à lui, celle où il est loué et honoré et toujours ce grand poète qu'au dire de Perrault un artiste de Florence, dans la décoration d'un meuble qu'on offrit jadis au cardinal Mazarin, avait fait figurer à côté d'Homère, de Virgile, du Tasse, parmi les plus grands. Au milieu de cette satisfaction, de cet apaisement, un seul point sombre peut-être occupe ses pensées : depuis le début de février, à l'Hôtel de Bourgogne on joue selon lui un peu trop *Bajazet*, un peu trop *Mithridate*. Ç'avait été, nous dit Jules Lemaitre, « au grand applaudissement de la ville et de la cour », mais ce n'avait pas été à l'approbation de Pierre Corneille : et, fort à propos, dans l'un de ses récits de *la Vieillesse d'Hélène*, Jules Lemaitre nous fait voir notre tragique, « durant cet été de 1673, réfugié à Rouen dans sa maison de la rue de la Pie ». Il nous dit que le grand Normand y vit seul, avec sa nièce Marie « venue demeurer avec lui et tenir son ménage ». La seule diversion à cette monotonie est la visite d'un jeune avocat au Parlement de Rouen, épris de la nièce, et qui, pour lui faire sa cour, vient lui lire en cachette, sur un banc du jardin, l'une ou l'autre de ces tragédies de Racine, ce qui manque d'ailleurs à faire rompre le mariage, l'oncle, comme par mégarde, ayant surpris cette lecture ; cependant, devant les larmes de Marie, le vieillard apitoyé pardonne : la noce aura lieu.

En écrivant ce conte ingénieux et qui n'est imaginé qu'en partie, Jules Lemaitre s'était bien souvenu que Corneille, en cette année 1673, maria quelqu'un de sa famille ; seulement, c'était de sa fille, appelée également Marie, non de sa nièce, qu'il s'agissait. Veuve depuis 1668 de son premier époux, Félix du Buat, tué par les Turcs au siège de Candie, Marie, bien qu'elle eût passé la trentaine, était un fort beau parti, et, des trois filles de Corneille, celle qui aimait le mieux le monde et le mariage.

Retirée depuis son veuvage en compagnie de son jeune fils, Gilles-Benoît du Buat qui sera un jour religieux théatin dans cette terre des Ligneries sise, non loin de Mesnil-Imbert, dans la généralité d'Alençon, elle y avait lié connaissance avec Jacques-Adrien de Farcy, lequel, en cette généralité, exerçait les fonctions de conseiller du Roi et de trésorier de France. Un mariage devait être l'aboutissement de ces assiduités de

bon voisinage ; et c'est pourquoi, dans son livre si nourri de faits, *Pierre Corneille intime*, M. Armand Le Corbeiller n'hésite pas à nous montrer Pierre et Thomas Corneille, ai i que leurs femmes Marie et Marguerite de Lampérière, voire les enfants de Thomas, s'en allant prendre place, rue Pavée Saint-André des Arcs, dans la voiture de poste à huit chevaux et trois postillons qui, plus loin qu'Argentan et Vimoutiers, devait par toute sorte de capricieux et frais détours, au long des *valleuses* boisées et fleuries de la Dives et de la Toucques, les amener en plein pays bas-normand.

A cet effet, il n'y a pas de beaux atours que n'aient revêtus les uns et les autres ; et même « les sages Messieurs Corneille », affublés d'habits de drap de Hollande, cravate de dentelle et canne à poignée d'argent, sous leur large manteau de camelot doublé de jaune, coiffés de chapeaux de demi-castor, présentent ce ton cossu, ce maintien solide des voyageurs de la bonne bourgeoisie. A la pensée de revoir une fois encore ces pays que tous deux connaissent bien, ils ont le cœur en fête, échangent des propos et des sentences, rappellent des proverbes du terroir, et comme ils sont, l'un et l'autre, natifs de ce sol, qu'à l'exemple des pommiers de leur pays, ils en sont les fils drus et robustes, les voilà partis, durant que les roues tournent et que les chevaux font feu des quatre fers, à parler tout au long de la chose normande.

« Il aimait la terre en vrai provincial qu'il était », nous dit M. Gustave Reynier en nommant Thomas Corneille ; et pas moins ne la chérissait M. Corneille l'aîné. Si peu loquace à l'ordinaire, il fallait voir que, ce jour-là, tandis que par les vitres du coche le venaient envelopper tous les parfums du printemps, le visiter la senteur et la sève des prairies et des garennes, le poète admiré se laissait aller à revivre un peu ses belles années, celles où, dans ses habits déjà antiques, il parcourait seul ou bien en compagnie de son père, le maître des Eaux, lui-même suivi de ses verdiers et officiers de chasse, les grands massifs boisés de Roumare et de Rouvray. Les contes surtout que les uns et les autres lui faisaient par tradition sur l'état de ces forêts du temps des guerres de religion lui revenaient en mémoire : et là, durant ces lointains âges, n'étaient que bêtes noires ou rousses et même des loups et louves en quantité si grande « qu'un seul individu, en 1523,

en apporta cinquante têtes au Parlement de Rouen, qui ordonna de les lui payer à raison de dix sols pour chaque loup et de cinq sols par louve ». Et de cet épisode il s'était souvenu dans ses tragédies quand, à plus d'un passage, il avait fait voir un Don Sanche, un Persée, occupés d'exploits cynégétiques hardis et même téméraires.

Ces choses et d'autres et les souvenirs de Petit-Couronne, autant que ceux de son père, le forestier en la vicomté de Rouen, enfin de son aïeul du côté maternel, François Le Pesant de Boisguilbert, « noble homme » et chasseur intrépide lui aussi, occupent ses pensées. En songe, il revoit « la maison manante », c'est-à-dire celle où l'on reste à demeure, au tournant de la Seine, face aux frondaisons de la forêt de Roumare ; et Val-de-la-Haye, et la *Cavée-aux-rossignols* où, tant de fois, il se divertit, plutôt que des loups et du gibier, à rêver de ses amours. Car son génie est tel que des phantasmes parfois l'occupent et le caprice des rencontres. « Il a, disait Molière, en parlant de Corneille, un *lutin* qui vient de temps en temps lui souffler d'excellents vers... », un esprit des eaux et des forêts, enfin, dirons-nous, une sorte de Puck à lui et tout Normand, cousin de celui d'Angleterre, capable parfois de lui dicter de ces comédies fantasques où il y a des Clitandres, des Dorantes, des Clindors si amoureusement disposés à plaire à toute sorte de Clarices, de Célidées, de Lyses :

Ah ! que je t'aimerais s'il ne fallait qu'aimer
Et que tu me plairais, s'il ne fallait que plaire !...

La dernière de ces belles et jeunes princesses de fiction, de ces héroïnes du Tendre à laquelle Corneille, il y a peu, murmura de ces fadeurs est une fille de Grenoble assez audacieuse, appelée Mlle Serment, qui le fut relancer jusqu'en son logis, se jeter à ses genoux et baiser humblement cette main qui crayonna

L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Car tel est le prestige exercé par les poètes que, même en leur vieil âge, les viennent visiter les Muses. Celles qu'on vit aux Ligneries, aux noces du sieur de Farcy et de Marie Corneille toutes en habits craquants de soie, bonnets et collerettes empesés et repassés au fer, étaient rougeaudes, de bonne mine,

et du nombre de ces « filles de Normandie » que le vieux Vauquelin de La Fresnaye, Normand lui aussi, avait célébrées en son temps :

> Nous sommes filles de village,
> Les plus belles du voisinage...

Cette demeure des Ligneries, les « sages Messieurs Corneille » la parcoururent en ses appartements et la visitèrent en ses dépendances : là, comme à Petit-Couronne, étaient la porte charretière et le montoir pour les cavaliers, là le verger et la mare aux canards, un peu plus loin l'abreuvoir, le puits avec sa margelle, un fournil pour le pain, le colombier en élévation, enfin le cellier pour le cidre.

Un satiriste du nom de Claveret, parlant du cidre tout justement, avait fait autrefois, dans un pamphlet assez sot, grief à Corneille de ce qu'accoutumé à user de ce breuvage, il était de ceux qui « s'enivrent facilement lorsqu'ils boivent du vin ». L'auteur d'*Horace* et de *Médée*, à ce repas des épousailles de sa fille, auquel se rassembla toute sa parenté, eut beau goûter de l'un et de l'autre ; il ne s'enivra pas et fit bonne contenance. A l'instant du contrat, qu'on s'en alla signer chez le tabellion, chacun un peu comiquement fit sonner ses particules ; le marié d'abord, sieur de Farcy, qui se dit sieur de l'Isle, assez pompeusement ; sa femme, qui signa : *de* Corneille ; enfin, Corneille en personne, qui tint à se qualifier sieur d'Hauville ; mais en souriant sans doute et raisonnant assez comme le héros de *Don Sanche* :

> Se pare qui voudra des noms de ses aïeux,
> Moi, je ne veux porter que moi-même en ces lieux...

Ainsi, au second mariage de Marie, fort dignement et gaiement se passèrent les choses. Cinq années environ avant cette date, il en avait été de même, mais à la gaieté près, tandis que, sous un ciel gris et par un vent d'orage (*Année venteuse, année pommeuse !* répète un vieux dicton de Normandie), M. Corneille l'aîné était accouru de Paris à Rouen pour assister, au monastère du Sang-Précieux chez les Dames dominicaines, à la profession de Marguerite, la seconde de ses filles.

Il faut dire que cette communauté, établie au faubourg

Cauchoise, devait sa principale raison d'exister aux libéralités de Mme de Nemours, cette même princesse si bienveillante aux enfants de Corneille et que l'on vit choisir comme page le second des fils du poète. A peine admise comme élève dans le pensionnat dépendant de ces religieuses, Marguerite, toute jeune fille encore, avait senti s'éveiller en elle la vocation. Elle accomplit d'abord un noviciat fort édifiant, puis, avec l'assentiment de ses parents, décida de prononcer ses vœux. La cérémonie se fit aux premiers jours de mai. L'on ne sait si la mère de la professe et sa sœur Magdeleine, celle qui sera un jour bénédictine, accompagnèrent, dans ce pieux voyage, M. Corneille l'aîné. Ce qui est certain, est que ce dernier, suivi de son beau-frère, François Le Bovyer de Fontenelle, mari de sa sœur Marthe, se transporta chez M. Cavé, notaire à Rouen ; et, là, fut passé l'acte aux termes duquel Pierre Corneille, « écuyer, ci-devant conseiller et avocat du roi aux sièges généraux de la Table de marbre du Palais à Rouen », décidait de faire don, à « ladicte Marguerite *de* Corneille, sa fille, à présent dicte sœur de la Saincte-Trinité », — et cela afin d'assurer sa subsistance, — d'une somme annuelle et viagère de 300 livres tournois de rente, hypothéquée sur ses terre et maison de Petit-Couronne. En foi de quoi, à côté du poète et de son notaire, signa elle aussi la Révérende Mère Anne Hérisson, « dicte de Saint-Hyacinthe », prieure de la communauté.

Un temps viendra plus tard et bien près de sa fin (ce sera en 1683) où, devant la même mère et la Révérende Mère Anne-Marie de Pestel, dite sœur Victime du Verbe Incarné, Corneille signera un contrat nouveau lui permettant de racheter, moyennant une donation de 3 000 livres, les 300 livres tournois de pension annuelle si onéreuses pour lui. A cet effet, notre tragique ira jusqu'au sacrifice le plus grand, le plus total, jusqu'à vendre au chirurgien Dominique Sonnes son vieux logis rouennais de la rue de la Pie, « ladicte maison... assise en la paroisse Saint-Sauveur, le tout avec dépendances, moyennant une somme de quatre mille trois cents livres », dont le poète reçut le montant « en louis d'argent et monnoye ayant cours au prix du Roy ». Ainsi, avant que la mort le saisît, le poète dispersait ses biens ; et même son domaine de Val-de-la-Haye, face à Petit-Couronne, dans la forêt de Rou-

mare, il en faisait cession, moyennant annuités, à certain marchand boucher du nom de Chouard, ledit marchand s'engageant au surplus à faire réparer non seulement le pignon de la demeure désignée, mais en outre à faire planter « douze arbres tant pommiers que poiriers » audit Val-de-la-Haye. Ainsi, sur cette note agreste, s'achève ce chapitre ; mais on aime à penser qu'aux basses messes que Marguerite, en religion sœur de la Sainte-Trinité, ordonna que l'on célébrât plus tard en sa mémoire, fut associé le nom glorieux et généreux de son père.

V

DERNIERS JOURS DE CLÉOCRITE. SON ANTIGONE

En ce printemps de 1683, il y a deux années déjà que les sages Messieurs Corneille, abandonnant la rue de Cléry, vinrent habiter, à peu de distance l'un de l'autre, mais séparés cette fois, l'aîné Pierre en un vieux logis (ancien couvent de Bénédictines) sis rue d'Argenteuil, sur la butte Saint-Roch ; le cadet à deux pas de là, dans une voie étroite appelée du Clos-Georgeau, joignant d'une part la rue Sainte-Anne, de l'autre la rue Traversière (aujourd'hui Molière), vers le lieu dit *Terrain aux-moulins*. Mais, depuis le nivellement de la Butte, sise entre les deux grands édifices, l'un civil, le Palais-Royal, l'autre religieux, Saint-Roch, dus à Jacques Le Mercier, rien ne subsistait de ces moulins agrestes ni des maisons des meuniers. Cependant, en remontant un peu la rue Sainte-Anne, entre celles des Orties et des Moineaux, là où se dressa depuis la *Fontaine des Amours*, se voyaient encore des *Petits-Champs* moitié potagers et moitié jardins qui donnèrent son nom à l'une de ces voies.

Selon son humeur du jour, Thomas Corneille, lorsqu'il lui arrivait de quitter le Clos-Georgeau pour se rendre rue d'Argenteuil, au domicile de son frère aîné, empruntait l'une ou l'autre ; mais tout aussi bien, il eût pu le faire par la petite rue de l'Évêque, la maison où logeait notre tragique, aujourd'hui démolie, offrant deux issues. Soit que l'on pénétrât par l'une ou l'autre des portes, l'on accédait à la cour pavée intérieure, bordée de murs, étroite et quelque peu humide, au

fond de laquelle on devinait, dans un demi-jour assez avare, un escalier tournant éclairé de basses fenêtres sur le rebord desquelles végétaient çà et là d'humbles pots d'œillets et de basilic ; enfin, dans l'ensemble, l'aspect d'un de ces logis parisiens sans beaucoup de ciel ni beaucoup d'air tels que Balzac plus tard en décrira avec ces teintes de mélancolie qui incitent l'âme au repliement intérieur, à la recollection un peu tendue des sentiments et des pensées.

Les fenêtres du logis dans lequel M. Corneille l'aîné s'était retiré, loin du monde, en compagnie de sa femme et de la dernière de ses filles, la dévouée Magdeleine, ouvraient au second étage d'un petit pavillon adjacent dominé d'un toit à auvent et campé sur des poutres qui en soutenaient l'édifice. Dans sa poésie des *Bonnes femmes*, baignée elle-même de lumière modérée, Ducis a voulu imaginer ce que pouvait être, par un jour d'hiver, l'aspect de cet intérieur d'un bourgeois normand, exilé loin de son jardin « herbager » des Andelys, de son jardin « feuillé » du Val-de-la-Haye, dans un quartier ancien de Paris, sur une cour silencieuse que le carillon de Saint-Roch venait seul, aux heures des offices ou le soir au moment de l'Angelus, animer un peu. En pénétrant dans cette pénombre, écrit Ducis, un rayon bien pâle de soleil

éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier coup d'œil frapperait.
Le luxe antique on y verrait :
Le fauteuil à bras, dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire.
Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire ;
Sur la table et la serge noire,
Sa large Bible s'ouvrirait...

Ducis oublie l'*Imitation* à laquelle recourait à chaque instant le grand poète et dont il continuait à mettre en vers français les pages d'une élévation et d'une effusion pures et séraphiques. Et là, dans ce déclin d'une vie toute sobre en ses contours et sa ligne droite, est l'image ressemblante d'un homme qui ne trouvait plus de consolation qu'en Dieu et dont

l'activité, en dehors des ultimes compositions presque toutes dévotes qui sortaient de sa plume, ne se livrait à rien d'autre, selon son frère Thomas, qu'à « l'usage des sacrements » et la « récitation du bréviaire romain ».

Dans cette eau-forte à la Rembrandt, qu'imagine par *obscur* et par *clair*, en nommant son compatriote, le normand, d'Aurevilly, le monde et ce qu'il appelle la gloire n'avaient guère d'accès. « Retranché dans son cabinet », écrit l'abbé d'Olivet, Pierre Corneille, dont les habitudes étaient restées précautionneuses, sans faste et pour tout dire provinciales, n'entr'ouvrait sa porte qu'à des parents sûrs, des amis éprouvés : le P. de La Chaise, confesseur du Roi, Michel Bicheur, prêtre « en l'église paroissiale de Saint-Roch », l'excellent Santeul, religieux de Saint-Victor, l'abbé Tallemant, Boursault malgré l'oubli qui vient fidèle au grand homme, et des Normands, beaucoup de Normands (dont les messieurs Lucas, l'un le marchand rouennais, l'autre le rhétoricien) viennent visiter leur maître et compatriote, celui qu'avec Mme de Sévigné, d'un accent aussi filial qu'affectueux, ils nomment entre eux le « vieil ami Corneille ». Mais au cœur de ce « vieil ami », rien ne va aussi droit que l'amour d'un frère si constamment dévoué, attentif à tout ce qui peut éviter des froissements à son aîné, atténuer ses chagrins, ses désillusions. Est-ce qu'entre eux deux, bien qu'ils fussent maintenant un peu séparés, ce n'était pas comme au temps de la rue de Cléry ou de celle des Deux-Portes, toujours à la vie et à la mort, toujours la « parfaite union » ?

Alors que, sauf sa fille Magdeleine, qui s'était attachée à soigner ses parents vieillissants, Pierre avait ses enfants dispersés, Thomas, pour distraire un peu son aîné, lui amenait les siens ; enfin, bien que le succès l'obligeât sans cesse à produire, il n'hésitait pas à venir lui-même s'asseoir au foyer de son frère, rue d'Argenteuil, à « l'entretenir, nous dit M. Gustave Reynier, des nouvelles du jour et lui parler de ce théâtre dont le vieillard ne pouvait, d'un seul jour, détourner ses pensées ». Et quelles nouvelles à vrai dire pouvaient, dans l'isolement où il vivait, être mieux accueillies de l'auteur d'*Œdipe* que celles que lui apportait ce frère, du théâtre de la rue Guénégaud où jouaient pour lors les Comédiens français ?

Un jour, c'était *le Cid* que représentaient ceux-ci, un autre *Nicomède* ou *le Menteur* ; mais aucun succès, durant la fin de 1682 et le commencement de 1683, n'égala pour Pierre Corneille la reprise d'*Andromède* jouée pour la première fois en 1650, en présence, disait le Prologue, « du plus jeune et du plus grand des Rois ». Ce roi-là, qui n'était lors de la première représentation qu'un roi pour ainsi dire enfant, était devenu, en l'espace de six lustres, le souverain le plus puissant, le plus redouté de l'univers. Il y eut donc à remanier un peu le Prologue ; ce que fit le poète, d'une plume qui retrouva, en cette circonstance, un peu de son inspiration ; ce dont le Prince, — en attendant que la reprise de *la Toison d'or* vînt ajouter à tant de fastes dramatiques, — se trouva charmé au point que M. Corneille l'aîné se vit porté de nouveau, sur les états du Secrétariat des Finances, pour une annuité de 2000 livres. Cela, joint aux divers droits d'auteur recueillis par le poète, en dépit d'une légende maintenant détruite et qui représenta trop longtemps Corneille comme pauvre et méconnu, ne fut pas sans faire pénétrer quelque rais de lumière dans ce logis un peu morose et que n'égayait guère la pauvre Mme Corneille retombée en des faiblesses d'où l'avait tirée à peu près jadis, à défaut de médecin, certain empirique du nom de Jean Aubry, habile homme domicilié à Paris, faubourg Saint-Germain, au logis de la *Teste noire*. Mais pour ce rayon, — dont nous parlons, — un peu doré de la gloire, il ne fut pas le seul, en ce printemps heureux, à venir réchauffer le poète vieillissant. Vers le même temps parvenait en effet rue d'Argenteuil, du fond de la généralité d'Alençon, la nouvelle de la naissance de Françoise, la fille de Jacques de Farcy et de Marie Corneille. Ainsi le vieil arbre normand, maintenant plus que septuagénaire, donnait encore des surgeons et des pousses neuves ; car tel est le génie cornélien que la vie elle-même s'y développe parallèlement aux travaux et que les enfants et les petits-enfants, les neveux et les nièces s'y rassemblent, malgré le nombre des ans, autour du père vénéré, de l'aïeul ou de l'oncle.

Aussitôt le début de l'an 1683, si manifestement heureux à notre tragique, s'affirmèrent une fois de plus, dans l'ordre patriarcal, les sentiments si profondément familiaux de Corneille. C'est quand il consentit, revêtu de ses habits d'un autre

âge et toujours appuyé sur sa canne à pommeau d'argent, à paraître devant maîtres Clément et Pavyot, notaires au Châtelet de Paris. C'était afin de signer, à côté de Thomas, au contrat de Marthe Corneille, la fille de ce dernier, laquelle, en justes noces, épousait le valeureux Louis de Marsilly, capitaine au régiment de Varenne-Cavalerie. Cet officier, d'une grande bravoure, est le même que nous avons vu au siège de la place de Grave blessé si grièvement, durant qu'à ses côtés tombait, mortellement atteint, le lieutenant Corneille; si bien qu'en ce nouveau neveu le poète en cheveux blancs retrouvait quelque chose de ce fils qu'il avait perdu et longtemps pleuré.

Du contrat rédigé, lors de ces épousailles, par-devant les notaires du Châtelet, il appert qu'outre les deux poètes et leurs femmes, enfin Marthe la nouvelle épousée et son mari Jacques, « furent encore présents Pierre Corneille, capitaine aux chevau-légers, et damoiselle Magdeleine Corneille, cousin et cousine paternels et maternels » de la nouvelle Mme de Marsilly. M. Gustave Reynier, qui recopia l'acte dûment signé et paraphé de tous les Corneille, rassemblés ce jour-là, ne laisse pas d'ajouter : « La Magdeleine dont il s'agit (dans la rédaction du contrat) ne peut être que *la fille du grand Corneille jusqu'ici restée inconnue* ». Quelque étonnant que cela paraisse, les biographes et même Taschereau, qui dressa cependant un arbre généalogique aussi complet que possible de la descendance de l'auteur du *Cid*, n'avaient jamais indiqué il est vrai qu'à côté de Marie, remariée à M. de Farcy, et Marguerite, entrée aux Dominicaines de Rouen, il existât une troisième fille de Pierre Corneille et de Marie de Lampérière.

Grâce aux documents exhumés en 1922 des archives des Bénédictines du Saint-Sacrement de Rouen et pieusement publiés par l'abbé Reneault, il résulte cependant et de toute évidence que non seulement Magdeleine, appelée beaucoup plus tard à terminer ses jours dans le cloître, exista réellement, mais qu'encore elle se montra, jusqu'à la date de sa prise de voile survenue en 1717, d'un dévouement inlassable envers son père d'abord, ensuite pour tous les siens, après la mort du poète illustre, retirés aux Andelys. C'est là, en effet, dans cette ville des Andelys, que la veuve du grand poète ira mourir

en 1693, là aussi que Thomas, devenu vieux et aveugle, expirera à son tour, en 1709. « Et, nous dit Auguste Dorchain, c'est sa nièce Magdeleine, restée vieille fille et retirée auprès de lui, qui fermera ses yeux éteints comme elle avait fermé, sous le même toit, ceux de sa mère : ainsi par cette Antigone, l'union parfaite des deux frères et des deux sœurs aura, en quelque sorte, dépassé la mort même des deux sœurs et des deux frères. »

Dans son édifiante monographie, l'abbé Reneault assure que, bien avant d'avoir pris en religion le nom de sœur Marie-Magdeleine-Angélique de la Miséricorde, Magdeleine Corneille avait manifesté les sentiments de la plus absolue et parfaite piété ; même l'obituaire de la Congrégation des Dames bénédictines de Rouen va jusqu'à nous dire que, bien avant qu'elle se consacrât à Dieu, Magdeleine « vivait d'une vie plus retirée que les solitaires ». Elle avait, ajoute le même recueil, acquis le don parfait de l'oraison dont elle faisait cinq à six heures par jour. C'est ainsi qu'elle entretenait dans son âme le désir de se consacrer à Dieu dans l'Institut des religieuses du Saint-Sacrement. » « Son père, ajoute l'abbé Reneault, lui avait fait lire l'*Imitation* » ; c'est sous ses yeux enfin qu'il s'était livré, de tout l'élan de son esprit, à la transcription en vers français de cet écrit tout baigné de lumière céleste et transfiguré de l'amour de Dieu ; aussi bien Magdeleine, jusqu'en cette nuit du samedi 30 septembre au dimanche 1er octobre 1684 où le poète s'éteignit, fut-elle cette Antigone dont il est parlé.

Encore que, dans un *Avis au lecteur* qui précède sa tragédie d'*Œdipe*, Corneille ait écrit à contre-sens que, dans une pareille pièce, « l'amour n'a point de part ni les femmes d'emploi », jamais on ne vit, tout au contraire, de témoignage plus éclatant de l'amour filial ni d'emploi plus généreux du dévouement féminin que ceux dont la future sœur Marie-Magdeleine de la Miséricorde donna à ce moment l'exemple. A la vérité, cette mort Pierre Corneille s'y préparait depuis longtemps ; non seulement par sa traduction des livres pieux, par cet usage constant des sacrements dont nous parla son frère Thomas, mais aussi par les autres actions ou mortifications auxquelles depuis longtemps il s'astreignait. Et c'était jusqu'à vouloir anéantir des essais par trop empreints encore de l'intérêt qu'il porta, jusqu'aux derniers temps, aux choses du

théâtre, voire jusqu'à détruire des vers d'amour qu'en sa jeunesse il avait écrits pour Mme Du Pont (Catherine Hue); car telle était sa soif de pureté qu'il n'y avait rien qu'il n'entreprît, en ce moment, pour dépouiller l'homme profane et retrancher de sa vie tout ce qui, de près ou de loin, pût revêtir l'apparence du péché.

Averti par le P. de La Chaise de l'état d'affaiblissement extrême dans lequel, peu de jours avant le début d'octobre, se trouvait réduit le poète éclatant de *Cinna*, d'*Horace* et du *Cid*, Louis XIV fit porter rue d'Argenteuil, par le fidèle Bessé de La Chapelle, son Intendant des Beaux-Arts, une somme de deux cents louis d'or. C'était, nous dit Racine en succédant l'année suivante à son grand rival à l'Académie, « deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance ». Dans cet état, ce poète illustre trouva assez de force encore pour mêler aux louanges de son Dieu celles de son Roi. Puis, entouré des siens, par une nuit froide d'automne, il expira. Le hasard voulait que, pendant ce temps-là, sur les tréteaux de la scène de la rue Guénégaud, les comédiens du Roi répétassent de nouveau *Psyché*, la comédie-ballet dans laquelle, devenu un homme d'âge déjà, il avait exprimé tant d'amour frémissant. Mais sa Psyché idéale, cette âme de son âme dont, jusqu'au dernier souffle, il éprouva le bienfait et reçut les soins, ce fut cette pieuse fille, cette dévouée Magdeleine appelée, sous l'habit de Saint-Benoît, à le rejoindre un jour en Dieu.

EDMOND PILON.

IPHIGÉNIE

Mrs Kilkelly, comme chaque matin, revenait de l'église. Elle poussa, comme chaque matin, la porte de derrière, et entra. Qu'il faisait beau ! Le gazon ras luisait lustré comme un tapis de Chine, et, au centre, dans un menu parterre ovale, les giroflées tiraient leur feu d'artifice or et roux. Ses pas firent crier le gravier de l'allée ; elle entendait, dans le jardin contigu, travailler le voisin : il s'arrêta et, les coudes appuyés sur le mur bas :

— Joli temps ! Qu'en dites-vous, Mrs Kilkelly ?

Il clignait, comme blessés par l'excès de lumière, ses yeux gris un peu fatigués.

— C'est vrai, dit-elle, un temps radieux.

— Et favorable aux plants ! Votre massif n'est que flamme. Vous pouvez en être fière.

— Moins que vous, il me semble. Car sans vous Mr Fitz-Gerald...

— Oh ! ne parlons pas de cela, je vous prie. Voulez-vous que je vienne pour les rosiers, dans l'après-midi ? Sur les six heures ? Le moment vous va ? Entendu, Mrs Kilkelly, à ce soir.

Un aimable homme, en vérité, que ce Gerald Fitz-Gerald. Toujours plein d'attentions, d'égards. Toujours un mot gracieux au bord des lèvres. Un tel voisin, c'était une chance. Elle se déshabillait maintenant dans sa chambre, enlevant son renard argenté, qui, après des années, faisait encore figure, et ses gants de daim gris. Elle les plia dans leur boîte, mais il fallait qu'ils fissent la saison : ils coûtaient quinze et six. Et devant la psyché, sans trop savoir pourquoi, elle gardait un sourire vague. La sainte communion lui laissait tou-

jours après elle cette rêverie paisible, sinueuse et triste : à tout prendre, agréable. Et, s'examinant au miroir, elle sentait pour elle un peu de complaisance, un peu d'indulgence railleuse, un peu de pitié aussi... Elle avait encore les lourds cheveux fauves de sa jeunesse et, dans leur masse, encore ces mèches éparses de sombre cuivre ; mais déjà, au-dessus des oreilles, perçaient çà et là quelques fils blancs, et elle ne leur en voulait pas, grand Dieu non, elle les accueillait de grand cœur.

« Une vieille femme... » se dit-elle mentalement, avec un sourire qui, à son insu, démentait sa pensée. Car elle se rendait cette justice, aussi : elle était une de ces blondes qui durent ; bien avant vers la cinquantaine, avec ses dents intactes, ses beaux yeux tendres, ce doux visage clair, cette minceur élégante et jeune dans un tailleur bien coupé, elle était encore mieux que plaisante à voir ; et d'en avoir conscience elle tirait un petit contentement. Dans ce teint immaculément pur, l'épiderme était si ténu que sous les paupières il en prenait une transparence mauve et qu'autour la peau délicate des tempes se criblait de menues taches de rousseur. N'eût été le fin réseau, à peine visible, qui s'étoilait à la commissure des yeux, elle eût cru voir encore, derrière ce visage las, monter un autre visage, tant la ressemblance était vive, mais celui-là resplendissant, regorgeant de vie neuve, le visage de Sheila, blanche et blonde comme elle, et qui avait vingt ans... Et maintenant, le sourire de Mrs Kilkelly bénissait les rides de commencer à poindre.

Mrs Kilkelly descendit déjeuner au *breakfast room*, dans le sous-sol, auprès de la cuisine : c'était bien peu souvent, seulement quand elle avait du monde, qu'elle faisait mettre le couvert là-haut ; et d'ordinaire salle à manger, salon, intacts en leurs acajous polis, leurs sièges de pur style Hepplewhite, gardaient leur air d'attente correcte et vaine, leur vide miroitant. Minnie, la vieille bonne, tout en servant toasts au beurre et miel, — sa maîtresse, le matin, ne voulait rien de plus, — maugréait contre le jardinier : un fainéant, ce Ned, et qui saignait madame, et difficile à nourir, encore ! Mrs Kilkelly, distraite, répondait un peu au hasard. Et, pourtant, c'était vrai qu'il coûtait cher, cet homme : huit shillings la journée ! Il fallait bien le prendre une fois la semaine : elle ne pouvait pas, tout de même, se mettre à pousser la ton-

deuse ! Mr Fitz-Gerald, avec sa bonne pension, ses bonnes rentes, la lui baillait belle à la complimenter sur ses plates-bandes : pour ce que la dépense lui paraissait, à lui ! Mais l'esprit de Mrs Kilkelly n'était pas là : il errait ; où ? elle n'était pas sûre encore.

Son thé bu, elle remonta chez elle, avec une notion de manque, d'insatisfaction sourde. A quoi pourrait-elle bien employer son dimanche ? Elle ne trouvait pas. Inutile d'espérer Martin : après les confessions de la veille, tard dans la nuit, les offices du saint jour, il était trop loin, là-bas, dans sa montagne, pour, dans l'après-midi, faire un saut jusqu'à Dublin ; et quant à sa fille, elle ne pouvait aller la voir, les religieuses entrant justement en retraite aujourd'hui, pour les fêtes de Pentecôte. Des visites ? Des potins ? Ah ! que non ! Elle resterait ici, toute seule, à s'ennuyer. Elle s'ennuyait déjà, voluptueusement, rien qu'à sentir devant soi, en réserve, un grand après-midi vide où paresser, songer, rejoindre des ombres. Déjà elle était partie au fil d'une eau secrète. Elle retournait à cette peine qui dormait au fond d'elle et qu'elle eût aimé laissée dormir ; elle y retournait malgré elle par une pente invincible, comme à ces maux chroniques, à ces douleurs récurrentes qu'on enrobe de silence de peur qu'elles ne s'éveillent, et que parfois aussi on flatte comme de vieilles amies, on dorlote pour les assoupir encore.

Non qu'elle crût, Seigneur ! avoir lieu de se plaindre ! Le bon Dieu lui avait envoyé l'épreuve, comme à toute créature, mais plus encore montré de miséricorde. Les choses auraient pu être tellement pires ! Et quand elle comparait son sort à d'autres, sombrés dans le désespoir ou la honte, elle ne trouvait qu'actions de grâces. Une déception d'abord, oui, quand toute jeune, presque une enfant, le pauvre Gérard Kinsella ne pouvant l'épouser, était parti pour le Sud-Afrique... C'était si loin, tout cela, si effacé ! Pourquoi donc, aujourd'hui, cette poussière se ranimait-elle dans sa mémoire ? Mais, plus tard, cette union paisible avec Joe Kilkelly, un mari non pas très brillant, mieux : solide et même un peu raide, excellent chrétien, soucieux avant tout d'élever dans la foi sa famille ; sage, et pour qui elle n'avait qu'un reproche, c'est qu'il fût parti si tôt. Trois enfants : lourde charge, avec

la mince fortune qu'il lui laissait, responsabilité plus lourde encore. Et tout de même, avec l'aide d'en-haut, ils avaient grandi, marché droit, évité le piège qu'à toute heure la vie tend sous les jeunes pas : Martin prêtre, Agnès devenue la sœur Dominique, Sheila... Ah ! quelle manie cruelle remuait ce matin le passé engourdi ? Et si elle goûtait cette délectation incertaine et morose, était-ce donc qu'elle jugeait mieux, à présent qu'elle jugeait de plus haut, à présent que les choses étaient loin derrière, ordonnées, apaisées par la distance, et que tout était consommé ?

Car, enfin, elle aussi avait eu l'expérience de l'amour. Elle en connaissait les surprises : à dix-huit ans, quand elle s'était un beau jour découverte folle de Gérard Kinsella, et Gérard d'elle, est-ce qu'ils avaient eu le temps de se reconnaître ? Elle en connaissait l'amorce : aujourd'hui même encore, à être franche avec soi, n'était-elle pas flattée, — à son âge ! — de sentir autour d'elle flotter l'admiration muette, le regard mendiant de Mr Fitz-Gerald ? Non que cette passion lui tournât la tête, bien sûr ! Elle s'en amusait plutôt. Mais, allons, le cœur sur la main, n'en était-elle pas aussi un peu heureuse ? O vanité, faiblesse humaines ! Et de pitié, moitié pour lui, moitié pour elle, il lui reprenait un demi-sourire. Pauvre Sheila ! pauvres enfants ! Il leur avait manqué une chose : d'avoir vécu. D'avoir éprouvé que même de l'amour on revient, comme de toute misère humaine, le temps vous guérit... si vite ! Fièvre maligne, et rien de plus ; accès violent dont on s'étonne, à la convalescence, qu'on ait pu souffrir jusqu'à désirer la mort. Désirer la mort... Et pourquoi donc, mon Dieu ? Comme si l'on n'avait pas, dans une vie même courte, déjà le temps de se mourir plusieurs fois à soi-même ! Ce jeune Gérard qu'elle n'avait pas épousé jadis, il s'était enfui là-bas, aux mines d'or ; on n'en avait plus de nouvelles ; puis un jour on avait appris sa fin, morne et obscure, dans un soulèvement d'ouvriers noirs ; et maintenant, — c'était si loin, si loin ! — il lui semblait que ce destin trahi, cette mort injuste, elle n'y avait point de part, c'était une histoire mélancolique arrivée à d'autres, comme celles qu'on lit dans le journal... Mais à vingt ans, en cherche-t-on si long ? On sent, et rien de plus, l'hameçon fouiller la chair vive. Non, plus elle rêvait à ses enfants, plus elle leur trouvait d'innocence.

Mais aussi, pourquoi Dieu fait-il les filles des hommes si belles ? Cette flexible Sheila, la mère en ce moment la voyait exactement présente comme si elle eût passé devant ses yeux mortels. Qu'elle en avait d'orgueil, — d'orgueil puni, peut-être !... L'enfant rentrait, triomphante jeunesse, d'une partie de hockey, d'un bain glacé dans la mer d'Irlande, les cheveux fous, le regard plein de rire, et la bouche, sa fraîche bouche humide, entr'ouverte comme par la soif de vivre ; et elle était si blanche qu'entrant dans une pièce, c'était comme une lumière. Simple, avec cela, ne sachant pas qu'elle était belle, ayant cette foulée fougueuse des Victoires païennes, et cet air étonné, cet abandon ravi des toutes petites filles. Elle riait de bon cœur, et soudain, avec son humeur brusque et vive, elle était au piano, elle chantait une antique mélodie gaélique, et la voix de contralto, avec ses accidents graves qui prennent aux entrailles, faisait du lamento jaillir la millénaire, l'essentielle nostalgie. Confiante, elle n'avait point de secrets pour sa mère ; les deux femmes vivaient dans une intimité de sœurs. Un cœur gentil et tendre, large ouvert à toute la misère du monde. Et c'était bien ce qui l'avait perdue !

Car lui non plus (ah ! qu'elle l'avait haï, ce Donal Quinn, que de fois elle avait souhaité sa mort ! Mais à présent, avec le recul, elle lui rendait meilleure justice...), eh bien ! lui non plus n'était pas mauvais de nature, peut-être. Humain dans le métier, d'abord, aimé de ses clients, des confrères, des pauvres. N'ayant pas peur d'un verre, non, ni même, hélas ! de la série : les carabins, vous savez... Et si maintenant il fallait reprocher la boisson à un homme !... A peu près séparé de sa femme. Cette Irène Starkey, Sheila avait été étudiante au collège avec elle : une fille intelligente, certes, — elle enlevait toutes les premières places, — mais, dès ce temps, ambitieuse, froide, raide, enivrée d'elle-même, et qui gardait toujours une revendication, une aigreur, un grief. Avec elle, Donal n'avait pas dû avoir que du bon temps. Et s'il rentrait de plus en plus rarement à la maison, le soir, peut-être la faute n'en était-elle pas toute à lui. Ni toute à lui non plus, s'il se mettait à boire...

Sheila s'était promis de le tirer de là. Lui aussi, elle le connaissait du temps de l'Université. Un violent et un faible :

qu'il eût seulement confiance en qui le prendrait en main, on le mènerait en laisse avec un ruban : quelle jolie charité à faire ! Mrs Kilkelly se rappelait un soir où, l'équipe de rugby irlandaise ayant battu l'Écosse, elle avait, pour le thé, toute cette jeunesse, une douzaine de filles et garçons retour du match. Tard, Donal était apparu, ayant visiblement trop fêté la victoire, bavard, vantard, braillard et querelleur. Cette gentille Sheila s'était levée sans bruit, lui avait pris la main, et, devant son regard de tristesse, l'homme, soudain réduit, s'était laissé entraîner sans mot dire.

Maintenant ils sortaient ensemble. C'est l'habitude, n'est-ce pas ? Elle était, disait Quinn en riant, sa *girl*. Ces jeunes filles et jeunes gens qui le samedi passent à bicyclette en longues files joyeuses ou bien dans l'autocar bondé d'où fusent des chansons, pour ne rentrer que le surlendemain, est-ce que nul y voit malice ? N'avait-elle pas fait de même en son temps, elle, la mère ? Et puis Donal Quinn avait femme et enfant ; un homme marié, c'est comme un prêtre : qui donc se serait méfié ? Souvent, — de plus en plus, — il venait, sa journée faite, prendre le thé du soir avec les deux femmes et puis emmenait la pauvre enfant au cinéma ou au théâtre ; les soirs de bal, il prenait un ticket pour elle ; et, comme on le savait en mauvais termes avec Irène, nul ne s'étonnait de voir entrer à son bras Sheila Kilkelly. Vint l'été, les longues parties de tennis dans ces crépuscules du Nord qui n'en finissent pas, les randonnées sac au dos dans les montagnes proches où le soir cette jeunesse aime un abri sommaire, dans les cottages, au bord du torrent, parmi les pins. Insensiblement, Mrs Kilkelly s'habituait, l'imprudente, à voir attendre à sa porte la petite auto grise de Quinn. Et chacun vantait l'heureuse influence que sa *girl* avait sur lui ; car depuis des mois, même au bal, il n'avait plus touché au whisky.

C'est à May MacManus la première qu'il vint un doute. Associée de Sheila dans la petite librairie qu'elles géraient ensemble, et sa meilleure amie, elle s'étonnait de la voir, non lui marquer aucune froideur, loin de là, mais ne plus tant se plaire en sa compagnie, préférer aller seule et parfois, au magasin, tout à coup rester en suspens, pensive, comme évadée. Si May l'avait seulement dit, alors !... Mais c'était une fille

droite, fidèle : elle n'avait pas trahi, elle s'était tue. Un après-midi, Irène s'était présentée, tout sucre et tout miel, à Saint-Mary's Road, avec cette politesse à elle qui cinglait comme une mèche : elle ne venait pas réclamer son bien, grand Dieu, non ! et, tant qu'il lui ferait une pension convenable, si d'autres avaient tellement envie d'un pareil moineau, à leur aise ! Elle l'aurait cédé sans regret, si cela se pouvait sans crime. Mais elle se demandait si Mrs Kilkelly était au courant des bruits...

— Quels bruits ?

— Était-ce normal, à son sens, qu'une jeune fille, et une amie, encore ! détournât le mari de la femme ? Elle avait bien présumé, fit-elle aimablement, que Mrs Kilkelly ne se doutait de rien : selon qu'elle agirait ou non, Irène saurait que penser désormais de la mère ; elle savait déjà que penser de la fille.

Et elle prit congé avec sa grâce intolérable.

Abasourdie, la pauvre femme la regardait partir. Dès Sheila rentrée, elle courut à elle, lui conta l'algarade. Cette femme était une vipère, il fallait prendre garde. L'enfant écoutait tête penchée, sans interrompre d'un mot, avec une attention extrême.

— Bon gré, mal gré, chérie, sur de telles calomnies, vous aurez à cesser vos relations avec Donal...

— Non, fit seulement Sheila.

— A les espacer, tout au moins.

— Non plus.

Elle refusa net de discuter plus outre, soupa, prit un livre, et s'en fut au lit de bonne heure.

Mrs Kilkelly réfléchissait, stupéfaite. On lui avait changé sa fille. Cette décision tranchante, ce refus d'admettre une mère en ses motifs, c'était d'une autre. Et de fait, à y bien penser, depuis quelque temps elle lui trouvait un air de souci, comme un manque de joie, des absences : indices qu'elle n'avait pas rapprochés encore, à quoi elle n'avait pas cherché de cause unique. Mais alors ?... Oh ! malheureuse !... Elle en aurait le cœur net.

Le lendemain, au retour du magasin, la dispute reprit. Sheila faisait la tortue, comme la veille, avec cette mine obstinée, intraitable, et cet air de souffrir en dessous... Rai-

sons, instances, tout glissait sur l'armure ; mais au fond des yeux, quand ils ne s'esquivaient point, quelle angoisse de supplice !

— Irène n'hésitera pas à vous salir.

— J'ai ma conscience.

— Il n'y aura plus pour vous de mariage possible.

— Et si ça m'est égal ?

— Ainsi, vous n'écouterez rien, Sheila ?

— Rien.

Elle se leva et dit :

— Je sors.

Donal Quinn n'avait pas reparu : fait en soi clair. May MacManus, harcelée, poussée dans ses derniers retranchements, s'était ouverte enfin, avouant ses craintes, offrant, la pauvre, toute l'aide qu'elle pourrait ; et la mère, maintenant, pesait sur l'enfant de tout son poids. L'atmosphère devenait irrespirable entre ces deux femmes qui s'adoraient et ne s'en déchiraient que plus à vif. Et la seule question qui valût, c'était celle qu'on n'osait poser, crainte d'ouïr la réponse.

— Non ! répétait pour la centième fois Sheila, je ne céderai pas au chantage ! Il n'est pas heureux, il est seul...

— Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, enfant : c'est de vous.

— Je ne veux pas l'abandonner. Je ne serai pas lâche. Il n'a que moi.

— Que vous ? Lui ?

Et le regard épiait, chargé d'une interrogation, d'une angoisse insoutenables. Sheila eut un coup d'œil traqué, furtif et las, puis une sorte d'affaissement épuisé, une capitulation de tout l'être.

— Eh bien ! oui, dit-elle d'une voix creuse. C'est comme ça.

Miss Kilkelly resta un moment sans rien dire, atterrée. Puis elle reprit, tout bas :

— Et votre directeur ?

— Lui dire quoi ? Je n'ai pas une pensée qui ne soit claire.

— J'en suis sûre. Mais, alors, qu'espérez-vous, Sheila ?

— Est-ce que j'ai besoin d'espérer ?

Une pause encore ; et puis, son refrain :

— Je sors, dit-elle.

Les langues commençaient à trotter. Toutes deux rencontraient des sourires ou, pis encore, des mines apitoyées. L'enfant les affrontait avec, à son tour, un sourire qui plus d'une fois les désarçonnait. Sœur Dominique, — Domi, comme on l'appelait dans la famille, — mise au courant par sa mère, l'adjurait d'appeler Martin à l'aide. Mrs Kilkelly hésitait encore, sachant la jeune rudesse du clerc. Avant lui, elle jouerait une dernière carte, quitte à se manger le cœur : elle irait jusqu'à l'épreuve de force, elle chasserait sa fille, et elle le lui dit : elle ne garderait pas chez elle une enfant révoltée, révoltée contre sa mère, contre son devoir et sa religion !

— Vous avez bien raison, maman, dit seulement Sheila.

May la reçut, secrètement d'accord avec les siens pour éviter l'éclat ; et elle vivait là, des trois guinées par semaine qu'elle touchait à la librairie. Après un temps, Mrs Kilkelly renonça : à quoi bon poursuivre ? La petite ne cédait pas. Et à son retour, Sheila se jeta dans ses bras d'un élan, avec une tendresse humble.

« 6 avril. — Je suis perdue... »

Mrs Kilkelly avait atteint, dans le tiroir secret de son cabinet, un épais cahier entoilé. Le premier tiers en contenait des notes, qui dataient du collège, sur le *Henri V* de Shakespeare ; suivaient ces lignes, qu'à force de les reprendre, elle savait maintenant quasi par cœur. A cet instant tombèrent du clocher voisin, dans l'air dominical, quelques notes limpides, et elle s'interrompit pour dire son *Angelus*. Puis elle se reprit à lire.

« Je suis perdue. Comment est-ce arrivé ? Je ne m'en doutais pas. Je savais bien qu'il avait une grande amitié pour moi. (Et moi pour lui, sûr !) Mais, cela ! je ne m'en doutais pas, je le jure ! Et peut-être lui non plus, d'ailleurs, pauvre garçon !... Au fait, pourquoi vais-je maintenant fixer sur le papier ces choses que je voudrais n'avoir jamais été, ces choses dont le souvenir seul me fait battre le cœur de crainte ? Ah ! n'est-ce pas qu'elles m'accablent d'un ravissement terrible ; que, plus tard, quand je serai vieille, quand j'aurai

trente ans, ou quarante, j'aie la frayeur qu'un détail n'en soit tombé de ma mémoire ; que de ce vin du bonheur je ne veux pas laisser perdre, laisser fuir une goutte ? Malheureuse !... Mon Dieu, répondez-moi, comment cela s'est-il fait ? Nous montions, nous avions devancé les autres, il ne restait plus que May avec nous. Et plus nous prenions d'avance, plus par une vanité, un défi puérils, nous forcions l'allure. Il m'encourageait : « Allez ! Sheila, bravo ! » May s'est assise, exténuée. Il riait d'orgueil, d'orgueil de moi. « Encore un coup de collier, Sheila ! Nous y sommes ! » Et nous y étions, en effet, sur la cime : les Trois Rocs étaient là, et les autres cimes, le ciel maintenant sans limite, la mer. Nous avons poussé un grand signe de victoire et brandi les poings, pour les autres qui rampaient encore, comme de petites bêtes bossues, en bas de nous, sur la pente. Là-haut, malgré l'été, il faisait très froid, et du vent, ce vent éternel des faîtes qui traverse tous les vêtements, sauf le cuir. On gelait. « Vous prendrez mal, Sheila », a-t-il fait.

« Nous nous sommes assis à l'abri, derrière le Grand Roc, en plein soleil. Il faisait bon. Plus un brin de vent. Le soleil nous rôtissait doucement contre la pierre. Et Donal m'avait prise contre lui, gentiment, pour me protéger. Mon sang, qui battait à grands coups dans ma tête à l'arrivée, commençait à ralentir. On était bien. La mer était comme une grande coupelle de mercure, et l'étincellement me faisait un peu de mal aux yeux, mais plaisir aussi quand même. Nous avons regardé un long moment, il me semble, sans rien dire. Après, il s'est penché sur mon visage et il m'a donné un baiser. Je le lui ai rendu tout de suite, de toutes mes forces. Pourquoi ai-je fait ça ? Ah ! en tout cas, ç'aurait été un grand mensonge à moi de ne pas le rendre. Il y avait des semaines que ce baiser-là je le portais en moi, pour lui, sans m'en douter. J'ai pleuré un peu, sur son épaule. Il m'a dit : « Pourquoi pleurez-vous, Sheila ? » J'ai répondu : « Je ne sais pas. » Et c'était vrai. J'étais énervée, je pense. A ce moment-là, May est arrivée et nous nous sommes mis à causer ensemble, comme d'habitude. Je ne sais pas si elle a vu que j'avais pleuré. J'espère que non. »

« 15 avril. — Je lui donne ma vie. C'est un être charmant, unique. Il n'a pas le sens commun. L'autre soir, il m'a emme-

née à Trim voir le donjon normand ; mais il n'avait pas de quoi nous payer à dîner, et nous avons pris seulement du thé dans un cottage, à un et six pour nous deux. Il n'a jamais le sou. Dès qu'il a cinq livres, il les prête, à des paniers percés comme lui, qui ne lui rendent jamais. Et il rit. Irène, Irène, comment avez-vous pu gâcher sa joie, méconnaître un ami divin ? Si seulement j'avais pu connaître à temps ce qu'il était ! Et tout est dit, maintenant... Il est doux comme une fille. Il lui vient des inspirations baroques et exquises. Il m'a dit : « Vous êtes un être ailé, chérie, quelqu'un du ciel, un ange, qui sait ? ou alors un oiseau. Et votre nom le dit : Sheila Kilkelly. C'est un nom ailé. » Il s'est mis à chantonner : « Sheila Kilkelly... Sheila... Sheila Kilkelly... » Il dansait tout seul, à mesure.

« 25 avril. — Je lui donne ma vie. Oh ! Irène, pourquoi m'avoir dérobé mon amour, puisqu'il ne trouvait pas grâce à vos yeux ? Il est beau. Nous autres, dans la famille, nous sommes tous blonds, maman, Domi, Martin même ; et, malgré son nez fier et son air raide, c'est un peu fade. Mais lui... J'aime ces teints bruns qu'ils ont dans le Sud, ce poil si dru que, rasée du matin, la joue est bleue le soir, ces visages anguleux, ces mines de torero andalou. J'aime ces sourcils broussailleux, hérissés, menaçants, là-dessous les yeux noirs qui brûlent, et, au fond de toute cette fournaise, ce regard qui n'est que gaieté, grâce, caresse. Je voudrais... Je suis folle. Je lui donne ma vie. Mon Dieu ! je le sais bien, il n'est plus de bonheur pour moi en ce bas monde. Mais s'il en est une goutte qu'il puisse avoir par moi, ô mon Dieu ! recevez l'offrande de moi-même, et faites qu'il soit heureux !

« 25 mai. — Je suis à lui... Querelle encore avec maman. Pauvre mère, je lui fais du mal, elle m'en fait; et plus on se déchire, plus je l'aime. Mais que puis-je ? L'opinion ? Quel poids a-t-elle pour ou contre ? Elle juge, elle condamne une autre qui n'est pas moi. Mon avenir? Et si je n'ai pas d'avenir ? Voilà ce qu'ils ne comprennent pas, les gens, ni maman même : c'est que *je ne demande rien*. J'arrive trop tard et la porte est fermée, comme pour les vierges folles. Eh bien ! tant pis pour moi ! je m'y résigne. Je n'aurai jamais celui que j'aime ? Eh bien ! soit ! Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Mais, à cause de cela, le trahir, lui infliger d'inutiles tourments, pourquoi donc ? Ce que j'appelle bonheur se

suffit à soi-même ; il se nourrit de soi, il a la force et la douceur d'un vœu. Il en est qui se vouent au bon Dieu : Martin, ma sœur ; moi, c'est à lui... Et quand je prie, — oh ! sans embarras, bien franche, bien fière, — c'est pour bénir le ciel de cette grande joie qui luit en moi immobile et sans rides, parce qu'elle n'a pas l'incertitude de l'espoir. Je doute parfois si c'est moi qui perds la tête ou les autres qui ne sont pas raisonnables.

« 26 mai. — C'est drôle, les idées qui me viennent : ce père dont je n'ai pas même souvenir, est-ce que maman l'a aimé ?

« 31 mai. — Hier, nous étions tous trois à nous baigner. C'était à Dalkey. Je regardais les ruines grises de l'ermitage, là-bas, sur l'îlot, les brebis paissant l'herbe rase. « Si on passait ? ai-je fait. — Vous n'y pensez pas, Sheila, a-t-il dit. Voyez donc : la marée se renverse. » Et, de fait, on voyait très bien, aux lourds remous de l'eau, le courant se débattre, étale, hésiter, s'orienter vers la pleine mer. Je ne sais pas ce qui m'a pris : « On verra bien ! » ai-je crié. Et en route ! Lui, stupéfait, a dû croire à une farce ; mais quand il m'a vue à cinquante yards du bord, et toujours nageant, il a piqué une tête et m'a suivie. C'était loin, loin ! Du bord, on croirait toucher de la main l'île, tant elle semble proche ; et puis, une fois qu'on y est... On aurait dit qu'elle s'éloignait à mesure. Le jusant grossissait, m'emmenait, me mangeait toute ma force. Une minute, je me suis demandé si je restais ; et la pensée, il faut que je l'avoue, gardait pour moi une sorte de fascination bizarre. Quand j'ai accroché des doigts la roche, il était temps ! A dix yards, lui arrivait sur moi, crawlant à toute vitesse. Il est sorti de l'eau, titubant et blême, haletant ; il a marché sur moi : « Êtes-vous folle ! » a-t-il grondé, la voix rauque. Il était furieux. J'avais la tête vide, trop recrue de fatigue ou, qui sait, peut-être vraiment un peu folle. J'ai fait un geste du bras, vague, et j'ai seulement trouvé : « Ah ! ouatt ! » C'était très bête. Il était de plus en plus en colère, il criait : « Et si on avait coulé, tous les deux ! — Eh bien ! après ! » Il a été pris d'un tremblement, il balbutiait : « Alors, quoi !... Sheila... vous avez voulu !... — Mais non, mais non, pas de théâtre ! ai-je dit en riant, j'ai voulu courir ma chance, voilà tout; j'ai voulu voir... — Vous êtes donc

tellement malheureuse, Sheila ! — Jamais plus heureuse, bien-aimé. — Eh bien ! — Eh bien ! justement. » Qu'est-ce qui me soufflait ces bêtises ? Il s'est assis sur la pierre, à côté de moi, et n'a plus rien dit.

« Après un peu de temps, May est arrivée. Elle avait eu grand peur, mais elle n'est pas de notre force. Elle avait couru prendre un bateau, au petit port, et elle apportait nos affaires. Elle a bien vu que ça n'allait pas. Nous avons mis nos vêtements, en silence. Au moment d'embarquer, May, prenant brusquement son élan, est devenue toute rouge et lui a dit : « Pour l'amour de Dieu, Donal, laissez-la tranquille ! » Il a répondu : « Je voudrais bien. » Puis, il a pris les avirons. Elle était en larmes. C'est une bonne fille. »

Mrs Kilkelly ferma le cahier. Le tintement du gong l'appelait au lunch, en bas. Elle s'assit devant l'épaule de mouton rôtie : c'était, enseignait Minnie, le morceau le plus profitable : beaucoup d'os, mais la viande en est très « goûtée », et, dans un tout petit ménage comme le leur, un gigot serait trop gros, mieux vaut l'éclanche. Mrs Kilkelly ne discutait pas la doctrine. Elle éprouvait une sensation qu'elle connaissait bien, toujours la même quand elle retournait à ces vieux chagrins, à ces vieilles cendres encore vives : une marée de tristesse qui lui donnait presque la nausée, tant la houle en est monotone et lourde, un affaissement découragé, lâche et doux. Elle ne savait pas ce que peut être l'ivresse ; mais il lui semblait, par entendre dire, que si l'on était très ivre, ce devait être à peu près le même abandon qu'on éprouvait.

Mrs Kilkelly remonta prendre le café dans sa chambre, car elle le faisait elle-même. Par la fenêtre, elle apercevait tout proche, et presque sous elle, Mr Fitz-Gerald installé au milieu de sa pelouse, dans la cabine tournante, qu'il orientait à mesure pour toujours capter le soleil. Quel monsieur casanier, méthodique et (tous les mêmes, ces hommes qui ont servi aux Indes !) revenu frileux comme les bêtes de là-bas ! Il lisait, calé à son aise dans le fauteuil de rotin, les pieds en l'air et reposant sur la balustrade. La lumière, se glissant entre les fins cheveux trop rares, jouait là-dessous en reflets vagues sur le cuir nu. Dans le visage renversé, Mrs Kilkelly observait le front étroit et haut, l'air délicat, la peau fripée, et ces pommettes sèches,

ces yeux imperceptiblement bridés qu'à la longue impose l'Asie. Ce voyage sur le continent, d'où il ne faisait que rentrer, visiblement l'avait fatigué. Il y en a qui ont les moyens, point la force, et d'autres pour qui c'est le contraire... Elle qui depuis trente ans ne tournait que cela dans ses rêves : partir pour la France, faire ses dévotions à Lisieux et Lourdes, voir « le gai Paris » en autocar, et, naturellement, monter au Sacré-Cœur, mais aussi, — elle ne s'en vanterait pas, bien sûr, mais elle en grillait d'envie, — jeter un coup d'œil aux Folies-Bergères ! Mr Fitz-Gerald buvait une infusion. A peine s'il avait passé la cinquantaine, et voilà un homme qui ne vivrait plus que de soins. Ses belles mains décharnées de mandarin chinois ou de pandit hindou, en tournant les pages, trahissaient la santé ruinée. Auprès de lui gisait un livre dont elle ne pouvait déchiffrer le titre, mais du journal, lui, oui bien. C'était l'*Independent*. En politique, Mrs Kilkelly n'était pas féroce ; mais elle n'eût pas aimé que, pour avoir vingt ans servi la Couronne et vécu à l'écart du vieux pays rebelle, Mr Fitz-Gerald lui revînt détaché ou supérieur, indifférent à ses griefs et à ses rêves. L'*Irish Times* eût été trop anglais ; l'*Irish Press* trop révolutionnaire : l'*Independent*, juste milieu et bien pensant, ni trop marquant ni trop peu, l'*Independent* était parfait.

« Y a-t-il des gens, se dit-elle avec un soupir, pour qui la vie aura coulé facile, quand d'autres!... » Car, enfin, une fois Sheila s'opiniâtrant, qu'aurait-elle fait, la pauvre femme ? Fallait-il laisser l'enfant s'enfoncer ? Le scandale gagnait, déjà presque à demi patent, et ce n'était pas Irène, on le pense, qui s'employait à l'enrayer. Contre les deux, dans ce vieux pays unanime et de religion compacte, l'opinion s'élevait avec son irrésistible puissance d'écrasement, elle voyant s'éloigner ses amies une à une, — sauf May, qui s'accrochait, — lui ses clients. Et si Martin venait à l'apprendre, d'autre part ? Elle se résigna, écrivit.

La même nuit, quand la jeune fille rentra, assez tard, du « Métropole », où Donal l'avait conduite, Martin était là, chauffant au feu sa grande carcasse, l'air point commode, non loin de sa mère assise et qui s'essuyait les yeux. A voir cette mine judiciaire, Sheila comprit tout de suite, mais néanmoins :

— Bonsoir, Martin, fit-elle. Quel bon vent ?...

— Bonsoir.

Et, tout de suite, tendant la mâchoire, en coup de gueule :

— D'où viens-tu ?

Il ne pouvait se contenir. Son teint décoloré de blond tournait au blême ; et sous le grand nez busqué autoritaire, de la mince bouche de sole, incisée en arc, les mots sifflaient comme des projectiles.

— D'où viens-tu ?

— Mais, fit Sheila se rebiffant au ton brutal, de quel droit ?...

— De tous les droits ! répliqua-t-il plus violemment encore. Je suis chef de famille, entends-tu ? Je suis prêtre. Tais-toi ! Laisse-moi dire ! Penses-tu que je souffre cette honte à rejaillir sur notre nom à tous, sur l'Église, avec ces protestants aux aguets ?

— Quelle honte ? Je ne fais pas de mal.

— Quand tu n'en ferais pas, tu sembles en faire, et c'est déjà trop. Quand tu n'en ferais pas aujourd'hui, qui me dit que tu n'en feras pas demain ?

— Martin...

— Non, ma mère, reprit-il en l'écartant rudement du geste, vous avez trop laissé aller, c'est mon tour.

Blanc de passion, il ne se possédait plus. Que les gens fussent menteurs, ivrognes, avaricieux, féroces, passe encore, c'est dans l'ordre. Mais ça ! Et ça, dans sa famille à lui, vicaire ! Que diraient l'archevêque, le curé, ses amis prêtres ? Ça, dans sa sœur ! Cette petite Sheila qu'il aurait mise dans un vitrail, travaillée par cette saleté-là ! Il en avait une horreur sacrée. Dans sa candeur de jeune clerc chaste, il voyait cette ordure, il la combattait corps à corps, halluciné, comme une tentation émergée de l'abîme.

— Car vous pouvez faire vos mines, c'est toujours le vieux démon qui vous tourmente, vous autres, entendez-vous ? Et j'y mettrai bon ordre. C'est toujours le vieux péché immonde, le même qui peuple les asiles de filles séduites.

Sheila se leva brusquement, le regarda en face, se rassit avec un air d'« à quoi bon ? »

— Sais-tu comme on les traite, reprit-il, déchaîné, là-bas, à Lugnaquilla, dans ma paroisse, les gens comme toi et ce Quinn ? L'autre jour, j'ai surpris, dans un pré, un couple,

et « qui ne faisait pas de mal », lui non plus ! N'empêche que, pour leur apprendre, je suis tombé sur le gars à coups de canne, et qu'elle, toute pleurnichante, je l'ai ramenée, comme ça, par le poignet, chez sa mère. C'est tout ce que vous méritez, l'un et l'autre.

— Tu n'es pas dans ta paroisse, ici, Martin...

— Et c'est tant pis, ma fille, car mes gens sont meilleurs chrétiens que vous autres !

Elle haussa les épaules d'un air excédé. Et lui, alors :

— Ah ! ça, en voilà assez, gronda-t-il. Il n'y a mot qui vaille. Oui ou non, Sheila, vas-tu obéir ? Vas-tu cesser de t'afficher avec cet homme-là ? Sinon, je te le jure...

Il levait le bras. D'un bond, sa mère le retint. Grand Dieu ! la malédiction d'un prêtre !

— Oh ! Martin, pas ça ! Ça porte malheur. Pas ça, je t'en prie !

D'un grand effort, il se reprit ; et, à Sheila :

— Eh bien ! dit-il, que fais-tu ?

— Mon pauvre Martin, fit-elle doucement avec une indulgence qui l'écorchait vif, tu parles, tu parles... Et tu n'y connais rien... Tu n'y comprends rien, je t'assure...

Alors, avec une sauvagerie froide :

— Ma mère, fit-il, il n'y a plus rien de commun entre cette fille-là et nous ! Il faut qu'elle cède ou qu'elle parte. Elle ou moi. C'est à choisir.

Il attrapait son manteau.

— Déjà, Martin ! Dans cette nuit ? Votre chambre est là...

— C'est à choisir !

La porte avait claqué. L'auto démarrait.

Trois jours après, un bruit commença de courir la ville : Quinn avait disparu. Quinn était parti pour les États-Unis, l'Australie, l'Argentine, on ne savait au juste. Et c'était vrai. Ce n'est pas de Sheila que sa mère l'apprit : Sheila ne disait rien ; c'est de la voix publique. May confirma. Irène triomphait : pensez donc, recueillie et rentée par ses parents à lui ! Pas de doute, il n'avait pu résister à la censure massive ; l'Église s'était chargée d'y ajouter son poids sans réplique : un tacite interdit pompait l'air respirable autour de lui ; sous l'asphyxie lente, il avait décampé... Et Sheila semblait revenir à la raison.

Quelle grâce surnaturelle ! Ah ! c'était l'intercession de ce bon petit prêtre ! Et, de toute sa vivante foi, Mrs Kilkelly priait, priait, remerciait le ciel... le ciel et Martin qui avaient vaincu... On avait revu le vicaire. Maintenant que ce désordre horrible était passé, cette imagination immonde et qui le rendait fou, il revenait à sa vraie nature, il chérissait comme il l'avait toujours chérie cette petite sœur bien née dont le cœur, le cœur chrétien, au dernier moment s'était levé devant l'égout... Humainement, tendrement, tous deux, sa mère et lui, laissaient les plaies se combler toutes seules, faisaient à l'enfant la plus belle charité, celle du silence. Ce serait comme si ces choses n'avaient jamais été. Sheila paraissait bien encore un peu morne, absorbée et dolente ; mais c'était trop naturel après un à-coup pareil, il fallait lui donner le temps de s'en remettre. Et c'est justement alors que survint le miracle, — le vrai.

Les deux femmes assistaient à la fête annuelle de l'Abbaye. Les religieuses avaient été très bien, épaulant Mrs Kilkelly pendant l'épreuve et, dès le retour au bercail, ignorant de parti pris l'écart de la brebis hasardeuse. Ces grandes salles claires d'une pureté froide, où recevait, à l'entrée, la Révérende Mère, où plus loin circulaient les hôtes d'un jour parmi les essaims de coiffes blanches, Mrs Kilkelly s'y retrouvait chez elle : ici, elle avait laissé dix ans de son enfance, et dix ans de la leur ses filles après elle ; ici, Domi allait donner ses travaux et sa vie : c'était bien raison que la famille y jouît d'un petit privilège. Toute priée qu'elle fût, Sheila n'était pas sans quelque appréhension ; mais, tout de suite, elle se vit accueillie et choyée : Domi, sa sœur, une demi-douzaine d'autres, nonnettes presque enfants et naguère encore ses compagnes au collège, visiblement lui faisaient fête ; et, d'une telle bienvenue, Sheila éprouvait une gratitude surprise qui confinait presque à de la honte. Elles causaient avec gentillesse, très à l'aise, effleurant mille choses d'une aile légère, curieuses et s'enquérant de telle ou telle perdue de vue, avec cette étonnante puissance d'intérêt, vive et puérile, que portent les recluses à un monde qu'elles ne reverront plus. C'est bien naturel, après tout, pensait Sheila, ce monde, pour elles, étant désormais fixe et clos, qu'elles s'attachent tellement aux anciens visages, même les moindres ; et elle répondait avec

complaisance. Domi lui avait pris un bras, sœur Marie Alacoque l'autre, et à sentir les belles robes de lourde laine blanche balayer le dallage avec leur frisson mol, à poser son regard sur les calmes sourires cernés de béguins blancs, elle croyait découvrir une douceur inconnue, et pourtant qu'elle eût pu reconnaître. Il y avait dans ces yeux, dans ces caquets d'oiselles, une gaieté limpide, un insouci clair qui reposaient. Elle était contente, elle avait la notion diffuse de trouver dans les choses une amitié secrète, une bienveillance oubliée. Des étroites, immenses fenêtres en tiers-point pendaient toujours les immenses rideaux de mousseline blanche, d'où filtrait dans l'air vide des salles cette lumière de banquise ; elle les trouvait laids autrefois et aujourd'hui pas davantage elle ne les trouvait beaux ; n'importe, elle aurait été chagrine qu'ils manquassent.

La fête fut très belle, en tout conforme aux précédentes. Les parents s'entassaient au petit bonheur derrière le premier rang, celui d'honneur, noir de prêtres. La vice-reine, son aide de camp sur les talons, arriva, comme d'habitude, en retard, pour déplacer le plus d'air possible ; et, comme d'habitude, en s'asseyant, elle reçut l'énorme bouquet de roses traditionnel avec la surprise de rigueur. Sheila se croyait de cinq ou six ans plus jeune, jouant Pauline dans *Polyeucte* et reprise par la sœur Columban, l'impresario, pour sa fougue.

Vint le concert, le vieux maestro Lynch battant seulement d'un sceptre un peu plus las, sœur Columban toujours avec sa même cliquette, et les fillettes tout de blanc vêtues, souliers noirs et bas blancs, et gants de filoselle blanche. Entre deux morceaux, elles posaient hautbois ou violoncelles et, cérémonieusement, remettaient leurs mitaines blanches. Une virtuose, s'avançant au bord de la scène, exécutait un solo de chant ou de piano ; proprement chapitrée d'avance, elle feignait à miracle, sous les applaudissements, une rétraction confuse et rougissante ; mais les bonnes religieuses avaient perdu leurs peines, car, à sa place, dans l'auditoire, pères et mères, écarlates d'orgueil, rouaient comme des dindons. Que toutes choses, ici, étaient donc gentilles, simplettes, innocentes ! Qu'on y goûtait l'insouci, quasi la négation du monde, et je ne sais quelle bonhomie puérile, d'une candeur, d'une fraîcheur irréelles ! On eût dit qu'à l'entrée, par un enchan-

tement, tous avaient déposé intérêts dégradants, travaux, angoisses, peines, tous oublié l'embûche de cette vie inextricable, où l'on reste accroché comme les mourants dans le réseau de barbelés. A présent, c'était le finale, un *Adeste fideles* élancé et vibrant, soulevé par tout l'orchestre, jailli de tout le chœur. Des trois registres, on entendait surtout le plus aigu, les petites : au-dessus du triomphal tumulte, elles dardaient ce jet clair, céleste, lilial, qui montait jusqu'au clair plafond de la haute salle, jusqu'à l'éther immaculé, tranquille et vide, qui là-haut filtrait de la pureté bleue des mousselines.

Voilà ce que disait encore le cahier de toile grise.

De cette visite au couvent de son enfance (Mrs Kilkelly se rappelait si bien ces semaines-là !) Sheila revint pour tout un soir rêveuse. Elle ne parlait pas beaucoup, mais était la prévenance même envers sa mère, envers Martin. Peu à peu, semblait-il, elle perdait cet air douloureux et tendu. Elle retournait maintenant volontiers à l'Abbaye. On voyait sa jupe courte entre deux robes blanches arpenter lentement la belle pelouse rase du jardin d'honneur, ou bien, par les allées du potager, gagner l'étroite enceinte herbue piquée des humbles croix de fer toutes pareilles. Elle s'imbibait là, dans ces lieux paisibles, de contagions furtives et délicieuses, qui descendaient en elle avec une insidieuse lenteur. Des images passaient en elle, voyageuses comme des nuages. Certaines fois, elle se croyait ailleurs que sur terre, dans une planète neuve, monde étrange, sans malice ni rudesse, délivré, pur ; d'autres fois, elle voyait une éclaircie dans l'orage, et qui lui découvrait, parmi le chaos des noirceurs convulsées, une échappée insoupçonnée et subite comme l'espoir, un coin bleu ; souvent, elle songeait que dans ce clos où elle se rappelait son enfance, eh bien ! l'enfance n'y mourait point ; il gardait une espèce d'invariable, immobile, surnaturelle enfance ; on y respirait à jamais les délices de l'enfance. Point de doute, Sheila changeait. Écarté d'instinct par prudence, un espoir en Mrs Kilkelly s'obstinait à poindre : une fille religieuse déjà, un fils prêtre : se pourrait-il qu'après la tourmente le bon Dieu lui tendît cette insigne et suprême faveur, fît d'elle une mère toute glorieuse ?

Il y avait six semaines que Donal était parti. Une lettre

arriva du Cap, — première escale, — et Mrs Kilkelly trembla. Sheila la prit, monta chez elle. Au thé du soir, il parut qu'elle avait pleuré. Le lendemain, en rangeant la chambre de l'enfant, Mrs Kilkelly vit sur la cheminée l'enveloppe, intacte. Deux semaines passèrent encore. Sheila allait maintenant à l'Abbaye un après-midi sur deux ; mais elle semblait sans projets. Au moins ne faisait-elle part d'aucun à ses compagnes ; et ses compagnes, prudentes et fines, n'interrogeaient pas : elles la laissaient jouir des jours, boire le charme. Un soir, — c'était le premier vendredi du mois, — elle dit tout uniment :

— Eh bien ! c'est arrêté, maman ; j'ai réfléchi : si l'on veut de moi à l'Abbaye, j'y rejoindrai Domi.

— O mon enfant ! dit Mrs Kilkelly, émue aux larmes, te perdre, toi la dernière, c'est bien dur ! Mais il y a de la joie à du moins te donner à Dieu. Et je l'ai toujours su, tu en étais digne...

— Ne le dites pas trop vite, maman, répondit l'enfant avec un sourire humble, et prenez ça. Tenez, que ce soit mon expiation !

Et elle lui tendait le cahier gris.

« 7 juin. — Le quitter ? Autant mourir. D'ailleurs, ai-je le choix ? Est-ce que je ne sais pas, d'une certitude secrète, que si je le quitte, je meurs ? Pourquoi donc sont-ils si acharnés, tous, et si obtus aussi ? Quel mal nous reproche-t-on ? Quelle loi transgressons-nous ? ou quelle bienséance ? Deux malheureux pris au piège, et ne réclamant pas même qu'on leur ouvre la trappe, contents d'y souffrir... Il serait si simple de les laisser en paix, à leur misère ! Les gens sont durs. Quand je suis dans ses bras, il m'arrive de songer à la clinique, à mon opération, à cette délicieuse odeur de pomme, sous le masque : c'est la même torpeur bienheureuse, comme si j'allais perdre connaissance, si ma vie coulait dans la sienne en s'épuisant. Et, vraiment, à cette limite de la joie, je n'imagine rien outre, je me sens parfaitement satisfaite, parfaitement sauve contre tous les maux possibles, comblée. Si c'est un crime... Mais à quoi bon ? Les gens ne comprennent rien !

« 16 juin. — Lu *Pierre Abélard*, un si beau livre ! par Helena Waddell. Des pages me trottent dans la tête. Lui supplie Héloïse de l'épouser, pour sortir du péché où ils vivent.

Elle refuse : l'état de mariage, avoué, serait une tache sur son nom à lui, homme d'église, docteur en théologie. « Mon nom ! fait-il. Et le vôtre, Héloïse, y songez-vous ? » Elle répond : « Bien-aimé, ne le savez-vous pas ? j'aime mieux le nom de votre maîtresse que celui d'impératrice de la chrétienté. » Plus loin, Denise, son amie, l'engage à tout de même accepter l'anneau. « L'amour, dit-elle, c'est comme de boire quand on a soif ; n'empêche qu'on le sent plus sanctifié quand on s'arrête pour réciter dessus un *Benedicat*. On n'oserait pas, avant. On aurait l'air de tricher. » Elle répond : « Denise, je ne dis plus de prière que pour lui. »

« 18 juin. — En sortir ? Comment en sortir ? Qu'Irène disparût ? Ah ! devant le bon Dieu, je puis me rendre ce témoignage, je n'ai jamais construit l'idée qu'algébriquement pour ainsi dire, comme une hypothèse abstraite à la solution d'un problème, sans une seconde y laisser traîner le plus infime désir, l'ombre d'une complaisance. L'autre issue, — il y en a une autre, — ce serait de mourir tous deux, ou que je meure ; et là, je ne puis le nier, j'y ai rêvé, souri peut-être. Mais, d'abord, en sortir... Pourquoi en sortir ? Est-ce que j'ai envie d'en sortir ?

« 19 juin. — Je suis à lui. Quoi qu'il lui plaise, qu'il le demande, j'obéirai. Comment pourrais-je lui dire non ? On le traque. Il sent la quarantaine autour de lui, qui l'étouffe. On veut l'avoir par la faim. Il partira, dit-il ; et, en le disant, il me regarde... Mon Dieu ! quand cette puissance étrangère me jette sans vertu ni force à lui, n'est-ce donc pas un autre qui me soulève, un autre plus grand, souverainement tendre et doux ? Ou bien, si vous tendez, vous infiniment bon, l'amorce à votre créature, comme ces enfants qui, le dimanche, au Zoo, tendent aux pauvres babouins une cacahuète et puis la retirent, pour le plaisir méchant de voir naître, aux faces avides de ces parodies d'homme, la laide grimace du désespoir ?

« 20 juin. — J'ai beau tâcher, je ne peux pas me repentir. Je ne peux pas. S'il part...

« 23 juin. — Tant pis ! j'ai donné ma parole. Martin m'a traitée comme une mauvaise fille, chargée d'horreurs. Cela m'irritait sans m'émouvoir, ça tombait tellement dans le vide ! C'est curieux qu'on ne les instruise pas mieux, à Maynooth, ces jeunes prêtres : comment veut-on qu'ils dirigent, s'ils

commencent par ne pas comprendre ? Qu'il a été dur ! Il ne parlait que de choses brutales, épaisses, laides ; et celle que j'ai dans le cœur, je sais bien qu'elle est belle, généreuse... S'il en avait vraiment parlé, de la vraie chose, prouvé qu'elle était mal... Mais non ! il aimait mieux tonner, lancer la foudre... à faux. Et je trouvais ça malhonnête. Donal part jeudi. Non pour Sidney, plein d'Irlandais, et où nous aurions la vie dure ; pour Melbourne, où il a un copain gallois, qui l'associe. Au premier signe, je suivrai. Et que le bon Dieu me pardonne !

« 30 juillet. — Passé l'après-midi à l'Abbaye. Domi, les autres, d'une charité, d'une bonne grâce angéliques ! On aurait dit le Tirnanog de la légende, le pays de l'éternelle jeunesse, là-bas, dans l'Occident sans bornes, sous l'horizon des vagues, où n'arrivent plus les amertumes et la cruauté du monde.

« 4 octobre. — Mon Dieu ! daignez avoir pour agréables la misère, la douleur et le repentir que j'étends, que j'étale aux pieds de votre gloire ! Sanctifié soit votre nom ! Bénie soit la main qui m'a rompue pour m'exalter ! Je comprends, j'accepte et j'adore, ô mon Dieu ! Dans mon premier mouvement, j'ai failli jeter au feu ce cahier trop chéri, brûlant de mon péché, ce complaisant secret en qui je revivais mes plaisirs défendus. Et puis, non ! Ainsi qu'il fut ma joie coupable, qu'il soit aussi ma punition, qu'il reste le témoin qui m'accuse ! Que ma mère bien-aimée, si patiente et si sainte, mesure avec terreur jusqu'où j'ai poussé sur le bord de l'abîme ! Et moi, que de longtemps je n'ose lever les yeux sur ses yeux qui n'ont point d'ombre !

« Le Père a été si bon, si délicat, si tendre ! « J'approuve votre projet, ma fille. J'en parlerai à qui de droit. Mais non, je n'y trouve pas de hâte dangereuse : le noviciat nous laisse tout le temps de voir venir... Surtout, ma chère enfant, pour l'amour de Dieu, ne vous soyez pas trop sévère ! Le scrupule aussi est une maladie ; c'est celle, aujourd'hui, qui vous guette. Vous avez été surprise, tentée ; mais vous trouvez en vous, aidée par la grâce divine, la force de vous vaincre et de vous délivrer : croyez-moi, ce n'est déjà pas mal ! Plus la tentation fut subtile et forte, plus aussi le mérite est grand. » J'étouffais, en larmes. Le vieillard m'a mis la main sur la tête, en m'interrogeant du regard. « Mon Père, ai-je balbutié, je ne peux

pas l'oublier... — Et qui vous le demande, enfant ? Mais oui, n'ouvrez pas ces grands yeux ! Vous le retrouverez, un jour, dans un monde où pour tous deux le revoir sera sans crime. Et cependant, ici-bas, vous l'aimerez comme vous avez le droit d'aimer, comme il a tant besoin d'être aimé, le pauvre être ! Car il est au péril de son âme, lui ; sa chute était bien plus profonde, et il ne s'est pas repenti. Vous prierez, vous offrirez. — Pour lui ? Je pourrais ?... — Et la réversibilité des mérites, ma fille ? Et la communion des saints ? » Qu'un vieillard puise d'autorité dans l'indulgence ! Qu'on se sent agile, légère et docile dans la main du potier ! J'ai voulu la baiser, cette main bienfaisante ; mais, plus prompte, elle traçait déjà sur mon front, du pouce, le signe du rachat. »

Jamais, à l'Abbaye, on n'a gardé souvenir de plus exemplaire petite nonne. La maîtresse des novices eut beau l'éprouver par tous les bouts, on ne la trouvait jamais en faute. Et gaie ! Sœur Monique n'avait garde de laisser derrière elle flotter, en manière de voile, une mélancolie romantique. Non ! la limpidité, l'allégresse aussi, d'un petit enfant. Les dimanches de parloir, de quel pas vif sa mère la voyait presque courir à elle !

Et quelle lumière sur ce visage ! Mrs Kilkelly la trouvait *in petto*, sous la coiffe noire qu'elle changerait un jour pour la coiffe blanche, devenue encore plus jolie, d'une beauté plus fine, plus ardente, plus rare, que spiritualisait je ne sais quel air de don éperdu, une exaltation pathétique. Beaucoup de jeunes, au début de la vie religieuse, ressentent, dans les heures de méditation, une impuissance à fixer la pensée, une sécheresse, un ennui qui les désespèrent ; elle, c'était de ces recueillements qu'elle avait soif, là qu'elle rechargeait cette mystérieuse tension vitale. La découvrant portée à la contemplation, on la versa, pour l'éprouver, dans la vie active : on l'envoya dans un couvent proche faire la classe à des bambins. Le *b*, *a*, *ba* seriné sans fin à quarante marmots, la paix à maintenir dans sa horde de malfaisants petits singes, les six heures par jour d'où elle sortait épuisée, elle s'en tira avec sa vaillance et sa belle humeur ordinaires : sa joie, visiblement, elle la portait en elle. Elle avait seulement un peu maigri : excès dans l'effort sans doute, mais peut-être, en plus, goût d'exagérer les macérations. La Révérende Mère l'en reprit,

et elle obéit sur-le-champ : elle ne se priva plus de feu ni de sommeil. Elle s'était prise de tendresse pour la « Petite Fleur », comme on appelle la sainte de Lisieux en Irlande. Vous rappelez-vous ? Vers la fin, quand déjà usée par le mal, Thérèse avait à laver les vitres du couvent, il lui venait, rien qu'à tenir les bras levés pendant des heures, un épuisement horrible, une sensation d'écrasement lent dans chaque fibre de ce frêle corps ; et de cette agonie, nous dit-elle, surgissaient, l'emportaient ses plus radieuses extases. Sœur Monique, en lisant, souriait d'un air d'intelligence : elle connaissait bien ces faiblesses atroces, aux confins de la défaillance, d'où jaillit le ravissement même. Elle se sentait, jour après jour, devenir légère, légère, et tellement détachée, libre !... Elle n'était plus qu'une flamme.

Et Mrs Kilkelly se revoyait au chevet de Sœur Monique. Tout était fini. Le premier accident avait à peine donné le temps de la transporter à l'Abbaye ; quatre jours, et la mort était là. Les médecins diagnostiquaient une granulie aiguë ; en vérité, quelqu'un avait soufflé la flamme, et la mèche achevait de s'éteindre.

Martin était là, qu'elle avait accueilli avec un sourire des yeux et, — pourquoi ? — deux larmes, dont la trace, le long du nez pur, luisait encore. Domi était là, et quelques autres nonnes, tas de robes blanches affaissées d'où sortait un murmure scandé. Et Mrs Kilkelly aussi était là, assise, faute d'avoir la force d'être à genoux, sur un siège bas et tenant la menue main pâle abandonnée. L'enfant ne parlait déjà plus ; les yeux seuls vivaient dans la face de cendre ; et, les coins de la bouche amèrement tombés, elle laissait maintenant transparaître l'expression désenchantée, lasse, de ces vainqueurs qui trouvent la victoire trop chère... Non, ce qui tenait encore la mère debout, à cette heure, l'empêchait de sombrer dans une atonie stupide ou dans les cris, c'était Martin, son grand nez d'aigle et ses yeux fermes, cet air de maître et ce courage farouche, cet élan d'inspiré ; car la victoire, elle restait encore à gagner, la dernière, la bonne : « *Go forth, Christian soul...* » Mrs Kilkelly gardait dans les oreilles la voix mâle s'élevant dans la pièce et menant le chœur des répons. Elle exhortait et elle implorait, cette voix, elle requérait l'effort et elle exigeait l'aide, avec une force, une volonté qui étaient

presque de l'impatience. Tout cet être n'était qu'énergie tendue et souveraine. « Partez, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père qui vous créa, au nom de Jésus-Christ qui souffrit pour vous... » Et si impérieuse était la voix, si sûre aussi, qu'à son tour Mrs Kilkelly se joignait aux implorations, adjurait à voix très haute : « Au nom des chérubins, au nom des patriarches... » Toute la salle priait maintenant avec une insistance, une certitude, une exaltation invincibles ; les formules de l'antienne tombaient les unes sur les autres comme une formidable incantation ; et chaque fois qu'en finissant, elles se fondaient dans le commun murmure, la voix magistrale les relançait encore, avec sa force égale, têtue, inépuisable. On eût dit que Martin, à cette heure suprême, prenait au creux de sa main l'âme timide et bien-aimée et, de toute sa puissance, la jetait et la rejetait encore vers l'accueil entr'ouvert, jusqu'à ce qu'elle eût l'audace d'ouvrir l'aile. La mère, après lui, répétait, emportée dans la contagion de cette force ; et, plus tard seulement, les prières s'étant tues, elle sentit les doigts froidir dans les siens, et pleura.

Les lettres de Melbourne s'entassaient, non ouvertes, dans la fosse dérobée du secrétaire : d'abord fréquentes, puis de plus en plus rares, devant le silence. Sheila avait chargé sa mère d'écrire ; mais, à la réflexion, et Martin consulté, la mère avait trouvé plus sage de se taire ; et, comme on l'avait prévu, devant ce mur, Quinn perdait cœur. May MacManus (à qui d'autre, dans la ville, eût-il pu s'adresser ?) avait reçu de lui un mot suppliant : fidèlement, elle l'avait passé à Mrs Kilkelly et, sur sa prière, n'avait pas répondu. Et depuis maintenant des mois, plus rien...

Est-ce parce qu'ils étaient d'église ? Domi et Martin avaient des façons de sentir qui étonnaient leur mère. Ainsi Martin ne voulait plus entendre un mot sur Donal Quinn, il l'avait rayé de ses livres, voilà tout ; et Mrs Kilkelly ne pouvait parvenir à l'effacer, elle en était hantée encore, elle eût aimé parler de lui ; même, si elle s'était clairement connue, la violence de sa haine l'eût surprise, choquée. Martin aussi aurait voulu qu'elle brûlât le cahier gris ; il ne l'avait pas eu à lire, naturellement, mais il en savait l'existence ; et le détruire lui paraissait, envers la morte, un acte de piété dernière : qui avait besoin de jamais feuilleter ça ? Mrs Kilkelly

n'avait rien répondu, et rien brûlé. La piété, pour elle, c'était de garder toujours, près du cœur, ces pages où son enfant, cette enfant torturée et sans tache, avait répandu son âme. En s'en allant, elle avait laissé dans les mains de sa mère, comme le plus beau des dons, sa douleur ; et c'est à quoi sa mère tenait le plus au monde. Et puis, seules ces pages donnaient son vrai sens à ce printemps fauché ; elle, la mère, au moins sa vie durant, il fallait qu'elle les préservât. Après elle, ses enfants en disposeraient à leur gré ; si elle avait osé, elle aurait demandé à Martin de les mettre avec elle, au cercueil, le jour venu ; mais Martin « détestait la romance »...

Le plus étrange, c'était l'aisance avec quoi tous deux avaient recouvré leur équilibre. Certes, elle avait bien pleuré ; et lui, pour accompagner les prières jusqu'au bord de la fosse, il avait dû, visiblement, réquisitionner sa dernière once d'énergie humaine. Mais, — était-ce donc que ces âmes consacrées recevaient des grâces à elles ? — maintenant, visiblement aussi, ils étaient apaisés, réconciliés, « contents » ; ils pensaient que les choses n'auraient pu être, en aucun cas, différentes, ou mieux tourner ; et cette sérénité, Mrs Kilkelly l'admirait sans pouvoir s'y joindre. Quand Domi, avec ce cœur de nouveau tranquille sous la guimpe blanche, remontrait posément qu'après l'immense danger couru, Monique avait à présent atteint la sûreté, la béatitude et la gloire, qu'elle-même en ses plus beaux rêves n'avait jamais espéré mieux, que répondre ? Mrs Kilkelly faisait : « Oui... oui... », mais elle avait beau dire, le cœur n'y était pas. Et puis, c'était Martin (quand elle en parlait la première : lui ne prenait jamais les devants), c'était Martin qui, planté ferme sur le roc, lui prouvait, avec sa mélancolie virile :

— Que voulez-vous, maman, *dura lex*... La voie droite est aussi l'étroite, l'épineuse... Je sais bien qu'elle a payé cher, pauvre Monique ! mais comme il lui a été rendu vite, et au centuple !

Elle faisait : « Oui... oui... » de la tête ; mais ce qui était pour lui la vérité, la vie, pour elle n'était qu'un théorème. Seule l'intelligence acquiesçait ; le cœur continuait à fondre. Somme toute, ce qu'il y avait entre eux trois, c'est que pour les siens le chapitre était clos, c'était fini, et que pour elle, *ce n'était pas fini.*

Cet après-midi-là, — un mercredi, Minnie ayant congé, elle avait dû elle-même aller ouvrir la porte. Le télégraphiste était là, sa casquette à la main.

— Réponse, m'm ?

Elle ouvrit et lut.

— Non, pas de réponse ; merci.

Avec un coup d'œil noir, il sauta sur la moto pétaradante et s'enfuit.

Elle tremblait de tout son corps, si émue qu'elle avait oublié le penny de pourboire. Elle relisait : « Sheila Kilkelly, 27, Saint Mary's Road, Dublin. — Arrive au paquebot ce soir. Donal. » Ah ! il arrivait ? Eh bien ! il serait reçu ! Elle flambait de haine.

Vers les cinq heures, elle était sur la jetée, confondue dans la foule, indiscernable. Les gens reconnaissaient les leurs, agitant des mouchoirs, criant des choses joyeuses, inentendues et vaines. Dans l'air resplendissant, les goélands cendrés passaient comme des faulx lentes qu'aiguisaient, on eût dit, leur cri triste. Mrs Kilkelly n'avait d'yeux que pour Donal Quinn. Elle l'avait repéré dès la passerelle et depuis plus lâché. Il semblait maigri. Derrière la claire-voie blanche, elle le voyait, insoupçonnée elle-même, qui s'expliquait impatiemment avec le douanier formaliste. Enfin le porteur chargea sur l'épaule, en besace, les pesantes valises de paquebot, et lui suivit, un petit sac à la main. Elle s'était embusquée à la sortie, masquée par le premier rang de la haie. Il s'en venait le nez un peu en l'air comme un chien d'arrêt qui prend le vent, et les lèvres entr'ouvertes, avec une expression douloureuse à force de suspens, où elle lisait l'anxiété et quand même, tout au fond, l'espoir. Quelle minute ! Elle le couvait du regard. Il passa la barrière, jeta autour de lui un bref coup d'œil déçu. Et alors elle fit un pas.

Il restait là, la bouche maintenant béante. Il la regardait, elle le regardait, tous deux sans un mot ; et les gens, étonnés devant ce duel obscur, les regardaient aussi. Cela dura deux ou trois secondes. Puis, sur le visage passionné, elle vit, — enfin ! — poindre une interrogation, une angoisse, un tourment indicibles : cette mère, là, ces vêtements noirs, ce silence ?... Avec un délice implacable, elle fit : « Oui... » de la tête, sans le quitter des yeux. Et soudain, avec un gémis-

sement faible, se cachant du bras pour ne plus voir, lui se courba, s'enfuit, comme un fou, plantant là son porteur ahuri. Et elle... Elle aussi, brusquement, se sentait faible..., dégonflée, vidée de sa vengeance, la haine épuisée d'un seul coup : quelle déception !

Il y avait de cela quinze mois ; et dans ces quinze mois, Donal avait promptement roulé jusqu'au bas de la pente. Il n'avait même pas embarqué. Il partait pour de ces funèbres soûleries irlandaises qui durent des semaines, ne s'arrêtant de boire que pour se battre, et de se battre que pour boire. Plus d'une fois, la nuit, s'étant pris de querelle avec les filles du port, parmi des beuglements, des coups, les gardes civiques l'avaient traîné au poste et sévèrement corrigé ; n'était son nom, sa famille, il y avait beau temps que le juge de comté l'eût mis pour quelques mois à l'ombre. Un soir, n'ayant plus guère conscience de lui-même, il avait frappé chez ses parents : Irène l'avait fait jeter à la porte ; son père refusait de le revoir. Et maintenant, il buvait seul. Il s'enfermait chez lui, dans son bouge, bien ravitaillé ; il se mettait au lit pour être à l'aise, et pendant des jours et des jours, dès qu'il sentait se dissiper l'enchantement sombre, un grand coup de whisky le coiffait de nouveau du bonnet magique, le réexpédiait dans l'autre monde. Déjà deux fois, il avait signé des chèques sans provision ; son père jurait qu'à la troisième il ne paierait plus. Un homme à la mer... Et Mrs Kilkelly, — une femme si bien, si comme il faut ! — eh bien ! cette déchéance immonde, la..., lui..., comment dire ?... ça lui allait... Lui non plus n'avait pu revenir sur l'eau du fond de sa tristesse. Elle sentait bien que, si quelqu'un lui était vraiment proche, ce n'était pas Martin, ou Domi, tellement pareils à leur père, si d'aplomb, tout d'une pièce, c'était ce pauvre diable qui se laissait couler. Il résumait pour elle la misère du monde. Et non seulement elle ne lui en voulait plus, mais elle se découvrait une espèce d'amitié à se dire que lui non plus n'avait pu fermer la plaie par où coulait sa vie...

•

Mrs Kilkelly s'éveilla du passé comme d'un rêve. Le cahier gris était ouvert sur ses genoux, et ses joues baignées de larmes... de larmes rafraîchissantes. D'avoir pleuré l'attendrissait sur elle-même, et elle se sentait toute molle. Dans la

salle de bains, elle se lava les yeux longuement, se poudra avec soin, surtout les paupières, car l'heure approchait ; et que Mr Fitz-Gerald s'aperçût de quelque chose, elle en aurait eu honte. Elle le voyait qui vérifiait le fil de sa serpette et qui ajustait sa cravate. Mon Dieu ! qu'elle avait donc joui de cet après-midi, dans la compagnie de la bien-aimée, de celle qui pour elle ne serait jamais sœur Monique et restait la petite Sheila ! Et maintenant, le charme en allé, comme elle se trouvait seule ! Domi ? Elle ne la verrait que de loin en loin, par intermittences ; et puis, même avant de prendre le voile, Domi avait toujours été si sage ! — un peu décourageante... Martin ? Après leur histoire avec Quinn, l'archevêque ne le nommerait plus à Dublin ; et elle détestait la campagne, y étant née. Son fils vivrait toujours loin d'elle. Et, d'ailleurs, l'un comme l'autre, prêtre et nonne, il fallait bien qu'elle s'en rendît compte, étaient casés, ils s'étaient fait une vie qui se suffisait à soi-même, où leur mère n'avait plus grand place. Que c'était drôle d'avoir été, une fois, à la tête d'une famille : un mari, trois enfants, et de se retrouver, non pas même encore tout à fait vieille, comme s'ils n'avaient jamais été, seule ! Tout en descendant l'escalier, elle y rêvait mélancoliquement, prise de pitié pour elle-même. Elle s'était tellement soûlé de sa peine qu'à présent elle avait un obscur besoin de détente.

Dans le salon, elle passait devant l'unique toile qu'elle eût, un Craig recueilli et grave, d'une harmonie éteinte en vert bronze, gris et noir. Elle s'arrêta pour en jouir une fois de plus, et elle palpait de l'œil tous ces velours passés, la prairie, la tourbière, la montagne, et là-haut, dans le ciel déchiqueté, l'immense et lointaine averse qui se promène. Elle s'était privée un an pour se l'offrir. « Me voilà bien toute, pensa-t-elle. Je n'ai envie que de choses belles, et pas de quoi les acquérir ! Pas le sou, et de force à me payer un Craig de quarante guinées ! C'est bête... » Allons ! voilà ce pauvre M. Fitz-Gerald qui se mettait en route. Quelle exactitude : six heures sonnantes ! Et s'il lui demandait, un jour, de partager sa vie, qu'est-ce qu'elle allait répondre ? Car c'était couru : il n'y avait qu'à observer ses manières empruntées et ce genre qu'il avait de tourner autour du pot... Autant y réfléchir d'avance que sottement se laisser surprendre. Après tout, c'était un homme

instruit et bien élevé, de bonne famille, bon catholique, aisé, et qui en l'épousant savait ne pas faire une affaire, — un gentleman. De goûts tranquilles comme elle, et facile à vivre. Cette timidité même, au fond, la faisait un peu rire, oui, mais la touchait ; et la pensée de rendre heureux ne la laissait pas insensible. A son âge, au leur, il n'allait pas s'attendre à de la passion ! Mais affection, dévouement, complaisance, à la bonne heure ! Pour l'un et l'autre, il s'agissait de ne pas achever seuls le voyage. Sa santé ? Évidemment plutôt fragile. Mais elle aimait autant ça : elle aurait quelqu'un à soigner. Ah ! que d'autres, à sa place, n'eussent pas hésité un instant ! Il avait son auto, ce qui devient de plus en plus agréable à vieillir... Et avec ses mille livres de pension, ses belles rentes à lui, ses petites rentes à elle, plus besoin de manger des pommes de terre pour s'acheter un Craig. Perrette et le pot au lait, direz-vous : chimères ? Mais non, elle en était sûre, ses antennes de femme ne la trompaient pas : pour s'assurer la fin du jour, elle n'avait qu'un mot à dire. Elle descendait au jardin, flattée au plus intime d'elle-même, presque heureuse, et se demandant si, après tout... Tout à coup, une imagination surgit, qui l'arrêta : mais, alors... ce monsieur l'appellerait Phyllis ? Il y avait bien vingt-cinq ans qu'un homme ne l'avait appelée comme ça. Enfin !... Seulement, elle, comment l'appellerait-elle, lui ? Gerald ? Ah ! jamais de la vie ! Un prénom nu, comme ça, c'était trop familier, trop intime, ça la gênait... Une idée lui vint, lumineuse ; et, contente : « Ça y est ! se dit-elle. J'ai trouvé. Je l'appellerai Fitz. »

...Elle le regardait écussonner ses roses. Égayée, car il arborait un col dur à coins cassés : drôle de tenue pour un jardinier ! et admirative aussi : les longs doigts mandarins s'affairaient avec une telle précision chirurgicale ! Un coup de serpette, net comme le bistouri, fendait la peau ; l'ente, dans la fissure, s'insérait à miracle ; le bandage de rafia venait serrer la greffe : le tour était joué. Et si preste, si sûr que ça semblait facile. Cependant tous deux causaient de bonne amitié. Lui racontait sa vie. Vingt ans aux Indes, moins de rares congés ; et cinq ans détaché aux douanes chinoises, quand c'était bon encore. Car, maintenant, avec les Bolchies, les Japs, la guerre civile en permanence, Changhaï ne valait

plus chipette ; mais à ce moment-là, c'était le filon ! Il y avait fait son argent, et pourtant il y vivait en prince, avec quinze boys pour le servir. Elle écoutait, éblouie comme une enfant, le conte d'Orient fastueux ; et elle voyait en pensée le pousse-pousse qui court après deux jambes de bronze maigres, la mince figure tirée et bilieuse sous l'ombre du casque blanc.

— Oh ! dit-il bonnement, avec ce regard de chien en quête d'une caresse, évidemment, c'est une autre vie qu'en Europe : un train... un luxe... Le blanc est un sahib. Mais tout ça se paie. Le foie d'abord. Et puis le mal du pays. Que de fois, au milieu de ma bande de macaques, j'ai songé avec un désir desséchant aux collines d'Irlande ! Et quand enfin l'on revient, c'est pour trouver les siens partis, les amis morts, une manière de nouvel exil... Une chance pour moi, Mrs Kilkelly, que je sois tombé dans la maison qui joignait celle du pauvre Joe. Sans vous, je ne connaissais à Dublin âme qui vive.

— Vous étiez camarades de collège ?

— De classe, Mrs Kilkelly, de classe ! Dix ans côte à côte, à user nos culottes sur les bancs des Jésuites. Oh ! je n'ai quitté Joe qu'après l'Université, pour préparer à Londres le service des Indes.

— Curieuse coïncidence, en effet, que vous tombiez ici !

— N'est-ce pas, Mrs Kilkelly ? C'est ce qui m'a soufflé l'audace de me présenter tout seul.

— Vous étiez le très bienvenu, Mr Fitz-Gerald.

— On aurait juré que le bon Dieu m'adressait ici, ne trouvez-vous pas ?

— Vous voilà bien aise, maintenant, reprit-elle sans répondre. Votre auto, une partie de golf, le jardinage..., c'est une existence enviable.

— Oh ! fit-il, en lâchant, pour parler, le brin de rafia qu'il avait aux dents, ce que je préfère encore à toutes les distractions, c'est la lecture. Puis mon jardin. Ai-je pris cela en Orient ? J'ai le goût de la vie tranquille, même contemplative.

— Et les voyages ? fit-elle, un peu déçue.

— On s'en lasse. Mais j'avoue qu'ils me sont encore un grand plaisir.

— Et vous avez vu toute l'Europe, je suppose ?

— Mais non, Mrs Kilkelly ! Loin de là. L'Asie, oui, davan-

tage. Mais, par ici, je ne connais guère que Rome, un peu la France...

— Paris ? Le Sacré-Cœur ?...

— Oui. Et Notre-Dame des Victoires.

— Et les Folies-Bergères ?

Il lui jeta un coup d'œil de biais : était-ce un piège ? Non : elle souriait, indulgente, seulement curieuse.

— Oh ! j'y suis entré... Comme tout le monde...

— Et... est-ce vraiment... ce qu'on dit ?... Terrible ?

— Mais non, Mrs Kilkelly. Sûr, il y a des dames pas très habillées... Des bayadères, quoi ! Comme là-bas. Mais les danses, l'atmosphère surchauffée, les plumes, les cristaux, les ors, les boissons, les lumières, toutes ces choses qui étincellent... L'impression, c'est celle du faste... d'une fête somptueuse au point d'être irréelle.

— Les Mille et une Nuits ?

— Vous y êtes ! Un palais des illusions. Mais quand on se retrouve sur le trottoir, allez, Mrs Kilkelly, on donnerait bien cher pour rejoindre une famille qui vous attende au coin du feu.

— Une famille ? dit-elle tristement. J'ai été mariée, Mr Fitz-Gerald. J'ai eu trois enfants. Et me voilà !

— C'est vrai qu'il vous est échu une croix bien lourde, Mrs Kilkelly, fit-il avec douceur. Je n'osais pas vous en parler, mais j'ai entendu dire... Pauvre enfant !

Dans un éclair, elle revit Sheila, blanche, et partant pour le magasin, un bas de soie cendrée bien tiré sur un soulier de lézard ; et ce fut plus fort qu'elle, le cœur lui échappa :

— Elle était si jolie ! dit-elle.

Mr Fitz-Gerald ouvrit la bouche, et resta coi. Car devant lui, ce visage se décomposait. Dans son regard, elle avait lu d'avance la réponse. Un sourire, qui vainement s'efforçait de naître, s'achevait en grimace pénible. Et brusquement elle lâcha prise, tourna le dos, s'en fut. Elle s'en allait, à petits pas, courbée, réduite, — vieille. Il la vit encore sur le seuil une seconde, comme en suspens. Et, dans le trou noir de la porte, elle disparut.

ROGER CHAUVIRÉ.

COMMUNISME
ET CATHOLICISME

Le 14 septembre dernier, Pie XI accordait une audience désormais historique à cinq cents prêtres, religieux et laïques espagnols, qui avaient à leur tête les évêques d'Urgel, de Vich, de Tortosa et de Carthagène. Devant ces réfugiés, encore tout bouleversés des massacres, des profanations et des carnages dont ils avaient été témoins, le Pape stigmatisa une fois de plus « la propagande subversive » qui enveloppe et bouleverse le monde entier. Sans doute, dans ce discours, le Saint-Père ne vise-t-il pas uniquement le communisme, — le néo-paganisme, qui se propage au delà du Rhin, n'est pas épargné, — mais, à maintes reprises, les paroles pontificales s'appliquent clairement à la doctrine marxiste des temps présents et aux conséquences néfastes de sa diffusion dans la société contemporaine.

« Il n'est pas superflu, nous dit Pie XI, au contraire, il est même opportun et souverainement nécessaire, c'est pour nous d'ailleurs un devoir de mettre tout le monde en garde contre le piège grâce auquel les hérauts des forces subversives cherchent à créer des possibilités de rapprochement des catholiques pour obtenir quelque collaboration de leur part. C'est ce qu'ils font en distinguant entre idéologie et pratique, entre idée et action, entre ordre économique et ordre moral. » Quelques lignes auparavant, après avoir rappelé que « les tristes faits d'Espagne disent et prédisent encore une fois de quelles désastreuses extrémités sont menacées les bases de tout ordre, de toute culture et de toute civilisation », le Saint-

Père ajoutait : « Il est tout à fait vrai que cette menace est plus grave et considérée comme plus vive et plus angoissante à cause d'une ignorance plus profonde et de la méconnaissance de la vérité... »

De telles paroles, prononcées par la plus haute autorité morale de l'univers, nous font comprendre la nécessité d'une intelligence plus intime de l'opposition du christianisme et du communisme, en même temps que la nécessité de ne pas nous laisser duper par les tactiques fallacieuses des disciples de Lénine. De ce rappel opportun, nous essaierons de tirer les conséquences.

OPPOSITION DES PRINCIPES

Le christianisme est spiritualiste. Le communisme, matérialiste : il nie l'esprit sous toutes ses formes. Dès lors, les doctrines s'affrontent et cherchent à se substituer l'une à l'autre, dans l'impossibilité où chacune d'elles se trouve d'assimiler sa rivale à la manière d'une civilisation jeune et forte qui repousserait une civilisation vieillie tout en revêtant certaines formes de celle-ci. C'est l'anti-religion qui se dresse contre la religion. Ne sommes-nous pas déjà entrés dans cette phase nouvelle de l'histoire en laquelle les guerres ne sont plus des guerres d'intérêt national, mais des guerres d'idéals, des guerres entre adeptes de mystiques opposées parfois au sein même d'une nation où l'on apprend que « les frères ont tué leurs frères » ? De cette opposition de deux idéologies qui se disputent le monde, résultent deux conceptions différentes de la vie : une conception chrétienne et une conception marxiste. Le principe s'applique non seulement à la vie individuelle, mais aussi à la vie familiale, nationale, internationale, et même à la vie économique.

Il n'est aucun de ces domaines qui ne soit complètement indépendant de la morale catholique, fondée dans la loi naturelle. Il n'en est aucun en lequel le chrétien puisse se soustraire à la loi divine dont l'Église, dépositaire de cette loi, lui fait connaître les applications pratiques. Mais, réciproquement, il n'en est aucun en lequel le communiste puisse prendre *définitivement* la position catholique sans renier en même temps les dogmes marxistes.

La vie individuelle du chrétien est soumise aux devoirs d'une religion spiritualiste. Le communiste doit rejeter tout spiritualisme et, en vertu même du programme de la IIIe Internationale, « lutter contre la religion inflexiblement et systématiquement ». Il la considère en pays conquis comme un obstacle à la « construction socialiste » et en pays de conquête comme un soporifique dont le capitalisme se sert pour endormir le peuple. Il ne doit connaître d'autre Dieu que le prolétariat, d'autre vie que celle de la matière, d'autre monde que celui d'ici-bas, et d'autre paradis que le chimérique paradis terrestre d'une société sans classes.

Si de la vie individuelle nous passons à la vie familiale, l'opposition des doctrines se révèle aussi flagrante. La famille chrétienne est fondée sur l'indissolubilité du mariage dont la fin première est la procréation des enfants. Dans l'U. R. S. S., qui se glorifie de mettre en pratique les principes communistes, c'est le régime de l'union libre. Selon le code moscoutaire, cette union doit être enregistrée, mais elle peut être rompue sur le désir d'un des conjoints. L'avortement est permis aussi bien que la limitation des naissances, et, à cet effet, l'usage des moyens les plus divers est toléré. Il est vrai qu'une réaction s'est produite récemment. D'après la nouvelle législation soviétique, promulguée le 28 juin 1936, le droit au divorce unilatéral n'existe plus. Le texte même de la loi établit que désormais « le divorce peut être effectué au *Zags* (1) seulement par convocation préalable et personnelle des deux conjoints en instance de divorce. Celui-ci devra être mentionné sur les passeports des deux divorcés ». En outre, la somme à verser pour l'enregistrement du divorce ne sera plus seulement de trois roubles : « elle sera fixée à cinquante roubles pour le premier, à cent cinquante pour le deuxième, trois cents pour le troisième et les suivants ». Une restriction est également portée à la liberté d'avortement (2) : désormais celui-ci n'est autorisé qu'en certains cas exceptionnels.

(1) Bureaux d'enregistrement des actes d'état civil.

(2) Voici le texte de la loi du 28 juin 1936 : « Attendu que l'effet nocif des avortements est reconnu, il est interdit d'effectuer lesdits avortements tant dans les hôpitaux et institutions médicales spéciales qu'au domicile des médecins ou logements privés des femmes enceintes. L'opération abortive n'est autorisée exceptionnellement que dans le cas où la grossesse menace la vie ou peut porter un détriment grave à la santé de la femme enceinte, ainsi que dans les cas de grave maladie

Il y a là certes un revirement. Mais n'est-il pas permis de se demander jusqu'à quel point il sera capable de refréner une licence légalement encouragée pendant dix-huit ans ? Il est clair, en tout cas, qu'un simple changement dans la législation sera impuissant à rétablir la moralité dans cette Sodome moderne dont le territoire occupe la sixième partie du monde. Et d'ailleurs, malgré ces modifications, inspirées par des considérations purement matérielles, un abîme sépare encore les lois familiales soviétiques et les obligations imposées par la morale catholique en vue de sauvegarder l'unité du mariage et sa fin première.

Dans la vie sociale, prolongement de la vie familiale, l'opposition entre la conception chrétienne et la conception communiste demeure irréductible. Dans la société, le christianisme travaille au rapprochement des classes, le communisme au contraire exaspère l'antique lutte qui les divise. Le christianisme reconnaît le droit de propriété privée, il oblige les consciences à la justice et à la charité. Le communisme nie ce même droit : il considère la propriété privée comme une injustice ; aussi, logique avec lui-même, convie-t-il le prolétariat à prendre le pouvoir « par le renversement violent de tout l'ordre social traditionnel (1) », et, une fois maître de la machine gouvernementale, à s'emparer des biens terrestres. La classe ouvrière doit un jour, selon la forte expression de Marx, « exproprier les expropriateurs ». Quant à la charité chrétienne, le communisme la considère comme contraire à ses principes, comme un obstacle au développement de la révolution. C'est un dogme moscoutaire que Lounatcharsky proclame très explicitement : « A bas l'amour du prochain ! Ce qu'il nous faut, c'est la haine. Nous devons apprendre à haïr : c'est ainsi que nous arriverons à conquérir le monde ! » Ces deux idéologies qui s'affrontent prétendent en effet l'une et l'autre à l'universalité ; l'une et l'autre veulent conquérir toute la société humaine ; mais dans le monde, cette fois encore, l'opposition s'affirme : Jésus veut gagner le monde par l'amour et la paix apportée aux hommes de bonne volonté, Lénine par la haine et la révolution sanglante.

des parents qui pourrait être transmise par voie d'hérédité. L'opération n'est autorisée que dans les hôpitaux ou maisons d'accouchement. »

(1) *Programme de l'Internationale communiste.*

Le désaccord s'avère aussi patent quand il s'agit de la conception chrétienne et de la conception communiste du nationalisme et de l'internationalisme. Comment en serait-il autrement, puisque leurs principes diffèrent ? Le premier principe qui régit le nationalisme et l'internationalisme chrétiens, c'est la souveraineté universelle d'un Dieu créateur, rédempteur et fin suprême de l'humanité. Or, la doctrine communiste, en niant l'existence même de ce Dieu, comment pourrait-elle conclure à ses droits dans la vie politique et la vie internationale ? Seul le prolétariat déifié a de véritables droits et tout doit lui être immolé.

L'internationalisme catholique reconnaît la légitimité de la patrie terrestre, tout en cherchant à maintenir l'union entre les différentes nations par l'application des éternels principes de justice et de charité. C'est dans la paix que doit se réaliser cet internationalisme, fondé sur la fraternité de tous les hommes en Jésus-Christ.

L'internationalisme communiste est hostile à l'idée de patrie, à tout le moins à l'idée d'une patrie gouvernée par un régime autre que le régime soviétique. Cet internationalisme ne se réalisera que par la lutte de classes et par le développement de la révolution mondiale. C'est qu'en effet, pour être fidèles à la doctrine de Marx, de Lénine et de Staline, « la révolution victorieuse dans un pays a pour tâche essentielle de développer et de soutenir la révolution dans tous les autres (1) ». Enfin, dans le domaine économique, le catholicisme subordonne la prospérité matérielle à la perfection morale et intellectuelle de l'individu et de la société. Sans doute, le chrétien, digne de ce nom, peut-il rechercher l'aisance et même les richesses, mais il ne peut le faire que conformément à la justice et à la charité, et l'acquisition des biens terrestres ne doit être pour lui qu'un moyen de s'élever moralement et intellectuellement.

De prospérité et de progrès, le communisme ne connaît que la prospérité et le progrès purement matériels. Dans la société communiste, l'individu comme l'État ne se soucient que de ce seul point de vue, ils considèrent celui-ci comme une fin en soi ; c'est de cette conception de la vie économique, si

(1) Staline, *le Léninisme théorique et pratique*, p. 59. Paris, Bureau d'éditions (communistes), 1933.

opposée à la conception chrétienne, que Léon XIII écrivait (1) : « Un État qui ne fournirait à ses membres que les avantages extérieurs d'une vie facile et élégante, qui, dans le gouvernement de la société, laisserait de côté Dieu et la loi morale, un tel État ne mériterait plus ce nom, il ne serait qu'un vain simulacre, qu'une institution trompeuse. »

L'Église, il est vrai, ne néglige rien pour assurer à tout homme le minimum de bien-être nécessaire à l'épanouissement de sa personnalité spirituelle : gardienne vigilante des âmes, elle ne se désintéresse aucunement des conditions économiques. C'est ainsi qu'elle se rencontre avec le communisme pour faire certaines revendications identiques, destinées à améliorer le sort des ouvriers et à diminuer les inégalités sociales ; mais, même alors, dans cette rencontre pour des revendications d'ordre purement pratique, l'opposition des principes reste absolue entre la doctrine de Moscou et celle de Rome. Bien plus : la subordination du matériel au spirituel dans toutes les revendications économiques du catholicisme en faveur des ouvriers, donne un sens différent à ces revendications elles-mêmes lorsqu'elles sont faites par les représentants de l'Église ou par ceux du *Komintern*.

Catholicisme et communisme ne s'accordent donc en aucun domaine de l'activité humaine : entre les deux doctrines, il y a incompatibilité absolue ; jamais un communiste authentique ne pourra être catholique.

RÉCENTS AVERTISSEMENTS DE ROME

Voilà qui explique l'insistance du Saint-Père. Le 12 mai 1936, Pie XI nous mettait une fois de plus en garde (2) contre « le péril communiste d'une portée vraiment universelle... Universalité plus périlleuse encore lorsque, et ce fut le cas tout dernièrement, elle prend des attitudes moins violentes et en apparence moins impies, afin de pénétrer dans des milieux moins accessibles et d'obtenir, — comme elle y arrive effectivement, — des connivences incroyables ou à tout le moins des silences et une tolérance d'un avantage inestimable pour la cause du mal ».

(1) Léon XIII, Encycl. *Sapientia christiana*.
(2) Cf. *l'Osservatore romano* du 13 mai 1936.

Mais cet avertissement ne semblait pas avoir été suffisamment compris, notamment par « un journal qui s'attribue l'honneur d'être catholique ». Quelques jours plus tard, le 31 mai, dans une audience solennelle accordée aux représentants de l'Action catholique du monde entier, Pie XI dénonçait de nouveau ces chrétiens qui, sur le terrain doctrinal, cherchent à établir des accords entre le catholicisme d'une part et le communisme de l'autre (1). « Ils ne manquent pas, en effet, même parmi les catholiques, les faux maîtres et les faux prophètes qui, pour des raisons diverses et sous l'apparence, comme ils aiment à le dire, d'un plus grand bien, conçoivent des choses mauvaises et en préparent de pires encore, en construisant nous ne savons quels accommodements entre la vérité et l'erreur, entre la sainteté et le péché, entre la loi du siècle et la loi de Dieu, entre le vrai et unique christianisme, celui que le Christ même nous apporta et pour lequel il offrit sa vie, et une autre religion pseudo-chrétienne... »

Les choses n'allaient pas en rester là. Si *l'Aube* avait accepté avec soumission de reconnaître que, même sur le terrain économique et social, il n'y a pas d'accord possible entre la doctrine de Jésus et celle de Marx, de dangereuses illusions continuaient à se développer dans l'esprit de plus d'un catholique. Ce danger, loin de se confiner en une zone restreinte, faisait d'inquiétants progrès en certains milieux. La confusion des idées, qui résulte du désarroi contemporain, s'affirmait non seulement dans le feu des discussions, mais jusque dans la parole écrite. Un périodique, intitulé *Terre nouvelle, organe des chrétiens révolutionnaires*, soutenait encore la possibilité d'une alliance entre le christianisme et le marxisme. Visiblement, le communiqué du Conseil de Vigilance de l'archevêché de Paris, publié le 15 février dernier et mettant une fois de plus en garde contre *Terre nouvelle*, « qui ne pouvait absolument pas être considérée comme une publication catholique », n'était plus suffisant. Aussi, le 23 juillet 1936, un décret du Saint-Office mettait-il à l'*index* ce périodique, resté sourd aux avertissements réitérés du magistère ordinaire de l'Église. « A cette occasion, lisons-nous dans ce même décret, les fidèles sont avertis de se

(1) *L'Osservatore romano* du 1er juin 1936.

méfier de tous les livres, journaux, périodiques et autres écrits qui proposent de façon insidieuse (surtout sous prétexte de collaboration amicale en vue de promouvoir des œuvres de charité) la collaboration des catholiques avec les partisans du communisme. »

La doctrine de l'Église se précisait donc de plus en plus : de ce décret du Saint-Office il faut conclure logiquement que désormais, même dans les œuvres de charité, la collaboration des catholiques, non seulement avec les communistes, mais aussi avec leurs partisans, devient contraire aux directives pontificales. Le principe émis par Pie XI dans l'encyclique *Quadragesimo anno* est plus actuel que jamais : « Socialisme religieux, socialisme chrétien sont des contradictions : personne ne peut être en même temps bon catholique et vrai socialiste (1). » En dépit des tactiques du jour, les grands théoriciens du marxisme contemportain ne sont pas moins nets : « Religion et communisme sont incompatibles aussi bien en théorie qu'en pratique », lisons-nous dans *l'A B C du communisme.*

LA VARIÉTÉ DES TACTIQUES

C'est à ces prémisses qu'il faut sans cesse revenir pour tirer de justes conclusions dans les questions que posent aujourd'hui les attitudes variées du Parti communiste à l'égard des catholiques. Convaincus de ces principes, ceux-ci ne risqueront pas de se laisser séduire par les tactiques léninistes en apparence si éloignées de la doctrine marxiste et de sa fin. Ces tactiques, nous ne saurions trop nous en convaincre, ne sont que des moyens pour allumer plus sûrement l'incendie de la révolution mondiale et essayer d'instaurer le chimérique messianisme prolétarien.

La variété de ces moyens mérite de retenir notre attention, car, aujourd'hui, toujours en vue de leur fin dernière, — la réalisation d'une société sans classes, — les communistes tendent la main aux catholiques et généralement à tous les chrétiens. Cette attitude est du moins celle qu'adopte le parti

(1) Le *Labour Party*, parfois appelé le Parti socialiste anglais, ne professe pas le vrai socialisme, c'est-à-dire le socialisme marxiste. Aussi l'Église permet-elle à ses fidèles d'adhérer à ce groupement politique.

communiste français. Elle est spécialement appliquée pour gagner la jeunesse chrétienne à l'athéisme bolchéviste. Dès le mois d'avril 1935, les *Échos du G. E. S.* nous mettaient en garde contre cette tactique nouvelle du front commun :

« Depuis quelques mois, lisons-nous dans ces pages instructives, on s'aperçoit de différents côtés que socialistes et communistes cherchent à attirer dans leurs organisations les membres de nos œuvres catholiques. On aurait pu croire que c'était des faits isolés venant d'un bon naturel. Plusieurs recoupements nous permettent d'affirmer qu'il y a là une tactique venant d'une consigne générale donnée à tous les groupes. A ce sujet, voici le résumé d'une conversation entendue il y a quelques semaines dans un milieu communiste, et dont nous pouvons garantir l'authenticité :

« Principes généraux de l'action à mener au plus tôt : noyauter les organisations catholiques est une erreur, les agents marxistes seront vite démasqués et le milieu leur est défavorable. Ce qu'il faut, c'est attirer les catholiques dans les milieux socialistes, où l'atmosphère est au contraire défavorable aux catholiques. Ils n'accepteront jamais de fréquenter les milieux franchement socialistes ou communistes. Il faut donc les attirer dans des organisations qui ne sont pas officiellement marxistes, mais seulement syndicalistes ou pacifistes (syndicats, Secours rouge, Caisse de chômage, Objecteurs de conscience et principalement Ligue antifasciste). Ne pas essayer d'opposer des arguments aux catholiques qui sont en général préparés et ont des cercles d'études, ou qui, en tout cas, iraient trouver leurs prêtres qui démoliraient l'argumentation. « Il faut les avoir par le sentiment ». C'est-à-dire créer en eux la haine du « fascisme », le « fascisme » étant d'abord le régime italien et surtout allemand, qui persécute les catholiques. »

Voici, toujours d'après les *Échos du G. E. S.*, un certain nombre d'exemples concrets qui feront reconnaître la nouvelle tactique communiste destinée à gagner la jeunesse chrétienne aux doctrines marxistes :

« Au lycée, au bureau ou à l'usine, à l'occasion des conversations avec les catholiques pendant les heures libres, remarquer ceux qui sont à tendances pacifistes et qui manifestent du mépris pour les « ligues fascistes ». Commencer par ceux-là ;

leur exposer que l'on n'est pas anti-catholique, que l'on sait admirer ce qu'il y a de grand et de noble dans la religion, etc., puis leur parler du régime fasciste qui opprime les catholiques et les ouvriers, les intéresser aux camarades qui, dans tous les pays du monde, souffrent et luttent pour libérer les classes laborieuses du fascisme et de la guerre. Puis, insensiblement, généraliser la notion de fascisme aux « ligues nationales », en passant par l'intermédiaire du francisme. Créer en eux une véritable haine des « bandes armées »... Les entraîner dans des réunions antifascistes de plus en plus fréquemment, de telle sorte qu'ils soient plus souvent dans un milieu socialiste que dans un milieu catholique et qu'ils soient dépaysés, inaptes dans leurs œuvres. Alors, à chaque réflexion que l'on y fera sur leurs amis socialistes et communistes, ils auront des réactions de plus en plus violentes, d'autant plus violentes qu'elles seront d'origine passionnelle et qu'elles ne pourront pas être étayées par des arguments rationnels. Dès que cette première catégorie de catholiques sera suffisamment avancée, travailler les autres catholiques en se servant des premiers pour les attirer... »

UNITÉ ANTIFASCISTE ET MAGNÉTISME DES MOTS

Quelques mois après ces avertissements, le 15 juillet 1935, le Comité central de l'Internationale communiste des jeunes, consacrant officiellement cette tactique nouvelle, décide de (1) « multiplier les accords fraternels avec les jeunes travailleurs chrétiens et avec leurs organisations, pour l'élargissement de l'unité de la jeunesse contre le fascisme ».

Parmi les tactiques des prosélytes de l'antireligion moscoutaire, ou plutôt, accompagnant ces tactiques et variant avec elles, il faut citer les mots d'ordre lancés par Moscou. Ils sont d'autant plus trompeurs qu'avec le poison de l'erreur ils contiennent une part de vérité. Les dirigeants de la IIIe Internationale savent combien la mentalité populaire raisonne peu. En un instant, elle est retournée par le magnétisme de certaines formules qui répondent à ses besoins. Elle ne cherche pas à découvrir la vérité ou l'erreur, qui se cachent sous les mots d'ordre séduisants, mais, à force de les entendre, elle les

(1) Cf. *la Lutte* (de Genève) du 19 novembre 1935.

assimile; ils pénètrent si avant dans l'âme qu'ils deviennent principe d'action. Parfois même elle en est grisée : ils ont pour elle le son métallique d'une trompette de cavalerie qui invite au combat.

Comme les tactiques, et même plus encore que les tactiques, ces mots et ces formules, les leaders communistes les font varier aussi souvent que varient les inquiétudes des peuples. Les foules sont-elles inquiètes des conflits éventuels entre les nations, les mots d'ordre seront : « Pour la paix, contre la guerre et le fascisme »... Craignent-elles l'aggravation de la crise économique ou une suppression de la personnalité humaine par un État totalitaire autre que les premières U. R. S. S. du monde, le mot d'ordre sera : « Pour la paix et la liberté ! »Sont-elles inquiètes des échecs du *Frente popular* espagnol, le pseudo-pacifisme temporaire se substituera en une ardeur belliqueuse et le cri de guerre communiste sera : « Des canons, des avions pour l'Espagne ! »

La magie de ces mots d'ordre que, par la radio, par la grande presse, par l'affiche, par le cinéma, par la littérature, ils lancent aux masses angoissées, attire les uns, captive les autres, décuple les membres du parti.

Cette tendance vers l'unité prolétarienne contre le « fascisme » ne doit pas être considérée comme indépendante de l'action anti-religieuse. Selon l'inacceptable conception communiste, le « fascisme », c'est la religion tout aussi bien que la doctrine de Mussolini, que celle d'Hitler ou des ligues patriotiques. Aussi, par suite d'une fausse intelligence du christianisme, les leaders communistes considèrent-ils celui-ci comme une partie intégrante de l'idéologie fasciste en même temps que de l'idéologie capitaliste, contre lesquelles ils ont engagé une lutte décisive. Sous l'écorce trompeuse des mots d'ordre, qui invitent à lutter contre le « fascisme » « pour la paix et la liberté », il y a donc un poison destiné à tuer la religion dans les âmes et même, s'il se pouvait, à effacer peu à peu de la conscience populaire l'idée même de Dieu. Pour essayer de s'assurer la victoire, les moscoutaires veulent gagner le plus d'adeptes possibles, même parmi les catholiques. Selon les directives données par Dimitrov, au VIIe Congrès de l'Internationale communiste, tenu à Moscou du 25 juillet au 20 août 1935, « les Fédérations de Jeunesses

communistes doivent tendre par tous les moyens à l'unification des forces de toutes les organisations de masse non fascistes de la jeunesse... » Et, pour séduire les jeunes catholiques, les communistes jouent la comédie du libéralisme.

Voici comment M. Jacques Duclos, député communiste, développe cette pensée au VIIIe Congrès national du Parti, tenu à Villeurbanne du 22 au 25 janvier 1936 : « Tous les jeunes communistes ont raison de tendre la main aux jeunes chrétiens, dont nous nous gardons bien de railler les convictions religieuses... »

Et, à ce même Congrès de Villeurbanne, M. Granjon explique clairement la tactique nouvelle : « Nous voulons réaliser cette union en prenant les jeunes tels qu'ils sont... C'est à nous, membres du parti, qu'il appartiendra de diriger la jeunesse dans l'esprit de Marx, Engel, Lénine, Staline. »

M. Maurice Thorez n'est pas moins explicite lorsqu'il s'adresse aux hommes de toutes catégories : « Nous te tendons la main, catholique ouvrier, employé, artisan, paysan, nous qui sommes laïques, parce que tu es notre frère et que tu es, comme nous, accablé par les mêmes soucis. Nous te tendons la main, volontaire national, ancien combattant devenu Croix de feu, parce que tu es un fils de notre peuple, et que tu souffres comme nous du désordre et de la corruption. »

Ces paroles, prononcées à Radio-Paris le 18 avril dernier, ne furent pas sans produire leur effet. Un mois plus tard, le 14 mai, M. Thorez nous l'assure explicitement (1) : « Si on en juge par la quantité de lettres qui viennent de catholiques, notre appel a été entendu. Nous avons déjà commencé à collaborer dans des œuvres de solidarité et de fraternité, nous travaillons ensemble dans les comités d'entr'aide aux chômeurs. »

Et dans la récente livraison d'un organe officiel du *Komintern*, la *Correspondance internationale* du 31 octobre, le Comité central du P. C. d'Italie, cherchant à gagner les masses ouvrières catholiques, va jusqu'à déclarer solennellement : « Le respect absolu des opinions religieuses des masses est pour les communistes une question de principe... Les communistes sont les défenseurs les plus sincères de la famille et de la jeunesse... Dans l'Union des Soviets, où se réalise le régime que

(1) Cf. *l'Humanité* du 17 mai 1936.

veulent les communistes, la famille est protégée, respectée, transformée, la jeunesse soustraite à la domination de la corruption... »

Certaines âmes sensibles sont ébranlées par ces déclarations fallacieuses, en contradiction flagrante avec les véritables principes et la pratique communistes. Ces âmes sont de celles qui tombent dans le piège tendu par « les hérauts des forces subversives » et contre lequel Pie XI considère que « c'est un devoir de mettre tout le monde en garde ».

VERS UN ORDRE SOCIAL NOUVEAU

Les disciples de Lénine veulent apporter au monde un « ordre nouveau » : par la lutte des classes, ils espèrent arriver à la révolution violente, destinée à supprimer la propriété privée, la famille et la religion.

A cet « ordre nouveau », qui porte en lui le germe de tous les désordres et de toutes les misères, le monde chrétien oppose un « ordre nouveau », source de paix, de joie, de richesses spirituelle et matérielle. Par une justice plus exacte, par une charité plus universelle, il travaille à rapprocher les classes et, par le fait même, à améliorer l'état social contemporain, à instaurer un « climat » moral plus élevé. A « la constitution de cet ordre nouveau que tous appellent », les plus hautes autorités spirituelles nous invitent à nous appliquer sans retard. Dès lors que le problème n'est pas purement économique et que, même alors, il ne serait pas indépendant de la morale catholique, les principes sociaux de l'Église et son magistère donnent les solutions aux difficultés du jour et portent en eux les seuls remèdes capables de calmer la tempête qui souffle sur le monde.

En juin dernier, alors qu'en certains milieux le ferment marxiste travaillait les âmes plus étrangement que jamais, alors que les grèves insurrectionnelles, — cette « première partie de la révolte armée (1) », — se développaient, jusqu'au delà des frontières, les évêques de France ont fait connaître une fois de plus les applications pratiques qui découlent des grands principes sociaux, donnés par Léon XIII en 1891 et exposés

(1) Cf. Pieck : Discours prononcé, en juillet 1935, au VIIe Congrès du *Komintern*,

de nouveau par Pie XI en 1931. Le 7 juin 1936, le cardinal Verdier lançait un appel émouvant où il ne craignait pas de redire « que l'Église... a dénoncé les vices de notre ordre social et rappelé au monde ce que la vraie justice et la sage égalité exigent pour le bien de l'ouvrier ». Et Son Éminence ajoutait que « si cet enseignement avait été compris, bien des maux dont nous souffrons eussent été évités ».

Le regretté cardinal Binet, exprimant sa pensée sur les travailleurs catholiques et les événements actuels, rappelait que personne ne peut contester aux ouvriers le droit de s'associer. Il nous redisait l'enseignement toujours actuel de Léon XIII, selon qui, parmi toutes les organisations utiles aux travailleurs, « la première place appartient aux corporations ouvrières, lesquelles, en soi, embrassent à peu près toutes les œuvres ». Et encore : « Dans cet état de choses, les ouvriers chrétiens n'ont plus qu'à choisir entre ces deux partis : ou de donner leur nom à des sociétés dont la religion a tout à craindre, ou de s'organiser eux-mêmes et joindre leurs forces pour pouvoir secouer hardiment un joug si injuste et si intolérable. Qu'il faille opter pour ce dernier parti, y a-t-il des hommes ayant vraiment à cœur d'arracher le souverain bien de l'humanité à un péril imminent qui puissent avoir là-dessus le moindre doute ? »

Le 25 octobre dernier, à la fête du Christ-Roi, soixante mille catholiques d'Alsace manifestent à Strasbourg « pour la défense des libertés religieuses et de la civilisation chrétienne menacée ». Ils « promettent de collaborer toujours plus activement à l'ascension matérielle, intellectuelle et morale des classes travailleuses... Ils affirment une fois de plus leur opposition absolue et de principe au marxisme et au communisme, bien qu'ils soient prêts à accomplir leur devoir de justice et de charité à l'égard de tous. Blessés au plus intime de leur cœur par l'alliance du drapeau national et du drapeau rouge, ils déclarent vouloir une France fidèle au Christ et à ses meilleures traditions et répudient le bolchévisme ».

Déjà, un mois auparavant, le 13 septembre dernier, quarante mille d'entre eux, rassemblés en cette même ville de Strasbourg, prenaient en leur nom et au nom de centaines de milliers de catholiques alsaciens, de solennels engagements, parmi lesquels nous relevons les lignes suivantes :

« Pénétrés de la gravité de la crise morale, sociale et économique que traverse la société moderne, les catholiques d'Alsace s'engagent à être de vrais disciples du Christ, prêts à la réforme personnelle constante, prêchée par l'Évangile, résolus à construire, selon la doctrine sociale de l'Église et dans l'esprit de l'Action catholique, le monde nouveau qu'exigent les temps nouveaux. A cet effet, ils travailleront à redresser les abus du libéralisme économique et à opposer aux erreurs du marxisme matérialiste l'idéal chrétien de véritable justice et charité sociales... »

A la même époque, du 10 au 14 septembre, le VIe Congrès de Malines tenait ses assises sous la présidence de Son Éminence le cardinal van Roey, primat de Belgique. *Les catholiques et les temps nouveaux*, tel était le titre du problème étudié. Les préoccupations des catholiques belges sont identiques à celles des catholiques de France. L'universel désir du monde chrétien, soucieux de suivre les directives pontificales, celui de bâtir un nouvel ordre social, se manifestait une fois de plus. A Malines, la consigne du jour est lourde de réalisations prochaines : « Ni musée, ni exposition, mais un chantier de construction pour y bâtir l'avenir ! » Et c'est au secours de l'Église que les congressistes, — deux cent mille le dimanche 13 septembre, — font appel « pour les lancer d'un geste plein d'espoir comme de puissantes amarres dans les flots de cet avenir encore si confus et si sombre ».

Parmi les témoignages autorisés, celui de M. le Premier ministre Van Zeeland prend une valeur exceptionnelle quand on se souvient des améliorations économiques et sociales par lesquelles l'ancien vice-gouverneur de la Banque Nationale a relevé la Belgique d'une des crises les plus graves qu'elle a peut-être jamais traversées.

« Je ne connais pas, à l'heure d'aujourd'hui, lisons-nous dans son discours sur l'*Attitude des catholiques devant le devoir civique*, une seule doctrine dont la cohésion, la sûreté, la souplesse serrent les réalités immédiates de plus près que celle des encycliques (*Rerum novarum* et *Quadragesimo anno*). Pour moi, après avoir fait le tour, dans le souci d'objectivité scientifique, des grandes doctrines économiques et sociales qui se sont précisées au cours du siècle dernier, je suis arrivé à la conclusion que toutes étaient dépassées par les faits, qu'au-

cune n'était assez large pour satisfaire aujourd'hui les aspirations qui soulèvent les peuples les uns après les autres. Je ne veux point prétendre que dans les encycliques ou dans les commentaires qui les ont accompagnées se trouvent inscrites en toutes lettres des solutions précises pour toutes les difficultés de caractère économique et social ; loin de là : ce dont je suis persuadé, c'est que, greffées sur le tronc des vérités catholiques, les indications générales que contiennent les encycliques sont le guide le plus sûr, le corps de doctrine le plus cohérent, qui existe en ce moment dans le monde. »

Ces paroles, publiquement prononcées par un homme d'État contemporain, nous rappellent la tâche qui incombe aux élites chrétiennes de nos jours. Les encycliques contiennent les principes de l'ordre social nouveau, mais, lorsqu'il s'agit de la durée du travail, de la fixation du salaire, de l'économie dirigée, et de tant d'autres questions connexes, nombreuses sont les applications pratiques qui restent encore à préciser. Il n'est donc pas seulement désirable que les élites catholiques étudient et fassent connaître par la parole et la plume la doctrine sociale de l'Église jusqu'ici trop méconnue, c'est d'elles aussi que le monde chrétien attend cet effort d'adaptation où le catholicisme a toujours compté des précurseurs. Les marxistes, il est vrai, sont conduits par des intellectuels, mais ceux-ci rejettent nos principes moraux. Les catholiques sont donc assurés de la supériorité morale. C'est elle qui doit les aider à rebâtir la cité sur le respect des droits et des devoirs dans la vie individuelle, aussi bien que dans la vie familiale, économique, sociale, nationale et internationale : c'est elle qui doit leur donner la victoire finale dans le dur combat pour instaurer un ordre social nouveau.

J. de Bivort de La Saudée.

SPECTACLES

UN NOUVEAU MUSÉE

C'est celui qui, légué par le comte de Camondo à l'Union centrale des Arts décoratifs, vient ces jours derniers d'être ouvert aux visiteurs. M. Jacques Guérin, conservateur adjoint, ainsi que M. Charles Bernard Metman, « attaché », ont bien voulu me le faire admirer avant la date fixée pour l'ouverture. J'ai ainsi la bonne fortune de pouvoir sans tarder donner à mes lecteurs un aperçu des richesses de si bon goût qui meublent et parent l'hôtel du 63, rue de Monceau. Son possesseur, le comte Moïse de Camondo, était le cousin du comte Isaac de Camondo, lequel a légué au Louvre une magnifique collection d'objets et de tableaux. Le comte Moïse, lui, ne s'intéressait avec passion qu'à l'art du XVIIIe siècle. Cet hôtel, devenu musée, était du temps de Mme de Camondo, sa mère, de style Napoléon III. Le comte Moïse le fit entièrement démolir et le rebâtit dans le style des Trianons.

L'entrée de la cour ronde entourée de charmants bâtiments, avec, au fond, l'hôtel d'harmonieuses proportions, dont le jardin sans murs rejoint le parc Monceau qui le prolonge par la vue de ses pelouses et de ses ombrages, est ainsi séparé du bruit de la rue, et semble l'aimable et somptueuse retraite d'un amateur qui tenait, plus qu'à être bellement logé lui-même, à préparer le cadre nécessaire à ses meubles, tapisseries, boiseries et bibelots de prédilection. Son idéal était de réaliser le somptueux intérieur d'un grand seigneur aimant les arts et vivant au XVIIIe siècle. Il va sans dire que ce pastiche ou cette reconstitution sont à peu près impossibles, puisque les conditions de l'existence,

dès le début du xxe siècle, étaient radicalement différentes de celles de jadis. Mais non moins intéressante et curieuse est, et le sera davantage, cette demeure attestant le confort, le faste et les goûts de cette période d'avant-guerre, où les dilettantes de grande fortune gardaient l'amour des beautés du passé. Le musée « Nassim de Camondo », — car le baron Moïse a eu la pieuse pensée de faire ce legs au nom et en mémoire de son fils, jeune lieutenant aviateur tombé sur le front de Champagne en 1917, — restera un parfait témoignage de cette époque, déjà si loin des préférences des générations nouvelles.

Les objets, tous de haute valeur artistique, qui concourent ici à la beauté et à la perfection de l'ensemble du décor, n'y ont pas été admis parce qu'ils plaisaient et étaient datés du temps voulu, mais parce qu'ils devaient trouver leur place et leur signification décisive de forme et de couleur auprès de ceux déjà là, et au sein de l'harmonie générale. L'escalier de pierre tendre s'élevant gracieusement du vaste et beau vestibule nous mène au premier salon, orné de tapisseries d'après Oudry et les Fables de La Fontaine. Le tapis d'Aubusson y est d'un ton délicieux, s'assortissant par ses pâleurs et ses tons de roses à ces tapisseries de nuances fraîches. Des meubles beaux, rares et charmants, supportent bustes célèbres, porcelaines précieuses, vases de Chine superbement montés, flambeaux représentant de petits Chinois de bronze, etc.

De là, nous passons au grand salon d'une proportion belle et heureuse, aux boiseries grises rehaussées d'or venant de la rue Royale, aux beaux dessus de porte. Un tapis de la Savonnerie, merveilleux de couleurs et de dessins, arrondit sa rosace centrale composée de trompes enlacées et enguirlandées, dans lesquelles souffle quelque Borée. Un cercle de papillons exquis se presse autour de cette rosace, et tous les détails de cette composition seraient à contempler et à décrire. Des perroquets y apparaissent aux coins, sur un riche et sourd fond noir. Que de symboles pour les réunions de société, leurs bavardages, leurs éventails, leurs vaines paroles ! Autant en emporte le vent... et les perroquets, — gare à vous ! — répéteront ce que le vent n'aura pas emporté... à moins que ces trompettes ne deviennent celles de la Renommée... Mais, vraiment, rece-

vait-on dans un salon où marcher sur une pareille merveille était sacrilège, où s'asseoir sur ces sièges, signés Jacob, recouverts de fines tapisseries d'Aubusson et venant de chez sir Richard Wallace, devait être défendu ? Un ravissant paravent en tapisserie de la Savonnerie nous offre, en tons d'une fraîcheur vive et pourtant « fondue », ses oiseaux, ses fleurs, ses fruits, et encore un perroquet blanc qui ne daigne point nous répéter les propos d'autrefois. Nous admirons le beau lustre, et ce gracieux buste de Houdon, pour lequel a posé, dit-on, la fille d'Hubert Robert, buste d'une enfantine moissonneuse : *l'Été*. (La composition complète : *l'Été*, *l'Hiver*, est au musée de Montpellier.)

Autre salon : dans les tons d'azur et de rose framboise. Les portières sont en tapisseries roses de Chine et fleuries de bordures et médaillons. Au centre de ces médaillons, les chiffres de Louis XV ont été « débrodés ». Les bandeaux de fenêtres, circulaires en haut et verticaux de côté, sont d'un bleu exquis sur lequel se détachent en baldaquin des peaux de léopards, — tapisseries de Beauvais. L'admirable tapis de tons audacieux, mélange aux nuances roses hardies cette grande palme bleue, couleur de la mer. Des peintures de Huet ornent les panneaux... Encore un salon, plus petit, plus intime avec sa tapisserie de Boucher, son tapis bleu de nuit, ramagé de fleurs claires. Là, les plus délicats objets sont réunis : des laques du Japon dans le genre de celles que fit faire Marie-Antoinette, des petites tables aux dessus de précieuses porcelaines, des flambeaux signés Germain, qui éclairèrent parfois Mme de Pompadour ; une table d'acier et de bronze, et ces petits bureaux, merveilles de précision, de grâce, de minutie de l'art, où on sent encore l'amour que l'on avait jadis pour ces petits meubles, au temps sans téléphone, où l'on écrivait maintes lettres, maints billets...

Et voilà que s'ouvre la vaste salle à manger, d'une parfaite ordonnance, pour réunir les convives auxquels on avait fait signe par un aimable gribouillage griffonné sur le petit bureau. La grande table, une fois desservie, est couverte d'un incomparable tapis de tapisserie de Beauvais, entrelacs de branches de roses sur fond jaune un peu passé. Un lustre oscille : son bronze est tout à fait vermeil et il vient d'un palais de Pologne. La fontaine en marbre de Sienne, la pendule

baroque, les élégantes dessertes de marbre, les panneaux de tapisserie au petit point et les charmants tableaux, — natures-mortes en tapisserie, — de Mme Valayer-Coster, s'harmonisent en un ensemble délicat autant que luxueux. A côté, scintille une petite pièce toute en vitrines illuminées, remplies d'assiettes, de tasses et de plats précieux : service en Chantilly, avec ses œillets bleus sur fond d'un blanc si doux, service de Sèvres, service dit de Buffon avec, à l'envers de l'assiette, les noms des oiseaux qui la décorent..., services roses, services verts..., soupières d'argent et seaux d'argent, venant de l'argenterie offerte par Catherine II au comte Orloff et exécutés par Rœttiers, fines colonnes de marbre supportant des corbeilles de fleurs de bronze dorées d'une grâce exquise.

Mais n'êtes-vous pas étourdis par tant de belles choses ? Faisons halte un instant dans la bibliothèque du second étage, et, après avoir regardé les huit esquisses d'Oudry pour les tapisseries des chasses de Louis XV, les gravures de Chardin, les tableaux d'Hubert Robert, osons nous reposer en ces fauteuils recouverts d'une si jolie soie verte, et regardons scintiller le si léger lustre en cristal de roche qui semble la parure d'une allégorie du passé... de ce passé dont un homme de grand goût sut réunir ici quelques beautés pour orner sa demeure et ses rêveries et s'imaginer ainsi qu'il avait choisi l'époque où il aurait voulu vivre.

GALERIE DES BEAUX-ARTS : EXPOSITION GAUGUIN

Tout a été dit sur Gauguin, aussi bien sur son génie de peintre que sur sa vie bizarre et tourmentée. Somerset Maugham a écrit un roman fort beau : *l'Envoûte*, qui est l'histoire extraordinaire de Paul Gauguin, las de sa vie présente, de sa famille, de ses amis, et choisissant Tahiti pour aller y finir ses jours, s'imaginant rejoindre en l'île lointaine le bonheur des premiers jours du monde et y trouvant, comme ailleurs, la nostalgie, la maladie et la mort.

Cette exposition n'est pas seulement la réunion de quelques très belles toiles de Gauguin, mais un hommage d'admiration et de piété à sa mémoire. On a joint aux tableaux les objets familiers dont le peintre s'entourait, sa dernière palette, des

documents divers, des céramiques, et quelques sculptures sur bois, où l'on constate la même force primitive que celle du trait dont il sculptait en dessin et en peinture certains visages, tel le sien propre. Ces portraits violents nous font connaître ici la physionomie de ce rêveur à l'art presque rude et qui aurait pu sculpter les saints de bois et les calvaires de Bretagne aussi bien qu'il peignit ces filles nues, couleur de fruits blets, se profilant sur des massifs de feux roses en fleur. Pêcheur d'Islande amoureux de Rarahu, voilà Gauguin : c'est à la sensibilité de Loti que s'apparente la sienne, par ce don de la tristesse errante qui n'est plus aujourd'hui que l'écho prêt à s'éteindre d'un chant disparu, d'un rêve évanoui. J'admire ici ces filles de Bretagne d'une distinction si racée contrastant avec ces animaux mélancoliques et féminins que sont ces Tahitiennes si laides lorsqu'elles sont vêtues. Il leur faudra des siècles pour savoir porter les vêtements avec la grâce de ces Bretonnes. Mais elles sont belles, ces filles des îles dites heureuses, nues et droites ou allongées sur ces plages roses ou dorées.

Et, en tous ces tableaux, — créatures ou paysages, — éclate, s'épanouit ou brûle en un coin secret de la toile cet étonnant ton rose, que j'appellerai le rose Gauguin, qui ne ressemble à aucun autre, celui d'une flamme transformée en fleur et qui, partout, met en toutes ces toiles le reflet de l'âme du peintre et du poète... En tous ces tableaux, fleurs, fruits, personnages, paysages, hauts stipes de cocotiers essayant en vain d'atteindre le ciel, petit homme au turban tenant son pied dans sa main avec la désolation de l'être qui n'ira pas où il voudrait aller, herbages d'émeraude, sources noires, grandes vagues sublimes entre les rocs de la mer bretonne, femmes voluptueuses d'exotique nudité, aux chairs de nèfle, — et non « d'or », comme l'affirme le peintre, — aux cheveux plats, aux yeux de cavales fourbues, ou paysannes dansant, avec le vent dans les ailes de leurs coiffes, toutes ces œuvres inégales de valeur et d'inspiration sont marquées du même sceau, d'un étrange génie, et d'une maîtrise mystérieuse. On a « fait » beaucoup de littérature à propos de Gauguin... Donc, taisons-nous. Mais comprenons son amour de la vie trop brève, et toute son ardente détresse de ne pouvoir la saisir en toutes ses plénitudes, en toutes ses

formes et en toutes ses couleurs, et relisons le beau poème de Pierre Camo sur le tombeau de Gauguin.

Ne quittons pas le faubourg Saint-Honoré sans faire un tour au 17e Salon, galerie Bernheim. Maintes œuvres y sont dignes d'une vive attention, depuis les paysages d'Espagne de Mme Clémentine Ballot jusqu'à ceux de la vallée du Rhône de Converse-Lily, de Provence par Denis Valverane, de neiges sur Paris de F.-R. Étève, de Lozère par L. Neillot, d'Arcachon par J. Raymond. De charmants tableaux de fleurs et d'intérieurs par Tournes d'Escola nous retiennent longuement, et maints autres tableaux de fleurs diverses, aux charmes différents, par Mmes Bouquet, Chamouillet, Grassoreille, de Heeckeren, etc. Et, après avoir tout spécialement contemplé les œuvres de L. de Riemsdyk, de Mlle Tourte, de Mlle Chen, arrêtons-nous devant les dessins de Mlle Jeanne Bergson, d'une si rare intensité de mouvement, d'un rythme si vivant et si hardiment pur en ces attitudes et mouvements de danse, en ces poses magnifiques, telle la femme penchée et agenouillée à demi, belle comme une sculpture grecque, telle cette danseuse suspendue par l'élan, entr'ouverte par le vol et l'essor musical. Ce sont là des dessins d'une rare et saisissante beauté.

RÉPÉTITION D'UN BALLET

Une répétition privée de *Promenades dans Rome*... Il faut montrer une petite carte d'admission, donnée par l'auteur, J.-L. Vaudoyer, et d'abord trouver l'entrée mystérieuse au bout d'une longue impasse qui côtoie le beau théâtre des Champs-Élysées. La concierge nous examine avec circonspection, cependant que, dans la cour, braient deux charmants petits ânes qui ont froid et tapent du sabot pour se réchauffer. Me suis-je trompée ? Est-ce ici que se jouent *les Mémoires d'un âne* et suis-je au théâtre du Petit-Monde ? Non. Je suis dans la bonne voie. Escaliers. Portes. Couloirs. Demi-éclairage de limbes. Salles où tournent des roues, où luisent de vagues foyers électriques et où quelqu'un de très occupé vous répond, si vous l'interrogez, par un geste qui signifie : « Passez par là... » D'hésitations en initiatives, de montées en descentes, de vestibules en corridors, ainsi qu'on agit dans

les rêves, j'arrive à l'arrière de la scène. Les ballerines, qui ont mis leurs costumes pour la première fois, aujourd'hui, dans l'ombre des machineries et des portants, achèvent d'ajuster ceintures et sandales. Une guirlande de musique s'enroule autour du bruit précis de l'agencement des décors. La voix slave de Lifar, maître de ballet, scande « un, deux, trois, quatre... » Les ouvriers en cotte bleue semblent, dans le fin fond du plateau, les acteurs d'un autre opéra. J'ai la sensation d'être d'une indiscrétion inexcusable, celle de l'enfant impatient qui ouvre l'enveloppe de la chrysalide avant que le papillon parfait ne soit prêt pour l'essor.

Mais une dame aimable me fait signe, me précède, ouvre une porte. Me voici dans la salle, la grande salle vide et rose dans la pénombre. Quelques fantômes amicaux sont assis aux fauteuils d'orchestre. Je vois s'élever le bâton de chef de M. Gaubert comme une sorte de sceptre de l'enchantement futur. Et, la musique s'animant, se précisant avec les lumières, je me trouve, ahurie et ravie, au milieu de la fête des vendanges, sur une place aux portes de Rome, la Rome de Stendhal et d'Hubert Robert, où de romantiques Anglais en voyage, parents à la Caldecott, jeune fille de Keepsake et jeune homme à carreaux incarnant drôlement et gracieusement une sorte d'Arlequin britannique, se joignent au couple italien Lifar et Lorcia pour danser une saltarelle mêlée de mouvements de gigue. Mais, toute cette fiction rythmée n'a pas encore atteint le degré de précision dans la fantaisie qui fait la juste gloire des ballets de l'Opéra. Tout s'interrompt. Lifar, si jeune, élégant et libre, en ses attitudes imitant les statues, descend de son chapiteau brisé. Sa veste de velours noir laisse, entre la chemisette et la culotte blanches, voir un ruban de peau brune et dorée. Son bonnet napolitain, d'un rouge orangé, pend sur son oreille avec enfantillage. Il rajuste sa ceinture et sa cravate nouée en fichu, de si jolis tons orange : « Monsieur Rouché, s'écrie-t-il en s'adressant à un des fantômes des fauteuils d'orchestre, on apprête les décors pour *le Coq d'or* de ce soir, derrière la scène... Et tout ce bruit nous empêche d'entendre la musique. Nous ne pouvons pas danser... » Émoi. Allées et venues. Palabres. La musique reprend après un silence où, dans le songe assoupi des loges ouvertes et désertes comme des fleurs ayant perdu

leurs pistils et leurs étamines, j'évoquai dans un éclair de souvenir toutes les admirables soirées de ballets de jadis... Nijinsky et Karsavina tournoyèrent un instant, dans une hallucination vaporeuse, spectres charmants de la rose d'autrefois.

Mais le décor a changé. La danse s'achève à la villa d'Este, au crépuscule et dans la nuit lunaire. Et, après la farandole où les deux jeunes couples, italien et anglais, ont déjà « échangé les dames », les duos sentimentaux et dansés s'achèvent en un gracieux pas de quatre. Une voix de femme chante au loin un air tendre. Les amoureux s'éloignent... « Qu'ils aillent se coucher, puisque c'est la nuit », conseille timidement une toute petite fille adorable que son papa a menée applaudir son ballet. Pourtant, ce ne sont pas eux que nous voyons dormir, mais bien les parents anglais. Et ils sont faits prisonniers par des brigands, puis délivrés, tout cela avec un entrain magnifique dans le plaisir coloré des costumes gais et vivaces de nuances et de bariolages, où la beauté des blancs variés, — chemisettes, jupes, bas et culottes des danseurs populaires, — domine ainsi que la clarté musicale d'un ton majeur.

Puis tout se termine au forum de Nerva... Les décors et les costumes sont de M. Decaris et s'inspirent avec un rare bonheur de certains tableaux romantiques, de réminiscences d'Hubert Robert. M. Gaubert gourmande le chanteur ambulant à la voix superbe et le prie d'aller en mesure. M. Peretti, l'Arlequin britannique, exige un mouvement plus vif pour l'entrain spirituel de ses pirouettes. M. Gaubert, après y avoir consenti, observe que ce second jeu a été mené exactement comme la première fois. Protestations. Les amoureux dépareillés ont repris chacun leur chacune. Les brigands punis sont attachés sur les petits ânes qui agitent leurs oreilles en mesure, et la gracieuse et joyeuse musique de M. Samuel Rousseau réconcilie et unit toute la troupe en une saltarelle d'un rythme au naturel savant, qui entraîne avec l'enivrement des danseurs l'adhésion charmée de l'auditoire.

A peine abaissé le bâton magique, les photographes réclament leurs droits. La charmante Mlle Kergrist soutient une pose aérienne pendant un long instant. Serge Lifar, bondissant sur les ruines qui lui servent de piédes-

taux, reprend tout naturellement les poses les plus harmonieuses et les plus « statue antique ». Mais, comme maître de ballet, il n'est pas tout à fait content. Et, après un petit repos, il fait recommencer toutes les danses.

Et voilà que déjà l'arabesque du ballet, tout à l'heure encore un peu incertaine, se précise, se parachève, semble accomplir une phase définitive de sa métamorphose. Toutes les ailes de ce papillon multiple nommé « ballet » ont, en se dépliant, en frémissant, en s'essayant à un vol premier et encore malhabile, achevé la révélation de ses formes, de ses élans et de ses contours. Ce sont les mêmes pas, mais ils sont ailés. C'est la pareille chorégraphie, mais elle s'ordonne d'elle-même avec le méticuleux caprice d'une évolution naturelle. L'élégance de la liberté circule et, comme un élément favorable, enlève et soutient le mouvement. Rien n'est plus beau que l'élan de Lifar, quittant le sol avec une élasticité qui, si haut, le projette, le laisse planer verticalement avant qu'il daigne retoucher terre. Et, autour de lui, toute la troupe exulte, comme si elle avait vraiment bu le vin et l'ivresse de ces vendanges imaginaires.

Lorsque paraîtront ces lignes, le succès le plus vif aura couronné cette œuvre charmante, d'un agrément si simple, gracieux et jeune, et M. Laloy vous en dira tous les mérites avec son habituelle autorité.

CONCERT DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES MOZARTIENNES ET MATINÉES POÉTIQUES

Le public amoureux de Mozart a fidèlement fêté le premier concert donné cette année par la Société des Études mozartiennes. L'activité de Mme Octave Homberg, sa présidente, et ses initiatives si intelligentes et toujours récompensées par de grands succès, nous avaient déjà, en séance publique, à la même salle Gaveau, offert un concert Bach-Schubert, où l'on avait applaudi la voix et la méthode de Mme Ria Ginster dans les émouvantes et fraîches mélodies de Schubert, le *Salve Regina* d'une montée de flèche si purement azurée et la partie de soprano d'une jubilante cantate de J.-S. Bach. Le quatuor Ortambert d'un talent d'ensemble et de tenue si remarquable, M. Georges Jacob à l'orgue et l'excellent

orchestre de la Société mozartienne, sous l'éminente direction de M. Raugel, avaient été aussi fort applaudis. Des œuvres religieuses de Mozart furent ensuite données, le surlendemain, avec Mmes Ginster, Fiszel, MM. Cathelat, Etcheverry, Maurice Durufle organiste. Les motets, *Miserere*, cantate, psaume, le *Regina cœli* d'une foi si allègre et d'une certitude si céleste, enfin la sublime Messe en ut majeur furent exécutés avec une haute ferveur musicale et aussi une vive reconnaissance envers l'animatrice de ces belles fêtes de l'âme.

Le programme de la première séance de la Société, — concert du 11 décembre 1936, — ne fut pas moins heureusement choisi. Des œuvres de la première jeunesse de Mozart nous révélèrent, ou prouvèrent une fois de plus, le rayonnement de son précoce et merveilleux génie. Le premier mouvement de la Symphonie de 1779 est d'une inspiration admirable et d'une liberté de facture vraiment féerique. En écoutant Mozart, l'auditeur, enchanté, sent le rêve, peu à peu, se mêler à la musique. L'imagination voit *vraiment* des personnages animés de passions diverses, naître des phrases mélodiques et de la combinaison des instruments. Et lorsqu'on croit que ces sentiments et ces expressions, ces passions joyeuses ou mélancoliques ont organisé leur débat et vivront seules en l'univers suggéré par l'allegro, un thème nouveau survient comme un amant oublié, et, sur la pointe des notes, tout vibrant d'une autre lumière, il entre, il arrive, écartant des feuillages qui murmurent, ou bien ouvrant une porte d'or qui tinte : « Ne comptiez-vous pas sur moi ? » semble-t-il nous dire. Et c'est lui, l'imprévu, l'irrésistible, qui révèle le mot que l'on attendait et enlève en un éblouissant finale la tendre amoureuse invisible.

Mme Pediconi, qui est une artiste romaine de la plus belle voix et du style le plus noblement pathétique, a chanté avec un immense succès un air d'*Idomeneo* et le *Misero dove son* dont l'ampleur est si dramatique. Et Mme Pola Fiszel s'est fait applaudir véhémentement dans les récitatifs sombres et effrayants d'*Idomeneo : Tutte nel cor vi sento.* Quant à Mme Gioconda de Vito, Romaine elle aussi, elle est une violoniste d'un talent magnifique et a remporté un triomphe d'enthousiasme dans le *Concerto en sol majeur* pour violon et orchestre et particulièrement dans l'adagio dont l'intensité

d'expression a été ressentie et restituée par l'artiste avec une sûreté de talent et de passion incomparable. Enfin cette belle soirée s'est terminée par le Concerto pour cor et orchestre que Mozart s'était diverti à composer, — nous a expliqué Mme Homberg en une de ses allocutions si vivantes et si renseignées, — pour « torturer » un de ses amis jouant du cor dans leurs amicales sociétés de musique de chambre (ô temps de l'art vrai, sans satisfactions d'art mécanique !), de difficultés qui le rendaient comique. Ces difficultés ne sont qu'un jeu pour M. Devimy qui, avec le talent que l'on connaît, a exécuté, admirablement, sa partie de cor, en ce Concerto qui contient des beautés magistrales, avant les fantaisies et les « joyeusetés » du dernier morceau.

* * *

L'empressement du public vers toutes les actuelles manifestations d'art démontre éloquemment que, plus que jamais, les esprits ont besoin de se réfugier dans l'asile de la beauté vraie. En notre temps troublé, beaucoup d'êtres cherchent dans les valeurs spirituelles qui ont survécu à toutes les modes et à toutes les évolutions de mœurs et de goûts, une consolation, un réconfort, une espérance. La poésie classique est à l'honneur et la poésie de notre époque l'est souvent ; on sait le succès grandissant, la faveur, l'empressement que retrouve cette année la « Société de Poésie », fondée par Mme Marguerite Jules-Martin. Et les matinées poétiques du Théâtre-Français, déroulant, avec intelligence et bon choix, le tableau de la poésie française du moyen âge à nos jours, font salles combles. La séance consacrée aux poètes du XVIe siècle fut des plus intéressantes et nous révéla même des poésies que nous ignorions, telles ces *Roses* délicieuses de Bonaventure des Périers et ce chef-d'œuvre de Charles Fontaine, *la Naissance de Jean*, où un père et une mère, penchés sur le nouveau-né, énumèrent, tour à tour, le mal et le bien d'être au monde, le bonheur et la douleur de vivre. Et Mme de Chauveron et M. Ledoux ont récité ce petit poème avec une perfection de simplicité. Mais, l'on ne peut citer tous les poèmes et tous les excellents artistes qui ont tâché de les faire valoir. Tour à tour, MM. Yonnel, Denis d'Inès, Alexandre, Mmes Delvair et Vera Korène, etc., ont fait honneur à du Bellay, Saint-Gelais et

Clément Marot, Desportes, Baïf et Louise Labbé, et Mme Dussane nous a fait entendre *le Dit du Prince des sots*. Quant à Mme Berthe Bovy, elle a détaillé avec un esprit et une finesse bien divertissants ce fragment, si actuel en son persiflage, de *la Courtisane repentie* de du Bellay, et, au cours de la suivante matinée entièrement consacrée à Pierre de Ronsard, elle a récité, joué, mimé *l'Aubépin* et l'adorable *Amour mouillé* avec le même bonheur malicieux et tendre. Les choix judicieux, — commentés par les savantes et expressives notices, lues avec clarté par M. Dessonnes, — nous ont offert des poèmes de toutes les époques de la vie du grand Ronsard, illustrant chacun quelque épisode de cette vie et nous la faisant ainsi parcourir comme une admirable journée, des jeux voluptueux de la jeunesse poétique aux sentiments de la maturité, à l'autorité royale de l'apogée, à la nocturne mélancolie des heures du soir.

Ce qu'il y a de toujours profondément humain dans ces œuvres admirables de Ronsard, — sans doute le plus grand de nos poètes, — s'est, tour à tour, dévoilé en des fantaisies gracieuses ou railleuses, telle la pièce sur les deux *Pucelettes* que M. Pierre Bertin a dite avec tant de drôlerie, — les exquises Odes amoureuses. — M. Jean Weber a eu beaucoup de succès avec : *Versons ces roses dans ce vin* ; — les sublimes sonnets sur la mort de Marie, ceux-ci soupirés par M. Yonnel. Et Mlle Casadessus, M. Escande, qui comprend si bien la musique poétique, MM. de Rigoult, Valcourt, Vidalin et Manuel groupés pour mimer et jouer les stances à *la Fontaine d'Hélène* et l'églogue dialoguée qui les précède, ont dit ces vers qui sont parmi les plus étonnamment beaux de la langue française, tout particulièrement bien et dans un mouvement juste, un sentiment pur du rythme secret qui, il faut bien l'avouer, ne sont pas toujours très exactement sentis et exprimés par des artistes, même renommés, même célèbres. Mais je ne me veux souvenir que de l'émotion puisée à cette *Fontaine d'Hélène* que le grand Ronsard a faite sœur, par la limpidité de son génie, de celle-là dédiée aux Muses et née du sabot de Pégase.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE AU TRAVAIL

Il suffit d'ouvrir les « Bulletins » ou Mémoires de nos moindres sociétés littéraires et savantes de province pour comprendre leur importance et, en quelque sorte, leur nécessité dans leur ville et leur région. Par les travaux, les recherches de chacune d'elles, c'est comme la conscience de la ville qui s'éveille, avec le souvenir de ses efforts pendant des siècles, le culte des meilleurs de ses enfants, le rappel de ses œuvres, de ses monuments les plus nobles. Cette renaissance du passé nous apprend que si les pillages, les meurtres et les destructions se font en un jour, les améliorations véritables, les progrès profonds, les constructions durables ne s'établissent que par le travail et le temps, par l'effort persévérant dans la sagesse des siècles.

Voici, par exemple, la Société de Villefranche et du Bas-Rouergue qui se fonde, en 1912, sur l'initiative de l'historien Urbain Cabrol, pour sauver le magnifique retable de la chapelle des Pénitents-Noirs. Mais ce but s'étend bientôt à tous les monuments et documents de la ville et du Bas-Rouergue. En vingt-quatre ans, l'œuvre accomplie est considérable : non seulement nombre de monuments sont classés et sauvés, mais la ville possède un musée archéologique ; la plupart des richesses artistiques et des documents historiques sont inventoriés, des plaques rappellent les hommes et les événements les plus illustres de la cité.

Le dernier Bulletin de cette Société nous présente une excellente histoire, par M. Urbain Cabrol, de la ville de Najac, qui fut, vers 1112, la capitale du Rouergue et fut l'une des nombreuses villes fortes disputées entre le comte de Toulouse et les rois de France pendant les XIIe et XIIIe siècles. Mais à la fin de la guerre de Cent ans, la sénéchaussée du Roi fut transférée à Villefranche. Najac devint chef-lieu

de canton par la division départementale de la France. Le château lui-même, en partie détruit par les amateurs de pierres à bâtir, conserve pourtant un puissant donjon et des ruines imposantes. La population de la ville, qui était d'environ 4 000 habitants, en 1319, n'est plus guère aujourd'hui que de 800 âmes.

M. Alexis Cabrol et l'abbé Coucoureux nous parlent ensuite du dolmen de la Garrigue, près de Capdenac, dans l'Aveyron, qui paraît avoir été un lieu d'inhumation, vers la fin du néolithique, comme l'indiquent les documents funéraires retrouvés. M. Couderc nous fait connaître le premier annaliste de Villefranche de Rouergue, Bernard Arribat, qui fut quatre fois consul de 1585 à 1602, docteur et avocat au siège du sénéchal de Rouergue, et juge à Privesac. Enfin, M. d'Ardenne de Tizac nous conte un malencontreux coup d'arquebuse tiré, en 1592, par un vicaire sur un milan et qui abattit un homme, ce pour quoi le maladroit vicaire dut payer aux parents « 45 escus sol », ce qui représente environ 10 000 francs de notre monnaie-papier. On voit par ces divers documents que c'est toute la vie, les mœurs et les coutumes d'une région à des époques plus ou moins lointaines qui reparaissent.

Il en est de même des *Mémoires* publiés par la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Haute-Auvergne, qui paraissent à Aurillac, et qui commencent par nous entretenir, par la plume de M. L. Belard, des bourreaux et de la guillotine à Saint-Flour. Ces bourreaux pullulaient jadis, parce qu'ils ne pouvaient se déplacer facilement, non plus que leur matériel de mort et de torture. Tout tribunal au criminel, c'est-à-dire un grand nombre de villes possédaient leurs bourreaux. Ceux-ci se mariaient en famille et constituaient des dynasties d'exécuteurs. C'est ainsi qu'en 1836, Saint-Flour reçut comme bourreau Joseph-Antoine Deibler, qui passa à Rennes, en 1853, parce que, les déplacements devenant plus faciles et les exécutions moins nombreuses, les tortures étant abolies, il n'y avait plus qu'un bourreau par Cour d'appel. Antoine Deibler fut remplacé dans son emploi par son fils Louis-Stanislas Deibler, entré dans la « carrière » en 1848. Et c'est à Rennes que naquit, en 1863, Anatole Deibler, son fils, qui devait devenir « Monsieur de Paris ». Le décret du 25 novembre 1870 supprima en effet tous les exécuteurs, — encore un métier qui se perdait, — et ne conserva qu'un bourreau pour la France. Ce fut Louis-Stanislas Deibler qui reçut cette charge, et ce fut tout naturellement son fils Anatole qui lui

succéda. La « machine » là aussi avait tué les artisans. Quant à la guillotine locale de Saint-Flour, devenue inutile par la suppression des bourreaux, elle fut vendue au duc de Toscane, « en bon état de fonctionnement », pour 142 francs 50. Mais que sont devenues toutes les autres guillotines de France ?...

La même Société nous donne encore une étude de M. Marcel Juillard sur le nom de la commune d'Anglard de Salers et une note de M. Albert Buisson sur le célèbre chancelier Duprat.

Voici la *Revue du Tarn*, qui est l'organe de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn, et de la Société archéologique de Lavaur ; elle y ajoute même, pour être moderne, les Syndicats d'initiative. M. Fernand Bousquet, qui ne dédaigne pas l'histoire, malgré toutes ses accablantes occupations, y publie la correspondance de Louis Bonaparte, roi de Hollande, avec son ami de l'École militaire, Sénégra, devenu marquis de Sénégra, et qui avait toute sa confiance. Il ressort de ces lettres que le roi de Hollande, à tort ou à raison, soupçonnait d'infidélité sa femme Hortense de Beauharnais. Ce fut la torture de sa vie et un ménage lamentable. Mais il ne parvint à obtenir le divorce ni de Napoléon, ni plus tard de la Cour de Rome. La situation est tellement intenable que le marquis de Sénégra, devenu « grand maître de la Maison royale », malgré son amitié pour Louis, donne sa démission en 1808 et se retire dans son Languedoc natal. Le malheureux prince, qui avait eu dans sa jeunesse une grave blessure à la tête, fut le « père » de ce Louis-Napoléon Bonaparte qui devait devenir Napoléon III.

Dans la même revue, M. Louis de Lagger nous présente la suite de sa magistrale étude sur Louis d'Amboise, le grand évêque d'Albi au xve siècle, qui fut non seulement un grand serviteur du pays comme homme d'État, mais « l'animateur de la régénération de son diocèse ». Ce fascicule, en dehors de belles études de MM. Touny Léris sur Georges Duhamel, Philippe Dufour sur Charles Géniaux, Albigeois d'adoption, et Pierre Viguié sur nos rapports avec l'Amérique, contient de remarquables mémoires d'histoire locale ou régionale, comme celui d'un actif marchand castrais au xviie siècle par Mme Puech-Milhau, celui de la municipalité d'Albi, de 1814 à 1816, par M. Pierre Bayaud, celui de l'entrée de l'évêque Alphonse Ier d'Elbène à Albi en 1598, par Dom Bernardet. Cet évêque, lettré, ami de Ronsard et de François de Sales, fut mêlé à tous les événements de son époque

La Société d'Émulation du Bourbonnais, bien qu'elle ne soit que nonagénaire, — elle est née en effet en 1846, — ce qui est l'adolescence pour une Société, ajoute la force de l'expérience au privilège de la jeunesse.

On verra que ses quatre-vingt-dix ans ont été fort bien remplis, si l'on considère seulement ses travaux pendant la dernière année: M. Génermont, qui est l'un de ses animateurs, y a étudié les monuments historiques de l'Allier et notamment le célèbre chapiteau de Souvigny, sur lequel nous allons revenir, ainsi que la vie d'un Bourbonnais en Algérie ; M. Capelin, qui n'est pas moins actif, nous donne l'histoire de la famille Place, du capitaine Charles Vertray à l'expédition de Rome, de Jean Papon, seigneur de Goutelas, des visites de M. Daniel Halévy en Bourbonnais, de trois statues du Bourbonnais dans les nouvelles salles du Louvre, et des artistes bourbonnais au dernier Salon du Centre.

Mme Monceau est aussi attentive à l'histoire des personnalités bourbonnaises. Elle nous a conté le séjour et la mort de Mme de Chantal au couvent de la Visitation de Moulins, la mort de Berwick d'après le comte de Miramon-Fitz-James, la restauration de la tombe de Compagnon, « premier cornemuseux de France », des documents sur le passage de Berwick au collège de Juilly, les trouvailles faites dans l'Allier par le docteur Tardif.

M. Bruel nous dit ce que fut l'amiral Barrin, marquis de la Galissonnière, et les Meige, grande famille médicale du Bourbonnais, le conflit arverno-bourbonnais de 1904. M. Viple nous parle d'un Bourbon des Indes, de la remise des « lauriers du Palatin » au célèbre historien Émile Mâle, directeur de l'École française de Rome, des lettres de Talleyrand à propos de Bourbon-l'Archambault, et de l'utilisation des sources locales dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie.

Pour revenir à la célèbre colonne du Zodiaque de Souvigny, M. Génermont nous décrit les « Éthiopiens » qui figurent sur cette colonne : visages avec deux paires d'yeux, hommes à pieds de chevaux ou à jambes uniques, individus sans nez ou avec un seul œil, toutes les monstruosités imaginables, mais non imaginés par nos moines et nos artistes du XIe siècle, qui les ont trouvées dans les meilleurs auteurs de l'antiquité, et qui pourraient rendre rêveurs les contemporains du Négus.

Voici, dans les mêmes *Bulletins*, des lettres intéressantes de Théodore de Banville, et un marché de tapisseries de 1612 pour

l'église Saint-Pierre des Ménestreaux, un autre de 1716, pour la Confrérie de Notre-Dame de Pitié de Moulins. A ce propos, Mme Féjard communique un certificat du maire de Droiturier, en date de l'an II, d'où il résulte que les tapisseries alors devaient être brûlées sous prétexte qu'elles portent « différentes marques de féodalité ». Que de chefs-d'œuvre des arts, du plus beau travail humain, ont ainsi disparu pendant la grande tourmente !

M. Émile Pauly a étudié avec autant de compétence que de sagacité les registres paroissiaux de Bourbon-l'Archambault, ville ducale et parfois royale, qui ajoutait à cette illustration la grande réputation de ses eaux médicales. Dans ces registres, qui vont de 1635, — le temps de Richelieu, — à 1792, année où les actes de l'état civil passèrent aux mairies, sont consignés tous les moments essentiels de la vie d'une cité, les naissances, les mariages et les morts. C'est donc toute la vie de Bourbon-l'Archambault, pendant cent cinquante-sept ans, avec ses métiers, ses mœurs, ses coutumes, ses services publics, qui nous est ainsi restituée par l'auteur.

Dans le récent *Bulletin* de la Société nivernaise des Lettres, Sciences et Arts, M. Jean Hanoteau, historien si apprécié des lecteurs de la *Revue*, fait paraître une étude curieuse et émouvante sur *le bienheureux Desprez de Roche*, né à Decize en 1751, mort victime des massacres de Septembre ; deux importantes généalogies des Esmalie et des Desprez de Roche l'accompagnent. On retrouve dans cette étude, s'adressant à tous ceux qui s'intéressent à la période révolutionnaire, le souci d'exactitude et l'étendue de la documentation de l'éditeur de tant de beaux inédits du premier Empire.

L'Académie chablaisienne, dans cette Savoie si riche en Sociétés littéraires, publie, dans ses derniers *Mémoires*, le récit des cérémonies du 5e Centenaire de l'Ordre de Saint-Maurice, commémoré sur l'initiative du vaillant général Paul Bordeaux, frère du célèbre écrivain, et président d'honneur de cette compagnie. Ces fêtes étaient données en l'honneur du premier duc de Savoie Amédée VIII, créateur de l'ordre, et à la gloire de saint Maurice lui-même, le chef de la Légion thébaine, qui fut massacré avec les six mille chrétiens de sa légion, à Agaune, en 302, par les soldats de Maximien, pour n'avoir pas voulu sacrifier à Jupiter Pœnin.

Et ce fut l'abbé et comte de Saint-Maurice d'Agaune, Mgr Burquier, évêque de Bethléem, qui ouvrit cette séance solennelle par

l'émouvant historique du culte de saint Maurice à Agaune, qui fut avec Rome le plus grand sanctuaire de la chrétienté pendant une longue partie du moyen âge.

Au château de Ripaille, qui appartient aujourd'hui à M. Engel et où fut créé l'ordre de Saint-Maurice, le général Bordeaux évoqua avec autant d'érudition que de talent, la figure du grand souverain de Savoie que fut Amedée VIII, aïeul du souverain actuel de l'Italie, qui descend aussi de saint Louis et de François Ier. M. Baud rappela l'historique de la création de l'ordre par ce noble et sage prince. M. de Bissy retraça l'érection du comté de Savoie en duché par l'empereur Sigismond. M. Léon Quiblier montra la modération et la piété d'Amédée VIII pendant le grand schisme d'Occident, qui le fit chef de l'Église, sous le nom de Félix V, pendant dix ans. M. J. Dubouloz dit l'histoire du frère d'Amédée VIII, Humbert de Savoie sire de Montagny, vaillant chevalier et fondateur de couvents. Enfin, Mgr Piccard esquissa rapidement l'histoire des successeurs d'Amédée VIII qui devaient devenir rois de Piémont et rois d'Italie.

Dans les mêmes *Mémoires*, le général Bordeaux retrace l'histoire d'un général savoyard, le général Trappier, colonel d'un régiment de la Garde à Waterloo, général sous Louis-Philippe. Et le baron R. Chaulin écrit l'historique de la chapelle de Saint-Bon, à Thonon, déjà mentionnée dans un acte de 1299, et qui, après beaucoup d'infortunes, vient d'être donnée à l'Académie chablaisienne, à condition d'entretien, condition qui sera certainement bien remplie.

Le docteur André Jaubert, de la Société archéologique de Draguignan, à qui l'on doit déjà d'intéressantes études sur *Pascalis* ainsi que sur le Félibrige, a publié, à l'occasion du centenaire de la mort de Raynouard, un brillant essai sur l'auteur des *Templiers*. Dans ce *Just-François-Marie Raynouard*, le docteur Jaubert retrace la vie de son célèbre compatriote, qui fut successivement avocat, poète, prisonnier sous la Terreur, auteur dramatique, député, secrétaire perpétuel de l'Académie française et savant linguiste de la langue d'Oc. Membre du Corps législatif, il tint tête en décembre 1813 à Napoléon et, sous la Restauration, défendit la liberté de la presse. Brignolais comme son héros, le docteur André Jaubert apporte d'utiles précisions sur la famille de Raynouard.

La Société archéologique et scientifique de Nantes, qui est des plus actives, publie dans son dernier *Bulletin*, après les procès-

verbaux de ses séances, une savante étude du colonel Balagny sur « les Phéniciens sur les côtes de la Loire-Inférieure ». Ces hardis navigateurs, successeurs des Crétois, seraient venus à l'embouchure de la Loire, vers le VIIIe siècle, à la suite du voyage d'Himilcon, à la recherche des métaux et spécialement de l'étain, abondant dans cette région. Des inscriptions phéniciennes, retrouvées dans ces parages depuis 1874, confirment cette installation des Phéniciens. M. Chauvin trace l'historique des « tortures, gibets et piloris de Nantes » ; M. H. Bonnigal recherche les anciens cimetières de Vertou depuis les temps mérovingiens. M. G. Halgan conte l'émouvante histoire des Bernard de la Martinais, vaillants officiers de la Marine exécutés par les révolutionnaires. M. A. Bachelier trace un rapide historique du jansénisme dans le diocèse de Nantes, où il fut surtout puissant et agissant à Nantes même, malgré les avertissements et les punitions de l'évêque.

Dans le même *Bulletin*, M. Hervé du Halgouet rapporte les difficultés de la liquidation d'une succession à la Guadeloupe au milieu du XVIIIe siècle. M. Marcel Chauvin retrace « la carrière de Guillaume Guegen », conseiller du duc François II de Bretagne et de sa fille la reine Anne, et dont le tombeau fut sculpté par le célèbre Michel Colombe. M. G. Durville décrit les ruines, datant vraisemblablement du IVe siècle, de deux habitations gallo-romaines à Saint-Mars du Désert. M. D. Barthélemy restitue un des soldats de la Compagnie Marat, au temps du sinistre Carrier, à Nantes. Ce soldat d'une Compagnie de parfaits aventuriers et scélérats, détrousseurs des infortunés qu'ils allaient assassiner ou noyer, le sieur Gosse, fut plus tard auteur dramatique et plusieurs de ses œuvres furent jouées à la Comédie-Française. M. G. Lorin établit un érudit historique de l'architecture et du folk-lore religieux depuis l'apparition des premiers chrétiens à Rome jusqu'à nos jours. M. Mollat raconte d'une plume alerte le rôle du général de cavalerie de Cornulier-Lucinière dans la bataille de la Marne, et son héroïque raid des 8, 9 et 10 septembre qui contribua à la retraite de von Kluck, à la victoire. Suivent encore le récit des visites au musée des Beaux-Arts, par M. Pineau-Chaillou, à l'enceinte gallo-romaine de Nantes par M. Mollat, aux antiquités de Saint-Similien par l'abbé Bourdeaut, au musée Dobrée par M. Lemé, et à la Chartreuse des B. M. Donatien et Rogatien par M. Russon.

C.-M. SAVARIT.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Le Misanthrope.* — *Le Chandelier*

C'est par une représentation du *Misanthrope* que la Comédie-Française a inauguré la tentative de « rajeunissement » réclamée à grand fracas par une partie de la presse. D'où vient que tels de nos chefs-d'œuvre classiques, sur des scènes sans caractère officiel, ont fait courir tout Paris, tandis que sur notre scène nationale ils passaient inaperçus ? Ç'a été le cas du *Cid* au Vieux-Colombier, de *l'École des femmes* à l'Athénée, des *Caprices de Marianne* au théâtre Montparnasse. Ne serait-ce pas que, grâce à une ingénieuse mise en scène et une interprétation plus libre, ils y reprenaient vie et couleur ? C'est donc qu'il convient de les débarrasser de la poussière qu'au cours des siècles les grands comédiens y ont laissé s'accumuler...

Disons tout de suite que cette première expérience n'a pas été heureuse, et que nous ne voulons y voir qu'un essai.

Dans la mise en scène proprement dite aucun changement appréciable, et la meilleure volonté n'y pouvait rien. Toute la pièce se passant dans le même décor, qui est le salon de Célimène, peut-être est-il de peu d'importance qu'une porte en s'ouvrant laisse apercevoir une terrasse en plein air. Pour ce qui est des costumes, si Alceste a conservé les rubans verts, de rigueur pour personnifier « l'homme aux rubans verts », Célimène nous est apparue tout de velours noir vêtue et coiffée d'une perruque du rouge le plus offensant, et cet accoutrement imprévu est tout un programme.

L'effort principal a porté sur la question de mouvement. De toute évidence, le souci a été de réagir contre le reproche de lenteur et de solennité. Fini de prendre des temps et de faire un sort à chaque mot. Nous vivons sous le signe de la vitesse. Tant pis si à cette allure des scènes fameuses passent inaperçues et si des syllabes mangées, des hiatus à l'image de ceux de la conversation courante, multiplient les vers faux : la consigne est de dire les vers comme simple prose.

M. Clariond, qui s'est fait applaudir sur d'autres scènes dans des pièces modernes, a mené vivement l'affaire, sans rien laisser percer des nuances et même des contradictions profondes du rôle d'Alceste. D'un bout à l'autre, il a été l'homme en courroux qui ne peut se contenir, et n'a été que cela. Il y a dans Alceste bien autre chose : cette probité de grand honnête homme que révoltent les traîtrises de l'humaine comédie ; une franchise qu'autour de lui on qualifie d'héroïque, sans rien du pédantisme d'un professeur de morale ; des emportements qui, tranchant sur le ton des conversations mondaines, font de lui un ridicule. Un atrabilaire, mais aussi un amoureux, un tendre, victime désignée pour les jeux d'une coquette. Et jusque dans ses incartades un charme de jeunesse qui fait qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. C'est par là qu'Alceste est un des grands types d'humanité qui dominent notre théâtre.

Le rôle de Célimène est, de l'avis unanime, le plus beau rôle de femme qu'il y ait dans notre théâtre comique, celui avec lequel les artistes les plus soucieuses de leur art ont tenu à se mesurer. Mlle Marie Bell, visiblement, a entendu se libérer des traditions qui pèsent sur l'emploi de « grande coquette ». Elle nous a présenté une Célimène à la page. Elle a été excellente dans le duel avec Arsinoé. Mais qu'est devenue la scène des portraits, dont le dessin a disparu dans un chaos de contorsions, d'éclats de rire et d'éclats de voix ? Qu'est devenue cette scène du « quatre » où Célimène d'un « il ne me plaît pas, moi ! » coupe court au furieux interrogatoire d'Alceste ? Ni lui, ni elle n'ont paru soupçonner tout ce qu'elle nous révèle de la psychologie amoureuse et de la duplicité féminine. Et à qui a pu venir l'étrange fantaisie de couper, vers la fin, l'admirable scène, par une fausse sortie de Célimène ?

En revanche, le grand et légitime succès a été pour M. Pierre Bertin qui a tiré au premier plan la scène du sonnet. Il a fait d'Oronte un type accompli de suffisance importune, d'indiscrétion encombrante, de gonflement et de contentement de soi, de vanité et de sottise. Le volume donné au personnage, sa façon d'emplir la scène, la satisfaction, puis l'aigreur qui se font jour sous chacune de ses paroles, tout y est de la composition la plus intelligente et de l'art le plus savant.

M. Debucourt a joué le rôle de Philinte dans la note la plus juste, celle d'une sagesse désabusée et intelligente, en contraste avec le juvénile emportement d'Alceste. Un contre-sens a longtemps fait rentrer le rôle d'Arsinoé dans l'emploi de duègne. Arsinoé est tout

au plus une femme sur le retour et qui n'a pas désarmé. Ainsi l'a bien compris Mlle Bretty, à qui on peut seulement reprocher une certaine insuffisance d'acidité. Mlle Morgan a débité avec grâce le délicieux couplet des illusions de l'amour. Et MM. Jean Weber et Lehmann dans les rôles d'Acaste et de Clitandre ne méritent que des éloges.

Première expérience, qui sans doute n'aura pas été inutile en rappelant au zèle intempérant de quelques-uns que la maison de Molière n'est pas une maison comme une autre, qu'elle a son atmosphère et ses usages datant d'une époque où le ton était donné par la société la plus polie, et, d'un mot, qu'elle est de celles où tout changement ne saurait se faire qu'avec une infinie réserve. Au théâtre comme ailleurs, c'est quelque chose d'avoir un passé.

Seconde expérience : *le Chandelier.*

Mise en scène nouvelle. La pièce, comme on sait, fut écrite, non pour la représentation, mais pour la lecture. Aussi Musset a-t-il pu transporter la scène où il lui a plu : dans la chambre de Jacqueline, dans le jardin, dans l'étude, dans le salon ou la salle à manger de maître André. A la représentation, comment suivre cette promenade à travers des décors qui changent au gré de la seule fantaisie de l'auteur ? Le problème ainsi posé, le metteur en scène, qui est cette fois M. Baty, l'a résolu en revenant au système de la décoration simultanée. Lorsque la toile se lève, nous avons sous les yeux une maison provinciale donnant sur un jardin. A gauche, un rez-de-chaussée, où se trouvera l'étude du notaire, et à l'étage, une chambre qui est celle de Jacqueline. A droite, le corps de logis, devant lequel le jardin servira de salle à manger. Imaginez une de ces maisons de poupée comme le petit Noël vient d'en déposer dans les souliers des enfants sages. Système ingénieux qui ne va pas sans inconvénients. Le plus grave, est que toute une partie de la pièce se passera à l'étage : les acteurs, ainsi perchés à mi-hauteur de la scène, nous en deviendront plus lointains, outre qu'ils seront gênés pour évoluer sur un plateau réduit. Et ce sera au grand dommage du texte que le fâcheux usage s'est établi de subordonner à la sacro-sainte mise en scène.

Ce texte, l'adorable prose de Musset, a-t-il été parfaitement compris par les interprètes à qui on a demandé, avant tout autre mérite, celui de la jeunesse ? M. Julien Bertheau débutait dans le rôle de Fortunio. Il en a fait un amoureux timide et uniformé-

ment larmoyant. Mais Fortunio, s'il n'avait eu que cette triste figure, croyez-vous qu'il se serait fait aimer d'une Jacqueline ? Chérubin plus sentimental, mais comme lui ardent et charmant, possédé par cette fièvre d'amour qui est son irrésistible séduction, il souffre, mais d'une souffrance qui lui est chère étant souffrance d'amour. L'envolée du lyrisme ne saurait être absente d'un rôle où Musset a mis l'élan vainqueur de sa propre jeunesse.

Mlle Madeleine Renaud, dans le rôle de Jacqueline, a été exquise à son habitude, et le public lui a fait fête. Grâce, poésie, légèreté aérienne, musique d'une voix pure, c'est Madeleine Renaud. Est-ce Jacqueline ? Celle-ci, de toutes les femmes de Musset, est la moins éthérée, celle qui a le plus d'amour pour les réalités; il nous suffit qu'elle aime Clavaroche, et de quel amour ! C'est la femme de trente ans, qui s'ennuie. Perverse, menteuse, inconsciente plutôt encore que cruelle, elle est l'être d'instinct, la petite bête de plaisir que seul le naïf enthousiasme d'un Fortunio peut auréoler de poésie.

M. Escande a fait de Clavaroche un bel officier, élégant et distingué. C'est fausser le sens de la pièce, où il faut, pour caractériser Jacqueline, qu'elle ait du goût pour la vulgarité du personnage, ses manières et ses propos de corps de garde. M. Brunot a traduit au mieux les alternatives de soupçon et d'aveugle confiance de maître André.

Une liberté sans excuse est celle qui consiste à mettre au texte des rallonges auxquelles l'auteur n'a jamais songé. C'est ainsi qu'au lever du rideau, nous assistons à une scène muette, — Jacqueline poussant Clavaroche dans une armoire, — ce qui supprime l'effet de surprise ménagé par Musset. *Le Chandelier* se termine sur ce mot de Fortunio, qui résume en sa spirituelle ironie le retournement de la situation : « Chantez donc, monsieur Clavaroche. » Que vient faire après cela une reprise de la chanson de Fortunio par les clercs de maître André, une chanson sur un air nouveau qui ne fait pas oublier celui qui chante dans toutes nos mémoires.

C'est M. Marty, l'illustrateur de Musset, qui a dessiné les costumes et ils sont charmants.

La soirée avait commencé par une excellente représentation de l'*École des femmes*, enlevée avec brio par MM. Dessonnes, Lafon, Jean Weber et Mlle Lise Delamare, qui ont conservé au comique de Molière toute sa verdeur et sa liberté de farce à l'italienne.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ÉDOUARD VIII ET GEORGE VI

Le jeudi 10 décembre, Édouard VIII, roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne, de l'Irlande du nord, des Territoires au delà des mers, empereur de l'Inde, a abdiqué. Le surlendemain, le duc d'York, son frère cadet, fut proclamé roi sous le nom de George VI. Cet événement sans précédent dans l'histoire anglaise s'est accompli dans la plus parfaite dignité, dans le calme le plus complet. L'émotion intense qui les étreignait, les hommes et les femmes du Royaume Uni et des Dominions ont su la refouler au plus profond de leur cœur : chez l'Anglais, c'est la façade seulement qui est de glace. A notre époque où les rois s'en vont, où les empires s'effritent, l'Angleterre de 1936 nous offre un grand et réconfortant spectacle : celui de tout un peuple uni dans un même sentiment de loyalisme envers la Couronne et qui se respecte lui-même en respectant le grand symbole de son unité nationale et de sa gloire historique.

Gardons-nous des comparaisons : elles sont toujours boiteuses. Comment ne pas redire cependant que l'Angleterre monarchique est le seul grand pays vraiment républicain, au sens où Montesquieu l'entendait ; elle est du moins le seul où le système parlementaire s'est épanoui dans sa vérité. En ces jours d'angoisse et de tristesse nationales, pas une note discordante au Parlement, pas un mot déplacé ou superflu. Le major Attlee, chef de l'opposition travailliste, sir Archibald Sinclair, chef de l'opposition libérale, loin de profiter des circonstances pour attaquer le gouvernement, lui ont donné le plus loyal concours ; ils ont apporté sans arrière-pensée l'hommage et la gratitude de leurs partis au Premier ministre qui a rempli son pénible devoir avec une fermeté, une simplicité si digne qu'elle atteignait à la vraie grandeur. Quand on lit les paroles brèves et

tristes qui furent échangées à la Chambre des communes, le mot qui monte du cœur aux lèvres, c'est : « Quels braves gens ! »

M. Stanley Baldwin, dans le discours d'autant plus émouvant qu'il est dénué de toute rhétorique où il annonça aux Communes la volonté d'abdication du roi qui, en dix mois, avait acquis tant de sympathies populaires, a dit : « De même que chacun de nous regrettera au fond du cœur qu'il en soit ainsi, il ne se trouvera personne ici pour juger. Nous ne sommes pas des juges. » Et nous non plus, Français qui avons suivi avec une sympathie unanime les phases du drame qui déchirait l'âme de nos compagnons d'armes de la Grande Guerre, nous ne sommes pas des juges. L'histoire, le roman, le théâtre, pendant des siècles, trouveront, dans le débat de conscience qui s'est terminé par l'irrévocable décision d'Édouard VIII, un thème à d'ingénieux commentaires. On doit aujourd'hui se borner à constater que l'ex-souverain, lui aussi, a agi avec un haut sentiment des devoirs d'un roi envers ses peuples. Son message est d'un homme résolu et loyal. A chaque génération humaine, les âmes tendres et romanesques s'émerveilleront qu'un roi ait voulu descendre de son trône pour l'amour de sa dame, tandis que les moralistes s'étonneront qu'il ait osé mettre en balance ses préférences personnelles et le service de l'État. C'est un fait que, de nos jours, toute la grandeur que nos ancêtres mettaient dans ce verbe « servir » s'obscurcit : le droit à la vie, le droit au bonheur sont des formules d'individualisme moral qui ont pénétré jusque dans le palais des rois et que les « détestables flatteurs » qui assiègent les grands de ce monde leur murmurent à l'oreille. Titus a jadis entendu de plus nobles conseils. C'est, dans cette pénible affaire où le peuple anglais a fait preuve d'un esprit politique si élevé, le symptôme qui décèle le fléchissement moral de notre temps.

Ce qui est grave, ce n'est pas que le roi Édouard VIII ait abdiqué, c'est qu'il se soit mis dans une situation si scabreuse qu'il se soit cru obligé de prononcer sur lui-même un jugement sans appel. L'archevêque anglican de Canterbury, primat d'Angleterre, a estimé, lui, qu'il était du devoir de sa charge de parler au nom de son Église, et son langage a été sévère. Henri VIII, au XVIe siècle, sépara de Rome l'Église d'Angleterre ; il se déclara le chef de l'État et de l'Église, afin de suivre sans contrainte ses instincts de sensualité et de cruauté ; il est singulier de voir aujourd'hui l'Église et l'État mettre le Roi leur chef dans l'alternative de se plier à leurs lois ou de renoncer au trône. La Couronne d'Angleterre repose sur

un ensemble d'institutions, de traditions, de rites qui exigent de la part de celui qui en exerce les prérogatives un parfait « conformisme ». Au loyalisme des peuples doit répondre le « conformisme » du souverain. Pour y avoir manqué, Édouard VIII, devenu le duc de Windsor, s'achemine, loin de la terre de ses aïeux, vers une vie errante et sentimentale, à la poursuite de l'illusion suprême : la liberté dans le bonheur.

M. Baldwin, dans son exposé, a indiqué d'un mot les responsabilités d'une certaine presse malfaisante des États-Unis. Ce qui paraîtra plus étrange, c'est le silence de la presse allemande ; pendant huit jours, alors que toute l'Europe en parlait, le public du Reich a ignoré le drame qui se déroulait en Angleterre ; par ordre, le nom de Mrs Simpson n'était pas prononcé. Plusieurs journaux anglais laissent clairement entendre que l'Allemagne fondait de grands espoirs sur l'influence de cette dame. Mais n'est-il pas prodigieux, et dangereux, qu'il soit possible, de nos jours, de tenir un grand peuple en chartre privée et de ne lui permettre de connaître que ce qu'il plaît à ses maîtres ?

Le duc d'York monte sur le trône sous le nom de George VI ; il a été proclamé le 12 décembre selon le cérémonial antique. La reine Élisabeth est une Écossaise, fille de lord Strathmore ; le couple royal, dont l'Angleterre vante le bonheur conjugal, a deux filles ; l'aînée, la princesse Elisabeth, âgée de dix ans, devient l'héritière de la Couronne. Le nouveau Roi est, dit-on, le portrait physique et moral de son père ; il a été, comme lui, formé à la rude et saine discipline de la marine britannique. Il n'y a pas à craindre qu'il ne se conforme pas scrupuleusement aux règles et aux devoirs de la monarchie parlementaire ; et c'est par l'exercice méthodique et ponctuel du métier de roi qu'il obtiendra sans peine le prestige et la vénération dont la nation entourait son père. George VI a reçu, au palais de Saint-James, le serment d'allégeance de son peuple. Il n'y a rien de changé en Angleterre (1) ; après ces jours de trouble et d'angoisse, la vie a repris son cours normal : tout est bien qui finit bien. Peut-être cependant le souvenir du prince qui essaya de connaître de plus près les souffrances de son peuple ne s'effacera-t-il

(1) Il convient cependant de noter que M. de Valera a profité des circonstances pour faire voter par la *Dail* une loi qui fait disparaître le nom du Roi de la constitution de l'Irlande ; le poste de gouverneur général disparaît définitivement. L'autorité du Roi n'est plus reconnue que pour la conduite des affaires extérieures et la nomination des agents diplomatiques.

pas aussi vite que, sur les flots du « Channel », le sillage du destroyer *Fury* qui l'emporta vers son nouveau destin.

LE GOUVERNEMENT BLUM ET LA C. G. T.

Si le régime parlementaire est une vérité en Angleterre, il n'est plus guère en France qu'une apparence. Dans le système parlementaire, le gouvernement résulte d'une collaboration constante entre le ministère et les Chambres. M. Blum et ses collaborateurs, bien qu'ils disposent à la Chambre d'une forte majorité, ne cherchent qu'à éluder le contrôle parlementaire. Ce sont des pouvoirs extérieurs au Parlement qui prennent les décisions et les imposent au gouvernement par la menace de l'émeute. Il suffit de lire les discours de M. Jouhaux, d'entendre le ton de maître sur lequel il signifie les volontés de la C. G. T. pour être édifié. Sans doute, M. Léon Blum ne demanderait pas mieux que de voir la situation intérieure se stabiliser, le travail reprendre, la confiance renaître ; sans doute M. Jouhaux lui-même préférerait-il que les communistes fussent plus modérés dans leurs exigences et lui permissent de consolider tranquillement les conquêtes essentielles qu'il a faites grâce au front populaire sur le terrain social ; sans doute encore beaucoup d'ouvriers, parmi les meilleurs et les plus qualifiés, se demandent-ils si la révolution de juin n'aurait pas profité aux manœuvres beaucoup plus qu'à eux-mêmes pour qui la hausse du prix des denrées annule les avantages obtenus ; mais tous, du haut en bas, sont emportés par le dynamisme de leurs propres actes et se voient contraints de céder aux surenchères du communisme. Bien mieux : de Moscou viennent aux chefs parlementaires du parti communiste des ordres de modération et de prudence ; il ne faut pas compromettre la capacité de résistance et d'action de l'armée française ; mais la logique révolutionnaire des masses est plus forte même que l'autorité de M. Staline, jusqu'à ce qu'elle trouve devant elle un pouvoir fort et résolu qui lui barre la route.

La pierre d'achoppement, entre le gouvernement et le communisme qui dicte la loi à la C. G. T., c'est la politique extérieure, c'est surtout l'Espagne. Le débat sur la politique extérieure des 4 et 5 décembre, où M. Yvon Delbos et le président du Conseil lui-même ont tenu un langage que, certaines formules de style mises à part, tout patriote pouvait approuver, s'est terminé par un vote de confiance dans lequel les 72 communistes se sont abstenus. En revanche,

42 députés du centre ont voté pour le gouvernement. On répète, dans les couloirs, que, ce jour-là, M. Blum annonçait qu'il donnerait sa démission si le scrutin révélait une majorité nouvelle où les communistes seraient remplacés par une centaine de voix du centre. Mais la plupart des députés des groupes modérés ne crurent pas le moment propice à une telle manœuvre. Il serait vain de rechercher s'ils ont eu tort ou raison. Il suffit de constater que, dès le lendemain, le groupe communiste affirmait sa fidélité au ministère du front populaire. Le gouvernement et les communistes dont il fait le jeu ont trop besoin les uns des autres pour ne pas s'entendre ; ils y parviennent toujours au prix de nouvelles concessions de la part des ministres. Pourtant, sur le terrain extérieur, le danger est si pressant et si grave que M. Blum et M. Delbos restent fermes sur leur position de l'accord de non-intervention.

Pourront-ils résister longtemps encore ? M. Jouhaux, talonné lui-même par les communistes, redouble d'efforts, au moins en paroles publiques, pour entraîner le gouvernement dans la voie d'une intervention. Les chefs de la C. G. T. sont opposés à la politique de neutralité. Que leur importe la volonté des représentants élus de la nation. « La C. G. T., dit M. Jouhaux au lendemain du vote de la Chambre, entend continuer à aider matériellement, sous toutes les formes, les combattants pour l'Espagne libre. Elle le fera sous sa propre responsabilité, sans tenir compte des décisions prises sur le terrain parlementaire ou gouvernemental. » M. Jouhaux refuse de laisser intégrer la C. G. T. dans l'État. Elle doit constituer un État dans l'État. Et c'est de Moscou que cet État révolutionnaire reçoit des ordres. Voilà d'où vient le danger et c'est précisément cette question des rapports de l'État et de la C. G. T. qui est la vraie raison du conflit entre le Sénat et le gouvernement à propos de la loi sur l'arbitrage obligatoire. Le mouvement syndical représenté surtout par la C. G. T. a obtenu, après les élections, sur le terrain social, de très importants avantages qui modifient profondément le statut de la classe ouvrière. Ces réformes ont été réalisées trop vite, sans tenir compte des contingences financières et des conséquences économiques, en sorte qu'elles risquent de tuer l'industrie française ; mais quand les organismes représentatifs des ouvriers travaillent à obtenir de telles concessions, ils sont dans leur rôle. Il n'en est plus de même quand ils prétendent imposer leurs vues en matière de politique extérieure. Pour ne pas rompre l'unité ouvrière, pour obéir aux communistes, ils conduiraient tout droit

la France à une intervention d'où la guerre sortirait. Ce sont leurs amis, leurs hommes qui sont au pouvoir, n'importe : ils les traitent de Turc à Maure. « L'action autonome de la classe ouvrière », chère aux marxistes, est en train d'aliéner aux ouvriers les sympathies du peuple de France qui ne se confond ni avec une classe, ni avec un parti. Le temps n'est pas loin où le gouvernement qui se rendra compte de cette réalité nouvelle sera soutenu par l'opinion publique. Même par la C. G. T., le pays ne veut pas être mené à la guerre.

Parlant le 14 décembre, à la Fédération générale des fonctionnaires, M. Jouhaux s'est vanté du rôle prépondérant qu'il entend jouer dans la politique française. « La C. G. T. ne veut pas étrangler le gouvernement qu'elle a si puissamment contribué à mettre au pouvoir. Elle peut ne pas être d'accord avec lui ; dans ce cas, son devoir est de le lui dire ; la C. G. T. ne le remplacera jamais ! » Il existe, en France, des organes réguliers du gouvernement, issus du suffrage populaire : c'est un fait ; et c'est ce fait qui constitue l'essence du régime démocratique. Si ce sont d'autres organes ou d'autres groupes qui mettent la main sur l'État dans leur propre intérêt, que l'on ne nous rebatte plus les oreilles de la défense de la démocratie parlementaire, car ils ne sont plus qu'un trompe-l'œil qui cache le gouvernement d'une classe, ou d'un parti organisé : or, cela, c'est la définition même du fascisme. Que l'on ne nous parle pas non plus du gouvernement « démocratique » de l'Espagne ou de la Russie, car si tel était le gouvernement démocratique, il y aurait de quoi en dégoûter à jamais les honnêtes gens. De tels régimes ne sont pas plus démocratiques que ceux d'Allemagne ou d'Italie ; ils le sont même moins. Ce ne sont que des formes diverses de la dictature. Si c'est à cela que M. Jouhaux et M. Blum prétendent nous conduire, il faut qu'on le sache. La France ne le veut pas.

Ce qu'il y a de plus dangereux dans les pratiques du gouvernement Blum, c'est qu'il procède à l'encontre des lois. La loi, quelle qu'elle soit, doit pouvoir compter sur l'autorité et sur la force publique. Le gouvernement a reconnu à plusieurs reprises que « l'occupation » des usines est illégale ; les tribunaux saisis ont, en maints endroits, ordonné l'évacuation ; mais ni les engagements solennels pris envers le Parlement, ni les arrêts de justice n'ont été suivis d'effet. Le ministère n'agit pas, bien qu'il sache que la plupart des grèves ont un objet plus politique que professionnel, parce qu'il a besoin, à la Chambre, des voix communistes et parce que la formule du front populaire, discréditée comme formation de

gouvernement, a gardé toute sa valeur sur le terrain électoral. Le 17 décembre, répondant aux justes critiques des sénateurs, le président du Conseil répétait une fois de plus : « Nous sommes disposés à faire cesser les occupations et nous emploierons tous les moyens possibles avant d'en venir à la contrainte. Quant à la neutralisation des usines, il faudra venir à l'envisager, quel que soit le nom qu'on lui donne. » Or, la neutralisation est, tout autant que l'occupation, une atteinte au droit de propriété ; l'introduire dans la législation, ce serait y insérer un principe révolutionnaire qui ouvrirait la porte aux pires abus ; ce serait un pas décisif dans la voie du marxisme.

L'étude et le vote du budget sont la prérogative essentielle, la fonction par excellence du Parlement. Le ministère du front populaire les a réduits à un enregistrement rapide et obligatoire. En moins de huit jours, la Chambre a voté un budget qui lui était présenté en déficit de plus de trois milliards et demi : c'est un fait sans précédent, qu'il était réservé au front populaire d'introduire dans nos mœurs parlementaires. L'augmentation des dépenses se chiffre par sept milliards et demi. Le budget spécial de dépenses militaires et de grands travaux que ne couvre aucune recette s'élève à 16 milliards. Pour satisfaire leur clientèle, les ministres multiplient les fonctionnaires inutiles ou nuisibles : ainsi le veut l'étatisme socialiste ; plus de 10 000 emplois nouveaux ont été créés pour l'exercice 1937. Les principes que l'on a toujours considérés comme la plus précieuse sauvegarde des citoyens, tels que celui de la non-rétroactivité de l'impôt, sont oubliés. D'après M. Baréty, ancien rapporteur général du budget, les besoins de la trésorerie pour 1937 se montent à environ 36 milliards qu'il faudra trouver sur le marché des capitaux. C'est par là que sombrera la politique du front populaire ; mais elle aura obéré pour longtemps les finances de la France. M. Vincent Auriol, au moment où il lance un gros emprunt, promet un régime fiscal et monétaire libéral et stable ; mais est-ce compatible avec la politique socialiste ? Il faut à tout prix arrêter l'accroissement insensé des dépenses ; il faut que le pays puisse reprendre confiance et travailler en paix. La crise, techniquement, est finie et les affaires entreraient dans une ère de prospérité, si le pouvoir n'était aux mains des fauteurs de désordre et de révolution.

Dans les conflits qui se prolongent et où le gouvernement se refuse à mettre la force publique au service de l'ordre, les questions de salaires et d'avantages sociaux passent au second plan ; l'accord, sur ce terrain, serait facile à réaliser ; ce qui est en jeu, c'est le prin-

cipe d'autorité. Dans le conflit de la métallurgie du Nord, les patrons refusent de se laisser imposer la rentrée des agitateurs professionnels. M. Daladier, ministre de la Guerre, a reconnu que les livraisons nécessaires à la mise au point de notre armement ont été retardées de plusieurs mois par les conflits sociaux. Quelle responsabilité devant le pays portent ceux qui prolongent ces intolérables désordres ! Le statut des travailleurs de l'industrie ou de la terre est une chose dont personne ne méconnaît l'importance, mais le gouvernement et les grands intérêts de la patrie en sont une autre qui doit passer la première. Des agents français ou étrangers préparent ouvertement en France, en Algérie, dans nos colonies, des troubles, des insurrections, la mainmise d'un parti sur l'État, et on les laisse faire. Le premier acte d'énergie gouvernementale qui mettra fin à une situation qu'il serait moins difficile que l'on ne croit de redresser, fera plus pour la paix et pour la prospérité générale que toutes les harangues de M. Jouhaux. Si M. Léon Blum ne veut pas être celui qui fera cet acte d'énergie, il faut, pour le salut de la patrie, qu'il s'en aille. Car le péril extérieur ne permet pas d'attendre ou d'hésiter.

LE FRONT DE LA LIBERTÉ ET DE LA PAIX

Le spectacle de confusion et de barbarie qui désole l'humanité civilisée provoque, par réaction, l'entente de plus en plus active et étroite des Puissances résolues à sauver la paix. La coopération franco-britannique s'affirme chaque jour, et nous avons dit, dans la précédente chronique, l'importance capitale du discours du président Roosevelt à Buenos-Aires. Tout se passe comme si un front de la liberté et de la paix était en voie de formation. Les déclarations de M. Eden, — dont l'autorité s'accroît à mesure que mûrit son expérience, — touchant l'aide que l'Angleterre apporterait à la Belgique et à la France dans le cas d'une agression non provoquée, la réponse de M. Delbos et les engagements équivalents pris par le gouvernement au nom de la France, le langage de M. Léon Blum le 5 décembre et le mécontentement qu'il a suscité dans le camp communiste : autant de symptômes qui révèlent une volonté raisonnée d'accord entre les Puissances libérales et d'équilibre pacifique. En face de la guerre civile qui se prolonge en Espagne, plus acharnée et plus atroce que jamais, l'Angleterre et la France ont pris la généreuse initiative de proposer une médiation pacificatrice. La guerre

civile continue à faire des victimes, mais elle ne semble pas, actuellement, susceptible d'aboutir à la victoire rapide de l'un ou de l'autre parti ; d'autre part, le noyau actif des forces qui défendent Madrid est actuellement composé de Russes, d'exilés allemands ou italiens, tandis que, du côté du général Franco, les Allemands et les Italiens fascistes sont nombreux. Il s'agit d'empêcher que cette guerre indirecte ne dégénère en un conflit général.

Mais il est impossible de se dissimuler qu'une médiation présente les plus grandes difficultés et même de graves périls. Pour être efficace, il faudrait que l'intervention médiatrice fût conduite par les républiques latines d'Amérique avec l'appui des États-Unis. Or, M. Moore, secrétaire d'État par intérim, en l'absence de M. Cordell Hull, vient de déclarer de nouveau officiellement la volonté de son gouvernement de ne pas intervenir dans les affaires européennes. Les réponses de l'Allemagne et de l'Italie à la proposition franco-britannique laissent prévoir un refus courtois, mais définitif. Dans l'état actuel de l'Espagne, on ne voit pas comment pourrait s'établir un état de paix, fût-il provisoire. Toute consultation par voie de plébiscite apparaît absolument impossible. Reste la solution d'une Espagne fédéraliste ; elle serait conforme à la géographie et, en dépit de certaines apparences, à l'histoire de l'Espagne, ou plutôt des Espagnes. L'autonomie de la Biscaye carliste serait relativement facile à réaliser : elle aurait, dit-on, adressé un appel au Saint-Siège pour lui ménager un accord avec la junte de Burgos. Il n'en va pas de même avec une Catalogne communiste. L'Allemagne et, plus encore, l'Italie sont préoccupées de ne pas laisser s'établir dans la Méditerranée occidentale un État soviétique qui deviendrait un foyer de propagande aux ordres de Moscou. Sur ce point, les répugnances de ces deux Puissances sont justifiées ; mais les forces des généraux nationalistes sont insuffisantes pour reconquérir et pacifier la Catalogne, ou elles n'en viendraient à bout qu'avec le concours de troupes étrangères, ce qui compliquerait encore les dangers de la situation actuelle. D'autre part, si l'on peut faire au gouvernement français l'honneur de croire que son initiative ne cache pas d'arrière-pensées, il est impossible d'ignorer que les socialistes et les communistes se réservent, si la tentative de médiation n'aboutit pas, de reprendre avec plus d'insistance leur campagne pour mettre fin à la politique de non-intervention et qu'ils espèrent entraîner M. Léon Blum. Le principe de non-intervention, même insuffisamment appliqué, a sauvé la paix ; les États-Unis y ont

adhéré. Il ne faudrait pas que l'échec éventuel d'une médiation aboutît à une intervention. Là gît le danger.

A plusieurs reprises, ces temps derniers, M. Eden a donné à ses compatriotes les plus nets éclaircissements et, à tous bons entendeurs, les plus utiles avertissements. Parlant le 14 décembre à Bradford, il a défini la position de l'Angleterre en face des agitations continentales ; elle ne s'en désintéresse pas ; l'intérêt majeur qu'elle a à la paix n'est pas limité à certains pays, il est général ; elle doit donc veiller en tout temps et en tout lieu, car dans le monde d'aujourd'hui il est impossible à un grand État de se murer dans un isolement égoïste. Le chef du Foreign Office constate avec satisfaction que l'opinion britannique s'est montrée unie sur les questions vitales de politique extérieure. Elle se refuse à voir le monde divisé en dictatures de droite et dictatures de gauche prêtes à en venir aux mains ; elle déteste et elle repousse cette intrusion de l'idéologie dans la politique. Dans ses relations extérieures, le gouvernement britannique ne fait aucune acception des formes de gouvernement des autres États : ses relations avec eux sont déterminées par la mesure dans laquelle ils respecteront la paix et « observeront les traités qui furent élaborés en vue du maintien de la paix. L'observation des traités et le consentement à la libre négociation en cas de désaccord constituent ensemble la seule véritable base de la confiance internationale ». Sans doute, les traités ne sont pas sacro-saints ; ils peuvent être améliorés ; « mais un certain caractère de sainteté doit être attaché à l'observation des engagements solennels. Il faut qu'il y ait une limite aux dénonciations unilatérales, ou nous arriverons à un point où la force, et la force seule, sera l'unique arbitre en matière de relations internationales et où aucun traité n'aura même plus la valeur du papier sur lequel il aura été écrit ». Depuis longtemps la politique britannique n'avait pas parlé un langage aussi net et aussi résolu.

Rappelant ensuite les déclarations faites par lui-même à Leamington le 20 novembre et par M. Delbos le 4 décembre, M. Eden affirme qu'elles ne représentent aucune intention de former une alliance exclusive et ne suggèrent aucunement une « politique de bloc » ; il ne s'agit pas de réaliser l'encerclement de l'Allemagne, mais au contraire d'obtenir sa collaboration à la paix et sa participation aux échanges économiques. La France et la Grande-Bretagne espèrent mettre fin à la guerre civile en Espagne ; en attendant, elles s'efforcent d'obtenir une plus stricte observation du principe

de non-intervention. M. Eden insiste sur la volonté de l'Angleterre de sauvegarder l'intégrité territoriale de l'Espagne et de ses possessions. La France a les plus fortes raisons d'y veiller avec elle. Le 15 décembre, M. Eden était en mesure d'annoncer aux Communes qu'il avait reçu du comte Ciano et de M. Grandi l'assurance que le gouvernement italien n'était entré avec le général Franco dans aucune négociation de nature à modifier le *statu quo* territorial de l'Espagne et qu'aucune ne serait engagée à l'avenir. De son côté, le général Franco a fait, à plusieurs reprises, des déclarations dans le même sens.

L'affirmation d'un parfait accord entre la France et le Royaume-Uni produit toujours en Europe un effet de détente et de sécurité. Il en est ainsi à plus forte raison quand se profile, à l'arrière-plan de leur entente, l'ombre amicale de l'Amérique. Les négociations entre Londres et Rome pour arriver, au sujet de la Méditerranée, à une sorte de *gentlemen's agreement* sont en bonne voie : ce sera le premier pas vers l'apaisement d'une mésintelligence née de la guerre d'Éthiopie et qui pèse aussi lourdement sur la politique de l'Italie que sur celle de l'empire britannique. La France pourra trouver là une occasion de dissiper, elle aussi, les malentendus qui la séparent de l'Italie. Le séjour à Paris de M. Victor Antonesco, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, ses déclarations si franches, apporteraient, s'il en était besoin, une nouvelle preuve de la solidité de la Petite Entente et de la parfaite harmonie de sa politique avec celle de la France. La Roumanie est l'alliée de la Pologne et l'un des membres les plus actifs de l'Entente balkanique. Reste l'Allemagne. M. Eden et M. Blum se tournent vers elle pour lui dire qu'ils sont disposés à l'aider à sortir de ses difficultés économiques. Elle y répond en redoublant l'acrimonie de ses réclamations coloniales. Chaque fois que son mépris des traités et ses revendications menaçantes alarment l'Europe et resserrent les ententes d'où résultent la sécurité et la paix, elle se plaint d'être encerclée. Quoi qu'il en soit, pour le moment, le danger de guerre n'apparaîtrait imminent que si le gouvernement français n'opposait pas à la poussée communiste une ferme volonté d'ordre.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant RENÉ DOUMIC.

gle-
ses
lle.
nes
que
ans
de
, le
s le

me-
rité.
olan
ions
née,
sera
e la
e de
urra
qui
esco,
s si
euve
e sa
e la
que.
pour
ono-
tions
endi-
entes
clée.
trait
ussée

F

tout
que
fran
pou

ains
et c
fais
là q
tout

com
pro
cara

et i
de

LE PILOTE

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Nuit du 8 au 9 août 1913.

ELDER avait embarqué sur le *Virginia* quatre ans plus tôt, immédiatement après avoir soutenu sa thèse. Les moyens de s'installer à terre lui avaient fait défaut et, tout jeune, il avait été attiré par la vie errante. Il prétendait que d'avoir déniché un poste sur un courrier de la *Société française de Transports transocéaniques* avait été une chance pour lui.

Sa cabine était située au centre du château et ouvrait, ainsi que celle de Vox, celle de Réval le premier lieutenant et celle de Fetcherin, dans une longue et étroite coursive qui faisait communiquer la plage avant avec la plage arrière. C'est là que, fuyant le pont, il se réfugia, et, comme il était las, tout de suite il s'allongea dans sa couchette.

« Pourquoi, se demandait-il, Pierre Laurent joue-t-il la comédie ? Quelle secousse a été assez forte pour le changer profondément ainsi que le prétend Vox ? A quel point sa dure carapace a-t-elle été touchée ? »

Depuis quatre ans, Elder vivait aux côtés de Pierre Laurent et il devait bien s'avouer que du capitaine il connaissait peu de choses. On disait que Laurent appartenait à une famille

Copyright by Édouard Peisson, 1937.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

bourgeoise et ruinée de Port-Vendres. Le médecin savait qu'il avait perdu sa femme dix ans plus tôt, qu'il n'avait pas d'enfants, et qu'il était brouillé avec son frère commandant aux *Messageries maritimes*. Petit aurait peut-être pu en dire davantage, mais Petit ne parlait jamais de Laurent avec lequel il était brouillé, et personne ne se serait permis d'interroger le chef mécanicien. Personne, sauf Elder qui l'avait fait deux fois, la première sottement, la seconde volontairement.

Depuis la perte de la *Ville de New-York*, qui datait d'une vingtaine d'années, dans les parages du cap Saint-Vincent, Pierre Laurent et Petit ne s'étaient plus adressé la parole. Lorsque le capitaine avait un ordre à donner à son chef mécanicien, il le faisait par note ou, si l'exécution de l'ordre ne souffrait aucun délai, par téléphone, de sa cabine à la machine.

De la brouille entre les deux hommes, tout le monde à bord du *Virginia* connaissait l'origine, mais personne, sauf Elder, n'en savait la cause exacte, de même que personne à bord ne connaissait les circonstances exactes du naufrage. Cela n'avait rien d'étonnant ; à l'époque de la perte du navire, les officiers du paquebot étaient encore des blancs-becs usant leurs culottes sur les bancs des écoles.

Bien entendu, lorsqu'Elder était arrivé à bord du *Virginia*, Réval lui avait dit :

— Puisque vous vous intéressez à cette histoire, allez voir Petit et interrogez-le. Je crois qu'il y a eu une explosion dans la machine.

Elder était donc allé voir Petit. Le chef mécanicien était un homme un peu distant, mais très droit, très franc, très courtois. Il avait fait asseoir le jeune médecin, l'avait interrogé, lui avait parlé de son métier, de son passé d'étudiant, et brusquement Elder lui avait posé la question.

— Vous étiez à bord de la *Ville de New-York* lorsqu'elle s'est perdue : une explosion ne s'est-elle pas produite à bord ?

Elder avait vu le sang affluer au visage du chef mécanicien, et sa question était demeurée sans réponse pendant une bonne minute. Et il s'était retiré, confus.

Plusieurs mois après ce stupide incident, Petit était devenu pour le médecin un ami. Il ne lui en voulait pas, mais Elder s'en voulait. Aussi un soir, dans la même cabine, le médecin assis sur le même divan, le chef sur la même chaise,

lui avait-il fait des excuses, lui disant que son seul désir, lorsqu'il lui avait posé la malencontreuse question, avait été d'apprendre les circonstances exactes du naufrage et que ce désir demeurait le même.

Petit s'était levé.

— Aujourd'hui, c'est Pierre Laurent qui vous intéresse, avait-il dit, plus que le naufrage. Eh bien ! je vais vous en parler. Nous nous dirigions vers Gilbraltar par gros temps et par brume épaisse et nous avons littéralement foncé sur un écueil immergé, en forme de dent de requin, à quelques milles dans le nord de Saint-Vincent. De l'étrave à la machine, la *Ville de New-York* a été éventrée. Une demi-heure plus tard, couchée sur le flanc, elle se disloquait.

« Reynaud qui commandait le paquebot a disparu, et aussi Salles le second, et aussi Ahmet le deuxième lieutenant. Je suis le seul rescapé des officiers de la machine. Quinze matelots et douze chauffeurs et soutiers se sont noyés. Sur trois cent vingt-cinq passagers de pont et de classe, trente-six seulement ont été sauvés. Un autre homme aussi s'est tiré du naufrage, le premier lieutenant Pierre Laurent. Voilà !

« Mais je n'ai pas fini. Laurent, on a dû vous le dire, a été extraordinaire. Il a plongé à plusieurs reprises, il a ramené des femmes et des enfants. Et si Reynaud a disparu, ce n'est pas de la faute de notre homme qui l'a arraché de la passerelle, — vous savez qu'il est fort comme un taureau. Mais il était trop tard : Reynaud, blessé à la tête très grièvement, est mort quelques minutes plus tard dans le youyou.

« Nous avons réussi à atterrir, et j'ai vu Pierre Laurent ; son corps de la tête aux pieds n'était que plaies et meurtrissures. Maintenant, vous vous demandez pourquoi je ne lui parle plus, car c'est moi qui ne lui parle plus. Je vais vous le dire.

« Nous rentrons à Marseille, nous sommes interrogés, fêtés. Pierre Laurent est proposé pour une décoration qu'il avait bien gagnée et, à juste titre, fait figure de héros. Huit jours se passent, le calme revient un peu, déjà le souvenir de la tragédie s'efface, et voilà qu'un matin, — je sortais des bureaux de la Compagnie, — un ami, un officier mécanicien, s'avance vers moi, la main tendue.

— Eh bien ! me dit-il, que s'est-il donc passé à bord de la *Ville de New-York* ?

« Je lui raconte ce que je viens de vous raconter.

— Mais Reynaud, me répond-il, comment a-t-il fait pour se jeter à la côte ?

— Je n'en sais rien. Il n'est pas le premier à qui cela arrive, et malheureusement il ne sera pas le dernier. Depuis New-York, nous nous débattions dans le gros temps, et aux Açores nous avons trouvé une brume de la Manche.

— Oui. Mais est-ce que toutes les précautions avaient été prises ?

« Je lui répondis que Reynaud n'était ni un novice ni un casse-cou, qu'il avait payé sa faute, si faute il y avait, de sa vie, et que moi, ma foi, n'ayant pas l'habitude de prendre l'air sur la passerelle, je n'en savais pas davantage.

« Cette conversation, banale après un naufrage, une demi-heure plus tard je l'avais oubliée. Mais le lendemain, le surlendemain et les jours qui suivirent, plusieurs officiers de la Compagnie, dans les mêmes termes, me posèrent la même question :

— Est-ce que toutes les précautions avaient été prises ?

« Puis j'entendis parler d'autre chose. Quelqu'un s'étonna devant moi que Reynaud fût absent de la passerelle au moment de l'accident et qu'Ahmet n'eût pas été prévenu de la proximité de la terre par le bruit du ressac, par cette sorte de beuglement des lames qui déferlent sur les rochers.

« Je me suis dit alors que seul quelqu'un du bord, et je vous l'avoue, j'ai immédiatement pensé à Laurent, — oh ! je le connaissais déjà, — pouvait avoir lancé ces bruits. Dans quelle intention ? Pourquoi ? Je vais vous le dire.

« L'accusation de négligence se précisa. J'entendis : « Si la veille avait été bien assurée... » et encore : « Si la route avait été plus souvent contrôlée... » Je ne suis pas combattif, cependant j'ai fait mon possible. Mais est-ce que je pouvais lutter ? De tous côtés le pauvre Reynaud était assailli. Et Salles aussi, et Ahmet aussi. Je ne comprenais pas cet acharnement. Même s'il y avait dans ces racontars, — car c'étaient des racontars, — une parcelle de vérité, pourquoi ne pas laisser ces hommes reposer en paix ?

« Puis on ressortit une vieille histoire que tout le monde

avait oubliée. Un jour, comme je protestais de mon mieux, un second capitaine me répondit que la négligence de Reynaud était bien connue, le capitaine du navire disparu en avait donné des preuves plusieurs années plus tôt. En réalité, il s'agissait d'une bagatelle. A New-York, peu avant l'appareillage, il avait « négligé » de tenir compte tout de suite d'un avis d'un lieutenant qui, en vérifiant l'assiette de la *Ville de New-York*, avait trouvé le navire sur nez d'environ un pied. Vous savez que les Américains sont stricts sur les heures de départ des courriers. « Bon, avait répondu Reynaud, je vais lever l'ancre et je verrai ça *après*. » Il se trouva qu'en raison d'une ancre engagée, l'appareillage fut assez laborieux. On sonda une heure plus tard et on trouva dans la cale II cent tonnes d'eau provenant d'un dispositif récemment placé à bord pour noyer rapidement une soute à poudre.

« Avec force détails, tout le monde connut cette histoire, et j'en étais navré pour la mémoire de Reynaud. J'ai pris la chose à cœur, et j'ai lutté jusqu'au jour où moi-même j'ai douté. Oui, à force d'entendre parler de négligence, un jour j'ai admis cette négligence. A ceux qui m'interrogeaient, je ne savais plus que répondre. Je faiblissais ; et, un jour, un élève officier m'a accosté et m'a posé aussi naïvement que vous l'avez fait la question que vous m'avez posée il y a quelques mois :

— Dites-moi, Petit, est-ce qu'une explosion ne s'est pas produite à bord ?

« D'explosion, il n'y en a pas eu. De cela je suis sûr, moi qui étais de quart en bas, qui suis resté dans la machine jusqu'à la dernière minute, jusqu'à ce qu'elle fût envahie par l'eau.

« Puisque le nouveau bruit qui se répandait, — et Dieu sait s'il a fait du chemin, puisqu'il est arrivé jusqu'à vous vingt ans plus tard ! — était faux, les premiers l'étaient aussi, et c'était le même homme Pierre Laurent qui les avait lancés, qui, après avoir calomnié Reynaud, Salles et Ahmet, tentait de me discréditer.

« Pourquoi ? Pierre Laurent était devenu un grand homme à la Compagnie, d'autant plus grand qu'il avait diminué les autres, qu'à son héroïsme on ne pouvait opposer la conduite de ceux qui étaient morts. Quant à l'explosion de la machine,

c'était une vengeance. Il savait que j'avais défendu Reynaud, que je le défendais encore. S'il parvenait à jeter un doute sur ce qui s'était passé dans la machine, mon opposition perdait de la valeur.

« Il a été nommé second capitaine l'année suivante, capitaine trois ans plus tard. Moi, j'ai marqué le pas. Peut-être étaient-ce de simples coïncidences, mais tous les postes de chef mécanicien m'échappaient. Lorsqu'enfin j'ai embarqué sur le *Virginia*, je me suis trouvé en face de Pierre Laurent. Il m'a tendu la main, je lui ai tourné le dos, et il ne m'a pas demandé d'explications. Est-ce cela que vous vouliez savoir, Elder ?

Cette histoire de la perte de la *Ville de New-York* était revenue avec tous ses détails à la mémoire d'Elder. En quelques phrases saisissantes de sobriété, Petit avait établi la duplicité de Pierre Laurent. Quant à Elder, il n'était pas tout à fait de cet avis ; il jugeait le capitaine incapable d'établir un plan d'action si net pour s'élever grâce aux disparus. Non, Pierre Laurent était vraiment trop brute. Un jour, il avait dû être entraîné à prononcer un mot malheureux, continuer le lendemain parce qu'il aimait les potins, les cancans, parce qu'il se plaisait à médire, et n'apercevoir que par la suite le but qu'il atteignait. Mais alors, il n'avait pas fait machine en arrière, au contraire, il avait profité de la situation créée.

S'il avait connu l'histoire de Petit, mais il l'ignorait, Vox n'aurait pas été de l'avis d'Elder. Ce calcul étayait l'expression de diabolique dont le second avait qualifié Laurent. « Peut-être, se disait Elder, est-ce moi qui fais erreur. Je me trompais en pensant que Laurent était le dernier homme à pouvoir tenir un rôle, et pourtant, ce soir, devant nous... Brute ou démon ? Peut-être les deux. Certainement les deux. »

A chaque voyage, le lendemain ou le surlendemain de Naples, les émigrants étaient refoulés à l'avant et à l'arrière du navire, parqués et comptés. Le pointage terminé, Laurent ordonnait une fouille complète du navire, et chaque officier, accompagné de deux matelots armés de lampes électriques, partait à la recherche des « clandestins ». Tous les coins et recoins, cales comprises, étaient explorés, et il était rare que l'on découvrît moins d'une douzaine d'hommes et de femmes

tentant de gagner l'Amérique sans autorisation et sans bourse délier.

Les pauvres bougres, — pauvres ? pas toujours : certains cachaient dans les doublures de leurs vêtements plusieurs centaines de lires, — étaient conduits l'un après l'autre dans le salon où les attendait un Pierre Laurent congestionné, débraillé, puant l'alcool, le visage écarlate, les lèvres et le menton luisants de graisse. Il allait et venait de son large pas, bousculant l'homme de l'épaule, taillant des allumettes qu'il introduisait entre ses dents.

L'interrogatoire terminé, les nom, prénoms, date et lieu de naissance, profession inscrits sur un « état », lui-même fouillait le clandestin, tâtait ses poches, ouvrait le portefeuille, en extrayait les billets de banque, les papiers secrets, glissait les doigts dans le gousset, ouvrait l'anneau de la chaîne de montre, soupesait et estimait les bijoux.

En qualité de témoin, Elder assistait à ces scènes et en était écœuré. Il avait vu des hommes presque nus et tremblants de peur, des femmes échevelées, le regard affolé, le visage envahi d'un rouge honteux, tandis que le capitaine dont le rire éclatait les accablait de sarcasmes.

Bien entendu, tout était régulier ; chaque objet enlevé était placé dans un coffret qui, après avoir été scellé, était mis en sûreté dans le coffre du bord, et l'homme signait le procès-verbal de la fouille.

Elder se reprochait de n'avoir jamais osé, personne n'avait jamais osé dire à Pierre Laurent que cette fouille aurait dû être faite, et dans d'autres conditions, par un matelot. S'il lui avait parlé de dignité, le capitaine n'aurait pas compris.

Le rire de Laurent, le ricanement, certain rictus de la face, certain éclat des yeux provoquaient en Elder une espèce de malaise. Il était cynique. Ce qui le caractérisait, c'était son manque d'humanité et son égoïsme profond. Nul ne comptait hors lui : tout était ramené à lui-même, à son plaisir, à sa jouissance.

C'est dans cet être qu'Elder avait à chercher la faille. Où et comment avait-il pu être touché ?

Dans les yeux du médecin grands ouverts dans l'obscurité se trouvaient deux Laurent. Le Laurent habituel, celui qui dépouillait les émigrants, qui sans honte calomniait, qui

s'amusait de la détresse d'un homme. Tout à son aise, Elder pouvait détailler son visage d'alcoolique, ses joues et son fort nez striés de veinules rouges, ses grosses lèvres sensuelles, ses petits yeux enchâssés sous de lourdes paupières et qui parfois brillaient d'une joie cruelle. Ce Laurent était déjà marqué par l'âge ; des veines saillaient aux tempes, la peau collait plus étroitement aux os frontaux, se parcheminait, des rides noircissaient, soulignaient plus profondément les ailes du nez et ravageaient les joues de sillons profonds, la sclérotique de l'œil jaunissait et la mâchoire s'alourdissait. La silhouette de cet homme qui approchait de la cinquantaine avait changé en quatre ans ; la ligne du corps s'empâtait, les fortes épaules montraient un léger affaissement et deux creux à peine marqués attaquaient la nuque.

Le second Laurent était celui qu'Elder avait vu une heure plus tôt sur le pont des embarcations. Une espèce de voile (il éprouvait une certaine difficulté à exprimer le changement observé) atténuait la bestialité du visage. Les traits n'étaient plus aussi mobiles. Lorsque l'homme riait, parlait, la face était un masque de cire qui se déformait, et les gestes avaient une rigueur mécanique.

Que se passait-il ? Quel événement avait pu ébranler cet homme inhumain, capable d'héroïsme et capable de vilenie ?

II

Lorsqu'Elder se réveilla, sa montre marquait six heures quarante. Il réfléchit pendant quelques secondes, puis murmura : « Bon ! C'est Fetcherin qui est de quart », et il sauta de sa couchette. Il avait coutume, tous les matins, lorsque son service le lui permettait, de passer une heure sur la passerelle. Ce contact avec le large nettoyait son cerveau, le fortifiait, lui rendait une jeunesse d'esprit.

Seulement, il lui fallait rencontrer sur la passerelle Fetcherin qui était une espèce de flamme sans attache, qui avait vécu en Afrique équatoriale, qui avait commandé un trois-mâts et dont les yeux très clairs donnaient la nostalgie de ce qui est loin et insaisissable. S'il se heurtait à Réval, le bavard, son plaisir était gâté.

En arrivant sur la passerelle, Elder fit un petit salut de la

tête à Fetcherin, puis gagna à tribord le coin où il se tenait habituellement. Le temps était maussade, le ciel sans soleil. Toute la gamme des gris jouait dans les nuages, et l'eau houleuse présentait par endroits de larges plaques laquées et violacées.

A un demi-mille à peu près, un cargo se disposait à couper la route du *Virginia*. C'était une grande barque plate et très enfoncée dans l'eau. Dans la boîte contre laquelle il s'appuyait, Elder prit une paire de jumelles et la porta à ses yeux. Pour distinguer avec netteté le pont du cargo, il dut la régler.

Pendant quelques minutes encore, le médecin observa le navire. Il parvint à lire sur la joue d'une embarcation : « *Black Star*. Liverpool ». Puis, comme déjà le cargo se présentait pour lui trois quarts par l'arrière, il replaça les jumelles dans la boîte et, à cet instant, dans le mouvement qu'il fit, aperçut Laurent à quelques mètres et s'approchant de lui. Le capitaine était en sabots, sans casquette, les cheveux mal peignés, et avait passé sur son pyjama une vieille tenue. Elder le regardait curieusement.

A son lever, à jeun, Laurent était toujours très calme. Il l'était ce matin-là, comme de coutume ; rien dans sa personne n'indiquait l'anormal, sauf sans doute la pâleur exceptionnelle du visage ; mais cette pâleur, si Elder n'avait cherché à pénétrer une énigme, il ne l'aurait pas remarquée.

Le capitaine avançait, il n'était plus qu'à deux mètres d'Elder, les yeux fixés sur celui-ci, et rien n'indiquait dans le visage de Laurent qu'il avait reconnu le médecin. Aucun trait de la face n'avait bougé, aucune lueur n'avait modifié le regard, les paupières ne s'étaient pas plissées, même pas imperceptiblement.

Elder était surpris de cette impassibilité, et déjà une sorte de soupçon se glissait dans son esprit : Laurent affectait-il de ne pas le voir ou... ne le voyait-il pas, vraiment ?

Le médecin se disposait à faire un pas en avant lorsque Laurent pivota à demi, appuya les deux mains sur la lisse et regarda l'horizon, comme font les marins parcourant d'un coup d'œil la partie du cercle qui leur fait face. A ce moment, le cargo se trouvait à une distance de trois quarts de mille à peu près. Laurent pas davantage ne le voyait. Le regard

avait glissé sur le navire sans que l'œil en perçût l'image. Si Elder avait eu un doute, le geste que fit Laurent l'aurait écarté tout de suite. La main droite du capitaine, les doigts tâtonnant, tâtant la toile peinte qui recouvrait la balustrade de la passerelle, chercha la boîte et saisit les jumelles que le médecin avait déposées quelques minutes plus tôt et qui étaient les propres jumelles de Laurent. Il les porta à ses yeux, écrasa quelques mots entre ses lèvres, puis se mit à les régler. Elder quelques minutes plus tôt avait été obligé pour détailler le cargo de les mettre à sa vue, c'est-à-dire à une vue normale. Laurent était en train de les remettre au point où le médecin les avait trouvées.

Tout s'éclairait, tout prenait sa place. L'arrivée de Laurent sur la passerelle, sa manière, certain de ne rien distinguer, de balayer d'un coup d'œil l'horizon, était une scène de la comédie qu'il jouait. Il s'efforçait de cacher le mal qui le rongeait.

Enfin, Pierre Laurent, à l'aide des jumelles, commença à inspecter l'horizon, pivotant lentement sur ses pieds. Lorsque le cargo entra dans le champ de l'instrument, Laurent tressaillit légèrement, s'arrêta, et Elder vit nettement le sang qui envahit les veinures de son visage.

Un sentiment dont il ne fut pas maître porta alors Elder à secourir le capitaine. Il s'avança vers lui, en toussotant, en râclant le pont avec les semelles pour ne pas le surprendre, et lorsqu'il fut tout près, il dit :

— Bonjour, capitaine.

— Bonjour, docteur.

Sans doute la voix avait-elle appris au capitaine à qui il avait affaire. Sans abaisser les jumelles, il ajouta à son bonjour :

— C'est un Anglais.

Mais il ne trompa pas le médecin, qui répondit :

— Oui. Il n'est pas encore amarré aux docks de Liverpool.

— Pourquoi Liverpool ?

— J'ai lu le nom sur une de ses baleinières.

Laurent tourna alors le dos sans répondre. Une minute ou deux encore, il demeura à la même place, puis il gagna le centre où il s'immobilisa, fit deux pas ensuite vers la gauche, et enfin disparut dans la timonerie, emportant les jumelles.

Pierre Laurent s'efforçait et s'efforcerait encore de cacher son mal. Pour Elder il avait réussi. A table, le médecin n'avait rien remarqué ; il est vrai que depuis longtemps il avait pris pour règle de ne plus s'occuper de Laurent. Si Vox ne l'avait prévenu, l'incident des jumelles lui aurait échappé. Cela était normal. L'homme, se disait-il, qui se sent atteint, s'il est sans défiance et sans pudeur devant le médecin auquel il s'est livré, s'efforce de cacher à ses semblables ce qui le diminue. Il n'était pas étonnant que Laurent jouât la comédie. Cependant Elder apercevait une cause plus profonde au rôle que tenait le capitaine. Il ne fallait pas que sa demi-cécité fût connue. Sa carrière était en jeu, son métier, son gagne-pain.

Elder se mit alors à examiner le problème au point de vue médical. Quel était le mal qui attaquait les yeux du capitaine ? L'observation lui faisait défaut tout autant que la connaissance des phénomènes qui avaient précédé et accompagné le mal. Laurent était-il atteint depuis longtemps et la maladie évoluait-elle lentement ? Au contraire, se développait-elle rapidement ?

Il pouvait s'agir d'une amblyopie alcoolique. Laurent à cette heure payait trente ans d'excès. Cette maladie qui affecte habituellement les deux yeux expliquait le développement rapide du mal. Mais Elder, bien qu'il ignorât les douleurs dans les globes oculaires, les nausées, cette perte momentanée de la vue qui avait affecté le capitaine un matin à son réveil, pensa aussi au glaucome aigu. La première de ces maladies laissait un peu d'espoir, la seconde était implacable : si elle attaquait les yeux du commandant du *Virginia*, celui-ci allait se trouver aveugle à bref délai...

A onze heures, le maître d'hôtel frappa à sa porte.

— Docteur, les passagers sont à table.

La salle à manger des premières classes, dont les ouvertures donnaient sur le pont-promenade au centre du navire, n'était pas vaste. Elle contenait seulement deux tables rectangulaires et parallèles pouvant recevoir chacune vingt personnes. Lorsque plus de quarante passagers de classe voyageaient à bord du *Virginia*, une autre table était dressée qui reliait les deux premières. Le tout formait alors une sorte de U. Rarement il était nécessaire de doubler le service.

Pour cette traversée les deux tables étaient suffisantes. Laurent en présidait une, Elder l'autre, placés de telle manière que pour se voir directement ils se trouvaient obligés de tourner complètement la tête sur le côté.

Lorsque le médecin prit place, Laurent était déjà attablé, et il parlait. Le capitaine du *Virginia* avait inventé de toutes pièces un langage, mélange étonnant d'italien, d'américain et de provençal. Si un mot manquait à son vocabulaire, sur-le-champ, après une suspension de quelques secondes, il le créait. C'était une espèce de bas américain ou d'américain de cuisine, et Vox en avait recueilli et soigneusement noté quelques expressions savoureuses. Si Laurent était le seul à parler ce langage, tout le monde le comprenait. Les plaisanteries douteuses du capitaine n'auraient pas obtenu le succès qu'elles remportaient, s'il avait employé un anglais correct. Mais sa langue, son accent impossible à imiter, sa trogne et sa gloutonnerie soulevaient à tout instant les rires des convives. Le capitaine s'était acquis sur la ligne une renommée de trivialité dont les officiers du *Virginia* n'étaient pas fiers.

Le capitaine mangeait et buvait comme de coutume, parlait, riait, s'efforçait de paraître le Laurent de tous les jours et pourtant le mal l'accablait. Alors Elder aperçut en Laurent comme une espèce d'héroïsme, un héroïsme plus grand d'être né en cet homme brutal, inhumain, insensible, plus grand que celui dont il avait fait preuve en sauvant des femmes et des enfants au cours du naufrage de la *Ville de New-York*.

Lorsque Laurent se taisait, Elder se demandait si brusquement il n'était pas à bout, s'il n'allait pas se dresser et dire, sa face de clown en larmes : « Non ! Je ne puis plus, je deviens aveugle. »

Enfin le repas fut terminé, le café bu. En s'excusant, Elder quitta sa place. Les passagers le suivirent et dans le brouhaha, tandis qu'hommes et femmes se pressaient vers les portes, Elder entendit Laurent répondre à quelqu'un qui lui proposait de jouer au bridge :

— Non. Pas aujourd'hui. Je dois monter sur la passerelle.

Sorti de la salle à manger, Elder fut frappé par l'évolution du temps. La grisaille du matin s'était accentuée. Le soleil,

telle une énorme boule pâle et sans rayonnement, se montrait parfois et pour quelques secondes seulement dans la traîne en lambeaux des nuages. Le vent irrégulier tirait des drisses, antenne et haubans des sortes de lamentations. Toutes les couleurs semblaient s'être fanées. L'eau houleuse était blanche jusqu'à la ligne imprécise où elle se confondait avec la cendre très pure et très légère qui flottait dans l'air. Les bruits étaient comme atténués, comme ouatés, et seules s'imposaient les vibrations du navire dont les machines donnaient toute leur puissance.

De l'ensemble se dégageait une impression de malaise, de tristesse qui ne pouvait qu'accroître l'angoisse d'Elder, lorsqu'il rencontra Fetcherin.

Le second lieutenant paraissait agité. Au lieu de passer comme il avait coutume sans regarder, après avoir seulement porté deux doigts à sa casquette, il s'arrêta :

— Salut ! docteur, dit-il. C'est midi. Je vais observer.

Elder, lui non plus, n'était pas allé plus avant. Il pensait que Fetcherin sortait de table et que cela suffisait à expliquer la vivacité inhabituelle de ses yeux, la rougeur de ses pommettes, et le léger tremblement des doigts qui tenaient la pipe.

— Je ne sais pas si vous réussirez à attraper le soleil, répondit-il.

Mais l'officier avait saisi son avant-bras et lui soufflait sur le visage :

— Est-ce vrai que Laurent devient aveugle ?

La surprise d'Elder fut extrême. Il croyait être le seul à connaître le secret du capitaine.

— Qu'est-ce qui vous laisse supposer ?

Fetcherin répondit aussitôt :

— Ne savez-vous pas ?

Puis il se détourna et se jeta dans l'échelle de la passerelle.

« Vox doit savoir », se dit Elder, et il se mit à sa recherche. C'était l'heure où dans sa cabine, allongé sur le divan, le second lisait. Elder l'y trouva, un livre à la main en effet, qu'à son entrée il posa sur le bureau. Vox invita le médecin à s'asseoir. Puis :

— Pas de malade, toujours, docteur ?

— Non.

Elder hésitait à dire au second ce qu'il savait. Il prit et alluma une cigarette, enfin il articula :

— Mal dormi, cette nuit, avec cette histoire d'hier au soir.

Vox ne répondit pas, mais Elder vit ses petits yeux noirs se fixer un instant sur les siens, puis disparaître derrière les paupières. Ce fut comme le rayon d'un projecteur.

Alors, un peu excédé par le silence de son camarade, Elder dit :

— Savez-vous que Laurent devient aveugle ?

— Oui. Je le sais.

De nouveau le regard de Vox avait trouvé celui du médecin, tandis que sa main tapotait une cigarette sur le bureau.

— C'est inimaginable, reprit le second. Tout le monde à bord le sait. Moi, je l'ai appris par Réval. Ce matin, sur le pont, je me suis heurté à un Réval tout guilleret d'avoir une grande nouvelle à m'apprendre. Vraiment, il m'obsédait, sautillant sur ses grands pieds, faisant des mines comme une concierge qui a des ragots à colporter. Je me suis mis à fuir et il m'a poursuivi. Je sentais son souffle sur mon cou, et ce fut dans une espèce de course qu'il murmura à mon oreille : « Laurent devient aveugle. » Je m'arrêtai net. Je vis son visage rouge et réjoui à un pouce du mien, et je vous assure que ce n'est pas beau à voir d'aussi près un Réval pas rasé, sale, le cheveu hirsute, les yeux bouffis par une nuit d'insomnie, la bouche largement ouverte sur des dents malsaines.

« Je le clouai sur place par un : « Et vous trouvez ça amusant ? » Puis, enfin délivré, je m'enfuis avec ces mots en moi-même : « Laurent devient aveugle... »

« Dix minutes plus tard, le désir d'être plus largement informé me poussait à la recherche de Réval. Je le retrouvai presque à la même place, encore hébété de ma réponse brutale. Jamais je ne lui avais répondu de la sorte.

— Qui vous l'a dit ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas. Tout le monde en parle.

« Et c'était vrai. A neuf heures, pas un matelot n'ignorait la nouvelle. Ils se chargèrent d'en informer les mécaniciens et les hommes de la machine. Vous connaissez la fable : « Midas a des oreilles d'âne » ? Eh bien ! à bord tous disent : « Laurent devient aveugle. » Si vous rencontrez deux hommes en conversation, soyez certain qu'ils parlent de cela. Lorsqu'un matelot

vous regarde, ses yeux vous interrogent : « Est-ce que vraiment le capitaine devient aveugle ? » C'est une obsession pour moi, et pourtant quelle découverte ! Tout s'éclaire. La comédie que joue Laurent...

— Tout s'est éclairé aussi pour moi, ce matin, sur la passerelle.

III

Nuit du 9 au 10 août.

Ce qu'il avait fait depuis le départ de New-York, cet effort pour cacher son mal paraissait à Pierre Laurent tenir du prodige, et il se demandait pendant combien de jours encore ou pendant combien d'heures il pourrait continuer. Trois jours plus tôt, le voile tendu devant ses yeux était moins épais, et la tension qu'il s'imposait à chaque minute pour ne pas être surpris l'épuisait. La crainte sans cesse renouvelée de se trouver en face d'une épreuve à subir diminuait sa résistance.

Le jour du départ, il s'était donc trouvé dans des conditions bien meilleures pour recevoir l'agent de la *Transocéanique*, pour répondre aux commis, aux douaniers, aux hommes du Service de santé, à ceux du Service du port. Lorsque pour apposer sa signature sa main tremblait un peu, c'était la bouteille de vermouth posée sur le bureau qui était incriminée.

— Une goutte de vermouth, Peak ?

— *Good luck ! master.*

— Bonne chance à vous.

— A quelle heure appareillez-vous ?

— A quatre heures.

Au moment du départ, il avait fallu apporter une quatrième bouteille de vermouth pour le pilote, et personne n'avait pu s'étonner que Laurent n'y vît plus bien clair. Cela, au reste, était dans les habitudes du capitaine du *Virginia*.

Et comme toute chose apparaissait plus facile, comme il était plus aisé de parler, d'aller d'un bord à l'autre de la passerelle au risque même de se jeter contre un homme ou de trébucher sur un obstacle imprévu !

Le matin même il avait réglé comme un ballet son tour habituel sur la passerelle. Avant de quitter sa cabine, il avait

ordonné tous les gestes à faire, choisi toutes les attitudes à prendre, toutes les paroles à prononcer. Alors résolu, et déjà sa figure s'était couverte d'un masque, il avait mis le pied dans la chambre de navigation. Là, il s'était arrêté devant le bureau, s'était penché sur la carte, puis s'était redressé et avait regardé le baromètre enregistreur, tout cela sans rien distinguer, sans même s'efforcer d'apercevoir un signe, sans être vu et sans bruits inaccoutumés. Peut-être les chaussures avaient-elles craqué un peu plus fort que d'habitude et peut-être Laurent s'était-il raclé un peu plus souvent la gorge...

Mais le timonier l'avait entendu et avait su qu'il regardait le dernier point marqué sur la carte et qu'il relevait la courbe de la pression barométrique. Le timonier avait un peu rectifié sa position, jeté un regard complice aux camarades qui faisaient la propreté de la passerelle. « Attention ! *Il* est là ! »

Enfin Laurent avait paru dans la timonerie et paru comme toujours il se montrait le matin à son réveil : la casquette rejetée en arrière sur les cheveux bouclés et emmêlés, ce qui lui donnait, malgré l'âge, malgré la trogne craquelée et rouge, un air de gamin terrible, la vareuse, celle qui était usée aux coudes, brillante dans le dos et sous les manches, dont les galons d'or s'effilochaient, dégrafée et déboutonnée, l'œil humide et la barbe pas faite.

Au salut du timonier, il avait répondu par un bonjour grognon. Il s'était arrêté une dizaine de secondes devant le compas, puis, après avoir jeté un coup d'œil à l'ardoise, un coup d'œil sans insistance, et il n'aurait pas fallu que l'ardoise eût été déplacée, il avait dit :

— Attention à la route.

Le programme s'était exécuté point par point. Il s'était trouvé sur la passerelle et là, un instant, il avait oublié son rôle, il n'y avait plus pensé, repris par son métier. Est-ce qu'il avait besoin d'y voir ? Il avait reniflé le vent. Il l'avait « goûté ». L'odeur de l'océan avait gonflé sa poitrine.

Sur sa gauche, il avait distingué une silhouette et perçu quelques bruits. Il s'y attendait. C'était le second lieutenant.

— Bonjour, commandant.

— Bonjour, Fetcherin.

Il devait aller à tribord, s'arrêter devant la boîte aux

jumelles, prendre les siennes et examiner l'horizon, en face du navire, de l'extrême droite à l'extrême gauche. Et c'est alors qu'il avait aperçu un homme accoudé à la lisse, à quelques mètres de lui. Qui était-ce ? Un matelot ?...

Elder avait été la première surprise, l'inconnu que le plan n'avait pas prévu. Mais rien encore n'était perdu. Il fallait faire montre de sang-froid, et Laurent, escamotant cette première difficulté, s'était saisi de ses jumelles. Il les avait portées à ses yeux, et ce fut la seconde surprise. Qui y avait touché ? Laurent avait perdu la maîtrise de lui-même. La confusion s'était installée dans son esprit. Confusion dans la pensée et confusion dans les gestes. Ses doigts, tandis qu'ils réglaient les jumelles, lui avaient mal obéi. Il savait qu'il était observé ; peu à peu il avait deviné que l'homme sur sa droite était le médecin. Oui, Elder vient assez souvent le matin sur la passerelle, et son geste pouvait le trahir. Cependant, il avait continué à mettre au point l'instrument. Heureusement, sinon le cargo qui coupait la route du *Virginia* à un demi-mille aurait échappé à sa vue.

L'épreuve avait été rude, d'autant plus qu'elle s'était prolongée pendant plusieurs minutes qu'il avait dû parler. Et dans sa mémoire il ne retrouvait pas les mots prononcés, ni les mouvements de son corps. N'avait-il pas bafouillé ? Elder n'avait-il pas remarqué le trouble qui s'était inscrit sur son visage, qui avait marqué ses traits ? Et dans un geste de stupide défense, il avait emporté les jumelles.

Il lui paraissait impossible de continuer à se promener sur le pont, à parler aux passagers, à prendre ses repas à la salle à manger. Le soir même, en voulant le saisir, il avait renversé un verre de vin, et les passagers et lui-même avaient ri de sa « maladresse ». Sa maladresse ! Qu'adviendrait-il si brusquement sa main hésitante, tâtonnante, ne parvenait pas à saisir l'objet qu'elle cherchait ?

Lorsqu'il traversait la timonerie, toujours il jetait un coup d'œil au compas et souvent il disait à l'homme de barre : « Voulez-vous faire attention à la route ? » Cela, il pourrait encore le faire et le dire. Mais déchiffrerait-il les observations, les notes de quart, les points portés sur le journal de bord par les officiers ? Y inscrirait-il ses ordres ? La veille, il avait pu le faire, et c'est à peine agitée d'un léger tremblement

que sa main avait écrit : « *A une heure, si le ciel est clair, l'officier de quart calculera.* » Mais demain ?

Tandis que ces questions se posaient à l'esprit de Laurent, déjà il avait décidé de ne plus se montrer, ni sur le pont, ni dans la salle à manger, ni sur la passerelle. Déjà la résolution inébranlable était prise de se cacher, de se terrer comme une bête malade. Continuer à répondre aux questions des passagers, à les faire rire, à rire lui-même dépassait ses forces.

De sa résolution volontaire Laurent ne donnerait pas de motif. Il était le maître, et personne à bord n'avait le droit de l'interroger. De sa cabine peut-être pourrait-il continuer à conduire le *Virginia* jusqu'à Naples sans que personne soupçonnât sa demi-cécité. Mais pour qu'il demeurât le pilote du navire, il était indispensable qu'il ne fût pas complètement isolé. Grâce au baromètre dont il avait fait sauter le verre, il ne l'était pas. La nuit précédente, à une heure, Réval lui avait fait connaître la position du *Virginia*. A midi, sans attirer l'attention de l'officier de quart, il avait réussi à lire la latitude dans le journal de bord. Il fallait porter ces points sur la carte.

Entre la toilette et le divan était roulé et posé debout depuis plusieurs mois un vieux « routier » de l'Atlantique. Laurent s'en saisit et l'étala sur son vaste bureau. Sa vue lui permettrait-elle de parvenir au bout de son travail ?

La carte fixée aux quatre coins par des livres et par un lourd encrier, il plaça au milieu la lampe portative et le papier sur lequel il avait inscrit la pression barométrique et les positions du *Virginia*.

Bon ! Il fallait trouver (il pensa qu'il aurait dû les rechercher avant) le compas et le rapporteur qu'il savait être dans un tiroir ou un casier du bureau, mais dont il ne s'était pas servi depuis longtemps, usant journellement du compas et du rapporteur de la chambre de navigation. En tâtonnant (les casiers étaient placés derrière cette lumière qui lui brûlait le visage), il avança sa grosse patte comme un voleur qui fouille, et il était comme un voleur, car il craignait que quelqu'un, sans frapper, soulevât le rideau, — c'était une crainte bien vaine, — et le surprît.

Non, ce n'était pas cela. L'extrémité de ses doigts frôlait des bouts de crayon, des bâtons de cire, des porte-plume

mutilés, glissait sur des papiers veloutés et recouverts d'une fine couche de poussière. Il passa la main dans le casier à côté, puis dans un autre, dans un autre encore, enfin sentit les deux branches du compas, ses pointes acérées et le vernis du rapporteur de corne. La recherche de la règle plate, qu'il savait être suspendue contre la cloison, lui donna moins de peine. Il avait maintenant ses « outils », mais cela n'était rien.

La lecture des chiffres inscrits sur le papier fut aisée. Ces chiffres, sa mémoire les possédait, et il n'aurait pas eu besoin de les lire. Il dut rechercher, et cette recherche fut longue et pénible, l'angle que devaient former la carte et la projection de la lumière, et aussi la hauteur de cette lumière, pour que celle-ci éclairât sans se refléter et aveugler. Il y parvint après avoir plusieurs fois modifié la position de la lampe et y avoir glissé dessous trois livres, puis quatre, puis deux seulement. Par bonheur, sur ce routier qui avait servi plusieurs mois, la route normale du *Virginia*, de New-York à Gibraltar, était tracée à l'encre rouge. Laurent la suivit de la pointe du crayon, sans appuyer.

Il était courbé sur le bureau, le visage à quelques centimètres du papier, si anxieux, si contracté, qu'on aurait pu croire que sa vie dépendait de ce mince trait qu'à maints endroits les coups de gomme avaient fait sauter.

Des dizaines de « points » avaient été portés sur cette carte dans le nord et dans le sud de la route; au-dessus de chacun avaient été inscrites une heure et une date, et des traits au crayon reliaient ces positions au trait à l'encre. Mais des dizaines de fois aussi, la gomme avait creusé le papier, le hérissant, en soulevant des bribes qui chacune projetait son ombre. Malgré tout, Laurent parvint à repérer la partie de la carte où il devait porter le point. Il limita d'un large encadrement au crayon bleu un carré de cent milles de côté dans lequel se couperaient les droites qu'il allait tracer, s'inscrirait la position qu'il tenterait de préciser. Ce travail fait, Laurent prit le compas, déplaça sa chaise, et, se penchant autant qu'il le pouvait sur le bord de la carte, s'efforça de détailler les minuscules divisions qui donnaient la graduation en milles. En vain: il ne parvenait pas à distinguer un trait de ses voisins. Il fut encore une fois désespéré. Tout était

perdu. Il allait être obligé de se livrer, d'appeler à l'aide...

Pendant un quart d'heure, il tourna dans la cabine, déchiré par un mal aigu. Puis il se calma. Qu'allait-il faire ? Appeler Vox et lui remettre l'ordre écrit de conduire sous sa propre autorité le *Virginia* à Naples, sans lui donner la raison de ce renoncement ? Ou bien lui confier son infortune ? Comme il pesait les termes de cette alternative, il se rappela que, quelques mois plus tôt, il avait ramassé une loupe sur le pont et qu'il l'avait mise dans sa poche sans aucune intention. Où se trouvait-elle ?

Il fouilla ses tiroirs, jetant le linge au milieu de la cabine. Ses doigts, — déjà ils avaient acquis une sensibilité plus grande, — tâtèrent tous les menus objets qu'en vingt ans il avait accumulés dans les boîtes, plumiers et coupes qu'il possédait. C'étaient des boutons d'uniforme, des pièces de monnaie, une montre-bracelet démunie de verre et d'aiguilles, mais nulle part, dans aucun recoin, ses doigts ne rencontrèrent la loupe. Il allait renoncer, lorsqu'il supposa que peut-être elle n'avait jamais quitté la poche dans laquelle il l'avait enfouie après l'avoir ramassée.

Il ouvrit l'armoire à vêtements. Vraiment, il n'avait plus besoin de ses yeux. Ses mains, sans guide, caressaient les vestes, les pantalons, les capotes, les caoutchoucs et les macfarlanes. Au grain de l'étoffe, à son épaisseur, à son poids, aux formes, elles identifiaient les divers uniformes que le capitaine portait selon la saison, selon l'heure et selon le temps. Avec dextérité, elles se glissaient dans les poches et en deux secondes les exploraient.

Enfin, ses doigts s'insinuant dans une poche rencontrèrent et caressèrent un verre épais et bombé, encerclé de métal. C'était la loupe. Laurent était sauvé !

Il se précipita vers le bureau, se pencha sur la carte. Il y voyait ! Ce fut alors un jeu pour lui de lire la graduation en milles et de donner aux branches du compas les divers écarts nécessaires pour porter sur la carte la position du *Virginia*. Cette position, il l'encercla d'un gros trait bleu pour pouvoir la retrouver avec facilité.

Avec l'aide inestimable de cette loupe, tout devenait possible. Tandis qu'il portait le point sur la carte, il était empli d'une grande joie. Il se disait que, grâce à ce petit verre

bombé, il ne serait pas obligé d'avouer son infortune. Dès son travail achevé, il se mit à contrôler le pouvoir de son talisman. Il ouvrit son fameux manuel de manœuvre et lut mot à mot, souvent lettre à lettre, quelques lignes. Pour la première fois il s'aperçut que la lecture était une chose merveilleuse, pour la première fois il s'aperçut du pouvoir des signes, des images que ces signes renfermaient. Puis il déchiffra l'heure à sa montre sans avoir besoin de soulever le verre. Il s'approcha du baromètre et, sans le décrocher, du « premier coup d'œil », il connut la pression, et cette pression, il l'inscrivit sur le papier, au-dessous de celle qu'il avait relevée le minuit précédent et douze heures plus tôt.

Puis la loupe, à quelques centimètres du papier, et à quelques centimètres du visage tout plissé de rides, se déplaça d'un nombre à l'autre, du premier au deuxième, du deuxième au troisième, du troisième au premier, et encore du premier au deuxième. Ce n'étaient que trois nombres inscrits l'un au-dessus de l'autre sur une feuille de papier brillant, trois nombres que, tour à tour, la lumière traversant la loupe entourait d'une auréole plus ou moins grande et plus ou moins intense. Cependant, entre ces trois nombres, il y avait un trou, un abîme. A leur lecture, le visage de Laurent était devenu cramoisi. Au mois d'août et à la latitude à laquelle se trouvait le *Virginia*, la différence qu'accusaient les chiffres était chargée d'une lourde possibilité : la présence dans l'Atlantique d'une bourrasque, d'un cyclone peut-être.

Dans sa jeunesse, le capitaine, — il était alors lieutenant à bord d'un solide cargo, en route pour le Canada, — avait été pris dans le sud-ouest de Land's End par une queue de cyclone. En son langage imagé, parfois il racontait l'affaire à quelque passager : « La mariée était passée et nous avions mis le pied sur sa traîne. Mais quelle mariée ! Et quelle traîne surtout ! C'était monstrueusement beau et nullement terrifiant. Cette eau qui se jetait sur mon cargo, je crois bien qu'elle n'était plus montée à l'air libre depuis des centaines d'années. Elle puait l'iode et jaillissait toute fumante des profondeurs. »

Depuis, bien des fois, il avait manœuvré pour éviter une telle aventure. Mais peu de souvenirs s'étaient conservés en lui aussi intacts que celui de cette première affaire. Dans le rond lumineux que la loupe projetait sur le papier, son œil

son pauvre œil atteint dans sa substance, qui ne serait bientôt plus qu'un miroir sans tain ou un objectif détraqué, découvrait entre les lames, menacé par elles, un navire roulant, tanguant, faible chose livrée aux convulsions de l'océan. Il était profondément ému, mais nullement effrayé : il connaissait sa force, et un cyclone peut s'éviter. Au reste, il s'agissait peut-être d'une dépression locale, d'un gros coup de vent. Peut-être demain, peut-être dans quelques heures, la pression remonterait-elle... Il fallait veiller.

IV

Dix août.

A onze heures du matin, Elder entra dans la salle à manger. Trois ou quatre passagers seulement étaient à table. Il prit place et dut subir quelques questions d'un de ses convives.

Elder avait terminé les hors-d'œuvre lorsque le maître d'hôtel, s'approchant de la table habituellement présidée par Laurent, dit aux passagers à mi-voix, mais assez distinctement pour que le médecin entendît :

— Le capitaine s'excuse. Il est retenu par le service et ne prendra pas son repas avec vous.

Alors que le matin il avait fui toute rencontre, l'après-midi, au contraire, il se mit à la recherche de quelqu'un qui pût le renseigner. Le navire semblait désert. Elder parcourut les ponts, les coursives, sans rencontrer un officier. Ne voulant pas montrer sa curiosité à Vox, il n'alla pas frapper à la porte de sa cabine. Il se rabattit sur Réval. Certainement, il le trouverait au bas de l'échelle de la passerelle, à quatre heures, au moment de la relève des quarts.

Un peu après quatre heures, Elder, en effet, rencontra Réval qui descendait de la passerelle.

— Savez-vous, lui dit l'officier, que le capitaine n'a pas paru sur la passerelle aujourd'hui. Seul le maître d'hôtel l'a vu. Il est, paraît-il, assis sur le divan, dans le coin. Il y était lorsque le maître d'hôtel sonné a pris ses ordres, lorsqu'il lui a apporté son repas...

— J'ai bien vu, dit Elder.

— Il était encore sur le divan lorsque le maître d'hôtel

a ôté le couvert... Et il n'a pas voulu qu'il touche à la couchette. C'est très ennuyeux.

— Oui, c'est très ennuyeux.

Et il ajouta :

— Je sais. Vox m'a parlé.

Puisque le second avait mis le médecin dans la confidence, lui, Réval, n'avait plus rien à cacher. Et il se mit à parler, avec confusion, avec volubilité. Dans le flot des paroles de Réval, Elder parvint à discerner que les trois officiers de pont s'inquiétaient d'une baisse de la pression atmosphérique.

A une heure, le premier lieutenant, après avoir calculé une hauteur d'étoile, avait inscrit la pression sur le journal de bord. A trois heures et à quatre heures, il avait de nouveau consulté l'instrument. La baisse déjà se marquait. A la relève du quart, il avait prévenu Vox. Maintenant, il suffisait de suivre du doigt, en remontant et en revenant en arrière, les chiffres portés dans la colonne spéciale, pour connaître la rapidité et l'intensité de cette baisse. La présence d'un cyclone dans l'Atlantique ne faisait aucun doute. Autant que ce qu'il apprenait, l'expression nouvelle du visage de Réval étonnait Elder. Il regardait les gros yeux du premier lieutenant, la moue de ses lèvres, son front qui se plissait, ses sourcils très rapprochés, séparés seulement par une profonde ride, tandis que les lèvres ne prononçaient que des phrases inachevées, des mots sans suite qui auraient été sans signification sans la mimique de la face et surtout si Elder n'avait été au courant des choses de la passerelle.

Elder n'avait vraiment aucune confiance en Réval. En celui-ci rien n'était stable, ni sûr. Sa personnalité n'était pas marquée, ses idées étaient le reflet de ce qu'il avait entendu et lu. Il le jugeait capable d'avoir rendu plus grave la menace qui pesait sur le *Virginia* pour se donner de l'importance. Aussi voulut-il aller à la source, et la source, pour lui, c'était Vox. Autre chose le poussait à se renseigner : le besoin de savoir, sa curiosité scientifique. A plusieurs reprises, depuis qu'il fréquentait la ligne de l'Atlantique, il avait entendu parler de cyclones. Ce mot dans la bouche des officiers de pont n'avait pas le sens dramatique qu'il acquiert dans la bouche des terriens ou dans les journaux. Mais pour le méde-

cin et pour les mécaniciens, il était un peu comme l'ogre ou le loup-garou dont on menace les enfants, un loup-garou dont on parlait quelquefois au carré, mais que l'on ne voyait jamais ou plutôt dont on voyait parfois un coin d'oreille ou un bout de queue : un vent violent ou une mer creuse.

Il se mit à la recherche de Vox et le trouva rapidement.

— Vox, qu'est-ce que c'est que cette histoire de cyclone dont Réval vient de me parler ?

Elder vit son front s'éclairer, et le second eut un de ces mots qui plaisaient au médecin.

— Je n'aime pas ce mot de cyclone.

Elder venait de retrouver « son » Vox qui s'aperçut, — rien ne lui échappait, — du sourire que dessinèrent les lèvres et de la lueur qui fut dans les yeux du médecin.

— Je n'aime pas davantage les mots de typhon et de bourrasque. Dans tous ces cas, il s'agit d'un tourbillon qui se déplace, tourbillon né d'une dépression atmosphérique. Si vous le voulez bien, Elder, j'emploierai uniquement ce mot de dépression, qu'il s'agisse d'un tourbillon parcourant les mers de Chine ou les zones tempérées et torrides de l'Atlantique. Il n'y a entre eux aucune différence essentielle.

Vox alluma une lampe et s'approcha d'une petite carte de l'Atlantique, carte détachée d'un livre, qu'il avait fixée à la cloison au-dessus de son bureau et sur laquelle il marquait journellement de la pointe très aiguisée de son crayon la position du *Virginia*.

— Voyez ! dit-il. Dans l'Atlantique nord, une dépression peut se produire à peu près à dix degrés de latitude nord, dans l'est des Antilles, se diriger vers le golfe du Mexique, et remonter ensuite vers le nord-est, à peu près selon cette courbe (et Vox traçait une ligne très fine au crayon), pour se perdre dans le sud-ouest des Iles britanniques. Une autre dépression peut naître sur le Manitoba et se propager vers l'est ou le sud-est. Vous voyez que la première et la troisième de ces dépressions coupent notre route.

Elder fixait du regard la petite carte brillamment éclairée, et il voyait le point où la dépression s'était produite, là, à 10 degrés de latitude nord, ou ici, sur la terre ferme, dans le Manitoba, et elle suivait telle ou telle route. A tel endroit de l'océan, c'était la tourmente, des navires fuyaient, tandis

qu'à trois cents milles d'autres navires naviguaient dans le calme. Le tourbillon se propageait selon une courbe rigoureuse, et se perdrait au centre de l'Atlantique ou atteindrait les côtes d'Europe. Cela était beaucoup plus chargé de sens pour Elder, beaucoup plus représentatif qu'une heure plus tôt le mot de cyclone dans la bouche de Réval.

Elder avait encore des questions à poser sur la puissance de la dépression et sur le danger qu'elle représentait. Il les posa, et Vox simplement le regarda.

Cette antipathie physique qui l'éloignait du second, Elder l'éprouvait seulement dans les moments où les deux hommes n'étaient pas « accrochés » par une conversation sérieuse ou par une discussion. Mais dès que l'étincelle jaillissait en lui, Vox était transformé.

Au cours d'une discussion serrée, son corps, le plus souvent, conservait la plus stricte immobilité. Ses mains, — ces mains larges, courtes, molles et froides dont Elder ne pouvait souffrir le contact, — serraient les cuisses un peu au-dessus des genoux. Les petits yeux noirs, rapprochés, perdaient leur malicieuse lueur ; ils étaient comme voilés, mais ils fouillaient profondément. Cette expression qu'ils eurent à la demande du médecin, c'était la première fois que celui-ci la voyait. Plus éloquents que n'importe quel mot, ils exprimèrent et la puissance de l'ouragan et la faiblesse de l'homme devant lui. Ce fut si parfait qu'immédiatement Elder posa une autre question.

— Mais n'y a-t-il pas une défense ?

— Oui. La fuite.

— Comment fuir ?

En quelques phrases, Vox dit comment, après avoir décelé la présence d'une dépression, il est possible de préciser la position de celle-ci par rapport au navire et sa direction, et comment alors on peut diriger avec efficacité la fuite du navire.

— Avez-vous fait le nécessaire, aujourd'hui ? demanda Elder.

En disant : « Avez-vous fait le nécessaire, aujourd'hui ? » il ne voulait pas demander à Vox si celui-ci avait résolu de suppléer Laurent défaillant et d'user, pour dérouter le *Virginia*, de l'autorité qui lui revenait de droit. Il voulait seu-

lement savoir si le second avait calculé la position de la dépression par rapport à celle du paquebot et l'angle de fuite qu'il faudrait donner à celui-ci. Et c'est bien ainsi que Vox avait compris la question. Cependant, cette question avait suffi à dégager la silhouette de Laurent, et Elder comprit combien la personnalité du capitaine était forte, combien sa volonté était puissante.

Mais il ne reconnaissait pas Vox. Le changement n'aurait pas été plus complet si le second avait été touché par la baguette d'un magicien. Elder avait vu la maladie transformer ainsi un homme, lui ôter sa force, sa résistance, sa fierté, sa personnalité. Mais voir Vox sans volonté, incapable de réaction, jamais il ne l'aurait cru.

Vox n'avait pas répondu à la question et avait baissé la tête. Elder le regardait : il cherchait ses yeux, il voulait retrouver ce regard si éloquent de la minute précédente; mais obstinément le second capitaine baissait la tête, se présentait de profil. C'était un masque de cire impénétrable qu'Elder avait sous les yeux, un masque lourd, blanc, sans expression.

— Non, dit enfin Vox, lorsqu'il eut rejeté la première bouffée de fumée. Non, je n'ai pas fait le nécessaire.

— Je veux dire..., fit Elder, avez-vous calculé la distance de la dépression à la route du *Virginia*, et à quel point elle peut couper cette route ?

Il aurait fallu répondre oui ou non, mais Vox ne répondait pas. Elder savait bien que le second ne l'avait pas fait et pour quelle raison il ne l'avait pas fait. Cependant il dit, et ce fut cruel de sa part :

— Mais pourquoi ?

Ce fut encore le silence, un silence lourd à supporter pour les deux hommes. Elder souffrait de ce silence autant que Vox qui ne répondait pas.

Situer la dépression, calculer la route, calculer l'angle de route à donner au *Virginia* pour l'éviter était le privilège du capitaine. Vox, qui possédait tous les éléments pour résoudre ce problème, ne voulait pas empiéter sur ce privilège. Il le ferait au dernier moment, si la carence de Laurent était complète.

Et il laissa entendre à Elder que, quelques minutes plus

tard, Réval, Fetcherin et lui-même devaient se réunir pour décider de la conduite à tenir.

Après le dîner, Elder grimpa à l'échelle qui conduisait au pont des embarcations. Comme il atteignait ce pont, il se heurta à Petit, le chef mécanicien. Il remarqua sa pâleur, son étrange pâleur. Des deux mains, Petit s'efforçait d'agrafer le col de la vareuse qu'il avait passée sur le bleu de chauffe dont on apercevait le pantalon. Il dit à Elder, dans un souffle :

— Il m'a fait appeler.

— Comment ?

Mais déjà il était sur la passerelle. Elder l'aperçut un instant faisant un petit salut à Vox, Réval et Fetcherin groupés, et dont le saisissement, en apercevant le chef mécanicien se diriger vers la cabine du capitaine, fut inexprimable.

V

Dix août.

Il était trois heures du matin au moment où Pierre Laurent s'était à demi allongé sur le divan. Toutes les quinze minutes, — sa montre et sa loupe lui permettaient de mesurer le temps, — il s'était dressé, avait consulté le baromètre et avait noté la pression que l'instrument indiquait. Puis son esprit accablé s'était engourdi. La dernière note inscrite indiquait que le capitaine s'était endormi entre quatre heures et quatre heures trente.

La cloche de la passerelle piquant huit coups deux par deux le tira de sa torpeur. Laurent regarda sa montre : il était huit heures du matin. Son premier mouvement fut de lire la pression ; elle était de 748 millimètres, ayant baissé de 4 millimètres en quatre heures. Le vent était plus violent et la houle s'était creusée.

L'engourdissement dont sortait le capitaine n'avait laissé sur son esprit aucune trace. Il n'avait été qu'une suspension momentanée de l'activité du cerveau, et ses nouvelles pensées s'enchaînèrent sans effort à celles qui l'avaient occupé avant le sommeil.

Sa décision de ne pas sortir de sa cabine n'était pas ébranlée, ni sa confiance en sa force. Sa volonté de lutter

et de lutter seul pour la sauvegarde du *Virginia* était intacte. Cependant, il ne voulait pas que les officiers et les hommes connussent le motif de sa réclusion volontaire. Aussi s'efforça-t-il de leur donner le change.

En un tournemain, il se débarrassa de ses vêtements et passa un pyjama. Puis il écarta les rideaux et ouvrit les baies. La lumière du jour envahit sa cabine, mais pour lui l'espèce de brume qui l'entourait fut seulement moins sombre, et il observa que pour accomplir les gestes essentiels qu'il s'était fixés, lire l'heure, écrire des notes et des observations, la lumière de la lampe projetée sur le bureau lui était plus utile que la lumière naturelle pénétrant par les quatre ouvertures de sa cabine.

Ce fut alors que parvint jusqu'au capitaine la voix de Vox donnant un ordre à Antomarchi, le maître d'équipage :

— Il faudra aujourd'hui visiter les embarcations de tribord.

Ces bruits, cet ordre, la voix même du second, tout était si normal, si quotidien, que Laurent se demanda si ses appréhensions étaient fondées. Si le voile tendu devant ses yeux n'avait été une chose réelle, si le contrôle de la baisse barométrique n'avait été aussi facile, pour un peu il aurait considéré comme un cauchemar non seulement ses divers actes de la nuit écoulée, mais encore sa visite au médecin américain, les douleurs et les nausées.

Laurent était là, à épier les bruits qui pénétraient par les baies ouvertes et par la porte de sa cabine, lorsqu'une odeur de tabac lui parvint, puis fut emportée par un courant d'air, puis revint plus drue. L'odeur s'infiltrait par bouffées à travers le rideau tendu devant la chambre de navigation où l'homme qui fumait était entré sans bruit. « C'est Fetcherin, le fumeur de pipe, se dit Laurent. Il va calculer et je ne connaîtrai pas la longitude. Si par l'oreille je n'apprends pas, dans quelques minutes, la position du *Virginia*, je me trouverai obligé d'aller dans la chambre de navigation et d'essayer de lire cette position sur le journal de bord. Et je ne pourrai pas car l'écriture de Fetcherin en pattes de mouche est indéchiffrable. »

Laurent vécut pendant quelques minutes dans l'anxiété, tendu, mettant sa force à entendre, maudissant la barre qui

gémissait et la drosse dont les mailles battaient les tôles comme un tambour métallique. Il savait bien que, même s'il avait pu déchiffrer l'écriture du second lieutenant, il n'aurait pas osé, crainte d'être surpris, se pencher sur la carte de la chambre de navigation, la loupe à la main.

Et, brusquement, la voix de Réval qui venait de pénétrer dans la chambre de navigation claironna :

— Fetcherin, voulez-vous que je compte (1) pour vous ?

Allons, le premier lieutenant sauverait tout. Les sextants furent extraits de leurs boîtes. Le couvercle du meuble qui renfermait les chronomètres fut soulevé. Réval s'agitait, faisait le va-et-vient entre la passerelle et la chambre de navigation, feuilletait les livres, les cahiers, s'écriait :

— Je craignais que nous ne pussions observer. Mais il y a juste une éclaircie. Profitons-en.

Un quart d'heure plus tard, le premier lieutenant annonçait :

— Mon calcul donne une vitesse de treize nœuds deux depuis cette nuit, une heure. Ce vent nous retarde un peu.

Laurent n'en voulait pas savoir davantage. Maintenant il avait besoin de calme, de retrouver l'atmosphère de la nuit précédente, le rayon de lumière dirigé qui lui permettrait de suivre sur la carte la route du *Virginia*. Sa demi-cécité réclamait la nuit.

Dès qu'il fut seul, il commença son travail. En portant sur la carte une distance de cent milles, il fit une constatation qui le troubla. Il n'avait plus d'hésitation ; du premier coup il trouva l'endroit du papier ou de la carte où projeter la lumière de la lampe pour éviter que les caractères qu'il traçait ne fussent rongés par la trop vive clarté. Du premier coup aussi, — déjà la main en avait pris l'habitude, — il trouvait à quelle distance du papier et de son œil la loupe devait être placée.

Ayant besoin de donner à son compas une ouverture qui correspondrait exactement à vingt milles, la lecture de la graduation était difficile ; il constata que la vision de l'œil gauche était moins atteinte que celle de l'œil droit.

Sans chercher plus loin, il poursuivit son calcul, mais un

(1) Relever l'heure aux chronomètres pendant l'observation.

espoir fou agitait sa main d'un tremblement. Qui sait ? Peut-être des soins parviendraient-ils à sauver cet œil, à arrêter tout au moins la marche du mal. Le médecin américain n'avait rien précisé; il lui avait seulement recommandé de s'adresser, à l'arrivée en France, à un autre spécialiste. C'était l'aggravation du mal en quelques jours, en une semaine exactement, qui lui avait enlevé tout espoir. Maintenant, il avait cet espoir : l'œil gauche conserverait peut-être un peu de vie, peut-être les images trouveraient-elles un petit chemin en lui. Peut-être sa prison ne serait-elle pas tout à fait obscure, serait-elle égayée par un mince filet de lumière. Il fallait économiser cet œil. Il lui semblait que la vue était une provision qui s'écoulait goutte à goutte. Il résolut donc de se tenir le plus souvent dans l'obscurité, les yeux fermés.

La position du *Virginia* portée sur la carte, Laurent s'occupa de nouveau de la baisse de la pression barométrique. Elle était importante et trouvait un Laurent hésitant. Oh ! il savait bien ce qu'il avait à faire. En temps normal, s'il avait constaté sur l'*autre* baromètre une telle baisse, la décision de dérouter le *Virginia* aurait été vite prise. Aujourd'hui, pour agir immédiatement, il lui manquait la confiance absolue dans l'appareil qui le guidait et surtout l'atmosphère de la timonerie et de la chambre de navigation.

Il manquait aussi à Laurent une demi-heure de passerelle. Il lui aurait fallu sentir le vent, sentir son poids, sa force, connaître sur ses lèvres son humidité, son degré de salinité, savoir s'il était puissant ou simplement rageur, s'il était soutenu ou si parfois il manquait, s'il avait des trous en lui, des faiblesses qui se répétaient. Il lui aurait fallu voir le ciel, voir les nuées, leur masse, leur profondeur, leur densité, leur direction en altitude et leur direction dans les basses couches, et posséder la mer d'un regard, la pénétrer jusque dans son intimité, dans ses couches profondes, la pénétrer même au delà de l'horizon, l'interpréter, lire en elle comme on lit sur le visage d'un camarade fraternel.

Le vent était debout (1). Mais de quelle manière exactement attaquait-il le navire ? L'attaquait-il juste face à l'étrave

(1) Face à l'étrave. Prononcer : deboutt.

ou un peu par la droite ou un peu par la gauche ? Pour Laurent, connaître l'angle exact que formaient le vent et le navire était aussi important que de connaître la force du vent.

Pendant un quart d'heure, il demeura immobile, écartant toute pensée qui aurait pu détourner son attention. Il voulait d'abord apprendre la *qualité* du vent, le juger d'après ses hurlements, d'après les espèces de sanglots qu'il tirait des drisses et des cordages tendus, d'après la résistance que lui offrait le bâtiment. De son observation attentive il conclut que le vent, s'il soufflait par rafales, ne cessait jamais, qu'il n'était pas creux, mais qu'il avait une base régulière.

Quelle en était la vitesse ? Laurent ne pouvait l'apprécier exactement. Quelle en était la direction précise ?

Toujours immobile, les yeux clos, le capitaine tendit les bras, paumes en avant. Mais il y avait, entre lui et le vent, la chambre de navigation et la timonerie. Alors l'idée lui vint d'écouter en plaçant son oreille contre les cloisons. Il se porta d'abord à gauche et posa les joues contre les lattes de bois qui au dehors étaient doublées d'un blindage et fut surpris par le silence qui régnait de ce côté-là. A droite, au contraire, — et pour pouvoir écouter à son aise il s'était agenouillé sur la couchette, — les tôles vibraient sous le choc du vent, et ces vibrations se transmettaient aux lattes et à son propre corps. L'observation de Laurent fut longue. Elle lui apporta deux certitudes : que le vent attaquait le navire par tribord avant et que la conclusion qu'il avait tirée de son examen précédent, régularité du vent, était juste. Possédant ces nouveaux éléments, Laurent s'assit à sa table de travail. Loupe en main, il regarda l'heure, puis porta sur la carte la position du navire. Ce ne fut qu'un point un peu plus appuyé que les autres, encerclé largement d'un trait au crayon, dans lequel il écrivit : « *Dix heures trente* ». Puis il traça une flèche sur la droite de la route du *Virginia*, faisant avec cette route un angle de dix degrés. Cette flèche indiquait la direction du vent.

Il pensa alors que la dérive que ferait valoir sans doute la latitude méridienne lui apprendrait d'une manière assez juste la puissance du vent. Malgré le mal qui l'accablait, Laurent ressentit une grande satisfaction. Cloîtré dans sa cabine, il était parvenu à posséder tous les éléments qui lui

permettraient de faire éviter à son bâtiment la route de la dépression. Il ne restait plus qu'à déterminer cette route. Seulement, il n'avait pas complètement confiance en son baromètre; il ne possédait pas l'entière certitude que les indications données par cet appareil fussent justes. En le déplaçant, en pressant de la pointe du gratte-papier, en faisant sauter le verre, ne l'avait-il pas faussé, ne l'avait-il pas détérioré? Certes, les plus fortes chances existaient pour qu'un cyclone parcourût l'Atlantique. Mais un doute torturait Laurent.

« Nous sommes en août, se dit-il, et le *Virginia* se trouve par 38 degrés de latitude nord et par 42 degrés de longitude ouest. La dépression vient du golfe du Mexique; elle se dirige vers l'est-nord-est. Le vent souffle de l'est-sud-est. Le centre de la dépression est à main droite. Je pourrais fuir vent arrière, mais c'est inutile. Je pourrais faire une route parallèle vers l'est-nord-est, cela me mènerait trop haut en latitude. Le mieux sera de mettre le cap au sud et de surveiller le vent et le baromètre. »

Prendre une décision n'était pas d'une extrême urgence. La montre marquait onze heures. Laurent devait déjeuner. Puis les officiers calculeraient la latitude. A seize heures, si le doute qui était en lui s'était dissipé ou simplement atténué, le capitaine lancerait le *Virginia* dans une autre direction.

Laurent remit en place la carte, glissa le papier couvert d'annotations dans le sous-main, serra la loupe dans son gousset, tint un moment ses doigts dessus, la palpant à travers l'étoffe, écarta les rideaux pour donner un peu de lumière à la cabine, puis sonna le maître d'hôtel.

Réval avait annoncé à haute voix la latitude; puis la chambre de navigation, la timonerie et la passerelle étaient redevenues silencieuses, et Laurent, allongé sur son divan, s'était assoupi.

Deux heures plus tard, sans heurt, il sortit du sommeil, et, tout de suite, s'aperçut des yeux et de l'oreille que la pression coutinuait à baisser et que le vent soufflait toujours de la même direction.

« Si Réval est de quart, se dit Laurent, il ne tardera pas à rentrer dans la timonerie. Si c'est Fetcherin, peut-être entendrai-je une fois ou deux sa voix lorsqu'il sera utile de rappeler au timonier la route à suivre. »

Par l'ouïe il possédait ces organes essentiels que sont la passerelle et la timonerie. Pas un craquement ne lui échappait. Le vent hurlait, le navire travaillait dans la houle, mais *en deçà* des hurlements du vent et des gémissements du navire, c'étaient à bord l'immobilité et le silence. Était-ce donc Fetcherin qui veillait devant ?

Laurent s'aperçut alors que le silence de la timonerie n'était pas aussi complet qu'il le croyait. A certaines minutes, le vent apportait comme un murmure. Il prêta mieux l'oreille. Ne se trompait-il pas ? Était-ce un murmure ou une note nouvelle du vent ? N'était-ce pas le vent heurtant la coque sous un angle différent ou se glissant dans les aménagements par une porte qui aurait été ouverte ?

Non. C'était un bruit de voix étouffées. Plusieurs hommes réunis dans la timonerie parlaient. Le capitaine redoubla d'attention et échafauda des suppositions.

Le murmure vint alors comme une vague plus forte, plus nourrie. Ce n'était plus un échange de paroles, mais un chœur de paroles. Laurent retint sa respiration. Caché, il épiait et il appelait ces hommes qui parlaient, car il était sûr maintenant que c'étaient Vox, Réval et Fetcherin et qu'ils lui apportaient la certitude dont il avait besoin.

Le bruit des voix cessa brusquement. Le capitaine imposa silence à son cœur, à sa respiration, atténua ce petit sifflement s'échappant de sa bouche. Les trois hommes, — c'étaient les « trois », sans aucun doute, — pénétraient dans la chambre de navigation, bouches cousues, comme on pénètre dans la maison d'un mort. Ramassé dans une main, le rideau de reps tendu devant la timonerie crissa. Les pas étaient menus, discrets, et parfois un bruit plus accentué trahissait l'effort des hommes pour cacher leur présence.

Une crainte envahit alors Laurent ; les officiers n'avaient-ils pas décidé de venir jusqu'à lui ? Dans une seconde, l'un d'eux heurterait l'encadrement de sa porte. Ils s'étaient concertés et maintenant ils venaient. Ils possédaient une raison valable : la dépression et l'absence du capitaine sur la passerelle.

Laurent allait être surpris dans l'obscurité. Que répondrait-il ? Non, ils ne le verraient pas ainsi. Il était décidé à les renvoyer sans les laisser pénétrer. A leur question, il répondrait qu'il savait ce qu'il avait à faire, qu'il était et

demeurerait jusqu'à nouvel ordre le capitaine. Mais Laurent se trompait ; les officiers ne venaient pas l'interroger. S'ils en avaient eu l'intention, déjà l'un d'eux se serait montré. Quelques secondes s'écoulèrent dans le silence qui donnèrent au capitaine le temps de s'apaiser.

Déjà il savait que les observations qu'il avait faites sans sortir de sa cabine étaient justes. Le murmure des voix dans la timonerie, l'entrée silencieuse des officiers lui en avaient assez appris. Il n'avait plus à hésiter ; bientôt il donnerait les ordres nécessaires.

Lorsqu'ils eurent quitté la chambre de navigation, il se dressa, saisit le tube acoustique qui reliait sa cabine à celle du chef mécanicien, et appela :

— Monsieur Petit, voulez-vous monter dans ma cabine ?

Puis il prit en main l'autre tube, celui qui le mettait en rapport avec la passerelle, et il siffla. Un sifflement lui répondit.

— Qui est là ?

— C'est Réval, capitaine.

— Faites gouverner au sud.

— Comment ?...

— Ne m'entendez-vous pas ? Faites gouverner au sud jusqu'à nouvel ordre.

Et il raccrocha. Cinq secondes plus tard, la barre était mise à tribord, et le vent prenait le *Virginia* par la hanche.

VI

Pierre Laurent, assis devant son bureau, veillait. Depuis qu'il avait donné l'ordre de modifier la route du paquebot, il lui semblait que sa mission était accomplie. Ses efforts des journées précédentes avaient abouti. La lampe, posée sur le bureau, inondait d'une lumière brutale son lourd visage pâle, comme de plâtre, aux yeux mi-clos, mais animé d'une sorte de sourire, reflet de sa satisfaction intime. Ainsi, le torse massif, les avant-bras pesant sur la planche du bureau, il paraissait être la force intelligente du navire.

Lorsqu'il entendit « piquer » dix heures, il se déplaça, et, après un examen attentif du baromètre, nota la pression. A onze heures, il fit une nouvelle observation. A minuit, il

constata que la pression avait augmenté de cinq millimètres et que le vent soufflait grand largue. « Demain matin, à cinq heures, se dit-il, si la pression est encore montée, je pourrai mettre le cap sur Gibraltar. »

Alors il estima et porta sur le routier le point de l'océan qu'atteindrait quelques heures plus tard le *Virginia*, et de ce point traça la route à suivre jusqu'à Gibraltar. Cela fait, il calcula l'angle de route à donner au navire.

Lorsqu'il eut terminé, il éprouva une grande lassitude. C'était autre chose que la fatigue qui l'accablait parfois après une nuit de passerelle par gros temps ; c'était plus complet, plus profond. Son grand corps ne possédait plus aucune force. Laurent douta de parvenir à se mettre debout et à atteindre sa couchette. Pourtant il réussit sans trop de peine à se dresser, mais, lorsqu'il fut sans soutien, les bras légèrement écartés du corps, entre son fauteuil et son lit, un violent vertige s'empara de lui. Le parquet céda sous ses pas, le dossier du fauteuil qu'il saisit fléchit, sa cabine entière ou du moins ce que sa vue en percevait se déforma comme sont subitement déformées les images que reflète un verre mal poli.

Il se jeta en avant et son buste s'abattit sur la couchette. Pendant quelques minutes il demeura ainsi, malade, écœuré, les mains crispées dans l'épaisseur du matelas, redoutant de perdre connaissance et de glisser sur le parquet. Et cette crainte, — la peur aussi que le bruit de sa chute n'attirât l'officier de quart, — lui donna la force de se hisser dans la couchette. Enfin, il fut allongé.

Au-dessus de lui, à la partie du plafond qui dominait son lit étroit, était fixé un compas renversé grâce auquel le capitaine pouvait autrefois, en soulevant les paupières, suivre la route du navire. La lampe, dissimulée dans la coupe de verre qui renfermait la rose des vents et dont la lumière était dirigée pour que la lecture des degrés fût aisée, était faible. Cette espèce de veilleuse, à l'éclat discret, brûlait dans la chambre du capitaine nuit et jour depuis que le *Virginia* courait la mer. Des centaines de fois, par une force inconnue, — ce souci constant que le chef avait du sort de son navire. — il avait porté les yeux sur ce compas. Puis le sommeil le reprenait, la rupture n'ayant pas duré plus de trois secondes.

Maintenant, Laurent était bien incapable de lire la route

sur cet appareil, mais son regard qui se portait naturellement vers cette lumière nébuleuse ne pouvait s'en détacher. Il lui paraissait que cet éclat voilé demeurait son seul point d'appui ferme. Il luttait pour ne pas sombrer dans ce qu'il savait être un anéantissement plutôt qu'un sommeil, et, tant qu'il apercevrait cette sorte d'étoile, il serait sauvé. Mais voilà, c'était fini, il ne la voyait plus.

Ce fut par la souffrance qu'il revint à la vie. Il était comme étouffé; il lui semblait qu'une main puissante écrasait son cœur et il s'efforçait de se dégager sans y parvenir complètement. Bientôt il se trouva dans un état qui n'était plus l'inconscience dont il sortait, ni la lucidité, un état dominé par la douleur qui cependant s'atténuait. Certaines images se présentèrent alors à son esprit, des images obscures, brouillées, se chevauchant, et, en le troublant, elles ajoutaient à sa souffrance. Cependant, presque tout de suite, elles s'éclaircirent et se précisèrent. Laurent voyait sa cabine *comme autrefois* il la voyait, mais il savait bien qu'il était étendu dans sa couchette et que ses yeux qu'il tenait clos n'auraient pu distinguer chaque objet avec autant de netteté. Il voyait son bureau, le papier sur lequel il avait inscrit les pressions et les positions, les feuillets quadrillés arrachés d'un petit carnet et couverts de chiffres, la carte, le rapporteur et la règle plate. Contre la cloison, le baromètre marquait d'un mouvement lent les vibrations du navire. Carte, papiers, baromètre se détachaient des autres objets que renfermait la cabine par la précision de leurs formes, de leurs volumes, par l'intensité de leurs lumières et de leurs ombres. L'ensemble de chaque objet et son détail étaient visibles. Laurent aurait pu déchiffrer les nombres inscrits sur les feuillets quadrillés et lire les annotations portées sur la carte. Et toujours en lui-même existait cette douleur. Il était dans sa couchette, et il était tout de même debout dans sa cabine au milieu de laquelle gisaient, vides et grotesques, gardant la forme du corps, des muscles, de la poitrine d'un homme qui se serait dissipé comme un fantôme, les vêtements dont il s'était débarrassé.

Mais voici que, sans qu'il connût exactement le moment de transition, ce ne fut plus seulement lui-même et l'immédiat

qui se présenta à lui. C'est-à-dire qu'il se voyait encore, qu'il voyait encore son routier et son baromètre, mais il voyait aussi le routier étalé sur le bureau de la chambre de navigation (et sur cette carte le trait rouge qui reliait New-York à Punta-Delgada et les annotations et positions portées par les deux lieutenants), la boîte à chronomètres (il entendait le tic-tac des instruments), et le baromètre enregistreur suspendu à la vieille paire de bretelles et dont les oscillations accusaient les mouvements de roulis et de tangage.

Il était impossible à Pierre Laurent de donner à une image la priorité sur une autre, de même qu'il lui était impossible de leur fixer une durée. Comme l'eau qui jaillit sans cesse d'une coupe et se répand, elles se succédaient et s'imposaient à Laurent qui ne les recherchait pas. Tout au contraire, il tentait de se libérer de cette succession désordonnée, et pourtant sans confusion, rapide, tourbillonnante, d'ombres, de lumières, d'objets parfois précis et parfois à demi voilés d'une sorte de brume, de silhouettes complètes ou incomplètes, de visages ou seulement de parties de visage. Il semblait que le regard du capitaine eût la faculté de franchir les obstacles, de fouiller comme ces reflets de lumière projetés par un miroir qui glissent sur tout objet, en empruntent les formes, suivent ses contours, passent rapidement de l'un à l'autre.

Autour de lui, c'était le calme de la nuit en mer. C'était le silence, et tout de suite Laurent remarqua que le vent soufflait avec moins de violence et que la mer était moins forte. Endolori, pas encore lucide, il ne donna pas à ces remarques une grande importance. Il fallait que s'apaisât le trouble de sa poitrine, que le souffle de ses poumons redevînt normal, que son cœur ne vibrât plus si douloureusement en lui.

De longues minutes furent nécessaires. Les gouttes de sueur se tarirent à son front, et, comme une risée sur l'eau, une pâleur s'étendit sur ses joues. Dans son attitude, rien n'indiquait qu'il reprenait le contrôle de ses pensées. Il était toujours aussi immobile, comme mort, les paupières closes. Mais de ce corps qui l'avait fait si cruellement souffrir il était dégagé, et jamais son esprit n'avait été aussi lucide, d'une lucidité telle qu'il en était émerveillé comme on est

émerveillé de la limpidité d'une eau ou de la pureté d'un son.

Jamais il n'aurait cru que par la pensée on pût s'évader de la matière. Il comprit que toutes ces images qui s'étaient présentées à lui, en réalité c'était lui-même qui les possédait, c'était un trésor qui était en lui-même et que, jusqu'à cette minute, il ignorait. Oui, c'était cela avant cette minute, il s'ignorait lui-même, et cette sorte de ronde qu'il avait faite par l'esprit, maintenant il lui suffirait de vouloir pour la recommencer.

Mais c'était autre chose qu'une ronde, c'était une prise de possession. Avant son accident, Laurent vivait dans une prison dont les limites étaient la minute et le lieu même. Enfin, les murs de cette prison craquaient. Il se libérait. En lui, aveugle, naissait une faculté de visionnaire. Il devenait une espèce de magicien pour lequel aucune limite n'existait, qui se déplaçait sans subir la contrainte des obstacles, ni celle de la pesanteur.

Il voyait son navire par l'intérieur et par l'extérieur : le *Virginia* était devant ses yeux réduit comme un jouet et cependant infiniment grand comme l'univers, car pour le capitaine il était l'univers. Laurent pouvait le tourner entre ses doigts comme le potier manipule le vase qu'il façonne, et, en même temps, l'étrave jaillissait de l'océan et s'élevait immense au-dessus de sa tête.

Alors, il se dit que depuis vingt ans qu'il était à bord il était devenu l'âme du *Virginia*. Il conduisait le navire, il lui imprimait sa volonté ; mais comme toute décision était prise en lui-même, comme tout débat était intérieur, comme l'acte de conduire n'exigeait pas de grands gestes et se traduisait par des phrases comme celle-ci : « Voulez-vous, monsieur Réval, faire gouverner au sud 85 ouest ? » il lui semblait que le *Virginia* n'était que le prolongement de lui-même et que sa volonté, même non exprimée, de modifier la direction suffisait à la modifier. De nuit, de jour, même lorsqu'il dormait, il était l'âme du *Virginia*...

* * *

La cloche de la passerelle piqua huit coups bien détachés l'un de l'autre.

La douleur s'était calmée. Elle avait abandonné le corps

de Laurent comme une eau qui s'écoule. La fièvre qui avait séché ses poumons et sa gorge ne le brûlait plus ; il en restait seulement cette odeur fade et ce masque tiré du visage.

Il était quatre heures. Il écouta. Ce vent auquel s'était heurté le *Virginia* avait disparu, la mer s'était apaisée. La bourrasque était passée. Dans le nord-est, elle poursuivait sa route vers les côtes d'Europe. Il pouvait faire reprendre au navire sa route vers Gibraltar. Il faudrait seulement contrôler la pression barométrique.

Laurent ouvrit les yeux. Telle était sa fatigue, la lassitude de son pauvre corps, que le moindre mouvement lui était douloureux. Pour se déplacer un peu, il lui fallait se soulever sur les avant-bras et faire un grand effort.

Et il était ainsi, le visage déformé par une grimace, lorsqu'il s'aperçut que, bien que tenant les yeux ouverts, il ne voyait pas au-dessus de sa tête la lueur du compas renversé. Il ne comprit pas tout de suite, il lui fallut tourner la tête, tourner le visage du côté de la lampe posée sur le bureau. Cette lampe non plus il ne la voyait pas. Ne brillait-elle pas ? Pourquoi, avant de se coucher, aurait-il éteint cette lampe ?

Un tremblement nerveux agita son corps, tandis qu'il rejetait les draps, tandis qu'il dressait l'une après l'autre ses lourdes jambes pour se laisser glisser de la couchette. Il craignait que ses pieds ne trouvassent pas le parquet, que ses jambes ne le soutinssent pas, que sa main n'atteignît pas la lampe qu'elle cherchait.

Elle la trouva, la saisit, et, de plusieurs minutes, malgré la brûlure atroce qui pénétrait la chair jusqu'aux os, ne la lâcha pas. Un long moment, malgré cette souffrance, il ne voulut pas croire à son malheur. De la lampe il approcha le visage, tout grands il ouvrit les yeux. Pas la moindre lueur n'éclaircit l'obscurité qui s'était refermée sur lui.

« C'est fini ! » se dit-il.

Il chercha pourquoi il ressentait une aussi grande peine. Peut-être parce qu'il avait espéré que la fin ne serait pas si proche ? Peut-être parce qu'il avait cru que l'œil gauche conserverait un peu de vue ? Non, non, c'était autre chose !

Il sut ce que c'était lorsque les doigts de la main gauche

qui erraient sur le bureau glissèrent sur le papier râpé du « routier ».

Il fallait quitter cela, ce « routier », ce navire. Des larmes lui vinrent aux yeux, mais il ne pleura pas. Maintenant, il ne craignait plus que son mal fût découvert, il ne craignait plus d'être accablé ! Il avait confiance.

« Eh bien ! se dit-il, il faut remettre à Vox le commandement du *Virginia*. »

Et, réprimant le tremblement nerveux dont il avait été saisi en quittant la couchette, à tâtons il chercha ses vêtements et s'habilla.

***

Vox, qui était entré dans la timonerie pour inscrire dans le journal de bord le résultat d'un calcul, entendit le bruit des galoches de Laurent dans la chambre de navigation. Il redressa le torse et fit face au rideau qui allait se soulever. Et Pierre Laurent apparut.

Personne ne l'avait jamais vu si grand, ni si large, ni si droit. Passant derrière le matelot, il dit :

— Attention à la route.

Puis il passa devant Vox, puis il mit un pied sur la passerelle. Le second le suivit. Il se mit bien au centre, les mains agrippant la lisse, le menton un peu dressé. Au bout d'un moment, il dit :

— Vox, quelle pression, ce matin ?

— 758 millimètres, capitaine.

— Bon !

Il resta encore un moment sans parler, puis :

— Vox, on peut faire route sur Gibraltar, maintenant. Faites gouverner au sud 89 est.

ÉDOUARD PEISSON.

LES CONDITIONS TECHNIQUES D'UN REDRESSEMENT FINANCIER

C'est dans toutes ses parties à la fois que la restauration d'un grand pays doit être menée au succès. Une telle entreprise ne peut être divisée que par un jeu de l'esprit. Mais cette décomposition est nécessaire. Elle seule permet d'étudier et de mettre au point chacun des moyens à prendre pour atteindre le but fixé. On ne se propose nullement de décrire ici, dans son ensemble, l'œuvre par laquelle la France renouera le fil de ses traditions passées et de ses destins futurs. On veut ne considérer que l'état de ses finances, de manière à dégager autant qu'il sera possible les lignes maîtresses du plan de leur reconstruction.

Que ce dessein soit justifié par les faits, c'est ce dont il n'est pas permis de douter. Le crédit est une force nationale. Il a sauvé, plus d'une fois, l'existence du pays. Il a atténué, pour lui, des épreuves qui, pour d'autres, eussent été mortelles. S'il n'a pas supprimé les vicissitudes de l'histoire, il a toujours facilité à la France les redressements dont elle a souvent offert le modèle. Or, ce serait une tâche vaine que de vouloir cacher la situation déplorable du crédit public. Elle s'exprime par des chiffres frappants, dont les plus caractéristiques sont connus de tous. En face d'eux, pour prévenir une défaillance de la confiance nationale, il paraît désirable d'établir et de maintenir à jour la liste sommaire des chances que conservent malgré tout, au système financier français, ses ressources fondamentales.

En l'occurrence, une telle recherche n'est pas seulement utile : elle est nécessaire. Dans les budgets des principales nations, le déficit du budget est un mal chronique. Mais la croissance normale des États en vient à bout. Peu importe que les comptes publics ne soient pas exactement balancés, si l'économie productive est prospère, les échanges actifs, la vie nationale en pleine expansion : demain, après-demain, quelques réformes aisées, dont le détail technique est sans intérêt pour le gros de l'opinion, rétabliront l'équilibre, un moment compromis. De ce raisonnement, il faut prendre garde de ne pas faire abus. L'argument est juste en lui-même. Il ne vaut que par les circonstances auxquelles on prétend l'appliquer. Les conditions présentes du monde autorisent-elles la France à considérer que ses finances se rétabliront d'elles-mêmes ? C'est une illusion trois fois interdite par la situation présente de l'Europe, par les conditions de l'économie nationale, par la nature des causes de désagrégation à reconnaître. Forte des succès qu'elle a toujours fini par remporter, recensant ses immenses ressources, consciente enfin de sa grandeur, la France est en droit de compter sur un avenir meilleur. Mais rien ne le lui donnera que de très durs sacrifices. La pénitence qui le lui achètera est, pour ainsi dire, devant elle. Il est sans doute désagréable d'avoir à exprimer cette vérité première. C'est seulement en l'acceptant que les dispositions nécessaires pourront être prises pour éviter le pire.

Il reste à savoir si l'esquisse d'un plan technique de redressement financier est chose possible. On répondra tout de suite qu'il serait vain de vouloir enfermer l'existence mouvante d'un grand peuple dans le cadre d'une épure tracée comme à l'école. Il ne peut s'agir que de fixer quelques repères essentiels et de dessiner sommairement les perspectives générales le long desquelles, tôt ou tard, les finances publiques devront être engagées. De ces calculs, beaucoup d'éléments sont insaisissables. Il suffit que les principaux n'échappent pas à l'observation. Dans le domaine des idées, la science financière se ramène à quelques truismes. Ce ne serait pas une raison valable pour ne pas les répéter. Parce qu'ils semblent d'une rigueur incommode, on s'applique, d'habitude, à les méconnaître. C'est avec d'autant plus de

force qu'il convient de les rappeler au bon sens national. Dans la pratique, le choix des moyens à prendre n'est pas moins étroit. Au risque d'être importun ou même de choquer, il ne faut pas craindre de les indiquer. Dès à présent, la plupart d'entre eux se trouvent déterminés, d'une manière impérieuse, par l'énoncé même du problème à traiter.

C'est dans cet esprit que l'on essaiera de préciser ici, en premier lieu, les données de ce problème majeur : elles montreront que la solution, nécessaire, en est aussi urgente. Pour quelles raisons les finances françaises sont-elles dans une position si préoccupante ? La recherche d'une réponse formera la seconde étape de ce travail. Enfin, l'analyse objective des causes ainsi reconnues devra suggérer les mesures propres à les supprimer, à en réparer les conséquences, à en prévenir la répétition : ce sera la troisième partie, et la conclusion, de la présente étude.

LE BILAN DE NOS FINANCES

Il va de soi que la situation financière d'un État ne se confond pas exactement avec celle de son budget. Mais l'une est le reflet de l'autre. Si l'on veut s'en tenir à l'essentiel, il suffit de considérer cette image. Encore est-il nécessaire qu'elle soit fidèlement reproduite. Cette obligation, on ne la proclame, d'habitude, que pour mieux la violer. Il est peu d'exemples qu'une déclaration de sincérité ne forme pas la préface d'un exposé financier; il est rare que cette règle salutaire soit respectée. Une décoration de façade apparaît, alors, comme une manière d'alibi. Quand même ces méthodes remportent de fugitifs succès, elles ne vont pas moins à l'encontre du crédit. Comment les qualifier, à présent qu'elles ne trompent plus personne ? Elles ont entretenu longtemps des illusions qui ont dissuadé le pays des efforts indispensables. Elles ont provoqué, ensuite, des déceptions dont les conséquences ont été désastreuses. Elles entretiennent, enfin, une défiance, par quoi serait interdit tout espoir de redressement. La France a pourtant, ce semble, l'âge de raison. L'opinion nationale est majeure. On a trop parlé de franchise : l'heure est venue d'être franc.

C'est ce qui résulte, à l'évidence, de cette constatation

que, depuis l'origine des temps modernes, sauf en période de guerre, la situation des finances publiques n'a jamais été plus mauvaise. La vérification est facile. Elle portera sur trois points essentiels qui déterminent les charges de l'État suivant qu'elles sont permanentes, — extraordinaires, — ou accumulées, sous la forme de la dette publique.

Les charges permanentes de l'État sont inscrites à son budget général. Le chiffre avoué de son déficit est de 3 500 millions. Il est impossible de le tenir pour approché de la réalité. L'examen le plus sommaire montre tout de suite que les fautes de calcul sont doubles, et qu'elles s'additionnent.

Les unes concernent l'évaluation des revenus publics. Pour l'année 1936, leur montant global n'atteindra sans doute pas 40 milliards. L'évaluation officielle est de 44 milliards. Elle n'est pas inadmissible. Mais elle implique une extension très rapide et très importante de la matière imposable, c'est-à-dire une reprise économique quasi foudroyante. Celle-ci s'exprimerait, à la fois, par une hausse verticale des prix et par l'accélération de la production. Or, l'action des pouvoirs publics est opposée aux mouvements libres des prix ; et elle limite, par l'application précipitée d'une législation erronée, le développement de l'activité économique. En telle sorte qu'une majoration considérable des recettes n'est pas un pari, qui serait légitime, sur un avenir meilleur; c'est une supposition que ses auteurs rendent eux-mêmes chimérique.

Incomparablement plus lourdes sont les erreurs commises, par système ou par inadvertance, dans les évaluations des dépenses. On laissera de côté, pour les chiffrer plus loin, des dépenses militaires de nature exceptionnelle. On insistera, au contraire, sur le déplacement, qui est tenté, en vain, des charges de la dette viagère de guerre. Celle-ci est transférée à une Caisse des pensions. C'est elle qui se substituera à l'État pour emprunter. Qu'est-ce que vaut cette combinaison ? Le mécanisme technique en est, à la lettre, indéfendable. S'il n'était qu'une certitude assurée en matière de finances, ce serait ici qu'on la trouverait. Une commission de spécialistes qualifiés a établi, l'an dernier, que, pour une économie temporaire de 500 millions, une Caisse des pensions hypothéquerait l'avenir des finances publiques d'une

surcharge de 60 à 70 milliards d'emprunts (1). Qu'il ait été proposé, néanmoins, de fonder un tel organisme, donne à penser quant à la qualité de la sollicitude dont les victimes de la guerre sont officiellement l'objet. Honnêtement, c'est au budget général seul, qu'il appartient de régler les arrérages non pas éternels, mais durables, de la dette viagère, quelle qu'en soit la source. Le déficit avoué doit donc être grossi de la somme correspondante, après réintégration des charges transférées, sur le papier, à la Caisse des pensions. La différence, en plus, est de 2 milliards.

Le même raisonnement s'applique, avec une égale rigueur, à la position que l'État affecte de garder par rapport aux grands réseaux de chemins de fer. Depuis quinze ans, l'État a pris aux réseaux, sous forme de prestations ou d'impôts, une somme de 29 milliards. Dans le même temps, la dette publique ou le découvert de la Trésorerie s'est accru, de ce même chef, d'une somme de 27 milliards (2). Aussi longtemps que le solde en était positif, cet étrange régime était tolérable. Il ne l'est plus, maintenant que tout bénéfice a disparu. Comment l'État s'obstine-t-il à écraser d'impôts une exploitation largement déficitaire et qu'il doit soutenir par son Trésor ? Le déficit des grands réseaux, en 1937, peut être évalué à 7 milliards. Ne pas inscrire au budget général les quelque 2 500 millions de dégrèvements ou de paiements, en l'absence desquels l'équilibre nécessaire reste impossible, c'est manquer aux règles du bon sens.

Bien qu'il soit de moindre volume, le budget annexe des P. T. T. appelle des observations dont la justification est identique. Aucun artifice de comptabilité ne saurait maquiller une insuffisance que l'on peut estimer, avec modération, à 1 milliard pour 1937.

La certitude s'impose, en effet, qu'une présentation sans équivoque des revenus réguliers et des dépenses permanentes de l'État est d'autant plus indispensable que ses charges de nature extraordinaire sont plus considérables. C'est uniquement par le recours au crédit qu'elles pourront être couvertes.

(1) Cf. *Études sur la création d'une Caisse des pensions.* Imprimerie nationale, Paris, 1936.

(2) Cf. *Rapport de M. C. Chautemps, ministre des Travaux publics.* Imprimerie nationale, Paris, 1936.

L'importance des garanties données doit être à la mesure de l'effort demandé. Pour 1937, les charges militaires exceptionnelles sont estimées à 9 500 millions. Il s'y ajoute une somme de 4 500 millions destinée à payer de grands travaux d'outillage national.

Aucun des chiffres relevés jusqu'à présent, bien qu'ils forment un total élevé, n'inspirerait d'appréhensions pressantes, eu égard aux ressources financières de la France, s'il n'y avait lieu de tenir compte de la situation défavorable de la dette publique. Celle-ci présente trois caractéristiques également menaçantes, que l'on observe son montant, — le rythme de son accroissement, — le poids de ses arrérages.

A la date du 31 juillet 1936, la Dette française formait un total de 349 milliards. La dette extérieure commerciale portait ce chiffre au delà de 350 milliards. Pour prendre une vue d'ensemble du passif de la collectivité nationale, il faut mentionner, en outre, la dette globale des grands réseaux de chemins de fer, que son augmentation rapide a élevée jusqu'à 90 milliards. Dans cette énumération, on notera que les dettes extérieures politiques ne figurent que pour mémoire. On observera aussi que la composition de la dette incombant directement à l'État n'est pas satisfaisante. Dans le total, énoncé plus haut, de 349 milliards, la dette flottante figure pour 64 milliards. Quant à la dette à moyen et court terme, à échéance massive, elle dépasse 32 milliards. La répartition, ainsi définie, impose à l'État débiteur des risques évidents.

Il serait aisé de les réduire, si la dette pouvait être considérée comme stabilisée. Cette illusion est défendue par les faits. Non seulement la dette publique ne cesse pas d'augmenter, mais le rythme de son accroissement tend lui-même à s'accélérer. La dette était de 32 milliards au début de 1914. Dix ans plus tard, elle montait à 300 milliards, non compris la dette extérieure politique. La restauration financière entreprise en 1926, et les opérations d'amortissement facilitées par la dévaluation du franc, avaient ramené ce chiffre à 266 milliards au 31 décembre 1930. C'est à partir de ce moment qu'a commencé une évolution dont il est permis d'écrire posément qu'elle est désastreuse (1). Compte tenu de

(1) Cf. *Exposé des motifs du projet de budget pour* 1936. Imprimerie nationale, Paris, 1936. — Évolution de la Dette *intérieure* (en milliards de francs): 31 décem-

la dette commerciale, l'augmentation, en cinq ans et demi, a été de 90 milliards. La période la plus récente est aussi la plus mauvaise. Ce qui a été dit du déficit budgétaire oblige à craindre une aggravation considérable, toutes choses égales d'ailleurs.

On s'explique ainsi pourquoi les arrérages de la dette forment une part si importante des charges permanentes de l'État. Le concours de la Caisse autonome d'amortissement a permis d'alléger, dans une mesure appréciable, ce poste du budget. Il ne pèse pas moins lourdement sur l'économie nationale. En 1935, les paiements effectués de ce chef montent à 13 782 millions ; et il s'y ajoute 5 400 millions pour la dette des chemins de fer. Par rapport à un budget de l'ordre de 50 milliards, la proportion atteinte est manifestement préoccupante.

On voit combien défavorable est le bilan présent des finances de la France. D'une part, le déficit réel du budget général et les charges qui s'y ajoutent forment un total de l'ordre de 30 milliards (1). D'autre part, le gonflement déjà démesuré de la dette publique n'autorise pas à envisager sans inquiétude des appels supplémentaires et très importants au crédit. Comme on voudra bien ne pas oublier que ces comptes sont arrêtés au lendemain d'une dévaluation monétaire très onéreuse pour l'épargne, et dont la contre-partie aurait dû être la libération, ou un allègement important des obligations financières de l'État, on admettra, sans doute, cette conclusion objective qu'un redressement très prompt et très énergique est seul à même de prévenir de nouvelles aventures.

bre 1930 : 261 ; 31 décembre 1931 : 266 ; 31 décembre 1932 : 281 ; 31 décembre 1933 : 295 ; 31 décembre 1934 : 316 ; 31 décembre 1935 : 335 ; 31 juillet 1936 : 349.

(1) Déficit reconnu du budget	3 500	millions.
Dépenses militaires extraordinaires	9 500	—
Grands travaux	4 500	—
Caisse des pensions	2 000	—
Déficit des P. T. T.	1 000	—
Déficit des chemins de fer	7 000	—
Total	27 500	—
Surélévation des recettes	4 000	—

LES CAUSES DU MAL

Quelles sont les causes de cette dégradation profonde des finances françaises ? C'est à cette interrogation qu'il faut essayer de répondre. Pour qu'elles puissent être supprimées, les causes du mal doivent être d'abord reconnues. Cette recherche est obligée. Encore doit-elle être menée, du point de vue où l'on s'est placé ici, sans prendre pour fin des querelles dont les motifs ne sont déjà que trop nombreux. La France, tout entière, est responsable de sa propre conduite. Pour le technicien, cette considération est, à la fois, nécessaire et suffisante.

Elle oblige à écarter immédiatement cette idée, reçue souvent avec complaisance, que la fatalité seule a rompu l'ordonnance du système financier. L'erreur est inadmissible. Certes, les phénomènes que l'on est convenu de grouper sous l'enseigne de la crise mondiale ont exercé une action désastreuse sur l'économie nationale et, par conséquent, sur les finances privées et publiques. Mais cette crise, la France avait tous les moyens imaginables de la dénouer sans accident. Au moment qu'elle s'est trouvée atteinte, en 1931, sa monnaie était la plus forte et la mieux garantie qui fût sur le globe. Le crédit public était au plus haut. Pour traverser une mauvaise passe, les meilleures chances étaient réunies. Rien ne permet de croire que les destins aient été scellés d'avance.

Il n'est pas davantage tolérable de couvrir la défaite sous l'excuse de quelque vice organique. Le système économique et financier de la France était sain. L'endettement privé était de minime importance. Aucun groupe de banques, pris dans son ensemble, n'a mieux résisté aux événements défavorables que les établissements de crédit français. Gérées traditionnellement avec prudence, la très grande majorité des entreprises a supporté, avec le même succès, les mêmes épreuves. Pendant les années les plus critiques de la dépression internationale, la passion des Français pour l'épargne, loin de s'affaiblir, s'est exagérée plutôt, jusqu'à la thésaurisation.

Par conséquent, ce ne sont pas les troubles en quelque

sorte cosmiques de la crise mondiale qui sont à retenir ; ce ne sont pas non plus des tares internes, comme il arrive aux plus grands États d'en recéler. Le cas français est simple. Par élimination, on arrive à cette certitude que des fautes de conduite, relevant de la volonté nationale, ont seules compromis gravement une situation dont M. Paul Reynaud, alors ministre, affirmait avec raison, en 1930, que la IIIe République n'en avait jamais connu de plus belle.

Quelles ont été les caractéristiques dominantes de ces fautes, c'est ce qu'il importe de rappeler, pour servir à un indispensable examen de conscience. Quelles que soient les circonstances atténuantes dont il convient d'assortir la condamnation prononcée par les faits, on ne peut douter que la politique financière n'ait été triplement faussée par sa faiblesse, par l'étroitesse de ses conceptions, par l'instabilité de son action.

La faiblesse est évidente. Comme on dit familièrement, elle crève les yeux. L'ensemble du problème financier avait été parfaitement énoncé, dans le projet de budget pour 1932, dès l'automne de 1931. Il n'a pas moins fallu attendre neuf mois pleins avant qu'une solution ait été esquissée, en juin 1932. Encore le temps irremplaçable qui avait été perdu n'a-t-il été gâché, ensuite, que de plus belle. En l'espace de deux ans, une bonne douzaine de plans financiers ont été proposés au Parlement pour être, au fur et à mesure, mutilés et dépecés. Entre les décisions à prendre, et le courage qu'elles exigeaient, un décalage regrettable n'a été réduit que trop tard.

A vrai dire, on ne saurait méconnaître l'importance des sacrifices qui ont été demandés et obtenus du pays. S'il avait été procédé autrement que par morceaux, le succès eût été assuré. Jamais, cependant, l'harmonie indispensable n'a été établie entre les trois manœuvres d'une action de redressement. La politique monétaire était fixée nettement. La politique budgétaire ne s'y ajustait que de fort loin. La politique économique a été, presque continuellement, en opposition avec l'une et l'autre. De telles discordances sont, à la longue, impossibles. Ce sont elles qui ont fini par tout ruiner.

Aussi bien ce double procès n'a-t-il pas besoin d'être instruit avec plus de soin. S'il fallait résumer d'un mot tout le

dossier, il suffirait de rappeler à l'attention cette espèce de ronde des gouvernements qui est la cause fondamentale des désordres constatés. Les statistiques, à cet égard, sont pleinement édifiantes. Elles montrent de quelle impuissance radicale se trouvait frappée, pendant des années décisives, la politique nationale. Une bonne doctrine, des efforts louables, la discipline même du pays étaient ainsi condamnés sans recours. Au déclin des affaires françaises on oppose, non sans raison, la brillante restauration de l'économie britannique. Le secret de cette réussite n'est pas difficile à trouver. Le chancelier de l'Échiquier occupe son poste, à Londres, sans interruption, depuis 1931.

On voit avec quelle force sont confirmées les indications hautement préoccupantes que fournit le bilan sommaire placé en tête de cette étude. N'est-ce pas une règle universelle et éternelle que les mêmes causes produisent invinciblement les mêmes effets ? Elle oblige à constater que, toutes choses restant égales d'ailleurs, la conduite de la politique française n'annonce pas seulement quelques accidents semblables à ceux qu'elle a déjà provoqués, mais qu'elle en fait prévoir une série illimitée et catastrophique. Contre la décadence qui se manifesterait ainsi, contre les périls déjà redoutables qui par là même grossiraient encore, il est temps, il est grand temps de se prémunir. Comment ? C'est ce qu'il reste à rechercher.

* * *

De cette recherche les lignes sont tracées par les observations qui viennent d'être faites. Si l'on a cru devoir leur donner un certain développement, c'est parce que le plan de redressement se dégage, *a contrario*, des erreurs commises.

C'est dire qu'il importe, d'abord, de ne pas faire fond sur quelque miracle. Il ne s'en rencontre jamais en matière de finances. Quand la chance paraît si belle, qu'on la juge hors de l'ordinaire, on ne découvre pas moins qu'elle a été aidée et soutenue par des efforts et par des sacrifices appropriés.

Ce n'est pas davantage de quelque magie mystérieuse qu'il est permis d'attendre un avenir meilleur. La doctrine, l'expérience du passé français, les exemples positifs ou négatifs de l'étranger prouvent qu'il n'existe pas de secret qui soit uti-

lisable, encore moins des expédients qui ne soient pas trompeurs.

L'entreprise à réussir est affaire de volonté et de technique. Elle consiste à reprendre et à annuler, dans leur ordre logique, les trois causes majeures de désagrégation qui ont été reconnues et isolées.

La politique générale de la France ne relève pas de la présente étude. Il n'en est fait mention que pour mémoire; mais cette mention est essentielle. On ne se propose pas d'examiner quelle forme doit prendre la conduite des affaires nationales. On n'est que plus libre pour affirmer qu'elle se condamne elle-même, d'une manière fatale, si elle ne parvient pas à assurer sa propre continuité. C'est un axiome qui domine et commande n'importe quelle combinaison financière.

Toutes les tentatives de redressement qui ont échoué depuis quatre ans ont été brisées, d'abord, parce que les vicissitudes des gouvernements français en bornaient ridiculement la portée. Mais on a vérifié aussi qu'elles manquaient souvent de l'harmonie qui eût été nécessaire. C'est une certitude que le système financier national ne saurait se passer du concours des capitaux qui ont été thésaurisés, ou qui ont émigré. Le problème est celui de la confiance. Il a été l'objet de commentaires nombreux. A présent, les considérations théoriques n'importent plus. Pourquoi l'épargne a-t-elle été découragée et, souvent, chassée ? C'est à cette interrogation pratique qu'il faut répondre sans préjugé. La réponse se trouve dans une réforme profonde de la législation fiscale. Pour la réussir complètement, le temps fait défaut. Pour corriger des fautes éclatantes, un petit nombre de mesures sont provisoirement suffisantes. Elles doivent être arrêtées dans un esprit purement pragmatique. Par une déviation dont il y aurait beaucoup à dire, l'impôt est devenu trop souvent un instrument de révolution sociale. Si l'on tient à pousser l'expérience jusqu'à la mort du cobaye, qui, en l'occurrence, est la France elle-même, il n'est besoin que d'y persévérer. La poursuite et l'exécution des fraudeurs sont des entreprises légitimes. Leurs limites sont fixées par le souci de ne pas molester la foule, incomparablement plus nombreuse, des honnêtes gens. C'est

là une simple variante de la fable éternelle du pavé de l'ours.

Politique générale et politique du crédit ne se suffisent pas : elles sont à fonder sur une politique du budget. C'est son dessin que l'on croit devoir courir le risque d'esquisser ici, en considérant les principales masses budgétaires et la répartition qui en serait rationnelle.

Parmi les charges de l'État, il en est que l'on est fondé à tenir pour exceptionnelles. Ce sont elles, seules, qu'il est admissible de couvrir par l'emprunt. A l'encontre de croyances reçues communément, elles ne sont pas telles qu'il y ait lieu d'en être découragé. Parmi elles, un groupe unique échappe à toute espèce de marchandage : ce sont les dépenses militaires. Le chiffre prévu pour 1937 est de 10 milliards en nombre rond. Rien ne serait plus téméraire, semble-t-il, que de laisser supposer que cet effort dût cesser à la fin de l'année prochaine. Mieux vaut mille fois reconnaître honnêtement qu'il devra sans doute être prolongé. Le crédit de l'État ne saurait en souffrir : les sommes en jeu ont pour affectation, au premier chef, sa sécurité.

Pour fixer les idées, on souhaiterait qu'un programme général de reconstruction militaire pût être exposé, dans ses grandes lignes, à l'opinion. Il s'agirait, par exemple, d'engager, en trois ans, 30 milliards de dépenses non permanentes de Défense nationale. Par rapport aux finances publiques, deux points seulement sont à considérer : le capital à trouver; les arrérages à payer. Aucun ne fait question. Quelque dix milliards d'emprunts par an forment une masse presque négligeable dans l'hypothèse la plus défavorable. Quelque 1 500 millions d'arrérages supplémentaires et d'amortissements au bout de trois années, ne risquent nullement de compromettre l'équilibre désiré du budget. L'important est que l'épargne sache au juste à quoi s'en tenir, et que les fonds de sécurité, dont elle reconnaît l'avantage péremptoire, soient calculés avec soin, employés avec méthode, sans qu'ils puissent jamais paraître détournés de leur affectation. Sous ces réserves, la solution du problème des dépenses militaires n'impliquerait, en France, aucune difficulté sérieuse.

Le second poste des dépenses extraordinaires de l'État est figuré par les grands travaux d'utilité publique. La place

manque pour éclaircir les confusions très regrettables dont ils sont l'objet. Il suffit d'observer que ces programmes d'aide à l'économie nationale ont perdu leur plus pressante raison d'être, dès l'instant que l'État s'est trouvé dans l'obligation d'engager, pour son armée, des dépenses plus grandes encore. En d'autres termes, jusqu'au rétablissement cherché des finances publiques, le plan d'outillage national doit être réduit à ce qu'exige l'exécution des travaux en cours. De cinq milliards, les capitaux nécessaires pourraient être ramenés, dès l'an prochain, à quelques centaines de millions. Cette décision ne serait sans doute pas sans inconvénients. On croit qu'elle est imposée par les faits.

Ainsi déterminées, les charges de catégorie extraordinaire ne sont certainement plus insupportables. Mais il est essentiel qu'un déficit budgétaire devenu permanent ne vienne pas s'y ajouter. Ce déficit résulte de l'écart constaté entre les dépenses et les revenus de l'État : c'est sur chacun de ces deux postes qu'il faut agir.

Il a été expliqué plus haut que les dépenses inscrites au budget ne figuraient pas la réalité des charges régulières de l'État. Aux 47 milliards indiqués par le projet du gouvernement, il faut joindre 2 milliards pour supprimer ce monstre financier que serait une Caisse des pensions, — 2 500 millions de dégrèvements ou paiements pour permettre aux grands réseaux de chemins de fer de rétablir la balance de leurs comptes, — 1 milliard pour établir honnêtement le budget des P. T. T. Le total vrai serait ainsi porté à quelque 52 milliards et demi.

Ce chiffre souffre-t-il des réductions ? *On doit surtout comprendre qu'il ne doit en aucune manière être augmenté.* La hausse du coût de la vie a provoqué déjà des revendications qui ne manquent pas de fondement. L'intérêt indivisible de la collectivité française exige qu'elles soient repoussées, jusqu'à des jours meilleurs. Quant aux réductions proprement dites, elles ne sont pas impossibles ; elles ne seraient même pas douloureuses à subir. Le budget de 1937 prévoit la création de 10 000 fonctionnaires nouveaux dans les administrations civiles. Quelles que soient les justifications présentées, ce recrutement est interdit, pour le moment, par la position du budget. A titre d'indication, il est permis d'avancer qu'une

diminution d'un milliard dans les dépenses estimées de l'État ne souffrirait pas de difficulté sérieuse.

Une autre économie, d'un montant supérieur, est celle que doit normalement permettre une conversion de la dette. On n'ignore pas que ce genre d'opération a laissé des souvenirs amers à l'épargne. C'est que la conversion de 1932 avait été dissociée d'un plan général de restauration. Les créanciers de l'État ont subi ainsi une double perte, sur leurs coupons et sur leur capital. A présent, le problème est de sacrifier une fraction du revenu pour sauver d'abord le capital, pour le reconstituer ensuite. Le bon sens français, le sentiment de la solidarité nationale, la conscience même des intérêts en jeu ne permettent pas de mettre en doute la réponse qui serait obtenue à cette question. Une conversion bien préparée, bien menée et assortie des garanties nécessaires allégerait de quelque 2 milliards et demi les charges de l'État.

Dans cette hypothèse, la masse budgétaire serait ramenée, en chiffres ronds, au-dessous de 50 milliards. Quelles sont les recettes à espérer en contre-partie ?

Les résultats effectifs de l'année 1936 forment un total inférieur à 40 milliards. C'est la reprise de l'activité économique, combinée avec la hausse des prix, qui peut seul grossir ce chiffre ; car nul ne croira que des impôts nouveaux puissent y aider. Dans le cadre fixé par l'action présente du gouvernement, des plus-values substantielles ne seront pas durables, si tant est qu'elles soient possibles. Il en irait tout autrement, si les problèmes supérieurs de la confiance étaient préalablement résolus. Alors, on serait fondé à considérer que le régime des prix d'une part, et la marche accélérée de l'économie nationale d'autre part fourniraient, à bref délai, des plus-values considérables, que l'on pourrait chiffrer à plus de 4 milliards. A cet égard, il serait nécessaire, et suffisant, de ne pas empêcher, par un désordre continuel, par une législation restrictive de la production, par une réglementation arbitraire des prix, un essor certain.

La prudence veut, cependant, que l'on tienne compte du fait que ce gonflement des revenus de l'État, si rapide qu'il soit, ne sera tout de même pas instantané. Pour soulager le Trésor, pendant la période intermédiaire, plus d'un procédé

serait d'un secours efficace. D'une part, il serait possible de récupérer, par l'attrait d'avantages appropriés, une masse non négligeable d'impôts arriérés. D'autre part, par une méthode analogue, des paiements anticipés pourraient être obtenus. Ce que les Anglais ont accompli à cet égard, en 1931, les Français le réussiraient, sans doute, aussi bien.

En conclusion, un premier travail de restauration financière ferait apparaître, d'un côté, des charges extraordinaires pour un montant de 10 ou 11 milliards, justifiés par le devoir supérieur de protéger le pays, et, de l'autre, un budget dont le déficit, dès la fin du premier exercice considéré, serait sinon supprimé, du moins réduit à quelque 3 milliards, et, sûrement, en décroissance rapide et visible.

On ne songe pas un instant à oublier le caractère nécessairement théorique de cette espèce de *Kriegspiel* financier. On veut espérer qu'il pourra tout de même servir à fixer quelques repères dans la confusion présente des affaires publiques.

Un grand pays n'a rien à craindre de la publication complète de ses comptes. Il est éternel. Les difficultés qu'il rencontre ne sont jamais que celles d'un instant.

Sa vraie richesse, qui corrige de haut les chiffres du bilan arrêté un mauvais jour, c'est sa capacité de travail, c'est la qualité de sa production. Il en est le maître unique. A lui d'en faire usage, s'il veut.

F.-F. LEGUEU.

LES CARNETS
DE LUDOVIC HALÉVY

I

La publication des *Carnets* de Ludovic Halévy a été arrêtée dans la *Revue* à la date du 10 août 1870 (1). Nous les reprenons à la date du 1er octobre 1872. La raison de cette longue interruption, c'est que Ludovic Halévy a lui-même publié deux volumes qui couvrent l'espace intermédiaire : — le premier, *l'Invasion*, notes prises pendant la guerre de 1870-1871 ; le deuxième, *Notes et Souvenirs* (1871-1872) ; — ainsi qu'une plaquette, *la Révolution du 4 septembre*.

Il reste assurément beaucoup à puiser dans les *Carnets*, surtout pour les premiers mois de la guerre de 1870. Mais l'essentiel a été utilisé, et il serait malaisé d'établir un texte qui n'empiète pas sur l'imprimé.

Les Notes de *la Vie parisienne*, dont il va être question aux premières lignes, paraissaient chaque semaine, sous le titre de *Simples notes*, signées A. B. C. ou X. Y., ou bien encore Puck. Présentées sous forme d'une revue de la semaine, conversations, réflexions personnelles, mots saisis au hasard d'une rencontre ou d'une réunion. Beaucoup des plus intéressantes d'entre elles se trouvent dans les *Notes et Souvenirs* et dans les *Carnets*.

(1) Voyez la *Revue*, du 15 décembre 1933 au 15 avril 1934.

LA CHAMBRE DE VICTOR HUGO

1er *octobre* 1872. — Rentré aujourd'hui à Paris. Bonne journée. J'ai réussi à obtenir ma liberté. J'interromps mes petites notes de *la Vie parisienne*. On commençait à trop savoir que ces notes étaient de moi. Ces choses-là ne sont amusantes que sous le masque. Le *Figaro*, il y a un mois, a annoncé que les *simples notes* étaient de moi. Cela m'a démonté. J'écrivais ces notes au courant de la plume, avec un complet laissez-aller. C'est pour cela qu'il y en a eu dans le nombre de très gentilles, de très naturelles. Je me disais : on ne sait pas de qui sont ces notes. Et cela me donnait une entière confiance. J'ai perdu cette confiance. Je me dis : « On sait que c'est de moi. Attention! attention! Et je me mets à la torture pour trouver ou ne pas trouver des choses très inférieures à ce qui me venait comme de source. Et puis, j'ai autre chose à faire. Ma collaboration avec Meilhac est rétablie plus étroite et plus solide que jamais. Nous avons déjà donné de bonnes choses au théâtre et, si nous le voulons, nous en ferons de meilleures encore. En avant donc! Plus de *Vie parisienne* ! plus de *Temps* ! Plus d'*Invasion* ! Plus de *Madame Cardinal* ! Des pièces ! Des pièces ! Des pièces !

Cependant pour m'amuser, pour moi, pour moi seul, continuons ici mes petites notes. Je glisserai ailleurs quelque chose toutes les semaines dans les *Choses et Autres* de la *Vie parisiennne*. Je l'ai promis à Marcelin...

J'avise un écriteau, 66 rue de la Rochefoucauld. Je vois des arbres dans le fond de la cour. J'entre... « Y a-t-il un jardin? — Non, me dit le concierge, mais l'appartement est très beau. C'est celui de M. Victor Hugo.» Cela était tentant. Montons. Je monte. Superbe en effet. De 6 000 francs d'ailleurs. Un salon admirable. Partout des portraits du maître. La vue sur un jardin, et sur un très joli jardin. Des pièces énormes, pleines de vieux meubles. Grande allure. Salle à manger, salon, chambre de Mme Charles Hugo. On m'avait dit cinq chambres à coucher. Il m'en manquait deux. Les deux autres, les voici. On m'ouvre une première porte. Je vois une espèce de couloir. « Mais c'est une chambre de domes-

tique! —C'est la chambre de M. Victor Hugo, me dit le concierge. — De M. Victor Hugo? — Il n'a jamais couché que là. C'est là qu'il a reçu le duc d'Aumale. » Je regarde. C'était atroce, mais il y avait évidemment de la recherche et du travail dans le délabrement et dans la misère de cette chambre. Le parquet n'avait jamais été frotté, les carreaux jamais nettoyés. Le papier pendait par languettes en différents endroits. Il était couvert de taches. Un ignoble lit de fer, — un lit à quinze francs, — sur le lit, jeté négligemment, un couvre-pied usé, taché, en loques. Sur la cheminée rien, rien qu'une carafe et un verre. Une chaise de paille, — celle du duc d'Aumale. Moi, j'étais stupéfait. « Il couchait là ? — Oui, il couchait là. — Et où travaillait-il ? — Là... » Autre porte... Autre chambre nue et misérable. Cela, à côté de ce somptueux appartement de 6 000 francs plein de merveilleux bibelots. Une table de bois branlante. Un canapé, un de ces abominables meubles, moitié lit, moitié canapé.

Il travaillait là et il recevait là. Quelle comédie!... Avoir écrit *les Feuilles d'automne*, *Ruy Blas*, *les Châtiments* et tomber dans ces lugubres bouffonneries, faire le démocrate, avoir pour soi un bel appartement avec des tapis, des glaces, et ne se montrer que dans des guenilles ! Voilà où mène la passion de la popularité. Je suis sorti de là confondu.

CE QU'ON PEUT VOIR DANS UNE LOGE

— Hier soir, au Palais-Royal, en face de la petite loge du théâtre où j'étais, les deux avant-scènes réunies. Trois personnes seulement. Un homme d'une cinquantaine d'années, jaune filasse avec des lunettes, en habit. Dans le bon coin, écoutant la pièce fort attentivement, une jeune femme; mise très simple, mais des boucles d'oreilles de soixante mille francs. Dans l'autre coin, un jeune homme brun entre les deux. Très singulière, la femme. Elle était ailleurs. Des regards vagues sur la scène. Un air de rêverie. De longs moments d'immobilité. L'œil dans le vague... les lèvres s'agitant. Elle se parlait à elle-même. De temps en temps elle se rappelait qu'elle était au spectacle, au Palais-Royal, à un théâtre où l'on vient pour rire et s'amuser. Alors elle avait un accès de gaieté violent, brutal, emporté. Deux ou trois éclats de rire

aigu. Elle les plaçait n'importe où... comme ils venaient... au hasard... Puis elle retombait dans son état vague. Ces rires d'ailleurs n'étaient pas forcés. Cette femme avait évidemment en tête quelque chose qui l'occupait sérieusement, et quand elle apercevait le nez d'Hyacinthe (1), l'antithèse était si violente qu'elle éclatait naturellement. Elle se disait alors : « C'est peut-être drôle cela, essayons de nous amuser. » Elle essayait de bonne foi, mais la préoccupation grave peu à peu reprenait le dessus et assombrissait son visage. Le jeune homme brun de temps en temps risquait une tentative, essayait de faire l'aimable. Le mari devait être banquier et le jeune homme secrétaire ; on ne prenait même pas la peine de lui répondre. Pas un mouvement de tête, rien, rien. C'était d'un dédain achevé.

Vers le milieu du second acte, la porte s'ouvre, entre un jeune homme blond. Émotion très vive. « Ah! bonjour ! » — les deux mains. Très calme, le blondin. Regard de la femme au brun. « Que faites-vous là ? Allez au fond de la loge. » Il se lève docilement. Le blondin s'assied. Le mari ne bouge pas. Habitué à cela. La pièce l'amusait. Conversation très animée. « D'où venez-vous? Pourquoi si tard ? Enfin vous voilà. » Je ne voyais que les mines et j'entendais les paroles. Il donnait des explications vagues. Il lorgnait Mlle Valérie. Au bout d'un quart d'heure : « Il faut que je m'en aille. — Vous en aller?... » Elle se met à parler tout haut. Oui, tout haut. Le mari leur dit : « Chut !... Chut !... » La pièce l'amusait. D'ailleurs, il trouvait que sa femme parlait trop haut, que cela était de mauvais goût. « Pourquoi ne s'explique-t-elle pas tout bas avec son amant et pourquoi m'empêche-t-elle d'entendre cette pièce qui m'amuse ? » L'autre se lève. « Enfin, allez ! » On lui donne le bout des doigts. La femme sérieuse retombe en avant de la loge. Elle avait évidemment oublié où elle était. Regard sur la salle et sur la scène. Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là? Pourquoi rient-ils? On riait beaucoup. Cette gaieté l'agace. Le petit brun s'était refaufilé au premier rang. Elle le regarde. Admirable. Ah ! cet imbécile, il s'est remis là. Enfin !... Et on riait de plus belle. Le mari se tordait. Elle

(1) Louis-Hyacinthe Duflost, célèbre comique du Palais-Royal (1814-1887).

le regarde. Comme il est heureux ! il s'amuse... Alors elle se campe sur le devant de la loge. Elle veut rire. Elle essaie. Rire strident, forcé celui-là. Mais elle ne peut pas. Elle se renverse sur sa chaise et attend la fin de l'acte. Impatiente, irritée. A la fin de l'acte, elle dit au brun : « Mon manteau ! » Il lui met son manteau. « Reconduisez-moi. » Petit signe de tête au mari. Elle n'a pas eu l'idée de lui dire : « Venez-vous ? » Il est resté. Il avait l'air très content d'être seul. Il a ri beaucoup. A la sortie, je l'ai suivi. Renvoyer sa voiture, allumer un cigare. Rentrer à pied. Je l'ai suivi. Je sais qui c'est, je puis écrire son nom.

ANECDOTES SUR VICTOR HUGO. — PROPOS DIVERS

5 *octobre.* — Alexandre Dumas revenu à Paris. Il a présidé hier la séance de la Commission. Elle a été assez gaie, grâce à un récit d'Achille Denis, le secrétaire général du Théâtre Italien. Il venait pour discuter avec nous les conditions du traité. Nous avons été très vite d'accord et l'on s'est mis à bavarder. Denis nous a raconté une démarche faite par la direction des Italiens près de Victor Hugo. Trois ambassadeurs : Verger, le directeur, Freschini, le ténor et Achille Denis. Un compositeur italien a écrit une partition sur le livret tiré de *Ruy Blas*. Il s'agissait d'obtenir de Victor Hugo l'autorisation de jouer cet opéra italien. On arrive, et Freschini commence par baiser la main de Victor Hugo. Celui-ci se laisse faire. Pas d'étonnement. On voit qu'il est habitué à cela. Et après l'entrevue, tout naturellement, il a présenté sa main aux lèvres de Freschini. On se met à causer. Refus catégorique de Victor Hugo. « Ne mutilons pas les bas-reliefs de Phidias », disait-il. Il a répété plusieurs fois cette phrase. On lui a cité *Otello*. « *Otello*, s'est-il écrié, si j'avais eu dans les mains la partition de Rossini, je l'aurais jetée au feu par respect pour Shakespeare. » Phidias et Shakespeare, voilà ses points de repère. Achille Denis a cité la *Traviata*. M. Alexandre Dumas fils a autorisé. « Ah ! ne me parlez pas de M. Dumas. Il est catholique et je ne le suis pas. » Tout cela est textuel. Il est catholique, à propos de *la Dame aux Camélias*. Quand Denis a dit cela, Dumas très content. Il se croit, en effet, catholique. On s'est séparé là-dessus, Freschini ayant rebaisé la main

sacrée du poète. Quant au refus de Victor Hugo, Alexandre Dumas l'attribue à ceci : dans une de ses préfaces, Victor Hugo a imprimé que toute œuvre qui se prêtait à la musique était une œuvre inférieure. De là sa colère en voyant que tous ses drames deviennent tout naturellement des opéras.

Conversation en chemin de fer. Deux bourgeois :

— Mon Dieu, moi je ne demande qu'à respecter l'autorité. J'ai été pour Charles X. J'ai été pour Louis-Philippe. J'ai été pour Lamartine, j'ai été pour Cavaignac. J'ai été pour Napoléon III et je suis pour M. Thiers. Je serai pour qui on voudra après, mais je veux être pour quelqu'un. Roi, empereur, président, ça m'est égal, pourvu qu'il soit le maître.

— Je suis tout à fait dans ces idées-là, mais ça ne fait rien. C'est dur d'être en République.

— Mon Dieu, on est en République sans y être. La République avec M. Thiers, voyez-vous, ce n'est pas la République. S'il n'y avait pas la Chambre, s'il n'y avait que M. Thiers, on serait très tranquille.

— Mais il y a la Chambre.

— Ah! oui, il y a la Chambre.

— Aussi on est tranquille depuis qu'elle est en vacances.

— Oui, mais elle reviendra.

— Ah ! oui, elle reviendra.

(Tous deux lèvent les yeux au ciel, moment de silence.)

— Et puis il y a Gambetta.

— Ah! oui, il y a Gambetta.

(Tous deux lèvent encore les yeux au ciel, nouveau silence.)

— Voyez-vous, ce qu'il faudrait, c'est une monarchie bien assise et qui aurait mille ans d'existence.

— Ah! oui, c'est ce qu'il nous faudrait, mais nous en sommes loin.

— Et puis le respect... Se dire : Voilà le maître. Le voilà. Il faut lui emboîter le pas.

— Mais avec le suffrage universel.

— Ah ! le suffrage universel.

(Bras au ciel, silence.)

— Tenez, une comparaison. En chemin de fer, il y a un machiniste. Imaginez qu'on fasse descendre les voyageurs et

qu'on dise : Un instant, on va changer le machiniste; il va trop doucement, on va en nommer un à l'élection. Vous et moi, qui sommes des êtres raisonnables, nous voterons pour le machiniste ; mais vous savez qu'il y aura une majorité pour nommer machiniste le premier venu qui n'aura jamais mis les pieds sur une machine, — et il nous fera tous sauter. Voilà, monsieur, le suffrage universel.

— Ah ! comme j'aime cette comparaison! C'est bien cela...

Enterrement de Théophile Gautier. Beaucoup de monde. Joli mot : « Les vieux s'en vont et les jeunes n'arrivent pas. » Discours de Dumas.

Mot d'un chapelier à Meilhac :

— Eh bien ! les affaires, cela reprend-il ?

— Les affaires. Je n'ai pas vendu un chapeau mécanique (1) depuis le 1er octobre. Voilà où on en est, monsieur, voilà où on en est.

Et sur Victor Hugo que de choses amusantes, racontées par Dumas. Il y a une trentaine d'années. Hugo quarante ans. Dumas vingt. Il va chez Hugo qui, marié, vivait publiquement avec sa maîtresse. Dumas dit : « Dites donc à Charles de venir me voir. — Charles, non, sa mère ne veut pas. Elle ne veut pas de relations étroites avec vous et Charles. — Parce que? — Parce que vous avez une existence un peu trop... Vous êtes un homme de passion, vous êtes un viveur... » Dumas répond : « Monsieur Hugo, quand on n'a pas de passions à vingt ans, on a des vices à quarante. » Quelques jours après, Hugo voit Dumas père et lui dit : « Votre fils a de l'argent, mais il en fait un mauvais usage. »

Mais il faut entendre tout cela raconté par Dumas. Que d'esprit ! Que d'esprit ! Que d'esprit aimable, gai, naturel ! Dit par Dumas à Victor Hugo : « La République, ç'a m'irait très bien, s'il n'y avait que vous et moi sur la terre... Vous en seriez le roi. Je serais le peuple. Mais les autres, qu'est-ce qu'ils diraient les autres ? »

25 *octobre*. — Aux Italiens, hier soir. Début de l'Alboni dans *la Somnambule*. Tous les poèmes italiens se composent

(1) C'est le chapeau claque actuel

de trois mots : *Adesso... Io t'amo... Addio... Adesso...* Le chœur se rangeant en ligne, ritournelle à l'orchestre. Elle entre, la voici. Duo d'amour ? *Io t'amo... Addio...* De temps en temps, on attaque. *Parlate, mio tesoro, mio cuore.* Je me demande pourquoi ces trois Français, M. Capoul, M. Verger et Mlle Lajeunesse, ne nous chantent pas *Paul et Virginie* de Victor Massé qui est assis à côté de moi, au lieu de cette tendre, maussade *Somnambule.*

Mais que ce théâtre est amusant ! De temps en temps, sans aucun motif, les choristes hommes changent de place avec les choristes femmes. Cela fait un désordre inexprimable. Charmant, d'ailleurs. Une indifférence absolue du musicien pour la pièce.

30 *octobre.* — Hier, notre dîner mensuel. Étaient absents : Gérôme (1) (en Algérie), Rivière (2), Cham (3) (je ne sais où), Gondinet (4) (malade) et Got (qui jouait *les Enfants* et *les Caprices de Marianne*) ; Ricord (5), retour de Constantinople. On prétend qu'il y gagnait 20 000 francs par jour. Bien vieilli, Ricord. Tous les honneurs pour Chavette (6). Admirable, le récit de ses rapports avec les souverains. « A La Haye, j'avais pris la direction du Théâtre-Français de La Haye. Cela m'a coûté 80 000 francs. J'arrive, on me dit : « Il faut voir le Roi (7). » Je demande audience. Heure fixée. Je vais au Palais, on m'introduit dans un salon. L'aide de camp me dit : « Le Roi va venir. — Parle-t-il français ? — Admirablement. — Fort bien. » J'attends. Un monsieur arrive à reculons, parlant à la cantonade. « C'est le Roi, me dit l'aide de camp. — Eh bien ! me dit le Roi, vous

(1) J.-L. Gérôme (1824-1904), peintre et sculpteur.

(2) Henri Rivière, officier de marine, commandant le corps expéditionnaire du Tonkin, meurt, en combattant, en 1883. Homme de lettres, écrivit des *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie*, quelques romans : *Edmée* (1877), *Madame Naper* (1882).

(3) Cham (1819-1879), célèbre caricaturiste, de son vrai nom Amédée de Noé. Il collabora au *Musée Philipon* et au *Charivari*. On a de lui quelques recueils : *l'Histoire comique de l'Assemblée nationale*, etc.

(4) Gondinet (1828-1888), vaudevilliste bien connu.

(5) Ph. Ricord (1800-1889), célèbre médecin. Sa collection de tableaux (Rubens, Van Dyck, Géricault) était renommée.

(6) Chavette, pseudonyme de Eugène Vachette (1827-1902), romancier, auteur de plusieurs romans : *Aimé de son concierge* (1878), etc.

(7) Le roi de Hollande était, en 1872, Guillaume III, qui régna de 1849 à 1890.

voilà ? — Oui, sire. — Vous êtes Français ? — Oui, sire. — Vous avez des raisons de sortir de France ? — Non, sire. — Et vous prenez la direction du théâtre ? — Oui, sire. — Enfin, ça vous regarde. Bonsoir ! » Et voilà mes rapports avec le roi de Hollande. Souvent il me faisait demander. J'arrivais : « Asseyez-vous là. — Oui, sire. — Faites un quatrain... Un quatrain ou quelque chose à une dame... Quelque chose de galant... Qu'elle est belle... » Je faisais le quatrain. « C'est bien, allez-vous-en. » J'ai fait ainsi une vingtaine de quatrains. Et un jour, dans le journal de Bade, je lis : « Le roi de Hollande a improvisé le quatrain suivant pour l'album de la comtesse de... » Suivait un de mes quatrains. Cela m'a coûté 80 000 francs. »

DUMAS FILS RACONTE...

27 *octobre*. — Raconté par Dumas ce matin. J'y vais souvent. Il m'étonne. Il m'intéresse. Donc, il me raconte : le banquier Pillet-Will était grand ami de Rossini et grand amateur de musique. Plus qu'amateur même. Il composait et faisait exécuter ce qu'il composait. Rossini avait fait faire une belle photographie. Écrivant une dédicace à Pillet-Will, il met : *A M. Pillet-Will, mon excellent ami et mon égal en musique.* Quelqu'un était là qui se récrie : « Oh ! oh ! égal en musique... Ne mettez pas cela. C'est trop se moquer des gens. Égal en musique ! — Eh bien ! répond tranquillement Rossini, puisque je n'en fais plus (1). »

Donné par Dumas ce matin plusieurs portraits de Delaporte et un de la vraie Jeannine, des *Idées de Madame Aubray*, des photographies d'après des dessins de Beaumont. Dumas a les originaux. La vraie Jeannine est une petite bourgeoise qui est venue trouver Dumas. « J'ai un fils et le père m'annonce que lorsque l'enfant aura sept ans, il me le reprendra pour le faire élever dans sa famille. Qu'est-ce que je deviendrai, moi ? J'adore cet enfant. C'est ma vie. — Est-ce que le père l'a reconnu ? — Oui. — Eh bien ! il faut qu'il vous épouse. — Lui m'épouser. Ah ! si vous le connaissiez ! — Il vous épousera. » Et alors, me disait Dumas tout

(1) On sait que Rossini cessa de composer en 1864, date où il donna une *Petite Messe solennelle*, sa dernière œuvre.

à l'heure, j'ai fait l'apôtre amateur. Cela m'amusait beaucoup. Madame Aubray, c'est moi (*sic*). Je les ai mariés et ils sont parfaitement heureux. J'ai la correspondance de cette femme. Il y a des lettres admirables. C'est d'elle *textuellement* cette phrase par moi mise dans *les Idées de Madame Aubray* : « Pourquoi m'avez-vous donné l'idée du bien, moi qui étais si tranquille dans le mal ? » Et cette autre phrase non mise dans *Madame Aubray* : « Jamais je ne me suis tant méprisée que depuis que je cherche à me faire estimer par les autres. » Le portrait, d'ailleurs, est bien le portrait de cette femme.

29 *octobre*. — Jamais le mot de Royer-Collard plus vrai : *On s'attend à de l'imprévu*. D'ailleurs vrai pour la France depuis qu'il a été dit.

2 *novembre*. — Mme B... chez Mme Lyonet. « Vous ne vous ennuyez pas ? — Non ! — Eh bien ! moi, je m'ennuie tant... je m'ennuie partout... je m'ennuie toujours. Mon mari est très bon... Nous avons beaucoup d'argent. Nous en dépensons tout ce que nous pouvons et je m'ennuie. Nous allons tous les soirs au concert, au spectacle, dans la meilleure loge, aux premières représentations et je m'ennuie, je m'ennuie. Je vais dans le monde, au bal, je me décollette, oui, ça va encore... et pas trop mal... mais je m'ennuie, je m'ennuie... Comment faire pour ne pas s'ennuyer ? Nous cherchons du matin au soir... pour s'ennuyer moins. »

4 *novembre*. — Raconté aujourd'hui par Duquesnel, directeur de l'Odéon. Dîner de la centième de *Ruy Blas*. Chilly (1), frappé d'apoplexie à la gauche d'Hugo, meurt dans la nuit. Huit jours après, meurt Mme Lambquin (2) qui était, elle aussi, du dîner de *Ruy Blas*. Hugo à ce sujet dit à Duquesnel, quelques jours après la mort de Mme Lambquin :

— La mort entre, me vise, me manque, frappe à droite, tue Chilly. Huit jours après, la mort me vise encore, me manque, frappe à gauche, tue Mme Lambquin. Je ne suis pas facile à tuer.

(1) Charles de Chilly, mort en 1872. Directeur de l'Odéon.
(2) Mme Lambquin, actrice qui joua la duègne dans *Ruy-Blas*. Morte en 1872.

VOCATION IRRÉSISTIBLE

9 *novembre*. — Au *Cid*, la veille. Le Théâtre Français n'est plus un théâtre, c'est une église. Les acteurs ne jouent pas, ils officient. On ne représente pas *le Cid*, on le célèbre... La salle recueillie, comble d'ailleurs. La quête à la porte, admirable... Plus de 7 500 francs. C'est la mode. Et *Britannicus* après, qui aura égale fortune. Je le disais hier à Duquesnel, directeur de l'Odéon : « Jouez la tragédie. — Quelle tragédie? — N'importe laquelle... Reprenez du Ducis, du Luce de Lancival, du Népomucène Lemercier, du Rotrou et la *Lucrèce* de Ponsard.

En revenant de l'Odéon je disais à Meilhac : « Faisons une tragédie. » Il me disait : « Pourquoi pas ? » Et je crois, à dire vrai, qu'en y mettant un peu d'application nous nous tirerions aussi bien d'une tragédie pour l'Odéon que d'un vaudeville pour le Palais-Royal... Oui, mais je voudrais un rôle gai dans une tragédie. *Atrée et Thyeste* : Atrée devait avoir un cousin de province, un homme très gai ; il tomberait au milieu de tous ses membres avec des joujoux et des bonbons pour les enfants. Atrée dirait : « N'ayons pas l'air, c'est un bon garçon, arrêtons nos meurtres. Quand il sera reparti pour sa province, nous reprendrons la suite de nos crimes. » Et on passerait au moins quelques heures amusantes dans la maison des Atrides. Cela devait être, d'ailleurs. Ces gens-là ne pouvaient du soir au matin commettre des incestes, des adultères, des assassinats. Ils devaient de temps en temps prendre un peu de relâche. On avait de l'esprit en Grèce.

Aubryet (2) arrive en retard à un enterrement. On est parti. Il trouve une bonne qui lui dit : « Parti, mais pas depuis longtemps... Vous rattraperez l'enterrement en marchant vite. Monsieur ne doit pas être plus loin que la rue de Provence. »

2 *décembre*. — Raconté par Dumas. Mot de son père. On parlait d'assignats. « Je vais vous expliquer ce que c'était que les assignats, dit le père Dumas. On avait cinquante mille francs d'assignats et on avait besoin d'un sou de lait. On allait

(1) Xavier Aubryet (1827-1880), écrivain. Citons ses *Jugements nouveaux* et *Chez nous et chez nos voisins* (1877).

chez le laitier. On demandait pour un sou de lait, on donnait ses cinquante mille francs d'assignats et on devait toujours un sou. »

Chez Dumas ce matin. Chez lui, petite gamine de quinze ans, pas jolie, rougeaude, air de décision, méchante robe d'alpaga noire... toute déchirée et reprisée, des savates aux pieds, mais de jolis gants gris pâle, tout neufs. Elle les avait achetés pour venir chez Dumas. Celui-ci lui faisait de la morale. Il l'avait entendue aux examens du Conservatoire. Elle avait dit une scène d'*Andromaque*. Absolument ridicule. Rage de théâtre... Elle a tout quitté : père, mère, vit dans une mansarde, se nourrit de pommes de terre frites, et veut jouer les grands premiers rôles. Moi, pratique, je lui dis : « Prenez au moins les soubrettes ; vous n'avez pas une tête de princesse. » Elle, indignée : « Je ne veux pas jouer les soubrettes, je veux de la gloire, entendez-vous, monsieur, de la gloire et il n'y a pas de gloire à jouer les soubrettes... — Vous êtes trop grasse pour jouer les amoureuses et les princesses. — Je maigrirai... D'abord, avec la vie que je mène et les choses que je mange, oh ! oui, je maigrirai. — Votre mère, est-ce qu'elle vous maltraitait? — Non, monsieur. — Pourquoi l'avez-vous quittée ? — Parce qu'elle ne voulait pas me laisser entrer au théâtre. — Qu'est-ce qu'elle voulait faire de vous ? — Une ouvrière comme mes sœurs et me marier. — Eh bien ! c'est très sage. — C'est comme tout le monde, je ne veux pas être comme tout le monde. — Où demeure-t-elle, votre mère ? (C'est toujours moi qui parle.) — Rue Jean-Jacques Rousseau. — Venez, j'ai une voiture en bas, je vais vous reconduire chez elle. — Jamais! Jamais! Jamais! » Dumas alors intervient. « Mais qu'est-ce que vous voulez faire? — Entrer au théâtre. Combien de fois faut-il vous le dire ? — Mais vous n'avez aucune disposition. — Vous vous trompez... et puis je travaillerai... Allons, au revoir ! Je vois que vous ne voulez rien faire pour moi tous les deux. Je me tirerai d'affaire toute seule. Je vais essayer d'entrer au théâtre Montparnasse, et si je ne peux pas, je me mettrai au couvent. — Au couvent ? — Parfaitement ? Je serai religieuse si je ne peux pas être actrice (*sic*) ». Elle est sortie là-dessus. Nous étions ébaubis, Dumas et moi, bien qu'habitués à de drôles de choses dans ce genre-là.

SCÈNE DE LA RUE

28 *décembre.* —Hier, en sortant de la Commission, je me mets à raconter cette histoire à Dumas, et mes premiers mots sont ceux-ci : « Le quatre septembre... — Oh ! fait Dumas, cela commence mal. »

Un sergent de ville tenant un homme par le bras. Foule devant et derrière. L'homme est arrêté. Je me mêle à la foule. Je suis badaud, badaud avec rage. Le sergent de ville et l'homme causaient. C'était ce que j'espérais. Voici un petit bout de dialogue que j'ai attrapé :

Le sergent de ville. — Pour moi, c'est une affaire de rien du tout. Il vous a appelé canaille ; vous l'avez appelé c... C'est sans importance pour moi.

L'homme. — Alors, pourquoi m'arrêtez-vous ?

Le sergent de ville. — Parce que vous avez fait un rassemblement. Vous avez ameuté le monde.

L'homme. — C'est le monde qui est bête. Pourquoi qu'il s'ameute pour rien ?

Le sergent de ville. — Le monde est comme ça.

L'homme. — Nous nous expliquions tranquillement. Voilà la chose. Voilà quinze ans qu'il m'a donné sa femme.

Le sergent de ville. — Y vous a donné sa femme ?

L'homme. — Certainement. Elle ne lui allait plus. Elle m'allait. J'ai dit : « Je la prends. » Il m'a dit : « Prends-la ». Ça s'est fait d'accord. Il m'a offert même de me signer un papier comme quoi il renonçait à tous ses droits. J'ai dit : « C'est pas la peine... entre amis... » J'ai été bête. Croyez-vous que v'là qu'après quinze ans il ne trouve plus ça régulier.

Le sergent de ville. — Il redemande sa femme ?

L'homme. — Je ne sais pas... mais il ne trouve plus ça régulier. Il dit que ce n'est pas dans l'ordre. J'ai été bête de ne pas accepter son papier. Je le lui mettrais sous le nez et il n'aurait rien à dire.

MORT DE NAPOLÉON III

9 *janvier* 1873. — L'empereur Napoléon III est mort ce matin à dix heures quarante-cinq minutes à Chislehurst.

Pendant dix-huit ans nous nous disions tous: « Le soir (*sic*) de l'Empereur que deviendrons-nous? Que se passera-t-il? Où serons-nous? » Eh bien! nous étions aux Bouffes-Parisiens, à la première représentation de la *Petite Reine* chantée par Mme Judic (1). Ainsi va le monde. On dit que la mort de l'Empereur a fait une grande sensation à Londres. Elle en a fait une très petite à Paris. Aux Bouffes, ce soir, le mot de la soirée était : « Savez-vous quelle a été la dernière parole de l'Empereur? — Non. — Si j'avais su mourir si vite, je me serais fait tuer à Sedan. »

10 *janvier*. — Les journaux bonapartistes sont admirables. Ils paraissent encadrés de noir et déclarent que l'Empereur est mort *pour avoir passé cinq heures à cheval à Sedan.*

11 *janvier*. — Dépêche de l'empereur Guillaume à l'Impératrice : « *Je prends part à la mort de l'Empereur.* » (L'Impératrice a répondu : J'apprécie les sentiments de votre Majesté.)

Admirable, d'ailleurs, cette brièveté télégraphique.

Cette dépêche ces jours-ci a passé comme inaperçue... Elle serait de Bolivie :

« *Le président Morales s'est présenté à la tribune en état d'ivresse. Il a insulté l'Assemblée. Il a été tué d'un coup de revolver par son neveu. Un autre président a été élu.* »

Et c'est tout. Nous n'en sommes pas, quoi qu'on en dise, où en est la Bolivie. Notre république vaut encore un peu mieux que ces républiques-là.

Voyez-vous cette dépêche :

« *M. Thiers s'est présenté à la tribune en état d'ivresse. Il a insulté l'Assemblée. Il a été tué par* Mlle *Dosne.* »

Hier, dîner chez le docteur Mandl (2) avec Alexandre Dumas, Labiche, Pessard, Louis Leroy (3), Louis Enault (4), Aurélien Scholl... Un seul joli mot de Dumas : *X... ne parle*

(1) Mme Judic (1850-1912). Elle fut une des plus brillantes actrices, et des plus applaudies, de Paris. Elle remporta son premier grand succès, en 1872, dans *la Timbale d'argent.*

(2) Le docteur Mandl (1812-1884), médecin hongrois naturalisé français.

(3) Louis Leroy, journaliste et auteur dramatique (1812-1885). Il composa avec l'acteur Régnier *le Chemin retrouvé* et collabora au *Gaulois* et au *Charivari.*

(4) Louis Énault, écrivain ; auteur des *Diamants de la couronne.*

jamais que de lui, et quand il se tait c'est pour y penser davantage.

Vu Dumas tout à l'heure, sortant du Gymnase. Sa pièce (1) l'effraie à présent.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Il parle de passer la pierre ponce, d'adoucir, d'atténuer. Je ne l'avais jamais vu ainsi... Plus hardi d'ordinaire. Nous avons causé. Je connais sa pièce. Il me l'a contée par le menu. Je lui ai dit : « Vous avez voulu faire un monstre, une femme digne d'être tuée *comme un chien*... C'est votre dénouement. Il faut donc que la femme soit monstrueuse. — Oui, mais que dira le public?... » Enfin, il était incertain, hésitant... Vu aussi Desclée (2). Elle dit : « Pas de changements. Je suis pour un monstre, voilà tout. Cela n'aura plus de sens si on me donne des *côtés sympathiques*. Je n'en veux pas de leurs *côtés sympathiques, j'ai besoin d'être un monstre là-dedans.* »

13 *janvier*. — Monument à l'Empereur par l'Italie. Cela me rappelle X... Il avait une femme et une maîtresse. Il meurt. Il avait été depuis dix ans parfait pour sa maîtresse et abominable pour sa femme. On l'enterre. Il s'était si bien arrangé qu'il laissait sa femme pauvre et sa maîtresse millionnaire. Celle-ci lui a fait élever un monument admirable. La femme légitime ne s'est mêlée de rien, et chacun a été dans son rôle. C'est exactement la situation actuelle. La reconnaissance des Italiens pour Napoléon III est fort légitime. Notre indifférence plus légitime encore. Napoléon III a fait l'unité italienne et défait l'unité française.

Scènes fort extraordinaires dans bien des maisons à propos de cette mort de l'Empereur. M. X... sous l'Empire a eu une place de 20 000 francs. La République lui a laissé sa place... car la République en somme a été bonne personne et a respecté bien des choses qui cependant étaient peu respectables. Mort de l'Empereur. J'arrive aujourd'hui : la femme en grand deuil, le mari un air de circonstance... On me consulte :

(1) *La Femme de Claude* représentée le 16 janvier 1873.

(2) Aimée Desclée (1836-1874) débuta au Gymnase en 1856, alla en Russie et en Belgique, d'où elle revint en 1867. Alors commença sa courte et brillante carrière.

« Que faire? Faut-il aller à Chislehurst? Vous savez comme nous étions dans l'intimité des Tuileries... des petits Lundis, de Compiègne, de tout enfin... — Alors, allez à Chislehurst... — Oui, mais les journaux publieront les noms. Ah! si cela pouvait se faire incognito ! — N'allez pas à Chislehurst... — Oui, mais les souvenirs, la reconnaissance, et puis si l'Empire revient. — Allez à Chislehurst. — Oui, mais la place de mon mari... Nous n'avons pas à nous plaindre, en somme, de M. Thiers... Et l'avancement... Nous pourrions accepter un avancement, non de faveur, mais hiérarchique... — N'allez pas à Chislehurst... » Cela a duré une heure. « Écrire? Oh! nous y avons pensé, mais si on publie les noms de ceux qui écrivent... » Décidé que la femme irait, mais que le mari resterait. Et puis les discussions : « Quel deuil porter ? Peut-on dîner en ville ? » Et enfin ce cri du cœur : « Mourir au moment où il va y avoir tant de premières représentations ! *Petite Reine, Coupe du roi de Thulé, Roméo. La Femme de Claude...* Comme cela tombe mal ! »

Cavé appelle M. Thiers : *le vieil indispensable.*

— Dîner hier chez M. Mignet (1) avec des plus intimes amis de M. Thiers, M. Martin, président à la Cour des comptes, et M. Giraud, le membre de l'Institut. Conversation curieuse qui serait à noter tout entière. Cité ce fait que je connaissais : Fontaine, l'architecte, dessinait dans le jardin de Trianon ; il voit venir la Reine et le comte d'Artois ; ils passent près de lui sans le voir ; des arbustes les séparaient ; et là Fontaine entend... « Enfin il disait à M. Giraud : Si on avait su que j'avais entendu ces choses, j'étais envoyé à la Bastille une heure après... » Mon grand-père m'avait raconté cela... Il tenait la chose de Fontaine... M. Mignet hier a ajouté : Fontaine a aussi raconté cela à M. Thiers... Il disait qu'il *en était resté tremblant* (*sic*) pendant plusieurs jours... C'est moi qui avais jeté le nom de Fontaine dans la conversation, en disant qu'il existait de lui quelque part des mémoires très curieux.

M. Borély rappelait ces jours derniers à M. Thiers un mot de lui sur Louis-Philippe. M. Thiers sortant du Conseil aurait

(1) Mignet (1796-1884), historien, auteur d'une remarquable *Vie de Marie-Stuart* et d'études sur *la Rivalité de François Ier et de Charles-Quint.*

dit à M. Borély parlant du Roi : « Il a plus d'esprit que nous tous. » M. Thiers répond vivement à M. Borély : « Je ne suis pas assez modeste pour avoir dit cela. »

Mot de Talleyrand : *Les pères de famille sont capables de tout.*

16 *janvier.* — Hier ont eu lieu les obsèques de l'Empereur à Chislehurst. Voilà qui est fait... On a crié *Vive l'Empereur* autour du Prince impérial. Il a répondu par le cliché de rigueur : *Ne criez pas: vive l'Empereur, criez: vive la France!* On aurait pu lui trouver quelque chose de mieux. Il paraît qu'il n'y a pas de Beugnot là-bas.

21 *janvier.* — Ce soir au Gymnase, on jouait *la Femme de Claude* qui n'avait pas réussi. Bavardé avec Desclée et Pierson. Tristes toutes deux. Pas de sifflets depuis dimanche. Salle morne et ennuyeuse. Public qui résiste et se cabre vaut mieux. On a au moins quelque chose de vivant devant soi. Dumas dans la journée avait été voir Desclée. Quand un grand esprit se mêle d'être ridicule, il l'est grandement. Voyez Victor Hugo : il l'est épiquement, étant épique de sa nature. Ce mot charmant est de Meilhac : « Il y a cent façons d'être bête, une pour les imbéciles et quatre-vingt-dix-neuf pour les gens d'esprit. » Dumas se console en parlant d'Aristophane qui a été hué... Hier, il me parlait d'Eschyle et de Sophocle. Aujourd'hui, c'est Aristophane; mais ce n'est rien. « Ce pays-ci est bien malade, a dit Dumas, il ne veut pas entendre la vérité, et tombe en pourriture, vous verrez où nous en serons dans dix-huit mois... N'achetez pas de rentes francaises. » « N'achetez pas de rentes françaises, ce conseil est bon, me disait Desclée en riant, mais je n'ai pas le sou. » N'achetez pas de rentes françaises... Et si *la Femme de Claude* avait été acclamée, Dumas dirait à Desclée : « Ce pays-ci se relève, il me comprend, il m'écoute : achetez des rentes françaises... » O comédie humaine !.. Voilà la façon d'être bête de Dumas.

Et j'ai la mienne, moi aussi, je le sais bien.

C'est une règle absolue que les membres de la Toison d'or doivent porter le deuil de leurs confrères sous peine de

déchéance. Or l'empereur Napoléon III avait la Toison d'or et M. Thiers aussi. Donc M. Thiers devait porter le deuil de Napoléon III. Mais ce diable de petit homme a toutes les chances ; un autre Toison d'or vient de mourir dans la personne du duc de Medina Cœli, et le deuil de Napoléon III se confondra avec le deuil de Medina Cœli.

L'Impératrice et Strauss. Raconté par le *Gaulois*. Au lendemain des obsèques, à Chislehurst, l'Impératrice recevait indistinctement tous les Français. Il y avait foule. L'Impératrice passait. On était incliné, presque agenouillé sur son passage. Tout d'un coup, elle aperçoit Strauss, Strauss, le chef d'orchestre des bals de la cour. Alors, vision... Elle revoit la salle des Maréchaux, Strauss conduisant l'orchestre, la France entière à ses pieds, ce luxe, ces respects, cette gloire, cet éclat. Avec l'exil et le deuil quelle antithèse ! Ce Strauss représentait tout cela... Les Tuileries... Elle revoit les Tuileries, et les larmes lui viennent aux yeux... Elle ne peut pas les retenir... Elle pleure, elle pleure. Strauss racontant cela ajoutait : « Je la connais depuis longtemps, l'Impératrice. Je l'ai vue vers 1849, à Madrid, jeune fille. Je lui ai dédié ma première polka ; on n'avait pas encore dansé la polka à Madrid. Et c'est Mlle de Montijo qui la première, avec le duc d'Ossuno, a dansé la polka à la cour d'Espagne. »

27 *janvier*. — Vendredi, en sortant de la Commission, marché avec Dumas pendant deux heures. Rien à faire. Dumas écoute, mais ne tient aucun compte de ce qu'on lui dit. Il plane dans une région supérieure. Nous n'avons pas compris sa pièce, nous sommes indignes de la comprendre ; ce pays-ci est perdu ; il ne peut pas entendre la vérité ; vous verrez dans dix-huit mois... Toujours ce délai de dix-huit mois... Il avait dit cela à Desclée, il me l'a redit. J'ai tenu bon. Fort de ma très grande admiration pour lui, je voudrais lui mettre ceci dans la cervelle que ce n'est pas le public qui se détache de lui, que c'est lui qui se détache du public... Il ne veut rien entendre. Il porte dans la plaie un fer trop rouge et trop brûlant... Le patient crie, s'enfuit, se dérobe à l'opération... Voici la fin de notre conversation. « Écoutez, me dit-il, *la Femme de Claude...* »

Nous étions place Pigalle devant le café du *Rat mort*. Un monsieur passe. « Laissez passer ce monsieur, c'est peut-être un reporter du *Figaro*. » Et, le monsieur étant passé, il reprit : « *La Femme de Claude* est un chef-d'œuvre. » Et nous en sommes restés là. Voilà comment je l'avais convaincu.

30 *janvier*. — Curieux portrait de l'Empereur par Mme Sand hier soir dans *le Temps*. A ce sujet, je me rappelle les phrases de M. de Morny. M. de Morny peu à peu s'était retiré de l'intimité de l'Empereur. Il le voyait rarement, ne lui demandait plus rien. L'influence de l'Impératrice devenait considérable. Et l'Impératrice n'aimait pas M. de Morny, qui le lui rendait bien. On s'étonnait un jour devant M. de Morny de cette mainmise par l'Impératrice sur l'Empereur. « Comment une telle femme, pas méchante assurément, mais si futile, si médiocre, a-t-elle pu ?... — L'Empereur n'aime pas les scènes, dit tranquillement M. de Morny. — Une scène n'est pas un motif. — Je vous demande pardon... Une femme qui fait des scènes est bien forte... Et l'Empereur n'aime pas les scènes. » Le mot de Marguerite Bellanger : « Je ne lui fais pas de scènes, moi. » *Pour éviter une scène dans son intérieur, il déclarerait la guerre* : ce mot m'est souvent revenu à l'esprit depuis la guerre de 1870 qui a été beaucoup déclarée *pour éviter des scènes*. « C'est ma guerre », disait fièrement et gaiement l'Impératrice. Je me souviens. Nous avions, Meilhac et moi, dîné avec Piétri, le secrétaire de l'Impératrice, le lendemain de la déclaration de guerre à la Prusse. Et il nous dit (j'ai dû noter cela quelque part) : « Ce matin quand je suis allé chez l'Impératrice pour le travail, elle m'a dit : « Oh ! Piétri, pas de travail aujourd'hui... Non, non... il y a congé..., *c'est un jour de fête*. »

« Sa figure rayonnait », ajoutait Piétri.

AU FOYER DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Rien de plus vivant que les coulisses du Théâtre Français quand on joue : *Mariage de Figaro*. La petite boîte carrée regorge de monde. Mlle Jouassain, avec sa robe noire et sa guimpe de guipure, fait tapisserie. Mlle Sarah Bernhardt devant la glace. « J'ai trop de rouge. — Vous n'en avez pas

assez. » Et l'habilleuse lui agrafe son manteau blanc par-dessus son habit de velours bleu. Il est charmant, ce costume. Jeune, délicieusement... Un vrai gamin. Une petite troupe jeune est en train d'arriver. Cela étonne. Mlle Croizette est délicieuse en Suzanne. C'est une façon naturelle, vraie, vivante, d'aller, de venir, de parler. Cela sort de la tradition. Elle entre, elle sort, elle dit les choses hardiment, comme elles viennent, sans chercher l'effet, et l'effet vient, d'autant plus vif qu'il n'a pas été cherché. Au foyer, Mme Madeleine Brohan, la blonde petite Reichenberg, Thiron avec sa perruque et son bonnet, Coquelin Cadet, Mounet-Sully va et vient, Bressant... Il est merveilleux, ce foyer. C'est une des rares choses d'autrefois qui aient gardé leur aspect. Cette suite de tableaux... Et puis tous ces comédiens intelligents, amoureux de leur art, passionnés pour leur état. Et M. Perrin va et vient (1). Pourquoi ne pas reprendre quelques jolies comédies d'autrefois, un peu de Picard et *Lorenzaccio* ?... Mais d'abord *Lorenzaccio*. Et du Marivaux ; on ne joue plus jamais Marivaux au Théâtre Français. Et Regnard. Et une belle reprise du *Bourgeois Gentilhomme*, avec la vraie cérémonie et la musique de Lulli. Et un peu de ballet. *Antigone* avec les chœurs de Mendelssohn...

Madeleine Brohan me racontait à propos de censure qu'elle jouait je ne sais quel drame de Victor Hugo à Pétersbourg. Il y avait cette phrase : « Ce sont des Cosaques. » La censure la remplaça par : « Ce sont des brigands. »

Nous finissons *Carmen* et faisons un acte pour le Théâtre Français. Aujourd'hui, lisons *le Roi Candaule* au Palais Royal.

Mardi soir, *le Mariage de Figaro* au Théâtre Français. Tous les abonnés étaient là. C'est ce qu'il y a de plus riche et de plus élégant et de plus brillant et de plus tapageur à Paris. Eh bien ! il était clair que la moitié de ces gens-là voyaient pour la première fois *le Mariage de Figaro*. La pièce ne leur a pas déplu, ils se sont amusés. Les conversations de la sortie et dans les entr'actes véritablement extraordinaires : « Bonjour, bonjour. — Est-ce que vous aviez vu cela ? — Jamais de la vie. — Ce n'est pas ennuyeux du tout. — C'est

(1) Émile Perrin, administrateur de la Comédie-Française de 1871 à 1885.

même très amusant. — Et il y a de l'esprit. C'est drôle. — Il y a un tas de vieilles pièces très amusantes ici, on ne se doute pas de ça. Ainsi l'autre jour on jouait *le Mariage forcé*. — *Le Mariage forcé*, je n'ai jamais vu ça. — Eh bien ! ça vaut la peine d'être vu. — Vraiment? — Oui, je vous assure. — C'est que le vieux répertoire, c'est bien usé, je me méfie. — Vous avez tort, mon cher, vous avez tort... »

25 *février*. — Rencontré Labiche hier. Il avait assisté samedi à la conférence du docteur Favre (1) sur les hommes du théâtre d'Alexandre Dumas. « Il n'y a rien de plus curieux, dit Labiche. Cet homme est éloquent et dit avec une certaine originalité des choses énormes, des choses folles. Il parle une langue particulière, biblique, mystique et sadique. Il prêche une morale d'une espèce toute nouvelle et qui pourrait s'appeler la morale indécente.

Voici une de ses phrases : « La femme est une empreinte, l'homme est un témoignage. L'empreinte est toujours prête à recevoir le témoignage. Si l'homme est viril et vigoureux, la femme est satisfaite, mais si l'homme est débile ou indélicat, s'il ne peut témoigner ou s'il porte au dehors ses témoignages, la femme replie ses ailes, se voile dans l'attente. Si la femme est pure et chaste, elle se résigne, elle devient de temple ne pouvant être de foyer, mais si elle n'est ni pure ni chaste, elle devient de rue, elle fait campagne. On fait cette remarque : « Tous les hommes sont bêtes dans le théâtre de Dumas. » Oui, ils sont bêtes, et c'est pour cela qu'ils sont

(1) Le docteur Favre (1827-1916) avait beaucoup d'énergie intellectuelle et d'avenir dans l'esprit. Sa thèse de doctorat, soutenue avec éclat en 1853, avait pour objet les infections de l'appendice, qu'il était le premier à déceler. Il publia, en 1856, les deux volumes de son *Développement de la philosophie sériaire*, remarquable essai de philosophie naturelle. Son attention se fixa ensuite sur les problèmes de l'homme intérieur, et, considérant la Bible comme le recueil authentique de l'humanité religieuse, il écrivit et publia, en 1872, *la Bible, les Trois Testaments, examen méthodique, fonctionnel, distributif et pratique* (in-4°, 715 pages), dédié à Dumas en témoignage de leur communauté de vues. A partir de 1876, le docteur Favre vécut presque constamment éloigné de Paris. En 1888, il publia *Balzac et le temps présent*. Il était, à cette époque, en relation avec Édouard Drumont qui l'écoutait volontiers, et disait à son sujet : « Diamant quand il parle, charbon quand il écrit. » Jugement qui donne une haute idée de la parole du docteur Favre et rabaisse injustement ses écrits. On lira avec intérêt, sur le docteur Favre, l'étude publiée par M. Ernest d'Hauterive dans *le Correspondan* du 25 février 1927.

admirables. Ils sont vrais et ressemblants. Dumas nous montre les hommes tels qu'ils sont. Et quoi de plus bête ? Un homme voit une femme, il la trouve jolie ; que fait-il, l'imbécile ? Il se met à l'aimer. Ce n'est rien encore. Il va plus loin. Il se met à l'épouser. C'est le comble de la bêtise. Il ne faut pas aimer la femme. Il faut la subjuguer, la dominer, la dompter. La femme d'ailleurs se plaît à être domptée. Elle méprise l'homme qui l'aime. Elle aime l'homme qui la dompte. Donc n'aimons pas, domptons... »

« Et cela va ainsi pendant une heure et demie, continue Labiche, devant un public effaré, stupéfait, qui se casse la tête, car la moitié de toutes ces choses profondes sont parfaitement incompréhensibles. Il n'est pas d'ailleurs toujours aimable pour Alexandre Dumas fils ; c'est un terrible ami que M. Favre. Toutes ces comédies charmantes et puissantes que nous avons applaudies, M. Favre les refait à sa manière, y voit des choses dont vous ni moi ne nous serions jamais doutés, par des interprétations qui déroutent. L'esprit de Dumas, sa puissance d'observation, son éloquence vivante et gaie, les qualités faciles et françaises de ce grand talent, tout cela n'est rien, rien, rien. M. Favre cherche l'apôtre, dégage l'apôtre et réussit à rendre presque ridicule un homme aimé et admiré de tous. »

AIMÉE DESCLÉE

15 *mars*. — Hier à la Commission, Dumas fatigué bâillait, se mettant la tête dans les mains. « Je suis éreinté, dit-il, j'ai dîné en ville hier ; assommants, ces dîners de deux heures entre deux femmes du monde qui se relaient pour me dire avec des grimaces : « Ah ! monsieur Dumas, pourquoi en voulez-vous tant aux femmes ? » J'ai toujours envie de leur répondre : « Parce que ça m'embête de dîner à côté d'elles. »

A cette même Commission hier nous recevons notre avertissement pour les contributions. C'était le premier, — le blanc, — Dumas dit : « Je pense qu'on attendra le rose pour payer. » (Le rose, c'est la troisième sommation, celle avec les frais.) On se récrie... Pourquoi attendre le rose? « Ah ! mon Dieu, répond Dumas, c'est que moi, j'attends toujours le rose; j'ai

été habitué à ça dans la maison paternelle ; cela me rappelle mon enfance. »

A cette même Commission, on se met à parler de Desclée. « A-t-elle de l'esprit ? demande Maquet. — Beaucoup d'esprit », répond Dumas. Et il se met à faire de verve un portrait de Desclée. J'avais par hasard la plume à la main. Je me rappelle mon ancien métier du Corps législatif. J'écris. Et ce qui suit est de la sténographie :

« Elle est arrivée à faire de sa nature réelle et de sa nature factice une troisième nature. C'est un mélange curieux de sincérité et de ruse, de naïveté et de rouerie. Elle n'avait d'abord aucun talent. Elle a joué *le Demi-Monde*. Molle, flasque, incolore, n'importe qui, n'importe quoi. Il y a de cela une quinzaine d'années. Elle part, joue à l'étranger. Personne n'y pensait plus. Je la retrouve à Bruxelles. Je suis frappé par l'étrangeté de ce talent. Montigny ne voulait pas l'engager. Je la lui impose. Il la prend à 6 000 francs par an. Elle reprend *Diane de Lys*. Elle joue *Froufrou*. La voilà au premier rang. Et ravie, probablement ? Pas du tout. Ce qui est effrayant chez cette fille, c'est qu'elle n'a aucun amour de son art. C'est une créature morte dont il faut faire des évocations. On l'a tirée de son tombeau, on la traîne sur la scène. Si elle se ranime, c'est avec une violence terrible. Elle est galvanisée. Si elle ne se ranime pas, elle ne donne rien, absolument rien. Il y a des choses mortes dans son jeu à côté de choses admirables. Elle est nulle ou sublime. Elle est olivâtre. Elle est verdâtre. Elle n'a pas de sang dans les veines. Absolument insensible au froid. L'habitude de la tombe. Elle sort de scène en sueur, monte dans sa loge, ouvre sa fenêtre, se met à demi nue. On met son chapeau, on s'enfonce dans son paletot. On lui dit : « Vous êtes folle, vous vous tuerez... » Se tuer... Ah bien! oui... C'est déjà fait... Elle reste devant la fenêtre, dans un courant d'air glacé... C'est une Étrusque... Elle est morte depuis quatre mille ans. Elle a des poses d'Étrusque quand elle ne se surveille pas ; les jambes de ci, de là, raides, à angle droit avec le corps. »

Tout cela, je le répète, est de la sténographie.

(1) Auguste Maquet. Collabora avec Alexandre Dumas père pour son théâtre et aussi pour ses romans parmi lesquels *les Trois Mousquetaires*.

16 *mars.* — Dumas, ce matin, à plusieurs reprises dans la conversation, me dit : « Vous qui êtes un Saturnien... Vous un Saturnien... vous autres Saturniens... » Il y a bien des choses peu claires dans la conversation de Dumas. Et lui demander l'explication de tout est difficile. Cependant à la longue, j'ai été intrigué par ce *Saturnien* et je lui ai dit : « Voilà trois ou quatre fois que vous m'appelez *Saturnien*, qu'est-ce que c'est que ça ? — Vous ne savez pas ce que c'est qu'un Saturnien ? — Je ne m'en doute pas. — C'est une expression de la cabale. Étudiez donc un peu ces choses-là. — Je n'ai aucun goût pour la cabale. Expliquez-moi seulement ce que c'est qu'un Saturnien. — Eh bien ! vous êtes né sous l'influence de Saturne. — C'est-à-dire ? — C'est-à-dire que vous êtes un esprit mélancolique et froid, insensible aux plaisirs de la table, etc. » Et il a continué : « Meilhac était né sous l'influence de Mercure et de Vénus... Celui-ci sous l'influence de Diane et de la lune... — Et votre père? lui dis-je. — Mon père, il est né sous toutes les influences. »

Voilà où le vrai Dumas reparaît et persiste, de ces mots charmants, nets, à l'emporte-pièce et qui n'ont rien de cabalistique.

DUMAS FILS ET THIERS

23 *mars.* — Rencontré Dumas hier au mariage de Marguerite. Sortons ensemble de l'église et flânons pendant deux heures. Dumas un peu remis de sa secousse de *la Femme de Claude*, songeant à travailler, parlant de se déplacer, de quitter le Gymnase pour le Théâtre Français. Il aura bien raison. Il a cinq actes en tête, avec des parties franchement gaies, du pittoresque dans les décors et dans les milieux. Je lui ai beaucoup conseillé de travailler, de faire une pièce sans monstres et sans étrangetés. Dumas commence, je crois, à se guérir de sa maladie, qui était son médecin. Qu'il envoie donc au diable ce docteur Favre et qu'il redevienne lui-même, c'est-à-dire le premier d'entre nous, le plus capable de faire au théâtre des choses vraiment originales et vraiment modernes. En rôdant, nous entrons à l'Hôtel des Ventes. Exposition de la galerie d'Espagnac. Une vaste collection de faux Raphaël, de faux Tintoret, de faux Hobbema, de faux

Dominique... Grand brouhaha dans la salle. C'était M. Thiers, précédé par Haro, l'expert, et suivi par un capitaine de cavalerie. Fort engraissé, M. Thiers, et fort épanoui. Le voilà tout à fait remis de l'alerte Barodet (1). On lui a expliqué que cette élection n'était pas dirigée contre lui, mais contre la Chambre. Cela était doux à croire. Il l'a cru. Fort bien. On lui a dit : « Le bateau penche à gauche, ne vous rejetez pas à droite, restez à gauche. » Il restera à gauche. Il chavirera à gauche. Il aperçoit Dumas. Poignée de mains. Je dis à Dumas : « Vous le connaissez donc ? » Dumas m'avait répété cinquante fois : « Je n'ai jamais vu M. Thiers. » Il me répond : « Vu une fois, une seule, après ma brochure. J'y avais mis cette phrase : *Je parle de tout avec une entière liberté d'esprit, car je n'ai jamais rien demandé et je ne demanderai jamais rien à M. Thiers.* Un mois après la brochure parue, un de mes amis tombe chez moi. Brave garçon, mais un peu toqué, un peu exalté. Il s'était mêlé aux affaires de la Commune. Il avait chez lui caché un membre de la Commune. Voulait un sauf-conduit. « Demandez cela à M. Thiers. » Fort bien, allons... Partons... Arrivons à Versailles. Dumas fait passer sa carte. Reçu tout de suite. « Je ne sais pas, dit-il à Thiers, le nom de ce membre de la Commune, je ne veux pas le savoir. Cela ne me regarde pas. » Thiers emmène l'ami de Dumas dans l'embrasure d'une fenêtre. Puis reviennent, et Thiers dit à Dumas (voici le mot historique) : « Je vais envoyer votre ami chez Barthélemy Saint-Hilaire... C'est un ange, Barthélemy, c'est un ange... On fera partir ce monsieur. Qu'ils s'en aillent ! qu'ils s'en aillent tous de France ! Il aurait fallu les fusiller dans les huit jours qui ont suivi la prise de Paris. Maintenant nous en avons trop, nous ne savons plus qu'en faire. Qu'ils s'en aillent ! Qu'ils s'en aillent ! Barthélemy vous arrangera cela. C'est un ange, Barthélemy, c'est un ange. »

6 *mai*. — Dîner hier chez Magny avec Mme Sand, Alexandre Dumas, Renan, Meilhac, Marchal (le peintre), Michel Lévy, Noël Parfait (le député) et Edmond Plauchut, le voyageur, grand ami de Mme Sand. Dîner charmant. Je n'avais jamais

(1) Le 25 avril, le radical Barodet avait été élu député de Paris, contre le républicain modéré Charles de Rémusat, ami de Thiers.

fait que rencontrer Mme Sand. Cette fois je l'ai vue; nous lui avons parlé d'Hortense Allart, des *Enchantements de Prudence*. Elle n'avait pas la clef de tous les noms. Mme Sand a peu parlé. Elle écoute attentivement, ne comprend pas facilement les choses trop spirituelles, trop parisiennes. Dumas a été hier soir très gai, très brillant... Bien des choses dites par lui étonnaient Mme Sand. Elle ne comprenait pas pourquoi cela faisait tant d'effet sur nous. En revanche, deux, trois détestables calembours l'ont ravie. Renan fait également une drôle de figure quand la conversation prend un tour trop parisien. Il cherche à comprendre, ne comprend pas tout. Plus sensible cependant à l'esprit que Mme Sand. Et cherchant toujours à comprendre. Elle, à certains moments, renonçant. Elle nous regardait d'un air ahuri. Qu'est-ce qu'ils disent, mon Dieu! qu'est-ce qu'ils disent? Elle a mangé d'un gros appétit de femme et, avant la fin du dîner, a commencé à fumer ses cigarettes.

Raconté par Dumas ce mot charmant. Après 48, on jouait *Cléopâtre* de Mme de Girardin au Théâtre Français. Girardin à ce moment était fort républicain. Une femme du monde voit *Cléopâtre*, et le lendemain dit :

— Elle est abominable, la pièce de cette républicaine. Cette Cléopâtre est une reine. Elle a un amant et cet amant, savez-vous comment l'auteur l'appelle : Antoine, comme mon cocher.

7 *mai*. — Hier, deux comédies admirables, deux monologues l'un par Dupuis, l'autre par Desclée. Dupuis chez moi dans la journée. Il était venu pour *la Vie parisienne*. Je l'ai décidé à jouer le rôle de Hyacinthe, le baron de Gondremark. Après quoi il se met à bavarder et me raconte ses aventures pendant la Commune. Les conférences avec Decorte et Raoul Rigault, son départ de Paris, ses démêlés avec des gardes nationaux. C'est la vie même. Il fait agir et parler tous ces gens-là. On les entend, on les voit. Toutes ces choses seraient à noter, mais le temps, le temps, le temps...

Et Desclée le soir, après dîner, chez Marguery, le restaurant du Gymnase. Nous étions là cinq : Meilhac, Henry Miraut, Desclée, la belle Angelo et moi. Angelo, qui jouait

dans *Andréa*, était venue entre le premier et le troisième acte, en peignoir, avec sa perruque rousse, maquillée. Desclée parlait ; elle nous racontait comme quoi l'année dernière, en plein succès de *la Princesse Georges*, — le jour de la soixantième représentation, — n'ayant plus le sou, elle était allée engager un cachemire au Mont-de-Piété, comme quoi elle avait attendu sur le banc de bois dans le petit bureau, comme quoi elle avait signé de son nom Aimée Desclée sur le registre... Elle nous a fait ce récit avec un mouvement, un entrain incomparables. Cela dépasse tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend au théâtre.

Mme de Girardin entrait au Théâtre Français au bras d'Alexandre Dumas fils. Elle s'arrête devant la statue de Voltaire. « Savez-vous ce qu'il se dit à lui-même? — Non, répond Dumas. — Eh bien! il se dit : Allez, mes enfants, allez, vous aurez beau faire, vous ne ferez rien d'aussi mauvais que *Zaïre*. »

Chez un grand banquier. X... arrive, dit au banquier : « Combien me prendrez-vous pour telle opération ? — Attendez. » Le banquier sonne. Descend un commis. Le banquier, en hollandais, dit à mi-voix : « Combien faut-il prendre ? » Le commis répond, en hollandais : « Six ou sept pour cent. » Le banquier alors dit en français à X... : « *Ça vus cutera touze bour cent.* » — Mon Dieu ! je dois vous amuser, je sais le hollandais, et j'ai entendu. — Ah ! *bucre de varceur*, vous savez le hollandais ? Eh bien ! alors, *ça vus cutera neuf bour cent.* »

— Hier, au Palais Royal, Mlles Z. et X. causent au foyer. « Tiens, c'est nouveau cette bague-là ? — Oui, c'est d'hier. — Qu'est-ce qui t'a donné ?... — Mon époux. — C'était ta fête ? — Non. — Il avait gagné au baccarat ? — Non. — Sans motif, alors ? — Il y avait un motif. — Lequel ? — Je l'avais trompé. — Qu'est-ce que tu me racontes ? — La vérité. Ma chère, de temps en temps (ça me paraît si drôle d'être fidèle toute l'année !), de temps en temps je fais une expérience... Ça ne me réussit jamais... Je me dis : « Allons, Paul vaut encore mieux que cela... » Alors, après, je suis ennuyée, j'ai quelque chose qui me chiffonne. Je me dis : « J'ai fait une

chose bête et vilaine. Ce pauvre petit Paul est si gentil, si confiant, il me donne tant d'argent ! » J'ai des remords. Je rentre, je suis très bonne avec lui, je le caline, je l'embrasse, et lui il me donne un bibelot. Ça n'a jamais manqué chaque jour que je l'ai trompé. — C'est moi qui le tromperais tous les jours ! — Oh ! ça s'userait ! »

Curé de campagne chez Mme H... B... On se met à table. Fait passer Château Yquem. Il n'en avait jamais bu et après un joli claquement de langue : « Mâtin, voilà un petit vin avec lequel j'aimerais dire la messe. »

Mme A... partageait avec Mme B... une loge aux mardis du Théâtre Français. « Pauvre Mme B..., disait-elle, elle n'a pas eu de bonheur ; elle tombait toujours sur du Molière, tandis que nous avons eu beaucoup de pièces nouvelles. »

21 *mai*. — Devons lire samedi 24 *Adrienne* (1) au comité du Théâtre Français. La pièce est agréable je crois. Il y a cependant un côté dangereux, — le côté *amour* du vieillard, — mais ce qui fait le péril de la pièce en fera l'originalité après l'événement, si succès il y a.

27 *mai*. — M. Thiers renversé, Mac Mahon président de la République. Calme complet. Ministère de Broglie... Trois francs de hausse... Tout cela depuis samedi soir. La partie a été jouée par la droite avec une vigueur et une précision rares. Trois séances samedi. La première pour écouter M. Thiers. La seconde pour le renverser sans prendre même la peine de lui répondre. La troisième pour le remplacer. Et le tour était fait.

LUDOVIC HALÉVY.

(*A suivre.*)

(1) *Adrienne* est devenue *l'Été de la Saint-Martin*, toujours au répertoire.

VISITE A M. MOTTA

PRÉSIDENT DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE

Un caractère, si harmonieux dans sa ligne, si fidèle à lui-même et à sa foi, si parfaitement adapté à la situation qu'il occupe, qu'au premier instant on hésite à l'enfermer dans le cadre trop étroit d'une chronologie conventionnelle. Car, l'aventure dans la vie de M. Giuseppe Motta semble avoir été, avant tout, intérieure : la course fervente d'une âme éprise de beauté, à la poursuite d'un idéal.

Et pourtant, que de chemin parcouru depuis le moment où, petit garçon aux yeux ardents, le nez collé à la vitre de la grande salle de l'Hôtel de la Poste d'Airolo, — dont sa famille était propriétaire, — il guettait l'arrivée de la lourde diligence descendant du Saint-Gothard ! Là-haut, vers le nord, il apercevait la masse inquiétante du mont dont les aigles, l'avalanche et la tempête peuplaient la solitude glacée de légendes merveilleuses; était-ce le même qui, au matin, quand tout le bleu de l'air se reflétait sur sa blancheur, paraissait parfois si léger, si aérien, qu'on l'eût pris pour un des contreforts du ciel ?

Juché sur le siège, à côté d'un des postillons de son père, — Sigismond Motta, maire d'Airolo, était également un des concessionnaires de l'important service de poste entre l'hospice du col et le village, — sa petite main serrée sur la grosse rêne de cuir bouilli, Giuseppe avait plus d'une fois gravi la route abrupte que Cagliostro, Gœthe, Wagner, Liszt et tant d'autres pèlerins illustres ou obscurs, avaient suivie pour se rendre en Italie. Et des hauteurs du col, l'enfant avait deviné, à travers la brume montant avec la nuit, cette parcelle encore

Inconnue de sa patrie, berceau de la Suisse primitive, pleine de lacs, de forêts, de pâturages, dont sa grand mère paternelle, originaire du canton d'Uri, l'entretenait, le soir, à la veillée. Savait-il, alors, que le jour viendrait quand, de cette autre Suisse, où l'on parlait une langue différente de la sienne, on l'appellerait pour tenir, de sa main ferme, les rênes du gouvernement fédéral ?

Première enfance marquée par l'atmosphère traditionaliste, laborieuse et croyante du milieu familial ; vie rude, austère, frugale, malgré l'aisance relative. Les fêtes étaient celles de l'Église catholique, et aussi, ces jours de tardif printemps où, la neige ayant fondu sur les hauteurs, les convois de voyageurs recommençaient à sillonner la route du col en voitures et non plus en traîneaux.

Deux événements assombrirent cette période : la mort d'un père vénéré en 1883, et l'incendie, en 1877, du village dont toutes les maisons brûlèrent, sauf celle des Motta, construite en pierres, et l'église. Puis, ce furent les travaux pour le percement du tunnel du Saint-Gothard. L'orifice se trouvait aux portes d'Airolo ; chantier captivant pour un petit garçon plein de vitalité. Le chemin de fer allait supplanter les vieilles diligences ; le relais de poste ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Oui, mais le Saint-Gothard, ce nœud fatidique de l'Europe, dressé comme une barrière infranchissable à la croisée des races, des langues et des cultures du monde occidental, cessant de diviser, de séparer, allait désormais devenir le lien fécond entre le midi et le septentrion.

Premières années d'études aux écoles primaires d'Airolo et de Bellinzona, puis au gymnase, chez les prêtres du Pontificio Collegio, à Ascona. Ce furent ensuite les semestres au Lycée supérieur de Fribourg et à l'Université, récemment fondée (1889), de cette ville. Mais « désireux de pénétrer le génie de la langue de Gœthe », Giuseppe Motta partit pour l'Allemagne, Munich, Heidelberg. En avril 1893, il obtenait le titre de docteur en droit, avec la mention *summa cum laude* de l'Université de Heidelberg.

Évoquant sa vie d'étudiant, le Président me disait : « J'ai surtout beaucoup travaillé. Mes distractions étaient le théâtre et les concerts ; je n'en ai pas recherché d'autres. Je n'en ai pas de mérite ; la nature m'a fait ainsi, elle m'a

doué de sobriété. En revanche, j'étais, et suis resté, un grand marcheur. La plupart de mes examens, je les ai préparés en me promenant. J'aime la nature ; je l'ai toujours passionnément aimée et, plus j'avance en âge, plus ce sentiment grandit en moi, mêlé d'émerveillement et de reconnaissance. N'est-elle pas la consolatrice par excellence, et la plus belle des amies ? »

LES ÉTAPES DE LA VIE POLITIQUE

Rentré au pays à vingt et un ans, Giuseppe Motta fit son stage chez un oncle maternel, l'avocat Giovanni Dazzoni, bienfaiteur du bourg de Faido. Deux années après, en 1895, il ouvrait une étude à Airolo et faisait d'emblée ses premiers pas dans la vie politique du canton du Tessin.

« A cette époque, les luttes partisanes étaient à leur comble, me disait-il, parlant de ses débuts. Tout jeune homme, dès qu'il le pouvait, s'inscrivait à un parti et épousait une cause politique. Quelques années auparavant, en 1890, il y avait même eu une sorte de révolution à Bellinzona, où les radicaux avaient cherché, par la violence, à renverser les conservateurs. L'un d'eux, Luigi Rossi, avait été tué. Depuis lors, l'animosité et la passion minaient les forces vives du pays. Était-ce admissible ? Nous avions mieux à faire qu'à nous combattre. Nous devions au contraire chercher à nous unir pour développer notre canton, l'adapter à la vie moderne, le rendre égal aux autres cantons. Pour cela, nous avions besoin de calme, de paix intérieure, de compréhension réciproque. Et c'est pourquoi, dès ce moment, j'ai tendu de toutes mes forces à apaiser les dissensions, à rapprocher les partis. Non sans passion, je l'avoue, mais avec tout le feu, toute la ferveur de la jeunesse. Je voulais arriver à ce que chacun respectât dans l'autre, le bon citoyen... car nous étions tous de bons citoyens, de vrais patriotes... »

Élu député au Grand Conseil tessinois en 1895, — il devait y siéger jusqu'à sa nomination au Conseil fédéral, — il devenait, dès 1896, un des chefs du parti conservateur. Trois ans plus tard, celui-ci l'envoyait siéger au Conseil national. Grâce à son influence modératrice, à cette volonté d'entente, ferme et courtoise, qui déjà caractérisait sa

démarche politique, le jeune chef sut, alors, faire cesser l'opposition systématique de son parti au gouvernement et créer un esprit de collaboration à l'intérieur de son canton.

Le résultat de ce constant effort de conciliation ne devait pas tarder à se manifester. En effet, lorsqu'en 1911, on apprit, au Tessin, la vacance qui venait de se produire au sein du Conseil fédéral, il y eut, dans le pays entier, comme une vague de fond pour le faire nommer en remplacement du conseiller Schobinger. Partisans et adversaires s'unirent en un même élan pour mener à bien cette campagne. Le 14 décembre 1911, il était élu par 181 voix sur 183.

Pour se rendre compte de ce que représente exactement la charge de conseiller fédéral, une digression est nécessaire : « Le Conseil fédéral est élu par l'Assemblée fédérale, elle-même composée du Conseil des États représentant les cantons à raison de deux députés pour chacun, et du Conseil national représentant le peuple dans son ensemble à raison d'un député par 22 500 habitants. Élu pour quatre ans, le Conseil fédéral ne peut être renversé par l'Assemblée ; de son côté, il ne peut dissoudre celle-ci. Pratiquement inamovible, le Conseil fédéral jouit d'un pouvoir quasi absolu. Pouvoir atténué cependant par le jeu de la démocratie directe et le droit de referendum. La volonté d'un conseiller fédéral n'a d'autre limite que celle de ses collègues. Le Conseil est roi lorsqu'il est unanime, et les conseillers sont rois dans leur département. Ce système collégial, essentiellement national dans ses origines, explique l'ascendant moral du Conseil fédéral sur le Parlement. Depuis 1848, la Suisse a eu 61 conseillers fédéraux. Cette stabilité est conforme aux traditions nationales suisses. Le peuple suisse n'a jamais pu admettre que ses magistrats déméritassent. Il les sait honnêtes ; ils font de leur mieux et d'autres feraient de même. La stabilité du Conseil fédéral est conforme au but de l'État qui est de développer et de protéger les biens matériels du peuple. Ses fonctions, en fait, sont celles d'un Conseil d'administration, voué à la solution de problèmes techniques. La préoccupation qui le domine, c'est le bien de l'entreprise. Ce qu'une Assemblée demande à un Conseil d'administration, c'est la vigilance et l'honnêteté. Ce sont des qualités que le Conseil fédéral a toujours possédées à un haut degré. En retour, l'Assemblée

a assuré au Conseil la continuité nécessaire à la bonne gestion d'affaires techniques. » (D'après W. Martin, *Histoire de la Suisse.*)

La législature a une durée de quatre ans, au bout desquels les conseillers fédéraux sont confirmés dans leurs fonctions. Il n'est arrivé qu'une fois, depuis 1848, qu'un conseiller fédéral ne fût pas réélu. A tour de rôle, ils deviennent Président de la Confédération pendant un an. Pour la cinquième fois le conseiller fédéral G. Motta vient d'être nommé Président de la Confédération ; en décembre dernier il a fêté son 65e anniversaire et comptera, en 1937, vingt-cinq ans d'activité au Conseil fédéral !

— Celui qui est élu au Conseil fédéral accepte sa tâche pour la vie, me disait-il lui-même. C'est pourquoi il doit avoir la confiance du pays. Cette stabilité du Gouvernement suisse est moins une résultante de notre Constitution que de nos mœurs politiques. Mais elle exige du conseiller fédéral qu'il renonce à toute autre activité. Son mandat doit être pour lui une vocation, presque un apostolat ; car il sait que toutes ses forces, ses capacités, ses compétences, il ne pourra plus, désormais, les consacrer qu'au service de l'État. Cependant, la notion d'avoir la durée pour soi, de pouvoir compter avec le temps, facilite, en une certaine mesure, notre tâche, puisque nous savons que nous pourrons la mener jusqu'au bout. D'autre part, elle nous donne une plus grande liberté d'action, car nous ne sommes pas tentés, pour conserver notre situation, par certains compromis... En fait, j'estime que le système de gouvernement que nous avons sait tirer plus de bien d'hommes moyens qu'un Gouvernement instable, d'hommes même éminents... »

LE PRÉSIDENT CHEZ LUI

Assis en face de moi dans un des fauteuils de cuir de son cabinet de travail, M. Motta a un sourire très jeune. Derrière les lunettes d'écaille, le regard brun pétille de vivacité et de bonté. A 65 ans, il apparaît comme un homme en pleine vigueur, en plein essor physique et moral. Malgré la moustache et les cheveux blancs, coupés courts, le visage est ferme, sans rides. Le nez aquilin, la narine vibrante, le men-

ton bien modelé, le front haut et large, marquent en même temps l'habitude de la méditation, la sensibilité, la noblesse de caractère, la sérénité, la fermeté et la générosité.

Cet homme inspire la confiance. Il émane de lui une sorte de calme souriant, de bienveillance, qui ne viennent ni de l'amabilité de son accueil, ni de sa parfaite courtoisie, mais bien du plus profond de lui-même, de ce cœur que l'on sent à la fois si humain, si compréhensif, si loyal et si bon. Il me parle de sa carrière avec une tranquille simplicité, comme si celle-ci n'avait pas été son œuvre, le résultat d'un constant effort, d'un travail assidu, d'une discipline quotidienne, de tout un ensemble de qualités solides et positives.

— Oui, j'ai eu beaucoup de chance, beaucoup de bonheur, m'explique-t-il.

— Et ne comptez-vous pour rien votre mérite ?

Il a un sourire indéfinissable où luit une nuance de malice :

— Que savons-nous ? réplique-t-il. Peut-être, dans une certaine mesure, ai-je mérité ma chance... Mais, doser la part de la chance et celle du mérite, dans une vie, est chose bien difficile...

Une des parois de la petite pièce où nous nous trouvons est occupée par la collection complète de la *Revue des Deux Mondes*, depuis 1900. « C'est une publication que j'affectionne, me dit M. Motta. Elle est en même temps si sérieuse et toujours nouvelle. J'ai tant appris à sa lecture !... » Les discours du comte de Mun, ainsi que les classiques français, italiens et allemands, lui font pendant. Dans un angle, un bureau américain ; en face, une radio. Aux murs, des photographies, des diplômes enluminés : docteur *summa cum laude*, docteur *honoris causa*, bourgeoisie d'honneur... Témoignages de gratitude, de confiance, d'amitié.

— Ce seront des souvenirs pour mes enfants ! commente le Président qui a suivi mon regard.

De même que le cabinet de travail, le reste de la petite maison rose aux volets verts de la Bernastrasse, est simple. C'est le cadre harmonieux d'une vie de famille heureuse, unie, claire comme le jour doré d'automne qui entre par les grandes fenêtres. Salon très sobre ; aux murs, quelques toiles de maîtres, le portrait d'une des filles de M. Motta, reli-

gieuse depuis dix ans, les photographies, largement dédicacées, de L. L. S. S. Benoît XV et Pie XI. Salle à manger de noyer ciré ; cuisine aux carreaux blancs et cuivres éclatants, aperçue par la porte entrebâillée. Dans le vestibule, sur l'escalier, un essaim de jeunes filles, — M. Motta a sept filles et trois fils, dont plusieurs mariés, — brunes, châtain, auburn, à la démarche légère, aux visages souriants échangent de joyeux propos dans la langue chantante de Dante. Emilia, Paola, Beatrice, Francesca, Carmela, Matelda... L'une s'occupe du ménage, l'autre fait des études, celle-ci va partir comme assistante sociale au Tessin... Bienveillance et confiance réciproques ; atmosphère bienfaisante et douce qui rayonne autour de ceux qui s'aiment, travaillent et croient en commun.

— Oui, j'ai été béni dans mes enfants ! dit à mi-voix le Président en me ramenant vers son cabinet de travail.

— Et vous parlez italien en famille ?

— Toujours. Autrefois, nous employions le patois du Tessin, mais depuis mon élection au Conseil fédéral et notre installation à Berne, nous avons décidé, ma femme et moi, de ne plus parler que le bon italien. C'est surtout pour nos enfants, pour leur conserver leur italianité. Nous autres Tessinois, nous représentons une minorité dans la Confédération, et nous nous devons de défendre notre langue, nos mœurs, nos traditions... Cependant, au Parlement et à la Société des nations, je ne parle que français, et au Conseil fédéral, le plus fréquemment, allemand.

— N'est-ce pas une extrême fatigue pour vous ?

M. Motta a un petit rire amusé.

— Je ne suis pas un homme facilement fatigable !... Quant à nos langues nationales, j'ai la chance de les savoir toutes trois. C'est à peine si je m'aperçois que je passe de l'une à l'autre. Si, pourtant, je m'en rends compte, aux nuances que je constate dans ma pensée, selon que j'emploie l'allemand, l'italien ou le français ; comme si le génie de ces langues modifiait, en quelque sorte, le processus même de ma pensée.

De fait, si l'on relit le beau recueil des principaux discours prononcés par M. Motta de 1911 à 1931, publiés chacun dans sa langue originale, on est presque étonné de retrouver,

tant l'expression est diverse, — fluide et romantique en italien, classique et pure en français, large et pondérée en allemand, — un même courant profond, celui d'une âme généreuse, essentiellement noble, croyante, fervente, l'âme d'un homme très grand par l'esprit et par la foi qui, sans restriction, s'est consacré au service de son pays et de son Dieu.

Comme nous parlions de religion, M. Motta me dit sa satisfaction de constater, chez les jeunes, un retour vers la foi : « On ne peut rien construire sans tenir compte de l'ineffable, de Dieu. Je crois à la puissance de la foi, de la croyance, bien plus, à sa nécessité pour toute œuvre de vie... Pourquoi Albert de Mun a-t-il été si grand ? C'est qu'il a osé proclamer sa croyance devant les hommes de la Troisième République. Mais, même chez beaucoup de ceux-ci, j'ai l'impression que l'athéisme était plus une attitude qu'une conviction. Je me souviendrai toujours d'une conversation avec Briand, cet esprit si fin. Il me parlait de la guerre et constatait, avec une sorte d'étonnement : « Au début, il nous fallait une enclume, et nous avons eu Joffre. Ensuite, nous avons eu besoin d'un marteau, et Foch s'est trouvé ! Comment expliquer cela ? — Ne croyez-vous donc pas à la Providence ? » lui ai-je demandé. Il a réfléchi un instant, puis il m'a répondu : « Appelez cela comme vous voudrez, mais il y a quelque chose... Certains diraient peut-être : conditions atmosphériques !... Après tout, qu'importe le nom ! »

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Que de souvenirs, de remarques personnelles, de conversations intéressantes, M. Motta a pu collectionner depuis seize ans qu'il est chef de la délégation suisse à la Société des nations ! « Je suis désormais le seul qui soit là depuis le début », constate-t-il avec un sourire un peu mélancolique. Car il a cru, et il croit encore à la Société des nations, de tout son cœur, de tout son idéalisme de « grand Européen », comme l'ont amicalement nommé ses collègues de Genève.

« Je voudrais, messieurs, être de taille à faire passer sur vous, et sur le peuple suisse tout entier, le souffle qui entraîne les grandes décisions et fixe ensuite la destinée... » disait-il

au Conseil national (mars 1920), dans son admirable plaidoyer pour l'entrée de la Suisse dans la Société des nations. Et ailleurs, dans son appel au peuple suisse : « Je sais qu'il faut un peu d'idéalisme pour croire à l'avenir de la Société des nations. Mais quelle grande œuvre a jamais surgi dans le monde sans la foi ? Je suis un idéaliste, parce que je crois en Dieu, à l'humanité et à la patrie... »

Le 15 novembre 1920, en sa qualité de Président de la Confédération suisse, il ouvrait solennellement la première Assemblée de la Société des nations. Du discours, d'une conception politique si noble, d'une inspiration si haute, qu'il prononça alors, nous ne citerons que de brefs passages : « ... Les vainqueurs ne pourront renoncer pour toujours à la collaboration des vaincus. Cette collaboration des uns avec les autres correspond à une nécessité vitale. Les haines sont une malédiction. Les peuples sont très grands lorsqu'ils le sont par la générosité ou par le repentir... La Société des nations vivra. Maintenant déjà il nous serait difficile de concevoir qu'elle n'existe pas, mais il serait puéril de lui demander des miracles. Les individus sont impatients parce qu'ils sont éphémères. Les collectivités évoluent lentement parce que leur durée est sans limite... La Société des nations vivra, parce qu'elle doit être une œuvre de solidarité et d'amour. Représentants illustres de civilisations, de races et de langues diverses, personnages éminents accourus de tous les points du globe, disciples éclairés de toutes les philosophies et croyants sincères de toutes les religions, laissez-moi placer la Cité nouvelle sous la garde de Celui que Dante a nommé dans le vers sublime qui achève et résume son poème sacré : *L'Amor che move il sole et l'altre stelle*... L'amour qui meut le soleil et les autres étoiles. »

Appelé, en 1924, à l'unanimité, à la présidence de la Ve Assemblée, il clôturait la session par ces paroles : « La Société des nations ne serait pas ce qu'elle doit être, si elle n'était aussi une volonté d'élévation morale et de renouveau politique. C'est du renouveau, inspiré par la religion, facilité par la science, soutenu par la Société des nations, que viendra le salut de nos enfants. »

En 1926, il présidait la Commission pour la réforme du Conseil ; la même année, il avait l'honneur de rapporter sur

les trois principales questions à l'ordre du jour de la VIIe Assemblée : l'admission de l'Allemagne, la réforme du Conseil, le mode d'élection des membres non permanents. Dominés par l'esprit de conciliation et le sens de la fraternité humaine, ses discours ont, plus d'une fois, influencé les décisions de l'Assemblée.

Cependant, ce champion de l'universalité de la Société des nations, qui l'autre jour encore me disait qu'il considérait cette universalité comme indispensable à une collaboration internationale efficace, devait, le 17 septembre 1934, obéissant à sa conscience, à sa foi et aux instructions de son Gouvernement, s'élever, de toute la puissance de sa parole, contre l'admission des Soviets dans la Société des nations... « Un régime, un Gouvernement dont la doctrine et la pratique de l'État sont le communisme expansif et militant, remplit-il les conditions nécessaires pour être admis à la Société des nations ?... Ce communisme est dans chaque domaine, religieux, social, moral, politique, économique, la négation la plus radicale de toutes les idées qui sont notre substance et dont nous vivons... Le communisme russe aspire à s'implanter partout. Son but est la révolution mondiale. Sa nature, ses aspirations, sa poussée le mènent à la propagande extérieure... Nous ne pouvons sacrifier un minimum de conformisme moral et politique entre les États, au principe de l'universalité... Nous n'avons pas confiance ; nous ne pouvons pas coopérer dans l'acte qui conférera à la Russie soviétiste un prestige qu'elle n'a pas encore... »

Ceux qui ont eu le douloureux privilège d'assister à cette séance, ne pourront l'oublier. Il y avait dans l'attitude, dans l'accent de cet homme, qui se savait presque seul à défendre son point de vue contre la plupart des nations du monde, quelque chose de poignant et de magnifique qui, peut-être, ne sera jamais répété. C'était la voix de toutes les plus nobles traditions de l'esprit et du cœur, de ces traditions d'ordre, de loyauté, de respect individuel, sur lesquels ont été construits nos foyers, nos patries, qui tentait un dernier et vain appel. A ce moment-là, tous l'ont si bien senti que, lorsqu'il eut fini de parler, l'Assemblée entière l'acclama. Après quoi, tournant une des pages de l'histoire du monde, cette même assemblée vota, par 38 voix contre 3 (Suisse, Portugal, Pays-

Bas), et 7 abstentions, l'admission des Républiques soviétiques socialistes dans la Société des nations.

Comme je parlais de ce discours à M. Motta, il me dit :

— Le matin du jour où je devais le prononcer, j'en ai envoyé une copie à ma femme, lui exprimant ma conviction que ce serait le plus important discours de ma carrière jusqu'à ce jour, et de toute ma vie... Cependant mon isolement était plus apparent que réel, car, en m'opposant à l'entrée des Soviets dans la Société des nations, je savais exprimer le sentiment des minorités de tous les pays qui voteraient pour leur admission. »

L'HOMME ET L'ORATEUR

M. Motta a été, plus d'une fois, accusé de faire trop constamment vibrer la corde sentimentale dans ses discours. A cela, il a répondu avec esprit : « Oui, c'est vrai que chez moi le cœur est prompt à s'émouvoir ; mais soyez convaincu que ce n'est pas au détriment de la raison, car si le soleil de l'Italie voisine a éclairé mon berceau, mon front a été baigné par l'eau glacée des torrents de nos Alpes. »

En effet, peu d'orateurs possèdent, au même degré que lui, ce don de persuader, de convaincre et d'émouvoir, à la fois par l'argument du cœur et celui de l'esprit. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, s'il reste toujours d'une courtoisie et d'une loyauté parfaites à l'égard de l'adversaire, M. Motta sait se montrer ferme, à l'occasion même dur. Formé par vingt ans de pratique juridique, et vingt-cinq ans d'expérience politique, ayant, sans interruption, occupé le pouvoir pendant une des périodes les plus critiques de l'histoire du monde (1912-1919, chef du Département des finances et des douanes; depuis 1920, chef du Département politique de la Confédération suisse), appelé à traiter des problèmes particulièrement difficiles et délicats (question des zones, question russe à la suite de l'assassinat de Worowsky, etc...), il a toujours su mettre au service de ses convictions et de son pays, sa logique impeccable et les ressources universelles de sa culture.

Sans nous arrêter au détail de son action dans la politique intérieure, comme dans la politique étrangère, de la

Confédération suisse, notons cependant que, grâce à cette volonté d'aboutir et de concilier qui le caractérise, il a facilité, dans une large mesure, la solution de graves problèmes intérieurs, élargi et consolidé les liens qui unissent la Suisse aux autres nations, affermi le prestige de sa patrie et la conception de la neutralité armée de celle-ci.

Depuis quarante-cinq ans, le rôle de cet homme a été de parler ; de parler pour défendre, pour expliquer, concilier, apaiser, encourager, éclairer, stimuler ; à la barre du tribunal, au Grand Conseil de son canton, à la tribune du Parlement, à la table du Conseil fédéral, à la Société des nations, — sans mentionner les fêtes fédérales ou cantonales, de chant, de tir, de gymnastique, les inaugurations, commémorations, célébrations patriotiques, banquets, etc., — il s'est adressé à tous les publics. Et chaque fois, il a su trouver le mot juste, l'argument qui porte, la parole qui émeut, qui exalte. Chaque fois, aussi, on le retrouve lui-même, adapté pourtant aux problèmes ou aux circonstances du moment, mais dominant de haut son sujet, toujours clair, précis, mesuré, convaincant par la force même de sa conviction, émouvant par la sincérité de son élan, tour à tour réaliste ou poète, toujours loyal, toujours fidèle à son pays, à son idéal, à sa religion.

S'il fallait caractériser M. Motta d'un seul terme, je choisirais celui d'*humain*. Chez lui, l'homme est plus grand que le politicien, et c'est justement ce qui donne tant de grandeur au politicien qu'il est. Sa méthode de vie est : discipline intérieure, bonne volonté, harmonie avec soi-même et avec les autres. Quant au pouvoir, il ne semble représenter pour lui qu'un moyen de servir, mieux et davantage, ses compatriotes, son pays, et même l'humanité. Ne disait-il pas un jour : « Nous nous mouvons ici dans trois cercles concentriques qui se nourrissent à une racine commune. Est bon citoyen suisse celui qui sait d'abord être bon citoyen de son canton ; comme n'est bon citoyen de l'humanité que le Suisse qui sait d'abord être bon citoyen de l'Helvétie ! »

Cette phrase n'éclaire-t-elle pas la marche ascendante de cet homme qui, tout en restant le loyal défenseur de la minorité politique, religieuse et ethnique qu'il représente au sein du Gouvernement fédéral, a su devenir un des apôtres les

plus ardents de la patrie helvétique, un champion respecté de la Société des nations ?

« Notre vocation providentielle, une de nos raisons d'être les plus profondes, l'idéal auquel nous voulons nous vouer et dont le culte assurera notre durée à travers les siècles, consistent précisément à faire collaborer, par un régime de démocratie directe et de liberté disciplinée, plusieurs civilisations associées dans une Confédération où chacune, séparément, conserve et développe son génie propre et où toutes, réunies, échangent, grâce à une pensée d'État commune, ce qu'il y a en elles de supérieur, d'universel et d'éternellement humain. » Si ces paroles peuvent, en quelque sorte, résumer la profession de foi politique du Président Motta, leur sens ne prendra sa signification complète que si on les place sur le plan de l'amour et de la compréhension réciproques. « Aimer et comprendre sont, en réalité, deux mouvements inséparables de l'esprit, car, si l'esprit qui aime s'appelle le cœur, et l'esprit qui comprend, l'intelligence, nous savons tous, par l'expérience quotidienne, que l'intelligence sans le cœur est stérile et que le cœur sans l'intelligence est aveugle. »

Le privilège de M. Motta, puisqu'il n'aime pas qu'on parle de son mérite, est d'avoir su prouver qu'il possédait, et l'intelligence, et le cœur.

Pour terminer, je voudrais rappeler les paroles dont s'est servi le Président Motta pour définir les sentiments de son pays à l'égard de la France : « Nous aimons la France. En l'aimant, nous aimons comme une partie de nous-mêmes. Le Suisse alémanique n'en juge pas autrement que le Suisse italien ou le Suisse romand. Nous aimons dans la France, la douceur de son visage et le libre accueil de ses enfants ; mais nous aimons surtout en elle son goût des idées générales, sa passion des inventions et des découvertes, sa pensée précise et claire, son amour héroïque du sol ancestral et sa foi dans les destinées humaines, en un mot, sa spiritualité. »

Pareil hommage ne méritait-il pas d'être cité ?

VÉRAX.

TERRE DE PERSONNE

I

— Crois-tu que nous allons voir les buffles ? dit l'homme blanc à son porte-fusil au moment de quitter la savane et de pénétrer dans la forêt plus dense.

— Si c'est notre chance, nous les trouverons ! répondit le noir.

Et ils continuèrent de fouler le sol rougeâtre sur lequel étaient marquées les traces des gros ruminants. Lui, le blanc, allait à grandes enjambées, car la nature l'avait fait haut et de forte carrure. Le noir suivait à pas rapides : il était petit, sec, planté sur des mollets maigres et des pieds inusables.

Il y avait deux heures qu'ils marchaient ainsi à travers le territoire désolé qui sépare les montagnes du nord du Togo et du Dahomey et les plaines basses de la Côte. Autrefois, ces terres à peine ondulées nourrissaient des tribus d'hommes simples, grands, solides et nus, qui ne cherchaient noise à personne. Les gens de la Côte, cupides et rusés, les razziaient périodiquement pour les vendre comme esclaves aux voiliers brésiliens contre des armes, de la poudre, du plomb et de l'alcool. Un jour, les bons sauvages s'enfuirent dans les montagnes, laissant entre eux et les côtiers une bande de cent cinquante kilomètres complètement vide. Aujourd'hui, les hommes nus reviennent tout doucement, par petits paquets, se grouper le long du rail à mesure que l'acier pacifique progresse à travers cette « terre de personne ».

C'est sur cette terre à peu près vidée de ses habitants, tantôt incendiée par les gens du Nord et du Sud, tantôt revigorée par les pluies d'hivernage, occupée ou dominée sans conteste par toutes les bêtes peu curieuses de l'homme, que le jeune Albert Gaulmin et son boy avançaient, le fusil sur l'épaule, sans qu'ils eussent une idée bien précise de leur position.

On le lui avait bien dit. On en avait même discuté avec lui, le soir, au Cercle, devant des apéritifs vraiment glacés, avec de la glace que fournissait une petite machine à moteur nouvellement arrivée au campement. Peut-être à cause de ces apéritifs le jeune homme s'entêta-t-il dans son idée et se crut-il plus malin que les camarades, plus malin surtout que les anciens de l'escale. Je crois plutôt que les jeunes coloniaux subissent la loi générale et que l'expérience des aînés ne compte guère à leurs yeux éblouis et pleins d'audace.

Je ne suis pas ici pour critiquer leur point de vue. Il s'agit plutôt de ce qui arriva à ce jeune Gaulmin, employé aux Travaux neufs de la voie ferrée qui remontait dans les terres. Il arrivait de Lyon, ville qui fournit beaucoup de coloniaux, et de bonne qualité, était amateur de sports et surtout de football. Et c'est parce qu'il venait de Lyon qu'il n'acceptait guère de recevoir des leçons de gens issus de Paris, un tantinet prétentieux, ou de Toulouse, de Bordeaux et autres pays du Midi aussi fertiles en paroles qu'ardents au travail. Car le régionalisme sévit là-bas presque autant que la loi de l'ancienneté ou l'écart des générations.

Donc, le jeune Albert Gaulmin, pour faire comme ses camarades et même mieux qu'eux, chassait le dimanche et les jours fériés. Les fusils des Européens n'avaient guère de concurrents depuis qu'on avait enlevé les leurs aux guerriers du Nord et aux riverains de l'océan. Quant aux vrais sauvages que regroupait le double rail d'acier, ils ne possédaient guère d'autres armes que des massues, des arcs et des flèches. Ces gens simplifient volontiers l'existence ; et s'ils cultivent la terre, ce n'est réellement pas pour acheter des armes de luxe, encore moins pour se payer des parfums, comme les Ouolofs du Sénégal, car ils se complaisent dans leur propre

odeur, si forte qu'elle peut écarter à longue distance un troupeau de buffles ou d'éléphants.

Ce n'était donc pas parmi ces sauvages que le jeune Gaulmin jugeait bon de choisir son porte-fusil lorsqu'il allait à la chasse. Ce jour-là, il avait décidé de prendre le boy qui le servait chaque jour à la popote. De race mal définie, touchant à l'Est par son père et au Nord par sa mère, pourvu d'un naturel facile, débrouillard, ce noir aimait la chasse. Ça date de loin, ce goût-là. Il ne dédaignait pas non plus les menues canailleries qu'un boy peut exercer parmi une troupe de ses semblables et dans une popote de blancs, civils et militaires ; mais, à tout prendre, le choix n'était pas mauvais.

Il s'agissait, pour ce jeune homme arrivé au campement depuis deux mois, de fournir ses preuves, d'acquérir en quelque sorte son brevet de fin colonial, de grand chasseur, d'explorateur même, ce qui flatte les populations de France le jour qu'elles vous reçoivent dans le sein d'un village ou dans le bout d'une rue de grande cité. Des buffles ! Il s'était promis et il avait promis de tuer des buffles que des colporteurs indigènes avaient signalés et dont chacun désirait ardemment déguster la viande.

Aux questions posées ces colporteurs infatigables avaient répondu, dans leur langage naturellement :

— Ils pâturent derrière ces collines...

Un vieux de la brousse sait très bien ce que signifie une telle expression. D'autres fois, on vous répond : « C'est loin un peu... », comme nos paysans disent : « C'est à une portée de fusil... » Et ça fait des lieues.

Ainsi, notre homme était parti, vers six heures du matin, chargé de son fusil à deux coups et d'une ceinture de cartouches. Derrière lui marchait le boy, qui portait un mousqueton Lebel et le gros paquet de munitions : balles D, cartouches à gros plomb, cartouches de 4 et de 6 pour qu'ils pussent se ravitailler en perdreaux, en pintades et, si la chance s'en mêlait, en gibier à quatre pattes, lièvres et menues antilopes.

Donc, les deux hommes marchaient. On marche très vite sous le soleil d'Afrique, surtout lorsqu'on suit des traces dans

la brousse et qu'on est chaussé d'espadrilles à tiges montantes et vêtu de légère toile kaki, ou qu'on va pieds nus, comme le boy, sans souci des bestioles qui peuvent vous piquer à la cheville dès que vous leur écrasez la queue. On va, on va, devant soi, à droite, à gauche ; on repart, on revient. A un moment donné, on ne sait plus dans quel sens on avance; surtout si le ciel se couvre et si l'on ne s'est pas muni d'une boussole.

Or, le boy portait bien de quoi manger et de quoi boire, une boîte de thon, une boîte de jambon, des sardines, des figues sèches, deux litres d'eau et une bouteille de vin. Il portait aussi du pain, du sel, des biscuits salés et sucrés. Mais son maître avait oublié de mettre dans sa propre poche, en compagnie de son mouchoir et de son couteau pour tous usages, une boussole.

Ce fut vers dix heures que le temps commença de se couvrir. Gaulmin dit au boy :

— C'est une bonne affaire. Pas besoin d'ombrelle...

Il ne pouvait décemment pas raconter son plaisir aux pierres, ni aux bois, ni aux toucans qui traversaient le ciel par chutes et bonds successifs, sous prétexte que le boy était un nègre et qu'il s'appelait dans son pays natal : Kou-Choro, c'est-à-dire : « La mort est pénible ». Les relations entre blancs et indigènes ne sont pas ce qu'en pensent les voyageurs pressés et les philosophes en chambre : il y entre beaucoup de bonhomie, assaisonnée parfois d'écarts de langage dus à une certaine exagération provoquée par le climat.

— C'est notre chance ! dit le boy.

— Crois-tu que nous allons voir les buffles, Kou-Choro ? répéta l'homme blanc.

— Si c'est notre chance, nous les verrons ! répéta l'homme noir.

Ils avaient rencontré des biches rayées, fait lever des troupeaux de pintades sauvages, mis en fuite des antilopes qui ressemblent aux gazelles habituées à la bordure des déserts. L'homme blanc n'avait tiré qu'une fois sur des perdreaux, et encore non loin du campement, à seule fin d'avoir un rôti frais pour son déjeuner. Pour le reste, il avait fait grâce, même

à un énorme boa lové entre deux pierres et qui digérait un lièvre. Avant tout, il fallait éviter, pour un menu gibier, de mettre en fuite la harde de buffles que les marchands nègres avaient signalée.

Le temps s'assombrit. Au passage dans un de ces hameaux perdus où vivent, tels des primitifs, les membres d'une seule famille abrités par quatre ou cinq cases de chaume, le chasseur et son boy interprète apprirent que les grosses bêtes étaient passées près de là trois jours auparavant et qu'elles semblaient devoir pâturer plus haut, du côté de la forêt où l'eau est moins rare que dans cette savane grillée.

Et ils repartirent. Le ciel s'assombrit encore. Non point avec menaces de tornade (ce n'était pas la saison), mais par une patiente invasion des nuages. On ne savait pas d'où ils étaient venus et, tout d'un coup, comme la glace d'un étang se forme en hiver, le ciel s'était pris d'une teinte uniforme. Pas même moyen de repérer le vent qui avait fait le coup. C'est ainsi que ça se passe vers le mois de février, dans la période qu'on appelle : « le petit hivernage ».

— Pour une chance, c'est une chance ! dit encore le blanc.

Quand on poursuit une bête, l'imagination ne travaille guère, et l'on rabâche volontiers.

A un moment donné, la faim se fit sentir aux deux hommes, car les traces des buffles n'avaient encore amené d'autre résultat qu'une grande fatigue, cette fatigue qui suit les longues surexcitations.

Gaulmin avisa un endroit propice, arbres au feuillage dense, espace net, et dit :

— Halte ! On bouffe ici !

Ce mot de « bouffer » fut de très bonne heure compris de tous les nègres de l'Afrique. Le boy déposa son fardeau de victuailles et de munitions. Dix minutes après, le chasseur avait entamé une boîte, puis une autre boîte, dont il donnait la moitié au boy, lequel mettait tout de côté en attendant que son patron eût fini. Ils partagèrent le pain et entamèrent quelques biscuits secs avec du fromage. Dans ce coin d'univers, ils étaient les seuls hommes vivants : il faut avoir connu cette sensation pour comprendre toute la joie secrète, physique et profonde, qu'elle peut donner à un individu qui

n'a jamais eu la vocation du fauteuil tournant et du rond-de-cuir...

Le blanc but une partie du vin. Le noir but une partie de l'eau, disant :

— Il faut garder jusqu'à une rivière ou un puits...

Le blanc dormit, étendu sur le sol, pendant que le boy surveillait les fourmis noires ou les panthères : c'est une habitude à prendre. Une heure après, le ciel était toujours gris. Nul point de repère. Quelle heure était-il ? « C'est vers midi que la faim vous fatigue » : voilà tout ce que le jeune homme put trouver à se répondre.

Ordinairement, on ne porte pas de montre en Afrique. Le soleil vous renseigne, et l'on prend ainsi une curieuse intuition du temps, semblable à celle que montrent les otaries au Zoo qui, à une minute près, savent l'heure du poisson.

— Il doit être une heure maintenant, dit le boy.

Réponse machinale : il est toujours une heure, sur un chantier, après le déjeuner... Aujourd'hui, cela ne voulait rien dire.

Et ils se remirent en marche, suivant de nouveau les traces des buffles, pas après pas, monticule après monticule, arbre après arbre. Des fossés indiquaient les torrents d'hivernage. La savane s'épaississait. Abritée par les frondaisons, l'herbe était plus dure, parmi les tiges desséchées de l'an dernier. On se serait cru dans certains coins de la forêt de Rambouillet, mais avec un sol plus rugueux, des arbres aux racines plus visibles, des arbustes épineux, des arbres tout en hauteur et peuplés de singes qui fuyaient en criant des insultes aux gens capables de faire des surprises à la brousse libre...

Ainsi marchèrent-ils, l'arme à la main ou à l'épaule pour alterner la fatigue. Combien de temps ?

Pas moyen de voir la hauteur du soleil. La lumière était diffuse, le plafond gris, tout uniment. Cet éclairage allait s'éteindre d'un coup, sans doute.

A un moment donné, le chasseur blanc voulut retourner sur ses pas, soupçonnant que la nuit les surprendrait en pleine brousse. Mais dans quelle direction ? La carte orographique de ce pays est incomplète, et il ne l'avait, d'ailleurs, jamais beaucoup consultée.

— Demi-tour ! ordonna-t-il. On les rencontrera aussi

bien en rentrant. Il est possible que nous coupions d'autres traces...

Le noir obéit. Il ne savait pas plus que son maître où était le chemin du retour, car, quoi qu'on en dise, les sauvages ou anciens sauvages ne sont pas des pigeons voyageurs, et leur fameux instinct ne vaut tout de même pas une boussole de trois francs. Il fit demi-tour en poussant un soupir.

Une heure après, Gaulmin crut reconnaître des arbres, des monticules qu'il avait déjà vus. Il douta de sa direction. Rien ne ressemble plus à la brousse que la brousse : les pintades le lui criaient en se moquant à plein gosier. Et pas un marigot, pas un courant de ruisseau pour l'aider à se repérer. Des sentiers ? Il y en avait trop. Ce n'étaient pas des sentiers d'hommes, mais des sentiers de ruminants, de singes, d'éléphants, de l'on ne sait quoi qui piétine la brousse et qu'on ne voit presque jamais. Il s'en remit à sa chance... On était en plein terrain de gibier. Il ne rentrerait certainement pas bredouille... Il changea de fusil, prit le mousqueton Lebel et vérifia l'appovisionnement.

Albert Gaulmin avait vingt-quatre ans. Cet âge est favorable aux projets audacieux, non point tellement parce que le courage résolu est son apanage, mais parce que l'imagination n'est pas encore développée dans le sens des relations de cause à effet. Mieux encore, le garçon qui évolue autour de vingt ans conçoit la nature du danger, mais rarement ses conséquences. La blessure et la mort sont pour le voisin, n'est-ce pas ? Le courage est alors fait d'insouciance plutôt que de placidité, de sang-froid. Souvent même, il apparaît au jeune homme que les périls sont matière à littérature. La réalité lui échappe.

Le jeune chasseur désirait que le drame se produisît, dans la pensée que l'histoire tournerait en sa faveur, à sa gloire même. Il avait, en quelques secondes, lorsque le boy lui montra des bouses chaudes laissées par le troupeau de buffles, construit le scénario de l'événement, tant d'après ce qu'il avait lu ou entendu que d'après ce qu'il avait préparé dans son cours intime de stratégie et de tactique cynégétiques.

Et, tout d'un coup, le drame arriva, brutalement, en un désordre fou, tumultueux, en une bousculade imprévisible. Ceux qui ont fait une contre-attaque sans préparation peuvent

seuls imaginer l'histoire. Gaulmin tira un buffle, le tua net d'une balle dans l'oreille, fut chargé par un mâle qu'il n'avait pas vu et qui le surveillait depuis un moment. Cri du boy. Puis, disparition du boy. Puis, hurlements du boy qui portait le fusil à deux coups et dont les deux coups partirent presque ensemble. Course. Virée autour d'un gros arbre. Course. Coup de fusil en arrière, à la volée. Chute du monstre. Charge à droite, charge à gauche. Où aller ? Pas de termitière, pas de branche basse... Contre qui tirer ?... Et, soudain, dans une clairière vide, en bas d'une pente, le salut : une énorme pierre plate, un vrai rocher isolé, plus haut qu'un buffle... Course rectiligne. Chute... On se relève, on court, on atteint le rocher, on saute... Le fusil tombe... Ça ne fait rien... Les buffles sont là, tout près... Rétablissement sur les poings, genoux douloureux. Voilà ! Gaulmin est sur le rocher plat...

Il était temps. Deux buffles énormes pointaient leurs grandes cornes noires, larges à la base et cintrées, s'agitaient à ses pieds, le mufle haut. Ils frappaient le sol à coups de sabots, reniflaient, meuglaient sourdement. Une lourde écume leur sortait de la gueule. Leurs gros yeux naïfs et cruels saillaient de la tête, et regardaient l'homme qui avait troublé leur paix, qui avait mis à terre deux des leurs.

Le chasseur fit le tour de son rocher, sorte de plate-forme en grès rougeâtre, couverte de mousses, de lianes rampantes et de plantes naines. Deux mètres sur trois, environ. Tout cela était bien isolé. Aucune pente d'accès. Il était tranquille. A plein gosier, il appela son boy :

— Kou-Choro ! Kou-Choro !

Rien ne répondit, que le soufflement des deux buffles. Quelques autres buffles, ralliés par ce cri, accoururent au trot. Les brutes se groupèrent d'abord en tas. Pas de fusil pour les disperser. Le mousqueton était tombé au pied du rocher. Lui, il voyait l'arme couchée sur les herbes sèches. Ces énormes et stupides bêtes allaient sans doute la piétiner. Un mousqueton qui n'était pas à lui, mais au sergent du génie préposé au personnel des Travaux neufs, qui ne servait qu'à chasser et qui avait fait déjà du bon ouvrage pour le compte de son détenteur...

L'homme appela de nouveau le boy. Non seulement il tenait à son serviteur, mais celui-ci avait de son côté le fusil

à deux coups et la réserve de munitions. Avec ce fusil, le boy pourrait exécuter un mouvement tournant qui mettrait en fuite ces brutes épaisses, noires et trapues. Mais il lui fallait des ordres.

— Kou-Choro !

Pas de réponse. Peut-être le boy surveillait-il les événements, se rapprochait-il en silence, pour grimper sur un arbre à portée de fusil ?... Grand Dieu ! que ce mouvement était long ! Pourtant, il pouvait se faire aussi que le boy fût blessé, tué peut-être. Ces détonations, coup sur coup ? Et ces hurlements ? Tout le monde sait bien que la fuite des nègres devant une bête fauve ou noire n'est jamais silencieuse et qu'ils appellent vite leur mère... Pourtant, celui-ci avait tout intérêt à se rapprocher de son maître, car la nuit allait venir.

Les buffles piétinaient, soufflaient. Ils s'écartèrent les uns des autres. Huit belles brutes. Le plus beau gibier qu'on puisse voir, groupé là, devant soi. Par instants, leurs huit masses noires se dressaient, reculaient, s'élançaient. Ils avaient assez de cervelle sous leur crâne incassable et sous leurs lourdes cornes pour savoir qu'ils se briseraient les pattes s'ils se risquaient à sauter, à escalader le rocher. Ils n'étaient ni des panthères, ni des antilopes...

Alors, à seule fin de ne pas rester en place, ils investirent la plate-forme. Le combat s'engageait d'une autre manière. Gaulmin avait entendu dire que les buffles étaient têtus, capables d'assiéger toute une journée un homme réfugié sur une termitière. Toutefois, cela dégageait en partie l'endroit où était tombé le fusil.

Sur l'instant, le jeune homme établit un plan. Le mieux pour lui eût été d'attendre la nuit qui devait chasser les buffles vers des lieux plus abrités, vers quelque marécage où ces bêtes aiment se plonger dans la boue tiède après le coucher du soleil, ce qui leur enlève les insectes et les protège des incursions des grands voraces. Mais l'impatience de la jeunesse fait qu'une heure paraît trop longue. Et puis, Gaulmin était comme ces automobilistes qui viennent d'avarier gravement leur voiture, ne peuvent concevoir qu'ils manqueront leur rendez-vous à deux cents kilomètres de là, et espèrent repartir même avec une roue cassée. Il voulait surtout rat-

traper son fusil pour tirer sur les brutes, se faire repérer au son par le boy, si celui-ci s'était enfui, attirer des indigènes, souvent privés de viande et qui distinguent de très loin les détonations des fusils de blancs fertiles en gros gibier. Il leur donnerait toute la viande, pourvu qu'il puisse repartir avec deux guides qui porteraient sur leur tête les deux paires de cornes, indispensables et glorieux trophées...

Mais comment rattraper ce fusil ? Un saut à terre et un rétablissement, si prompts qu'ils pussent être, n'eussent abouti qu'à faire encorner, piétiner l'imprudent. Les huit colosses auraient joué à la balle avec son corps.

L'homme investi examina son rocher pour voir s'il ne pourrait pas y trouver une baguette à fourche.

Tout à coup, sa mémoire se mit à fonctionner, mais contre lui. Il se rappela une pierre plate qu'il avait vue en montant à la grotte préhistorique de Font-de-Gaume, aux Eyzies, cette pierre qui domine une petite vallée et dont la longueur correspond à la taille d'un homme. Il revoyait la cuvette grossière qui recevait le sang des sacrifices humains et la gouttière qui permettait à ce sang de s'écouler dans la vallée. Il se pencha et, stupéfait, vit que le rocher qui le protégeait était creux, lui aussi, vers le centre... Il se pencha davantage, fouilla les mousses, les feuilles sèches, les menues broussailles qui s'agrippaient à la pierre, et sentit une sorte de rigole qui allait en pente vers le bord le plus affaissé, du côté opposé à la colline contre laquelle il se trouvait, pour ainsi dire, adossé...

Il pensa tout d'abord à un jeu de la nature. Mais l'analogie était trop frappante. Sans doute se trouvait-il sur l'autel des sacrifices de quelque cité préhistorique, comme il en existait beaucoup en Afrique et sur l'emplacement desquelles on trouve des tas de coquillages et des quantités de pierres taillées. Sur ce rocher, on avait égorgé des bœufs sans nombre, des buffles apprivoisés peut-être, des hommes probablement. C'était sûrement là le seul vestige d'une cité faite de terre battue et de chaume, comme le furent la plupart des cités de la préhistoire, dispersées par le vent, diluées par la pluie, et dont on ne saura jamais ni le nombre, ni le nom.

Mais qu'y avait-il là encore ? Voilà qu'il découvrait que

les mousses, les feuilles, les arbustes nains qui habitaient cette pierre des sacrifices avaient été foulés, aplatis par des corps souples, par des pattes molles et larges... Il distingua même des poils fauves... A coup sûr, les panthères, ou même les lions, venaient là faire leur sieste, loin des insectes et des serpents. Bien des raisons pour faire attention et se tirer de là sans retard... De toute manière, avant la nuit.

Après s'être affolé un instant, le jeune chasseur s'imposa de la méthode : il fouilla ses poches. Les poches sont faites pour contenir de menues ressources et non pour cacher des mains inoccupées. Il y trouva une boîte d'allumettes, un mouchoir, des cartouches en surplus de sa ceinture et son couteau. Il considéra son mouchoir, le mesura et calcula combien cela ferait de longueur en nouant bout à bout les petites bandes qu'il pourrait en tirer. Trop court et trop faible : le mouchoir était vieux. Soudain, il distingua les petites lianes rampantes qui montaient de terre et s'allongeaient sur la pierre. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Décidément, sa machine cérébrale ne tournait plus rond...

Bout à bout, il arriva à fabriquer une sorte d'élingue dont il essaya la solidité. La fibre était résistante. Cela lui redonna confiance : il commençait déjà à perdre sa personnalité. D'ordinaire il employait volontiers la deuxième personne en parlant de lui : « Gaulmin, tu feras ça... » ou encore : « Je me dis : Gaulmin, tu as de la chance. » A cette heure, le Gaulmin Albert qui était juché sur cette pierre, comme la statue de Clemenceau sur son bloc des Champs-Élysées, mais en pleine forêt d'Afrique, n'était plus tout à fait le Gaulmin optimiste si connu de ses camarades. Il fallait réagir.

La souplesse de la liane laissait à désirer. Il réussit quand même un nœud coulant et laissa filer l'appareil à l'endroit où gisait le mousqueton, dans l'espoir que les buffles, surpris par cette opération, le laisseraient faire. C'est têtu, un buffle ! Bien davantage lorsqu'il fait partie d'un troupeau. Les brutes s'agitèrent. Le souffle des naseaux suffisait à agiter la cordelette...

D'un coup, le jeune homme pensa aux jeux de fêtes foraines où l'on pêche des objets avec des cercles au bout d'une

ficelle. Il s'agissait de passer le nœud coulant autour du canon du fusil ou de la crosse. C'est le canon qui levait le nez en l'air. Une fois serré, le nœud serait arrêté par la boucle supérieure ou le guidon. Mais il ne fallait pas tomber. Il s'allongea à plat ventre. Les mufles des énormes bêtes étaient à un mètre de lui. Ah ! il les aurait vus pour toute sa vie ! Pas besoin de les photographier, ces mufles noirs et luisants, ces longues langues noires et pointues qui pénétraient dans les naseaux, ces gros yeux sombres et ces fameuses cornes à la base démesurée !

Il voulut les écarter un moment et cria. Car, si une corne attrapait la liane au moment où le nœud coulant serait serré, c'en était fait de l'arme et du stratagème... A son cri, les énormes ruminants encensèrent de la tête, mais ne devinrent que plus furieux. Il tâta sa boîte d'allumettes. Le feu ? Quelle bonne affaire ! Ah ! il serait vite dégagé, le terrain ! En un instant ces butors auraient vidé la place pour ne pas se faire griller le poil, rôtir le mufle, brûler les yeux et recroqueviller leurs sabots fendus...

Mais que deviendrait-il, lui, dans ce feu ? Les herbes étaient sèches et assez hautes dans cette clairière. Sa pierre, qui avait supporté tant de victimes, ne deviendrait-elle pas son gril, la casserole qui servirait à faire rissoler son corps ? Et, au mieux aller, n'étoufferait-il pas dans l'incendie ? Le mot asphyxie lui parut difficile à prononcer. Il s'agissait de lui-même, et non pas d'un homme cité dans les faits divers et qui a pris son tuyau de gaz pour un narguilé...

Pas de vent. Avec du vent, il eût pu tout de même tenter sa chance en mettant le feu du côté de la clairière, tandis qu'il fuirait en remontant la petite pente... Mais Kou-Choro, le boy, qui ne répondait pas... S'il était étendu blessé, aphone, dans le coma, allait-il le rôtir comme un rat ?...

L'homme remit dans sa poche la boîte d'allumettes, assura sa position sur la pierre de façon à pouvoir tirer vivement la liane et le fusil. Et il se mit à la pêche, comme à la Foire aux pains d'épices.

La liane était raide et sans poids. Elle tournait, elle oscillait, et il n'arrivait pas à la guider. Il la lesta d'un éclat de pierre, au-dessus du nœud coulant.

Alors, d'une poussée de l'arrière-train, une des bêtes fonça,

rata son coup et se fit éclater une corne contre la pierre. L'homme eut un retrait de tout le corps et faillit rire. Le choc n'avait pas calmé la fureur du buffle. On eût dit même qu'il avait communiqué la sienne à ses voisins.

Il fallut retirer le nœud coulant. La nuit s'avançait. Le ciel était encore couvert et la visibilité faiblissait. Les oiseaux et les singes, dans les arbres, criaillaient, sifflaient, jacassaient, rappelant à l'homme que cette terre leur appartenait maintenant en propre, que les hommes la leur avaient abandonnée depuis longtemps, qu'elle n'était plus la terre de personne.

Gaulmin s'était relevé. Il appela encore, instinctivement, pour faire diversion, pour provoquer aussi les habitants de de cette brousse qui le supportaient avec impatience.

Le boy ne répondit pas. Ça devenait plus grave. Pourtant, la responsabilité n'incombait à personne. Accident de chasse. Peut-être le boy s'était-il enfui à travers bois, était-il allé alerter un village...

Afin de dégager le mousqueton, l'homme blanc eut soudain l'idée d'attirer bruyamment ses huit adversaires du côté opposé, tout en laissant pendre la liane fixée par un bout à un petit arbuste. Les brutes obéirent, dans un trottinement de meute. Alors, tout doucement, il desserra la jugulaire de son casque et posa la coiffure kaki sur le bord, comme faisaient aux tranchées ceux qui tâtaient l'ennemi en mettant leur képi ou leur casque au bout de la baïonnette. Puis, en rampant, il exécuta un mouvement de plaque tournante, se retrouva la tête du côté de la liane, et commença l'opération de pêche au lacet.

Dans de tels moments, ce n'est plus contre la nature, contre les buffles qu'il faut lutter, mais contre votre propre cœur qui s'affole et vous fait trembler la main.

Et la nuit qui descendait, comme elle descend sous les tropiques, à la manière d'un rideau de théâtre !...

Heureusement que les brutes surveillaient toujours le casque, de l'autre côté de la pierre... Le nœud coulant saisit le canon du mousqueton. A petits coups secs, Gaulmin réussit à le serrer derrière le guidon. Alors, il souleva le tout, lentement, pour assurer la prise, puis plus vite à mesure que l'arme montait... Malheur ! Un buffle, alerté par un frotte-

ment, accourait, fonçait sur l'objet qui remuait... Trop tard, la bête manquait son coup, écrasait sa corne lancée de côté, s'écorchait l'épaule qui suinta aussitôt du sang... Le mousqueton était arrivé sur le rocher.

L'homme le caressa, manœuvra la culasse : il restait une cartouche dans le canon. De ses poches, il tira deux chargeurs. Trois et trois font six, plus une dans le canon : cela faisait sept cartouches contre huit bêtes. Insuffisant ! Si tant est, d'ailleurs, qu'il suffise d'une cartouche pour abattre un buffle, puissance de la nature, colosse capable de charger pendant un demi-kilomètre avec une balle à travers le cœur...

Dans un tel cas, on peut courir la chance de mettre ces idiots en fuite en en tuant deux ou trois. Très bien ! Mais que penser de la situation de l'homme isolé en pleine forêt, loin de tout et de tous, à l'entrée de la nuit ? Par bonheur, Gaulmin réfléchit. Pendant ces quelques heures, le sens de la réflexion lui était venu. Il n'était plus cet être un peu impulsif, exubérant, que tous aimaient bien, au fond, à cause de son enthousiasme, à cause de la vitalité qu'il dégageait au milieu d'hommes noirs dont l'apathie vous gagne aisément. Il réfléchit.

Huit buffles. Évidemment ce sont là des assiégeants qui comptent. Mais, en même temps, ces assiégeants pratiquent un investissement qui vous protège contre les autres habitants de la brousse, plus sournois, sinon plus brutaux, plus dangereux parce que les lois de la pesanteur leur semblent inconnues et qu'ils se trouvent, tout d'un coup, à côté de vous, sur une haute pierre plate où ils ont coutume de venir paresser, sans que vous ayez entendu le moindre bruit ni observé le moindre effort...

Et puis, un, deux, trois cadavres de buffles trop près du refuge pouvaient aussi attirer les voraces en robe de panthère ou de lionne. L'homme tira une cartouche, mais en l'air, pour appeler son boy, pour avertir quelque voyageur en armes égaré lui aussi dans cette brousse mal connue.

Nul ne répondit, et les buffles, persuadés que les manifestations de l'homme ne pouvaient les atteindre, se trémoussèrent et soufflèrent de plus belle. Mais l'homme les regardait maintenant avec sympathie : ils étaient ses gardes du corps, ses

gardiens de nuit. Demain matin, il réglerait leur compte et aurait toute la journée à lui pour se débrouiller.

« Pourvu qu'ils restent là, pensait-il, jusqu'au moment où les *autres*, une fois repus, iront se reposer à l'abri de la chaleur de demain... »

II

Et la nuit tomba sur la forêt, sur le rocher du sacrifice, sur l'homme et ses huit gardiens qui déjà donnaient des signes d'inquiétude. Et c'est alors que le fonctionnaire des Travaux neufs de la Voie ferrée de la Côte au Niger découvrit ce qu'était la véritable nature africaine.

Tout d'abord, un grand bien-être l'envahit, comme aux portes de la mort. La faim ne le préoccupait pas. Le cadre était somptueux. Aucun vent ne dérangeait l'ordonnance des grands arbres dont les fûts, droits, blancs, nus, se dressaient autour de lui. Trop occupé, il ne les avait pas encore vus. Entre les colosses, vivaient des arbres plus bas, plus feuillus, et des broussailles porteuses d'épines et de fleurs. Sans la moindre trace de compétition : le sol était trop maigre et l'espace trop large. On ne se bat pour la possession de la terre que si la terre est rare. La nature africaine dans la forêt vierge et les hommes noirs dans les vallées fertiles ne sont pas communistes. Par force !

Les buffles eux-mêmes semblaient s'apaiser. Le bien-être pénétra davantage le jeune chasseur. Son casque déposé, il goûta cette heure précieuse pendant laquelle le ciel se relâche de son ardeur, tandis que le sol demeure tiède jusque vers le milieu de la nuit. Les nuages s'étaient dilués, évanouis. En myriades, les étoiles venaient prendre leur place dans le ciel. Elles passaient l'œil à travers les branches, tandis que s'éveillaient toutes les petites bêtes qui craignent la lumière du jour. Les hiboux, les chats-huants, les grands-ducs froissaient l'air à grands coups d'ailes ; les rats trottinaient pour échapper à leurs ennemis déchaînés par la nuit ; les vespertilions se démenaient pour chasser les insectes jusque-là collés aux troncs et sous les feuilles, à l'aisselle des branches ; déjà les antilopes commençaient à brouter les pousses d'arbres et les touffes d'herbes. Les pintades se juchaient, en brochettes

grises, sur les longues branches basses. Des lignes de hautes herbes ondulaient, écartées par le passage des genettes, des civettes, de toute une faune que le jeune homme n'avait jamais vue qu'en images ou dont il avait entendu parler dans les récits fragmentés des chasseurs.

On ne distingue rien dans la brousse et tout vit, dans ce milieu où chacun, sauf le lion et l'éléphant, est à la fois chasseur et chassé. Ennemis de la lumière, profiteurs des ténèbres, tous sortaient peu à peu de leur cachette, trou, buisson ou tanière. L'homme perché sur son roc entendait fureter tout ce monde, percevait des bonds, — pas trop longs, car on ne sait guère sur qui ni sur quoi l'on tombe, la nuit.

Par instants, tout se taisait, comme figé. Passage d'une panthère, que suivaient des injures dans les branches, des cris de terreur proférés par les guenons qui serraient plus fort leur nouveau-né agrippé à leur ventre. Alors, le jeune homme se penchait pour voir si les buffles étaient toujours là. Ils étaient sa sauvegarde. Aucune panthère, pas un lion n'oserait attaquer huit buffles groupés, même s'il savait que deux d'entre ces adversaires ont une corne abîmée...

Puis, lentement, des oiseaux ranimaient la brousse, lançaient leurs derniers appels ; tandis que les insectes, que la chaleur avait réduits à l'impuissance, reprenaient leurs menées ambitieuses.

A un moment, arrêt subit de toute cette machine nocturne aux invisibles rouages. Une longue traînée de grondements, sourds comme le tonnerre, se répandit sur la brousse. L'homme comprit. « Ça promet ! » se dit-il. Et il se pencha... Les yeux s'accoutument à l'obscurité, surtout quand les étoiles qui vous éclairent vivent dans le ciel d'Afrique. Il ne distingua pas les masses noires... Depuis un moment, il ne les entendait plus : mais il pensait que les brutes étaient assoupies. Il jeta des bouts de bois mort, des fragments de pierre. Rien. Il appela. Il les insulta. Rien encore. Ils étaient vraiment partis. Ils s'étaient défilés, en silence.

Il restait donc seul, dans un temple mystérieux et terrible dont il ne voyait plus, et encore avec peine, que les colonnes serrées, blanchâtres, qui montaient jusqu'à la voûte parsemée d'étoiles. Seul avec la nuit.

Combien d'heures à passer ainsi ? Il devait être à peine onze heures. Dormir ? Pas moyen d'y songer. Les lions qui venaient lentement à lui, comme des bandits audacieux, mais pleins de précautions, allaient lui tenir compagnie.

Il calcula qu'il aurait le temps de descendre et de partir en quête du boy. Si le noir était vivant, il le rapporterait avec les provisions. S'il était mort, — et il risquait de le savoir par ces ordonnateurs de pompes funèbres que sont les hyènes, — il récupérerait au moins les munitions.

Un seul ennemi à craindre, pour le moment : la panthère. Les serpents, comme les araignées géantes et les scorpions, sont (chacun le sait après dix mois de brousse) un danger littéraire. De telles bestioles existent, mais elles ne font que se défendre. La panthère, le jaguar, ces deux fameux cousins, c'est autre chose. Ça ne vous attaque pas de face, mais ça vous tombe sur le dos comme une masse de velours. Et alors, la carotide ne tient pas longtemps...

Il suffisait d'avoir entendu les chimpanzés mâles se fâcher, dans les hautes branches des arbres, et les phacochères, ces gros sangliers à tête verruqueuse, trotter comme des perdus ou grogner en pleine rage, pour savoir que la cruelle dame n'était pas loin.

Le jeune homme descendit de sa pierre. Après quelques pas il se retourna, repéra la forme de son refuge, le groupement des arbres qui l'encadraient. « Ils avaient raison, pensa-t-il, on doit toujours emporter une boussole. » Et il se promit d'en faire enchâsser une dans la crosse de chacun de ses fusils, à sa prochaine rentrée en France. L'idée lui vint d'enflammer son mouchoir qui charbonnerait tout au coin du rocher et lui servirait ainsi de phare pour rentrer. Puis il pensa aux arbres sur lesquels il pourrait grimper et qui pourraient remplacer son belvédère : mais les arbres sont lisses et leurs branches ne commencent qu'à quinze ou vingt mètres. Ce compromis dut être abandonné, comme l'idée du mouchoir qui brûle. Tout d'abord, il fallait retrouver Kou-Choro sur le champ de bataille.

L'homme marcha, se retournant presque à chaque pas pour s'habituer à reconnaître son chemin. Il marcha, en soulevant les pieds aussi haut que possible afin de ne pas

froisser de branches. Précaution vaine. Il valait mieux craquer une allumette de temps en temps pour effrayer les fauves.

C'est ce qu'il fit. La petite lueur l'isola des ténèbres. Des hyènes s'enfuirent en râlant. Elles devaient être déjà occupées à étriper le premier buffle tué dans l'après-midi...

L'homme se remit en marche, le fusil en mains, le doigt sur la gâchette. Autour de lui, des froufroutements éperdus. Plus loin, des cris effarouchés d'oiseaux stupides. Son dos se gaufrait. Surtout, il se refusait à prononcer le mot de panthère, même en pensée. « Il ne faut jamais !... » affirmait un vieux chasseur noir qui apportait souvent des cuissots de biche au campement, après un affût au coucher du soleil.

Combien de pas fit-il ? Combien de minutes cela dura-t-il ? Ça paraît toujours long, surtout lorsque vous frissonnez comme un chat électrisé. Je puis affirmer personnellement que, dans ces moments-là, on ne songe guère à l'accord des temps ni même des participes !

Quoi ? Qu'est-ce ? Une masse noire, une tache blanchâtre. Le jeune homme va tirer... La masse ne bouge pas. La tache blanche ? C'est le baluchon qui contient les provisions. La masse noire, c'est Kou-Choro, naturellement. Il ne peut plus parler, mais il est encore chaud. Ça va... Tout n'est pas perdu... Gaulmin le flanque sur son dos, saisit le baluchon de la main gauche et serre son mousqueton dans la main droite... Et il court, en revenant sur ses pas. L'autre fusil, il le recherchera demain matin... Une joie inconnue secoue le gaillard et rend léger le fardeau. Il crie pour effrayer les rôdeurs. Il ne sera plus seul sur sa pierre.

Voilà qu'il bute sur un corps mou, passe par-dessus, s'affale avec le boy et tout le fourniment. C'est le buffle à moitié éventré... Quelle guigne ! Il s'est donc écarté de sa route.

Marches, contre-marches. Tous les arbres se ressemblent, sont groupés de la même manière. De faux rochers se présentent à ses yeux trop imaginatifs. Quel guetteur n'a pas subi cette angoisse ?

Soudain, comme en mer lorsque le vent de tempête tombe, il retrouve son paysage familier, la pente légère, son rocher,

les trois fûts blancs à gauche et le fût solitaire à huit mètres sur la droite. A la lumière des étoiles, ces arbres sont de longs fantômes en chemise de nuit.

L'homme blanc projette l'homme noir sur le rocher, en souplesse, y lance aussi le baluchon, le mousqueton. Assuré que rien n'est retombé, il s'enlève sur les poignets en un seul rétablissement. Quand elles ne vous coagulent pas les muscles, de telles émotions triplent vos forces...

Et maintenant, il faut s'organiser pour la nuit, disposer des munitions en cas d'attaque, puis ranimer le boy.

Kou-Choro respire, péniblement. La flamme d'une allumette montre son cou démesurément tuméfié. Les côtes sont molles : plusieurs doivent être enfoncées par les grandes cornes noires des brutes. Les habits sont lacérés, une jambe est inerte. Le pauvre garçon ne risquait pas de répondre... Mais il est là. Ils sont deux maintenant. Lui, le blanc, doit non seulement défendre sa propre vie, arriver au matin, mais défendre la vie de son serviteur. Et, comme il est bon fils de paysans, il prétend même qu'il n'abandonnera pas son fusil à deux coups, un hammerless, qui traîne par là dans les broussailles.

Avec l'eau du bidon, — ah ! ces fameux bidons de deux litres ! — il fait boire le boy. Puis il lave les plaies du cou. « Un nègre, ça a la peau plus dure que nous, se dit-il. Du moment que celui-ci n'est pas mort, il s'en tirera. » Il va s'asseoir pour reprendre haleine, quand il s'aperçoit que la mousse est gluante. Du sang. Alors, il se déshabille, déchire sa chemise, fait un pansement à la cuisse de Kou-Choro, plus humide que le reste du corps. Une allumette lui prouve encore qu'il a raison. La transpiration lui mouille la peau et le gêne ; la souffrance de son serviteur le gagne : ce n'est pas son métier d'être infirmier. Il transpire et il a froid. Les nuits d'Afrique sont fraîches. Dès que minuit est dépassé, le rayonnement des terres prend de l'intensité. Et ce froid ne vaut rien pour le ventre, pour les reins. Il frissonne, remet son veston de toile kaki. Il a fait ce qu'il a pu. Il attend.

On dirait que Kou-Choro dort. Bonne affaire ! On dirait aussi que des lucioles se déplacent à ras des herbes, s'éva-

nouissent, renaissent. Ces lucioles ne sont pas silencieuses : ce sont les reflets de quelque étoile dans les yeux des amateurs d'ombre, des noctambules qui cherchent à se garnir la panse pour mieux se prélasser demain au soleil.

Un coup de fusil sur une phosphorescence plus hardie. Le cercle s'élargit. Un autre coup de fusil ! Pas d'économie de cartouches... Une vingtaine de chargeurs viennent d'être récupérés. Décidément sa tactique a été bonne et humaine à la fois. Encore une cartouche ! On dirait que tout ce monde obscur a senti le sang et les tripes des buffles, et le sang de l'homme, et qu'ils se sont appelés les uns les autres. Un coup à gauche, un coup à droite... Que c'est bon de tirailler, de faire du bruit ! Rien de mieux pour rassurer un homme, même une troupe, dans la nuit.

Le malheur, c'est qu'on ne voit pas diminuer le nombre de ses adversaires et que l'on gaspille sa poudre. Gaulmin finit par y réfléchir. Il se promet de ne tirer que toutes les cinq minutes, puis de quart d'heure en quart d'heure. Malgré les ordres de sa conscience profonde qui lui indiquaient que le feu répété écartait les fauves, il se fait une raison et garde une vingtaine de cartouches pour le combat rapproché. De plus, il vaut mieux tirer à la pointe du jour : ainsi les amis, alertés par son absence et qui viendront sans doute le rechercher, entendront-ils les coups secs du mousqueton, impossibles à confondre avec les bruits allongés des antiques pétoires des nègres.

Il s'assied, se disant : « Gaulmin, tu es fou de t'agiter... Toutes ces bestioles ont plus peur de toi que tu n'as peur d'elles... Ne t'en fais pas... Tu n'es pas encore rayé des contrôles de l'administration... » Et il demeure tranquille.

Pas longtemps. Les va-et-vient reprennent autour de lui. Des oiseaux, dérangés dans leur sommeil, poussent des cris de désespoir. Aveugles, ils se réfugient sur un autre arbre ou s'égarent parmi les étoiles. A terre, des victimes déchirent la nuit d'un cri aigu. Puis, tout retombe dans le silence. D'autres fois, des cris sourds arrivent à lui, où l'on ne distingue ni rage ni terreur, mais qui viennent de couples craintifs et désireux de vivre.

Diable ! Voilà que les chacals se mettent à glapir ! Mauvais signe. Ces éclaireurs, qui précèdent-ils, ou qui suivent-ils ?

Soudain, tout sombre dans le néant, la nuit se fait creuse, vide, sans souffle, sans âme... C'est que le tonnerre lointain a repris, mais pas dans la même direction. Ce ne sont pas les mêmes que tout à l'heure, ou alors les premiers, occupés à poursuivre un bubale ou un gnou, se sont laissé entraîner à faire un mouvement tournant. Les uns ou les autres, qu'importe ? Ils ont faim et ils chassent, puisqu'ils gueulent.

Le jeune Gaulmin regrette alors de ne pas avoir pris l'habitude de fumer. Le feu mouvant de la cigarette pourrait être une protection. Ah ! si le vent se levait ! Quelle belle flambée il ferait de cette brousse ! Et comme l'éclatement des tiges, le craquement des bois couvriraient la voix rauque, la voix rugueuse des bandits roux qui approchent !

Ces bandits n'ont aucune haine contre l'homme. Il le sait. Il sait aussi qu'ils méprisent l'homme souverainement. Mais si les buffles sont à moitié dévorés par la racaille de la forêt et de la savane, si le sang de Kou-Choro, qui a suinté dans les herbes et qui a humecté la pierre où ils sont juchés tous les deux, les alerte, il suffit qu'une lionne soit en retard sur l'heure du repas de ses petits pour qu'elle se jette sur la première viande chaude venue.

Une lionne n'est pas un buffle : ce ne sont pas les deux mètres de hauteur qui l'empêcheront un instant de sauter sur le rocher. « Si j'en réchappe, se dit le jeune homme, je rafle toutes les boussoles d'un opticien... » Et il fait craquer une allumette, simplement pour laisser croire à un campement et écarter les brutes fauves. Ah ! il ne s'agit pas pour les lions de dormir ! Le froid des fins de nuit les gêne. Ils préfèrent chasser, terroriser le district. Demain, ils se prélasseront au soleil, joueurs, batailleurs et bons enfants.

Et c'est la grande terreur qui éclate. Ils sont là, combien ? Quatre, six, huit ?... Qui peut le savoir ? Chacun d'eux peut faire tant de bruit ! Les muscles de l'homme se raidissent. Attention ! Il ne faut pas se laisser saisir. Tout être inhibé est perdu... L'homme noir tressaille. Il est très amoindri, mais il a entendu. Qui eût été assez sourd pour ne pas entendre, alors que la brousse entière s'est tue, a fait le vide devant ces lourds garnements chargés de puissance ?

Plus de lueurs dans la nuit. Les petits maîtres aux dents et griffes courtes ont pris le large. Un temps de silence, pire

que le vacarme. L'homme blanc se rend compte qu'il est seul avec la terrible fantaisie d'adversaires imprévus. De même que les jeunes gens qui avaient lu des récits de batailles ne pensaient jamais qu'ils auraient à faire un assaut, ainsi n'avait-il jamais prévu cette situation. Il lui fallait pourtant garder tout son esprit pour ne pas s'affoler, toute sa fermeté de main pour le corps à corps, si le combat rapproché devenait nécessaire.

Il ouvrit son couteau de poche et le posa à portée de sa main. Pendant que les lions attaqueraient ce pauvre Kou-Choro, il aurait le temps de tirer. Dans l'obscurité, le fauve se voit mieux que le noir. Et puis, il savait, par les récits des chasseurs, que l'attaque du gibier est le fait d'un seul lion à la fois, en général d'une lionne, plus souple et qui ouvre les gorges d'un seul coup de mâchoires.

Il fallait aller au plus pressé. En hâte, le jeune homme enflamma les morceaux de sa chemise qui lui restaient encore après les pansements du boy. Cela fit un point rouge dans la nuit, une courte flamme. Peu de chose, en somme. Un caillou devant une inondation. Il y ajouta une brindille, puis une autre. Il se pencha, arracha de longues tiges sèches, les brisa en morceaux, son mousqueton toujours à portée de main. Ce petit travail lui occupait un peu l'esprit. A la lueur de la flamme, il pouvait maintenant voir les yeux tout blancs de Kou-Choro, des yeux exorbités. Le nègre savait bien, lui aussi, qu'il serait le premier sacrifié...

— Tu as mal, Kou-Choro ?

Le nègre souleva une main, en supplication, tandis que le blanc de ses yeux s'agrandissait. Kou-Choro était beaucoup plus âgé que Gaulmin : il avait encore vieilli de dix ans. Alors, ce fut une véritable fièvre qui gagna le jeune homme. Il arrachait les petits arbustes, entretenait la flamme et la fumée, raclait la pierre pour lui enlever ses mousses, ses feuilles sèches. Il la mettait à nu et s'écaillait les ongles. Combien de temps ce feu durerait-il ? Ah ! comme il regrettait les cartouches brûlées ! « On ne peut pas manger le gâteau et l'avoir encore dans l'assiette », se répétait-il pour se mortifier. Il aurait pu maintenant faire un tir à répétition capable de chasser tous les bandits jusqu'au jour. Et ce jour, quand

viendrait-il ? De quel côté monteraient les lueurs de l'aube redoutées des malfaiteurs ? Pourquoi ceux-ci ne criaient-ils plus ? Ils préparaient un complot, sûrement. Il laissa le feu et saisit le mousqueton.

Rien ! Cependant, on sentait des grouillements de pas souples, mieux qu'on ne les entendait vraiment...

Et, d'un seul coup, ce furent des cris brefs, des cris de triomphe. Non plus les rugissements allongés par lesquels les lions rendent impuissantes et offertes les proies de la savane, non plus ces énormes cris de chasse qui remplacent les tam-tams et les coups de fusils des rabatteurs, mais des rauquements venus du gosier profond et satisfait, des ronflements durs qui passent entre les dents occupées à saisir la viande et à la déchirer.

Ah ! les brutes ! Quelle orgie autour des cadavres tout frais des deux buffles ! Pourvu qu'ils en aient assez pour être rassasiés, gavés, et qu'ils ne se rabattent pas vers les hommes ! On entend leurs tiraillements, leurs invectives. Chacun pour soi et tant que ça peut... L'orgie se passe à cinquante mètres, à soixante mètres au plus. Impossible d'apprécier. On dirait que c'est là, derrière le premier tronc d'arbre tout blafard.

Dispute ! Un gros père aux reins lourds veut imposer sa volonté, se réserver une cuisse, une de ces cuisses qui font aux buffles d'Afrique un arrière-train démesuré, semblable à celui des juments de brasseurs. Les autres ne l'entendent pas de cette oreille. C'est à celui qui insultera son voisin, froncera le museau et la face, défendra sa position. Car ils connaissent les bons morceaux, ces goinfres : la croupe, les reins, puis l'épaule et l'encolure. Et tous tirent, de la puissance totale de leurs muscles. Chacun met en jeu les cinq cents livres de son poids. Comment la victime n'est-elle pas écartelée ? La charpente d'un buffle est terriblement solide...

On ne les voit pas, on n'ose même regarder de leur côté ; mais aucun de leurs mouvements de gloutonnerie ne peut échapper, dans cette nuit qu'ils ont vidée de toute concurrence. Quand la viande cède, on imagine le grand recul des têtes énormes, et la soudaine poussée en avant, et la déglutition de morceaux incroyables qui leur bouchent la gorge,

leur aplatissent la langue et finissent par descendre, laissant passer un soupir brutal comme si quelque outre gigantesque se crevait tout entière.

Ah ! les brutes sanglantes ! Pour eux, ce n'est qu'un souper. Ils préfèrent, en général, la viande chaude des proies qu'ils viennent d'abattre : mais ce repas froid leur convient aussi, puisqu'il épargne une course à ces grands paresseux. Pourvu qu'ils s'y attardent !

Relevé sur un coude, le boy écoute, angoissé. Il connaît le danger. Depuis des générations lointaines. Son jeune maître lui parle pour le rassurer. Aux premiers mots, le noir montre sur sa face, à peine éclairée par les petites lueurs du foyer, une frayeur indicible. De sa main valide, il supplie le jeune blanc de baisser la voix. Il ne faut pas exaspérer les Puissances de la forêt, sans doute... Et comme l'autre continue, pour se prouver qu'ils sont deux hommes vivants sur cette pierre plate, le noir met ses doigts sur sa bouche, puis prend la main de son maître pour le remercier. Ensuite, il regarde les habits du blanc qui se consument, car Gaulmin a fini par se dépouiller de son veston, qu'il a lacéré, puis de son pantalon, ne gardant que le caleçon court et le tricot filet, trop légers pour entretenir utilement un feu protecteur. Et tous ces lambeaux charbonnent, fument, rougeoient, augmentés de temps à autre par une brindille que l'homme cueille, arrache, en tendant de plus en plus le bras, au risque de tomber de son rocher.

Il y a bien le casque, qui pourrait faire un feu plus haut, avec le liège de l'intérieur : mais si l'homme réchappe de cette aventure, le casque lui deviendra essentiel, indispensable contre le soleil. Rien n'est simple, dans la brousse.

Une année de sa vie, il la donnerait pour avoir un fusil mitrailleur et une bande de deux cents cartouches. Quel arrosage ! Il ne tient qu'un mousqueton dans ses mains, son servant a été mis hors de combat... Et la nuit se montre si tenace, le jour si lent à venir ! L'heure ? Il n'en est plus question...

Pourtant, des pintades commencent à se trémousser. Quelques appels gutturaux se répondent dans les branches. Les volailles grises, si effarouchées par les chats-tigres, se moquent de ces lourdauds de lions qui maintenant s'attaquent

aux menus os et aux côtes des buffles. Tout cela craque comme du bois sec !

Alors, Gaulmin prend les hardes de Kou-Choro. C'est du coton que la vieille mère du boy a filé et fait tisser, par le tisserand de son village, en petites bandes qu'elle a cousues ensemble. Ça brûle bien : c'est plein de crasse et de beurre rance. C'est toujours du feu.

Qui tiendra le plus longtemps : le feu, la carcasse des buffles ou la nuit ? Là est toute la question. Il ne faudrait pas être victime au dernier moment : ce serait trop bête, trop injuste.

Maintenant, les deux hommes ont froid, le blanc et le noir. Pas un instant l'idée ne vient au premier d'offrir à manger à l'autre ni à toucher lui-même aux provisions sauvées avec les cartouches. Ce n'est pas le moment. Quant à boire, ils n'ont plus soif. Ils sont comme deux naufragés en péril sur un radeau ballotté par les lames : l'un est blessé, l'autre ne songe qu'à se maintenir sur sa plate-forme.

Voici que l'homme blanc sent le froid sur les reins. Ça, c'est embêtant. Se coucher sur la pierre, c'est s'offrir en holocauste. Il lui faut donc demeurer accroupi ou à genou, l'arme en main, dans la position du coureur au départ. Et pourtant, la fraîcheur de nuit sous les tropiques ne vaut pas grand chose pour la santé... On ne guérit jamais les rhumes qu'on y attrape.

Là-bas, les os craquent encore. Ces lions qui absorbent toute cette chair dans la nuit deviennent vraiment sinistres. Pourtant, l'homme blanc ne parvient pas à les haïr : ces bêtes font leur métier, elles sont chez elles, on ne les trouve pas en ville, sauf quand l'homme les y amène. Il a même le sentiment d'être ici un intrus, sur cette terre abandonnée par les hommes. Mais qu'il voudrait les voir ailleurs, ou plutôt ne plus les entendre éructer, se chamailler, — bien que tous ces bruits soient moins violents qu'au début !

Pendant ce temps, les branches s'animent. Pourtant, il ne fait pas jour. Des oiseaux imitent les pintades tôt éveillées et s'appellent entre eux. Les deux hommes grelottent, mais vivent. Pour combien de temps ? Il faut tenir, et ne pas devenir la dernière bouchée, le dessert de cette orgie. Le jour va se lever. Ce sera pour le jeune homme la naissance du monde...

Quoi ! encore des cris ? On dirait qu'il y a bataille entre panthère et lion, car il se mêle aux rugissements des cris de rage, tout bas, mais terribles... Que revient-elle faire ici ? Gaulmin va tirer dans le tas, au jugé. Il n'y tient plus. Il va arbitrer le conflit et obliger les adversaires à quitter honorablement la place. Il tire. Un bruit énorme... Cris... Tumulte... Puis, silence absolu.

Peu à peu, le haut des arbres s'agite. Les singes vitupèrent l'importun qui trouble ainsi les matinées humides, cette heure où chacun, roulé en boule, se serre contre son ami, contre son parent. Ils entendent souvent les colères de la brousse : ils ne sont pas habitués à ce claquement énorme et dur, hors les temps d'orage.

De nouveau, le silence... La forêt est pleine de menaces rentrées. Rien n'est pire que l'absence de renseignements. L'homme blanc croit distinguer mieux les arbres, mais le détail de la brousse lui échappe. Les fantasmagories s'en mêlent, entrent en jeu. La panthère vient de passer, en souplesse. Une masse noire est même venue s'installer sur la pierre. Non ! C'est le boy qui a remué. Il se sentait très peu en sûreté sur le bord et il cherchait à gagner le centre en rampant au moyen de sa seule jambe à peu près valide.

La masse souple s'éloigne. Il tire dessus. Il tire encore. Rien ne lui répond. Il s'arrête, va sauter à terre pour casser des tiges, en faire une botte, rallumer le feu sur la pierre, se réchauffer...

Il ne saute pas. Des bruits affreux reprennent : les gros os des buffles, tibias, fémurs, crânes, vertèbres, voilà que tout cela éclate comme des radis creux sous les doigts d'un enfant. Ce sont les hyènes et leurs mâchoires invincibles. Les lions, eux, restent toujours soucieux de leurs gencives et de leur dentition : en ce moment, toutes les moelles vont passer dans le gosier des hyènes. Quand donc finira ce repas macabre ?

Pourtant, l'intrusion des hyènes est un bon signe. Les bandits roux ont dû partir pour se reposer ou boire à quelque marigot connu d'eux seuls et des antilopes, en attendant la chaleur du soleil. Tout a l'air, maintenant, d'aller mieux. Il n'y a que ce froid pénétrant qui gêne beaucoup les

deux hommes à peu près nus. C'est du 10, du 8 degrés au plus bas. Cela paraît glacial. Quel rhume les deux hommes vont attraper ! Gaulmin frissonne et pense à Bailly, le maire de Paris. Décidément, l'imagination et la nuit sont également rouges...

Enfin, comme par un sortilège, voici que, grâce à une timide clarté, la forêt s'agrandit autour du jeune homme ; les arbres peuplent l'obscurité, comme s'ils naissaient tout grands l'un derrière l'autre, jusqu'à former un énorme décor qui se décompose et se dénombre à l'infini. Il voit les oiseaux, de vrais oiseaux, passer d'une branche à l'autre. Leurs chants, leurs cris traversent l'air. Une légère brise agite des feuilles vivantes et innombrables. De petits animaux inoffensifs reprennent goût à l'existence. L'espace est toujours frais, mais on le voit, il n'est plus sournois. Des fleurs sauvages abandonnent leurs parfums, où domine l'odeur de jasmin que produisent les grandes lianes. Des lézards escaladent les troncs. Les combats pour la vie lumineuse vont commencer : il semble qu'ils seront plus loyaux. D'étranges et curieuses sonorités circulent dans le sous-bois. La vie nocturne et ses dangers se perdent dans la grande clarté qui vient de s'établir, presque sans transition. Les toucans, les touracos, les chanteurs de toute espèce, s'interpellent avec audace. Au loin, entre des bambous et des arbres tortus, une antilope sautille, gambade et fait un pas espagnol. Tout est fraîcheur et innocence...

« Ce n'est pas encore cette fois-ci que je suis rayé des contrôles ! » se dit le jeune employé des Travaux neufs de la Voie ferrée de la Côte au Niger. Et il allume sur sa pierre une brassée de tiges sèches qui éclatent gaiement. Il a l'air du grand-prêtre et Kou-Choro fait office de victime. Le rite ancien est rétabli, pourrait-on croire.

Maintenant, l'homme blanc mange, avec toute la joie qu'on peut éprouver quand on a failli être mangé, donne une gorgée de vin à son serviteur, lui mâche des biscuits et lui en fait une bouillie que l'autre avale avec peine.

Il n'est pas beau à voir, ce pauvre Kou-Choro, avec sa gorge tuméfiée ; mais il vit. Ses côtes sont cassées, sa cuisse sanglante : mais s'il ne peut marcher, il respire. Ses yeux reflètent encore la terreur de cette nuit fantastique, mais ils

voient. Il n'a pas l'imagination de son maître, qui se figure, lui, que plus d'une semaine s'est écoulée depuis qu'il a quitté le campement et qui se demande s'il n'a pas été simplement victime d'un cauchemar.

Le feu pétille, les tiges qui ont absorbé l'humidité de la nuit éclatent. Si Gaulmin avait le perdreau qu'il a tué hier matin, il le ferait griller avec du sel. Mais le boy avait attaché le gibier avec une liane, par la tête, et tout a disparu dans la grande bousculade. En attendant mieux, il se rôtit le dos, le ventre, comme lorsqu'il était de service en campagne, dans les Alpes, au mois de mars. Puis, il a trop chaud. C'est que le soleil se charge en ce moment de la fourniture des calories, et il en fournit très vite, comme si ça ne lui coûtait rien.

En quelques instants, tout est ordonné, remis en place. L'homme blanc laisse l'homme noir sous la protection du feu et part à la recherche de son fusil. Les deux buffles sont réduits à l'état de maigres débris, au-dessus desquels les vautours montent la garde. Mais il ne reste pour eux rien qui vaille la peine de descendre à terre. Les hyènes sont de vrais nettoyeurs de brousse, et les fourmis noires se trouvent déjà à l'ouvrage pour tondre les moindres fibres échappées aux dents et aux griffes. Les cornes sont intactes : elles ne contiennent rien de comestible. Quel beau trophée ça va faire ! Il les rapporte sur la pierre.

Le fusil ? Où donc est ce fusil ? Il cherche trop loin, car les dangers de la veille lui ont fait exagérer l'ampleur du champ de bataille. Il revient, cherche encore, et finit par trouver l'arme dans le sens opposé, c'est-à-dire du côté de la pierre, un peu sur la gauche. C'est là qu'était venu s'affaler le boy que les buffles avaient cueilli et avec lequel les brutes épaisses avaient joué à la balle...

Le fusil est cassé à la naissance de la crosse. C'est réparable. Au besoin, on peut encore tirer, en tenant l'arme à pleines mains, sans épauler, comme font les sauvages qui craignent le recul. De toute manière, avec des précautions, il est possible d'utiliser les cartouches à plomb pour demander du secours, pour attirer les amis qui sont partis ce matin, sans doute, et qui courent la savane, montés sur la camionnette du campement. Quel éclat de rire lorsqu'ils vont le

voir demi-nu, avec son casque pour principal vêtement !

Et le boy ? Qu'en faire ? Il ne peut marcher... Va-t-il l'abandonner sur la pierre plate ? C'est l'exposer aux dangers du jour, à l'attaque de quelque panthère ou de quelque lion qui viendra se reposer sur son perchoir favori, loin des serpents et des fourmis.

Alors, le jeune Gaulmin prend ses décisions, comme un homme blanc doit le faire dans la brousse. La forêt, la savane, en Afrique ou en Asie, servent surtout à durcir la peau des hommes, à tremper leur volonté, à leur donner de l'initiative. Il charge le boy sur son dos, malgré les protestations du noir. Le bras valide de Kou-Choro saisit l'arme brisée et le baluchon avec ce qu'il contient encore de vivres et de cartouches. Le bidon n'a pas quitté la ceinture du blanc, mais il est vide.

Et ce monument bizarre se met en marche. Gaulmin tient en mains son mousqueton et un bâton qu'il vient de couper. Ça aide toujours à supporter le poids de l'autre homme. Il marche, laissant le soleil à main gauche, vers le sud. Aujourd'hui pas un nuage, pas besoin de boussole. Sacrée boussole ! Bien sûr qu'il va en commander une paire, tout de suite, avec mécanisme d'arrêt pour que le pivot ne s'use pas inutilement !

Et il marche, vers le sud. Il ne reconnaît pas la route qu'il a suivie. Par où est-il venu ? Il n'en sait rien. Qu'est-ce qui ressemble le plus à la brousse ? La brousse... L'essentiel, — et c'est son plan, — est de recouper les levés du service topographique. Donc, éviter les collines, car les trains ne les escaladent pas comme font les automobiles. Les vallées à longues vues et en direction nord-sud sont évidemment à suivre. De plus, elles contiennent de l'eau. Car c'est le problème qui va se poser. On se déshydrate vite en Afrique, surtout lorsqu'on porte un tel fardeau et que la transpiration vous coule de partout.

Après chaque pose, Kou-Choro pèse davantage. Et pourtant, ce petit homme n'est pas envahi par la graisse. Si encore ils rencontraient quelques-uns de ces hommes nus qui vivaient dans cette savane déserte comprise entre les montagnes et la plaine côtière... Mais ces sauvages, il s'en rend bien compte maintenant, ont abandonné le pays aux bêtes, sans

esprit de retour, lorsqu'autrefois ils fuyaient les trafiquants d'esclaves.

... Un sentier, une clairière, des pierres rondes qui ont dû servir pour des foyers domestiques, des piquets noircis par l'incendie : à coup sûr, voici un ancien village. Derrière un boqueteau, une case abandonnée : c'était celle du sorcier, sans doute, qui vivait à l'écart et près du lieu de ses incantations. Le chaume du toit est effiloché, les parois de la case sont en dentelle. Les villages ne survivent guère à la disparition de leurs habitants.

Chose curieuse : ainsi que jadis les armées s'accrochaient à un bourg, à un hameau, le jeune Gaulmin dépose ici son fardeau, l'installe dans cette ruine de case. Il est exténué. Cet abri, si précaire pourtant, lui paraît le refuge souhaité. Des abeilles passent devant lui pendant qu'il grignote un biscuit. Des abeilles, donc de l'eau... Il se relève et part, toujours armé, à la recherche d'un bas-fond où s'accumulent les eaux d'hivernage. Ce n'est pas de l'eau d'Évian qu'il trouvera, il le sait, mais ce sera de l'eau.

C'est une mélasse noire qu'il a rencontrée, entre des touffes de bambous et des arbres chargés de lianes. Feuilles mortes, abeilles mortes, qui sait encore tout ce qui est mort dans cette eau ? Filtré à travers son caleçon, ce liquide innommable descend tout de même dans le gosier. Ça désaltère. Il en fait pénétrer dans son bidon, à travers le filtre improvisé, tout doucement. Il court, retrouve son simulacre de village, la case qu'il a fermée, et, dedans, son Kou-Choro qui semble dormir. Est-il mort ? Il le secoue, lui donne à boire en appuyant le goulot contre ses lèvres épaisses et grisâtres. Le nègre retombe dans son sommeil, l'oreille contre terre.

Il ne s'agit plus maintenant que de tenir, de surveiller les fourmis noires, les voraces et les fauves que les chairs meurtries pourraient attirer. Il s'agit aussi de faire du bruit.

Alors Gaulmin étale ses cartouches, s'asseoit à l'ombre, prend le fusil brisé et, coup par coup, il tire en l'air, autant pour effrayer les adversaires possibles que pour appeler ses camarades. Chaque fois, il attrape une bonne secousse dans les bras. Qu'importe ? Il continue.

La répétition d'un geste, si bruyant qu'il soit, la faiblesse

et la fatigue aidant, finit par abrutir l'homme. Il charge et décharge machinalement son arme, à intervalles réguliers. Toute fantaisie s'est échappée de sa conscience. Il n'est plus que l'homme d'une seule idée. Un mécanisme à horloge a remplacé sa volonté. Il ne craint plus rien... Sans pensée, sans mémoire, il finit par tomber, de côté... Il dort...

III

Quand il se réveilla, Gaulmin se retrouva les lèvres collées à un bidon d'eau mélangée de cognac : il se crut transporté dans un paradis de rêve. Ses camarades le plaisantaient sur son équipée, sur sa tenue. En deux minutes, il était installé sous la bâche de la camionnette retrouvée à un kilomètre de là, tandis que le boy était allongé sur des herbes sèches et des sacs vides, immobile, dans une sorte de coma.

Un nègre, un vrai nègre, a la peau dure quand la civilisation et l'alcool ne l'ont pas détérioré. Deux mois après, Kou-Choro, soigné par le médecin du campement, reprit son service, tout claudicant, mais entouré de la considération des autres noirs auxquels il raconta, avec force détails, qu'avant de tomber il avait tué les deux buffles, mis à mal plusieurs lions, et que c'était la panthère qui avait brisé le fusil entre ses mains...

Quant à Gaulmin, si puissant d'allure qu'il fût, il dut s'aliter. Le médecin diagnostiqua une bilieuse hématurique consécutive au froid qu'il avait pris au cours de la fameuse nuit. Ses reins, congestionnés, ne filtraient plus le sang. Pis que cela, ils le laissaient passer dans l'urine.

La bilieuse hématurique a descendu beaucoup de jeunes hommes au creux de la terre d'Afrique. C'est une des rançons de la grande aventure. Gaulmin en réchappa. Une de ses premières sorties fut pour aller rechercher ses trophées sur la pierre du sacrifice. Il les trouva. Deux splendides massacres. Ce qui lui permit de fournir une preuve matérielle à l'appui du récit de sa fameuse nuit.

Il a repris son travail, mais il est resté un peu « tapé ». De telles histoires qui arrivent sans avertissement à un jeune audacieux, vous comprenez, ça lui dérange un peu les pensées. Il y avait bien de quoi. Aussi, il la racontait, son his-

toire. Il la racontait même trop, à tous ceux qui passaient allant du nord au sud et du sud au nord, de l'est à l'ouest et du couchant au levant. Il rabâchait.

Ça devait lui passer. Ça lui a passé. Cette sorte de « piqûre » disparaît plus vite que le paludisme et ne revient que sur le tard, dans l'héroïsme verbal de la vieillesse.

De toute manière, l'affaire fit du bruit dans le personnel de la ligne. Le capitaine du génie, directeur général des Travaux neufs, venu en inspection, fit appeler le jeune chasseur. Celui-ci crut qu'il allait être, cette fois et pour de bon, rayé des contrôles. Mais le capitaine, après avoir entendu ses rapports de service, l'invita à sa table avec ses camarades. Au dessert, on but le champagne à sa guérison, on arrosa même les trophées, les énormes cornes de buffles aplaties à la base et terriblement pointues, bien dessinées pour leur usage et faites pour éventrer les plus forts parmi les lions.

Seulement, quand tout le monde se leva pour la sieste, le capitaine du génie passa familièrement son bras autour des épaules de son subordonné :

— Voyez-vous, jeune homme, lui dit-il en confidence, il y a beaucoup d'années, beaucoup de siècles même, que les Chinois ont inventé la boussole...

André Demaison.

LA LOI SUR LA PRESSE

DES DANGERS D'UNE LOI DE CIRCONSTANCE

Une loi de circonstance est toujours mauvaise et l'on nous en prépare une sur la presse qui est déplorable. Ceux qui l'ont élaborée tentent d'en justifier le projet en affectant de la représenter comme le fruit de longues et laborieuses méditations. Ce n'est là qu'une hypocrisie. Les mêmes hommes qui sont aujourd'hui au pouvoir et qui sollicitent un vote d'urgence combattaient tous les principes qu'ils y ont introduits lorsqu'ils se rangeaient hier dans l'opposition.

Lorsqu'en 1934 M. Léon Blum, qui n'était encore que le chef d'un parti sans pouvoir, apprit qu'on se proposait d'enlever au jury la connaissance des délits de presse, il écrivit :

« Toute la doctrine républicaine depuis la Révolution française s'inscrit contre une semblable innovation, car je ne veux pas me servir du mot de réforme. Le XIXe siècle est rempli de ces débats. Toujours les républicains ont considéré que la compétence du jury en matière politique représentait une des conditions substantielles, l'un des éléments de la liberté de la presse. Ce que je tiens pour inadmissible en toute hypothèse, c'est l'entrée en scène du juge répressif, c'est-à-dire du juge dont le métier consiste à condamner au nom de l'autorité de l'État dans les procès où cette même autorité est en cause. »

Plus récemment, cette année même, le président du Conseil disait :

« Personne ne peut être sûr que la partialité ne faussera pas le jugement des magistrats nommés, promus, décorés par le gouvernement ou, du moins, et surtout, on peut être persuadé que l'opinion récusera ce jugement. »

Après qu'on a pris si nettement position, il est difficile de soutenir qu'on ne se laisse pas guider par les seules circonstances quand, sous le coup de l'émotion causée par une campagne de presse particulière, on entreprend de faire triompher en grande hâte une doctrine dont on s'était naguère déclaré le si féroce ennemi.

Sans désemparer, toute affaire cessante, on a voté matin et soir, et le président de la Chambre a pu formuler, sous une forme au moins malheureuse, l'opinion de la majorité exposant que le débat devait se dérouler avec un *maximum de rapidité* (*Journal officiel*, 4 décembre 1936. Débats parlementaires, page 3288, col. 1).

Est-il possible de traiter avec une pareille légèreté une question qui met en cause les libertés publiques, et de bouleverser avec moins de réflexion une législation qui est l'aboutissement d'un siècle de luttes menées par des hommes libres contre des gouvernements tyranniques ?

La liberté de la presse est à la base même de nos institutions et toute atteinte qui lui est portée est un coup donné à l'indépendance non seulement de la pensée, mais du régime même. Par elle toutes les opinions peuvent se manifester, élever les critiques nécessaires, discuter les doctrines et les hommes, assurer l'échange du développement et la succession des idées. La presse constitue, par le contrôle qu'elle exerce et les révélations qu'elle publie, une sauvegarde contre les abus du pouvoir ; la liberté qu'on lui accorde est en proportion de celle dont jouissent les citoyens.

Il n'est de presse libre que dans un pays libre, et chaque entrave qu'on lui met est une servitude qui s'étend à la nation tout entière.

Aussi l'histoire de la presse et de ses libertés fait-elle partie essentielle de l'histoire de l'indépendance d'un peuple. Tout gouvernement est nécessairement autoritaire. Rares sont ceux qui demeurent amis de la liberté. Ceux qui détiennent le pouvoir imaginent mal qu'il peut exister un ordre en dehors de celui qu'ils ont établi et qu'ils rêvent toujours de rendre plus solide. L'opposition leur paraît nécessairement factieuse, parce qu'ils supportent malaisément les critiques. L'oppression est un système élémentaire de gouvernement : on se résigne mal à ne pas l'employer. Aussi la presse est-elle toujours un

objet de préoccupation pour celui qui détient le pouvoir. Libre, elle porte sur lui des jugements qui peuvent être sévères ; asservie, elle est un moyen de gouverner, de tromper et d'opprimer, et l'on peut dire que c'est autour de cette liberté particulière que se livre le plus souvent la lutte, pour ou contre la forme même et le principe de l'autorité.

Quels qu'ils soient et quelles que soient leurs doctrines, les hommes demeurent des hommes avec leurs instincts et leurs passions. Ce qui paraît intolérable à celui qui est opprimé lui paraît légitime lorsque son tour est venu d'opprimer les autres. Rares sont les esprits assez libéralement impartiaux pour respecter la liberté du voisin lorsqu'elle contrarie leurs opinions. Souvent on a vu, par une incroyable contradiction, les opposants de la veille renforcer les mesures qu'ils trouvaient scélérates lorsqu'ils n'avaient qu'à les subir et non à les appliquer. Les plus libéraux, lorsqu'ils détiennent la puissance publique, briment avec férocité ceux dont naguère ils dénonçaient les fureurs.

C'est pourquoi une loi, si ses conséquences touchent à la politique, ne doit pas avoir seulement pour objet de maintenir la tranquillité publique ; il faut qu'elle défende les citoyens contre les excès que provoque toujours l'accession des hommes au pouvoir.

Une bonne loi sur la presse est celle qui, tolérante, assure à tous indifféremment la liberté de s'exprimer, maintient l'ordre social en toute circonstance sans se préoccuper des opinions, réprime le trouble, quel que soit celui qui le cause, ne livre personne à l'arbitraire d'une justice dévouée au pouvoir, et demeure insensible aux variations des gouvernements successifs. La loi ne doit jamais servir les passions d'un parti. A partir du moment où elle perd son caractère de généralité et peut devenir un instrument destiné à assouvir des vengeances et étouffer des libertés, elle s'avère mauvaise. Si elle devient la servante d'un gouvernement particulier, elle risque, en portant atteinte aux droits de la conscience individuelle, de troubler l'ordre social dont elle a la garde.

Pendant tout le XIXe siècle, la France a lutté pour acquérir la liberté de la presse. Des révolutions ont été faites pour elle. Le sang a coulé généreux. Parmi nos institutions, aucune n'est peut-être plus essentielle.

Si l'on veut apporter quelque modification à l'état actuel de la législation, peut-être trouvera-t-on de judicieuses réformes à proposer. Mais le problème est trop grave pour qu'il soit permis de l'aborder légèrement et l'on comprend quelle pitoyable impression produit la nouvelle qu'on va d'un coup tout bouleverser à la faveur d'une variation dans la politique. Les esprits prudents se montrent inquiets. On verra, par l'étude du projet voté par la Chambre, qu'il y a de quoi s'émouvoir.

COMMENT LA PRESSE A ACQUIS SA LIBERTÉ

S'il était besoin de justifier notre opinion touchant la prudence qu'il faut apporter dans l'élaboration des lois de presse, il suffirait de rappeler au prix de quelles luttes la liberté a été péniblement acquise. Sans cesse les conquêtes libérales ont subi l'assaut du pouvoir jaloux. Chaque gouvernement, quelle que soit sa forme, exerce une manière de tyrannie, plus ou moins étendue, à l'égard tantôt d'une grande partie du pays, tantôt d'une minorité. Soucieux de demeurer en place et de dominer, ceux qui gouvernent surveillent leurs adversaires politiques et ont pour première préoccupation d'en empêcher l'émancipation. La presse qui permet de disperser la pensée leur paraît toujours subversive, si elle élève quelque critique. Aussi a-t-on assisté au cours de l'histoire à d'incessants flux et reflux de la liberté de publier.

A vrai dire, jusqu'à la Révolution, la question de la liberté de la presse ne s'est pas véritablement posée. S'occupait-on beaucoup d'aucune liberté en général ?

Le besoin de connaître les nouvelles et de les commenter est ancien, mais la dispersion abondante de feuilles contenant des informations n'a guère commencé qu'avec l'imprimerie.

A Rome, des pontifes tenaient des *Annales* qui enregistraient les grands faits de l'histoire. Rapidement le besoin se fit pourtant sentir de savoir davantage. Aux *Acta publica* succédèrent les *Acta diurna* plus périodiques et renseignant sur tout ce qui pouvait être de nature à inspirer l'intérêt. Quand Thraséas fut condamné à mort pour avoir par son silence montré sa réprobation contre Néron, Tacite parle de l'avidité avec laquelle on lisait les *Diurna* « pour y voir ce

que n'avait pas fait Thraséas ». *Diurna populi romani per provincias, per exercitus leguntur.*

Dès ce moment, la publicité des nouvelles servit au gouvernement. Tibère faisait écrire contre lui dans les recueils publics pour préparer contre les prétendus auteurs de basses et cruelles vengeances.

Après la chute de l'empire, les journaux disparurent. Les invasions barbares avaient anéanti jusqu'à l'esprit public.

En France, pendant tout le moyen âge, les relations entre les provinces étaient si peu fréquentes, les villes, les châteaux si isolés, les communications si difficiles qu'il ne vint à personne l'idée de répandre les nouvelles. Jusqu'au XVe siècle leur transmission se fit oralement. Les choses publiques étaient l'affaire des rois et des ministres. Le populaire ne prenait part à rien. Il faut arriver à l'invention de l'imprimerie et aux guerres religieuses pour voir naître, en même temps qu'un besoin ardent de polémiquer, un merveilleux instrument de dispersion de la pensée. Manifestes, proclamations, pamphlets furent répandus à foison. Des feuilles clandestines, imprimées au recto seulement et cachées entre les cuirs d'une selle ou dans la doublure d'un manteau, apportaient d'Allemagne les nouvelles des victoires huguenotes.

Pendant longtemps encore tous ces imprimés n'eurent aucune périodicité et se transmirent en cachette. Ce n'est qu'au début du XVIIe siècle que, presque en même temps, apparurent en France, en Hollande et en Angleterre les gazettes qui empruntèrent leur nom à la monnaie (gazetta) dont on se servait à Venise pour payer le feuillet donnant des nouvelles des guerres contre les Turcs.

« Aujourd'hui, écrivait Mornay, il n'y a boutique de factoureau, ouvroir d'artisan, ni comptoir de clergeau qui ne soit un cabinet de prince et un conseil ordinaire d'État ; il n'y a aujourd'hui si chétif et misérable pédant qui, comme un grenouillon au frais de la rosée, ne s'émouve et ne s'ébatte sur cette connaissance. »

Renaudot, qui n'avait rêvé à l'origine qu'un journal d'annonces commerciales, commença à publier des nouvelles politiques. Richelieu, qui comprit du premier coup d'œil les avantages qu'il pouvait tirer d'un périodique sur lequel il aurait la main, conféra un privilège. La presse était créée. Le premier

numéro de *la Gazette* parut le 30 mai 1631. Son succès fut considérable. Les imitateurs furent nombreux. Le pouvoir ne laissait pas d'ailleurs de surveiller étroitement les publications. Un arrêt du 22 août 1656 condamna à six mois de fermeture des imprimeurs qui s'étaient avisés d'imprimer les « libelles séditieux qu'ils intitulent gazettes secrètes » et une ordonnance du 26 février 1658 frappa de punition corporelle ceux qui « s'ingèrent de composer des gazettes, et non seulement les font distribuer toutes les semaines dans les villes et provinces du royaume, mais aussi les envoient en pays étrangers, d'autant que cette licence est une entreprise faite par des personnes privées, ignorantes de la vérité des choses, qu'ils écrivent inconsidérément, ce qui pourrait apporter un nouveau préjudice au service du roi à cause des suppositions et calomnies dont lesdites gazettes sont remplies. »

Peu après, un arrêt du 9 décembre 1670 défendait de « vendre aucuns écrits qualifiés de *gazettes à la main*, à peine du fouet et du bannissement pour la première fois et des galères pour la seconde ».

Comme on le voit, on ne tolérait que les feuilles officiellement censurées. Ajoutons que les défenses n'empêchaient rien. Le prince de Condé, gouverneur de Bourgogne, écrivit au président du Parlement de cette province : « Quant aux gazetiers dont vous me parlez, c'est un mal sans remède. Il n'y a pas longtemps qu'on en a mis à la Bastille une douzaine tout en un coup, et cela ne les rend pas plus sages. »

Au XVIIIe siècle, la presse fut particulièrement abondante, mais toujours tenue en chartre. On était pourtant frémissant de manifester sa pensée pendant le siècle des philosophes. Les idées neuves bouillonnaient. Les pamphlets tendaient de plus en plus à devenir des journaux clandestins. On voulait exprimer, sans avoir à demander de permission, les doctrines généreuses encore taxées de subversives et dont pourtant un monde nouveau allait naître.

Dès l'ouverture des États généraux, tous ceux qui tenaient ou croyaient savoir tenir une plume se mirent à l'œuvre avec fièvre. Partout on publia des feuilles nouvelles. Déjà, le 23 juin 1789, Louis XVI avait invité les États généraux à lui faire connaître le moyen le plus convenable de concilier la

liberté de la presse avec le respect dû à la religion, aux mœurs, et à l'honneur des citoyens. On était ivre de liberté et la Constituante, en l'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme, proclama : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi. »

Le nombre des journaux qui virent le jour fut considérable. De mai 1789 à mai 1793, on compte qu'il se fonda au moins mille quotidiens. « L'effervescence étant arrivée à son comble, écrit Delisle de Sale, il se trouva que les vingt-quatre heures de la journée n'auraient pas suffi à un citoyen actif pour lire toutes les feuilles périodiques hurlées le matin pour l'instruction ou la destruction des démagogues. »

Au Palais-Royal, dans les rues, on s'arrachait ces feuilles qui faisaient surenchère. Pratiquement, jamais la presse ne fut aussi libre. Aucune loi n'édictait de sanction en cas d'abus. La liberté illimitée dégénéra en licence. Déjà on songeait à réglementer les droits. Camille Desmoulins avait poussé le premier cri d'alarme : « Le premier soin de ceux qui aspireront à nous asservir sera de restreindre la liberté de la presse... On ne pourra bientôt plus parler sans que l'homme en place ne dise qu'on trouble l'ordre public !... »

Sous prétexte d'empêcher la circulation des livres séditieux, la Convention promulgua la loi du 29 mars 1793 qui punissait de mort ceux qui seraient convaincus d'avoir composé ou imprimé des ouvrages ou écrits provoquant la dissolution de la représentation nationale, le rétablissement de la royauté ou de tout autre pouvoir attentatoire à la souveraineté du peuple. Les journaux de l'opposition cessèrent de paraître. Deux mois plus tard, le 29 mai, une nouvelle Déclaration des droits de l'homme consacrait encore la liberté de la presse qui en fait n'était déjà plus qu'un vain mot. Si l'ambition de restreindre la liberté apparaissait, au moins n'osait-on déjà plus en discuter le principe. L'article 353 de la Constitution de l'an III interdisait toute censure préalable et reconnaissait le droit d'écrire et de publier la pensée. Même l'article 355 prévoyait que, si des mesures exceptionnelles rendaient nécessaire une loi prohibitive, la

prohibition ne pourrait être que temporaire et ne pas excéder un an.

Après thermidor, la presse jouit d'une plus grande liberté, mais le Directoire revint à un arbitraire hypocritement teinté de légalité. Un arrêté fit conduire à la Force trente et un auteurs ou imprimeurs de journaux sous la prévention de conspiration contre la sûreté de l'État. Les Chambres approuvèrent et votèrent une loi pour mettre la presse en tutelle.

Le Consulat ne laissa à partir de l'an III subsister que treize journaux politiques,sous menace d'ailleurs de suspension immédiate en cas de manque de soumission, et l'Empire continua les mêmes errements. En 1811, il ne restait que quatre journaux politiques.

En dehors de l'arbitraire d'une censure et de règlements draconiens, les infractions à la loi étaient traduites selon le droit commun, soit devant la Cour d'assises, soit devant le tribunal correctionnel, selon qu'il s'agissait de réprimer un crime ou un délit. La notion du délit politique justiciable seulement de la Cour d'assises n'était point encore née.

La charte de 1814 proclama la liberté de la presse et laissa le jugement des infractions aux mêmes juridictions que l'Empire. Partout on protestait. La pensée n'est pas justiciable du tribunal correctionnel. Lorsqu'elle commet quelque délit, il est d'opinion, et c'est à l'opinion, c'est-à-dire au jury, de le sanctionner. Par la loi du 26 mai 1819, tout délit commis par la voie de la presse devint de la compétence de la Cour d'assises, à l'exception des injures et diffamations envers les particuliers. Cette grande satisfaction octroyée aux libéraux ne devait être que de courte durée. Après l'assassinat du duc de Berry et les manifestations de l'opposition, Louis XVIII promulgua, le 25 mars 1822, une loi qui enleva au jury l'attribution qui lui avait été faite des délits de presse et en conféra la compétence au tribunal correctionnel.

Les trois glorieuses permirent de rendre à la liberté de la presse des garanties. La Charte de 1830 consacrait solennellement la liberté en décidant par l'article 7 que la censure ne pourrait jamais être rétablie et par l'article 69 que le jury seul connaîtrait des délits de presse.

La loi du 8 octobre sanctionna ce que la Charte avait promis, mais Louis-Philippe ne devait pas tarder à vouloir

lui aussi brimer la presse et, le 9 septembre 1835, une loi porta devant la Chambre des pairs quelques crimes qu'on enlevait ainsi à la Cour d'assises pour les soumettre à une juridiction politique et docile. Comme on le voit, la lutte du pouvoir contre la presse ne se démentit jamais.

La Révolution de 1848 abolit les exceptions de 1835 et attribua exclusivement au jury la connaissance de tous les délits commis par la voie de la presse. On pouvait penser qu'après tant de luttes la presse avait acquis des garanties. Depuis la Révolution on la proclamait libre et on lui enlevait, toutes les fois qu'on en trouvait l'occasion, les moyens de faire respecter cette liberté. Elle ne s'était pas pourtant découragée et ne se découragera pas encore lorsque les décrets de septembre 1851 et février 1852 lui portèrent encore de rudes coups. Le tribunal correctionnel redevenait la juridiction des délits de presse, sous prétexte que les infractions s'étaient multipliées et que le jury rendait la répression moins rapide et moins efficace ; en outre la nécessité d'une autorisation et du versement d'une caution préalables à toute publication mettait la presse à nouveau en servitude.

La IIIe République abrogea dès le 15 avril 1871 la législation de l'Empire. De nouveau les journalistes obtinrent de rendre compte de leurs délits politiques à l'opinion seule des jurés. A partir de ce moment, sans oser revenir sur une conquête si laborieusement acquise, les gouvernements démocratiques qui se sont succédé ont fréquemment tenté, par un retour de tyrannie, de revenir à une correctionnalisation. Ils n'y sont parvenus que partiellement. En 1875, le jugement d'un certain nombre d'infractions fut enlevé aux jurés. Les exceptions devinrent si nombreuses, les réclamations si véhémentes qu'on en arriva à décider qu'il fallait une fois pour toutes établir le Code de la presse de la République.

Ainsi fut élaborée la grande loi du 29 juillet 1881.

LA LOI DE 1881

La loi qui depuis cinquante-cinq ans constitue notre Code de la presse ne fut pas improvisée ni votée avec « un maximum de rapidité ». Au contraire, elle fut longuement méditée et étudiée. M. Lisbonne, son rapporteur, précisa

en la présentant : « Ce projet de loi ne couronne aucun édifice : il en crée un nouveau sur un sol devenu libre. »

La tâche était malaisée. On se proposait de réunir en un seul contexte les dispositions éparses dans de nombreux documents législatifs publiés à différentes époques et relatives à l'imprimerie, à la librairie, à l'affichage, au colportage et à la presse périodique, c'est-à-dire quarante-deux lois, décrets et ordonnances comprenant 325 articles. Comme nous l'avons montré, il y avait eu autant de lois de la presse que de gouvernements en France depuis la Révolution ; quelques-uns même en avaient édicté plusieurs sous l'influence d'événements extérieurs. La législation, tantôt oppressive et tantôt libérale, retouchée au hasard des crises ou des peurs, modifiée selon l'heure ou la circonstance, avait démontré définitivement qu'il est deux esprits contraires qu'on ne peut que difficilement voir s'entendre : l'esprit de liberté et celui de gouvernement.

Après de longues hésitations, de multiples discussions et de loyales explications, le parlement aboutit à voter un texte qui, s'il peut recevoir quelques critiques de détail, donne satisfaction dans l'ensemble, en ce qu'il est le plus prudent et le plus libéral que nous ayons connu au cours d'un siècle de luttes, de modifications et de changements.

Pour ne nous occuper que des dispositions dont on entend aujourd'hui nous imposer la modification, disons que la liberté de la presse y est d'abord accordée d'une manière absolue et sans autre limite que les sanctions imposées à ceux qui commettent des délits ou des crimes.

L'imprimerie et la librairie sont libres ; tout journal ou écrit périodique peut être publié sans autorisation préalable et sans dépôt de cautionnement, sous la seule réserve d'une déclaration au Parquet du procureur de la République.

Les crimes et délits prévus par la loi sont déférés à la Cour d'assises et l'accusé est autorisé à établir la vérité du fait diffamatoire lorsqu'il s'agit d'un membre du ministère, d'un membre de la Chambre ou du Sénat, d'un fonctionnaire public, d'un dépositaire ou agent de l'autorité publique, d'un citoyen chargé d'un service ou d'un mandat public temporaire ou permanent, d'un juré ou d'un témoin à raison de sa déposition. Il en est de même des imputations diffamatoires por-

tées contre un corps constitué, les armées de terre ou de mer, et les administrations publiques.

Les diffamations contre des particuliers sont seules de la compétence du tribunal correctionnel et la preuve n'y est pas admise, sauf lorsqu'il s'agit de directeurs ou administrateurs d'entreprises industrielles, commerciales ou financières faisant publiquement appel à l'épargne.

La raison de cette distinction n'apparaît pas toujours clairement aux esprits non prévenus et mérite une explication. La diffamation est une allégation qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération d'autrui. Il suit de cette définition qu'il importe peu que l'imputation soit exacte ou non. La diffamation porte sur un fait vrai. Il faut la distinguer de la calomnie qui porte sur une imputation fausse. La loi les confond.

Reprenant une théorie d'ailleurs ancienne, le législateur désireux d'assurer la paix sociale n'a pas voulu que les citoyens pussent s'injurier ou se diffamer réciproquement, même à propos de faits vrais. La guerre serait dans la cité si les particuliers pouvaient à chaque instant, sous prétexte de vérité, porter les uns sur les autres des accusations déshonorantes, fussent-elles exactes. L'intérêt général est qu'on vive en paix et il vaut mieux obtenir le silence sur toutes les vilenies vraies ou fausses que de laisser, sous prétexte de révélation d'une vérité inutile et méchante, un brandon de discorde toujours allumé. De là, lorsqu'il s'agit de personnes privées dont la vie n'intéresse point la vie publique, l'interdiction de faire la preuve des faits diffamatoires allégués. Sauf lorsqu'il s'agit de directeurs et administrateurs d'entreprises capables de causer un dommage à l'épargne, le tribunal correctionnel n'a pas à savoir si l'imputation diffamatoire repose ou non sur un fondement sérieux. Il est une fois pour toutes interdit de diffamer et de calomnier.

Au contraire, lorsqu'il s'agit d'hommes publics, investis de mandats publics ou détenteurs d'une parcelle de la puissance publique, il est d'un intérêt général de savoir toute la vérité. Leurs agissements intéressent la généralité du pays et, si quelque accusation grave et déshonorante est portée contre eux, il convient qu'on puisse en apporter la preuve. Le pays tout entier est intéressé à savoir ce que valent ceux auxquels

il fait confiance. Dans ce cas, le journaliste a le droit d'apporter ses preuves ; mais comme il lui faut la garantie que l'homme public ne le conduira pas devant des juges à sa dévotion, c'est au jury seul, émanation de l'opinion publique, qu'il appartient de se prononcer. Il y a là une garantie essentielle que la loi de 1881 a donnée à la presse et sans laquelle il n'est plus de liberté pour s'exprimer. La preuve en est dans la crainte du jury manifestée, au cours du XIXe siècle, par les gouvernements à tendance despotique. Comme nous l'avons montré, ces derniers n'ont eu pour préoccupation que d'enlever au jury l'une de ses plus glorieuses attributions : prononcer en dernier ressort dans les affaires politiques.

Depuis 1881, des modifications ont maintes fois été proposées. Toutes avaient pour objet de porter des atteintes à la liberté. Toujours le pays entier s'est cabré, les journalistes se sont élevés avec force, déclarant qu'ils étaient prêts à reprendre le dur combat mené par leurs anciens, mais qu'ils ne toléreraient pas qu'on revienne aux erreurs d'un passé détesté. Le Parlement, soucieux de la défense des libertés publiques, s'est fermement opposé à tout bouleversement. Il semblait que dans une démocratie qui remonte maintenant à plus de soixante ans, alors qu'on pouvait penser la tradition des libertés bien assise, on n'aurait plus à se défendre contre des entreprises empruntées aux plus méchants abus de la Restauration et de l'Empire. On pouvait croire qu'il ne se trouverait pas de « Chambre introuvable » pour en accepter même la discussion.

C'est pourtant un projet destiné à asservir la presse et à la livrer à l'arbitraire qui vient d'être voté par la Chambre et que nous nous proposons d'étudier.

Le projet porte sur cinq points principaux, savoir : le contrôle financier des journaux, la correctionnalisation des délits de presse, l'aggravation des peines, l'extension de la notion d'homme public et la création d'un nouveau délit de fausse nouvelle.

STATUT DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le nouveau projet comporte une modification complète du statut des journaux. Cette modification prévoit une amé-

lioration à laquelle nous nous rangeons bien volontiers. La loi de 1881 prévoit que chaque journal est géré par un gérant responsable. A son défaut doivent répondre des crimes et des délits les auteurs ; puis, à défaut des auteurs, les imprimeurs ; et, à défaut de ces derniers, les vendeurs et distributeurs.

Il s'ensuit cette conséquence juridiquement exacte, mais pratiquement paradoxale, que, lorsque l'auteur de l'article et le gérant sont poursuivis, l'auteur, véritable coupable, n'est que le complice du gérant et que, comme il est souvent impossible de connaître l'auteur, le gérant se présente seul à la barre du tribunal. On sait ce qu'est le gérant, pauvre diable appointé ou non, qui cumule en général la qualité de gérant avec les fonctions de concierge, de garçon d'ascenseur ou de balayeur. Il n'est choisi que pour récolter les condamnations. Insolvable, indifférent aux sanctions qu'il accueille d'un sourire, il reconnaît bien volontiers devant ses juges qu'il est le responsable, fait ajouter une mention de plus à son casier judiciaire, et se retire satisfait avec le sentiment du devoir accompli. Il est l'homme de paille qui empêche d'atteindre le véritable coupable, lequel, — propriétaire, directeur, administrateur ou rédacteur en chef, — échappe à toute responsabilité autre que pécuniaire.

La loi de 1881 contient là une lacune. Il ne devrait pas être permis de se faire condamner par procureur, et si l'on veut apporter un remède à la comédie du gérant actuel, nous approuverons volontiers.

Mais tout autre est le statut proposé qui entend permettre au gouvernement d'exercer un contrôle pécuniaire sur des entreprises absolument privées.

On fait observer, ce qui est un truisme, que les journaux ont une influence sur l'opinion publique et l'on signale, ce qui est un autre truisme, qu'un journal coûte fort cher à mener. Par un syllogisme assez rigoureux, on conclut qu'il est nécessaire de savoir d'où viennent les ressources et comment vivent les journaux qui sont susceptibles d'émouvoir l'opinion publique. Est-il utile de préciser, ce qui n'est point inscrit dans la loi, mais qui est évident, que cette mesure est surtout intéressante en ce qui touche les journaux d'opposition ou susceptibles de faire opposition ?

Pour parvenir à ce résultat, on impose à tout journal paraissant au moins trente fois par an de se constituer dans les trois mois sous forme de société anonyme ou de commandite par actions. Les actionnaires ou commanditaires souscripteurs, porteurs de titres nominatifs, devront faire suivre leur nom des sociétés industrielles, commerciales ou financières dans lesquelles ils sont administrateurs, directeurs ou gérants. Toutes ces mentions devront être publiées en première page du premier numéro. Et la société devra en outre faire connaître au public le chiffre du tirage de son journal avec le nombre des abonnements, la vente au numéro, les services gratuits, les invendus, publier son inventaire, son bilan, son compte des profits et pertes, sous peine en cas d'infraction de trois mois à un an de prison et de 1 000 à 10 000 francs d'amende.

Est-il possible d'aller plus loin dans l'oppression et l'inquisition odieuse ? Peut-on concevoir plus outrageante atteinte à la liberté non seulement de la presse, mais simplement du commerce et de l'industrie ?

Une pareille mesure, si elle est admise, aura pour effet de ruiner beaucoup de feuilles de médiocre tirage auxquelles la révélation de la pauvreté de leur expansion enlèvera leurs derniers lecteurs. Sans doute a-t-on excepté les journaux et revues corporatifs, scientifiques, et les journaux de province édités dans un département et mis en vente dans ce seul département. Mais cette dernière exception, admise sans doute par crainte d'une révolte trop générale, n'en rend que plus insolente l'obligation imposée aux grands quotidiens.

Il serait à l'avenir interdit à un particulier d'avoir son journal et de publier librement ses opinions sans avoir à rendre de comptes autrement que pour des infractions pénales qu'il pourrait commettre. Il lui faudrait se mettre en société.

M. de Villèle avait déjà pensé à tenter une pareille entreprise et lui-même y avait renoncé. Pendant qu'on discutait en 1827 *la loi de justice et d'amour* dont on sait qu'elle était un chef-d'œuvre de machiavélisme et d'arbitraire où la violence le disputait à l'absurde et qui allait à l'anéantissement de l'imprimerie en France, M. de Villèle montant à la tribune s'écria : « Voulez-vous savoir quels sont les bénéfices des journaux ? » et il révéla véhémentement les 20 000 abonnés du *Constitutionnel*, les 12 600 abonnés des *Débats*, les 6 500 abonnés de

la Quotidienne, et les 4 000 du *Journal de Paris*. Il s'était procuré les bilans, révélait les ressources et les dépenses.

De tous côtés des clameurs s'élevèrent et ces clameurs furent expliquées par ces mots prononcés à la tribune pour éclairer le ministre :

— Rien n'est plus français que le reproche fait à M. de Villèle sur l'inconvenance de porter à la tribune des détails sur la fortune des particuliers. Cela ressemble trop aux temps horribles de la Révolution. Personne n'a oublié que la condamnation en masse des fermiers généraux n'a été motivée que sur l'état présumé de leurs bénéfices.

Est-il possible de faire aujourd'hui une autre réponse ? Quand on lit les discours qui ont accompagné favorablement le vote de ces articles à la Chambre, on ne peut manquer d'être frappé que les seuls arguments fournis l'ont été pour attiser des haines de classes, jeter le soupçon sur de grandes entreprises et ameuter contre elles des passions aveugles. Ce n'est point en créant des fossés plus profonds que ceux qui se sont déjà creusés entre les citoyens, qu'on fera régner une paix sociale déjà trop compromise.

Pénétrer chez les particuliers, les traiter en suspects à raison de leurs opinions ou de leur fortune, et molester une minorité au nom des principes injustes et ennemis de la liberté n'est point faire œuvre de législateur, mais de partisan.

De ces articles sur le statut des journaux nous retiendrons comme seule mesure sage l'interdiction pour le gouvernement d'entretenir des journaux sur les fonds secrets et l'interdiction pour les journaux français de recevoir des fonds secrets de Puissances étrangères.

CORRECTIONNALISATION DES DÉLITS DE PRESSE ET AGGRAVATION DE PEINES

Le gouvernement en déposant son projet s'est ému en constatant que la diffamation est mal réprimée en France et il demande un renforcement de la pénalité. Le fait ne peut être contesté et voilà longtemps que des plaintes légitimes s'élèvent contre la faiblesse de la répression. La question est de savoir quel remède il faut apporter à ce mal. Doit-il être législatif ou sont-ce au contraire les tribunaux qui manquent de fer-

meté ? Pour notre part, nous n'éprouvons aucune hésitation à répondre que si la loi de 1881 était appliquée on n'aurait pas aujourd'hui à discuter la question. Nous examinerons plus loin ce qu'il faut penser de la Cour d'assises ; voyons d'abord ce qui se passe en correctionnelle, puisque c'est cette juridiction devant laquelle on veut tout conduire.

Les procès de diffamation qui s'élèvent entre particuliers sont légion. Ils sont de la compétence du tribunal correctionnel. A Paris, c'est la 12e Chambre qui consacre presque tout son temps à trancher ces litiges. Son rôle est si surchargé qu'elle est obligée de renvoyer les affaires parfois à plusieurs mois pour les prendre à leur tour. Ainsi voit-on côtoyer des affaires de voisins qui se sont injuriés, de locataires insultés par leur concierge ou réciproquement avec des procès de journaux où se liquident des campagnes de presse poursuivies avec ou sans bonne foi. En même temps se débattent de pénibles affaires où l'honneur des familles est véritablement en cause et où la vie privée a été indiscrètement outragée.

L'impossibilité où se trouve nécessairement la loi d'établir par avance des degrés dans la gravité des diffamations fait de toutes ces affaires un incroyable et injuste chaos. Beaucoup de procès, qui se réduisent à des criailleries sans intérêt, ne devraient pas dépasser le prétoire de la simple police. Leur afflux fait perdre de leur importance aux litiges qui mériteraient d'être pris en considération. Les procès de presse sont rituels. Ils amènent à la barre des feuilles ennemies pour lesquelles les invectives réciproques et les imputations déshonorantes constituent le pain quotidien qu'elles offrent à leurs lecteurs. Tour à tour elles se prétendent offensées et s'assignent. On demande aux juges réparation des pires outrages.

Il faut reconnaître que la justice demeure insensible. La diffamation est punie d'une peine de cinq jours à six mois d'emprisonnement et d'une amende de 25 à 2 000 francs ou de l'une des deux peines seulement. Il est donc possible de réprimer sérieusement. Pratiquement, les procès se heurtent à une indifférence générale. Sous prétexte que ces procès intéressent surtout des particuliers, que ce sont, comme on dit, des procès « entre parties », le ministère public écoute avec une pitié souriante et n'intervient jamais. Quant aux tri-

bunaux, ils distribuent des amendes dérisoires. Les centaines de mille francs demandées dans les assignations se réduisent à quelques centaines de francs.

Ajoutons que, pour bien montrer qu'on n'attache aucune importance à l'honneur des particuliers, des amnisties rituelles effacent les condamnations et blanchissent les casiers. Être condamné pour diffamation ne constitue pas une flétrissure. Par la faute des tribunaux indulgents et du Parlement pusillanime, on n'y attache pas d'importance. Il en résulte qu'on peut diffamer impunément et que personne n'est à l'abri des méchants. On peut dire que jamais une peine d'emprisonnement n'est prononcée. Est-ce la faute de la loi ? Est-ce elle qu'il faut changer ? La vérité est que si le ministère public intervenait efficacement dans les affaires au lieu de jouer un rôle muet, s'il attirait l'attention du tribunal sur la nécessité de prononcer des peines efficaces d'emprisonnement, et si les peines étaient prononcées, les diffamateurs peu désireux de se rendre en prison deviendraient plus circonspects.

En tout cas, à moins que le gouvernement ne soit bien sûr d'obtenir dans les affaires qui l'intéressent des condamnations, on ne voit pas en quoi on gagnerait à enlever aux assises les affaires qu'elles jugent pour obtenir devant le tribunal correctionnel des condamnations de principe qui n'émouvront personne. Si, au contraire, le projet comporte pour corollaire la certitude d'une docilité judiciaire insolite, il faut se hâter de le faire échouer.

Devant la Cour d'assises, il en va tout autrement. C'est là que se traduisent les diffamations portées contre les hommes publics que nous avons énumérés. Contre eux, nous l'avons dit, il convient que la lumière soit faite ; la preuve peut être rapportée, et si elle l'est, l'absolution s'ensuit. Les jurés sont souverains et ne répondent que par *oui* ou par *non* à la question de culpabilité qui leur est posée.

Les acquittements sont très fréquents. Les hommes publics s'en montrent marris. Beaucoup n'osent pas poursuivre. Est-ce à dire que les acquittements sont systématiques ? Nous ne le pensons pas et nombreux sont les exemples de condamnation qu'on pourrait rapporter. Sans doute il arrive qu'un procès qui met en cause les choses de la politique soit jugé avec passion, mais avant de condamner l'insti-

tution, sachons bien nous rappeler qu'il ne s'agit que de questions d'espèces. Souvent l'acquittement vient de ce que l'intime conviction des jurés, — et on ne leur demande pas autre chose, — est que le diffamateur a dit vrai et qu'il a raison. L'homme public aura beau jeter de grands cris, le verdict n'aura pas toujours été aussi injuste qu'il veut bien le dire. Si d'autres hésitent à poursuivre, c'est peut-être aussi que souvent ils ne sont point aussi sûrs qu'ils le disent de montrer le caractère calomnieux de la diffamation.

En dehors de cette observation et à supposer que le jury montre, comme on le soutient, une trop grande mansuétude, il n'en reste pas moins qu'il faut le conserver. Seul il donne une garantie contre l'arbitraire du pouvoir. De deux maux il faut choisir le moindre. Entre le jury parfois indulgent à l'excès, mais indépendant, et les juges correctionnels dont l'avancement et la décoration sont entre les mains du pouvoir, il n'y a pas d'hésitation possible. L'histoire est là pour révéler les avantages et les inconvénients de l'un et de l'autre système. Il ne faut pas oublier que c'est un tribunal correctionnel servile qui, le 16 mai, infligea trois mois de prison à Gambetta pour avoir dit que le chef du pouvoir exécutif devait se soumettre ou se démettre.

Quels que soient les inconvénients du jury, ils sont moindres que ceux que présente le tribunal correctionnel, et l'on a le droit de s'étonner que la proposition vienne des mêmes hommes qui depuis quarante ans ont qualifié de « scélérates » les lois qui dessaisissent au profit du tribunal correctionnel la répression des menées anarchistes, crime essentiellement d'opinion. Les arguments fournis contre cette loi d'exception sont les mêmes que ceux fournis en matière de presse, avec cette seule différence que les menées anarchistes offrent socialement un péril que ne présente pas l'imputation diffamatoire dirigée contre un homme public.

S'il était besoin au surplus de rappeler les véritables principes de la doctrine libérale, nous reproduirions seulement le texte de l'exposé des motifs du décret pris par le Gouvernement provisoire le 6 mars 1848 :

« Considérant que les lois de septembre, violation flagrante de la Constitution jurée, ont excité dès leur présentation la réprobation unanime des citoyens ;

« Considérant que la loi du 9 septembre 1835 sur les crimes, délits et contraventions de la presse et des autres moyens de publication est un attentat contre la liberté de la presse ; qu'elle a inconstitutionnellement changé l'ordre des juridictions, enlevé au jury la connaissance des crimes et des délits de presse... »

On devrait pouvoir espérer que ce manifeste indigné publié par des hommes qui avaient souffert du régime qu'on veut rétablir serait susceptible de rappeler aux saines traditions de la liberté.

Nous avons été surpris d'apprendre que le rapporteur se prétendait aujourd'hui soutenu par les journalistes et leurs grandes associations. Ce qu'on propose est si contraire à toutes les grandes traditions dont s'honore la presse que nous demeurions confondus. Nous avons heureusement appris que la nouvelle n'était pas exacte. M. Quenette a pu, sans être démenti, dire à la tribune que des trois associations de presse dont on prétendait avoir l'approbation, la première, groupant les journalistes parlementaires, n'acceptait la correctionnalisation qu'à la condition de composer un tribunal extraordinaire impossible composé de juges exceptionnels n'attendant pas d'avancement, que la seconde n'était représentée que par les délégués du *Syndicat national des journalistes* qui avaient parlé de leur propre chef sans consulter leurs mandants, et que la troisième, formant le *Syndicat des journalistes français*, s'opposait au projet avec véhémence.

Par un paradoxe étrange et qu'il convient de marquer, le projet de correctionnalisation intervient au moment même où l'on vient d'abroger la commission de classement qui assurait plus d'indépendance aux magistrats et, avec une certaine insolence, si les hommes publics se réfugient dans le prétoire correctionnel en prétendant qu'ils n'ont plus confiance dans la Cour d'assises, ils abandonnent cependant encore au jury le Président de la République et les corps constitués comme s'ils n'avaient pour eux aucune sollicitude. Peut-on montrer mieux qu'ils n'agissent que dans leur misérable intérêt personnel ?

Au demeurant, puisqu'on veut une modification, nous admettrons volontiers celle qui consiste à renforcer les peines actuelles, à permettre d'appliquer aux diffamateurs

les aggravations que comporte la récidive, et à refuser le bénéfice du cumul des peines. De même nous approuverons toute simplification de procédure et toute mesure susceptible de hâter la solution des procès. Il faut en finir avec des litiges qui s'éternisent. Dans la mesure où il convient d'assurer la tranquillité publique en châtiant des coupables, tout le monde sera d'accord ; la désunion ne naîtra que lorsque, sous prétexte d'assurer cette répression, on cherchera à faire régner l'arbitraire en étranglant la liberté.

EXTENSION DE LA NOTION D'HOMME PUBLIC

Le projet comporte une autre innovation qui contient une idée juste, mais qui, de la manière dont elle est présentée, est inacceptable.

On observe que la liste des personnages publics contre lesquels la loi de 1881 permet de faire la preuve des imputations diffamatoires est incomplète. Nous avons déjà fourni l'énumération stricte de la loi. Il est certain qu'en dehors des corps constitués, des ministres, députés, et dépositaires de l'autorité publique, des hommes faisant appel à l'épargne, etc., d'autres individus ont, par la fonction qu'ils exercent, une influence considérable sur l'opinion et doivent compte de leurs actes. Il en est ainsi par exemple des secrétaires de syndicats et des chefs de partis politiques. Ceux-là sont aussi des hommes publics sur lesquels on a le droit d'être renseigné. Leur activité peut les rendre redoutables et il est juste qu'ils n'échappent pas aux investigations s'ils ont en quelque chose démérité.

Du moins doit-on trouver pour les désigner une formule claire. Celle qu'on propose est impossible à accepter, parce qu'elle est trop imprécise pour ne pas permettre tous les arbitraires.

L'article 31 nouveau dit :

« Est considéré comme personne publique quiconque exerce une fonction ou un mandat publics, ou qui, par son action, ses écrits, ses discours ou les moyens qu'il met en œuvre, est susceptible d'exercer une influence directe sur l'opinion publique. »

Avec une pareille formule un juge pourra permettre l'ad-

mission de la preuve contre qui il voudra. C'est une extension absolument inadmissible. Nous avons indiqué comment la règle, pour des raisons de paix publique, était qu'on n'admît pas la preuve et qu'elle n'était possible qu'envers certains hommes qui, à raison de leur mandat ou de leur fonction, avaient le droit de se voir sévèrement interroger sur leurs agissements. A moins de vouloir transformer tout, il faut conserver le principe qui, à l'usage, s'est révélé excellent. On peut, si l'on veut, étendre le nombre de ceux contre lesquels la preuve est admise, mais, s'agissant d'une loi pénale d'interprétation étroite, on ne peut le faire qu'en dressant en tout cas une liste limitative.

Autrement, personne n'est plus à l'abri de la malignité publique. Qui n'est pas susceptible d'exercer une influence directe ou indirecte sur l'opinion ? On y comprendra les candidats, puis les industriels et les commerçants, dont on dira qu'ils sont par leur profession susceptibles d'agir sur l'opinion de ceux qu'ils emploient, puis les prêtres qui se verront rendre un privilège que la séparation de l'Église et de l'État leur avait enlevé, les philosophes qui répandent des pensées neuves, les économistes qui bouleversent dans leurs livres les systèmes admis, et tout le monde en un mot, jusqu'aux poètes. Qui peut nier l'influence que Victor Hugo eut sur l'opinion en publiant *les Châtiments* ? On permettra de faire la preuve contre l'homme simplement riche parce qu'il a « les moyens d'exercer une influence » et contre le vieux du village qu'on vient consulter parce qu'il est raisonnable.

Comme on le voit, la liste est sans limite. On ouvrira des débats insensés. Est-il nécessaire, par les procès qu'on va provoquer, de mettre dans la cité plus de trouble qu'il n'en est à l'heure actuelle ?

LE DÉLIT DE FAUSSE NOUVELLE

Le projet que nous examinons comporte enfin un article exorbitant. Déjà la censure qui s'exerce actuellement sur la radiophonie montre le souci du gouvernement de ne permettre la publication d'aucune nouvelle qui ne soit officielle. La contradiction est toujours l'ennemie née des gouvernements qui supportent mal les critiques et ne permettent pas

les révélations qui ne leur sont pas favorables. La presse, qui a pour ambition de renseigner, n'exige sa liberté que pour pouvoir précisément empêcher les abus et les révéler, s'ils existent, pour qu'on n'y persiste pas. Au surplus, la vérité officielle est souvent un mensonge le lendemain, et il faut être prudent dans son appréciation. Comme l'a spirituellement demandé *l'Œuvre*, une nouvelle vraie officiellement démentie est-elle une nouvelle vraie ou une fausse nouvelle ? D'autre part, il est bien évident que, lorsqu'une fausse nouvelle publiée de mauvaise foi a pour effet de causer le trouble, son auteur ne peut demeurer impuni. Le législateur de 1881 avait adopté un texte très raisonnable.

« La publication ou reproduction de nouvelles fausses, de pièces fabriquées, falsifiées ou mensongèrement attribuées à des tiers sera punie d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 50 francs à 1 000 francs ou de l'une de ces deux peines seulement, *lorsque la publication ou reproduction aura troublé la paix publique et qu'elle aura été faite de mauvaise foi.* »

Le texte proposé transforme la dernière phrase et veut que le délit soit constitué lorsque la publication sera « *de nature à troubler la paix publique ou les relations internationales et qu'elle aura été faite en connaissance de cause et de mauvaise foi* ». C'est dire qu'on laisse la portée de l'article à l'appréciation des juges et qu'on leur demande de condamner l'éventualité de troubles non réalisés et dont ils auront à dire s'ils peuvent être déterminés par un article.

Nous voilà dans le pur domaine hypothétique. Comme l'a fort bien montré un député, on demandera au juge de Castellane ou de Bressuire de dire si une nouvelle est susceptible de créer des complications diplomatiques entre la France et la République de Nicaragua ou le royaume de Siam. C'est simplement absurde.

L'absurdité ne serait encore que peu de chose s'il ne s'y joignait l'odieux. Dire qu'on condamnera une fausse nouvelle parce qu'un juge estime par voie de déduction ou d'induction qu'elle pourra troubler la paix publique, c'est tomber dans l'arbitraire le plus redoutable. Un gouvernement estime évidemment toujours qu'on risque de troubler sa paix quand on le contredit et si on publie une nouvelle qui lui déplaît.

Voilà déjà longtemps qu'une théorie juridique allemande, contre laquelle nous nous sommes toujours élevés et qui jusqu'à présent n'a jamais été admise chez nous, voudrait, par mesure préventive, qu'on pût prendre des mesures coercitives contre les individus qui n'ont commis aucun délit, mais qui sont supposés devoir en commettre et qui sont, comme on dit, en *état dangereux*. A plusieurs reprises, dans les congrès de droit pénal, la question fut débattue, et notamment à Bruxelles en 1910. On y refusa très énergiquement de suivre le professeur von Liszt de Berlin dans sa doctrine. C'est pourtant un principe voisin qu'on entreprend d'introduire dans la loi nouvelle. L'article incriminé sera réputé en *état dangereux*, pour reprendre la formule consacrée, et susceptible en conséquence de causer le trouble, ce qui permettra la condamnation de l'auteur. C'est une dérogation aux règles essentielles du droit public. C'est à la loi seule qu'il appartient impartialement et *d'avance* de déterminer les faits délictueux et les sanctions qu'ils méritent.

Avec le texte ancien, le châtiment était encouru lorsqu'un trouble avait suivi la publication de la fausse nouvelle; c'était d'ailleurs le vœu de la Déclaration des droits de l'homme qui dit en son article 10 : « Nul ne peut être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi. » Avec le texte nouveau, l'éventualité d'un trouble, qui peut-être ne se produira pas et dont la possibilité peut naître dans l'esprit d'un juge passionné, suffit. Est-ce admissible ? Admettre l'arbitraire d'un juge dans la détermination du caractère dangereux d'un article qui n'a encore causé aucun désordre, c'est mettre entre les mains du gouvernement une arme redoutable et lui permettre de s'en servir dans les luttes politiques de l'avenir. Dans les luttes passionnées que suscitent ces conflits, le parti au pouvoir ne manquera pas de trouver parmi ses adversaires une foule de gens ayant publié des nouvelles plus ou moins exactes et qu'il estimera avoir agi de manière à troubler sa tranquillité. Si l'on ajoute que ce délit également est correctionnalisé, on voit où l'on va.

L'idée de punir ainsi un fait rendu possible par une fausse nouvelle, mais non encore déterminé, n'est d'ailleurs pas neuve.

L'article 8 de la loi du 9 novembre 1815 déclarait coupable d'acte séditieux celui qui répandait des nouvelles *tendant à alarmer les citoyens* sur le maintien de l'autorité légitime. Le texte était tombé en désuétude. L'article 4 de la loi du 27 juillet 1849 reprit le principe et condamna exactement comme on le demande aujourd'hui la publication de fausses nouvelles lorsque ces nouvelles ou pièces étaient *de nature à troubler la paix publique*. L'Empire s'empara de cette disposition et alla même plus loin, puisque même la fausse nouvelle publiée de bonne foi était punissable en vertu de l'article 15, paragraphe 1er, de la loi du 17 février 1852. Si la publication était faite de mauvaise foi ou si elle était *de nature à troubler la paix publique*, elle était, en vertu du paragraphe 2, punie d'emprisonnement.

Proudhon fut condamné, en vertu de ce texte, pour avoir, dans son livre : *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, dit que pendant la guerre de Crimée les sœurs de charité négligeaient les blessés qui ne se confessaient pas.

La République avait abrogé ces textes injustes. La loi de 1881 avait trouvé une formule heureuse. On veut revenir à une formule condamnée. La raison qu'on en donne est spécieuse. Le texte actuel serait, a dit le rapporteur, inapplicable. C'est inexact. On peut parfaitement poursuivre un propagateur de fausses nouvelles qui a causé un trouble à la Bourse, ou provoqué des attroupements. Si l'on ne poursuit pas, il appartient au garde des Sceaux de s'en prendre à lui-même. Peut-être souvent a-t-il pensé que les jurés trouveraient la nouvelle moins fausse que ne pense le ministre. C'est pourquoi, pour conclure, on propose de poursuivre maintenant le trouble supposé devant le tribunal correctionnel dont on paraît attendre toutes les complaisances. La vérité est que la loi de 1881 donne des garanties suffisantes et que, si une fausse nouvelle ne cause pas de trouble, elle n'a pas d'importance.

Pour conclure, après une discussion qui demanderait encore de longs développements, nous ne saurions trop répéter combien nous estimons déplorable le projet actuellement soumis aux Chambres.

On a le droit d'être d'autant plus inquiet qu'on n'a point dissimulé que ce n'est qu'un début. M. Vaillant-Couturier

a dit : « Le projet de loi tel qu'il sort de nos délibérations ne représente pas un nouveau statut de la presse... Ce n'est qu'un travail d'orthopédie. Nous jugeons indispensable de mettre prochainement sur le chantier, conformément au programme du rassemblement populaire, un statut général de la presse. »

Voilà qui promet !

Le travail d'orthopédie qu'on nous offre constitue déjà une entreprise de despotisme qu'on eût pu croire impossible dans un pays qui, comme le nôtre, a lutté depuis un siècle pour ses libertés publiques et qui a trop souffert de certaines entraves au cours de son histoire pour accepter délibérément de les subir de nouveau, alors qu'il se proclame par ailleurs hostile à un régime de dictature.

Toutes les modifications proposées ont été prises dans des textes surannés établis aux heures où la liberté a eu le plus à souffrir de contrainte.

Comment peut-on songer à nous imposer un recul qui nous obligerait à nous battre à nouveau pour une indépendance de pensée et d'opinion que nos pères avaient conquise et que notre devoir est de maintenir ?

Nous ne saurions pour terminer que reprendre les mots magnifiques que Royer-Collard adressa en 1827 à Villèle dans une pareille conjoncture :

« Je ne saurais adopter aucun amendement : la loi n'en est ni digne, ni susceptible ; il n'est point d'accommodement avec le principe qui l'a dictée. Je la rejette purement et simplement par respect pour l'humanité qu'elle dégrade et pour la justice qu'elle outrage.

« Votre loi, sachez-le bien, sera vaine, car la France vaut mieux que son gouvernement. »

MAURICE GARÇON.

POÉSIES

A UNE VILLE

Ville de mon enfance à la grâce discrète,
J'ai chanté de mon mieux ton charme et ta vertu ;
En seras-tu reconnaissante à ton poète ?
Mon amour, me le rendras-tu ?

Un jour, quand je ne serai plus, morne victoire,
Qu'un nom d'anthologie ou bien de manuel,
Voudras-tu consacrer tendrement ma mémoire
Sous la caresse de ton ciel ?

Et sur cette demeure où fleurit mon enfance,
Voudras-tu bien fixer le souvenir, un jour,
De celui qui sentit l'amour de la Provence
Se confondre avec ton amour ?

Ville, je la voudrais, cette bonne manière,
Non point, comprends-le bien, non point par vanité,
Mais parce que mon nom inscrit sur une pierre,
Ce serait, parmi la clarté,

Le nom de ceux qui, doux, patients et modestes,
Ont travaillé dans l'ombre où se formait mon cœur,
Et qui, n'espérant rien que les bonheurs célestes,
Sont morts sans recevoir d'honneur ;

Le nom de ceux qui, sans souci de gloire humaine,
Ont fait de moi celui que j'aurai donc été,
Et m'ont donné, sachant où la mort nous amène,
Le goût de l'immortalité ;

Le nom, comprends-moi bien, d'un père et d'une mère,
Qui, toujours saintement penchés sur leurs enfants,
Après le grand labeur d'une existence amère,
Ont bien droit d'être triomphants.

Donc, ville, si tu veux inscrire un jour peut-être
Mon souvenir sur la maison que je sais bien,
N'omets pas ce jour-là, chère ville, d'y mettre
Leurs noms aussi, tout près du mien ;

Sinon, laisse ce nom s'enfoncer dans ton ombre,
Et, tous encore unis comme jadis ici,
S'il faut qu'à tout jamais notre mémoire sombre,
Laisse-nous tous mourir ainsi !

Car moi, qui ne suis rien que le pâle interprète
De ceux-là dont l'amour guide encor mon esprit,
Je ne veux pas qu'on honore seul le poète
Qui n'a jamais vraiment écrit

Que sous cette dictée impérieuse et douce
De ceux qui, choisissant pour eux le simple sort
De peiner sur un sol où nul laurier ne pousse,
M'ont laissé leur plus beau trésor.

Il n'est rien dans mes vers qui ne soit leur histoire ;
Ville, je ne suis rien, si je ne suis leur fils ;
Si tu veux m'honorer, honore leur mémoire ;
Cueille pour eux tes plus beaux lis !

J'AURAIS PU...

J'aurais pu comme un autre acquérir de la gloire,
En me poussant aux champs de lutte et de victoire...
Peut-être étais-je fait pour que mon nom aussi
Fût l'intime douceur et le grave souci
Des jeunes gens, qui vont rêvant de poésie...
Peut-être aurais-je pu mener ma fantaisie
Souveraine à travers les terres et les cœurs...

Mais je ne serai point, hélas ! de ces vainqueurs
Qui vont, faisant tourner les fronts à leur passage ;
Je suis resté chez moi, plus timide ou plus sage,
Parmi les oliviers et les pins fraternels,
Mais, n'ayant plus l'espoir des lauriers solennels,
Il me suffit de vous toucher, ô lauriers-roses,
Pour être consolé soudain de tant de choses...
Si je vis ignoré, c'est votre faute à vous,
Beau pays, qui toujours m'avez été trop doux
Pour que je puisse m'en aller loin de vos charmes.
Mon cœur vous pouvait-il opposer d'autres armes
Que celles de l'amour dont vous l'aviez comblé ?
C'est pourquoi, sous le poids de vos dons accablé,
Je n'ai pu délier vos attaches suaves,
Et, parmi vos matins légers ou vos soirs graves,
Je vais, ne voulant plus d'autre gloire sur moi
Que l'or de ce soleil qui couronne mon toit...

MAITRE FRANÇOIS MISTRAL...

3 octobre 1830.

Maître François Mistral a fini la vendange ;
Il regarde le ciel du soir, or et carmin,
Puis l'enfant nouveau-né, dont la petite main
Se crispe sur l'osier et tourmente le lange.

Mais il entend sonner les cloches, car demain
Le grand saint, qui prêcha d'une façon étrange
La cigale, la tourterelle et la mésange,
Sera glorifié par tout le genre humain.

Et le bon « ménager », en découvrant sa tête,
Murmure : « O saint François, dont c'est demain la fête,
Mon doux patron, protège encor le vieux faucheur !

Baigne les longs sillons d'une saine fraîcheur,
Et fais que, pour le vin du prêtre et du poète,
Ce petit Frédéric soit un bon vendangeur... »

LA PROVENCE A L'ALSACE

Les filles d'Arles, de Strasbourg et d'Avignon,
Qui vont, la tête libre et fière,
Avec de grands rubans autour de leur chignon,
Marquent une même frontière.

Elles posent des bords du Rhône aux bords du Rhin
Le signal d'une même race,
Et, dans le double chant du fifre et de l'airain,
La Provence embrasse l'Alsace.

O cigognes, voyez venir du Vaccarès
Le vol fougueux des flamants roses,
D'Aigues-Mortes, qui songe à Maurice Barrès
Dans la musique de ses proses,

A Maurice Barrès, qui menait par la main,
Sous l'olivier et le platane,
Saint-Phlin, Sturel, Bücher dans le même chemin,
Celui qui conduit à Maillane.

Muséon Arlaten, costumes et portraits
Du temps où l'on était soi-même,
Sur la rive de l'Ill je retrouve vos traits,
Que mire un filial poème.

Ah ! si vous avez pu résister au vainqueur,
Alsaciens à l'âme sûre,
C'est que vous avez su garder dans votre cœur,
Au delà de toute blessure,

L'amour d'un grand passé de gloire et de douleurs,
L'orgueil d'être ce que vous êtes,
Et dresser, au-dessus de tous les niveleurs,
La fierté de vos dures têtes.

La leçon de Mistral, vous plus encor que nous,
Vous sûtes la mettre en pratique ;

Sainte-Odile répond au signal du Ventoux
Selon le rythme poétique.

Le vin du Rhin se mêle au Châteauneuf puissant
Dans la coupe de renaissance ;
L'Alsace et la Provence ont tracé de leur sang
Le plan d'une nouvelle France,

D'une France où chacun, étant tout ce qu'il est,
Chantera, selon son génie,
La part qui lui revient dans l'orchestre complet
Où s'ordonne la symphonie.

Le chant le plus français est né sur le chemin
Qui va de Strasbourg à Marseille ;
Sous votre ciel déjà, dans un vol surhumain,
S'élance une flèche vermeille ;

Et j'ai rêvé que, si l'autre flèche manquait,
C'était pour y laisser la place
Du chant auquel un jour d'été dans un banquet
Marseille a donné son audace.

Ah! reconnaissez-la qui revient vers Strasbourg,
La Marseillaise, sur nos lèvres...
Reconnaissez ses cris, ses clameurs, ses tambours,
Partagez ses sublimes fièvres,

Et faites que, voyant planer sur la cité
Cette lumineuse Madone,
On pense que la France a deux fois mérité
La victoire qui la couronne.

ÉMILE RIPERT.

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT
ET L'EUROPE

Aujourd'hui dans la paix, comme il y a vingt ans dans la guerre, une suprême évidence domine la politique internationale des États-Unis : ils doivent d'abord, suivant leur formule même, « créer dans le monde la sécurité pour la démocratie » ; en second lieu, mettre toute leur influence au service des forces qui tendent à prévenir un nouveau conflit. La Conférence panaméricaine de Buenos-Aires a fourni au président Franklin Roosevelt l'occasion, qu'il avait sans doute recherchée et peut-être provoquée, de prononcer les paroles décisives par lesquelles la grande nation dont il est le chef, — chef de l'État et chef du gouvernement, — reconnaît sa solidarité avec l'ensemble des nations civilisées et son devoir de travailler au bien commun de l'humanité. Il a proclamé que les Amériques ne sauraient échapper aux répercussions d'une guerre, même lointaine, qui achèverait de bouleverser l'économie générale. Voilà l'affirmation de solidarité la plus efficace, la seule efficace, et qui soit une réponse pertinente aux « irréconciliables » butés dans leur doctrine d'isolement et obstinés à répéter qu'ils ne veulent plus rien savoir de l'Europe : comme s'il suffisait d'ignorer les périls pour les écarter !

Quelques jours après ce discours d'ouverture à la Conférence, le secrétaire d'État, M. Cordell Hull, s'exprimait avec sévérité à l'égard des nations qui violent les traités et préparent la guerre, et il développait un programme conçu en vue de maintenir la paix non seulement dans les Amériques, mais dans le monde entier. C'en est donc fait de l'irréalisable

et pernicieuse chimère de l'isolement des États-Unis, à laquelle les trois prédécesseurs immédiats du Président actuel ont persisté à sacrifier, non seulement la prospérité de leur pays et la sécurité du monde, mais l'idéal même pour lequel le peuple américain était venu, il y aura bientôt vingt ans, combattre en Europe. Sans doute il n'est pas question qu'il y revienne, et ce n'est plus sous la forme d'une intervention armée que pourrait se manifester la solidarité des États-Unis et de l'Europe. Ils entendaient bien, d'ailleurs, quand ils apportèrent leur concours aux Alliés, en 1917, que la guerre où ils se décidaient à entrer fût la dernière des guerres. Cet espoir soutint leur effort, et le président Franklin Roosevelt, lui du moins, ne l'a pas oublié.

Mais il a dû s'occuper d'abord de la tragique situation intérieure à laquelle avait contribué pour une si large part la politique américaine d'isolement. Nul homme d'État n'a jamais pris le pouvoir dans des conjonctures plus difficiles que celles devant lesquelles il s'est trouvé placé le jour de son « inauguration ». Nul n'aurait pu montrer plus de décision, de bonne volonté et d'optimisme, et l'événement n'a trahi ni sa confiance en lui-même, ni sa confiance en son peuple. Sa triomphale réélection atteste que ses efforts n'ont pas été vains, que le peuple les a compris et appréciés. Le Président a maintenant devant lui quatre années qui peuvent être fécondes et le mettre au rang des grands Présidents des États-Unis, de ceux qui appartiennent non seulement à la politique, mais à l'histoire.

Le peuple américain, en effet, après avoir accompli avec une rapidité prodigieuse, en un siècle et demi d'activité et de succès, ce qui lui apparaît, vu du point d'arrivée, comme sa « destinée manifeste », — remplir son cadre, c'est-à-dire occuper et exploiter son continent, — est parvenu à une bifurcation où la route, sur laquelle il avançait d'un pas si résolu, se divise et le laisse hésitant. Il a mis en valeur, de l'Atlantique au Pacifique, l'immense territoire qui s'offrait à lui ; il en a fait le support matériel d'une grande nation, si fidèle à ses origines qu'elle est encore gouvernée par la constitution qui lui a donné naissance. Il a fondu les éléments qui la composent dans l'unité d'une démocratie respectueuse de la liberté, et assez sûre d'elle-même pour

n'être jamais entraînée ni par le prestige de la dictature, ni par le vertige de l'anarchie. Mieux on connaît ce passé, plus on l'admire ; et mieux aussi l'on comprend que, par la vitesse acquise, par la force de l'élan vital, ce peuple en pleine croissance, en pleine expansion de pouvoir et de richesse, ait débordé ses frontières, conquis et occupé des territoires étrangers, développé sa marine, soit devenu enfin une Puissance mondiale, solidaire, dès lors, des autres Puissances de l'univers. Dans ce qu'on a appelé l'impérialisme américain, un observateur attentif du développement des États-Unis peut voir une phase nouvelle de ce développement, l'ouverture d'une ère qui, succédant à celle où a été conquise l'indépendance et à celle où a été réalisée l'unité, n'indique pas avec une netteté moins impérieuse au peuple américain la voie où continue de s'engager, non moins manifestement, sa destinée.

* * *

Ce fut l'heureuse fortune de ce peuple de rencontrer, dans chacune des crises décisives de son histoire, l'homme capable de la résoudre dans le sens de cette destinée. Lorsque la déclaration d'indépendance eut proclamé la rupture des treize colonies anglaises de la côte atlantique avec la métropole et qu'il s'ensuivit une longue et difficile guerre, cette première crise trouva son héros dans la personne de George Washington : après avoir aidé la jeune nation à naître, il devint le chef du nouvel État, dont l'existence restait incertaine, mais que ses huit années de présidence laissèrent assuré de l'avenir. La deuxième crise, non moins grave ni moins décisive que la première, fut celle de l'unité. Dans son expansion vers l'Ouest, la nation se divisait contre elle-même. Les États du Sud, dont le système économique et social reposait sur l'esclavage, voulaient que celui-ci s'étendît avec eux sur les terres nouvelles, tandis que les États du Nord, disposés ou du moins résignés à le tolérer là où il existait, s'opposaient à son développement et même aboutissaient à en imposer la suppression : l'antagonisme du Nord et du Sud allait-il couper l'Union en deux ? Tout le destin du continent eût été changé. Dans la crise de l'unité, comme dans celle de l'indépendance, le peuple américain trouva l'homme pont il avait besoin : Lincoln sauva l'Union.

Et de l'Union consolidée sortit pour ce peuple un accroissement de force et de prospérité. Dès qu'il fut rétabli des secousses de la guerre civile et qu'il en eut conjuré les conséquences immédiates, il connut un bonheur dont il n'y avait pas encore d'exemple dans son passé. Les vingt-cinq dernières années du XIXe siècle et celles qui, au début du XXe, précédèrent la Grande Guerre, portèrent au plus haut point dans sa conscience commune le sentiment de sa puissance et de sa dignité. La « grande expérience de l'Ouest », selon l'expression du président Théodore Roosevelt, avait pleinement réussi. Les États-Unis pouvaient la donner en exemple au monde. Ils avaient le devoir de lui en faire comprendre la leçon. Leurs intérêts les avaient mêlés au reste du monde et fait entrer dans le concert des grandes nations : il ne leur restait plus ni la possibilité ni le droit de s'isoler. C'est par l'isolement seul que Washington avait pu sauvegarder leur indépendance et leur dignité de petit peuple naissant ; c'est par des moyens tout différents qu'il appartenait désormais aux chefs de ce grand peuple adulte d'atteindre la même fin.

Théodore Roosevelt l'avait compris et proclamé. Ce sera le titre impérissable de Woodrow Wilson de l'avoir compris à son tour, dans des circonstances tragiques, qui plaçaient brutalement son pays à la croisée des chemins. Au-dessus de toutes les chicanes de la politique, et de toutes les subtilités d'interprétation des motifs, il est et restera pour l'histoire le Président de l'intervention. Dans la crise où étaient engagées l'Europe et à sa suite les autres nations, il comprit que s'ouvrait pour son pays la troisième crise décisive, celle de la solidarité internationale, et il aiguilla la nation américaine sur la bonne voie.

* * *

Ce n'est pas pourtant sur cette voie-là que le président Franklin Roosevelt l'a trouvée quand il a pris le pouvoir. Depuis la paix de 1919, la politique internationale des États-Unis avait dangereusement dévié. Le Sénat avait refusé de ratifier le traité de Versailles, que le Président américain avait si largement contribué à préparer, et il avait rejeté en particulier l'idée de la Société des nations, qui en était pour Woodrow Wilson la clef de voûte. Le parti républicain se dressait

contre l'œuvre du Président démocrate. Les adversaires politiques, qui n'avaient été ni associés à cette œuvre, — dont le caractère national et surtout international eût exigé pourtant leur collaboration, — ni même consultés, se posèrent en adversaires nationaux de la politique wilsonienne. La réaction fut brutale. Les passions et les rancunes se mêlaient aux doctrines dans un enchevêtrement inextricable. Le Président n'hésita pas à en appeler à la nation elle-même, et se mit en route pour expliquer au peuple américain les vues qu'il avait fait prévaloir dans la rédaction du traité. Nul ne peut dire ce qui serait advenu si la maladie n'avait pas terrassé le chef de l'État au début de son entreprise. Il fut vaincu, et sa politique avec lui. Les États-Unis furent aiguillés sur une autre direction, rejetés vers l'isolement, à l'encontre de leur intérêt, des intérêts d'une paix chèrement conquise, et au risque de compromettre, comme on voit aujourd'hui qu'ils ont été en effet compromis, tous les résultats de leur intervention. Les trois présidents qui succédèrent à Woodrow Wilson, entraînés par la réaction contre la politique de leur prédécesseur, entraînèrent avec eux le pays en sens inverse du courant qui le portait vers la réalisation de sa nouvelle « destinée manifeste » : l'entrée dans le concert des grandes Puissances pour y faire reconnaître le grand fait de la solidarité internationale et prévaloir la grande idée que cette solidarité reconnue, non seulement impose des devoirs, mais doit diriger la réorganisation du monde et commander l'ordre nouveau.

La suite des événements a prouvé avec assez de force qu'un peuple, comme un individu, n'avance pas longtemps contre le courant. Le monde ne s'est nullement réorganisé ; le désordre y est plus grand que jamais et le trouble plus profond : ce sont de mauvases conditions pour la reprise d'une activité normale et son épanouissement. Des circonstances passagères, exceptionnellement favorables, ont pu faire quelque temps illusion au peuple américain, dont on se disputait partout, à mesure qu'on se reprenait à vivre et à consommer, les crédits et les marchandises : ce fut la période d'inflation et de prospérité. Elle conduisit à la crise.

Cette crise en était à son point le plus aigu lorsque, le 4 mars 1933, M. Franklin Roosevelt prit en main le gou-

vernail. Elle rejetait au second plan tout autre souci. La tâche la plus urgente était de redresser la situation intérieure, et il y a donné tous ses soins. Si absorbante qu'elle fût, elle ne l'empêchait pas de voir ce qui se passait au dehors et de comprendre que la prospérité de son pays était liée à l'ordre du monde, que la grandeur et la puissance de son pays lui imposaient de collaborer à l'ordre du monde, que la position prise par son pays était nettement défavorable à l'ordre du monde, et que pourtant nulle Puissance n'était mieux en mesure que celle à la tête de laquelle il était placé de contribuer à l'établissement de cet ordre. Les ressources des États-Unis, l'isolement géographique qui les rend pratiquement invulnérables, leur affranchissement de l'esprit de parti et de l'esprit de classe, ces deux fléaux qui rendent si difficile l'organisation de la démocratie dans les vieux pays d'Europe : ce sont là des conditions permettant au peuple américain de prendre à son choix, suivant les circonstances, soit une position d'arbitre, soit une initiative de grande envergure.

Son intervention, qui avait été décisive dans la guerre, pouvait n'être pas moins décisive dans la paix. C'était l'idée du président Wilson : il n'a pas pu la réaliser, et la politique adverse, si elle a été funeste à l'Europe, retombée aujourd'hui en plein péril de guerre, ne s'est pas montrée moins funeste aux États-Unis eux-mêmes. Leur crise économique n'a été, on s'en rend bien compte aujourd'hui, que le début, l'ouverture ou le premier aspect d'une crise mondiale, issue d'une difficulté d'adaptation. Si les États-Unis ont été les premiers atteints, n'est-ce pas qu'ils étaient à cet égard les plus exposés ? Quand l'économie se disloque, quand les lois de la production sont bouleversées, le peuple qui produit le plus et qui consomme davantage est aussi le premier et le plus durement éprouvé. C'est ce que n'a compris aucun des trois successeurs du président Wilson, et c'est pourquoi le troisième, celui qui avait été élu comme le Président de la prospérité, s'est trouvé être le Président de la débâcle. Jamais le peuple des États-Unis, M. le président Roosevelt le sait mieux que personne, ne s'était trouvé dans une situation comme celle où l'a laissé l'administration Hoover.

Nul ne sait non plus mieux que lui combien il est difficile

d'en sortir. L'expérience qui porte son nom est en cours. Elle a certes donné des résultats, elle a atténué la crise, autant qu'elle pouvait l'être : elle ne l'a pas résolue.

Elle ne peut pas la résoudre, parce que cette crise est liée à l'état général du monde, à son désordre matériel et moral, à son malaise, à son angoisse. Ce désordre, ce malaise, cette angoisse ont des causes multiples, dont quelques-unes sont simples et claires, les autres complexes et confuses. Mais le remède est unique, ou plutôt un remède unique apparaît comme la condition générale et préalable sans laquelle la guérison ne peut même pas être cherchée : éclaircir d'abord l'atmosphère, dissiper la menace d'une nouvelle conflagration, rendre aux hommes un sentiment de sécurité et rouvrir ainsi devant eux les voies de l'avenir. Il faut ranimer la confiance et l'espoir, faire revivre chez les jeunes générations le goût et la certitude du lendemain, leur enlever l'idée meurtrière que, dans l'atroce et intolérable état du monde actuel, elles ne peuvent compter que sur un bouleversement ; il faut chasser de leur cœur le désir d'en courir le risque, d'en tenter l'aventure.

* * *

Il ne semble pas qu'on puisse atteindre ce résultat, créer cet état d'esprit, sans amener au préalable, — ou acculer, — tous les peuples de l'Europe à l'idée de la conciliation internationale, idée essentiellement américaine parce qu'elle dépasse les nationalismes et que l'Amérique est naturellement placée, dans l'espace et dans le temps, au-dessus d'eux. M. Roosevelt a orienté la Conférence de Buenos-Aires vers la réalisation de ce grand dessein sur le continent américain, et il a indiqué avec force qu'il ne faudrait pas ensuite s'en tenir là. Dans un monde où il serait bien entendu qu'il n'y a plus, qu'il ne peut plus y avoir d'autre issue aux différends entre les peuples, on arriverait nécessairement à trouver les moyens. C'est affaire aux hommes d'État, aux diplomates, aux juristes : la tâche n'est pas indigne des meilleurs, ni au-dessus de leurs capacités. Ils parviendraient à organiser cette voie nouvelle, aussitôt qu'elle serait ouverte et seule ouverte. Et les autres, les voies de ruine, de désastre et de mort, seraient enfin fermées.

Il n'est donc pas déraisonnable de penser qu'il est possible à l'actuel Président des États-Unis, et qu'il ne l'est qu'à lui, d'être l'homme qui, ouvrant cette voie, fermerait toutes les autres. Le peuple tout entier a suivi le président Wilson lorsqu'il s'est décidé, en 1917, pour l'intervention des États-Unis. L'intervention dans la guerre entraînait l'intervention dans la paix. Elle n'en était même que le moyen, l'organisation de la paix restant le but : c'est afin de se réserver une participation décisive au règlement de la paix, et d'asseoir celle-ci sur des bases solides, que le président Wilson a fait sortir son pays de la neutralité et jeté dans un des plateaux de la balance les forces inépuisables du peuple américain. La guerre, dès lors, était virtuellement finie, et le succès assuré à la cause des Alliés. Depuis, on a pu dire non sans raison que s'ils avaient, par le concours des États-Unis, gagné la guerre, ils avaient, par la retraite précipitée de cette même nation, perdu la paix.

Il reste donc à ramener les États-Unis dans leur voie, c'est-à-dire à reprendre l'œuvre du président Wilson, en évitant les erreurs qu'il a commises et qui en ont compromis le succès. Son action trop individuelle a fait échouer un dessein qui dépassait sa personne et qu'il a voulu réaliser seul, à sa manière, par ses propres moyens. Il n'a attaché son nom qu'à une faillite, et ce n'est pas lui qui aura été, comme on pouvait le supposer un moment, le troisième grand Président des États-Unis. Après la crise de l'indépendance et celle de l'unité, la troisième reste ouverte : celle de la solidarité internationale. Elle n'est pas moins décisive pour le peuple américain lui-même, et le reste du monde y est plus directement intéressé. La grande Puissance d'outre-Atlantique, prolongeant dans son œuvre de paix son œuvre de guerre, assumera-t-elle, à l'heure que semble lui avoir marquée le Destin, la défense de son double idéal démocratique et pacifique? Plus on a médité sur l'histoire de cette nation, plus on a le sentiment que l'homme d'État américain à qui elle dictera sa réponse y prendra place à la suite de Washington et de Lincoln, — et peut-être au-dessus d'eux.

FIRMIN ROZ.

CONDÉ
PRISONNIER D'ÉTAT

L'ARRESTATION

Ce samedi matin, 18 janvier 1650, Anne d'Autriche entendit la messe dans la chapelle du Palais-Royal, puis regagna son petit cabinet. Là, elle prit à part le lieutenant de ses gardes, comte de Cominges, et l'avertit qu'elle lui confiait une mission de haute importance, difficile et dangereuse. Guitaut, son capitaine des gardes, était au lit avec une violente attaque de goutte ; Cominges devait l'appeler auprès d'elle d'urgence, n'importe en quel état. Après quoi il irait recevoir les instructions du cardinal, puis reviendrait auprès de la reine qui, de sa bouche, lui donnerait ses ordres. Le petit roi s'approcha pour écouter :

— Vous voulez toujours tout savoir...

La reine l'écarta. Elle se mit à son miroir pour s'habiller. Cominges attendit le moment propice pour s'éloigner sans éveiller l'attention des courtisans. Il transmit l'ordre à Guitaut qui s'y conforma à l'instant. Il se rendit à l'appartement de Mazarin. L'abbé de Palluau, maître de chambre de Mazarin, l'introduisit dans le cabinet du ministre. En présence de trois personnes, il se borna à des propos indifférents. Mazarin lui fixa à deux heures le rendez-vous qu'il demandait avant le Conseil. Il rejoignit Guitaut qui avait vu la reine, et lui apprit qu'il s'agissait d'arrêter les princes. Aussitôt, Cominges donna l'ordre aux gardes de ne laisser entrer personne au Palais-Royal que les ministres et les secrétaires d'État. Il plaça

le premier exempt des gardes de la reine en faction dans la salle des gardes, et chargea le second de s'assurer de neuf hommes fidèles et courageux.

Dans son cabinet, Mazarin dictait des instructions à de Lionne. Condé entra. Protestations d'amitié de la part du cardinal, pour permettre à de Lionne de dissimuler sous d'autres le papier qu'il écrivait. Avec un admirable à-propos, Mazarin expliqua au prince qu'il fallait conduire à Vincennes Des Coutures, le syndic des rentiers, l'un des meneurs, avec La Boulaye, de l'attentat du 11 décembre. On craignait une tentative de Beaufort pour le délivrer. Quelles mesures adopter ?

— Prenez le marché aux Chevaux comme lieu de rassemblement et mettez-y Miossens.

En sortant, Condé ne se doutait pas qu'il venait d'indiquer les précautions à prendre pour le conduire en toute sûreté au bois de Vincennes.

Après dîner, Cominges revint chez le cardinal, qui écrivait. Mazarin se passa deux ou trois fois les mains sur le visage.

— Eh bien ! Cominges, que dites-vous de votre commission ?

Le lieutenant aux gardes l'assura de sa fidélité et de son obéissance. Le ministre lui communiqua le projet dont Condé avait interrompu... et complété la rédaction : à l'entrée de la nuit, les gendarmes du roi se masseraient au marché aux Chevaux ; le maréchal des logis des gardes du cardinal se posterait avec cinquante maîtres sur le chemin de Vincennes ; le commandeur de Monteclère réunirait à Montmartre tous les gentilshommes de Mazarin et quelques-uns de ses amis ; la reine se dirait souffrante et se mettrait au lit. Pour attirer sûrement le duc de Longueville au Palais-Royal, on le préviendrait que le Conseil devait s'occuper des affaires de Munster, qu'il connaissait bien ; s'il ne venait pas, des chevau-légers du roi investiraient son château de Chaillot dont quatre compagnies des gardes suisses et françaises occuperaient les avenues. L'abbé de Palluau devait remettre à Cominges les clefs du degré de la galerie du Conseil et de la porte de derrière des jardins du Palais-Royal ; là, un carrosse du roi attendrait avec vingt soldats à pied qui l'escorteraient jusqu'à la porte Richelieu, où quelques gardes du

cardinal veilleraient. Guy de Bar, ancien capitaine des gardes de Richelieu, reconnaîtrait les chemins conduisant à Vincennes, et reviendrait attendre à cette porte. La réunion du Conseil était fixée à six heures.

La princesse douairière de Condé connaissait la Cour par sa propre expérience. Elle avertit son fils : il se passait sûrement des choses d'où naissait le soupçon qu'on voulait l'arrêter :

— Qu'ai-je à craindre ? Le cardinal est mon ami.

— J'en doute.

— Vous avez tort, car je compte autant sur lui que sur vous.

— Dieu veuille que vous ne vous trompiez pas !

Comment se méfier, quand le cardinal riait avec lui des conférences nocturnes qu'il avait avec le coadjuteur, où Gondi, petit, noiraud, se rendait en habit de cavalier, avec des jambes cagneuses dans de grands canons, un bouquet de plumes, un manteau rouge, et l'épée au côté, avec son nez fendu du bout et ses lèvres sensuelles ?

La duchesse de Longueville recommandait avec insistance à ses frères et à son mari de ne pas se trouver tous trois ensemble. Des avis leur parvenaient : ce jour même, Marsillac contait à La Moussaye que la veille on vint de la part du roi chercher un capitaine de son quartier, qu'on le mena au Luxembourg où Le Tellier lui demanda si le peuple approuverait quelque action d'éclat du roi pour rétablir son autorité. « Oui, répondit ce capitaine, si l'on n'arrête pas Beaufort. » Il demeura convaincu qu'on voulait perdre M. le Prince. Vineuil montra à Condé un billet avertissant qu'on devait l'arrêter : Condé n'en crut rien ; le président Perrault venait de l'informer qu'interrogé par lui sur les bruits qui couraient, le cardinal avait juré qu'il n'y avait rien de vrai dans ce qu'on racontait. Les courtisans scrutaient attentivement le visage de la reine, qui ne laissa rien paraître.

Lorsque Cominges retourna chez elle, il la trouva étendue sur son lit. Elle lui parut un peu plus émue que le matin. De la part de Monsieur, Le Tellier lui avait demandé de remettre l'opération ; elle répondit : il faut exécuter ce qu'on a décidé. Tout était-il bien en ordre ? Oui, répondit Cominges.

— Allez donc à la bonne heure, je vais me reposer.

Elle fit tirer les rideaux de son lit.

Le lieutenant aux gardes prit ses dernières mesures : pour ne pas donner l'éveil, au lieu de porter lui-même le bâton habituellement porté par Guitaut, il en chargea un des exempts et lui ordonna de ne pas le quitter. Dans la salle des gardes, il communiqua le plan à Guitaut. Pour le cas où le carrosse du roi manquerait le rendez-vous ou se briserait en route, il ordonna d'amener le sien et six coureurs afin que l'on pût monter à cheval à défaut des carrosses. Il chargea deux hommes de ramasser une provision de flambeaux et de l'attendre à partir de cinq heures derrière le logis du cardinal.

A quatre heures et demie, la princesse douairière de Condé se présenta au Palais-Royal. Cominges la laissa entrer. Afin d'éviter toute surprise, il se hâta de prévenir la reine. Peu après, Condé, Conti et Longueville arrivèrent avec une douzaine de gentilshommes, qui demeurèrent dans le grand cabinet dont les murs s'ornaient des plus beaux tableaux de la collection de Richelieu. M. le Prince envoya Cominges avertir le cardinal que le Conseil était au complet. Cominges s'acquitta de la commission, prit les gardes et l'exempt tenus prêts dans l'antichambre depuis l'arrivée des princes, cachant leurs carabines sous leur manteau, et les fit filer deux à deux par les cours des cuisines, avec ordre de l'attendre au grand degré de l'appartement du cardinal ; il y arriva de son côté en même temps qu'eux, les introduisit dans la salle des gardes et en ferma toutes les issues. Guitaut, de son côté, s'étant fait confirmer par la reine que ses intentions demeuraient inchangées, lui demanda l'ordre pour les huissiers de fermer toutes les portes et de ne les ouvrir que sur son ordre.

Condé se rendit dans la chambre de la reine. Il y vit sa mère et ne la reverra plus. L'heure du Conseil sonna. La reine congédia les personnes qui l'entouraient ; elle dit à Condé qu'elle le suivait dans la grande galerie. Elle s'enferma dans son oratoire avec le roi et ordonna à Guitaut de faire sa charge. Elle passait habituellement de longues heures dans cette pièce, la mieux décorée du Palais, avec son vitrail de cristal enchâssé d'argent.

Le capitaine des gardes ferma toutes les portes derrière

lui et pénétra dans la galerie. Il s'approcha de M. le Prince qui se chauffait à la cheminée. Comme il était cousin de Guitaut, le cornette des chevau-légers de Condé, très en faveur auprès du prince, ce dernier crut qu'il venait lui demander quelque chose. Guitaut le détrompa, dit qu'il avait ordre du roi de l'arrêter, et lui mit la main sur l'épaule.

— Guitaut, la raillerie ne vaut rien. Cessons-la, je te prie.

— Votre Altesse peut bien connaître à mon visage que ce n'est pas une raillerie ; c'est tout de bon que je parle, et j'ai le même ordre pour M. votre frère et pour M. de Longueville.

Conti vint à eux :

— Qu'y a-t-il, monsieur mon frère ?

— Ce n'est rien. C'est que Guitaut a ordre de nous arrêter, vous et moi, et M. de Longueville. Aussi j'espère que ce ne sera rien et que Sa Majesté me recevra dans ma justification.

Il chargea Guitaut de prier la reine de l'entendre. Elle répéta : « Faites votre charge. » Le chancelier Seguier et Servien lui adressèrent la même prière, essuyèrent le même refus, et ne parurent pas dans la galerie.

Le cardinal savait l'abbé de La Rivière, secrétaire de Monsieur, pensionné par Condé. Il l'entraîna dans son appartement.

— Que diriez-vous, monsieur l'abbé, si l'on vous disait que les princes de Condé et de Conti et le duc de Longueville sont prisonniers ?

— Je serais bien surpris.

— Bien. Soyez-le donc, car, à l'heure que je vous parle, on les mène au bois de Vincennes.

— Et Monsieur, le sait-il ?

— Tout est concerté avec lui.

— Je suis perdu !

Il reçut l'ordre de se retirer dans sa maison de Petit-Bourg.

Condé avait jeté un coup d'œil rapide sur les portes, les fenêtres, et sur son épée. Il répondit à Longueville qui proposait de se sauver :

— Il n'y a point d'avenues qui ne soient gardées !

Conti dit à son frère :

— Dieu m'a exaucé, car j'ai souvent souhaité, s'il m'arrivait quelque disgrâce, de la partager avec vous.

M. le Prince s'adressa au comte de Brienne :

— Monsieur, comme j'ai souvent reçu des marques de votre amitié et de votre générosité, je me promets que vous direz un jour au roi les services que je lui ai rendus.

On était au cœur de l'hiver ; il demanda qu'au moins on le conduisît dans un endroit chaud. Guitaut frappa de son bâton le signal convenu à la porte où se tenait Cominges, qui l'ouvrit. On aperçut les neuf gardes et l'exempt, au haut d'un petit escalier sans lumière. M. le Prince fixa Cominges droit dans les yeux.

— Vous êtes gentilhomme : que veut dire ceci ?

— Sur mon honneur, il ne s'agit que du bois de Vincennes. Votre Altesse est en sûreté tant que j'aurai l'honneur de vous avoir entre mes mains.

Le prince se tourna vers Conti :

— Allons, mon frère, Cominges est homme d'honneur ; je le connais il y a longtemps, et sa famille et la nôtre ont toujours été en trop bonne intelligence pour rien craindre. Notre vie est en sûreté, je vous en réponds.

Tous deux l'embrassèrent.

Ils descendirent l'escalier. Deux hommes soutenaient Longueville qui souffrait d'une jambe « et ne trouvait pas agréable de s'en servir en cette occasion ». Ils traversèrent lentement le jardin. Six heures sonnèrent. Des gendarmes du roi apportèrent les flambeaux prévus par Cominges. Condé reconnut des cavaliers qui avaient chargé à Lens à ses côtés. Il s'écria :

— Ce n'est pas ici la bataille de Lens !

Ils restèrent appuyés sur leurs armes et baissèrent la tête. Derrière la porte, ni carrosse du roi, ni officiers, ni gardes : ignorant l'importance de l'opération, nul ne s'était pressé. Survint le carrosse de Cominges, avec les six coureurs tenus en main par des palefreniers. Condé entreprit Guitaut pour sa liberté ; le capitaine des gardes resta de glace. Se voyant entouré de cavaliers, le prince se résigna. Il monta dans le carrosse, suivi de Conti et de Longueville. Il obtint de Cominges que l'exempt n'y montât point. Conti l'embrassa et le supplia de prier la reine de ne pas le séparer de son frère.

On trouva la porte Richelieu fermée ; il fallut la forcer. A deux cents pas, César-Phébus d'Albret, comte de Miossens,

et le marquis de La Salle attendaient avec l'escorte prévue par Condé lui-même. Le carrosse s'embourba. Un renfort de cinq chevaux de charrette rencontrés par le maître d'hôtel de Guitaut permit de le tirer de là. Condé se souvint que pendant la guerre de Paris son canon s'était embourbé dans le chemin que l'on prenait ; il en indiqua un meilleur. Une heure plus tard, le carrosse versa. Condé sauta dehors. Cominges cria aux gardes : « Attention ! » Comme Miossens le plaignait, le prince lui dit :

— Ah ! Miossens, si tu voulais !

— Mon devoir, Monseigneur !

— Fais-le donc, et ne t'amuse plus à me plaindre.

L'ARRIVÉE A VINCENNES

Plus loin, on rencontra la compagnie des gardes suisses et la compagnie des gardes françaises postées dans le bois. On arriva au château à neuf heures. Les princes passèrent le premier pont jeté sur le fossé extérieur et pénétrèrent dans l'enceinte par la porte nord, pratiquée dans la tour du Village. La nuit était noire. Laissant à droite des terrains plus ou moins cultivés, et plantés d'arbres fruitiers, ils longèrent sur leur gauche les murs du manoir de saint Louis, amplement remaniés depuis le XIIIe siècle, jusqu'à la chapelle. De là jusqu'au fossé du donjon, des bâtiments de tous styles barraient l'intérieur de l'enceinte. Après avoir contourné un vieux puits, les princes prirent donc à droite, passèrent le fossé extérieur du donjon, sans eau, mais très boueux, sur un imposant pont de pierre, coupé de la haute muraille d'un ouvrage avancé qui se dressait devant eux par un pont-levis que l'on baissa à leur intention. La poterne traversée, à peine entrés dans la cour intérieure du donjon, ils gravirent immédiatement à gauche un escalier, l'entrée de Charles V, aboutirent à une petite terrasse et s'engagèrent sur le pont de bois fixe que continuait encore un pont-levis. La porte donnant l'entrée au premier étage du donjon s'ouvrit, puis se referma sur eux. En dépit de cette promenade inquiétante dans le mystère de la nuit, de ces fossés, de ces ponts-levis et des murs épais de la vieille forteresse, Condé garda son sang-froid et sa bonne humeur. Son cadet se montra impressionné.

Rien de prêt pour les recevoir : afin de ne pas donner l'éveil, la Cour n'avait envoyé aucun ordre. Ils durent attendre dans le corps de garde. Des cartes traînaient sur une table. Condé engagea une partie avec Cominges. Il l'interrompit pour demander :

— Comprenez-vous rien à ce qui m'arrive ?

— Eh ! monsieur, rappelez-vous pourquoi Tibère ne pouvait sentir Germanicus.

Des soldats montèrent de la paille, dans la chambre royale, au deuxième étage. D'autres s'enquirent de vivres ; il fallut aller jusqu'à la Pissotte chercher du pain et des œufs. Pas de vin ; Condé s'écria :

— Mais Rantzau est ici !

Logé au-dessus de la chambre royale, le maréchal donna de son vin. Le repas terminé, les princes, que l'on devait séparer le lendemain matin, se couchèrent tout habillés sur la paille. Condé dormit douze heures sans s'éveiller.

Sitôt ses prisonniers bouclés, Cominges expédia un courrier à la reine pour lui annoncer le succès de l'opération. Elle savait déjà par Miossens l'accident du carrosse et les velléités de fuite de Condé. Mademoiselle causait avec elle, après s'être heurtée aux portes du palais, fermées et gardées. On introduisit le président Mathieu Molé, mandé par la reine. Elle lui apprit la nouvelle. Il leva les mains au ciel, éleva la voix, et, bien qu'ennemi de Condé, s'écria :

— Ah ! madame, qu'avez-vous fait ? Ce sont des enfants de la Maison royale.

Le soir, en présence de toute la Cour, Anne d'Autriche parla de M. le Prince avec modération, se disant fâchée d'avoir dû agir de la sorte dans l'intérêt de l'État. Monsieur fit un mot :

— Voilà un beau coup de filet ! On vient de prendre un lion, un singe et un renard.

A l'hôtel de Chevreuse, on triompha. Retz et Beaufort y dînèrent, attendant la nouvelle. Lorsque l'écuyer de Beaufort l'eut apportée, on s'empressa de la répandre. La duchesse de Chevreuse et le marquis de Laigues ne mirent pas moins d'empressement à monnayer leur concours : 80 000 livres à l'une, une pension de 10 000 livres et 5 000 livres comptant à l'autre, avec des honneurs chez Monsieur.

Le lendemain matin, la reine n'était pas encore éveillée que déjà les courtisans s'empressaient pour lui faire leur cour...

L'ÉMOTION A PARIS ET EN PROVINCE

Aux mouvements qui se produisirent le soir du 18 janvier, le peuple de Paris s'imagina qu'on arrêtait Beaufort et commença à se soulever. Monsieur exigea que Beaufort se montrât au public pour le détromper et le calmer. Lorsqu'on sut qu'il s'agissait de Condé, comme les Parisiens lui en voulaient toujours du blocus de leur ville, ils allumèrent partout quantité de feux de joie ; chaque bourgeois voulut le sien devant sa porte.

Le lendemain de l'arrestation des princes, dès le matin, sitôt la nouvelle connue, une centaine de leurs officiers se réunirent dans les jardins de l'hôtel de Condé. Comment rendre service aux prisonniers ? On proposa de courir au Val-de-Grâce enlever les nièces de Mazarin et de les mener en diligence dans l'une des places appartenant à Condé ; par le moyen de ces otages, on obtiendrait sa mise en liberté et l'on garantirait son existence. Le cardinal avait prévu le coup et mis ses nièces à l'abri dans le palais d'Orléans. Les officiers se dispersèrent et filèrent sur Bellegarde, Stenay, ou autres places de M. le Prince, partout où ils crurent pouvoir se rendre utiles. Dans les vingt-quatre heures, il n'en resta plus un seul à Paris.

Le duc de Bouillon se sauva dans son domaine de Turenne, et son frère Turenne à Stenay ; l'un et l'autre échappèrent de justesse aux sbires chargés de les arrêter. La duchesse de Bouillon, moins heureuse, se laissa prendre, s'échappa, fut reprise et enfermée à la Bastille.

La Bourgogne ne bougea pas, bien que le 21, au petit matin, Lenet, homme de confiance de Condé, eût reçu un courrier de Girard, secrétaire de M. le Prince, qui comptait rester en Bourgogne et soulever la province. Les bourgeois ne lui donnèrent pas l'appui qu'il escomptait. La plus grande tranquillité régnait à Dijon lorsque le lieutenant du Roi, marquis de Tavannes, se présenta.

Le Berry n'offrit pas davantage de résistance. En Normandie non plus, rien ne remua.

Lors de l'arrestation, le secrétaire d'État La Vrillière avait porté à la duchesse de Longueville l'ordre de se rendre au Palais-Royal auprès de la reine. Marsillac l'en détourna. Elle se cacha chez la palatine Anne de Gonzague, et, la nuit même, déguisée en écuyer, elle sauta sur un cheval et s'enfuit avec Marsillac en Normandie. Le duc de Richelieu n'étant pas complètement maître du Havre, elle n'y put entrer et se réfugia à Dieppe. La reine lui expédia l'ordre de se rendre à Coulommiers auprès de sa belle-fille : elle simula une maladie pour ne pas partir. Mais la reine, sûre que les habitants lui resteraient fidèles si elle les soutenait, leur envoya Le Plessis-Bellière avec des troupes. Mme de Longueville tenta de gagner le gouverneur Montigny pour résister ; il refusa et l'engagea à passer à l'étranger. Elle ne réussit pas mieux auprès des bourgeois, qui se barricadèrent contre le château. Le Plessis-Bellière menaçant, elle sortit par une petite porte de derrière avec les plus braves de ses femmes et quelques gentilshommes. Elle dut marcher pendant deux lieues jusqu'à un petit port où un navire l'attendait en rade. Contre l'avis des mariniers, elle voulut s'embarquer. Le vent soufflait en tempête. Les vagues déferlaient, si fortes que l'homme qui prit la duchesse dans ses bras la laissa tomber à l'eau. Les brisants la roulèrent. Elle dut renoncer à s'embarquer.

Elle enfourcha un cheval, « jambe de ci, jambe de là ». Ses femmes l'imitèrent. Elle courut toute la nuit. Un gentilhomme du pays de Caux la reçut avec bonté. Là, elle découvrit que le patron du navire qui l'attendait, acheté par le cardinal, devait la livrer. Pendant quinze jours, elle se cacha, errant de village en village. Elle traita au Havre avec le capitaine d'un bateau anglais. Il la reçut sous le nom d'un duelliste qui venait de se battre. Elle le paya bien, et il ne s'enquit pas de plus longues explications. Il la prit à son bord dans un petit port de la côte et la débarqua en Hollande. Elle reçut la visite du prince d'Orange et des princesses. De Hollande, elle se dirigea sur Stenay. Sitôt arrivée, elle envoya au roi un manifeste.

A Stenay, elle retrouva Turenne et La Moussaye, gouverneur de Stenay. Boutteville ne tarda pas à les rejoindre. Ils préparèrent la marche d'une armée sur Paris. Gourville établit la liaison avec la capitale, non sans risques, car de

petites troupes de paysans infestaient les nombreux bois qu'il devait traverser et massacraient indifféremment tout ce qui passait à leur portée.

C'était la guerre que préparait le petit groupe de Stenay, où germa pour la première fois l'idée d'une entente avec les Espagnols. Mazarin, informé, demanda par messager secret à Condé de s'y opposer : Condé refusa d'y croire.

Au mois d'août, Mme de Longueville engagea ses pierreries pour procurer des vaisseaux hollandais aux révoltés de Guyenne. Ses affaires lui semblaient en si bonne voie qu'elle espérait bien que tout le monde se retrouverait à Paris l'hiver suivant.

Que devenaient de leur côté la princesse douairière et sa bru ? Pendant que l'on conduisait les princes à Vincennes, la reine chargea le comte de Brienne de l'annoncer à son amie. La princesse était sortie. Brienne attendit assez longtemps. Déjà la duchesse de Montmorency-Boutteville avait mis le petit duc d'Enghien à l'abri dans son château de Précy. La reine ordonnait aux deux princesses de se retirer à Chantilly. La douairière obtint de rester un jour à l'hôtel de Condé, un autre aux Carmélites. Toutes les personnes de qualité lui rendirent visite. Elle partit en larmes pour Chantilly.

La duchesse de Châtillon ne tarda pas à l'y rejoindre, venant de son château de Châtillon-sur-Loing. Lenet, parti de Dijon, la rattrapa entre Nemours et Fontainebleau. Elle l'invita à monter dans son carrosse. A Paris, le duc de Nemours avait provoqué une certaine fermentation. Le président Viole, désormais rallié à Condé qui le pensionnait, escomptait ce mouvement qui lui permettrait, une fois écarté Mazarin et la régente, de prendre à Mathieu Molé sa place de premier président. Une sédition suscitée par Boutteville ne réussit pas à s'emparer des nièces de Mazarin ; Boutteville se réfugia à Précy avant de filer sur Stenay.

Le dernier jour de février, Lenet débarqua à Chantilly. Claire-Clémence de Maillé-Brézé, femme de M. le Prince, révéla un aspect inattendu de son caractère : craignant qu'on ne lui enlevât son fils, elle se déclara prête à le suivre, même à la tête d'une armée, et jura de ne rien oublier de ce qu'elle devait « à l'honneur d'avoir épousé un

premier prince du sang, d'un mérite aussi extraordinaire ». Elle stupéfia Lenet. Elle tint parole.

A ce moment, outre la duchesse de Châtillon, l'entourage des princesses comprenait la comtesse de Tourville, femme de tête et de résolution, « qui terminait avec grâce une carrière galante » ; elle accordait toute sa confiance à Lenet, ami intime de feu son mari ; le jeune abbé de Roquette, influent sur l'esprit de la princesse, fort ambitieux et, prétend-on, modèle de Molière pour son *Tartuffe* ; le capitaine de Chantilly Dalmas, un timide surtout préoccupé de conserver sa place ; La Roussière, ancien écuyer du précédent prince de Condé, aujourd'hui premier gentilhomme de la chambre du prince de Conti ; Bourdelot, le médecin de la maison, la jolie et fine marquise de Gouville, Mlle Gerbier, une Anglaise, brune aux yeux vifs, qui allait jouer un rôle ; d'autres encore.

A l'instigation de Lenet, on tenait conseil. Mme la Princesse hésitait entre les divers avis. Dalmas l'entretenait dans sa timidité qui, jointe à son avarice, ruinait les suggestions du courage et du désir de la vengeance. Elle craignait d'être arrêtée ou emprisonnée si elle faisait la guerre, ou maintenue ici en prison perpétuelle si elle demeurait en repos. Elle changeait de résolution à chaque instant. On finit par convenir de la laisser à Chantilly, d'où elle essaierait de diviser la Cour, pendant que les autres se battraient par ailleurs.

En attendant une décision définitive, la compagnie passait agréablement son temps. On se promenait au bord des étangs, on errait dans des allées du parc ou de la forêt, on se couchait sur l'herbe, on récitait les élégies ou des sonnets, on composait des bouts-rimés, on déchiffrait des énigmes. On recevait des visites de Paris.

Mais quelqu'un troubla la fête. Le 11 avril, la princesse reçut une inquiétante nouvelle : six compagnies de gardes suisses et deux de chevau-légers occupaient les passages de l'Oise à Précy, Creil et Pont-Sainte-Maxence, et les postes de Senlis et de Luzarches, évidemment en vue d'investir Chantilly. On tint aussitôt conseil dans la chambre de la duchesse de Châtillon. On convint qu'aucune sûreté n'existait plus pour la jeune princesse ni pour le duc d'Enghien ; Lenet proposa de le conduire à Montrond, place forte capable de supporter un long siège. Scène d'attendrissement : Claire-

Clémence refusa de se séparer de son fils, et sa belle-mère la remercia, les larmes aux yeux.

Vers cinq heures du soir, un gentilhomme annonça que son maître, le marquis de Montespan, se disposait à passer en Guyenne pour le service des princes, qu'il avait constaté la présence d'un corps de troupes à Luzarches et dépassé en forêt un gentilhomme ordinaire du roi, Du Vouldy, porteur de lettres pour les princesses. Lenet décida que la princesse douairière simulerait la malade, pour gagner du temps. Il fit lever Claire-Clémence, au lit avec un rhume et la fièvre, la cacha avec Mme de Châtillon dans la ruelle de la princesse mère, et mit à sa place Mlle Gerbier.

On introduisit Du Vouldy. Il remit à la douairière une lettre du roi lui ordonnant de se rendre en Berry. Elle protesta n'être ni d'âge, ni de santé à effectuer aussi brusquement un aussi long voyage, et annonça qu'elle écrirait au duc d'Orléans pour obtenir un sursis. Du Vouldy porta ensuite la lettre destinée à Claire-Clémence ; il la remit à Mlle Gerbier, qui imita à ravir la voix et les intonations de sa maîtresse, et éclata en reproches contre la reine. Il y fut pris. Il constata *de visu* la présence du duc d'Enghien dans sa chambre ; le voyant entouré de sa gouvernante et de ses femmes, il ne soupçonna pas un instant qu'il s'adressait au fils d'un jardinier du château.

On se réunit en conseil. Lenet communiqua ses soupçons : le roi envoyait le duc d'Enghien et les enfants Longueville à Montrond pour y pénétrer en même temps qu'eux et s'en emparer. Après discussion, on décida la fuite. La princesse tenait prêt un coffre contenant un service d'or, pour le placer derrière un carrosse : il parut trop lourd et trop encombrant. Elle se contenta de donner quelques pierreries de peu de valeur. Elle arracha de son côté une montre d'or et la donna à Lenet en lui confiant ce qu'elle avait de plus cher au monde, le jeune duc qu'elle lui recommanda de ne jamais mettre aux mains des Espagnols, ni des huguenots, ni surtout du duc de Bouillon, et de ne le faire sortir du royaume qu'à la dernière extrémité. Sa mère le travestit en fille ; elle-même endossa des vêtements communs, et chargea Mme de Tourville de ses pierreries et de celles de son père, le maréchal de Brézé, mort depuis peu.

Lenet envoya à l'entrée de la forêt un carrosse à deux chevaux, démuni de tout signe distinctif, et chargé de quatre harnais pour quatre chevaux que l'on ferait semblant de mener à l'abreuvoir. Du Vouldy avait posté des détachements au pont-levis et au pont du Chevalier du côté de la pelouse. Il avait négligé le pont de la Volière : c'est par là et par les jardins que les fugitifs, divisés en deux groupes, s'échappèrent : d'une part la jeune princesse, Mmes de Tourville, de Gouville, Bourdelot, La Roussière et Vialard portant le duc d'Enghien dans ses bras, de l'autre Lenet, quelques comparses et les valets.

Ils se mirent en route à neuf heures du soir, entrèrent à Paris par la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin, et se retrouvèrent à quatre heures du matin à la porte Saint-Victor. Un attelage tiré de l'hôtel de Condé servit de relais à Juvisy. Le 13, ils passèrent la Loire à Sully, sur une barque. Le 14, à minuit, la petite troupe entra au château de Montrond, d'où l'on expédia des lettres pour conter l'événement.

La nuit du 16 au 17 avril, la princesse douairière à son tour faussa compagnie à Du Vouldy. Elle lui glissa entre les doigts avec la duchesse de Châtillon et une femme de chambre. Elle se cacha pendant dix jours à Paris dans des maisons particulières. Le 27, à cinq heures du matin, elle se présenta à l'ouverture du Parlement, accompagnée de personnes de qualité. Elle demandait protection contre les persécutions de Mazarin, insistait sur le péril où la maladie mettait son fils Conti, réclamait des sûretés et offrait d'entrer à la Conciergerie. A la sortie du Palais, elle se jeta aux pieds de Gaston d'Orléans qui lui dit :

— Ma cousine, je ferai ce que je pourrai, mais il faut obéir au roi.

Elle s'abrita huit jours chez le conseiller La Grange, qui habitait dans la cour même du Palais, puis à Bourg-la-Reine dans une maison appartenant à un bourgeois de Paris nommé Simonnet. Elle supplia Monsieur d'adoucir son malheur; elle n'avait jamais rien fait contre le bien de l'État et demandait à rester à Paris auprès de lui et de la reine. Elle reçut l'autorisation de résider à Châtillon-sur-Loing, dans le manoir des Coligny. La duchesse de Châtillon ne la quitta pas.

Coligny-Saligny, que Condé avait fait mestre-de-camp-lieutenant du régiment d'Enghien, avait rassemblé les régiments de Condé et d'Enghien et les gardes de M. le Prince. Il s'était emparé de Vichy et enfermé à Bellegarde. Il dut capituler devant les troupes du roi, promit de ne pas servir Condé, et se réfugia à Montrond. Les comtes de Meille, de Sessac, de Guitaut et de Lorges se sauvèrent dans les mêmes conditions. Un ordre du roi enjoignit à la princesse de ne pas bouger de Montrond. Le 9 mai 1650, à minuit, Claire-Clémence s'en échappa pour aller soulever la Guyenne. Elle partit en carrosse avec le duc d'Enghien. Au petit jour, elle monta en croupe derrière Coligny-Saligny, sur son cheval, *Brézé*. Coligny la fit passer pour une femme riche qu'il enlevait ; elle se prêta à cette feinte, dit-il, avec des complaisances qui rendirent ce conte vraisemblable.

Le voyage fut fort divertissant : réceptions, revues de troupes qui criaient : « Vivent le roi et messieurs les princes, et f... du Mazarin ! » On prononçait des discours ; on répandait des libelles. Le duc de Bouillon accueillit magnifiquement les voyageurs dans son château de Turenne et leur offrit de grands festins.

Enfin la troupe arriva à Bordeaux. On commença à lancer des ordres et des proclamations dont l'en-tête portait :

« Le duc d'Enghien, prince du sang, pair de France, général des armées du Roy contre le cardinal Mazarin, ses fauteurs et adhérents, ennemis de l'État, perturbateurs du repos public, empêchant la paix générale et le soulagement des peuples... »

La Guyenne se souleva.

LA VIE DES PRINCES AU DONJON

Condé n'en voulait pas à Cominges de sa menace de le poignarder s'il tentait de se sauver en cours de route. Il lui témoignait sa confiance en ne permettant pas aux officiers des gardes de la reine de faire l'essai des viandes devant lui. Mais Guy de Bar remplaça Cominges. Le prisonnier ne l'aimait pas. Voici les instructions de Mazarin transmises à de Bar par le secrétaire d'État Le Tellier : « Il faut recommander à M. de Bar qu'il ne se laisse pas prendre le dessus par M. le

Prince qui, en ce cas, lui en ferait bien tâter. La sûreté de sa détention doit être toujours le principal objet dudit de Bar... sans se mettre en peine de l'aversion que ledit Prince témoigne pour lui. »

Le nouveau gouverneur ordonna d'abord un travail de maçonnerie. Il ne se contenta pas des quatre corps de garde et des cinq postes qui surveillaient les captifs. Il remplit l'antichambre des princes de soldats avec ordre de ne les pas perdre de vue, même dans leur lit. Ceux qui gardaient les dehors du château ne pouvaient communiquer avec ceux de la cour du donjon.

De Bar traita d'abord les prisonniers avec tant d'arrogance que Condé lui envoya un chandelier à la tête. Puis il se radoucit. Mais il s'évertua à ne leur communiquer que les nouvelles déplaisantes. Le Tellier reçut de Mazarin cet ordre : « Il faut faire en sorte absolument que M. le Prince ne sache aucune nouvelle de ce qui se passe. » Il s'en fallut de beaucoup : moins de quatre jours après son internement, Condé envoyait et recevait des billets. Les gardes de la cour du donjon furent les premiers à lui faciliter les communications avec l'extérieur. Les billets passaient dans des bouteilles de vin à double fond et dans des écus creux ou un petit palet, mélangés à ceux que de Bar en personne lui remettait pour jouer. Le secrétaire de Conti, Mathieu Montreuil, poète et futur académicien, montra une grande fertilité d'invention dans cet ordre d'idées.

Conti, incommodé, demanda un bâton en béquille et un lit de camp : Arnauld creusa une des colonnes du lit, et y cacha un bâton enfermant une épée. Condé reçut de l'argent, des pierreries, on dit même des poignards. Sous le nez du gouverneur, Perrault, sous prétexte de lui communiquer le testament de sa mère, lui glissa un papier contenant tout ce qu'on voulait lui faire savoir. Trente-six ans plus tard, le prince accordait des secours à la fille d'un ménage dévoué à son service au temps de sa prison.

Non seulement on le tint au courant des événements, mais encore il put prendre part à des négociations, donner des instructions à sa femme, communiquer ses décisions touchant la succession de son beau-père. Il reçut de l'encre de Chine et de petits tuyaux de plume qu'il attachait à sa

chemise, des in-folios à grandes marges contenant quelques feuilles supplémentaires de papier blanc. Il mouillait de sa salive son bâton d'encre de Chine et le délayait dans le creux de sa main. La nuit, il s'enfonçait dans ses draps comme s'il souffrait du froid, passait sa couverture par-dessus le livre qu'il lisait, installait dans le vide ainsi produit une bougie, déchiffrait les billets reçus dans la journée et y répondait : les soldats de garde, même en tirant les rideaux du lit, ne découvraient rien. Mme la Princesse, la duchesse de Châtillon, l'abbé de Cambiac, Mme de Ricous, le duc de Nemours, le président Viola, la princesse palatine, Mme de Bourgneuf, Arnault, Lavocat, Montreuil et un valet connurent cette correspondance ou y participèrent. Ni Bouillon, ni Turenne, ni La Rochefoucauld, ni même Lenet n'en surent rien. Fin mai, les allées et venues avec Vincennes devinrent si fréquentes que Mme la Princesse permit l'achat de deux chevaux de carrosse, à l'usage de ceux qui faisaient le trajet pour le service des princes.

On avait donné leurs gouvernements et leurs charges, cessé de payer leurs pensions, diverti les fonds assignés à M. le Prince pour le rembourser des 50 000 écus prêtés à la reine après avoir engagé ses pierreries, apposé les scellés sur leurs maisons, saisi leurs papiers. Il fallait quelqu'un pour s'occuper de leurs intérêts domestiques. Le président de Nesmond pria le cardinal de lui éviter cette corvée. Le président Ferrand accepta, et saura ce qu'il lui en coûtera. Le Parlement délégua quatre conseillers pour le seconder.

Un billet de Guy Patin du 1er mars 1650 montre les prisonniers dans leur prison : « A Paris, on dit que comme ils nous avaient fait manger l'an passé du pain bis, il fallait en échange leur faire manger du pain de son. Il est à craindre qu'ils ne mangent encore là-dedans quelque chose de pis, comme pourrait être ce que Néron appelle dans Suétone la viande des dieux, savoir, des champignons de l'empereur Claude. De ces trois princes qui sont prisonniers, M. de Longueville est fort triste et ne dit mot. M. le prince de Conti pleure et ne bouge pas du lit. M. le prince de Condé chante, jure, entend au matin la messe, lit des livres italiens ou français, dîne et joue au volant. Depuis quelques jours, comme le prince de Conti priait quelqu'un de lui envoyer

l'Imitation de Jésus-Christ, pour se consoler par la lecture, le prince de Condé dit en même temps : « Et moi, monsieur, je vous prie de m'envoyer l'Imitation de M. de Beaufort, afin que je me puisse sauver d'ici, comme il fit il y a tantôt deux ans. » Il s'adressait à de Bar.

Loret rima dans sa *Gazette* :

On dit que Monseigneur le Prince
Durant le repas les dents grince,
Et fait grandement le mutin
Parce qu'il boit du mauvais vin.
« Fy, dit-il, quelle ripopée !
Faudrait bailler cent coups d'épée
Au traître cornard d'échanson
Qui me sert de cette boisson.
M. de Bar est admirable !
Puisqu'il sait que c'est pour ma table,
Que ne le fait-il essayer ?
On me le fait si bien payer ! »

De Bar se chargea de la dépense, en attendant une décision. Le président Ferrand refusa d'y fournir. Un arrêt du Conseil l'y contraignit par corps. Menacé de prison, il résista. On saisit et on vendit ses meubles, où l'on comprit huit chandeliers d'argent marqués au chiffre du prince. Cette question de nourriture souleva une querelle entre de Bar et ses officiers. Le gouverneur donna de son épée sur la tête de l'un d'eux. Ce jour-là les princes, méfiants, refusèrent la viande et ne mangèrent que des fruits. Finalement, ils supportèrent la dépense de leurs repas : pour les deux princes, moyennant 100 livres, deux plats, viandes bouillies ou rôties, et quatre plats de fruits ; pour Longueville, 50 livres et un seul plat ; pour Perrault, 20 livres pour la nourriture et le service.

La princesse écrivait lettre sur lettre pour obtenir une amélioration du sort des prisonniers. Conti surtout la préoccupait ; infirme, délicat, privé des services de son valet de chambre, sa santé inspirait des inquiétudes. Fin mars, il se fit volontairement une blessure « plus galante que de raison », dit Lenet, voulant donner à sa sœur une marque extrême de ses sentiments exagérés pour elle. Il réclama des méde-

cins, Guénault et Dupré. On permit au second de le soigner. Le bruit de la mort de Conti courut dans Paris ; Le Tellier expliqua au cardinal qu'on l'avait répandu pour voir ce que dirait le public. On ne pouvait publier la vérité. Dupré rédigea un rapport dans le sens qu'on lui demandait ; il fut entendu que Conti s'amusant à jongler avec un flambeau d'argent, au lieu de le recevoir dans ses mains, l'aurait reçu sur la tête. Et pour distraire Dupré, prisonnier d'occasion, le gouverneur l'engagea à jouer au volant dans la chambre des princes.

Au lendemain de leur incarcération, on les avait séparés. Dans quelles pièces du donjon les mit-on ? Il est assez malaisé de le préciser. Le duc d'Aumale a parlé de cachots humides suivant la formule romantique : mais dans les documents qu'il a réunis, dans la correspondance de Le Tellier et de Servien avec Mazarin, rien ne l'indique. Puisqu'ils avaient des lits à colonnes et jouaient au volant, il fallait que ces pièces fussent assez grandes. Sous l'œil de trois exempts et de dix-huit gardes choisis par le gouverneur, les deux frères, dès le 22 janvier, furent autorisés à se voir et à prendre leurs repas ensemble, Longueville demeurant à part. Le 30 janvier, on les logea tous deux dans la même chambre. Un moment, on discuta la question d'un logement pour Conti hors du donjon « pour être plus commodément en bas » ; en ce cas, il n'aurait pu voir son frère qu'une fois par semaine. On ne permit pas d'abord à Conti de monter respirer sur la terrasse du donjon, bien que le duc d'Orléans n'y fût pas opposé, non plus que de Bar, « la disposition de son corps ne donnant aucun sujet de crainte qu'il en arrivât inconvénient ».

Cependant, pour mettre les princes en meilleur air, le gouverneur fit accommoder, moyennant dix pistoles, la chambre du troisième étage, celle qu'occupèrent Rantzau et Perrault, tout en réservant celle qu'ils quittaient pour le cas où une maladie obligerait à les séparer.

Condé se retirait souvent pour lire dans le cabinet formé par l'une des tourelles d'angle. Il se distrayait en jouant et en causant avec ses gardes. Il apprit à lire à un vieil exempt des gardes du roi, jadis féroce geôlier de Châteauneuf au château d'Angoulême. Condé l'adoucit en lui promettant

de le faire nommer maître d'hôtel du roi et l'ahurit en lui annonçant le premier l'entrée de la princesse à Bordeaux. Aux beaux jours, il cultiva des œillets dans sa chambre, et disait mélancoliquement au chirurgien Dalancé :

— Aurais-tu cru que je serais condamné à arroser des fleurs, tandis que ma femme ferait la guerre ?

Conti avait obtenu de se promener sur la terrasse. M. le Prince n'en reçut l'autorisation que le 27 avril, de la main du président Ferrand et de la part de Le Tellier. Sa mère la réclamait pour lui et pour Longueville avec celle de prendre les eaux de Bourbon. Fin mai, le prince de Conti retomba malade, suite du coup de chandelier, dit-on, mais en réalité faiblesse de son corps « tortu et mal conformé ». Guénault, inquiet, jugea bon de prévenir Mme la Princesse mère pour la préparer à tout événement ; il n'osait même pas changer le malade d'un lit à un autre. Revenu à la santé, Conti donna dans une fantaisie bizarre : il se mit dans la tête de se faire sorcier, invoqua le démon et engagea son frère à l'imiter, voyant là un moyen sûr de se rendre libres. Condé partit d'un grand éclat de rire et l'admonesta sérieusement. Autorisé à se promener dans les cours de Vincennes après sa maladie, l'apprenti sorcier rapporta de la verveine pour faciliter les conjurations. Condé rit encore plus que la première fois et le pria de lui en laisser un brin, et un autre à Longueville, pour devenir aussi sorciers que lui.

Condé entretenait l'inquiétude du gouverneur. Il lui répétait qu'en dépit de ses précautions, il se sauverait. De Bar répondait avec respect qu'il avait ordre de le garder, mort ou vif. Le 13 février, il s'amusa à confectionner une lanterne de papier, la garnit d'une bougie qu'il alluma, et la mit à sa fenêtre. Les gardes crurent à un signal et réveillèrent de Bar. Le malheureux n'avait pas le droit de quitter le donjon, ni jour, ni nuit, et ne couchait même pas chez lui. Il boucha les fenêtres d'en bas avec de bons moellons et tint les trois portes fermées, ce qui donnerait au secours le temps d'arriver en cas d'attaque par la garnison du dehors.

M. le Prince lui retournait le fer dans la plaie. Un jour, il lui demanda cent pistoles. Refus : la coutume n'était pas de laisser de l'argent aux prisonniers.

— Est-ce qu'on a peur que je corrompe ces gens-ci, dit

le prince en désignant les gardes, avec cent pistoles ? Si je leur avais promis à chacun 100 000 francs, ce serait la première chose que je ferais, étant dehors, de leur donner.

— Monsieur, ceux que le roi a mis ici pour vous garder sont gens de bien et ne manqueront point à leur devoir, et si je savais qu'ils fussent capables d'une pensée contraire, je les poignarderais devant vous.

En fait, Condé sondait des gardiens. Il essaya même de tenter le fils du gouverneur, qui ne quittait guère le donjon plus que son père. Un jour que tous deux jouaient au volant, le prince lui proposa de jouer quelque chose.

— Quoi ? demanda le jeune de Bar.

— Un bâton de maréchal de France.

Il ne comprit pas, ou fit semblant. Condé n'en parla plus.

On refusa aux princes un jésuite qui voulait s'enfermer avec eux. Ils réclamèrent des confesseurs : le P. Bouché et le P. Talon, deux jésuites, et un cordelier, le P. François, pour le duc de Longueville. Nouveau refus. Pour recevoir plus souvent la visite de son chirurgien Dalancé, Condé rougissait ses yeux en les frottant. En fait de remèdes, Dalancé lui apportait de l'encre sympathique.

Une tentative de délivrance des prisonniers, au milieu de février 1650, prouva que l'on ne saurait prendre trop de précautions. Plusieurs sergents et caporaux des compagnies de garde virent là un moyen de faire fortune. Gourville avait tenu sur les fonts l'enfant du caporal Francœur, qui l'engagea à proposer à ses camarades de former un régiment sous le nom d'Enghien et de leur promettre des grades et de l'argent. Après plusieurs conférences avec eux, Gourville demanda à la douairière de Condé de quelle somme il disposerait, le cas échéant. Elle lui posa les deux mains sur les bras comme pour l'embrasser, et dit : « Tout ce que vous voudrez. » Il demanda 500 000 francs. Le lendemain, Francœur lui amena deux sergents ; ils lui dirent leur chagrin de tenir prisonnier un prince qui si souvent risqua sa vie pour le service du roi, et cela pour maintenir au pouvoir un étranger qui l'avait fait injustement arrêter. Gourville promit 200 000 francs payables à Chantilly, des gratifications pour les agissants, et leur donna vingt pistoles pour boire.

Francœur exposa son plan : pendant que le gouverneur et

ses officiers assisteraient aux vêpres, on fermerait les portes en criant : « Liberté des princes et 200 000 francs ! » Il répondait du succès. Gourville lui donna dix pistoles. Cette fois, Mme la Princesse l'embrassa pour de bon lorsqu'il lui annonça la nouvelle. Elle promit d'envoyer Dalmas avec quatre hommes et des chevaux aux abords du château.

A ce moment, Le Tellier renforça la garnison et conféra personnellement avec de Bar. Le gouverneur certifia qu'aucun soldat des gardes, une fois entré au château, n'en était ressorti ; leurs femmes apportaient leur linge ; on le recevait au bout d'un bâton et on le visitait. La nuit, on postait quelques hommes dans les dehors. Que la princesse eût déposé 400 000 livres pour payer les frais d'une évasion, des gens le disaient, mais Français et Suisses des gardes du roi restaient très affectionnés, et soixante-dix hommes suffiraient pour défendre le donjon en attendant un secours.

Beaufort explora les environs du bois de Vincennes avec une troupe de cavaliers, la veille du jour désigné pour tenter l'évasion. La cause de ce surcroît de précautions ? L'un des hommes choisis par la princesse s'était confessé au grand pénitencier de Notre-Dame d'un vol qu'il restitua, avec un paquet portant ce mot : « Dimanche à trois heures on doit mettre les princes en liberté ; il y a une intelligence dans Vincennes pour cela. »

L'affaire manquée, Gourville enfila ses bottes, loua deux chevaux, et galopa jusqu'à Longjumeau où il prit la poste pour La Rochefoucauld.

En juillet, nouvelle alerte. La Boulaye prévint Mazarin qu'on avait vu Champlâtreux à Vincennes pendant que M. le Prince prenait l'air sur la terrasse du donjon. Le cardinal prit les ordres de la reine et de Monsieur : interdiction à quiconque d'entrer dans Vincennes, et même dans le parc, aux heures où Condé monterait sur la terrasse. En cas de difficulté, on révoquerait plutôt la permission. Mazarin projeta de transférer les prisonniers au Havre.

Sur l'heure, les événements en disposèrent autrement. Nombre d'officiers et de soldats avaient peu à peu rejoint à Stenay la duchesse de Longueville et Turenne. Ils disposaient de six à sept mille hommes. Turenne se vouait à la délivrance de Condé. Boutteville conçut un plan. Ils se joi-

gnirent aux Espagnols et exécutèrent un premier raid qui buta devant Guise. L'archiduc commandant l'armée espagnole s'en retourna à Bruxelles. Il craignait que les deux partis français s'unissent contre lui, et il hésitait à marcher trop avant. Le plan de Boutteville s'effondrait.

Mazarin se crut hors d'affaire de ce côté. En Guyenne, il voyait la jeune princesse, Bouillon et La Rochefoucauld maîtres de Bordeaux, attendant le renfort de la flotte espagnole prête à entrer en Gironde. Le plus grand danger lui apparut là ; il y dirigea ses meilleures troupes. Alors Turenne décida l'archiduc à profiter de cette circonstance, et dépêcha un courrier au duc de Bouillon pour le prévenir que sitôt informé de la marche du roi sur Bordeaux, il s'avancerait vers le bois de Vincennes avec trente-cinq mille hommes. Et en effet, l'armée espagnole reprit sa marche en avant, et celle de Turenne la précéda, Boutteville, à vingt-deux ans, commandant la cavalerie d'avant-garde. Descendant la vallée de l'Aisne, ils défirent le maréchal d'Hocquincourt à Fismes ; Boutteville s'avança jusqu'à La Ferté-Milon et ses coureurs poussèrent jusqu'à Dammartin, à huit lieues de Paris, où les fuyards semèrent la panique.

DE VINCENNES AU HAVRE

Vincennes était en danger. L'urgence s'imposait d'en tirer les prisonniers. Où les conduire ? On se disputa de pareils otages. Leurs amis souhaitaient les voir rester à Vincennes. Mme de Chevreuse prit parti pour le ministre Châteauneuf contre le coadjuteur et Beaufort qui les réclamaient pour la Bastille. Châteauneuf et les ministres, suivant la pensée de Mazarin, proposèrent Le Havre. Monsieur hésitait ; il voulait les enlever à la garde de de Bar pour les confier à un homme à lui. La discussion dura de quatre heures à minuit. Le marquis de Laigues proposa Marcoussis, assez bon château des d'Entragues, à l'abri d'un coup de main, près de Montlhéry et de Limours, où les Espagnols ne pouvaient accéder qu'en passant plusieurs rivières et la Seine. Le duc d'Orléans adopta l'idée, parce que Marcoussis était sur ses domaines, et Mazarin aussi, parce que de Bar conservait la garde des princes.

Le 29 août, au matin, on les fit monter dans un carrosse à six chevaux. Environ trois cents à quatre cents cavaliers les escortèrent. Ils passèrent le bac de Charenton et couchèrent à Marcoussis le même soir. Après leur passage, on rompit les bacs et les ponts, et on détourna les bateaux. De Bar se hâta de réparer, de murer, de griller la vieille forteresse. On apporta de Vincennes mobilier, armes et munitions, et quatre canons. On transféra Perrault à la Bastille le 30 ; on l'enferma dans une petite chambre très obscure ; une fois le danger passé, on le ramènera à Vincennes.

Les princes n'étant plus à Vincennes, ni à Paris, l'armée espagnole n'avait plus de raison d'avancer. Elle ne dépassa pas Fismes. Turenne y rappela Boutteville.

Sitôt après le transfèrement à Marcoussis, Arnauld prépara l'évasion : des chevaux porteraient jusqu'au bord de l'étang qui entourait le château un bateau en cuir bouilli ; on l'amènerait sous les fenêtres de la chambre occupée par les prisonniers ; ils aideraient un soldat, gagné par eux, à égorger ses compagnons ; ils descendraient dans le bateau et traverseraient l'étang ; un gros de cavalerie les attendrait. Malheureusement, le jour où on comptait sur la présence de ce soldat, il ne fut pas de garde.

Le coadjuteur disait que Condé, laissé à Marcoussis, s'en évaderait infailliblement. On ne l'y laissa pas. Mazarin tenait à l'avoir en lieu sûr, et qui fût à lui. On en discuta à Fontainebleau où se tenait la Cour. Monsieur s'opposait au transfèrement de Marcoussis au Havre, simplement parce que le coadjuteur et Beaufort n'en voulaient pas. La reine insista si bien que Monsieur finit par consentir, puis la girouette tourna : il changea d'avis encore une fois et envoya chercher Le Tellier pour lui défendre d'expédier les ordres. Mazarin se méfiait : il avait enjoint au secrétaire de s'éloigner et de ne revenir à Fontainebleau qu'à la nuit. Les ordres partirent. Dès son retour, Le Tellier se présenta à Monsieur qui lui interdit de les expédier. Trop tard ! Fureur de Monsieur et reproches de la reine jusqu'à ce qu'il donnât son consentement définitif.

Le 15 novembre au matin, Condé, entendant un grand bruit de trompettes, en demanda la raison à de Bar. Il apprit avec colère qu'on l'emmenait au Havre sous la conduite de

quatre cents chevau-légers et autant de gendarmes du roi. Il fallait un homme de qualité pour commander pareille escorte ; qui était-ce ? De Bar répondit : le comte d'Harcourt, rappelé exprès de Normandie.

— Quoi ! le grand comte d'Harcourt est devenu montreur d'ours ? Je vous proteste, monsieur de Bar, que si l'on demandait dans le monde qui est l'ours de lui ou de moi, l'on n'hésiterait pas à dire que c'est lui.

Allusion à ce couplet chanté lors de son arrestation :

Ah Dieu ! Le joli triolet
Que Miossens, Guitaut, Cominges !
Vraiment la Reine a fort bien fait.
Ah Dieu ! le joli triolet !
Ils ont fait passer le guichet
A l'Ours, au Renard et au Singe,
Ah Dieu ! le joli triolet
Que Miossens, Guitaut, Cominges !

Regardant le gros homme qui trottait près de la portière de son carrosse, Condé composa ce sixain célèbre :

Cet homme gros et court,
Si fameux dans l'histoire,
Le grand comte d'Harcourt,
Tout rayonnant de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est devenu recors de Jules Mâzarin !

Une voiture à la suite portait un chargement de verrous et de barres de fer pour boucler les chambres où coucheraient les prisonniers en cours de route. Avant de partir, sachant sa mère malade à Châtillon, Condé voulut que Lavocat demeurât auprès d'elle jusqu'à son retour à la santé, sans lui parler du voyage au Havre.

Un peu avant d'arriver à Versailles, le carrosse versa. Les princes couchèrent près de la Maison du Roi. Par Pont-de-l'Arche et Yvetot, ils atteignirent Le Havre le 26 novembre. On les interna à la citadelle. En cours de route, Condé tenta vainement de se sauver pendant une halte dans une hôtellerie. Quelle mortification pour le duc de Longueville de traverser la Normandie en pareil équipage, et pour M. le

Prince de se voir enfermé dans une ville de la domination de la duchesse d'Aiguillon ! Sans savoir positivement que le cardinal songeât à l'embarquer pour une destination inconnue, Condé le connaissait assez pour craindre bien des choses. Lenet réussit à obtenir de Mazarin l'autorisation pour son maître de correspondre à lettre ouverte avec la princesse et avec le duc d'Enghien ; bien entendu, on remplirait les interlignes avec des mots tracés à l'encre sympathique.

A Bordeaux, les affaires d'amour étaient les seules à bien aller. « Les filles d'honneur n'en avaient que le nom, pour la plupart. » Sachons gré de cette restriction à Coligny-Saligny, par ailleurs assez méchante langue.

L'impossibilité de continuer la lutte obligea les révoltés à signer la paix de Bordeaux ; le Parlement de Paris se posa en médiateur ; le jeune abbé de Cosnac en rédigea les articles, si habilement qu'il se fit remarquer de Mazarin et gagna la sympathie du parti des princes. La reine ne voulut pas entendre parler de la libération de Condé. La princesse de Condé et le duc d'Enghien, accompagnés de Mme de Tourville, lui rendirent leurs devoirs à Bourg où elle résidait avec la Cour. Anne d'Autriche reçut la princesse dans sa chambre, en présence de Monsieur, de Mademoiselle et du cardinal. Saignée la veille, Claire-Clémence portait une écharpe et Mademoiselle, devant sa mise ridicule, eut peine à s'empêcher de rire. Elle mit un genou en terre ; la reine la releva ; elle demanda pardon à Sa Majesté de lui avoir déplu, s'excusa sur la douleur que lui causaient la captivité de son mari et l'appréhension d'un sort pareillement rigoureux pour son fils unique, et sollicita la liberté de M. le Prince. La reine répondit froidement :

— Je suis bien aise, ma cousine, que vous connaissiez votre faute. Vous voyez bien que vous avez pris une mauvaise voie pour obtenir ce que vous demandez. Maintenant que vous en allez tenir une toute contraire, je verrai quand et comment je pourrai vous accorder la satisfaction que vous demandez.

La princese se retira quelque temps à Coutras. Quand ses propres soldats eurent évacué Montrond après la convention passée entre Fradet de Saint-Aoust et d'Alvimar pour

le roi, et Lenet pour Condé, elle s'y rendit. Là, Lenet lui remit ce billet, écrit par Condé à l'encre de Chine : « Il me tarde, Madame, que je sois en état de vous embrasser mille fois pour toute l'amitié que vous m'avez témoignée, qui m'est d'autant plus sensible que ma conduite envers vous ne l'avait pas méritée ; mais je saurai si bien vivre avec vous à l'avenir que vous ne vous repentirez pas de tout ce que vous avez fait pour moi, qui fera que je serai toute ma vie tout à vous et de tout cœur. » Claire-Clémence en pleura de joie, et ne parla d'autre chose de toute la soirée ; après avoir cousu le billet dans un ruban couleur de feu, elle le porta toujours en écharpe sur sa chemise...

LA LIBÉRATION DES PRINCES

Le temps accomplissait son œuvre. Fatalement, il dissocia Mazarin des Frondeurs. Dès le mois d'août, des voix s'élevèrent au Parlement pour réclamer la liberté des princes et l'éloignement de Mazarin. Il arriva que Bourdet, ancien capitaine aux gardes, puis attaché au service de Condé, se déguisa en maçon avec quatre-vingts officiers de ses troupes, se coula dans Paris, ramassa, en leur distribuant de l'argent, une bande de vauriens appartenant à la lie du peuple, courut au Palais, cria au nez de Monsieur qui sortait de la séance du Parlement : « Point de Mazarin ! Vivent les princes ! » et tira deux coups de pistolet. Pris de peur, Monsieur se sauva dans la grand chambre, sans que le coadjuteur ni Beaufort pussent le retenir. Gondi reçut un coup de poignard dans son rochet. Avec ses gens et les gardes de Monsieur, dont deux furent tués, Beaufort repoussa Bourdet et sa bande.

La princesse palatine, Anne de Gonzague, allait jouer un rôle décisif : son premier coup de maître en matière politique. La première, elle perçut une fissure entre Mazarin et les Frondeurs. Elle l'élargit. Elle correspondit avec Condé prisonnier, qui, le jour où il dut prendre des engagements, les inscrivit sur un morceau d'ardoise qu'il lui fit parvenir ; avec la duchesse de Longueville en usant d'un langage conventionnel emprunté au *Grand Cyrus* ; avec la duchesse de Chevreuse qu'elle sépara du cardinal. Elle gagna le coadjuteur

et Beaufort. Le chevalier de La Vieuville, fils du surintendant et son amant en titre, la poussait dans cette voie. Mme de Rhodes lui servait d'intermédiaire et la secondait ; veuve de l'ancien maître des cérémonies de la Cour et fille naturelle du cardinal de Lorraine, le garde des Sceaux l'adorait ; elle était toute-puissante sur ses soixante-dix ans. Nemours, Viole, le maître de camp Isaac Arnauld, l'abbé de Montreuil, séduisant et sympathique, se réunissaient la nuit chez elle ; elle installait dans des salles différentes ceux qui appartenaient à des factions rivales. Elle usait d'agents subalternes, même de ces religieux marrons, échappés de leur couvent, espionnant et trahissant des deux côtés, et auxquels on ne pouvait se fier sans danger.

L'atmosphère changeait. La reine de Suède proposa son intercession en faveur des prisonniers. Après la bataille de Rethel où Turenne fut battu et Boutteville pris, Puységur engagea le cardinal à profiter de cet avantage pour accomplir un geste de clémence. Mazarin répondit que la reine était encore trop en colère contre M. le Prince à cause de l'affaire Jarzé. Mais le courant l'entraînera.

Des Roches, capitaine des gardes de M. le Prince, obtint audience du Parlement pour présenter une lettre des trois captifs demandant à être jugés ou élargis. La reine mit des bâtons dans les roues, mais n'empêcha pas le Parlement de se réunir, de délibérer, de députer vers Monsieur pour qu'il intercédât, et de rendre un arrêt du 30 novembre réclamant la liberté des princes. Après ses hésitations habituelles, le duc d'Orléans se décida en leur faveur. Mademoiselle surmonta cette étrange aversion qu'elle professait à l'encontre de Condé tout en voulant l'épouser chaque fois que Claire-Clémence tombait malade ; elle exprima le regret de n'avoir pas bien vécu avec lui dans le passé. Le 4 janvier, les princes donnèrent pouvoir au président Viole, qui avait parfaitement manœuvré pour eux au Parlement, de traiter en leur nom avec le duc d'Enghien. Au Palais, on n'écoutait plus que ceux qui parlaient en faveur des princes et on sifflait les autres.

La Palatine proposa à Mazarin de traiter. Encore une fois, il se déroba. Alors elle se tourna du côté de ses ennemis. Le 30 janvier, signature des traités entre Monsieur, les

princes, Anne de Gonzague, Marie de Rohan et le duc de Nemours, pour la délivrance des princes, le renvoi du ministre, le partage du pouvoir entre Monsieur et Condé, qui ne pourrait prétendre à la charge de connétable que du consentement de Monsieur ; le duc d'Enghien devait épouser une fille du duc d'Orléans et Conti Mlle de Chevreuse. Grâce à la reine de Pologne, sa sœur, Anne de Gonzague put promettre le chapeau au coadjuteur. Châteauneuf redevenait ministre. Mme de Montbazon et La Boulaye recevaient de l'argent.

Mazarin comprit la nécessité de céder. Il envoya au Havre Gramont et de Lionne, avec Goulas, le secrétaire des commandements de Monsieur, pour traiter avec les princes et les ramener à Paris. Les événements se précipitèrent. Le 3 février, le cardinal se déclara prêt à s'en aller. Le 4, Monsieur requit le Parlement de prononcer la destitution du ministre. Le 6, le ministre se fit signer par la reine un pouvoir pour délivrer les princes et un ordre à de Bar de lui obéir en tous points. Dans la nuit du 6 au 7, il se déguisa, sortit à pied de Paris et se réfugia à Saint-Germain où il attendit la reine-mère et le roi. Mais le duc d'Orléans craignit que le cardinal n'emmenât le roi comme deux ans auparavant. Il rendit responsables de la personne de Louis XIV les principaux officiers de la Maison du Roi. Pour plus de sûreté, Beaufort, Gondi, Nemours ameutèrent le peuple. La liberté des princes ne suffisait plus : on réclamait en outre le renvoi du cardinal. Les bourgeois prirent les armes et s'emparèrent des portes. La reine et le roi ne pouvaient plus s'échapper ; ils semblaient des otages de la liberté des princes.

Le 7, un arrêt du Parlement donna au cardinal huit jours pour quitter le royaume. Le 10, Anne d'Autriche fut contrainte de signer l'ordre à de Bar de libérer les prisonniers. Elle prévint Mazarin. Il partit à franc étrier et devança de six heures les amis de Condé, La Rochefoucauld, Viole, Arnauld, qui s'étaient mis en route avec Cominges et le secrétaire d'État La Vrillière, porteur de l'ordre du Roi et d'un billet d'Anne d'Autriche où elle disait à Condé : « J'ai beaucoup d'impatience de vous revoir », ce qui n'était peut-être pas tout à fait exact.

Le 13, botté, en tenue de voyage, suivi de Gramont,

le cardinal se fit ouvrir par de Bar la porte de la chambre de M. le Prince. Il lui communiqua l'ordre de la reine, qui l'élargissait, ainsi que Conti et Longueville, sans autre condition que la promesse d'aimer l'État, le roi, la reine, et lui-même. Condé l'embrassa, dit combien il était obligé à la reine de la justice qu'elle lui rendait, et promit de rester toujours bon serviteur de la reine et du roi. Il ajouta :

— De vous aussi, monsieur.

Conti et Longueville voulaient partir tout de suite. Condé préféra dîner d'abord. Et voilà les trois princes, le ministre et Gramont à la même table. Condé et le cardinal eurent un entretien en tête-à-tête, assez sec, dit-on. Puis les princes montèrent dans le carrosse de Gramont qui les attendait sur la grande place de la citadelle. Mazarin les accompagna jusqu'à la portière et se courba en un grand salut à M. le Prince qui parut le remarquer à peine, éclata de rire et ordonna au cocher de toucher promptement. A quatre lieues du Havre, on coucha à Grosmesnil, chez un parent de Mme de Motteville ; on y croisa La Vrillière et sa suite.

Le 16 février, les princes rencontrèrent à Pontoise les premiers carrosses et les premiers cavaliers venus au-devant d'eux. Le maréchal de La Mothe, plus zélé, avait passé la nuit à Pontoise. Plaine Saint-Denis, l'encombrement devint tel qu'on n'y pouvait tourner. Toute la Cour accourut, sauf les femmes et les mazarins restés au Palais-Royal. Guitaut, qui conduisit les princes à Vincennes, les salua à Saint-Denis au nom de la reine. Entre Saint-Denis et La Chapelle, à la Croix penchante, le duc d'Orléans arrêta le carrosse qui l'avait mené avec les deux princes de Guise, Beaufort et Gondi ; il y fit monter Condé.

A Paris, le peuple manifesta sa joie.

On défonça des tonneaux de bière et de vin dans la rue. On alluma, pour la libération des princes, autant de feux de joie que pour leur incarcération. Condé jeta des pièces d'argent à la foule. Monsieur le conduisit au Palais-Royal. Pour le recevoir, la reine l'attendait sur son lit. Tant de monde emplissait la chambre qu'Anne d'Autriche se plaignit de la chaleur. L'entretien dura un quart d'heure. La princesse de Condé brilla par son absence ; les gazettes publièrent qu'un mal de gorge l'avait arrêtée en route pour venir au-devant

de son mari. En réalité, Condé tenait à voir la tournure que prendraient les événements, avant de la tirer, avec son fils, d'une place aussi importante que Montrond.

Le duc d'Orléans entraîna les princes au Luxembourg. Des bourgeois encombraient les antichambres et criaient :

— Du moins que nous ayons la satisfaction de voir un petit moment cet illustre prince, le restaurateur de la France et le seul appui de l'État.

Monsieur les entendit. Il dit à l'oreille de M. le Prince :

— Il y a là grand nombre de gens qui mourront cette nuit, si vous ne leur donnez la satisfaction de vous laisser voir.

Gaston le prit par le bras et donna l'ordre d'ouvrir les deux battants de la porte. La salle s'emplit en un clin d'œil. Gaston désigna son hôte :

— Voilà cet illustre captif !

A minuit, la cohue encombrait toujours les salons. Monsieur fit servir le souper dans son grand cabinet par un escalier dérobé. Condé et Mademoiselle s'avouèrent leur aversion réciproque, aujourd'hui envolée. On but à la santé du roi et de Monsieur ; on reprenait en refrain : « Et point de Mazarin ! »

Mademoiselle avait convoqué quatre de ses violons pour danser dans le cabinet de Madame. A deux heures du matin, Condé rentra coucher dans son hôtel. Le lendemain, le duc d'Orléans le conduisit au Parlement. Le premier président prononça son éloge. Le 25 février, une ordonnance reconnut l'innocence des princes et les rétablit dans leurs charges et gouvernements.

Pendant quatre ou cinq jours, on se pressa à l'hôtel de Condé. Les artisans chômèrent pour y aller, et même à Saint-Maur ; ils embrassaient les gens de la Maison de Condé et les obligeaient à boire avec eux, quitte à les incommoder. Quelques-uns, qui ne portaient pas de livrée, crurent pouvoir échapper à ces libations forcées, mais sur leur refus de boire on manqua de les échiner en les traitant de traîtres et de vendus au cardinal : il fallut bien se résigner à boire.

A l'hôtel de Condé, les lettres de félicitations pleuvaient, provenant de particuliers, de corps constitués, jusque des

Syndics et Conseils de Genève. Balzac envoya une belle lettre en latin imprimée avec deux poésies latines ; il prenait l'évêque d'Angoulême à témoin pour affirmer qu'il avait composé ces vers sur la prison du prince et sur la mort de la princesse sa mère, alors que Condé était encore en prison. Les frondeurs de Bordeaux, persuadés d'être pour une bonne part dans la libération des princes, allumèrent quantité de feux de joie et de feux d'artifice. On en alluma à Agen sur l'ordre des consuls. A Dijon, on tira les six pièces de canon de la tour Saint-Nicolas, chargées à boulet ; on promena des lanternes où était écrit : « Vive le Prince ! » Les soldats buvaient dans la rue ; on chanta un *Te Deum* à la Sainte-Chapelle ; il y eut collation et bal chez le premier président, dont la fille distribua des rubans couleur isabelle, conduite par des violons. La Chambre s'assembla au son des tambours et des trompettes, chaque magistrat tenant un flambeau à la main. Le vicomte-mayeur alluma le feu de joie sur la place de la Sainte-Chapelle. Les hautbois jouèrent sur la terrasse du Logis du Roi jusqu'à l'extinction du feu. On reconduisit le vicomte-mayeur chez lui en lui souhaitant bon voyage, car il partait pour Paris. Il n'y eut pas assez de coches, de carrosses, de chevaux pour conduire tous ceux qui voulaient y aller.

A Bourges, on députa vers M. le Prince à Paris et vers Mme la Princesse à Montrond. Les habitants se mirent sous les armes pour entendre le *Te Deum*, et endossèrent leurs plus beaux habits avec des rubans bleus pour recevoir la princesse. Elle passa sous cinq portiques où jouaient des musiciens ; rue d'Auron coulait une fontaine de vin. Partout des tapisseries tendues, des branches de laurier. Le lendemain de la réception à l'hôtel de ville, la princesse assista à une collation et à un ballet chez les jésuites, puis regagna Montrond.

Dans la liesse générale, Mazarin, très préoccupé de savoir ce que Condé déciderait à son égard, et qui n'avait pas à se féliciter d'avoir incarcéré les princes, partit sous l'escorte d'une centaine de cavaliers. Il s'éloigna, d'étape en étape, au fur et à mesure que les nouvelles de Paris empiraient. Il gagna la frontière ; après Bouillon et Liége, il s'installa à Bruhl, en Allemagne. Il écrivit mélancoliquement à de

Lionne : « J'ai remarqué que tout le mal qui m'est arrivé a toujours procédé de mon bon naturel. » Il se plaignait que l'on diminuât sa part dans la décision qui libéra les princes, alors qu'il aurait très bien pu les garder en prison.

Le 19 mars, le peuple en foule accueillit la duchesse de Longueville à son retour à Paris. Lorsqu'elle se présenta devant la reine, il lui prit un tel tremblement qu'elle n'eut pas la force d'ouvrir la bouche pour dire deux mots ; il fallut que la reine la rassurât, ce qui la fit bien rire une fois l'audience terminée. En sortant de son hôtel, la duchesse de Schomberg descendit l'escalier un peu précipitamment et faillit tomber. Condé la soutint de son bras. Loret lui attribue cette réplique :

> Monsieur, je vois bien aujourd'hui
> Qu'il fait bon avoir votre appui.
> J'en viens de faire expérience.

Quant à Condé, il dira plus tard : « Je suis entré à Vincennes innocent : j'en suis sorti le plus coupable des hommes... Hé ! avant cette malheureuse prison, je ne respirais que le service du roi et la grandeur de l'État. »

HENRI MALO.

PARCS ZOOLOGIQUES ANGLAIS

Par les temps troublés que nous vivons, l'étude et la contemplation de la nature nous offrent un refuge et un réconfort ; les plantes bienfaisantes et les animaux innocents nous font oublier quelque peu les humaines atrocités. Comment n'aurions-nous donc pas accepté avec empressement l'invitation à visiter en quelques jours les plus beaux parcs et les plus remarquables collections zoologiques et botaniques d'Angleterre, ainsi que la Société d'Acclimatation de France nous y conviait, grâce à l'initiative et sous la direction de M. Jean Delacour ?

La Société nationale d'Acclimatation, étroitement liée à présent aux Amis du Muséum, s'est rendue célèbre par ses déjeuners amicaux où l'on déguste les viandes et les mets exotiques les plus singuliers, filets d'hippopotame, beurre de baleine, bosse de chameau, salmis de tatou, chenilles grillées ; mais ces repas originaux ne sont qu'une expérience amusante. Le but de la Société n'est pas seulement d'étudier et d'acclimater en France et dans ses colonies des animaux et des végétaux utiles ; elle s'occupe aussi sérieusement de protéger les oiseaux, de sauvegarder les espèces menacées de disparaître. Son domaine de la Camargue est, en même temps qu'un centre de travaux, un refuge pour les migrateurs ; elle réunit à des savants de profession, entomologistes, zoologistes, botanistes, des naturalistes amateurs qui possèdent des collections précieuses. Il faut citer, parmi ceux à qui elle doit son succès, M. Debreuil qui ne veut plus être que son vice-président honoraire, mais dont l'ardeur et l'affabilité lui

conquirent beaucoup d'amis et qui fut l'un des premiers à faire de sa propriété de Melun un parc zoologique.

Avant 1914, M. Delacour avait rassemblé dans son domaine familial de la Somme, à Villers-Bretonneux, une grande quantité de plantes et d'animaux curieux. Habitation, jardins, faune et flore, tout fut détruit en 1918 par les bombardements ; mais, dès 1919, M. Delacour achetait à la duchesse de Choiseul-Praslin le magnifique château historique de Clères et, ressuscitant le paradis perdu de Villers, y créait le plus beau parc privé botanique et zoologique de France. Deux mille animaux inoffensifs y vivent, dont beaucoup en liberté, parmi une variété splendide d'arbustes et d'arbres d'ornement et des serres renfermant de rares espèces tropicales ; la collection de palmipèdes est la plus importante du monde. M. Delacour est tout aussi connu à l'étranger qu'en France, et l'année dernière, M. Mussolini recourait à lui pour perfectionner le Zoo de Rome.

Après une traversée houleuse sous un ciel gris, Londres nous apparut aussi animée que bien tenue ; la circulation, plus intense peut-être encore que la nôtre, est réglementée de la même manière ; les parcs et les jardins sont plus nombreux, les gratte-ciel non moins laids que chez nous. Les innombrables autobus à deux étages et d'un rouge vif, couverts de grandes affiches publicitaires, mettent dans le trafic une note éclatante.

Le lendemain matin, le vent de mer a balayé les nuages et la Société d'Horticulture nous reçoit au jardin botanique de Wisley. Après un trajet d'une heure d'auto dans la campagne anglaise, nous voici dans un parc merveilleusement fleuri où les allées sont bordées par de larges plates-bandes de corolles épanouies, où, sur les vastes pelouses de velours vert, s'élèvent des arbres énormes. Un bosquet de hêtres pourpres, de cèdres azurés, d'ifs panachés de jaune amuse les yeux par ses teintes différentes. Sur les pièces d'eau s'étalent en riches tapis des nymphéas de toutes les nuances : blanc, écarlate, rose vif, rose tendre ; il y en a même de bleu clair à longue tige qui viennent d'Afrique et que l'on abrite l'hiver en serre chaude. Dans un massif voisin, on nous montre de grands pavots à fleur bleue qui croissent à une haute altitude de l'Himalaya, et une autre plante de montagne, un

sédum d'un rouge cru qui ressemble à une éponge de corail.

Dans ce sol humide et sablonneux savamment amélioré, ce climat brumeux et doux, pauvre en soleil, les lys anémiés poussent en hauteur, leurs tiges grêles dépassent la taille humaine ; nous en admirons de blancs aux coupes gigantesques dont les feuilles ont la forme d'un cœur.

CHEZ M. EZRA

Mais l'après-midi, la visite de Foxwarren, propriété de M. et Mme Ezra, chez qui nous attend M. Delacour, nous ménage bien d'autres sujets de surprise et d'admiration. Le parc de Foxwarren, situé sur une hauteur, est un monde ; il domine une large et riante plaine limitée par de petites collines et des bois. Il renferme non seulement un jardin japonais et un jardin provençal, merveilles de goût et d'aménagement, mais de vastes bruyères où les hardes de biches et les familles de kangourous s'ébattent en liberté.

M. Ezra est depuis une vingtaine d'années vice-président de la Société zoologique de Londres. Il descend d'une famille juive espagnole qui alla au XVIe siècle s'installer d'abord à Bagdad, puis dans les Indes. M. Ezra y naquit, mais il est citoyen anglais ; sa fortune consiste surtout en immeubles sis à Calcutta, et sa mère et sa femme, qui sont nées Sassoon, ont des intérêts considérables dans les Indes et en Chine ; son cousin germain, sir Philip Sassoon, est sous-secrétaire d'État. Il vit depuis quarante ans en Angleterre, mais, tous les trois ou quatre ans, il va passer quelques mois dans son pays natal. Il s'est toujours occupé d'animaux, et, propriétaire depuis 1920 de Foxwarren, il y a organisé une collection d'oiseaux unique, la plus belle peut-être du monde. Il fit récemment une bien jolie découverte, celle de la légère nourriture, sorte de lait miellé et phosphaté, qui permet de conserver plusieurs années les êtres les plus frêles de la gent ailée, les colibris.

Aussi la première chose qui attire nos regards, lorsque nous entrons dans le salon de son château en briques roses est, posée sur une table, une grande cage aux barreaux étroits, divisée en plusieurs compartiments. Dans chacune de ces cases gazouille ou tourbillonne un oiseau-mouche ; l'un des

plus petits a la plus somptueuse gorgerette nacarat qu'on puisse rêver, chatoyante comme une rose satinée, moelleuse comme un duvet ; ses ailes tournent si vite qu'elles vibrent en un invisible bourdonnement ; d'autres, minuscules aussi, ont une huppe bleue, un manteau violet, parures éclatantes comme des pierreries ; leurs becs, longues aiguilles, plongent dans les tubes où ils s'abreuvent en volant ainsi que les papillons dans les calices des fleurs ; ils ressemblent aux grands sphinx qui, les soirs d'été, voltigent au-dessus des parterres. Ils sont tous séparés les uns des autres, car ces vivants joyaux ne font pas bon ménage et il paraît même qu'en liberté, sous les tropiques, leurs becs acérés comme des dards sont une arme assez redoutable.

Dans les serres que nous parcourons ensuite, nous voyons des oiseaux plus rares encore : guit-guits, souismangas, manakins, brèves, irénas, alcyons sacrés, mésias de Sumatra. Chacun reçoit une nourriture spéciale et vit dans une cage dont le décor représente son habitat particulier : sable et petits palmiers, réduction de jungle aux lianes grimpantes, ou pierres. Un coq de roche a la couleur d'une belle orange mûre; une sorte de merle, dont l'habit noir se relève d'un col et d'oreilles de corne jaune, nous lance des : « *How are you...* » et un « *Good bye !* » d'une voix retentissante.

Dans de vastes volières situées à l'air libre, volent en quasi-liberté de précieux piverts, des veuves à longue traîne, des tisserins, habiles constructeurs de nids, des lophophores trapus et de rouges cardinaux ; quand ils se posent sur une branche, on dirait qu'elle fleurit. Parmi les nombreuses perruches multicolores, il en est de curieusement bigarrées, inconnues en Europe, et M. Ezra s'efforce par des croisements savants d'obtenir de nouvelles variétés. Il en a déjà créé de tout à fait bleues, véritables célestes, et d'autres complètement jaunes comme des lingots d'or ; nous regardons les berceaux de bois où, dans les nichées d'oisillons au bec crochu, la teinte nouvelle commence à dominer.

Mais nous voici maintenant au milieu des animaux en liberté complète, les innombrables palmipèdes de toutes les espèces, canards mandarins, plongeons, poules d'eau, sarcelles, bernaches, cygnes à tête noire ; les échassiers : chevaliers, pluviers, flamants, ibis... Dans le ciel passent des vols

de grues. Une montagne de débris et de feuilles nous arrête : à côté s'effare un talégalle, gallinacé australien, sorte de dindon à la tête nue et rouge et aux pendeloques jaunes. Il a bâti en deux jours cette colline plus haute qu'un homme pour que sa femelle y dépose ses œufs. Seul, il surveillera et entretiendra la fermentation de ce terreau qui produira la chaleur nécessaire à l'éclosion de la couvée.

Au loin, dans les bruyères, des troupeaux de biches, de chevreuils, de kangourous, d'antilopes naines paissent, jouent ou se reposent le plus tranquillement du monde ; ici l'homme a déclaré la paix à ses frères inférieurs.

LE PARC LILLFORD ET LES JARDINS DE KEW

Le lendemain, pour aller à Lillford-Hall, près de Peterborough, nous faisons plus de quatre heures d'autocar dans la verte campagne qui par endroits rappelle la Savoie, moins les montagnes, ou la Normandie, une Normandie moins fertile, mais semée de plus beaux arbres. De vieilles églises sont encore entourées de leur cimetière où les pierres antiques ressortent sur l'herbe nouvelle. Nous visitons la cathédrale de Peterborough, mélange de roman et de gothique dont les voûtes très élevées dessinent une majestueuse croix ; des pelouses très soignées l'entourent.

Le parc Lillford a des hêtres de toute beauté, de larges perspectives. Très vaste, mais dans un terrain plus plat que Foxwarren, il a plus de grandeur et moins de charme pittoresque. Lady Lillford, âgée et marchant difficilement, circule dans son domaine avec une petite voiture électrique qu'elle manie fort adroitement. Elle visite tous les jours ses chers animaux dont elle nous fait elle-même les honneurs. On nous présente des oiseaux fort utiles, le serpentaire, grand échassier qui avale devant nous trois œufs comme trois pilules, les hoccos, destructeurs comme lui de reptiles venimeux ; noirs et huppés, il sont élégamment coiffés de plumes jaune orange. On nous montre un aigle gris et mélancolique qui vit depuis vingt-neuf ans en captivité. Nous faisons le tour d'un étang où nous remarquons les eiders, fournisseurs de précieux duvet, mais bêtes assez laides auxquelles leur grand bec donne un air stupide ; les femelles sont brunes, les

mâles blanc et noir. Des aras en liberté volent très haut : nous les entendons jacasser d'arbre en arbre, taches bleues et jaunes au bout des branches.

A Lillford, le château très ancien est d'un aspect austère, mais une roseraie aux abondants massifs et guirlandes égaie la façade qui donne sur les jardins. Dans la bibliothèque que des livres aux reliures antiques tapissent magnifiquement, une cage en verre abrite un ancien manteau d'apparat en gros de Tours si merveilleusement brodé qu'on le croirait peint.

Nous rentrons de nuit à l'hôtel ; la matinée du lendemain est consacrée à la visite des jardins botaniques de Kew où nous sommes reçus par le directeur, sir Arthur Hill, mais où nous ne pouvons rester que deux heures, lorsque, d'après l'aimable étudiant français qui nous y guide, il faudrait leur accorder deux jours. Le palais de Kew date de 1631 et son orangerie de 1751 ; c'est le Centre des études botaniques de l'Empire anglais qui lui envoie de toutes parts une énorme quantité de plantes ornementales ou curieuses, alimentaires, textiles, médicinales, utilisables pour toutes les industries.

Les jardins sont aussi un parc d'agrément, riche en arbres magnifiques, hêtres, cèdres, pins, chênes verts. Un genko-biloba y croît depuit 1761, et dans la plus haute des serres, les palmiers, les cocotiers et les fougères géantes atteignent des proportions majestueuses. Chaque serre a sa spécialité : orchidées (dix-huit cents espèces), cactées, bégonias, nénuphars, plantes du Cap, de l'Himalaya, plantes alpines ou anglaises mises à part pour fleurir hors de saison. On va du jardin des azalées à ceux des cerisiers japonais, des bambous, des rhododendrons... Au printemps, les pelouses disparaissent sous les clochettes bleues, les narcisses, les jacinthes.

Dans la serre tropicale, je remarque une plante de la jungle africaine, la testudinaria éléphantine, gros tronc pareil à un billot mal équarri d'où monte une verdure de frêles tiges vert pâle, minces comme des fils de fer ; tout contre le bois, un papillon bigarré de jaune et de noir s'étale : c'est la fleur. Que survienne un feu de brousse, elle se glisse dans une fente du tronc, et l'espèce est sauvée. Je vois aussi un cacaotier qui porte des graines mûres et fleurit en même temps ; des corolles blanches sortent directement de l'écorce sur la tige de l'arbrisseau.

LE ZOO DE LONDRES

Après les plantes, les bêtes. Nous rendons visite au fameux Zoo de Londres qui, par cet après-midi d'été, donne l'impression d'une fête populaire. A l'entrée, nous apercevons le Zoo des petits où les enfants peuvent jouer avec des animaux inoffensifs. Là, ils gambadent avec les guépards tachetés comme des panthères, mais plus doux que des chats ; ils grimpent sur les gigantesques tortues et ils invitent à goûter d'aimables chimpanzés qui s'asseyent gravement en face d'eux sur leurs mains postérieures, boivent dans des tasses et mangent des friandises comme des gentlemen. Seulement, par un phénomène étrange, les gâteaux disparaissent des assiettes avant que les bébés humains aient eu le temps de les porter à leur bouche ; la bonne entente n'en souffre guère, à en juger par les photographies où fraternisent enfants et singes, tête contre tête. Sur une affiche, on lit : « Thé des chimpanzés à quatre heures et demie, si le temps le permet. »

L'aquarium ne dépasse guère que par les proportions les aquariums français et ceux de Naples et de Monaco. On y voit derrière une vitre nager dans un énorme bassin de grandes tortues de mer. Au Reptilium, les serpents sont fort somptueusement logés, chacun dans un décor approprié à son espèce et à son origine. On nous offre le peu appétissant spectacle d'un lunch de cobra ; on excite d'abord le grand reptile redoutable qui se dresse, sa coiffe étalée autour de sa tête, puis on jette dans sa gueule ouverte un gros morceau de viande crue qu'il engloutit.

Et voici les maisons de l'hippopotame, du rhinocéros, des ânes sauvages, celles des insectes et des oiseaux. Une cage en plein air renferme des papillons vivants ; chez les oiseaux, parmi la collection de toucans, se distingue un hornbill ou calogan qui non seulement possède un bec formidable, mais un grand casque de la même corne jaune ; très bien dressé par son gardien, il prend délicatement sa nourriture dans son énorme pince et ne l'avale que par petites bouchées avec des gestes soumis et cérémonieux.

Par faveur particulière, M. Ezra introduit notre compagnie dans les coulisses du palais des singes et nous y rendons

visite à une mère chimpanzé qui serre contre elle avec un geste humain son nourrisson âgé de quelques mois et très frêle encore, les bébés des singes étant plus petits que les nôtres, et la grande main rugueuse et noire de la nourrice accroupie soutient délicatement la mignonne tête brune. Dans une cage voisine, d'autres chimpanzés, les civilisés, se reposent de leurs jeux avec les enfants des hommes.

Il y a dans le Zoo de Londres deux animaux extrêmement rares, survivants d'un autre âge géologique. Ce sont les lamantins, amphibies aux pattes courtes qui tiennent du phoque et du chien sauvage, paisibles végétariens, malgré leur aspect peu engageant. Il n'en reste que quelques exemplaires au bord des fleuves de l'Afrique méridionale.

Presque partout les visiteurs sont en contact avec les bêtes, pour la plupart inoffensives, mais à leurs risques et périls ; une affiche les avertit par exemple que les aras familiers savent se servir de leur bec pour éloigner les importuns.

WOBURN ABBEY ET LE PARC WHIPSNADE

La journée du lendemain devait être la plus intéressante de notre excursion. Une heure et demie d'auto nous transporta à Woburn Abbey, magnifique propriété où le duc de Bedford nous accueille par faveur spéciale, car elle ne s'ouvre presque jamais aux visiteurs, même anglais. Le château, composé de deux corps de logis séparés par une cour, est vraiment royal, de majestueuses proportions, et rempli des trésors accumulés depuis cinq cents ans par une race princière disposant de ressources pour nous presque fabuleuses. Les pillards révolutionnaires n'ont point passé par là.

Les portraits de famille par Gainsborough, voisinent avec celui de la reine Henriette d'Angleterre, fille de Henri IV, par Van Dyck. Les tableaux sont de Téniers, du Poussin, du Flamand Van Cuyp dont la collection est unique. Les murs disparaissent sous les tapisseries de Flandre et des Gobelins. Nous aimerions nous arrêter devant les nombreuses et charmantes miniatures représentant les duchesses de Bedford, examiner une grande boîte de satin entièrement brodée de perles fines, don d'un roi d'Angleterre, jeter un coup d'œil aux vitrines remplies de précieuses porcelaines, services de

Wedgwood, de Saxe, de Sèvres de toutes les époques, mais il faut se hâter.

Le duc de Bedford, descendant de tous ces magnifiques seigneurs en rouges costumes et feutres empanachés dont nous venons de regarder les images, nous attend à la porte pour nous serrer la main. Le docteur Thibout, notre aimable vice-président, dont le fils, M. Marc Thibout, est le grand organisateur de notre expédition, a le don de prononcer, même en anglais quand il le faut, les plus charmants discours. Il adresse nos remerciements à cet affable et modeste vieillard qui lui répond avec une simple gentillesse, et nous parcourons en auto, sur des routes goudronnées, le royal domaine divisé en parcs clos de grilles et de plusieurs hectares chacun. Là vivent, non seulement des hardes où les daims, les biches, les cerfs axis, les chevreuils se chiffrent par centaines, d'innombrables faisans, des grues, des échassiers de toute espèce, mais des lamas et d'énormes moufflons à tête gigantesque dont on ne connaît en Europe qu'une dizaine d'exemplaires, et encore pas tous de race absolument pure.

Nous nous rendons ensuite au parc de Whipsnade, qui correspond ici à ce qu'est en France le Zoo de Vincennes. Il est très joliment situé en pleine campagne, sur une hauteur, et la plupart de ses hôtes y jouissent d'espaces assez considérables pour se croire en liberté.

Les loups logent naturellement dans un bois où il ne ferait pas bon se promener. Pour les lions et les tigres, des fourrés d'arbustes, des rochers et des arbres représentent leur jungle. Leurs robes fauves ou rayées se détachent harmonieusement sur un fond de verdure ; ce sont des bêtes magnifiques, mais qui paraissent avoir repris, avec l'aisance de leurs mouvements, toute leur férocité native ; il faut les voir se précipiter avec des grognements de menace sur les quartiers de viande qu'on leur jette par-dessus les grilles et les emporter comme une proie.

Rien de plus paisible en revanche que les hippopotames nains, broutant comme des moutons leur verte prairie, ou les éléphants qui se soumettent avec plaisir à leur toilette, douche et friction, avant de promener sur leur dos les amateurs. Des castors familiers viennent manger dans notre main sans se douter que nous protégeons leurs frères dans notre domaine

de la Camargue. Coiffés en brosse, leur petit œil vif et intelligent luit entre leurs poils hérissés et mouillés, et leur queue, truelle large, plate et nue, ressemble à une rame.

Pendant l'excellent déjeuner que nous offre la Société zoologique de Londres, des daims blancs, noirs ou tachetés, viennent quêter un morceau de pain, et une réflexion, continuellement répétée par l'un ou l'autre d'entre nous le long de nos visites, nous revient à la mémoire : on dirait le paradis terrestre. Là, en effet, vivaient en une concorde heureuse les animaux confiants et l'homme sans méchanceté.

Dans tous les villages que nous traversons, sur le chemin du retour, il y a, hélas ! comme chez nous, des monuments aux morts de la guerre, mais tous sont des croix ; et le lendemain, jour du départ, quand je consacre ma dernière matinée anglaise à l'abbaye de Westminster, je lis avec une émotion profonde l'inscription gravée sur la tombe du Soldat inconnu : *The unknown Warrior*.

C'est une grande dalle noire située près de la porte principale de l'église, et voici le sens exact, sinon la transcription littérale, de l'épitaphe :

« Ici, en présence du Roi, de la famille royale, des généraux, des ministres, fut déposé le corps d'un soldat inconnu tombé en France, qui, symbole et représentant de millions d'hommes de tout rang et de toute race, a donné ce qu'il avait de plus précieux, sa vie : A Dieu... » (Ceci en grosses lettres.)

Puis en dessous, en caractères plus petits :

« ...Au Roi, à l'Empire, à la cause du droit, de la civilisation, de la douceur.

« Ainsi a-t-il mérité de reposer parmi ce qu'il y a de plus illustre, de plus glorieux et de plus grand dans la patrie. »

Il me plaît de quitter l'Angleterre sur cette vision suprême. Comment le pays qui n'oublie rien et qui garde la mémoire de nos antiques antagonismes, mais qui admire Napoléon et vénère Jeanne d'Arc, ne se souviendrait-il pas que son honneur, son devoir et aussi la nécessité de son existence lui firent mêler son sang au nôtre sur nos champs de bataille ?

VÉGA.

LA LUTTE CONTRE LA VIE CHÈRE SOUS LA TERREUR

LA LOI DU MAXIMUM

Pour enrayer la hausse incessante des prix et apaiser, du moins dans une certaine mesure, le mécontentement toujours grandissant des masses populaires, la Convention nationale fut obligée de voter, après bien des discussions et des tâtonnements, la loi du 29 septembre 1793, dite *la loi du maximum*, qui devait ramener les prix au niveau de 1790, majoré de 50 pour 100.

Le peuple réagit diversement. D'après l'observateur de police Béraud, « la taxe des denrées a mis le calme dans le faubourg Saint-Antoine et bien d'autres quartiers ». En revanche, à la Halle, s'il faut en croire son collègue Latour-Lamontagne, « on disait hautement que la taxe des denrées allait opérer sous huit jours la contre-révolution dans Paris ».

Le rédacteur de la *Feuille du Salut pablic*, après avoir fait un tour dans les rues de Paris le lendemain du vote de la loi, écrivait dans son journal : « Dans les groupes on parle diversement de la taxe générale. Les uns assurent qu'elle produira de très bons effets ; les autres ont l'air d'en douter et disent que les riches vont faire d'amples provisions, que par conséquent eux seuls profiteront et qu'ils produiront une rareté plus préjudiciable que la cherté. »

La première conséquence de la nouvelle loi fut que tout le monde voulut profiter de l'occasion et se précipita chez les marchands pour acheter au prix du maximum. Inutile de dire que les boutiques se vidèrent en un clin d'œil. D'ailleurs

les stocks se révélèrent fort réduits. On s'aperçut soudain que les maisons les plus achalandées étaient à peine garnies. On se demandait où pouvaient passer ainsi des quantités considérables de marchandises. Le bruit se répandit aussitôt que les denrées avaient été accaparées par les « malveillants » qui « se rient de la misère du peuple » et ont déclaré aussitôt la guerre ouverte au maximum.

Les dits « malveillants » eurent d'ailleurs tout le temps nécessaire pour mettre à exécution leurs « noirs desseins », puisque la loi votée le 29 ne fut affichée, autrement dit ne devint exécutoire, que le 12 octobre suivant.

LA RÉSISTANCE

Le Comité de surveillance du département de Paris adressa alors aux comités sectionnaires et aux sociétés populaires la circulaire suivante : « Citoyens, au mépris de la loi, des hommes infâmes, d'avides spéculateurs veulent encore s'engraisser de nos subsistances, s'enrichir de nos privations, et assassiner le peuple dont nous avons juré de prendre la défense jusqu'à la mort.

« Républicains révolutionnaires, amis de la loi et de l'humanité qu'elle protège, debout ! Entrons, cette loi à la main, dans ces magasins autrefois si abondants, aujourd'hui dénués, en apparence, des objets les plus essentiels et les plus communs; fouillons jusque dans les plus profonds souterrains, découvrons-y les denrées qui y sont renfermées, rendons-les à la circulation, frappons les lâches qui nous les dérobent... Que notre surveillance active et infatigable les poursuive sans relâche, forçons-les à se soumettre à la loi du maximum ; et que, par nos soins, les denrées qu'ils vendent soient de bonne qualité : les fonctionnaires publics se doivent tout entiers à leurs concitoyens ; aussi, méritons leur confiance et leur estime. »

Mais les « lâches » se défendirent avec acharnement. Les uns voulurent éluder la loi sous prétexte qu'ils n'y étaient pas assujettis, d'autres argumentèrent des omissions et des erreurs qui s'étaient glissées dans le tarif que la municipalité avait fait imprimer en exécution de la loi. Certains commerçants distribuèrent les marchandises entre leurs parents et leurs amis.

Déjà le 14 octobre, c'est-à-dire à peine quarante-huit heures après l'affichage du maximum, le Conseil général fut obligé de s'occuper longuement des fraudes signalées dès sa mise en vigueur. Un membre fit remarquer que beaucoup de citoyens abusent de la circonstance pour acheter des marchandises dont ils n'ont pas besoin : c'est ce qui attire les foules chez les épiciers. A quoi le procureur de la Commune Chaumette répondit que « pour empêcher les vermines, les frelons de manger le miel des abeilles, il faut arrêter que, dès demain, il ne pourra y avoir dans aucune boutique plus de trois personnes à la fois ». Approuvé et adopté.

Un autre membre déclare qu'en « faisant la proclamation du maximum des denrées, il a vu plusieurs marchands fermer leurs boutiques ; plusieurs ont annoncé qu'ils n'avaient plus ni sucre, ni huile, ni chandelle », et demande que ces mauvais citoyens viennent rendre compte de leur conduite au Conseil général.

Cette fois, Chaumette semble pris d'un accès de fureur subite et se décharge dans un discours d'une violence extrême :

« Je ne parlerai point des marchands détaillistes, j'attaquerai seulement les gros marchands, banquiers et commanditaires, ces sangsues du peuple qui ont toujours fondé leur bonheur sur son infortune... Si ces individus abandonnent les fabriques, la République s'en emparera, et elle mettra en réquisition toutes les matières premières. Qu'ils sachent qu'il dépend de la République de réduire, quand elle le voudra, en boue et en cendres, l'or et les assignats qui sont entre leurs mains ; il faut que le géant du peuple écrase leurs spéculations mercantiles. Je sens les maux du peuple parce que nous sommes peuple nous-mêmes. Ce n'est pas l'Évangile que j'invoquerai, c'est Platon : celui qui frappe du glaive, périra par le glaive ; celui qui frappera du poison, périra par le poison ; la famine étouffera celui qui oserait l'appeler sur le peuple. Si les subsistances et marchandises de première nécessité viennent à manquer, à qui s'en prendra le peuple ?... Vous devez vous rappeler que depuis un an, quand vous alliez chez les marchands, vous étiez repoussés, conspués ; que les marchandises renchérissaient de demi-heure en demi-heure ; il faut leur demander leurs comptes ; il faut qu'ils viennent ici les rendre à la barre du Conseil, et que, s'il

en est quelqu'un qui ne puisse pas dire : « Voilà mon bilan », *sa tête tombe*. Rousseau était peuple aussi, et il disait : « Quand le peuple n'aura plus rien à manger, il mangera le riche. »

Finalement, le procureur de la Commune requiert, interrompu par les applaudissements des tribunes :

1° Qu'aucun mémoire ou pétition tendant à modifier la loi du maximum ne soit point entendu ;

2° Qu'il sera nommé une Commission pour examiner les erreurs et les fautes typographiques qui peuvent s'être glissées dans le tarif du corps municipal ;

3° Que la même Commission sera chargée de rédiger une pétition à la Convention nationale tendant à fixer son attention sur les fabriques et qu'elle soit priée de les mettre en réquisition en prononçant des peines contre les détenteurs qui les laisseraient dans l'inactivité.

Tout cela est adopté, converti en arrêté, affiché sur les murs de la capitale.

Mais les placards de la Commune à peine collés étaient arrachés par les « malveillants », en dépit des ordres sévères du commandant de la garde nationale.

« En général, le marchand, dans toutes les espèces de commerce, se rit du maximum et le foule aux pieds », écrivait la *Feuille de Paris*, le 20 frimaire. C'était parfaitement exact. Il fallait seulement ajouter que ledit marchand ne risquait pas grand chose en agissant de la sorte, car presque toujours les infractions les plus flagrantes à la loi du maximum dont il se rendait coupable restaient impunies. Le même journal écrit à la date du 18 frimaire : « On voit certains marchands s'élever avec fureur contre ceux qui les rappellent à la taxe. De là des rixes scandaleuses. C'est ainsi qu'un fruitier de ma connaissance et à qui je dois un avis charitable traite ceux qui viennent acheter son beurre ; et sa femme va plus loin : elle a souffleté libéralement une citoyenne trop économe à son gré, au lieu de se soumettre respectueusement à ses représentations légales, qu'elle faisait dans des termes très modérés. Et on souffre cet excès d'insolence ! »

Une véritable « guerre des cerveaux » s'établit entre les représentants de l'autorité publique soucieux de respecter la loi et les commerçants fermement décidés à la méconnaître.

Aussi, pour lutter contre les fraudes, la Commune installa

chez les boulangers des commissaires spéciaux chargés de surveiller les distributions du pain. Un bon déjeuner leur est offert par le patron reconnaissant. Après le repas copieusement arrosé, « les commissaires s'endorment dans le vin auprès du four et ne voient plus sortir des pains de six livres qu'on garde pour les vendre au-dessus des prix courants ».

Ceux qui achètent la marchandise au prix du maximum se résignent d'avance à trouver la qualité la plus inférieure, la contrefaçon la plus flagrante. Témoin ce malheureux sans-culotte qui exhale son amertume dans la lettre suivante adressée au rédacteur de la *Feuille de Paris* : « Ne pouvant mettre à une paire de souliers douze francs, prix que continuent d'exiger les cordonniers, je me vois presque réduit à marcher dans l'eau par la mauvaise qualité de ceux que l'on me fournit au prix maximum, quoique la Convention ait fixé par un décret à sept livres dix sous les souliers d'homme de la meilleure qualité ; inconvénient qui devient plus sensible par la malpropreté plus grande que jamais de la voie publique. Eh ! quoi, le maximum que les marchands observent si mal, leur aurait-il ôté le moyen de faire balayer leurs portes ? »

Les ouvriers suivent l'exemple des commerçants. Ces « marchands du travail » préfèrent chômer plutôt que de vendre leurs journées au prix du maximum. Mais on peut traiter avec eux en discutant de gré à gré les conditions. Si l'on ne prend pas ces précautions, on risque fort d'avoir quelques ennuis, ainsi qu'il résulte de ce sage conseil qu'on trouve dans la *Feuille de Paris*, à la date du 24 frimaire : « Prenez garde à vous, en allant au bois, assurez-vous du prix de voiture, autrement vous courez risque à mi-chemin d'être rançonnés arbitrairement par les charretiers, et si vous ne leur accordez pas tout ce qu'ils exigent, ils dételent, renversent la voiture et le bois dont on demeure bien embarrassé. »

Le 17 nivôse, la Société populaire de la section des Arcis dénonce au Conseil général les manœuvres qu'emploient les charbonniers qui, au mépris des décrets de la Convention nationale qui défendent toute corporation, « exercent une tyrannie affreuse sur les citoyens qui viennent chercher du charbon sur les ports ».

L'observateur Perrière écrit dans son rapport du 17 ventôse : « Les garçons maçons et charpentiers ne veulent plus

travailler que moyennant six livres par jour ; de décade en décade, ils augmentent de dix sous. Il en est de même des manœuvres dans ces deux états ; ils sont parvenus à se faire payer leurs journées trois livres dix sous. Si l'on fait difficulté d'acquiescer à leurs demandes immodérées, ils menacent de ne plus travailler. »

Le gouvernement avait bien pris soin de déclarer certaines professions réquisitionnées pour les besoins de la défense nationale. De ce fait, les salaires de ces ouvriers « mobilisés » ne se trouvaient pas atteints par la loi du maximum. Ceux-ci en profitaient d'autant plus pour imposer leurs conditions aux patrons ; ainsi la même *Feuille de Paris* nous informe le 13 brumaire : « Les garçons serruriers, forgerons, etc. profitent de ce que leurs journées ne sont pas taxées pour faire la loi aux maîtres... Si les maîtres refusent de se laisser rançonner, ces messieurs, de dépit et quoique réquisitionnés pour leur état particulier, se jettent dans l'armée révolutionnaire. »

Les ouvriers les plus arriérés, les plus obscurs, se révèlent aussi exigeants et prêts à défendre leurs intérêts. Jusqu'aux ramoneurs « qui traitent *du haut en bas* ceux qui ont besoin de leurs services et qui ont quadruplé leur salaire qu'ils élèvent à quarante sols par cheminée ». Un observateur très perspicace et avisé avait signalé à plusieurs reprises au ministre de l'Intérieur, dès la mise en vigueur de la nouvelle loi, que, si on ne faisait pas de prompts changements à divers articles du *maximum*, l'approvisionnement de Paris « allait manquer en plusieurs parties ». « Mes pressentiments à cet égard ne sont que trop fondés, écrit-il au ministre, le 20 frimaire. Les changements désirés n'ont pas été faits, les approvisionnements n'ont pas eu lieu, Paris est privé de certaines marchandises et sur le point d'être privé de plusieurs autres... J'ai averti à temps. Je le dis encore : on va manquer des choses les plus essentielles si l'on ne prend pas de promptes mesures pour y pourvoir, parmi lesquelles doit être certainement une loi de maximum mieux calculée sur la valeur intrinsèque des marchandises en première main et qui accorde un bénéfice honnête au marchand en gros et au marchand en détail. » Et il terminait son rapport par cette adjuration : « Qu'on se presse, car bientôt il serait trop tard ! »

L'AGITATION OUVRIÈRE

Un fait qui mérite d'être signalé tout particulièrement est la recrudescence de l'agitation ouvrière lors de la publication de la loi du maximum. Cette agitation aboutit à un mouvement gréviste d'une réelle envergure dans certaines branches de l'industrie nationale, notamment dans les ateliers de fabrication de guerre. Il en fut question longuement à la séance du Comité de Salut public du 22 frimaire. Il résulte de l'arrêté pris au cours de cette séance et dû, sans doute, à l'initiative de Robespierre, que des « intrigants placés par les ennemis extérieurs et intérieurs dans les ateliers excitent au désordre, retardent des travaux, font perdre du temps aux ouvriers, sèment des troubles, font naître des mouvements, échauffent les esprits en se servant adroitement de l'influence de l'intérêt particulier... » C'est pourquoi désormais « toute coalition ou rassemblement d'ouvriers sont défendus... Les ouvriers qui auront des plaintes particulières et personnelles à faire adresseront leurs mémoires ou pétitions à l'administration dont dépend chaque atelier... Si les ouvriers se croient fondés à se plaindre de la décision de l'administration, ils adresseront leurs pièces et mémoires au Comité de Salut public... Si les ouvriers d'un atelier ont des plaintes à faire pour l'intérêt commun de tous ceux qui composent l'atelier, ils en préviendront les commissaires chargés de faire la visite des ateliers et leur demanderont la permission de s'assembler ; ils ne se réuniront qu'avant ou après les heures du travail, qui ne pourra être suspendu, sous aucun prétexte ; ils feront présenter leurs pétitions par deux commissaires choisis entre eux, qui se rendront à l'administration de laquelle l'atelier dépendra... Dans aucun cas les ouvriers ne pourront s'attrouper pour porter leurs plaintes ; les attroupements qui pourront se former seront dissipés, les auteurs et instigateurs seront mis en état d'arrestation et punis selon les lois. »

Une dernière disposition enfin rendait particulièrement difficile et délicate la situation des directeurs, régisseurs, inspecteurs ou chefs d'atelier qui, « vivant continuellement avec les ouvriers, connaissant leurs habitudes, devant mériter leur

confiance, seront responsables de tous les mouvements des ateliers et seront punis *pour ne pas les avoir prévus et empêchés.* »

Personne, à ma connaissance, n'a encore étudié le vaste mouvement ouvrier qui se dessina dans les manufactures nationales du papier dans la seconde quinzaine du mois d'octobre. Son ampleur, ses répercussions méritent toute notre attention.

La Révolution n'augmenta pas dans des proportions considérables la fabrication du papier en France. La consommation de cette marchandise ne se multiplia nullement. C'est sa concentration à Paris qui la grossit aux yeux de l'historien.

Voyons un peu les chiffres. Les trente-six imprimeurs privilégiés qui faisaient exclusivement avant la Révolution tous les travaux typographiques de la capitale occupaient constamment jusqu'à quinze cents ouvriers. Leurs quatre cents presses consommaient deux cent cinquante mille rames de papier par an. Fin 1793, elles n'en consomment pas la moitié. Les nouvelles imprimeries que la Révolution a fait naître, quoique nombreuses, sont de moins en moins occupées. A en juger par le recensement des presses qu'elles font marcher, il est aisé de constater qu'en y comprenant les journaux, les placards, les pamphlets, les différentes publications littéraires et autres qui paraissaient à titre individuel, la consommation égalait à peine celle qui se faisait autrefois. Quant à son excédent apparent, qui résultait des travaux de la Convention, de ceux du pouvoir exécutif et des opérations confiées aux diverses autorités constituées de la capitale et des départements, il se trouvait compensé largement par la cessation de la consommation de papier qu'exigeaient les tirages considérables des bréviaires, des catéchismes, de toute sorte de publications pieuses qui, sous l'ancien régime, abondaient dans chaque diocèse et les commandes massives des intendances, des parlements, cours des aides, chambres des comptes, bureaux du fisc, etc.

Il y avait cependant une branche de cette industrie qui connut un essor remarquable : celle du papier destiné à la fabrication des assignats. Il y avait quatre manufactures spécialisées dans cette production. Les ouvriers de ces papeteries étaient dans une situation assez privilégiée. Payés

trente-deux sous par jour en 1790, ils touchaient en octobre 1793 un salaire quotidien de trois livres quinze sous au lieu de deux livres huit sous qu'ils devaient avoir aux termes de la loi du maximum. Cela ne les empêcha pas de demander dans les derniers jours d'octobre une augmentation de salaires. La publication du nouveau calendrier révolutionnaire leur servit de prétexte. Les ouvriers étaient payés au mois et ils ne travaillaient pas les dimanches et fêtes. Avec le nouveau calendrier, qui ne leur offrait que trois jours de repos par mois, ils perdaient une bonne partie de leurs loisirs. Les entrepreneurs leur offrirent à titre de compensation quinze sous d'augmentation par chaque jour de travail : ils refusèrent et se mirent en grève.

Le mouvement partit de la manufacture de Courtalin. Le conventionnel Thibault, chargé par le Comité de Salut public et celui des assignats d'arbitrer le conflit, dit dans son rapport présenté à l'Assembée nationale le 24 nivôse : « A Courtalin, un ouvrier ordonna la cessation du travail, et le travail fut interrompu; au Marais, le même ordre fut donné et exécuté. » Pour arrêter dans sa source « un mal dont les suites pouvaient devenir funestes à la République », l'ouvrier, premier instigateur de l'insurrection, fut arrêté et conduit dans les prisons de Coulommiers ; peu de temps après, trois autres des papeteries du Marais, pour le même délit. Mais leurs camarades protestèrent énergiquement et tous les quatre furent mis en liberté au bout de quelques jours.

Quant à leurs revendications, les ouvriers demeuraient irréductibles. Ne pouvant aboutir à une entente, les deux Comités firent décréter par la Convention, le 23 nivôse, que les ouvriers des manufactures de papier établies dans toute la République « sont mis en état de réquisition pour l'exercice de leur profession » et que « les coalitions entre ouvriers des différentes manufactures, par écrits ou par émissaires, pour provoquer la cessation du travail, seront regardées comme des atteintes à la tranquillité qui doit régner dans les ateliers. Chaque ouvrier pourra individuellement dresser ses plaintes et former ses demandes ; mais il ne pourra, en aucun cas, cesser le travail, sinon pour cause de maladie ou d'infirmité dûment certifiée ».

DU COTÉ DES PATRONS

Les ouvriers ne sont pas les seuls à se concerter pour défendre leurs intérêts. Même tendance se fait jour chez les patrons.

Le 15 nivôse le bruit se répand à Paris que les charcutiers « avaient fait entre eux une coalition pour vendre leur marchandise à un plus haut prix que celui auquel elle est fixée par le maximum ; qu'ils étaient convenus d'accaparer tous les cochons qu'ils trouveraient aux environs de Paris et ceux qu'on y mènerait ; qu'ils n'en vendraient plus la chair fraîche, mais salée, et qu'ils ne la céderaient qu'à vingt-quatre sous la livre ».

Le consciencieux observateur Grivel se met aussitôt en marche à travers les rues de Paris pour vérifier le bien fondé de ce bruit, et, après avoir signalé que partout il a entendu devant les boutiques des charcutiers des discussions sur le prix de la viande salée, il paraît disposé à conclure que la nouvelle était vraie et que « les charcutiers ont fait entre eux un pacte d'accaparement et de haut prix » dont les auteurs devraient être punis. Ils ne le furent pas. Décidés à aller jusqu'au bout, ils prennent alors la résolution de cesser leur commerce purement et simplement. Grivel en informe le ministre à la date du 29 nivôse : « Pour forcer le peuple à payer vingt-cinq sous la livre de porc salé, ils (*les charcutiers*) ont dit que la modicité du prix qu'on leur offrait de leur marchandise, les mettant dans le cas de se ruiner s'ils continuaient d'en vendre au-dessous du juste prix qu'ils demandaient, ils avaient pris le parti de n'en plus tuer jusqu'à ce que le public fût raisonnable. En conséquence, plusieurs charcutiers ont fermé leurs boutiques. »

Les bouchers tentent de suivre dans la mesure de leurs forces cet exemple. Le 29 pluviôse, toutes les boucheries du quartier Saint-Germain restent fermées. « On peut juger du mécontentement et des murmures du peuple de ce grand faubourg, écrit Grivel, de manquer tout d'un coup d'un des aliments les plus substantiels et les plus nécessaires à la vie. Ce n'est qu'un cri contre les bouchers... On prétend que la clôture simultanée de leurs étaux ne peut

être que la suite d'une mesure concertée entre eux à cet effet.»

Les bouchers protestèrent contre cette « calomnie ». S'ils ne tuent plus, c'est qu'ils ne peuvent plus tuer. Voilà longtemps qu'ils perdent huit à dix sous sur chaque livre de viande et « personne, disaient-ils, ne doit ni ne peut tenir à toujours perdre ». Par la même occasion, ils s'élevèrent contre la concurrence déloyale que leur faisaient les « mercandiers ».

MERCANDIERS ET REVENDEUSES

On vit en effet depuis la promulgation de la loi du maximum se répandre à Paris un genre nouveau de « commerce ». Des particuliers vendaient dans les rues toute sorte de denrées devenues introuvables dans les boutiques des marchands. Certains parmi eux se sont mis bouchers. Ceux-ci s'en plaignent : « Ils vont même offrir leur viande dans les maisons, ne tuant pour l'ordinaire que des bestiaux de rebut ou des bêtes tarées et malades, et la donnent à des prix auxquels les bouchers ne peuvent donner les leurs. »

Cette fois, la Commune s'émut et nomma des « commissaires à distribution » qui le lendemain forcèrent les bouchers à ouvrir leurs étaux et débiter la viande sous les yeux des représentants de la municipalité. Quatre jours plus tard, le 5 ventôse, les bouchers ferment de nouveau leurs portes.

Le soir du même jour, à l'Assemblée générale de la section des Lombards, un membre lit un long mémoire dans lequel il développe toutes les « friponneries » des bouchers. Il résulte de son exposé que les bouchers gagnent « au moins trois cents pour cent » sur la viande qu'ils vendent. Leurs étaux sont « le vrai tombeau des sans-culottes » et, à en croire l'observateur Bacon qui avait assisté à cette séance, des murmures d'indignation « se sont fait entendre dans l'assistance, et les femmes ont crié : *tous les bouchers sont des scélérats* ».

Une inquiétude très vive perce dans le rapport de son collègue Grivel, à la même date :

« La situation de Paris en ce moment est véritablement alarmante. Le manque presque absolu de subsistances irrite et échauffe la plupart des esprits. Le plus grand nombre des étaux de bouchers est fermé, et dans ceux qui sont encore

ouverts, on ne distribue de la viande qu'à ceux qui en demandent pour des malades. Les marchés sont dégarnis, et on n'y trouve qu'en petite quantité des denrées qu'on a coutume d'y porter. Les œufs, le beurre, les légumes, le poisson y sont très rares et très chers. Si quelqu'un des marchands qui est dans l'usage d'approvisionner Paris de ces denrées paraît dans les rues amenant de la campagne quelque voiture ou quelque bête de somme chargée de pareilles provisions, aussitôt un groupe de femmes semblables à des bacchantes en fureur s'empare de force de ces denrées, se les partage et les paie comme il veut... »

Encore une catégorie de « commerçants » que la loi du maximum avait appelée à l'existence : les *revendeuses*. Celles-ci se révélaient partisanes irréductibles de la taxe, lorsqu'il s'agissait d'enlever les marchandises que tel campagnard candide et imprudent amenait à Paris, pour les revendre ensuite à des « clients » repérés d'avance au double ou au triple de ce qu'elles leur ont coûté.

« L'homme aisé paye, note à ce propos Grivel; le pauvre qui ne veut pas y mettre le prix ne trouve point de denrées. » Et il conclut, en traduisant la pensée générale : « Il est infiniment préférable de payer un peu plus cher les objets de nos besoins que d'en être absolument privés. »

Un incident très caractéristique eut lieu le 17 ventôse, place Maubert, à la porte du citoyen Payen, marchand boucher. Dès quatre heures du matin, de cent cinquante à deux cents femmes font la queue en attendant l'ouverture de la boucherie. Comme les volets restent hermétiquement clos, elles s'impatientent, et, vers sept heures, ne pouvant plus tenir, se mettent à manifester énergiquement leur mécontentement. L'observateur Rollin, présent, note : « Des femmes criaient à pleine tête qu'elles aimeraient mieux payer la viande vingt et trente sous la livre, et en avoir à leur volonté, que de ne la payer que quatorze sous et n'en point avoir. » Alors ledit Rollin essaie une objection : les pauvres n'en pourraient point manger, alors. « Elles me firent réponse, déclare cet observateur, que les ouvriers qui gagnaient autrefois vingt sous gagnaient aujourd'hui cent sous, et qu'en conséquence ils pouvaient vivre aisément, même en payant le triple, puisqu'ils gagnaient plus du quadruple. »

La volaille et le gibier furent l'objet de spéculations effrénées qui rapportèrent à ces nouveaux négociants de gros bénéfices. Mais ce genre d'opération nécessitait une mise de fonds assez importante et partant ne se trouvait pas à la portée de tout le monde. Ces marchands de circonstance se recrutaient essentiellement dans la classe de ces petits agioteurs qui, depuis la fermeture de la Bourse, avaient dû cesser leurs spéculations sur les changes. Ils avaient, chacun, à leur service un groupe de « revendeurs » ; informés d'avance sur les arrivages, ils dirigeaient habilement leur personnel et arrivaient à réunir des provisions considérables et de meilleure qualité. Aussi vit-on le prix de ces marchandises de choix augmenter chaque jour d'une manière incroyable. Ainsi les dindons ont passé dans l'espace d'un mois du prix de 8 à 10 livres, à 15, 20, 25, 30, 35 livres et plus. Les chapons ont eu la même progression de prix ; un chapon ordinaire de 4 livres 10 sols ou 5 livres se vendait 15 et 18 livres. Les pigeons, les lièvres, les lapins sont cotés dans les mêmes proportions.

On fait mieux. Les revendeurs se dispersent sur la route qui mène à la capitale et attendent l'arrivée des femmes de campagne qui apportent à Paris du beurre, des œufs et autres denrées de ce genre. Celles-ci laissent leurs ânes à deux portées de fusil des barrières ; elles vont en avant s'informer de la consigne ; suivant les réponses, elles rebroussent chemin ou restent sur place pour attendre leurs « clients ».

Les traiteurs, pâtissiers et restaurateurs de Paris ont des facteurs, des émissaires, qui parcourent les villages et raflent les meilleurs morceaux. Au milieu de la disette générale, les restaurants n'hésitent pas à offrir à leur clientèle, politiciens, hommes d'affaires, joueurs de tripots, militaires en permission plus ou poins régulière, les plats les plus fins, les menus les plus recherchés.

Le 19 ventôse, le Comité révolutionnaire de la section de la Montagne se présente à la séance du Conseil général pour dénoncer les restaurateurs du Palais de l'Égalité, « qui n'a changé que de dénomination et qui pourrait porter encore celle de *Palais royal* par le luxe insolent qu'on y étale ». On y trouve, affirme le Comité, en abondance toute sorte de subsistances pour la table des aristocrates. « Là, des viandes de toute espèce

se vendent avec profusion et le prix excessif de ces repas somptueux donne aux traiteurs les moyens d'éluder la loi du *maximum* et de faire renchérir par leur concurrence toutes les denrées qui, au défaut de la viande de boucherie, pourraient faire la ressource du pauvre. »

L'agent national, qui occupe le siège de l'ancien procureur général de la Commune, confirme le fait sur un ton de morne résignation : « Effectivement, dans ce palais, que je ne cesserai d'appeler *royal*, on voit régner la plus grande abondance ; gibier, volaille, jambons, pâtés, etc., tout y est avec la plus grande profusion, et les jours gras des riches ne cesseront jamais. »

Tel est, au bout de cinq mois d'application, le résultat d'une expérience dont le moindre serait de dire qu'elle s'était révélée parfaitement désastreuse. Doit-on en conclure qu'il faut la condamner sans réserve et stigmatiser avec la dernière énergie ses auteurs ? Je ne le crois pas. Elle venait, tout simplement, trop tard.

Il ne fallait pas demander à l'homme moyen, autrement dit à l'immense majorité du peuple français, après quatre années d'un état de crise et d'incertitude, qui n'avait profité qu'à une minorité infime de trafiquants et de spéculateurs sans vergogne, un puissant effort de magnanime abnégation. Votée dans les premières semaines de la Révolution, appliquée dans un pays ayant à peine entamé ses ressources d'énergie morale, en possession encore de toutes ses illusions, une loi préconisant toutes les restrictions jugées nécessaires pour l'économie nationale aurait peut-être produit l'effet qu'escomptaient, sans trop de conviction d'ailleurs, les promoteurs du maximum en septembre 1793.

GÉRARD WALTER.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Promenades dans Rome*, divertissement chorégraphique en un acte et quatre tableaux de M. Jean-Louis Vaudoyer, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau, chorégraphie de M. Serge Lifar. — Concerts.

Privé de son domicile légal pour quelque temps encore, et ne pouvant séjourner plus longuement au théâtre Sarah-Bernhardt, c'est en celui des Champs-Élysées que l'Opéra s'est établi et vient de nous offrir un ouvrage inédit.

Si on le qualifie de divertissement chorégraphique et non pas de ballet, c'est sans doute parce que les personnages ne s'y rencontrent qu'en nombre relativement restreint, chacun ayant son rôle actif et défini ; les entrées de cohortes dansantes et les ensembles décoratifs font défaut. Il n'en pouvait être autrement sur un théâtre où la salle est spacieuse, mais la scène resserrée, sans dégagements ni profondeur. Cependant, en chaque épisode la danse se déploie, changeant de caractère avec la situation, la réplique à donner, toujours fidèle aux pas et aux figures qui lui font un langage articulé, et c'est un ballet d'action, mais un ballet classique.

Le titre aussi peut sembler trop modeste à qui ne le saurait emprunté à Stendhal. Si le décor en effet nous transporte des bords du Tibre aux ombrages de Tivoli, puis dans la campagne suburbaine, pour revenir au forum de Nerva, ce n'est pas selon le caprice d'un oisif itinéraire, mais en suivant la marche d'une intrigue fictive, qui soutient l'intérêt par des péripéties qu'on a plaisir à voir, sans être absolument tenu d'y croire. L'auteur qui la conduit d'une main experte et légère ne la prend pas trop au sérieux lui-même, et c'est pourquoi de préférence il appelle notre attention sur l'époque, le lieu et le goût du spectacle.

Il s'agit d'une reconstruction artistique, et non pas historique. Rome offrait-elle cet aspect ? La question n'a pas d'importance et même n'a pas un sens précis, à moins que l'on n'ajoute au verbe un complément indirect, A chacun de nous les objets du monde extérieur se présentent sous des espèces différentes, selon le tour de ses pensées. La perception n'est jamais directe, mais réfléchie au miroir de la conscience, sous le reflet du souvenir.

Notre XVIIIe siècle aimait fort l'Italie, qui lui donnait la sérénade et lui jouait la comédie, en un va-et-vient amusant de masques et de sbires, comme un élégant carnaval et une invitation perpétuelle à de légers plaisirs. Elle nous apparaît, dès le début du siècle suivant, sous un déguisement moins fantasque, par le changement de ses mœurs et plus encore, peut-être, par celui de notre goût, déjà tourmenté de romantisme. Mme de Staël y fiance vainement Corinne et lord Oswald, à seule fin d'opposer au flegme britannique l'ardente passion d'une très belle, grave et noble poétesse. Chateaubriand y va méditer sur la mélancolie des ruines qui mêlées aux cyprès éveillent en son âme vibrante « de beaux accords de tristesse ». Lamartine, moins sombre, chante l'heureux rivage de ce golfe de Naples qui « sert de perspective » au tombeau de Virgile et y retrouve les Grâces de l'antiquité païenne, sous les traits innocents de la fille du pêcheur, qui porte si joliment son petit nom de Graziella. Stendhal a vécu longtemps en Italie, et même, mécontent de son pays natal où ses talents sont méconnus, il en a fait sa seconde patrie. Il ne cesse d'en énumérer les mérites, comme pour nous faire la leçon, et en prône à la fois la musique et les mœurs, la danse et les décors, les fêtes et les farces, la politesse et la brutalité.

A son exemple, les peintres français de l'époque qui sont allés en Italie ont su choisir leur point de vue pour ouvrir, sur un site historique et dans un coloris sans éclat, de larges perspectives ; tableaux qui à nos yeux sentent un peu l'atelier, tant les monuments délabrés ou en ruines sont placés à souhait, pareils à ces « fabriques », architectures arbitraires dont l'école, au siècle précédent, enseignait et prescrivait l'emploi pour égayer un paysage, et les pins parasols eux-mêmes ont cherché la plus seyante inflexion de leur tronc svelte et souple, avant que de prendre la pose.

C'est ce genre de beauté que M. Decaris a su traduire et agrandir aux proportions de la scène, sans en altérer l'ordonnance calculée, la lumière atténuée, la patine brumeuse ; les quatre décors sont d'une harmonie puissante, et particulièrement celui du deuxième tableau

qui retrace en sa majesté élégante et paisible, sur la colline de Tivoli, l'entrée d'un parc seigneurial, à la chute du jour. On croit voir des toiles de maîtres ; et ce ne sont pourtant que des toiles de fond, dont la calme douceur accompagne en sourdine le brillant des costumes, complices de la peinture, mais requis par l'action et faits pour le théâtre.

L'action a la prestesse et la désinvolture d'une comédie italienne, habilement muée en comédie dansante, affinée par le goût et la méditation. L'esprit charmant de M. Jean-Louis Vaudoyer s'y joue en épisodes variés, mais liés l'un à l'autre en traits légers et justes, dont l'indication suffit. Par ses soins le burlesque s'épure, devient espièglerie, le désir reste tendre, la jalousie est désarmée. Sur la place du marché, applaudi par ces Italiens qu'un peintre eût choisis pour modèles, car ils ont mis comme à dessein leurs manteaux les plus loqueteux et leurs chapeaux les plus coniques, Beppo dansait à plaisir, avec sa fiancée, quand l'attention est détournée par une famille de touristes. Ce sont Anglais de vaudeville, le long milord surélevé encore par l'habit rouge qui l'engonce jusqu'aux talons, son épouse en waterproof et chapeau cabriolet. La jeune miss, rose et blonde à souhait, en robe de percale, donne la main à son frère, coiffé d'un feutre hémisphérique, vêtu d'un habit vert très court, aux basques relevées, et d'un pantalon à carreaux qui rappelle à la fois Arlequin et l'Écosse. Comme leur père a le nez dans son guide, les farceurs de la place devinent ce qu'il lui faut ; ils lui apportent à tour de bras chapiteaux et colonnes, qu'il marchande avec eux pour sa collection de souvenirs de voyage, cependant que les jeunes gens font connaissance. Ils conversent entre eux, par le truchement de la danse, et bientôt ils s'entendent ; les Italiens montrent la tarentelle aux Anglais qui répondent par leur gigue nationale. Et le joyeux Beppo invite ses nouveaux amis à la fête que donne, à portes ouvertes, un grand seigneur du voisinage.

Les parents s'y montrent les premiers, munis par précaution d'un fiasco très apparent, sous son treillis de paille, malgré de maladroits efforts pour le dissimuler au vieil hôte courtois, qui feint de ne rien voir. Puis un couple apparaît. On reconnaît la belle Italienne, mais ce n'est plus son fiancé, c'est le petit Anglais qui s'empresse auprès d'elle. Beppo entre à son tour, ayant pour consolatrice la sœur de son rival, et c'est entre les deux couples qui se rencontrent et bientôt se détournent, cherchant la solitude, un dialogue attendri, non sans quelque chagrin, pendant que le soir tombe.

Le vin méridional a joué un mauvais tour au père et à la mère, qui ne quittent la fête, en titubant un peu, que pour s'asseoir à terre, sur le devant de la scène, et céder au sommeil, adossés l'un à l'autre. C'est alors que des brigands surgissent dans l'ombre, aisément reconnaissables à leurs moustaches en crocs et à leurs manteaux nocturnes. Un poignard brille. Malgré leurs accoutrements féroces, ils n'en useront pas, et se contentent de lier ces captifs de bonne prise, en dépit de leurs protestations indignées.

Rien de grave ne peut arriver à des personnages aussi comiques. Aussi ne sommes-nous pas trop effrayés, quand nous apercevons ensuite, à l'abri d'une ruine farouche, les larrons qui dansent, tout à la joie de leur facile victoire. D'ailleurs nous avons vu Beppo, sitôt instruit de l'aventure, s'élancer au secours des prisonniers qu'en effet il délivre, agile autant que brave, précédant les gendarmes.

Cependant la fillette, qui ne sait rien encore, pleure ses parents disparus ; la compatissante Italienne, devenue son amie, de son mieux la rassure. Beppo les lui ramène : c'est un héros. La fiancée reconquise se jette dans ses bras, et signifie gentiment à son galant d'un soir, qui s'approche, qu'il ne doit plus s'occuper d'elle. Un peu penaud d'abord, il cède bientôt à la gaieté de ce beau jour, et les brigands eux-mêmes se risquent sur la place publique, mêlés innocemment à l'allégresse générale. A la fable qui vient de nous être contée il fallait pour moralité ce dénouement aimable, sous la double illusion du soleil et du théâtre.

M. Marcel Samuel-Rousseau doit à une hérédité heureuse le sens inné de la musique et ne s'en est pas contenté ; l'instruction a formé son goût, l'étude lui a livré les secrets de son art. Dans l'abondance des idées, qui lui viennent à l'esprit sans effort, il fait son choix, mûrement réfléchi, car il lui faut trouver le caractère juste sans sortir du naturel, qui est, dans le monde sonore, la mélodie. Exercé aux figures les plus recherchées de cette rhétorique dont les principaux chapitres sont le contrepoint, l'harmonie et la fugue, il n'usera de son savoir que pour résoudre avec élégance les problèmes que lui posent, chemin faisant et pour accomplir son dessein, la modulation, l'altération des accords ou l'association des idées, et obtenir les effets qu'il veut en un langage toujours clair. Nul ne sait comme lui le pouvoir d'une note mise en sa place, et c'est en réduisant son éloquence à la plus simple expression qu'il parvient à tout dire. C'est un musicien classique, non point par imitation, mais par un tour d'esprit qui se retrouve, comme le romantique, à toutes

les époques. Et il faut bien avouer que l'art classique est le plus apte à produire des chefs-d'œuvre, c'est-à-dire des ouvrages achevés, sans heurts et sans lacunes, où ne se remarque aucune solution de continuité entre la pensée et la forme, entre l'âme et le corps.

En ce sens, et sans craindre d'offenser la modestie de l'auteur, on peut dire que sa nouvelle partition est un petit chef-d'œuvre. Souvenirs d'Italie, car le musicien, lui aussi, fut à Rome ; mais, reposés et décantés, ils peuvent prendre place en ces tableaux évocateurs, sous le reflet plus doux d'un plus lointain passé. Ce ne sont pas des documents, mais des thèmes dociles, que le compositeur développe, commente et varie à son gré, toujours d'intelligence avec la fiction qu'il illustre et anime. Les saltarelles et les tarentelles, aussi bien que la gigue importée, ont leur rythme entraînant mais léger, qui laisse libre, dans l'intervalle des temps où il touche le sol, le geste du danseur. L'accent du pays ne se reconnaît qu'à une de ces intonations passagères, dont le charme est d'autant plus vif qu'il s'ajoute à une prononciation correcte et n'en compromet pas la grâce. L'harmonie détermine une tonalité précise en y touchant à peine, et il lui suffit d'une note sensible pour passer à une autre avec la même aisance. L'orchestre n'est jamais ni disjoint ni compact ; partout l'air y circule, laissant vibrer les instruments, mêlant leurs résonances. Le quatuor à cordes en lignes espacées ouvre de larges baies où passent les hautbois, flûtes ou clarinettes, amortis cependant par l'accord d'alentour. C'est ainsi que le chalumeau du *pifferaro* s'apprivoise et cesse de crier pour chanter. La voix humaine, plus mélodieuse encore, ajoute au deuxième tableau sa romance du soir ; au quatrième, sur la place publique, une ballade populaire. Une clarinette menaçante, qui suscite un frisson de flûtes chromatiques : ce sont les brigands qui s'avancent et feront plus de peur que de mal. Un trombone à pas lourds, que suit un appel de trompettes : les gendarmes arriveront trop tard. Moqueuse et tendre, la musique va de scène en scène, avec un délicat sourire et d'une grâce un peu rêveuse, sous cette luminosité transparente où les couleurs sont vives et cependant fondues.

M. Serge Lifar doit à cet ouvrage un de ses plus beaux succès. Il le lui doit parce que cette fois, par une exception trop rare depuis quelque temps, la matière n'était pas ingrate ; il y trouvait des sentiments humains, des caractères définis ; la musique n'était pas grimaçante, ni le rythme convulsif. Mais le ballet lui doit aussi une chorégraphie de haut goût, qui procède des pas classiques, mais en

tire, sans jamais rompre l'équilibre, des figures nouvelles, toujours appropriées à la situation, et répond à l'appel de la musique aussi bien par les amicales gambades des jeunes gens, au début, qu'ensuite avec le délicieux adage à quatre du deuxième tableau, traçant en lignes lentes et sûres les signes alternés de la tendresse, du regret, de l'espoir. Les scènes de comédie n'ont pas été moins judicieusement étudiées et se traduisent par des gestes expressifs et scandés, sans aucune convention de pantomime. L'interprétation est excellente, car chacun y trouve le plus favorable emploi de son talent. M. Lifar, superbe, apporte sa fougue intense et triomphale au rôle de Beppo, Mlle Lorcia son élégance et son infaillible prestesse à celui de la fiancée italienne. M. Peretti, danseur admirablement dégagé, qui s'élance sans effort et rebondit sans bruit, montre autant de grâce que d'esprit sous les traits naïfs du jeune Anglais. Mlle Kergrist est une ingénue charmante, et l'on reconnaît avec joie Mme Jacqueline Simoni, en sa nervosité trépidante et toujours soutenue d'un rythme intérieur, dans le joli costume de la compagne du brigand, qui est M. Efimof, remarquable danseur de caractère. Mme Mahé et M. Noré prêtent aux airs chantés leurs belles voix, dans un style sans défaut. M. Ph. Gaubert, heureux de rencontrer sur son pupitre une partition de cette qualité, la dirige avec amour, chaque détail mis en valeur, chaque mesure surveillée par une intelligence attentive et dans un sentiment profond de la musique. L'œuvre et ses interprètes ont reçu un applaudissement unanime, entièrement mérité.

* * *

La *Société d'études mozartiennes* nous a fait entendre, en son dernier concert, une charmante *Symphonie* que Mozart a composée en 1779, âgé de vingt-trois ans, au retour de son voyage à Paris si mal terminé par la mort de sa mère, dans sa ville natale, où il n'avait pas, comme il l'a écrit, « pour un kreutzer de distractions ». Mais la verve incoercible du musicien prend sa revanche sur les peines du cœur et les soucis de l'existence ; il oublie tout, livré à la joie pure du chant, du rythme et des accords. Après un *Concerto* pour violon, dont Mlle Gioconda de Vito fut l'habile soliste, et trois airs d'opéra, ou en style d'opéra, chantés par les belles voix de Mlle Maria Teresa Peliconi et de Mme Pola Fiszel, c'est un de nos compatriotes, M. Devimy, qui a paru dans l'un des quatre concertos pour le cor, que Mozart a dédiés à son ami Leutgeb. Quoi qu'en aient dit plusieurs biographes ou critiques, je ne puis croire qu'il y ait mis aucune

intention d'ironie. Le cor n'est pas en soi un instrument ridicule; c'est un instrument difficile, qui devient admirable, quand on en sait user, par la richesse des nuances et la beauté du son. Leutgeb était un amateur, mais un amateur de première force, si l'on en juge par les gammes et les arpèges que le musicien lui propose. Il tenait, pour gagner sa vie, un commerce de fromages dans un faubourg de Vienne ; Mozart devait aussi gagner la sienne, et savait bien qu'il n'y a pas de sot métier. S'il le traite familièrement de « veau » ou d'« âne », ce ne sont, pour qui connaît son badinage, que gentillesses amicales. Il plaisante encore, à sa manière, quand il écrit sur la partition, au-dessus d'une note : « Oh ! quel couac ! » et après une autre : « Allons, respire un peu ! » Il aimait trop la musique, et la sienne en particulier, pour l'exposer à des accidents fâcheux, et y tendre des pièges où tomberait l'exécutant. Si quelques traits rapides sont périlleux aujourd'hui, c'est par le mécanisme des pistons qui en assure la justesse, mais forcément les alourdit, et même rend impossible une sorte de mordant qu'on rencontre dans le finale ; en style de vénerie, on l'appelle *tayaut* ; il est facile, et d'un brillant effet, sur le cor de chasse ou son frère cadet le cor d'harmonie, alors seul en usage. Ce qui est certain, c'est que la musique de ce *Concerto* est délicieuse et que M. Devimy a su l'interpréter avec une sécurité parfaite, un son très agréable, et dans un sentiment très pur.

A l'Oratoire du Louvre, un concert spirituel nous a permis d'apprécier le beau talent de Mlle Henriette Roget, musicienne accomplie, qui excelle sur l'orgue par la netteté de l'articulation, le sens profond du style et le choix judicieux de la sonorité, qu'il s'agisse de la majestueuse *Toccata et fugue* en ré mineur de Jean-Sébastien Bach, d'une gracieuse *Communion pour l'Épiphanie* de M. Tournemire, ou du remarquable *Prélude et fugue* en sol mineur où M. Marcel Dupré fait parler avec tant d'aisance un langage moderne à l'antique instrument. A ce même concert on remarquait une *Prière*, où Mlle Roget confiait au chant choral, soutenu par l'orgue et le quatuor à cordes, les accents de la plus délicate ferveur, une vigoureuse composition de M. Georges Migot sur le *Psaume XIX*, un chœur très émouvant de van Berchem, et une exquise *Sérénade* de J.-H. Schmelzer, autre musicien allemand du XVIIe siècle, qui a beaucoup d'esprit, et trouve sans paraître y penser de rares harmonies.

LOUIS LALOY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'EUROPE ET LA GUERRE D'ESPAGNE

L'année qui commence sera particulièrement critique. Si les peuples réussissent à éviter la redoutable échéance des malheurs qui les menacent, peut-être leur sera-t-il permis d'espérer des temps plus calmes et des jours plus sereins. Pie XI, de son lit de malade où sa robuste constitution connaît pour la première fois la douleur physique, a fait entendre à l'humanité en détresse le cri de son angoisse morale. Il dénonce, avec une force que sa faiblesse rend plus touchante et plus persuasive, le double péril qui menace les assises profondes des sociétés humaines : la propagande délétère du communisme et l'orgueil intransigeant des États totalitaires. L'Espagne est devenue le champ des atroces manœuvres de la révolution bolchéviste ; « la guerre civile continue à y faire rage avec toute l'horreur de ses haines, de ses massacres et de ses destructions ». Avertissement terrible de ce qui attend le monde, l'Europe en particulier et la civilisation chrétienne, « tant qu'on n'aura pas immédiatement et efficacement recours à la défense et au remède ». Mais comment appliquer les remèdes nécessaires, quand « parmi ceux qui affirment être les défenseurs de l'ordre contre les forces subversives, de la civilisation contre le débordement du communisme athée, et qui vont même jusqu'à s'arroger la primauté sur ce terrain, nous en voyons avec douleur un grand nombre qui, dans le choix des moyens et dans le discernement même de leurs adversaires, se laissent dominer et guider par des idées fausses et funestes » ?

Cette vision synthétique et comme éclairée d'en haut résume avec une force saisissante et les sources du mal et les dangers de certains remèdes. Le Reich hitlérien s'est senti visé par les paroles du Souverain Pontife, puisqu'il a, au mépris du Concordat, — mais que

pèsent les traités pour les acolytes de M. Hitler ? — interdit la transmission du message papal sur le territoire allemand. Tragique malentendu, d'autant plus terrible qu'il est prémédité et voulu. Double confusion qui complique jusqu'à la rendre inextricable la situation actuelle. D'une part, confusion de la politique de la Russie soviétique et de la politique du Komintern, qui prétendent parfois s'ignorer, dont il arrive même que les intérêts soient divergents, mais qui en pratique sont indissolublement associées; d'autre part, politique d'hégémonie du Reich allemand qui reprend méthodiquement l'œuvre interrompue par l'imprudente agression de 1914 et se sert à cette fin de la réprobation et de la crainte universelles que soulèvent la propagande et la tyrannie du marxisme communiste. Aux appels du Congrès de Nuremberg et de tous les discours des dirigeants du national-socialisme se mêlent sans cesse les informations les plus alarmantes sur les mesures militaires que prend chaque jour le Reich réarmé, comme s'il se préparait à une guerre très prochaine. Personne ne prétend d'ailleurs que les dénonciations réitérées du péril communiste par M. Hitler et ses ministres ne soient que trompe-l'œil. Il est rarement possible psychologiquement d'établir, dans le domaine politique, la discrimination certaine de la bonne foi sincère et de la comédie organisée : la confusion des intérêts et du droit est de tous les temps et de tous les pays.

Le péril est devenu plus tragique et plus proche depuis que, le poison oriental s'infiltrant en Espagne, la lutte s'est trouvée transportée dans l'Occident européen. Ce sont les agents du Komintern qui, depuis de longues années déjà, suivant l'indication donnée par Marx lui-même et par Lénine, ont préparé la révolution en Espagne et la création d'un nouveau foyer de propagation du communisme. La résistance du gouvernement de M. Largo Caballero réfugié à Valence et l'organisation d'une république communiste sont maintenant dirigées par des Russes et des révolutionnaires internationaux. La défense de l'Espagne nationale et démocratique, ce sont les généraux qui la dirigent ; nul ne peut plus soutenir de bonne foi qu'il s'agisse d'une insurrection de militaires ambitieux contre le gouvernement légal ; c'est tout un peuple qui veut vivre et à qui l'on prétend inoculer des doctrines de mort, qui réagit et se débat ; toute l'Espagne qui compte, depuis les catholiques comme M. Gil Robles jusqu'à des radicaux comme Miguel de Unamuno qui vient de mourir à Salamanque, ou, aux confins du socialisme, jusqu'à M. Ortega y Gasset, est de cœur avec les soldats de Franco et attend impatiem-

ment la délivrance définitive. Mais, à la rescousse de l'armée nationale, des « volontaires » italiens, allemands, sont venus et achèvent de donner à la lutte un caractère international. Il en résulte qu'à chaque instant peuvent surgir des incidents graves qui mettraient aux prises non plus seulement deux partis espagnols, mais deux moitiés de l'Europe, soulevées par deux mystiques antagonistes.

Pour le bolchévisme, c'est la partie suprême. Devant l'évidence des faits, en face des ruines qu'il accumule dans les pays où il sévit, les yeux de tous ceux qui ne sont pas des aveugles volontaires s'ouvrent. La brochure de M. André Gide revenu, — au propre et au figuré, — de Moscou, l'expérience de quelques ouvriers qui ont vécu dans le « paradis soviétique » et que l'on empêche vainement de parler, sont de nature à convaincre les plus tenaces. Le communisme est en recul, même en Russie ; il serait bientôt en désarroi, s'il perdait la partie en Espagne et si le front populaire achevait, en France, de se disloquer. Le Géorgien Staline, tout dictateur qu'il soit, est obligé de suivre dans une certaine mesure ses troupes afin de rester leur chef ; mais si l'on pouvait lire dans les replis de son esprit subtil, qui sait si l'on n'y découvrirait pas le vœu secret de voir se terminer la guerre d'Espagne qui apporte à la politique russe des embarras inextricables et des dangers certains, car le peuple russe, lui aussi, aspire à s'organiser en paix plus qu'à bouleverser le monde ? Mais il sera long et difficile de neutraliser et de détruire les toxines que l'idéologie marxiste a inoculées à l'organisme européen appauvri par la guerre.

Lors donc que l'Allemagne, que l'Italie disent bien haut qu'il serait contraire à leur intérêt de laisser s'établir un nouvel État communiste dans la Méditerranée ; lorsqu'elles ajoutent que, sur ce point, leur intérêt est conforme à celui de l'humanité et de la civilisation, il est impossible de trouver qu'elles aient tort ; mais parce qu'elles sont l'une l'Allemagne hitlérienne, l'autre l'Italie fasciste, leurs raisons, si justes soient-elles, mettent en défiance les peuples qui croient n'avoir besoin ni d'un national-socialisme, ni d'un fascisme ; de là une première raison d'impuissance. Et, de plus, quand la Grande-Bretagne et la France, entre autres, regardent comme un danger grave l'installation d'une influence allemande durable en Espagne, ou une mainmise sur le Maroc espagnol sous couleur de le sauver du bolchévisme, ou encore la prise de possession des Baléares par l'Italie (dont le danger est heureusement écarté), ces Puissances sont, elles aussi, bien fondées dans leurs appréhen-

sions, et l'on ne saurait les blâmer de prendre toutes précautions. La politique allemande par de multiples violations des traités, la politique italienne par la guerre d'Éthiopie, leur ont appris à se tenir sur leurs gardes et à rester défiantes. D'un côté à l'autre de la barricade, on se renvoie l'accusation d'intervenir, soit par des « volontaires », soit par du matériel de toute nature, dans le conflit d'Espagne : ce sont bien les Russes qui ont commencé, puisqu'ils ont fomenté la révolution, mais les autres, selon leurs affinités, ont suivi ; ils ont même transporté en Espagne leurs propres luttes intérieures : par exemple, il y a à Madrid un « bataillon Thælmann » avec le *frente popular* et des contingents hitlériens du côté de Franco. Voilà le tragique dilemme, la redoutable antinomie. Est-il possible d'en sortir ?

La France et la Grande-Bretagne ont entrepris cette œuvre de salut. Elles ont tout d'abord, dès les premiers temps du conflit, fait accepter un accord général de non-intervention qui sans doute n'a été observé que par intermittence et dans une certaine mesure mais qui, vaille que vaille, a sauvé la paix. Il s'agit maintenant de renforcer cet accord et de donner, à la Commission que lord Plymouth préside avec beaucoup de tact, des pouvoirs plus étendus, et d'en contrôler l'exécution. Les ambassadeurs d'Angleterre et de France ont donc soumis aux Puissances intéressées (Berlin, Rome, Moscou, Lisbonne) des propositions à cet effet ; ils ont notamment attiré leur attention sur le danger de la présence des « volontaires » étrangers dans l'un et l'autre parti en Espagne. Il est évident, en effet, que si l'envoi de « volontaires » et de matériel de guerre devait continuer et s'amplifier, on arriverait à un véritable conflit international, au choc d'armées antagonistes, et alors quelles complications n'en pourrait-il pas sortir ? Le bruit a couru dernièrement que M. Hitler serait disposé à envoyer les effectifs nécessaires au triomphe du général Franco. Mais comment, ce cas échéant, empêcher les Russes d'envoyer au gouvernement de Valence des effectifs égaux ou supérieurs ? Et où s'arrêterait-on ? Quel argument ne serait-ce pas pour les énergumènes qui hurlent : « Blum à l'action » ? Il faudrait, pour empêcher le conflit de dégénérer complètement en guerre internationale, arrêter le transport des volontaires, du matériel de guerre, et l'envoi de subsides. La voie pourrait ainsi se trouver ouverte à une médiation.

L'Angleterre met toute l'activité de sa diplomatie au service de ce projet ; elle espère que le Duce, qui vient de conclure avec elle

un accord de bon augure, donnera une réponse favorable et s'emploiera à calmer sa partenaire de « l'axe vertical ». Mais les dépêches signalent le débarquement de dix mille Italiens à Cadix ! On n'attend la réponse du Fuhrer, qui se repose à Berchtesgaden, que vers le 15 janvier. L'opinion publique en Allemagne paraît fort émue et le gouvernement ne fait rien pour l'apaiser. La saisie du bateau allemand *Palos* par un croiseur gouvernemental au large de Bilbao a provoqué une série de représailles d'où, à chaque instant, des complications graves peuvent sortir. Quant au gouvernement de l'U. R. S. S., il s'est empressé de donner, le 29 décembre, une acceptation de principe à certaines conditions ; la presse, bien entendu, rejette toutes les responsabilités sur les Puissances fascistes. Moscou, à l'entendre, n'aurait jamais envoyé de volontaires ni de matériel de guerre. C'est toujours l'inacceptable distinction entre le gouvernement de l'U. R. S. S. et le Komintern, dont, prétend-il, il ne contrôlerait pas les actes. Il s'indigne que l'on puisse lui prêter d'autres intentions que celle de défendre le gouvernement légitime de l'Espagne attaqué par des généraux factieux.

La presse allemande laisse prévoir ce que pourra être la réponse de M. Hitler. Elle cherchera à ménager l'Angleterre et à ne pas se séparer de l'Italie, mais elle rejettera sur la France les responsabilités. N'est-ce pas par la frontière des Pyrénées que la plupart des volontaires pénètrent en Espagne à destination de Barcelone ou de Madrid ? Notre gouvernement a pris l'initiative louable d'une politique de non-intervention ; que n'a-t-il, dès les prémiers jours, empêché l'envoi aux gouvernementaux de volontaires français, d'avions, de matériel de guerre de toute nature ? Pourquoi l'or de la Banque d'Espagne réfugié en France est-il employé à des armements et au recrutement de soldats ? Et, malheureusement, il n'y a rien à répondre. M. Blum, M. Cot et quelques personnes de l'entourage du président du Conseil ont, malgré les déclarations officielles, et à l'encontre de la politique du Quai d'Orsay, réservé leurs faveurs à la dictature anarchiste et communiste qui, sous le nom de M. Largo Caballero, est en réalité exercée par les agents du Komintern et les représentants de Moscou. M. Jouhaux stimule le zèle clandestin du gouvernement non par conviction, mais parce que lui-même, au sein de la C. G. T., est obligé de plier devant la poussée communiste. La presse anglaise ne cache pas au gouvernement français que s'il veut être écouté, il lui appartient de donner l'exemple. La proposition parallèle anglaise et française n'a

quelques chances d'aboutir à un résultat favorable que si M. Blum se décide à un acte d'énergie ou se résigne à se démettre. Il n'y a pas d'autre voie de salut et de paix. Fermer la frontière des Pyrénées, c'est l'acte nécessaire et préalable par lequel le gouvernement français pourrait donner la mesure de sa bonne foi, de sa volonté de paix, et qui lui assurerait l'autorité nécessaire pour rallier les hésitants et imposer le respect des accords de non-intervention dont il a eu le mérite d'être le promoteur.

L'ANGLETERRE ET LES REVENDICATIONS ALLEMANDES

Aucun problème européen ne serait vraiment dangereux, si la « volonté de puissance » de l'Allemagne réarmée ne venait le compliquer ; la guerre d'Espagne elle-même trouverait une solution, peut-être boiteuse, mais sans péril pour la paix générale. « Les nationaux-socialistes, écrivait le 5 janvier le correspondant du *Temps* à Berlin, ont toujours confondu les intérêts vitaux avec le désir de puissance et de domination. » C'est tout à fait exact. Le gouvernement britannique, qui s'est si longtemps trompé sur le compte de l'Allemagne, ne désespère pas de réaliser la paix par l'articulation d'une Allemagne pacifique à une Europe pacifiée, et il a raison ; mais maintenant mieux qu'autrefois il se rend compte des obstacles et du danger de concessions qui n'arriveront jamais à satisfaire l'appétit démesuré du germanisme. Les difficultés d'ordre économique et financier que traverse le Reich au cours de cet hiver lui semblent une occasion qu'il ne convient pas de négliger. La presse allemande a engagé, ces temps derniers, avec celle de l'Angleterre, notamment avec le *Times*, une controverse fort intéressante.

Le peuple allemand souffre du manque de matières premières et de denrées alimentaires ; l'écho de certains murmures, d'autant plus significatifs qu'ils sont plus étroitement bâillonnés, est parvenu jusqu'aux oreilles étrangères. Pour faire accepter au peuple le plus moutonnier de la terre de telles restrictions en pleine paix, la recette consiste d'abord à exalter l'orgueil national par quelque succès retentissant, ensuite à persuader au public que, s'il souffre, la faute en est « aux chaînes de Versailles » et à la méchanceté des Français. C'est ce *leit-motiv* que l'on retrouve dans les harangues officielles de M. Gœring, de M. de Ribbentrop, et dans les exposés plus objectifs et plus sérieux de M. Schacht. Il s'agit d'une offensive en règle pour laquelle le chef d'état-major a soigneusement réparti les rôles et

synchronisé les efforts. M. Schacht, qui avait déjà abordé la question coloniale dans son discours de Francfort, a repris la discussion dans la revue américaine *Foreign Affairs*. Il s'efforce de démontrer que l'Angleterre et la France ont réalisé de grands progrès dans la voie de l'autarchie économique et peuvent presque se suffire à elles-mêmes grâce à leur empire colonial ; il y a des peuples qui disposent de vastes espaces, d'autres, plus prolifiques, qui n'ont aucune possession en dehors de leur territoire européen. Le Japon avec la Mandchourie, l'Italie avec l'Éthiopie et ses anciennes colonies ont cessé d'appartenir à la catégorie des Puissances insatisfaites où l'Allemagne reste seule. Elle sera un foyer de troubles, en dépit de son amour pour la paix, aussi longtemps que le problème des matières premières n'aura pas été résolu. Pour qu'il le soit, dit M. Schacht, deux conditions sont nécessaires : que l'Allemagne puisse se procurer ses matières premières sur un territoire placé sous sa propre administration, et que, dans ce territoire, ce soit la monnaie allemande qui ait cours.

Sir Samuel Hoare, en septembre 1935, à Genève, a reconnu qu'une nouvelle répartition des matières premières devrait être envisagée ; mais de là à céder des territoires à l'Allemagne, il y a loin. M. Schacht omet de dire que si l'Allemagne ne peut pas acheter toutes les matières premières dont son industrie aurait besoin, c'est parce que sa politique financière a fait du mark allemand une monnaie intérieure qui a perdu au dehors son pouvoir d'achat et que, pour cette raison, l'Allemagne a dû revenir au régime des peuples primitifs, au troc des denrées. Des matières premières, il y en a partout à vendre, mais l'Allemagne ne peut pas les acheter parce qu'elle ne peut pas les payer. De ce que l'Allemagne ne peut pas acheter tout le cuivre ou tout le coton dont elle a besoin, il ne s'ensuit pas qu'il soit nécessaire, encore moins qu'il soit juste, de lui donner des territoires qu'il faudrait prendre à d'autres qui ont toute sorte de bonnes raisons pour refuser de se prêter à une telle combinaison. Les arguments de M. Schacht sont spécieux et cachent le désir immodéré de M. Hitler d'obtenir un nouveau succès d'amour-propre et de déchirer de nouveaux articles du traité de Versailles. Si l'on accordait demain à l'Allemagne la moitié de l'Afrique, la crise dont elle souffre cet hiver n'en serait pas atténuée.

« Le problème colonial allemand n'est pas un problème impérialiste ni un simple problème de prestige, c'est uniquement un problème d'existence économique. Et c'est précisément pour cela que l'avenir de la paix européenne en dépendra. » Ainsi l'argumentation

de M. Schacht s'aiguise en une menace. Mais si c'est le manque de certaines matières premières qui a jusqu'ici retenu l'Allemagne sur le chemin de la guerre, pourquoi s'empresserait-on de les lui fournir ? Le secret de la paix serait plutôt de l'en priver. Mais la question n'est plus entière. Sir Samuel Hoare et, plus récemment, M. Eden, M. Blum, le président Roosevelt ont manifesté l'intention de chercher le moyen de rendre plus faciles les échanges internationaux et notamment le ravitaillement du Reich en matières premières. C'est dans cette voie qu'il faut chercher la solution. Il ne peut pas être question, tout au moins pour nous, de céder des territoires à l'Allemagne. On oublie trop que les colonies sont habitées par des populations que l'on n'a pas le droit d'échanger ou de vendre comme bétail en foire. Les noirs du Cameroun, que convoite l'Allemagne, sont très intelligents ; ils détestaient autrefois leurs maîtres allemands et guidèrent contre eux nos colonnes durant la guerre ; il serait honteux de les livrer au régime d'exploitation intense et brutale que les Allemands, pressés de faire rendre les mines et fructifier les terres, leur imposeraient par force. La doctrine raciste implique un tel dédain pour les races dites inférieures qu'il serait barbare de livrer à ceux qui les professent les indigènes des anciennes colonies allemandes.

La politique allemande est responsable des difficultés économiques où elle se trouve empêtrée ; il est possible de l'aider à en sortir, pourvu que ce ne soit pas pour lui faciliter les moyens de réaliser une hégémonie continentale, la guerre dût-elle en sortir. Un article du *Times* du 21 décembre, qui a fait beaucoup de bruit, met le Reich en présence de ce choix : ou prendre, comme les autres Puissances, l'engagement de ne pas recourir à la guerre comme instrument de politique, ou rejeter l'idée d'une association fondée sur des concessions mutuelles et notamment renoncer à des facilités d'ordre économique et monétaire qui pourraient être envisagées. M. Schacht menace l'Europe d'une « explosion » allemande. Tout se passe comme si cette explosion était préparée et résolue. Dans ces conditions, comment la croisade anti-communiste menée par le Fuhrer ne paraîtrait-elle pas suspecte d'arrière-pensées, quelque sincère qu'en puisse être l'inspiration et si désirable qu'en paraisse le succès ? Avec l'Allemagne, les choses évoluent toujours dans le même cercle : elle se livre à de formidables armements, alors que personne ne la menace, puis elle s'indigne quand les autres peuples s'alarment et se préparent à tout événement.

La *Gazette de Francfort* du 29 décembre disait : « Il faut être insensé pour attribuer à la politique allemande le dessein de déchaîner une catastrophe européenne. » Mais s'il arrivait qu'elle la déchaînât sans en avoir le dessein ? Elle se plaint que l'on suspecte ses intentions ; mais les précédents pèsent lourdement sur le jugement que les autres portent sur son activité inquiète et inquiétante. Elle a fini par retourner complètement l'opinion britannique, qui si longtemps se complut dans ses illusions optimistes. La collaboration intime et confiante qui s'est établie entre Londres et Paris est, parmi les soucis et les dangers de l'heure présente, le plus puissant motif d'espérer en un avenir moins trouble.

L'ACCORD ANGLO-ITALIEN ET L'ENTENTE BULGARO-YOUGOSLAVE

De laborieuses négociations entre Rome et Londres ont abouti à un accord qui a été signé le 2 janvier par le comte Ciano et l'ambassadeur sir Eric Drummond. C'est un heureux événement dont la France, en tant que Puissance méditerranéenne, a le droit de se réjouir. Il met fin à l'état de malaise et de tension qu'avaient créé la guerre d'Éthiopie et le séjour de la *Home Fleet* dans la Méditerranée, ce qui ne veut pas dire qu'il résout les problèmes épineux nés de la création d'un empire italien en Éthiopie. Le texte, au premier abord, peut paraître vide et imprécis, mais ce qui est important, c'est le fait même du *gentlemen's agreement*. Les deux gouvernements s'aperçoivent qu'ils n'ont rien à gagner et beaucoup à perdre en prolongeant une mésintelligence dont les raisons profondes subsistent, mais qui avait le grave inconvénient de paralyser l'action de l'une et l'autre Puissance en un moment où leur collaboration est particulièrement nécessaire. La presse italienne a pris soin d'affirmer que l'axe de la politique de Rome reste orienté vers Berlin pour une politique de lutte contre le communisme. L'Angleterre reconnaît, implicitement, le fait accompli ; elle ne regrette rien des efforts qu'elle a faits pour sauver l'Éthiopie, mais elle s'accommode de l'état de choses nouveau, si gênant qu'il puisse être pour la politique de l'empire britannique en Afrique, en Asie et dans la Méditerranée. Les deux gouvernements reconnaissent que leurs intérêts dans la Méditerranée « ne sont en aucune façon incompatibles », ce qui veut dire qu'ils chercheront loyalement le moyen de ne pas se contrarier. La Méditerranée, en effet, est une grande route internationale qui doit être ouverte à toutes les Puissances maritimes et dont le libre

passage importe spécialement à tous les États riverains. Ces intérêts sont si importants qu'il faudra en venir à considérer la Méditerranée comme une « mer territoriale ». La plus importante voie de communication du globe doit rester ouverte à tous et en tout temps.

Le paragraphe le plus important de l'accord est celui où les deux gouvernements déclarent « n'avoir aucun désir de modifier, ou, pour autant qu'il s'agit d'eux, de voir modifier le *statu quo* en ce qui concerne la souveraineté nationale territoriale dans la zone méditerranéenne ». On avait pu craindre que les Italiens ne cherchassent à profiter de la guerre espagnole pour s'établir aux Baléares et y rester. Le comte Rossi, qui y avait organisé un centre d'instruction pour les volontaires italiens, a été rappelé. Puisque l'Italie s'est engagée d'honneur à ne pas chercher à modifier le *statu quo* politique d'un point quelconque des côtes méditerranéennes, on peut compter qu'elle veillera avec l'Angleterre et la France à ce qu'aucune autre Puissance ne viole à son profit ce principe salutaire, par exemple en ce qui concerne la zone espagnole du Maroc. L'échange de lettres entre sir Eric Drummond et le comte Ciano, qui accompagne et précise le texte de l'accord, nous donne indirectement tous apaisements sur ce point important. En résumé, le *gentlemen's agreement* du 2 janvier ne modifie pas la politique générale de l'Italie, ni, en particulier, son action conjuguée avec celle de l'Allemagne en Espagne, mais il a l'avantage de liquider un passé pénible et nuisible ; il peut ensuite devenir le point de départ de négociations nouvelles dans un esprit d'entente et de mutuelle loyauté.

Un pacte de non-agression et d'amitié vient d'être signé entre la Yougoslavie et la Bulgarie. Il s'agit non plus d'une réconciliation qui est acquise depuis 1933, mais d'une promesse d'amicale collaboration. C'est un nouveau pas sur la route qui conduira, dans un avenir indéterminé, tous les Yougoslaves à ne former qu'un seul État ou qu'une fédération d'États. Par là, une raison de troubles et de guerres disparaît. La Bulgarie n'entre pas dans l'entente balkanique, mais celle-ci ne peut que se féliciter d'un rapprochement qui est pour elle une nouvelle garantie. Non seulement la paix est assurée pour longtemps dans les Balkans, mais encore les États balkaniques deviennent un facteur important de la paix européenne.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

rêts
née
mu-

leux
pour
qui
médi-
sent
s et
ction
s'est
tique
npter
autre
ble en
ettres
ne et
apai-
ement
ni, en
e en
t nui-
ations

ntre la
on qui
abora-
avenir
tat ou
et de
anique,
qui est
assurée
aniques

SO

L

l'écra

L
pour
quett
et le
profo
remo
ceme
où d
Elle
phar
si br
Elle
S

I
deva

C

SOUS LE PIED DE L'ARCHANGE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le car stoppa brutalement devant le mur. Le plein feu des phares éclairait violemment la maçonnerie humide, comme si le conducteur n'eût évité que de justesse l'écrasement.

— Descends, on est arrivé.

L'homme au manteau de cuir s'était levé, puis penché pour parler à la femme demeurée immobile sur la large banquette de moleskine rouge. Elle avait peine à secouer la torpeur et le malaise de ces deux heures de roulis sur des ressorts profonds. Le voyage n'avait été pour elle qu'une série de remous et de voltes sans aucune sensation de vitesse, de déplacement même, tant la nuit était opaque derrière les glaces où descendait sans interruption un trouble rideau de pluie. Elle regardait le mur qui soudain s'éteignit, parce que les phares tombaient en veilleuse. Cette route venait d'être coupée si brusquement, qu'elle croyait à une erreur, à une impasse. Elle attendait un recul.

Son compagnon répéta doucement :

— On est arrivé, mon petit.

Il n'y avait qu'eux dans ce car. Il la laissa prendre les devants et la suivit avec la lourde valise à soufflets.

Copyright by Roger Vercel, 1937.

A peine fut-elle descendue sur le marchepied qu'elle se retourna brusquement comme si elle allait remonter dans la voiture : le vent venait de lui asséner aux yeux et aux joues une brutale gifle d'eau. Mais l'épaisse valise qu'il poussait du genou derrière elle la refoula jusqu'au sol.

— Ce temps ! gronda-t-il.

Il enfonça son feutre, releva et boutonna le col de son manteau, puis il prit le bras de la femme en imperméable clair. Elle gardait la tête très basse, afin que le vent appuyât sur le béret. Le mur, à leur droite, se gonfla en ombre ronde : ce devait être le pied d'une tour.

— Attention aux marches...

Elle n'essayait point de voir quoi que ce fût, ni de s'orienter, indifférente à tout, sauf au croissant de vent qui, entre le béret et le col, glaçait sa nuque comme le plat d'une lame. Au bas des marches, il dut la lâcher :

— Suis la rampe... et méfie-toi ! ça glisse.

Elle sentit des planches gluantes sous ses semelles, une barre lisse sous son gant. Devant elle, les deux traits parallèles de la balustrade se perdaient tout de suite dans la nuit. Ce fut sa main gauche seule qui, en heurtant l'angle de la barre d'appui, lui fit changer sa direction et marcher à droite.

— Attention ! Tu as quatre marches.

Au bas, elle retrouva le pavé, et pour la première fois, abritée du vent par un redan de la muraille, elle leva les yeux. Devant elle se dressait un haut trapèze de lumière rousse barrée d'une poutre horizontale, une embrasure profonde où s'engouffraient des pavés luisants. Quand ils eurent franchi cette porte, elle aperçut la courbe d'un trottoir : elle en fut étonnée et sourdement satisfaite. Mais ils arrivaient en plein dans l'axe du vent et la voyageuse, la tête ramassée dans les épaules, recroquevillée, se laissa traîner par l'homme. La pluie enragée sabrait par rafales obliques, des giclées de furieux jets parmi le vacarme trépidant d'enseignes de tôle malmenées. On eût dit, tant l'averse visait juste aux tranches découvertes des deux visages, une série de plaisanteries détestables, et l'on s'attendait, après chaque décharge, à entendre le grand rire d'un arroseur fou. Le réflecteur d'un bec électrique appliqué à un pignon projetait, ainsi qu'une pomme de douche, un jet d'eau conique et brillant.

Ils passèrent le long de devantures closes par des volets de fer. Seule, dans cette rue morte, une large baie leur parut vaguement lumineuse, sans qu'on pût deviner, sous les rigoles qui brouillaient la vitre, d'où venait cette clarté, sans doute d'une pièce demeurée éclairée dans les profondeurs de la maison et qui laissait passer des lueurs par des portes successivement entrebâillées.

Ils virent encore briller, à leur droite, la masse d'un énorme cylindre couché sur des socles de pierre et d'étranges boulets de fonte vernis par l'averse. Ils franchirent un large tunnel sombre où toute la tempête semblait embusquée. A lui, le vent cassait le rebord de son feutre, en battait ses yeux, enfonçait dans la bouche le col épais de son manteau de cuir. Elle, il la prenait aux jambes, lui plaquant aux mollets, aux cuisses son imperméable et sa lourde robe, les y ajustant comme une culotte serrée.

Puis les pavés montèrent, et dans leur eau profonde et fixe se renversaient les longs reflets rouges des becs électriques. Les voyageurs entendaient leurs pas retentir dans les répits de la bourrasque.

Maintenant, à droite et à gauche, les maisons se resserraient. Des marches commencèrent, coupées de brefs paliers. Après un détour, ils se trouvèrent brusquement à l'extrême nord de la ville déserte, au bord même du vent, et quand leurs têtes eurent monté au-dessus du parapet abrupt, le choc du large fut si soudain et si brutal qu'il lâcha sa compagne pour abattre le poing sur son chapeau qui partait. D'instinct, ils se jetèrent à gauche dans une étroite rue horizontale. Ils virent se tordre au passage les maigres tilleuls d'une cour scolaire, puis ils longèrent une vaste fosse au fond de laquelle blanchissaient les croix d'un cimetière. Des ruelles, larges d'un pas à peine, s'ouvraient, descendantes à gauche, montantes à droite, mais des deux côtés leur pente rapide et leur ombre décourageaient.

Pendant un instant, l'homme s'arrêta pour s'orienter. La femme qui l'avait suivi silencieuse et morne, et qu'un pignon garantissait du vent, se redressa, respira profondément, puis, excédée, regarda autour d'elle, cherchant une lueur. Dans cette quête, elle leva les yeux et demeura fixe, la tête levée, anxieuse. Son regard mieux habitué à l'obscurité discernait

au-dessus d'elle un écrasant escalier d'édifices dont les sommets se noyaient dans la nuit ruisselante. Les soubassements de murs formidables luisaient, et l'on entrevoyait d'autres falaises d'ombre qui s'enlevaient au bout d'un talus de roc et montaient, lourdement étayées de contreforts.

Elle en sentait aux tempes la dureté opaque et la hauteur; cette gêne, cette angoisse en casque, cette impression d'air épaissi que l'on éprouve dans l'obscurité, au moment de heurter l'obstacle que l'on cherche à tâtons. Et l'effrayante solitude, l'obscurité, le vent glacé, les rebuffades rageuses de l'accueil, tout provoqua chez la jeune femme un de ces mouvements profonds de haine, cette haine que l'on porte aux choses et qui est durable comme elles.

Elle n'avait pas prononcé un mot depuis la descente du car, mais elle jeta à son compagnon qui, accroupi, essayait d'allumer une cigarette :

— Alors, on reste là ?...

Il expliqua, après avoir tiré deux ou trois longues bouffées qui éclairaient seulement les ressauts du visage :

— Je ne veux pas que tu montes là-haut par ce temps. Il faut trouver quelque chose d'ouvert où tu puisses m'attendre.

Elle haussa les épaules et ils repartirent. Ils rencontrèrent un grand sapin qui se débattait entre deux courtes maisons et donnait sur leurs toits des coups de tête furieux. Enfin, à leur droite, une porte vitrée brilla : ils entrèrent.

Ils étonnaient visiblement les trois occupants de ce petit café, deux hommes bottés jusqu'aux cuisses de crêpe granuleux et la patronne, une femme à visage strict, à cheveux tirés, qui demeurait debout, en faction derrière son comptoir.

Le voyageur se laissa tomber sur la banquette, les mains à plat sur la table, sa valise dans les jambes, et fit « pfttt ». Quand il ôta son chapeau, les mèches aiguës de ses cheveux en sueur lui tombèrent sur les sourcils. Lorsqu'il les eut relevées, à pleines paumes, la voûte du front s'accusa volontaire et largement bombée. Entre le nez et le menton solides, la bouche délicate surprenait, une bouche mobile, facile à amuser et qui déjà se moquait de l'aventure. Les yeux gris verts erraient curieusement sur les gens et les choses. Ils inventorièrent très vite l'étroite pièce, le tablier bleu de la

patronne, le tricot jaune qu'elle reprenait, son visage sec, en éperon, les deux tableaux des murs, deux quatre mâts grand largue sur une mer soigneusement ondulée, ainsi qu'en vendent aux marins les photographes des grands ports. Le regard s'arrêta plus longtemps sur les mannes que les deux pêcheurs avaient posées sur le ciment, mais il n'y put découvrir le poisson. Alors, il remonta vers la nuque carrée du buveur qui lui tournait le dos, se heurta au regard de l'autre qui le guettait, mais qui, poliment, abaissa aussitôt les yeux et se remit à parler. Puis le voyageur en manteau de cuir se retourna vers sa compagne et lui sourit avec un peu de crainte.

Elle lui offrait un visage dont il ne pouvait plus rien savoir, sinon qu'il était noyé et glacé, un visage blême sous le vernis d'eau et qu'elle essuyait. Tous les crayons en étaient effacés. La pâleur élargie des lèvres brouillait le dessin de la bouche mince; les yeux mêmes étaient lavés et ternes, car la pluie avait fini par y dissoudre la colère, l'indignation, le dépit, tous les sentiments toniques.

— Qu'est-ce que tu prends ? Quelque chose de chaud... Veux-tu un grog ?

Elle répliqua, sans bouger, comme insensible :

— Ils n'auront pas de citron.

De derrière son comptoir, la patronne confirma, sans que personne lui eût rien demandé :

— Non, madame.

— Alors, veux-tu un café très chaud avec du rhum ?

— Du thé.

— Vous pouvez nous faire du thé ?

La patronne inclina la tête et s'en alla dans la cuisine. Lui ne chercha plus à rompre le silence où sa compagne s'enfermait. Pendant un instant, son regard s'attacha de nouveau avec intérêt aux deux pêcheurs. Il eût visiblement aimé leur parler. Puis il s'avisa soudain d'autre chose : sous la table, il tâta fermement les genoux de la jeune femme, descendit le long du mollet :

— Tes bas sont à tordre !

— Naturellement !

— Il y a du feu dans la cuisine. Tu vas t'y sécher, pendant que je monterai là-haut.

Elle secoua la tête :

— Pas la peine.

— Par exemple, dit-il, on va voir ça !

Et comme la patronne apportait les tasses :

— Ma femme est trempée. Elle ne pourrait pas se sécher devant votre feu ?...

L'autre répondit, sans les regarder :

— C'est facile.

Elle ajouta après réflexion :

— Je peux vous servir dans la cuisine.

— Ce sera très bien, affirma-t-il. Viens !

Ils montèrent par trois marches dans l'étroite pièce. Des casseroles de cuivre reluisaient au-dessus de la cuisinière émaillée, et dans la large cheminée de pierre, à manteau très haut, des triques entrecroisées flambaient. La patronne posa les tasses au bout de la table de bois. A l'autre bout, un garçon de dix ans qui écrivait son devoir restait la plume en l'air à regarder les intrus. Lui, prit une chaise, la plaça devant le feu, et commanda :

— Déchausse-toi.

Elle fit tomber ses petits souliers jaunes. Il ordonna encore :

— Ote tes bas.

Elle était devenue brusquement docile. Adroitement et très vite, elle ouvrit les jarretelles, fit glisser les longs fourreaux de soie, et fut pieds nus sur la pierre chaude de l'âtre. Les ongles de ses pieds étaient polis et rouge corail. L'homme tordit les bas, dans sa large main, au-dessus des cendres chaudes où les gouttes d'eau grésillaient, puis il les étendit au dossier d'une chaise qu'il poussa tout près du foyer. La patronne versait le thé. Il lui dit :

— Quel temps !

Elle répliqua posément, sans s'interrompre, sans quitter du regard le filet ambré qui glissait de la théière :

— C'est un temps de saison.

En faisant fondre son sucre, il demanda :

— Pour monter chez le gardien chef ?...

Cette fois, la femme, brusquement intéressée, le regarda :

— Il faut prendre le Grand Degré, jusqu'à la salle des Gardes. Là, vous tournerez à gauche, pour aller aux Logis abbatiaux. C'est une petite porte ronde, à votre main gauche.

Vous ne trouverez pas, si vous n'y êtes pas déjà venu.

— J'y suis venu en été.

— Ce n'est plus pareil !

Il se mit à rire, d'un rire très jeune :

— Ah ! non, plus du tout !

Puis carrément il proposa :

— Le petit bonhomme-là voudrait-il me montrer le chemin ?

La femme le regarda de nouveau et hocha la tête :

— Dame... si vous avez absolument besoin de voir M. Plantier ce soir ?

Elle revenait par un détour à sa curiosité, espérant une confidence en échange du service. Mais il répondit seulement :

— J'en ai absolument besoin.

— C'est que vous n'êtes pas sûr de le trouver. Il n'est peut-être pas encore remonté : il descend tous les soirs faire sa partie.

Le voyageur ébaucha un geste évasif et se leva. Debout, il était grand et large d'épaules. A la lumière qui le frappa bien en face quand il se fut dressé, tête nue, il paraissait avoir trente ans. Il hésita quelques instants, soucieux, distrait : son imagination stationnait déjà à la porte où il voulait aller frapper. Puis il enfonça son chapeau et dit :

— Eh bien ! allons... Tu viens, petit ?

— Mets tes sabots, ordonna l'aubergiste au garçon qui tamponnait sa page à grands coups de poing sur le buvard.

Le voyageur posa la main sur l'épaule de la jeune femme :

— Sèche-toi tranquillement... J'en ai pour un petit quart d'heure : le temps de me montrer...

Elle ne marqua par aucun signe qu'elle eût entendu : elle ouvrait et fermait devant la flamme des orteils fragiles. L'homme sortit derrière son guide, et, sitôt dehors, il tâtonna, explorant du pied les marches. Le claquement des sabots s'éloignait déjà dans la rue : il dut ouvrir largement les enjambées pour rejoindre le gamin.

— Tu le connais, M. Plantier ?

Le petit inclina la tête, maussadement. Il expédiait de mauvaise grâce la corvée qu'on lui infligeait.

— Tiens, voilà vingt sous pour ta commission... Il est gentil, M. Plantier ?

— Oui.

Ils se turent, parce que la ruelle, en tournant, les rendait au vent. Ils arrivaient au pied d'un haut et large escalier de pierre qui montait vers un porche de lumière cuivrée, une ouverture trapue et étroite comme une bouche de four. Le garçon avait rapidement quitté ses sabots et, sur ses chaussons de basane, il filait déjà à toute allure vers le haut où il remit ses sabots. Derrière lui, l'homme se hâtait, enjambant les degrés deux par deux.

Le porche franchi, on entrait sous une large voûte ogivale. Les marches y reprenaient en s'élargissant encore. Au delà d'une grille de fer, cela devenait, sous la pluie, une spacieuse rue à paliers qui montait entre des contreforts d'église et de longs bâtiments aveugles. Le claquement des sabots cessa devant une porte romane :

— C'est là.

— Merci. Tu es un bon petit gars... Vas-tu m'attendre ? Tu n'auras pas peur de redescendre tout seul ?

Comme s'il avait soupçonné une ruse, le garçon répliqua :

— Vous retrouverez bien la maison ?...

— Sûrement, mais...

Le gamin l'avait déjà quitté. Alors, il frappa. Mais il se retourna aussitôt, car il venait de se creuser dans le ciel noir un trou profond par où passait une lueur soufrée, et l'étrange rue se distinguait maintenant. Le regard ne pouvait atteindre au bout de ses escaliers ; un pont couvert la franchissait à cinq ou six mètres de hauteur. Le long bâtiment, au pied duquel le visiteur attendait, tournait avec elle, et les vitraux de la vaste église brillaient d'un éclat noir. Très haut, il crut distinguer des pinacles.

La porte en s'ouvrant le surprit, parce qu'elle découvrait ensemble un visage de femme méfiante et les dernières mesures d'un jazz tout proche et trépidant.

— Qu'est-ce que vous demandez ?

Il ôta son chapeau pour répondre :

— M. Plantier... Je suis le nouveau gardien.

— Ah !... Entrez.

La salle à manger où il pénétrait semblait faite d'un morceau de cathédrale, les murs y coupaient droit les arcs ogivaux de la voûte, un pan de vitrail à lozanges de plomb le fermait

au sud. On devinait que la verrière se prolongeait sous le plancher, au-dessus de la voûte, qu'elle ne faisait que traverser de haut en bas la pièce qui s'y appliquait comme une boîte, et que dehors elle continuait, libre et démesurée. Le visiteur remarqua dans le mur du fond une excavation de pierre verdie, une crédence encadrée d'un arc lancéolé : les servants de messe, jadis, y déposaient les burettes, le plateau, le manuterge : une bouteille débouchée y attendait...

— Mes chers auditeurs, veuillez nous excuser de cette courte interruption...

Un homme que le visiteur n'avait point encore aperçu, parce qu'il était assis derrière le buffet Henri II, se leva vivement et fit taire la T. S. F.

— Monsieur Plantier ?

— C'est moi.

— André Brelet, le nouveau gardien...

— Ah ! très bien. Je vous attendais plutôt ce matin... Asseyez-vous... Vous ne nous avez pas amené le beau temps !... Il ne fallait pas monter jusque là, ce soir... Enfin, vous êtes jeune, et puis, ici, il ne faut pas regarder à deux ou trois cents marches...

André l'observait, l'écoutait avec une extrême attention. Il lui donnait soixante ans. Le buste trapu tendait la sombre vareuse à galons d'argent. Le visage était lisse, mais couperosé ; les pommettes accusées brillaient ; les yeux gris scrutaient, perspicaces, et sous la moustache blanche à poils rêches, la bouche moqueuse se plissait. La voix surtout avait frappé l'arrivant, une voix haute, un peu nasale, habituée à retentir dans les vastes salles et qu'on sentait entraînée à parler clair. Le nouveau gardien entreprit d'excuser son retard, mais M. Plantier l'interrompit :

— Ça n'a aucune importance ! Il y a onze gardiens, vous complétez la douzaine... Eh bien ! en hiver, ils ne montent pas une fois par semaine. Pourquoi en déranger deux quand un suffit ?... Aujourd'hui, en tout et pour tout, il est venu cinq visiteurs. Ainsi, vous ne serez pas bousculé pour vous mettre au courant.

— Je préfère, dit André.

Le guide chef haussa une épaule :

— Mais ça marchera très bien. C'est très facile... ou plus

difficile : ça dépend des points de vue... Il y en a pour une heure à apprendre la visite, mais si on veut comprendre et faire comprendre, c'est tout de suite autre chose... Naturellement, vous êtes déjà venu ?

— Oui, plusieurs fois.

— Est-ce que vous n'êtes pas du pays ?

— Je suis de Granville.

— Marié ?

— Oui.

— Mme Brelet est arrivée avec vous ?

— Oui. Elle m'attend en bas, dans un café.

Le guide chef se leva :

— Ne la faites pas attendre davantage... Les soirs de voyage, les dames sont nerveuses ! Alors.... si vous voulez monter demain, en vous promenant... Je suis toujours là.

Il se tenait debout en face d'André, et il levait la tête pour le regarder dans les yeux. Un sourire malin relevait sa lèvre courte.

— Mais, dites donc, vous devez être très pistonné...

— Moi ?... Pourquoi ?

La voix goguenarde claironna :

— Le ministère a reçu sept cents demandes pour la place, pas une de moins ! Et vous voilà !... Eh bien ! que le meilleur gagne !

Il tendit la main, largement...

Dehors, la pluie avait cessé. L'on n'entendait plus que le vent, ses cris de fou enfermé qui se ruait, en cognant partout. André, pourtant massé par les bourrasques, voulut marcher jusqu'à la tour du nord et tenta de regarder au fond de la tempête. Il ne vit, très bas au-dessous de lui, qu'une nuit plus lourde, étendue à l'infini, et qui était la terre ou la mer. Il ne pouvait en décider. Longtemps, il essaya de rattraper dans le noir et le vent d'anciennes images qu'il savait cachées au fond de cette vaste fosse stridente. Puis il revint sur ses pas, retrouva la rue plane, le rectangle rouge que faisait la porte vitrée du petit débit.

Sa femme l'y attendait, seule. Elle avait quitté la cuisine. Dès qu'il fut entré, elle se leva et rattrapa son waterproof sur la banquette. Puis elle boutonna le manteau de lainage vert, dont la ceinture haute l'allongeait et qui s'ajustait

étroitement aux hanches minces. Sitôt dégelée et sèche, elle avait refait son visage, car elle était de ces femmes à qui une bouche effacée est aussi insupportable qu'un accroc à une robe. Le béret de feutre réséda était retombé de côté sur les ondulations mouillées et plates de la chevelure blonde : elle avait ombré la pointe des yeux longs, allongé la sinuosité de la lèvre, posé bas la tache rouge des joues pâles. Il dit, avec plus d'entrain qu'il n'en éprouvait :

— Maintenant, allons dîner !

Elle secouait la tête, le visage clos, les yeux au sol :

— Tu dîneras si tu veux. Moi, je suis incapable d'avaler quoi que ce soit.

Comme elle lui tendait son imperméable pour qu'il l'aidât à l'endosser, il annonça d'un ton engageant :

— Il ne pleut plus.

Puis il demanda à la patronne, en la payant :

— Où peut-on dîner ? Qu'est-ce qui est ouvert ?

— La « Constance » est ouverte. Vous savez où c'est ?

Il se hâta de répondre :

— Oui, oui...

Il connaissait, il y était venu, mais ce n'était pas l'instant de s'en souvenir...

— Ils ont des chambres ?

— Oh ! oui, certainement.

La « Constance » était ouverte, car une étroite porte bâillait sur un corridor sombre, mais la façade de l'hôtel demeurait aussi noire que les murs environnants. André poussa sa valise dans l'étroit couloir et il y précéda sa femme avec l'étonnement de le trouver si long. Cela semblait s'enfoncer comme une galerie de mine au cœur du rocher... Puis il y eut un vestibule qu'ils traversèrent, une porte s'ouvrit au bruit de leurs derniers pas, et ils se trouvèrent au seuil d'une vaste cuisine. Là encore, la T. S. F. se déchaînait, jetant les uns sur les autres des mots et des mots que personne n'écoutait. On eût dit, dans son coin, un radoteur familier, un bavard sans importance que l'on ne prenait pas même la peine de faire taire. Le patron, très grand, en jersey bleu, avec une casquette relevée sur le front, un visage ennuyé où pesaient des paupières lentes, était assis au bout d'un banc de bois, les bras largement étalés sur la longue table. Il leva la tête, un

peu étonné. La patronne, plus prompte, vint à la rencontre des clients. La bonne, debout devant un fourneau immense, s'était détournée et les regardait.

— Nous voudrions dîner.

L'hôtesse parut hésiter :

— Voulez-vous dîner dans la salle à manger ?... C'est que le chauffage central n'est pas allumé. En janvier, il ne vient presque personne. Ici, vous auriez plus chaud.

André Brelet acquiesça immédiatement :

— Mais certainement ! N'est-ce pas ?...

Sa femme qu'il regardait haussa les épaules en signe d'absolue indifférence. On les fit asseoir au bout de la table, près de la cheminée, et la bonne, qui avait une jolie figure sage, vint étendre pour eux sur la table de bois, un bois tout gonflé par les lavages, deux serviettes raides d'être neuves. Quand elle eut apporté le potage, André insista pour que sa femme en prît quelques cuillerées. Elle l'avala à contre-cœur, mais refusa les crevettes.

— Elles sont fraîches, assura le patron. Je les ai prises moi-même ce matin.

— Vous avez des crevettes ici en janvier ! s'étonna André.

— Pardi, avec un hiver comme celui-là ! expliqua l'hôtelier de son air bougon. Vous n'avez pas eu un jour de froid ! Tout le temps de l'eau et de l'eau... Alors, la crevette ne rentre pas dans la mer. On en prend encore une assiette par ci par là. Il y a des années que ça n'était pas arrivé.

— Madame mangera bien un peu d'omelette ?

L'hôtesse l'apportait, baveuse, avec une assiette de jambon.

— Non, merci.

— Tu ne veux pas essayer ?

— Non.

L'hôtesse s'était reculée et observait cette cliente trop élégante pour la saison. Que venait-elle faire là ? Pourquoi refusait-elle de manger ? Bouderie ou chagrin ?... L'attitude un peu crispée de l'homme, leurs voix basses, leur présence surtout, inexplicable, car personne n'arrivait jamais le soir, out cela intriguait, et le patron, relevant un peu la tête, posa sur eux ses yeux calmes et demanda :

— Faudra-t-il vous préparer une chambre ?

— Oui.

— Pour une nuit seulement ?

— Une nuit, oui.

— Vous êtes voyageur, peut-être ?

Ce fut la jeune femme, alertée, qui répondit :

— Non.

Elle le dit si sèchement qu'André gêné raccrocha la conversation :

— Vous ne devez voir personne l'hiver ?

La patronne posait devant eux deux cotelettes d'agneau où fondait une noix de beurre.

— Autant dire personne.

— La saison commence à Pâques ?

— Jamais de la vie ! protesta le patron. Dites après le 14 juillet, et pour finir au 15 septembre !... Deux mois !... Et ça se raccourcit tous les ans.

— L'hiver, est-ce qu'il reste du monde ?

— Tous ceux qui ne peuvent pas faire autrement. Des gardiens... Les cinq, six pêcheurs qu'il peut encore y avoir... L'institutrice et le curé... A part ça... La plupart ont une maison à Pontorson pour y passer l'hiver.

— Vous, vous ne fermez pas ?

— Non, et je ne sais pas pourquoi... Pour ce qu'on fait !... Peut-être parce que j'ai toujours vu ça ouvert.

— Vous êtes d'ici ?

— Oui. J'y suis né en 1880... Vous n'en trouverez plus ici beaucoup de ma classe qui soient nés au Mont et qui soient restés là. Maintenant, c'est tous des étrangers...

Il se tut, mécontent, mais quand la jeune femme, eut dit de sa voix froide, sans élever le ton : « Ça doit être gai, ici, l'hiver ! » il roula placidement les épaules :

— Oh ! vous savez, quand on est chez soi, on s'occupe toujours, et ça passe comme le reste...

— Il chasse et il pêche, expliqua la patronne.

Mais, s'animant brusquement, il se récria :

— Parles-en, de la pêche ! Il n'a pas été pris un saumon depuis l'ouverture ! Avec toute l'eau qu'il a tombé, les rivières sont trop grosses... Personne n'a pu encore tendre un filet... Depuis quarante ans, je ne me rappelle pas avoir jamais vu le Couesnon comme il est cette année !... Vous pouvez toujours

essayer d'aller à Tombelaine !... Aux basses mers, il reste plus de cent mètres d'eau autour. Et par ces temps doux allez donc un peu attendre après les passées de canards !...

Il s'était accoudé plus pesamment sur la table, et hochait la tête sur ses espoirs de pêche et de chasse dissous par l'interminable pluie. Le silence s'établit, mais André, qui craignait d'être interrogé et d'avoir à parler de lui, demanda :

— Qu'est-ce qu'on construit donc, à côté de vous ?

— La poste.

— On construit toujours beaucoup ici ?...

Il venait encore, sans le savoir, de toucher un point sensible. L'hôtelier leva un poing et l'abattit, découragé :

— On construirait peut-être si on était chez soi ! On n'a pas le droit de rien construire à moins de six mètres des remparts, ni de dépasser douze mètres de hauteur. Bon. C'est entendu... Vous faites faire des plans. L'architecte des Beaux-Arts donne un avis favorable. Eh bien ! à Paris, ils vous barreront tout d'un trait de plume... Et puis vous recevrez un papier d'un chef de bureau qui signe pour le ministre et qui vous dit : « Votre maison, numéro tant du cadastre, façade et toit, est classée comme monument historique. » A partir de ce moment-là, c'est eux qui sont chez eux, chez vous !...

Il jeta un coup de tête du côté de sa femme, qui mangeait, assise près de lui :

— Enfin, est-ce admissible, ce qui est arrivé à ta sœur ?... L'été dernier, monsieur, elle avait fait construire une simple véranda qui lui avait coûté cinquante mille francs. Les Beaux-Arts l'ont attaquée : cinq cents francs d'astreinte par jour, si elle ne démolissait pas. Elle n'a pas froid aux yeux : elle s'est défendue, elle a rappelé. Il a tout même fallu qu'elle flanque tout par terre. L'un dans l'autre, ça lui a coûté cent cinquante mille francs. C'est-il acceptable, des choses pareilles ?...

André, qui finissait son dernier pruneau, fit un signe vague. Sa femme se leva.

— On a bassiné votre lit, expliqua l'hôtelière, et on a ajouté des couvertures.

— Il ne fait pas froid, attesta le patron. Toujours cette sale pluie...

Ils montèrent au premier étage, traversèrent de longs corridors peints en vert. Leur chambre donnait sur la rue. Elle

était d'une parfaite netteté, ripolinée et nue comme une chambre de clinique. En allant à la fenêtre, André aperçut l'escalier qui entaillait le rempart et, à droite, une statue de la Vierge dans une niche creusée au fronton de la Porte du Roi. Il tira le rideau et revint déboucler la valise. Quand elle fut ouverte, il se retourna. Sa femme était debout, toute fixe au bord du lit, et elle n'avait encore ôté que son béret, le mince disque de feutre vert qui était retombé deux fois de la patère. Elle restait là, raidie, hostile, comme si elle ne pouvait se résoudre à accepter, même pour une nuit, l'asile qui s'offrait. En deux pas, il fut sur elle, la prit aux épaules :

— Laurence... Voyons, Laurence !...

Mais elle ne plia pas et détourna la tête quand il tenta de l'embrasser. Il la lâcha tout de suite.

— Et pour moi, dit-il d'une voix brusquement dure, crois-tu que ce soient des heures drôles ?...

II

La nuit avait été longue et très dure pour tous deux. Empli par le voyage, le jour ne les avait point laissés seuls. Pendant la journée, d'ailleurs, ils n'étaient encore qu'en marche vers leur nouveau destin. Mais ils l'abordaient dès cette chambre, et c'était l'arrêt pesant des heures où l'on a cessé d'attendre.

Du dehors, le bec électrique illuminait la pièce et la boule de cheveux clairs enfoncée dans l'oreiller. André sitôt couché s'était heurté à l'inertie du corps fuselé, à la lourde mollesse des bras morts.

Il avait parlé, mais gauchement, répétant sans conviction des encouragements dont il sentait tout le mensonge et l'inutilité irritante, car il n'avait rien à offrir, à promettre à cet accablement muet, qui gisait près de lui et si loin de lui.

Subitement, elle avait éclaté en sanglots, des sanglots forcenés qui secouaient tout le lit. Le premier hoquet l'avait recroquevillée, ramassée autour de sa peine, les genoux remontés, les coudes étreignant la poitrine, les mains ouvertes voilant le visage.

Il avait aussitôt senti que ce désespoir était dirigé contre lui, qu'elle le méprisait haineusement d'avoir été vaincu, qu'elle ne pleurait que sur elle-même.

Pendant quelques secondes, il avait serré les dents sur des reproches indignés, des arguments cruels, des rappels qui l'eussent écrasée, puis il s'était tu, comme elle, et l'avait jugée, sans pitié. Il n'avait point voulu comprendre qu'elle venait seulement de se sentir pauvre, et qu'elle en souffrait autant qu'elle pouvait souffrir.

Le sommeil les avait enfin désarmés aux approches de l'aube.

Maintenant, réveillé, il regardait l'heure : huit heures cinq. Les meubles arriveraient dans la matinée. Auparavant, il faudrait visiter l'appartement qui lui avait été affecté dans le bâtiment des gardiens...

— Je ne déjeunerai pas à la cuisine !

Laurence avait parlé sans bouger, sans même ouvrir les yeux.

Lui, le court sommeil l'avait apaisé, et il s'amusa de cette mauvaise volonté puérile. Elle s'en lasserait la première...

Il descendit pourtant avertir qu'on montât le déjeuner dans la chambre.

— Vous avez bien dormi ? demanda le patron qui activait à coups de pique-feu la cuisinière.

— Oui.

— En tout cas, vous n'avez pas dû être gênés par le bruit.

— Oh ! ça, non.

— Alors, c'est vous le nouveau gardien ?...

André était déjà connu : l'enquête avait été rondement menée !... Il s'étonna d'avoir répondu sans effort et d'un ton juste :

— Mais oui...

— Oh ! ils ne sont pas malheureux, attesta le patron. Et l'été, ils gagnent de belles journées !... Déjeunez-vous là, à midi ?

— Sûrement.

— Eh ben ! j'irai vous chercher de la chève fraîche.

C'était cette crevette qu'il prenait dans des nasses tendues à deux cents mètres du Mont. André se fit expliquer la pêche et l'engin : on tendait entre des piquets, au ras de la tangue, dans un « ruet », un courant de grève, et ça pêchait tout seul, au baissant, avalant tout ce qui refluait de petit.

— J'y ai trouvé des mulets, et, deux ou trois fois, cet

hiver, des soles larges comme la main. Vous pêchez ?

— Quand je peux, oui.

— Dame, ici, ce n'est ni le temps ni la place qui manquent. Ça serait plutôt le poisson...

Il accusa les quarante pêcheries de la Baie qui, sur un front de quinze kilomètres, détruisaient les alevins par centaines de mille. C'étaient d'énormes nasses triangulaires, de deux cent cinquante mètres de côté, de quatre mètres de haut, bâties en troncs d'arbres et en clayonnages, où le poisson s'engouffrait. Avec le jusant, les mulets, les maquereaux, les bars, les vieilles, les merlans, les plies, les soles reculaient vers le fond du piège, vers la pointe du grand V, jusque dans la nasse terminale, la « bourrache », qu'il ne restait plus qu'à vider dans les paniers.

— Une pêche, ça ? Un massacre ! Ce n'est pas ce qu'ils prennent qu'on plaint, c'est ce qu'ils perdent, tout le frai qu'on retrouve crevé dans la bourrache et accroché dans les claies des pannes.

— On monte les déjeuners, annonça la patronne.

— Alors, quoi ! tu étais à moudre le café ?...

Laurence se brossait les cheveux devant la glace, et c'était dans cette glace qu'elle le regardait entrer et lui décochait le trait...

Quand ils descendirent dans la rue, ils n'y trouvèrent que des ouvriers accrochés à une façade qu'ils grattaient : le grincement des racles, la poussière jaune qui pleuvait hâtèrent leur fuite vers l'Avancée. Dès qu'ils furent sortis du Mont, qu'elle eut mis le pied sur la tangue détrempée qui collait aux semelles, et glissait, Laurence s'exclama, subitement arrêtée devant cette vasière :

— Il n'y a même pas de chemin ?...

— Si, mais il aurait fallu faire tout le tour par en haut et redescendre... Par ici, il n'y a pas cent mètres.

Ils marchaient le long des escarpements de l'ouest. Là, toute construction cessait et le rocher à arêtes vives s'enfonçait jusque dans la grève. Mais devant eux, tout proche, un mur barrait la route, un mur percé d'une haute porte cintrée. Au-dessus et en retrait, se carrait une large et massive maison à trois étages. Ils s'aperçurent, quand ils furent entrés dans une cour pavée où étaient garés deux doris, que le bâtiment

se hissait sur des arcades et que l'on pouvait passer dessous... Le vent descendait par ce tunnel, en criant, et tournoyait entre les piliers. Laurence lut sur une plaque bleue insérée dans la façade : « Caserne construite en 1828 pour la garnison de la prison centrale. »

— Ah ! dit-elle, c'est dans la caserne...

Une femme en blouse à carreaux, en chaussons rouges, qu'ils croisèrent dans l'escalier, portant une poubelle, leur indiqua leur appartement.

— Au troisième, la quatrième porte à votre droite...

Elle s'était arrêté pour suivre curieusement, d'en bas, leur montée.

C'étaient trois pièces assez vastes, une cuisine, une salle à manger, une chambre ; toutes regardaient la digue et, au delà, les grèves.

— C'est clair, murmura André.

Mais Laurence s'était approchée de la fenêtre. Elle considérait le remblai noir, la pâleur vitreuse des sables, leur désolation morne, la végétation grise, cendreuse de « l'herbu ».

Ce désert, cette caserne de gardes chiourmes, c'était pire que tout ce qu'elle avait craint ! ... Le présent l'écrasait trop pour songer même à l'avenir qui l'attendait ici. Une stupeur de condamnée la clouait devant ces vitres et creusait en elle un vide de mort. Lui-même, dans ce logis maussade et glacé, fléchissait à son tour. Jamais ce ne serait possible !... Si elle l'avait regardé à ce moment, il lui eût dit : « Partons !... »

Leur ruine datait à peine d'un an. Laurence était la fille d'un filateur du Nord qui n'avait fait que s'abandonner à la pente de la crise, aussi mollement qu'il s'était laissé porter aux sommets par l'inflation industrielle. S'il avait mal réagi, c'est qu'il se jugeait, se savait l'esprit étroit, comme on se sait une jambe trop courte. Il ne s'était obstiné qu'à maintenir intacte, jusqu'au dernier moment, la façade de sa fortune, bluffant et dupant tout le monde par une inconscience telle qu'elle passait pour de l'assurance et en imposait. Deux semaines après la faillite, il avait cependant réussi un suicide discret, une noyade de pêcheur à la ligne que l'on avait pu maquiller en accident, mais il avait avoué dans une lettre sa terreur, son horreur de l'indigence.

Dans le même temps, le père d'André, un vieux constructeur de bateaux, fermait ses chantiers de Granville, faute de commandes, une mort d'inanition qui était celle de toute la marine marchande. Mais le père Brelet, une fois la situation liquidée, avait dit à son fils :

— Ne t'inquiète pas de moi. Je n'ai fait perdre d'argent à personne, et il me restera 800 francs par mois, une assurance que ta mère m'avait fait signer quand j'étais contremaître, que j'ai payée en rigolant quand j'étais patron, et qui aujourd'hui m'empêchera de mourir de faim. Avec mon tabac, une vieille barque pour courir la côte, la vieille Marie-Rose qui ne veut pas s'en aller, sous prétexte qu'elle t'a élevé, je serai plus riche que je ne l'ai jamais été. Ce qui me saigne le cœur, ce sont mes vieux ouvriers qui avaient pris la varlope en même temps que moi et qui vont se trouver dans la rue... sans parler de toi qui aurais peut-être été content aujourd'hui de reprendre mon affaire... J'espère que dans les anciennes relations de ton beau-père tu vas trouver quelque chose, quoique... En tout cas, la maison vous est ouverte.

Et elle s'ouvrait vraiment pour la première fois, car le père Brelet avait formellement désapprouvé le mariage de son fils.

C'était sur la digue de Dinard qu'André avait rencontré Laurence. Elle marchait au centre d'une ligne de ces jeunes filles, de ces jeunes gens qui déconcertent par la stupidité de leurs propos et séduisent par l'éclat de leur santé. Laurence était la plus grande, la plus hâlée. Le pas un peu sec de ses sandales retentissait jusque dans ses seins, la chevelure floue filait en arrière comme dans un coup de vent. Elle marchait sans rire, sans parler, au milieu de ses compagnes jacassantes. Blonde, elle n'usait pour ses lèvres que du carmin sombre et ardent des très brunes. Quand elle avait levé la tête et ses paupières lourdes, pour appuyer sur lui son regard bleu, André avait senti ce choc au cœur qui marque que l'on vient de heurter son destin.

Mais son père, prié, un mois plus tard, d'aller faire la demande, avait répondu :

— Depuis que tu m'en parles, je me suis renseigné... Elle est bien riche pour toi, et ça te gênera, du moins je l'espère. Mais il y a autre chose : j'ai reçu cette lettre... Tiens !

C'était une feuille dactylographiée.

André y avait lu que Laurence Songal passait partout pour la maîtresse d'un jeune décavé noceur et déjà divorcé. On citait le nom : Robert Delabre. Il serait facile aussi de se renseigner auprès des femmes de chambre du *Celtic* où Delabre était descendu, où Mlle Songal venait le retrouver.

C'était signé : Un ami dévoué.

André avait chiffonné la lettre et l'avait lancée dans la cheminée. Puis, il avait toisé son père :

— Tu n'en es tout de même pas à ramasser des saletés pareilles !

Le père Brelet avait répondu posément :

— Mon garçon, ce n'est pas à moi que tu apprendras ce qu'on fait d'une lettre anonyme... Je ne l'avais pas attendue pour m'informer, et elle n'a rien changé à mon opinion. Ce que je puis te dire, parce que je le sais, c'est que Mlle Songal s'est compromise avec ce garçon. Ne ris pas, s'il te plaît... Je ne suis qu'un vieux fossile, c'est entendu, mais j'admets pourtant très bien que les jeunes filles d'aujourd'hui aient une autre liberté d'allures que nos grand mères à leur âge. Seulement, il y a des limites... Que Mlle Songal n'ait été qu'imprudente, dans le cas, j'en suis persuadé, mais elle l'a été... Ce garçon-là a d'ailleurs une réputation détestable : on a été obligé, paraît-il, ces jours-ci, de le faire filer en Afrique... Tu te dois de tirer tout ça au clair, avant de t'engager.

André avait crié :

— Eh bien ! j'y vais !

Et il avait couru tout raconter à Laurence.

Après leur mariage, le vieux Brelet avait pourtant offert de prendre sa retraite et de laisser ses chantiers à son fils. Mais Laurence, dont le ressentiment n'avait point désarmé, s'y était opposée de toutes ses forces, et André était devenu l'associé de son beau-père.

A l'usine, il s'était heurté tout de suite aux réticences de Songal, à ses dérobades souriantes. L'industriel accueillait toutes les initiatives de son gendre avec un scepticisme narquois, et conseillait :

— Filez donc plutôt retrouver votre femme, et laissez la boutique aller. Il y a cent ans qu'elle marche toute seule, elle a l'habitude...

Car il lui cachait, au prix de ruses parfois compliquées

la situation réelle, ses reculs pas à pas au précipice, les coups de folie qu'il tentait pour remonter la pente. Il semblait deviner qu'André, par caractère, fût allé tout droit aux sacrifices nécessaires. Or, il n'était guidé, lui, que par la crainte puérile des restrictions et des abandons, par l'espoir tenace, irraisonné, obtus comme un instinct, que ses millions lui reviendraient parce qu'il les avait eus. Il vivait dans l'attente acharnée du miracle, incapable même d'imaginer que la richesse, son atmosphère naturelle, pût lui manquer. Les mensualités qu'il versait à son « associé » au titre de participation aux bénéfices rassuraient André, mais en l'irritant comme un mensonge, et il se plaignait à Laurence de ne pas gagner le premier sou de cet argent-là.

Elle haussait les épaules; elle avait ce mépris de l'argent qu'en donne la satiété, et jamais elle n'avait réfléchi aux sources qui le lui prodiguaient depuis toujours. Ses habitudes de luxe faisaient partie d'elle-même comme son visage, lui semblaient aussi naturelles que sa toilette du matin. Elle ne se prévalait point de recevoir chaque mois deux mille francs d'argent de poche, de ne porter qu'un jour ses bas de soie, puis de les abandonner à sa femme de chambre. Elle se targuait seulement, en jugeant sévèrement les fautes de goût de ses amies, de n'aimer que « le beau » et de savoir dépenser.

Mais Brelet, le père, avait été plus dur :

— En somme, tu te fais entretenir...

Et comme André s'était cabré :

— Dis tout ce que tu voudras, je t'aimais mieux dans le goudron !

Car, après ses bachots, il l'avait envoyé en Angleterre trois ans, puis en Norvège, chez les grands constructeurs de voiliers, dans les chantiers de carénage. Il avait exigé, lui qui sortait de la charpente, que son fils passât, et le temps normal d'un apprentissage, par tous les emplois, de calfat à gréeur. André s'était fait les bras à la varlope, il s'était vacciné contre le vertige dans les agrès, durci les paumes à tous les câbles. C'étaient ces mains-là, cette âme-là que son père regrettait pour lui...

Enfin, un soir de mars, Songal avait retenu son gendre dans un bureau vitré, une manière de passerelle d'où l'on surveillait l'enfilade des métiers. Le filateur était un homme

petit et fait pour être gras, mais la ruine avait démoli la cambrure des reins, tassé le corps dans le fauteuil, aplati le menton contre la poitrine. Les chairs s'étaient effondrées les dernières, bien après le crédit... Il n'avait avoué le passif écrasant qu'abrité derrière des explications dérisoires :

— Quel est notre meilleur client, et celui auquel on ne pense pas ?... L'ouvrier ! Quand il travaille, il achètera facilement deux complets par an. Quand il chôme, il porte, jusqu'à ce qu'elle soit en guenille, la chemise qu'il a sur le dos...

Il agitait dans l'ombre ses bras courts, et André, qui éprouvait un besoin physique de clarté, avait tourné le commutateur.

— Ils ont coupé, avait annoncé Songal.

Puis il avait continué, de sa voix lourde :

— Pour se maintenir, il faudrait voler ; or, le client ne se laisse pas voler ! N'importe quel détaillant a une machine à écrire, et, pour la moindre commande, il met cinq bleus dedans, envoie six lettres pour demander des prix. Il conclura l'affaire au plus bas...

André n'avait point accepté de croire au désastre.

— Voyez vous-même, avait dit Songal.

Alors, pendant une semaine, André s'était jeté à toutes les issues, Songal sur ses talons, un Songal presque goguenard, satisfait, semblait-il, qu'il ne restât aucun moyen d'en sortir, d'avoir tâté avec discernement les murs de la prison sans y découvrir une faille et de voir son gendre s'y retourner les ongles. C'était un désastre parfait ! Il paraissait en éprouver une vague satisfaction comme de la seule œuvre qu'il eût été capable, avec son indolence de médiocre, de mener à bien...

Le matin où, dans la brume glacée de la rivière, André, debout à l'arrière d'un bachot, avait senti le ventre du noyé s'enfoncer sous sa gaffe, il lui avait, pour la première fois, accordé quelque estime.

Laurence et André avaient été aussitôt cruellement distraits de cette mort par la saisie, la vente, la chasse aux emplois.

La jeune femme avait obtenu de son mari cette folie qu'il briguât d'abord des postes importants, directions de firmes, gérances de grandes succursales.

Il ne connaissait vraiment que son métier périmé de constructeur de bateaux de luxe. Mais elle affirmait, elle, de toute la force de son inconscience, que n'être préparé à rien ne faisait qu'étendre sa liberté de choix, qu'une fortune perdue restait une référence, et que d'avoir pu rester longtemps oisif conférait un prestige qui empêcherait toujours les employeurs de lui offrir « n'importe quoi ». Elle avait appris, des invités de son père, à prononcer les mots « commerce », « industrie », et savait leur donner toute leur ampleur.

— Écris-leur que... Tu leur diras...

Elle lui suggérait des lettres et des démarches, mettait au point des formules de demande où elle bluffait comme au poker. Il les récitait mal, et y renonça tout de suite devant la surprise polie ou sarcastique qui les accueillait...

Sans le lui avouer, il postula pour de moindres emplois. Il fit la queue dans des corridors, des vestibules baptisés « halls », pour s'entendre dire : « Vous êtes le trentième » et : « On vous écrira ». Des heures d'attente pour trois minutes de réception...

Il se souvenait cependant d'une maison de gros où il avait été introduit tout de suite dans le vaste bureau d'un patron maigre, un bilieux à lunettes et à cheveux cassants, qui s'était levé aimablement, l'avait fait asseoir.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite, monsieur ?

Aux premiers mots, l'homme s'était dressé si brutalement qu'il en avait fait tomber derrière lui son fauteuil d'acajou. Son pouce enfonçait le bouton d'appel, et il hurlait, les yeux projetés, les joues sabrées de rayures rouges :

— Qui est-ce qui vous a introduit ici ?... Qui ?

On l'avait pris pour un client, à cause de ses gants et de son complet encore frais...

Il chercha plus convulsivement, comme un nageur fatigué hâte ses mouvements. Il sollicita chez les amis de son beau-père, des amis de casino et de yachting. On l'accueillait avec une cordialité dont il sentait tout de suite l'outrance et qui le glaçait ; mais, dès qu'il parlait de place, tous se dérobaient. Les plus habiles se mettaient à rire :

— J'ai un emploi d'aide-comptable... Vous ne me voyez pourtant pas vous offrir ça !...

Leur pensée lui était parfaitement claire : « Pas de situation fausse ! Pas d'employé chez qui on a dîné, qui se croirait un droit à tous les égards et vous ferait une faveur en émargeant à votre caisse. »

Chaque démarche l'empoussiérait, des souliers au cœur, creusait un peu plus son découragement. Il en vint à se présenter sans conviction, presque avec négligence, pour hâter le refus qui le libérerait. Il avait fini par prendre l'aspect des solliciteurs professionnels auquel pas un employeur ne se trompe, leurs yeux huileux et mornes de cheval de trait, leur façon de ne s'asseoir qu'au bord des chaises, de se lever au premier mot décourageant.

Chez lui, il retrouvait Laurence qui avait découpé dans les annonces des journaux sa provision d'offres d'emplois, et qui présentait les objectifs avec la froide précision d'un chef à l'abri qui relance à de nouveaux assauts ses troupes vaincues et exténuées. Parfois, souvent, André, à bout de honte, refusait violemment. Il racontait avec fureur ses mendicités, criait son dégoût.

Elle l'écoutait à peine, comme butée à un mot, toujours le même :

— Alors ?... Alors, quand j'aurai vendu ma dernière bague.

Un soir, il était rentré résolu, une flamme de défi dans les yeux :

— J'ai trouvé quelque chose.

Elle avait compris qu'une lutte s'engageait, et avait fait face :

— Quoi ?

— Chez un ébéniste...

— Comme ?...

— Comme ouvrier !

Il lui avait lancé le mot à la face, de tout près, en se baissant. Elle n'avait point bronché, mais sa bouche étroite avait durci très lentement, amenuisant les lèvres jusqu'à n'être plus qu'un trait rouge et droit, rabattu aux commissures en deux fêlures minces.

Lui marchait dans l'étroite pièce en grondant :

— Après tout, c'est mon métier, c'est le seul ! Tout de même, je sais chantourner, cintrer, contre-plaquer un morceau de bois... Je n'ai pas à m'en cacher ! Il faut manger, hein !...

La voix tranquille l'avait frappé dans le dos quand il arrivait au bout de la chambre :

— Si tu faisais cela, je partirais !...

Elle avait lutté jusqu'en octobre, espérant quelque chose de ce qu'elle nommait « la rentrée ». Elle l'éperonnait de reproches, de sarcasmes, le souffletant, comme un évanoui, jusqu'à ce qu'il criât. Ainsi, elle le relançait, indifférent, presque insensible, comme la boule molle sur les chiffres creux des tables de casino.

Mais un soir, subitement, elle avait cassé, dans une affreuse crise de nerfs, avec des roidissements d'électrocutée, une catalepsie de barre de fer. Puis, elle s'était projetée en secousses grotesques. La bouche baveuse s'était serrée, dents sur dents, en étau, tandis que le visage, parcouru d'ondes rapides et de tremblements, bleuissait. Le jeune médecin de quartier qui était venu balbutier au-dessus d'elle, confondu par ce déchaînement, avait conseillé, en griffonnant sa potion au bromure :

— Changement d'air... Campagne.

Le soir même, tandis qu'elle demeurait écrasée sur le divan, éparse et flasque comme une poupée de chiffons, André avait télégraphié à son père qu'ils arrivaient.

A Berinville, où finissait l'arrière-saison, Laurence s'était d'abord immobilisée dans une longue et douce stupeur, toute à sa convalescence, abandonnée à la mollesse de sa chair exténuée qui semblait se détendre, fondre jusqu'aux dernières fibres. Elle se faisait servir au lit et à table par la vieille Marie-Rose, une Bretonne de l'Arcoat, du Pays des bois, à visage de buis jaune travaillé comme par un couteau hésitant de pâtre qui s'y serait repris pour entailler les rides, y aurait soulevé de petits copeaux de chair.

Quant à André, il s'était, dès son arrivée, précipité dans son suroît et ses bottes de vacances, et il vivait sur les grèves, faisant laver, par le crachin et la mer, la crasse des humilités et des prières, la vilenie des sourires forcés et des bluffs. Avec son crochet, il fouillait tout le jour les trous à congre ; il se crevait la peau des mains sur sa bêche, car il retournait des hectares de sable pour défouir du ver et amorcer ses cordes. Son père, en son honneur, avait ressorti la vieille barque qui commençait son hivernage dans un hangar croulant, et ils

partaient ensemble pour pêcher à la traîne les derniers maquereaux. Son découragement, ses dégoûts, sa rancœur, le père les avait traités de son mieux par des fatigues exténuantes.

Ils sortaient par des temps à se faire laver ; et, de se battre pour ne pas tomber en travers, vous faisait rentrer de force dans la peau le goût de la lutte. Parfois même, quand un grain leur tombait dessus à cent à l'heure, un amour puissant de la vie soulevait André, cette vie qu'il tenait solidement, avec la barre, dans sa main.

Pendant ces pêches, il racontait dans le détail sa vie de mendiant honteux. Son père, bouleversé, laissait éteindre sa pipe et hochait la tête.

— Si je m'étais douté de la vingtième partie de tout ça, je serais allé droit te chercher !

Le fils, lui, affirmait.

— Je ne sais pas comment j'ai pu... J'en ai pleuré ! Faire le beau, pendant des mois, pour un morceau de pain ! S'il fallait recommencer !...

— Imbécile, disait le père, n'es-tu pas bien ici pour chercher tout doucement, quand vous commencerez à en avoir assez du vieux ?...

Mais un après-midi de décembre où le ciel était blême, la mer incolore et visqueuse comme une albumine, le père Brelet avait dit, en amarrant la barque toute gonflée d'eau à l'anneau de fer du quai :

— Puisque ça ne peut plus marcher, Laurence et Marie-Rose, restez au moins jusqu'aux fêtes. Après le premier de l'an, vous partirez.

André, tête basse, n'avait rien répondu...

Car, pendant qu'ils couraient la mer et les grèves, complices et amis, fiers et heureux l'un de l'autre, dans la petite maison, les deux femmes, la Parisienne et la Bretonne, se méprisaient de toutes leurs forces. Lorsque André rentrait en criant la faim, et qu'il passait dans sa chambre pour quitter suroît et bottes, on lui signifiait :

— Je ne veux pas qu'elle m'appelle Laurence tout court. Je n'ai rien gardé avec elle. Je te prie de le dire à ton père ou je ferai moi-même ma commission.

Un autre soir :

— J'en ai assez de l'entendre me vanter sa fille qui a cinq

enfants et qui fait des ménages... de l'entendre me dire : « Elle, au moins, elle gagne le pain qu'elle mange » !

Enfin, trois jours avant Noël, Laurence avait déclaré :

— Non, je n'irai pas dîner dans la salle. Je lui jetterais les assiettes à la tête ! Tu ne sais pas ce qu'elle vient de me dire : qu'il n'y avait que les femmes perdues à se teindre les ongles, que ça la dégoûtait. Elle ne voulait même pas me laisser couper le pain ! Ah ! je te l'ai remisée !... Elle en a blanchi, la vieille folle !

Le soir du 25 décembre, après la trêve de la fête, le père avait pris André à part.

— Écoute. Tu m'as dit qu'à aucun prix tu ne voulais retourner à Paris et te remettre à chercher. Si vous étiez restés ici quelques semaines, tu aurais pu te retourner, voir venir. Tu n'y peux rien, moi non plus... Il ne m'est malheureusement pas possible de vous aider autrement... Ce ne sont pas les deux cents francs qu'à la rigueur... Oui, oui, je sais, tu ne les prendrais pas... Alors ? Ce n'est ni dans un an, ni dans un mois qu'il faut que tu trouves, c'est tout de suite... Eh bien ! j'ai parlé de toi à Boutier, le député. Je lui ai rendu service, dans le temps ; mais quand on ne peut plus faire ni bien ni mal, il ne faut pas trop compter sur la reconnaissance des gens. Pourtant, il m'a offert quelque chose...

Il s'était tu, avait appuyé sur son fils ses yeux gris bleu, couleur brume du soir, des yeux tout jeunes que l'émotion ou l'inquiétude ternissaient.

— Il t'a offert quoi ?...

— Je te préviens que tu vas sauter...

Brelet le père avait laissé s'écouler un instant, puis il avait ajouté, avec sa décision de vieux patron :

— Et que tu auras tort... Il m'a offert pour toi une place de guide au Mont Saint-Michel.

André s'était mis à rire :

— Mon vieux papa, avec tout le respect que je te dois, il s'est payé ta tête.

Le père avait eu son petit rire narquois de Normand solide :

— Personne ne s'y est encore risqué, mon gars, et Boutier moins qu'un autre ! Alors, ne commence pas, veux-tu, quand je te parle sérieusement... As-tu autre chose en vue ? Tu es,

nous sommes à zéro, hein ?... Puisque le plancher de chez nous brûle les pieds de ta femme, il faut que tu t'en ailles, je suis le premier à te le dire. Où allez-vous aller ?... Comment vivrez-vous demain, après-demain, quand vous aurez mangé ce que cette vieille bête de Marie-Rose fourrera quand même dans ta valise ? Tu n'es plus un enfant. A vingt-neuf ans, tu dois tout de même être capable de répondre à cette question-là... Au Mont, tu serais logé. Tu n'aurais rigoureusement rien à faire jusqu'à l'été. Tu pourrais réfléchir, regarder... Comme fixe, 1 800 francs par an, c'est-à-dire rien... Mais, attends... L'été, c'est plus visité que le Louvre. Il y vient juqu'à trois cent mille touristes. Mets que chacun laisse cinquante centimes à la sortie, et divise par douze gardiens...

— On vit de pourboires !...

— Ça vaut mieux que de vivre d'expédients ou de ne pas vivre du tout !

— Parles-en à Laurence, tu verras...

Son père l'avait fixé, les yeux très grands ouverts. Personne, dans un mauvais cas, n'avait jamais pu soutenir ce regard clair, trop perspicace du patron.

— Ça, mon ami, n'y compte pas !... D'abord, ce sont vos affaires. Ensuite, ça me déplairait de paraître te traiter en petit garçon devant ta femme. Je t'ai soumis une offre. Tu es juge. Vous êtes juges. Acceptez ou refusez. Si tu acceptes, que ce soit avec la volonté de faire convenablement le métier. Là comme ailleurs, ce qui vaut d'être fait vaut d'être bien fait. Réfléchis, et dans trois jours d'ici : oui ou non.

Mais dès le soir, Laurence, à table, s'était récriée dans une indignation dont elle tremblait. Une scène grave, des reproches cinglants auxquels le père n'avait pas répondu un mot et que Marie-Rose, qui mangeait avec eux, avait écoutés les yeux baissés, impassible. André avait ordonné durement :

— Tais-toi !

Laurence avait jeté sa serviette :

— Je m'en vais. Je retourne à Paris !

Dans sa chambre, elle avait bourré rageusement ses valises de linge et de robes arrachés aux placards, et elle était reparue en chapeau, sur le seuil. André l'avait toisée :

— Tu n'as pas un sou pour prendre le train !

Sauvagement, il l'avait tenue quelques secondes debout,

pleurant de rage, mais le père s'était levé, était allé prendre la valise des mains de sa bru, en ordonnant, détourné :

— Allez ! ramène-la dans sa chambre. Tu t'y es pris comme un imbécile !... Vous savez pourtant bien, Laurence, qu'il ne fera que ce que vous voudrez.

Il se trompait, car le lendemain matin André lui avait dit :

— Remercie Boutier et dis-lui que j'accepte.

III

— Oh !...

Laurence le regardait, avec une véritable horreur, apparaître sur le seuil de la chambre.

Il répliqua, maussade :

— Il fallait tout de même bien que je l'essaie !

— Tu as l'air d'un gardien de cimetière !... C'est pire qu'une livrée de domestique ! Tu devrais mourir de honte.

Il se retourna, les yeux mauvais, car il s'était déjà détesté dans la glace où il boutonnait cet uniforme noir timbré M. H., et il répéta, une fois de plus, la réplique qui avait tant servi depuis leur arrivée :

— Mourir de honte ? Tu aimerais mieux crever de faim ? C'est pour mon plaisir, hein, que je me suis mis ça sur le dos ?... Il va des épaules ?

Elle recula, comme s'il l'eût menacée :

— Tu m'as traînée ici, n'est-ce pas ?... Mais quand tu auras cette défroque-là, ne me demande rien, ne me parle même pas ! Je ne peux pas, je ne veux pas te voir avec ça ! Ça me dégoûte, est-ce clair ?

Sans répondre, il marcha vers la porte du corridor. Il tournait le bouton, quand elle demanda :

— Tu sors ? Comme ça ?...

Il se força pour rire très haut :

— Mais naturellement !...

Sous les arcades où le vent s'engouffrait, il revécut, avec un pli au front, le court combat qu'il venait de rompre. Depuis huit jours qu'ils étaient là, elle n'avait pas désarmé, n'avait pas dit un mot qui ne fût un reproche, un regret, une plainte. Il avait admis qu'elle récriminât contre l'absence de confort ménager : pas de gaz, pas d'eau sur l'évier, le charbon à mon-

ter, les ordures qu'il fallait aller jeter au Couesnon. C'était lui, pourtant, qui s'appuyait toutes ces corvées. Mais elle avait même refusé de s'intéresser, si peu que ce fût, à leur aménagement. Il se faisait fort, lui qui avait façonné de ses mains l'ébénisterie des cabines de yacht, de transformer leur logis avec une douzaine de planches. Il avait dessiné une liseuse, un *cosy*, des étagères, un divan. Elle avait combattu tous les projets avec une véritable haine. Elle refusait de « s'installer », comme il disait, de rien accepter qui parût durable. En gardant les livres empilés dans les caisses, le linge au fond des malles, elle imposait à ce logis détesté un air de halte provisoire qui la rassurait, l'exaltait sourdement. Les clous enfoncés à la diable, ce désordre de campement, c'était la preuve matérielle qu'ils n'étaient que de passage. De guerre lasse, après une terrible colère, il avait cédé, laissé courir les uns après les autres, dans les trois pièces, le lit, les tables, le buffet, achetés à la salle des ventes d'Avranches.

Aujourd'hui, c'était l'uniforme ! Pourtant, lui n'avait pas attendu qu'elle l'eût honni pour le sentir lui brûler le dos !... La preuve, c'est qu'il hésitait à quitter l'abri des arcades, qu'il ne s'engageait maintenant dans le chemin des Fanils qu'après s'être assuré qu'il était bien désert...

Laurence l'avait écouté, immobile, descendre l'escalier. Quand elle n'entendit plus son pas, elle secoua la tête :

— Ah ! non !

Sa révolte, ici, était devenue active, capable de tactique, alternant les attaques brusques et les embuscades longuement préparées. Elle éprouvait à sa manière, depuis qu'il l'avait amenée de force au Mont, les bienfaits de l'air, du calme et du silence : c'était, au fond d'elle-même, comme un regroupement de forces, la fusion de tous les sentiments, de toutes les pensées, en une seule passion implacable : l'horreur de cette vie nouvelle, une horreur qui, elle en était sûre maintenant, serait assez forte pour la détruire !

A Paris, elle était restée, des mois entiers, abîmée au fond d'une fosse de stupeur. Elle n'avait pu que souffrir de toutes ses forces ! Le regret tenait en réserve une privation, un dégoût pour chaque seconde de sa pauvreté. Oh ! cet été, dans un sixième, sous les toits !... La cuisson haletante dans l'orage,

les oreilles violentées par des bruits abjects, le regard par la chambre sordide ! Et la surveillance bigle de la concierge, les sanglots enragés sur le lit grinçant, la soif et la bière tiède, l'accablement des heures torrides, ce désespoir de bête libre qu'on vient d'encager !

Deux choses l'avaient soutenue : l'une, l'espoir animal qu'elle souffrait trop pour que cela pût durer ; l'autre, la persistance de sa beauté qu'elle vérifiait dix fois par jour, ainsi que l'on tâte une clef. Car elle avait gagné dans la catastrophe une beauté neuve. La révolte et l'expérience avaient trempé ses traits, creusé son regard, et les quatre kilos perdus avec l'appétit dans l'étuve de cette mansarde l'avaient allongée et comme repétrie en muscles longs. Mais surtout elle avait découvert l'attrait puissant et trouble que les larmes donnent à un visage, et combien leurs stigmates aiguillonnent le désir des lâches. Elle s'était promis, au fond d'elle-même, de ne point l'oublier...

Au Mont, après le coup de force d'André qui l'avait d'abord stupéfaite, étourdie, qui lui avait imposé comme un respect furieux, elle s'était reprise, dès qu'il avait tenté de la convaincre, de désarmer sa rancune. Elle avait alors senti qu'il souffrait d'être seul pour la première fois, car à Paris ils collaboraient pour s'arracher ensemble au naufrage. Ici, il serait tout seul, car jamais elle n'accepterait !... Cette défroque qu'il allait porter maintenant !... Elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas, comme elle le lui avait crié, le voir revenir avec cela dans une heure, l'avoir devant elle, ainsi, pendant le déjeuner !... Rapidement, elle prépara tout ce qu'il fallait pour le repas, le beurre, les œufs, le reste de blanquette. Puis elle écrivit au crayon sur l'éphéméride arrachée au calendrier : « Je vais à Avranches. Je rentrerai par le car de six heures. » Sur le papier léger, elle posa la bouteille de cidre. Cela fait, elle s'habilla et sortit rapidement pour ne point manquer le courrier.

S'il ne s'était point arrêté, il eût pu la voir, du Grand Degré, aborder la digue. Mais il s'était accoudé sur le parapet de granit, au détour du chemin des Fanils.

De là, il regardait le Couesnon s'allonger devant lui, couleur de tangue ; il suivait sa large courbe entre les levées de blocs verdis qui le contenaient. Puis ses yeux glissèrent le

long des sables gris, vers la Bretagne aux lignes basses et sombres. Elle était comme un paysage de buvard. On sentait l'eau présente partout qui gorgeait le ciel et les sables, les polders moisis et les marais. Les grèves spongieuses semblaient une pâte grasse où un lisseur maladroit avait laissé des rayures et des gonflements. Seuls, les grêles peupliers de la route de Pontorson alignaient des fuseaux précis, à sa gauche.

Il continua la montée, passa près de la Tour Gabriel où logeait le jardinier des Beaux-Arts, un jardinier guêtré et subtil, qui citait du latin, fleurissait ses phrases, mais plantait sans relâche avec une perspicacité singulière. André marchait le long des fils de fer qu'il tendait au ras du sol, comme un téléphone de campagne, afin d'y faire courir des pousses de rosiers et des brins secs de lierre noir.

Le large chemin l'amenait au pied des quatre contreforts géants qui coffraient la montagne sous les ruines de la prison des femmes. Il restait des barreaux à un morceau de fenêtre romane, un quadrillage puissant, mais dérisoire dans ce pan de mur rongé. Puis André longea la fosse profonde du jardin concédé aux gardiens, un jardin mort, divisé en douze portions. Il se pencha et regarda la sienne où pourrissaient des fanes d'artichauts. Il n'avait jamais aimé la terre, et quand le moment serait venu, il ferait cadeau de son lopin à un camarade féru de jardinage. Il devait y en avoir.

Ces camarades, il les connaissait encore peu, et pas tous, car certains n'habitaient point le Mont et n'y venaient que pour prendre leur tour de garde. Plusieurs étaient blessés de guerre ou mutilés. Il espérait pouvoir en user ici comme à la caserne où il était bien avec tout le monde sans se lier avec personne. Cette pensée le ramena à Laurence : elle avait accueilli les avances des voisines, femmes de gardiens, avec une froideur impertinente qui avait brusquement fait le vide autour d'eux. Il eût été pourtant facile de les décourager avec plus de tact et sans les blesser...

Il était arrivé au pied du Châtelet, au bas de l'escalier du Gouffre. Il demeura une seconde immobile, la tête levée vers les gigantesques tourelles, deux colonnes crénelées dont le resserrement étranglait la porte qui béait sur l'escalier vertigineux. Il semblait que les énormes cylindres fussent prêts

à se rejoindre pour effacer l'étroite entrée qui s'ouvrait entre leurs pieds. On sentait que la barbacane gardait toujours l'accès et l'on n'eût point été surpris de voir la herse s'abattre devant la trouée avare. En face d'André, des degrés verdis s'enlevaient raidement et menaient vers l'ombre. Il les gravit, passa la lourde porte de bois à ferrures qui s'entrebâillait au bout du vaste tunnel.

Il entrait dans la Salle des Gardes, un palier sous une voûte moisie, presque crevée par places, et dont les arceaux de pierre de Caen se rongeaient. Il alla droit à la cheminée monumentale. A gauche s'ouvrait un étroit boyau qui conduisait au poste des gardiens. Il y entra, le trouva vide, ressortit, et, par la cour de la Merveille, arriva dans la salle d'attente.

— Qu'il est beau !

Le gardien chef l'accueillait, debout sur le seuil, et brandissait sa canne à bout de caoutchouc.

— Avancez à l'ordre, qu'on vous voie !

Il le prit par les épaules, le fit pivoter.

— C'est la première tenue que je vois coller, proclama-t-il. D'habitude, il y a toujours des retouches pour le tailleur de Pontorson... Ce que c'est que d'être beau gars ! Vous ferez des béguins, cet été ! Mme Brelet a dû vous trouver superbe ?... Non ? Elle est difficile !... Et alors, maintenant que vous voilà sous l'uniforme des Monuments historiques, vous sentez-vous devenu compétent en archéologie ? C'est dans les abbayes que l'habit fait le moine !

Il l'entraînait le long de la vaste salle à deux nefs, dont les pierres noyées dans le ciment gris fer semblaient comme suspendues et isolées. Il boitait et s'appuyait à chaque pas sur sa canne silencieuse :

— Votre collègue vient de partir avec deux visiteurs. Si vous aviez été là, cela aurait fait deux gardiens pour deux clients. Ils auraient été très flattés...

André le regardait, et la sympathie du premier soir s'affirmait chez lui. Quand M. Plantier badinait, sa lèvre supérieure tirait un trait droit, très mince, sous la moustache blanche et légère. Alors, il se rengorgeait et le menton gras s'étalait, bonhomme et satisfait. Le gardien chef passait sa vie dans cette salle qu'il arpentait en clochant.

— On me trouve toujours là, assurait-il, sans même soupçonner que cette faction sous ces voûtes froides pouvait avoir son mérite.

— Vous ne faites plus visiter, monsieur le gardien chef ?

— Ne m'appelez jamais M. le gardien chef. Vous vous fatigueriez avant d'arriver au bout !... Quand vos collègues me parlent, ils disent : monsieur Plantier. Quand ils parlent de moi, ils disent : « le père Plantier ». Vous voyez comme c'est simple !... Non, je ne fais plus visiter, ou seulement des visiteurs de marque, ceux que le ministère recommande. Ainsi, nous avons eu, le mois dernier, M. Austen Chamberlain, s'il vous plaît ! Je l'avais reçu, après la visite, dans la salle du Chapitre, une salle qui n'a rien d'intéressant, et il s'est écrié : « Voilà la plus belle salle du Mont ! — Monsieur le Ministre, je me permettrai de vous faire remarquer que vous avez vu beaucoup mieux. — Non, non, c'est bien la salle la plus belle : c'est la seule où il y ait des fauteuils ! »

Ils marchaient le long des vitrines où reposaient les crosses de plomb des anciens abbés, des sceaux et des monnaies. Sur une bombarde qui gisait à terre, André lut : 1300. M. Plantier lança dans le bronze un coup de canne au passage :

— Le dernier qu'elle a manqué de tuer, c'est mon oncle... C'est vrai, vous ne connaissez pas « mon oncle » : un gros acteur de cinéma qui faisait un moine, quand ils sont venus ici tourner *Jeanne d'Arc*. Ils l'appelaient tous « mon oncle ». Lui, se baladait en froc dans la Grande-Rue et disait « mon cher collègue » au curé... Quand il s'est allongé, un soir, sur la bombarde, les voûtes en sonnaient tant il y allait de bon cœur à jurer le nom du bon Dieu !... Il s'était d'ailleurs arraché long comme ça de peau, et ils se sont mis à quatre pour le relever, parce qu'il s'était empêtré dans sa soutane... Un des rares moments gais de leur séjour, car qu'est-ce qu'ils ne nous ont pas empoisonnés ! Leurs moteurs ébranlaient tout. Ce n'est pas demain qu'on permettra de recommencer !

Il regarda son épaisse montre ronde :

— La visite ne va pas tarder à rentrer... Voilà qu'il est onze heures. La grosse presse est finie... Deux personnes dans toute la matinée ! Le collègue va bien ramasser dix sous. On divisera ça par douze !... Il y a des journées d'hiver où l'on met comme ça six ou sept sous sur la table. Mais en bas,

ils affirment tous que les pourboires nous crèvent les poches. Les touristes, eux, sont persuadés que l'État nous alloue des mensualités somptueuses... L'État, lui, nous dit de son côté : « Plaignez-vous ! Vous avez les pourboires ! » Chacun compte sur l'autre, et nous sur le bon Dieu !... Tiens, voilà le reste !

La voix sonnait, brusquement cordiale, à la rencontre d'un homme qui venait d'apparaître à l'entrée de la salle. Un pardessus jeté sur des épaules larges, un béret basque enfoncé sur le front, des leggins aux jambes, un visage de condottière, rasé, tout en traits obliques, une bouche mince et large, en coup de sabre, des yeux gris et fixes. Il fit de loin le salut militaire, se mit au garde-à-vous, et dans la plaisanterie, le visage durcissait encore.

— Repos ! ordonna M. Plantier.

L'homme, sans un mot, tendit une photographie qu'il venait d'encadrer. Le gardien chef la prit, l'admira, à bout de bras :

— Ah ! pour ça, gardien Vallée, vous serez cité à l'ordre !

C'était une photographie jaunie où des sous-officiers de zouaves étalaient des galons fin de siècle, larges comme les rues.

— Vous me reconnaissez dans le tas ? demanda le gardien chef à André.

— Là ?

— Parfaitement... Vous êtes physionomiste !

— C'est plutôt que M. le gardien chef n'a pas changé depuis quarante ans, proposa l'homme au masque immobile.

M. Plantier leva sa canne :

— Dites donc, insolent, vous ne vous êtes pas encore assez offert ma tête en l'encadrant ?

L'autre protesta :

— Je ne me le permettrai que la veille de ma retraite, seulement.

M. Plantier fit quelques pas vers la porte, puis il se ravisa, se retourna avec toute sa vivacité d'ancien fourrier que sa jambe malade freinait mal.

— Je ne vous ai même pas présentés l'un à l'autre, tellement je suis pressé d'aller mettre au clou ma jeunesse. Brelet, votre nouveau collègue : M. Vallée, gardien à ses heures perdues, mais le plus souvent archéologue, historien, numismate,

aquarelliste, cinéaste, ingénieur électricien et des travaux publics, architecte et encadreur, l'homme-orchestre, quoi !

Vallée s'inclina :

— Et pompier, dit-il.

— Cela va de soi... Et, à propos, Brelet, il va falloir, puisque c'est le jour de l'équipement, que vous me débarrassiez de votre casque, de votre ceinture et de votre veste de cuir.

André riait, croyant à une plaisanterie. Mais Vallée expliqua rapidement, et d'un tout autre ton, celui d'un camarade obligeant :

— Les gardiens sont obligatoirement pompiers de l'Abbaye... Elle a flambé treize fois : dix incendies de foudre, deux par faits de guerre, un allumé par les prisonniers... On manœuvre deux fois par an, et quand M. Plantier commande cette manœuvre, il est beau !

Mais le gardien chef consultait encore sa montre :

— Dites donc, Vallée : on ferme, hein ?

— Ça me semble indiqué. L'apéritif va refroidir !

Pendant qu'il poussait les énormes battants, un tourbillon de vent chassa jusqu'à eux un cône de poussière tournoyante, et M. Plantier plissa la bouche :

— Oh ! cette poussière des siècles ! dit-il.

Il les emmena dans son bureau où il voulait accrocher la photographie. C'était une vaste pièce voûtée et sombre comme une crypte. Des panoplies de fusils et de sabres pendaient aux murailles, souvenirs de Kabylie et de guerre, tandis que la table était jonchée de fragments de mosaïque, de pointes de flèches, toutes les menues trouvailles des fouilles. Il y avait aussi des livres sur des tablettes encastrées dans une large cavité du mur. André, qui lisait les titres, tandis que M. Plantier accrochait son cadre, surprit, en levant les yeux, le regard de Vallée attaché à lui avec une persistance singulière.

Le gardien chef s'arrêta d'enfoncer son clou :

— Vous regardez ma bibliothèque ?... Le bénédictin faisait de même avant-hier, et je lui ai dit : « Vous voyez, mon Père, tout vieux mécréant que je suis, j'ai de bons livres : la Bible, la Vie des saints... C'est vrai qu'à côté vous trouvez Voltaire et Rabelais... » Il a passé le doigt sur la tranche d'un bouquin, et il me l'a montré tout noir : « Voilà une poussière, monsieur Plantier, qui vaut une absolution. »

— C'est un as ! attesta Vallée. — Puis, à André : — Les bénédictins de Farnborough maintiennent ici un moine, pour affirmer leurs droits sur l'Abbaye. Je vous ferai faire sa connaissance. Il est épatant ! Il arrive de Rome où il a fait partie pendant huit ans d'une Commission d'études bibliques.

Il s'était retourné vers le gardien chef, et sa figure immobile s'anima brusquement :

— Justement, nous voulions aller vous voir. Avant-hier, je l'ai emmené voir mes trous. On est passé par la brèche de la Crypte carolingienne, plus à gauche que la brèche de l'Aquilon. On avait pris une échelle de pompiers, et il tenait bien son bout. On est descendu, mais on n'a rien pu voir. Il y a, tout au fond, un éboulis terrible. J'y retournerai avec une pioche pour dégager ça... Seulement, quand dom Gabriel est sorti, son scapulaire était couleur du mur ! Il s'est regardé de haut en bas : « Me voilà passé dans les Pères blancs. Ce serait le moment d'aller évangéliser M. Plantier et toute la Kabylie. » Je lui ai dit : « Tout à fait le moment. Il vient de recevoir du vouvray qui attend la bonne parole. » On a frappé chez vous, en descendant, mais vous n'y étiez pas.

André les eût volontiers remerciés pour ces propos. On vivait donc, dans cette Abbaye glacée et vide ?... On y poursuivait, et avec entrain, semblait-il, des besognes ?... Voici qu'en quelques minutes elle se peuplait : un moine érudit, mais surtout cet énigmatique gardien dont la vraie personnalité l'intriguait. « Ingénieur électricien », avait dit M. Plantier. Mais c'était là sans doute un titre fantaisiste comme les autres, décerné pour quelque installation de lampes... Il sentait d'ailleurs que Vallée se posait à son sujet des questions analogues, qu'il l'observait à la dérobée. Il naissait entre eux cette curiosité mutuelle qui est le premier lien entre deux esprits sur le point de se reconnaître.

— Je n'ai pas fini de vous présenter votre collègue Vallée, précisa M. Plantier. Il est encore acrobate et dompteur de chauves-souris. Voilà un être qui passe sa vie dans tous les trous de l'Abbaye, au bout de cordes à nœuds, en équilibre sur les poutres des logis abbatiaux...

Vallée posa sa main sur l'épaule de son chef, un geste où la cordialité et la déférence se mesuraient exactement.

— J'ai fini tout le nivellement, annonça-t-il. Si l'on obte-

nait qu'ils restaurent ça, quel décor on aurait là pour des expositions d'art gothique !

— Il faudrait aligner les millions... A propos de millions, combien avez-vous gagné dans votre matinée ?

— Vingt sous.

— Hé hé ! mais c'est somptueux ! Vingt sous pour deux visiteurs !

Et comme André riait :

— Savez-vous, expliqua M. Plantier, que si tous en donnaient autant, vous auriez de quoi vous acheter une automobile, une petite automobile... On descend par le Gouffre ?

Ils traversèrent la cour de la Merveille et revinrent dans la Salle des Gardes. M. Plantier montra du bout de sa canne un fleuron qui venait d'être restauré et dont la blancheur crue tranchait sur la ligne d'ornements :

— Il faudra que vous me patiniez ça avec un peu d'aquarelle...

Vallée secoua la tête :

— Vous ne savez pas ce qui donne la meilleure patine ?... L'eau de rouille... Une poignée de clous dans une tasse d'eau. J'ai vieilli comme cela une feuille d'acanthe dans un des chapiteaux de la Salle des Chevaliers. Je vous paie des cerises à l'eau-de-vie si vous me dites laquelle !

Dès le premier degré, le gardien chef se mit en travers et descendit de côté, plaçant d'abord, avec précaution, sa jambe raide.

— Des rhumatismes ? s'informa André.

— Pas du tout ! Une chute du haut en bas du Grand Degré, un jour de verglas. Arrachement du muscle et fracture de la rotule... C'est lui, ajouta-t-il, en désignant Vallée d'un coup de tête, qui m'a ramassé. Et puis ils m'ont emporté sur leurs épaules jusqu'en bas.

— C'était très beau ! assura Vallée. On aurait dit l'enterrement d'un abbé !

— Ça n'empêche pas, proclama le gardien chef avec fierté, qu'il y a exactement deux cent quatre-vingt-sept marches de chez moi jusqu'en bas, et que je les monte et les descends deux fois par jour !

— Deux cent quatre-vingt-sept marches entre la coupe

et les lèvres, expliqua Vallée impassible, car M. Plantier ne descend que pour l'apéritif.

Ils arrivaient dans la Grande Rue, et André, qui à les écouter avait oublié son uniforme, s'en souvint brusquement, parce que la rue était habitée. Des femmes paraissaient sur les seuils, d'autres aux fenêtres, âgées souvent, mais quelques-unes jeunes, et qui seraient aguichantes, l'été, avec des indéfrisables, des corsages clairs, des visages qu'elles retoucheraient, tandis qu'elles les laissaient maintenant à l'abandon. Certaines aéraient les magasins, et, par les portes entrebâillées, des cuivres et des porcelaines luisaient. Toutes regardaient André curieusement, mais bientôt il sentit que son uniforme, qui, aux premiers de leurs regards, s'était comme alourdi, lui donnait droit de cité, l'expliquait. M. Plantier interpellait tout le monde au passage. Il en avait le temps, parce que dans la rue escarpée il marchait encore avec prudence.

Un peu plus bas, André s'étonna vivement d'apercevoir au milieu de la rue étroite des hommes qui faisaient la chaîne et se passaient de main à main des seaux remplis d'une eau brune et mousseuse. Cette tâche d'incendie laissait tout le monde paisible.

— Est-il bon ? cria le gardien chef.

— Il le deviendra, monsieur Plantier.

C'était le cidre qui entrait dans les caves du « Mouton d'Or ».

— Car c'est la seule ville de France, expliqua Vallée, où vous ne trouverez ni une voiture, ni une auto, ni un malheureux.

Ils entrèrent à l'auberge de « la Chimère ». Elle était tenue par le fils d'un gardien et sa bru, une très jeune femme avenante et gaie, mais à qui les clients ne diraient jamais de bêtises à cause de son regard sérieux, de son allure réservée.

— Clément est-il là ? demanda le gardien chef.

— Vous ne voudriez pas, monsieur Plantier ! C'est son jour de garde demain. Alors, aujourd'hui, il en profite. Avec un temps pareil, il est sur les grèves.

— Êtes-vous pêcheur, Brelet ?

— Le plus possible.

— Eh bien ! vous trouverez ici à qui parler. Clément est un enragé.

— C'est certainement un de ceux qui connaissent le mieux les grèves, attesta Vallée. Quel âge a-t-il, Clément ? La cinquantaine ?

— Cinquante-deux ans.

— Oui ?... Alors, ça fait au moins quarante-cinq ans qu'il galope sur les tangues.

Puis il regarda André et ajouta plus bas :

— Un type épatant ! Il est né ici. Son père y a été trente-cinq ans adjoint ; et lui, les grèves et l'Abbaye, c'est sa vie ! Un fanatique tranquille !

— Vous a-t-il raconté, nasilla le gardien chef, qu'il s'était perdu, lundi dernier, dans les logis abbatiaux, avec l'architecte ?... Mais ce qui s'appelle perdu, à ne plus pouvoir retrouver la sortie !... Seulement, comme Clément est toujours calme, il s'est bien gardé de le dire, et il a continué la visite, malgré l'autre, qui ne pensait qu'à aller déjeuner, mais n'osait le crier trop haut. Mon Clément t'ouvrait porte sur porte avec l'espoir de tomber sur la bonne. A chaque fois, il se rattrapait aux branches : « Justement, ici, monsieur l'architecte, il reste des traces d'un arêtier qui... » etc... Et en lui-même : « Bon Dieu ! ce n'est pas encore par ici !... » Ils en sont tout de même sortis, à midi et demi, et l'architecte est convaincu que Clément connaît à fond les logis abbatiaux.

Avec les pernods qui arrivaient, M. Plantier commençait des histoires d'absinthes algériennes, quand deux femmes entrèrent, deux pêcheuses de coques, une vieille et une jeune. Elles s'assirent à une table voisine. La jeune avait des traits marqués, un menton bref, un nez busqué et étroit de Cancalaise. Ses yeux noirs, hardis, plantaient le regard plus qu'ils ne le posaient. La bouche était solide et le maxillaire saillait sous la peau tannée, mais les lèvres, fermement dessinées, n'avaient point encore été pétries ni défaites par les fatigues. Sous un béret d'homme, les cheveux plats et gras amorçaient un cran. Les épaules pleines et le buste ferme mouvaient dans un jersey de marin, et la vieille jupe de laine déteinte se relevait sur des jambes nues où brillait, collé, le mica des sables. Elle posa bien à plat sur la table des mains déformées, crevassées, aux ongles limés jusqu'au ras des doigts par les besognes, et elle fixait André, étonnée peut-être de son

vêtement neuf. Elle le fixait sans intention d'œillades, mais hardiment, parce que cela lui plaisait.

La vieille, elle, était toute recuite et comme fumée par les vents. Un mouchoir encadrait son visage à bec d'aigle, visage desséché, à lèvres rentrantes. Elle commanda, et d'un tout autre ton que ne l'auraient osé des hommes :

— Deux mics et deux blanches.

— Alors, mère Hirson, demanda le gardien chef, ça donne un peu, la coque ?

Elle le regarda, et répondit, maussade :

— Ça ne donne point. Rien ne donne rien. Faut le chercher et le prendre.

— J'allais le dire, répliqua paisiblement M. Plantier. Pourtant, maintenant qu'il y a des belles filles comme ça à faire la pêche, les coques devraient sauter toutes seules dans leurs sacs.

La vieille haussa les épaules. La jeune riait, mais sans quitter André des yeux. Vallée dit paisiblement, de l'air détaché et grave qu'il prenait pour lancer un trait :

— En somme, mère Hirson, vous avez un métier unique, le seul dont on puisse dire qu'il n'y a qu'à se baisser pour en prendre...

— Il y a cinquante ans que je me baisse, répliqua la coquetière hargneuse, en remuant le sucre dans son café ; ça serait p't-être mon tour de m'asseoir !

La jeune patronne demanda, en les servant :

— Il paraît que les grèves sont mauvaises, depuis la dernière marée ?

— A ne pas mettre un pied devant l'autre, assura la vieille. Ça branle partout !

Elle regarda par la vitre la bruine descendre :

— Et c'te crasse-là !... Ça ne pourrait donc pas tomber à siotées pour dévenimer le temps ! — Elle se jeta dans le gosier, d'un coup de tête en arrière, le reste de sa tasse et se leva : — C'est pas le tout que de busotter. Notre journée n'est point faite ! T'es prête, Andréa ?

La grande fille se leva sans hâte. La vieille avait déjà ramassé les sacs de toile bise jetés par terre à côté d'elle.

— Alors, demanda M. Plantier, la belle fille-là, vous l'emmenez sur les grèves pour lui trouver un mari ?...

— Pour y trouver sa vie, ça vaut mieux !

Mais le gardien chef objecta, de sa voix en cornet :

— Ce n'est peut-être pas son avis ?... Le jour où elle aura trouvé un beau gars, elle ne le donnera point pour une pouchée de coques. Ce n'est pas vrai, ça, mademoiselle ?

Ce fut la vieille qui répondit encore :

— Elle est comme moi, elle veut être son maître... Vaut mieux manger ses sous plutôt qu'un homme les boive !

— Avec ça que vous n'en buvez point, quelques-uns, vous, de vos sous !...

Elle se retourna, comme piquée :

— Ben, dites donc, pourquoi que ce qui est bon pour vous ne serait point bon pour moi ?... — Elle fit signe à la grande fille qui attendait, toute droite : — Viens, va donc ! C'est pas à les écouter qu'on remplira nos pouches !

— Alors, au revoir ! dit la jeune avant de franchir le seuil.

Elle avait une voix un peu rauque et brève sur quoi elle appuyait durement, si bien que l'adieu semblait une rebuffade.

— Une sacrée mâtine, la vieille-là, expliqua le gardien chef. Ça boit et ça jure comme un bonhomme ! Elle habite à Beauvoir. Tous les jours elle s'appuie au moins quarante kilomètres, vous entendez, Brelet, et, là-dessus, une tournée de cinq lieues avec un sac que vous ne porteriez pas encore pendant un quart d'heure, vous, tout costaud que vous êtes !... L'été dernier, un jour qu'elle avait quelques verres de trop, elle a parié avec un journaliste qu'elle irait à Paris à pied. Et elle l'a fait ! En sept jours ! Ça lui a rapporté cinq cents francs et son billet de retour. Elle a eu sa photo dans *l'Intran*.

— C'est sa fille qu'elle emmène ? demanda André.

— Non, sa nièce... Ah ! je ne m'ennuie pas, mais...

— On remet ça ? proposa Vallée.

Le gardien chef se leva :

— Pour moi, ce sera deux cent quatre-vingt-sept marches à déguster d'ici la soupe... Alors, Brelet, à ce soir, puisque vous faites vos premières armes cet après-midi.

— Justement, insista Vallée, une première visite, ça s'arrose.

— Non, non ! Ça s'arrose quand c'est fini... Vous, à demain, et vous, à tout à l'heure.

— Il a l'air très chic ? demanda André dans la rue, tandis que le gardien chef s'élevait doucement sur la pente, derrière eux, avec son déhanchement léger.

— Lui ?... La crème des hommes ! Et puis, vous savez, c'est quelqu'un ! Il n'a que son certificat d'études, et il s'en vante, mais vous pouvez lui donner à piloter un professeur du Collège de France, c'est le professeur qui sera épaté. Il est fin comme l'ambre, le père Plantier ! Et un bon sens qui touche au génie !...

Ils passaient devant de Corps de Garde des Bourgeois. André, à la dérobée, regarda son collègue. Il était certain que c'étaient des mots de passe que Vallée lui proposait, en appréciant ainsi son chef. Cela donnait à entendre : « Je vous ai reconnu, nous sommes du même monde, de la même famille d'esprits. » Mais une telle rencontre était tellement inespérée qu'il se défendait d'y croire. Il hésitait à se renseigner, moins par peur de blesser l'autre que pour retarder plus longtemps la déception qui l'attendait. Il demanda seulement :

— Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Deux ans.

— Auparavant, vous étiez peut-être dans un autre monument ?

— Du tout, du tout. J'installais des lignes électriques par ici...

A quel titre ? Ouvrier au fond de la tranchée, contremaître sur le bord, ingénieur au fond du bureau ?... Il n'osa point le savoir.

Ils allaient maintenant vers la caserne, sur la tangue friable comme une cendre, le long des grands rocs éclatés. André dit encore :

— L'hiver doit paraître long ici ?...

Vallée s'arrêta brusquement :

— Je le préfère à l'été où l'on est abruti par les visites !... Tout de même, vous êtes arrivé deux mois trop tôt... Ce qu'il y a de splendide ici, c'est le printemps et l'automne, les saisons de transition. L'hiver... eh bien ! l'hiver, on vit replié sur soi, au fond de sa coquille, en gastéropode !

Le mot qu'il avait prononcé, avec une emphase qui lui ôtait tout pédantisme, était encore une avance. André le sentit.

— Si vous aviez le temps, pria-t-il, je serais content que vous me pilotiez un peu...

— Tant que vous voudrez.

Ils étaient arrivés dans la cour des Fanils.

— Vous voilà rendu, dit Vallée. Moi, je me suis installé là-haut, dans les logis abbatiaux. Une cellule de prisonnier, porte à porte avec Barbès... Quand je n'y suis pas, je suis à l'Abbaye. A votre disposition, pour quoi que ce soit.

Il retint un instant la main qu'André lui tendait :

— Et ça, ajouta-t-il, en le regardant de ses yeux durs, je ne le dirais pas à tout le monde...

Dès qu'il l'eut quitté, André regarda l'heure et fut stupéfait de son retard : une heure moins le quart !... Il monta l'escalier quatre à quatre, assez penaud, et trouva l'éphéméride sous le litre. Il en fut satisfait et à peine surpris. Il préférait une absence à une scène. Puis Laurence l'avait jadis habitué à ces brusques échappées. Un coup de téléphone au bureau : « Je pars avec les un tel. On reviendra tard. » Au début, il avait regimbé, mais elle avait si violemment défendu son indépendance qu'il avait dû céder. Elle tentait de recommencer, et il s'en amusa avec un peu de cruauté : elle ne connaissait pas Avranches, mais quand elle aurait arpenté dix fois de bout en bout la seule rue commerçante de la ville, elle qui ne s'intéressait qu'aux magasins, elle en serait guérie ! Il irait l'attendre au car de six heures. D'ici là, il aurait tout le loisir de penser à ses découvertes du matin.

Jusqu'ici, l'Abbaye et la ville désertes l'avaient glacé : une église vide debout sur un bazar fermé. Il avait su par cœur, après quelques tours, la leçon monotone des guides, celle qu'il répéterait à son tour ce soir, si des enragés tentaient, par cette bruine, de monter jusque là-haut. Dans le désarroi de l'arrivée, ces visites d'apprentissage, à la remorque de gardiens pressés d'expédier la corvée et de retrouver le poêle du poste, ne lui avaient laissé qu'une impression de morne ennui, de litanies ressassées. Quand il avait entendu vingt fois vanter dans les mêmes termes le même chapiteau, il le prenait en horreur. Ce ne serait jamais pour lui, pensait-il, que le plus fastidieux métier de conducteur de troupeaux.

Et voici qu'il venait de découvrir là-haut ce vieil homme goguenard et perspicace qui passait sa vie à boiter dans une

salle gothique, sans que sa bonne humeur en fût une seconde altérée, cet autre gardien surtout, visiblement cultivé, et qui vibrait encore de ses enthousiasmes de défricheur... Il y avait aussi ce moine qu'ils avaient évoqué, et qui ne semblait point fléchir sous son écrasante mission de solitude, ce Clément, coureur de grèves, un autre « fanatique », avait dit Vallée. Tout était peut-être, ici comme ailleurs, beaucoup moins simple qu'il ne l'avait cru...

L'après-midi, pourtant, le déçut. Il resta plus d'une heure à tambouriner sur la table du poste, auprès du poêle, et ce ne fut qu'après trois heures que le coup de cloche l'en fit sortir. C'étaient un jeune homme, une jeune femme, déjà inquiets d'être seuls, et qui s'informaient si l'on visitait encore. Il les emmena à la salle d'attente où M. Plantier les appela d'une voix tonnante, sa voix de service, habituée aux foules, et qui roulait sous les voûtes :

— Par ici, pour les billets, s'il vous plaît !

Quand ils furent devant le comptoir, le gardien chef s'informa :

— Prenez-vous la visite avec l'escalier de dentelle ? C'est cinq francs. Sans l'escalier, c'est trois francs.

Ils se consultèrent du regard, mais la jeune femme secoua la tête :

— Non, non, sans l'escalier. On n'a pas le temps...

André les emmena. Dès les premières salles, il sentit de petits bourgeois qui s'acquittaient d'une formalité ennuyeuse. Ils avaient dû se dire : « On ne peut pas ne point visiter... » La jeune femme disparaissait dans son col de fourrure et il ne voyait d'elle que ses yeux alarmés d'oiseau en cage. Le mari hochait la tête, poliment, aux explications qu'il raccourcissait d'instinct, car, dès les premières salles, il avait deviné leur hâte d'en finir. Il l'entendit, elle, qui disait tout bas :

— C'est sinistre !

La grande roue ne les dérida pas, ni même les cachots. Peu à peu, leur ennui le gagnait. Il avait presque honte de leur ouvrir de nouvelles salles, de n'avoir que ces grands vides froids à leur montrer, en jetant dedans des noms de siècles morts. Il les y laissait cependant le temps convenable, à cause d'un sentiment nouveau qui l'humiliait : la crainte que M. Plantier, s'il les ramenait trop tôt, ne l'accusât d'avoir

expédié la visite. Mais ce fut avec un véritable soulagement qu'il referma sur eux la porte du Cellier, après le désert de ces salles grises. Le jeune homme, en remerciant, lui tendait la main : il la prit et fut stupéfait de sentir une pièce s'insinuer entre ses doigts. Il avait oublié le pourboire !

— Ce sont des jeunes mariés, annonça M. Plantier, quand ils furent sortis, et je les plains toujours de visiter l'hiver. Il n'y a rien à faire pour s'embrasser derrière les piliers... Tandis que l'été !... Méfiez-vous de l'Aquilon, tenez ! C'est la grande pelote ! Si les pauvres moines voient ça du haut du ciel... Vous allez pouvoir fermer... Non, encore trois minutes... Alors, qu'est-ce que vous dites de Vallée, votre collègue ?

André sauta sur l'occasion, et après quelques compliments :

— Vous disiez « ingénieur ». C'est une blague ?

M. Plantier indigné leva les bras :

— Pas du tout. Major de promotion, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Mais, alors ?...

— Alors, la crise... Sa compagnie qui a bu le bouillon. Celle qui a racheté avait son personnel. Et puis, le monsieur n'était pas commode. Il n'a pas dû plier tous les jours... Une fois dehors, il a froidement acheté un cinéma et s'est mis à faire les foires... Eh oui ! Il a les larmes aux yeux quand il parle de ses bons copains, la femme à barbe et l'avaleur de sabres... Mais surtout, c'est un gars de Pontorson, qui s'échappait de chez ses parents pour accourir ici, qui n'est heureux qu'ici, qui ne peut durer qu'ici !... J'en connais d'autres, des vieux qui ont encore une bicoque accrochée au rocher et qui n'ont pas voulu la donner, quand on leur en offrait son poids en pièces de cent sous... Cette fois-ci, on ferme... Ma sacrée patte tire tant qu'elle peut, ce soir. Le temps va changer.

André avait deux heures à tuer avant l'arrivée du car. Il résolut d'explorer à fond la ville minuscule, où il n'était venu qu'en courant, l'été. Mais il savait déjà qu'on pouvait s'y perdre, s'y tromper d'étage. Elle glissait devant lui, avec ses vieilles maisons étriquées, ses toits aigus, ses murs rouillés coupés de jardins minuscules et d'emmarchements. Du haut des degrés, il entrevoyait la coupure profonde de la Grande Rue, puis le hérissement des pignons qui s'arrêtait net, étroitement ceinturé par le rempart. Et le contraste était si

étrange entre les tangues vagues et brumeuses qui vaquaient au delà et les arêtes vives et coupantes de la ville, son compartimentage étroit, les fosses verticales de ses venelles, qu'André retrouva subitement une impression ancienne : celle du large quand il le regardait du haut d'un paquebot norvégien, d'un échafaudage de ponts et de passerelles.

Il descendit quelques marches, entre deux maisons aveugles. Une femme sortit de la plus noire, une femme de pêcheur, sans doute, en camisole de laine, en savates écrasées. Elle renversa sur la pente une bassine d'eau sale. Puis elle le regarda s'en aller, avant de refermer la porte. Tout à coup, il s'arrêta, surpris : à sa droite jaillissait un figuier énorme et musculeux. Des glycines gigantesques tordaient dans leurs anneaux lisses les barres de fer qui les soutenaient. Jamais il n'avait vu à des arbres cet aspect de force farouche, tellement inattendu ici, dans le vent et les pierres.

Puis il longea la si petite cour de l'école où noircissaient de maigres tilleuls. L'étroite rue à parapet conduisait au cimetière. Il était, comme l'école, tellement exigu qu'il semblait n'être là que pour se conformer à l'usage. André s'habituait mal à l'idée que le Mont Saint-Michel fût un simple village, avec un maire, un conseil municipal, une institutrice et des morts du pays. Il descendit entre les tombes où achevaient de noircir les chrysanthèmes de la Toussaint. Il lut sur une dalle : *Ici reposent Victor et Annette Poulard, bons époux et bons hôteliers. Daigne le Seigneur les accueillir comme ils reçurent leurs hôtes.*

L'audacieux rapprochement de l'omelette légendaire et de l'éternité bienheureuse l'amusait encore quand il vint s'accouder au parapet de la tour du nord.

La mer montait mollement, sans bruit, toute grise et plane comme une eau que l'on vient de renverser et qui s'étale. Le soir noyait déjà l'horizon, et il ne restait de distinct, sur l'étendue mate, qu'un doris échoué, un homme qui revenait la hotte aux épaules, et au loin, vers Beauvoir, deux points noirs qui se mouvaient lentement pour gagner les terres. André se rappela les deux coquetières de « la Chimère ». Ce devait être celles qui rentraient devant le flot...

Un « floc » de gros poisson qui venait de sauter tout près, au bas de la tour, le fit se pencher, son vieil instinct de pêcheur

subitement alerté. Un ruisseau plat s'en allait au Couesnon et sa courbe léchait le pied du roc. C'était dans cette courbe qu'une bête allait et venait. On suivait ses remous. Elle nageait lourdement avec de grands clapotis d'eau fouettée, et parfois on entrevoyait comme l'arête longue de son dos. André hésita : « Un saumon ? Qu'est-ce qu'il ferait là ?... » Pourtant, c'était un gros poisson ou une loutre.

Il se détourna, parce qu'un homme venait d'arriver silencieusement, un pêcheur botté de cuissardes de crêpe. Il ramassait des filets qui séchaient le long du garde-fou.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda André.

L'homme, un grand gaillard sec et osseux, répondit sans même regarder :

— C'est le talard, des blocs de sable qui croulent par en dessous... On dirait bien un poisson, hein ?

André, deviné, n'avoua point.

— Oh ! ils ne doivent pas venir souvent jusqu'ici !

— Des fois, dit l'autre.

— Ça donne un peu, cette année ?

— Rien. Il y a trop d'eau douce.

Il repartait déjà, ses filets jetés, comme un manteau épais, sur l'épaule.

Maintenant, la nuit gagnait le ciel, en même temps que la mer les grèves. L'obscurité s'étalait comme le flot, insidieuse, et sans que l'on pût deviner de quelle zone de l'air elle venait.

André prit par les remparts. A sa droite, au fond de la Grande Rue, les lampes électriques s'allumèrent. En même temps, une rafale balayait la poussière devant lui : le vent sautait au nord et la mer, soudain, s'animait, répondait par son vaste murmure au souffle puissant qui venait de se lever. Les premières étoiles apparurent dans le ciel brusquement bousculé.

Il rentra chez lui recharger le fourneau. Les corvées du ménage lui avaient toujours été familières : sous la tente de scout, puis de campeur, sur les barques de pêche, sur les chantiers, il avait cuit des soupes, épluché du poisson ou des légumes, entretenu des feux.

La nuit était déjà noire quand il revint sur la digue, attendre le car. Comme le froid piquait, il se mit à marcher rapidement dans la direction de Pontorson. Au bout de dix

minutes, il fit demi-tour et s'arrêta brusquement, émerveillé.

Devant lui, le Mont s'enlevait, sur le fond de la nuit criblée d'étoiles, avec un relief vivant d'apparition. Sa base baignait dans une clarté vague, mais toute l'Abbaye restait noire, d'un noir prodigieux qui en ciselait chaque détail. Les dentelures des cyprès se continuaient par les dentelures de la Merveille, les pinacles profilaient des silhouettes d'arbres élancés qu'on s'étonnait de voir immobiles. La flèche finissait dans les astres. Ainsi dressé dans la nuit, gardant malgré le poids de ses ombres une légèreté aérienne, un inflexible élan, le Mont imposait le sentiment, écrasant et exaltant à la fois, de sa vigilance attentive et de sa présence vivante. Longtemps, André le contempla, remué jusqu'au fond de l'âme par le recueillement paisible de la surnaturelle vision. Jamais, devant aucun spectacle, il n'avait ressenti cette fascination de la beauté souveraine qui étreint comme l'angoisse, ni tant de joie profonde à admirer. Il dit tout haut :

— Oh ! ça ! Ça, alors !...

Il fit pourtant effort pour détourner les yeux et regarder à droite, à gauche : c'était partout la mer, comme un ciel calme et laiteux, plus profond que l'autre, d'un bleu mat et tranquille. Il voyait scintiller à l'est les lumières d'Avranches, à l'ouest l'étroit croissant de la lune suspendu sur la Bretagne, et au loin, à l'horizon de la mer, le clignotement des feux de route d'un bateau...

Mais une lueur s'allongea, éclaboussant brutalement les poteaux électriques. Il se détourna : les phares d'une voiture accouraient. Il prit sa course, mais fut dépassé par la haute masse du car et arriva essoufflé au bord du trottoir où Laurence, maussade, l'attendait.

— Je croyais que tu n'allais pas venir, et rentrer toute seule dans cette vase !...

Elle avait pris son bras, d'autorité. Elle attendait qu'il lui demandât compte de sa fugue ; mais il dit simplement :

— Attention aux marches...

ROGER VERCEL.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LA PRÉPARATION ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE A LA GUERRE

On lit, on entend dire que les Allemands ne mangent pas à leur faim. Point de semaine qu'un de leurs innombrables Fuhrer, quand ce n'est pas le « Fuhrer et chancelier du Reich » en personne, ne les invite à se priver davantage.

Et pourtant ! L'Allemagne industrielle a presque intégralement surmonté la dépression de 1930-1932. Certaines branches révèlent des chiffres de production records. Des fabrications nouvelles sont nées, qui connaissent d'emblée une activité étonnante. Le chômage technologique a quasiment disparu.

On prétend que le contraste de ce rationnement alimentaire et de cette vitalité mécanique, que la singulière expansion des *ersatz* s'expliquent par un réarmement intensif du IIIe Reich, réarmement auquel on n'est pas éloigné, généralement, de supposer des fins agressives.

Plutôt que sur des données précises, plutôt que sur des indications statistiques irréfutables, la plupart des allégations de ce genre ont été fondées et se fondent encore sur certaines attitudes, sur certaines manifestations politiques de l'Allemagne nationale-socialiste : dénonciation unilatérale des clauses de désarmement du traité de Versailles, réoccupation militaire de la zone rhénane, discours menaçants des principaux dirigeants responsables, visées annexionnistes ou expansionnistes non dissimulées, ambitions coloniales ouvertement déclarées.

Relativement rares ont été sur ce point, pourtant hautement préoccupant, de savoir où en est exactement le potentiel de guerre de la nouvelle Allemagne, les études appuyées sur des documents précis, sur des chiffres incontestables. Il faudrait rappeler pourtant, après les parades de Nuremberg, en septembre dernier, une suite d'articles du général Paul Azan, dans *le Journal*, particulièrement impressionnants par les indications numériques qu'on y pouvait trouver sur l'accroissement de la force militaire allemande.

DIFFÉRENCES DE CONTEXTURE DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Mais il semble qu'on ait un peu négligé de compléter cette documentation, sur ce que nous avons appelé le « potentiel de guerre » du IIIe Reich, par des considérations précises tirées de l'examen de la structure de son commerce extérieur et du développement de certaines fabrications.

Nous essaierons ici de remédier tant soit peu à cette insuffisance et d'apporter notre modeste contribution à la connaissance d'une situation dont personne en France ne saurait dire qu'elle ne l'intéresse pas.

Tout d'abord, quelques observations d'ordre général sur la structure et sur l'évolution des échanges commerciaux de l'Allemagne avec l'extérieur.

Si l'on se réfère à la période d'après-guerre, il apparaît que c'est dans les années de 1932 à 1934 que l'importance desdits échanges a été minima.

Dans l'ensemble, cependant, du commerce et de l'industrie, on peut dire que c'est en 1932 et jusqu'au début de 1933 que l'Allemagne a touché le fond de sa dépression économique.

Autrement dit, l'avènement des nazis au pouvoir (leur succès électoral définitif remonte au 30 janvier 1933) a marqué l'heure de la reprise des affaires.

Les chiffres des importations et exportations expriment la brutalité de la chute et l'importance du redressement du commerce extérieur de l'Allemagne. Alors qu'en 1928 les importations étaient de 14 milliards 1 million de marks, contre 12 milliards 276 aux exportations, en 1932, les importations sont de 4 milliards 667 contre 5 milliards 739 aux exportations ; en 1933, 4 milliards 204 contre 4 mil-

liards 871 ; en 1934, 4 milliards 451 contre 4 milliards 167 ; en 1935, 4 milliards 159 contre 4 milliards 270. Enfin, pour le premier semestre de 1936, les importations ont été de 2 milliards 111 contre 2 milliards 243 aux exportations. La signification de ce redressement mérite quelque attention.

Il ne consiste pas, en effet, dans une augmentation de la valeur globale des échanges de l'Allemagne avec l'étranger. Ce volume est d'abord brusquement tombé de 26,3 milliards de marks en 1928 à 10,4 en 1932. Depuis cette date, il n'a pas cessé de *décroître* jusqu'à 8,4 milliards en 1935. Les résultats de l'exercice en cours semblent pourtant indiquer un arrêt de cet amenuisement, voire même une légère reprise. Il n'en reste pas moins que, dans l'ensemble, sous le régime nouveau qui est le sien depuis 1933, l'Allemagne donne, commercialement, l'impression de s'isoler du reste du monde.

Cet isolement est toutefois plus marqué à l'importation qu'à l'exportation.

C'est qu'aussi bien le redressement en question semble surtout s'exprimer par une amélioration de la balance commerciale. Si l'on fait exception de l'année 1934, qui doit être mise à part parce que précisément la reprise de la vie industrielle a entraîné un fort accroissement des besoins de matières premières, tandis que les progrès du standing de la population l'incitaient à augmenter ses achats d'articles de consommation dont elle ne pouvait se procurer une partie qu'à l'étranger, si l'on met à part cette année-là, on constate que l'excédent des exportations sur les importations tend à s'amplifier rapidement. Déjà en juin 1936, il atteignait 132 millions, alors que, pour l'année 1935 tout entière, il avait été seulement de 111 millions de marks.

Et, troisième point sur lequel l'attention est attirée, ce redressement dont il est ici parlé a pour effets, d'une part, une contraction des importations totales et, d'autre part, une expansion des exportations totales.

ANALYSE DES IMPORTATIONS

Il importe sur ce point de se livrer à une analyse plus précise des faits. Nous décomposerons le poste des « importations totales » en ses trois éléments fondamentaux, qui sont

d'après la nomenclature officielle : d'abord, les articles d'alimentation ; puis les matières premières et les demi-produits ; enfin les produits finis.

Voici quelles ont été pour chacune de ces catégories d'importations les fluctuations enregistrées depuis la grande crise économique mondiale :

Millions de marks	1928	1932	1933	1934	1935	1936 1er sem.
Articles d'alimentation	4 203	1 493	1 082,3	1 066,9	995,9	493 (498,5)(1)
Matières premières et demi-produits . . .	7 244	2 412	2 420,5	2 600,4	2 553	1 323,3 (1 296)
Produits finis.	2 459	727,2	670	750,5	564,8	252 (312)

Il apparaît, au premier regard, que l'allure des importations de matières premières est nettement différente de celle des importations d'articles d'alimentation et de produits finis. Le tableau ci-après a pour objet de mettre en évidence cette différence. On a calculé, pour chaque catégorie et pour chaque année, le pourcentage de la valeur globale des importations, représenté par la valeur particulière attribuée respectivement aux achats d'articles d'alimentation, de matières premières et de produits finis.

	1928 p. 100	1932 p. 100	1933 p. 100	1934 p. 100	1935 p. 100.	1936 1er sem, p. 100
Articles d'alimentation	29,9	32	25,8	24	23,9	23,3
Matières premières et demi-produits. .	51,6	51,7	57,6	58,4	61,3	62,7
Produits finis	17,5	15,6	15,9	16,8	13,5	11,9

On peut apprécier ainsi avec exactitude, d'une part, le changement apporté à la structure des importations par le *new deal* nazi, lequel date en réalité du 24 septembre 1934, et, d'autre part, l'importance du sacrifice demandé à la population en même temps que de l'effort fourni par les industries transformatrices.

Par comparaison avec une année regardée comme normale (1928), la proportion de produits bruts importés pour les besoins industriels, parmi lesquels s'inscrivent les besoins du réarmement, marque un accroissement de 21,5 pour 100.

(1) On a mis entre parenthèses les valeurs correspondantes pour le 1er semestre de 1935.

Simultanément, la proportion d'articles d'alimentation achetés au dehors fléchissait de 22 pour 100, et celle des produits finis de 32 pour 100.

Presque dès l'arrivée au pouvoir des nazis, s'est manifestée leur ferme volonté de pourvoir *d'abord* aux besoins de l'industrie nationale, soit qu'elle travaille pour le compte des particuliers, soit pour celui de l'État, et, seulement ensuite, au ravitaillement de la population.

Le mot d'ordre : « des canons plutôt que du beurre », n'est pas tout à fait exact. Du moins il n'explique pas l'exacte réalité. Il faudrait plutôt dire « des matériaux plutôt que des gourmandises et des colifichets ».

Comme on l'a représenté maintes et maintes fois, il devrait être impossible au Reich d'importer à la fois beaucoup de minerai de fer et beaucoup de beurre. Nous verrons plus loin ce qui se passe dans la réalité à cet égard. Son impécuniosité lui impose d'opter entre le nécessaire et le superflu, en prenant bien garde d'avoir toujours suffisamment de devises provenant d'exportations pour pouvoir payer les importations.

La pensée fondamentale du plan économique de septembre 1934 a été exprimée dans des termes catégoriques par le Dr Schacht : « Ne pas acheter plus qu'on ne pourra payer. Commencer par acheter ce dont on a absolument besoin. »

Ces directives fondamentales n'ont pas varié depuis lors, bien que le ministre président de Prusse et ministre de l'Air du Reich, Gœring, ait reçu des pouvoirs exceptionnels lui conférant une manière de tutelle sur le Dr Schacht, simple ministre de l'Économie nationale, sous la protection du dictateur au plan quadriennal et aux devises.

Or, ce dictateur au commerce, à l'autarchie et aux prix, est en même temps *général*.

Le « clerc » qu'est le Dr Schacht, lui est subordonné ; la chose ne fait aucun doute.

Il s'agit maintenant de savoir quelle est la portée de cette observation et si, en particulier, un examen plus approfondi de la contexture des importations allemandes sous le régime national-socialiste, si leur évolution, au cours de ces dernières années, confirment la *prééminence du militaire sur le civil*.

LA BALANCE ALIMENTAIRE

Le mot d'ordre « l'Allemagne doit se suffire à elle-même » a eu pour effet, dans l'agriculture, d'intensifier la production des céréales et des légumineuses, soit grâce à la rationalisation des procédés de culture, soit au moyen de la mise en valeur, sinon en état, des terrains considérés jusqu'alors comme impropres à l'exploitation agricole.

Le cheptel a été augmenté, la pêche s'est développée. Des encouragements substantiels et des directives précises ont amené des résultats remarquables.

Nous laisserons de côté la question, si importante soit-elle, de la revalorisation des produits agricoles pour nous en tenir à l'aspect quantitatif de ce qui a été obtenu.

D'après une estimation de l'Institut pour l'étude de la conjoncture, la proportion dans laquelle l'Allemagne était en mesure de satisfaire par ses propres ressources les besoins alimentaires de sa population était de 65 pour 100 en 1927. Elle atteint aujourd'hui 85 pour 100.

Le ministre de l'Agriculture, M. Darré, a exposé en septembre dernier que les besoins de la consommation pouvaient être, sauf conditions climatiques exceptionnellement mauvaises, considérés comme intégralement couverts en ce qui concerne la farine et le pain, les pommes de terre, le sucre, le lait. Comme couverts à raison de 90 à 94 pour 100 relativement à la viande et aux légumes. Seules les matières grasses sont reconnues en réelle insuffisance dans la proportion de 50 pour 100 pour quelques-unes d'entre elles.

Voici d'ailleurs quelques chiffres mettant en évidence les progrès, dont l'agriculture « dirigée » peut se flatter : au cours des quatre exercices 1932-1933 à 1935-1936, la production des céréales a passé de 7,94 à 8,66, 7,8 et 8,7 millions de tonnes ; celle des pommes de terre, de 8,8 à 8,89 et 9,1 millions de tonnes ; celle des légumes, de 1,596 à 1,616, 1,506 et 1,679 millions de tonnes ; celle des animaux de boucherie, de 3,551 à 3,884, 4,237 et 3,857 millions de tonnes.

Les chiffres ci-dessus représentent les quantités de céréales, de pommes de terre de légumes et d'animaux de boucherie effectivement livrés à la consommation par les producteurs

dont les besoins propres n'ont pas été ici pris en compte.

Sauf pour la viande, l'amélioration est patente.

Mais on ne peut manquer d'être surpris par la disproportion qu'on peut constater entre la régression relativement faible de la quantité d'animaux de boucherie mise en vente dans les exercices 1934-1935 et 1935-1936 et l'augmentation considérable des *importations* de viande sur pied et abattue :

Quintaux :	Années 1934	Années 1935	1er semestre 1935	1er semestre 1936
Bovidés	79 555	118 173	54 562	565 206
Porcs	34 366	96 662	898	220 075
Viande de bœuf fraîche, congelée, frigorifiée	28 407	26 245	15 099	214 900
Viande de porc fraîche ou préparée	119 233	223 982	44 998	286 460
Lard	148 287	105 315	42 334	51 786

L'importation d'*articles d'alimentation* diminue. Sans doute, dans sa généralité, en tant que donnée statistique globale ; mais on s'aperçoit, si l'on prend la peine d'analyser attentivement les multiples positions de ce chapitre, qu'en réalité si les achats au dehors de quelques articles ont beaucoup diminué, en revanche ceux de quelques autres ont largement augmenté. Ainsi les importations de viande de bœuf fraîche ou congelée, au cours du premier semestre de 1936, excèdent de 200 000 quintaux celles du premier semestre de 1935. Pour la viande de porc, l'écart dépasse 240 000 quintaux.

On a sacrifié les fruits, les denrées exotiques de luxe, les légumes, les condiments, on a réduit les importations de céréales dans la mesure où le permettait l'accroissement de la production nationale, mais les importations de viande et aussi de poisson ont pris de l'extension.

Les achats à l'extérieur de lait et de *beurre* également.

LA QUESTION DU BEURRE

Certaines paroles de MM. Gœbbels et Gœring ont été de nature à nous faire croire que la population allemande manquait de beurre, qu'elle devait en être privée pour acheter du fer ?

Or, voici quelques chiffres empruntés à un document officiel, les *Monatliche Nachweise über den Auswärtigen Handel*

Deutschlands : les importations de beurre ont passé de 591 440 quintaux, en 1933, à 617 635 en 1934, 710 002 en 1935 et 340 403 quintaux pour le premier semestre de 1936, pour un chiffre correspondant de 83 millions 765 marks en 1933 ; 73 millions 692 en 1934 ; 86 millions 561 en 1935, et 43 millions 183 marks pour le premier semestre de 1936.

On pourrait se laisser aller à supposer que l'augmentation ci-dessus révélée des importations de beurre étranger a été imposée par la déficience de la production locale.

Il n'en est absolument rien, car on peut trouver dans l'Annuaire statistique du Reich la preuve du contraire : la production du beurre a été en effet de 3 950 000 quintaux en 1932 ; 4 250 000 en 1933 ; 4 240 000 en 1934 ; et 4 300 000 en 1935. Ainsi la production et l'importation de beurre croissent en même temps.

Les fabriques, comme l'a déclaré le ministre de l'Agriculture en septembre dernier, sont à même de couvrir 85 pour 100 des besoins. L'an prochain, on atteindra 90 pour 100.

Cependant on importe à force et personne n'a de beurre à mettre sur son pain. Même pas le dictateur au plan quadriennal, général Gœring, qui s'est taillé récemment un beau succès en racontant à son auditoire que depuis le temps qu'il se passait de beurre il avait maigri de dix kilos.

Le même phénomène nous étonne lorsque nous rapprochons les chiffres d'importation de poisson et ceux de la production des pêcheries. L'importation de poisson était de 229 685 tonnes en 1933 ; de 209 108 en 1934 ; de 220 553 en 1935, et de 141 712 tonnes pour le premier semestre de 1936 ; alors que la production était de 385 000 tonnes en 1933, 400 000 en 1934 et 456 000 en 1935.

ABONDANCE ET DISETTE

On pourrait ainsi multiplier les preuves que les approvisionnements de l'Allemagne en denrées essentielles sont suffisamment assurés.

Et pourtant, on peut lire et entendre dire tout le contraire. Les gouvernants nazis adjurent sans cesse la population de prendre en patience les restrictions qui lui sont imposées pour pouvoir réarmer.

Le moindre voyage outre-Rhin permet de se rendre compte que l'abondance n'y règne pas, que la frugalité est de règle un peu partout.

Les statistiques confirment que, nonobstant une augmentation du chiffre de la population d'un peu plus d'un million (imputable surtout au rattachement de la Sarre en 1935), la consommation d'articles d'alimentation, bien qu'en progrès, reste encore aujourd'hui inférieure à ce qu'elle était en 1928. Si l'on prend pour chiffre de base celui de 1928, les quantités d'articles d'alimentation fournies par le commerce de détail sont, pour 1936, de 94 pour 100 pendant le premier trimestre, de 98,3 pour 100 pour le deuxième trimestre, et de 99,5 pour 100 durant juillet-août. En particulier, tandis que le beurre manque, la consommation de viande donne l'impression d'être anormalement réduite. Celle-ci, pour les quatre trimestres de 1935, a été respectivement de : 994, 758, 708 et 1 025 mille tonnes ; pour les deux premiers trimestres de 1936 de : 980 et 733 mille tonnes.

Ainsi donc, nous voici en présence d'une situation difficilement explicable, sinon paradoxale, qui résulte des premières conclusions qu'impose le rapprochement des différentes observations qu'on vient de faire :

1° Grâce à la « bataille pour la production » (*Produktionschlacht*), grâce surtout à l'assainissement financier de la propriété rurale, aux disciplines imposées par les nazis aux cultivateurs, aux encouragements accordés à certaines cultures, à la « bonification » de terres réputées incultes, on peut estimer que l'Allemagne trouve sur son propre sol de quoi couvrir intégralement ses besoins alimentaires pour les plus essentiels de ceux-ci, sauf les graisses.

Les graisses mises à part, l'insuffisance officiellement constatée pour les produits comme les laitages, les œufs, les légumes, la viande, ne devrait pas excéder 10 à 20 pour 100.

Nous sommes entièrement d'accord avec M. Darré, ministre de l'Agriculture du Reich, lorsqu'il écrit, dans la *Nationalsozialistische Parteikorrespondenz*, qu'en Allemagne « personne ne doit craindre d'avoir faim ».

2° Si les importations d'objets d'alimentation pris dans leur ensemble tendent à diminuer en valeur absolue et relativement au chiffre global du commerce d'importation, tou-

tefois les achats à l'étranger d'articles essentiels et de *conservation facile* n'ont pas été réduits, mais *augmentés*.

Le fléchissement constaté n'intéresse que les objets non indispensables ou réputés de luxe, ou encore ceux dont la production sur place a été suffisamment poussée pour satisfaire à la demande.

3° Les exportations alimentaires de l'Allemagne pouvant être considérées comme négligeables (elles sont d'ailleurs en régression), on est en droit d'estimer que la somme des quantités produites dans le pays et des quantités importées atteint un chiffre parfaitement normal, supérieur à celui de certaines années antérieures où il n'était pas question de disette et dont on peut remarquer qu'il tend très certainement à s'améliorer.

Il faut donc que nous pensions que toutes les denrées, que tous les approvisionnements *qui pourraient être à la disposition de la population allemande ne sont pas effectivement livrés à la consommation.*

Nous avons signalé plus haut que l'importation de certains objets d'alimentation de conservation facile était en progrès ; nous avons produit des chiffres établissant que c'était le cas pour la viande et le poisson. Nous n'oublierons pas non plus le beurre.

Mais alors la conclusion générale qui s'impose, semble-t-il, est celle-ci : *les Allemands auraient de quoi manger à leur faim, s'ils ne mettaient pas en conserve, pour une éventualité qui pourrait être la guerre, une partie substantielle de leurs repas.*

Connaissant tous les chiffres qui viennent d'être cités, on ne peut réellement pas admettre qu'il y ait disette en Allemagne, mais l'ordre est de s'y serrer la ceinture.

De quelle autorité émanerait donc cet ordre barbare, si ce n'était du Grand État-major qui, seul, peut faire semblant d'ignorer que la « question sociale est une question d'estomac (1) ».

PAUL MAQUENNE.

(1) *Die Soziale Frage ist eine Magenfrage* (G. Schmoller).

LES CARNETS
DE LUDOVIC HALÉVY

II [1]

LE SHAH DE PERSE A PARIS

28 *juin* 1873. — Le Shah de Perse. On joue partout le chant national persan. Or, il paraît qu'au bout de vingt ou trente auditions, fatigué d'entendre toujours ce même air, le Shah a dit : « *Qu'est-ce que ça ! que ça !* » Il ne connaissait pas le chant national persan. Le pauvre homme est tellement éreinté qu'il s'est endormi au dîner de lord Granville, mais endormi, endormi... Tableau... Ne fait pas grande attention aux femmes. Une seule exceptée... La duchesse de Sutherland, je crois. Elle était très décolletée. « Oh ! a dit le Shah, beau, ça... beau, beau. » Et il lui aurait pris les épaules à pleines mains.

6 *juillet*. — Au Shah ! au Shah ! Il arrive aujourd'hui à six heures du soir... Et Paris tout entier se précipite pour voir le Shah. Article charmant de Wolff dans *le Figaro*. Que de talent dépensé dans ces journaux ! C'est un souverain : on n'en a pas vu depuis si longtemps.

Et pendant que Paris pavoise de pied en cap, met ses habits de fête pour recevoir le Shah de Perse, tous les journaux contiennent ces trois lignes :

(1) Voyez la *Revue*, du 15 décembre 1933 au 15 avril 1934, et 15 janvier 1937.

« Un train spécial, à destination de Cologne, est parti hier soir, à sept heures, emportant 35 millions en or et argent monnayé, envoyés en Prusse pour l'indemnité de guerre. »

Et on n'y fait même pas attention à ces trois lignes, tant on est habitué à les voir, deux ou trois fois par semaine depuis un an... Voilà un train de plaisir pour l'Allemagne.

7 *juillet.* — Comme Paris aime les fêtes et le Parisien le spectacle! Il faut absolument lui rendre un 15 août, un 1er mai, un 28 juillet... c'est-à-dire des lampions, des chevaux de bois, des feux d'artifice, des cohues et des gens écrasés. Mais quel jour prendre pour cette date nationale? Pourquoi pas l'anniversaire de cette entrée du Shah?... Voilà au moins une date qui ne désobligerait personne et qui ne réveillerait aucun souvenir douloureux... On fête d'ordinaire la révolution, mais il y a toujours des vaincus et des vainqueurs dans une révolution, si bien que la fête n'est pas pour tout le monde. Au lieu de célébrer ainsi une date, pourquoi ne pas célébrer l'absence de date ? Dire par exemple : voilà un jour, — le 29 août ou le 19 septembre. Eh bien ! ce jour ne représente rien du tout, absolument rien. Il ne s'est rien passé ce jour-là. Il n'y a eu ni victoire, ni défaite, ni révolution, ni émeute, ni chute de dynastie, ni coup d'État, ni machine infernale, ni déportation, ni guillotinades, ni fusillades, ni noyades, ni proscriptions, ni pillages, ni invasion, ni évacuation, rien, rien enfin. Eh bien! cette journée blanche, cette journée sans histoire, ce sera la fête de la France. Prenons cette journée en exemple... Essayons d'en avoir beaucoup de ces journées où il ne se passe rien... Mais en trouverait-on une seule dans notre histoire ?

8 *juillet.* — La grande occupation de Paris est en ce moment de faire des calembours sur le Shah. On épuise toutes les combinaisons. Le Shah regrette de ne pas avoir été reçu par M. Thiers, parce qu'il est un *Shah de goût Thiers*... Quand le Shah met ses diamants de bonne heure, c'est un *Shah tôt brillant*... Meilhac depuis trois jours cherche à arranger quelque chose avec Challemel-Lacour. Il ne trouve pas. Cela le désole. En revanche, celui-ci est de lui : « Tu fais un discours au Shah... Il t'écoute... *C'est un Shah t'oyant...* » Et de moi : « Le Shah meurt à Paris... *C'est un*

Shah qui expire... » Voilà nos plaisirs. Chaque époque a sa façon d'être bête.

10 *juillet.* — Aujourd'hui grande revue à côté d'ici, — je suis à Boulogne, — pour le Shah. Avant-hier fête à Versailles. On a présenté l'Assemblée au Shah, on lui a expliqué tant bien que mal que c'étaient là les souverains actuels de la France. Il a demandé : « Combien sont-ils? » On lui a dit : Sept cents. » Et il a répliqué : « C'est beaucoup, sept cents souverains. »

Le Shah, curieux de connaître l'histoire du palais qu'il habite, s'est fait faire dans la journée d'hier des récits de toutes les invasions du Corps législatif. Cela doit lui paraître aussi invraisemblable que les Contes persans à nous. Mais *les Mille et une nuits* sont au moins un livre amusant, tandis que nos mille et une révolutions...

13 *juillet.* — Hier soir le Shah à l'Opéra. On jouait le troisième acte de *la Juive*, un acte de *la Source* et un de *Coppélia.* La salle était belle. Les hommes, habit noir et cravate blanche. Les femmes suffisamment habillées et décolletées. Le Shah paraissait content. Je ne l'avais pas encore vu. Il a une tête originale et fine. Pas du tout l'air indolent et légèrement abruti des Orientaux. Il ne pose pas. Il a ri bien franchement. On a beaucoup exagéré ses diamants. Mme Musard en a d'aussi beaux... Il est vrai que Mme Musard... Tout le quartier de l'Opéra en ébullition... Quand le Shah est parti, foule énorme pour le voir passer. On criait : Vive le Shah !...

Le Shah ces jours derniers a acheté à Paris des diamants *pour lui*, et des joujoux, des masses de joujoux... *pour ses femmes.*

14 *juillet.* — Chez About, ce soir, dîner avec Mirza Malcom Khan, ministre des Affaires étrangères du Shah. Dînaient là Renan, Garnier, Baudry, Sarcey, Duhode... On a été très gai. Ce Persan parle fort bien français, paraît intelligent... Il était, d'ailleurs, déjà venu en France. Choses curieuses dites par lui. Très nombreuse, cette suite du Shah. Trente ou quarante personnes. Deux séries : 1° les uns qui affectent le calme,

l'impassibilité, — *nil admirari*. Rien ne les étonne. Ils ne bronchent pas. Ils restent impénétrables. De vrais Orientaux. S'ils sont émus, éblouis, frappés, c'est possible, mais on ne s'en doute pas ; 2° les autres, en plus grand nombre, renversés, bouleversés, affolés. Un de ceux-là disait à Malcom Khan : « Ai plus vécu depuis Moscou (c'est-à-dire depuis deux mois) que pendant tout le reste de ma vie. » (Et c'est un homme de cinquante ans.) Un autre, un jeune chambellan, est entré ce matin chez Malcom Khan, les larmes aux yeux, il lui a dit : « Je veux rester en Europe ; obtenez pour moi la permission de rester ici. Je ne veux pas encore retourner là-bas, je n'ai pas assez vu, je n'ai pas assez appris; retourner là-bas, il me semble que ce serait mourir... C'est un tombeau, notre pays... »

DE THIERS A GAMBETTA

3 *août*. — Berthelot était pendant le siège de Paris président d'un Comité scientifique de défense. C'était devant ce comité un défilé d'inventeurs. Il en vient un qui dit à Berthelot: « Les Prussiens sont des barbares, n'est-ce pas? — Assurément. — Il faut les anéantir. — Assurément. — Eh bien! voici une idée : Faire partir des ballons dirigeables et de ces ballons dirigeables faire tomber sur les Prussiens une pluie de bombes incendiaires qui anéantiront l'armée allemande. Voilà mon idée. — Elle est excellente, mais l'exécution? — L'exécution... Ah ! ça vous regarde, vous êtes un savant, moi pas, c'est à vous de trouver le moyen. *Moi, je vous apporte l'idée.* »

Évacuation du territoire presque terminée. Nancy débarrassé des Prussiens depuis hier matin. Verdun restera seul aux mains des Prussiens jusqu'au 5 septembre. Et ils partiront. Si on avait dit, il y a six mois : quand les Prussiens évacueront la France, le cri de *vive M. Thiers!* poussé après leur départ sera un cri séditieux, qui l'aurait cru? Cela est cependant. Il y a de la sédition dans ce cri. Il dit : *A bas Mac Mahon!* bien plus que *Vive Thiers!* Et puis on l'accole au cri de *Vive Gambetta!...* Vive Thiers ! Vive Gambetta ! sur les même lèvres. Cela paraît fou, et cela est. On est loin de la séance où M. Thiers a traité la politique de Gambetta de

politique de *fou furieux*... *Fou furieux* est au *Moniteur*... Mais il y a tant de choses au *Moniteur*!... Tout est au *Moniteur*.

13 *août*. — Hébrard, il y a quelques jours, a déjeuné avec M. Thiers et a dîné avec Gambetta. Voici leur impression à tous deux sur la situation :

M. Thiers : Tout cela est absolument ridicule. La fusion ne donne aucune chance à la monarchie. Il n'y a pas même à s'occuper de toutes ces intrigues ; mais Mac Mahon est un criminel ; il a la main dans toute cette affaire. Il veut jouer au Monk.

M. Thiers s'est mis à parler avec amertume de l'ingratitude de Mac Mahon. Il l'avait comblé. Mac Mahon ne devait pas accepter la présidence. « En somme, disait Hébrard, Thiers, maladif et puéril, en admiration devant un seul personnage qui est lui, Thiers. Il était là, il était tout, la république pour les uns, la monarchie pour les autres. Comment a-t-on pu le remercier ? Comment depuis le 24 mai, la terre continue-t-elle à tourner ?... Thiers n'y comprend rien. »

Gambetta, c'est autre chose : très inquiet. Il y a des chances pour une restauration monarchique. Le pays est las, fatigué. La masse se résignera, laissera faire. Le mieux serait, d'ailleurs, de laisser s'établir cette monarchie. On en aurait vite raison sans un coup de fusil. Cela tomberait dans le ridicule, dans l'absurde, dans l'impossible. Mais on n'aurait pas partout cette sagesse. Gambetta croit à des excès, dans les petites villes surtout, à une jacquerie de paysans ; on démolira des églises, on brûlera des châteaux. Et ces excès compromettront la cause républicaine.

16 *août*. — Beaucoup de bruits absurdes : que la monarchie est faite, que le comte de Chambord sera sur le trône avant deux mois, qu'il accepte pour la France et pour l'armée le drapeau tricolore *avec une cravate blanche fleurdelisée*... qu'il aura par exemple pour lui, pour sa maison, le pur drapeau blanc. Tout cela est malheureusement très ridicule... le drapeau tricolore qui ne serait reçu qu'avec cravate blanche!

Quelqu'un, il y a quelques jours, me disait : « Vous vous isolez trop, vous ne voyez pas assez de monde... » Moi, isolé

moi ne voyant pas de monde!.. Je n'en vois que trop, hélas! J'ai pour le moment une trentaine de personnages qui m'obsèdent : une veuve, les amis de cette veuve, un bijoutier, un petit collégien, le gardien des arrêts de Louis-le-Grand, un capitaine en retraite, une vieille dame très riche, une bohémienne impossible, un brigadier aux dragons d'Alcala, un toréador, un avoué, deux avoués, trois avoués, des chanteurs des rues, des bourgeois, des bourgeoises, des actrices, un astronome, la fille de cet astronome, un lieutenant de carabiniers, une petite femme nommée Pomme d'Api. J'en passe... Je vis avec tous ces gens-là. Je les habille. Je les déshabille. Je leur dis : « Allons, marchez... Allons, parlez... Non, ce n'est pas bien... » Autre chose. J'ôte dix ans à celui-ci, j'ajoute dix ans à celui-là... Je les manie et les pétris à ma fantaisie... Je leur dis : « Allons au bois de Boulogne. » Et ils me suivent tous docilement. J'ai été hier soir marcher une heure au Bois. Ugel me disait : « Vous sortez, cela ne vous ennuie pas d'aller tout seul comme ça? » Tout seul ! Il ne savait pas de quelle suite j'étais accompagné et quelle peine j'ai à tenir toute cette bande. Hier soir, par exemple, ils se sont mis tous à danser une ronde autour de moi. La capitaine donnait la main à la veuve, qui donnait la main à Toto qui donnait la main à Pomme d'Api... J'ai eu toutes les peines du monde à remettre chacun à sa place. Et j'ai marché. J'ai causé un peu avec le capitaine. Je lui ai dit : « Assez, envoyez-moi Carmen. » Il m'a envoyé Carmen. C'est amusant, en somme, tous ces êtres, — pas imaginaires du tout, — car ils sont pour moi plus solides, plus réels et plus vivants que bien des individus en chair et en os. C'est amusant, tous ces êtres qu'on a créés, dont on fait ce qu'on veut, qui sont de *vous* et *à vous*.

19 *août*. — J'ai eu hier cette lettre de notre pauvre Desclée qui est souffrante, et très souffrante, il n'y a plus à en douter : « D'abord, une masse de compliments pour ce dernier succès. Quand nous serons à cent, nous ferons une croix. J'ai été bien, bien contente, et pour la petite Céline aussi. Embrassez-la surtout. Quant à Dumas, ci-joint une lettre qui peut, je crois, se passer de commentaires. Je lui écrivais que j'étais malade et voilà ce qu'il me répond : douze pages d'insolences. Comprenez-vous ? La première lecture m'a un peu affectée, je

l'avoue ; mais à la seconde, je n'ai pu que rire. Ah ! mon grand homme ! Ah ! mon demi-dieu ! Quelle débâcle ! Il voulait m'emmener là-haut avec Favre ! Je lui ai répondu cinq lignes : *qu'il aurait beau faire, il ne diminuerait jamais ma profonde reconnaissance et ne m'empêcherait pas de rester éternellement son obligée.* » Est-ce bien ? Je ne vais pas mieux. Je crois que je vais aller passer un mois dans les Pyrénées, boire des eaux quelconques.

« Bien à vous. »

1er *octobre.* — L'autre jour, à dîner, on parlait du suffrage universel.

— S'il faut le garder, qu'on le corrige au moins, disait je ne sais plus qui, qu'on le mette à deux degrés.

— A deux degrés, s'écria Aubryet, à quatorze degrés, à quatorze !

6 *octobre.* — Première audience du procès du maréchal Bazaine à Trianon. Le duc d'Aumale préside le conseil de guerre.

11 *octobre.* — La lecture de l'acte d'accusation a duré six jours. Les charges contre Bazaine paraissent accablantes.

15 *octobre.* — Le duc d'Aumale est un président hors ligne.

Dimanche dernier, 12, quatre élections républicaines. Rémusat à Toulouse en tête. Rémusat soutenu par M. Duportal (1) ! La fusion dans l'eau. Le comte de Chambord : est-ce un illuminé ? est-ce un malin? Les uns disent : « Il a raison ; sans le droit divin, sans le pouvoir absolu, sans le drapeau blanc, il n'a pas de raison d'être, il retombe au rang de roi constitutionnel. » Les autres : « Il ne veut pas revenir, sa femme lui dit : « Tu veux donc te faire couper le cou. Restons chez nous. L'Impératrice était trop jolie et moi je suis trop vieille et trop laide. Rendons-nous impossibles avec notre drapeau blanc et on sera bien forcé de nous laisser tranquilles. »

(1) Charles de Rémusat, depuis la Restauration un des beaux et bons esprits de la société orléaniste ; Duportal, républicain révolutionnaire, militant de 1848 et compromis, en avril 1871, dans la Commune de Toulouse.

Pensée de Joubert : *Ceux qui aiment à gouverner aiment la République, ceux qui aiment à être bien gouvernés n'aiment que la monarchie.*

Tout le secret de la conduite de M. Thiers est dans ces trois lignes.

Au milieu de tout cela continue le procès de Bazaine. Rien de plus triste. La déposition des témoins (Ladmirault, Lebœuf, Frossard, Canrobert, Lebrun) montre ce que c'étaient que les armées françaises de 1870. Pas de commandement. Pas de munitions. Pas de quoi manger. Sottise. Incapacité. C'est horrible.

L'INCENDIE DE L'OPÉRA

29 *octobre.* — Je sors du cercle hier soir à onze heures et demi. J'étais avec un boursier, le grand Lange. Une odeur âcre me prend à la gorge. Je dis à Lange : « Il y a le feu quelque part. » Il me répond : « Non, c'est une odeur de brouillard. » Fort bien. Je prends une voiture. Je rentre chez moi. Je me couche. Ce matin, à sept heures, ma sœur entre dans ma chambre : « Tu ne sais pas ce qui est arrivé cette nuit? — Non. M. Thiers est mort? Henri V est arrivé ? » On s'attend à tant de choses en ce moment, que l'on peut dire qu'on s'attend à tout. Je ne m'attendais pas cependant à la réponse : « L'Opéra a brûlé cette nuit. » L'Opéra ! Mon vieil Opéra ! Ce théâtre où j'ai passé ma vie, dont je savais par cœur les coins et les recoins... C'est un de mes plus anciens souvenirs. J'avais quatre ou cinq ans, mon oncle était chef de chant à l'Opéra, nous demeurions tous à l'Opéra. Je jouais sur la petite terrasse du côté de la rue Drouot. Mon oncle me faisait des bateaux à vapeur avec du papier de musique, et le soir on me menait dans la petite loge du théâtre tous les premiers actes. Et comme je maudissais la fontaine du premier acte de *la Juive*! On la campait juste à l'avant-scène, devant la petite loge, et je ne pouvais guère qu'*entendre* ce premier acte. Cependant je grimpais tout debout sur une chaise pour voir les chevaux quand arrivait le cortège de l'empereur Sigismond. Vingt ans plus tard, je revenais tous les soirs à l'Opéra avec mon pauvre Anatole (1). Avons-nous rôdé dans

(1) Anatole Prévost-Paradol.

ces couloirs ! Que d'heures j'ai passées sur les banquettes de velours rouge du foyer de la danse, au milieu de tout ce petit peuple grouillant et tourbillonnant de petits sujets et de coryphées !... Que de causeries avec Auber, qui avait une prédilection pour le petit coin au fond à droite, en entrant ! Comme ce foyer était gai et vivant sous l'Empire ! Que de filles charmantes dégringolaient légèrement les six marches du petit escalier ! Elles entraient, poignées de main par ci, sourires par là... Puis elles se campaient devant la glace, faisaient un peu bouffer leurs jupes, et se mettaient à pirouetter devant la glace. Que de groupes curieux et piquants ! Tous ces hommes en habit noir, en cravate blanche, des ministres, des généraux, des ambassadeurs, se tenant graves au milieu de ces gamines qui, tout en causant avec eux, leur envoyaient gaiement leur pied dans le nez. Je vois encore M. de Persigny un soir... Il avait parlé dans la journée au Sénat, il avait fait un discours à sensation, et causant avec la petite Meicule, celle-ci la main à la barre d'appui...

SOUVENIRS DE LA COMMUNE

Récit du machiniste de l'Opéra, Pompay ou Auvray, je ne sais plus. Je retrouve, un peu informes, mais sincères, les notes prises au lendemain de la Commune sous la dictée de ce brave homme. Mettons-les en ordre. Ce sont des documents pour la petite histoire de ce temps-ci.

« Le dimanche soir, on avait répété avec décors. Le directeur nommé par la Commune devait ouvrir le lendemain lundi ; Férié et le délégué Regnard, le secrétaire du Comité de sûreté générale, étaient venus à la répétition. Ils s'étaient promenés dans les coulisses le soir pendant les changements. A minuit c'était fini. A minuit et demi je rentrais chez moi à Montmartre. Du côté de la place Saint-Georges, je rencontre un garde national qui était un peu pochard. Il me demande son chemin pour aller à Auteuil. Je le lui indique. « Je suis pressé, qu'il me dit, je retourne à mon poste parce qu'ils sont entrés... — Qui ça? — Les Versaillais. Mais n'ayez pas peur, nous allons les faire sortir. » Et il s'en va battant les murs. Je me dis : « Toi, si tu arrives à Auteuil dans cet état-là, ça m'étonnerait. » Le lendemain, à huit heures, j'arrive au théâtre.

Il fallait faire la mise en état du théâtre pour le jeu du soir. M. Sacré était dans la perplexité... Fallait-il faire la mise en état? Fallait-il pas la faire? Il est allé trouver le directeur. Le directeur de ce temps-là, un M. Garnier. M. Sacré revient. Les Versaillais étaient entrés... On ne jouait pas le soir. Chacun était libre de rentrer chez soi. J'allais partir, quand arrive une vingtaine de gardes nationaux pour faire la perquisition, enrôler les réfractaires... Ils barrent la rue Drouot. Je n'ai pas quarante ans, je me dis : « Ces animaux-là vont me pincer, je vais rester ici. » L'Opéra, c'est un monde... Vous savez ce que c'est, ce qu'il y a de coins et de recoins, de tours et de détours. Un homme qui connaît la maison peut se cacher là-dedans comme une souris... Je dis à Mme Monge : « Je vais rester ici. »

« Dix heures arrivent, onze heures, midi. Les gardes nationaux étaient toujours là, ils allaient chez le marchand de vins, ils lisaient des journaux, ils péroraient sur les trottoirs, ils mangeaient de la charcuterie. Je les voyais par une petite fenêtre sur la rue Drouot, du côté de l'atelier des costumes. Vers midi, un jeune homme avec une casquette, comme le piqueur des ponts et chaussées, sort de la mairie de la rue Drouot. Il avait un cordeau à la main. Derrière lui, des hommes avec des pelles et des pioches. Le jeune homme désigne un emplacement au coin de la rue Drouot et du boulevard, il prend des mesures, il donne des instructions. Ils se mettent tous à piocher et à commencer leur barricade... Ils attrapaient tous les passants et les obligeaient à apporter chacun leur pavé. Nous grimpons dans le cintre avec mon camarade, nous montons à l'échelle des pompiers, nous traversons la coupole, par l'échelle de pierre. Nous voilà sur la toiture, tout en haut de l'Opéra. De là, il y a une grande vue, comme qui dirait tout Paris. Ils étaient au coin de la rue Drouot une quinzaine à travailler à leur barricade; des estafettes allaient et venaient au grand galop sur le boulevard. Le temps était beau, très clair, très chaud. On entendait une fusillade continuelle du côté des Champs-Élysées, et il y avait comme des masses de fumées et de poussières qui bouillonnaient de ce côté-là. La barricade de la rue Drouot devenait très forte.

« A onze heures et demie, nous descendons. L'appétit nous était venu. Une petite balayeuse, réfugiée à l'Opéra, va nous

acheter du pain et de la charcuterie. Nous déjeunons dans la loge de Mme Monge. La cour était occupée par un détachement de gardes nationaux. Nous les entendons causer : « Oui, les Versaillais sont entrés, mais Dombrowski leur a joué un joli tour, il les a cernés, ils ne ressortiront pas. » (Ce qui était vrai, d'ailleurs.) Vers midi et demi, Mlle Arnaud arrive à l'Opéra, elle venait voir si on jouait. Elle dit à Mme Monge : « Regardez mes mains, j'ai été obligée de mettre mon petit pavé comme les autres. » Quand elle a su qu'on ne jouait pas, elle est repartie tout de suite. Un commandant fait une ronde dans le passage noir ; il demande la fermeture de la porte de la façade, rue Lepelletier. Des gardes nationaux installent dans la cour une sorte de bivouac. Ils jouaient aux cartes, au bouchon. On entendait le canon, et ferme. Dans la rue pas un seul passant. Les gardes parlaient toujours de Dombrowski (1), du bon tour qu'il avait joué aux Versaillais, que c'était par piège qu'on les avait laissés entrer... La journée se passa comme ça. Le soir, on double les portes, on organise le service de nuit. Vers sept heures, sept heures et demie, plus de fusillade, plus de canonnade. Il n'était resté que trois pompiers à l'Opéra. Nous faisons des rondes avec eux dans tout le bâtiment. C'était une des choses qui m'avaient fait rester, l'idée de pouvoir être utile en cas d'incendie... Nous avons été partout avec les falots des sapeurs, dans la salle, dans le cintre, dans les dessous. Le temps toujours le même, très beau, chaud, des étoiles. A minuit, les gardes dormaient tous, entortillés par terre dans des couvertures. Nous, nous allons faire un somme dans la cave.

« A cinq heures du matin, nous dormions et nous voilà réveillés par un officier, un capitaine portant les médailles de Crimée et d'Italie, qui nous dit d'un air menaçant : « Il y a des traîtres dans la maison, on a tiré de là haut sur nous, nous avons deux hommes blessés. » Nous répondons : « C'est impossible, il n'y a que nous deux et trois sapeurs dans l'Opéra, et pas un fusil. Nous avons hier fait des rondes partout. — Eh

(1) Jaroslaw Dombrowski (1838-1871), officier polonais ; servit dans l'armée russe ; en 1864, condamné aux travaux forcés pour menées révolutionnaires. Il s'échappa et gagna Paris. Après le 4 septembre, il offrit ses services au gouvernement de la Défense nationale qui les refusa ; en 1871, agréé par le Comité central de la Garde nationale et de la Commune, il reçut le grade de général et fut nommé commandant de la place de Paris ; tué sur une barricade du boulevard Ornano.

bien ! nous allons voir », dit le capitaine. Il prend six hommes et il nous emmène pour faire une ronde. Nous voulons le conduire. Il dit : « Oh ! je connais bien le théâtre. » Il marche devant. Il ne connaissait pas du tout le théâtre. Il va au hasard devant lui pendant cinq minutes, il se perd naturellement. C'est pas difficile de se perdre dans l'Opéra. Plus il se perdait, plus il disait : « Oh ! je connais bien le théâtre. » De temps en temps il disait à ses hommes : « Sondez ce mur ; sondez ce plancher. » Alors les hommes tapaient à coups de crosse. Enfin, par miracle, il se retrouve au point d'où nous étions partis devant les tableaux d'annonce des répétitions. Il dit : « C'est vrai, il n'y a personne. » La ronde avait duré dix minutes, et pour passer partout il faut bien trois quarts d'heure. Il renvoie ses hommes. Il entre dans la loge de Mme Monge. Il n'avait pas l'air d'un méchant garçon, on lui offre un verre de vin. Il se met à causer. Je lui dis : « Vous avez été en Italie? — Oui. — Moi aussi... » Et nous parlons de la bataille de Solférino ; nous avions été tout à fait du même côté de la bataille. Je lui dis : « Voyons, pourquoi ne restez-vous pas chez vous bien tranquillement? Vous risquez votre peau bêtement dans cette guerre-ci. » Il me répond : « Je sais bien, mais c'est trop tard, il faut aller jusqu'au bout. » Je lui offre de le cacher dans l'Opéra. « Non, non, c'est inutile, nous sommes f..., je le sais, mais il faudra que j'y passe, voilà tout. — Voyons, montez là-haut, je vous donnerai une veste, une calotte et une cotte de machiniste. On vous donnera à manger et à boire. — Non, non... » Il avait l'air triste.

« Nous sortons dans la cour avec lui, c'était bien changé depuis la veille. Les gardes étaient presque tous ivres et très animés, ils parlaient de la solde qui était en retard, des rations de vivres qui n'arrivaient pas. Le capitaine a essayé de les calmer. « Allons, le chef va venir, vous aurez la solde. » Vers dix heures, arrive une petite charrette à bras portant une barrique de vin, du pain, de la charcuterie, et ils se mettent à manger, à boire, ça les calme. Pendant qu'ils mangent, un capitaine apporte l'ordre de se replier, d'aller aux buttes Montmartre, mais en laissant un piquet de trente hommes à l'Opéra. Ils voulaient tous se replier, partir... Ça amène un grand désordre. Cependant il y en a une trentaine qui se décident à rester. Parmi ces trente, un qui vient causer

avec nous. Un vieux qui nous dit : « Ce n'est pas d'hier que je connais l'Opéra, j'ai été choriste ici de 1830 à 1833. (Il nous dit son nom; M. Colleville a vérifié depuis dans les livres; c'était vrai.) J'ai chanté à la première de *Robert le Diable*, je faisais un seigneur... Oh! je me rappelle encore les airs... » Et il se met à fredonner le chœur, celui qu'on chante au second acte, vous savez, la trompette guerrière. Pendant qu'il chantait, je regardais sa vareuse qui était couverte de taches d'un gris rougeâtre... Il s'arrête de chanter : « Vous regardez ça, c'est de la cervelle d'un de mes camarades qui a été tué à côté de moi. »

« Là-dessus, il nous quitte parce qu'il venait de voir entrer une petite charrette à bras dans laquelle il y avait une pièce de vin. On descend la barrique, on la met dans le couloir de la copie contre le mur de la caisse, et on commence à faire la distribution. Ils se jetaient tous dessus, leur bidon à la main. Sans compter que derrière la petite charrette, il était entré dans la cour trente ou quarante nouveaux gardes nationaux. A partir de ce moment-là et jusqu'au lendemain, ils n'ont plus dessoulé. Le vieux choriste s'en est donné, allez ! Il était dans un état ! Il venait nous faire de petites visites, il nous racontait sa vie, qu'il avait été tout, directeur de théâtre en province, restaurateur faubourg Saint-Martin, agent d'assurances contre l'incendie, déporté après 1852, souffleur dans un théâtre de banlieue, etc.

« Ils étaient là quelque chose comme soixante-dix ou quatre-vingts qui mangeaient, buvaient et se disputaient... C'étaient des querelles et des coups de poing et des batailles qui n'en finissaient pas autour de la barrique. Vers une heure arrive un vieux commandant, un homme de plus de soixante-dix ans, qui avait l'air sérieux. Il n'était pas gris et il ne plaisantait pas ; il a parlé dur à tous ces hommes ; il les a traités de pochards, de mauvais citoyens, d'un tas de choses. Ils baissaient tous le nez. Dès qu'on montre de l'autorité, on se fait respecter. Il a placé un factionnaire près de la barrique, mais le factionnaire était un petit bambin de seize ou dix-sept ans. Après un quart d'heure de sa faction, voilà qu'il profite de sa position pour avaler un grand verre de vin de la barrique. Les autres le voient, ils tombent dessus, l'ôtent d'où il était et se remettent à boire. Le vieux commandant n'était plus là.

Enfin, pendant toute la journée, on peut dire, ils ne se sont occupés que de cette barrique.

« De temps en temps nous montions sur le second pont entre la coupole et le faîtage. De là, on voyait tous les boulevards jusqu'à la Madeleine... On distinguait très bien les troupes ; la fusillade était très vive ; c'était un crépitement perpétuel. Les troupes approchaient, elles avaient dépassé le nouvel Opéra (1), notre tour arrivait.

« Le chef de la légion entre dans la cour : un petit homme, barbe rougeâtre, air énergique et pas gris celui-là. Il donne l'ordre d'aller à la barricade. Ils vont prendre leurs fusils, excepté cinq ou six qui essaient de se faufiler dans l'escalier de la direction. Le lieutenant-colonel en attrape un de ceux-là au collet, et dit : « Qu'on me jette en prison ce lâche-là ! » On le prend et on le conduit de l'autre côté de la rue, dans la cour de la mairie. Mais c'étaient des malins pour la plupart, ceux qui avaient pris leurs fusils. A peine dans la rue, au lieu d'aller sur la barricade près du boulevard, voilà qu'ils filent le plus vite possible par la rue Rossini, par la rue Drouot. Le colonel avait beau crier : « A la barricade ! à la barricade ! » Ils filaient, et ferme.

« Une heure après, l'attaque commençait. Cinq ou six hommes étaient restés dans le couloir de la copie près de la pièce de vin. En entendant la fusillade, ils essaient de se sauver par la porte de la rue Rossini, la petite porte du directeur. On leur tire des coups de fusil, ils rentrent, la tête perdue ; ils vont se cacher dans le couloir de la copie. Rue Drouot, derrière la barricade, il y avait une vingtaine d'hommes et deux cantinières... Enragées toutes les deux... Excitant les hommes. L'une petite, bien conservée, portant la médaille de Crimée, rondelette.

« La bataille devient sérieuse. Et nous ne voyions plus, de la petite brèche au-dessus de la cuisine du concierge, que six hommes sur la barricade. Ils ont été les seuls à la défendre, ils se sont fait tuer tous les six. De simples gardes, pas de galons. Des convaincus. Très calmes, à genoux par terre derrière la barricade... Des paquets de cartouches à côté d'eux dans des mouchoirs... Ils ne se disaient pas une parole, ils n'étaient pas

(1) C'est-à-dire l'Opéra actuel, place de l'Opéra.

gris, ceux-là. Ils sont restés plus de deux heures à tirer derrière la barricade. Ils sont tombés l'un après l'autre. Les leurs ne les ramassaient pas. C'est, plus tard, des hommes du 55e de ligne qui les ont trouvés là et portés à l'Hôtel des Ventes.

« Le chef de légion, après avoir fait arrêter l'homme, était rentré dans la cour de la mairie. Il fait sortir deux pièces de canon et les place dos à dos, l'une du côté du boulevard, l'autre du côté de la rue Lafayette. Des gardes nationaux servaient la pièce. La pièce du côté de la rue Lafayette tire deux coups, l'autre ne tire pas. Les hommes qui la servaient n'entendaient rien au métier, ils avaient l'air de manœuvrer ça pour la première fois. Les troupes approchaient, les balles pleuvaient absolument. Les artilleurs retirent les pièces et les mettent en travers au fond de l'hémicycle de la mairie, renversent la guérite du factionnaire, font comme ça une espèce de barricade. Et ils rentrent dans la cour de la mairie, laissant la porte entrebâillée pour pouvoir tirer par là. C'était une pétarade inouïe, ça n'arrêtait pas des deux côtés.

« Dans la cour de l'Opéra, il restait une dizaine d'hommes dans le couloir de la copie et il restait encore du vin, mais on ne pensait plus à boire... »

LE MANIFESTE DU COMTE DE CHAMBORD

30 *octobre.* — Jeudi soir 30, les journaux publient le manifeste du comte de Chambord. Coup de foudre : on attendait une déclaration libérale, on a cela. J'allais au Théâtre Français. J'entends crier : « Le manifeste du comte de Chambord ! » J'achète, je monte au foyer et je lis... Il y avait pas mal de monde au foyer. Deux ou trois personnes ont dit : « C'est absurde, mais c'est grand, c'est honnête. » En aucune manière. Il fallait écrire cette lettre il y a quinze jours pour qu'elle fût honnête; il fallait désavouer tout de suite, dès le lendemain, les paroles de M. Chesnelong.

31 *octobre.* — Petit dialogue entre un député du centre droit et un député du centre gauche. Il résume fort exactement la situation :

Le député du centre gauche. — Eh bien ! votre monarchie ?

Le député du centre droit. — C'est fini. Que voulez-vous ? le

comte de Chambord s'est rendu impossible. Mon Dieu, entre nous, c'est heureux peut-être... J'en avais peur de ma monarchie, nous allons avoir votre république.

Le député du centre gauche. — Ma république, oui, nous allons l'avoir... Mais si le comte de Chambord avait été raisonnable, cela aurait peut-être mieux valu, parce que, voyez-vous, entre nous, j'en ai peur de ma république...

3 *novembre.* — Il y a huit jours, les journaux de droite disaient : « Il faut choisir : anarchie ou monarchie... Le comte de Chambord ou Gambetta... A aucun prix le maréchal de Mac Mahon ne prêtera son nom à la République... »

Les journaux de gauche disaient au maréchal de Mac Mahon : « Restez, restez, nous voterons pour vous, présidez notre République ; vous vous devez à la France, vous n'avez pas le droit de vous retirer. »

Depuis que la monarchie est devenue impossible, les journaux de droite sont devenus unanimes à déclarer qu'il faut continuer le régime actuel avec le maréchal de Mac Mahon pour président, et les journaux de gauche commencent à combattre la candidature de Mac Mahon : « Il faut des fonctionnaires républicains à une république, le maréchal s'est gravement compromis dans l'intrigue monarchique... »

La Liberté, il y a trois ou quatre jours, disait à propos de la fin de la crise : « Depuis trois mois, quelle épreuve pour des nerfs aussi susceptibles, aussi irritables que ceux de la plupart des Français ! »

Nous avons, cependant, montré un flegme tout britannique : pas une manifestation, pas la plus petite protestation, pas un cri! Jamais la tranquillité intérieure et matérielle n'a paru plus complète. L'orage grondait sourdement, mais le ciel était serein. L'opinion publique était frémissante, mais elle a su, pour la première fois peut-être depuis quatre-vingts ans, se contenir, se régler et attendre.

Il y a du vrai là-dedans, et beaucoup de vrai. Pour du soulagement, il y en a eu ; enfin, la situation était nette. Il est vrai qu'elle commence à se rembrouiller aujourd'hui, car on voit clairement qu'il n'y aura pas sur le nom de Mac Mahon l'accord qu'on attendait. Quant à l'opinion *se contenant, se réglant, attendant*, c'est faire trop d'honneur à notre sagesse.

La vérité est que ce malheureux pays est las, épuisé, *éreinté*, à bout de forces et d'émotions, prêt ou résigné à tout. La monarchie du comte de Chambord était évidemment impopulaire, on l'aurait acceptée cependant. On va continuer à s'accommoder de cette république provisoire, on ne fera et on ne peut faire cette fois encore rien de définitif... Et pourra-t-on jamais faire en France à l'avenir rien de définitif?

Le lendemain de l'incendie de l'Opéra, j'étais sur le boulevard devant les passages. La circulation était interdite. Nous étions là quelques-uns, très peu. Cinq ou six personnes, marchant très vite, arrivèrent du côté de la rue Drouot. C'étaient le maréchal de Mac Mahon, Beulé le ministre de l'Intérieur, Ferdinand Duval, le préfet de la Seine, et Léon Renault, le préfet de police. Ces messieurs passèrent devant nous. Tous et très profondément, nous saluâmes le maréchal. Il vit notre salut et je crois bien qu'il ne nous le rendit pas, ou s'il nous le rendit, ce fut si peu, si mal, que ce n'est pas la peine d'en parler. X... était là qui nous dit : « Voilà le plus grand tort du maréchal dans un pays de suffrage universel. Il n'aime pas la popularité, elle le gêne, elle l'offusque. » C'est vrai, le maréchal cherchait évidemment à échapper à notre salut. Il n'aime pas être salué, il n'aime pas saluer. Comme M. Thiers est un autre homme! Il adorait la foule rassemblée autour de lui, il jouissait délicieusement de la curiosité publique, il saluait abondamment, il était heureux d'être regardé. Et ses réceptions du soir à Versailles! Le maréchal de Mac Mahon voit peu, très peu de monde. Il aime à choisir ses amis. N'a pas qui veut une poignée de main du maréchal de Mac Mahon... Les poignées de main de M. Thiers, il n'y avait qu'à entrer le soir, n'importe quel soir, à la réception de M. Thiers... On trouvait en haut de l'escalier la main et le sourire de M. Thiers... C'est ce qui a fait son étonnante popularité dans la gauche de l'Assemblée : ces républicains étaient ravis d'être reçus familièrement par le chef de l'État. Ils allaient tous les soirs se faire humblement les courtisans du petit bourgeois, et peu à peu on vit de si drôles de gens, on entendit de si drôles de choses dans le salon de M. Thiers, que les anciens amis de la maison, les habitués de la place Saint-Georges, s'écartèrent l'un après l'autre de la préfecture de Versailles.

4 *novembre.* — Horace Vernet faisait le portrait du général Changarnier, et le général avait envoyé à l'Institut, dans l'atelier d'Horace Vernet, son uniforme de gala, ses croix, ses cordons, son chapeau. La tête finie, Horace Vernet dit au général : « Je n'ai pas besoin de vous pendant quelques jours, j'ai un modèle qui a tout à fait votre taille, un nommé Dubosc, il mettra votre uniforme et posera à votre place. » Très bien. Deux ou trois jours après, il y avait grande réception à l'Élysée (cela se passait entre 1848 et 1850), le général fait redemander pour vingt-quatre heures uniforme et croix à Horace Vernet. On lui renvoie le tout. Il s'habille, va à l'Élysée, se trouve dans un groupe très brillant de cinq ou six dames ; il causait, faisait le galant, il tire son mouchoir... quelque chose sort de la poche en même temps que le mouchoir, tombe par terre, se casse... C'était une pipe de deux sous, horriblement culottée, la pipe de Dubosc.

5 *novembre.* — Ce matin, le bruit d'un vrai coup d'État parlementaire. Mac Mahon nommé non pas président de la République, mais dictateur avec la constitution de l'Empire, pour dix ans. Toutes les fractions de la droite seraient d'accord sur ce point. La Chambre se réunit aujourd'hui.

— Quelle fin de semaine! disait hier devant moi un reporter. *Jeanne d'Arc* à la Gaieté, le procès Bazaine qui va toujours, l'*Oncle Sam* au Vaudeville, la réouverture de la Chambre, *la Quenouille de verre* aux Bouffes Parisiens, des bruits de coup d'État, on n'y suffit pas...

Le gouvernement sur une question de priorité a obtenu hier une majorité de 14 voix. Buffet a été réélu aujourd'hui président ; nous avons une majorité de 34 voix... Cela est bien peu, bien peu... Le pauvre maréchal de Mac Mahon a été bien mal conseillé.

8 *novembre.* — Voilà déjà compromise cette faible majorité de 14 voix obtenue avant-hier en faveur de la prorogation. La majorité des commissaires élus par le bureau est hostile à sa proposition, 8 contre 7. Il n'y a que vingt-cinq bonapartistes à la Chambre et ces vingt-cinq bons patriotes sont maîtres

de la situation. Ce qu'ils veulent, c'est tout rendre impossible. Ils sont l'appoint qui constitue la majorité. S'ils vont à gauche, la majorité est à gauche ; à droite, la majorité est à droite. Ils ont renversé Thiers le 24 mai. Ils vont rendre impossible la présidence de Mac Mahon. Quel gâchis !...

M. de Rémusat a été nommé président et M. Bethmont secrétaire de la Commission chargée d'examiner les propositions de prorogation. La gauche est maîtresse dans la Commission et déclare hautement son intention de traîner les choses en longueur... Ils vont discuter amendements sur amendements. En voilà pour deux mois... si cela plaît à ces messieurs. Quel gâchis !...

LES DERNIERS JOURS D'AIMÉE DESCLÉE

16 *novembre.* — Vu hier cette pauvre Desclée, plus malade et plus désespérée que jamais. Il n'y a plus qu'une chose à tenter : l'opération. Mais quelle opération ! Blanche Pierson, pendant que j'étais là, est venue. Pierson a pris au Gymnase la place de Desclée, elle répète en ce moment une pièce de Dumas que Desclée aurait jouée. Desclée, très certainement, hier, pensait à cela en regardant Pierson. Elle se disait : « Elle vient de sa répétition, elle va jouer mon rôle. Et Pierson a parlé de cette répétition, d'un débat qui s'était élevé entre Dumas et Montigny sur un détail de scène. Desclée, sans rien dire, écoutait ; ses yeux devenaient très rouges, et quand Pierson est partie, elle s'est mise à pleurer. J'étais debout près de son lit, lui tenant la main. Je ne trouvais pas une parole. Elle m'a demandé : « Pourquoi est-il si difficile de mourir... difficile et si long?... Pauvre petite Froufrou, vous vous rappelez, elle mourait vite et doucement, en parlant de sa robe couverte de roses... Froufrou... Froufrou... » Et Desclée a répété deux ou trois fois ce mot : « Froufrou, Froufrou... » absolument comme au Gymnase.

M. B... vient de mourir. Il laisse une quarantaine de millions. Nous l'avons enterré hier. On lui avait fait une opération terrible il y a trois ou quatre jours. On prête ce mot au chirurgien qui l'a faite : « L'opération a eu un plein succès. M. B... est mort guéri. »

Bizet avant-hier se dispute avec un cocher, un affreux cocher, couvert d'une abominable houppelande, un de ces maraudeurs de nuit. La querelle s'échauffe. Bizet appelle le cocher : « Pétroleur... » Et celui-ci alors, très tranquillement : « C'est ce qui vous trompe, je suis légitimiste. »

19 *novembre.* — Depuis deux jours, lamentable discussion à la Chambre. Il commence à devenir tout à fait impossible d'avoir une opinion politique en France. Tous les partis sont également outrés et faux. Pour celui-ci, pas de salut en dehors de la Monarchie, pour celui-là en dehors de l'Empire, pour cet autre en dehors de la République... et de *sa* République, car il y en a trois ou quatre. On demande l'appel au peuple ; on demande dix ans pour Mac Mahon... La Commission consent à cinq, Mac Mahon baisse son prix à sept... M. Rouher ne veut que trois ans, parce que 18 et 3 font 21. C'est la majorité du Prince impérial. Il y aura séance cette nuit, et décision prise.

20 *novembre.* — Cette nuit, à une heure du matin, a été votée, par 378 voix contre 310, la prorogation septennale, sans réserves ni conditions suppressives. En somme, une sorte de dictature confiée au maréchal de Mac Mahon. On ne s'attendait pas à une aussi forte majorité. Voilà Mac Mahon nommé... il ne lui reste plus qu'à gouverner ce pays.

Paris absolument calme depuis trois jours. Du monde dans les théâtres. Ce cri sur toutes les lèvres : Que la Chambre reste à Versailles ! En effet, avec la Chambre à Paris nous aurions, depuis lundi, vécu dans de petites émeutes de tous les soirs. Le gouvernement à Versailles devrait être à l'avenir le premier article de toutes nos constitutions... Cela supprime une bonne moitié des inconvénients de la politique.

Victor Koning et Gustave Fould (1), il y a quelques jours, se sont battus pour je ne sais quelle bêtise, en Belgique, au pistolet. Le duel a été sans résultat, balles échangées, honneur

(1) Victor Koning, longtemps directeur du Gymnase. — Gustave Fould, fils d'Achille Fould, banquier ; député des Basses-Pyrénées en 1869 ; créateur d'un « Corps des Volontaires de la France » en 1870 ; ensuite, homme de théâtre, écrivit avec Dumas fils *la Comtesse Ramoni*, et épousa Mlle Valérie, comédienne.

satisfait, réconciliation sur le terrain. Mais Koning a dit un mot charmant. Il était trois heures, on descendait du chemin de fer, on cherchait un emplacement. Gustave Fould ne trouvait pas d'endroit à sa convenance. « Non, pas ici... non, pas là. » Et l'on allait cherchant toujours. Déjà commençait à baisser le jour, et Koning de dire : « Dépêchons-nous, la nuit va arriver, et dans l'obscurité nous sommes capables de nous toucher. »

21 *novembre.* — Voilà de la comédie politique et de la grande comédie. La droite est encore étourdie de sa victoire. On sentait bien que c'était une chose absurde que le centre gauche, mais on croyait que la main de M. Thiers aurait plus de fermeté et plus d'autorité. Tous au mois de février étaient des monarchistes décidés. M. Thiers les a obligés à se dire républicains et il a rendu par là la monarchie impossible. Mais l'autre nuit au dernier moment, les braves gens ont pris peur : « Qu'est-ce que nous deviendrions, se sont-ils dit, si notre opinion triomphait ?... Ce serait épouvantable. » Et ils ont voté contre cette république dont ils demandaient la proclamation depuis dix-huit mois. Et voilà le résultat de toutes ces savantes manœuvres de M. Thiers. Jamais déroute ne fut plus complète. Et cependant quel jeu M. Thiers avait dans la main ! Il pouvait tout faire, tout, tout, république ou monarchie, à condition d'agir honnêtement, au grand jour, de dire : « Voilà ce que je veux, voilà ce que je suis. » Mais pas du tout... Il n'a eu qu'une chose en vue : se maintenir, *lui*, au pouvoir. Et alors il a commencé ce joli petit manège de bascule, allant de la droite à la gauche, semant les haines et les divisions, se croyant très habile. Où en est-il à présent ? Le chef du parti radical, si cela lui plaît, car de son fameux centre gauche, il ne reste plus que des débris.

22 *novembre.* — Hier, dans *le Figaro*, mot prêté à Thiers. Son cocher entre chez lui le lendemain du vote des 68 voix de majorité. « Il y a un cheval qui boite, dit le cocher. — Qu'est-ce que c'est ? — Je ne sais pas, il faudrait le mener chez le maréchal. — Chez le maréchal, s'écrie Thiers, jamais de la vie, il ne manquerait plus que ça ! »

« MONSIEUR ALPHONSE »

30 *novembre*. — La première de Dumas. *Monsieur Alphonse*. Succès fou à la première... Fou ! Fou ! Fou ! Chef-d'œuvre ! Cris d'enthousiasme ! Jamais Dumas n'a rien fait de pareil. Tous les articles éblouissants. Du talent il y en a, et beaucoup, beaucoup, beaucoup. Il y a un très beau mouvement au second acte ; très beau, très beau, le mouvement de la mère voulant reprendre et garder sa fille. Il y a un rôle de commère, Mme Guichard (joué par Alphonsine), écrit et joué gaiement, en gros vaudeville, presque en farce, on dirait du Lambert-Thiboust, et du bon, ce qui est quelque chose. Une petite fille odieuse, un marin prodigieux ! Il y a là-dedans un fou trop fou et un misérable trop misérable. Dumas considère que le monde est en grande majorité peuplé de fous et de misérables. Je l'ai rencontré hier chez Desclée et nous avons longuement bavardé auprès du lit de cette pauvre femme. Dumas, de la meilleure foi du monde, nous dit : « Le sentiment maternel n'est pas aussi puissant qu'on le dit et qu'on le croit. Il y a là des préjugés d'opinion. Quelle est la mère qui ne se console pas de la mort de son enfant ? Quant aux enfants, ils n'aiment pas leurs parents, pas du tout. Ils se servent de leurs parents tant que ceux-ci leur sont nécessaires, et puis, c'est tout... » Voyant le monde sous ce jour, il nous le montre au théâtre tel qu'il le voit. Lavoix était là chez Desclée : il a essayé de dire à Dumas que le monde était plein de mères tendres et de fils respectueux ; Dumas a haussé les épaules. Il n'y a jamais dans ses pièces que des enfants naturels. C'est son histoire à lui, il est né comme cela et croit peut-être que c'est l'histoire de tout le monde. Je lui ai dit : « Mais vous avez vos enfants. » Il m'a répondu : « Mes enfants m'amusent, ils sont une distraction pour moi, ils sont drôles. Voilà la vérité. A quoi bon mentir, faire étalage de sentiments faux ? » Sa pièce, dit-il, est une chose réelle. J'en étais convaincu, on n'inventerait pas de pareilles choses. Cela est trop invraisemblable pour ne pas être vrai. Des avoués m'ont raconté souvent des histoires de ce genre, tellement folles, tellement impossibles, que jamais la pensée ne m'est venue de chercher à en faire quelque chose. Ces cas-là sont

dans l'ordre moral ce que sont dans l'ordre physique les enfants à quatre bras et les veaux à deux têtes. Lui, Dumas, aime ces monstruosités, il croit qu'elles sont de règle et que les êtres normalement constitués sont l'exception. De là son théâtre actuel.

Mot de la petite fille de Dumas. Elle a trois ans. Dumas lui donne une petite tartine de confitures. Elle est ravie. Dumas lui dit : « Qui est-ce qui a donné des confitures à Colette ?

— Papa.

— Qui est-ce qui est bon pour Colette ?

— Les confitures. »

6 *décembre*. — Un joli mot de M. de Ségur sur son beau-père M. Casimir Périer (1).

— Mon beau-père, il ne sait pas ce qu'il veut, mais il le veut bien énergiquement.

Mot de M. Baragnon (2). Il y aura dans huit jours des élections dans l'Aude. Un des candidats, radical de la plus belle eau, est un certain Marcou, avocat, lequel Marcou (3) a été condamné, il y a trois ou quatre mois, à six mois de prison pour délit politique. Il habite en ce moment à Carcassonne. Il a demandé à la maison d'arrêt l'autorisation de recevoir ses électeurs, dans sa prison. « Très volontiers, aurait répondu Baragnon, le nouveau secrétaire de l'Intérieur, mais on refermera la porte derrière eux. »

SUR MÉRIMÉE

Rien de plus curieux que les *Lettres à une inconnue*, de *Mérimée*. C'est un cœur humain pris sur le fait, et le cœur humain de Mérimée. Il a des naïvetés de collégien, cet homme qui toute sa vie a joué l'être impassible. Il envoie des petites fleurs, il veut écrire le nom de sa belle sur la fontaine de Vau-

(1) Casimir-Périer (Auguste), né en 1811, fils du ministre de Louis-Philippe; orléaniste, suivit Thiers dans son ralliement aux institutions républicaines.

(2) Baragnon (Louis), député à l'Assemblée nationale, monarchiste. C'est à lui que fut attribué alors le mot fameux : « Nous ferons marcher la France. »

(3) Marcou (Jacques), né en 1813 ; déporté en 1852 ; maire de Carcassonne et député radical en 1878, sénateur en 1885.

cluse... Enfin, il est bête comme une oie, mais jamais bêtise ne fut plus spirituellement racontée. Cette suite de lettres constitue un roman véritable. On les voit clairement tous les deux, Lui et Elle. Elle, sans la connaître, je l'avais, dans le dernier chapitre, assez fidèlement esquissée. C'est que le modèle n'en est pas rare. C'est la femme académique, arrière-petite-cousine d'Armande des *Femmes savantes*. Elle est ravie, l'inconnue, d'entretenir avec un homme tel que Mérimée ce petit commerce d'esprit. Elle fait collection des lettres de Mérimée. Et quelles lettres, des lettres d'amour de Mérimée ! Elle devait, sous le coin de la cheminée, les faire lire à ses amies intimes, leur dire : « Voyez comme il saute, voyez comme il danse, le joli pantin ! Comme je sais bien tirer la ficelle ! » Lui, cependant, de temps en temps se révoltait : « Vous êtes statue... » (Tome I, page 193). Je crois bien que l'inconnue n'est pas souvent descendue de son piédestal. Elle en est descendue, cependant, mais cela ne l'amusait guère... Mérimée était l'amant pour écrire, il devait y avoir quelque part un autre petit amant, pas de l'Institut et pas pour écrire.

Observation très juste de Meilhac : « Pas un mot de jalousie dans les lettres, il n'était donc pas amoureux. »

Passage curieux sur les auteurs dramatiques. Nous sommes décidément méprisés par les gens de lettres, ils nous considèrent comme des manœuvres. Le 22 janvier 1853, de Cannes, Mérimée écrit : « Mon ami Augier veut faire un drame avec le *Faux Démétrius* et je dois y travailler aussi. » — Le 5 février, il écrit : « Quant au *Démétrius*, je n'y pense pas du tout et il fallait votre lettre pour me rappeler que j'y avais pensé... Un collègue est très utile en ce qu'il sait d'abord la ficelle du métier, et, en outre, qu'il peut parler avec les acteurs et autres gens de mauvaise compagnie que ma sublimité ne peut pas voir. »

C'est en somme un livre absolument scandaleux que ces lettres de Mérimée. Une suite d'échos du *Figaro*, de la main de Mérimée. Rien de plus amusant pour nous lecteurs, mais rien de moins honorable pour la mémoire de Mérimée. D'après ses lettres, on le voit à découvert et tel qu'il était. C'était une très vilaine âme sèche et dure. Il écrit tranquillement la monstruosité qui suit :

« Il y a chez moi peu de disposition à aimer les enfants ;

cependant je croirais qu'on s'attache à une petite fille comme à un jeune chat. » (Tome II, p. 173.)

Mot du Prince impérial :

« C'est un drôle d'enfant (tome II, p. 182) qui est quelquefois terrible. Il dit qu'il salue toujours le peuple parce qu'il a chassé Louis-Philippe qui n'était pas bien avec lui. »

Et Mérimée ajoute : « C'est un enfant charmant. »

Dites un abominable enfant ou plutôt un pauvre enfant auquel on apprenait des choses abominables. On lui disait : « Aime cette révolution, elle nous a donné le pouvoir. » Un souverain doit apprendre à son fils à haïr toutes les révolutions. Il n'y a pas de milieu : il faut aimer ou détester en bloc toutes les révolutions. Jamais le fils du comte de Paris ne dira : « Je salue le peuple parce qu'il a chassé Napoléon III. »

Page 281, autre passage atroce, d'un matérialisme bas : « Je ne crois pas à grand chose après moi, mais je crois aux gens que j'aime et qui resteront sur terre après moi, au souvenir que je leur laisserai de moi, à ce que je peux faire pour eux avant de mourir... Voilà l'immortalité de l'âme. Je crois que je n'existerai plus pour moi après moi, mais pour eux j'existerai. » Mérimée n'aimait rien que lui, et il écrit cette monstruosité : « Qu'est-ce que c'est pour moi que l'éternité ? Ce qui est important pour moi, c'est un petit nombre de jours.. Pourquoi me les donne-t-on si amers ? »

De tels livres secs, froids, cruels, rendraient dévot, feraient aller à la messe, à confesse...

Et une très vive fatuité littéraire au milieu de tout cela. Il est content, très content de cette niaiserie de la *Chambre bleue* écrite à Biarritz. Nous sommes quatre ou cinq, — qui sans être Mérimée et tant s'en faut, — avons dans ce genre fait mieux que cela. Ouvrez au hasard *la Vie parisienne*.

Et courtisan, courtisan... Malade, épuisé, il retrouve des forces pour se traîner à Compiègne, pour aller ramer le soir en bateau en culotte collante. Il dit : « Mon maître, mes maîtres... » Il en a plein la bouche.

18 *janvier* 1874. — Ce matin, chez M. Mignet. Longuement parlé de Mérimée. Mérimée avait vu clair dès la première heure dans l'aventure de la guerre de 1870. Au Sénat, le jour de la déclaration de guerre, grand enthousiasme : *Vive l'Em-*

pereur! Vive l'Empereur! On se félicitait. Mérimée immobile et muet à son banc. Pas un geste, pas un cri. Chaix d'Est-Ange vient à lui, épanoui, bruyant : « Eh bien ! Mérimée, vous ne dites rien ? — Je dis que les Prussiens seront devant Paris avant deux mois. »

9 *mars.* — Desclée est morte ce matin à huit heures. Elle était perdue depuis huit mois et l'agonie a duré quinze jours.

10 *mars.* — Enterrement de Desclée.

Longuement causé d'elle avec Dumas. Raconté par lui ce mot terrible : Desclée avait une mère abominable qui, avant même la mort, voulait s'emparer de tout dans la maison et avait mis la main sur un bracelet. De là, scène violente entre la mère et la fille. A la suite de cette scène, Dumas arrive, trouve Desclée encore frémissante. Elle lui dit, parlant de sa mère :

— Elle devrait bien laisser souffrir et mourir ce pauvre petit corps qui lui a tant rapporté.

Mot de Thiers à Dumas sur les visites, raconté par Alexandre Dumas. Il faisait à Thiers sa visite académique. Et Thiers lui dit : « Vous avez raison, faites des visites, allez voir tout le monde, c'est l'usage, il faut se conformer à l'usage... et puis ces visites, en somme, elles nous sont très utiles. Tenez, un grand seigneur se présente à l'Académie, sans aucun titre, et on est résolu à le recevoir. Eh bien ! après l'élection, aux gens qui vous disaient : « Comment avez-vous pu recevoir le prince chose ? il n'a rien fait... » nous répondons : « Mais si, mais si, il a fait quelque chose. — Et quoi donc ? — Des visites ! »

LUDOVIC HALÉVY.

(A suivre.)

L'U. R. S. S.
EN EXTRÊME-ORIENT

CHANCES DE CONFLIT ENTRE L'U. R. S. S. ET LE JAPON

Le récent accord germano-nippon, la renaissance de troubles graves en Chine forcent à s'intéresser aux questions d'Extrême-Orient et en particulier à la situation dans laquelle s'y trouve l'U. R. S. S., visiblement visée par cet accord, bien qu'on n'y parle que de la lutte contre le communisme.

Une incontestable tension n'a jamais cessé de régner entre le Japon et l'U. R. S. S., et cela est inévitable. Leurs intérêts politiques et économiques sont en effet en opposition. Le Japon, qui a pris pied sur le continent asiatique, ne s'en tient pas à son occupation de la Corée et à son influence sur le Mandchoukouo créé par ses soins : il s'efforce d'étendre cette influence dans tout le nord de la Chine. En opposition avec lui, l'U. R. S. S. cherche à acquérir en Extrême-Orient une situation prépondérante politique et militaire. Ces deux actions s'exercent au détriment de la Chine, incapable de s'en défendre complètement en raison de son état d'anarchie. D'autre part, le gouvernement de Moscou poursuit obstinément, là comme ailleurs, son rêve de révolution mondiale. Ses engagements de s'abstenir de propagande ne sont jamais tenus. Celle-ci, dans les pays où elle n'est pas tolérée, continue à s'exercer de manière occulte, et c'est le cas du Japon.

La vente au Japon de la partie du Transsibérien qui traverse la Mandchourie, a supprimé entre les deux États une

cause de dissension, mais il en subsiste de bien des genres : combats fréquents entre détachements de garde-frontière, lutte d'influence en Mongolie et dans les provinces du nord de la Chine, navigation sur les grands cours d'eau, pêcheries dans les mers arctiques, difficultés réciproques dans l'île Sakhaline, etc. Malgré le désir des deux pays d'éviter *actuellement* un conflit armé, et l'adresse asiatique avec laquelle tous deux savent sauver les apparences, certaines circonstances imprévisibles pourraient rendre ce conflit inévitable. Les conditions sont d'ailleurs très différentes pour les deux États.

Le Japon n'ignore pas que l'U. R. S. S. ne désire pas faire la guerre qui serait pour elle une grave aventure. Aussi, fort de son écrasante supériorité navale, n'entretient-il sur le continent que relativement peu de troupes. Des dix-sept divisions d'infanterie que comporte son armée de trois cent mille hommes sur le pied de paix, deux seulement sont stationnées en Corée et trois en Mandchourie. Pour les appuyer dans les premiers jours d'un conflit, il n'y aurait que les forces militaires du Mandchoukouo, à peu près cent mille hommes ; mais celles-ci, quoique solidement encadrées d'officiers japonais, ne sauraient être mises sur le même rang que les troupes nippones. Il en est de même des contingents levés dans des conditions analogues par les princes pro-japonais de la Mongolie intérieure et par certains chefs chinois des provinces du nord, Je-hol, Tchahar, Souï-Youan, inféodés à la politique japonaise. Il faut signaler toutefois que l'aviation japonaise dispose dès maintenant d'au moins deux mille avions et hydravions de combat, dont le nombre doit, d'après le programme, s'élever à deux mille six cents à la fin de 1937 ; là-dessus, quatre cents avions au moins se trouvent sur le continent. Enfin, le Japon, maître de la mer, n'est qu'à quelques centaines de kilomètres de la Corée et du Mandchoukouo.

Au contraire, les provinces soviétiques d'Extrême-Orient se trouvent au bout de l'unique chemin de fer transsibérien, long de 5 000 kilomètres depuis l'Oural, de rendement encore médiocre, et les communications intérieures y restent très précaires. Ce n'est d'ailleurs pas assez de dire que le chemin de fer transsibérien a 5 000 kilomètres de longueur. En réalité,

la distance du centre de gravité de la Russie d'Europe à Khaborovsk, capitale militaire de l'Extrême-Orient soviétique, est de 8 500 kilomètres. Aussi cette région est-elle en réalité une possession coloniale lointaine et aux communications mal assurées. De plus, son climat est rude. La superficie cultivable dans laquelle se concentre la majeure partie des six millions d'âmes vivant entre le gouvernement de Krasnoïarsk et l'Océan Pacifique, s'étend tout en longueur et, à l'est du lac Baïkal, le long de la frontière. La plupart des matières premières non agricoles se trouvent en dehors de cette zone et sans moyens de transport pour y parvenir.

Il était donc naturel que le gouvernement de l'U. R. S. S. cherchât à parer à cette situation difficile. Il a fait dans ce dessein des efforts considérables qu'il convient de faire ressortir ainsi que les lacunes qui subsistent encore malgré ses préparatifs.

LES FORCES MILITAIRES DE L'U.R.S.S. EN EXTRÊME-ORIENT

Le gouvernement soviétique y a concentré à l'avance une armée de 250 000 hommes, répartie en douze divisions d'infanterie, deux divisions et une brigade de cavalerie. La majeure partie de ces forces stationne dans la Province maritime et dans le coude de l'Amour. Leur motorisation et leur dotation en matériels blindés ont été très développées au cours de ces dernières années ; on parle de huit cents voitures de combat cuirassées. L'aviation y est abondamment représentée : six cents avions au moins, parmi lesquels, dès maintenant, une centaine d'avions de bombardement à grand rayon d'action. Leur mise en œuvre a été préparée par l'établissement de dix-huit terrains qui, de Tchita à la mer, bordent en demi-cercle tout le nord de la Mandchourie et de la Corée, et rendraient possibles des attaques aériennes contre les villes les plus importantes du Mandchoukouo ; il ne serait même pas impossible, depuis Vladivostok, d'atteindre également, à bout de course toutefois, les côtes du Japon.

On sait combien la marine russe a souffert de la révolution par suite de l'assassinat d'un très grand nombre d'officiers. Malgré les efforts faits depuis quelques années pour lui recons-

tituer des cadres, elle s'en ressent encore. En face de la puissante marine japonaise, la troisième du monde, les forces navales soviétiques d'Extrême-Orient sont peu de chose : quelques destroyers et torpilleurs, une douzaine de canonnières de défense des côtes et un nombre assez élevé de vapeurs fluviaux armés, quelques poseurs de mines, pas un seul croiseur ni cuirassé. Certains renseignements de source allemande (1) mentionnent une cinquantaine de sous-marins : il y a tout lieu de les croire exagérés et de ramener ce chiffre à une quinzaine au maximum.

A ces forces russes, il faut joindre les troupes formées dans la Mongolie extérieure pratiquement jointe à l'U. R. S. S., qui sont fortement encadrées d'officiers et spécialistes russes : trois divisions d'infanterie et une douzaine de brigades de cavalerie.

De véritables villes de baraques ont été construites pour loger les troupes soviétiques, et, d'après certaines revues militaires allemandes, des travaux de fortifications considérables auraient été exécutés tout le long du fleuve Amour, dans la partie de son cours où il forme la frontière. Il est probable qu'en réalité ces organisations n'ont été solidement établies que dans certains secteurs particulièrement intéressants : au confluent du Soungari, en particulier, il aurait même été construit deux forts bétonnés et divers autres ouvrages permanents.

La mobilisation des forces existant dès le temps de paix absorbera vite les ressources locales en réservistes, et nous allons montrer que le rendement du chemin de fer transsibérien ne permettrait pas d'envoyer d'Europe, ni même de la Sibérie occidentale, des renforts nombreux.

RESSOURCES SOVIÉTIQUES INSUFFISANTES

De l'étude des statistiques soviétiques, il ressort que, par année moyenne, la consommation dans les provinces d'Extrême-Orient est, en chiffres ronds, de 2 000 000 de tonnes de céréales, 5 500 000 tonnes de charbon, 560 000

(1) Chose curieuse, jusqu'à la veille du récent accord germano-nippon, la presse allemande a presque toujours minimisé les résultats obtenus par les Japonais et exagéré ceux obtenus par l'U. R. S. S.

tonnes de pétrole, 165 000 tonnes de métaux divers : 8 025 000 tonnes, pour ne citer que les produits les plus importants. Or, jusqu'à présent ces provinces sont loin de se suffire à elles-mêmes.

La moyenne de production des céréales est d'environ 1 300 000 tonnes seulement, d'où un déficit de 700 000 tonnes. Pour améliorer cette situation, on s'efforce d'amener de nouveaux colons, d'augmenter la superficie cultivée, d'augmenter le rendement par le recours à la culture mécanique et à l'emploi de graines sélectionnées ; enfin pour encourager les agriculteurs, on a renoncé à appliquer la collectivisation des terres et les colons nouvellement installés sont exemptés d'impôts pendant dix ans.

Le cheptel n'est pas suffisant pour assurer le ravitaillement en viande ; celui-ci, toutefois, pourrait l'être grâce au concours prêté par la Mongolie extérieure qui fournit beaucoup de bétail à l'U. R. S. S., et par la pêche qui est susceptible d'un grand rendement ; il est vrai qu'en cas de guerre avec le Japon la pratique de cette dernière deviendrait très difficile. On songe également à développer l'élevage du renne dans des exploitations collectives à créer dans les districts du nord, mais cela aussi reste d'un produit douteux (1).

Les produits manufacturés et les matières premières nécessaires à leur établissement sont en quantité tout à fait insuffisante. Il y a du pétrole au Kamtchatka, dans le nord de l'île Sakhaline, dans l'Oussouri, et à l'est du lac Baïkal ; mais pratiquement il n'est exploité, et encore très incomplètement, qu'à Sakhaline où on en obtient annuellement 250 000 tonnes qu'il faut amener par mer, puis en remontant l'Amour aux raffineries de Khabarovsk : c'est absolument insuffisant pour les besoins des éléments motorisés de l'armée d'Extrême-Orient et de leur aviation. Il existe du charbon à Sakhaline, du minerai de fer et du charbon dans la Province maritime, en Transbaïkalie et à l'ouest d'Irkoutsk. Mais, malgré les progrès déjà réalisés au cours des dernières années, le rendement est encore insignifiant ; il faudra au moins dix ou quinze ans pour que cette situation soit vraiment améliorée.

(1) Il est question de créer au Kamtchatka des fermes d'élevage comptant jusqu'à 120 000 rennes. Seul l'usage montrera la valeur pratique de ces projets.

Pour parer à ces lacunes, il a été constitué de très gros dépôts de vivres, de matériel de guerre, de munitions, et on organise d'importants ateliers de réparation et peut-être des usines pour la fabrication des munitions de petit calibre. Mais les approvisionnements ainsi créés ne suffiraient qu'aux premiers besoins d'une guerre. Il est donc nécessaire de voir quels seraient ceux de l'armée soviétique d'Extrême-Orient en cas d'hostilités prolongées.

Le moyen nous en est donné par une étude parue dans la revue militaire russe *Voïna i Revolioutsia* (Guerre et révolution) qui indique les ravitaillements de toute nature nécessaires à une armée composée de seize divisions, ce qui correspond sensiblement à la composition de cette armée. Les besoins sont calculés en trains de chemin de fer de 450 à 480 tonnes.

D'après ces calculs, les ravitaillements de toute nature de l'armée d'Extrême-Orient exigeraient par journée moyenne vingt-huit trains, et dans les périodes de grandes batailles quarante-quatre trains par jour (1).

MOYENS DE RAVITAILLEMENT

D'après les statistiques de 1933, les denrées et matériels dont l'introduction dans les provinces d'Extrême-Orient a été nécessaire à leur ravitaillement, provenaient en général : les céréales de la Sibérie occidentale et de la partie sud de l'Oural, le charbon et les matériaux métalliques du bassin de Kouznetsk, le pétrole de Bakou, le coton d'Asie centrale. Le total s'en était élevé à 2 300 000 tonnes qui auraient nécessité une moyenne de quinze trains de chemin de fer de 450 tonnes par jour ; mais 20 pour 100 environ ayant été transportés par mer ou par voie fluviale, il avait suffi d'une douzaine de trains journaliers, tous venant de distances variant entre 5 000 et 9 000 kilomètres. Il convient de remarquer qu'en cas de guerre avec le Japon le trafic par mer

(1) 5 à 18 trains de munitions et armements de remplacement, 5 à 8 trains de vivres, 3 trains de carburants en moyenne, 1 train de matériel technique, 4 trains de matériel de chemins de fer, 2 ou 3 trains de renfort en hommes, 2 ou 3 trains de chevaux de remplacement, 2 trains sanitaires, 2 trains d'exploitation de la voie ferrée, 2 trains pour besoins divers.

serait supprimé et que la voie ferrée devrait assurer la satisfaction de tous les besoins.

Le chemin de fer transsibérien a été considérablement amélioré par l'établissement d'une deuxième voie qui atteint déjà la province de l'Amour et atteindra sans doute Vladivostok à la fin de 1937, mais la plupart des ponts sur les grands fleuves sont restés à une seule voie et constituent des défilés gênants. En outre, l'infrastructure demeure médiocre et ne permet que des vitesses moyennes commerciales restreintes : 25 kilomètres à l'heure pour les trains de voyageurs, 15 kilomètres pour les trains de marchandises. L'intensité du trafic y varie du reste d'une section à l'autre. Élevé en Sibérie centrale et occidentale à cause du développement industriel et de la population, le trafic est beaucoup moins développé en Transbaïkalie et dans la province de l'Amour où il consiste surtout au transport de matériaux pour l'amélioration de la voie ferrée et en matériel militaire. Dans la Province maritime, le trafic est augmenté par suite des importations arrivant par mer à Vladivoskok.

L'état du Transsibérien permettrait, pour un rendement maximum du temps de guerre, le passage journalier de quarante-cinq à cinquante trains. Mais pour arriver à cette intensité de trafic, il faudrait, en raison des longs trajets à parcourir, employer en permanence sur la ligne cinquante mille wagons, c'est-à-dire plus de 50 pour 100 du tonnage moyen journalier de toutes les voies ferrées de l'U. R. S. S. : cela est pratiquement irréalisable, car tout le reste du pays en souffrirait. Il est donc prudent de ne pas compter sur plus de vingt-cinq trains par jour. Les besoins normaux de la population civile en exigeant déjà une quinzaine, il n'en resterait qu'une dizaine de disponibless pour les besoins militaires. Le Transsibérien ne suffirait donc pas à assurer le ravitaillement de l'armée d'Extrême-Orient, et les autres moyens de transport, pas davantage.

En effet, les pistes traversant la Sibérie ne sont pas empierrées ; le climat les rend impraticables une partie de l'année. C'est surtout en hiver et au moyen de traîneaux qu'elles sont utilisées. Leur état et l'étendue des distances à parcourir font qu'on ne peut compter suppléer par des transports automobiles à l'insuffisance de rendement du réseau ferré.

Pendant les mois où ils ne sont pas gelés, les fleuves sibériens sont navigables sur de très grandes longueurs. Mais ils sont, d'une manière générale, orientés nord-sud. Ils pourraient donc seulement servir à amener du fret au chemin de fer transsibérien dans la mesure où les conditions climatériques permettraient à des navires venant d'Europe d'arriver jusqu'à leurs embouchures. Le gouvernement soviétique a accompli de remarquables efforts pour reconnaître et améliorer les possibilités de navigation dans l'Océan glacial au nord de l'Asie. En 1934, un brise-glace a pu parcourir les 6 200 kilomètres de Vladivostok à Mourmansk en quatre-vingt-trois jours. Mais l'expérience montre que la période où cet océan est praticable aux navires ne dépasse pas deux mois par an en moyenne. C'est dire combien cette voie est aléatoire.

Quant au fleuve Amour dont l'orientation ouest-est est avantageuse, il constitue sur la majeure partie de son cours la frontière avec le Mandchoukouo et ne serait utilisable en temps de guerre, comme voie navigable, que si les troupes soviétiques conquéraient d'emblée une large bande du territoire situé sur sa rive droite. Il est d'ailleurs gelé pendant plusieurs mois.

Enfin le trafic par avions, bien qu'une ligne de navigation existe de Moscou à Vladivostok, ne peut assurer que le transport de personnalités importantes et de matériels légers de grande valeur.

Le gouvernement soviétique travaille avec ardeur à améliorer encore le rendement du Transsibérien et à développer l'industrie de ses possessions d'Extrême-Orient de manière à assurer leur indépendance économique. On espère y doubler d'ici la fin de 1937 l'extraction du charbon et augmenter celle du pétrole. On songe à établir sur les cours d'eau de grandes centrales électriques, et les travaux seraient même entamés dans la Sibérie centrale, sur l'Angara et l'Iénisséi. On a commencé la construction d'une nouvelle voie ferrée longue de 1 800 kilomètres, qui passerait au nord du lac Baïkal et courrait, très au nord du fleuve Amour, jusqu'à Nikolaïevsk, en face de l'île Sakhaline, avec des embranchements menant jusqu'à la frontière. Mais la réalisation de tous ces projets, même en y employant, selon la pratique courante en U. R. S. S.,

des centaines de milliers de travailleurs déportés et contraints par la force, exigera bien des années. Jusque-là la situation de l'armée soviétique d'Extrême-Orient restera très délicate dans le cas d'une guerre avec le Japon, même si le gouvernement soviétique a les mains libres sur ses autres frontières.

LE CHEF DE L'ARMÉE SOVIÉTIQUE D'EXTRÊME-ORIENT

La valeur d'une armée dépend grandement de celle de son chef. Il convient donc de montrer ce qu'est celui de l'armée soviétique d'Extrême-Orient.

Le maréchal rouge Blucher est un produit militaire de la révolution, et l'on a fait courir à son sujet force légendes, en particulier celle qu'il serait un ancien officier allemand ou autrichien.

En réalité, son véritable nom est Vassili Constantinovitch Gourov, et il est né d'une famille d'ouvriers dans un village voisin de Kazan, en 1889. Après avoir fréquenté l'école de son village, il devint forgeron et le resta jusqu'en 1910. Arrêté alors comme meneur de grèves, il fut condamné à deux ans et huit mois de prison. Simple soldat au début de la guerre mondiale, il devint sous-officier, et sa bouillante ardeur lui fit donner par ses officiers le surnom de Blucher. A la suite d'une blessure en 1916, il quitta le front et fut employé à l'industrie de guerre. C'est alors qu'il s'affilia au parti communiste. Réincorporé après la première révolution (mars 1917) dans un régiment d'infanterie de réserve, à Samara, il y fit partie du soviet de son régiment et de celui de la ville. En novembre 1917, après la révolution bolchévique, il prit, sous le nom de Bourev, possession de Kazan, puis devint commissaire d'un détachement formé pour combattre l'ataman des Cosaques d'Orenbourg, Doutov. Président du Comité révolutionnaire de Tchéliabinsk et chef de la garde rouge de cette ville, il participa activement à la défaite de l'ataman. Obligé alors par les hostilités avec les Tchèques de se replier, il put rejoindre la IIIe armée rouge avec laquelle il prit, à la tête de la 51e division, une part remarquée aux opérations contre l'amiral Koltchak, à l'ouest de l'Oural et en Sibérie, jusqu'à la fin de 1919. Envoyé alors

avec sa division en Ukraine, il se trouva engagé dans les opérations contre le général Wrangel, joua en particulier un rôle décisif dans l'enlèvement en plein hiver de l'isthme de Pérékop, qui força le général Wrangel à évacuer la Crimée. Sa conduite en cette occasion le fit décorer le premier de l'ordre du drapeau rouge qu'il reçut des mains de Lénine.

Après avoir fait un tour en Extrême-Orient en 1921-1922 et avoir commandé en Europe divers corps d'armée, il fut envoyé en Chine en 1924, à l'époque où le gouvernement de l'U. R. S. S. espérait y développer largement le mouvement communiste. Il y courut force aventures. Sous les noms successifs de général Galen et de camarade Boroussov, il fut conseiller militaire tantôt du gouvernement de Canton, tantôt du maréchal Tchang-Kaï-Chek, jusqu'à ce que celui-ci se séparât des communistes, tantôt du général Feng-Ou-Sien. Le futur maréchal rouge Blucher, nom qu'il conserve décidément, se trouva ainsi mêlé aux guerres civiles qui désolèrent la Chine d'où, pour finir, il fut forcé de s'enfuir sous un déguisement à travers la Mongolie.

De retour en Europe, il y servit jusqu'en 1929 comme adjoint au commandant de la circonscription militaire de Kazan.

Son expérience des questions chinoises le fit alors envoyer à nouveau comme commandant en chef en Extrême-Orient où les affaires du gouvernement de Moscou étaient compromises. Il n'a plus quitté depuis ce poste important. C'est lui qui a su donner à cette armée l'organisation qui fait sa puissance actuelle, et il semble jouir à sa tête d'une très large initiative et de la pleine confiance du gouvernement soviétique.

* * *

La supériorité des forces terrestres rouges leur permettrait sans doute quelques succès initiaux, mais la supériorité navale écrasante du Japon assurerait le transport sur le continent des forces japonaises mobilisées. Le réseau ferré du Mandchoukouo se développe rapidement et il se crée dans ce pays un réseau routier pour les transports automobiles permettant les rocades et le ravitaillement des troupes qui trouveraient d'ailleurs à vivre sur le pays. Nous avons vu

qu'au contraire l'entretien des forces soviétiques d'Extrême-Orient serait rendu très difficile par les conditions défectueuses d'exploitation du Transsibérien et l'insuffisance des ressources locales de tout genre.

Aussi, malgré l'avance initiale dont dispose le maréchal Blucher en personnel et en matériel, il est difficile de faire des pronostics sur la marche des événements, sauf en ce qui concerne la maîtrise de la mer par les Japonais, maîtrise qui est pleinement assurée.

En tout cas, il convient de rappeler que le pacte franco-soviétique est limité à l'Europe où du reste il n'aurait à jouer que dans le cadre de la Société des nations. Notre Indochine resterait donc heureusement en dehors d'un conflit armé qui éclaterait entre l'U. R. S. S. et le Japon, et nous ne pouvons que nous en féliciter.

GÉNÉRAL NIESSEL.

LE SOUVENIR DE PAUL BOURGET

Une amitié de quarante années ne peut s'éteindre dans la mort. Celui qui reste doit encore le culte du souvenir au grand aîné disparu. Plus d'un demi-siècle de littérature a retenti de la renommée de Paul Bourget. Les *Essais de psychologie*, avant même ses premiers romans, avaient ouvert des voies nouvelles à la jeunesse intellectuelle, et son dernier ouvrage, *Une laborantine*, publié à plus de quatre-vingts ans, rendait encore hommage à ces vaillantes jeunes filles d'aujourd'hui, si diffamées par ailleurs, qui ont orné du goût de la science l'obligation du travail ; et quelle distance parcourue de Thérèse de Sauve, l'héroïne de *Cruelle énigme*, à la laborantine Paule Gauthier qui trouve son salut dans son métier !

Cependant, je ne viens pas ici, après tant de critiques, célébrer l'écrivain. C'est un autre portrait qui me tente, celui de l'homme qui, par sa conversation, son caractère, son culte de la vérité, a orienté tant d'esprits. Je ne l'ai pas connu, je ne l'aurais pu connaître, — séparé de lui par vingt années, c'est-à-dire par une génération, — dans l'éclat de la jeune gloire qui lui était sans retard venue avec *Un crime d'amour*, avec *Mensonges*. C'est l'homme mûr, préoccupé d'une société ébranlée et des forces capables de la consolider, que j'ai beaucoup fréquenté, et c'est, plus encore, le vieillard attristé par la plus cruelle épreuve, retenu à la vie, non par le goût de vivre, mais par la curiosité et par la résistance à toute désagrégation. De même qu'il servait de chaînon entre nous et les générations précédentes, celle d'Alphonse Daudet, de Sully

Prudhomme, de Coppée et celle encore de Taine, de Renan, de Barbey d'Aurevilly, je désirerais maintenir sa mémoire personnelle pour les générations qui me suivent, afin qu'elles ajoutent une image aux livres de lui qu'elles auront choisis pour les sauver de l'oubli. N'était-ce pas son vœu secret quand il nous parlait de ses maîtres : prolonger la clarté de ceux qui ne sont plus ?...

LA NAISSANCE D'UNE AMITIÉ

Elle est née, cette amitié, un soir d'octobre 1894, dans le petit appartement que j'occupais alors au boulevard Saint-Germain, au fond d'une cour, mais cette cour était plantée d'arbres. Je n'aurais pu me passer de cette vision de campagne, habitué aux horizons de ma Savoie natale. J'étais avocat-rédacteur au contentieux de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée. Si les appointements étaient minimes, les loisirs étaient convenables et m'autorisaient à cultiver ma passion de la littérature. Or, je venais de publier mon premier livre, *Ames modernes*. Le premier exemplaire m'avait fait l'effet d'un petit pain chaud quand je le tins dans les mains, doré et fleurant la farine venue du blé de chez nous. C'était un recueil d'études sur l'individualisme dans Ibsen, l'exotisme et la passion de la jeunesse dans Pierre Loti, le dilettantisme dans Jules Lemaitre, la joie de l'art dans José-Maria de Heredia, le sens du mystère et les communications avec l'invisible dans Villiers de l'Isle-Adam. Écrit aux alentours de la vingtième année, il s'en ressentait. Vous rappelez-vous ce jeune homme que les *Essais de psychologie* représentent à la première page accoudé sur un livre : il paraît oublier la vie, et il vit à cette minute même « d'une vie plus intense que s'il cueillait les fleurs parfumées, que s'il regardait le mélancolique Occident, que s'il serrait les fragiles doigts d'une jeune fille ». Tout débutant dans les lettres fut ce jeune homme-là.

J'avais envoyé à tout hasard mon premier livre à mes écrivains préférés. Quelques jours plus tard ou, plus précisément, le dernier jour d'octobre, je déchiffrai à la nuit tombante, rapproché de la fenêtre plutôt que de prendre le temps d'allumer une lampe, une lettre de quatre pages, d'une écriture fine, serrée, affirmative, qui était signée : Paul Bourget. J'ai

publié cette lettre intégralement dans la préface d'une nouvelle édition d'*Ames modernes*, avec l'autorisation de son auteur qui, depuis lors, dans son testament, a condamné l'usage de sa correspondance. « Il y a longtemps, disait-il à ce nouveau venu, que je n'ai éprouvé à la lecture d'un volume autant de plaisir qu'au vôtre... » Mais, s'il avait la gentillesse de me louer ainsi, il me reprenait avec ce mélange de bienveillance et d'autorité que lui donnaient sa sympathie pour la jeunesse et le sens des directions intellectuelles. Au sujet de mes engouements peut-être trop vifs pour Villiers de l'Isle-Adam et pour Ernest Hello, il me disait : « Pourquoi de jeunes hommes tels que vous, qui ont le courage de la pensée abstraite, n'ont-ils pas le courage du jugement d'art indépendant de cette convention à rebours qui est celle des cénacles et des coteries ? » Et il me reprochait encore certaines confusions qui rassemblaient dans une même énumération des génies ou des talents fort dissemblables : « Il y a des échelles de formes intellectuelles, comme il y a des échelles de formes animales. Le psychologue doit reconnaître les premières avec autant de lucidité que le physiologiste les autres. C'est l'enseignement que j'ai reçu de M. Taine et que je vous transmets, comme il le ferait s'il n'était pas loin de nous... »

Je ne devais le rencontrer que plus tard. Il vivait volontiers loin de Paris dont il avait trop aimé peut-être la vie mondaine. Mais il ne voulait pas se laisser dévorer par elle. Un voyage en Orient, dont il n'a jamais publié les notes, un autre en Amérique d'où il rapporta les deux volumes d'*Outre-mer*, des retours en Italie (de quoi donner plusieurs suites aux *Sensations*), son installation à Costebelle, dans le voisinage d'Hyères, lui composaient une existence à demi nomade, favorable à sa production. Comme je m'étonnais un jour devant lui de cette richesse de production, il protesta : « Mais non, mon ami, j'ai l'impression de ne rien faire... » Puis il ajouta dans un demi-sourire : « Il est vrai que je travaille tout le temps. » Tout lui était, en effet, matière à méditation : une lecture, un paysage, une causerie, le monsieur qui passe, la dame qui monte en voiture. Au restaurant, il recomposait le roman de chaque couple, avec l'interprétation d'un geste, d'une expression de visage.

Déjà lié avec lui par une correspondance qui le suivait

à travers le monde, je le vis néanmoins pour la première fois sous la Coupole, lors de sa réception à l'Académie. Il y remplaçait Maxime du Camp et sa péroraison fut pour louer son prédécesseur de n'avoir été qu'un homme de lettres. « Je ne sais pas, conclut-il, de plus bel éloge... » On devinait, dans cette fin qu'il prononça avec un frémissement dans la voix, quelle passion l'attachait à la littérature et quelle importance il lui attribuait. Entre parenthèses, Maxime du Camp est aujourd'hui la victime de Flaubert. Celui-ci l'a relégué dans l'ombre après avoir été son ami et l'avoir accompagné dans le voyage d'Égypte. Or, revenant de Luxor et d'Assouan, j'ai eu la curiosité de lire le récit de Maxime du Camp et j'y ai trouvé des pages exactes et colorées.

Quand je me fixai à Paris, Paul Bourget avait à peu près cessé de voyager. Dès lors, je commençai de lui rendre souvent visite dans ce cabinet de travail de la rue Barbet-de-Jouy qu'il n'a plus quitté jusqu'à sa mort et dont ses fidèles auront toujours la vision dans les yeux. Le fond, au-dessus de la cheminée, était occupé par une copie de la fresque de Luini qui représente l'adoration des Rois Mages. Sur la cheminée s'entassaient les photographies de ses amis. Contre les fenêtres, les parois étaient consacrées aux Lettres : une belle copie de la George Sand de Delacroix, un portrait d'Hippolyte Taine, un Melchior de Vogüé qu'il avait eu en grande amitié, le masque mortuaire de Tolstoï, douloureux et crispé, et, à une place de faveur, un charmant dessin de Mme Paul Bourget. Les livres avaient mangé tout le reste : un Balzac complet, un Taine, un Walter Scott, et les chefs de file préférés, Bonald, Joseph de Maistre, Le Play, Fustel de Coulanges. La littérature contemporaine s'entassait comme elle pouvait sur les meubles : elle n'avait pas les préférences, elle n'avait pas servi à la formation du cerveau.

Dans les années qui précédèrent la guerre, Paul Bourget s'était laissé séduire, un temps, par le théâtre après le succès de la pièce tirée de son roman *Un divorce* par M. André Cury. Successivement, il avait donné *l'Émigré*, *la Barricade*, *le Tribun*. Mais, bientôt, il s'était lassé de la scène pour revenir à la forme d'art qu'il préférait, le roman. Seulement, il revenait au roman avec une préoccupation plus grande de la responsabilité humaine et des répercussions de nos actes d'une

génération à l'autre. Dans une de ses meilleures nouvelles, *l'Échéance*, il montrait la transmission des mérites pour le rachat des coupables. C'est alors qu'il se mit à composer l'une de ses œuvres les plus significatives et les plus profondes, *le Démon de midi*, tout en groupant une équipe pour rédiger *les Billets de Junius* dans *l'Écho de Paris*. Il m'avait fait une place dans cette équipe à qui il avait fixé en quelque sorte un cadre et donné des exemples, au point que cette campagne de presse, soumise à une doctrine sociale, porte avant tout sa marque. Barrès, pourtant, y a collaboré. M. Lucien Corpechot, dans ses très intéressants *Souvenirs d'un journaliste*, en a donné une liste assez complète, ajoutant à nos noms ceux d'Albert de Mun, Frédéric Masson, René Bazin, général Bonnal, Denys Cochin, Charles Benoist. Je fus ainsi admis à le fréquenter plus souvent et j'ai pu assister à l'élaboration et à l'éclosion du *Démon de midi*.

La première pensée, l'origine du *Démon de midi*, était venue d'une conversation de Paul Bourget avec Eugène-Melchior de Vogüé à laquelle j'assistai. Vogüé défendait Chateaubriand écrivant *le Génie du christianisme* chez Pauline de Beaumont, s'érigeant en révélateur de la religion et s'abandonnant à toutes les folies du désir. Cette dualité, Bourget, au contraire, ne l'admettait pas. Dualité aussi fréquente que la faiblesse humaine et dont la contradiction saisissante a retenu plus d'un romancier, plus d'un auteur dramatique : Édouard Rod, dans *le Réformateur*, avait ainsi mis en scène Jean-Jacques Rousseau, pris entre sa doctrine et ses actes.

— Oui, disait Bourget, de hautes certitudes religieuses coexistant, chez un homme public, avec les pires égarements de la passion. Quel drame intérieur et quel sujet !

Cependant, les arguments s'entrechoquaient sur ce problème quasi insoluble. Une conviction catholique contraindrait, par son application, à une vie parfaite. C'est l'idéal qu'il faut s'efforcer d'atteindre ; mais si l'on tombe en route ? Devra-t-on se retirer de la bataille qui se livre autour de cet idéal dont on n'a pas cessé d'apercevoir la vérité ? Et sera-ce de l'hypocrisie que d'intervenir publiquement en sa faveur alors qu'on l'offense en secret ? Cette hypocrisie, qui, d'ailleurs, n'est pas dans les idées, n'est-elle pas encore préférable

au cynisme de ceux qui, incapables de dominer leurs passions, ont imaginé, sous couleur de sincérité, de les célébrer, de les diviniser, d'en tirer des théories et même des doctrines et des règles de vie ? On est aisément assuré de vivre en harmonie avec ses convictions, lorsque ces convictions sont toutes de satisfactions sensuelles et d'affranchissement de l'individu. Faut-il donc ajouter la faiblesse du cerveau à celle du cœur ou des sens, et la pensée doit-elle nécessairement faire partie du naufrage ? Mais, d'autre part, qu'est-ce qu'une pensée qui ne gouverne pas, ou ne gouverne plus la conduite ? Comment la foule admettra-t-elle jamais qu'on pense d'une manière et qu'on agisse de l'autre ? Elle n'attache d'importance qu'aux exemples. En ne vous soumettant pas vous-même à la cause que vous prétendez servir, vous lui nuisez plus sûrement que vous n'aurez contribué à la défendre. Mais la vie privée n'est pas la vie publique, et cette vie privée, nul n'a le droit d'y pénétrer. Savez-vous si cette vie privée, tôt ou tard, n'empiétera pas sur la vie publique au contraire, ou si elle ne vous obligera pas à des démarches compromettantes qui démasqueront la fausseté de votre double jeu ? Seulement, avec cette sévérité, vous paralysez la défense de toute morale et de toute religion, pour la raison que personne n'est jamais assuré de résister en toute occasion à la passion et de désir.

Timidement, je m'étais rangé à l'avis plus humain d'Eugène-Melchoir de Vogüé qui acceptait la dualité de Chateaubriand, et plus tard, M. Victor Giraud, dans ses grandes études sur la religion de Chateaubriand, ne devait-il pas en démontrer la sincérité ? Mais Paul Bourget tranchait le débat dans le sens le plus rigoureux. *Le Démon de midi* s'achève sur ce précepte : « Il faut vivre comme on pense » que complète cette autre formule, tirée, elle, de l'expérience : « Vivons : tôt ou tard, on finit par penser comme on a vécu. » Déjà il avait montré le même rigorisme dans *le Disciple* dont le sujet, qui est la responsabilité de l'écrivain, se relie à celui du *Démon de midi*. Mais, dans l'exécution, le romancier se laissa prendre lui-même aux séductions de son héroïne. Rarement il a dessiné une figure de femme plus séduisante et parée de plus de noblesse dans la faute que cette Geneviève Calvières qui ne renoncera à son amour que par amour et qui, égarée sur de

hauts chemins, montera tôt ou tard jusqu'à cette cime de nos sentiments d'où l'on n'aperçoit plus que Dieu. Les critiques qui ont refusé à Paul Bourget le don de la poésie l'ont mal lu, parmi ses portraits de femme je fais une place à part à Geneviève Calvières.

AU PLANTIER DE COSTEBELLE

Vint la guerre. Je ne revis plus Paul Bourget qu'à de rares permissions. Cependant, il me témoignait une amitié plus profonde puisque je servais. *Servir* : n'a-t-il pas écrit que c'était le plus beau mot de la langue ? Je lui répliquais que c'était *bâtir*, et la guerre accumulait les destructions. A chaque rencontre, je le trouvais plus désabusé, plus attristé. A dix-huit ans, il avait vécu les désastres de 1870 ; puis il avait, à Paris même, de son collège, suivi les jours affreux de la Commune dont il entendait le canon. Ces souvenirs lui étaient restés. Il ne croyait guère à notre victoire. Je lui apportais au contraire l'air du front. La Marne, qu'il appelait un miracle, nous avait sauvés. Verdun était le signe que nous ne pouvions être vaincus : des soldats qui tenaient dans cet enfer méritaient pour tout le peuple de France. Alors, il s'attendrissait sur leurs souffrances et même il pleurait avec eux.

— Allons, finissait-il par dire, il faut vous croire. Il faut croire.

J'étais alors candidat à l'Académie et n'y pensais guère. Je n'avais pas le loisir d'y penser. Au mois de juin 1914, j'avais brigué la succession de Jules Claretie et l'avais à peu près oublié. L'Académie pareillement, qui avait abandonné toute élection. Verdun, l'Alsace, la Malmaison m'occupaient le corps et le cœur. Cependant, en 1918, l'Académie se réveilla pour appeler à elle le vainqueur de la Marne. Aussitôt je quittai le fauteuil de Claretie, puisque Joffre s'y présentait, et me reportai au fauteuil de Lemaitre sur le conseil de Bourget et de Maurice Barrès.

Quand eut lieu l'élection, j'étais à Senlis, comme commandant d'état-major, avec le lieutenant Madelin pour adjoint, afin de suivre de là les opérations de la pathétique campagne de France qui avait commencé le 21 mars par la rupture du front anglais. Le Grand Quartier avait dû, en hâte, quitter

Compiègne pour Provins. De Senlis, je pouvais aisément rejoindre l'avant. Et précisément, ce jour-là, pour l'unique fois de ma vie peut-être, je voulus, comme on dit dans le peuple, *faire le Jacques*, c'est-à-dire jouer un rôle de vanité. « Comme ce serait amusant, avais-je pensé, d'être élu, tandis que je serais en première ligne ! » Je ne m'étais pas occupé de ma candidature, étant à l'armée, mais Bourget m'avait assuré que les vents m'étaient favorables. Amusant était peut-être excessif, car le poste où j'allais sans ordre et sans raison valable n'était point de tout repos. L'Académie se réunit à deux heures pour voter. A deux heures, j'étais en bonne place, et les obus tombaient, couvrant la voix saccadée des mitrailleuses. Quand je revins indemne et content à Senlis, vers cinq ou six heures du soir, je demandai au commandant d'armes ce qui s'était passé, car il avait dû, avec Madelin qui s'y intéressait gentiment, s'en enquérir à Paris par le téléphone. C'était un ancien chef d'escadrons qui n'aimait rien tant que jouer aux courses.

— Eh bien ! m'expliqua-t-il, vous n'êtes pas gagnant, mais vous êtes placé.

En effet, l'élection n'avait pas abouti. J'avais en face de moi mon cher confrère Abel Hermant, mais le dernier tour de scrutin me classait en tête : une seule voix m'avait manqué pour l'élection. Ainsi ai-je été puni de mon cabotinage militaire. Je ne l'ai pas renouvelé.

Quelques mois plus tard, j'étais élu sans concurrent au fauteuil de Lemaitre : la guerre venait de finir. Nul ne fut plus content de ce résultat que Paul Bourget. Il l'avait pris plus à cœur que moi-même. Mais, quand je lui avais répété le propos du cavalier de Senlis, il en avait goûté la saveur professionnelle. Il collectionnait volontiers les gestes ou les mots par quoi se traduisent les caractères individuels et l'influence du métier, du beau métier choisi et aimé.

Pendant les années qui suivirent la guerre, il fut très fidèle à sa propriété du Plantier à Costebelle, près d'Hyères, sur la Côte d'Azur. Il y passait tous les hivers avec Mme Bourget et n'en revenait qu'au printemps déjà avancé. Le Plantier avait appartenu à une Mlle de Prailly, qui fut une amie du Père Lacordaire et qui a publié des lettres de direction du célèbre dominicain. Le Père Lacordaire vint y bénir la pre-

mière pierre de la petite chapelle édifiée à côté de la villa. Plus tard, Mgr Dupanloup y fit de fréquents séjours. Il aimait, le matin, dire son bréviaire en allant et venant sur le promenoir qui contourne le domaine. Tandis que la maison est un peu ensevelie dans les arbres, de cette allée la vue est belle et étendue : la mer qui porte, comme de grands navires, les îles d'or, Porquerolles, Port-Cros, le Levant, et plus près les bois de pins où se cachent à demi les grands hôtels de Costebelle, aujourd'hui abandonnés par leur clientèle anglaise, et le clocher blanc de Notre-Dame de Consolation, enfin la ville d'Hyères toute colorée dans son abri de rochers mauves. « Il y a des coins de terre si beaux, a écrit Bourget dans *Sensations d'Italie*, qu'on voudrait les presser sur son cœur. »

J'avais pris l'habitude, alors, d'aller passer un mois en famille, au printemps, à Costebelle. Ainsi devenais-je son voisin. Dans ma jeunesse, n'avais-je pas habité une de ces îles d'or qui ressemblent aux îles de la Grèce, Port-Cros, qui appartenait au marquis Costa de Beauregard, l'auteur d'*Un homme d'autrefois* ? Le marquis Costa, qui était de ma Savoie, me témoignait une amitié presque paternelle. Il m'avait invité dans son île. Là, j'ai écrit *la Voie sans retour*, qui est dédiée à Paul Bourget. Plus tard, je devais lui dédier encore *la Neige sur les pas*. Lui-même a inscrit mon nom en tête d'un volume de nouvelles, *Anomalies*. Port-Cros a inspiré toute une littérature, une des *Voyageuses* de Bourget, et surtout *Jean d'Agrève* d'Eugène-Melchior de Vogüé. *Jean d'Agrève* fut écrit au Plantier.

Pendant mon séjour à Costebelle, je voyais Paul Bourget presque chaque jour. Nous nous promenions ensemble dans les bois de pins, et les buts de promenade sont nombreux dans ce pays de lumière et de charme, depuis le mont des Oiseaux d'où l'on aperçoit la rade de Toulon, l'Almanarre, villa contournée, heureusement à demi noyée dans le vert, la presqu'île de Gien qui ressemble à la barre d'un T, jusqu'à de petits vallons sauvages dont je n'ai jamais su le nom.

Il marchait à petits pas inégaux et s'arrêtait fréquemment. Infatigable, il se croyait toujours fatigué. Et de même, quand je lui disais : « Comme vous êtes bien, ici ! » il me répondait : « On n'est bien nulle part... » Déjà, il vieillissait physiquement, bien qu'il n'eût que soixante-dix ans, mais l'intelligence,

au contraire, s'agrandissait encore par l'expérience et l'observation de la vie.

Il essayait sur moi les sujets de ses romans. J'ai connu à l'avance les chapitres d'*Un drame dans le monde*, de *Laurence Albani*, de *la Geôle*. Il se passionnait pour ses personnages, m'expliquant leur résistance quand il prétendait les contraindre. Du moment qu'il leur avait donné la vie, allait-il contrarier leur caractère ? Ses procédés de travail étaient effrayants. Il lui fallait l'aiguillon de la nécessité. Il prenait date pour la publication de ses romans avec la *Revue des Deux Mondes* et, quand l'échéance arrivait, la *Revue* n'en avait reçu que la moitié, quelquefois même moins encore. Alors, il travaillait dans une angoisse qu'il estimait favorable. Le cerveau du créateur, m'affirmait-il, est en ébullition. Il flamboie comme les cheminées des hauts fourneaux nuit et jour allumés... N'envoya-t-il pas ou ne corrigea-t-il pas la fin d'un roman par un télégramme de plusieurs centaines de mots?

— Quand j'écrivais *Némésis*, m'a-t-il raconté à Costebelle comme nous dépassions le jardin cultivé par le père de Laurence Albani, le terrible directeur de la *Revue*, notre cher ami René Doumic, fort inquiet de mes retards, m'expédiait tous les soirs, rue Barbet-de-Jouy, un petit bossu qui était chargé de me prendre ma copie de la journée et de la lui rapporter. Comme je lui remettais le fruit de mon travail, — quelques pages écrites au prix de quel effort ! — le bossu, ayant soupesé le petit paquet, me jeta un regard soupçonneux et me dit : « Alors, il n'y a que ça ? — Mais oui, lui répondis-je, un peu confus, il n'y a que ça... » Et il s'en alla, mais je vis bien à l'expression de ses yeux qu'il avait passé du soupçon au mépris...

Ces conversations de Costebelle que je voudrais évoquer de mémoire sont assez différentes de l'œuvre livresque. Bourget apportait dans la causerie une spontanéité, une détente et, pour tout dire, une bonhomie qui ne se retrouvent que rarement dans son œuvre toujours tendue. A le lire, il semble qu'il pourrait rééditer la plainte de Lamennais : « Mon âme est née avec une plaie. » N'a-t-il pas lui-même parlé des *affres de l'agonie métaphysique* ? Une jeunesse douloureuse avait laissé des traces sur son esprit déjà naturellement porté au pessimisme. Dans la biographie littéraire qu'il

va consacrer à Paul Bourget, son beau-frère, M. Albert Feuillerat, connu des lettrés par le très curieux ouvrage qu'il a publié à New Haven, par les soins de *Yale University Press*, sur Marcel Proust dont il avait retrouvé une première version de *A la recherche du temps perdu*, assure que l'enfance du romancier ne fut point malheureuse ou qu'elle ne le fut que dans son imagination. Cependant les témoignages de Paul Bourget sur cette enfance ont toujours été concordants. Son plus ancien confident, M. Saint-René-Taillandier, qui le connut au collège, les a recueillis comme moi-même. On sait qu'il perdit sa mère à six ans, que sa sensibilité précocement éveillée en fut profondément ébranlée, que son père se remaria un an plus tard et que l'enfant ne connut pas ou ne voulut pas connaître la douceur du foyer, ni les détentes de l'amour filial. Il est très possible que cette contraction enfantine si pénible lui soit imputable, et non à la seconde femme de son père dont on ne peut dire que du bien, mais qui, elle-même bientôt chargée d'enfants, ne put ou ne sut entreprendre le siège de ce cœur tendre et refermé. Cependant le pessimisme de Bourget a bien commencé là. Il était de la génération qui arrivait à l'âge d'homme à l'heure de notre défaite et de notre humiliation. Avec quelle puissance tragique il a analysé le drame intime de cette génération dans quelques pages d'*Un crime d'amour* ! Mais est-ce bien le drame d'une génération, et n'est-ce pas plutôt un drame personnel ? Un Hubert Lyautey n'a-t-il pas affirmé au contraire que rien n'exalte la jeunesse comme le désir de courir au secours du pays menacé : offrez-lui des occasions de sacrifice, elle s'y jettera, car elle est naturellement généreuse. Et, de fait, ne voit-on pas les peuples comme les individus supporter mieux, bien souvent, la mauvaise fortune que la bonne, celle-ci les endormant ou les corrompant ? Mais Paul Bourget se complaisait dans le pessimisme. En vain lui objectais-je que toutes les époques ont paru des temps de décadence et de ruine à ceux qui les étudiaient, et que l'on peut tout de même avoir confiance dans l'aptitude des nouveaux venus à s'accommoder des pires difficultés, rien que parce qu'ils désirent à leur tour se composer une existence supportable.

— Vous êtes le plus heureux des hommes, lui assurais-je au Plantier comme nous rentrions de promenade.

N'en donnait-il pas l'image ? Un foyer dont la plus fine délicatesse, et la plus intelligente en même temps que la plus dévouée, lui ménageait la paix et la douceur quotidiennes, une maison à son goût, une vieillesse encore inaltérée et qui lui permettait de composer sans fatigue ses romans de préoccupation sociale et morale et les admirables études qu'il consacrait à un Pascal, à un Renan, avec la même aisance de production que dans sa jeunesse et avec l'enrichissement de l'expérience et d'une culture ininterrompue, l'estime et l'admiration, même un peu contenue, des générations nouvelles, les honneurs qu'il n'a jamais cherchés, mais qu'il ne dédaignait pas, la conscience d'avoir rempli à pleins bords, comme un vase précieux, sa destinée. Par surcroît, les parfums de son jardin entraient par les fenêtres ouvertes et le thé que nous buvions était délicieux.

— Vous croyez ? me répondit-il avec un air craintif. Cela n'est pas.

Il n'eut jamais l'art du bonheur qui est en soi plutôt qu'ailleurs. Ou, peut-être, la recherche incessante de la vérité et une clairvoyance trop certaine du travail souterrain de la mort peuvent-elles suffire à rendre précaire toute joie ? A moins que, dès lors, il n'entrevît la cruauté de ses dernières années par un pressentiment intérieur.

Il aimait qu'on le dérangeât dans sa solitude du Plantier. Toujours il s'y montra accueillant aux visiteurs de passage. J'y ai remarqué Mme Edith Wharton, qui s'est installée au sommet de la colline d'Hyères, dans un château arabe transformé plus tard en monastère : elle venait alors de publier ce beau livre, *Un fils au front*, où l'on voit grandir l'amitié américaine pour la France au cours de la guerre. M. et Mme Maurice Donnay y vinrent parfois d'Agay où ils résidaient une partie de l'hiver. Robert de la Sizeranne, l'évocateur des seigneurs et des grandes dames fixés sur la toile des peintres de la Renaissance italienne, habitait l'un des hôtels de Costebelle et fréquentait en voisin le Plantier. Les Barrès, les Corpechot y ont séjourné. Les Edmond Jaloux, M. Gérard Bauër, qui ne faisaient que passer, lui apportaient les nouvelles de la jeune littérature. La vaste culture cosmopolite d'Edmond Jaloux lui plaisait et, quand il pensait à sa succession académique, c'était un nom qu'il n'écartait pas, bien

qu'il envisageât sans plaisir de céder son fauteuil. Enfin, il recevait, plus cordialement encore peut-être que les écrivains, les médecins qu'il eut toujours en grande dilection : le professeur Jean-Louis Faure, le professeur Dupré qui le passionnait avec ses théories et ses observations sur les maladies nerveuses, le docteur Charles Fiessinger qui fut jusqu'à la mort son ami, le professeur Chevassu qui le devait soigner avec tant de dévouement.

Sa dernière ambition fut de faire partie de l'Académie de médecine, et celle-ci ne se fût-elle pas honorée en appelant à elle l'auteur de tant de diagnostics exacts où l'on peut voir l'influence l'un sur l'autre du physique et du moral, l'inextricable mélange de la psychologie et de la physiologie ? N'a-t-il pas écrit, à propos de Jean-Louis Faure et de son génie chirurgical, que « toutes les noblesses, toutes les délicatesses du cœur peuvent non seulement se présenter, mais s'exalter, s'affiner dans le sévère décor de la clinique et sa douloureuse atmosphère?... C'est sans doute pourquoi, ajoute-t-il, j'ai tant aimé cet art tout mêlé de science, dont la mâle et généreuse discipline façonne et maintient des hommes comme un J.-L. Faure, un Poncet, un Fiessinger, un Chevassu ». Il poussait Dupré à étudier les névrosés de la littérature, Amiel, Gérard de Nerval, Saint-Martin, Antony Deschamps et ce Rétif de la Bretonne « qui gravait sur les parapets du quai les dates de ses impressions amoureuses pour les revivre en palpant ces chiffres avec ses doigts... » Enfin, il voulut assister à la Faculté de médecine à la première leçon du professeur Noël Fiessinger, fils de son vieil ami le docteur Charles Fiessinger, et à celle du professeur Chevassu.

— Je me sens mieux là que partout ailleurs, me confia-t-il.

Comme je lui citais un jour cette parole du P. Gratry : « Une des plus fortes contrariétés qu'on puisse éprouver, c'est d'être forcé de mépriser l'artiste dont on admire le talent », il protesta :

— Mais nous ne pouvons mépriser l'artiste dont nous admirons le talent. Que savons-nous des hommes ? Les actes extérieurs de leur vie ? Ils sont le plus souvent déformés par la légende. J'ai toujours protesté contre cette déplorable critique de racontars qui rapetisse à plaisir les grands hommes pour satisfaire l'envie ou la haine. Les faits de la vie d'un

homme sont si peu significatifs ! L'apparence que nos actes dessinent de nous dans l'imagination des autres est si mensongère ! Non, non, il n'y a qu'un seul véritable document sur un artiste, un seul indiscutable, et c'est son œuvre. Elle seule compte. Elle est le témoin essentiel, celui qu'il faut écouter, celui auquel il convient en dernière analyse de se référer.

Aussi l'ai-je entendu bien souvent s'élever avec véhémence contre ces divulgations de secrets intimes qui sont aujourd'hui matière courante dans l'histoire littéraire. *Le Journal des Goncourt*, par ailleurs d'un jugement si borné, fut, à son avis, un exemple déplorable. La vie ne serait plus possible si, toutes les fois qu'on se laisse aller au plaisir et même au paradoxe de la conversation, on s'aperçoit que votre interlocuteur prend des notes ou guette vos paroles pour les retenir et s'en servir.

— Oui, concédais-je, mais il reste l'histoire des cerveaux et des idées. Voyez la correspondance de Taine : point d'intimités, mais quelle source pour recueillir le développement de sa pensée !

Il m'accordait l'excellence de cette publication qui fut l'œuvre de Mme Taine. J'en profitai, comme il venait de me déclarer un jour qu'il ne publierait pas de Mémoires, lui dont la conversation évoquait tout un demi-siècle de littérature et aussi d'histoire, pour lui objecter qu'on attendait de lui au contraire un tableau de la pensée contemporaine à travers l'évolution de ses propres idées. Mais non, il se refusait à ces confidences intellectuelles comme aux autres.

Un de ses sujets favoris était l'art du roman. Dans la dédicace du *Démon de midi* à René Bazin, il le célèbre en termes presque lyriques : « Cet art du roman, enivrant et décevant comme un songe d'opium... Une fois engagé dans ses imaginations, le conteur oublie bien vite et son point de départ et son point d'arrivée. Il ne voit plus que ses héros et leur caractère. Un demi-délire presque hallucinatoire l'envahit. Il a voulu faire œuvre de docteur ès sciences sociales, comme disait Balzac, il n'est plus que le témoin passionné des drames qu'il invente et auxquels il participe, comme s'ils étaient réellement vécus devant lui par d'autres... »

Il préconisait un art objectif où l'auteur ne se met pas en scène, et il préférait à la forme autobiographique ou épis-

tolaire, — utilisable seulement à titre de témoignage, — le récit direct, plus libre, plus varié, plus maître de son dessein. Toutes ces questions techniques le passionnaient. De même il séparait nettement le roman qui peint les mœurs et les caractères de la nouvelle plus ramassée, qui jette plus brusquement en scène les personnages pour un seul épisode déterminé. Je l'entends encore célébrer le roman, cet art qui fut jadis, pour les Grecs, l'épopée homérique, la chanson de geste au moyen âge, au XVIIe siècle la tragédie, et qui est aujourd'hui le reflet de la vie passée, l'histoire de nos changements apparents et du fond humain permanent à travers les agitations contemporaines. Art susceptible de tous les renouvellements · quand on parle de la décadence du roman, il ne peut s'agir que de celle des romanciers. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, ils voudront entendre conter la merveilleuse aventure, gaie ou triste, selon les circonstances et les tempéraments, cette merveilleuse et poignante aventure, la leur...

Il avait toujours un Balzac ou un Stendhal à portée de la main. C'étaient ses préférés, surtout Balzac dont il citait par cœur des passages entiers, notamment celui-ci tiré de la préface des Œuvres complètes : « Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social. » De Balzac, il mettait à part *le Médecin de campagne* et *le Curé de village* où se révèle plus nettement la doctrine de vie. Mais les *Illusions perdues* et la série des longues nouvelles qui composent les *Scènes de la vie parisienne*, spécialement *Albert Savarus*, *la Femme de trente ans*, *le Colonel Chabert*, *la Messe de l'athée*, n'avaient pas cessé de hanter sa mémoire. M. Marcel Bouteron, seul, pourrait se vanter d'avoir exploré Balzac autant que lui. Un jour, ne m'emmena-t-il pas à la recherche de l'immeuble où s'était passée *la Messe de l'athée* ? Aussi, quand nous organisâmes la fête de son jubilé littéraire, le jubilé de ses cinquante années d'écriture dont le prélude avait été un article sur *Spinoza amoureux* où se révélait déjà, à vingt ans, son goût de la psychologie et de la recherche des causes, choisit-il, pour le lieu de cette réunion, la maison de Balzac, rue Raynouard. Cette fidélité au vieux maître lui arrachait encore, à la fin de sa vie, des accents de ce lyrisme dont il était fort avare,

et son œuvre consacrée à l'observation de notre temps comporte les mêmes conclusions que l'œuvre balzacienne.

LE CRÉPUSCULE

Le malheur dont Paul Bourget avait toujours eu le pressentiment, au point de ne jamais goûter dans leur plénitude les joies dont il semblait avoir été comblé, santé, amour, fortune, honneurs, biens si chers à la plupart des hommes, sinon à tous, le malheur dont il n'avait cessé de sentir l'ombre sur sa vie s'était abattu sur sa maison qui n'avait plus d'âme. Les sept ou huit dernières années qu'il vécut dans la solitude furent une agonie. Nous fûmes quelques-uns à tâcher de la lui adoucir, aidés par les mille liens qui le retenaient encore et dont le plus fort, peut-être, fut la curiosité. Pendant qu'il était encore valide, nous avions établi, lui et moi, entre nous cette coutume de dîner ensemble dans un restaurant chaque quinzaine, pour y causer à l'aise. Il n'aimait rien tant que ces conversations à deux sur une banquette de velours, tout en regardant les tables voisines. Après avoir erré, ici ou là, sur la rive droite, il avait accordé sa préférence à un restaurant de la rive gauche, en face de la gare Montparnasse. Une fois assis et le repas commencé, il dévisageait les divers couples attablés et imaginait leur roman intime. Sur des tics, sur des gestes, sur des choix de plats ou de vins, il leur attribuait des caractères définis et leur prêtait des passions. Ceux qui prétendent qu'il était plus critique que romancier, plus intellectuel qu'artiste ne l'ont vraiment pas connu. L'invention, chez lui, demeura intacte jusqu'au bout, et le métier pareillement. Ce fut l'exécution qui finit par lui manquer, parce que la puissance créatrice ne pouvait plus s'attaquer aux vastes sujets. J'allais le chercher rue Barbet-de-Jouy pour l'emmener. Jamais il ne sortit sans réclamer chez la concierge le *Journal des Débats*, en déchirer la bande, et regarder les dernières nouvelles. Après en avoir pris connaissance, il acceptait de monter en voiture.

L'Académie, où, sauf les jours de vote, il ne consentait plus à se rendre parce qu'il y avait trop de nouveaux et qu'il regrettait les anciens, — les anciens : Alexandre Dumas, Taine, Vandal, Sorel, — ne cessa jamais de lui tenir à cœur.

Jusqu'à la fin, cloué au lit par la maladie et presque mourant, il ne cessa de me poser cette question :

— Et l'Académie ?

Il avait applaudi aux élections du maréchal Pétain, son voisin à Chantilly, d'André Chaumeix, dont il goûtait la lucide intelligence politique, du général Weygand qu'il vit chez moi avec Pierre Benoit et à qui il cita cette phrase inachevée de Pascal : « Quand la force attaque la grimace, quand le simple soldat s'empare du bonnet carré du premier président et le jette par la fenêtre... » ajoutant : « Je l'ai écrite pour Foch qui l'a déchirée et pour Mangin qui l'a mise dans sa poche... » Plus tard, il devait s'intéresser à la venue d'André Bellessort dont il vantait la robustesse critique et de Jacques Bainville dont il fréquentait assez assidûment l'accueillante maison où il était entouré de soins attentifs. Le *Napoléon* de Bainville l'avait séduit parce que les faits de l'histoire y sont tous ramenés à l'étude cérébrale, à l'analyse de l'intelligence, un peu à la manière de Taine, mais d'un Taine moins systématique.

J'avais eu l'honneur, le 25 octobre 1930, de présenter, au nom de notre Compagnie, le rapport sur sa candidature au prix Osiris, candidature dont M. René Doumic avait pris l'initiative. « Il nous a paru, disais-je, que nul n'était mieux qualifié pour recevoir la plus haute distinction dont dispose l'Institut, et même que son nom pouvait être prononcé tout spécialement à côté de ceux des Nicolle et des Gley qui passent à juste titre pour des bienfaiteurs de l'humanité, s'il est vrai que l'art et les lettres peuvent contenir, eux aussi, et sans y être contraints, un élément de bienfaisance et de santé intérieure et sociale. Dans le libellé du prix Osiris, il est un paragraphe où le donateur recommande spécialement à l'Institut les œuvres qui apporteraient à l'humanité la guérison ou le soulagement de maladies aujourd'hui sans remèdes réellement efficaces ou qui seraient un acheminement vers le moyen de prévenir le mal ou de le guérir. Je ne crains pas d'invoquer ce paragraphe même en faveur de l'œuvre de Paul Bourget. Balzac s'intitulait docteur ès sciences sociales, M. Bourget mérite le même titre. « Nous sommes, me disait-il un jour, des témoins », et par là il entendait que l'œuvre du critique, du romancier, devait avoir tout d'abord une valeur

d'observation objective et exacte, mais il ajoutait : « des témoins à qui il n'est pas interdit de remonter aux causes ». Ainsi n'a-t-il pas cessé de rechercher les causes d'où provenaient les maux de la société contemporaine. Ainsi a-t-il été amené à édifier une doctrine où l'on aperçoit l'ensemble de ces lois morales et sociales que l'homme, la nation, la société ne transgressent pas sans qu'il en résulte les malaises individuels ou les crises nationales... »

Le prix Osiris lui fut attribué et il en eut du plaisir, bien qu'il pût répéter le mot de Pasteur recevant des honneurs :

— Ce n'est pas pour moi, certes, mais pour la profession que je représente.

Quand Lenotre fut élu, il me prit par le bras au sortir de l'Académie, avec un air mystérieux :

— Allons lui apprendre la bonne nouvelle. Personne ne sait où il est en ce moment. Moi seul...

Et il me conduisit rue Oudinot, à la maison de santé des Frères de Saint-Jean de Dieu, qui donne sur un beau jardin intérieur. L'auteur de *Tournebut* et de tant d'ouvrages sur la Révolution, qui, par la reconstitution des lieux et des personnages, traitait l'histoire un peu comme Balzac traitait le roman, venait là chercher le repos et la solitude sans être malade. Ou plutôt il souffrait déjà, lui qui avait décrit les foules révolutionnaires, de la peur du public et il avait voulu échapper aux journalistes, comme plus tard il échappa à l'Académie en ne pouvant accepter de lire sous la Coupole son discours entièrement achevé. Bourget qui l'admirait l'embrassa, et les deux vieillards composèrent en ma présence un groupe émouvant. Bourget prévoyait-il qu'il viendrait habiter bientôt cette clinique, non volontairement comme son nouveau confrère, mais gravement atteint ?

Il avait proposé mon nom à ce dîner Bixio qui fut fondé en 1856 et qui compte une vingtaine de membres. Les annales en sont illustres. Chaque premier vendredi du mois ses convives se réunissent. Pour y être admis, il faut rassembler l'unanimité des suffrages. Un seul jeton noir suffit à écarter le candidat. Ne raconte-t-on pas que, Frédéric Masson en faisant partie, on ne pouvait plus élire personne ? Toujours, dans le tas des jetons blancs, apparaissait le fatal haricot noir. Mais Frédéric Masson tomba malade : aussitôt les vides furent

comblés. Là je retrouvai Maurice Donnay et Henri de Régnier, Abel Bonnard et André Chaumeix, l'amiral Lacaze et le duc de Broglie, mais je ne veux point donner la liste complète qui comprenait des présidents du Conseil et des maréchaux. Bourget s'y plaisait. Il y rencontrait ce qu'il recherchait le plus volontiers dans le domaine humain, la variété des professions, la valeur technique, la supériorité du caractère. Le premier soir où je fus admis offre une date aisée au souvenir : 6 mai 1932, le jour où le président Doumer fut assassiné. Bourget rappela les événements tragiques dont il avait été le témoin au cours de sa longue vie parisienne et spécialement l'assassinat de Calmette qu'il fut le dernier à voir vivant. Il était très écouté, très entouré. La conversation courait de la politique à la littérature. Il citait volontiers ses maîtres, Balzac, Bonald, Taine.

Jamais je ne l'entendis parler de Taine sans émotion. Il avait connu l'homme qu'il considérait comme une sorte d'officiant de la vérité. Le chagrin qu'il lui avait fait, bien involontairement, avec *le Disciple* où l'on avait voulu persuader au philosophe que le romancier l'avait représenté sous les traits d'Adrien Sixte, lui demeurait présent. Il prit la tête du petit groupe qui réclama un monument à Paris pour l'auteur des *Origines de la France contemporaine* et dans la *Revue* il désigna même l'emplacement : ce petit jardin en marge des Invalides où grandit un bel arbre qu'il aimait à voir verdoyer au printemps. « Puisse mon appel avoir de l'écho, écrivait-il, et, dans le voisinage immédiat du grandiose édifice élevé par Mansart à l'honneur militaire, nous verrons se dresser modestement, mais fièrement, une image émouvante et si justifiée : celle de l'honneur littéraire. »

L'emplacement fut accordé et, dans la matinée du samedi 28 juin 1931, la stèle commémorative fut inaugurée. Cette cérémonie fut rendue plus émouvante par la présence de Paul Bourget qui la voulut présider. Il avait fait un grand effort sur lui-même pour consentir à paraître en public, à parler en public. De plus en plus, il se retirait de toute cérémonie, de toute parade. Ne m'avait-il pas demandé de le remplacer sur la colline de Sion-Vaudémont pour y lire son discours sur Maurice Barrès, et à la salle Decaen, pour le jubilé de René Bazin ? N'était-ce pas André Chaumeix qui, à la fin de l'an-

née 1930, avait lu au dîner de la *Revue* son beau discours sur la pensée française dont la force même, pour lui, était dans la mesure ? Mais pour son maître, Hippolyte Taine, il s'était décidé à la présence personnelle. Quand vint son tour, le dernier, — nul ne parlerait après lui, — il prit place sur la petite pelouse aménagée, posa son chapeau rond sur le bord du monument, mais garda sa canne au bras. Il apparut ainsi modeste, simple, un peu courbé, la figure lasse couronnée de cheveux gris, les yeux battus et un peu rougis comme si la pleine lumière le gênait. Cependant, le sachant émotif et si éprouvé par la vie, nous n'étions pas sans inquiétude, nous, ses amis présents, sur la violence qu'il s'était imposée. Il se redressa pour parler. La voix était faible, mais nette. Les proches Invalides, ce jardin, cet arbre qui le couvrait de son ombre, la stèle avec le médaillon de l'auteur des *Origines de la France contemporaine* composaient autour de lui un paysage approprié. L'ordre qu'il célébrait était autour de lui comme en lui. Mais quand il vint à célébrer l'homme et l'exemple de Taine, il s'émut et pleura. C'étaient des larmes, non point sentimentales, mais intellectuelles, c'était la forte émotion de l'homme qui rattache à des lois la vie de la société française et la sienne et qui a consacré tous ses jours à les défendre, à les maintenir. L'assistance le sentit. Cette minute-là valait vraiment d'être cueillie avec piété.

Ce fut la dernière fois que Paul Bourget parut en public. Il est assez beau qu'il se soit décidé à cet effort suprême pour célébrer, avec son maître, la vérité littéraire et l'ordre social. Mais ce monument simple et pur, élevé à Taine dans le calme jardin des Invalides, n'inspirera-t-il pas aux fidèles du romancier le désir de lui en édifier un, à son tour, de la même qualité et au même lieu ? A l'une de ses dernières sorties en ma compagnie, il me conduisit là : « Si l'on pense à moi plus tard, me confia-t-il, cet endroit ne serait pas mal choisi... » Et il sourit modestement, en ajoutant : « Y pensera-t-on ?... » Nous y pensons. Hyères déjà et l'Auvergne songent à le garder dans la pierre, mais Paris ne peut l'oublier.

Quand je me reporte à nos innombrables conversations au cours de ses dernières années, je m'aperçois aisément que la littérature y tient la plus grande place. Elle le distrayait de la lourde épreuve de sa vie devenue solitaire par la perte

anticipée et par la mort, à la fin d'octobre 1932, de celle qui avait été le bonheur de sa vie. « Je suis, comme vous le pensez bien, accablé, m'écrivait-il le 27 octobre, au lendemain de ce décès. Les longues années de la maladie de ma pauvre femme m'ont usé. Mais il faut essayer de lutter et, si j'arrive à pouvoir travailler, je me reprendrai un peu. Ce sera long et très dur. Votre affection m'est secourable. Je ne vous demande pas de me la garder, car je sais qu'elle ne peut pas changer, et c'est parmi les consolations auxquelles je me raccroche un peu. Car je suis trop conscient de ce que j'ai perdu : quarante-deux ans de vie, si longtemps heureuse ! Il faut dire le *Fiat voluntas tua* avec la foi qu'*elle* avait... »

Pouvoir travailler : quelle grandeur dans ce désir suprême du vieillard vaincu ! Seule, la littérature l'illuminait encore. Il gardait le goût des idées et la curiosité du cœur et du corps, de la psychologie et de la physiologie. Son corps à lui fléchissait sous le poids de l'âge. Le visage portait les ombres dures et aussi l'éclat mat d'une eau-forte de Rembrandt. L'œil surtout, par moments, lançait des regards sévères qui pénétraient les êtres jusqu'à leur vie intérieure, des regards presque implacables. Puis il s'obscurcissait de ténèbres, s'adoucissait brusquement. Une fois assis sur la banquette du restaurant, un rajeunissement presque soudain s'opérait. Le cerveau lucide, la mémoire étonnante, le jugement précis, les souvenirs innombrables des gens et des lectures entraient en branle, et c'était pareil à ces feux du soir qui éclairent la campagne après que les champs ont été dévêtus.

Il avait été lié d'amitié avec Guy de Maupassant et, déjà préoccupé de médecine, il avait vu venir la folie.

— Un jour, me raconta-t-il, je rencontrai Maupassant comme je venais d'apprendre le décès d'un vieux collaborateur du *Gil Blas* et du *Figaro*. « C'est extraordinaire, lui dis-je, la nuit dernière j'ai rêvé en effet qu'il était mort ; or, je ne le savais pas malade et j'avais même reçu de lui une lettre tout récemment. — Avez-vous là cette lettre, Bourget ? — Oui, tenez. — Eh bien ! votre rêve ne fut qu'un pressentiment. Voyez ces caractères troublés, incertains. Déjà, il était frappé : inconsciemment, vous vous en êtes aperçu... » Et comme je continuais de trouver le rapprochement singulier, Maupassant ajouta : « Que diriez-vous, alors, si, quand

vous rentrez chez vous, vous y trouviez votre double ? — Mon double ? — Oui, quand je reviens dans mon cabinet de travail, je me trouve assis à ma table. — Et cela vous effraye ? — Pas du tout, je me frappe sur l'épaule, et la vision disparaît... » Cette confidence, reprit Bourget, me frappa tellement que dès lors je m'attendis à la catastrophe.

Après un silence, il compléta son souvenir :

— Maupassant s'analysait avec une terrible acuité. Quand il s'aperçut qu'il n'écrivait plus qu'avec peine, quand il se sentit diminué, il voulut se tuer. Son valet de chambre, qui le surveillait, car certains signes ne lui avaient pas échappé, avait retiré les balles du revolver. Maupassant, ayant pressé la gâchette et se retrouvant intact, se crut invulnérable. La folie s'empara de lui tout à fait. Il prit un rasoir pour s'assurer mieux de cette invulnérabilité et il s'entailla. C'est alors qu'on s'empara de lui pour l'interner à l'asile du docteur Blanche.

Pauvre Maupassant qui voyait son double, comme Alfred de Musset voyait *l'étranger vêtu de noir qui lui ressemblait comme un frère*, comme Gérard de Nerval assistait au mariage de son double avec Amélia dont il était amoureux ! C'était le vrai Maupassant, celui qui était toujours assis à la table de travail. L'autre, le vivant, jouait un rôle. Le vrai, à l'atelier, poursuivait la perfection littéraire avec obstination. Le travail était son véritable ami, son confident, son soutien. Il lui devait la meilleure part de sa vie, la consolation de ses amours inachevées ou incomplètes et de ces rêves déçus qui sont au fond de tous les cœurs humains, et l'oubli, l'oubli profond, l'oubli heureux et momentané de l'argent, des choses matérielles, des soucis quotidiens, des petitesses, des vilenies, des jalousies. Le travail, il n'avait jamais rien aimé davantage. Il se perdait en lui, et du travail il glisserait un jour, tout doucement, dans la mort, cet autre oubli, mais définitif. Et voici qu'il glissa auparavant dans la folie, oubli agité et incomplet.

Dans le beau temps de sa jeune gloire et de sa vie mondaine, Paul Bourget avait connu tout Paris. Sur le tard, tout au moins, ses préférences n'allaient plus aux salons, mais aux bons ouvriers des lettres. Il peignait en quelques traits un Zola laborieux, borné en pensée, exact et ponctuel, d'un commerce très sûr, mais sans agrément ; un Coppée spirituel,

fin, malicieux et même malin, vrai produit de Paris ; un Daudet brillant et lançant des fusées de feu d'artifice, puis vite attristé ; un Lemaitre, professeur de province « toujours très content d'être à Paris », comme disait méchamment Degas. C'était sur Barbey d'Aurevilly qu'il entassait les anecdotes. Elles ont presque toutes été recueillies. A-t-on répété le mot de Paul Arène dont il s'amusait : « Entre le sublime et le ridicule, il n'y a qu'un pas, et M. Barbey d'Aurevilly le danse. » Mais il se repentait aussitôt de l'avoir cité, car il aimait d'une grande tendresse amusée l'auteur magnifique et mirobolant du *Chevalier des Touches* et de *l'Ensorcelée*.

Au fond, il détestait l'emphase, le panache, l'artifice. Ce qui l'attirait le plus vers nos grands chefs de guerre, Joffre, Foch, Pétain, Fayolle, c'était leur simplicité.

— Ils sont grands, me disait-il, et ne consentent pas à le paraître. C'est la vraie grandeur.

Le scrupule professionnel lui communiquait une sorte d'humilité, le séparait de tout orgueil.

Ses colères intellectuelles étaient redoutables. Si calme d'habitude, il pouvait s'enflammer pour ses convictions avec une grande violence. Je l'avais vu, à l'Académie, supporter mal la présence d'Anatole France, venu pour voter une dernière fois et qu'il taxait de désertion et de fausseté dans ses avances socialistes et même communistes. Comme je le raccompagnais chez lui, le jour des obsèques religieuses de Briand, il s'irrita publiquement de voir accueilli par l'Église l'homme de la Séparation, mais sa voix assourdie de vieillard ne pouvait plus s'entendre.

Cependant il se vantait de n'avoir jamais voté, tant il avait de mépris pour le suffrage universel, de quoi je le gourmandais affectueusement.

— Le vote, lui disais-je, est une arme faussée, mais la seule arme légale.

— Il est absurde.

— J'en tombe d'accord, et la question n'est pas là.

— Où est-elle donc ?

— Dans l'obligation de remplir un devoir social, si chétif qu'il soit. C'est un devoir. On ne discute pas le devoir. Vous venez bien voter à l'Académie.

— Je n'irai plus.

— Mais si, j'irai vous chercher. Et puis, voyez-vous, mon cher maître, le suffrage universel, c'est aussi une obligation que nous avons de nous mêler à la foule, de parler à chacun et, qui sait, d'éclairer l'un ou l'autre.

Je n'arrivais pas à le convaincre.

— On ne doit pas participer à une erreur, concluait-il.

Il lui aura peut-être manqué de s'entretenir avec des paysans, avec des gens de campagne. En revanche, nul plus que lui ne goûtait le bon travail ouvrier. Il eut toujours l'admiration de la technique, et qu'on se souvienne donc de sa magnifique réponse au comte d'Haussonville critiquant *l'Étape* et l'accusant de manquer de charité : « Qui dit charité suppose richesse d'un côté et pauvreté de l'autre. Où est la richesse d'esprit, entre un étudiant en lettres ou en droit qui sort du lycée, chétif apprenti en haute culture, mal frotté de livres, et un bon ouvrier d'art, un menuisier, par exemple, dont le goût déjà exquis s'est formé à travailler d'après les chefs-d'œuvre d'un Riesener ou d'un Oeben ? Un électricien ou un mécanicien qui sait parfaitement son métier et ne fait qu'un avec ses outils, a-t-il un présent à recevoir d'un bachelier en qui fermentent de vagues idées générales, résultat d'une culture étrangère à sa personne et toutes adventices et greffées ? J'aperçois nettement les troubles qui peuvent naître du rapport entre ces deux jeunes gens. Je n'aperçois guère le profit que l'homme du peuple tirera d'un contact qui ne peut que le faire participer aux incohérences d'une pensée elle-même si faible encore, si peu réelle. C'est là fréquemment l'erreur démocratique. Elle consiste à ne pas comprendre la beauté du type plébéien, quand il se développe *sur place*, normalement, simplement, et dans des données plébéiennes... » Ainsi détestait-il le raté bourgeois et honorait-il l'ouvrier habile et sûr dans son métier.

La religion qu'il pratiquait scrupuleusement depuis sa conversion lui apparaissait plutôt comme un système social et de culture de la volonté individuelle que dans son élan d'amour collectif. Et cependant il puisa en elle le courage de supporter le désastre de sa vie conjugale. A la religieuse qui soigna Mme Bourget, si longtemps et si péniblement atteinte par la cruelle maladie, il demanda un jour, dans sa gratitude, ce qu'il pourrait lui offrir qui lui serait agréable, qui lui ferait

plaisir. La sainte fille finit par confesser en rougissant qu'elle souhaitait une paire de bas, les siens étant usés plus vite qu'elle n'avait espéré.

— Alors, me conta Bourget en riant d'un rire qui le rajeunissait, je suis allé au Bon Marché acheter des bas : on m'a donné ce qui se fait de mieux pour les communautés...

Nos entretiens finissaient presque toujours par son refrain : *Allons travailler*. Mais un jour, il ajouta :

— J'ai toujours travaillé dans la pensée de contribuer à former une élite intellectuelle...

Il avait alors quatre-vingts ans. Trois années lui restaient encore à vivre, après le décès de Mme Bourget, les trois années les plus cruelles.

LES DERNIÈRES CLARTÉS

La plume ne lui était pas tombée des mains. Les derniers essais de doctrine et de critique publiés par lui dans le second tome de *Quelques témoignages* sont datés de 1930 : ils n'ont plus le souffle des grandes études, mais la fermeté de la pensée et la netteté du style n'ont rien perdu, elles se sont même solidifiées encore. Il demeura plus longtemps fidèle à sa passion du roman. En 1932, il publie *le Diamant de la Reine*, une de ses plus brillantes nouvelles, toute dorée de vie vénitienne. En 1933, ce sera *l'Honneur du nom*, et, en 1934, *Une laborantine*. J'en appelle aux écrivains qui continuaient de lui rendre visite rue Barbet-de-Jouy, bien qu'il se fût tout à fait retiré du monde, Edmond Jaloux, Lucien Corpechot, Francis Carco, Jean-Louis Vaudoyer, Émile Henriot, d'autres encore, d'autres ? Guère d'autres : il nous interrogeait sans cesse sur la vie présente, il sollicitait des faits, de ces petits faits vrais chers à Stendhal avec lesquels se compose l'œuvre d'observation. Ne me cita-t-il pas un jour ce mot d'une malheureuse fille qui lui avait confié ses amours pour un étranger indigne à qui elle avait cédé et qu'elle méprisait : « Et maintenant ? » demanda-t-il, pris de pitié. Mais la pénitente se mit à rire : « Eh bien ! je l'ai laissé tomber... »

— Il faut apprendre à vieillir, me disait-il, avant d'apprendre à mourir.

Vieillir, pour lui, c'était ne plus pouvoir travailler. Il ne

s'y résignait pas. Il aurait souhaité de mériter l'épitaphe composée par La Bruyère dans le *Discours sur Théophraste* : « Il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. » Or, il continuait de me confier des sujets de nouvelles ou de roman.

— Des nouvelles, je puis encore en écrire, mais le roman, ah ! le roman...

Il appelait à lui le roman d'un accent désespéré. Il aurait désiré de composer encore un ou deux grands livres, comme *le Démon de midi*, comme *Nos actes nous suivent*. Il enviait René Bazin qui avait fini son œuvre avec *Magnificat*, peut-être son plus beau roman. L'invention n'était pas atteinte, mais la force d'exécution. Et il convoquait autour de lui, comme de chers fantômes, le sujet de *l'Adoptée* sur l'homme qui découvre la paternité spirituelle, — oh ! ce désir de paternité qui ne cessa de le hanter et cette tristesse de l'homme qui ne se survit pas dans les enfants nés de sa chair et de son sang ! — le sujet de *Croire* sur la nécessité de la religion qui, seule, offre sa clef pour sortir des situations les plus dangereuses ou les plus funestes. Avec une mélancolie pathétique, il concluait :

— Je ne les écrirai pas.

Son scrupule littéraire était demeuré tel qu'il me montra un jour la lettre presque impertinente d'un jeune homme qui avait découvert dans un de ses romans deux faits contradictoires.

— Vous déchirez ça ? lui dis-je.

Mais il sourit :

— Maintenant, oui, car j'ai répondu.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Qu'il avait raison, — je l'ai vérifié, — et que la meilleure volonté ne dispense pas des fautes.

Quelle humilité exemplaire chez ce vieillard de plus de quatre-vingts ans !

Les mois d'été, il les passait à Chantilly dont il était l'un des conservateurs et qu'il aimait. En quels termes tendres il en a parlé, lui qu'on accusait de sécheresse et d'insensibilité artistique ! Sa phrase au contraire chante la mesure, la divine mesure dont la Némésis antique punissait la transgression.

CHEZ LES FRÈRES DE SAINT-JEAN DE DIEU

Cependant, ce fut à Chantilly qu'il ressentit en septembre 1934 les symptômes alarmants du mal qui ne put être qu'insuffisamment conjuré. En hâte, le professeur Chevassu l'installa dans la maison des Frères de Saint-Jean de Dieu de la rue Oudinot. Il devait y demeurer des mois et des mois, mais il eut la grâce de mourir chez lui. Une opération seule le pouvait sauver. Était-il possible de la tenter chez un vieillard de quatre-vingt-deux ans ? Il la supporta vaillamment, tout en demeurant blessé. Plus d'une année lui restait encore à vivre. Là, je pris l'habitude de l'aller voir tous les deux ou trois jours. Il reprenait goût à la vie dès que le cerveau s'alimentait par la conversation et même il étonnait bientôt les visiteurs par la lucidité du jugement sur les événements contemporains qui l'affligeaient précisément dans son amour de l'ordre français et par sa prodigieuse mémoire.

Cette mémoire lui fournissait un arsenal de citations. Lui parlais-je des armements de l'Allemagne, il me répondait par ce mot de Mirabeau : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. » Hindenburg à ses yeux incarnait un idéal de grandeur guerrière et son élévation au premier rang prouvait un désir populaire de relèvement en se pliant à une discipline. Si l'on pouvait entrevoir dans l'emprise d'Hitler sur son peuple une menace pour l'avenir de l'Europe, il invoquait une formule de Paul de Saint-Victor dans *Barbares et bandits* : « Pour que l'Empire germanique usurpe l'Europe, il faut qu'il tue la France. » L'incompétence était, pour lui qui admirait tant la technique et la supériorité dans le métier choisi, un des pires fléaux contemporains. Alors, il citait Gœthe : « Il n'y a rien de plus terrible que l'ignorance agissante. » Surtout au pouvoir. On ne pouvait s'improviser homme d'État, selon lui : il y fallait une préparation, et même, comme en Angleterre, une préparation de plusieurs générations. Une société qui renie son passé, quel peut être son avenir ?

Ne pouvant plus travailler, il devenait las de vivre. « J'achève de mourir, me disait-il », et il ajoutait plus douloureusement : « Je meurs dans l'humiliation... » faisant allusion aux maux qui l'assaillaient et qu'il acceptait avec un stoïcisme

inspiré par la foi. Dans un de ces derniers fragments de roman qu'il ait écrits et qui se passe à Hyères, dans cette région qu'il connaissait bien et qu'il aimait, il tire de la nature même un conseil d'acceptation : « Il faut que mon âme obéisse de même au sort », fait-il dire à son personnage, et il ajoute : « Je regardais les pêcheurs sur leur barque aller et venir, acceptant eux aussi la complaisance ou la brutalité du flot. Ils avaient tous les visages sérieux des simples qui mènent une existence d'un labeur sans ambition dans le cadre de la campagne natale, et cette campagne-là, je ne me lasse pas de la parcourir, depuis que j'ai commencé à en sentir la poésie. » Nul doute que lui-même ne s'exprime ainsi par la voix de son personnage. Il se soumettait aux rigueurs mêmes du sort, il acceptait. Ses souffrances ne lui arrachaient pas de plaintes. Mais son visage désolé faisait mal à voir.

Ses dernières lectures, avec un Bourdaloue et un Pascal, furent les ouvrages de ce Père Léonce de Grandmaison à qui l'unissait un lien spirituel de direction, *les Recherches de sciences religieuses* et un *Jésus-Christ* où sont rassemblés les témoignages historiques relatifs à la vie de Notre-Seigneur. Le Père Lebreton avait écrit la vie du Père de Grandmaison et lui avait succédé auprès de Bourget. Un jour, il me cita un texte tiré du journal intime de Maine de Biran, découvrant Dieu au soir de sa vie : « Alors, Dieu, le souverain Bien, sort comme des nuages. Notre âme le sent, le voit. En se tournant vers lui, elle s'appuie sur quelque chose qui reste et qui ne trompe pas. » Et il ajoute : « Mais que ce lent progrès ressemble peu à la belle et forte certitude du Père Léonce ! »

Cette certitude, dès longtemps, il l'avait acquise. Cependant, les événements du jour continuaient de l'intéresser. Le centenaire des conférences du Père Lacordaire à Notre-Dame lui inspirait des réserves sur les illusions du célèbre dominicain et de Montalembert, trop confiants à son gré dans les masses populaires.

— Et Albert de Mun ? lui objectai-je.

— Albert de Mun, me répondit-il, a été préservé par ce sens de la famille qu'il avait hérité de Le Play. L'amour du peuple ne doit pas se confondre avec l'abandon au peuple. L'élite seule est apte à conduire les hommes.

Pour continuer cette conversation à ma prochaine visite,

le lendemain ou le surlendemain, je lui portai cette citation de Bismarck faite par Maurice Barrès dans le cinquième volume de ces *Cahiers* qu'il n'aimait guère dans son horreur des fragments inachevés et des révélations intimes, et qui sont, au contraire, si nécessaires pour mieux suivre l'élévation de la pensée barrésienne : « Le peuple vrai, dit Bismarck, est une multitude invisible d'âmes. Il est la nation vivante et organisée pour sa mission historique. Il est la nation d'hier et celle de demain. Il n'a point de voix matérielle qui le dénonce ; dans la conscience de sa tradition, il puise la force qui le mène aux fins prédestinées ; *c'est le souverain seul qui sait écouter en lui les voix silencieuses de son vouloir providentiel.* »

Barrès a souligné la fin. Cette citation enchanta le malade dans son lit de la clinique des Frères de Saint-Jean de Dieu.

— Mais, lui dis-je, Bismarck n'a guère fait que copier notre Joseph de Maistre.

— Je ne me rappelle pas.

— N'est-ce pas Maistre qui a écrit : « Un gouvernement, c'est la volonté nationale mieux comprise qu'elle ne le serait par la nation elle-même qui ne sait jamais ce qu'elle veut : c'est une tradition qui vit, qui parle, et qui sait vouloir. »

— Oui, je me souviens ; Joseph de Maistre est un écrivain magnifique. Il a été si mal compris quand il a parlé de la guerre providentielle, c'est-à-dire attirée fatalement par les erreurs des hommes.

Dans Jules Vallès dont il parlait volontiers, il apercevait une illustration de *l'Étape*. L'auteur de *l'Insurgé* ne digéra jamais son instruction. Cette instruction mal digérée l'avait déclassé, déséquilibré, avait fait de lui un insurgé quand il avait chez lui des côtés de grand écrivain.

Presque à chaque visite, il s'informait de l'état de l'Europe et de celui de la France, comme si elles étaient dans une autre salle de la clinique, toutes deux malades. Pour la politique intérieure, il pensait, comme Taine, que la présence du danger ramènerait les esprits au sens commun. Mais son pessimisme lui arrachait ce mot de Rivarol, de Rivarol qu'il estimait très haut, déplorant que son excès d'esprit eût détourné de lui attribuer de la profondeur : « Malheur à qui remue le fond d'une nation ! »

Je ne l'ai jamais quitté, au cours de cette dernière année

de sa vie, sans admirer la force de résistance de cet esprit et l'usage merveilleux de cette mémoire qui puisait dans les grands auteurs comme à une fontaine de vie. Comme nous parlions de la lenteur des Anglais à se rendre compte du développement militaire de l'Allemagne, il invoqua l'autorité de Cavour quand l'armée sarde s'en fut collaborer en Crimée avec les armées anglaise et française. « Les Anglais, dit Cavour, perdent toutes les batailles, excepté la dernière... »

C'est pourquoi il importe de s'entendre avec eux.

J'avais dû, au mois de mai 1935, m'absenter pour me rendre à Florence où je devais représenter au mai florentin les lettres françaises à côté de l'Allemand Keyserling et de l'Anglais Chesterton. J'avais poussé mon voyage jusqu'à Sienne, qui était, de toute l'Italie, sa ville favorite au point qu'il avait souhaité être consacré citoyen de Sienne, comme Stendhal l'avait été de Milan. A mon retour, je recueillis de sa bouche, pour la dernière fois peut-être passionnée par l'histoire, le récit de la défense de Sienne par le maréchal Blaise de Montluc.

— Lisez ses *Commentaires*. Ils sont admirables. Un grand soldat et un grand écrivain. Vous trouverez ce récit au livre troisième. Il y raconte comment, exténué de maladie et considéré comme mourant par les Siennois, il se décida, pour leur prouver qu'il n'avait rien perdu de ses forces, à se frotter le visage avec du vin grec et à se vêtir comme pour une fête avec un pourpoint orné de passementeries d'or et des chausses de velours cramoisi qu'il avait commandées quand il était amoureux. Ainsi paré, il entra dans la salle du Conseil ; il se sentait si faible, dit-il, qu'il n'eût pas eu la force de tuer un poulet ; mais il fallait donner à ces magistrats l'impression de puissance. Il les harangua et leur insuffla son énergie. Mieux valait mourir que de se rendre. Si bien fit-il qu'il enrôla jusqu'aux femmes qui formèrent trois bataillons, de trois couleurs différentes, — car le costume importe toujours aux dames, — pour aller aux remparts travailler aux fortifications. Voilà qui est de la vraie France, je veux dire de la France éternelle. Et savez-vous un mot de Joffre ?

— Lequel ?

— Je lui demandais quelle était la qualité maîtresse d'un

commandant en chef. Il s'est mis à réfléchir comme il faisait toujours avant de répondre. J'ai cru qu'il jugeait inutile de me répondre. Et, tout à coup, il a prononcé, de sa voix qui était si calme et même si douce, ce mot familier : *le culot.*

Il en fallait, en effet, pour livrer la bataille de la Marne avec une armée en retraite.

Le 4 avril 1935, notre confrère Jules Cambon avait atteint ses quatre-vingt-dix ans. Étant alors directeur de l'Académie, où il était venu le jeudi suivant, j'avais célébré cet anniversaire. Bourget me parla des deux frères, Jules et Paul, mais il m'en parla au passé :

— C'étaient deux grands serviteurs de la France.

Ce temps passé me frappa : je n'osai pas le relever. Jules Cambon mourut à Vevey en septembre.

Je l'avais beaucoup tourmenté pour obtenir de lui le chapitre sur le roman à l'Académie qui devait figurer dans le livre des Quarante destiné à commémorer le troisième centenaire de la fondation de notre Compagnie par Richelieu. Le travail d'écrire le fatiguait, si le cerveau composait encore. Ces fêtes du troisième centenaire l'intéressaient au point qu'il les lui fallait raconter par le menu. Il regrettait de n'avoir pu faire les honneurs du château de Chantilly dont il était conservateur à nos confrères étrangers. Mais quand il sut que le maréchal Pétain l'avait remplacé, il s'en réjouit. Le maréchal Pétain fut aussi parmi les amis qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin.

— Un régiment de spahis, ajoutai-je, faisait la haie des douves au château.

— L'armée d'Afrique ! applaudit-il ; le duc d'Aumale eût été content.

Cependant, pour être véridique, ainsi qu'il l'eût exigé, sa mémoire était parfois défaillante, non sur le passé, mais sur le présent :

— Il n'y a plus que vous et Henry Bordeaux qui veniez me voir, me dit-il un jour.

Et je répondis en riant :

— Cela fait toujours deux.

Tout de suite, il se reprit :

— Je vous dédoublais. C'est singulier.

Sa réflexion était d'ailleurs ingrate, non pour sa famille

et ses amis de Paris et de Chantilly, les Joubert, qui ne le quittaient guère et que l'allusion ne visait pas, mais pour Lucien Corpechot, Gérard Bauër, d'autres encore, rebelles à l'oubli. Le docteur Charles Fiessinger ne cessait pas de l'assister, non plus que le professeur Chevassu qui continuait son rôle de sauveur. Les brumes l'envahissaient, puis se désagrégeaient pour rendre à l'esprit sa clarté. Toujours courageux, il devenait lointain. Je le voyais avec tristesse s'enfoncer lentement dans la nuit.

LA NUIT DE NOËL

Quand je quittai Paris en juillet (1935), je redoutais de ne point passer le temps des vacances en Savoie sans être rappelé auprès de lui. Et voici qu'une amélioration extraordinaire vint nous réjouir. Brusquement il quitta la maison de santé de la rue Oudinot et retourna à Chantilly. Ce fut comme un coup d'État : le moribond quittait le lit pour s'en aller à la campagne. L'air de Condé lui fut bienfaisant. Il put se promener en voiture dans ces allées, sous ces voûtes verdoyantes qu'il aimait, et quand il revint à Paris au mois d'octobre, ce fut pour rentrer chez lui, rue Barbet-de-Jouy. La volonté de vivre reparaissait. Il se soumettait à une discipline. Chaque après-midi il se faisait conduire au Bois, déjà défeuillé.

Je le retrouvai avec une heureuse surprise dans cet état inattendu.

— Bientôt, me dit-il avec un sourire que je ne devais plus guère revoir sur ses traits, je pourrai travailler.

Cet espoir l'exaltait. Mais je dus constater sans retard que les trous dans la mémoire se creusaient plus nombreux et que les brumes reparaissaient, et avec elles cette mélancolie de ceux qui n'attendent plus rien. Pourtant il connaissait encore de bons moments.

— Je me sens si posthume, me confia-t-il, que je ne me souviens plus de ce que j'ai fait quand j'étais anthume.

Le désir d'être informé le reprenait :

— Et l'Académie ? — Et le roman ? — Et Charles Maurras ?

Il tenait Charles Maurras en très haute estime et comme un rénovateur de la politique. La rupture avec Rome l'avait

contristé. Quelle indignation ne ressentirait-il pas aujourd'hui en le sachant en prison ?

— J'ai connu, me dit-il un autre jour, l'extrême désespoir et n'ai point songé au suicide. Le suicide est une désertion.

— Oui, l'approuvai-je, Diderot, recueillant les opinions des anciens philosophes sur la mort, concluait : « Il est défendu de quitter son poste sans la volonté de celui qui commande : le poste de l'homme, c'est la vie. »

— C'est la vie, reprit-il, et c'est parfois si dur de vivre. Je suis mort à moitié, et pourtant, vous voyez, j'accepte !

Il aurait pu, il aurait dû ajouter : *je mérite*. Car il souffrait sans se lamenter, et je suis sûr qu'il offrait ses souffrances. Mais il s'interdisait, comme les plaintes, l'aveu de sa prière intérieure. Ses intimités n'appartenaient qu'à lui. Puis il revint au thème général :

— Gœthe, interrogé sur ses responsabilités au sujet de l'épidémie de suicide qui avait suivi en Allemagne la publication de *Werther*, se contenta de hausser les épaules et de répondre : « Pour une demi-douzaine de faibles et de sots dont je me trouverais avoir purgé la terre, vous ne voudriez pas que je me fasse du souci... La responsabilité de l'écrivain... »

Il n'acheva pas, comme si la discussion le fatiguait. Sa mémoire, son cerveau, je l'avais déjà remarqué avant le dernier départ pour Chantilly, préféraient maintenant la poésie à la pensée. Une voix pieuse entretenait en lui la flamme spirituelle. Il nous récitait des poèmes et c'étaient les vers des poètes qui avaient enchanté sa jeunesse. A ma fille Paule dont il avait voulu préfacer le premier livre, *Sur la route de Palmyre*, sachant qu'elle achevait d'écrire une *Marie Stuart*, il disait le beau sonnet d'Anatole France dans les *Poèmes dorés*, qui porte pour titre *Sur une signature de Marie Stuart* et qui est dédié au bibliophile Étienne Charavay. Ou bien c'était le court poème de Louis Bouilhet, dans les *Dernières chansons*, sur la fleur et l'oiseau-mouche. *Le Recueillement* de Baudelaire (*Sois sage, ô ma douleur...*) lui tirait des larmes d'admiration. Il nous citait Gabriel Vicaire, Léon Dierx, Maurice Bouchor, des cascades lumineuses de Théodore de Banville, *l'Écho* de Léon Valade, etc.

Autour du lit du malade, c'était une sorte de féerie musi-

cale. Je ne crois pas que beaucoup de mourants aient ainsi assemblé tant de sortilèges, aient tiré le feu d'artifice d'une mémoire surchargée de poésie. Cette voix affaiblie récitant d'un accent monotone et qui ne cherchait aucun effet que le reflet d'un souvenir, dans cette chambre étroite qu'il ne devait plus quitter, de ce lit que surmontait un grand Christ d'ivoire, comment oublierai-je jamais ses modulations suprêmes, pareilles aux récitations du chapelet que j'avais entendues de la bouche de pieuses paysannes, pliées sous le poids de la vie et acceptant résolument de s'en aller, mais de s'en aller dans la lumière ?

Au commencement de décembre (1935), il livra sa dernière bataille pour la vie, contre un anthrax et une broncho-pneumonie, et il la gagna. Il regardait la mort de cet œil implacable qui arrachait aux objets leur vérité. Mais il demeurait très affaibli. Le 15, je le retrouvai dans toute sa lucidité. Seulement, il se fatiguait plus vite. A l'accoutumée, il s'informa des travaux de l'Académie.

— Eh bien ! mon cher maître, c'est le discours sur les prix de vertu.

— Qui le prononce ?

— André Chaumeix.

— Il est très intelligent.

Puis, sans transition, comme s'il poursuivait le songe intérieur, il murmura :

— Tout cela est triste. Tout est triste.

J'allais le voir chaque jour. Le 20, l'intelligence commença de s'enfoncer dans les ténèbres, mais pour reparaître par intervalles de plus en plus rares. Cependant je devais partir pour Nice où ma famille m'attendait pour les fêtes. Je retardais de jour en jour mon départ. Mais je sentais que ma présence lui devenait inutile. Le 22, j'allai deux fois rue Barbet-de-Jouy, devant prendre le train le soir. La première, il était dans la torpeur. La seconde, il ouvrit les yeux, me fixa, souleva la main pour me la tendre, mais ce fut l'éclair d'un instant. Il m'avait reconnu, je le crois. Je touchai des lèvres le grand front élargi, couronné de mèches grises et non blanches, qui contenait sa pensée, je contemplai ces yeux clos dont le regard avait eu tant d'acuité pour prendre l'empreinte des expressions sur les visages et dont la curiosité n'était

jamais épuisée, ces traits réguliers, énergiques, qui auraient donné une impression de volonté dominatrice, si la tête n'eût été habituellement inclinée, comme s'il eût souhaité de garder la modestie des inconnus. Que pouvait-il demander encore à ses fidèles dans la longue douleur et dans la longue maladie qui finissaient par avoir raison de sa vieillesse intacte, de sa solidité persistante comme celle de Gœthe, de Chateaubriand, de Hugo, de Tolstoï, de tous les grands chênes de la forêt humaine ? La paix ? Il allait la connaître. Déjà, il la connaissait. Du moins nous resterait-il cette suprême communication qui joint les vivants aux morts, — aux morts qui, selon une parole du Père Gratry, ont compris en Dieu toutes les forces et les énergies de la vie et dont l'inspiration secrète, unie à celle de Dieu, parle aux vivants dans la substance de l'âme un merveilleux langage, à la fois divin et humain...

Il se survécut encore jusqu'au matin de Noël. Lui qui avait tant travaillé en présence de cette fresque de Luini qui ornait son cabinet de travail, où il pouvait voir, dans l'humilité de la crèche, la Vierge tendre l'Enfant-Jésus à l'adoration des Rois Mages, il mourait à l'aube de la Nativité. Lui qui eût tant désiré de durer dans cette *immortalité terrestre* de la famille, pour employer la belle expression de Taine, son maître vénéré, s'en allait au son des cloches qui saluent après dix-neuf siècles la naissance d'un enfant. Il était deux heures et demie du matin. Ses mains tenaient déjà un crucifix. La prière des femmes l'environnait. De la rue, un chant monta : soupeurs attardés et joyeux d'un réveillon ? Mais brusquement il cessa, comme si un ordre invisible l'eût suspendu.

C'était bien un ordre invisible. De la file d'automobiles rassemblées au bas d'un hôtel voisin où s'était fêtée la Noël, les chauffeurs s'étaient rassemblés autour de l'un d'eux qui savait :

— Dans cette maison-là, M. Paul Bourget est en train de mourir. Il ne faut pas faire de bruit.

C'était le dernier écho de la gloire humaine. Et ce chauffeur informé se mit à raconter *Lazarine* à ses camarades attentifs. Il racontait presque à voix basse. Quand les maîtres sortirent joyeux et chantant, le même officiant les fit taire. Et l'on s'éloigna sans bruit dans la rue. Mais les hommes, en

passant devant la maison de deuil, saluèrent et les femmes se signèrent. Dernier épisode de ce roman de la vie qui s'acheva, après l'appel des cloches, dans le silence.

Nous l'avons accompagné à l'église Saint-François-Xavier, sa paroisse, dont un pâle soleil traversa les vitraux pendant la cérémonie, puis au cimetière Montparnasse où sa chère femme l'avait précédé, proche la tombe de Maupassant.

O mon maître et mon ami, vous dont l'influence a rayonné sur plusieurs générations, j'ai voulu consacrer ces pages à votre souvenir, afin que la génération nouvelle vous pût mieux connaître dans votre cerveau et dans votre cœur, dans cette extraordinaire culture intellectuelle qui ne se retrouve plus. Un jour, comme vous attendiez ma visite à la clinique des Frères de Saint-Jean de Dieu, rue Oudinot, et comme j'étais en retard, vous m'avez accueilli avec un gentil sourire dont j'appréciai tout le prix, car vos sourires étaient rares :

— Je savais bien que vous viendriez, m'avez-vous dit. Toujours fidèle.

Toujours, vous le voyez...

HENRY BORDEAUX.

RECHERCHE D'UNE NOUVELLE VILLE SUR LE SITE D'ANGKOR

L'ART KHMER

En 1604, dans un livre imprimé à Valladolid, le Père Quiroga de San Antonio, missionnaire portugais, mentionnait l'existence d'une cité abandonnée, au bord du Mékong, le grand fleuve indochinois. Cette ville, «de merveilleux ouvrage», lui semblait d'un « travail romain ». Soixante-huit ans plus tard, un missionnaire français, le Père Chevreuil, signalait, à son tour, un temple appelé *Onco* et « aussi fameux parmi les gentils que Saint-Pierre de Rome ».

Ces deux témoignages n'eurent qu'un faible écho. Lorsqu'en 1815, Abel Rémusat traduisit du chinois en français la relation de voyage de l'agent impérial Tcheou Ta-kouan, envoyé de Chine au Cambodge à la fin du XIIIe siècle, nul ne croyait possible que les monuments merveilleux, décrits dans cet ouvrage, existassent toujours (1). Leur identité ne fut reconnue que le jour où les carnets de route d'Henri Mouhot, publiés en 1863 dans *le Tour du Monde* (2), apprirent aux savants européens la découverte des ruines d'Angkor.

C'est donc par le naturaliste Henri Mouhot qu'Angkor entra dans le domaine de l'archéologie. Le jeune explo-

(1) Victor Goloubew, *Introduction à la connaissance d'Angkor* (*Bulletin de l'Association française des Amis de l'Orient*, n° 4, décembre 1922, p. 19).

(2) *Le Tour du Monde*, 1863, 2e semestre. Hachette.

rateur, qui devait mourir dans la forêt laotienne quelques mois après sa découverte, a laissé un récit enthousiaste des journées surprenantes qu'il vécut parmi les temples abandonnés. Ces pages, dépourvues de toute pédanterie, n'avaient d'autre but que d'attirer l'attention des orientalistes sur des « monuments plus grandioses que ceux de Ninive ou de Persépolis ».

Mis brusquement en présence du prodige khmèr, Mouhot en perçut immédiatement la complexité. Il entrevit les « systèmes contradictoires et croulant les uns sur les autres » dont seule la succession parviendrait, progressivement, à élucider les problèmes d'une civilisation oubliée des Cambodgiens actuels. Mouhot, du reste, ouvrit lui-même la série des conjectures fallacieuses : impressionné par l'état de dégradation et de vétusté de la plupart des ruines, il évalua leur âge à plus de deux mille ans, dépassant ainsi la vérité de tout un millénaire. C'est, peut-être, à cette affirmation prématurée qu'il faut attribuer le renom de haute antiquité, qu'un public non averti attache souvent, aujourd'hui encore, à la culture khmère.

Néanmoins, l'objectif de Mouhot était atteint : son récit eut un grand retentissement et, comme il l'avait souhaité, l'attention des savants, mise en éveil, s'attacha aux temples devenus célèbres.

A partir de 1865, les missions scientifiques se succédèrent à Angkor. Doudart de Lagrée, premier représentant du protectorat de la France au Cambodge, Francis Garnier, Louis Delaporte entreprirent des campagnes archéologiques, bientôt complétées par les travaux épigraphiques de Barth, de Bergaigne et d'Aymonier. Enfin, le 15 décembre 1898, par un arrêté de Paul Doumer, alors gouverneur général de l'Indochine, fut fondée l'École française d'Extrême-Orient, dont on confia la direction à un indianiste, Louis Finot. Désormais, sous l'impulsion de ce savant, qui fut aussi un grand organisateur, une pléiade d'archéologues allait méthodiquement interroger la brousse khmère. Parmi eux, je citerai seulement Charles Carpeaux et Jean Comailles, qui succombèrent à la tâche, victimes l'un des rigueurs du climat, l'autre d'une agression criminelle, M. Henri Parmentier, voué depuis trente-six ans au service de l'École française, M. Henri Marchal, qui,

pendant dix-sept années, assura la conservation du groupe d'Angkor.

Ainsi, de 1863 à nos jours, soixante-quatorze ans de patientes recherches ont dissipé une partie des brumes qui, à l'époque de Mouhot, voilaient complètement l'histoire de l'art khmèr. Les conjectures se sont succédé, se détruisant ou se complétant l'une l'autre.

On sut bientôt que la civilisation des anciens Khmèrs procédait de la culture indienne, introduite dans la péninsule indochinoise au début de notre ère. Reçue par une population de souche austro-asiatique, cette culture devait, peu à peu, se différencier de celle de la métropole, sans jamais cependant s'en dégager complètement.

Les deux grandes religions de l'Inde, l'hindouisme et le bouddhisme, étaient officiellement pratiquées par les Khmèrs. Leur langue sacrée était le sanscrit, langue indienne, qui, sur les stèles ou sur les portes mêmes des temples, se juxtaposait parfois à un texte rédigé dans le langage local. Le sanscrit était réservé aux généalogies et aux panégyriques des rois ou des grands dignitaires, fondateurs des temples ou des monastères ; le khmèr, moins noble, était employé surtout dans les textes concernant l'organisation matérielle des fondations.

Si, de nos jours, chaque ruine livrait à l'archéologue une inscription datée, bien conservée et de claire signification, l'histoire de l'art angkorien serait rapidement reconstituée par les épigraphistes ; mais, malheureusement, les textes sont souvent détériorés, incomplets ou rédigés en un style métaphorique dont la signification demeure équivoque. L'étude de l'évolution architecturale et ornementale doit donc s'associer à celle des inscriptions : les monuments, qu'un texte date de façon certaine, permettent, par d'attentives comparaisons, de fixer approximativement l'âge des édifices anépigraphes.

Entré, avec le IXe siècle de notre ère, dans la plénitude de son épanouissement, l'art khmèr s'y maintint pendant près de quatre cents ans. Il jeta son dernier éclat au début du XIIIe siècle ; l'Empire était alors parvenu à l'apogée de sa puissance. Après de sanglantes alternatives de revers et de fortunes, les Khmèrs venaient de vaincre leurs agressifs voi-

sins de l'est, les Chams, dont la robuste civilisation dominait les côtes méridionales de la Mer de Chine : une flotte « chame » avait remonté le Mékong et pillé Angkor en 1171 ; mais, vers l'an 1203, le Champa, maîtrisé, n'était plus qu'une province cambodgienne. L'hégémonie khmère s'étendait en outre sur le Laos et sur une partie du Siam.

A tant de gloire succéda une brusque déchéance. L'unité politique, réalisée au milieu du XIVe siècle par les Siamois, leur permit d'émanciper leurs provinces vassales, d'envahir le Cambodge et de saccager Angkor à plusieurs reprises. Les Khmèrs durent abandonner leur fastueuse capitale; ils déclinèrent de telle sorte qu'à l'arrivée des Français en Indochine, le royaume, naguère si puissant, était sur le point de disparaître.

ANGKOR THOM

Les monuments khmèrs les plus anciens qui nous soient parvenus datent des VIe et VIIe siècles de notre ère et sont très proches encore de l'art indien. Le principal groupe de temples préangkoriens, celui de Sambor Prei Kuk, comprend au moins une quarantaine d'édifices, les uns isolés, les autres assemblés en trois grandes enceintes. Il s'agit d'une cité royale, qu'on a cru pouvoir identifier avec Içànapoura, la célèbre capitale khmère dont, au début du VIIe siècle, la renommée s'était propagée jusque dans l'Inde (1).

Quoi qu'il en soit, Sambor ne fut qu'une capitale temporaire. Avant de se fixer à Angkor, les souverains déambulaient volontiers. Nous savons qu'au IXe siècle, le seul roi Jayavarman II résida dans quatre cités différentes. Les reconnaissances aériennes, effectuées au-dessus des parties encore mal connues du Cambodge, révèlent, à proximité de plusieurs sites préangkoriens, les enceintes qui accompagnaient toujours les agglomérations urbaines.

Sans nul doute, la forêt cambodgienne, où, déjà, plus d'un millier de points archéologiques ont été relevés, dissimule beaucoup de vestiges ignorés ; chaque année en révèle de nouveaux. Angkor même, le site où les savants ont le

(1) Louis Finot, *l'Archéologie indochinoise* (1917-1930) (*Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1931).

plus travaillé, reste une énigme incomplètement déchiffrée.

Pour le grand public, le mot Angkor évoque seulement Angkor Vat, le temple parangon, vulgarisé par les expositions coloniales de Marseille et de Vincennes. Mais Angkor Vat n'est, en réalité, qu'un des nombreux édifices qui entourent Angkor Thom, la cité morte, dont le nom signifie, en cambodgien moderne, « grande capitale ».

Angkor Thom se présente, aujourd'hui, comme une enceinte carrée, de quatre kilomètres de côté, elle-même entourée d'une large douve où fleurissent les lotus roses et les jacinthes d'eau. Au milieu de chaque face, en direction des points cardinaux, s'ouvre une porte monumentale ; une cinquième porte, dite porte de la Victoire, double l'entrée orientale et sa chaussée traversière se prolonge vers un vaste réservoir, actuellement desséché, le Bàrày oriental. Au centre du quadrilatère, à la croisée des avenues axiales, se dresse le Bàyon, dont les quelque cinquante tours à visages sont du même style que les cinq portes de la ville.

On a longtemps cru que ce quadrilatère fortifié avait été la capitale du royaume pendant toute la période angkorienne, c'est-à-dire entre la fin du IXe et la fin du XIVe siècle. Jusqu'en 1923, nul ne mit en doute l'identité de cette enceinte et de la ville de Yaçodharapoura, dont la fondation, d'après les inscriptions, remonte au roi Yaçovarman Ier (889-910). Le Bàyon, avec ses tours étagées, représentait sans conteste le « Mont central » qui, selon le même document, se dressait au centre de la cité, pour le culte çivaïte du Roi-Dieu, adoré sous la forme du *linga*.

Cette conjecture, que des années de stabilité semblaient avoir élevée au rang de certitude, commença de chanceler lorsqu'en 1923 une étude approfondie des sculptures du Bàyon et des portes d'Angkor Thom permit à Louis Finot d'y reconnaître la prépondérance des images bouddhiques ; cette interprétation nouvelle transformait la destination rituelle du Bàyon, au point de rendre difficilement admissible son attribution au roi çivaïte Yaçovarman Ier.

En 1927, la théorie fléchissante allait recevoir le coup de grâce. Dans une thèse, qui marque une date faste dans l'histoire de l'archéologie indochinoise, M. Philippe Stern, aujourd'hui conservateur-adjoint du musée Guimet, établissait une pre-

mière évolution logique de la sculpture angkorienne. Il prouvait ainsi, rompant courageusement avec la tradition, que le Bàyon et l'enceinte d'Angkor Thom appartiennent à un style beaucoup trop avancé pour avoir été construits dès le IXe siècle.

L'argumentation de M. Stern, en détruisant irrémédiablement la vieille théorie, trop facilement et trop longtemps admise, posait un double problème : quelle était donc la date véritable du Bàyon et quel était le réel « Mont central » de la ville de Yaçovarman ?

A la première de ces questions, M. Stern répondit en ramenant la construction du Bàyon et de l'enceinte d'Angkor Thom aux règnes du roi Suryavarman Ier (1002-1049) et de son successeur Udayadityavarman II. Cette proposition s'appuyait, elle aussi, sur un texte qui attribue à ce dernier souverain la construction d'une nouvelle capitale « avec une montagne d'or à l'intérieur (1) ».

A peine admise, cette hypothèse allait être dépassée. Dès 1928, les travaux épigraphiques de M. George Coedès, l'actuel directeur de l'École française d'Extrême-Orient, conduisirent celui-ci à rajeunir encore d'un siècle et demi la ville du Bàyon, en fixant sa fondation à la fin du XIIIe siècle, sous le règne de Jayavarman VII. Les preuves décisives apportées à l'appui de cette théorie (2) permettent de la considérer comme acquise.

Le second problème, celui du « Mont central » de la ville de Yaçovarman, devait être résolu par un troisième savant, M. Victor Goloubew, membre de l'École française d'Extrême-Orient.

M. Goloubew eut l'idée de chercher le « Mont central » en dehors de l'enceinte du XIIe siècle. Parmi les temples *extra muros*, le Phnom Bàkheng, monument daté de la fin du IXe siècle, consacré au culte çivaïte, et construit sur une éminence naturelle à proximité du mur sud d'Angkor Thom, offrait, précisément, toutes les qualités requises. De plus, l'éminent archéologue avait observé que, d'après la carte

(1) Philippe Stern, *le Bàyon d'Angkor et l'évolution de l'art khmèr*. Geuthner, Paris, 1927.

(2) George Coedès, *la Date du Bàyon* (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XXVIII, nos 1-2, p. 81).

d'Angkor, le Phnom Bàkheng se trouve au centre d'un vaste rectangle, dont le côté oriental est formé par la rivière de Siemréap, les côtés ouest et sud par des traces de fossés aménagées en rizières, le côté nord, seul, demeurant indéterminé.

Au cours des années 1931, 1932, 1933 et 1934, M. Goloubew conduisit des fouilles qui permirent de confirmer en tous points son induction (1). Les travaux révélèrent, au pied du Phnom Bàkheng, les traces d'une première enceinte, des vestiges de *gopouras* (2), et, en direction des quatre points cardinaux, un système rigoureusement symétrique de chaussées et de bassins. De plus, des fossés revêtus de pierre, des terrasses, des escaliers, des ponts, des soubassements de temples détruits, des sculptures et des débris de céramique attestaient qu'une nombreuse population avait gravité autour du « Mont central ».

Ainsi, après des années d'erreurs et d'incertitudes, deux points capitaux de l'histoire de l'art khmèr sont élucidés. Jusqu'en 1927, les archéologues et les historiens d'Angkor, connaissant, d'une part, une ville, — Angkor Thom, — et, d'autre part, l'époque de fondation d'une capitale, croyaient pouvoir attribuer l'époque à la ville... Angkor Thom était ainsi devenu pour eux une capitale du IXe siècle. Or, il n'existait, en réalité, aucun lien entre cette ville et la date fournie par les inscriptions. Il s'agissait de deux faits historiques différents ; l'un et l'autre sont aujourd'hui précisés : l'emplacement du premier Angkor est retrouvé, tandis que la date du Bàyon et de l'enceinte d'Angkor Thom est fixée avec certitude.

Ces deux points étant admis, une nouvelle question se pose : la ville du Phnom Bàkheng, fondée à la fin du IXe siècle, demeura-t-elle la capitale du royaume jusqu'à la fondation du Bàyon ? Il n'en est rien. Des fouilles, tout récemment entreprises par M. Goloubew, viennent de révéler les traces d'une ville intermédiaire.

Après ce trop long et trop sévère exposé, je voudrais, ayant eu l'heureuse fortune de participer à ces dernières

(1) V. Goloubew, *le Phnom Bàkheng et la ville de Yaçovarman* (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XXXIII, n° 1, p. 319) ; *Nouvelles recherches autour du Phnom Bàkheng* (*Ibid.*, t. XXXIV, n° 2, p. 576).

(2) Portes monumentales.

fouilles, en raconter le passionnant développement ; car, si l'archéologie est une science austère, il n'est rien, au contraire, de plus vivant et de plus mouvementé que la tâche de l'archéologue sur le chantier.

DANS LA FIÈVRE DE LA DÉCOUVERTE

C'est à Paris qu'en 1930, durant l'un de ses congés M. Goloubew mûrit l'idée, nouvelle alors, de l'identité du Phnom Bàkheng et du Mont central de la capitale de Yaçovarman.

Je vois encore la chambre d'hôtel où, en 1930, assis devant la table où s'éployait la carte établie en 1909 par les lieutenants Buat et Ducret, il me fit part de son projet : « Dès mon retour en Indochine, je demanderai à M. Coedès l'autorisation de m'arrêter une dizaine de jours à Angkor. J'irai là et là... » Son doigt se posait avec sécurité sur des points que rien, semblait-il, ne différenciait de l'uniforme pointillé vert, qui désigne la forêt dans le langage cartographique. « J'irai là et là, et, si je ne me trompe, là et là je retrouverai les restes de l'ancienne ville. »

Ce projet devait rigoureusement se réaliser ; à quelques centaines de mètres du *bungalow* d'Angkor, une brousse inviolée allait, sous le contrôle de la boussole, s'ouvrir au coupe-coupe et livrer les vestiges de briques ou de pierres qui permettraient de situer la Yaçodharapoura des textes et d'en déterminer les limites.

Si un raisonnement établi à Paris avait préparé l'exhumation du premier Angkor, c'est à Phnom Penh que s'élabora la découverte de ce que je crois aujourd'hui pouvoir appeler le second Angkor.

Au milieu de mars 1936, à la suite de ses explorations aériennes au-dessus du Cambodge, M. Goloubew, souffrant, avait dû abandonner momentanément ses chantiers. Chantiers intéressants, mais intéressants seulement, destinés à préciser le front nord de la première ville, dont on savait déjà, depuis 1932, qu'il correspondait approximativement à l'axe est-ouest de l'actuel Angkor Thom. Cependant, à cette époque, déjà, l'attention de l'archéologue avait été mise en alerte par l'apparition de gradins en latérite dont la taille

et la disposition semblaient anormales pour des vestiges du IXe siècle. Trois jours avant le départ de M. Goloubew pour l'hôpital de Phnom Penh, les fouilles avaient encore donné des résultats surprenants : sous la pioche des coolies surgissaient à nouveau des degrés de latérite, se rencontrant à angle droit et dont les assises présentaient une régularité absolument étrangère aux enceintes sud, est et ouest de l'antique cité.

Je me trouvais à Phnom Penh en même temps que M. Goloubew, mais je devais rejoindre Angkor quelques jours avant lui. La veille de mon départ, malgré sa fatigue, il me demanda une feuille de papier et un crayon. En quelques traits, le plan d'Angkor Thom était dessiné : son centre, ses cinq chaussées et ses cinq portes. A M. Marchal, chef du Service archéologique de l'Indochine, qui, en l'absence de M. Goloubew, avait bien voulu assurer la surveillance de ses chantiers, je fus chargée de transmettre les desiderata suivants : « D'ici mon retour, il faudra que l'on fouille là et là. » C'étaient les mêmes mots qu'en 1930, et, sur le plan, hâtivement tracé, le même geste. « Si les vestiges, comme je commence à le croire, se prolongent du sud au nord, au delà des limites de Yaçodharapoura, c'est que nous nous trouvons devant les traces d'une autre ville, insoupçonnée encore, et dont, peut-être, le périmètre ne différait pas sensiblement de celui qu'occupe aujourd'hui Angkor Thom. » Sur cette ville oubliée, reconstruite dans son esprit avant que de sortir de terre, M. Goloubew ne m'apprit rien de plus ce jour-là.

Aussitôt ordonné, aussitôt accompli. Les coolies cambodgiens, — dos cuivrés, muscles miroitant de sueur, — mûs par quelque obscur et atavique orgueil, ont tôt fait de sonder un terrain, d'en rejeter la terre, de reconnaître et de dégager des pierres dont ils savent qu'elles furent taillées et ajustées par des ancêtres plus grands qu'eux. La nonchalance du boy, qui, à l'hôtel, néglige vos chaussures et laisse à l'Annamite la gloire d'exceller au service de table, fait place ici à une ardeur que dirige prudemment l'empirisme du caporal indigène. Quand M. Goloubew, quelques jours plus tard, arriva de Phnom Penh, des incisions soignées, nettes, sillonnaient Angkor Thom dans les directions indiquées. Incisions qui, à une trentaine de mètres en arrière de l'enceinte

actuelle, révélaient sans faillir le cordon de latérite commandé de Phnom Penh par l'archéologue.

Des sondages furent, sans tarder, exécutés à proximité des autres portes, car la ville rasée, si ville il y eut, devait être régie par les mêmes lois axiales que le futur Angkor Thom. Ou plutôt, — cette idée nous vint simultanément à mon maître et à moi-même, — la muraille célèbre de Jayavarman VII et ses monumentales portes à visages ont été édifiées autour d'une cité préexistante, de même que de semblables murailles et de semblables portes ont, de toute évidence, été rajoutées après coup, et probablement par le même roi, autour des monastères bouddhiques de Ta Prohm et de Banteay Kdei. Il se pourrait que l'investissement d'Angkor par les Chams en 1177 et les déprédations qui durent s'ensuivre aient déterminé cette mesure complémentaire de sécurité. Du reste, Jayavarman VII ne s'est pas vanté d'autre chose et, d'après M. Coedès, son historiographe, les stèles d'Angkor Thom n'attribuent à ce roi que la muraille d'enceinte et les fossés.

Il apparut donc, dès lors, comme évident que les vestiges exhumés devaient être antérieurs à la fin du XIIIe siècle. Peut-être, pensions-nous, s'agissait-il d'une capitale intermédiaire entre la Yaçodharapoura des premières années du IXe siècle et la Jayapoura de l'époque du Bàyon.

Mais pour que ville il y ait, il faut, dit l'archéologue, une enceinte et des portes. Or, l'existence de celles-ci est difficile à déterminer lorsque les emplacements, où elles sont supposées se trouver, ont été aussi complètement qu'inconsidérément bouleversés. Tel était précisément le cas. Les *gopouras* que nous cherchions devaient avoir été rasés à une époque fort ancienne, puisque nul Européen n'en eut jamais connaissance. Peut-être leur destruction remonte-t-elle à la guerre des Chams et aux « embellissements » de Jayavarman VII ; quoi qu'il en soit, nos propres Travaux publics achevèrent d'en supprimer les traces. Les Travaux publics, en 1919, établirent paisiblement leurs routes à travers les négligeables fondations des monuments rasés ; je n'oserais même pas assurer qu'ils n'en utilisèrent pas les pierres pour asseoir leurs remblais, enfouissant ainsi, sous le hâtif travail d'une année, un siècle, ou deux peut-être, de l'histoire d'Angkor.

Sans se laisser décourager par les difficultés de l'entreprise, M. Goloubew ne voulait accepter sa propre hypothèse qu'à la condition de retrouver, à travers les déprédations successives, des témoignages irréfutables de l'existence des portes.

Voici donc, encore lancés à l'œuvre de découverte, les dos de cuivre et les pioches d'acier. Étonnés d'abord de devoir attaquer les bas-côtés des routes goudronnées, les caporaux saisissent bientôt la volonté conductrice du maître, du « très puissant seigneur », comme ils le nomment avec un respect tout oriental pour celui qui *sait*. « Là et là » indique encore M. Goloubew, et c'est de nouveau la navette anxieuse et passionnée d'un chantier à l'autre. Affût, dont toute pierre de latérite, tout fragment de grès ou de brique devient l'enjeu.

Débris de poterie, morceaux de pierre sculptée... Non ! Ils sont tardifs, employés ou réemployés au gré du grand roi « rafistoleur » du XIIe siècle ou des ingénieurs européens du XXe. Ce n'est pas là ce que nous voulons ; il faut poursuivre les recherches à quelques mètres plus au nord ou plus au sud, vers tel étrange petit monticule, au bord de telle dépression. Nous faisons un saut jusqu'au chantier de la Victoire (1), pour revenir ensuite.

Cette fois, le caporal nous accueille avec un sourire extasié, et, entre deux salutations, prononce en cambodgien une phrase dont le sens est à peu près celui-ci : « Puissant seigneur, voici un beau monument. » En effet, il s'agit bien là d'un beau monument et ses ajustements soignés se réclament de la meilleure époque khmère.

Ce beau monument, à vrai dire, étonnerait un profane : « Quelques pierres seulement », dira le touriste et même, peut-être, l'esthéticien en quête de grands déploiements architecturaux ou de savantes ordonnances décoratives. Mais, pour l'archéologue véritable, un monument est aussi important d'avoir été que d'être encore. Soigneusement, nous inspectons la fouille : une première assise de latérite, une seconde, un décrochement nettement indiqué, l'apparence d'une marche, des fragments de briques, nous sommes en présence de l'aile droite d'un soubassement de *gopoura*. De l'autre côté de la malencontreuse route touristique, nous devons trouver l'aile

(1) La cinquième porte d'Angkor Thom est nommée « Porte de la Victoire ».

gauche dont, quelques heures plus tard, les coolies, en effet commencent à dégager les restes.

Si j'étais un bon écrivain, plutôt qu'une chétive chercheuse de cailloux, sans doute saurais-je exprimer l'extraordinaire ardeur de cette course au vestige. Une atmosphère torride, à peine détendue sur le petit matin et implacable déjà vers neuf heures ; aux jacassements des perruches répondent les appels des gibbons et les sarcasmes du gecko, accompagnés par les assourdissantes rumeurs de la foule anonyme des insectes en folie. Ironie d'une cabriole de singe, paradoxe des gloussements bourgeois de la poule sauvage qui vient de pondre son œuf. La forêt, recéleuse des secrets que nous essayons de surprendre, nous étourdit de senteurs fortes ; les fourmis rouges, dérangées dans leurs affaires, font, pour se venger, de la barre fixe sur l'épiderme de nos chevilles ; les scorpions noirs, qui depuis des générations vivaient en famille sous cette pierre appesantie, s'épouvantent et s'égaillent en se bousculant. Une telle ambiance stimule les anxiétés, — « Si nul *gopoura* n'apparaissait à la porte nord... », — active les espoirs, — « Voici précisément un fragment de latérite... », — exaspère les ambitions : bien des coins, encore inexplorés, d'Angkor Thom sont boursouflés de monticules prometteurs.

La ville enfouie nous poursuit comme une hallucination ; chaque protubérance, chaque levée de terre prend figure d'enceinte, chaque creux joue au bassin, telle mare à *lucbinh* (1) affecte des airs de douve. Mais, et c'est ici que l'histoire tourne au prodige, il se trouve qu'à chaque hallucination correspond une réalité ; les inductions les plus hardies sont bientôt dépassées.

Notre ville, pour l'âge de laquelle la qualité des vestiges rencontrés permet, jusqu'à plus ample informé, de proposer approximativement le début du XIe siècle, notre ville est là. Si, malheureusement, ses monuments sont en grande partie réduits aux soubassements, les canalisations, les successions de douves, les théories symétriques de bassins qui encerclaient ses quatre quartiers de quatre ceintures d'eau peuvent être dégagés et rétablis. Une voie nouvelle s'ouvre devant les

(1) Plante aquatique très commune et originaire du Japon.

savants chargés de la conservation des monuments d'Angkor. Il ne faudra plus seulement débrousser et consolider les édifices connus et classés de la capitale khmère ; si les subsides accordés à l'École française d'Extrême-Orient le permettent, il s'agira de ressusciter, patiemment, une page d'histoire enterrée, de rendre son identité à une cité que la coalition des siècles, de la nature et des hommes semblait avoir vouée à l'oubli.

Ainsi, jusqu'à ces dernières années, hypnotisés par le faste des édifices religieux, nous ignorions tout de l'histoire de la ville d'Angkor, capitale politique et centre urbain d'un grand royaume. Imaginez que, dans un millénaire, des archéologues, venus d'ailleurs, découvrent les ruines de Paris. Leurs soins se porteront tout d'abord vers Notre-Dame, le Louvre et la basilique de Montmartre, dont les ruines auront subsisté dans l'incertain conglomérat des maisons privées ; mais, quelle ne sera pas la surprise de ces savants, lorsqu'ils découvriront les agrandissements successifs de la ville, lorsqu'ils détermineront qu'entre le primitif noyau de la cité et l'immense aire d'une banlieue, dont nous ignorons aujourd'hui jusqu'où elle pourra s'étendre, furent édifiés successivement le Paris médiéval, fixé aux deux berges de la Seine, le Paris du grand siècle, projeté au sud de la rive gauche, le Paris boulevardier du XIXe siècle, le Paris des *fortifs*, et celui de la ceinture rouge ! Mieux, peut-être, que les grands monuments, objets premiers de leurs attentions, les traces des vieilles enceintes rasées, les assises survivantes des ponts emportés, les axes effacés des avenues délaissées, pourront leur enseigner l'histoire de Paris, capitale de la France.

Les vastes travaux, accomplis depuis trente-six ans par l'École française d'Extrême-Orient, sont loin d'avoir épuisé tous les problèmes de la civilisation khmère. Au cœur même de l'activité archéologique et touristique, Angkor, — c'est ce qui rend son étude si captivante, — n'a pas livré ses derniers secrets.

GILBERTE DE CORAL-RÉMUSAT.

LES
FOYERS D'ATMOSPHÉRIQUES

Les auditions par radiodiffusion sont parfois gravement altérées, au grand dam des amateurs de T. S. F., par une sorte de violente crépitation que l'on a pris, dans le langage courant, l'habitude d'appeler de la « friture ». Cette friture résulte des perturbations produites, dans les ondes servant de véhicules à la transmission, par des parasites de deux provenances bien distinctes, les uns, dits « industriels », provoqués par le jeu de certaines machines fonctionnant dans le voisinage immédiat du récepteur, et que l'on est parvenu à affaiblir, voire à supprimer à leur origine, les autres dérivant de certains phénomènes qui ont leur siège dans l'atmosphère, et en face desquels on se trouve encore présentement désarmé.

Ces parasites atmosphériques ou, — pour parler comme les spécialistes, — ces « atmosphériques », particulièrement fréquents en été, avaient d'ailleurs manifesté leur existence bien avant qu'ils vinssent troubler la radiodiffusion, en fait dès le début de la radiotélégraphie. Leurs conséquences sont des plus fâcheuses pour tout le trafic radioélectrique : commercial, maritime, aéronautique, etc. Aussi s'est-on depuis longtemps proposé de dégager les lois qui les régissent et de découvrir leur origine.

Assez vite, il est apparu qu'ils naissent dans l'atmosphère, mais sans que l'on parvînt tout d'abord à localiser leurs sources. Le problème n'était d'ailleurs pas de nature à n'intéresser que la seule radiodiffusion : on en pouvait attendre aussi de nouvelles lumières pour la météorologie générale qui n'en est encore, il faut bien le dire, qu'à sa période de gestation.

LA LOCALISATION DES SOURCES

A l'incitation du général Ferrié, de l'Académie des Sciences, ce problème de la localisation des sources d'atmosphériques a commencé, il y a une douzaine d'années, à faire l'objet d'études systématiques de la part de M. Robert Bureau, ancien officier d'artillerie, aujourd'hui sous-directeur technique de l'Office national météorologique (l'O. N. M., suivant l'abréviation aujourd'hui consacrée par l'usage). Et telle est l'importance des résultats déjà mis en évidence par les travaux de ce savant que leur exposé, sous forme d'une thèse brillamment soutenue en Sorbonne (1), a valu à leur auteur le grade de docteur ès sciences. Bien rares d'ailleurs ont été jusqu'ici, dans nos Facultés des sciences, les sujets de thèse fournis par la météorologie.

La méthode mise en œuvre par M. Bureau est fondée tout d'abord sur l'enregistrement permanent de la direction d'où viennent ces atmosphériques. Pour peu que l'on soit familiarisé avec la pratique de la T. S. F., on imagine aisément qu'il sera possible de réaliser un tel enregistrement, en ayant recours au principe bien connu de la radiogoniométrie ; il consiste, comme on sait, en ce que si, pour capter les émissions, on utilise, au lieu d'une antenne, un cadre mobile autour d'un axe vertical, l'intensité du son perçu varie avec l'orientation du cadre jusqu'à s'annuler pour une orientation déterminée. Dans cette position, la perpendiculaire au plan du cadre donne la direction de l'émetteur.

Rien de plus simple que le procédé qui en résulte, quand il s'agit d'une émission connue, régulière, assez prolongée pour qu'on puisse la suivre jusqu'à l'instant de l'extinction ; mais il n'en va plus de même dans le cas des atmosphériques qui n'émettent pas de signaux distinctifs et n'ont que des durées extrêmement courtes, de l'ordre du dix-millième, voire du cent-millième de seconde ; et ce n'est pas tout ; souvent, au cours d'une même période, arrivent des atmosphériques de diverses directions. On peut, d'après cela, se faire une idée des très grosses difficultés que M. Bureau avait à vaincre.

(1) Thèse publiée, sous le titre reproduit en tête du présent article, dans le n° 25 du *Mémorial de l'O. N. M.* (1936).

Il s'en est fort habilement tiré en groupant l'ensemble (ou tout au moins un choix convenable) des atmosphériques en ce qu'on peut appeler un « enregistrement statistique ». Ainsi se trouvait résumée, sur une surface restreinte, l'évolution des sources d'atmosphériques et de leurs directions au cours d'une journée. Pour procéder à une telle opération, M. Bureau a fait usage de certain « goniomètre instantané », par lui très heureusement combiné, dont la description échappe au cadre d'un exposé tel que celui-ci. Nous nous bornerons à dire que, grâce à cet appareil enregistreur, évidemment plus compliqué qu'un goniomètre ordinaire, l'inventeur a pu accumuler une documentation précieuse qui, au bout de plusieurs années, l'a mis en mesure d'entreprendre une étude approfondie de la répartition des foyers d'atmosphériques à la surface du globe terrestre.

Mais il ne suffisait pas, en vue d'une telle étude, de déterminer les directions d'où émanaient les atmosphériques recueillis ; encore fallait-il fixer, dans ces directions les emplacements des sources d'où ils partaient ; c'était la seconde face du problème qui s'offrait aux savantes recherches de M. Bureau.

Au cours de travaux antérieurs, il lui avait été donné de réunir d'abondantes indications sur les variations du nombre d'atmosphériques avec l'heure du jour, la saison, la situation météorologique, et cela grâce à l'emploi d'un autre appareil enregistreur, également de son invention, propre à effectuer le décompte des atmosphériques reçus sur une antenne, abstraction faite de leur direction, la courbe automatiquement tracée faisant connaître le nombre des atmosphériques recueillis par minute.

Ces courbes ont permis à l'inventeur de constater des choses très curieuses : d'abord, elles sont beaucoup moins irrégulières qu'on n'eût pu se le figurer *a priori*, et elles font ressortir, chaque jour, des caractères presque immuables qui subsistent au milieu de variations accidentelles parfois considérables. En particulier, ces courbes s'élèvent plus haut la nuit que le jour, présentent au lever du soleil une chute brutale, offrent, dans la moitié chaude de l'année, un maximum chaque après-midi, en plus du maximum nocturne qui existe

toute l'année. Elles font encore apparaître d'autres propriétés peut-être encore plus singulières : si, en un même lieu, on accorde deux enregistreurs sur des longueurs d'onde assez différentes (comme 11 000 et 25 000 mètres, ondes le plus souvent adoptées par M. Bureau pour les propriétés de leur propagation qui conviennent à l'étude des atmosphériques, ondes d'ailleurs très éloignées de celles qui interviennent couramment dans la radiodiffusion), les courbes obtenues sont, en général, fort dissemblables. En revanche, deux enregistreurs réglés sur la même onde, mais fort éloignés l'un de l'autre (distants, par exemple, de 2 000 kilomètres), donnent très souvent des courbes superposables entre elles pendant des heures entières, comme cela ressort nettement des enregistrements poursuivis depuis des années à Paris, Tunis et Rabat.

Ces curieuses particularités ont conduit M. Bureau à conclure que, dans ce que nous observons, deux phénomènes se superposent : le phénomène d'origine, la source, et la propagation des ondes provenant des sources lointaines.

Ainsi que cela était déjà bien connu dans le cas des ondes de la télégraphie ou de la radiodiffusion, cette propagation des atmosphériques issus de sources lointaines dépend beaucoup de la longueur d'onde. L'énergie qui émane d'une source d'atmosphériques, et qui se répartit sur l'ensemble de la gamme des ondes, se propagera plus ou moins loin, suivant la longueur de l'onde qui aura été choisie. Ce choix permet donc de récolter des atmosphériques provenant de sources inégalement éloignées du poste récepteur.

La propagation des ondes comporte encore d'autres conséquences par suite de la diversité des caractères qu'elle offre de jour et de nuit ; la portée est, en général, beaucoup plus grande en ce dernier cas, et tels sont même ces écarts de portée que l'on arrive à recueillir de nuit des atmosphériques émanant de sources très lointaines, qui sont imperceptibles de jour. Sur les courbes enregistrées la nuit, on constate un maximum quasi permanent enfermé entre une montée rapide le soir et une descente plus rapide encore le matin ; les heures auxquelles se produisent ces brusques variations sont, au reste, étroitement liées aux heures de coucher et de lever du soleil sur le trajet des ondes.

C'est en se fondant sur cette propriété que M. Bureau est parvenu à préciser les emplacements des sources lointaines, dans les directions que lui avait indiquées son goniomètre enregistreur, et, par suite, à réaliser la détermination complète de ces emplacements. L'effet d'une source située, par exemple, au delà de l'Atlantique, insaisissable pendant le jour sur une onde de 11 000 mètres, tant que le soleil éclaire une partie du trajet des ondes, ne s'enregistre, et assez brusquement, à Paris qu'au moment où la nuit se fait sur cette source. L'heure du début de cet enregistrement, c'est-à-dire l'heure du coucher du soleil pour le lieu où gît la source, faisant connaître le méridien de ce lieu, l'intersection de ce méridien et du grand cercle du globe terrestre partant de Paris dans la direction précédemment déterminée par le goniomètre, fixe l'emplacement de la source cherchée.

Cette explication très simplifiée, — seulement destinée à faire entrevoir le principe de la méthode si heureusement employée par M. Bureau, — ne donne d'ailleurs aucune idée de la véritable complexité qui s'attache à l'application de cette méthode. Pour la réussite de cette application, l'auteur a dû faire appel à de nombreuses études statistiques ; et c'est ainsi qu'il est parvenu à tout un ensemble de conclusions précises sur lesquelles nous allons maintenant jeter un coup d'œil.

SOURCES LOINTAINES...

Ces conclusions peuvent se classer en deux catégories, suivant qu'elles se rapportent aux sources lointaines ou aux sources proches.

Tout d'abord, il convient de noter que ces sources ne sont pas régulièrement réparties à la surface du globe, mais qu'elles forment des agglomérations ou « foyers » accusant une permanence relative et se déplaçant lentement au cours des saisons. Ces foyers couvrent d'énormes surfaces et ne paraissent à peu près permanents et immobiles qu'en raison de leur grand éloignement.

Au début de la nuit se manifeste à Paris un foyer méridional, d'origine africaine, qui, au cours de l'année, se transporte avec lenteur de l'Afrique australe, en hiver, à l'Afrique septentrionale, en été, cependant que les régions

équatoriales et tropicales restent presque toujours un centre très important d'émissions d'atmosphériques.

Pour nous encore surgissent, au cours de la nuit, et durent jusqu'au lever du soleil d'autres foyers se répartissant, dans le secteur occidental, suivant les saisons, entre le sud-ouest et le nord-ouest ; ils proviennent en hiver de l'Amérique du Sud, en été de l'Amérique du Nord, c'est-à-dire, dans les deux cas, de la région où règne la saison chaude. La même remarque s'applique, au reste, également aux foyers d'origine africaine dont il vient d'être question.

Un troisième foyer, s'étendant du Pérou à la mer des Antilles et au sud-ouest de l'Atlantique nord, reste en action presque toute l'année, faisant pendant à celui de l'Afrique équatoriale.

L'Asie, au contraire, ne transmet pas en France d'effets de foyers permanents. Pourtant, des déterminations effectuées en Australie y ont décelé l'existence d'un très important foyer d'atmosphériques couvrant l'Indochine et la Malaisie ; mais ce foyer ne se fait pas sentir en Europe, non seulement à cause de l'énorme distance, mais aussi parce que ses heures d'activité coïncident avec celles de mauvaise propagation entre sa région et l'Europe.

L'activité de ces divers foyers permanents d'atmosphériques est, en quelque sorte, l'intégrale de l'activité orageuse de perturbations météorologiques sévissant sur de vastes continents. Les enregistrements pratiqués à Paris permettent donc de suivre à de très grandes distances ces phénomènes d'ensemble ayant leur siège dans l'atmosphère. De tels enregistrements pourront sans doute donner, quelque jour, la possibilité d'études théoriques sur les mouvements généraux de l'atmosphère dont il n'est pas nécessaire de souligner le haut intérêt.

ET SOURCES PROCHES

Venons-en maintenant à ce qui se passe plus près de nous.

Pendant l'été, — parfois aussi le printemps et l'automne, — de vastes foyers d'atmosphériques sévissent sur l'Europe continentale et sur la Méditerranée. L'enregistreur de Paris est alors dans leur voisinage immédiat, quand il n'est pas placé

en leur sein même. L'étude se transforme alors, non par suite d'une modification du phénomène pris en lui-même, mais parce que l'on est placé différemment par rapport à lui. En utilisant les variations saisonnières de ses manifestations, on peut déjà acquérir des notions sur leur aspect aux diverses distances.

Là encore, il y a lieu de distinguer entre les foyers tout à fait proches (ceux qui couvrent la France ou son voisinage immédiat) et les foyers à distance moyenne sur l'Europe centrale, l'Europe orientale et la Méditerranée. Pendant les mois d'été, on observe presque en permanence des foyers d'atmosphériques en tel ou tel point de l'Europe ou de la Méditerranée. La présence d'un grand foyer européen est révélée par la persistance régulière, en ces mois-là, sur les diagrammes d'atmosphériques, de sources existant dans le secteur oriental, se développant au cours de la journée pour atteindre un maximum au milieu de l'après-midi, et dont la direction précise peut d'ailleurs varier entre le nord-nord-est et le sud-sud-est.

La prédominance de ces sources orientales fait concevoir la permanence d'une influence géographique dans la constitution du grand foyer européen. Cette fois, le maximum observé est dû non aux conditions de propagation, mais au maximum des sources elles-mêmes et coïncide avec le maximum des orages d'été sur le continent.

On rencontre pourtant de notables foyers dont l'origine n'est pas continentale et qui accompagnent certaines perturbations météorologiques dans leur déplacement de l'ouest à l'est à travers l'Atlantique et l'Europe. Ils apparaissent sur le goniomètre d'une façon très curieuse, car on les voit changer assez rapidement de direction, surtout quand ils passent à d'assez faibles distances de Paris ; ils dénoncent alors l'existence et le mouvement de la perturbation qu'ils accompagnent. En certaines périodes, sévissent de plus, en France même, de violents foyers d'atmosphériques d'origine continentale.

POUR LA NAVIGATION AÉRIENNE

L'analyse des situations de cette nature et leur prévision à faible échéance comportent les plus grandes difficultés, mais sont d'une très grande importance pour la navigation aérienne.

Les perturbations orageuses ne se dessinent pas sur les cartes en images nettement constituées, de forme durable, et se déplaçant d'un mouvement régulier. La répartition des orages et des phénomènes qui les accompagnent est complexe, sporadique, très rapidement changeante ; pour en arrêter le dessin, il faudrait un réseau d'informations très denses, très fréquentes et très rapides au moment même où, par suite des orages, la T. S. F. devient inexploitable, où les liaisons téléphoniques sont interrompues. Et, d'autre part, les orages restent pour les navigateurs aériens une source de graves dangers auxquels ils ne peuvent échapper que s'ils en connaissent la répartition et l'évolution prochaine.

La goniométrie des parasites atmosphériques transforme ceux-ci d'ennemis en auxiliaires et les oblige à annoncer eux-mêmes l'existence, l'emplacement et le déplacement des phénomènes météorologiques qu'ils engendrent. On conçoit dès lors l'intérêt pratique de telles études qui nous acheminent peu à peu vers le moment où la goniométrie des atmosphériques complétera efficacement les méthodes d'information sur lesquelles se fondent la prévision du temps et la sécurité de la navigation aérienne.

Toutefois, M. Bureau, qui a, en ce domaine, si efficacement contribué aux progrès de nos connaissances, est le premier à nous mettre en garde contre de trop séduisantes illusions. L'atmosphère ne se laisse pas déchiffrer de façon automatique. Ses phénomènes sont trop complexes pour pouvoir être analysés, débrouillés sans intervention d'un effort de l'esprit. Ce travail d'analyse ne puise dans les enregistrements d'atmosphériques qu'une aide, d'ailleurs fort intéressante. Dans l'évolution des sciences de la nature, les découvertes nouvelles n'ont pas pour effet de dispenser l'homme de chercher et de raisonner ; elles offrent de nouveaux objets à l'exercice de sa sagacité ; loin de supprimer les problèmes qui la sollicitent, elles lui en dévoilent de nouveaux, et généralement de plus en plus mystérieux.

MAURICE D'OCAGNE.

LE SACRE DE CHARLES X

Le sacre de Charles X fut un des derniers efforts, maladroit peut-être, malheureux certes, mais sincère, tenté pour rallier les Français de toutes les opinions au culte des anciens principes et « renouer la chaîne des temps ». C'est là le sens profond de la cérémonie de 1825 et les contemporains l'ont en général compris.

On a voulu que la gloire des siècles passés vînt, à défaut de victoires, apporter un nouvel éclat à la royauté, rentrée en 1814 à la suite des armées étrangères. « Le Roi, écrivait alors Lamennais, très en avance sur son époque, est un souvenir vénérable du passé sur le fronton d'un édifice tout moderne. » Il s'agissait d'harmoniser en quelque sorte les diverses institutions de la Monarchie constitutionnelle, de rehausser le prestige du souverain et de faire communier toute la nation dans un même acte de ferveur monarchique et de foi dans ses nouvelles destinées. L'investiture de Reims était d'ailleurs une conséquence naturelle de la Restauration. On a souvent fort injustement reproché à Charles X d'avoir gratuitement, par une manifestation aussi rétrograde qu'inutile, alarmé les esprits et provoqué l'opinion publique qu'inquiétaient déjà les tendances de la Chambre, si ardemment royaliste, de 1825. Le Parlement vient en effet de voter le milliard des émigrés et la loi du sacrilège. M. de Bonald a défendu le premier les prétentions de la théocratie religieuse. M. Royer-Collard, protecteur de la liberté des cultes

et des consciences, a prononcé un de ses plaidoyers les plus éloquents. L'émigration, mise en cause par M. Casimir Périer, maladroitement défendue par M. Duplessis de Grenedan, a été vigoureusement attaquée par le général Foy qui a fait avec émotion l'éloge de ses anciens compagnons d'armes de l'Empire mis prématurément à la retraite par une ordonnance du 2 décembre. Aussi dans cette ambiance rien n'est-il plus naturel que de voir les libéraux les plus modérés considérer bientôt l'annonce du prochain sacre du Roi comme la preuve du cléricalisme outrancier d'un souverain dévot, entièrement soumis à l'influence toute-puissante du clergé !

Or, la Restauration impliquait logiquement et par son principe même le sacre du Roi, miraculeusement rétabli sur son trône. Quand on restaure, on n'innove point, on continue. La Charte elle-même, la Charte octroyée par Louis XVIII, n'était-elle pas, comme disait son préambule, « inspirée des monuments vénérables des siècles passés » et son article 74 ne portait-il pas expressément : « Le Roi et ses successeurs jureront dans la solennité de leur sacre d'observer fidèlement la présente Charte constitutionnelle » ? Ainsi, dès 1814, tout, dans cet ordre d'idées, était prévu et Charles X n'avait pas, en montant sur le trône, à prendre d'initiative. Certes, lors du retour des princes, la question ne préoccupait qu'une bien faible partie de l'opinion publique française. Trop d'événements gigantesques s'étaient succédé depuis cinquante ans pour que l'éclat de la sainte ampoule, d'ailleurs en morceaux, n'en ait pas quelque peu pâli. Le sacre de Napoléon avait été quelque chose de tout à fait à part, de très spécial, qui n'avait rappelé en rien au peuple français l'antique coutume bien oubliée de Reims.

Seuls, au milieu de cette indifférence, le département de la Marne et la ville de Reims avaient gardé le souvenir de l'ancienne tradition ainsi que des bénéfices appréciables qu'ils en retiraient (1). « Le sacre pour Reims est une aubaine », notait à juste titre Victor Hugo en 1825. Aussi, lorsque, rappelés par la divine Providence et le hasard des combats, les Bourbons rentrèrent en France, les Rémois s'empressèrent-ils

(1) La ville de Reims profitait, en effet, de la présence du souverain pour lui adresser ses revendications. Ainsi, au sacre de Charles X, la démolition de l'ancienne douane, la construction d'un canal à la Vesle, etc.

d'envoyer au comte d'Artois, qui chevauchait alors vers Châlons par les routes crayeuses de Champagne, une députation chargée de lui demander les intentions du Roi quant à son couronnement. « Dites à vos concitoyens, leur répondit-il, que l'intention de Sa Majesté est de se faire sacrer en votre ville. » Quelque temps après, lorsque d'autres délégués vinrent aux Tuileries pour rappeler à Louis XVIII les promesses de son frère, ils reçurent du monarque les assurances les plus formelles. Ainsi donc le souverain voltairien qu'était Louis le Désiré ne semblait pas songer davantage à renoncer à une cérémonie, remontant au berceau de sa race, que le pieux Charles X.

Mais il fallait attendre un peu. La situation malheureuse du royaume, l'état obéré des finances, l'occupation étrangère, un pays tout meurtri, tout secoué encore par Waterloo, étaient les principaux obstacles aux vœux des Rémois comme au désir du Roi. Le jour parut enfin venir, ce fut au début de la session de 1819. La France était délivrée, le commerce renaissait, la paix consolidait un bien-être encore un peu précaire. Aussi Louis XVIII, ouvrant la session des Chambres, déclara-t-il (1) : « J'ai attendu en silence cette heureuse époque pour m'occuper de la solennité nationale où la religion consacre l'union intime du peuple avec son Roi. En recevant au milieu de vous l'onction royale, je prendrai à témoin le Dieu par qui règnent les rois, le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis. Je renouvellerai sur les autels le serment d'affermir les institutions fondées par cette Charte que je chéris davantage depuis que les Français, par un sentiment unanime, s'y sont franchement ralliés. » Et presque aussitôt Volney, ignorant volontairement l'exemple de l'Angleterre encore valable de nos jours, s'étonnait, dans son livre intitulé *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois*, « qu'un gouvernement constitutionnel se proposât de donner à l'Europe du XIXe siècle un tel spectacle moyenâgeux ! »

Et pourtant, Louis XVIII ne fut jamais sacré. Ainsi naquit la légende qui voulut que ce prince, plus avisé que son frère, ait su éviter une cérémonie inopportune et prêtant à trop de critiques. Des bruits fantaisistes, en contradiction

(1) Discours du Trône, 1819.

formelle au reste avec les paroles pourtant catégoriques du Roi, circulèrent. On raconta que la cérémonie de Reims était inutile, Louis ayant été déjà sacré pendant son exil à Mittau en Courlande par l'archevêque de Reims, Mgr de Talleyrand-Périgord. On chuchotait aussi, — et ceci surtout dans les milieux populaires, parmi les anciens soldats de la Grande Armée, — que, tant que Napoléon vivrait, il n'y aurait pas en France de nouveau sacre, parce que le Pape, affirmait-on, s'y opposerait. Et cette croyance, très profondément enracinée, survécut même à la mort de l'Empereur (1).... Ce ne sont là que suppositions fantaisistes. Il n'y eut qu'un obstacle, mais insurmontable, à la volonté du Roi : la santé de plus en plus déclinante du monarque, vieillard infirme dont on cessa bientôt d'espérer qu'il fût un jour en état d'aller à Reims et de supporter les fatigues d'une aussi longue cérémonie.

Tel n'était pas le cas de Charles X montant sur le trône en 1824. Le nouveau souverain, « jeune et svelte comme à trente ans », jouissait en effet d'une robuste vieillesse et, lors de son avènement, ne fit mystère à personne de son intention de se rendre dans le plus bref délai dans sa bonne ville de Reims, ainsi que l'aurait fait le feu Roi s'il l'avait pu. « Le seul moyen, déclarait-il, d'imprimer à la Restauration un caractère de durée, était de la mettre sous la sauvegarde de la religion. » « Dès son arrivée au trône, écrit le baron Hyde de Neuville dans ses *Mémoires*, Charles X avait arrêté dans sa pensée qu'il sanctionnerait son pouvoir royal par l'acte religieux que ses prédécesseurs avaient accompli. Après en avoir délibéré avec son Conseil, il voulut que sa famille, par l'unanimité de son adhésion, donnât à cet acte solennel toute la portée qu'il pouvait avoir. M. le Dauphin, chrétien si fervent, fils si soumis, s'inclina respectueusement devant son père. La duchesse de Berry, qui joignait à sa foi napolitaine sa tendresse de mère, vit autour de la tête de son fils une auréole de gloire de plus dans l'avenir. Seule, Mme la Dauphine chercha à cacher son émotion par respect pour le Roi, mais un torrent de larmes inonda son visage (2). »

(1) Voir Dulaure et Auguis, *Histoire de la Révolution française de* 1814 à 1830, tome VIII, chapitre II, page 39.

(2) Hyde de Neuville, *Mémoires*, tome III, chapitre VI, pages 275-276; Plon, 1892, Paris.

C'est dans le discours du Trône, prononcé le 22 décembre 1824 dans la salle des Gardes du Louvre, que le Roi fit connaître ses desseins aux deux Chambres réunies. L'annonce du sacre venait après celle du dépôt d'une loi de défense religieuse et d'un projet destiné à accorder des réparations aux émigrés : elle était bien mal placée. « Je veux que la cérémonie de mon sacre termine la première session de mon règne. Vous assisterez, messieurs, à cette auguste cérémonie. Là, prosterné au pied du même autel où Clovis reçut l'onction sainte et en présence de celui qui juge les peuples et les rois, je renouvellerai le serment de maintenir et de faire observer les lois de l'État et les institutions octroyées par le Roi, mon frère ; je remercierai la divine Providence d'avoir daigné se servir de moi pour réparer les derniers malheurs de mon peuple et je la conjurerai de continuer à protéger cette belle France que je suis fier de gouverner. »

Le 31 décembre 1824, les deux Chambres vinrent à leur tour en grande députation lire au souverain leurs adresses toutes débordantes de loyalisme. Celle de la Chambre des pairs contenait le passage suivant : « Sire, Votre Majesté a daigné appeler les pairs de France et les députés des départements à cette importante cérémonie où sera de nouveau consacrée l'antique et sainte alliance de la religion et de la royauté... La France de Clovis et de saint Louis se retrouvera dans la France de Charles X et la restauration de la monarchie semblera l'anniversaire de sa fondation. On y verra le successeur de Clovis recevoir l'onction sainte des mains du successeur de saint Rémy et attester le même Dieu à la face des mêmes autels... »

Quant à l'adresse de la Chambre des députés, lue par son président, M. Ravez, elle commençait par cette affirmation que « la religion est le fondement des sociétés » et se terminait par des remerciements émus : « Sire, nous vous rendons grâces de nous avoir appelés à cette auguste cérémonie par laquelle Votre Majesté veut terminer la première session de son règne. Nous demanderons au ciel que la royale Maison de France, conservée si miraculeusement par la protection divine, gouverne à jamais un peuple qui met sa gloire à lui obéir et qui lui doit ses libertés et son bonheur. »

LES PRÉPARATIFS

Le sacre une fois décidé en principe, il n'en restait pas moins de nombreuses difficultés à surmonter. Comment concilier les exigences d'un cérémonial moyenâgeux avec les conceptions présentes du peuple français ? Il importait de ne pas transformer une cérémonie destinée à consacrer la réconciliation nationale en un « symbole du retour au passé ». Le *Constitutionnel*, les milieux libéraux étaient à l'affût, méfiants, irritables. Aussi, dès l'avènement du nouveau souverain, une commission avait-elle été nommée et chargée de mettre, si l'on peut dire, l'investiture de Reims au goût du jour. Elle était présidée par M. de Villèle que la question préoccupait fort, puisque, s'il faut en croire la duchesse d'Abrantès (1), « il craignait Reims et le sacre, car tout cet appareil ne lui plaisait pas ». A ses côtés siégeaient le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, ministre de la Maison royale, l'archevêque de Reims, le marquis de Brézé, grand maître des cérémonies, le duc d'Aumont et le marquis de Rivière. Le travail n'était guère commode : « on désirait, comme le notait justement Viel-Castel (2), conserver autant que possible à cette solennité un caractère qui rappelât les traditions du passé, mais il était indispensable d'apporter à l'ancien programme des modifications qui le missent en rapport avec les institutions nouvelles ». Avant tout, il fallait éviter au monarque une posture trop humble devant l'archevêque, ce qui ne manquerait pas de choquer l'immense majorité des Français. « Que serait donc aujourd'hui le Roi dans son royaume, écrivait alors le duc de La Rochefoucauld (3), si quelqu'un sur la terre avait le droit de lui placer la couronne sur la tête ? » Et il ajoutait : « Pendant dix ans Louis XVIII s'était beaucoup occupé de son sacre. Napoléon avait posé lui-même la couronne sur sa tête ; il déplaisait au feu Roi de suivre cet exemple, aussi avait-il trouvé un moyen qui semblait tout concilier : il se présentait à la cérémonie religieuse

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, tome VI, chapitre VII, page 166.

(2) Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, tome XIV, chapitre CIII, page 507.

(3) Duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, *Mémoires*, tome IX, chapitre Ier, page 22 : Note au Roi du 5 novembre 1824.

déjà couvert de la couronne. » Mais Charles X, plus timoré que ses délégués pourtant d'un loyalisme à toute épreuve et dont il ne facilitait guère la tâche, ne voulut pas suivre ce sage conseil.

Où aurait lieu l'onction sainte ? Les magistrats municipaux et quelques députés libéraux pensaient que le choix de Paris donnerait à la cérémonie un caractère plus national. Déjà, lors du sacre de Louis XVI, nous rapporte le marquis de Ségur (1), il avait été question de sacrer le Roi dans la capitale. Mais Reims gardait toujours l'avantage et le prestige d'une antique tradition: sa cathédrale n'avait été souillée par « aucune usurpation » (2). Mgr de Latil n'invoquait-il pas d'ailleurs en faveur de sa basilique un argument décisif ? La sainte ampoule, « cette fiole d'huile qu'un moine dit avoir été apportée du ciel par un pigeon », — ainsi l'avait définie, en 1793, le représentant de la Convention, Ruhl, en la brisant publiquement sur le socle de la statue de Louis XVI, — n'avait-elle pas été miraculeusement retrouvée ? Des fragments en avaient été en effet conservés, comme en faisait foi un procès-verbal de 1819. Ils avaient suffi pour qu'elle fût reconstituée. Et *le Moniteur* allait bientôt pouvoir annoncer le plus sérieusement du monde que « l'huile sainte qui coulera sur le front de Charles X sera la même que celle qui depuis Clovis a consacré tous les monarques français » ! Le doyen des maréchaux, Moncey, fut désigné pour porter au sacre l'épée du connétable ; trois autres maréchaux, Soult, Mortier et Jourdan, les plus anciens après lui, furent appelés à porter respectivement le sceptre, la main de justice et la couronne. « On ôtait ainsi à l'opposition, remarque un historien royaliste (3), tout motif sérieux de se plaindre. » Six millions avaient été votés par les Chambres pour le sacre ; les travaux de restauration et d'aménagement de la cathédrale étaient activement poussés ; tout allait être bientôt prêt.

Le 26 avril 1825, le Roi adressa à M. Ravez, président de la Chambre des députés, une lettre close rédigée dans un style volontairement archaïque :

(1) Marquis de Ségur, *Au couchant de la Monarchie*. (Voyez la *Revue* du 1er octobre 1909.)

(2) Notre-Dame de Paris avait vu le sacre d'Henri d'Angleterre et de Napoléon.

(3) Nettement, *Histoire de la Restauration*, tome VII, livre XVII, page 187.

« Monsieur, notre intention étant de nous faire sacrer incessamment dans l'église métropolitaine de notre bonne ville de Reims, nous vous faisons cette lettre pour vous dire que notre désir est qu'une grande députation de la Chambre des députés des départements se rende le vingt-neuvième jour du mois de mai en notre dite bonne ville afin d'assister à cette cérémonie. La présente n'étant à autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. » Une missive semblable fut envoyée le 27 à « notre amé et féal le chancelier de France », président de la Chambre des pairs. Des logements étaient en outre préparés à Reims pour cent membres de chacune des deux Assemblées qui désireraient assister aux fêtes, bien que ne faisant pas partie des délégations. Des convocations analogues avaient été envoyées aux grands-officiers de la Couronne et de l'armée, aux premiers corps de l'État, à la Cour de cassation, à la Cour des comptes, aux premiers présidents et procureurs généraux des cours royales, aux maires des bonnes villes, à un grand nombre d'officiers généraux, à des colonels de la Garde nationale (1)... Toute la France officielle devait se rendre à Reims pour les derniers jours de mai, et le 21 une proclamation royale prorogea les Chambres jusqu'au 7 juin.

L'ARRIVÉE A REIMS

Le Roi quitta Paris le 24 mai, à onze heures et demie du matin, avec son fils, pour se rendre à Compiègne, où il resta trois jours au milieu des plaisirs de la chasse, sa distraction favorite, des fêtes et des réceptions (2). Le 27, il alla coucher à Fismes. Le lendemain, plusieurs batteries de la garde ayant salué le départ du Roi, les chevaux de son carrosse et ceux de sa suite s'emportèrent. Charles X et le duc d'Angoulême coururent un grand danger pendant quelques instants, mais ne furent victimes d'aucun accident, grâce au sang-froid du postillon, qui obéit à l'injonction du baron Vincent : « Ne quitte pas le pavé et va ventre à terre. » Moins heureux, les ducs d'Aumont et de Damas, les comtes Curial et de Cossé

(1) Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, tome XIV, chapitre CIII, page 509.
(2) Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, tome VII, chapitre IV, page 140.

versèrent ; MM. de Damas et Curial furent assez gravement blessés. Parlant de ce dernier, la duchesse d'Abrantès observe méchamment : « Pour un homme qui avait aussi complètement oublié l'Empire, c'était un grand malheur que d'être privé des honneurs du gentilhomme de la chambre le jour du sacre. » Le lendemain, on se montrait à Reims « M. de Cossé dont le visage étonnait par une curieuse couleur vert pistache et M. de Damas portant un bandeau de taffetas noir qui le rendait fort intéressant (1) ». A midi, Charles X arrivait à une lieue et demie de Reims, au village de Tinqueux, où l'attendaient les ducs d'Orléans et de Bourbon, les officiers de sa Maison, les gardes du corps, l'état-major de la Garde royale, la légion de la Garde nationale à cheval de Paris, et une foule de dignitaires et de hauts fonctionnaires qui prirent place suivant leurs rangs respectifs dans un cortège destiné à encadrer la fameuse « voiture du sacre ». Dans celle-ci montèrent le Roi et le Dauphin en compagnie du futur Louis-Philippe, qui venait d'être nommé altesse royale, et du vieux prince de Bourbon. La pluie qui n'avait cessé de tomber depuis le matin cessa et le soleil apparut radieux. De Tinqueux à Reims la route « n'était qu'un arc de triomphe de verdure (2) ». Le carrosse royal passa sous de longues voûtes formées de feuillages et de riches banderoles. De la porte de la ville à la cathédrale, les rues recouvertes de sable étaient jonchées de fleurs, les maisons tendues de tapis et de guirlandes. Toutes les fenêtres, les balcons et les toits étaient encombrés de spectateurs qui, avides de voir le Roi, se pressaient nombreux et enthousiastes. Le souverain, en uniforme, toujours mince et souple, a gardé, malgré ses soixante-huit ans, un grand air de jeunesse, « ce je ne sais quoi indéfinissable du gentilhomme français, lorsqu'il a été très aimé des femmes ». L'ovale du visage est très pur, les yeux bruns, le front un peu fuyant, mais encadré par de nobles cheveux blancs, la taille haute. L'ensemble est étonnamment ancien régime, très Versailles, comme aussi la grâce un peu désuète avec laquelle il répond aux vivats et sourit aux dames. C'est encore un beau prince, plein de race et de

(1) *Cf.* Lucas-Dubreton. *Charles X* (Hachette, édit.), page 139.
(2) Cf. *La relation du sacre.*

distinction, bien différent du lourd Louis XVI, du podagre comte de Provence.

Les acclamations se mêlent aux sons des musiques militaires et aux salves de l'artillerie. Charles X se rend à la cathédrale pour y entendre, selon l'usage, la veille du sacre, les vêpres, le sermon et le *Te Deum*. Il est reçu sous le dais par l'archevêque de Reims, assisté de ses suffragants, les évêques de Soissons, Beauvais, Châlons et Amiens. Mgr de Latil, après lui avoir offert l'eau bénite, le conduit dans le sanctuaire où l'attend le cardinal de La Fare « qui, trente-six ans auparavant, dit Duvergier de Hauranne (1), à l'ouverture des États généraux, avait prononcé un long sermon sur les devoirs des souverains et les droits du peuple, et qui devait, par un singulier retour, prêcher sur les devoirs du peuple et les droits des souverains ». Charles X, après les vêpres, se retire dans le palais de l'archevêché et y reçoit le chapitre métropolitain ainsi que les autorités de la ville qui, conformément à la tradition, lui offrent des présents consistant en vins de Champagne et en poires de Rousselet. Le même jour, 28 mai, le grand aumônier, cardinal prince de Croï, avait, d'ordre du Roi et selon l'antique usage, délivré des prisonniers au nombre de cinquante.

La ville de Reims offrait à la veille du sacre un bien singulier spectacle. Toute la France officielle était là : ministres, maréchaux de l'Empire, hauts fonctionnaires, ambassadeurs étrangers... L'aristocratie de Paris et de province au grand complet avait été mobilisée. Curieuse société où se coudoyaient les descendants des antiques familles de la monarchie qui ont quitté pour l'occasion leurs palais des bords de la Seine ou quelque vieux castel en ruines, et les vieux chefs de la République. On pouvait voir le prince de Talleyrand, boiteux et satisfait, comme aussi le maréchal Jourdan, qui devait porter la couronne de Charlemagne... Que de personnages qui, vingt ans auparavant, avaient assisté à un autre sacre ! Les pairs et les députés étaient en foule et encombraient les rues, emplies dès l'aube du fracas des voitures qui arrivent de Paris ou de lointaines campagnes : vastes et confortables berlines, diligences d'autrefois, véhicules démodés, hors d'âge,

(1) Duvergier de Hauranne, *Histoire du gouvernement parlementaire*, tome VIII, chapitre XXXV, page 342.

somptueux équipages se pressent dans les artères étroites. Les écuries des Tuileries n'ont pu transporter tous les services de la Cour. Pour la seule musique de la chapelle royale, il a fallu quatre-vingts fiacres ! La France nouvelle était représentée par M. Ravez, fils d'un marchand de vins de Bordeaux et président de la Chambre. Le duc de Polignac avait quitté tout exprès l'ambassade de Londres pour venir assister à la cérémonie. Le duc Decazes, bien oublié, revenait lui aussi. M. de Montmorency nouait des intrigues contre le ministère. Le baron Hyde de Neuville, ambassadeur en congé, conversait aimablement avec ses collègues étrangers. L'Angleterre avait délégué au sacre un ambassadeur extraordinaire, le duc de Northumberland, qui devait éblouir par son faste jusqu'au roi de France ! La Russie était représentée par le prince Volkonsky, la Prusse par le général de Zastrow, l'Espagne par le duc de La Villa-Hermosa, l'Autriche par le prince Esterhazy. Toute la vieille Europe monarchique, brillant d'un dernier éclat, s'était donné rendez-vous à Reims. Il n'était pas jusqu'aux plus petits princes allemands qui n'eussent accrédité des représentants pour cette occasion. Le maréchal de Lauriston allait et venait affairé. On avait installé le corps diplomatique comme on avait pu dans des villages situés à deux ou trois lieues de la ville. Les nouveaux arrivants, venus des hôtels du noble faubourg ou d'une gentilhommière éloignée, se logeaient avec peine... L'affluence était incroyable. Les fenêtres des maisons avaient été louées à prix d'or. D'après les auteurs du temps, l'intendant de l'ambassadeur d'Angleterre aurait payé 30 000 francs d'alors la location pour trois jours d'une demeure dont le prix d'achat ne dépassait pas 10 000 livres !

La jeune littérature était à l'honneur avec Mlle Delphine Gay, M. de Lamartine et M. Victor Hugo, invités tout spécialement ; M. Charles Nodier accompagnait son ami. La muse des poètes était alors toute royaliste. Ils se disposaient à assister à la renaissance de la monarchie ; pendant que M. le vicomte de Chateaubriand, qu'ils allaient le lendemain rencontrer dans la ville, seul, aigri, écrivait dans sa mansarde ces lignes amères (1) : « Le Roi arrive après-demain ; il sera sacré dimanche 29. Je lui verrai mettre sur la tête une cou-

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, tome IV, pages 303 et suivantes.

ronne à laquelle personne ne pensait en 1814 lorsque j'élevai la voix... Quel rôle m'est réservé au sacre ? Celui d'un proscrit. Je viens recevoir dans la foule un cordon prodigué que je ne tiens pas même de Charles X... Le Roi tiendra mes mains dans les siennes, il me verra à ses pieds sans être ému quand je prêterai mon serment, comme il me voit sans intérêt recommencer mes misères... J'écris cette page de la chambre où je suis oublié au milieu du bruit. J'ai visité ce matin Saint-Rémy et la cathédrale décorée de papier peint... » Dans l'excès de son amertume, l'auteur d'*Atala* allait jusqu'à se comparer à un petit Savoyard venu au sacre avec sa marmotte et dont il enviait le sort ! Mais il reprenait bientôt le cours de réflexions plus judicieuses : « Louis XVII et Louis XVIII n'ont point été sacrés ; le sacre de Charles X vient immédiatement après celui de Louis XVI. Charles X assista au couronnement de son frère : il représentait le duc de Normandie, Guillaume le Conquérant... Le sacre actuel sera la représentation d'un sacre, non un sacre : nous verrons le maréchal Moncey, acteur au sacre de Napoléon, ce maréchal qui jadis célébra dans son armée la mort du tyran Louis XVI ; nous le verrons brandir l'épée royale à Reims en qualité de comte de Flandre ou de duc d'Aquitaine. A qui cette parade pourrait-elle faire illusion ? Je n'aurais voulu aucune pompe : le Roi à cheval, l'église nue, ornée seulement de ses vieilles voûtes et de ses vieux tombeaux, les deux Chambres présentes, et le serment de fidélité à la Charte prononcé à haute voix sur l'Évangile (1)... »

Mû par une ambition différente, M. le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville voulait que le sacre du Roi éblouît l'Europe entière et surpassât en luxe le dernier couronnement, tout récent alors, du roi d'Angleterre ; et pendant que Chateaubriand méditait, plein de tristesse, les ouvriers travaillaient fébrilement aux derniers travaux nécessaires à l'éclat de la fête du lendemain.

LA CÉRÉMONIE

Le dimanche 29, au lever du soleil, par une éclatante matinée de mai toute baignée déjà de la fluide lumière champe-

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, tome IV, pages 305-306.

noise, les personnes invitées à la cérémonie que laissait difficilement passer une foule bruyante, compacte, emplissant les rues voisines de la cathédrale, se dirigèrent en hâte vers l'église métropolitaine. Les hommes étaient en habit à la française et en uniforme, les femmes en parure de cour avec des barbes pendantes (1) à leur chevelure. Avant cinq heures, les portes latérales étaient assiégées par le public. La vieille basilique à l'émouvante et magnifique façade était toute tapissée de velours et de soie, resplendissante de girandoles et de bougies allumées qui reflétaient leurs feux dans des crépines d'argent. Les portraits de tous les rois sacrés à Reims décoraient les piliers. Ainsi, écrivait M. Nettement (2), « ces monarques taciturnes du passé venaient assister au sacre de leur lointain successeur comme pour attester la perpétuité de la monarchie ». A six heures les tribunes étaient déjà presque pleines ; dans l'une d'elles avait pris place le duc de Bordeaux, à peine âgé de cinq ans. Le jour inondait, par les longues fenêtres claires, car il n'y avait plus guère de vitraux à Reims, la nef bourdonnante.

Les femmes étaient éblouissantes, si l'on en croit la chronique, particulièrement la Dauphine et Madame, duchesse de Berry. La Cour, toute dorée, « semblait revêtue du milliard dont on venait de l'indemniser (3) ». Vers sept heures, le corps diplomatique avait été introduit et, changement des temps, on avait pu voir derrière le nonce du Pape un orthodoxe grec, l'ambassadeur de Russie, un Anglican, de nombreux protestants, luthériens ou calvinistes, un musulman, l'envoyé de Tunis Sidi-Mahmoud, un israélite, M. de Rothschild, en uniforme rouge et épaulettes..., qui venaient figurer à une cérémonie exclusivement catholique.

Les députés, en frac de drap bleu sombre, collet montant fleurdelisé d'argent, sont assis sur les gradins à gauche et contrastent avec les pairs de France qui font, à droite, une tache claire, avec leurs longs manteaux bleu ciel, doublés de feu, brodés d'or, et leurs panaches à la Henri IV. On distingue encore les députés des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, les cordons bleus du Saint-Esprit ; les

(1) Sortes de dentelles que les femmes mettaient sur leurs cheveux.

(2) Nettement, *op. cit.*, tome VII, livre XVII, page 193.

(3) Dulaure, *Histoire de la Révolution française*, tome VIII, chapitre II, page 40.

premiers présidents et les procureurs généraux des cours de justice, les préfets, les maires, les représentants de l'Université et de l'Institut. Les ministres secrétaires d'État prennent place à la droite du fauteuil que le Roi doit occuper. M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis et ministre du Roi, se trouve auprès de l'autel. Les deux cardinaux assistants, M. de Clermont-Tonnerre et M. de La Fare, arrivent bientôt avec le clergé en corps. Trente évêques prennent place dans le sanctuaire. L'archevêque de Reims s'avance vers l'autel et s'assied, le visage tourné vers le chœur, dans un fauteuil vis-à-vis le prie-Dieu du Roi, pendant qu'on chante quelques litanies.

Un peu avant huit heures, les deux prélats se rendent, précédés du chapitre, par une haute galerie couverte, au palais archi-épiscopal pour chercher le Roi dans ses appartements. Celui-ci était avec le Dauphin, le duc d'Orléans et le duc de Bourbon. Le cortège étant arrivé à la porte, le grand chantre de la cathédrale y frappe : « Que demandez-vous ? dit à haute voix le grand chambellan, M. de Talleyrand. — Charles X que Dieu nous a donné pour Roi », répond M. de Clermont-Tonnerre. Les huissiers ouvrent la porte et les deux prélats entrent. Le Roi se lève alors de son fauteuil et rend leur salut aux cardinaux. Il est à ce moment vêtu d'une sorte de chemise de satin blanc, coiffé d'une toque de même couleur entourée de diamants et surmontée de plumes blanches et noires. Aux pieds il porte des mules blanches (1).

Puis les princes, conduits par le grand maître des cérémonies, se mettent en marche pour l'église. Ils sont vêtus de leurs longs manteaux de velours violet doublés d'hermine, brodés de fleurs de lis d'or, et portent sur la tête la couronne ducale. Peu après, le Roi arrive à son tour, précédé par le chapitre, les gardes portant hallebarde et en grand costume

(1) Le rite voulait que le monarque, que l'on allait sacrer, fût théoriquement réveillé pendant son sommeil. En effet, d'après l'ancien cérémonial, en vigueur jusqu'au règne de Louis XVI, les prélats chargés d'amener le Roi à l'église le demandaient par trois fois. Le grand chambellan répondait aux deux premières demandes : « Le Roi dort », réponse symbolique destinée à constater la vacance du pouvoir royal avant la consécration religieuse. C'était seulement après la troisième demande que l'évêque de Laon répondait : « Nous demandons le Roi que Dieu nous a donné. » Les deux premières demandes furent supprimées lors du sacre de Charles X.

à la Henri IV, les hérauts, le grand maître, le marquis de Dreux-Brézé, et les quatre chevaliers du Saint-Esprit destinés à porter les offrandes : le duc de La Vauguyon porte le vin dans un vase d'or, le duc de La Rochefoucauld le pain d'argent, le duc de Luxembourg le pain d'or, le duc de Grammont l'aiguière d'or remplie de médailles. Ensuite, vient le maréchal Moncey, duc de Conegliano, faisant fonction de connétable et tenant à la main son épée nue ; il est suivi par le duc de Mortemart, le duc de Bellune, le maréchal de Lauriston, le duc de Cossé et le duc de Polignac.

Reçu à l'entrée de l'église par le cardinal de La Fare, le Roi s'avance lentement vers l'autel. Le souverain prend place sur son fauteuil. Sur l'autel est étendu le manteau royal. On y voit aussi tous les insignes de la royauté. Derrière, on aperçoit les vases, les reliquaires donnés par le Roi, et la couronne royale en diamants. A la fin du cantique, Charles X, assis et couvert, appuie sa main droite sur le livre des Évangiles et le reliquaire de la vraie croix, puis, d'une voix ferme, sonore, qui se répercute jusqu'aux plus lointains bas-fonds de l'église, prononce distinctement les trois serments rituels prêtés, comme Roi de France, en tant que grand maître de l'ordre du Saint-Esprit et chef souverain de l'ordre militaire de Saint-Louis, auquel on a adjoint cette fois celui de la Légion d'honneur. Seul, l'engagement pris par le souverain vis-à-vis de son royaume offre quelque intérêt :

« *En présence de Dieu, je promets à mon peuple de maintenir et d'honorer notre sainte religion, comme il appartient au roi très chrétien et au fils aîné de l'Église ; de rendre bonne justice à mes sujets ; enfin de gouverner conformément aux lois du royaume et à la charte constitutionnelle que je jure d'observer fidèlement. Ainsi que Dieu me soit en aide et ses saints évangiles* », proclame le dernier des frères de Louis XVI.

Ces serments prêtés, le Roi change de costume. On lui ôte sa toque et sa veste pour le laisser sans autre vêtement qu'une camisole de satin rouge cerise ornée de galons d'or sur toutes les coutures et ouverte aux endroits où devaient se faire les onctions. M. de Talleyrand chausse ensuite au monarque des bottines de velours violet, semées de fleurs de lis d'or en broderie, auxquelles le duc d'Angoulême vient à son tour attacher des éperons. Alors le connétable, ou plus exactement

le maréchal Moncey, s'avance vers le Roi. Celui-ci monte à l'autel avec l'archevêque. L'épée de Charlemagne y est déposée dans son fourreau de velours violet semé de perles : c'est la fameuse « Joyeuse » dont tant de nos chansons de geste médiévales ont vanté la gloire ! Charles X, ayant baisé le glaive, le remet sur l'autel et le reçoit agenouillé, pour la seconde fois, des mains du prélat, puis le donne au maréchal Moncey, pendant que l'oraison continue. On se demande pourquoi le ravissant passage : « *Que la rosée du ciel et la graisse de la terre procurent dans ses États une abondance de blé, de vin et d'huile, et que par vos divines largesses la terre soit couverte de toute sorte de fruits pendant de longues années* », n'a pas trouvé grâce devant la censure de la Commission de 1825 ! On s'explique mieux par exemple que la phrase « *qu'il soit le plus puissant des rois, qu'il assujettisse les nations rebelles et idolâtres, que sa puissance royale le rende la terreur de ses ennemis* », ait été supprimée comme peu compatible avec les dispositions libérales en matière religieuse de la Charte constitutionnelle et une saine notion des nécessités qu'imposent les rapports internationaux.

Charles X était armé ; on s'occupa de le sacrer. L'archevêque ouvre alors le reliquaire renfermant la sainte ampoule ; il en détache une parcelle avec la pointe d'une aiguille d'or, puis en fait la mixtion avec le chrême de l'église. Les deux cardinaux délient les lacets des ouvertures des vêtements du Roi et le conduisent vers les marches de l'autel, alors recouvertes d'un drap de velours fleurdelisé. Charles X se prosterne si complètement la face contre les coussins, qu'il est couché tout de son long, ainsi que l'archevêque, tandis que les deux prélats restent à sa gauche. Un sentiment pénible s'empare à ce moment de tous les spectateurs, quelles que soient leurs divergences d'opinions. « Reconnaît-on l'attitude royale dans un monarque couché à plat ventre ? » s'écrie M. Miel avec indignation (1).

De la longue oraison qui suit divers passages ont été retranchés : on invoque toujours la protection divine pour que Charles « soit le protecteur de ses amis, le rempart de ses peuples contre ses ennemis, la consolation des humbles, qu'il

(1) F. Miel, *Histoire du sacre.*

réprime les orgueilleux, qu'il soit une leçon pour les riches, qu'il soit charitable envers les pauvres », mais on ne souhaite plus qu'il devienne « *le pacificateur des nations étrangères, qu'il gouverne avec modération les uns et les autres chacun selon son état, et que, marchant par la voie de la vérité avec le troupeau qui lui est soumis, il amasse avec modération les richesses qui lui sont nécessaires* ». L'influence prudente de M. de Villèle se reconnaît là. Le président du Conseil entend que disparaisse ce qui semblait consacrer le droit d'ingérence du Roi dans les affaires des autres pays, droit que même la Sainte Alliance ne reconnaissait qu'au concert collectif des grandes Puissances. De même, il ne saurait être désormais question de gouverner chacun selon son état, puisque les trois ordres ayant été détruits par la Révolution et la Charte ayant reconnu, comme disait *le Constitutionnel*, la suppression des privilèges, il n'y avait plus en France, théoriquement du moins, qu'un seul ordre, le peuple, qui était toute la nation, laquelle a son mot à dire sur les affaires du pays ; aussi n'y a-t-il plus de troupeau soumis qui suive un roi pasteur. Charles n'est plus élu *pour* « *Roi de ce royaume au milieu des prières* », ni chargé davantage de « *pourvoir aux besoins des églises, d'en être le moniteur et le défenseur, de supprimer tous ses ennemis, visibles et invisibles, et de n'abandonner point ses droits sur les royaumes des Saxons, des peuples du Nord et des Cimbres* ». Le principal changement survenu consiste dans la suppression de la formule de l'élection du Roi par le clergé, ce qui était indispensable. L'abandon des droits du Roi sur le pays des Saxons et des Cimbres, c'est-à-dire l'Angleterre, était tout à fait secondaire, et l'opinion publique française comme le souverain britannique s'en inquiétaient fort peu (1).

Les litanies achevées, l'archevêque et le Roi se relèvent ; le premier remet sa mitre et s'assied, le second s'agenouille à nouveau devant le prélat qui, prenant avec son pouce le saint chrême, oint successivement Charles X sur la tête, la poitrine, entre les épaules, etc. Les sept onctions faites, le Roi se lève et revêt une tunique, puis une dalmatique de satin

(1) Les rois de France prétendaient à des droits sur l'Angleterre depuis l'élection de Louis d'outre-mer comme roi de ce pays. De leur côté, d'ailleurs, les monarques anglais s'intitulaient « Roi de France » lors de leur couronnement.

violet cramoisi semé de fleurs de lis d'or ; le manteau royal en velours violet, bordé d'hermine, complète son costume. Ainsi revêtu des habits royaux, Charles X se remet à genoux devant le cardinal de Latil qui procède aux dernières onctions sur les paumes des mains. L'archevêque bénit ensuite les gants, puis l'anneau royal qui symbolise le mariage mystique du Roi avec la France. Mais il ne demande plus cette fois à l'oint du Seigneur, en passant l'alliance à son quatrième doigt, de *détruire l'hérésie*. Charles reçoit enfin le sceptre et la main de justice. Le Roi est ainsi armé et sacré, il ne reste plus qu'à le couronner.

L'archevêque se dirige alors vers l'autel pour y prendre la couronne de Charlemagne. Il la tient d'abord suspendue au-dessus de la tête de Charles X demeuré à genoux ; les princes viennent, à l'invitation du chancelier de France, se placer aux deux côtés du monarque, faisant le geste de soutenir la couronne pendant que Mgr de Latil prononce les fameuses paroles : *Coronat Deus corona gloriæ atque justitiæ*. Le prélat la saisit alors, puis la pose sur la tête du souverain. Il fait ensuite à Charles X une profonde révérence, le baise sur la joue, et crie par trois fois : « *Vivat rex in æternum !* » Le Dauphin et les princes s'approchent du Roi et en reçoivent l'accolade. Les acclamations éclatent de toutes parts, les femmes qui emplissent les tribunes agitent leurs mouchoirs, la musique de la chapelle des Tuileries exécute un morceau brillant, de nombreuses fanfares se font entendre, les portes de la cathédrale sont enfin ouvertes, un flot de peuple s'y précipite. L'artillerie tonne sur les remparts ; l'infanterie, massée sur la place, tire plusieurs décharges de mousqueterie ; les cloches « jubilent » ; on lâche un grand nombre de colombes et d'oiseaux, symboles à la fois des antiques libertés des Francs et de la délivrance des prisonniers, qui s'en vont, perdus dans l'encens, heurter les hauts piliers et les voûtes. L'enthousiasme est à son comble ; des hérauts d'armes jettent à la foule des médailles du sacre en argent !...

Quand tout est un peu calmé, on célèbre la messe. A l'offertoire, le Roi quitte son trône, se rend au pied de l'autel, remet son sceptre au maréchal Soult, duc de Dalmatie, la main de justice au maréchal Mortier, duc de Trévise, s'agenouille et présente lui-même à l'officiant ses offrandes... Puis l'on chante

le *Domine salvum fac regem*. Charles X se confesse et communie sous les deux espèces par privilège antique de la Maison de France. Peu après, le souverain se retire, couronne en tête, sceptre en main, dans ses appartements... La cathédrale sera déserte dans quelques jours, son parvis ne retentira plus désormais des acclamations populaires. On va reléguer dans les combles le grand tapis fleurdelisé sur lequel ont marché le Roi et tous les dignitaires ; il n'en sortira pas, le dernier sacre d'un roi de France est fini...

Le soir eut lieu dans la grande salle de l'archevêché, décorée dans le goût gothique de la Restauration et ornée de tous les portraits des souverains sacrés à Reims comme des archevêques qui les avaient couronnés, le dîner ou festin royal. Ainsi que l'avait désiré M. de La Rochefoucauld, les pairs et les députés étaient là. Le monarque était encore revêtu de ses splendides vêtements et portait une couronne de diamants (1). Sous le dais, près de lui, se trouvaient le Dauphin, les ducs d'Orléans et de Bourbon. La table du Roi était dressée devant le trône. De chaque côté de la salle il y en avait quatre autres : à droite, celle des ambassadeurs, puis celle des pairs ; à gauche, celle des grands officiers de la Couronne et celle des députés. Au bas de la pièce, les ecclésiastiques s'étaient installés. « Jamais, dit un contemporain (2), cérémonie semblable n'eut plus de vraie dignité... ; c'était la première fois que le peuple français voyait s'asseoir à côté de son Roi les dépositaires de sa liberté légale... ; c'était une fête de la grande famille, une véritable fête de la France. » Tout le monde ne pensait pas ainsi, chez les ultras du moins, et, comme le baron Méchin, député de l'Aisne et membre de l'opposition constitutionnelle, exprimait à son voisin le plaisir qu'il éprouvait à voir les pairs de France et les députés assis et couverts devant le Roi, comme à une sorte de repas de

(1) Le Roi, malgré son âge, avait supporté sans faiblir cette longue cérémonie qui, commencée à sept heures et demie du matin, s'était prolongée au delà de midi ; mais il en aurait difficilement enduré les dernières fatigues, s'il avait dû constamment porter la couronne dite de Charlemagne, extrêmement pesante et dont la tradition faisait la principale valeur. Il ne la mit que pour aller à l'autel : hors de là, il la remplaçait par une couronne beaucoup plus légère, formée de magnifiques diamants, dont le fameux « Régent », et qui était estimée à l'époque plus de 18 500 000 francs de 1825.

(2) F. Miel, *Histoire du sacre*, chapitre XIII, pages 289-290.

famille : « Quant à moi, lui répondit le député du côté droit, ce spectacle me déplaît et me choque : c'est beaucoup trop républicain ! »

FÊTES ET RÉCEPTIONS

Le lendemain, 30 mai, dans l'après-midi, eut lieu, pour la première fois depuis la Révolution et le retour des Princes en 1814, la réception des chevaliers des ordres, réception qui ne pouvait avoir lieu qu'après le sacre. Le Dauphin reçut d'abord au nom du Roi les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel. Ensuite on célébra la grande cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit, présidée par le vieux souverain, dans la cathédrale décorée comme la veille. Les chevaliers étaient revêtus du grand manteau avec le Saint-Esprit en paillettes d'argent sur l'épaule gauche, du grand collier et coiffés d'une sorte de bonnet couvert de plumes blanches. Charles X, portant une toque que surmontait une aigrette de héron, était éblouissant, en manteau de velours noir doublé de soie verte, broché d'or et semé de flammes rouges... Il était accompagné du Dauphin, des ducs d'Orléans et de Bourbon, du commandeur grand prévôt et d'une foule de dignitaires. Les trente-huit chevaliers firent leur entrée dans l'église sur deux colonnes égales en nombre et qui se déployèrent à droite et à gauche de l'autel. On y trouvait les plus célèbres noms de la monarchie et de l'émigration comme les maréchaux ralliés à Louis XVIII, des hommes nouveaux comme M. Decazes...

Le principal intérêt de cette moyenâgeuse représentation fut la rencontre tout accidentelle de MM. de Villèle et de Chateaubriand, mortellement brouillés depuis le renvoi de ce dernier du ministère. Le retour au pouvoir était l'ardente envie de l'ancien ministre des Affaires étrangères, et le matin même un de ses amis, l'archevêque de Paris, M. de Quelen, avait parlé de lui au Roi. « Ceux qui ne veulent pas de moi, je les laisse, avait répondu Charles X. — Mais, Sire, M. de Chateaubriand ? — Oh ! celui-là, je le regrette. » L'archevêque ayant négligé de rapporter ce propos au noble vicomte, celui-ci resta froid et compassé quand Charles X, qui s'attendait à quelque remerciement, lui dit en souriant, comme il parvenait avec

peine à ôter ses gants pour prendre les mains du récipiendaire : « Chat ganté ne prend pas de souris. » Or, M. de Villèle et M. de Chateaubriand, ces derniers venus dans la promotion, étant côte à côte, le rapprochement involontaire amusa tout le monde et, s'il faut en croire Victor Hugo (1), « celui des deux qui sembla supporter la rencontre le plus fièrement fut M. de Villèle. M. de Chateaubriand parut maussade et impatient que le tête-à-tête finît. M. de Villèle, au contraire triomphant, président du Conseil, eut l'air parfaitement à l'aise. On n'eût pas dit qu'il connaissait son voisin ; il le regardait sans le voir avec l'indifférence profonde et le dédain bien naturel d'un homme qui a un portefeuille pour un homme qui n'a que du génie ».

Après la cérémonie, le Roi tint, suivant l'usage, un chapitre de l'ordre. Par ordonnances précédentes, le duc de Chartres, fils aîné du duc d'Orléans, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, et M. de Latil, archevêque de Reims, avaient reçu le Saint-Esprit. Le Roi nomma cette fois vingt et un chevaliers commandeurs, et dans cette promotion, si l'ancienne noblesse, — les ducs d'Uzès, de Chevreuse, de Brissac, de Mortemart, de Fitz-James, de Polignac, — recevait le prix de sa fidélité, la nouvelle, — les maréchaux Jourdan, Mortier, Soult, — avait aussi sa part des récompenses, et la bourgeoisie censitaire elle-même était à l'honneur en la personne du président de la Chambre, M. Ravez.

Le 31 au matin, le Roi se rendit à l'hôpital Saint-Marcoul pour toucher les scrofuleux, comme le voulait l'ancienne coutume. On avait hésité sur le rétablissement de celle-ci, et quelque temps avant le sacre M. Lapointa (2) avait cru pouvoir annoncer qu'elle serait supprimée. Quand une tradition a été interrompue pendant plus de cinquante ans, on la discute, on en recherche l'origine, et, si l'investiture de Reims pouvait dans une certaine mesure être considérée comme le renouvellement d'un pacte d'alliance entre un monarque constitutionnel et un peuple libre, il était bien évident qu'ici la tradition remontait et se rattachait à « l'idée d'une royauté en communication directe avec la divinité, investie d'attribu-

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin*, tome II, chapitre XVI, pages 221-222.
(2) F. Lapointa, *Du sacre des rois de France*, Paris, 1825, chapitre XXIV, page 133, *note*.

tions surnaturelles, affranchie de tout contrôle humain (1) ». On avait longtemps craint les ironies du *Constitutionnel* avant de se décider. Pendant ce temps, *le Drapeau blanc* s'indignait par principe et comparait à tout hasard les détracteurs de toutes les manifestations religieuses « à la hyène qui sort la nuit pour chercher un cadavre qu'elle puisse dévorer » ! Finalement les préférences du Roi pour tout ce qui rappelait la France d'autrefois l'avaient emporté et Charles X s'en vint toucher les malades. Pourtant, notait dès lors l'auteur du *Génie du Christianisme*, « il n'y a plus de main assez vertueuse pour guérir les écrouelles ni de sainte ampoule assez salutaire pour rendre les rois inviolables ». Cette manifestation de la sollicitude royale envers les malheureux devait être touchante autrefois, au milieu d'un peuple naïf en prières et regardant passer saint Louis ; en 1825, elle étonna, on pourrait presque dire : elle détonna ; l'ambiance manquait. De longues théories de scrofuleux attendaient humblement, en plein air, le passage de Louis XIV. Le Roi-Soleil en avait touché deux mille cinq cents, Louis XV deux mille, Louis XVI encore deux mille quatre cents. Mais les temps sont changés ; Charles X va sans doute faire de même, « mais à huis clos dans les salles de l'hôpital, en présence de quelques curieux : cent vingt et un malades seulement s'agenouilleront sur son passage (2) ». Le monarque prononça bien la vieille formule : « Le Roi te touche, Dieu te guérisse (3) ! » Mais comme doutant lui-même de son pouvoir mystique, il ajouta en partant : « Mes chers amis, je vous ai apporté des paroles de consolation, je souhaite bien vivement que vous guérissiez. » Et l'on vit peu après un tout vieil homme se présenter à l'hôpital en disant : « Je viens remercier les bonnes sœurs qui m'ont si bien accueilli il y a cinquante ans... Voyez les cicatrices de mes plaies : j'ai eu le bonheur d'être touché par notre bon Roi (Louis XVI), et depuis je n'ai pas éprouvé le plus petit retour du mal dont j'étais atteint. » Raccourci saisissant qui démontre qu'entre l'atmosphère des deux sacres il y avait plus qu'un

(1) Duvergier de Hauranne, *op. cit.*, tome VIII, chapitre XXXV, page 350.

(2) Maurice Renard, *Notre-Dame royale*, Crès, 1927, chapitre XIII, page 223.

(3) Certains auteurs prétendent qu'aux autres sacres la formule était : « Dieu te guérit ! » et que c'est Charles X qui, par l'emploi du subjonctif présent, a transformé l'affirmation royale d'autrefois en un simple vœu.

demi-siècle d'intervalle : le fossé de deux générations (1).

Le Roi partit ensuite pour le camp de Saint-Léonard, afin d'y passer en revue les troupes, 10 000 hommes qui y étaient rangés sous les ordres du duc de Bellune. Les drapeaux fleurdelisés flottaient gaiement et de nombreuses inscriptions, où débordait un loyalisme qui devait durer encore cinq ans, s'offraient aux regards de Charles X. Des parterres portaient, écrit en bleuets, le nom des princesses, en mousse celui du Roi. Le gazon disait : « Vive le roi Charles X, vivre pour le servir, mourir pour le défendre », et au-dessus d'une couronne on pouvait lire sur un morceau de soie : « Dieu la lui a donnée, nous devons la lui conserver », tandis qu'un buste en plâtre du souverain annonçait : « Un instant dans notre camp, dans notre cœur toujours ! » Le Roi prononça une foule de mots heureux, comme celui-ci que reproduisirent avec une touchante, mais brève unanimité les organes libéraux et royalistes ; questionnant un officier, Charles X lui avait demandé : « Vos blessures vous font-elles souffrir ? — Non, Sire. — Vous pourrez donc me servir longtemps ? — Ah ! Sire, de bien bon cœur ! » Le Roi alla encore à l'Exposition du Bazar, où étaient représentés tous les produits du département, et sa sollicitude remplit d'aise les commerçants.

Les fêtes succédèrent aux fêtes, des bals innombrables furent donnés et le plus beau fut sans contredit celui du duc de Northumberland, où chaque femme trouva un diamant dans son bouquet. « Ce fut un faste féerique. Cet ambassadeur des mille et une nuits en apporta une à Reims. » Il y eut certainement pendant quelques jours une atmosphère joyeuse qui put faire illusion. « C'était, dit un témoin, un spectacle assez curieux de voir tous les rangs de la société pêle-mêle au milieu des rues, le brillant uniforme de cour à côté du simple habit bourgeois, les grands avec la multitude. Jamais fête n'eut un caractère plus national. » On joua deux pièces de circonstance : *l'Heureux jour*, par M. de Saint-Hilaire, et *Louis XII* ou *le Sacre d'un bon roi*, par M. de Chazet. Le souverain et sa famille, tels de bons bourgeois, allèrent voir les illuminations de la Promenade ; l'enthousiasme fut à son comble quand, prenant une pétition qu'une jeune fille lui ten-

(1) D'après ce qu'on apprit plus tard, sur les cent vingt et un malades touchés par Charles X, cinq seulement recouvrèrent la santé.

dait avec timidité : « Donnez, mon enfant, lui dit Charles X, je suis venu la chercher », et commentant le célèbre mot au marquis de Rivière : « A propos, j'ai oublié de te dire que je t'ai fait duc », un spectateur de ces fêtes s'écriait, lyrique : « Ne croirait-on pas entendre Henri IV parlant à Crillon (1) ! »

« Les colonnes du *Moniteur* suffirent à peine pendant plusieurs jours, reconnaît Vaulabelle (2), à enregistrer la nomenclature des dignités, titres, cordons et avancements donnés à l'occasion de cette cérémonie. Les proscrits et les condamnés politiques eurent leur part dans ces grâces; toutes leurs peines furent remises ; l'exil cessa pour ceux qui pouvaient le subir encore... On peut dire en restant fidèle à la vérité que le sacre de Charles X devint pour ce prince une occasion de cicatriser les plaies que les nombreuses condamnations prononcées sous le règne de son frère laissaient encore sanglantes. » Une amnistie pleine et entière avait été accordée à cinquante-six condamnés politiques et à soixante-douze transfuges, comprenant les généraux Guillaume de Vaudoncourt et Drouet d'Erlon.

Les poètes qui, fort nombreux, avaient assisté au sacre ne voulurent pas rester en arrière. MM. Barthélemy et Baour-Lormian entre autres se signalèrent par un lyrisme intéressé, Mme Amable Tastu fit merveille, et, s'il faut en croire les contemporains, Mlle Delphine Gay composa sur les oiseaux du sacre un petit chef-d'œuvre ! Lamartine (3) et Victor Hugo (4), qui venaient de recevoir la Légion d'honneur à cette occasion, étaient particulièrement en vedette. Leur muse était alors toute royaliste, et si Hugo proclamait avec emphase :

Charles sera sacré selon l'antique usage !
La royauté, longtemps veuve de ses couronnes,
De la chaîne d'airain qui lie au ciel les trônes
A retrouvé l'anneau perdu !

Lamartine ne lui cédait en rien, s'écriant éloquemment :

« Et l'Univers vieilli rêve qu'il voit renaître un nouvel

(1) Miel, *op. cit.*, chapitre XVI, page 340.
(2) Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, tome VII, chapitre IV, page 153.
(3) Lamartine, *Chant du sacre, Veille des armes*, Paris, 1825.
(4) Victor Hugo, *le Chant du sacre, Odes*, Paris, 1825.

âge d'or », puis, apostrophant la liberté, le poète ne craignait pas de l'inviter à se souvenir que « son temple le plus sûr est le cœur des bons rois » !

C'est tout ce qui nous reste, ou presque, de cette production abondante et éphémère, destinée à passer plus vite encore que cette royauté qui a duré si peu !

L'IMPRESSION PRODUITE

Quand Charles X quitta Reims le 1er juin pour se rendre à Compiègne et de là à Paris, « nul, de l'avis de Duvergier de Hauranne (1), ne doutait que cette seconde entrée du Roi dans la capitale ne fît éclater de nouveau les transports d'enthousiasme et de joie qui l'avaient accueilli huit mois auparavant »; royalistes et libéraux promettaient au monarque une rentrée triomphale au milieu d'un peuple « ivre d'amour » et tous s'accordaient pour souscrire à ce jugement du duc de La Rochefoucauld-Doudeauville : « Le sacre a été ce qu'il devait être : digne du Roi et de la France (2). » Dès le 30 mai, le *Moniteur* avait publié un magnifique programme de réjouissances pour célébrer le retour du Roi. Par la suite, des mandements épiscopaux, des proclamations des autorités avaient invité la population parisienne à manifester son allégresse. Dans toutes les églises du royaume, sur l'ordre du souverain, on avait rendu grâces à Dieu de l'heureux événement. Des fêtes avaient été organisées par la France entière, à Lyon, Toulouse, Avignon, Marseille...

Tout promettait à Paris une réception triomphale, et pourtant la journée du 6 juin fut très froide. « Les jours fériés de la monarchie étaient finis. » La partie officielle de la cérémonie réussit à merveille et aucun incident fâcheux ne vint la troubler. Un soleil éclatant, « l'astre du sacre », comme on disait alors, après avoir dit autrefois « le soleil d'Austerlitz », accompagna le cortège, mais partout l'acclamation populaire fit défaut et c'est vainement qu'on chercha à y suppléer par des illuminations ! « Aucune des pompes administratives ne manqua à la journée du 6 juin, mais tout

(1) Duvergier de Hauranne, *op. cit.*, tome VIII, chapitre XXXV, page 346.

(2) Duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, tome IX, chapitre III, page 159; *Note au Roi.*

le monde fut frappé et le Roi demeura douloureusement surpris de la froideur de la réception que lui fit la foule (1). » En province, on profita des fêtes qui avaient été offertes, mais nulle part il n'y eut cette explosion de joie qui jaillit spontanément des fibres populaires quand un événement les a atteintes... Les classes officielles pourtant sont satisfaites, mais il est à la fois plus difficile et plus simple de plaire au peuple. Les royalistes ont dosé quelques concessions aux libéraux, ceux-ci les ont enregistrées en attendant mieux et ont obtenu, ce dont on avait douté jusqu'au dernier moment, que le Roi jurât solennellement de maintenir la Charte. Tout est pour le mieux. Mais qu'est-ce que cela fait à la grande masse ? Elle ignore ces négociations, ces transactions, ces calculs ; elle juge en bloc un événement ; elle ne l'analyse pas, elle le sent. Elle n'a pas senti le sacre, il ne lui va pas. Pourquoi ?

Il y a, en premier lieu, une raison générale qu'on ne peut négliger avant l'exposé de motifs plus spéciaux. Avec les années et le recul des temps, la nation se laisse gagner à une sorte de bonapartisme sentimental qui, latent en 1825, s'épanouira quelques années plus tard à l'ombre du drapeau tricolore de la Monarchie de Juillet. La légende napoléonienne se développe et grandit tout l'Empire avec elle. Le peuple ne s'est pas, comme les maréchaux, endormi dans l'atmosphère tiède de la Chambre des pairs ; non seulement il a gardé le souvenir du passé, mais il l'a déformé, embelli. Le Français d'ailleurs est resté moqueur, gardant au plus haut point le sens du ridicule, ou simplement du manque de tact. Il a vu, avec un sentiment de pitié un peu dédaigneuse, ces vieux chefs oublieux de la Révolution et de l'Empire costumés en grands seigneurs de l'ancienne Cour. Cela lui a paru comme le reniement d'une communauté d'origine, un abandon dont il souffre et qui le choque. « La couronne de Charlemagne paraissait mal placée entre les mains du maréchal Jourdan, le vieux républicain (2). »

Chateaubriand (3), dans un de ses moments de lucidité chagrine, avait bien deviné ce sentiment quand il avait écrit : « Le sacre nouveau, où le Pape est venu oindre un homme aussi

(1) Nettement, *op. cit.*, tome VII, livre XVII, page 200.
(2) Duvergier de Hauranne, tome VIII, chapitre XXXV, page 349.
(3) *Mémoires d'outre-tombe*, tome IV, page 306.

grand que le chef de la seconde race, n'a-t-il pas, en changeant les têtes, détruit l'effet de l'antique cérémonie de notre histoire ? Le peuple a été amené à penser qu'un rite pieux ne dédiait personne au trône ou rendait indifférent le choix du front auquel s'appliquait l'huile sainte. Les figurants à Notre-Dame de Paris, jouant pareillement dans la cathédrale de Reims, ne seront plus que les personnages obligés d'une scène devenue vulgaire : l'avantage demeurera à Napoléon qui envoie ses comparses à Charles X. La figure de l'Empereur domine tout désormais. Elle apparaît au fond des événements et des idées : les feuillets des bas temps où nous sommes arrivés se recroquevillent aux regards de ses aigles. » Et Charles X reçut même une adresse d'un ancien officier, Ch. de Chaumont-Quitry (1), qui lui demandait d'autoriser déjà le retour en France des cendres de Napoléon !

« Quels que soient les changements qu'on a fait subir au sacre, observait non sans finesse un rédacteur du *Constitutionnel*, il ressemble plus encore à l'ancienne cérémonie que le public d'aujourd'hui ne ressemble à celui du passé. » En effet, malgré les modifications apportées par la Commission, le clergé a encore joué un rôle par trop dominateur. Le Roi a paru excessivement humble devant l'archevêque ; on rappelle que si Charles X a reçu sa couronne de Mgr de Latil, Napoléon, lui, s'est mis la sienne sur la tête et devant le Pape encore ! Tous les témoins ont exprimé le sentiment pénible qu'ils ont ressenti devant le Roi couché entre deux cardinaux debout (2). Victor Hugo, dans *A Reims*, l'indique sobrement : « Il y eut un moment où Charles X, habillé d'une simarre de satin cerise galonné d'or, se coucha tout de son long aux pieds de l'archevêque. Les pairs de France... les députés... le regardaient faire. » Quelle attitude pour le chef d'une nation guerrière ! Louis XVIII, on l'a vu, s'était à juste titre préoccupé d'éviter une semblable position dont il sentait qu'elle le rendrait facilement ridicule.

La partie théâtrale de la représentation du sacre suscitait aussi les moqueries et les risées. « On avait pour le couronnement d'un roi de France inséré un théâtre dans l'église, si

(1) Ch. de Chaumont-Quitry, *Adresse à S. M. Charles X, roi de France*, Paris 1825, pages 3 et 4.

(2) Miel, *op. cit.*, chapitre XII, page 235.

bien qu'on a pu raconter avec une exactitude parfaite qu'en arrivant au portail j'avais pu demander au garde du corps en faction : « Où est ma loge ? » rappellera le poète de *la Légende des Siècles*. « La pompe, plus digne du théâtre que de l'histoire, écrivit à son tour Lamartine (1), fut aussi imposante que ces traditions à qui la foi antique manque et qui ne vivent plus que des souvenirs et de l'appareil. » « Nous avons eu des tréteaux et une parade », déclara Chateaubriand. La cathédrale, décorée de carton peint, « symbole de la monarchie d'alors (2) », semblait moins imposante que si elle était restée nue. Les nombreux changements de costume où s'était complu le Roi, l'or, l'argent, les diamants dont il était couvert, la cour dorée dont il avait été entouré excitaient plus la raillerie que l'admiration. M. de Talleyrand surtout, dans son rôle de grand chambellan, parut ridicule. On vit « M. de Talleyrand, pontife officiant sur l'autel de la Révolution au Champ de Mars en 1791, aujourd'hui marié et grand chambellan, chausser les bottes fleurdelisées au fils aîné de l'Église (3) ». « Toutes les formes du hasard étaient un peu représentées là : la bénédiction papale par les cardinaux dont quelques-uns avaient vu le sacre de Napoléon, la victoire par les maréchaux, l'hérédité par M. le duc d'Angoulême dauphin, le bonheur par M. de Talleyrand, boiteux et debout, la hausse et la baisse par M. de Villèle, la joie par des oiseaux qu'on lâcha et qui s'envolèrent, et les valets du jeu de cartes par les quatre hérauts d'armes » ; on se moqua de voir ce vieux Roi, « vieillard néophyte », qui, « ayant toujours fui la vue lointaine d'un combat, armait sa main débile de la pesante épée de Charlemagne et chargeait son front septuagénaire de la lourde couronne de ce conquérant (4) ». Telle fut l'impression éprouvée par tous, d'après Victor Hugo.

Béranger, interprète du sentiment populaire, devait, dans une cruelle et moqueuse chanson, réplique à l'*Ode* enthousiaste de Barthélemy, traduire admirablement tous ces griefs. Elle valut à l'auteur, lors de sa publication en 1828, neuf mois de prison, mais, bien avant qu'elle fût imprimée, tout le monde

(1) Lamartine, *Histoire de la Restauration*, tome VIII, livre XLV, page 40.
(2) Victor Hugo : voir *supra*.
(3) Lamartine, *op. cit.*, tome VIII, livre LVX, page 41.
(4) *A Reims : Choses vues*, éd. Nelson, p. 303.

se la répétait de bouche en bouche, sur l'air du *Beau Tristan*, à la ville et à la campagne. Ce fut *le Sacre de Charles le Simple*. Les allusions injurieuses et transparentes abondent dans ce petit morceau, où Charles X est représenté comme entièrement sous la coupe du clergé :

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine.
C'est peu pour la fidélité !

Aux pieds de prélats cousus d'or,
Charles dit son *Confiteor*.
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis au son des hymnes sacrés
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : « Jurez !
Rome que l'article concerne
Relève d'un serment prêté... »

Bientôt éclatera la Révolution des Trois Glorieuses... C'en est fait de l'onction de Reims : « La victoire du 29 juillet 1830, en replaçant dans le peuple le principe de la souveraine puissance, a pour jamais ravi à la sainte ampoule la vertu qu'on lui attribuait », écrivait alors Dulaure qui ne se doutait guère que la France ne compterait plus en un siècle que deux souverains dont d'ailleurs, comme il le prévoyait, aucun ne fut sacré. Et l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française depuis* 1814 *jusqu'en* 1830, affirmait catégoriquement dès cette époque : « Les Rois des Français n'iront plus désormais chercher leur couronne sur l'autel de la cathédrale de Reims ; c'est la nation et non saint Rémy qui leur dira : « *Accipe sceptrum regiæ potestatis insigne.* »

JEAN-PAUL GARNIER.

SPECTACLES

A L'EXPOSITION BLAKE ET TURNER

Nous devons les révélations et les joies de cette exposition fascinante, à l'Association franco-britannique qui vient de se constituer, en même temps, à Paris et à Londres. Tous mes lecteurs iront admirer à la Nationale les aquarelles des incomparables artistes dont l'un, William Blake, est moins connu du grand public que l'illustre Turner. Leurs œuvres, ici présentées, n'avaient encore jamais quitté les musées de Londres. M. Laurence Binyon, le grand historien d'art, conservateur honoraire au British Museum, a écrit pour le catalogue de cette exposition une préface, — traduite ainsi que les textes de Mr Campbell Dodgson par la princesse Claude de Bauffremont, — qui étudie avec une concision magistrale l'art de ces deux visionnaires. Car, si Turner a découvert une part de ce qui, dans l'aspect dit « réel », reste invisible aux autres hommes jusqu'à ce qu'un privilégié le leur ait révélé, Blake révèle, lui, ses visions, sa vision intérieure, les formes de ses rêves, les apparitions de son imagination de grand poète auxquelles il donne la forme et la couleur des contours au lieu de les décrire par des rythmes et des mots. L'art est une magie ; on le comprend avec une nouvelle certitude en contemplant ces quelques œuvres de Blake et de Turner.

Henri de Régnier, qui connaissait admirablement la littérature anglaise, m'avait fort souvent parlé des poésies de Blake, de son *Mariage du Ciel et de l'Enfer* et de ses *Chants d'Innocence*, formant un recueil dont il composa et grava

lui-même les illustrations, en faisant ainsi un livre triplement précieux. Je ne m'étonne donc pas que M. Julien Cain nous signale l'influence de cet Anglais, poète-peintre-graveur, sur l'école symboliste. Blake, né au milieu du XVIIIe siècle, mais restant tout à fait à part des goûts et modes de son temps, par son amour des sculptures gothiques, son sens inné de l'art médiéval et élizabethain, est certes le précurseur du mouvement préraphaélite qui eut avec la jeunesse symboliste française et belge, par Burne Jones et Rossetti, tant aimés d'un Maeterlinck, d'un Henri de Régnier ou d'un Francis Vielé-Griffin, etc., une parenté de goûts et d'imagination. Le talent de Blake, à la fois maître du langage et de l'art du peintre, nous apparaît ici en des aquarelles et des dessins mystérieux, souvent mystiques, — car il s'inspirait beaucoup de la Bible et fit de nombreuses illustrations pour le *Livre de Job*, — mais il en fit aussi, et d'admirables, pour *la Divine Comédie*, et celles-ci furent le dernier travail de son étrange et puissant génie.

Ce qu'il représente à nos yeux à la fois fascinés et étonnés, toujours surpris par ces apparitions d'un monde qui nous est encore inconnu mais où lui, Blake, certainement, voyageait en esprit, il ne l'invente pas : il l'a vu et il le recrée. C'est ce qui fait la force péremptoire d'une étrangeté qui subjugue. Ses compositions les plus bizarres et dont nous cherchons la clef, sont des souvenirs d'un autre univers. Certes il a dû rencontrer et connaître des anges. Il a le sens de l'ange. Ces créatures étirées, ailées, que l'air et le ciel semblent arracher au limon terrestre, comme des ectoplasmes ravissants, méritent plus que toutes les autres créées, inventées par les imaginations poétiques ou picturales, le nom « d'esprits ». Ce sont ces esprits qui veillent sur ce *Christ au tombeau*, formant une voûte immatérielle de leurs ailes rejointes et qui, dans la *Résurrection*, ouvrent les portes de la nuit et déroulent le suaire. Mais il nous faut suivre Blake, ainsi que Dante suivit Virgile aux enfers et au Paradis. Peut-être a-t-il choisi *la Divine Comédie* pour l'illustrer de ses compositions, parce qu'il se sentait appelé à nous faire pénétrer en un monde ignoré et à nous guider sous ces arches célestes qui s'entrecroisent en cette aquarelle aux teintes étranges ou à nous entraîner à la suite de ces deux êtres en forme de flammes, —

voir *la Mission de Virgile*, — ondoyant au seuil de l'inconnu. Un sens grandiose du mythe ou du symbole circule au cœur de ces rêves fixés par le pinceau. Voyez ce tourbillon qui emporte les amants; il a la forme d'un serpent immense, sans doute celui de la Genèse ; Dante et Virgile, contemplant la fosse où bouillonnent les informes péchés et leurs souffrances, ont, eux, la pureté nette et droite des êtres accomplis par le génie ou la beauté ; cependant que nous effraient ces bizarres démons ailés se rencontrant pour se combattre, sur un affreux océan de noires pensées. Et toujours, en ces aquarelles vivent ces couleurs d'un mystère si étrange, comme celles-là d'une aurore ou d'un couchant dont nous ne connaissons pas les roses ailés, les bleus d'orage, les gris fulgurants. Ou bien, ailleurs, voici des puretés de nacre, ces irisations irréelles de Béatrice en son Paradis, ou ces tons de tapisserie effacée qui représentent Béatrice sur son char.

Ces aquarelles, dont chacune demanderait une glose détaillée et explicatrice, dégagent, au delà de leur sens exact, une suggestion qui séduit le songe et nous restons en rêve assis sur ces rochers qui dominent cette mer sombre, contemplant l'horizon inexplicable, dans l'attente du sens de l'énigme.

Parmi les dessins originaux et aquarelles, arrêtons-nous encore devant *les dix Vierges*, devant cette extraordinaire vision du *Jugement dernier*; et, parmi les reproductions de dessins, comment ne pas admirer ce *Tout-puissant* qui semble né de la forme du nuage et cette *Création d'Ève* où la femme s'élève vers un croissant de lune du corps gisant d'Adam endormi, naissant peut-être de son premier rêve, et cette danse des fées, inspirée du *Songe d'une nuit d'été*, où, dans le vaporeux, l'informulé, l'aérien et l'envolé, l'artiste a peut-être pensé au *Printemps* de Botticelli. Dans l'œuvre du peintre ou du dessinateur nous percevons toujours l'inspiration du poète, du grand poète.

Mais le temps presse et Turner veut nous conduire à Venise. Il naquit dans le dernier quart du XVIIIe siècle et vécut jusqu'à la moitié du XIXe. Blake fut pauvre et inconnu. Turner fut riche et célèbre. On connaissait, moins que ses tableaux fameux, en France, ces aquarelles et ces gouaches et dessins qui sont, — les aquarelles surtout, — de véritables merveilles. Si ces aspects de Suisse et d'Angleterre, de

Cherbourg et de Honfleur sont exquis de clarté, si cette mer de glace, si ces neiges, ponctuées d'un sapin noir, ont un attrait si froid et si pur, si ses architectures sont des apparitions d'une minutie enchanteresse, ce sont ses Venises auxquelles vont toutes mes préférences soutenues par mes souvenirs. Ce coucher de soleil, d'une telle beauté de vérité, en ses verts et ses lilas où ce dôme s'efface, cette voile aiguë de Chioggia qui, sur la lagune irréelle, impose sa forme tangible, cette entrée de la Giudecca, cette atmosphère d'une imprécision miraculeuse où tout semble naître des reflets, ces intérieurs d'église et de Saint-Marc si vrais en leurs aspects de grottes marines dédiées au culte d'une néréide, cette Santa Maria della Salute au clair de lune, tous ces multiples effets d'eau et de lumière ont ce sens de la diaphanéité et de l'irisation qui ont permis à Turner de recréer le mirage et tous les prismes de ces apparitions vénitiennes, où le vrai n'est qu'un prétexte de magies, avec un génie sans pareil. Et ces merveilles sont faites de rien, d'une larme de couleur, d'une vapeur bue par le pinceau, d'un rayon capté, d'une brume radieuse prise au filet du songe... Turner est bien du pays de ces roses dont la transparence lumineuse est sans égale... Et que d'autres petites féeries! Ce Léman en ses pâleurs bleues, ce Righi né d'un arc-en-ciel, ce Pœstum sous l'orage avec son temple noir sur le ciel de soufre, ces églises aux pierres transparentes, ces poissons qui semblent naître du mouvement coloré de l'eau... autant de fêtes lumineuses qui nous enchantent et nous transportent en ces ravissements de clartés qui donnent l'illusion du bonheur.

Quelques autres œuvres agréables et curieuses d'artistes qui furent ses contemporains sont toutes fort dignes d'attention. Je remercie vivement M. Lemoisne, l'éminent conservateur du Cabinet des Estampes, et M. Adhémar, — qui s'est, avec Mlle Delaroche-Vernet, particulièrement occupé de cette exposition, — de m'avoir permis de la visiter « avant la lettre » et de m'en éblouir tout à mon aise. Elle est une des manifestations d'art les plus intéressantes de cette saison. Allez vite la contempler avant qu'elle ne parte pour Vienne.

TROIS FILMS

Le film à la mode en ce moment, c'est *Green Pastures*. Si vous n'avez pas vu *les Verts Pâturages*, vous êtes indigne du titre d'amateur de cinéma. Ce film est « tiré » d'une pièce de Mac Connelly qui eut un succès considérable aux États-Unis et y fut jouée de ville en ville, des milliers de fois, ainsi qu'une sorte de mystère. Les fanatiques consentent à avouer que le film est moins réussi que la pièce, — dont une excellente traduction vient de paraître. Ces scènes de l'Ancien Testament qui se déroulent devant nous, telles que les conçoivent les imaginatifs bébés noirs, au fur et à mesure de l'enseignement de leur maître d'école, à la classe du dimanche, ont une grande candeur et une fervente naïveté mêlée à une drôlerie simiesque. Ces grands enfants voient le paradis comme une perpétuelle foire aux poissons frits, cette foire qui leur paraît la plus belle fête du monde, Adam et Ève comme les travailleurs et jardiniers qu'ils connaissent, les anges, souvent comme de braves femmes faisant le ménage du bon Dieu et préservant leurs ailes de la poussière par des housses en toile à carreaux. Mais l'ange Gabriel, si souvent tourmenté, — il faudrait dire vulgairement « empoisonné », — par les soucis qui accablent le Seigneur, est un noir superbe avec sa robe aux larges manches et ses vastes ailes bien placées. Quant au Seigneur, il est toujours en redingote comme le pasteur et son visage sombre est tour à tour bienveillant ou justicier.

Je ne pouvais m'empêcher, en assistant à ce film, original, souvent comique, souvent aussi, saisissant, et toujours malgré tout profondément respectueux de la religion, de murmurer un vers de la bonne et aimable duchesse de Rohan, de l'une de ses petites poésies si candides : « Si Dieu est bon, pourquoi fit-il des nègres?... » Or, en *Green Pastures*, le Dieu marron en redingote semble ne pas pouvoir lui-même répondre à cette interrogation. Ses créatures ne cessent de le décevoir et de mériter sa juste colère. Il les punit en les anéantissant et nous voyons l'histoire du Déluge et Noé, et les folies de Babylone où un noir infernal et couronné préside l'orgie et la bamboula d'une boîte de nuit moderne, insensée et orgiaque. Nous voyons Moïse et le départ des Hébreux d'Égypte et le

méchant Pharaon et l'admirable arrivée au seuil de la Terre promise... Et Moïse restant seul, puis entraîné vers l'autre Terre promise, celle de l'éternité, par le Seigneur. Et cet épisode est d'une véritable grandeur. C'est un des plus beaux moments de ce film trop long, inégal, un peu fastidieux, mais animé de trouvailles imprévues en leur naïveté véridique, actuelle et quotidienne, de chœurs d'une grande beauté, chantés par des voix sans rivales, ces sombres voix tour à tour de velours ou de cristal comme les nuits. Le jeu des acteurs est d'un art étonnant de vie et d'intensité, aussi bien dans le burlesque que dans le tragique. Et une foi profonde brûle à travers ces images puériles. On se sent ému quand ce Dieu noir, las de punir ses créatures, comprend que Lui aussi doit connaître la souffrance, et descendre sur cette terre pécheresse, afin de mourir pour ces hommes coupables et les sauver... Allez voir *Green Pastures* ; vous vous ennuierez un peu, mais vous serez souvent conquis par l'enfance ou la fraîcheur brutale de l'art noir, sa poésie singulière, sa candeur animale et l'âme de ses chants.

Je voudrais aussi dire tout le plaisir que l'on ressent à voir Paula Wesseley, cette incomparable artiste, jouer dans *Julika* un rôle d'amoureuse rustique, faisant peu à peu la conquête de son « noble maître », en un pays de moissons et de vieux châteaux hongrois, symbole de la terre natale envoûtant et reprenant son fils oublieux et frivole. Et il ne faut pas manquer d'applaudir Irène Dunne dans *Théodora devient folle*, bouffonnerie délectable, aux inventions extravagantes, — aux « gags » dignes de *M. Deeds*, — qui nous font rire d'une joie toute jeune. Et Irène Dunne est là d'une étourdissante fantaisie et d'une grâce irrésistible.

EXPOSITION DU THÉ ET DU CAFÉ AU MUSÉE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

O Thé ! O Café ! breuvages amis, sans lesquels nous aurions aujourd'hui peine à vivre, je ne peux omettre d'aller vous rendre hommage à l'exposition du Musée de la France d'outre-mer. C'est un jour de froid et de brume ; tâchons de réchauffer notre imagination transie en songeant au thé fumant, au brûlant moka et aussi aux pays du soleil. Saviez-vous que

c'est une chèvre qui a découvert les vertus excitantes du café ? Je l'ignorais. Il est toujours question de la chèvre et le chou et jamais de la chèvre et le caféier. Je me hâte de réparer cette injustice et je m'arrête avec reconnaissance devant le tableau où cette découverte est commémorée. Mais, ne commençons pas par la fin. Étudions d'abord la partie économique ; arrêtons-nous de stand en stand ; amusons-nous du coin de village malgache où sont installées la case d'habitation, la maison-cuisine, la grange haute à l'ombre d'un vrai bananier en pot. Les stands réservés à Madagascar et l'A. E. F. (Cameroun) sont particulièrement fournis et, — me dit mon aimable guide, — ces pays voient prospérer en ce moment la culture du café qui dégénère à la Martinique.

Des peintures, des dioramas, des photographies nous montrent les phases diverses de la culture du café, la cueillette, le séchage sur des claies ou des nattes, les échantillons de cafés divers en de jolis petits sacs de rafia et de grands sacs majestueux remplis de ces grains qui, nés jumeaux en leur cerise, sont séparés, décortiqués au pilon ; voici le café dit en « parche » et le café « déparché » déshabillé de son ultime pellicule. Mon guide s'étonne peut-être de mon attendrissement devant les grands sacs de café... N'est-ce pas dans un sac semblable que, tout petit enfant, mon père, José-Maria de Heredia, était fourré par une sœur aînée et sévère quand il avait été trop turbulent et suspendu un peu haut pour qu'il ne puisse déguerpir?... Cela ne se passait pas dans une île française, bien que le petit garçon fût destiné à devenir un grand poète français. C'était à la Fortuna Cafeyère, en l'espagnole Cuba où les aïeux venus d'Espagne et de France avaient, tour à tour, fait fortune ou subi la ruine et le sort adverse. Comment n'évoquerais-je pas, devant ces sacs béants et lourds, ceux que l'ancêtre don Domingo chargeait lui-même sur ses mulets, afin de les descendre au port, et conduisait lui-même aussi en une période peu fortunée, jeune, aimable, vaillant, lettré, et, le long du chemin pour se tenir belle compagnie, à haute voix se récitait du Virgile. Devant ces photographies j'évoque ces daguerréotypes, fixés au mur de la chambre de ma mère, où l'on voit les cases, les « glacis », sur lesquels le café séchait et les palmes si hautes qui font

paraître les cases encore plus petites et de vagues apparitions végétales si bizarres pour mes yeux d'enfant de Paris, coin d'un paysage disparu dans le temps, ainsi qu'un être... Sacs de café ! sacs de café ! Voilà pourquoi je vous regarde avec des yeux si attentifs et tant d'amitié.

Voici le bar de la dégustation où l'on peut savourer l'excellence de ces produits de nos colonies. Ces masques et ces totems d'Afrique y viennent-ils, à l'heure des songes, s'offrir des boissons aromatiques ? Ce masque brun, couleur d'un grain foncé, semble vivre et avoir avalé quelques gorgées du philtre sombre (autrement dit un café... filtre).

Voici des documents autographes fort précieux prêtés par l'Académie des Sciences, de charmants ou beaux livres anciens aux reliures exquises traitant tous du café et du thé, les ouvrages modernes de la librairie Larose traitant tous aussi de leur culture. Voici des herbiers, des branches séchées en leurs cadres, des échantillons de leurs maladies... de leurs méchants et hostiles insectes. Voici le stand de la Guinée avec d'autres masques et d'autres totems, et la section commerciale de tous les médicaments tirés du café. Mais il faut nous occuper du thé...

Madame, le thé est servi. Deux mannequins, grandeur nature, prennent le thé et nous offrent une scène de dégustation à Hué, en notre Annam, en un décor de meubles incrustés de nacre et de laques peintes. Tout alentour, le thé vert et le thé noir fermenté sont exposés en des bols variés ou enfermés en de jolies boîtes peintes. Puis, après le thé de nos colonies, nous devons voir celui des Indes néerlandaises et du Japon, contempler les petites fresques qui relatent les épisodes de sa vie végétale, de sa cueillette, des soins qu'on lui prodigue et des heures où il se mêle si étroitement aux rites de la vie humaine.

Mais, au Japon, ce mot rite a un sens exact. Offrir un « thé de cérémonie » ou « cha-no-you » est en effet toute une cérémonie. Le choix et l'usage de chaque petit ustensile est minutieusement réglé, ainsi que le sont les gestes et les saluts.

Voici, disposé sur un tapis, tout l'appareil exquis et minutieux de cette solennité et, lui faisant vis-à-vis, celui d'un « thé » de demi-cérémonie, plus intime, moins compli-

qué... Saviez-vous cela, Paul Verlaine, lorsque vous célébriez en un de vos poèmes

L'heure du thé fumant et des livres fermés ?

Mais je passe à la deuxième partie de l'exposition d'art artistique. M. Jeandebeur, qui s'est occupé de me faire visiter la partie économique, — qu'il aida M. Fritz à organiser avec autant de compétence que d'agrément, — me remet aux soins de M. Jean Morlet qui a composé la rétrospective artistique avec une science et un goût dont il tente de faire partager la passion au visiteur le plus ignorant. Voici des orfèvreries du XVIIe siècle où l'on remarque ces beaux mortiers en bronze, — le moulin à café imité des moulins à épices du moyen âge n'apparut que plus tard, — ceux en argent et ivoire, et ensuite tous les échantillons de l'orfèvrerie du XIXe siècle, cafetières, petits moulins de voyage, théières, boîtes à thé, etc. Nous passons à la porcelaine dont les théières, cafetières et tasses nous offrent un résumé charmant et précieux de l'histoire de la porcelaine française depuis ce XVIIIe siècle si élégant et si gracieux, puis des théières des Indes et de Chine de la même époque, des aiguières d'Orient, des services de porcelaine d'Europe, Venise, Hollande, Tournai, etc., ceux de la Compagnie des Indes aux sujets mythologiques, religieux ou galants. Admirons ces magnifiques cloisonnés, ce superbe service en porcelaine de Canton. Je suis éblouie et mes regards craignent d'être maladroits. Pourvu que l'ombre de Bagessen, le célèbre casseur d'assiettes, ne puisse pénétrer en ces salles et ouvrir ces vitrines !

Penchons-nous sur ces curieuses vieilles cartes de l'Arabie et de l'Éthiopie. Admirons aux murs ces quelques peintures et gravures se rapportant toutes au café et au thé depuis le *Thé à l'anglaise chez le prince de Conti* jusqu'à la Dubarry prenant son café, — gravure en couleur par Gautier d'Agoty. Une aquarelle de Develly illustre la découverte du café par la chèvre ; un portrait nous montre le Chinois Khan Gao qui importa la culture du thé en Guyane. Nous savourons un charmant Boucher, et nous attardons aux gravures variées représentant des « cafés » célèbres, le Procope, le Café des Patriotes, etc., et nous arrivons avec Henri Monnier aux amateurs de café 1830... et, avant de passer aux beautés du

second Empire, nous revenons à ces services dont se servit l'empereur Napoléon Ier, en porcelaine chinoise de toute beauté, et où il but, peut-être en rêvant à Joséphine, le café de l'île où elle était née...

Nous reviendrons à ce beau musée pour y visiter les collections permanentes de sa section historique. Son directeur, M. Ary Leblond, mérite que l'on encourage et applaudisse ses efforts et ses succès pour rendre ce musée de plus en plus vivant, attrayant et contribuant à faire mieux connaître aux Français de Paris les gloires et les richesses de nos Frances lointaines.

A PROPOS DE « JULES CÉSAR » A L'ATELIER

Charles Dullin a monté *Jules César* avec un soin et une intelligence, un art et une compréhension que va couronner un grand succès. Cette pièce admirable, — la nouvelle traduction est de Mme Jollivet, — où les événements vrais ou les caractères humains ont servi si magnifiquement le génie de Shakespeare, est digne d'être comparée à l'*Œdipe* de Sophocle par ce sens de l'inexorable, et des lois de la destinée. Rien de plus saisissant que la première apparition de César, attendu avec enthousiasme par le peuple et déjà condamné par l'excès même de ses triomphes et de son pouvoir par ceux des Romains qui l'envient, le détestent ou ne pensent qu'à préserver la liberté. Nous savons tous déjà que César est perdu. L'entretien de Cassius et de Brutus que nous venons d'entendre a noué le premier nœud de la conjuration. César voué à la mort dès les premières scènes du drame est, pour le spectateur, un spectre de pourpre. Il va mourir, il est à demi du côté des ombres. Lorsque cette ombre apparaîtra à Brutus, dans sa tente, et lui donnera rendez-vous au champ de bataille de Philippes, elle n'aura pas besoin d'emprunter des effets d'hallucination, mais, dégageant sa toge sanglante, lentement, des grands plis rouges, des draperies dont elle semble naître, l'ombre de ce César mort sera toute pareille à ce César que nous avons vu au début, à peine vivant. Cela est d'un grand art, et du plus saisissant effet. Brutus, sur lequel tout l'intérêt s'est concentré dès les premières scènes, Brutus, depuis sa ren-

contre avec la grande ombre, pâlit alors à nos yeux en sa puissance fascinatrice et, très vite, à partir de cette apparition, lui aussi s'en va chez les morts.

Quelle grandeur en cette impression dont nous sentons le choc surnaturel avec une violence secrète !

L'interprétation de ce grand drame, — dirigée par Dullin et à laquelle il a insufflé ses propres forces, — a l'immense mérite de ne jamais tomber dans ce que j'appellerai le « faux sublime », ce qui aurait été si facile à tant d'instants grandioses. De cette simplicité, d'autant plus émouvante qu'elle est l'expression vivante de l'histoire lointaine, se dégage alors le sublime *vrai*, celui qui naît des actes et des pensées, des volontés, des violences, des espoirs et des défaites, et de ce grand désir de quelque chose de parfait et de pur qui brûle en certaines âmes et dont les tentatives d'accomplissement n'amènent que des désastres par l'ironie adverse du sort qui semble vouloir condamner l'humanité à demeurer en son imperfection. Mais de ces hautes flammes s'élèvent de grandes fumées et leurs formes encore se poursuivent en nos songes.

C'est une pièce entièrement virile, toute d'idées et de guerre. Les femmes n'y apparaissent que deux fois : Calpurnia, l'épouse de César, essaie en vain de l'empêcher d'aller au Sénat, le jour fatal, car elle, instinctive, croit aux présages. Et nous verrons aussi l'épouse de Brutus, Portia, tenter en vain de connaître les desseins de l'homme qu'elle aime, et nous saurons ensuite qu'elle s'est tuée, trop faible et trop humble pour supporter l'absence de l'époux et surtout sa destinée. Ces deux femmes, un instant apparues, auraient pu être supprimées de l'action et de sa mâle intensité.

La scène de l'assassinat de César est d'un effroi, d'une rapidité, d'une barbarie saisissante. Ce demi-dieu drapé de rouge qui, assis sur ce trône, décidait du sort du monde n'est plus, brusquement, qu'un gibier forcé, qui crie et se débat en essayant de fuir... pendant que les sénateurs blancs se dispersent, épouvantés. Et après quelques cris sauvages et le dernier soupir murmurant « Et toi aussi, Brutus... », César, le grand César, au pied de la statue de Pompée, n'est plus qu'une loque rouge au visage voilé. Et ses assassins, groupés autour de lui, épouvantés de ce qu'ils ont osé accomplir, le

contemplent, leurs armes nues. Ce moment de stupeur est inouï. Et voici l'arrivée d'Antoine, l'ami de César, et la générosité de Brutus qui causera plus tard la perte de Brutus et de ses partisans. Le vieux Cassius, — que Dullin incarne avec une vérité tour à tour emportée et retorse, — l'a bien compris et dès cet instant sent fléchir la chance. La roue du destin va tourner. Le fourbe et magnifique discours qu'Antoine prononce aux funérailles de César, chef-d'œuvre de sournoiserie, de désir légitime de vengeance, de douleur, d'amitié, de connaissance profonde de l'âme populaire et d'ambition cachée se hâtant de profiter de la fortune tout à l'heure encore contraire, déchaîne l'enthousiasme de la foule qui, tout à l'heure aussi, était toute à Brutus et venait de l'acclamer pour son meurtre et pour son amour de la patrie. Rien de plus beau que ces vagues alternées de la faveur et de la haine des « masses ». Ces masses et leurs mouvements étaient difficiles à régler sur le plateau assez petit de l'Atelier. L'ingéniosité de Charles Dullin, par certains jeux d'allées et venues, d'escalades d'avant-scène, etc., en a donné l'impression contradictoire, violente et tourmentée.

Brutus et Cassius en fuite et leur armée vont affronter celle d'Antoine et d'Octave. Les beaux costumes des soldats romains, la lueur des casques et des hauts boucliers, animent le désespoir des scènes suprêmes et ces grandes tueries où, par la mort successive ou simultanée de plusieurs des héros de la pièce, Shakespeare parvient si bien à nous donner le sentiment de l'hécatombe. Le vieux Cassius se tue ; son ami Titinius, qu'il a cru mort, réapparaît, trouve Cassius mort et se tue ; Brutus, enfin, se précipite sur l'épée que tient le fidèle Straton : « O Jules César ! tu es encore puissant. Ton esprit erre par le monde et tourne nos épées contre nos propres entrailles. » Et voici, comme dans *Hamlet*, l'arrivée des nouveaux vainqueurs rendant hommage aux héros ennemis morts. Et, lorsque le rideau se referme sur le salut d'Antoine triomphant et sur ces corps étendus, nous sentons que, grâce à Dullin, nous venons de voir revivre une œuvre extraordinaire, — que la musique de M. Darius Milhaud accompagne avec un talent habile et soutenu.

Dullin a révélé toutes les nuances du caractère de Cassius, à la fois ami passionné de Brutus, et se servant de lui pour

assouvir sa haine des triomphes de César, à la fois noble et envieux, judicieux et emporté, sincère et fourbe, égoïste et héroïque. Il est étonnant en son uniforme vert et rouge, sa cuirasse d'or, son casque emplumé d'écarlate. D'ailleurs, tous les costumes sont très beaux ainsi que les décors, lumineux et ingénieux, aux changements rapides, aux dispositions variées. M. Marchat est un très bel Antoine ; retors, habile, fémininement paré, superbe sous le flottant manteau et les panaches, à la fois opportuniste et vengeur. M. Rouyer incarne un César maladif, au visage crispé d'une migraine de gloire, aux réflexes nerveux, à la voix incisive et coupante et tout prêt à être un tyran.

M. Vanderic est un Brutus d'une haute et pure candeur. Il a peut-être un peu exagéré cette ferveur sacrée et en a fait une sorte de saint de l'assassinat. Mais il joue bien, avec une simplicité qui a de la grandeur. Son petit serviteur enfant, Lucius, a trouvé un interprète charmant. Mme Atanasiou a joué avec émotion le rôle de Portia. M. Benglia est un superbe devin en proie aux transes du futur, et tous les très nombreux acteurs, conjurés, hommes du peuple, soldats, Octave, Cinna, Calpurnia, etc., méritent qu'on les applaudisse sans pouvoir les nommer tous, pour avoir contribué à l'ensemble remarquable qui nous permet de voir à la scène, — après tant d'années ! car l'Odéon et Antoine l'ont joué voilà fort longtemps, — ce drame immortel.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UNE AMIE DES BÊTES

Il était une fois une petite fille qui rêvait d'Androclès, cet esclave jeté aux bêtes et qui fut reconnu dans l'arène par un lion, auquel il avait un jour ôté de la patte une épine : l'animal ne fut pas ingrat et épargna son bienfaiteur. Quand les hommes étaient cruels, la bête fut humaine. La fillette songeait à cette aventure et se disait qu'il devait exister un lien méconnu, un moyen oublié de réparer l'antique brouille qui sépare notre espèce de la Création, une voie pour effacer le vieux malentendu qui nous a fait perdre l'amitié de la nature. Mais, hélas ! il n'y a eu qu'un Androclès au monde, et il n'est arrivé qu'à lui, au cours des siècles, de rencontrer un lion blessé et de lui faire la charité.

En réalité, c'est un très vieux rêve que l'enfant refaisait à son insu, un rêve qui a hanté les hommes depuis qu'ils ont le sentiment d'être exilés de l'Éden, et le désir de rentrer en grâce avec la vie. La *Légende dorée* rapporte de saint Benoît à peu près le même trait que l'on raconte d'Androclès. On connaît le charmant tableau du Louvre qui narre cette fable, comment l'homme de Dieu eut son lion, auquel il retira une épine du pied, et comment l'animal, épouvante des forêts, devint depuis ce jour aussi doux qu'un agneau et fidèle comme un chien de garde. Des lions protégeaient saint Antoine dans la Thébaïde et, quand l'ermite vint à mourir, lui creusèrent une fosse dans le sable avec leurs ongles.

(1) Vivienne de Watteville, *Out in the Blue*, 1 vol. in-8°, illustré, Londres, Methuen, édit., 1927. — *Speak to the Earth*, 1 vol. in-8°, *ibid.*, 2e édition, 1936.

La petite ignorait qu'elle recommençait pour son compte un vieux songe de sainteté : cette idée d'une trêve de Dieu, d'une paix entre tous les enfants du Créateur. Elle ne pouvait souffrir les cirques. Comme la gaieté des clowns ne lui semblait qu'une grimace, l'enfant devinait dans les yeux des animaux savants des abîmes de détresse et d'humiliation. Cette comédie de bon ménage entre la bête et son dompteur reposait sur le mensonge, la contrainte et l'hypocrisie : l'enfant en était révoltée. Elle y soupçonnait une fausseté qui lui faisait horreur. Ce n'étaient pas les vrais rapports qui devaient régner entre les créatures. Elle brûlait toujours de voir l'envers du décor, d'être menée dans les coulisses, de s'entretenir directement avec ces pauvres prisonniers : elle saurait bien les caresser, se faire reconnaître, trouver le chemin de leur cœur. Mais on ne l'y conduisit qu'une fois, où elle eut le bonheur de passer la main sur le museau du plus petit cheval du monde.

Elle grandit, et resta l'enfant amoureuse d'Androclès. Et nous aussi, n'avons-nous pas couru après les hirondelles, quand elles rasaient la terre, confiants dans ce qu'on nous avait dit, qu'elles se laisseraient prendre, si seulement nous réussissions à leur poser un grain de sel sur la queue ? Mais bien peu d'entre nous ont conservé cette illusion, passé l'âge de six ans. Mlle de Watteville avait la foi, et sa foi fut récompensée.

Ses parents lui avaient donné un nom de fée : elle s'appelait Vivienne, comme celle qui engeigna Merlin dans la forêt de Brocéliande. Son père, gentilhomme bernois, veuf d'une jeune Anglaise, avait passé deux ans (de 1914 à 1916) dans l'Afrique du Sud, afin de réunir une collection d'histoire naturelle pour le musée de sa ville natale. Il avait acquis un rare talent de préparer et de conserver les dépouilles des animaux. En 1922, il repartit pour l'Ouganda, chargé d'une nouvelle mission du gouvernement fédéral. Cette fois, il emmenait sa fille, qui nous a donné une admirable relation de ce voyage. La fin fut dramatique. Partie de l'Est africain, l'expédition remonta par le lac Victoria-Nyanza jusqu'aux frontières du Congo, et devait boucler son itinéraire par la vallée du Nil. Le tableau de chasse comprenait déjà dix-sept lions et plusieurs éléphants. Pour couronner la fête, M. de Watteville avait promis à sa compagne de lui faire tirer son

premier lion. Il partit en reconnaissance. Sa fille était restée au camp, alitée par un accès de fièvre. Le soir, elle entendit son père qui rentrait et demandait de l'eau, d'une voix défaite. Elle bondit du lit : « Qu'y a-t-il ? — Cette fois, c'est le lion qui m'a eu », répondit-il. Il était tout sanglant, labouré, la mort sur le visage. Il succomba le lendemain. La jeune fille se trouvait seule, en plein centre africain, dans la brousse, à la tête d'une trentaine de noirs. Elle trouva le courage de garder son sang-froid, prit le commandement et acheva l'expédition. Le récit de cette Anabase d'une jeune fille de vingt-quatre ans est un des plus beaux traits que je connaisse à la gloire de l'énergie anglaise.

On pourrait croire que la voyageuse, après cette expérience, n'aurait plus que de l'horreur pour la nature sauvage : il y avait désormais entre elle et l'Afrique ce cadavre. Mais il arrive qu'on s'attache à proportion des sacrifices. Ce sont aussi des liens du sang. Le mort lui-même eût approuvé. Sur son lit d'agonie, il ne souffrait pas que la jeune fille s'emportât en vaines paroles contre le carnassier qui l'avait déchiré. « Sale bête ! » s'écriait-elle. « Non, mon enfant, ce lion s'est magnifiquement défendu : il m'a vendu sa peau, c'était son droit. » C'était la règle du jeu, la loi du sport et du *fair play*. La jeune fille le reconnut : il n'y avait pas de raison d'en vouloir à un animal de la mort de son père. Mais peut-être, en son cœur, allait-elle encore plus loin et avait-elle le sentiment que tout n'était pas dit, qu'il lui restait encore à expier un tort, à payer une part mystérieuse de la dette paternelle.

Je soupçonnerais dans son cas une manière de conversion, sur un thème qui s'appellerait *la Fille de saint Julien l'Hospitalier*. Sans doute, elle était trop loyale pour renier son père. Le véritable ami des bêtes, ce n'est pas, comme on le croit, le membre de la Société protectrice des animaux, qui ne voit en eux qu'une occasion de manifester une opinion, c'est le chasseur qui les détruit et qui les étudie. Qui en sait plus long sur les bêtes qu'un garde-chasse, qui passe sa vie à observer leurs habitudes et qui fait sa société des habitants des bois ? Ne peut-on justement approcher les bêtes dans un sentiment d'affection désintéressée, dans une pensée d'amour libéré de toute convoitise ? N'était-ce pas beau d'y aller sans armes, sans leur demander autre chose que la faveur de les regarder

vivre, d'entrer dans leur confiance, et d'être reçue chez elles autrement que comme une intruse et comme une étrangère ? Il valait bien la peine de faire un armistice, et que ce fût une jeune fille qui se chargeât de la bonne nouvelle. Quant à ce prix tragique qu'elle avait versé pour droit d'entrée, c'était un compte secret entre les animaux et elle, un gage qu'elle leur avait donné. Elle n'en fait mention nulle part. Mais il est évident que de telles choses ne s'oublient pas. L'audace de l'auteur ne s'expliquerait pas, si elle n'avait été la fille de son père et si elle ne s'était sentie tenue par une erreur à réparer.

En un mot, quand la voyageuse repartit pour l'Afrique en 1928, on peut dire qu'elle y portait une intention religieuse. Missionnaire d'un nouveau genre, elle apportait au royaume des bêtes le rameau d'olivier. C'est elle qui faisait les premiers pas et qui, après un homicide, tendait la main, offrait la paix. Elle allait reprendre à sa façon, sans violences, sans ressentiment, l'entreprise paternelle, en la purifiant de tout appétit de domination, et en la réduisant à un geste d'amour, comme le jour où, petite fille, dans les coulisses d'un cirque, effrayée et séduite, elle flattait de sa menotte le plus petit cheval du monde.

Ses porteurs l'attendaient, ses guides, ses boys indigènes, compagnons de ses premières randonnées. Elle aimait ces gens simples, ces primitifs assez touchants, pleins de dignité et de bonhomie, ni grossiers, ni obséquieux, avec leurs traditions et leurs idées puériles, leurs âmes de grands enfants, si différents de la canaille des grandes villes. Du reste, tout en rompant avec la vie civilisée, la jeune néophyte ne laissait pas d'en profiter : elle trichait un peu (elle en convient du reste, car ce n'est point son genre de surfaire ni de s'en faire accroire). Elle peut se passer de tout, hormis de savon, objet qui lui paraît toujours de première nécessité. Elle est très fière d'une certaine bibliothèque portative de son invention, comprenant quelques livres choisis, dont un petit Plutarque et un petit Shakespeare (desquels elle semble d'ailleurs n'avoir pas fait un grand usage, préférant se contenter du livre de la nature, à la différence de M. André Gide, qui profite des loisirs de son voyage au Congo pour relire les *Affinités électives* et les *Fables* de La Fontaine). Elle trouve plus de secours dans

ses disques de gramophone, et, à certains moments, selon les jours, pour répondre à certains états d'émotion ou d'exaltation, convoque gravement la musique, donne la parole à Beethoven ou à Bach, et se fait jouer dans la solitude le *Quatuor brandebourgeois* ou le *Trio de l'Archiduc*.

Cette partie de l'Est africain, qui forme le territoire britannique de l'Ouganda et du Kenya, sorte de massif central, de château d'eau africain, où tous les grands fleuves du continent prennent leur source, avec ses étages d'immenses plaines, de forêts, de montagnes, son mélange de lacs, de végétations tropicales et de neiges éternelles, semble bien être, si l'on en croit le témoignage des voyageurs, un des plus magnifiques paysages de la terre. Les pitons volcaniques du Kenya et du Kilimanjaro, avec leurs cimes de vingt mille pieds, comptent parmi les sommets de l'écorce terrestre, et n'ont d'égaux que dans les sierras de la Cordillière des Andes et les montagnes du Thibet. Ce sont les grandes Pyramides de la nature africaine, ce que les anciens explorateurs, qui n'en parlaient que par ouï-dire, avec une craintive révérence, appelaient les monts de la Lune ou le royaume du Prêtre Jean. C'est dans cette région que l'autorité britannique a situé sa Réserve de chasse ; les animaux y vivent sous la protection du gouvernement, qui taxe le port d'armes et contrôle rigoureusement le droit d'abattre un nombre déterminé de bêtes sur une liste fixée d'avance.

C'est là que la voyageuse obtint la permission de passer plusieurs mois, non en belligérante, et sans acheter le droit à un certain nombre de victimes ; elle s'engageait (et c'était le charme de sa gageure) à ne se servir d'une arme à feu qu'à la dernière extrémité, en cas de légitime défense. Elle n'emportait un fusil que par mesure de précaution et s'était juré de n'approcher les bêtes féroces qu'avec un appareil de cinéma, ne voulant d'elles, au lieu de leur peau, que leur image sur l'inoffensive et légère pellicule.

Vous rappelez-vous ces vieilles mappemondes de l'enfance de la cartographie, où l'on ne savait encore du monde que ce qui s'en apprend à tâtons, en avançant le long des côtes, et où l'intérieur des terres, à défaut de toute connaissance positive, était représenté comme le séjour de l'autruche, de la girafe, de l'éléphant, de l'alligator ? Au lieu d'une géo-

graphie, on avait un bestiaire et une ménagerie ; on remplaçait la description des lieux par un inventaire d'Arche de Noé et un jardin des bêtes sauvages. Parfois, on se contentait de placer sur ce « blanc » un écriteau redoutable, comme un avertissement à l'entrée d'une zone de périls et une frontière de rugissements : « *Hic sunt leones !* Attention ! Ici, il y a des lions. » Et ce signal enveloppait la région interdite d'une barrière de curiosité et d'épouvante respectueuse.

C'est pourtant dans ce cercle des animaux les plus farouches que la jeune *Memsahib* ne craint pas d'élire domicile, en se flattant de les apprivoiser et de s'en faire bien venir, à force de candeur et d'innocence. Et ici, on ne peut s'empêcher de penser à une image un peu bizarre, dont s'enchanta le moyen âge, celle d'un quadrupède d'Afrique, le plus vite et le plus sauvage des animaux, n'ayant qu'une seule corne, semblable à un épieu, plantée au milieu du front, et qui, disait-on, ne pouvait être capturé que par une jeune fille. C'est le rhinocéros, que les théologiens d'autrefois, plus forts dans les saintes Écritures qu'ils ne l'étaient en zoologie, ne connaissaient pas bien et se représentaient comme une sorte de chimère, une rapide gazelle, surmontée d'une gracieuse aiguille en torsade, placée entre les deux oreilles : ils en avaient fait la licorne, emblème de la virginité. La vagabonde, fugitive et insaisissable créature était devenue peu à peu l'allégorie de la pudeur : elle s'agenouille, immaculée, aux pieds de la *Sainte Justine* de Vienne, et veille, dans sa beauté d'hiéroglyphe et de blason, sur la princesse romanesque de la « Tenture à la Licorne ».

Il est arrivé à Mlle de Watteville d'accomplir des prouesses presque aussi difficiles que de dompter un rhinocéros, mais ce serait mentir que de donner à croire que les choses se passaient toujours aussi aisément que dans les contes et dans cette atmosphère aimable de *Maerchen*. Il y a presque autant de différence entre ces aventures et la fable de *la Belle et la Bête* qu'entre le pachyderme d'Afrique et la chèvre héraldique du tableau de Moretto ou de la tapisserie du château de Boussac.

* * *

Il y aurait un beau livre à faire sur l'Afrique et sur l'étrange fascination qu'a exercée au cours des âges le mystérieux continent noir. Pendant des siècles, l'énorme bloc n'a été

connu que par les bords. Ceux qui ont commencé à y pénétrer au début du siècle dernier, par sa frange méditerranéenne, à la suite de Bonaparte et de nos troupes d'Algérie, n'y ont aperçu d'abord, comme Delacroix et Fromentin, qu'une grande « Orientale », une fantasia arabe, une fête de couleurs, et aussi le spectacle d'un moyen âge biblique et féodal, conservé intact dans l'immobilité millénaire de l'Islam. Une génération nouvelle a aperçu plutôt la gloire de l'aventure et écrit le roman de la route et la geste des conquérants. Mais à mesure que l'Afrique devenait plus perméable, et s'ouvrait davantage aux touristes et aux colons, on y trouvait des objets d'intérêt plus variés ; ce n'était plus la fièvre héroïque des pionniers, mais la curiosité des sportifs et des amateurs ; l'Afrique devenait un champ d'activité pour les hommes d'affaires, et, pour les oisifs, un admirable terrain de chasse et d'excursions. En même temps, ses solitudes encore presque vierges, ses peuplades aux mœurs archaïques offraient des espaces neufs à l'étude et au goût de la méditation. L'Afrique venait à remplacer ce qu'avait été le désert de la forêt américaine au temps de Jean-Jacques Rousseau et de Chateaubriand. C'était un refuge pour les âmes éprises d'une certaine mystique. Les étapes de ce sentiment sont admirablement marquées par les livres de l'auteur d'*El Hadji*, des *Nourritures terrestres* et du *Voyage au Congo*.

Mlle de Watteville était naturellement de cette école. Dès son premier voyage, son journal de marche nous laisse voir par instants un penchant décidé à la contemplation : ce sont, entre les feuillets, des intervalles où l'âme s'échappe, des interstices de rêverie. Il existe, sans doute, une certaine horreur africaine, une terreur particulière de ces étendues démesurées et de cette nature inhumaine, sous un soleil torride et sous un climat écrasant ; mais il existe aussi un enchantement de cette terre étrange, un charme auquel on ne se soustrait plus, une fois qu'on l'a subi. C'est une sorcellerie que connaissent bien tous les vieux « Africains » et dont la nostalgie, après qu'ils sont rentrés chez eux, les pousse encore à faire des heures de chemin de fer, pour avoir l'occasion d'en causer avec ceux qui en reviennent et de remuer ensemble leurs souvenirs.

Ce sont ces instants de charme indicible, ces moments de

paix et d'effusion qui faisaient le prix du premier voyage de Mlle de Watteville : je me rappelle certains passages d'une grandeur inouïe, d'un calme préhistorique, imperturbable, sans âge, où la nature semble poursuivre le songe ininterrompu des premiers jours du monde et couver encore à l'écart son enfantement nébuleux, dans une majesté de Genèse, avant la séparation des eaux, au bord de marécages si tranquilles qu'on s'attendrait à y voir glisser des dinosaures ; ou bien, dans une clairière, c'est le tableau ravissant d'une espèce de chèvre (j'oublie le nom technique) suspendue au feuillage et qui, broutant la frange aérienne des verdures, debout sur ses pattes de derrière, comme une légère danseuse, un vivant caprice, une péri, exécute un petit ballet agreste et délicat. A ces instants, on sent que l'auteur entrevoit le véritable objet dont elle rêvait : retrouver l'accord perdu, redevenir un élément docile et heureux de la nature. Je ne résiste pas au plaisir de recopier un de ces passages.

Cachés à l'abri des roseaux, nous guettions un groupe d'hippopotames : plusieurs émergeaient à mi-corps, massifs comme des rochers. Brusquement, il y eut un bruit de remous et d'éclaboussures, accompagné d'un grand barrissement cuivré d'éléphants en colère : c'était un couple qui se battait. Bientôt tout retomba dans le silence du soir. L'animal bâilla et fit entendre de grands grognements de sommeil, quelque chose comme un hennissement sonore et caverneux ; des bandes d'oiseaux s'abattirent sur la berge, et l'on voyait filer des poissons, fendant la surface liquide de leur nageoire dorsale. Le lac poussait rêveusement vers la rive ses cernes languissants, alternativement gris et or ; le couchant s'estompait sur un cercle voilé de montagnes lointaines. Un martin-pêcheur, devant le disque du soleil, planait.

Troubler cette paix à coups de fusil ressemblait à un sacrilège ; cependant, rien ne prit l'alarme. Pour quoi faire ? C'était ainsi depuis le commencement du monde : la bête antédiluvienne, ces oiseaux confiants, ce même lac jouant avec les moires du jour. Ici, dans ces déserts heureux, on retrouvait l'éternité : qu'est-ce que l'éternel ? Ce n'est pas la suite infinie et démesurée des âges, mais une inépuisable et quotidienne présence, une sensation que l'on peut éprouver et posséder à chaque instant, qu'il ne tient qu'à nous de percevoir dans la pourpre de l'aurore ou du couchant, dans le profil auguste

et immuable des montagnes. On cesse alors d'être un atome, un infiniment petit, borné par le temps et l'espace : on apprend qu'en réalité l'individu n'a pas de limites, qu'il peut s'étendre à l'infini et se confondre avec l'immensité de l'Être, devenir une parcelle de la terre et du ciel. Quelle libération !

C'est cette libération, cette cure, cette hygiène spirituelle que la voyageuse, en partant pour son nouveau voyage, se proposait de rechercher en Afrique : ces lignes donnent le ton, exposent le thème de son odyssée, ou plutôt de son pèlerinage. S'évader des soucis et des conventions de l'existence civilisée, prendre un bain de nature, sortir de nos petits intérêts, de nos complications, des murailles de brique, de l'asphalte, des pétrifications qui nous séparent de l'univers, et ne nous laissent apercevoir les choses que par des fenêtres vitrées, comme les parois d'un aquarium ; vivre sous la tente, n'avoir entre soi et la nuit que cette légère épaisseur et cette souple draperie, apercevoir même le matin, en faisant sa toilette, une branche par la fente de l'étoffe ; porter des *shorts*, se débarrasser de beaucoup de bagage inutile, se laisser tenter en marche par la fraîcheur d'une cascade de montagne et recevoir sur ses épaules le poids lustral, cristallin et glacé, c'est ce désencombrement, cette pureté que la jeune fille retrouvait avec bonheur, la joie du détachement, le plaisir de vivre à l'unisson de l'univers, dans la grâce des enfants de Dieu.

***

Qu'on n'aille pas s'imaginer que son livre est une continuelle idylle. La nature ne nous tend pas les bras. Elle ne se livre pas au premier venu, et ne laisse pas les profanes pénétrer, sans les défendre, ses mystères. Mlle de Watteville n'était pas une novice ; et pourtant, avec toute sa bonne volonté, il lui fallut encore une épreuve de patience avant que le voile se levât un peu et qu'il lui fût permis d'entrer dans le saint des saints.

Je ne peux pas résumer son livre, qui est l'histoire d'une initiation. Il commence par une période d'apprentissage assez ingrate, par des semaines de stage dans le *bled*, à Selengai, où il semble que Sycorax, la vieille sorcière noire, lui fasse faire

antichambre et s'amuse à la tenir en quarantaine. L'Afrique ne se laisse pas aborder de but en blanc. Tout d'abord, la voyageuse retrouve dans le pays sa vieille connaissance, la fièvre, qui régulièrement lui donne un nouvel accès tous les trois ou quatre jours. Le plus terrible de tous les monstres d'Afrique, c'est la mouche (surtout l'odieux anélophèle). Toutes les nuits, on entend les hyènes rôder et glapir autour du camp (je dois dire que ces apaches sont exclus du pacte général d'amitié et de l'amnistie que la jeune fille apportait au monde animal ; elle ne tente rien pour les amadouer, non plus que les félins intouchables, tels que le jaguar). Ces hyènes sont si effrontées qu'elles viennent jusque dans la tente cambrioler une boîte de lait qu'on retrouve dans la brousse, avec l'empreinte des crocs dans le fer-blanc. Et il erre parfois des formes plus inquiétantes et de plus redoutables maraudeurs.

Une amie de Mlle de Watteville avait eu l'aventure suivante. Elle faisait en Afrique son voyage de noces. Une nuit, son mari, pendant qu'elle dormait, s'était attardé pour écrire, devant la tente, à la lumière d'une lampe-tempête, et s'était assoupi, à son tour, la tête sur son bras. Attirée par la lueur, une lionne, d'un seul coup de gueule, lui arracha la tête et n'en fit qu'une bouchée. La jeune femme, réveillée en sursaut, ne lui fit lâcher prise qu'en chargeant l'animal et en lui lardant la figure, comme une suffragette dans une bagarre avec un policeman, à coups d'ombrelle.

Mlle de Watteville eut l'occasion, elle aussi, d'un pareil tête-à-tête et de faire reculer, en pantoufles et en peignoir, une ombre qui n'était pas seulement celle d'une hyène. Quand on a, pour vous mettre en garde, des exemples aussi sérieux (sans parler de la leçon de la mort de son père), on doit convenir que, pour risquer le coup, il faut avoir un certain cran. Il est vrai que la meilleure tactique avec un animal (et peut-être aussi dans d'autres circonstances de la vie) est de lui montrer qu'il ne vous fait pas peur. Qui fuit est autant dire perdu. Mais il ne suffit pas d'un raisonnement pour donner le goût de s'exposer à des hasards si téméraires. Il faut avoir l'idée que la vie ne vaudrait pas cher, si on n'était prêt à la quitter, et que la seule chose qui lui donne du prix, c'est d'être capable de la jouer. Il faut être de ces natures qui estiment qu'on ne pos-

sède rien qu'à la condition d'accepter de tout perdre, et que le meilleur de l'existence, c'est le frisson. Il faut connaître cette forme de l'amour qui fait bon marché de la vie et qui s'exalte de voir luire, dans les ténèbres, autour de lui, « l'œil étincelant du danger. »

Cependant, notre héroïne, pendant toute cette première période, a fait à peu près buisson creux. Elle ne réussit à se lier qu'avec une perdrix : pour un si mince gibier, était-ce bien la peine de s'en aller au bout du monde ? Elle recueille aussi un toutou, oublié ou abandonné par un blanc (il semble que les noirs, du moins dans ces régions, ne connaissent pas plus le chien que le cheval). En dehors d'un troupeau de zèbres, qui avait passé auprès d'elle à la vitesse d'un ouragan, elle n'avait guère aperçu, en deux mois, que des ombres nocturnes, qui semblaient se dérober et jouer à cache-cache avec elle. C'était le supplice de Tantale.

C'est que, naturellement, la bête sauvage évite l'homme. A moins d'être enragée de faim, elle n'attaque jamais la première. Elle fonce si elle est traquée et mise au pied du mur : en règle générale, son instinct est de se méfier plutôt que livrer bataille. Le combat n'est chez elle qu'un réflexe de défense. Mais il faut avouer que ce réflexe est souvent provoqué par peu de chose, et plus d'une fois, dans la suite, la voyageuse l'échappa belle.

Elle avait transporté son camp un peu au sud de Selengai, sur les pentes d'Ol Doïno Orok, montagne de 3 000 mètres, couverte de forêts, au seuil du plateau que domine le Kilimanjaro. Elle s'y trouva servie à souhait, au milieu des lions et des éléphants. Il faut savoir que l'éléphant d'Afrique est beaucoup plus dangereux, moins intelligent et plus féroce que son cousin, l'éléphant blanc de l'Inde. Ses oreilles, quand il les déploie, sont des armes terribles, qui doublent le volume de sa tête, et dont il frappe comme avec de monstrueux volets ; la colère lui donne des ailes et le fait grandir ; sa masse devient alors inouïe de vélocité. La jeune fille n'avait emporté pour toute arme qu'un appareil de prise de vues, dont la lentille ne donnait rien au delà de vingt ou trente mètres ; parfois elle réussit à opérer de plus près encore, à se glisser à moins de dix mètres de l'animal : c'était se jeter dans la gueule du loup et taquiner la bourrasque.

Le déclic de l'appareil avait le don d'irriter instantanément l'animal et de lui porter sur les nerfs. Chose curieuse ! Les singes pouvaient mener impunément leur tapage dans les branches, jacasser, faire un train du diable, sans troubler un moment le monumental ruminant ; le bruit métallique du moulin à café, le léger bourdonnement du film qui s'enroule sur les axes d'une camera de Pathé-Bébé suffit à lui donner l'éveil et, s'il se prolonge quelques secondes, peut le rendre furieux. Cette vibration mécanique, qui ne se confond avec aucun rythme naturel, jette l'alerte et provoque le soupçon et la gêne. Par bonheur, l'éléphant a la vue très basse. On peut être assuré qu'à la distance de vingt-cinq pas, pour peu que vous ayez l'esprit de ne point bouger, son petit œil myope ne vous distinguera pas. Seulement, ce qui vous dénonce d'une lieue, c'est l'odeur.

Il faut une foule de précautions, il faut manœuvrer, louvoyer, avoir soin de prendre le vent et de l'avoir « debout » ; il faut être bien sûr de s'en faire un allié, pour pouvoir approcher et que l'odeur ne vous trahisse pas. Il paraît que les Orientaux, nourris presque uniquement de riz, supportent mal l'Européen, gorgé de viande, et lui trouvent une odeur de charogne. Cette circonstance ne joue pas avec des animaux, dont beaucoup sont des carnivores (il est vrai qu'ils mangent la chair crue, ce qui fait sans doute un monde de différence). Il est difficile de dire en quoi consiste cette qualité attachée à l'odeur humaine, et qui suffit à créer le malaise, cette trace opiniâtre, indélébile, cette crasse dont rien ne nous lave et qui met entre l'animal et nous une insurmontable barrière, la brouille d'une aversion ou d'un dégoût physique. Rien ne sépare comme une odeur : c'est assez pour les haines d'espèces ou de classes. Littéralement, l'animal ne peut pas nous sentir. Mlle de Watteville imagine que, derrière les barreaux de leurs cages, dans les Jardins zoologiques, les bêtes captives ne regrettent pas tant le désert, la liberté perdue : le vivre et le couvert sont bien des compensations. « Non, pensent-elles sans doute, avec leur fatalisme de bêtes, en regardant le défilé des badauds du dimanche, l'ennui, la prison, le désœuvrement, on s'y ferait : mais cette infection !... »

Mais peut-être y a-t-il encore quelque chose de plus subtil et de plus impalpable, une sorte d'émanation d'une nature

plus mystérieuse et plus immatérielle que celle qui touche à l'odorat. Je ne sais trop ce qu'on entend par ce rayonnement qu'on appelle le corps astral. Il faut pourtant qu'il y ait là quelque réalité, une espèce de porosité, de sueur, de phosphorence qui accompagne notre personne et l'enveloppe d'un halo, de cette atmosphère spéciale que les vieux peintres mystiques traduisent, autour des saints, par le nimbe ou l'auréole. Chez la plupart d'entre nous, hommes engagés dans la matière, hommes charnels, hommes impurs, cette *aura* (c'est le mot) a un ton pourpre de rouge sourd, couleur du sang, de la convoitise et du péché. Mais chez certains êtres, en qui les restes de l'appétit et l'égoïsme sont parfaitement consumés, cette ardeur intime prend l'aspect d'une flamme bleue, pareille à la teinte de l'azur, et les animaux qui voient rouge et qu'effraie le spectre écarlate, reconnaissent la présence que signale cette nuance céleste.

On jurerait que l'*aura* de Mlle de Watteville est particulièrement rassurante et céruléenne, à en juger par le succès de son entreprise amoureuse. Sans doute, elle n'est pas parvenue à caresser les bêtes féroces, ni à recevoir dans son giron la tête baroque et informe d'un rhinocéros. Mais à force de patience, de tact, de courage, d'adresse, elle sut si bien faire sa cour, qu'elle réussit à se faire tolérer et presque bien venir. Elle était devenue pour les bêtes une habitude. Elle faisait partie du paysage. Il y avait une famille de lions et un petit clan de cinq éléphants, avec qui elle avait noué des relations de bon voisinage. Elle était reçue, pour ainsi dire, sur le pied de l'intimité. Même son agaçante petite mécanique, avec son crissement de ferraille, cessait d'importuner, et devenait aussi supportable que la scie d'un insecte. Le géant se montrait bon prince et, regardant la jeune curieuse du coin de l'œil, semblait lui dire : « Vas-y, ma petite, ne te gêne pas ! » Car Mlle de Watteville assure que l'éléphant sourit, et je l'en crois sans peine, comme j'imagine qu'elle a raison en soutenant qu'on ne peut rien dire en général des animaux : autant de bêtes, autant de personnes, qui ont chacune leur caractère et leur physionomie, leurs allures, leurs accès d'humeur. Et monseigneur l'éléphant paraît être un monarque particulièrement humoriste.

C'est ainsi que la voyageuse a eu la faveur d'assister à des

jeux de famille, à d'étonnants tournois, à des passes d'armes pour rire, où les ivoires se frappaient et retentissaient comme des lances ; ou bien, après une scène où le pachyderme, ayant déjeuné, déracine un arbre, par passe-temps, en guise de cure-dents, le voilà, envahi par le bien-être de la digestion, qui s'appuie à un tronc et pique un somme, ah ! « en écrase » avec béatitude, tandis qu'un large papillon, flottant autour de la tête immense et pareille à un chapiteau de granit, sème des roses sur le front du dieu bachique et endormi.

Avec la gent lionne, les rapports sont toujours plus délicats. Cependant, sans permettre la familiarité, l'animal royal autorise parfois certaines libertés. Une nuit, pour s'amuser, la jeune fille a l'idée de souffler dans un vieux bidon de pétrole et d'y mugir à pleins poumons comme dans un porte-voix. Un rugissement lointain lui répondit. Elle repartit de plus belle, et les nègres, comme dans *le Songe* de Shakespeare, se dilataient de joie : « Bien rugi, lionne ! » lui disaient-ils. Le lion entrait dans le jeu et donnait la réplique. Ce fut un beau concert, un duo burlesque et amical, un badinage de lion, où le formidable sire, se déridant pour une fois, semblait dire à la fille des hommes : « Pas mal, gamine, mais tu n'y es pas ! Écoute-moi : voici comment on s'y prend. »

Ainsi la jeune fille semblait retrouver l'âge d'or. Elle énumère tous les amis qu'elle avait faits dans son désert : le trio de rhinocéros qui venaient toutes les nuits grogner autour du camp, les lions qui lui donnaient des leçons de musique, les zèbres, les bouquetins, qu'elle n'intimidait plus et qui ne prenaient plus la peine de s'effaroucher pour elle. Elle pense, dans ses adieux, à une foule d'autres bêtes encore, sans compter toute une volière d'oiseaux, où figuraient deux aigles, un couple de corbeaux, un pivert, une troupe de pintades, des bandes de perdrix et de pigeons, toute une volaille à laquelle elle donnait la becquée comme une ménagère dans une basse-cour.

« Et vous ne vous sentiez pas un peu seule ? » lui demandaient ses belles amies de Londres, qui se figurent qu'en dehors d'elles, il n'est point de compagnie ; mais jusque dans sa tente, n'avait-elle pas toute une société de criquets, d'araignées, de guêpes, de lézards, et deux chauves-souris qui venaient l'éventer toutes les nuits pendant son sommeil, de

leurs ailes de velours, et tout ce petit monde des bêtes du bon Dieu ?

Les derniers mois de son séjour, elle devait les passer à quatre mille mètres d'altitude, sur les pentes du mont Kenya, dans des régions glacées où ne respire plus aucun des animaux de la jungle des Tropiques. Elle trouva là une cabane d'alpiniste, un refuge construit à l'avance par un amateur prévoyant pour ses confrères inconnus. Ce furent deux mois d'ascensions, d'ivresse sur les glaciers, au-dessus des nuages, deux mois radieux de fête, en présence du soleil, sur un pic de diamant. La jeune enthousiaste semble devenir une prêtresse, une bacchante, célébrant une messe de fiançailles avec la Création, sur une sorte de Thabor ou de Sinaï. Le dernier épisode forme une brillante apothéose. Un incendie, allumé on ne sait comment, assiège la montagne et en escalade les pentes. Pendant trois jours le feu fait rage et les vagues flamboyantes menacent le fragile chalet. La jeune fille, avec ses deux noirs, dans une température de fournaise, lutte contre le tout-puissant démon, et, tout en le combattant, ne peut s'empêcher d'admirer sa force joyeuse et invincible. Elle n'est pas loin d'accepter de périr en holocauste sur le bûcher et de monter en offrande dans l'abîme de l'éther, sur les bras de « son frère le Feu ».

Brusquement, sans qu'on sache pourquoi, l'embrasement finit et le prodigieux météore disparaît, comme il était venu. Il ne reste plus, autour du chalet, qu'une mince marge de verdure épargnée au milieu d'un univers de cendres et d'une immense brûlure. Et alors, tout le peuple de la montagne calcinée, poil et plume, lièvres, lapins, rats, mulots, oiseaux de tout plumage, rescapés du désastre, dans un sauve-qui-peut général, se donnent rendez-vous sur ce coin de fraîcheur ; et c'est, autour de la jeune fille, un sautillement d'Éden, un volètement d'ailes confiantes, une bénédiction de toutes les créatures. C'est un miracle des *Fioretti*. Il y a sur le mont Kenya une cascade que la voyageuse a eu l'honneur de baptiser, et qui s'appelle Vivienne. Mais sa gloire, c'est d'avoir retrouvé le Paradis terrestre. Et elle en a reconnu le chemin dans son cœur.

LOUIS GILLET.

EN ÉCOUTANT PARLER
LES PAYSANS

L'hiver, pour ceux des campagnes, c'est la terre qui dort, et des nuits qui n'en finissent pas. C'est aussi, après les mois de dur labeur, une sorte de repos obligatoire pendant lequel on se refait, on se replie sur soi-même, on songe un peu. Excellente époque pour aller rendre visite en Brie, en Normandie, en Champagne, à des cultivateurs dont le temps est moins compté, et que l'hiver laisse libres.

En Beauce, les fermes semblent flotter sur l'immensité des champs brumeux comme de lourds navires sur une mer immobile. Les bâtiments sont si éloignés les uns des autres, les propriétaires si peu voisins, que chaque toit a l'air perdu ou abandonné, à la dérive. Peu à peu, à travers cet océan, l'œil plus attentif voit changer la couleur des pierres, la qualité du sol, la forme des chemins : ainsi, les cultures de l'Orléanais et du pays chartrain ne se comparent pas à celles du Vendômois, du Mantois ou du Hurepoix...

Et c'est à l'instant même où, d'un regard, on a compris que, là où tout paraissait identique, rien ne se ressemblait, que l'on entrevoit, dans toute sa complexité, le problème paysan, — ce problème dont on s'apprêtait à parler sur le même ton à un fermier d'Orléans, de Chartres, de Vendôme ou d'ailleurs.

Certes, le problème est complexe. Mais il l'est plus encore pour ceux dont le métier est d'étudier dans les livres l'économie agricole, sous ses aspects les plus divers, que pour celui qui se contente de frapper à des portes et de demander :

— Comment allez-vous ? Que pensez-vous de votre état ? Et de quoi croyez-vous que demain sera fait ?

Alors, la question redevient plus simple, et de Beauce, de Brie, de Normandie, de Champagne, et de plus loin encore, les mêmes réponses montent sur toutes les lèvres.

* * *

Dans l'ensemble, au seuil de l'année nouvelle, le paysan est plus que pessimiste : il est angoissé.

Certains agriculteurs sont incapables de définir cette peur qui les étreint ; d'autres, après avoir longuement réfléchi, hochent la tête, posent leur pipe sur le coin d'un meuble, font aller et venir leur casquette de la nuque au front, et murmurent :

— Ça va mal !

Si vous voulez en savoir davantage, attendez, ayez la patience de supporter de longs et lourds silences, enfin, sachez écouter :

— Le paysan, comme les autres, a eu sa belle époque de prospérité. Quand tout le monde gagnait beaucoup d'argent, il était riche. Maintenant qu'il est pauvre, les affaires ne marchent pas. C'est lui qui est la base de toutes les fortunes. Et, de nos jours, on s'occupe de tout le monde, sauf des paysans !...

Cela dit, votre interlocuteur se replonge dans une interminable méditation, entrecoupée de ricanements et de haussements d'épaules.

Disparaissez, alors, et ralliez telle autre ferme, à quelques kilomètres de là, où vous aurez chance de pouvoir continuer la conversation ! Je vous épargne de nombreuses visites et vais essayer de résumer en un seul monologue ce que j'ai appris de dix bouches différentes :

— Dans le domaine général, l'agriculture française souffre de n'être pas assez protégée. Pendant les douze années qui ont suivi la guerre, aucun rempart efficace n'a été dressé. Tous les accords conclus avec les pays étrangers sont favorables à l'industrie. Aucun ne satisfait l'agriculture.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici les paroles qu'a prononcées à ce sujet M. André Tardieu, le 13 novembre 1931, à l'Institut national agronomique, dans un discours

que tous les journaux régionaux ont reproduit et dont tous les paysans se souviennent :

« Depuis bien des années, le ministère de l'Agriculture a servi, dans les négociations, de monnaie d'échange. Quand il fallait assurer une légère amélioration aux automobiles, aux productions industrielles, on cédait quelque chose de l'agriculture. « *Les accords commerciaux ont certainement sacrifié l'agriculture à l'industrie.* Il n'y a pas de doute. On a aggravé l'effet de cette politique par des consolidations qui ont privé la France de sa liberté tarifaire pour 72 pour 100 des articles de son tarif, parmi lesquels j'ai le regret de constater que figuraient tous les produits du sol français. »

— Que dire des impôts que nous payons, des charges fiscales qui sont les nôtres, malgré la légende qui tendrait à faire croire que les paysans jouissent d'étranges privilèges en la matière ? Ignore-t-on que le cultivateur acquitte la contribution foncière des propriétés non bâties, versant à l'État, aux départements et aux communes de très lourdes sommes à ce titre ; qu'il est seul soumis aux prestations pour les chemins vicinaux et ruraux ; que l'impôt successoral l'accable, que les droits de mutation sont ruineux, que l'impôt sur l'essence, dont il ne peut se passer pour ses tracteurs et ses moteurs, absorbe une partie de ses revenus ?

« Par suite de cette fiscalité, les prix, à la production, se sont effondrés. Et ce n'est pas, hélas ! la dévaluation telle qu'elle a été opérée qui nous tirera d'affaire.

« Et il y a la situation des jeunes, qui mérite aussi de retenir l'attention. Ceux qui depuis cinq ou six ans sont à la tête d'une exploitation ne s'en tirent pas. Ils ont ignoré les années d'aisance. Ils ne rencontrent que des difficultés. Accablés de dettes, ils se laissent saisir et parfois émigrent vers les villes où ils vont grossir les rangs des chômeurs et des mécontents.

A cet exposé, on pourrait encore ajouter que, du fait même que, pendant la guerre, notre culture ne produisait presque plus rien, d'autres pays ont conservé l'habitude de produire pour nous et se sont outillés comme si cette situation devait durer toujours. Nous en sommes arrivés à un déséquilibre tel qu'il n'est même pas besoin de rappeler les folies auxquelles on s'est livré : café alimentant des chaudières, blé

brûlé sur les places publiques, barriques de vin éventrées...

La grève récente des maraîchers de la région parisienne a mis tout ceci en lumière. Elle a fait comprendre au grand public qu'il était urgent de prendre des mesures, afin de protéger les cultures françaises contre l'envahissement des produits étrangers.

* * *

Ce n'est pas tout ce que ce mouvement a pu démontrer.

— Nous avons compris, m'a dit un maraîcher des environs d'Arpajon, que si nous ne nous unissions pas, c'était la ruine. Nous nous sommes rassemblés. Mais, et c'est là peut-être un des phénomènes les plus intéressants à souligner, nous nous sommes rassemblés sur le seul terrain corporatif. Notre mouvement a fait naître chez beaucoup d'entre nous le sens de l'intérêt commun. Il y a une nouvelle mentalité aujourd'hui.

Et mon interlocuteur, à l'appui de son raisonnnement, me conte l'anecdote suivante :

— Lorsqu'on a appris, le quinze décembre dernier, qu'en raison du peu d'arrivages aux Halles les légumes se vendaient plus cher que la veille, pas un de ceux qui avaient cessé les envois n'a exprimé de regrets. Tous ceux qui étaient en grève sont demeurés en grève !

Eh bien ! quand on sait ce que représentent, pour un campagnard, quelques sous à gagner sur tel ou tel produit, on peut conclure qu'en effet il y a chez les paysans quelque chose de changé !

* * *

Or, ce changement, cette transformation ne se sont pas faits tout seuls. Le terrain était propice, soit, mais il fallait établir un contact, mettre une machine en mouvement, faire passer un courant. Bref, on avait besoin de quelqu'un pour grouper les associations déjà existantes, prendre des responsabilités, secouer à chaque instant les énergies toutes neuves qui venaient de se mettre au service de la cause paysanne.

Ce quelqu'un, les paysans l'ont-ils trouvé en la personne d'Henry Dorgères ?

Peu d'êtres ont été, en aussi peu de temps, autant calom-

niés et autant loués. Des légendes ont tout de suite entouré la vie de celui qui anime le front paysan et dont on a fait successivement un grand de la terre ou un dangereux agitateur, un révolutionnaire des plus redoutables ou un conservateur rétrograde d'une espèce larvaire. Bref, dès qu'Henry Dorgères est apparu sur le terrain de la lutte, il a été l'objet de toutes les violences et, disons-le en toute sincérité, de pas mal d'injustices ! Il nous paraît impossible d'envisager la cause en question sans essayer de tracer en quelques pages un portrait de celui qui l'anime de son étonnante activité.

En 1934, à l'instigation d'Henry Dorgères, la majorité des associations agricoles a formé le « front paysan », qui « a permis aux gens des campagnes de prendre conscience de leur force.

« Il leur a appris en outre à raisonner sur les causes profondes de leur misère. Son but essentiel est de les aider à en sortir.

« Il faut, en effet, que le paysan ne se cantonne pas, pour sa défense, dans la lutte quotidienne contre les difficultés matérielles. Il serait inutile et vain d'employer des remèdes locaux insuffisants et de mettre des cataplasmes sur un aussi grave cancer que celui dont agonise notre pays.

« Lorsque le cancer aura été extirpé, la santé pourra renaître rapidement dans le corps rural, dans le corps social, dans l'État, enfin !

« Y parvenir n'est, au fond, qu'une question d'intelligence, de courage, d'ardeur et de volonté. »

Voilà comment s'exprime Henry Dorgères dans son très curieux petit volume *Haut les fourches !* à propos de la création de ce front paysan aux destinées duquel il préside désormais.

* * *

Henry Dorgères, que je n'avais pas vu jusqu'alors, m'a donné rendez-vous, il y a quelque temps, à Saint-Germain en Laye, dans la Salle des fêtes, où il devait tenir un important meeting. Lorsque j'arrivai devant l'établissement indiqué, je trouvai portes closes et, dans la rue, une certaine animation qui me fit craindre pour ma rencontre avec le chef de la Ligue des paysans.

La réunion, — autorisée par le maire de Saint-Germain, — venait d'être interdite par le préfet de Seine-et-Oise. Comme personne ne paraissait très surpris de cette mesure de la dernière heure, je m'approchai d'un cultivateur qui s'était paré de ses atours de fête et qui, calmement, sur le bord du trottoir, regardait la salle où personne ne pouvait pénétrer.

— Eh bien ? Que se passe-t-il ?

— Toutes les fois la même chose ! Dès qu'il veut nous parler, on lui ferme les portes ou on lui lance la garde mobile. C'est pis qu'un « malfaiteux » !

Satisfait de son mot, l'homme eut un long rire silencieux et attendit.

Un frémissement sembla secouer la rue. Tout le monde tourna la tête, en même temps, dans la même direction : c'était Dorgères.

Il m'apparut comme un homme très simple. Vêtu d'un vaste pardessus de voyage, un cache-col rejeté sur les épaules. Planté assez en arrière sur un crâne rond et blond, un chapeau légèrement bossué mettait une sorte d'auréole autour de ce visage très rose, un peu lourd, avec des yeux gris, rieurs.

Il marche sans hâte, pesamment, mais à grandes foulées. Dès qu'il apparaît, vingt, trente, cent mains se tendent. Il les serre toutes avec insistance. Il adresse à ses compagnons un petit mot d'amitié, avec cet accent du Nord qui allonge certaines voyelles pour en abréger d'autres et donner à la langue une sorte d'harmonie un peu rude.

Dorgères, lui non plus, ne parut pas étonné de la brimade dont il était victime. Après avoir conféré quelques instants avec ses amis, il donna des ordres brefs, allant de l'un à l'autre, avec un sourire de tout le visage, cette fois, sourire qui signifiait :

— Dépêchez-vous, on va leur jouer un bon tour.

Les uns en autos, les autres en camions, certains en autocars ou entassés dans des fourragères, tout le monde arriva dans une ferme, une de ces grandes fermes de la banlieue de Paris qui vous transportent tout à coup à des centaines de kilomètres de la capitale et semblent une erreur dans ce paysage loti. Là, les terres se faufilent entre des bâtisses innombrables, villas aux noms de fleurs et cabanes à lapins, où dominent la tôle ondulée et le carton goudronné.

La petite troupe de Saint-Germain a grossi en cours de route. Nous sommes au moins quinze cents, maintenant, débordant d'un vaste hangar où pénètre Dorgères qui s'élance sur une batteuse mécanique transformée pour la circonstance en tribune.

Brusquement, cet homme massif, aux mouvements lents, se met à parler, et l'on assiste à un miracle : les phrases viennent, brutales ou douces, violentes ou timides, lancées de cette voix un peu âpre, habituée à prononcer les durs noms flamands qui sont ceux de nos villages du Nord.

Plié en avant, les poings tendus, basculant en arrière, les mains ouvertes, il a l'air de lutter avec le verbe dont il reste cependant toujours le maître, pliant la phrase à la volonté de sa pensée, la façonnant devant nous, nous l'imposant, nous la jetant à la face, pour en forger aussitôt une autre, martelée, définitive, puissante.

De rosé, le visage s'est empourpré, tout l'être vibre. Il y a dans ses paroles quelque chose de dramatique, de profondément humain, qui fait de l'auditoire un bloc indivisible, tendu vers cet homme qui parle, en contact avec lui, dominé par son magnétisme étrange.

Et les mots sont simples, si simples qu'on croit toujours les avoir entendus. Combien nouvelle, cependant, pour beaucoup, cette doctrine qui repose sur des siècles de travail et de traditions calmes :

« Pour nous, la souveraineté de l'État doit résider dans le métier qui assure la vie matérielle des individus ainsi que la prospérité de la nation et dans la famille qui en garantit la continuité.

« Famille, métier...

« C'est pour eux que lutte le front paysan, convaincu que la misère cessera, que les querelles s'apaiseront si triomphent et la famille et le métier. »

Un tonnerre d'acclamations couvre la péroraison de Dorgères. Tous ces hommes ont foi en lui.

Il descend de son estrade. Pendant un instant, il passe parmi des groupes silencieux qui entendent encore les échos de sa grande voix.

Et puis la vie recommence avec les quolibets qui rebondissent et les mains qui se tendent :

— Bonjour, marquis.

— Bonjour, monsieur le comte.

C'est la grande plaisanterie.

On sait que les ennemis de Dorgères, — dont le nom véritable est Henry d'Halluin, — ont entamé une campagne contre lui, lui reprochant amèrement tantôt d'être comte et tantôt marquis.

— Outre que ce titre n'a jamais diminué un homme digne de ce nom, je ne suis ni comte, ni marquis, répond Dorgères, qui montre ses papiers de famille en riant. Mon père était boucher. Je l'ai été aussi. Pour m'abattre, il faudra trouver autre chose que de m'anoblir !

Quelque temps après cette réunion improvisée éclatait à Paris la grève des maraîchers, au cours de laquelle Dorgères était arrêté, une fois de plus, et relâché.

Au bout d'une semaine de protestation, le front paysan obtenait du gouvernement satisfaction sur tous les points.

— Bien que le grand public ne se soit sans doute pas aperçu de ce qui se passait, c'est une victoire importante à notre actif. On sait désormais que nous sommes une force. Emprisonner Dorgères ne signifie plus rien. Maintenant, nous voilà unis. Nous passerons partout. Et ça, voyez-vous, monsieur, ni les voyantes, ni les tireuses de cartes ne l'ont signalé pour 1937 !

L. Gabriel-Robinet.

LE MOUVEMENT POÉTIQUE

Les lecteurs qui veulent bien prêter quelque attention à la présente chronique se rappellent peut-être mes remarques d'il y a deux ans à propos du *Premier Cahier des Amours* de M. Fernand Mazade. Voici, sous le titre d'*Intermède fantasque* (1), le panneau central de ce triptyque, dont le second volet, *Dernier Cahier des Amours*, nous sera prochainement offert. Entre ses quinze ou seize recueils qui auront vu le jour depuis vingt-cinq ans, l'auteur me permettra d'accorder la première place à cette suite imposante dont le véritable titre restera simplement *les Amours* et que la seule dureté d'un temps peu favorable aux vrais poètes l'aura contraint de publier en trois fois.

L'*Intermède fantasque*, tout en empruntant certains éléments aux genres antérieurement cultivés par l'auteur et constituant une sorte de prolongement de ceux-ci, annonce par contraste la reprise du ton généralement grave et tendre des *Amours* proprement dites. Qui parle de poésie, amoureuse ou non, entend résonance prolongée du souvenir à travers l'expression rythmique, donc, si l'on veut, rêve éveillé. Or, du songe à l'évocation intermittente de la légende, il n'y a qu'un pas ; encore faut-il que ce pas soit adroitement franchi : et c'est là tout l'art du compositeur de vers. Le livret qui nous occupe forme un ensemble, et même trois ensembles distincts, sous les rubriques : *la Fée, le Chèvre-pied, l'Archange.*

Féerie et fantaisie : tel est le double signe sous lequel se peuvent ranger un grand nombre de pièces appartenant à tous les livres de M. Mazade. Mais ici, outre que tous les morceaux sont systématiquement groupés au domaine de la fable, c'est à un double titre que la fantaisie est mise à contribution. Comme toute composition symbo-

(1) *Cahiers de la Quinzaine*, 10, rue Désiré-Ramelet, à Colombes.

lique doit contenir un apport personnel sous peine de tomber dans le pur lieu-commun ou dans l'anecdote, — à la trame déjà connue de la légende, du conte de fées ou du mythe, le poète a su tresser de nouvelles péripéties et coudre une morale dont un Charles Perrault ne se fût point avisé. Ainsi sont successivement transformés et adaptés les thèmes de *Cendrillon*, du *Petit Poucet*, du *Chat botté*, de la *Belle au bois dormant*, de *Riquet à la houppe*.

La seconde partie de l'*Intermède fantasque* s'inscrit en marge de la mythologie païenne, sous l'égide du Chèvre-pied. Méditerranéen pur-sang, M. Fernand Mazade a souvent ranimé la faune semi-divine, que l'on peut s'attendre à voir surgir du sol ou des taillis provençaux, et qui s'est le plus récemment manifestée dans l'admirable *Bête du Vaccarès* de son compatriote Joseph d'Arbaud. Il n'est d'ailleurs pas inutile de noter que ce personnage, qui incarne à la fois la nature et la légende éternelle, n'intervient pas plus dans l'intermède que la fée du premier « mouvement », bien que sa présence occulte se manifeste à chaque page. Et cette légende est toujours une transposition de l'amour polymorphe, protéiforme, que le poète suscite par la magie des syllabes.

Il me reste à parler de la troisième suite, qui est de beaucoup la plus mystérieuse. Le mystère, chez M. Mazade, ne réside pas dans l'agencement des mots, mais dans l'incohérence apparente des idées jaillissant d'images somptueuses. C'est qu'ici la légende est une création complète de l'auteur. Comme je l'observais tout à l'heure, le poète transpose à chaque instant les spectacles qui l'environnent selon le songe du moment ; mais il lui arrive d'y incorporer tout à fait, comme un peintre les couleurs simples, les images extérieures à un rêve absolument subjectif. Voici, du reste, sa définition de l'amour, ou plutôt de *son* amour :

Parce que m'ont ravi les océans du jour,
Voici que des cerveaux majestueux s'étonnent
Que les flots de la nuit m'inspirent de l'amour.

Puisque je fus épris des printemps qui bouillonnent
Et que ma chair pâma dans les bras des étés,
Me devrais-je déplaire aux langueurs des automnes?

Ah! mon vœu s'ouvre encore aux sublimes clartés,
Et je reste l'amant des hymnes grandioses.
Mais une aile? Une fleur? Un flûteau? Majestés,

Jamais je n'aimerai suffisamment les choses.

Ce que sera le *Dernier Cahier des Amours*, il n'est pas téméraire de le pressentir : un poète qui possède à ce point le sentiment de la beauté et le sait vêtir d'une parure digne de lui peut sans outrecuidance avoir choisi, après Ovide, après Ronsard et ses éminents émules, un tel titre en sa sobre nudité, en son immuable candeur.

*
* *

Il me souvient d'avoir lu, voici presque dix ans, dans la *Nouvelle Revue française*, de bien étranges pages intitulées *Agnès* et signées des seules lettres *C. K.* C'était une sorte de journal de jeune fille, une lettre fictive, adressée à un personnage imaginaire. L'auteur supposé s'y cherchait à travers le mystérieux univers, dont des études disparates ne lui fournissaient pas plus la clef que son propre individu, ni même son secret désir de perfectibilité quotidienne. C'était un mélange instable de candeur et de complexité, d'abandon puéril et de subtilité raisonneuse. Cette publication fit alors quelque bruit et l'anonymat en fut longtemps conservé. Nous savons aujourd'hui, par la récente publication d'une plaquette de six *Poèmes* (1) dont la couverture porte aussi les mêmes initiales entre parenthèses, qu'il le faut rendre à Catherine Pozzi, la fille du célèbre professeur Samuel Pozzi, morte en décembre 1934.

Enfin, un volume de prose, *Peau d'Ame* (2), préfacé par Mme Gérard d'Houville, vient de paraître sous ce nom toujours accompagné de la mention *C. K.* Il ne sera naturellement rendu compte ici que de la plaquette, l'autre texte échappant à ma compétence. Cependant, il est nécessaire, pour tenter une analyse des *Poèmes*, de se référer aux dix admirables pages qu'un grand poète a placées en tête de *Peau d'Ame*, essai philosophique et mystique d'une ancienne et très chère amie.

Ce n'est point ici le lieu de résumer les réflexions profondes et, disons-le sans ambages, parfois déconcertantes de *Peau d'Ame*, — moins encore d'en tenter une explication plausible. Mais il importe de souligner que les six poèmes, — les seuls qui nous soient parvenus, si j'excepte quelques traductions de poètes étrangers, — expriment à eux seuls le vrai tourment d'une âme jamais desséchée ni corrodée

(1) *Mesures*, 7, rue de l'Odéon. Tirage à part de la revue « d'avant-garde » qui porte ce titre et qui ne nous a guère habitués à lire des vers, du moins ce que nous nous obstinons à dénommer ainsi.

(2) R.-A. Corrêa.

au contact d'une érudition si rare en un cerveau féminin. Il n'est pas moins inutile de savoir que Catherine Pozzi fut, toute son existence, de complexion délicate, connut de terribles angoisses physiques et qu'elle sut les cacher et les souffrir avec une sérénité toute stoïcienne.

Catherine Pozzi, catholique d'éducation, se sentait moins chrétienne que, peut-être, pythagoricienne dans certaines limites ; elle croyait à la transmigration des âmes, en tout cas à des affinités, à des survivances d'une génération, d'une ère à l'autre, à une espèce de communion des êtres à travers le temps et l'espace infinis. Voici une preuve particulièrement émouvante de cette foi douloureuse, de cette inquiétude mêlée d'espoir et d'amère lucidité :

O vous mes nuits, ô noires attendues,
O pays fier, ô secrets obstinés,
O longs regards, ô foudroyantes nues,
O vol permis entre les cieux fermés,

O grand désir, ô surprise épandue,
O beau parcours de l'esprit enchanté,
O pire mal, ô grâce suspendue,
O porte ouverte où nul n'avait passé.

Je ne sais pas pourquoi je meurs et noie
Avant d'entrer à l'éternel séjour.
Je ne sais pas de qui je suis la proie,
Je ne sais pas de qui je suis l'amour.

Ces strophes robustes, si proches parentes des célèbres sonnets de la grande Louise Labé (à qui d'ailleurs elles sont dédiées), ces cris dénués de toute emphase n'arrachent-ils point une admiration totale? Cette femme, que nul problème métaphysique, scientifique, moral ou artistique de son temps ne laissait indifférente et qui se se montrait si moderne en ses jugements, n'est-il pas curieux de la voir emprunter un style aussi tendu, presque jusqu'à l'archaïsme, une prosodie à ce point scrupuleuse? Le mot *ascèse*, qui vient sous ma plume, je ne puis l'écarter si je contemple les effigies de cet être si ardemment et si richement doué, d'apparence si peu charnelle, mais en qui brûlait sans repos une flamme qu'aucun pouvoir terrestre ne saurait éteindre : car elle était vraiment d'essence divine.

* * *

Sur fond blanc, ce seul mot, en vert pâle : *Prairies*, cela ne signifie-t-il pas la pureté d'un humble cœur, la fraîcheur d'une âme de

jeune fille ? Et c'est bien cela, en effet, que l'on découvre dans ce livre, avec une émotion toute neuve, un sentiment d'évasion et de fuite hors des routes trop bien tracées de la littérature quotidienne, loin des chapelles et des canons usés par une longue pratique. Cinq années avant ces *Prairies* (1), nous avions déjà vu le nom de Mlle Alliette Audra sur une autre couverture, qui portait un titre encore végétal : *les Herbes hautes*. Ce recueil, entre maintes notations exquises, renferme des chansons ingénues où l'art n'est qu'instinct, confidences murmurées et rêveries directement transcrites.

La prière la plus fervente, la plus sincère doit, pour gagner sûrement le cœur de Dieu, se servir des mots de tous les jours ; ainsi, la poésie chrétienne, de tout temps, a su bannir de son vocabulaire tout procédé, tout artifice étranger à la vraie foi qu'elle se charge de traduire, sans tenter d'éviter les formules et les redites. Corneille dans l'*Épitaphe d'Élisabeth Ranquet* et *l'Imitation*, Marceline Valmore dans *Renoncement* et *la Couronne effeuillée*, Germain Nouveau dans *les Poèmes d'Humilis*, Verlaine dans *Sagesse*, Le Cardonnel dans les *Carmina sacra* n'ont pas fait autre chose : ils ont su se dépouiller de tous ornements, même de ceux qui faisaient leur grandeur en d'autres sujets. Mlle Audra va plus loin encore dans le détachement, dans la spontanéité du style et de la pensée : en quoi son art se rattache directement à celui de deux autres grands poètes catholiques de ce temps, Francis Jammes et Charles Guérin. C'est surtout à l'auteur de *l'Église habillée de feuilles* et des *Quatorze Prières* que je songe, quand j'écoute se dérouler cette candide mélancolie :

Que vous donner, Seigneur, qui ne soit déjà vôtre,
En moi ou dans ce monde, à vous qui avez tout ?
Laissez-moi vous offrir pourtant, je n'ai rien d'autre,
Le pays que je vois en m'asseyant au bout
De ce champ moissonné, sous le ciel de six heures.
Prenez d'abord les bleus ténus de l'horizon
Où, comme un bleu plus fort, plus vrai peut-être, affleurent
Les dents des rocs. Prenez l'odeur de la maison
Qui est verte et partout répandue avec celle,
Pénétrante, du soir et le cri frais de l'eau...
Et prenez-moi, avec mon cœur, avec mes fautes
Et ce qui tremble entre mes doigts, les herbes hautes.

Comme on le voit, Mlle Audra ne s'embarrasse pas plus que son maître de la rigueur prosodique, laisse un rythme brisé suivre les

(1) R.-A. Corrêa.

inflexions capricieuses, le halètement, si j'ose dire, de l'oraison intime. Elle reprend elle-même l'usage du vieil hiatus, proscrit sans raison valable par Malherbe en un jour de mauvaise humeur, et dont le grand Ronsard avait tiré de si heureux effets. Qu'on blâme ou non ces hardiesses ou ces nonchalances, ici le fond emporte la forme, ou, si l'on préfère, le chant domine les paroles.

* * *

M. Louis Lefebvre a déjà derrière lui une œuvre fort étendue et variée ; outre une dizaine de romans et plusieurs volumes d'essais, il n'a pas publié moins de neuf recueils de vers, dont le plus récent et, selon moi, le plus important, *les Vergers humains*, remonte à 1931. Voici qu'on rassemble, avec une préface de M. Édouard Estaunié, en un *Choix de poèmes* (1), un centon cueilli dans une œuvre qui s'échelonne sur dix années. L'agencement de ces poèmes ne suit pas, à dessein, la chronologie de leur composition, mais tente de marquer les successives étapes de l'évolution de l'auteur sur le chemin de la foi.

Si j'en juge par la date à laquelle parut le premier de ses recueils (1921), M. Lefebvre semble être venu relativement tard à la poésie, c'est-à-dire après avoir publié bon nombre de livres en prose. Le cas est suffisamment rare pour nous autoriser à examiner le poète, non pas uniquement en fonction de l'écrivain déjà formé, mais dans la mesure où il s'est soudain révélé à lui-même sous une impulsion insolite, où le rythme a pris naissance en lui presque à son insu et en même temps que surgissait une nouvelle conscience.

Une telle sincérité permet parfois à M. Lefebvre de s'approcher de la beauté immatérielle où se sont presque constamment maintenus le Verlaine de *Sagesse* et d'*Amour*, un Louis Le Cardonnel, un Charles Guérin, une Marie Noël. Car l'art mystique, peinture ou poésie, acquiert parfois le privilège d'atteindre au chant pur, au-dessus des techniques généralement indispensables au développement de la pensée lyrique ou plastique. Il semble que l'idéal, dans ce domaine, doive élire pour parangon les accords grégoriens ou les fresques du moine de Fiesole. Mais écoutez l'auteur des *Vergers humains*, qui élude tout autre commentaire :

> Mort ! ô commencement de la saison nouvelle...
> Celle que nous quittons était brève et si belle.

(1) Perrin.

Toi, tu n'es pas l'hiver et tu n'es pas l'été,
Ni l'automne, ni le printemps. O vérité !
Tu rapproches de Dieu la misère de l'homme.
A peine encore si je sais comme on te nomme,
Mais devant la splendeur de ton jour éternel
L'apparence, déjà, cette ombre du réel
S'efface, disparaît, se confond à la terre ;
Et l'homme resté seul entre dans le mystère
Où pour l'éternité, aux vergers du Seigneur,
L'incorruptible amour est l'éternelle fleur.

* * *

Si j'excepte quelques pièces de circonstance, publiées à tirages infimes, le nom de M. Alexandre Guinle n'avait, avant ce livre de cent soixante pages, figuré que sur deux plaquettes ; l'une, *la Lyre couronnée*, rassemblait de nobles hommages aux maîtres de la poésie ancienne et moderne ; la seconde comprend cinq poèmes, d'inspiration mythologique, mais dont le développement tourne autour d'une idée centrale, qui est la méditation d'un personnage fabuleux sur son propre destin : Atalante, Orphée, Ariane, Io, Hélène. M. Guinle y prouvait une connaissance approfondie des ressources de l'alexandrin, qu'il sait plier aux exigences du sentiment et de la pensée sans jamais en briser le rythme : lyrisme héroïque, mais sans cesse frémissant, intellectualisme toujours adapté au mouvement musical sans lequel tout ouvrage en vers se réduit à un jeu de lettré.

S'il est vrai que ces dons et ce désir de pureté formelle éclatent encore en mainte page de son récent livre, le ton général en est fort différent. Car M. Guinle est un habile ouvrier rompu à tous les genres. Ce *Visage de la France* (1), qui porte les millésimes 1915-1935, offre en effet une vue d'ensemble sur les diverses époques de sa production, vue surtout rétrospective, puisque les deux bons tiers y sont consacrés à la guerre et aux souvenirs qu'elle a laissés dans la chair et l'esprit d'un combattant. M. Guinle a souvent, pour chanter des impressions de cet ordre, retrouvé les « mâles accents » de la lyre héroïque ; ainsi, dans un sonnet qui a pour titre *Bombardement :*

...Mais lui, pâle, vivant dans le volcan qui fume,
L'intérieur silence étouffant du cœur las,
Il écoute rugir sous le fouet des éclats
La gueule de l'abîme et l'assaut de l'écume.

Et, crispé, défaillant, tordu de désespoir,
Il voit l'horreur du monde ainsi qu'en un miroir...

(1) J. Peyronnet, 7 rue de Valois.

Il faut lire aussi, pour apprécier la faculté de renouvellement du poète, la belle élégie funèbre qu'il a vouée à la mémoire de son condisciple Alain-Fournier. Quiconque a subi l'espèce d'envoûtement magique du *Grand Meaulnes*, cette prodigieuse féerie de l'enfance et de l'adolescence inquiètes, doit communier avec M. Guinle dans cette vision si tendrement émue du bel éphèbe immolé :

Mais ceux-là que l'Archange éclatant de la mort
Choisit pour désigner pour un sublime sort
Leur destin perdurable à la foule qui passe,
Il est juste qu'au marbre ou luit leur nom dans l'or
Chaque vivant s'incline et devant eux s'efface !
Et celui qui vivait comme un jeune chasseur
Attentif aux doux bruits des forêts et du cœur ;
Et celui qui guettait les secrètes lumières
Qui font dans l'âme obscure un azur de clairières,
Celui qui ne savait qu'aimer et qui portait
Sur son front le génie inquiet des prières ;
Celui qui tressaillait de douceur plus qu'humaine
Jusqu'à danser, jusqu'à pleurer, quand son haleine
Imitait le sanglot de la flûte ou du cor
Héroïque, celui qui marchait dans la plaine
Comme un page ou comme un damoiseau de jadis,
Écuyer d'Ariane ou suivant d'Amadis,
Tel enfin qu'on n'en voit qu'aux contes bleus de fée,
Celui-là, quand il meurt, dresse un si haut trophée
Et jette un cri si pur à son *De profundis*
Que nous devons la gloire à sa vie étouffée.

De tels vers nous affermissent dans l'idée que la poésie est un art essentiellement inactuel, qu'elle n'est que par hasard, et pour des motifs de notation pratique, rattachée à la littérature. Si M. Alexandre Guinle est très excusable d'avoir parfois cultivé l'anecdote à certaines pages d'un livre réparti sur vingt années, il n'en affirme pas moins, qu'il le veuille ou non, que le prestige du verbe préexiste aux événements qui n'en sont que le prétexte et le modèle accidentels.

YVES-GÉRARD LE DANTEC.

REVUE DRAMATIQUE

GYMNASE : *Le Voyage*, pièce en trois actes de M. Henry Bernstein.

Ce n'est pas à M. Henry Bernstein qu'on fera le reproche de se répéter. Après une première manière, violente et brutale, dont le dramatique à coups de poing avait fait sa réputation, il s'est heureusement tourné vers un genre de théâtre plus apaisé et de note plus humaine. Et voici dans sa pièce nouvelle une manière toute différente. De toute évidence, il a voulu se mettre à la page. Il s'est mis à l'unisson des goûts de la jeune génération. Dans la conception de ses personnages, mais aussi dans celle de sa technique dramatique, il a cherché à nous donner l'impression de l'espèce d'insouciance, du parti pris de « ne pas s'en faire » qu'affichent nos jeunes gens dans la vie et les jeunes auteurs dans leurs œuvres : des scènes qui se suivent, un peu à l'aventure, sans nous laisser deviner où on nous mène, une recherche de gaieté moqueuse et de légèreté, une fin brusquée, qui termine en drame une comédie que nous avions vue s'attarder dans les jeux de l'amour, de la fantaisie et du téléphone.

Un jeune homme d'une trentaine d'années, Maxime Durin, dessinateur de son état, attend la visite d'une honneste dame. Nous le verrons d'abord recevoir celle d'une jeune fille, Caroline, Caro pour les intimes, qui est son amie d'enfance. Elle lui confie une mésaventure où il pourrait lui venir en aide. Un jeune homme de qui elle se croyait aimée, et qui est un ami de Maxime, Germain Sérurier, se refuse à l'épouser. Pourquoi ? Parce qu'elle passe pour avoir eu avec un autre une liaison trop intime. Que Maxime plaide sa cause, démontre à ce Sérurier que cela n'a aucune importance et que de tels scrupules ne sont plus de notre temps. Maxime s'y engage. Et l'occasion lui en sera fournie sans retard, car voici ce Sérurier lui-même venu pour faire un bout de causette.

Celui-ci sera parmi les personnages de la pièce, — ils sont trois, — le mieux venu, celui dont l'auteur s'est appliqué à faire un type

d'aujourd'hui et dont il a le plus soigneusement creusé la psychologie. C'est le pessimiste des heures que nous vivons, toujours sous l'obsession des périls qui nous entourent, sentant venir la catastrophe, évitant de faire des projets pour demain, car qui sait où nous serons demain ? Le personnage est tourné à la caricature. A vrai dire, serait-elle plus amusante, si nous étions dans une époque normale, où la crainte du lendemain ne serait qu'une phobie tenant de la maladie mentale. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et beaucoup d'entre nous, sains de corps et d'esprit, pourraient se reconnaître dans ce type dont ils rient sans doute, mais d'un rire un peu forcé. Toujours est-il que ce n'est pas quand on est dans cette cruelle incertitude du lendemain qu'on peut songer à fonder un foyer. Et puis, il y a la raison que vous savez. Sérurier est bien décidé à ne pas épouser Caro.

Lui parti, voici la visiteuse attendue. C'est une femme mariée, Nicole Lambessier, qui, depuis une quinzaine de jours, est la maîtresse de Maxime. Ils en sont à la lune de miel de leur liaison ; baisers, agenouillements, mille caresses dont ils nous prodigueront le spectacle. Gentillesses, drôleries, fantaisies d'amoureux, ils nous en régaleront à bouche que veux-tu. Le mari de Nicole étant absent pour quelques jours, ils ont formé le projet de profiter de leurs vacances pour une petite fugue : un voyage en Corse. Tout est prêt, lorsque survient un de ces empêchements que la guigne réserve parfois aux amoureux : le mari annonce son retour. Plus de voyage. Qu'à cela ne tienne ? L'agrément du voyage est surtout ce qu'on en a imaginé. Ils voyageront en imagination, au besoin en regardant des cartes postales ; ils feront le voyage non pas autour de leur chambre, mais dans la chambre de Maxime, où Nicole s'installe de la façon sur laquelle nous sommes clairement renseignés en voyant pleuvoir les bas, combinaison et linge de dessous que Nicole lance de la chambre sur la scène.

Tout cela, si l'on veut, est très gentil, sinon très intéressant. Mais la pièce a trois actes, et rien ne nous laisse encore imaginer de quoi les deux actes suivants seront faits. Le second est rempli d'abord par les gamineries de Maxime, qui s'amuse tantôt à faire des effets de voix comiques, à faire semblant de jouer de la mandoline, à balancer un fromage au bout d'une ficelle. Cependant, deux faits nouveaux. Sérurier étant entré, pendant une absence de Maxime, et s'étant trouvé seul avec Nicole, nous apprenons qu'il a été son amant, pendant quelques jours seulement, et qu'elle l'a congédié

sans autre forme de procès, mais enfin qu'il a été son amant. Elle lui demande de n'en rien dire à Maxime, à qui elle ne l'a pas avoué et n'avait pas à l'avouer. Sérurier promet d'être discret. Cependant, il apporte la nouvelle que le mari de Nicole, M. Lambessier, est de retour, qu'il est parfaitement au courant de la conduite ou de l'inconduite de sa femme, et sait que, suivant sa propre expression, elle file le parfait amour chez Maxime, dont il n'ignore ni l'adresse, ni le numéro de téléphone. Cela paraît très grave à l'humeur inquiète de Sérurier. Qui sait ce dont est capable un mari jaloux ? Il croit de son devoir de prévenir Maxime et Nicole. Tous deux sont d'accord pour ne s'en faire nul souci.

Au dernier acte, un coup de téléphone du mari alerte Maxime. Ce mari est un homme pacifique : dans la comédie d'il y a cinquante ans, il aurait provoqué Maxime en duel et choisi entre deux solutions, punir la coupable ou lui pardonner. C'est un mari d'aujourd'hui : puisque Maxime aime Nicole et qu'il en est aimé, qu'ils s'épousent. Tout s'arrange, comme disait Capus. Il ajoutait : bien ou mal. Or, ce mari philosophe est quand même un homme et qui prépare sournoisement sa petite vengeance. On apporte une lettre à Maxime : elle est de M. Lambessier. Maxime incline à ne pas même la décacheter. Mais, sur l'avis contraire de Sérurier, il se décide à l'ouvrir. Cette lettre est pour confirmer l'accord passé entre les deux hommes ; oui, mais elle en contient une autre : puisque Nicole va devenir la femme de Maxime, il convient qu'il soit édifié sur son compte. Et la lettre incluse y pourvoira. C'est une lettre adressée par Sérurier à Nicole, oubliée dans un tiroir, et qui ne laisse aucun doute sur les rapports de cette personne facile avec l'ami Sérurier. Colère de Maxime qui accable de reproches la perfide et lui déclare qu'entre eux tout est fini. Vainement Nicole tente de l'apaiser. De quoi s'agit-il ? D'un malentendu, d'une vulgaire passade, d'une erreur de quelques jours, au temps où elle ne connaissait pas Maxime. Moins que rien : une chose qui ne tire pas à conséquence, qui n'a pas existé. Est-ce pour une si pauvre bagatelle qu'on brise un grand amour comme celui qu'elle a, depuis quinze jours, pour Maxime ? Il l'aime toujours : qu'il ne se prépare pas d'éternels regrets ! Ce plaidoyer, inspiré d'une connaissance tout à fait réaliste de la vie, ne convainc pas Maxime, lorsque nouveau coup de téléphone. C'est à Sérurier qu'il s'adresse et pour lui annoncer une lugubre nouvelle. La jeune Caro, à laquelle nous ne pensions guère, vient de se suicider par désespoir d'amour, — et pour Sérurier ! —

à l'instant même où celui-ci venait de se décider à l'épouser. L'ombre de la mort vient de passer, renvoyant à leur néant les vaines querelles entre vivants. Nicole avait raison. Rien n'existe que leur amour.

Si M. Bernstein a eu le dessein de nous conter dans *le Voyage* une histoire d'aujourd'hui, il faut avouer que l'image qu'il nous présente de la génération nouvelle n'est guère à son avantage. Une jeune fille avec tache. Une femme de qui nous connaissons une double aventure, mais qui nous laisse très sceptiques sur son passé; un Sérurier fréquentant en intime le faux ménage d'un ami et d'une ancienne maîtresse; un charmant jeune homme acceptant d'épouser une femme dans les conditions que vous savez; c'est un monde dont M. Bernstein s'était détourné dans ses dernières pièces, et vers qui nous eussions préféré ne pas le voir revenir. D'autre part, et si nous considérons la question de métier, qui a bien son importance au théâtre, nous n'avons pas retrouvé dans ces trois actes la maîtrise habituelle à l'auteur de tant de pièces solidement charpentées : des longueurs, du remplissage, une action lente à s'engager, un drame éclatant aux dernières scènes de la pièce, un manque d'équilibre dans la composition qui semble être une concession regrettable à la mode actuelle du laisser-aller et de la négligence. Plutôt que d'encourager M. Bernstein dans un genre qui n'est pas le sien, nous souhaitons le voir revenir à sa vraie manière, de vigueur et de logique serrée, qui rend à notre théâtre, menacé de débilité, le service de lui conserver, en dépit de tous les dédains, la tradition de la pièce bien faite.

Le Voyage est très bien joué. M. Claude Dauphin, qui est le meneur du jeu, dessine avec un parfait air de naturel la silhouette, que j'espère conventionnelle, du jeune homme d'aujourd'hui : gaieté, insouciance, gaminerie, le chef-d'œuvre du j'm'en fichisme. M. Jean Wall a composé avec beaucoup d'art le rôle difficile de Sérurier, le pessimiste, qu'il a su rendre comique, tout en le relevant d'une imperceptible nuance d'ironie. Mme Valentine Tessier a fait de Nicole un type de femme d'expérience pour qui rien n'existe que l'amour, je veux dire celui du moment. Mlle Lucy Léger a esquissé la silhouette incertaine et effacée de la jeune fille à qui vont manquer les raisons de vivre. M. Georges Pally est très comique dans ses ahurissements de concierge confident et protecteur.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'ANGLETERRE, LA FRANCE ET LA NOUVELLE TRIPLICE

Tout est relatif, et l'on a le droit de dire que l'horizon politique s'éclaircit, bien qu'il reste assez sombre. Il s'éclaircit, comme il s'éclaircira toujours quand l'Angleterre et la France manifesteront leur parfait accord et leur active solidarité. Il faut croire que cette bonne harmonie gêne les pêcheurs en eau trouble, car ils ont, ces temps derniers, multiplié les efforts pour l'ébranler ; leurs maladroites tentatives ont produit un résultat opposé à celui qu'ils cherchaient.

C'est toujours à propos de l'Espagne déchirée par la guerre civile que les diplomaties se cherchent noise pendant que se battent les uns contre les autres les soi-disant « volontaires » de tous pays. Puisqu'il ne paraît pas possible d'apaiser la rage des deux partis, les Puissances cherchent du moins à empêcher la guerre civile de dégénérer en guerre européenne ; l'idéal, — si l'on peut ainsi parler, — serait que la bataille se déchaînât entre deux partis uniquement espagnols ; les gouvernements, conscients de leurs responsabilités, s'y emploient, mais chacun d'eux doit compter avec son opinion publique et avec les passions d'un groupe dirigeant qui redoute de voir succomber le champion de son choix et hésite à se priver des moyens de le secourir. Une légende raconte qu'un jour, sous la tente de Duguesclin, deux prétendants au trône de Castille s'entre-tuaient ; le connétable restait neutre ; mais les deux champions roulèrent à terre et, comme celui que soutenait la France allait être accablé, Duguesclin prit l'autre par la jambe, le fit pivoter et le mit dessous. C'est un peu de cette façon que, secrètement, les divers gouvernements conçoivent leur neutralité. Ils n'en ont d'ailleurs que plus de mérite à la pratiquer loyalement. C'est ce qu'il s'agit d'obtenir chez nous et chez les autres.

L'Angleterre donne le bon exemple. Elle a, — on s'en souvient, — de concert avec le Quai d'Orsay, adressé à toutes les Puissances intéressées la proposition du 26 décembre qui a reçu, le 7 janvier, de l'Allemagne et de l'Italie, des réponses favorables avec certaines réserves. La principale est celle-ci, formulée par Berlin et Rome : il ne suffit pas d'arrêter les envois de volontaires ; il faudrait éliminer, sous toutes ses formes, l'ingérence étrangère dans les troubles intérieurs d'Espagne. Les deux Puissances de « l'axe vertical », si ces conditions n'étaient pas remplies, pourraient être amenées à retirer leur acceptation. N'est-ce pas trop de zèle ? Il est difficile, mais possible, d'empêcher le recrutement de nouveaux « volontaires » et leur passage en Espagne ; il paraît impossible d'obliger par persuasion les deux partis en présence à renvoyer les hommes qui se battent à leurs côtés ; pour y parvenir, il faudrait que s'exerçât en Espagne un contrôle étranger si développé qu'il deviendrait une autre forme, et très dangereuse, d'intervention. Il n'en reste pas moins que, par les réponses du 7 janvier, un pas en avant a été fait et qu'il devenait possible de précipiter les solutions.

Aux États-Unis, le message présidentiel fut très réservé sur les affaires d'Europe ; on n'y retrouve qu'un écho très atténué des déclarations de Buenos-Aires. Aussitôt après cette lecture, le Sénat vota à l'unanimité la loi Pittman qui déclare illégale l'exportation d'armes, de munitions ou de matériel de guerre des États-Unis vers l'Espagne ou vers tout autre pays en vue d'un transbordement pour l'Espagne. Les licences déjà accordées sont annulées. L'Amérique, en cette affaire, — quelques sénateurs ont tenu à le préciser, — n'entend pas collaborer avec l'Europe ou un État quelconque d'Europe, mais poursuit sa politique particulière. A cette occasion, le *New York Herald* se donne le plaisir de faire la leçon au vieux monde : « Si l'Angleterre et la France avaient déclaré sans ambages qu'elles n'étaient intéressées dans la victoire d'aucun des deux partis, elles auraient dès le début arrêté l'envoi de volontaires et elles auraient pu empêcher la Russie de s'immiscer dans le conflit espagnol. Il n'est peut-être pas trop tard pour réparer le mal qui a été fait, mais si Paris et Londres veulent atteindre leurs buts, il faut qu'il y ait, à l'égard de la non-intervention et de la neutralité, plus d'honnêteté que l'on n'en a vu au mois d'août. »

S'emparant des réponses, en principe favorables, de Rome et de Berlin, le gouvernement britannique se hâta, le 12 janvier, de décider la stricte application aux sujets britanniques d'une loi de

1870 qui les prive de leur nationalité s'ils s'engagent au service de l'étranger. En même temps, M. Eden adressait une nouvelle note aux Puissances intéressées pour obtenir l'arrêt immédiat des départs de volontaires pour l'Espagne. Le gouvernement français se hâta d'y répondre par un acte ; il demanda à la Chambre et obtint à l'unanimité le vote d'une loi lui conférant pleins pouvoirs pour six mois afin de prendre les mesures nécessaires pour empêcher le passage de volontaires de France en Espagne. En Angleterre, les protestations émanant du Labour Party et de ses adhérents ne manquèrent pas. Elles furent naturellement plus vives encore en France. Depuis quelque temps, l'opinion publique est très émue par les récits atroces de jeunes gens de moins de vingt ans engagés après boire par de véritables agences de recrutement pour le *frente popular*. Les industriels ignobles qui, sous couleur de solidarité révolutionnaire, tirent bénéfice de ce honteux trafic de chair à canon se gardent bien d'aller eux-mêmes se faire trouer la peau. Contre eux les plaintes de pères et de mères désolés se font de plus en plus fréquentes, et l'indignation monte dans le peuple contre les agents de Moscou qui se prétendent pacifistes et qui envoient à la boucherie des enfants d'ouvriers et de paysans français.

La France, pour la raison géographique qu'elle a seule avec l'Espagne une frontière de terre, porte de plus lourdes responsabilités et a devant elle une tâche plus ardue. Il lui incombe de fermer la frontière des Pyrénées et d'empêcher ses nationaux aussi bien que les étrangers de la franchir pour aller en Espagne. Elle a, en revanche, le droit de refouler les Espagnols qui se présentent à sa frontière. L'usage que le gouvernement Blum va faire des pleins pouvoirs que le Sénat, après la Chambre, lui a accordés à l'unanimité (21 janvier) sera la pierre de touche de son indépendance à l'intérieur et de sa loyauté à l'extérieur. La C. G. T., manœuvrée par les communistes, constitue un véritable État dans l'État ; elle a sa politique, ses moyens d'action, même ses milices. C'est elle qui a organisé le recrutement et l'exode des « volontaires », ainsi que le transport des engins de guerre et des munitions ; le gouvernement ne porte que la responsabilité, déjà bien lourde, de n'avoir rien empêché. La presse allemande annonçait dernièrement que le département des Pyrénées-Orientales était constitué en république soviétique. Ce qui est vrai, c'est que le préfet et les représentants du gouvernement sont débordés par les fonctionnaires socialistes et communistes qui facilitent le passage en Espagne des hommes

et des munitions. L'affaire du wagon de Port-Bou n'est qu'un épisode entre beaucoup d'autres. Il y a quelques jours le préfet faisait enfin expulser le chef des assassins de Puigcerda, à la satisfaction de la population paisible. Le lendemain on pouvait le voir au bar où se réunissent les anarchistes. Il y est sans doute encore. Il faudra un véritable coup d'autorité pour fermer la frontière.

Nous allons voir comment M. Blum et ses ministres vont se servir des pleins pouvoirs que le Parlement ne leur a pas marchandés. L'épreuve sera décisive pour son avenir et celui de la France. Le gouvernement manœuvrera sous les yeux malveillants de l'Allemagne et de l'Italie qui cherchent l'occasion de retirer l'adhésion qu'elles n'ont donnée que par condescendance pour l'Angleterre. Le cabinet britannique qui a, lui aussi, à compter avec l'opinion des organisations socialistes, gardera une stricte neutralité; mais ses sympathies ne sont certainement pas du côté des vandales de M. Largo Caballero et de M. Campanys. Un article significatif de M. Garvin dans l'*Observer* suffirait à le montrer. Une politique faible, de la part du cabinet de front populaire, serait une politique complice ; elle offrirait à nos adversaires l'occasion espérée et mettrait nos amis dans un embarras dont ils ne pourraient sortir qu'à notre détriment.

Si le gouvernement ne commet pas de faute et n'en laisse pas commettre à ses amis, il gardera tout le bénéfice des fautes de ses adversaires. Le séjour à Rome de M. Gœring, — dont la personnalité grandissante prend nettement la première place après le Fuhrer et même à côté de lui, — a manifesté la vitalité et l'activité de « l'axe vertical » de l'Europe. Il est évident que les affaires d'Espagne ont été examinées dans les conversations entre le général d'une part, M. Mussolini et le comte Ciano de l'autre. Les réponses de Rome et de Berlin à la note britannique, qui ne sont pas encore connues à l'heure où nous écrivons, en porteront certainement la marque. Nous sommes en présence d'une véritable alliance, qui, par l'adjonction de Budapest et de Vienne, rappelle à s'y méprendre l'ancienne Triplice. L'Allemagne ne condamne que les alliances des autres ; les siennes sont pures de toute mauvaise intention, et pourtant les clauses n'en sont pas publiques comme le sont celles des accords qui ont été conclus dans le cadre de la Société des nations et enregistrés par elle.

A la veille de l'arrivée du général Gœring à Rome, le Duce a pris soin de diffuser aux quatre vents sa pensée politique dans une interview accordée au correspondant du *Vœlkischer Beobachter* (17 jan-

vier). Il célèbre « l'axe vertical » et s'applique à réduire l'importance de l'accord du 2 janvier avec l'Angleterre. Il ne signifie pas un relâchement des relations entre Rome et Berlin ; « au contraire, l'accord méditerranéen ne fait qu'affermir l'axe Berlin-Rome. C'est un développement logique de nos efforts pour la paix européenne ». Le Duce donne une fois de plus l'assurance que l'Italie n'a « aucune ambition territoriale de quelque nature qu'elle soit, en liaison avec la situation provoquée par l'intervention soviétique russe en Espagne »; mais la naissance d'un État bolchéviste dans la Méditerranée serait une violation du *statu quo* que l'Italie ne pourrait admettre. « Quand on sait que le bolchévisme est le seul danger qui menace notre culture et notre existence, on en arrive à une sorte d'idée européenne... C'en est fini de l'œuvre des démocraties. Consciemment ou inconsciemment, elles ne sont plus que des foyers de corruption, des porte-bacilles, des auxiliaires du bolchévisme. Elles constituent un groupe. Nous sommes l'autre... Les démocraties sont comme des sables mouvants. Nous, notre idéal politique, c'est un roc, un sommet de granit. » Ce n'est point le moment de discuter la valeur de ces paroles. Il suffira de constater qu'elles ont été lues sans plaisir en Angleterre et que, si M. Mussolini a pensé qu'elles pouvaient contribuer à l'apaisement des esprits, il s'est trompé.

Alors que, nous le verrons, depuis les déclarations du Chancelier et de l'ambassadeur de France, le 11 janvier, une détente se manifestait entre la France et l'Allemagne, jamais le ton de la presse italienne ne s'est montré plus véhément. « On ne comprend pas, écrit le *Corriere della Sera* (12 janvier), pourquoi, sur le terrain international, on continue à prêter une valeur au binôme anglo-français, alors que presque toujours l'esprit des deux politiques est opposé ou au moins discordant. Que la France fasse ce jeu, cela peut être logique, mais que l'Angleterre s'y prête, voilà qui est absurde. » Le *Giornale d'Italia* dénonce « une offensive franco-soviétique contre l'Italie et l'Allemagne ». La France est accusée de préparer l'occupation du Maroc espagnol. Le *Popolo di Roma* flétrit « les manœuvres communistes contre la tentative italo-anglo-allemande en vue de résoudre la question espagnole ». L'Italie rêve d'une combinaison européenne où, sous prétexte d'anti-communisme, on séparerait l'Angleterre de la France. Tout, alors, deviendrait possible, car on s'imagineque nous laisserions tout faire.

L'INCIDENT DU MAROC ESPAGNOL

Nous reconnaîtrons sans ambages que nos journaux ont fait preuve de légèreté en accueillant sans contrôle suffisant le bruit d'un débarquement de troupes allemandes au Maroc espagnol ; de larges manchettes sensationnelles jetèrent l'alarme dans un public à qui rien ne paraît incroyable quand il s'agit d'une initiative dangereuse de la part de l'Allemagne. Un peu de réflexion aurait montré l'invraisemblance d'une aventure qui n'aurait pas manqué d'ameuter contre le Reich non seulement la France et l'Angleterre, mais encore l'Italie. Les origines de ce dangereux « canard » n'ont pas été éclaircies, tout au moins pour le public. Il est certain que, durant les jours qui ont précédé, on parlait à Moscou, dans les cercles politiques, d'une prochaine occupation de la côte du Rif par les Allemands, tandis que le bruit courait à Berlin que l'armée française du Maroc se préparait à envahir la zone espagnole. Qui avait intérêt à troubler ainsi l'Europe ? Peut-être n'y eut-il, en ce qui concerne les intrigues allemandes au Maroc, qu'une amplification imprudente de renseignements exacts. Une enquête minutieuse d'un correspondant spécial du *Times* a établi que, s'il n'y a pas eu de débarquement de troupes allemandes au Maroc espagnol, des techniciens allemands ont été appelés à diriger le renforcement des fortifications des « presidios », Melilla et Ceuta ; d'autres s'occupent d'organiser l'aviation de l'armée Franco ; leur présence à Tetouan a pu donner naissance aux bruits qui ont alarmé l'Europe.

L'incident, si regrettable qu'il soit d'ailleurs, a eu certaines conséquences heureuses. Il a montré d'abord le gouvernement français prêt, quand ses intérêts vitaux sont en jeu, à réagir énergiquement. Le général Noguès, résident général au Maroc, a, par ordre de son gouvernement, rappelé au colonel Beigbeder qui remplit les fonctions de haut commissaire dans la zone espagnole pour la junte de Burgos, que les accords de 1904 et de 1912 interdisent la présence au Maroc de troupes étrangères. Le colonel a courtoisement offert aux attachés militaires français et britannique de s'assurer par eux-mêmes que rien ne justifiait l'émotion que cette affaire avait suscitée en Europe.

Le général Franco a saisi cette occasion de faire au correspondant de l'Agence Havas les déclarations les plus formelles sur la volonté du gouvernement national de n'aliéner aucune parcelle

du territoire ou des possessions espagnoles. Cet incident a donc montré qu'il est nuisible pour la France, voisine de l'Espagne sur les Pyrénées et au Maroc, de n'avoir aucun représentant auprès de la junte de Burgos qui gouverne en fait plus de la moitié de l'Espagne et toutes ses possessions extérieures. Il est temps de renoncer à cette fiction d'un gouvernement légal attaqué par des rebelles. M. Alcala Zamora, dans le *Journal de Genève*, a montré, — après l'excellent article publié ici le 1er janvier, — que le front populaire a usurpé le pouvoir par violence et fraude. Le danger, pour le Maroc, viendrait d'une victoire de Valence, où le président Azana a déclaré, le 21 janvier, que l'Espagne est lasse des difficultés qui lui viennent du Maroc et qu'elle peut disposer en toute liberté de ses droits sur la zone espagnole de l'empire chérifien.

L'affaire du Maroc a eu encore l'heureuse conséquence d'offrir à M. Hitler l'occasion de manifester sa volonté de paix. Le 11 janvier, après la réception du corps diplomatique à l'occasion du nouvel an, un communiqué, dont les termes avaient été arrêtés entre M. de Neurath et M. François-Poncet, a été publié. Il importe d'en reproduire le texte. « Le chancelier Hitler a donné à l'ambassadeur de France l'assurance que l'Allemagne n'avait pas et n'avait jamais eu l'intention de toucher en quoi que ce fût à l'intégrité du territoire et des possessions espagnols. De son côté, l'ambassadeur de France a donné, au nom de son gouvernement, l'assurance que la France était fermement résolue à respecter l'intégrité de l'Espagne et le statut du Maroc espagnol dans le cadre des accords existants. »

Une détente a suivi cette double déclaration. Cette fois l'épreuve de force tournait à l'avantage de la France épaulée par l'Angleterre. Ayant manifesté sa capacité de résistance, elle prouvait du même coup sa capacité d'entente. Et la presse allemande s'est mise à discuter de nouveau les conditions de cette entente franco-allemande dont on parle toujours comme d'un remède infaillible à tous les maux de l'Europe, mais que les principes du dynamisme raciste rendent illusoire et qui n'apparaît jamais si belle que dans la brume d'un avenir imprécis. En attendant, la presse germanique reprend une campagne d'une violence inouïe contre la Tchécoslovaquie, tandis que la diplomatie se fait aimable pour offrir au gouvernement de Prague la conclusion d'un pacte d'amitié et de non-agression. Car telles sont les contradictions décevantes de la politique de Berlin. Elles ont fait naître l'hypothèse hasardée d'une

sorte de dualité d'inspiration, dont l'une viendrait de Berlin et des organes du gouvernement, l'autre de Berchtesgaden où le Fuhrer prolonge de plus en plus ses séjours. L'influence des chefs responsables de l'armée semble bien s'exercer dans le sens de la paix et de l'ajournement des grands desseins.

LE DISCOURS DE M. EDEN

M. Hitler, M. Mussolini, quand ils parlent, se posent en défenseurs de l'Europe, mais leur langage dément cette attitude théâtrale. Seul le langage des hommes d'État britanniques rend un son vraiment européen. M. Eden a prononcé, le 19 janvier, aux Communes, un discours particulièrement important et d'une parfaite netteté. L'année 1937 sera difficile et la paix y courra des risques. « Il est nécessaire que tous comprennent dès maintenant combien grande est la part que l'Angleterre aura sans doute à prendre cette année dans les affaires mondiales, et combien grande en conséquence est notre responsabilité... Le peuple anglais a une tendance de plus en plus marquée à s'intéresser à la défense de la paix. » Après ce préambule catégorique, le chef du Foreign Office aborde la question d'Espagne. La guerre, dit-il, ne se terminera pas par la domination d'une Puissance étrangère sur l'Espagne. « Nous, Anglais, serions fermement opposés à une telle possibilité... et vingt-quatre millions d'Espagnols seraient avec nous... L'intervention n'est pas seulement condamnable au point de vue humanitaire ; elle est une mauvaise politique. » Répondant au Duce qui avait cru pouvoir interpréter le *gentlemen's agreement* du 2 janvier, qui garantit le *statu quo* territorial dans la Méditerranée, comme impliquant la possibilité d'intervenir au cas où une république soviétique s'établirait en Catalogne, M. Eden déclare : « Il n'y a pas un mot, une ligne, une virgule, dans cette déclaration qui puisse donner à aucun gouvernement étranger un droit d'intervention en Espagne, quelle que soit la forme de gouvernement qui puisse exister dans n'importe quelle partie de la péninsule. »

M. Eden s'explique ensuite sur la question des « volontaires ». Il rend hommage, en passant, à la politique française ; puis il en vient à l'accord méditerranéen et à la question du Maroc espagnol. « Le gouvernement anglais est directement intéressé au maintien dans la zone espagnole du statut défini par les traités en vigueur. » M. Eden ne demande pas mieux que de coopérer à une politique d'apaisement économique mondial. Mais « avant de nous engager

dans cette œuvre, il y a certains principes que nous refusons d'accepter. Nous refusons d'accepter l'idée que l'Europe ne puisse échapper à l'alternative de choisir entre dictatures de droite et dictatures de gauche. Nous n'admettons pas que les démocraties soient considérées comme la terre nourricière du communisme. Nous les considérons plutôt comme l'antidote du communisme. »

S'adressant à l'Allemagne, M. Eden lui offre le choix entre une collaboration complète ou l'isolement. « Il est au pouvoir de l'Allemagne non seulement de choisir son propre sort, mais de décider du sort de l'Europe. Si elle choisit la coopération dans l'égalité des droits, il n'y a personne en Angleterre qui ne désire de tout cœur la fin des malentendus et la collaboration pour la paix et la prospérité. . Toute nation, quelle que soit sa politique, quel que soit son régime intérieur, doit accepter la coopération en abandonnant le projet de s'immiscer dans les affaires intérieures des autres Puissances. Cette volonté de coopérer peut se manifester par l'abandon d'une politique exclusive, par l'acceptation de tous les États européens comme partenaires, par une diminution des armements à un niveau suffisant pour la défense, par l'acceptation d'un système international pour le règlement des différends, tel que celui de la Société des nations, pour le bien de tous et aux dépens de personne. »

Depuis longtemps un ministre des Affaires étrangères britannique n'avait défini en termes aussi élevés et aussi nets la politique de son pays. Si forte que soit la clameur des égoïsmes totalitaires, il est impossible qu'il ne soit pas entendu. La politique française n'a pas d'objection à élever. Son concours peut contribuer beaucoup au succès de ce programme d'apaisement et de coopération ; mais c'est à condition qu'elle renonce à une politique intérieure complaisante au désordre et à la révolution. Une très lourde responsabilité pèse de ce fait sur le ministère de M. Blum. Il ne réussira que s'il ne se plie pas aux volontés des forces irresponsables qui cherchent à l'entraîner du côté où il n'est que trop enclin à pencher.

LA TURQUIE ET LE SANDJAK D'ALEXANDRETTE

Un différend inattendu et grave s'est élevé entre le gouvernement français, en tant que chargé d'un mandat sur la Syrie, et la République turque. Nous ne saurions en quelques lignes exposer la question avec toute l'ampleur qu'elle mérite. La France, on le sait, a signé le 9 septembre, avec le gouvernement de Damas, un traité

d'alliance qui met fin, sous certaines conditions, au régime du mandat. Le nouvel état de choses qui va en résulter paraît inquiéter le gouvernement d'Ankara qui s'est fondé sur un programme nationaliste et même raciste. Il avait accepté, par le traité de 1921, que le sandjak d'Alexandrette fût réuni à la Syrie sous mandat français, à condition qu'il fût doté d'un statut spécial garantissant les droits culturels et administratifs de la population turque qui n'y est pas en majorité, mais qui y constitue un élément important (170 000 habitants, dont 85 000 Turcs, 20 000 Arabes sunnites, 50 000 paysans alaouites, 30 000 chrétiens arméniens ou syriens). C'est ce qui fut fait et, durant quinze ans, fonctionna à la satisfaction générale sous le contrôle vigilant de la France. Mais, avec la fin du mandat, les Turcs redoutent pour leurs frères de race une administration arabe. Peut-être aussi appréhendent-ils que, si la France s'en allait, quelque autre Puissance telle que l'Italie ne cherchât à prendre sa place. Peut-être encore obéissent-ils à quelque influence allemande.

Quoi qu'il en soit, ils demandent que le sandjak soit séparé de la Syrie et constitué en un État indépendant ayant, comme la Syrie et le Liban, un traité avec la France. Paris répond que le sandjak d'Alexandrette fait partie de la Syrie, que l'institution du mandat ne prévoit que deux États, Syrie et Liban ; et que d'ailleurs le statut des minorités est garanti, et par la constitution syrienne, et par le traité du 9 septembre ou ses annexes. Des pourparlers conduits à Paris par M. Rustu Aras n'ont pas abouti. Le Conseil de Genève délibère sur cette difficulté et une formule d'entente semble avoir été trouvée à la séance du 23. En tout cas, la protestation de la Turquie doit inciter le gouvernement français à tenir la main avec une particulière fermeté à ce que les droits des minorités soient respectés en toute circonstance et leurs garanties renforcées. C'est la raison principale qui nous a amenés en Syrie et qui justifie l'autorité arbitrale que notre devoir est d'y garder.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

ne du
uiéter
natio-
1, que
ançais,
droits
st pas
70 000
aysans
qui fut
le sous
lat, les
arabe.
quelque
place.

é de la
a Syrie
andjak
ndat ne
statut
par le
onduits
Genève
e avoir
n de la
in avec
s soient
es. C'est
justifie

SOU

IL re
tel
mè
rue les
éclairai
niche d
Devant
comme
la main
que les
tira en
d'osier
de sold
d'une
profon
ancien
pêcheu
Tou
les sal
marcha

Copy
(1) V

SOUS LE PIED DE L'ARCHANGE

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Il repoussa du coude la crosse du fusil qu'il avait à la bretelle et frappa du bout des doigts à la porte de *la Chimère*. La nuit avait déjà pâli à l'Orient, mais dans cette rue les lampes électriques l'affirmaient encore. L'une d'elles éclairait violemment une statue de la Vierge, debout dans la niche d'une muraille, et que l'on voyait mal pendant le jour. Devant André, le battant noir s'enfonça, et un homme, botté comme lui de cuissardes qui lui montaient au ventre, lui tendit la main gauche, car la droite guidait la sortie du vaste havenet que les pêcheurs de la Baie appellent « raquette ». L'homme tira encore de l'ombre du corridor un fusil et une large manne d'osier, la dossière, qu'il enfila des deux bras comme un sac de soldat. Il était grand et large, avec une figure calme, barrée d'une moustache courte, un menton qui se ridait déjà profondément et des yeux attentifs. C'était Clément Docheais, ancien patron de *la Chimère*, gardien de l'Abbaye, et enragé pêcheur de grèves.

Tout de suite, il partit de son pas allongé, appris sur les sables élastiques, depuis plus de quarante ans qu'il y marchait :

Copyright by Roger Vercel, 1937.

(1) Voyez la *Revue* du 1er février.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-il : il est cinq heures et demie, la marée est à sept, et ça montera vite.

La Porte de l'Avancée, sous l'éclairage cru d'un puissant bec extérieur, n'était plus qu'un tunnel profond et rouge comme une gueule de four. Au delà, ils retrouvèrent la nuit. Ils franchirent la digue, redescendirent de l'autre côté :

— Attention ! c'est glissant...

Et Docheais ajouta :

— Vous allez enfoncer pendant cinquante mètres, et ça ne sent point bon. C'est une vraie honte qu'on soit obligé de jeter comme ça les eaux grasses par-dessus les murs... Et encore, maintenant, ce n'est rien : c'est l'été qu'il fait bon faire le tour du Mont, avec les coquilles d'huîtres, les débris de langoustes, les os de gigots !

La boue visqueuse et collante ne lâchait qu'avec un bruit de ventouse. Elle montait à la cheville des bottes, et André, dégoûté de savoir dans quoi il marchait, sentit avec satisfaction le sable durcir sous ses semelles. A sa gauche, s'allongeait le mur noir du rempart. Devant lui, les grèves ouvraient une étrange étendue de pénombre, parcourue de phosphorescences vagues, et il s'étonnait de voir Docheais qui l'avait devancé de quelques pas s'enfoncer, de cette allure assurée, dans cette obscurité blême et qu'on sentait démesurée. Soudain, la marche de son compagnon traîna un bruit d'eau, un long clapotis : il traversait un « ruet ». Et comme André hésitait imperceptiblement au bord de ce courant qu'il voyait mal, Docheais dit, sans se retourner, sans ralentir :

— Vous n'en aurez pas au mollet.

L'appui de l'eau sur la botte étonna André. Le courant était rapide, et le pied qui se levait en était presque dévié. Puis c'était, de nouveau, la fermeté de la tangue.

— Pour un début de février, dit Docheais, il fait presque chaud. J'ai grand peur que les canards ne passent point.

— Il en est passé ?

— Avant-hier, dans le coude du Couesnon, où je vous emmène, mais naturellement je n'avais pas de fusil...

— Des cols verts ?

— Oui... Ah ! il y a cinq ans, avec l'hiver froid, ils sont venus par milliers ! Ils se posaient les uns sur les autres ! La Baie en a été noire pendant tout janvier et février. On en

tuait dix d'un coup de fusil. A la fin, tout de même, il fallait les approcher à plat ventre, parce qu'ils étaient devenus méfiants... Seulement, il y avait de la glace dans la Baie, et, aujourd'hui, on étouffe à marcher.

Puis il parla des autres gibiers des grèves, avec cette allégresse active du chasseur qui rabat et débusque déjà en imagination, quand il raconte ses quêtes et ses affûts. Tombelaine était truffée de nids de tadornes, des canes de forte taille, à plumage gris, tacheté de noir, glacé de vert au col et à la tête. Le premier couple était arrivé, douze ans plus tôt, d'Afrique, où ils hivernaient. Lui avait vu les deux oiseaux tourner trois jours au-dessus de l'île, sans se décider à se poser. Maintenant, des milliers de ces tadornes nichaient en mars dans les terriers de lapin, et volaient, tout le printemps, tout l'été, autour de l'île, sauvés du plomb par le goût de poisson de leur viande. Les tadornes repartaient en octobre.

L'oie bernache, l'oie marine à bec court, hivernait dans la baie depuis quatre ans. Elle arrivait de Jean-Mayen et du Spitzberg, en novembre, et demeurait jusqu'en mars. Elle devenait immangeable dès qu'on coupait le goémon, car elle s'en gavait... Il passait encore des cygnes qui cinglaient vers le sud, des hérons, mais de la petite espèce. Enfin des centaines de lapins maigrissaient sur Tombelaine à n'y ronger que de la broussaille.

Il racontait des chasses dans l'herbu, qu'il appelait aussi le « butin », l'herbu coupé de « criches », des tranchées d'eau saumâtre où s'enlisent moutons et bergers. Là, il y avait des lièvres, des malins qui, dès qu'on les levait, partaient droit vers le terrain, vers les polders, jamais vers la mer, et ça, de quelque côté qu'on les abordât ! Ils franchissaient les digues et les haies par des passages bien repérés, et leurs passées, le long des criches, traçaient à la longue de vrais sentiers. Il ne fallait pas parler quand on les chassait, car la voix porte loin sur les grèves...

Quand il se tut, André remarqua que la nuit s'emplissait d'un vaste bruissement de fermentation. Des millions de bulles crevaient sur le sable... Il lui semblait qu'ils marchaient depuis très longtemps, à ce pas régulier et long sur le sable ferme. Il se détourna : du Mont il ne demeurait qu'une clarté brillante et fixe, la grosse lampe électrique de la Tour du

Nord, placée là comme un phare pour les coureurs de grèves. Furtivement, il regarda l'heure à son bracelet-montre : six heures. Le montant à sept heures dix, et c'était la marée. « Il faudra faire vite », avait promis Docheais. L'affût dans cette boucle du Couesnon où ils allaient, puis les fouilles à la raquette dans le « marou », une grande plaine d'eau basse où le saumon s'échoue ; oui, il faudrait faire vite !... On serait à la limite même de la sécurité dans l'espace et le temps. Mais c'était la condition obligée de cette chasse et de cette pêche, qui ne pouvaient être fructueuses que pendant un court instant, et à l'extrême bord où la mer demeure suspendue. Il ne fallait pas manquer les cinq minutes d'aube où se fait la passée, avec une régularité de premier tramway, les cinq minutes du bas de l'eau, où le gros poisson aventuré trop loin, parce qu'il sait tout proche le flux qui va le renflouer, n'a plus assez de fond pour manœuvrer et fuir. Après, ce serait le repli rapide devant la mer. Aucun danger, d'ailleurs, tant que le chasseur ou le pêcheur contrôlaient leur passion, qu'ils ne perdaient pas un instant le sentiment du temps.

— On ne serait pas passé ici il y a huit jours, dit Docheais. Il y avait plus d'un mètre d'eau. Cette année, les rivières ont travaillé dur ! Elles amènent du sable, elles en emmènent... On ne sait jamais ce qu'on va trouver...

La nuit se troublait maintenant à leur droite : on y devinait comme une fumée pâle et fixe qui marquait l'approche de l'aube. Puis une masse noire se souleva toute proche, bombant un dos gigantesque de Léviathan : Tombelaine. A leur gauche, une rumeur s'enflait, et tout un pan de l'espace s'enfuyait dans l'ombre.

— Le Couesnon, annonça Docheais.

On ne voyait des eaux ni couleur ni reflet, mais seulement leur mouvement furieux et noir. Le dérisoire ruisseau de Pontorson était ici un fleuve énorme, préhistorique, sans rives, et qui poussait dans la nuit son souffle de cataracte. Ils marchèrent quelque temps le long du bruit. La naissance du jour devait être commencée quelque part, car bientôt ils distinguèrent le bord du fleuve. Il avait creusé dans le sable une entaille continue, comme un talus à pic, et, au-dessous, il avait aplani une plate-forme qu'il frangeait d'écume rapide.

Ils y descendirent et y marchèrent. Tout à coup, Docheais s'arrêta. Il piétina la terre de ses bottes lourdes, une danse pesante de vigneron dans la cuve.

— Tiens ! dit-il, ce sera mauvais dans quelques jours ici.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une molasse, une lise qui se forme...

— Non ?

Depuis qu'il était au Mont, André s'était toujours gardé de parler des lises, de peur d'être pris pour un touriste ! Il y soupçonnait une galéjade montoise, un danger périmé depuis que la digue, lui avait-on dit, avait fixé les sables. On racontait même que pour filmer un enlisement il avait fallu creuser un trou dans la tangue et y déverser des charretées de vase ?... Il était arrivé à la place piétinée, et Docheais recula pour la lui laisser. Il posa le pied dans la boue liquide : le pied y enfonça, comme sucé, et disparut par-dessus la cheville avec une telle douceur qu'on ne soupçonnait pas même l'enlisement. Il le retira avec effort.

— Ça tire déjà sur la botte, hein ? dit Docheais. Si vous en aviez jusqu'au genou, vous ne vous en sortiriez pas tout seul. Après les grandes marées, il y en a partout. Pas plus tard qu'hier, j'en ai traversé une qui basculait tellement que je marchais les bras étendus, prêt à me jeter à l'eau, si ça crevait.

— Mais, alors, on les traverse ? s'écria André.

— Oui, à condition de passer franc et de ne pas peser trop lourd... Si on s'arrête, on enfonce. Mais si on a le temps, avant le flot, on peut toujours rebrousser chemin et faire un détour.

André ne cacha point sa surprise presque désappointée : il en était resté à l'enlisement romantique, à la lente absorption de l'homme bu par le sable. Or, dans la page fameuse tout était faux ! La lise une fois formée n'était point cette pâte molle et insidieuse où il venait de s'engluer, mais une croûte de sable encore ferme qui flottait sur de l'eau. A sec, elle était parfaitement discernable, car elle formait une aire plane et luisante parmi le sable ferme bosselé par les courants. Elle ne pouvait surprendre que lorsqu'on la rencontrait au milieu d'une plaine d'eau. On avait alors l'impression de marcher sur une étoffe tendue, sur un sol qui remuait tout

entier. Il arrivait parfois que l'on crevât la couche solide, que l'on passât au travers, comme au travers d'un mauvais plancher, et la chute était aussi soudaine. On enfonçait, d'un seul coup, jusqu'à la ceinture, jusqu'au cou, par-dessus la tête, selon la profondeur du ruet qui passait dessous. Quand la lise vous touchait le ventre, bêtes ou hommes, on ne s'en tirait pas seul, et, si c'était à mer montante, vous mouriez noyé, mais jamais enseveli vivant... Le remède ? Se jeter à plat ventre dans l'eau, quand ça cédait, se dégager en se roulant par terre. Mais, surtout, éviter autant que possible les courbes des rivières où elles se forment... Les alentours du Mont, d'ailleurs, n'étaient pas les moins dangereux. Entre la chapelle et la fontaine de Saint-Aubert, il y avait un petit ruisseau mauvais comme tout !... L'été dernier, on en avait retiré une promeneuse... Même dans l'herbu, les pâtres se noyaient en traversant les criches, ces lagunes vaseuses ouvertes dans la marne, et l'on y déterrait les moutons à la bêche.

— Il n'y a pourtant que deux dangers, conclut Docheais, le flot et la brume... Et cela surtout, parce que, d'une marée à l'autre, vous ne reconnaissez plus les grèves.

Il insistait sur leur vie mouvante, leurs métamorphoses quotidiennes. Les trois rivières y divaguaient puissamment, rongeaient ou agglomeraient des bancs de sable, s'étalaient en nappes immenses ou approfondissaient au contraire des lits étroits. Le choc de leurs eaux grossies par les pluies d'hiver, quand elles se heurtaient aux marées, pétrissait les grèves pendant les mois noirs. Si, l'été, tout se calmait, de novembre à juin, il fallait deviner les intentions des courants, dépister leurs feintes, mais surtout garder en mémoire tous les détails du paysage diffus.

— Et l'on s'y retrouve pourtant mieux que dans les logis abbatiaux, dit André en riant.

Docheais, lui aussi, se mit à rire :

— Ah ! on vous a raconté cela ?... Il n'y a que Vallée qui se retrouve là-dedans... Dans l'Abbaye, voyez-vous, c'est, dans un sens, pire qu'ici. On croit connaître, et on s'aperçoit qu'on a tout à apprendre... Ah ! on va approcher.

André se détourna pour mesurer la distance qu'ils avaient parcourue. Le Mont n'était encore qu'une silhouette d'ombre grise simplifiée à l'extrême, une pyramide aiguë, mais qui

semblait compacte. Il paraissait extrêmement lointain, et en suivant Docheais qui s'en éloignait encore à grands pas, il se rappelait, avec un rien d'appréhension, les zones si diverses qu'ils avaient déjà traversées, des sables montants, de vraies dunes en dos d'âne coupées de dépressions profondes, des plaines d'eau, des « marous » qui clapotaient longuement contre leurs genoux. Il savait qu'à une minute donnée cette eau immobile s'animerait, se mettrait à courir, à gonfler, et il demanda, bien qu'il eût une montre, mais c'était une ruse pour alerter l'autre :

— Quelle heure est-il ?

— Sept heures moins vingt-cinq. Il ne faudra pas s'amuser.

Ils marchèrent encore. C'était autour d'eux comme une vaste rumeur de conque. Rien n'était encore distinct que le bord à pic du fleuve, les premiers flots ourlés d'une bave jaune : au delà, tout se perdait dans la grisaille du ciel et des eaux. Arrivé dans une courbe de la rivière, Docheais sauta en bas de ce parapet de sable qu'avait creusé le courant :

— C'est là.

Il avait déposé à terre la hotte et la raquette, ne gardant que le fusil.

— Il ne faut pas se faire voir, dit-il.

Et il s'agenouilla. André fit de même.

Ils restèrent là, comme des tireurs tapis au fond d'une tranchée, et André ne voyait que la coupure du sable devant lui. Mais il sentait le jour grandir partout... Ils attendirent, sans parler, ayant tous deux repris une âme d'affût. André appartenait déjà tout entier aux images qui allaient se succéder : le long triangle des oiseaux, les cous allongés entre les ailes rapides, les détonations, la ligne en désarroi, les cris, la chute verticale du canard tué, la chute ralentie, plus émouvante, de l'oiseau blessé, dont les ailes convulsives ne brassent plus l'air. Docheais se leva :

— Ils ne passeront plus, maintenant... Je m'en doutais : il ne fait pas assez froid.

Le jour était venu. Devant eux, Tombelaine s'était dressée. Une large zone d'eau miroitante l'isolait du monde depuis les marées d'équinoxe. On distinguait les gazons sur son dos, le pelage abrupt des rochers sur ses flancs, la ceinture noire de pierre stérile que lui traçaient les marées.

— Voulez-vous m'attendre là cinq minutes ? proposa Docheais. Je voudrais aller donner un coup de raquette dans le « marou » ; il devrait y avoir quelque chose.

Quand il fut seul, André regarda vers l'Orient et il jura tout bas, en face de l'extraordinaire spectacle. Sur la Bretagne, les bandes pourprées du levant s'allongeaient, en se dégradant à leurs extrémités par des tons violâtres et des bleus d'encre pâle. Mais c'était sur une zone d'or safrané que le Mont s'enlevait très haut au-dessus des basses terres. Il y dessinait un écran mat que les contreforts de la Merveille entaillaient à peine d'ombre bleue. L'archange étincelait, à la cime, comme un point d'or. Au sud, le ciel s'incurvait sur l'horizon en blancs laiteux et les grèves, frappées par le soleil qui venait de se hisser, rouge, énorme, au-dessus des bois, s'argentaient luisantes et se glaçaient de rose.

Le spectacle rendit à André l'inquiétude de l'heure : la marée et le jour devaient se suivre de près... Il chercha Docheais et aperçut sa haute silhouette dans une eau demeurée grise, à cause de tout le vague de la mer qui s'étalait de ce côté. L'homme poussait sa raquette, comme s'il avait conduit, en y appuyant, un mancheron de charrue. Soudain, André le vit se pencher davantage, presser l'allure. Il entendit le clapotis hâtif de sa course. Le pêcheur poursuivait visiblement un poisson. Il se courbait pour ramasser sa force, et, tout d'un coup, lança brutalement le filet en avant, pour la capture.

— Je l'ai ! cria-t-il.

André se hâta vers lui, en se dépêtrant mal des liens de l'eau, dont il sentait l'entrave contre ses jambes. Il vit encore Docheais asséner un coup sur quelque chose qu'il tenait, et, quand il arriva, il trouva au fond de la hotte un poisson qui béait avec des rangées de fines dents aiguës. La robe était bleu d'acier sur le dos, d'argent nacré sur les flancs.

— Il doit faire dans les dix à onze livres, apprécia Clément. Il y avait trois jours que je le guettais.

C'était un de ces saumons qui divaguent aux coudes élargis des rivières et cherchent l'eau saumâtre, comme une transition entre la mer d'où ils viennent et les fleuves d'eau douce où ils vont remonter pour frayer. Ils la trouvaient là, dans ces débordements du Couesnon mêlés à l'eau du reflux,

et ils y séjournaient volontiers pour y dessaler progressivement leurs branchies, les entraîner à l'affadissement des rivières. Le séjour pourtant était dangereux, à cause du peu de profondeur de ces plaines. A l'étale de basse mer, il restait aux gros poissons à peine dix centimètres d'eau sous le ventre, et il était facile de les affoler et de les échouer. Souvent même, ils se mettaient au sec d'eux-mêmes : surpris, eux aussi, par la traîtrise des grèves, ils se hasardaient dans une lagune qui s'asséchait. Alors les goélands s'abattaient par centaines, leur arrachaient les yeux, leur mangeaient la tête, n'en laissaient, en une heure, que les arêtes, à moins qu'un pêcheur, alerté par leur nombre et leurs disputes criardes, n'accourût du fond des grèves pour leur ravir ce qu'il en restait.

— Il y en a d'autres, dans le marou, jugea Clément, mais on n'a plus le temps d'y aller voir.

La discipline jouait automatiquement contre la passion de la chasse. Au Mont et dans toute la Baie, on mésestimait celui qui n'avait point su commander à son ambition et s'était laissé surprendre par le flot. Celui-là était capable de mettre sa vie en balance avec cinq ou six kilos de poisson, et cela ne lui donnait aucun prestige.

Ils revinrent donc le long du Couesnon, et André se trouva, cette fois, face à face avec l'épanouissement du jour. Le soleil rouge était monté au-dessus des collines d'Avranches. Maintenant, il embrasait la Merveille, rosissait le Petit Bois. La brume de la nuit scintillait sur les toits d'ardoise, les ogives étroites brillaient comme des épées au-dessous des pinacles couleur de blé mûr. Et, de nouveau, la légèreté miraculeuse de la flèche, le sublime élan des contreforts imposaient à André le sentiment puissant de la vie. C'était, comme il l'avait déjà senti, une présence souveraine qui s'affirmait. La prodigieuse montagne regardait et attendait. Et cela frappait les plus rudes, aux descentes des cars, les laissait quelques secondes immobiles et sans voix : la rencontre de quelqu'un lorsqu'ils n'attendaient que quelque chose. Ils oubliaient d'ailleurs aussitôt leur saisissement, dès qu'ils étaient assez proches du Mont pour ne plus le voir, dès qu'ils s'étaient enfouis dans les étroites fosses des rues. Mais ceux qui vivaient là, qui depuis des années le voyaient se dresser à toute heure, au-dessus de tous les horizons, ceux-

là l'avaient en eux, sans même le savoir, comme un ami vivant.

Certains n'avaient pu se résoudre à se priver de leur ration quotidienne d'émerveillement : ils étaient restés au Mont ou y revenaient. On lui avait cité des retraités de Pontorson qui faisaient chaque jour la route jusqu'au tournant d'où ils pouvaient le découvrir, — un médecin étranger, venu un matin en touriste, et qui n'était jamais reparti...

La rencontre d'un ruet lui rabaissa les yeux et l'esprit sur la grève. Il dit pourtant :

— Il y avait un lever de soleil magnifique, ce matin...

— Oui, c'est signe de pluie...

Quand ils arrivèrent au ruisseau qui se coudait devant la chapelle Saint-Aubert, Clément l'arrêta :

— Attendez ! Je vais voir si c'est solide.

Il entra dans l'eau, s'arrêta, éprouva le sol en se balançant d'une hanche sur l'autre, puis repartit, en disant :

— Vous pouvez y aller.

André passa à son tour et s'étonna de marcher comme sur un épais tapis de caoutchouc.

— Ça s'est raffermi. Ça branlait autrement que ça il y a deux jours, assura Docheais.

Comme ils attaquaient l'escarpement du sud, le mascaret, au-dessous d'eux, les dépassa. Ils s'arrêtèrent pour regarder. C'était une haute vague qui se projetait avec fracas, toute cabrée, en secouant une longue crinière d'écume. La barre restait creuse et ne déferlait point. Elle gardait sa ligne grondante, et ses flancs abattaient les berges minées, d'énormes blocs de tangue qui s'écroulaient lourdement. Là où elle était passée, c'était le mouvement des houles, la vie agitée de la mer ; là où elle n'avait point encore atteint, le calme dormant de la rivière. Dans le Couesnon canalisé, elle ne se resserra point et balaya largement les talus. Des oiseaux l'accompagnaient, comme saisis d'une folie subite. C'était, sur sa crête, une mêlée stridente de mauves, de pétrels et de courlis qui accouraient avec elle, y trempaient leurs pieds gris, semblaient la becqueter avec fureur.

— Vous voyez, constata Docheais, on a bien fait de ne pas trop lanterner.

Puis il offrit :

— Vous allez bien venir jusqu'à la maison prendre quelque chose. Il faut arroser le bestiau, c'est le premier de la saison... Après, si vous avez le temps, on pourrait aller voir si le père Biard se décidera un de ces jours à barrer la rivière...

— J'ai le temps, assura André. J'ai dit que je ne rentrerais que pour déjeuner.

Le vin blanc et le café bus, ils montèrent chez le père Biard, un large bonhomme à figure sévère et rasée, que sa femme et ses filles appelaient « le patron ». Il était propriétaire d'une étroite maison accrochée au flanc est du Mont, et dont il avait refusé des sommes folles au musée qui rêvait de s'agrandir. Alourdi, il ne pêchait plus que pour son plaisir, mais il avait fait parler de lui, avant la guerre, quand la dynastie montoise des Étianvre disputait aux Jugan de Vains leurs droits sur la Sélune et repoussait les « ventres jaunes » de Cherrueix qui tentaient parfois des raids jusqu'au Couesnon. Filets arrachés ou déchirés, doris crevés à la hache ou jetés, amarres coupées, dans le courant, autant de représailles qui avaient conduit plus d'une fois le père Biard, allié des Étianvre, devant le juge de paix, et même deux fois en correctionnelle. Depuis, les jeunes, disciplinés par le front et les syndicats, s'étaient partagé à l'amiable les rivières.

Le patron était peu causant, mais sur ce sujet il ne tarissait point. Il offrit du cidre, et il était près de onze heures quand André et Docheais sortirent de chez lui, emportant la promesse qu'on les avertirait dès que l'eau douce aurait assez baissé pour que l'on pût essayer de tendre. Sur le seuil, ils se heurtèrent à Biard le fils. André reconnut le pêcheur à qui il avait parlé sur la Tour du Nord, le soir où il prenait le « talard » pour un poisson en chasse. C'était un grand maigre, consciencieux et lent, avec de longues moustaches découragées, travailleur et indifférent comme une horloge.

André quitta Docheais devant *la Chimère*.

— Au premier jour de froid, proposa le gardien, si ça vous dit, on pourrait remettre ça aux canards ?...

— Avec plaisir.

Et il remercia vivement.

Dans la cour des Fanils, au moment de rentrer chez lui, il eut honte de ses bottes vaseuses et les décrotta longuement au bordé du doris qui attendait là les beaux jours. Elles

étaient encore si sales qu'il hésita sur le seuil, en les regardant, mais la porte s'ouvrit :

— Ah ! tout de même !...

Laurence était négligée, presque sale, cette négligence des blondes toujours menacées de tomber dans le jaune et le terreux au moindre défaut de surveillance. Les cheveux ternes allongeaient sur le cou leur ondulation détendue, le visage qu'elle ne faisait plus ne semblait qu'ébauché et devenait vulgaire ; le peignoir, aux boutonnières crevées, se traversait d'une épingle de sûreté. Pourtant, elle était gantée, des gants de Suède encroûtés de suie. Dans le désastre, elle ne défendait plus que ses mains.

Ce ne fut pas cela qui surprit André : il connaissait cet aspect, cette grève de la beauté où elle s'obstinait depuis leur arrivée, son refus méprisant de se parer.

— Pour qui ? avait-elle demandé à sa première observation.

— Quand ce ne serait que pour moi !...

Elle avait haussé les épaules et ajouté :

— De quoi te plains-tu ? Je me mets à l'unisson. Est-ce que je suis femme de gardien, oui ou non ? Tu as vu les autres ?... Si je m'habillais, tu viendrais me faire un sermon filandreux sur l'obligation de ne pas me faire remarquer... Puisque je ne sortirai pas...

A son tour, il avait levé les épaules, mais, depuis son voyage d'Avranches qui avait dû la décevoir terriblement, elle tenait parole, s'enfermait chez elle avec un acharnement qui avait fait lever en lui une obstination semblable. Il allait aux provisions, mais depuis qu'elle avait signifié sa décision de ne pas descendre, même dans la cour, il n'avait jamais essayé de la faire céder. A ceux qui s'informaient d'elle, il disait qu'elle gardait la chambre pour un gros rhume, et il attendait qu'elle pliât, avec une sourde estime pour sa ténacité.

Il n'osait pourtant point songer à ce que pouvaient être ses journées, à l'ennui de séquestrée qui la rongeait, aux dangers terribles qui s'accumulaient en elle. Il devinait bien qu'elle était en train de changer d'âme, qu'elle s'empoisonnait de dégoût à hautes doses, mais l'épreuve avait trempé sa volonté de résistance, affermi son implacable logique d'homme,

et il se taisait. Il avait souffert seul, une souffrance qu'elle avait refusé de rejoindre, et sa rancune durait. Il était de ces opiniâtres qu'un regard déclenche, mais qui ne cèdent pas plus qu'un engrenage à cliquet si l'on veut les manœuvrer à l'envers..

Ils s'opposaient ainsi, depuis des jours, dans le silence, ou n'échangeaient que des mots indifférents. Lui, n'avait jamais parlé de l'Abbaye, ni des grèves. Le journal et la T. S. F. peuplaient les heures, car le père avait envoyé, dès la première semaine, un petit poste d'occasion, et la musique creuse menait son bruit infatigable sur leur attente, leur blocus.

Mais à présent, il comprenait que c'en était fini du long siège. Il le sentait au corps de Laurence, plus encore qu'à son visage, un corps où tout était redevenu brutalement mobile, les coudes rejetés en arrière qui tiraient par saccades sur les seins, la houle des épaules et des hanches qui semblaient devant lui se débarrasser d'une gaine, l'exaspération des pieds qui piétinaient, comme tout à l'heure Docheais dans la lise.

Elle n'attendit pas qu'il eût refermé la porte pour affirmer :

— Je ne resterai pas ici un jour de plus !

Il serra les lèvres, regarda à terre, et attendit. Mais elle était arrivée à ce paroxysme où le silence de l'antagoniste n'importe plus, ne gêne plus, n'excite même plus. Elle signifiait une décision, et il n'était là, semblait-il, que pour l'entendre.

Elle annonça :

— Je viens de claquer une des femmes !

Il eut un haut-le-corps.

— Qui ?

— Je n'en sais rien. Je ne sais pas son nom.

— Mais pourquoi ?

— Une question de boîte à ordures... Tu n'attends pas que je te raconte ça, comme on le fait entre laveuses ? Non ?... Elle m'a dit qu'elle n'était pas ma domestique, qu'il fallait que je m'en passe maintenant, comme les autres ! Je lui ai répondu qu'elle ne l'aurait jamais été, que je n'avais jamais eu de souillons à mon service. Elle a lâché quelques injures. Je lui ai cloué le bec avec deux calottes. Elle a eu peur, elle est rentrée en appelant son mari ; mais moi, je pars !

Le mot ne le frappa pas, parce qu'il n'y voyait encore qu'une menace de colère. Elle se devait de le dire... Il n'était attentif qu'à la dispute, à l'évaluation de dégâts qu'il importait de connaître. Il se mit à marcher, et silencieusement, à cause de ses bottes de crêpe.

— Ça, ordonna-t-il, on en reparlera ! Mais, ce que je veux savoir...

Elle s'était assise, son peignoir ouvert sur ses genoux croisés, la tête dressée, au point qu'il voyait le dessous du menton, les lignes convergentes du maxillaire.

« Elle a maigri », pensa-t-il rapidement.

— Et savoir quoi ? demanda-t-elle. Est-ce que tu t'es inquiété de savoir ce qu'elles ont pu me dire et me faire, depuis trois semaines, mes « voisines », comme tu dis... Pourquoi celle d'en-haut jetait son eau sale sur ma fenêtre ; pourquoi elles dressaient leurs petits à renverser le pot de lait dans le corridor ; ce que je trouvais d'écrit sur ma porte ?... Pendant ce temps-là, tu te promènes, toi, tu pêches !... Moi, à la niche, à l'évier !

Il rejeta le grief d'un coup d'épaule :

— Allons !... Tu t'es obstinée à ne jamais sortir !

— Et pour aller où ? Dans deux ou trois ruelles, où tout le monde accourt aux portes quand vous passez ? Chez celle d'à côté, repriser des chaussettes et boire une tasse de café à quatre heures ? Parler de la bonne du bistrot qui court après les maçons de la poste, de ton collègue qui est revenu saoul de Pontorson, de la visite du nouveau curé ?...

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, il la regarda dans les yeux :

— Non, mais te figurerais-tu, par hasard, que tes amis avaient des conversations plus relevées ?

Elle releva le défi :

— Tu en es peut-être arrivé à ne plus pouvoir faire la différence !

Soudain, son regard cassa, elle se leva d'un bond, vint à lui, haletante, lui chercha les mains :

— Écoute, André. Ce n'est pas un coup de tête. J'y ai réfléchi pendant des jours et des nuits. Il faut qu'on parte ! Ici, je deviendrais folle ! C'est comme si j'avais vieilli de trente ans, quand on a tout derrière soi et plus rien devant, rien

à attendre, à espérer !... Essaie donc de comprendre cela, toi qui bouges, qui t'occupes, qui parles comme avant...

Il écoutait mal, parce que brusquement il se rappelait.

— Est-ce que ce n'était pas ce matin, le tirage de la loterie nationale ?

Elle ne répondit pas, mais ne baissa point les yeux.

— Je ne t'ai rien dit, continua-t-il, quand j'ai trouvé le billet. Tu savais pourtant que cent francs !... Tu les as presque volés... Alors, parce que ce matin tu as été obligée de le jeter au feu, tu veux partir... Il n'y avait que cela qui te tenait, l'espoir imbécile du gros lot !

Elle inclina la tête :

— Mais, parfaitement ! Est-ce que tu crois que j'aurais pu vivre, que je pourrais jamais vivre, si je n'espérais pas que ça va cesser ! Toi, tu t'y plais : chacun ses goûts ! Tu as été élevé comme ça ! Moi, pas !... Et je ferai tout pour en sortir, tu entends, tout !

Dans la colère, ses lèvres se retroussaient sur les mots déchiquetés, les traits s'allongeaient, les yeux remontaient dans le front, et les menaces qu'elle soufflait lui arrivaient, à lui, au visage, en bouffées chaudes et brèves. Elle était animale et ardente, et André ne pouvait plus douter de la force qui la projetait.

Il ricana :

— Tu ferais tout ?... Je commence à le croire ! « Reste si tu veux, moi je pars ! »... Ça va ! Au moins, c'est net !... Et dire que j'ai pu te croire, dans le temps !... Croire à tes patelinages, à tes bobards ! Comme si tu ne t'étais pas toujours moquée de ce que je pouvais penser, de ce que je pouvais aimer, de ce que je pouvais être, même !

Les yeux flamboyants, elle marcha sur lui :

— Ce que tu peux être ? Tu veux que je te le dise, ce que tu peux être ?... Un raté, comme ton ami Vallée, l'ingénieur ! Une bonne place que tu as trouvée là, où il n'y a rien à faire qu'à crever gentiment de faim, en se baladant sur les grèves, comme avec ton père. Un beau travail, de monter tous les huit jours faire le cornac, pour trois ou quatre pelés qui n'ont pas le moyen de se payer à déjeuner ici, l'été ! Un raté, oui, et un fainéant, tu entends, un fainéant !

Elle avait crié le mot du seuil de la chambre. Brusque-

ment, elle y entra, flanqua la porte, et il entendit craquer les deux tours de clef qui l'enfermaient.

Les dents serrées, il arpenta la cuisine, et le plancher, sous ses talons de crêpe, sonnait sourdement. Ce fut ce bruit insolite qui, à la longue, parvint à le distraire de sa fureur. Il fallait tout de même quitter ces bottes qu'il traînait depuis le matin, et personne n'en était capable seul. Il n'allait pas prier à la porte close !... Il fit un paquet de ses souliers, sortit, et dut monter jusqu'à *la Chimère* se faire tirer ses bottes des pieds. Sa femme avait essayé, s'excusa-t-il, mais elle n'avait pas l'habitude... Il demanda encore à laisser les cuissardes dans un coin du cellier : il les reprendrait le soir. Car il était décidé à ne pas rentrer chez lui avant la nuit, à se tuer de marche, par prudence, pour calmer ce tourbillon forcené de colère qui venait lui cogner aux tempes et dont il avait peur.

Il se jeta sur la route de Pontorson et pressa le pas jusqu'à l'allure où la pensée même s'essouffle et lâche. Peu à peu, les cris intérieurs s'apaisèrent et l'indignation demeura profonde, large, mais unie, comme une masse d'eau suspendue par une haute digue.

Des autos le croisèrent : il n'en vit que le flanc, au ras de terre, ainsi que le passage d'une courte bande qui rompait le vide à sa gauche. Il devait aller très vite, car la première surprise qui lui vint du dehors fut la borne, un cube de ciment monté sur un pilier et qui indiquait : *Beauvoir*, 300 *mètres*.

Il traversa Beauvoir, puis Les Pas, remonta vers Ardevon et la mer, sans rien voir de la route que ses bosses et ses trous. Maintenant, il pouvait se rappeler des paroles qu'elle avait dites. « Trois ou quatre pelés qui ne peuvent pas se payer à déjeuner ici, l'été.... » Cela lui revenait à l'esprit d'abord, parce que c'était le plus odieux de tout, ce mépris dont elle écrasait les gens et les choses qui n'étaient point estampillés au poinçon de l'or, cet esprit de caste féroce, borné, et si grotesque dans sa nouvelle condition qu'il donnait à supposer chez elle plus que de l'inconscience, de la sottise ! Puis il entendait retentir l'outrage qu'elle avait choisi entre tous ! « Un fainéant ! »

Il réagissait à cette injure comme les gens du peuple qui n'en savent pas de plus grave... Elle, qui avait la honte et la haine du travail !...

Soudain, dans cette chasse aux griefs, la lettre anonyme envoyée jadis à son père, et qui accusait Laurence et Delabre, lui revint en mémoire. Il s'était toujours interdit de la ramasser, mais ce soir, il allait la reprendre, la relire en pensée, récuser, s'il le fallait, l'évidence, pour se torturer.

Quelqu'un l'en empêcha, qui demandait :

— Alors, vous êtes venu vous promener par chez nous ?

Une des femmes qu'il venait de dépasser disait cela derrière lui. Il se détourna : il était seul sur la route, avec elles, et c'était à lui qu'on parlait.

— Oui, dit-il, méfiant.

Mais il reconnut la grande fille qui riait, comme à *la Chimère*, les deux coquetières, la vieille qui avait marché jusqu'à Paris, la jeune qu'elle appelait Andréa. Elles l'avaient rattrapé et marchaient à sa hauteur. La vieille demanda :

— C'est point votre jour de service ?

— Non... Où va-t-on par là ?

— On va à La Rive... C'est-il là que vous avez affaire ?

— Oh ! dit-il, je n'ai affaire nulle part...

— Pour quelqu'un qui ne va nulle part, remarqua Andréa, vous y alliez bon train...

Elle le guettait hardiment de ses yeux bruns, des yeux qui avouaient nettement leur plaisir à regarder l'homme, mais où déjà de la moquerie luisait.

— Tu ne vois pas, dit la vieille Hirson, qu'il veut aller à La Rive pour nous payer un mic ?

Cette impudence amusa André une seconde. La fille, elle, riait sur des dents solides, mais il lui manquait la canine droite, et ce trou donnait au rire une dissonance équivoque, comme un strabisme léger à un regard.

— N'est-ce pas que j'ai raison ? insista la vieille.

— Si vous voulez.

— Je savais ben, pardi !...

Elles marchaient vite, de leur pas de coureuses de grèves, les pieds nus dans les souliers bas éculés, et elles ne parlèrent plus. La mère Hirson calculait le temps que ferait perdre la station à l'auberge, et elle les emmenait d'un train à décourager la conversation. Depuis l'âge de quatorze ans qu'elle allait aux grèves, elle avait fait, dans la baie et les villages, l'équivalent de dix tours de la terre. Ses jambes sèches,

cordées de varices, menaient un pas mécanique et bref comme un échappement de montre, et la cadence de ce pas qui violentait le sien contraignait André à ne plus penser qu'à son souffle, à ne pas se faire semer par les enragées marcheuses.

Il arriva quand même bon dernier dans l'auberge. Les deux coquetières étaient déjà assises sur la bancelle.

— Trois mics, commanda la mère Hirson, et arrosés !

Puis une inquiétude lui vint :

— Il est au feu, hein ? On n'a point le temps de busotter.

— Il va être chaud, assura la patronne... C'est donc vot' route, aujourd'hui, mère Hirson ?

— On a rencontré un beau monsieur qui a voulu nous payer à boire, expliqua la vieille.

Elle excellait, l'été, à se faire abreuver par les touristes en mal de pittoresque.

André la regardait. Elle était si profondément ridée qu'on s'étonnait de ne pas voir rouges de sang ces entailles. Ses doigts secs et déformés semblaient, sur la table, des crabes gris au repos. Puis ils s'énervèrent et tambourinèrent sur la soucoupe.

— Allons, allons ! dit-elle, v'là qu'il va être deux heures !

— L'horloge avance, assura la patronne en apportant la cafetière et le carafon de blanche.

La mère Hirson regardait dehors, à travers la vitre embuée.

— Le temps est malade, dit-elle. On aurait de la brume à ce soir que ça ne m'étonnerait point.

Elle suça d'un coup de lèvres un bon tiers de la tasse brûlante et la remplit d'eau-de-vie. Andréa, elle, buvait en chatte, par petits coups ; elle versa plus doucement l'eau-de-vie, mais elle en versa autant.

— En vous remerciant, dit la mère Hirson qui se levait. Nous, on va travailler.

Andréa s'était dressée presque en même temps : on la sentait habituée à ne jamais discuter les ordres ou les gestes de l'ancienne, parce que cette obéissance était une sauvegarde, comme dans tous les métiers de la mer. André était resté assis.

— Ce que c'est, dit la mère Hirson, d'être beau gars et d'avoir sa journée faite.

Il répliqua, plus vivement que cela ne le valait :

— C'est peut-être parce que je l'ai commencée avant vous, la mère. A cinq heures, j'étais sur les grèves, moi, ce matin.

Il expliqua qu'il était allé avec Docheais au canard et au saumon.

— C'est ben ce que je disais, apprécia la vieille. Vous vous promenez depuis ce matin !

Il se leva à son tour, tandis qu'Andréa riait de son rire canaille et aguichant.

— A vous entendre, on croirait que c'est la mer à boire de ramasser quelques livres de coques. Ça m'est arrivé, vous savez !

— J' suis pas curieuse, dit la mère Hirson, mais je voudrais voir ça !

Une malice flambait dans ses yeux jaunes, l'attente de quelque chose qui serait drôle pour elle, mais pas pour lui. Car il devinait déjà qu'elle ne s'amusait, comme s'amusent les forçats, qu'à la peine et à la peur des autres. Mais il ne pouvait pas, cet après-midi, laisser tomber le défi, et, bien qu'il sentît parfaitement toute l'extravagante absurdité de l'aventure, il se décida sans hésiter :

— Allons-y !

Elles dégringolaient déjà devant lui les marches du perron. Andréa se détournait, et il lui vit la même lippe de raillerie sournoise qu'à la vieille. Ah ! il voulait goûter de la vie des coquetières ! Elles s'enorgueillissaient de leur mal, de cette créverie de métier où les hommes n'auraient pas tenu. On y risquait sa peau, on y laissait sa viande... A cinquante ans, une coquetière ne pouvait plus vieillir, conservée dans le sel qu'elle était, et définitivement cassée par la fouille...

La mère Hirson avait traversé la route et pris par un labour. C'était la fin des polders. Après deux talus bas, l'herbu commençait. André n'y avait jamais marché. Sous les crystes boueuses et les salicornes, des trous d'eau saumâtre s'ouvraient, et il y enfonçait jusqu'à la cheville. Il n'accusait point le coup et ses compagnes ne semblaient point s'en apercevoir. Puis, c'étaient des « criches », dont on longeait les bords gluants. Il fut content de retrouver la tangue ferme et de pouvoir regarder ailleurs qu'à ses pieds.

D'où ils étaient, l'on découvrait toute la baie comme

une nappe nacrée et instable que le vent balançait. Une brume diaphane y restait suspendue, et le Mont, Tombelaine y semblaient travaillés à l'estompe, vus dans une jumelle mal au point. Tout s'écoulait. L'eau grise s'enfuyait de partout, à petits plis pressés. Les tangues, délacées, bombaient çà et là, jetées en désordre comme de longs boucliers luisants, des sagaies aiguës. Ce qui restait de mer finissait de se déchirer en haillons incolores, et le sable buvait, infatigablement, avec un bruit de salive. Un vol d'étourneaux accourut dans le ciel de papier, une poignée disciplinée de gros points sombres, qui tournoyèrent un instant au-dessus d'un berger debout, très loin, dans l'herbu, et dont on ne distinguait pas le troupeau.

Le clapotement de ses souliers dans un marou surprit André. Il n'avait pas vu cette mince couche d'eau transparente et tellement immobile. Les femmes s'arrêtèrent une seconde : deux gestes rapides, et leurs souliers tombèrent. Il fut plus long à se déchausser. Elles repartaient déjà, sans l'attendre, comme s'il ne comptait plus, maintenant qu'elles le tenaient. Il releva son pantalon au-dessus des genoux et marcha. L'eau glacée brûlait, et il retint un frisson. La honte de la gageure imbécile faillit lui faire rebrousser chemin. Il comprenait qu'elles allaient se gausser de lui, férocement. Il ralentit, mais la vieille, comme si elle l'avait deviné, lui cria :

— Alors, elle est bonne ?

— Épatante !

Et il allongea le pas, pour arriver à la hauteur d'Andréa, qui suivait la vieille. Mais la fille lui fit signe du bras, sans se retourner, de rester derrière. Il fallait garder cette marche en file, comme une cordée en montagne. L'eau, maintenant, montait presque au genou, une eau qui se ridait et dont le scintillement léger finissait par éblouir. Il leva les yeux : il ne restait dans cet air blanc aucun point de repère. Tombelaine, même, vers laquelle ils marchaient, n'était qu'une condensation grise à l'horizon.

La vieille, devant, à dix pas, sembla balancer légèrement et cria :

— Ça branle !

Elle n'avait point ralenti : il fallait passer franchement dans les lises. Mais elle allait, comme détendue, les genoux

fléchis, avec un souci visible de ne pas insister sur le sol mouvant, de se faire légère, une marche qui tentait de tirer vers le haut tout le poids. André, qui venait dans le sillage d'Andréa, vit tout le corps de la fille appareiller devant lui, comme celui d'une équilibriste, les hanches jouer pour atténuer le choc des pas, les épaules onduler, les bras s'écarter pour l'équilibre. A son tour, il entra sur la lise. Bien mieux que la botte, le matin, le pied nu se sentait peser sur une couche de boue suspendue sur un radeau de gélatine dont les oscillations s'amplifiaient à la moindre erreur d'enjambée, et qu'il fallait calmer. Un instant, André s'affola à sentir l'oscillation du sol prêt à chavirer, de même que ces bateaux plats qui roulent bord sur bord, quand un imprudent n'y marche pas dans l'axe. Andréa lui jeta par-dessus l'épaule :

— Un pied devant l'autre !

C'était vrai qu'il fallait y glisser comme sur un fil tendu... Dès qu'il l'eut fait, la lise s'apaisa. Mais plus il avançait, plus il sentait ses pieds sucés par la boue liquide et l'ondulation de l'eau mouvante sous la couche gluante de la mollasse. Il fit les derniers pas presque en courant, comme on court au bout d'une planche jetée sur un torrent. La mère Hirson attendait, debout et droite sur le sable ferme, au delà du danger. Andréa, en abordant, dit, comme s'il n'avait pas été là :

— J'ai cru qu'il allait tout crever !...

Puis elle se retourna sur lui :

— Faut marcher comme sur des œufs !

Elle paraissait outrée de tant de maladresse.

— Puisque je suis passé !... riposta André, maussade.

La vieille Hirson le regarda :

— Derrière une belle fille, on passe partout... Faut-il qu'il t'aime !...

Il haussa les épaules, et ils repartirent sur la tangue qui se relevait. Ils accostèrent un vaste banc à sec et qui semblait tiède. La vieille conseilla, en montrant d'un coup de tête l'étendue des grèves :

— Quand vous voudrez ne point être vu par votre femme avec votre bonne amie, vous n'aurez qu'à l'amener par là. Sûr que vous ne serez point dérangé... Tout de même, si elle savait, votre femme, que vous êtes par là à aguicher les filles, vous vous feriez régenter !...

Il se mit à rire, parce que cela l'amusait durement que Laurence fût évoquée ici et par elles. C'était comme une vengeance canaille qui s'offrait et qu'il acceptait.

— Elle trouverait ça très bien, dit-il paisiblement.

— C'est-i-donc qu'elle ne tient pas à vous ? répliqua la coquetière du tac au tac.

La question frappa André d'un choc. La vieille continuait :

— Elle serait difficile. Un beau gars tout de même ! Dans mon jeune temps, je n'aurais point fait ma sucrée... Avec tout ça, nous v'là au biez... Va falloir relever vos culottes, jeune homme.

Dans une brusque dépression, un long pli de la grève, un large ruisseau menait une eau trouble et rapide. Deux talus à pic l'encaissaient, deux parois de sable rongées par le courant. La vieille regardait passer l'eau terreuse.

— C'est-i' marouilleux !... Y a des mois que je ne l'ai point vu dérusseler de même !...

Elle ramassait, à grands coups, sa jupe dans sa ceinture, découvrant ses genoux creux et ses cuisses maigres. Andréa découvrait, plus haut encore, avec une impudeur tranquille, des cuisses musclées et rondes. La vieille dit, en entrant fermement dans l'eau :

— Y en a qui disent que les coquetières vont sans braies. Regardez bien. Vous nous direz de l'autre côté si c'est vrai...

Andréa, à son tour, se mettait à l'eau. Il la suivit, mais tout de suite il en eut par-dessus le genou. Au premier pas qu'il fit, elle monta jusqu'au ventre, lui appliquant sur la chair son pantalon glacé. Les femmes s'étaient arrêtées en plein milieu du biez avec de l'eau par dessus la ceinture, une eau opaque qui ne laissait d'elles qu'un buste posé sur le flot. Elles gardaient en main leur robe tordue en bourrelet, et elles le guettaient avec une gaieté différente, narquoise et impassible chez la vieille, nettement débridée chez Andréa, qui riait à s'en tordre sur l'eau :

— Ne bougez pas, cria-t-elle. Vous allez me monter sur le dos. Je vais vous passer.

Elle l'eût fait, car elle retournait vers lui. Mais, les dents serrées, il accéléra rageusement et fut sur l'autre bord avant elles.

« Les coquines, pensait-il, c'est là qu'elles m'attendaient ! »

Il était trempé jusqu'à la poitrine.

Maintenant, sans plus s'occuper de lui, elles commençaient leur pêche. Les coques en forme de cœur s'étaient ensablées, laissant au-dessus d'elles comme un trou d'aiguille et une bulle d'eau qui les décelait. Les deux femmes, courbées comme des glaneuses, picoraient la tangue du « grattou », leur petit couteau recourbé, puis, avec une vélocité extraordinaire, elles jetaient les coquillages dans leurs sacs entr'ouverts.

— Vous venez tous les jours ?

Il avait parlé pour ne point paraître affecté de l'absurde farce et prouver qu'il s'en moquait.

— Dame ! répliqua la vieille, elles ne sont point encore à l'habitude de courir d'elles-mêmes s'empoucher.

— L'été aussi ?

— Y en a plus l'été que l'hiver.

Il était tout près d'Andréa ; il demanda :

— Mais vous, vous ne faites pas la saison ? On dit pourtant que c'est bien payé.

La mère Hirson répliqua, sans cesser de fouiller le sable :

— Vous pouvez même dire que c'est trop payé... Parce que, quand le travail est fini, les patrons en font faire un autre aux filles. Et celui-là, c'est elles qui le paient, et cher !...

André haussa les épaules :

— Tous les patrons ne demandent pas ce travail-là, voyons !

— De quoi que vous en savez ? grommela la vieille.

Mais Andréa ricana, le visage tout près de la terre :

— Mais si, qu'il le sait ! Il a été patron !... C'est vrai que votre femme n'a point voulu de celle à Roubaud pour bonne ?...

L'aventure se savait déjà. La giflée devait avoir fait, dès le matin, tout le tour du Mont. Exaspéré, il retrouva l'insolence qu'il avait apprise des riches pour répliquer :

— Vous vouliez peut-être la place ?

Elle se redressa, les yeux ardents, les narines pincées par la colère. Machinalement, elle essuyait à sa cotte ses mains sableuses. Il comprit que l'outrage l'avait blessée plus qu'il ne l'escomptait, et il le regretta ; mais déjà la parole rauque le cinglait :

— Je crois qu'elle n'est plus à prendre, la place !... Je

crois que madame est obligée, comme les autres, de la torchonner, la vaisselle, et de savonner les chaussettes de monsieur !

Elle parlait comme avait dû parler, le matin, la femme du gardien ; mais elle ajouta, car elle était juste :

— Quand on travaille pour soi, y a pas de honte... Mais servir de chien aux autres et se faire payer pour ça !... « Viens, apporte, mange les restes. » Ça, alors !...

Elle jura comme un homme et cracha dans le vent qui secouait et tirait en arrière ses cheveux courts. Puis elle se remit à fouiller la tangue rageusement.

Mais, en travaillant, elle parlait encore, d'une voix que hachait la besogne menue... des mots dont le vent aigre emportait les morceaux. Elle grondait qu'elle préférerait attendre la mer, là, sur ce banc, pour qu'on la retrouve le lendemain avec du sable plein la bouche, plutôt que d'aller ramasser les deux sous qu'on jette aux bonnes du Mont dans les flaques de cidre des tables, ou cirer les chaussures à la porte des chambres où les gros se reposent en attendant de ne rien faire. Ils n'avaient d'ailleurs qu'à en profiter : ça ne durerait pas toujours !... Lui, un bourgeois, il avait bien fallu qu'il travaillât. Les autres suivraient !... Déjà, chez les Russes, il n'y avait plus de riches, plus de patrons ! On finirait bien, ici, par avoir son tour, et, ce jour-là, ce serait elle, Andréa, qui leur servirait de femme de chambre, à toutes leurs poules, pour les débarrasser de leurs belles frusques !

Il écoutait cette colère avec une curiosité tranquille, comme on regarde d'un quai passer le danger de mort d'un torrent.

Soudain, la mère Hirson murmura :

— Tiens, v'là Baucher...

Andréa se redressa à demi et se tut. Puis elle rejoignit la vieille, et les deux coquetières, parlant bas, travaillèrent de front, en s'éloignant d'André, à la rencontre de l'homme. Il comprit qu'elles le lâchaient, que celui qui venait en était cause, et il resta là, intrigué. Celui que la vieille appelait Baucher approchait à grands pas, chaussé de cuissardes, la casquette au bord des yeux, la raquette jetée en travers de la hotte.

Il s'arrêta, près des deux femmes, et leur parla, le visage baissé, parce qu'elles ne s'étaient pas interrompues et qu'il

les dominait, ses genoux presque contre leur tête. A une question qu'il posait, André vit la fille se redresser, le montrer effrontément du doigt :

— Qui que c'est, le monsieur-là ?... C'est mon béguin... S'pas, monsieur ?

Il ne sourcilla pas, même quand l'homme eut répliqué assez haut pour qu'il l'entendît :

— Eh ben ! tu lui diras de ma part que j'aime pas beaucoup que ceux qui n'ont rien à f... viennent faire du plat à celles qui grattent !...

Mais Andréa éclatait de rire :

— Oh! là, là ! Il n'te la mangera pas ta femme. Il a mieux. Pas vrai ?...

Elle narguait André. Elle le regardait dans les yeux, en passant son bras sur le cou du pêcheur. Mais Baucher se déroba brutalement :

— Pas de ces manières-là, hein ! Attrape ta pouche et file !

André n'avait pas bougé. Il les vit passer à sa gauche, l'homme en tête, qui semblait ne plus le voir, la vieille Hirson courbée sous sa poche de coques, Andréa, enfin, qui riait de son grand rire sauvage, un rire qui se moquait de tout, de lui, de l'homme qu'elle suivait, du sac sur ses reins, de la misère, de la vie.

Transi, bafoué, il sentit crever en lui une poche de dégoût. C'était à une gaupe comme celle-là que Laurence avait eu affaire le matin... Alors ?...

II

La tempête avait duré cinq jours, de ces grandes tourmentes de mars qui annoncent l'équinoxe. Pendant cinq jours, l'Abbaye avait vibré, sonné, mugi, accroché un sifflet strident à tous les biseaux de ses toits. Il fallait se mettre à quatre pour fermer une porte, et M. Plantier avait, de son chef, interdit aux rares visiteurs l'accès de la grande plate-forme de l'ouest, le Plomb du Four, d'où l'on voit Dol, Cancale et l'archipel de Chausey, depuis qu'un jeune homme y avait été renversé et à demi assommé contre le parapet.

Le gardien-chef prétendait n'avoir jamais essuyé déchaî-

nement pareil ; il s'inquiétait de la pluie d'ardoises et de la solidité de l'Archange, qu'il surveillait à la longue vue.

— S'il descend : 800 kilos multipliés par 157 mètres !... Depuis le temps qu'ils nous promettent un échafaudage pour aller regarder comment il se porte !

On voyait trembler sur leurs roues les autos des fournisseurs garées entre les pieds des tours. On ne se hasardait plus sur la digue sans prendre l'attitude que l'on voit aux maudits sur les images : courbé et les deux mains masquant le visage, à cause de la piqûre cuisante des sables qui tout le jour la franchissaient en trombe. La mer furieuse et jaune déferlait avec des écroulements de voûtes.

Puis, une nuit, tout s'était calmé, le froid avait repris, et, un matin, en allant à la fenêtre, André avait poussé un cri devant le Mont couvert de neige. Laurence, elle-même, avait admiré avec un sourd dépit. Il obtint cependant qu'elle l'accompagnât sur la digue, qu'elle descendît sur les tangues.

La neige avait effacé la ville basse, confondu ses toitures. Ce n'était plus qu'un moutonnement éclatant d'où montait vers les murs abbatiaux une lumière de lait. Ainsi éclairés par leur base, les longs bâtiments ne semblaient plus peser sur le roc, leur rectitude sévère s'adoucissait et leurs toits triangulaires les coiffaient de mitres blanches d'abbé. Mais l'église, surtout, était prodigieuse. Le chœur s'était épanoui en un jardin aérien foisonnant de corolles aveuglantes. Tout ce qui n'avait été ciselé que pour le regard de Dieu, les exquises floraisons des pinacles, l'orfèvrerie des arcs-boutants, les lignes des balustres, sinueuses comme un *Salve* grégorien, les chapiteaux taillés comme des reliquaires, toutes les oraisons ferventes et joyeuses de la pierre s'attestaient. La longue patience de la neige avait tout détaché, tout souligné. Elle n'avait laissé que quelques flocons de duvet aux ardoises abruptes du clocheton, mais l'Archange l'avait gardé sur ses ailes et semblait, dans l'air bleu, une grande mouette éployée.

André contemplait avec de grands yeux d'enfant, et il riait de plaisir. Il énumérait à Laurence ce qu'elle voyait :

— A droite, le mur qui paraît presque bleu, c'est Belle-Chaire, les bâtiments de l'Officialité où l'abbé rendait la justice. La tour Perrine, celle qui est suspendue, qui ne descend pas jusqu'au roc... La Procure...

— Où est l'escalier de dentelle ?

Il lui montra l'arc-boutant, mais dut avouer que d'en-bas l'on ne pouvait pas voir les degrés.

Il essayait pourtant de l'exalter :

— Hein ! ce n'est pas chic ?... Voilà ce que l'on ne voit pas l'été !

— Probable !

Elle riait à cette naïveté, comme il ne l'avait pas vue rire depuis des mois. Tristement, tout son élan cassé, il haussa les épaules :

— Tu sais bien ce que je veux dire...

Lorsqu'il voulut l'emmener sous la Tour du Nord admirer le Petit Bois et la Merveille, elle refusa à cause du fétide cloaque qu'il fallait traverser. Au retour, elle ne parla que de la saleté de la ville.

Lui, devait monter à l'Abbaye, mais il se cachait de ce qu'il allait y faire, car il retrouvait là-haut un établi et travaillait. Depuis un an, chaque gardien devait justifier d'un métier et s'employer aux réparations courantes, aux tâches d'entretien qui étaient payées à part. Comme ébéniste, André fabriquait, dans le moment, une vitrine pour la salle d'attente.

Il trouva M. Plantier dans la cour de la Merveille et Vallée, armé d'une pelle, qui mettait la neige en tas. Ils rentrèrent ensemble, et André vanta la splendeur du spectacle.

— Oui, dit le gardien chef, c'est par un temps pareil que je me suis cassé la patte...

Vallée hochait la tête, en regardant André.

— Parions, dit-il, que vous n'avez pas vu le plus beau... Ceux qui visiteront ce matin ne seront pas volés !... Il est venu du monde ?

— Deux Anglaises, répondit M. Plantier, et qui ne parlent qu'anglais. Elles sont parties avec Bertrand... Elles ne tarderont pas à rappliquer. Bertrand est comme moi, il sait dire : *I don't speak english.* Quand il leur aura ouvert les salles, en montrant les siècles sur ses doigts... Enfin, elles ont pris des tickets pour photographies ; elles se consoleront avec leur kodak.

— Celles-là, vous les laisserez sortir ? demanda Vallée.

— Vous ne savez pas pourquoi il me demande ça ?...

Figurez-vous que, l'été dernier, une Anglaise, une fois la visite finie, s'attarde un peu par là ; elle regarde les vitrines, écrit des cartes postales. Bref, un nouveau groupe se forme, elle suit, persuadée que ces gens s'en allaient. Arrivée à la grille, naturellement, je l'arrête : « Ticket ? » Elle l'avait jeté... J'explique : « Tickett pour visitt. » La pauvre femme en reprend un, persuadée qu'il fallait ça pour sortir... Et elle rattrape la visite. Elle s'appuie, une seconde fois, tout le circuit. En revenant, elle était dans un état !... Elle protestait, elle pleurait. Tout le monde se demandait : « Qu'est-ce qu'elle a ? » Enfin, un monsieur qui comprenait l'anglais me dit, à moi : « Mais elle veut s'en aller ! — Très facile : madame, par ici ! » Voilà à quoi on arrive...

Au fond de la salle, la grande porte s'ouvrait, les deux visiteuses sortaient, suivies par le guide, qui souriait en hochant la tête pour donner à entendre que la visite avait été difficile. Les Anglaises vinrent droit au comptoir où l'on vend des cartes et des livres. Elles en ouvrirent quelques-uns. Affable et commerçant, M. Plantier s'était installé derrière les vitrines, et attendait, tranquille, le crayon aux doigts. Elles montreraient l'objet, lui écrirait le prix...

Soudain, la plus jeune des femmes leva la tête et, le doigt sur une brochure, questionna.

M. Plantier commençait déjà des signes aimables d'incompréhension, quand André expliqua :

— Elle demande s'il existe une traduction anglaise du guide qu'elle tient.

Le gardien chef avait tout oublié, les Anglaises, la question ; il regardait André avec des yeux stupéfaits.

— Vous parlez anglais ?

— Oui.

— Et vous ne l'aviez pas dit !... Mais c'est splendide ! Depuis que j'ai séquestré mon Anglaise, il ne se passe pas de mois où je ne réclame au ministère un guide interprète ! Et vous m'avez laissé raconter mon histoire sans piper ! A propos, qu'est-ce qu'elle demande, celle-là ?

— S'il existe une traduction...

— Ah ! oui... Non, non... Mais, dites donc, encore une fois, Brelet, c'est magnifique, ça ! Vous êtes l'homme de la situation ! Vallée qui, par esprit de contradiction, parle

l'allemand et l'italien dont on n'a presque jamais besoin, ici... Vous qui parlez anglais ! Vous ne croyez pas que ça s'arrose, un événement pareil, vous, Vallée ?

— Ça ne peut s'arroser dignement, assura Vallée, qu'avec le vouvray de M. le gardien chef...

— D'accord, et de bon cœur !... Vous veniez travailler, Brelet ?

— Oui.

— Il y a mieux à faire ce matin, déclara Vallée. Ce soir, il sera trop tard.

M. Plantier releva la tête :

— Pour ?...

— Pour lui montrer ce que je veux lui montrer...

Le gardien chef ricana :

— Encore un de vos sacrés trous ou de vos planchers crevés... N'allez pas casser le cou de mon interprète, hein ! Hier, je m'en serais encore consolé ; ce matin, il m'est devenu indispensable, vous entendez, in-dis-pen-sa-ble !

Et quand ils furent au bout de la salle, il leur cria :

— *Good bye !*

Vallée faisait déjà glisser la barre de bois qui fermait l'énorme porte et choisissait une clef dans son trousseau. Il poussa l'épais vantail du cellier.

— Je suis bien content que vous sachiez l'anglais, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que cela va vous valoir ici une situation à part. Vous pouvez compter sur le père Plantier pour vous faire mousser auprès de l'architecte des Beaux-Arts. Il a ça de remarquable, entre autres choses, que non seulement il n'est pas jaloux d'une supériorité, mais qu'il l'épaule à bloc. Savez-vous que ce n'est pas si commun chez ceux d'en-bas ?...

Ceux d'en-bas, c'était le reste du monde.

Ils firent quelques pas sous les voûtes d'arêtes massives, entre les piles carrées de la haute cave.

— J'aime beaucoup le cellier, dit brusquement Vallée. Pas vous ?... Il y a des murs !... On les voit, on les tâte, et puis de la bonne voûte portante, quelque chose de costaud et de simple comme un frère lai... C'est frais, aéré, ce qu'il fallait pour les denrées et le pinard qu'on ne prenait pas le temps de chambrer... Et puis, ce qui est magnifique, c'est

qu'il ouvre sur l'aumônerie, à deux battants ! Tout le boire et le manger, qui passaient à pleine porte de l'autre côté, pour les gueux !... Les Bénédictins en entretenaient dix-sept mille à Cluny ! Hein ! ça vous a tout de même un autre air qu'un bureau de bienfaisance ?

Ils montèrent un court escalier et Vallée ouvrit la porte de la Salle des Chevaliers :

— Et voilà ! dit-il.

André s'arrêta sur le seuil, stupéfait, comme si la salle avait disparu. C'était de nouveau un de ces coups directs, inattendus, presque brutaux, que la beauté assénait ici : le Mont dans les étoiles, le flamboiement de la Merveille à l'aurore, qu'il avait surpris du fond des grèves ; tout à l'heure, la corbeille épanouie de l'abside ; maintenant, la splendeur diffuse de cette clarté d'argent où baignaient les piliers fleuris. Car, au lieu de la lumière avare du nord, c'étaient, ce matin, les arbres du Petit Bois qui éclairaient. Leurs cimes portaient la neige jusqu'au bord des fenêtres mauresques, et son rayonnement s'irradiait dans les quatre nefs, pénétrait la pierre, ne laissait pas un angle, pas une gorge sans les toucher de sa joie. Mais en pourchassant les ombres, la lumière de gloire affirmait surtout la protection multipliée des arcs qui se joignaient plus fermement que jamais au sommet des voûtes pour protéger et couvrir. La courte futaie des colonnes, la ramification puissante des nervures dispensaient, avec ce rayonnement égal et nacré, l'assurance et la paix, étaient redevenues abri d'âmes.

Vallée, qui contemplait, les mains au fond des poches, et qui était surtout sensible à l'allégresse transparente de l'illumination, fit remarquer :

— Ça riait tout seul, hein ?

Puis, il regarda son ami :

— Vous, vous êtes mordu !...

— Comment, mordu ?...

— Eh ! oui, méfiez-vous... Pour certains, ce qu'ils voient ici les dégoûte du reste. J'en connais qui auraient bien voulu s'en aller et qui sont restés...

Pour rompre la confidence, il se mit à rire :

— Quand ce ne serait que le pauvre Diable qui gigote là-haut, sous le pied de l'Archange...

Ils entrèrent dans la Salle des Hôtes. La neige y étirait encore l'élan des sveltes colonnes, aiguisait l'ogive des arcs. Les feuilles éclatantes des chapiteaux en semblaient plus drues et gonflées de sève. La salle avait, ce matin-là, la grâce un peu grêle des pépinières d'oasis où les palmiers attendent de grossir.

Vallée, ressaisi par ses recherches, expliquait :

— Je n'ai trouvé trace nulle part de ce nom de Salle des Hôtes. D'après dom Thomas Le Roy, ce serait l'atelier des plombiers. De fait, vous pensez à la quantité de plomb qu'il fallait pour réparer les toitures, et comme le Mont devait se suffire à lui-même...

Heureux de ruer dans tous les brancards, il semblait prendre un vif plaisir à convertir en plomberie le vaisseau le plus élégant de la Merveille :

— Regardez-moi ces deux cheminées ! Mais ce sont des cheminées industrielles !

— Je crois, dit André, que l'ingénieur remontre le bout de l'oreille...

Vallée ne se détourna point pour répondre :

— Ah ! le père Plantier vous a dit ça ?... Il en est plus fier que moi... Alors, où va-t-on, maintenant ?

— Le cloître ? proposa André.

Ils l'avaient au-dessus de leur tête. Ses galeries devaient enclore une aire éblouissante de neige libre. Mais Vallée n'aimait pas le cloître :

— Oui, je sais...

Il déclama :

— « Unique au monde ! » « Le plus beau monument dont la France puisse s'enorgueillir », et « légèreté » par ci, et « richesse » par là... « Art exquis », partout !... D'abord, les constructeurs y ont laissé leur portrait et leur nom : je n'aime déjà pas trop ça... Et puis, c'est trop malin pour moi, trop roublard... Oh ! çà, ils ont escamoté de main de maître la poussée des combles, avec leurs colonnes en quinconce, mais ça les a amenés à tarabiscoter leurs arcs, leurs voussettes, à te tordre ça comme de la guimauve... Et ce granitelle rose, ces tuiles vernissées... Ah ! non : il a du rouge aux lèvres !

En parlant, il avait entraîné André, par le promenoir, jusque dans la crypte des gros piliers.

— Vous me traitiez d'ingénieur, tout à l'heure... L'été, il m'arrive de rencontrer, dans la salle d'attente, un ancien collègue ou un copain de cagne qui ouvre des yeux comme des citernes en me reconnaissant. Ils n'encaissent pas que je sois ici. Ça les humilie pour la corporation, et plus d'un m'a déjà proposé de me faire sortir. Il faut les entendre : « C'est à ça que ça t'a servi, tes peaux d'âne ! » Mais, bon Dieu ! regardez, Brelet !

Il flattait de la main un des énormes troncs :

— Regardez-moi ça ! Ça vous a une demi-cathédrale sur le dos. Le rocher n'est pas assez long : d'Estouteville l'allonge avec ça. C'est fort comme une falaise et ça ne pèse pas ! Est-ce qu'on sent que ça travaille, sans perdre une seconde, depuis quatre siècles ? Ça cache sa force, ça l'escamote, avec ces arcs qui s'évanouissent, qui fondent dans le pilier...Ça ne travaille pas à bras tendus, comme au-dessus, dans l'église... Ça porte tout sur les coudes, avec cette ouverture-là, tenez...

Il frappait sur son bras à demi fermé :

— Eh bien ! ce travail-là, moi, je peux le suivre dans la pierre. Tout l'effort, la pesée, les directions des forces, la réplique des arcs, la façon dont ils s'épaulent, leur cohésion, tout ça, je le vois, je vois jouer le muscle ! « Huit piliers, des arcs comme ceci, des chapelles comme cela », voilà ce que vous dites, dans vos visites. Vous ne faites que constater ; mais, moi, je sais par quel bout ça se fume !... Toute la pensée, tout le culot du moine du xve qui a osé mettre ça debout sur les ruines de son abside écroulée, je les ai pesés, à un kilo près ! Tous ses calculs, je les ai refaits. Et quand j'ai eu bien compris ce qu'il a réussi là, j'en ai pleuré, vous entendez ?... Alors, quoi, je me croirais tombé du coche, parce que les épures et les équations qu'on m'a appris à aligner je les emploie à piger ça ?... J'en ai fait, moi aussi, des pylônes et des barrages. Pendant des semaines, je me suis senti sur les reins la pression des millions de tonnes de flotte qui poussaient sur mes digues et mes chaussées, tout comme celui-là a senti le poids des tonnes de pierres qui s'asseoiraient sur ses piliers. Alors, il passe là-dessous cent mille bourriques par an, et, dans le tas, il n'y en aurait pas un qui comprenne à bloc, qui soit capable de jauger le tour de force ?... Ah ! je vous le jure, Brelet, tout le plaisir que ça m'a donné, que ça me donne et que ça me don-

nera, de découvrir, un à un, les trucs des centaines de types formidables qui ont travaillé ici, je ne l'ai pas payé cher avec cinq ou six ans de cagne !

Sa voix dure résonnait dans la titanesque crypte. Il entraînait maintenant André dans l'ombre étroite du couloir qui longe la pointe du rocher, puis par la crypte de Saint-Martin il le mena sous le berceau de catacombes de l'église carolingienne.

— C'est par ici que je me plais, avoua-t-il, dans le xe et le xie... Ici, c'est mâle ! Je donnerais dix fois votre cloître pour ça ou le promenoir. Ici, les pierres écoutent ; là-haut, tous les chapiteaux bavardent.

— C'est vrai ! s'écria André.

Vallée venait de définir d'un mot l'impression qu'il éprouvait si vive depuis le commencement de cette promenade, celle d'être écouté ; mieux encore, deviné...

Ils gagnèrent de là les substructions du midi, et, en passant devant la Grande Roue, Vallée lui jeta un regard noir :

— La sacrée maudite roulette ! gronda-t-il. Il n'y aura donc personne pour mettre le feu dedans !... Vous vous êtes bien esquinté à leur expliquer l'Église de Sous-Terre, le Promenoir, l'Aquilon : ils ne sont pas encore à moitié de la visite, mais déjà ils en ont marre !.... Vous les amenez ici, devant la roue... Ah !... Là, ils s'épanouissent, ils rigolent. Six bonshommes là-dedans, à faire l'écureuil, ils voient ça très bien. Ça, c'est intéressant ! Pour les en décoller, il faut vous y reprendre à plusieurs fois ! La roue et les oubliettes, ça restera dans leurs beaux souvenirs. Si l'on n'avait pas ça à leur montrer, les pourboires tomberaient de cent pour cent, et ils sont déjà assez maigres !

Ce mot de pourboire, à chaque fois, heurtait André. Il imaginait l'arrivée des touristes d'été comme celle d'une armée de barbares, déjà en marche, et qui atteindrait le Mont dans trois mois. Par-dessus tout, la pensée de leur tendre la main le contractait. Il s'arrêta, regarda Vallée, et dit d'un ton mal assuré :

— Puisqu'on en parle, les premiers que vous avez reçus, ça ne vous a pas gêné ?...

Vallée le fixa durement :

— Quand j'étais un monsieur, on m'a offert des pots de vin, des commissions, une espèce de sou du franc sur les tra-

vaux, à condition de faire danser l'anse du panier. Eh bien! je vous affirme que c'était plus humiliant, quand un type, en regardant le bout de ses souliers, avec une petite rigolade en coin de rue, vous proposait une vilaine combine, qui signifiait : « Vous êtes à vendre : combien ?... » que d'accepter vingt sous d'un brave type qui ne vous connaît pas et que vous ne reverrez jamais. Les autres, il fallait encore les attraper, tandis qu'ici, vous n'avez qu'à dire : merci... Si vous aimez l'argent propre, au moins celui-là l'est.

Et, avec un naturel qui choquait étrangement André, il lui donna, dans la chapelle Saint-Étienne, des instructions pratiques :

— Ce qu'il faut éviter par-dessus tout, disait-il, c'est que le premier qui sort passe sans rien donner, parce qu'alors tous les autres qui suivent font de même !... Aussi, il y a un truc : au premier qui passe, qu'il donne ou qu'il ne donne pas, vous dites : « Merci, monsieur. » S'il n'a rien donné, il est servi, il est payé, il empoche : c'est déjà un résultat !... En tout cas, les autres sont alertés. Vous les voyez s'arrêter dans le cellier pour chercher de la monnaie, conférer avec leur femme : « Cinq sous, c'est assez ?... — Oh ! pour deux, va, mets dix sous ! »

— On donne cinq sous ? s'exclama André.

Il gardait le souvenir de la pièce de deux francs qu'il avait reçue au lieu d'une poignée de main...

— On donne deux sous, un sou ! s'écria Vallée dont la voix s'engouffrait dans l'église carolingienne. Et ça se reconnaît au toucher : quand quelqu'un vous appuie la pièce dans la main, ce n'est pas la peine d'y regarder : c'est un sou !... Vous connaîtrez vite tous les trucs. Il y a les femmes qui visitent seules, mais qui se détournent, en passant, comme pour faire signe à un monsieur qui suit, de donner pour elles. Il y a le mufle qui dit assez haut pour que vous l'entendiez : « Ils sont payés. » A celui-là, je réponds : « C'est exact, monsieur : 1 800 francs par an. »

— Non ! Vous dites ça ?

— Je vais me gêner ! Ce n'est pas vrai ?... Ils croient tous qu'on nous couvre d'or, que l'argent des visites est pour nous. S'ils savaient qu'on ne vit que de ce qu'ils nous donnent, ils n'oseraient pas être miteux, comme ils le sont !

— On partage tous les soirs ?

— Tous les soirs, on met ça sur la table, dans le poste... Et je vous préviens en ami, Brelet : au début, personne ne s'étonnera que vous en aligniez moins que d'autres, mais, si ça continuait, on ne vous accuserait pas d'être plus timide, on vous accuserait d'être plus malin...

— Comment ça ?

— Mais d'en garder dans vos poches, parbleu !... Un des prédécesseurs du père Plantier les faisait coudre...

— Tout ça me dégoûte un peu, avoua André.

— Vous vous y ferez, affirma Vallée. Vous apprendrez à regarder ailleurs. C'est tellement facile de regarder la voûte, pendant que votre main se débrouille... On ne la tend pas, d'ailleurs. Un tout petit mouvement le long de la jambe... tenez, comme ça... Et puis, toujours la main droite vide : la gauche doit la débarrasser aussitôt... Ne jamais faire sonner les sous l'un contre l'autre, surtout ! Ils croiraient que vous êtes plus riche qu'eux ... Moi, je suis persuadé que vous êtes doué. Je ne vous en donne pas pour un mois avant de trouver les mots qui cinglent les radins, les amateurs qui vous font des compliments gros comme ça et se croient quittes. Il y en a un, tenez, pas plus tard que la semaine dernière, qui n'en finissait plus. Et : « Merci, merci beaucoup. Jamais je n'ai visité de façon si intéressante. Et merci encore. » Je lui ai simplement répondu : « Quel dommage que je ne puisse pas vous dire la même chose... — Quoi donc ? — Mais « merci »... J'aurais été si heureux de le faire !... »

Il riait, largement, de son rire sardonique, immobile, qu'il gardait longtemps quand il l'avait logé dans le coin des joues. Puis il ajouta :

— Avec ça, l'heure tourne, depuis qu'on bavarde. Avant de partir, venez chercher du persil. Même l'hiver, il en reste toujours.

Il l'emmena sur la crête du grand contrefort. Cela formait une vaste plate-forme légèrement inclinée qui regardait la digue, le Couesnon plus jaune entre ses berges de neige, l'herbu qui semblait fait de toisons éclatantes, déjà rongées par le dégel. On était dominé par la masse des murailles, mais, devant soi, la lumière limpide vibrait jusqu'à l'horizon des collines, et sur cette plate-forme sans parapet qui s'inclinait

doucement vers le vide, on se sentait comme suspendu dans la vaste clarté. André en éprouvait une griserie, un vertige léger qu'il combattit en regardant Vallée arracher dans la mousse des brins de persil court et frisé dont il lui tendit une poignée.

— Tenez, dit-il, avec ça vous serez bien reçu, quand vous rentrerez.

Il ajouta :

— L'été, quand vous voudrez vous faire payer l'apéritif, vous pourrez toujours en descendre un bouquet aux hôteliers. Ils en font une consommation terrible, avec les omelettes et les homards...

André, gêné, ne répondit pas. Il ne pouvait admettre cette aisance de Vallée à se débrouiller petitement, la façon sereine dont il acceptait tous les genres de gratifications. Il eût préféré qu'il en souffrît, sans se douter que c'était là une étonnante conquête, le signe d'un mépris supérieur et d'une liberté d'esprit qui avaient pu coûter cher.

Ils s'en retournèrent par un escalier creusé dans le contrefort même, un escalier sombre où ne venaient jamais les touristes, où les chauves-souris pendaient comme des feuilles mortes. Au Saut-Gautier, Vallée fit encore remarquer les blocs de ciment témoins qui devaient casser si la muraille travaillait, des marques de tâcherons, un 8 et un 9 entaillés dans la pierre. Ce qui le passionnait vraiment, c'étaient les traces de toutes les forces qui s'étaient succédé là, des plus modestes corvées aux plus altières conceptions des bâtisseurs.

Puis il regarda, vers la droite, les ruines de l'hôtellerie, l'ancienne prison des femmes :

— Quel arrachement, hein ! cette matinée de 1817 où elles ont vu tout le massif qui leur partait devant, où elles se sont trouvées sans murs, sans grilles, mais debout, à cent mètres de hauteur !... La clef des champs, mais accrochée un peu haut !...

Il conclut sévèrement :

— Tout ce que construisait Robert de Torigni était mal construit.

Mais André ne l'écoutait plus énumérer les échecs de l'abbé bâtisseur. L'évocation des prisonnières hurlant au bord du vide avait dirigé ses yeux droit sur une fenêtre de la caserne

qu'il apercevait très bas, la fenêtre de leur cuisine, un simple trait noir qui entaillait le mur. Laurence l'attendait là, cachée, invisible, inconnue...

Car, maintenant, dès qu'il pensait à Laurence, c'était pour se poser aussitôt une question devenue une hantise : que savait-il d'elle ?... Il l'avait, en effet, peu à peu compris, tout ce qu'il connaissait de sa femme ne lui appartenait point, à elle, en propre : cela avait été comme déposé sur elle par sa vie de riche. Pendant les années d'abondance, il en était sûr maintenant, elle ne lui avait livré que des habitudes, des préjugés, des goûts appris, tout ce qu'elle avait reçu de son milieu. Même les boutades mordantes qui étaient pour lui, jadis, preuves d'esprit, combien d'autres, dans son monde, en avaient la recette ?... Il lui semblait, aujourd'hui, avoir vécu longtemps près d'une femme de parade foraine, ces femmes trempées dans un bain de bronze doré qui durcit et défend leur vrai visage. Maintenant que cet enduit, qui lui en avait imposé à lui-même, s'était écaillé et tombait, que découvrirait-il ?

Tant qu'elle s'était dressée contre lui, jamais il n'avait craint qu'elle fût médiocre et vulgaire : la force de sa contradiction imposait l'estime. Mais une trêve était intervenue. Lorsqu'il s'était enfui du banc des coques, transi, écœuré, et comme rejeté dans sa caste par l'hostilité canaille et la dérision des pêcheuses, il avait presque excusé les détestations de Laurence. Leurs désarrois s'étaient enfin rejoints. Il avait, lui, concédé : « C'est en attendant... S'il se présentait quelque chose de sérieux et qui en valût vraiment la peine... » Elle avait, elle, promis d'essayer d'attendre.

Depuis lors, pour tuer le temps et tenir, elle lisait. Elle s'était jetée sur les livres des caisses, et André s'y résignait, comme on se résigne aux déprédations des enfants, lorsqu'on leur dit : « Faites ce que vous voudrez, mais qu'on ne vous entende pas ! » Il sentait pourtant le danger et qu'une femme isolée, quand elle ferme un livre, n'est jamais la même qu'avant de l'avoir ouvert. Il s'inquiétait surtout de ce que Laurence relisait sans se lasser les romans les plus faux et les plus niais, les plus laborieuses pornographies, tandis qu'elle rejetait, dès la première page, et avec une sûreté qui n'hésitait jamais, les livres que lui, préférait...

Le silence de Vallée le ramena sur la plate-forme. Son ami le regardait :

— Je vous rase, hein, avec mes cailloux ? Surtout que vous en vendez comme moi !...

Ils descendirent le Grand Degré, et Vallée s'arrêta devant une petite porte basse des logis abbatiaux :

— Je ne vous offre pas d'entrer. Je vous mettrais en retard. Je me connais : dès que je commence à montrer des bouquins !... Et comme vous seriez trop poli pour me dire : « Oh ! ça va, j'ai ma dose ! » il y en aurait pour la journée !... Seulement, un de ces matins, entrez donc... On jettera la femme de ménage par la fenêtre, pour être tranquilles...

En passant devant *la Chimère*, André s'entendit appeler. C'était la bru de Clément Docheais : son beau-père voulait le voir, il avait arrangé quelque chose avec le père Biard, pour la pêche au saumon. Il était monté jusqu'au jardin, il allait redescendre...

André s'assit donc dans le petit café, commanda un porto, et, de sa table, il causait, sans la voir, avec la jeune femme qui surveillait une bassine de friture dans la cuisine. Il demandait si Clément était retourné aux grèves, s'il avait vu du canard ?...

Le timbre de l'entrée sonna. Il se détourna, croyant voir entrer Clément. Ce fut une femme, qui trébucha en manquant la marche et se laissa tomber sur une chaise.

Il reconnut tout de suite Andréa et pensa :

« Elle est ivre-morte ! »

Car elle avait le visage stupide, les yeux clos, la bouche décrochée, l'avachissement morne des femmes saoules. Puis elle était, des pieds à la tête, souillée de tangue. De la vase encroûtait ses cheveux, se craquelait sur ses joues.

« Elle a dû tomber, tout le long de la route », pensa-t-il.

Il avait plus honte que jamais de son absurde équipée des grèves, de la curiosité équivoque qui l'avait poussé à y suivre cette fille.

Mais la jeune patronne, qui du haut de son seuil avait observé un instant la coquetière, traversa rapidement le café et vint se pencher sur elle.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— J'ai crevé une mollasse...

André releva la tête.

— Quoi ?

— Elle s'est enlisée, expliqua la jeune femme... Il faudrait la mener dans la cuisine, elle est glacée !

Andréa s'était mise soudain à claquer des dents, mais si haut et si vite qu'André bouleversé renversa sa chaise pour courir à elle. Il l'empoigna sous les aisselles et la souleva. Elle le laissait faire, à demi morte d'épuisement, en butant des genoux, de ses pieds nus, contre les montants de la table.

En la traînant vers la cuisine, il imaginait l'effrayante aventure qu'il avait entendue conter à des rescapés.

Elle avait crevé une croûte mouvante et disparu d'un coup jusqu'à la poitrine. Puis elle avait entamé avec la lise cette lutte immobile où l'on s'abandonne tout entier à elle, où on lui donne, en se couchant dessus, en y enfonçant son visage, ses épaules et ses bras, tout ce qui reste de corps libre pour essayer de lui arracher le reste. Elle avait osé s'y étendre toute, prendre appui sur sa viscosité, pour, au prix d'effrayantes torsions, tirer centimètre par centimètre un peu de hanche, puis de jambe. Elle avait écouté le grand bruit de la mer qui accourt pour noyer, et, malgré le cœur qui cogne contre les côtes, la panique qui s'enfle dans le crâne à l'en faire éclater, elle avait gardé à ses efforts leur douceur prudente, leur lenteur effroyable, sachant bien qu'un mouvement fébrile, un seul, l'eût enfoncée sans recours. Cette lutte de bête engluée avait dû être atroce, pour avoir ainsi vidé de toute sa force la grande fille robuste, en avoir fait cette poupée sale, comme bourrée de son mouillé, qu'il équilibrait maintenant sur une chaise de la cuisine, devant le poêle rouge.

Elle murmura, après un long instant :

— Je crois que j'étais dans les pommes...

Car elle s'était évanouie pendant qu'il la portait à travers la pièce, et sans qu'il s'en fût aperçu.

Déjà la patronne faisait chauffer le café. Elle le sucra elle-même, ne versa qu'à moitié de la tasse et remplit avec de l'eau-de-vie. Puis, comme Andréa s'était remise à trembler, moins de froid que de l'empoisonnement de sa fatigue, elle la fit boire à la petite cuiller, comme un enfant.

— Où ça vous est-il arrivé ?

Elle répondit, haletante d'un essoufflement qui lui balançait tout le buste :

— Derrière Tombelaine.

Quand elle eut bu, elle murmura de sa voix courte, qui se hâtait pour arriver à la fin de la demande :

— Donnez-moi encore un peu de blanche...

On lui en versa presque une tasse qu'elle avala en choquant le bord contre ses dents. Ses vêtements gorgés d'eau fumaient, sa cotte s'égouttait sur le carrelage rouge. L'hôtesse demanda :

— Voulez-vous que je vous prête une robe ?...

Elle fit non de la tête. Puis, après avoir longtemps réfléchi, elle rattrapa une idée :

— J'y ai laissé ma pouche...

Son sac de coques !... En levant les yeux, elle aperçut le demi-sourire d'André, amusé et ému à la fois de ce qu'elle pût penser à sa récolte...

— Pas de quoi rire ! souffla-t-elle.

— Allons, ça va mieux ! dit-il cordialement, puisque vous vous fâchez !

Il attendit, en l'épiant, comme ces oiseaux qu'il ramassait parfois à demi morts dans ses pêches d'hiver. Elle semblait insensible. Les yeux clos, les lèvres blanches, elle était, par intervalles, parcourue de frissons qui retentissaient jusque dans la chaise. Quelques secondes, il fut attentif à la peau de ses tempes qui battaient. Il déclara :

— Vous ne pourrez jamais vous en retourner seule... Où est votre tante ?

— Malade.

Cela expliquait peut-être qu'elle se fût fourvoyée dans les sables mouvants : la vieille Hirson les dépistait mieux qu'elle.

Un peu de sang lui revenait aux joues. D'une main molle, exténuée, elle commençait à frotter ses genoux pour en faire tomber la tangue. En remuant ses pieds nus, elle se souvint d'une autre perte encore, et dit, en hochant la tête, et comme accablée d'un si complet désastre :

— J'y ai laissé mes souliers.

— Je vais vous prêter des chaussons, promit la patronne, mais vous n'êtes pas en état de partir.

— Faut, pourtant...

Et elle tenta de se lever :

— Je tiens p'us sur les quilles, murmura-t-elle découragée.

Le timbre du café résonna de nouveau, et une voix d'homme cria :

— Elle est là, Andréa ?

Mme Docheais alla répondre, du seuil, et sans bonne grâce :

— Oui.

Baucher parut derrière elle. Il jeta un coup d'œil noir à André, debout près de la chaise, et demanda brusquement :

— Alors, quoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il avait gardé sa casquette comme c'est l'usage, mais il conservait un mégot collé à sa lèvre, et cela ne se fait pas quand on veut être honnête devant le monde. Andréa ne répondit que par un haussement d'épaules.

— Paraît, dit le pêcheur, que t'as fait ton trou dans la mollasse ?... Fallait pas que ce soit trop creux : tu ne t'en serais pas tirée toute seule... Alors, maintenant, tu t'amènes ? T'as rien de cassé, non ?...

Elle parvint à se lever et s'accrocha au bras de l'homme.

— Ben quoi ! dit-il, tu ne tiens plus debout à c'te heure ?

La patronne répliqua pour elle :

— Si vous étiez resté deux heures dans l'eau, par ce temps, vous, on verrait ce que vous en diriez !

Il l'entraînait déjà vers la porte de la cuisine. Elle marchait comme une vieille, tout le pied râclant le sol. Mme Docheais jeune fit observer :

— Vous savez qu'elle n'ira pas loin comme ça...

Il se contenta, en réponse, de demander :

— Combien qu'elle doit pour son jus ?

— Allons, ça va...

— Je ne veux point de cadeaux, insista l'homme en fouillant dans sa poche.

Mais, derrière lui, André dit tranquillement :

— C'est payé.

Baucher arracha brusquement son bras à celle qui s'y tenait et marcha sur le gardien :

— Je suis pas curieux, dit-il très bas, mais je voudrais savoir de quoi que tu te mêles...

André, les mains crispées sur le dossier de la chaise, une flambée de colère dans les yeux, promit :

— Tu le sauras quand tu voudras. Pour le moment, occupe-toi d'elle !

Il montrait Andréa adossée au mur. Elle le regardait avec des yeux à qui la surprise venait de rendre brusquement la vie. Puis elle murmura :

— Laissez-le, allez... Viens-t'en !

Mais lui, enragé du défi et de l'ordre, grondait :

— Je sais ce que j'ai à faire !... Et puis, je sais que ça fait deux fois que j' te trouve... C'est au moins une de trop !

— La troisième, quand tu voudras !

Le pêcheur, les dents serrées, fit un pas. Mais Andréa l'empoigna par sa veste :

— Oh ! assez, hein ! Finis !...

Sa voix rauque se débattait comme une bête à terre.

La porte sonna encore et les larges épaules de Clément Docheais en emplirent le cadre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il de sa voix paisible.

Sa bru le lui expliqua rapidement et il se tourna vers Baucher :

— Qu'est-ce que tu attends pour la ramener chez elle ? Tu as la camionnette du boulanger qui part...

Cette idée de la camionnette, du débarras tout proche fit se hâter l'homme :

— Tu viens ? grommela-t-il.

En passant devant André, elle dit seulement :

— Ça vous a mis en retard pour aller manger...

Quand ils furent dehors, Clément Docheais hocha la tête :

— Un drôle de flibustier !

— Ils ne sont pas mariés ? demanda André.

— Pensez-vous !

Sa bru ajouta :

— Il la bat.

— Non ! Ils se battent, corrigea Docheais.

Et, changeant de ton :

— Ah ! j'ai vu le père Biard. L'eau douce a un peu baissé. Si vous êtes d'attaque, vendredi prochain...

ROGER VERCEL.

(La troisième partie au prochain numéro.)

HISTOIRE D'UNE CRISE POLITIQUE

LE GLISSEMENT DE L'ÉTAT

XI [1]

SIX MOIS DU MINISTÈRE DES MASSES

Nous avons laissé l'État au mois de juin à peine remis d'une crise révolutionnaire (1). Toutes les informations qui ont paru depuis ce temps, notamment les brochures de M. Jacques Bardoux, ont confirmé l'essentiel de ce que nous disions. Au mois de juin, l'entreprise soviétique se développait librement, devant un gouvernement impuissant ou tolérant. Elle s'est arrêtée soudain sur un ordre venu de Moscou, probablement en raison de la situation extérieure. Le cabinet Blum est resté au pouvoir et s'est mis à la besogne. Quel est le bilan de six mois de ministère ?

Les apologistes du cabinet, et les membres du cabinet eux-mêmes qui ne sont pas les derniers à faire leur éloge, célèbrent l'activité gouvernementale. La Chambre a voté plus de deux cents textes nouveaux de lois, dont cent soixante-quinze étaient d'initiative ministérielle. On a touché à tout rapidement et hardiment, à la Banque de France comme aux administrations, aux finances comme aux usines. Contrat collectif, semaine de quarante heures, arbitrage obligatoire, office du blé, financement de la récolte par la Banque de France, dévaluation, réforme fiscale, tels sont les prin-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1936.

cipaux sujets d'admiration que les partisans du cabinet Blum proposent aux citoyens qui devraient être émerveillés.

Les critiques du cabinet, et ils sont nombreux, voient les choses tout autrement. Ils considèrent le ministère comme représentant la plus grande tentative de désorganisation française qu'il y ait eu depuis la fondation de la République. On a vu, disent-ils, beaucoup de ministères médiocres, beaucoup de ministères insuffisants, beaucoup de ministères nuisibles même. Mais on n'a jamais vu un effort systématique de dislocation, accompli par un cabinet qui ne prétend pas gouverner au nom de la nation et pour la nation, mais au nom d'un parti pour un parti. Les deux cents textes de lois sont des improvisations, dont aucune n'a pu être sérieusement étudiée. Les prétendues réformes sont des projets d'inspiration marxiste et révolutionnaire, qui ne tiennent aucun compte des réalités ni de la nature des choses. Le résultat de l'activité désordonnée du cabinet Blum est une série de dégâts dont on ne peut même pas encore mesurer l'étendue.

Nous ne cacherons pas que les méthodes et la politique du cabinet Blum ne nous inspirent aucune confiance. Mais dans ces études de l'histoire de la crise politique qui a été ouverte en 1932 et qui d'ailleurs avait des origines plus lointaines, nous ne faisons pas œuvre polémique. Nous tentons de tracer le tableau des événements tels qu'ils apparaissent et d'en montrer la suite et la portée. En juin 1936 a surgi un cabinet qui s'est vanté de créer un ordre nouveau. Que ce cabinet ait été prétentieux, péremptoire, rempli de lui-même, c'est accessoire. Que ses thuriféraires aient assuré qu'il éblouissait l'univers et qu'il sauvait le pays, c'est sans importance. On a connu des gouvernements plus mesurés dans leurs affirmations, plus modestes dans leurs jugements, et plus réservés dans l'emploi des moyens de propagande. Admettons que ces détails, qui ont cependant une signification, soient secondaires. La question est de savoir en quoi consiste ce fameux ordre nouveau, s'il sert le bien public ou s'il est nuisible, et quel est l'effet des innovations annoncées à grand orchestre. L'État a trois fonctions essentielles : il doit gérer les deniers des contribuables ; il doit administrer et assurer l'ordre ; il doit veiller à la sécurité des frontières. Sur ces trois sujets d'importance capitale, où en est la France ?

FINANCES ET FRONT POPULAIRE

On peut admettre que théoriquement l'origine des hommes au pouvoir compte peu, nous disons leur origine, non leur caractère, leur raison, leur moralité. De quelque point de l'horizon politique qu'il vienne, un ministre doit avoir le sens national, la passion de servir, la sagesse de discerner les intérêts véritables de l'État. Les partis pourraient n'être que des équipes fraîches, différentes par leur méthode, mais pareilles par leur souci du bien général. C'est ce qu'ils ont été en Angleterre, en Belgique, l'État étant représenté au-dessus des partis par le monarque, gardien de la nation. Les uns, parmi ces partis, étaient plus attentifs à la conservation sociale et au maintien de la force militaire ; les autres étaient plus portés vers les réformes, vers les idées de liberté. L'oscillation d'une doctrine à l'autre n'empêchait pas la stabilité de l'État et la continuité dans la conduite des grandes affaires. Beaucoup de gens de bonne volonté, optimistes de tempérament, sceptiques à force d'avoir contemplé le Parlement, ou opportunistes par commodité, à moins que ce ne soit par aveuglement, imaginaient que le cabinet Blum serait un ministère comme les autres. Des réformes, sociales ou autres, sont toujours concevables ; l'histoire de tous les pays en est pleine, et il en est même qui réussissent par aventure, ou même, ce qui est plus rare, parce qu'elles ont été faites avec réflexion. Un programme, si hardi qu'il soit, n'est pas nécessairement une cause de désordre, appliqué par des hommes qui ont de l'esprit de finesse, et plus soucieux de la réalité que désireux d'apparaître comme des théoriciens en fureur. Il n'y avait pas, après les élections de 1936, de raison absolue pour qu'un ministère avancé et réformateur ne fût pas en même temps, du moins dans quelque mesure, un gouvernement de la nation.

Ce n'est pas ce qui est arrivé. Le cabinet Blum, dès son avènement, s'est mis hors de nos traditions. La sensibilité a joué plus de rôle que le jugement. L'avènement du front populaire a été accompagné d'un état de passion. Et le cabinet Blum, au lieu de prendre le commandement, au lieu d'apaiser cette agitation, d'assagir cette euphorie, a cédé au mouvement qui le portait au pouvoir. Il a bénéficié d'une ferveur messia-

nique, et il a agi comme s'il était surtout préoccupé de l'entretenir. La politique, au sens de l'art noble qui consiste à veiller sur la cité, a été méconnue, ainsi que les coutumes gouvernementales de notre pays. Une ardeur confuse a remplacé le discernement. Il a fallu beaucoup promettre et à la légère; il a fallu ensuite tenir, et la quantité des lois a plus compté que leur qualité. On ne doit pas être surpris que dans ces conditions le cabinet Blum ait fait des choses déraisonnables et hâtives, sans en mesurer les conséquences. On ne doit pas davantage être surpris qu'il se soit exposé à se contredire, et à masquer ses échecs.

En arrivant au pouvoir, le cabinet Blum avait juré qu'il ne ferait pas la dévaluation. Il l'a faite cependant au bout de quelques semaines. Il l'a faite parce qu'il y était obligé par ses fautes politiques. La dévaluation, qui est une sorte de faillite, a été un moyen sans gloire de se tirer d'affaire. Improvisée, accomplie dans des conditions où elle n'était pas accompagnée, pour des raisons politiques, des mesures qui auraient permis d'en tirer les effets possibles, elle a été telle qu'elle n'a même pas obtenu l'approbation des dévaluateurs. Elle n'a pas suffi d'ailleurs à résoudre le problème de la Trésorerie, ni le problème budgétaire. Elle a seulement aidé à passer quelques mois. Elle a été un expédient. C'est un premier fait.

Un autre fait, c'est que le cabinet Blum, ayant beaucoup parlé des réformes sociales, en a fait voter un certain nombre qui ont lourdement grevé le budget de l'État. Le déficit dépasse tous les déficits connus. Qui paiera ? On n'en sait rien. Le cabinet Blum compte sur l'avenir. Il a besoin de nombreux milliards. Il attend une reprise économique qui ferait rentrer de l'argent dans les caisses de l'État. Il a la prétention de rendre l'existence facile, de ramener la prospérité. Malheureusement, il ne suffit pas d'annoncer les choses pour qu'elles soient. Le seul résultat certain, c'est la hausse du coût de la vie.

Ce n'est pas là une appréciation de quelques juges. C'est ce que disent les chiffres publiés par les services de Statistique générale de la France. Si l'on consulte les indices des prix de gros avant et après la dévaluation, la hausse est de 24 pour 100. Si l'on considère les prix de gros de l'été 1935 où ils étaient au plus bas, et à la fin de 1936 après la dévaluation, la hausse

est de 50 à 60 pour 100. En outre, et malgré la dévaluation, la hausse est la même pour les produits français et pour les produits importés, dont l'accroissement de prix est la conséquence de l'opération monétaire. L'ajustement des prix de détail ne se fait que peu à peu, et bien après la hausse des prix de gros. Cependant, la hausse depuis trois mois est déjà de 11 pour 100. On a calculé que, pour une famille de quatre personnes vivant très modestement, l'augmentation des dépenses est de 7 pour 100 depuis trois mois, et de 15 pour 100 depuis dix-huit mois.

Que conclure de là ? Les partisans de la dévaluation disaient que seuls les prix de gros subiraient une variation en harmonie avec la nouvelle monnaie et que les prix de détail resteraient stables. C'était une illusion. Les épargnants, les possesseurs de rentes et d'obligations, les classes moyennes ont vu le franc subir une dépréciation de 30 pour 100. La vie n'a pas été améliorée pour eux : ils commencent à sentir les effets pénibles des innovations gouvernementales, et ils ne sont pas sûrs que ce soit fini. Il est vrai que leur sort ne touche pas spécialement les dirigeants qui célèbrent la reprise des affaires et le bienfait des lois sociales.

Le chômage a-t-il du moins sensiblement diminué ? On sait que c'était là le principal argument en faveur de la semaine de quarante heures. Les partisans de la loi soutenaient que l'attente d'une hausse des prix amènerait des achats en masse et que les industries, obligées de travailler moins, auraient besoin d'une main-d'œuvre supplémentaire. Or, jusqu'à présent les effets de la semaine de quarante heures sont faibles. La métallurgie, qui emploie un million d'ouvriers, avait laissé en novembre soixante-dix mille demandes d'emploi environ sans pouvoir les satisfaire. Au début de janvier elle en a laissé un peu plus de soixante-cinq mille, soit une différence de quatre mille quatre cents en chiffres ronds. Dans les mines, le nombre des ouvriers n'a augmenté depuis octobre à fin novembre que de deux mille cinq cents. Ce qui explique cette situation, du moins en partie, c'est que l'industrie a besoin d'ouvriers spécialisés et qu'il y en a très peu parmi les chômeurs. Or, faute d'ouvriers qualifiés, la production ne peut avoir l'accroissement que souhaite le cabinet Blum et qui est nécessaire à la reprise des affaires. Pour obtenir le résultat

cherché d'une production en progression, il aurait fallu, non pas travailler moins, mais travailler plus. La semaine de quarante heures pour le moment n'a que fort peu contribué à la diminution du chômage. Elle risque au contraire de contribuer, par la baisse de la production et par la hausse des salaires, à l'accroissement des prix de revient et au renchérissement de la vie.

Ce qui frappe le plus dans ce qu'on nomme « l'expérience Blum », c'est la méconnaissance absolue des lois économiques et des réalités. Le cabinet a souvent dit qu'il n'était pas socialiste et qu'il exécutait seulement le programme du front populaire. En fait, il est de tendance marxiste. Il applique un système qui a échoué dans tous les pays où il a été essayé. Pour le moment, il a abouti au déficit budgétaire et à la hausse du prix de la vie. Ce qui conduit aux réclamations ouvrières pour des hausses de salaires et, par conséquent, à « ce cycle infernal » où l'accroissement des salaires et le renchérissement du prix de la vie s'appellent l'un l'autre sans fin jusqu'à déterminer une crise générale et grave de l'économie nationale. Nous voilà loin de la sage politique de défense du franc, d'équilibre budgétaire, d'économies et de confiance qui avait été jadis proposée au Sénat et qui a été emportée par les flots du front populaire. C'est le statut nouveau : il annonce bien des déceptions, et bien des difficultés

LES INSTITUTIONS. L'ORDRE ET L'ESPRIT PUBLIC

Le bilan du cabinet Blum n'est pas moins inquiétant si l'on considère, non pas les finances et le prix de la vie, mais les institutions et le fonctionnement des organisations politiques. La vieille machine parlementaire était, il est vrai, quelque peu endommagée et usée. Elle marchait encore, tant bien que mal. Le cabinet Blum a porté aux coutumes républicaines le plus rude coup qui les ait atteintes depuis 1875. Par là, selon ses vœux, il a été et il reste d'esprit nettement révolutionnaire.

Le trait dominant des six mois qui viennent de s'écouler est l'éclipse du Parlement. Pour l'apparence, la Chambre et le Sénat ont continué de vivre. Il y a eu des séances nombreuses, il y a eu des discours, il y a eu des votes. Mais le Parlement

n'a plus compté. Il a été réduit à l'état d'un simple organe d'enregistrement. Les lois ont été préparées ailleurs. Les volontés ont été exprimées ailleurs. Les décisions ont été prises ailleurs. La vie parlementaire n'a été qu'une figuration. A la Chambre, l'existence d'une majorité du front populaire rendait tout facile. Les députés qui suivaient le cabinet Blum n'avaient même pas besoin d'être en séance : on votait pour eux. Il suffisait de quatre hommes et d'un caporal socialisant pour remplacer trois cent cinquante élus. Ceux qu'on nomme les « boîtiers », c'est-à-dire ceux qui disposent des boîtes où sont les bulletins de vote, étaient seuls occupés. L'opposition nationale n'a perdu aucune occasion cependant de se faire entendre, souvent réduite à une centaine de voix par suite des défaillances des timides. Elle a généralement paru imposer l'évidence de ce qu'elle soutenait. Les scrutins ont été régulièrement contre elle. La délibération, essence du régime parlementaire, a disparu. Il n'y a plus que des mots d'ordre. Et le Sénat lui-même, malgré quelques velléités, a fini par suivre à contre-cœur, mais par suivre. Pendant six mois, il n'y a plus eu qu'un fantôme de Parlement.

Y a-t-il eu du moins un État, un gouvernement ayant une volonté nette, une autorité qu'il faisait prévaloir ? Pas davantage. Le gouvernement a abdiqué. Il a éprouvé le besoin, lui aussi, d'aller prendre le mot d'ordre. Dans quelques circonstances particulièrement graves, où les informations que reçoit tout ministère l'obligeaient à voir l'impossibilité de ce qu'il allait accomplir, il a conversé avec ses maîtres et il a fini par des transactions. Mais dans la pratique habituelle, pour tout ce qui était lois sociales, ordre ou désordre, justice ou arbitraire, liberté ou bon plaisir, il n'a pas été un chef. Il a été le serviteur de ce qui a été nommé le ministère des masses.

Dès sa prise de pouvoir, le cabinet Blum s'est présenté comme l'instrument de la dictature des masses. On cherche en vain quelle direction peuvent donner ces masses. A supposer qu'elles soient composées exclusivement de braves gens bien intentionnés, épris du bien public, soucieux de leur pays, que peuvent méditer des hommes qui forment une cohue, qui ont plus de passions que d'idées, qui ne sont nullement préparés à la gestion des affaires publiques, et qui ont eu autre

chose à faire dans leur existence laborieuse qu'à apprendre la politique ? Toute l'histoire, dans tous les pays, enseigne les variations, les incohérences, les ignorances, les contradictions et les injustices qui ont marqué les manifestations populaires. Shakespeare a tout résumé dans un raccourci magnifique quand il fait dire au peuple après le meurtre de César par Brutus : « Vive Brutus, faisons-le César ! » Il y a trois semaines à peine, au Sénat, le doyen d'âge disait que le ministère des masses était « un torrent qui dévasterait tout sur son passage, liberté, travail, propriété et civilisation ».

Mais le ministère des masses n'a pas été longtemps laissé à lui-même. Il a trouvé son maître, et ce n'est ni le Parlement, ni le gouvernement : c'est la C. G. T. La vieille Confédération générale du travail avait longtemps passé pour prudente et assagie. On assurait que, malgré les discours des meneurs, elle était occupée d'intérêts professionnels, comme les syndicats anglais et américains. Elle a complètement changé le jour où elle s'est fondue avec la Confédération communiste. Elle n'a pas été seulement « noyautée » : elle a été envahie et dominée. Durant la période que nous étudions, elle a été conduite par les bolchévistes. Elle a organisé ou subi les grèves purement politiques, les occupations d'usines, les atteintes à la liberté du travail et à la propriété privée. Bref, elle a été révolutionnaire.

Comment les syndicats ont-ils consenti à cette action subversive, qui procurait aux ouvriers quelques avantages, mais qui leur réserve probablement des temps difficiles résultant du coût de la vie, du ralentissement de la production gênée par les prix de revient ? La C. G. T. elle-même n'était maîtresse qu'en apparence. Elle était souvent hésitante dans ses instructions. Elle n'arrivait pas toujours à se faire obéir. Au delà de la C. G. T. existait un commandement occulte beaucoup plus hardi dans ses ordres, beaucoup plus autoritaire, et péremptoire : c'était Moscou et les envoyés de Moscou. Là est la faute capitale du cabinet Blum. Sous son règne, la politique française a été dominée par les desseins de Moscou qui tendaient à la guerre civile.

Le plus grand sujet d'étonnement des historiens sera que le parti radical ait supporté cette pénible et périlleuse aventure. Le parti radical, qui a gouverné la France pendant près

de quarante ans et qui a eu dans le passé tant de torts, a pris la plus lourde des responsabilités en favorisant le front populaire. Inventé par les communistes, le front populaire n'aurait jamais pu exister sans la complaisance des radicaux. Le cabinet Sarraut et les dirigeants du radicalisme ont joué dans toute cette affaire le rôle le plus condamnable. Par passion et par égoïsme de parti, pour échapper aux suites de l'épisode Stavisky qui les avait rabaissés, ils ont jeté la nation dans une redoutable expérience. Admettons qu'ils n'aient rien compris à ce qui allait arriver, qu'ils n'aient rien prévu, rien deviné. Il reste que brusquement, au mois de juin, ils ne pouvaient plus avoir aucun doute sur la nature véritable et sur les projets du front populaire. Ils ont tout accepté cependant avec résignation, avec légèreté ou avec complaisance. Ils ont tout laissé faire. Les socialistes et les communistes étaient dans leur rôle en préparant la révolution et, dans la mesure où ils le pouvaient, en la commençant. Les radicaux, qui se prétendent un parti d'ordre, de gouvernement et de progrès, allaient contre leurs traditions.

Le paradoxe est d'autant plus fort que les radicaux facilitaient ainsi l'entreprise dirigée contre les institutions républicaines et parlementaires, dont ils étaient, selon le mot justement fameux de Combes, « les bénéficiaires ». Ces élus qui à eux seuls représentaient le quart de la Chambre et les deux tiers du Sénat permettaient que la Chambre et le Sénat fussent relégués au second plan, et ouvertement soumis au bon vouloir de la C. G. T. Ils votaient, du moins ils votaient encore, mais exclusivement ce que la C. G. T. avait décidé et approuvé. Bien plus : ils acceptaient sans protester que le cabinet Blum parlât tout à coup d'un ordre nouveau, d'une démocratie économique inédite, comme si eux, qui ont gouverné quarante ans, n'avaient rien accompli, comme si la législation créée, souvent sans discernement suffisant, n'était rien. Quelle abdication soudaine, quel renoncement ! Le front populaire n'a agi, vécu, duré que par l'appui des radicaux, dont la politique était essentiellement différente, et même contraire sur des points importants. Telle a été la conséquence du régime électif, déjà fortement atteint dans notre pays par de mauvaises mœurs politiques, et gravement compromis par la tourmente de 1936.

Pour s'excuser, les radicaux ont parfois soutenu que l'effervescence populaire ne leur permettait pas d'amener la fin rapide du cabinet Blum. C'est une explication qui ne justifie rien. Il n'y aurait eu aucun mouvement durable si, au nom des classes moyennes et des populations rurales qu'ils représentent, les radicaux avaient déclaré que la politique du cabinet Blum n'était pas la leur. En réalité, les intérêts électoraux eux-mêmes ne suffisaient pas à légitimer l'attitude des radicaux. Il a fallu chez les uns une grande complaisance pour les partis révolutionnaires, chez les autres beaucoup d'inconscience pour supporter pendant des mois une collaboration qui restera une de leurs plus lourdes erreurs. L'invocation rituelle à ce que l'on nomme la volonté populaire n'a aucune valeur. C'était à eux, qui se prétendent des chefs, à avoir une volonté et à éclairer l'opinion. A ce grand devoir, ils ont manqué.

LA SÉCURITÉ ET LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

D'un cabinet dominé par les socialistes et les communistes, on pouvait beaucoup craindre pour la conduite des affaires extérieures. Il y a eu depuis six mois des moments difficiles et des équivoques gouvernementales préoccupantes. L'imminence des dangers, des circonstances favorables, des avertissements importants ont épargné au pays pour le moment des erreurs qui auraient pu avoir des suites graves.

Et d'abord l'attitude prise par l'Allemagne a ruiné toute politique de désarmement. Il est devenu impossible à un gouvernement, à moins qu'il ne soit saisi de folie, de méconnaître la nécessité d'une armée puissante. C'est déjà trop que les grèves et la politique sociale du cabinet aient retardé les fabrications de matériel. Du moins le cabinet Blum ne s'est pas dispensé de faire voter les crédits militaires qui étaient indispensables. On a donc vu les radicaux extrémistes, les socialistes, et les communistes, qui n'étaient pas en cette affaire les moins zélés, accorder les crédits dont l'armée avait besoin. Les révélations sur l'état de l'armée allemande, sur ses fabrications intenses, sur ses constructions, ses routes, ses chemins de fer et ses concentrations ne laissaient pas d'hési-

tation possible. Pour des années, cette question-là l'emporte sur toutes les autres.

En outre, le cabinet Blum, qui avait au fond du cœur des faiblesses germaniques comme tout ministère marxiste, se trouvait refroidi dans son zèle par l'établissement du gouvernement de M. Hitler, par la doctrine nationale-socialiste, par l'antisémitisme et l'antilibéralisme de Berlin. Phénomène psychologique qui ne manquera pas d'intéresser ceux qui étudieront l'histoire de notre époque. Ces sentiments, qui atténuaient le germanisme latent du cabinet Blum, avaient aussi d'autres conséquences, lesquelles étaient fâcheuses. Ils inclinaient le cabinet à avoir des dispositions tout à fait mesquines à l'égard de l'Italie et à ne pas faire la politique de rapprochement qui s'imposait. Le signe le plus curieux de cette obstination sans hauteur de vues a été fourni au moment de la nomination d'un nouvel ambassadeur français à Rome. Pour ne pas inscrire sur la lettre protocolaire de créance « S. M. le roi d'Italie, empereur d'Éthiopie », le départ de l'ambassadeur a été retardé, et, au moment où il aurait été utile d'être vigilant et actif à Rome, la France n'a été représentée que par un chargé d'affaires.

Les difficultés les plus grandes sont venues au cabinet Blum des communistes. Très ardents contre l'Allemagne, les communistes entendaient donner du pacte franco-soviétique l'interprétation la plus étendue. La guerre civile d'Espagne leur offrait une occasion dont ils espéraient bien profiter. Les bolchévistes craignent l'Allemagne ; ils la craignent même au point qu'ils finiront peut-être par se réconcilier avec elle et par reprendre la politique du traité de Rapallo et du traité de Berlin, qui à vrai dire n'ont jamais été dénoncés. Mais ils ont rêvé de détourner de la Russie les desseins germaniques en essayant de transformer la guerre civile espagnole en un conflit international. Tout ce qu'il y avait de bolchévisant dans le ministère était pour le front populaire espagnol, et désirait secrètement l'aider. La propagande bolchéviste travaillait de son mieux dans le même sens. Personne ne se demandait plus si le front populaire n'était qu'un assemblage étrange d'anarchistes, de révolutionnaires de tous pays, de Russes, de volontaires cosmopolites où on trouvait de tout et où ce que l'on trouvait le moins était le peuple espagnol.

Il ne s'agissait plus que de combattre le général Franco, autour duquel se groupaient même les républicains espagnols, sous prétexte qu'il avait les préférences de l'Allemagne et de l'Italie. Il faut compter parmi les plus notoires erreurs du cabinet Blum de n'avoir pas distingué tout de suite la nature de cette affaire et d'avoir eu une attitude équivoque, d'avoir laissé s'accomplir les départs de volontaires, les envois d'armes et le ravitaillement, au lieu d'adopter tout de suite la seule attitude qui convenait, c'est-à-dire la neutralité.

Il a bien fallu cependant en venir à proclamer le principe de non-intervention. C'est la seule politique à condition qu'elle soit franchement pratiquée. L'affaire espagnole pouvait devenir un engrenage redoutable. L'Angleterre, qui a des traditions diplomatiques, a discerné du premier coup, non seulement qu'il était absolument nécessaire de ne pas intervenir, mais que, dans l'avenir, lorsque l'Espagne aurait retrouvé un gouvernement et le calme, elle éprouverait plus d'amitié pour les pays qui se seraient abstenus de se mêler à sa tragique aventure que pour n'importe quels autres. Il est certain que, lorsque le cabinet Blum a connu d'une manière précise les dispositions de Londres, il a été beaucoup plus prudent et qu'il n'a pas considéré sans appréhension les développements que ses imprudences pouvaient laisser prendre à l'affaire espagnole. On ne peut pas dire, au moment où nous écrivons, que cette affaire d'Espagne soit terminée et que tout danger de complication soit écarté. Mais on peut dire que l'opinion française est beaucoup plus éclairée sur ce sujet aujourd'hui qu'il y a trois mois, qu'elle est nettement hostile à toute politique manquant de clarté et risquant d'entraîner des complications. Le pacte franco-soviétique n'était pas bon en soi, en raison de l'état politique de la Russie. Il est devenu particulièrement périlleux le jour où un cabinet Blum s'est trouvé d'une faiblesse déplorable devant Moscou, et où la politique intérieure a influé sur la politique extérieure. Désormais l'esprit public est alerté, et il est devenu très attentif à ne pas permettre à Moscou de diriger la conduite et le destin des Français. Il sait que le danger allemand est celui qui domine l'Europe et qu'il ne permet plus les négligences ni les défaillances.

Le fait marquant de la politique internationale depuis

quelques mois est la rentrée en scène de l'Angleterre. Nos amis Anglais ont eu de longues illusions sur l'Allemagne. Ils ont eu aussi de longues hésitations touchant la politique continentale. La reconstitution de l'armée et de la flotte allemande, la réoccupation par l'Allemagne de la rive gauche du Rhin, les concentrations de troupes sur la frontière leur ont ouvert les yeux. L'Allemagne a reconstitué sa puissance militaire ; elle continue de la renforcer tous les jours. Pour quels desseins ? Le jour où l'Angleterre a pris conscience clairement de cette situation, elle a adopté une attitude très ferme. Elle ne s'est pas contentée de travailler à l'accroissement de sa flotte et de son aviation. Elle a pensé à la formation d'une armée. Elle a proclamé sa volonté de paix et sa résolution de ne pas laisser se produire en Europe, sans intervenir, des conflits dont elle sentait bien qu'elle serait finalement la victime. Elle a même dit d'elle-même ce qu'elle n'avait pas dit en juillet 1914. Elle sait que sa frontière est en fait sur le Rhin. C'est un événement d'une grande importance.

Le cabinet Blum s'est vivement félicité de cette tendance diplomatique. Nous ne nous en félicitons pas moins que lui parce qu'elle est une des conditions de la paix. Mais nous ne pensons pas que le cabinet Blum puisse se vanter d'avoir acquis des titres personnels à l'admiration. Il a profité des circonstances qui se sont produites en dehors de lui. Son seul mérite a été de suivre. N'ayant pas de politique extérieure, et étant incapable d'en avoir une, il a adopté, les jours où il a eu une direction, la direction britannique. C'est assurément ce qu'il a fait de mieux. Il aurait été préférable qu'une grande nation, comme la France, prît l'initiative de ce qui était le salut de l'Europe, et fût pour l'Angleterre une collaboratrice plutôt qu'une suivante. Mais sachons nous contenter de ce qui est. Le cabinet Blum n'a pas resserré l'entente franco-britannique. Les événements ont démontré aux Anglais que la politique européenne la plus sûre reposait sur l'entente franco-britannique, et ils ont tiré les conséquences de cet enseignement à la date où le cabinet Blum se trouvait au pouvoir. Ce que le cabinet Blum peut invoquer, c'est que la presse anglaise est très indulgente pour lui ; elle l'est même beaucoup plus qu'elle ne l'était pour M. MacDonald. Un des travers de

nos amis Anglais, c'est d'aimer dans les autres nations les ministères faibles. Nous ne les imitons pas sur ce point. Nous avons au contraire été pleins d'admiration pour les preuves de force, de tenue, de loyalisme qu'a données l'Angleterre au moment de l'abdication d'Édouard VIII et de l'avènement de George VI. Nous pensons que la France a besoin d'une Angleterre forte, comme l'Angleterre a besoin d'une France forte, et la France sera dans une meilleure situation générale quand elle aura un autre ministère. Et dans la situation présente, étant donné l'insuffisance de notre État, nous dirons, non sans peut-être un sentiment de regret et d'envie, mais avec satisfaction tout de même, que, dans l'intérêt de l'Europe et pour parer à des dangers évidents, c'est un fait heureux que l'Angleterre ait repris avec résolution et sagesse la direction des grandes affaires diplomatiques. Il nous sera bien permis cependant d'ajouter que, pour la souveraineté et la dignité nationales, il aurait été préférable que la France fût gouvernée autrement qu'elle n'est, et que les circonstances extérieures commandent la vigilance et l'union.

La crise politique a été terriblement aggravée par le cabinet Blum. L'État a été de plus en plus faible ; les finances ont été de plus en plus désordonnées ; le déficit a été de plus en plus important ; l'esprit public, les disciplines, les sentiments sociaux traditionnels ont été de plus en plus troublés ; la confiance et l'union ont été de plus en plus compromises. Les dégâts sont considérables, et les dégâts moraux le sont encore plus que les dégâts matériels. A différents signes, cependant, on peut espérer une réaction de l'opinion publique et on peut entrevoir le moment où le cabinet Blum sera obligé de se démettre ou de se soumettre aux nécessités de l'expérience et de la raison. On s'apercevra alors de l'étendue de l'œuvre de réparation qui restera à accomplir, qui réclamera des modifications profondes, et qui exigera le labeur d'hommes nouveaux. Nous n'en sommes pas encore là. Ce que l'on peut dire, c'est que l'État, descendu au degré où il est, ne sera pas reconstruit sans de vigoureux et longs efforts.

* * *

LA FIN MYSTÉRIEUSE D'ALEXANDRE Ier

I

LA CRISE MORALE

Le 15 décembre 1815, l'empereur Alexandre Ier revient dans sa capitale d'où il était parti quelques mois plus tôt pour se rendre au congrès de Vienne.

Après la Bérézina, Leipzig, la campagne de France, l'occupation de Paris, on avait pu se croire désormais libéré de Napoléon. Mais non ! Le 26 février, tandis que souverains et diplomates négociaient, se chamaillaient, festoyaient à la cour élégante et somptueuse des Habsbourg, le « monstre » s'était échappé de l'île d'Elbe, et toutes les armées de la Coalition avaient dû refluer vers le Rhin pour écraser de nouveau la nation incorrigible. Waterloo et Sainte-Hélène avaient mis fin à la prodigieuse aventure du bandit corse. Cette fois, l'Angleterre se chargeait de le bien garder ; il ne s'évaderait plus ; il mourrait sur son rocher ; on n'entendrait plus jamais parler de lui.

Avant de quitter Paris, le Tsar avait scellé de son nom une œuvre grandiose, qui lui tenait à cœur depuis longtemps, une Sainte-Alliance, qui soumettrait dorénavant toutes les maximes d'État aux principes de l'Évangile et sauvegarderait la loyauté des rapports internationaux par des sanctions universelles. Il y avait été fort encouragé par une prophétesse livonienne, une Égérie apocalyptique, la baronne de Krüdener. L'œuvre lui était alors apparue dans toute sa gran-

deur sublime : les divins préceptes du christianisme régiraient la politique ; les peuples allaient voir s'ouvrir devant eux une ère nouvelle, une ère de paix et de prospérité, de justice et d'amour. Comme s'exprimait la Déborah nordique, « pour accomplir ces merveilles, l'Éternel avait appelé Alexandre, et, docilement, Alexandre s'était rendu à la voix de l'Éternel ».

Ainsi, après s'être montré le plus redoutable ennemi de Bonaparte sur les champs de bataille, après avoir victorieusement réparé les désastres d'Austerlitz, de Friedland et de Moscou, le chef des souverains coalisés, « l'Agamemnon des rois », venait de s'acquérir une gloire beaucoup plus haute encore par « cette Alliance fraternelle et chrétienne qui harmoniserait, sous la bannière de la croix, tous les intérêts politiques et moraux des sociétés humaines ».

Malgré ce prestige extraordinaire, qui l'égale à Pierre le Grand, l'impérial autocrate est surpris de l'accueil réservé, silencieux, maussade, que lui témoigne Saint-Pétersbourg. Les traités de Vienne et de Paris avaient déçu profondément la Russie : elle ne s'estimait pas récompensée de son héroïque effort qui, après l'avoir saignée à blanc, la laissait meurtrie dans tous ses membres, décimée dans sa population, et pour longtemps ruinée. Depuis dix ans, les Russes, comme adversaires ou comme alliés de Napoléon, s'étaient battus presque sans trêve et sans répit contre les Français, les Autrichiens, les Prussiens, les Suédois, les Turcs ; ils n'en pouvaient plus. S'ajoutant aux dépenses de la guerre, aux dommages de l'invasion, aux contraintes du blocus continental, une série d'épidémies et de famines avait épuisé le trésor de l'Empire et détraqué tout le mécanisme de la vie économique. C'était partout une misère noire.

L'administration intérieure ne présentait pas un spectacle moins affligeant. D'octobre 1812 à décembre 1815, donc l'espace de trente-huit mois, le Tsar en avait passé trente-cinq au loin de ses États. Dans un pays d'une étendue gigantesque, où la décision personnelle du monarque résumait tout le gouvernement, il est facile de se figurer ce que devenait la gestion des intérêts publics quand le maître n'était plus là. Il ne fallait pas moins que le génie organisateur de Napoléon, sa puissance extraordinaire de travail et son infaillible mémoire pour qu'il pût, de Berlin, de Vienne, de Madrid, de Moscou,

tenir en main tous les rouages de son empire aussi fortement que s'il n'avait pas quitté les Tuileries.

Dans le cours de ces trois dernières années, le désordre, l'arbitraire, l'illégalité, l'incurie, la forfaiture, la prévarication, tous les abus d'un pouvoir sans contrôle et sans limite s'étaient ainsi multipliés follement. Par la force des choses, l'irritation générale se concentrait sur l'autocrate. D'où la froideur que le peuple russe avait témoignée au retour d'Alexandre le Béni.

Une grande œuvre de justice, de répression et de nettoyage s'imposait donc au Tsar. Il la comprenait, il en reconnaissait l'urgence ; mais il en mesurait aussi toutes les difficultés, plus ingrates, plus ennuyeuses les unes que les autres, — ce qui aggravait sa dépression morale.

De tous les griefs qui entretenaient le mécontentement public, celui qu'on pardonnait le moins au petit-fils de Catherine la Grande était la reconstitution du royaume polonais.

Oubliant les avantages territoriaux que la Russie avait réalisés pendant la période napoléonienne, c'est-à-dire la Finlande, le duché de Varsovie, la Bessarabie, les districts de Tarnopol et de Bialystok, la Géorgie, l'Iméréthie, le Daghestan, soit douze millions de sujets nouveaux, on prétendait que les acquisitions, obtenues au Congrès de Vienne par l'Autriche et la Prusse, n'avaient eu, pour l'empire des Tsars, qu'une seule contre-partie, la résurrection de son ennemie héréditaire, la Pologne.

Mais, sans doute, Alexandre reçoit-il des Polonais un joyeux tribut de gratitude ? — Non.

Sur le chemin de Paris à Saint-Pétersbourg, il s'était longuement arrêté à Varsovie pour y procéder à l'installation officielle du royaume qu'il venait de créer.

On l'avait accueilli par des fêtes splendides, auxquelles il avait répondu par un flot de largesses, de faveurs et d'amabilités. Mais il n'avait pas tardé à s'apercevoir que, derrière lui, dans tous les milieux, on l'attaquait violemment. Pourquoi n'avait-il pas restitué la Pologne en son intégrité première, comme avant le crime des trois partages ? Pourquoi la Galicie demeurait-elle sous le sceptre des Habsbourg, la

Posnanie sous le sceptre des Hohenzollern, la Lithuanie, la Podolie et la Volhynie sous le sceptre des Romanow ?... Puis, lorsqu'on s'était permis de l'interroger sur les relations qui uniraient dorénavant la Pologne à la Russie, on n'avait obtenu de lui que des paroles fuyantes. De même s'était-il dérobé à toute explication sur le régime constitutionnel qu'il avait promis... Enfin, il avait ulcéré l'aristocratie polonaise en nommant vice-roi un général obscur, de très petite noblesse, le général Zaïonczek. Le plus offensé comme le plus étonné de cette nomination avait été le prince Adam Czartoryski. Pourquoi avait-il écarté l'ami intime de sa jeunesse, l'homme qui avait reçu jadis toutes ses confidences au sujet de la Pologne et qu'il avait employé, dans ce dessein, à tant de missions secrétes ? On ne devinait pas ; on n'en sait pas plus aujourd'hui. Qu'Alexandre ait voulu esquiver tout entretien là-dessus avec le prince Adam, cela ressort du fait qu'il avait publié la nomination de Zaïonczek, à l'instant même où il quittait Varsovie, dans la nuit du 27 novembre. Peut-être avait-il craint de ne pas trouver en Czartoryski un instrument assez docile. Peut-être le jugeait-il un personnage trop important par son nom, sa fortune, ses alliances. Peut-être encore lui en voulait-il de n'avoir pas suffisamment dissimulé, à Vienne, la reprise de son roman avec la tsarine Élisabeth. Pour masquer la disgrâce immédiate qu'il lui infligeait, il lui avait conféré la charge honorifique de présider le Sénat polonais. Le prince avait silencieusement dévoré l'humiliation où il voyait s'effondrer tous ses rêves de grandeur. Mais, de la « sainte amitié » qui jadis avait uni les deux hommes, rien ne subsistait plus, sinon un ferment de haine qui se développera vite.

Par une dernière faute et qui était la plus lourde, le monarque russe s'était irrémédiablement aliéné la sympathie de ses nouveaux sujets, en attribuant le haut commandement de l'armée polonaise à son frère, le grand-duc Constantin.

Ce deuxième fils du tsar Paul accusait, d'une manière inquiétante, l'atavisme paternel. Son crâne obtus et chauve, l'écrasement de son nez, l'éclat perçant et farouche de ses yeux, son teint cramoisi, la puissante râblure de son torse, la rugosité stridente de sa voix, les aboiements de ses interjections, la violence écumeuse de ses rebuffades, lui donnaient

« l'air d'une hyène en fureur ». Parfois, inopinément, très aimable, très affectueux, et même avec des élans de bonté. D'ailleurs très intelligent et perspicace. Mais le fond de sa nature morbide ressortait aussitôt : l'acrimonie insultante, la méchanceté sournoise, la dépravation lubrique. Ce qui l'intéressait par dessus tout, c'était le métier des armes ; il n'en concevait pourtant que les parties basses : le formalisme automatique des manœuvres et des revues, les consignes de caserne, les mesquineries de la tenue et de l'équipement, les rigueurs de la discipline, la cruauté sauvage des bastonnades, le droit féroce de punir et de frapper tant qu'il voulait. A cela seulement se réduisait tout son militarisme ; car la vertu primordiale du guerrier lui manquait totalement : le courage.

La demoiselle d'honneur de l'impératrice Élisabeth, la jeune Roxandre de Stourdza, qui le connaissait bien pour l'avoir vu de près, a porté sur lui un jugement qui l'accable : « Dénué de tout courage physique et moral, incapable de la moindre élévation d'âme, on le vit toujours se dérober au danger. C'est ainsi qu'en 1812, il fit éclater la terreur que lui inspirait l'approche de Napoléon, disant à qui voulait l'entendre qu'il fallait demander la paix et l'obtenir à tout prix... » Au mois de mai 1813, pendant que les troupes russes, ayant fait demi-tour, marchaient vers le Rhin, il était venu prendre à Varsovie le commandement de la garde impériale. En deux mois, il avait réussi à se faire abhorrer des Polonais. Czartoryski écrivait au Tsar, dès le 29 juillet : « Mgr le grand-duc semble avoir pris en haine ce pays et tout ce qui s'y passe. Et cette haine s'accroît dans une progression alarmante... La nation, l'armée, rien ne trouve grâce à ses yeux... Monseigneur ne s'en tient même pas aux lois militaires qu'il a lui-même confirmées. Il veut absolument introduire les coups de bâton dans la troupe, et il les a ordonnés hier, sans avoir égard aux représentations unanimes du gouvernement provisoire... » A quelques jours de là, il faisait empoigner un capitaine, acquitté par la juridiction militaire, et le condamnait, *motu proprio*, à six mois de prison dans la forteresse de Zamosc. D'autres fois, sous le moindre prétexte, il faisait administrer dans son palais « cinq cents coups de bâton » à de pauvres diables qu'il renvoyait ensuite « les cheveux et les sourcils rasés comme des

forçats ». Le prince Czartoryski avait le droit de conclure : « Mgr le grand-duc a l'air de ne vouloir plus rien ménager, de vouloir même pousser les choses à bout. Un ennemi ne pourrait nuire davantage à Votre Majesté impériale. »

ARAKTCHÉIEW, BRAS DROIT D'ALEXANDRE

Pour la réorganisation administrative de l'Empire, Alexandre, ayant désormais totalement répudié ses ferveurs et ses illusions libérales d'autrefois, sent le besoin d'une poigne rude. Il choisit le général Araktchéïew. De son point de vue, il ne pouvait mieux choisir.

L'homme est grossier, ignorant, inculte ; mais il a le sens pratique des affaires, le courage des initiatives, une énorme puissance de travail, une application scrupuleuse aux moindres objets, une probité rare, le mépris des honneurs, enfin la passion du commandement, la soif de l'omnipotence, une énergie inflexible et qui se régale dans la cruauté.

Par un mélange habile de franchise et de courtisanerie, de prévenance et de rudesse, par le cynisme de ses ripostes et la sûreté de son dévouement, il s'est acquis la confiance absolue de l'autocrate ; il est peut-être le seul Russe qui échappe aux soupçons d'Alexandre. Le « chien de garde », le « bouledogue » sera bientôt le favori tout-puissant, le seul dépositaire de la pensée impériale et du pouvoir exécutif. Hors de lui, nul contact, nulle communication n'existeront plus entre le souverain et le pays. Jusqu'à la fin du règne, — dix années encore, — il ne sera pas moins qu'un vice-empereur ; il méritera que les historiens baptisent de son nom le régime d'étouffant despotisme et de contrainte policière, auquel il va présider : l'*Araktchéïewchtchina*.

Une des œuvres auxquelles il consacrera le plus d'efforts, — l'institution des colonies militaires, — nous montre avec quel soin il s'ingéniait à se faire le ponctuel et rigide exécutant des volontés impériales, même quand il les désapprouvait.

L'idée de l'institution venait du monarque ; elle lui appartenait en propre ; il l'avait conçue dans une pensée toute chrétienne, qui ne touchait nullement le hargneux « bouledogue ».

Améliorer la condition du soldat en temps de paix (la durée du service était alors de vingt-cinq ans) ; lui assurer les bienfaits de la vie patriarcale, tout en le maintenant sous les drapeaux ; lui imposer à la fois la culture agricole et l'exercice militaire, au sein de sa famille, autour de son *isba*, près de son église ; alléger ainsi les dépenses du Trésor pour l'entretien de l'armée : l'œuvre semblait fort séduisante au premier regard. Mais, dans l'application, elle se révéla aussitôt chimérique. Les habitants des régions colonisées protestaient désespérément contre l'intrusion de ces milliers d'hommes qu'on établissait de force parmi eux. Sourd à leurs récriminations, Araktchéïew poursuivait son entreprise « par des moyens à faire frémir ».

Le nombre des colons militaires atteignit rapidement trois cent mille. Sous la schlague et les supplices, la vie des paysans devenait un régime de caserne et de bagne. Les émeutes rurales se multipliaient ; l'une d'elles, qui se produisit à Tchougouïew, dans l'Ukraine, fut réprimée avec une telle sauvagerie, — plus de cent exécutions capitales, sans compter les bastonnades, — que le souvenir en restera légendaire au cœur des moujiks.

Alexandre ne gardait pas moins sa foi entière dans les vertus bienfaisantes et moralisatrices de sa pensée grandiose : car elle procédait en lui d'une inspiration religieuse. A l'un de ses conseillers qui le suppliait un jour de s'arrêter dans cette œuvre déplorable, il avait répondu :

— Ces colonies seront créées coûte que coûte, fallût-il pour cela couvrir de cadavres la route de Saint-Pétersbourg à Tchoudowo !

MYSTICISME

Au mois d'août 1816, Alexandre se rendit à Moscou. C'était la première fois qu'il y retournait depuis la Guerre libératrice. Un enthousiasme débordant l'accueillit au Kremlin.

On s'étonna pourtant que, le jour anniversaire de Borodino, il ne visitât point le champ de bataille et qu'il ne fît même pas célébrer un service commémoratif à l'*Oupensky Sobor*, abstention d'autant plus singulière que, séjournant à Vienne, il n'avait pas manqué de se faire conduire à Wagram

et que, plus tard, pendant un arrêt à Bruxelles, il n'avait pas manqué non plus de se rendre à Waterloo. On avait déjà remarqué d'ailleurs qu'il n'évoquait pas volontiers les souvenirs de la Guerre patriotique.

C'est que toute son âme s'orientait maintenant vers d'autres horizons ; le mysticisme la possédait entièrement.

Une longue lettre, que le prince Galytzine lui adressait à quelque temps de là, nous laisse apercevoir le travail exaltant, la cristallisation lumineuse, qu'il sentait s'opérer en lui : « Les croix de 1812 ont produit en vous, Sire, cette heureuse préparation pour que l'Esprit divin puisse agir par vous. L'humiliation, que vous avez alors supportée avec résignation et amour, a produit les fruits de la première campagne en France. Dieu seul, comme vous l'avez senti, vous a élevé au pinacle de la gloire humaine. Et, plus il vous élevait, plus vous vous anéantissiez devant lui. Quelle ne fut pas votre force spirituelle !... Ensuite vint le Congrès de Vienne, où l'ennemi, dans la dissipation et les fêtes, sema très adroitement l'ivraie en vous. Mais votre fond n'en restait pas moins à Dieu !... Nous voici maintenant parvenus aux temps où le Seigneur veut derechef régner sur la terre, où il veut que les puissants s'abaissent devant lui, que leurs cœurs s'ouvrent, et que le Saint-Esprit agisse en eux... »

Dans une lettre de vingt pages, remplie de citations évangéliques, Alexandre lui répond : « Mon unique ressource est le Seigneur. Je m'abandonne complètement à sa direction ; c'est lui qui amène et qui place les choses !... Comme dit l'Apocalypse, *ne gâtons ni le vin, ni l'huile*, en y mêlant notre propre ouvrage qui serait tristement humain. Voilà ma profession de foi ; je la sens dans mon cœur et, dès lors, je ne puis en dévier sans être infidèle envers Celui auquel je me suis remis tout entier... »

Dans cette disposition d'esprit, où il s'affirmera et s'absorbera de plus en plus, quelle place accorde-t-il à son inspiratrice apocalyptique d'Heilbronn et de Paris, à la Déborah livonienne, à Mme de Krüdener ? — Aucune.

Il la tient sévèrement à l'écart, et pour de nombreux motifs. D'abord, elle l'ennuie avec sa prose amphigourique et ses froids sermons qui sentent le calvinisme. Elle ne tardera pas à s'en apercevoir : « Je sais, Sire, que je vous importune,

que je vous offense, peut-être. Mais dois-je offenser Dieu ? Ne faut-il pas que je lui obéisse, que je lui dise tout ce que vous devez savoir ? Ma conscience au moins sera tranquille... » Et cette lettre, comme les autres, demeurera sans réponse. Il juge également qu'elle fait un peu trop souvent appel à la bourse de celui qu'elle se plaît à nommer son « banquier céleste ». Puis, un jour, on lui apprend que les autorités suisses ont expulsé la sibylle teutonique pour s'être compromise, à Bâle, en affichant des opinions socialistes. Mais voici un grief plus sérieux. Le Saint-Synode estime que les croyances et les prédications de cette illuminée sont d'un mauvais aloi ; que l'Église orthodoxe est seule à détenir la signification véritable des paroles divines. L'impétueux archimandrite Photius, un moine ascétique et visionnaire, adonné aux exorcismes, qui portait constamment un cilice, l'accusera bientôt de professer un faux christianisme, une sorte d'hérésie occidentale, de se donner abusivement comme inspirée d'en haut, et de se livrer à des transports démoniaques, en se gardant bien de combattre les appétits de la chair et les œuvres du Malin... Alexandre n'aura donc plus aucun rapport avec elle, sinon pour lui réclamer ses lettres.

Mais une autre illuminée, celle-là foncièrement russe, Catherine Tatarinow, subornera l'esprit d'Alexandre.

C'est la veuve d'un jeune officier, tué à Borodino. Les fonctions de sa mère à la Cour lui permettent de loger au palais Michel, où fut assassiné Paul Ier. Dans la détresse de son veuvage, elle s'est tournée vers le Rédempteur ; elle tient chez elle un cénacle de personnes pieuses, qui méditent en commun l'Évangile et discutent les plus transcendants problèmes de la théologie. On y rencontre les deux grands amis du Tsar, le prince Galytzine et Kochélew, ainsi que des évêques et des archimandrites. Les réunions s'achèvent dans la prière, dans la rêverie, dans l'hypnose, dans la béatitude. Alors, sur ses auditeurs extasiés, Catherine déverse intarissablement le flot de ses apocalypses. Hors de chez elle, la jeune femme se consacre spécialement à secourir les miséreux, les vagabonds, les forçats libérés, les démoniaques, et surtout les *skoptzy*, ces pauvres sectaires, disciples de Sélivanow, qui s'émasculent pour s'affranchir des turpitudes charnelles et s'assurer ainsi une place privilégiée dans le royaume céleste.

Alexandre se fait amener souvent la prophétesse ; car tout ce qu'il sait d'elle, par Galytzine et Kochélew, a merveilleusement attisé dans son cœur les flammes de l'amour divin.

L'AUTOCRATE S'ENNUIE

Mais, si intenses que soient les émotions religieuses du Tsar, il s'ennuie. Son métier d'autocrate ne l'intéresse plus. En dehors des choses divines, tout lui paraît monotone, insipide et fastidieux.

Aussi voyage-t-il incessamment ; il parcourt son empire dans tous les sens, à une vitesse vertigineuse qui ne lui laisse le temps de rien voir ; on dirait qu'il ne peut tenir en place. Il s'absente de sa capitale durant des mois, ce qui entrave, comme au temps des guerres, toute la marche des affaires publiques. C'est ainsi que, dans les années 1816 et 1817, on s'épuise à le suivre de Saint-Pétersbourg à Moscou, Riazan, Toula, Orel, Koursk, Tchernigow, Kiew, Bobruisk, Varsovie, Mohilew, Smolensk, Witebsk, Novgorod, etc. Comme disait le prince Wiazemsky : maintenant la Russie est gouvernée du fond d'une chaise de poste.

Cet ennui, dont il est obsédé, il le retrouve en tout lieu, car il le porte en soi-même ; il le partage d'ailleurs avec un grand nombre de ses contemporains.

Depuis que l'astre de Napoléon a plongé dans l'Océan, depuis que l'Europe n'est plus assourdie par « le hurlement des batailles », depuis que la fantasmagorie prodigieuse est terminée, le monde semble éteint, décoloré. Le froid Metternich lui-même ne peut s'empêcher de regretter les inquiétudes, les angoisses, les fièvres, les transes, les belles secousses nerveuses que lui faisait constamment éprouver « l'homme infernal », et il traverse une crise de mélancolie romantique. Ce qui pousse donc Alexandre à se mouvoir sans cesse, malgré le froid, malgré les tourmentes de pluie et de neige, malgré les routes défoncées, malgré les auberges infâmes, c'est la nostalgie des émotions incomparables dont il a tant joui naguère et dont il est maintenant sevré.

Par un singulier contraste, l'homme qui aurait dû ressentir le plus fortement cette nostalgie, le prisonnier de Sainte-Hélène, accusait le même goût passionné de la vie : « Notre

situation, disait-il, n'est pas sans attraits. L'univers nous contemple. Nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle ! Des millions d'hommes nous pleurent ; la patrie soupire, la patrie est en deuil ! Nous luttons ici contre l'oppression des dieux, et les vœux des nations sont pour nous. L'adversité manquait à ma carrière !... »

AU CONGRÈS D'AIX-LA-CHAPELLE

Dans l'automne de 1818, une précieuse distraction vient s'offrir au Tsar : les souverains alliés ont résolu de tenir un congrès à Aix-la-Chapelle, pour délibérer sur l'état intérieur de la France et se concerter sur le maintien ou le retrait des garnisons étrangères.

Parti de Saint-Pétersbourg à la fin d'août et s'étant arrêté quelques jours à Berlin, Alexandre arrive, le 28 septembre, dans la vieille cité où dort Charlemagne.

La conférence est ouverte le surlendemain. Au nom de Sa Majesté très chrétienne, le duc de Richelieu demande que la monarchie des Bourbons soit désormais libérée de la tutelle européenne et que le royaume recouvre sa pleine indépendance. Il demande aussi que la quadruple alliance soit transformée en une quintuple alliance par l'accession de la France qui rentrerait ainsi, de plain pied, dans les conseils de l'Europe.

Sur le premier point, Metternich, Hardenberg et Castlereagh estiment que le rappel des troupes étrangères serait prématuré, « car la France demeure un foyer de jacobinisme ».

Mais Alexandre soutient énergiquement Richelieu ; et il y a du mérite, car il a reçu naguère du comte d'Artois, héritier présomptif, une note secrète où le royaume est représenté comme à la veille de s'abîmer sous les efforts du parti révolutionnaire. Le Tsar finit par l'emporter : avant le 1er décembre, toutes les garnisons étrangères auront évacué le territoire français.

La question de réintégrer la France dans tous les conseils de l'Europe soulève de plus graves difficultés. On se chamaille là-dessus pendant quinze jours. L'Autriche, la Prusse et l'Angleterre ne veulent à aucun prix que « les vaincus de Waterloo » soient admis, de plain pied, dans « le directoire des grandes Puissances ».

Alexandre réussit encore à faire prévaloir son idée, qui est une ingénieuse transaction : la France participera dorénavant aux délibérations des grandes Puissances pour le maintien de la paix et l'exécution des traités. Mais, en dehors de cette quintuple alliance, les cours de Russie, d'Autriche, de Prusse et d'Angleterre demeureront spécialement unies par leurs traités antérieurs pour le cas où la France menacerait de nouveau l'ordre européen.

Au cours de ces discussions, l'autocrate russe a plusieurs fois savouré d'orgueilleuses jouissances, comme jadis à Vienne, quand les regards de tous étaient braqués sur lui et que l'on donnait un sens profond à ses moindres gestes.

Le secrétaire de Metternich, le chevalier de Gentz, observateur si pénétrant, a noté de sa meilleure plume la très haute opinion que l'on se faisait du Tsar dans les coulisses du Congrès. « L'empereur de Russie est le seul souverain qui soit en état de réaliser les plus vastes entreprises. Il est à la tête de l'unique armée sur laquelle on puisse compter en Europe. Rien ne peut résister au choc de cette armée. Aucun des obstacles qui arrêtent les autres souverains n'existe pour celui-là, comme par exemple les formes constitutionnelles, l'opinion publique, etc. Ce qu'il a décidé aujourd'hui, il peut l'exécuter demain. On dit qu'il est impénétrable, et cependant tout le monde se permet d'apprécier ses desseins. Il attache un prix extraordinaire à ce qu'on ait une bonne opinion de lui et il tient peut-être plus à une bonne réputation qu'à la gloire. Il prise les épithètes de pacificateur, de protecteur des faibles, de régénérateur de son empire, plus que le titre de conquérant. Un sentiment de religiosité, où il n'y a rien de feint, occupe une grande place dans son âme et domine tous les autres sentiments. Ce souverain, en qui le bien et le mal sont si étrangement mêlés, doit nécessairement prêter à de grands soupçons, et il serait téméraire d'affirmer comment il agira dans tel ou tel cas. Il se considère comme le fondateur de la fédération européenne et voudrait qu'on le considérât comme son chef ; il voit dans ce système la gloire du siècle et le salut du monde. »

Ce par quoi le Congrès d'Aix-la-Chapelle a dû rappeler encore au Tsar les temps heureux de Vienne, c'est la place qu'y ont occupée les galants intermèdes.

Beaucoup de belles dames sont venues de Russie, d'Autriche, d'Angleterre pour égayer un peu le séjour de la vieille cité carolingienne. On a remarqué surtout le grand flirt de Metternich avec l'ambassadrice russe à Londres, la comtesse et future princesse de Liéven.

A cette époque, Mme de Liéven est une femme de trente-deux ans, maigre de corps, anguleuse de visage ; mais le regard acéré de ses yeux fauves, le timbre chaud de sa voix, l'élégante fierté de ses contours, l'indépendance hautaine de ses manières, la vivacité mordante de son esprit la rendent très désirable. Elle n'est pas heureuse, car l'ennui la dévore jusque dans la société de ses meilleurs amis, jusque dans les bras de ses amants.

Au cours d'une excursion aux bains de Spa, Metternich a réussi à la conquérir, et, mieux encore, à la désennuyer.

Dans l'intervalle de leurs rendez-vous, le prince-chancelier s'applique, avec le plus louable zèle, « à renforcer les principes de la religion et de la famille en Europe, à défendre le dépôt moral dont la divine Providence a investi les souverains, et à sauver les peuples de leurs propres égarements. »

Le Congrès fini, Alexandre se transporte en France pour aller passer en revue les troupes russes qui tiennent garnison à Sedan, Maubeuge et Valenciennes ; puis il se décide brusquement à pousser jusqu'à Paris pour s'y entretenir avec Louis XVIII.

Arrivé le 28 octobre à trois heures de l'après-midi, reçu aussitôt par le Roi qui le retient à dîner, il repart le soir même pour Aix-la-Chapelle. Après cette courte rencontre, les deux monarques se quittent sous le charme l'un de l'autre.

RUPTURE AVEC MADAME NARYSCHKINE

Comme toujours, Alexandre ne semble pas très impatient de revoir ses États, puisqu'il se trace l'itinéraire suivant : Bruxelles, Carlsruhe, Stuttgart, Weimar, Vienne, Olmütz, Teschen, Landshut, Zamosc, Brest-Litowsk, Witebsk, Nowgorod, ce qui le ramène le 3 janvier 1819 à Tsarskoïé-Sélo.

Il y apprend, quelques jours plus tard, la mort de sa chère sœur, Catherine, devenue reine de Wurtemberg, et qui a succombé à une grippe infectieuse : il en éprouve un cruel chagrin

qui retentit peut-être jusqu'au fond le plus secret de sa conscience morale.

Survenant si tôt après le brillant spectacle où les grandes jouissances de l'orgueil venaient d'épanouir sa personnalité, ce deuil va lui rendre plus pénible encore la reprise d'une vie régulière, l'obligation de se réadapter au formalisme invariable et ponctuel de son métier de souverain. Les affaires courantes, l'administration intérieure de son empire l'excèdent.

Il tombe alors dans une nouvelle crise de pessimisme, de mélancolie, d'abattement, de morne et taciturne oisiveté.

Le malheureux n'a même plus la consolation d'une femme auprès de lui ; car, obsédé par un tardif remords, il a cessé de voir Mme Naryschkine, et il n'est pas d'humeur à la remplacer, pas plus qu'il ne songe d'ailleurs à se rapprocher de son épouse, la fine et rêveuse Élisabeth.

La rupture avec Marie-Antonowna s'était ébauchée quelques mois auparavant. Alexandre avait pris toutes dispositions nécessaires pour assurer l'avenir des deux enfants qu'il avait eus ou plutôt qu'il croyait avoir eus d'elle. Sur cet amour adultère, qui, malgré beaucoup d'infidélités réciproques, avait duré dix-sept ans et allait finir, sa jeune amie, Roxandre de Stourdza, avait reçu de lui un long aveu : « Je suis coupable, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Lorsque des circonstances malheureuses troublèrent mon bonheur domestique, je m'attachai, il est vrai, à une autre femme ; mais je m'imaginais, à tort sans doute, et je ne le sens que trop maintenant, que, les convenances nous ayant unis ma femme et moi sans notre participation, nous étions libres devant Dieu, quoique liés au regard des hommes. Mon rang m'obligeait à respecter ces convenances ; mais je croyais pouvoir disposer de mon cœur et, durant des années, il resta fidèle à Mme Naryschkine. Elle se trouvait dans la même situation que moi et tomba dans la même erreur. Nous nous imaginions bonnement n'avoir rien à nous reprocher. Quoique de nouvelles lumières m'aient éclairé depuis sur mes devoirs, je n'aurais jamais eu le courage de rompre des liens si chers, si elle-même n'avait demandé à les rompre. Ma douleur fut inexprimable ; mais les raisons qu'elle me donnait étaient trop nobles, la relevaient trop aux yeux du monde et aux miens, pour que je pusse m'y opposer. Je me suis donc soumis à un sacrifice

qui m'a brisé le cœur et qui le fait saigner encore journellement. »

Cette épreuve morale, qui déprime sa volonté, le soumet de plus en plus aux influences mystiques.

Sans cesse absorbé par la pensée de Dieu, par l'image du Calvaire, par une réminiscence de l'Évangile ou de l'Apocalypse, par une soudaine et bizarre comparaison avec Job, Nabuchodonosor, Judith, Holopherne, David, par un souffle qu'il croit venir d'en haut, il abandonne pratiquement la direction de la Russie au terrible Araktchéïew. Une poigne de fer, un despotisme rageur, brutal et minutieux, étreint le vaste empire, où des frissons de révolte se laissent apercevoir çà et là. Comme en juge très bien Metternich, Alexandre a définitivement renoncé maintenant au libéralisme humanitaire de sa jeunesse : « La Bible a désormais remplacé pour lui les droits de l'homme. »

Et les interminables voyages recommencent. Le 5 août, il entreprend une tournée dans une des régions les moins connues, les plus désertes de son empire, — la province d'Arkhangelsk, au bord de la Mer Blanche, et à l'extrémité septentrionale de la Finlande, au bord du golfe de Bothnie.

Devant ces grands paysages austères et presque toujours vides, son âme se détend, s'apaise. Il rencontre parfois un couvent perdu au milieu des forêts ou sur la rive d'un lac ; il cause longtemps avec les moines, et il envie leur quiétude, leur sérénité, leur placide et continuel commerce avec Dieu.

Rentré à Saint-Pétersbourg, il en repart aussitôt, le 12 septembre, pour aller inspecter les colonies militaires de Nowgorod, et, de là, il se rend à Varsovie pour y atténuer l'irritation que soulèvent, dans toute la Pologne, les allures fanstasques du grand-duc Constantin.

ALEXANDRE ET METTERNICH

Cependant, voici qu'au début de 1820, le progrès des idées libérales et le réveil des nationalités mettent de nouveau en péril tout l'ordre européen.

C'est d'abord dans la bourgeoisie allemande et surtout dans les milieux universitaires que « la fièvre jacobine » s'est rapidement propagée. Les rois de Prusse, de Bavière, de

Hanovre et de Wurtemberg, les grands-ducs de Hesse-Darmstadt, de Mecklembourg, de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg, de Bade ont grand peine à contenir l'effervescence de leurs sujets qui ne prétendent à rien de moins qu'à l'institution d'un régime démocratique dans une Allemagne unifiée.

Puis un *pronunciamiento*, qui surprend Madrid, oblige l'atroce Ferdinand VII à s'humilier devant les « patriotes » en renonçant aux prérogatives du pouvoir absolu, tandis que l'insurrection des colonies espagnoles redouble de fureur. Simultanément, la révolution éclate en Portugal.

Le 13 février, à Paris, un sectaire fanatisé, Louvel, croyant supprimer d'un seul coup la race entière des Bourbons, assassine le duc de Berry.

Enfin, la contagion espagnole s'étend bientôt à l'Italie, où les rois de Piémont et de Naples sont débordés par les audaces du carbonarisme : un grand mouvement d'insurrection nationale se dessine, depuis les Alpes jusqu'à Palerme.

Au spectacle de pareils événements, les signataires de la Sainte Alliance ne pouvaient rester inactifs. Un nouveau congrès se réunit le 25 octobre, à Troppau, dans la Silésie autrichienne, avec les participants habituels de ces aéropages diplomatiques.

Ayant à sauvegarder la domination des Habsbourg dans le royaume lombard-vénitien, Metternich propose immédiatement de soumettre la question italienne, dans toute son ampleur, à l'examen de la quintuple alliance, et il revendique, au bénéfice de l'Autriche, le droit exclusif de rétablir l'ordre, *manu militari*, dans la péninsule.

Alexandre ne fait nulle difficulté d'admettre que le directoire des Puissances alliées intervienne par la force à Naples et à Turin pour y combattre « l'hydre révolutionnaire » ; il veut toutefois que le congrès, par une déclaration inaugurale et publique, proclame son droit absolu, son droit permanent et suprême d'agir coercitivement pour maintenir ou restaurer, en tous pays, l'autorité souveraine des monarques. Mais, par une contradiction bizarre où l'on reconnaît un dernier vestige de son libéralisme ancien, il répugne à s'affirmer comme « le gendarme des peuples », après leur être apparu comme un libérateur. Il exige donc que la Sainte Alliance reconnaisse aux monarques, aussitôt rétablis dans leur sou-

veraineté, le droit d'accorder spontanément à leurs sujets « une charte raisonnable d'institutions libres ».

N'admettant aucun système politique en dehors de la réaction pure, Metternich s'indigne à l'idée que la Sainte Alliance ait l'air de sanctionner des institutions libres, même octroyées par le bon plaisir du souverain.

Le débat se complique et se prolonge du fait que le plénipotentiaire britannique, lord Stuart, ambassadeur à Vienne, parlant au nom de Castlereagh, déclare avec hauteur : « Les Puissances alliées n'ont pas le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un autre pays. Une telle immixtion est absolument contraire aux lois fondamentales du Royaume-Uni. Jamais l'Angleterre ne permettrait qu'on lui demandât compte de la manière dont il lui plaît de se gouverner. »

Quant aux plénipotentiaires français, le marquis de Caraman et le comte de La Ferronnays, ils sont fort gênés. S'ils représentent un ministère *ultra*, donc tout acquis au programme autrichien, ils ne sauraient oublier que c'est leur maître, Louis XVIII, par qui la France fut initiée au régime parlementaire et qu'il s'en fait gloire ; leurs instructions le leur rappelleraient au besoin. Ils se dérobent donc autant que possible à toute conclusion ferme, ce qui leur attire cette semonce comminatoire de l'autocrate : « Le salut de la France exige impérieusement qu'elle reste fidèle aux principes d'une alliance qui lui a deux fois rendu sa vie politique et sa liberté. »

Comme Alexandre s'obstine cependant à faire prévaloir sa thèse, le congrès semble fourvoyé dans une impasse.

PRODROMES RÉVOLUTIONNAIRES

Mais, le 9 novembre, un coup de théâtre change subitement le décor.

Par un officier qui arrive en toute hâte de Saint-Pétersbourg, le Tsar apprend avec stupeur que, dans la nuit du 28 octobre, un régiment de sa garde, le *Séménowsky*, s'est mutiné. Il en est d'autant plus bouleversé qu'il a toujours témoigné à ce régiment une particulière prédilection ; il se plaisait à dire : « Le *Préobrajensky* est le régiment du Tsar, mais le *Séménowsky* est *mon* régiment. »

L'émeute, bientôt réprimée, avait eu pour cause directe,

et probablement pour seule cause, les maladresses et la cruelle sévérité du colonel, un Courlandais, admirateur fervent des méthodes prussiennes. Le commandant en chef de la garde, le prince Vassiltchikow, s'en déclarait du moins convaincu.

Mais dans l'âme troublée d'Alexandre, cette simple mutinerie, cette courte insubordination de quelques soldats, prend aussitôt des proportions énormes ; il y découvre des raisons politiques, le travail mystérieux des sociétés secrètes. Et, comme il est amené depuis quelques semaines à constater chaque jour les progrès incoercibles de « la peste jacobine » dans toute l'Europe, il se dit : « C'est la Révolution qui s'installe chez moi. »

L'affaire du *Séménowsky* détermine, dans la mentalité d'Alexandre, une perturbation rapide et grave. C'est l'effet bien connu, l'effet accélérateur du « choc émotif » dans les psychoses latentes.

Son désarroi se trahit d'abord par la rigueur effroyable des peines infligées aux rebelles, dont les meneurs, malgré leurs excellents services et leurs nombreuses campagnes, voient leur condamnation élevée jusqu'à six mille coups de verges, donc la mort en des tourments atroces. Pour qu'Alexandre, qui avait la fibre humaine, qui s'était montré souvent miséricordieux, en soit arrivé là, il faut évidemment que son agitation, sa colère, sa détresse fussent au paroxysme.

Dans les jours qui suivent, toutes ses idées politiques prennent un aspect nouveau. Le 29 novembre, Metternich est heureux de pouvoir écrire : « Ce soir, j'ai conféré pendant trois heures avec l'empereur Alexandre. Comme nous n'avions pas d'affaires spéciales à traiter, notre entretien embrasse le plus vaste horizon. On dirait que c'est d'aujourd'hui seulement que l'Empereur fait son entrée dans le monde et qu'*il ouvre les yeux*. Il en est actuellement au point où j'étais parvenu il y a trente ans... »

Le Tsar est dorénavant sous la coupe de Metternich et ne s'en libérera plus ; il se croira nominativement désigné par la Providence pour combattre « les ennemis de la religion et des trônes..., les œuvres sataniques..., la pestilence et la gangrène impies..., les doctrines scélérates de Voltaire et de Rousseau, de Marat et de Robespierre !... » Bientôt, même, son réactionnarisme et son mysticisme, s'impliquant l'un dans l'autre,

s'exaltant l'un par l'autre, ne seront plus que la divagation fumeuse d'un homme désemparé.

Metternich n'éprouve donc nulle peine à lui faire accepter le protocole final du Congrès, qui autorise les Puissances alliées à user de la force pour ramener dans le devoir les États révoltés contre leurs souverains légitimes. L'empereur François et son fidèle accolyte, Frédéric-Guillaume, acceptent naturellement ce manifeste que l'opinion publique de tous les pays interprétera comme une déclaration de guerre à l'esprit moderne; mais Louis XVIII et le cabinet britannique refusent d'y souscrire.

Le 27 décembre, le Congrès, voulant se rapprocher de l'Italie, se transporte aux confins méridionaux de l'empire, à Laybach, en Carniole, où il a invité le roi de Naples, Ferdinand IV, pour s'y entendre avec lui sur les moyens de rétablir l'ordre dans ses États.

Les sanctions punitives seront appliquées par l'Autriche seule. Quatre-vingt mille hommes vont franchir le Pô et traverser la péninsule. Mais, en cas de besoin, quatre-vingt-dix mille hommes iront les rejoindre.

Le 28 février, le Congrès se dissout. Et Metternich se plaît à noter dans son journal : « L'empereur Alexandre s'est conduit parfaitement. »

Avant même d'avoir quitté Laybach, le prince-chancelier décerne à l'autocrate un nouveau satisfecit et plus élogieux encore.

On venait d'apprendre, — et l'on avait peine à le croire, — qu'un jeune aide de camp de l'Empereur, le prince Ypsilanti, ayant recruté à Kichinew une troupe de Moldaves, de Bulgares et de Grecs, avait passé le Pruth et marchait vers Bucarest ; qu'il annonçait l'intention de soulever les Balkans, d'expulser les Turcs, d'affranchir la Grèce ; qu'il se présentait enfin comme ayant l'aveu du Tsar et la promesse de son appui.

La complicité du gouvernement russe dans cette folle aventure n'était pas niable. Depuis longtemps le Corfiote Capo d'Istria, devenu secrétaire d'État aux Affaires étrangères, travaillait sous main à l'accomplissement du grand rêve hellénique, et c'est de là surtout que lui venait l'insigne

faveur dont il jouissait auprès d'Alexandre. Puis le quartier général de la IIe armée siégeait à Kichinew ; ainsi, l'autorité militaire n'avait pu ignorer les préparatifs d'une expédition organisée par un général major, « aide de camp de Sa Majesté impériale ». On ne pouvait donc reprocher au fougueux Ypsilanti que l'inopportune soudaineté de son geste.

Metternich, ayant déjà suffisamment à faire de combattre l'esprit révolutionnaire dans toute l'Europe, ne saurait admettre un seul instant que la Russie croie l'heure venue d'embraser l'Orient. Par un jeu mêlé de flatteries et d'objurgations, il amène Alexandre à désavouer publiquement Ypsilanti en l'excluant de l'armée. Aussi, le 9 mai, note-t-il encore dans son journal : « Aujourd'hui, j'ai eu de nouveau une longue conférence avec l'empereur Alexandre. Je crois qu'il n'y a pas dans ce monde un être humain assez intelligent pour admettre, même comme possible, la conversation que nous avons eue ensemble. *Si jamais quelqu'un est devenu blanc, de noir qu'il était, c'est bien lui !* Mon plus grand mérite en cela est de pouvoir employer l'influence que j'ai actuellement sur lui à l'empêcher de dépasser les limites du juste et du bien... »

Il écrit enfin, dans une lettre particulière : « La Russie ne nous mène pas ; c'est nous qui menons l'empereur Alexandre, par plusieurs raisons très simples. Il a le besoin d'être conseillé ; or, il a perdu tous ses conseillers. Capo d'Istria est regardé par lui maintenant comme un chef de carbonari. Puis il se méfie de son armée, de ses ministres, de sa noblesse, de son peuple. Or, *dans une telle situation, on ne mène pas.* »

L'éclatant désaveu d'Ypsilanti va consterner, comme une trahison, comme un sacrilège, tout l'Orient chrétien, tandis que l'orgueil des Turcs s'en excitera follement. L'Europe ne sera pas moins surprise et déconcertée. Pour la première fois dans l'histoire, la cause de l'hellénisme est publiquement reniée par la sainte Russie orthodoxe.

DÉCOURAGEMENT

Quittant Laybach le 13 mai, Alexandre reprend, avec de longs détours, le chemin de ses États ; il arrive le 5 juin à Tsarskoïé-Sélo.

A peine est-il descendu de voiture que le commandant en chef de la garde, prince Vassiltchikow, l'instruit d'un complot ayant pour objet le renversement du régime autocratique. A sa révélation, il joint la liste des principaux conjurés.

Après un long silence, le Tsar laisse tomber ces mots :

— Mon cher Vassiltchikow, vous êtes à mon service depuis le début de mon règne. Vous savez donc que j'ai partagé, que j'ai même encouragé ces illusions et ces erreurs... Ce n'est pas à moi de sévir.

La conclusion a lieu de surprendre ; car, maintes fois déjà, en pareille occurrence, le Tsar ne s'était pas fait scrupule de « sévir » sans atteindre pourtant à la cruauté qu'il venait de témoigner dans l'affaire du *Séménowsky*. Mais il revenait de Laybach dans un découragement accablé qui le rendait plus sensible aux rappels de sa conscience.

Par un autre de ses aides de camp, le général de Benckendorff, qui allait acquérir bientôt une si terrible réputation de gendarme, d'inquisiteur et de policier, Alexandre est également informé d'un grand travail que des sociétés secrètes poursuivent dans l'armée. Ce travail, si clandestin qu'il fût, l'ambassadeur de France, La Ferronnays, bon observateur, l'avait signalé depuis quelques mois à son gouvernement : « Toute la jeunesse et principalement les officiers se pénètrent des doctrines libérales. Les théories les plus hardies sont celles qui leur plaisent davantage... Nos débats parlementaires les occupent autant que si leurs propres intérêts s'y discutaient. Les discours les plus violents sont ceux qui trouvent le plus d'admirateurs dans cette jeunesse. Déjà elle conçoit, elle approuve les excès, les crimes même que l'amour de la liberté fait commettre. *Et l'infâme Louvel a trouvé des apologistes jusque parmi les officiers chargés de la garde de l'Empereur.* »

Faudra-t-il donc s'étonner si l'on voit désormais Alexandre abandonner de plus en plus le gouvernement de la Russie et la protection de sa personne à la rude poigne d'Araktchéïew ? Comme son machiavélique partenaire de Troppau et de Laybach l'avait si bien diagnostiqué, sa dépression morale, son inquiétude, sa méfiance à l'égard de tous, ses longs mutismes, sa tristesse désœuvrée, les sautes brusques de son humeur, les flottements et les contradictions de sa volonté, les rêveries nuageuses et transcendantes où son esprit s'égare incessam

ment, ne lui permettent plus de rien mener. Dans la politique extérieure, c'est Metternich qui le mène ; dans la politique intérieure, c'est Araktchéïew.

UN PRÉCURSEUR DE RASPOUTINE

Tout ce qui lui reste d'activité, il le concentre sur les questions religieuses : elles le passionnent. Là seulement, il est capable de vouloir et de commander.

Aussi, dans les mois qui viennent, son occupation principale, et qui le captivera longtemps, sera de se convertir à la stricte observance de la plus rigoureuse orthodoxie, après avoir trop sacrifié aux séductions illusoires du mysticisme individuel.

Il y est poussé par un jeune moine, Photius, aumônier de la garde. C'est un fanatique, un ascète, un visionnaire, au corps décharné, aux yeux aigus et scintillants, des yeux d'épervier, des yeux de rapace, et dont l'éloquence brutale, véhémente, injurieuse, magnétise tous ses auditeurs. Dans son couvent de Saint-Georges, près de Nowgorod, il s'était acquis une grande réputation d'exorciste et de thaumaturge.

Aux environs du monastère demeurait une comtesse Orlow, très riche et détraquée. Photius avait bientôt mis la main sur elle, qui n'écoutait plus que lui et se mortifiait cruellement pour lui. Obéissant à une apparition céleste, la pénitente n'avait pu se refuser à son directeur qui l'appelait néanmoins « la vierge très pure ». Dans l'intervalle de leurs dévotions, elle le soignait d'une maladie répugnante que Satan lui avait infligée pour le punir de son opiniâtreté à combattre l'Esprit du mal.

Non moins habile que violent, il s'était inféodé à la camarilla du « bouledogue » Araktchéiew, qui avait inspiré au Tsar la curiosité de le connaître.

Donc, au mois d'avril 1822, on l'avait introduit chez le souverain par un escalier secret, par le fameux « escalier Zoubow », réservé jadis aux amants de Catherine la Grande. Affectant d'abord de ne pas voir l'autocrate, il s'était longuement agenouillé devant l'icone sainte qui étincelait dans un coin de la chambre. Puis, avec une tranquille froideur, il s'était incliné devant celui dont l'omnipotence terrestre ne

l'émouvait pas. Aussitôt, Alexandre avait courbé la tête devant le serviteur de Dieu, en lui demandant sa bénédiction. Et leur entretien avait duré trois heures.

Ce moine cynique et malpropre, qui semble préfigurer l'abject Raspoutine, reviendra souvent au Palais d'hiver. Le thème de ses conciliabules avec le monarque nous est fourni par ses lettres, dont voici un exemple : « A notre époque, un grand nombre de livres, de personnes et de sociétés proclament *une religion nouvelle*, que l'on dit avoir été réservée pour les temps suprêmes du monde. Cette nouvelle religion est prêchée sous des formes multiples ; c'est tantôt une lumière inconnue, tantôt une discipline oubliée, tantôt un règne millénaire du Christ. Eh bien ! cette religion n'est pas moins qu'une hérésie, une trahison de la foi divine, apostolique, traditionnelle et orthodoxe ; c'est la religion de l'Antéchrist ; elle fomente la révolution ; elle est altérée de sang ; elle s'inspire de l'esprit satanique. Ses faux prophètes et ses apôtres se couvrent de mysticisme... Que le vrai Dieu ne tarde plus à ressusciter ! Que, par la force de ton bras et par la vertu de l'esprit qui est sur toi, les ennemis de notre religion ancestrale se dispersent au plus tôt et qu'avec toutes leurs impudences, ils disparaissent de la surface de la terre !... »

Alexandre le comble de faveurs : il le nomme archimandrite du couvent de Saint-Georges, un des sanctuaires les plus vénérés de l'Empire ; dans une liturgie solennelle à la cathédrale de la Forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul, il lui fait remettre, par le métropolite de Saint-Pétersbourg, une splendide croix pectorale, enrichie de diamants.

Photius devient même si influent qu'Araktchéïew se sert de lui pour obtenir la disgrâce du seul homme qui ose encore lui résister un peu. C'est le procureur général du Saint-Synode, qui est simultanément le ministre de l'Instruction publique ; c'est aussi l'ami le plus intime du Tsar, le confident et l'associé de toute sa vie religieuse, de tout le travail secret qui, depuis quelques années, lui a procuré tant de fois les secours divins et de si lumineux ravissements : c'est le prince Galytzine.

Ses fonctions officielles et ses rapports intimes avec le maître lui donnent une grande autorité dans l'État, principalement pour la direction morale des consciences et des

esprits. En 1812, pendant l'occupation de Moscou, il avait fondé la Société biblique, inspirée d'un modèle anglais, et qui s'assignait pour but la diffusion des saintes Écritures dans les milieux populaires. De prime abord, Alexandre s'était engoué de cette œuvre ; mais l'Église officielle la réprouvait sourdement, comme entachée de mysticisme humanitaire, avec un relent démocratique. L'Église voyait juste, car le prince Galytzine, en sa généreuse naïveté, ne rêvait pas moins que d'amener tous les sujets du Tsar, et non seulement les Russes, mais encore les Circassiens, les Kalmouks, les Mongols, les Kirghises, même les idolâtres, même les Juifs, à se réunir et s'aimer dans une large foi commune, sous la bannière du Sauveur. La Ferronnays, qui ne se payait pas de mots, écrivait, le 1er avril 1820 : « Cette Société biblique, qui ne tend à autre chose qu'à *universaliser* le protestantisme, doit faire naître promptement des idées de liberté chez des hommes accoutumés jusqu'ici à voir dans leur empereur le chef suprême d'une religion qui ne leur enseigne que soumission et respect. C'est pourtant ce puissant véhicule, ce salutaire prestige qu'on veut détruire... Quand ces peuples encore demi-sauvages ne verront plus dans leur souverain le préposé de Dieu, quand il aura lui-même arraché le voile mystérieux et sacré dont le couvre la religion, espère-t-il trouver encore la même obéissance ? Et peut-on calculer sans effroi, pour ce pays et pour l'Europe, la conséquence des excès auxquels se porterait nécessairement cette population de quarante millions d'habitants, secouant ses chaînes ? »

Pour détruire Galytzine, l'archimandrite Photius emploie contre lui, devant Alexandre, le simple et terrible anathème, dont Raspoutine usera, infailliblement, un siècle plus tard, pour renverser les ministres de Nicolas II : « Cet homme sent le Diable ! »

Dès lors, Galytzine est condamné. Il se voit retirer bientôt la ministère de l'Instruction publique et la procure générale du Saint-Synode. Toutefois, comme par dérision, il est nommé à la direction des Postes.

La puissance du « bouledogue » n'aura plus de limites. Le choix des plus hauts fonctionnaires ou leur révocation, c'est lui seul qui en décidera ; toutes les administrations publiques seront peuplées de ses créatures.

Confiné dans les pensées religieuses, Alexandre sera plus indifférent à son empire que ne l'était Charles-Quint dans son monastère de Saint-Just.

Quand les circonstances obligent Alexandre à rentrer malgré lui dans l'action politique, on remarque aussitôt le trouble de son esprit, le vague et l'incohérence de ses idées, la faiblesse de son attention, l'inertie de sa volonté, la promptitude impulsive de ses revirements et de ses abandons, le désarroi de tout son être moral que les mystères du monde surnaturel et de la vie céleste hallucinent impérieusement. « Pas un de nous qui l'entourons n'est sûr de le retrouver, le lendemain, dans la disposition où il l'a quitté la veille. » Ce mot de Nesselrode suffit presque à nous expliquer l'humiliante épreuve qui l'attend au Congrès de Vérone.

LES « JOURNÉES FATALES » DE VÉRONE

Pour la quatrième fois depuis leurs assises de Vienne, les cinq Puissances, qui se sont attribué la direction suprême de l'Europe, ont ressenti le besoin de se concerter. Deux problèmes s'imposent d'urgence à leur sollicitude : la situation critique de Ferdinand VII que les Cortès de Cadix retiennent en otage, puis le sort des malheureux Grecs qui s'obstinent désespérément à s'affranchir de la domination turque.

Après de longs débats, l'Autriche, la Prusse et la Russie obtiennent de la France qu'elle se charge de ramener Ferdinand VII à Madrid et de le restaurer dans sa pleine autorité; mais l'Angleterre, qui doit compter avec son parlement, s'abstiendra d'intervenir.

Quand les plénipotentiaires abordent ensuite le problème oriental, on est stupéfait de l'insouciance que la délégation russe, composée de Nesselrode, Liéven et Stackelberg, — trois Allemands, — paraît témoigner sur une question qui intéresse la Russie au premier chef. Assurément, elle proteste contre les odieux sévices de la Porte envers les Grecs insurgés ; mais elle blâme leur insurrection ; elle leur refuse toute assistance, même toute parole de sympathie ; elle s'en remet enfin à l'amicale entremise de l'Angleterre et de l'Autriche pour le rétablissement de bons rapports entre Saint-Pétersbourg et Constantinople. Seul, Metternich ne s'étonne pas de cette

capitulation russe, parce qu'il la connaît, parce qu'il l'a imposée depuis quatre mois.

A son retour de Laybach, le Tsar, ému par les frémissements d'horreur et d'abomination que le martyre des Grecs entretenait, comme une fièvre, dans tout son peuple, n'avait pu se défendre de quelques idées belliqueuses. Il avait parlé de reprendre son entière indépendance vis-à-vis de l'Autriche et d'en revenir à la seule méthode que les potentats du Sérail eussent jamais comprise : la force. Il était même allé jusqu'à solliciter secrètement la coopération militaire de la France contre la Turquie. L'ambassadeur de Louis XVIII avait recueilli de lui d'étranges paroles : « Avec son million de soldats, la Russie ne peut rester la spectatrice impassible des épouvantables cruautés dont souffre une nation chrétienne. La Turquie ne peut plus coexister avec les autres États européens ; la secte de Mahomet doit être refoulée en Asie !... » Et il lui avait proposé le partage de l'empire ottoman : « La France et la Russie doivent s'allier. Regardez la carte !... Pendant que ma flotte se dirigera vers Constantinople, il faudrait qu'une belle flotte française forçât l'entrée des Dardanelles et vînt nous donner la main à Sainte-Sophie... Après quoi, la France conserverait l'Anatolie et la Troade... » En tenant ce langage, il croyait obéir « à la voix de Dieu !... »

Mais il s'était vite effrayé de son audace. Et, dans son effroi, il avait demandé conseil à qui ?... A Metternich !... Saisi de cette demande imprévue, l'Autrichien se l'était comiquement traduite par ces mots : « Je vais faire un malheur, une folie, arrêtez-moi ! » Il l'avait si bien arrêté que, le 31 mai 1822, il écrivait à l'empereur François : « Par un courrier qui arrive de Saint-Pétersbourg, j'apprends les détails de la victoire la plus complète que jamais un cabinet ait peut-être remportée sur un autre. L'empereur Alexandre accepte toutes nos propositions. Capo d'Istria est complètement battu !... » Et, quelques jours plus tard : « *Le cabinet russe a détruit d'un seul coup la grande œuvre de Pierre le Grand et de tous ses successeurs !...* » Dès lors, avec le zèle d'un néophyte, Alexandre n'avait plus parlé des Grecs que pour les condamner. Oubliant qu'il avait sollicité naguère la coopération armée de la France contre les Turcs, il avait dit ingénument à La Ferronnays :

« De toutes les machinations tramées par le génie révolutionnaire, aucune n'a été préparée avec plus d'art, ni conduite avec plus d'adresse... L'humanité gémit des horreurs qui se commettent en Grèce de part et d'autre. Mais le sang qui coule dans ce malheureux pays retombe tout entier sur ceux qui ont eu l'imprudence et la témérité de provoquer cette funeste révolution. Eux seuls en sont responsables. Quant à moi, je ferai tout le possible afin d'obtenir par des négociations un rapprochement avec les Turcs... » Pour mieux afficher sa brusque volte-face, il avait congédié Capo d'Istria qui, dans le désespoir, avait aussitôt quitté la Russie où il ne voudra plus revenir jamais. Le chevalier de Gentz, que Metternich employait dans toutes les besognes malpropres et dont, à ce métier, le sens moral s'était quelque peu émoussé, n'avait pourtant pas retenu ce jugement sévère : « On ne peut regarder sans un mélange de honte et de dégoût la misérable marche du cabinet russe ; on ne trouve vraiment pas de nom pour tant de sottise. »

Devant l'aéropage de Vérone, Alexandre s'était donc borné à confirmer son abjuration.

Parmi les diplomates français « accrédités auprès du tombeau de Roméo et de Juliette », se trouvait Chateaubriand, qui était alors ambassadeur à Londres. Pour obtenir cette mission, il avait remué ciel et terre. Néanmoins, il s'ennuyait ferme parce que nul ne s'occupait de lui ; aucun des monarques présents, le tsar de Russie, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, le roi de Sardaigne, le grand-duc de Toscane, le duc de Modène, le roi de Naples, aucun ne semblait soupçonner sa présence ; ils n'avaient d'attention que pour Metternich et Wellington.

Mais une belle dame russe qu'il avait connue à Paris et que son goût de l'intrigue avait attirée sur les bords de l'Adige, la comtesse Tolstoï, lui avait procuré un entretien avec le Tsar dont il subissait l'attirance énigmatique. S'étant d'abord maintenu dans le domaine des questions morales et religieuses, Alexandre n'avait pas résisté finalement à justifier sa conduite envers la Grèce. Auteur de la Sainte-Alliance, il était obligé plus que personne à l'appliquer dans sa lettre et son esprit : « C'est à moi à me montrer le premier convaincu des principes sur lesquels je l'ai fondée. Une occasion s'est offerte :

le soulèvement de la Grèce. Rien sans doute ne paraissait être plus dans mes intérêts, dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de mon pays, qu'une guerre contre la Turquie ; mais j'ai cru remarquer, dans les troubles du Péloponèse, le signe révolutionnaire. Dès lors, je me suis abstenu... La Providence n'a pas mis à mes ordres huit cent mille soldats pour satisfaire mon ambition, mais pour protéger la religion, la morale, la justice, et pour faire régner les principes d'ordre sur lesquels repose la société humaine... » Pendant qu'il déroulait ce beau discours, Chateaubriand observa que son visage se noyait de mélancolie.

L'entretien avait lieu au palais Canossa, dont le nom rappelait fâcheusement une autre capitulation souveraine, la très humble pénitence de l'empereur Henri IV, prosterné le front jusqu'à terre, pieds nus, la corde aux reins, devant l'irascible Grégoire VII, en 1077.

OBSESSION MYSTIQUE ET FUNÈBRE

Après « les journées fatales de Vérone », Alexandre, âgé de quarante-cinq ans, ne vivra plus que dans la hantise des idées noires.

A cette époque, la psychiatrie, la science des maladies mentales n'existait pas encore ; elle ne commencera de se constituer qu'une vingtaine d'années plus tard, sous la maîtrise d'Esquirol, de Falret, de Friedreich. Il n'est donc pas surprenant que les contemporains n'aient pas discerné, dans le cas du Tsar, une affection sur laquelle, de nos jours, on eût immédiatement porté le diagnostic : mélancolie anxieuse et dépressive, compliquée d'obsession mystique et funèbre.

D'abord, on voit s'accentuer en lui tous les signes antérieurs de sa tristesse et de sa neurasthénie ; on remarque de plus en plus sa tête courbée, sa démarche lente, ses regards méfiants ou mornes, son ennui des affaires publiques, ses brusques alternances de torpeur et d'agitation, ses longues retraites dans la solitude et l'oisiveté, ses dévotions exténuantes, ses prosternements accablés devant les icones. D'après un de ses médecins, le docteur Tarassow, « il demeurait agenouillé si longtemps, pour ses prières du matin et du soir, que de larges callosités se formèrent sur la face antérieure de

ses jambes ». Simultanément, ses voyages ne cessent plus : par leur fréquence, leur improvisation, leur vitesse, leurs itinéraires zigzagants, ils rappellent un des symptômes classiques de la mélancolie anxieuse, les fugues soudaines, qui traduisent chez les malades un irrésistible besoin de se mouvoir, d'aller n'importe où, presque au hasard, pour échapper à leur tourment.

Sur la détresse intime d'Alexandre, nous avons le témoignage précieux de Metternich. A Vérone, dans une heure d'abandon avec son vieil ami l'empereur François, il lui avait confié « qu'il pressentait sa fin prochaine » et que du reste il était « las de vivre ».

Mais puisqu'il supportait impatiemment le poids de la vie, n'aurait-il pas dû éprouver quelque douceur à pressentir qu'il en serait délivré bientôt ? Non, car se dressait alors devant son esprit une pensée terrifiante, qui l'avait déjà torturé vingt-deux ans plus tôt ; qui ensuite chaque année, le 23 mars, s'était rappelée sinistrement à lui, et qui, maintenant, le harcelait sans trêve, en tous lieux, avec la ténacité rongeuse d'une idée fixe. Quand il comparaîtrait devant le souverain juge, comment se disculperait-il du rôle abominable qu'il avait joué dans l'assassinat de son père ?... N'était-ce pas sous l'oppression de cette pensée que, récemment, à Vérone, causant avec Chateaubriand, il avait laissé tomber un mot bizarre, connu des mystiques seuls, la *syndérèse*, et qui signifie les monologues affreux d'une conscience dévastée par le remords ?

MAURICE PALÉOLOGUE.

(A suivre.)

SILHOUETTES ÉTRANGÈRES

LE DOCTEUR GŒBBELS

La Westphalie est un pays sombre et riche où la neige vient de bonne heure recouvrir ses plateaux boisés ; une population dense y vit durement des richesses du sous-sol. L'homme y est âpre, concentré, laconique, mais droit et d'une exceptionnelle rigueur de mœurs. Le protestant y est puritain et le catholique y est dévot. M. Simons, qui représenta l'Allemagne à la fameuse conférence de Spa, comme ministre des Affaires étrangères du cabinet Fehrenbach, était un protestant westphalien. La franchise quelque peu brutale de ses méthodes diplomatiques reflétait assez bien ses origines. Les traces de cet atavisme ne sont pas aussi évidentes chez le docteur Gœbbels. La dureté dans le propos ne lui manque pas ; mais elle s'accompagne d'une certaine élégance d'allure, d'une légèreté d'esprit et de silhouette qui le relient davantage à son hérédité rhénane. Pour ses immédiats collaborateurs, la finesse de son langage et sa formation intellectuelle le classent plutôt comme un Rhénan que comme un Westphalien.

Son père était un instituteur de l'école bismarckienne. Modeste fonctionnaire de la grandeur de l'Empire, il n'avait d'autre ambition que de bien servir. Mais le jeune Gœbbels, déjà avide de gloire, se flattait de porter déjà dans son sang la marque du prédestiné. Son grand-père, en effet, était forgeron. Dans la patrie de Wagner, on n'a pas un forgeron dans sa famille sans être promis à un merveilleux destin. Aux lueurs des feux de forge, il bâtissait son avenir. Mais son rêve d'enfant n'eut pas l'adhésion de la famille qui le destinait à la

carrière ecclésiastique. Catholique, il entra au collège des jésuites, qu'il déçut rapidement pas son insoumission et son indifférence spirituelle. Les ennuis de la réclusion, déjà portés au comble par les agitations de sa jeune âme, achevèrent de ruiner ses sentiments religieux. Peut-être faut-il chercher aussi dans son infirmité native la cause de ses premières révoltes contre la foi. Il avait un pied bot qui le marquait douloureusement dans ses ébats d'enfant et qui, plus tard, pèsera assez sur sa vie pour en modifier le cours et décupler sa volonté. Le mal de Gœbbels n'est pas de ceux qui guérissent, mais serait-il à désirer qu'il guérît ? L'homme a besoin de ses infirmités comme de ses imperfections pour valoir tout son prix. Que serait aujourd'hui le docteur Gœbbels sans son pied bot ? un docteur ès lettres, un philosophe, un poète : son inégalité physique eût manqué pour qu'il connût l'ambition de témoigner au monde que l'on peut être à la fois boiteux et homme d'action. Il acheva ses études à l'université d'Heidelberg, parmi cette jeunesse batailleuse qui mesurait la qualité intellectuelle d'un étudiant aux cicatrices qui ornaient son visage. De quelles amertumes devait s'emplir le cœur de l'infirme devant ces jeux sanguinaires où il lui était interdit de se mesurer et de gaspiller son courage comme tout le monde !

Aussi peu à peu ses troubles lyriques changeaient d'aspect. Le poète prenait moins de goût à ces rêveries où l'on est attentif aux petites choses, au bruit de la feuille qui tombe, à l'oiseau qui traverse le ciel, à la fumée qui monte dans les arbres. Le mal dont souffrait le jeune Gœbbels n'était plus son pied bot, mais un complexe d'infériorité que son amour de la vie rendait plus douloureux, plus intolérable de jour en jour. Il recherchait surtout la société des femmes que la jeunesse allemande affecte de mépriser. Il les ravissait par un cynisme un peu ingénu et cette grâce chétive qu'accentue sa boiterie. Il semble que pour lui elles aient élevé l'amour jusqu'au dévouement. A la séduction de ce pâle garçon, aux yeux immenses, se mêlait peut-être le trouble attrait de son infirmité ; causeur brillant, volontiers élégiaque, il se faisait tour à tour brillant comme un tribun, obscur et inquiétant comme la sibylle sur son trépied.

Avec cela, fort indiscipliné et très imprégné d'un certain socialisme qui semble né avec lui. D'où lui est-il venu ? Cette contradiction supplémentaire est un souvenir peut-être de sa vocation poétique, à moins qu'elle ne soit dans sa psychologie d'homme malmené par la nature le seul bien qui le rattache encore aux déshérités. Quoi qu'il en soit, il ne s'en sépara jamais, et, dans la graduation des nuances qui forment l'arc-en-ciel hitlérien, il est resté fidèle au rouge vif.

Il menait à Heidelberg la vie des étudiants pauvres. Il obtint même une bourse qu'il consacra à payer les frais d'impression de ses premières œuvres. Il se fit, dans le domaine littéraire, un nom modeste dont on ne saurait dire s'il le devait à la qualité ou à la quantité de ses ouvrages. Il n'a pas, en effet, écrit au cours de cette période moins de quatorze volumes. On y retrouve le reflet de son âme endolorie, en même temps qu'une certaine compassion irritée pour l'infortune. C'est une singulière pitié que celle du socialiste Gœbbels, une pitié de tête, une pitié où le cœur ne paraît pas. Elle semble faite surtout du souvenir de ses propres rancœurs. Il s'y montre aussi, malgré sa formation religieuse, ou peut-être à cause d'elle, visiblement anticlérical. Cette particularité, également, est plus rhénane que westphalienne.

* * *

En 1922, le docteur Gœbbels rencontra pour la première fois Adolf Hitler. C'est à Munich, dans un modeste « Bierhaus », où le chef futur de l'Allemagne haranguait ses premiers fidèles, que le docteur Gœbbels fut touché par la grâce d'une doctrine qui se révélait surtout riche de haine contre la France et contre les Juifs.

Le docteur Gœbbels, conquis d'emblée par l'orateur du « Bierhaus » et par ses idées, adhère sur-le-champ au mouvement national-socialiste.

Alors commence sa carrière de militant. Malgré l'occupation militaire interalliée, il fonde en Rhénanie et dans la Ruhr, sous une dénomination de circonstance, les premiers groupes nationaux-socialistes. C'est à Hattingen, sous les yeux des autorités françaises, qu'eut lieu le premier rassemblement des hitlériens rhénans. Il conquiert vite, par son prosélytisme efficace, obstiné et intelligent, la confiance d'Hitler. Il est

éloquent, a le mot caustique et la critique acerbe. Sa violence n'a pas de réplique dans toute l'Allemagne. Une foi d'illuminé pourrait seule expliquer comment tant de sévérité, pour ne pas dire plus, se concilie avec les sentiments humains qui conviennent au socialiste qu'il prétend être. Il agit et il parle en quelque sorte comme un mystique de l'absolu. Il défend le foyer allemand comme on défend sa patrie contre l'étranger, par tous les moyens de destruction que permettent les lois de la guerre ; dur aux idées plus qu'aux personnes et ne croyant pas plus licite d'être généreux aux dépens de la doctrine que prodigue avec l'argent du voisin.

Sa haine pour tout ce qui n'est pas le parti n'est pas ce qui donne le moins à penser. L'originalité de cette haine, c'est de rendre les collectivités responsables des fautes de quelques individus. Il généralise à outrance et dogmatise à plaisir, parfois sans le moindre souci du ridicule. Il est antisémite et antirusse parce qu'il est antibolchéviste ; il est antifrançais selon le moment, parce qu'il est antidémocrate, et il part en guerre contre le citron de l'étranger parce que la rhubarbe allemande purifie le corps et l'âme en donnant du goût à la salade.

Concentrer sur tout un peuple ou sur toute une race la colère qu'inspirent les excès de quelques-uns, c'est risquer d'en rendre la leçon inutile. Mais la haine du docteur Gœbbels n'aurait-elle pas besoin d'un aliment spirituel pour agir? On se le demande en le contemplant dans sa mission d'ange exterminateur Il presse le condamné, jusque sous le couteau, d'avouer et de se repentir ; jusque sur la charrette, il demande au malheureux une confession ; ce singulier goût pour les expiations sanglantes relève d'un fanatisme qui nous ramène loin en arrière dans les âges. Sa parole fulminante et vengeresse ne change pas de ton pour exiler le Juif ou le citron. Il écrit :

« Contre nous, ils sont toujours unis, les Juifs et les hommes de la terreur rouge... Il n'y a aujourd'hui en Allemagne que deux façons de réussir : ou ramper honteusement devant le Juif ou le combattre à fond. Nous avons choisi la deuxième voie et nous nous y tiendrons, quelles que soient les conséquences. »

La plupart des infirmes de naissance haïssent la guerre parce qu'ils n'ont pas pu la faire et qu'elle les a retranchés

cruellement de la communauté nationale. Le docteur Gœbbels l'adore à peu près pour les mêmes raisons. Il écrit :

« Je sais que c'est un sacrifice pour nous de n'avoir pas une nouvelle guerre.

« La guerre est l'affirmation la plus simple de la vie. Essayer de supprimer la guerre, ce serait essayer de supprimer les phénomènes de la nature. »

Son admiration pour la force qui manque à ses muscles se traduit dans ces lignes :

« En politique, les idées ne l'emportent jamais, si on ne sait pas mettre à leur service la force matérielle. Une idée sans la force restera toujours, si juste soit-elle, théorique. Ceux qui la portent devront donc s'efforcer par tous les moyens d'acquérir la force pour accomplir ensuite, grâce à la force, leur idée. » *(Kampf um Berlin.)*

C'est du Georges Sorel acclimaté à la température allemande par un disciple devenu maître. Il y a, du reste, entre le théoricien français de la violence et le praticien allemand de l'arbitraire, des analogies psychologiques fréquentes. L'un et l'autre seront toute leur vie plus impérieux que soumis et ne commanderont qu'au nom des doctrines auxquelles ils obéissent.

Cependant, sous cette violence, se trahissent parfois de profonds calculs, un flair d'une rare sûreté, un instinct prodigieux de conservation. Dans les rivalités meurtrières qui se faisaient plus aiguës dans l'entourage d'Hitler à mesure que son mouvement prenait de l'assiette et approchait du succès, le docteur Gœbbels agit en incomparable diplomate. Il savait trouver pour le maître le mot qui plaît sans flatter, le geste qui convient sans abaisser, la délicate et muette attention qui désigne son auteur par son originalité ou son raffinement. Les favoris du chef n'étaient pas moins bien traités par cet habile metteur en scène de la vanité. Le docteur Gœbbels a administré sa carrière avec une surprenante intelligence de la mentalité allemande.

* * *

En 1924, le docteur Gœbbels fut expulsé de Rhénanie par les autorités françaises. Il alla vivre à Elberfeld où il devint le rédacteur en chef du *Völkische Freiheit*. En même

temps, il fonda les *National-sozialistische Briefe*. C'est dans les salles de rédaction de ces journaux qu'il fit la rencontre de Gregor Strasser. Les deux hommes ont les mêmes tendances, sinon les mêmes dons. De cette communauté de doctrine va surgir une haine sourde qui ne s'éteindra qu'avec la mort de Strasser. Gœbbels ne rendra jamais évidente sa jalousie, mais elle ne cessera d'inspirer ses attitudes. En réalité, l'un et l'autre n'avaient en commun qu'une vague et brumeuse idéologie. Pour le reste, tout les séparait. Strasser était issu de la profondeur des masses populaires. Il était moins un théoricien qu'un praticien de la revendication ouvrière. A la méfiance, mêlée de mépris, qu'un homme tel que lui devait éprouver pour un intellectuel comme Gœbbels s'ajoutait la supériorité physique dont le solide Strasser écrasait son frêle collaborateur. Ils s'efforcent l'un et l'autre de dissiper les brumes doctrinaires du début. Ils établissent de concert des principes de base. C'est un nouvel évangile social qui ne recule devant aucune audace. Hitler est emprisonné depuis le coup d'État manqué de 1923. Gœbbels marche seul et se délivre peu à peu de toutes les « superstitions » traditionnelles. Avant lui, l'esprit révolutionnaire n'avait pas osé se séparer de l'histoire et dissocier le présent du passé. Mais Gœbbels s'enivre de son indépendance. Dans son orgueil de novateur et d'émancipé, il raille les vieilles reliques, et met au rancart les dernières idoles de la guerre. Ses attaques contre le maréchal Hindenburg ne cesseront qu'après l'ascension d'Hitler au pouvoir.

Sa collaboration avec Gregor Strasser eut pour conséquence essentielle la rédaction d'une formule national-socialiste. On lit sous leur plume : « L'idée de l'avenir, c'est la dictature de l'idée socialiste dans l'État. » C'est ce qu'en langage d'avant-garde on nomme aujourd'hui « l'État totalitaire ».

Gœbbels, qui n'a pas oublié les ambitions littéraires de sa jeunesse, frappe à la porte de puissants journaux de gauche pour y placer des articles.

Ah ! ces attentes humiliantes sur le seuil des cabinets directoriaux ! Comme on l'imagine mince, effacé, transi, égaré, dans cette mêlée du soir qui enfièvre les salles de rédaction, frôlant de sa manche élimée les hautaines vedettes du journa-

lisme, cherchant dans leurs yeux le « oui » tant désiré ! Et quand c'était « non », avec quel fiel il devait redescendre en claudicant, le dos plus courbé, le brumeux escalier que l'espoir l'avait aidé à gravir quelques instants plus tôt !

De ces décevantes démarches, il garda le souvenir amer dont on retrouvera la trace plus tard, dans ses mesures d'expropriation contre la grande presse.

En 1925, Hitler fut libéré. Il se rendit compte, devant les résultats acquis en son absence, des avantages qu'il pouvait tirer de la collaboration de Gœbbels. Celui-ci, déjà secrétaire général du parti *national-socialiste* pour la Rhénanie et la Ruhr, a des dons de propagandiste évidents. Or, les premières racines de l'hitlérisme, quoique encore fragiles, sont surtout nombreuses en Bavière. Le nord de l'Allemagne et Berlin en particulier sont restés très imprégnés de marxisme. La Prusse est entre les mains toutes-puissantes de Severing, qui est réputé pour l'énergie de ses méthodes répressives. N'importe ! Gœbbels accepte d'Hitler le titre de *Gauleiter* pour le grand Berlin, le Berlin des faubourgs et du spartakisme. Il est admis, pendant une semaine, à l'honneur rare de vivre dans l'intimité du « Fuhrer », à son chalet alpin de Berchtesgaden. C'est là qu'il dresse son plan de campagne.

Il part peu après accompagné de Strasser, qui est devenu à Munich, par sa popularité, un concurrent dangereux pour le chef.

Cette période de la vie de Gœbbels fut décisive pour le parti national-socialiste. Il ne semble pas qu'un autre homme que Gœbbels, eût-il été Hitler lui-même, aurait pu réussir à Berlin dans une telle mission. « Il faut dégeler les Berlinois », lui avait-on dit. Pour atteindre ce but, que tant d'obstacles psychologiques, matériels et moraux rendaient à peu près inaccessible, Gœbbels n'épargna ni ses moyens physiques, ni ses ressources intellectuelles.

Une véritable terreur rouge pesait sur les faubourgs de Berlin. Aux procédés brutaux et parfois sanglants du communisme faubourien, Gœbbels allait opposer des méthodes violentes et impitoyables. Il allait retourner contre l'adversaire les armes dont celui-ci se servait sans mesure depuis si longtemps. Mais il y ajoutait d'incomparables dons personnels dans l'art de la polémique et une éloquence d'un style latin,

imagé, chatoyant, spirituel et caustique ; il fut vite célèbre dans les milieux de la capitale allemande qui n'avait jusque-là entendu que des orateurs compassés, monotones et austères. Toutes les facultés qui opposaient le Rhénan Gœbbels aux Allemands du Nord le servirent auprès d'eux plus efficacement que ne l'eût fait l'orateur le plus réputé de Berlin La façon de dire, l'action, paraît être la qualité supérieure du docteur Gœbbels.

Il a à la fois de la facilité et du feu, une voix pleine, harmonieuse, et cette rapidité de diction qui précipite l'auditoire hors d'haleine à la suite de l'orateur, qui le tient angoissé, anxieux, sous cette parole vengeresse Des bagarres sérieuses troublaient régulièrement ces réunions Les hitlériens n'avaient pas toujours le dessus et il arrivait fréquemment que leurs chefs dussent renoncer à se faire entendre. Gœbbels a raconté lui-même, dans un livre d'inspiration sensiblement analogue à celle de *Mein Kampf*, la conquête de la capitale par les nationaux-socialistes. *Kampf um Berlin* est du reste dédié à « la vieille garde du parti à Berlin ».

Une date historique dans l'ascension de l'hitlérisme fut celle où pour la première fois, dans un meeting aux *Pharussälen*, en pleine banlieue rouge de Berlin, les communistes durent fuir dès le début de la réunion en oubliant leurs blessés et leurs morts. Gœbbels put librement développer, au milieu d'un enthousiasme que rien ne devait plus troubler, le sujet suivant : l'État bourgeois marche à sa fin. Ce jour-là consacra pour les nationaux-socialistes le commencement de leur influence et de leur liberté de propagande dans toute la Prusse. Et au Congrès de Nuremberg, en 1927, malgré la dissolution en Prusse des *Sturmabtheilungen* (S. A.), sections d'assaut décrétées par Severing, Gœbbels pouvait amener de Berlin une troupe de choc de sept cents hommes.

Les Juifs faisaient naturellement les frais de ces troubles. Ils se vengeaient en publiant dans leur presse des caricatures de Gœbbels en accusant des traits qui rendaient suspecte la pureté de sa filiation aryenne. Il répliquait en répandant à profusion dans des journaux comme l'*Angriff* fondé en 1928, la photographie de ses vieux parents auxquels il est vrai qu'il ressemble beaucoup.

* * *

Philippe Barrès, en traçant, dans *la Vague hitlérienne*, l'esquisse psychologique du docteur Gœbbels, prononce à son propos le nom du héros de Stendhal, Julien Sorel. Encore un Sorel ! Après le théoricien de la violence, dont Gœbbels est le fidèle disciple, le mouvant et insaisissable ambitieux du *Rouge et le Noir* complète assez bien sa ressemblance. Dans cette frêle enveloppe disgraciée vit, il est vrai, une énergie d'une force rare. Des yeux sombres et immenses éclairent son visage blême et glabre ; il n'y a d'épique dans cette silhouette sans équilibre que le front qui est vaste sous les cheveux noirs rejetés en arrière. Il est, si l'on veut, le phénomène raciste, l'exception que l'on admet parce qu'elle confirme la règle, l'exemple que l'on cite pour mettre en valeur la loi uniforme à laquelle est plié le troupeau. Si cet être chétif n'était pas le docteur Gœbbels, il y a gros à parier qu'il n'eût pas échappé aux déductions hostiles que suggère l'aspect méditerranéen de son personnage. Pour détourner de soi l'inexorable sentence des inquisiteurs racistes, il fallut que le docteur Gœbbels rendît au parti des services qu'on n'attend pas de n'importe qui, pas même d'un Gœring ou d'un Rosenberg.

Son ascendant sur les femmes fut une des causes de sa réussite. A Berlin, il trouva des admiratrices ferventes. L'une d'elles s'appelle aujourd'hui Mme Gœbbels. Quand elle connut son mari actuel, elle était l'épouse d'un avocat connu, le docteur Quandt. Fort jolie, fort distinguée, fort cultivée, son salon, où se tenaient les états généraux de l'hitlérisme, était réputé par la grâce et le charme avec lesquels elle en faisait les honneurs. Douce, familière, sensée, elle avait un sourire pour ses hôtes les plus inconnus comme les plus illustres. Gœbbels brillait dans ce milieu un peu neuf par son inépuisable verve, sa malice et sa fantaisie.

Adolf Hitler était un familier de ces réunions où la musique n'était pas moins prisée que la politique. Devenu chancelier, il confia à Mme Gœbbels la direction de la *Deutsche Moden Amt*, sorte de secrétariat d'État qui fixerait les conditions de la mode aryenne. C'était un peu comme un ministère des Loisirs, pour dames du monde. Il a été supprimé depuis quelques mois.

Si Gœring aime les uniformes pour lui-même, le docteur

Gœbbels est affolé d'apparat, de décor et de manifestations voyantes pour le public. Il a admirablement saisi les faiblesses de l'âme allemande pour les cortèges, les rassemblements colossaux, le chatoiement des étendards et les grands spectacles de masses. Il est le metteur en scène de ces formidables défilés qui ont peu à peu enchaîné à l'hitlérisme le cœur du peuple.

Quand eurent lieu, en 1930, les funérailles de Horst Wessel, ce jeune dévoyé qui terrorisait les faubourgs de Berlin et qui finit sous les coups des communistes, Gœbbels saisit cette occasion de doter les nazis d'un hymne de circonstance. Wessel avait composé, sur un vieil air bavarois, une chanson de marche qui était également chantée par les nationaux-socialistes et les communistes. Gœbbels en fit par ordre l'hymne du parti. En même temps, il servait par la plume la gloire future du mouvement hitlérien. Il écrivait des livres et faisait jouer des pièces : *le S. A. inconnu, Isidore, le Deuxième livre d'Isidore, la Semence de sang* et *le Nomade.*

Gœbbels était devenu, depuis 1929, le chef de la propagande du parti et, depuis 1930, député au Reichstag. Après les élections de 1933, qui assurèrent la victoire définitive des nationaux-socialistes, et la disparition de Strasser, plus rien ne les séparait du pouvoir. Cependant, son nom ne figurait pas dans la première liste ministérielle du Fuhrer. Ce n'est que deux mois plus tard qu'il fit partie du gouvernement.

* * *

Il est par ses fonctions le grand maître de la presse, des spectacles, de la T. S. F. et du protocole des cérémonies officielles. Rien ne pouvait mieux convenir à son caractère que ce maniement des forces obscures indirectes ou artificielles sans lesquelles la force réelle n'est rien. Il est l'auteur de cette étonnante loi sur la presse qui exclut les Juifs des salles de rédaction et transforme les journalistes en fonctionnaires de la pensée hitlérienne. Il imagine que le rôle de l'écrivain n'est efficace que s'il cherche, en collaboration avec l'État, l'expression de l'évolution allemande. Il a réduit d'un trait de plume les droits des éditeurs et des propriétaires de journaux.

Son activité est débordante : il conçoit le travail comme une sorte de tourbillon où l'on attrape au vol les idées et les

inventions. Il mange peu, se couche tard, se lève tôt. Il s'entoure de mystère et glisse entre les doigts de ses collaborateurs les plus intimes. On ne sait jamais où le joindre, mais il est présent exactement là où il le faut et quand il le faut. Il ne paraît dans le monde qu'au bras de sa séduisante épouse, et l'amour touchant qu'ils affichent l'un pour l'autre enchante les Berlinois.

Qu'a-t-il gardé de ses débuts ? Une haine virulente de la bourgeoisie et un goût marqué pour la société mondaine. Comment cet homme raffiné, qui pense, qui se pique de culture, se recommande volontiers de Nietzsche, a-t-il pu profaner la pensée au point de lui imposer un aspect unique, rectiligne et immobile ? C'est la négation même de l'esprit dont sa jeunesse se réclame. Au reste, de ci de là on découvre en lui de bizarres dérèglements, des sensations de vide. Il cache ce malaise sous un apparent dédain, mais il se maintient avec effort dans cette fragile sérénité. S'il n'est jamais vil ou vulgaire, la contrainte qu'il s'impose en se présentant partout comme un chevalier des temps nouveaux rend plus évidents ses artifices. Il aime, comme les chercheurs de la pierre philosophale, se mouvoir dans les sombres décors du moyen âge. Il invente des cérémonies expiatoires. Il imagine des bûchers purificateurs et brûle les mauvais livres sur la place publique. Ce Julien Sorel aurait-il, en réalité, l'âme d'un inquisiteur ? Il serait alors plus méridional qu'on ne le croit. Quoi qu'il en soit, cette étrange figure d'ange noir restera dans l'épopée hitlérienne. Et elle laissera des traces dans l'histoire allemande.

VÉRAX.

LES CARNETS
DE LUDOVIC HALÉVY

III [1]

ACHAT D'UNE MAISON DE CAMPAGNE

27 *mars* 1874. — Grosse, très grosse journée. Je suis propriétaire. J'ai une maison, deux maisons, trois maisons à moi. J'ai des arbres et du gazon à moi, j'ai une allée de tilleuls, j'ai des pelouses et des beaux marronniers sur ces pelouses, j'ai une terrasse, j'ai une serre, j'ai une écurie, j'ai une remise... (Et ni chevaux, ni voitures, à mettre dedans). J'ai un jardinier, j'ai une jardinière, et comme ce jardinier et cette jardinière ont trois petites filles, je puis dire que j'ai les trois petites filles de ce jardinier et de cette jardinière. J'ai une chatte et deux petits chats ; j'ai des géraniums, j'ai une terrasse sur le toit de la maison des Oppenheim ; j'ai, sur cette terrasse la plus belle vue du monde, ou du moins une vue qui me paraît la plus belle du monde; j'ai des centaines de géraniums, j'ai des arbres verts, j'ai une grille avec deux becs de gaz, j'ai quatre tourelles, j'ai un belvédère. J'ai enfin cent dix mille francs à payer pour que tout cela soit à moi et bien à moi... Il faut, pour ne pas l'oublier, que je me raconte cette féerie à moi-même. Geneviève et Georges (2) dînaient à la maison avant-hier mercredi 25 mars. Le matin j'avais emmené à Saint-James, Louise, Geneviève, Valentine et Meilhac. Je voulais leur montrer une maison qui, la veille,

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1er février.
(2) Georges Bizet et sa femme, cousine de Ludovic Halévy.

m'avait paru jolie. Elle avait eu peu de succès : une pauvre maison, unanimement condamnée. Geneviève me dit : « Tu ferais bien mieux d'acheter la maison de Benoît-Champy à Saint-Germain. » Moi de répliquer : « Trop cher pour ma bourse... On m'a assuré que Benoît-Champy en voulait cent trente mille francs. » Bizet de répondre : « Je suis convaincu qu'on la donnerait pour cent mille francs. » Hier, à midi, j'étais chez Saint-Maur. La propriété, l'avant-veille, avait été mise en vente publique sur la base de cent mille francs, non meublée. Il n'y avait pas eu d'acquéreur. « Dépêche-toi, me dit Saint-Maur, si tu as envie de la propriété. Il y a promesse de location entre Benoît-Champy et Brun si la maison n'est pas vendue, et Brun demande impatiemment une réponse. » Je pars... J'arrive à Saint-Germain. Je pars par le train de une heure et demie. Et j'étais obligé de revenir à Paris à quatre heures. J'avais eu par conséquent un petit quart d'heure pour tout voir. Mais je n'avais rien vu que cette situation incomparable, cette terrasse, ces arbres. J'étais ébloui... Un soleil admirable... Un temps de printemps... C'était pour m'achever... Je reviens grisé... Je cours chez Benoît-Champy. Je lui demande un délai de quarante-huit heures. Il me l'accorde. Je n'ai eu besoin que de vingt-quatre heures pour me décider. Ce matin nous allions à Saint-Germain en bande, Louise, Geneviève, Valentine, Meilhac. Tout le monde a jeté le même cri d'admiration. A une heure j'étais à Paris, à deux heures la maison était à moi. Cent mille francs toute meublée. Ajoutez dix pour cent de frais. Je suis dans la joie...

13 *avril*. — *Orphée* se remet à faire des recettes de 9 600, 9 700 et 9 800. *La Petite Marquise* touche à la soixantième représentation et fait des recettes très honorables. *La Périchole* passera dans une douzaine de jours. Nous avons refait un troisième acte en deux tableaux extrêmement nouveaux. Il paraît gai, et la musique d'Offenbach me semble très gentille.

La troupe d'opérette d'Offenbach, qui jouait à la Renaissance, ira jouer aux Bouffes. On va reprendre *Pomme d'Api* avec Théo et la *Chanson de Fortunio* avec Peschaud. La pièce aura été jouée soixante-quatre fois. On va jouer pendant trois ou quatre jours *Toto chez Tata* et *la Périchole*.

LETTRES DE RACHEL

19 *avril*. — Albert (1) m'a prêté une dizaine de lettres écrites par Rachel à M. Cavé. Il y en a de très jolies. Celles-ci surtout :

11 mai 1840.

Décidément, mon bon monsieur Cavé, vous êtes fâché contre moi ; vous m'en voulez. Je ne sais pas bien précisément pourquoi, mais j'espère que vous me le direz, parce que j'espère que vous viendrez me voir... Oui, vous viendrez, car je suis malade, obligée de renvoyer *Polyeucte*, et, à moins que je n'aie commis un grand crime, vous ne me délaisserez pas, vous me pardonnerez si j'ai tort ; et vous me demanderez pardon, si le tort est de votre côté. Toujours vous remettrez mon buste dans votre cabinet, car, bien certainement, ce pauvre buste ne fait, ni ne dit aucune sottise.

Toujours votre bien dévouée

Rachel.

Rouen, 11 juin 1840.

Monsieur et Ami,

Combien je vous sais gré de votre bonne et aimable lettre ! Je suis si triste et pour comble de malheur, il faut cacher ces pleurs, il faut tout renfoncer et avoir le sourire sur les lèvres. Ah ! mon ami, qu'il me faut de courage pour ne pas mourir ! Ah ! à propos de vos amis, ils sont charmants. M. Senard vient m'applaudir à chacune de mes représentations. Quant au préfet, il me fait dîner ce soir chez lui. Je l'aimerais presque mieux s'il ne m'eût invitée. Si, dans vos journées, une heure vous était de trop, employez-la à écrire à votre dévouée et sincère...

Rachel.

Rouen, 26 juin 1840.

Les Rouennais ne veulent plus me laisser sortir de chez eux. J'avoue que cela est très flatteur et que j'en suis toute fière,

(1) Albert Boulanger-Cavé. Les lettres de Rachel étaient adressées à son beau-père, Auguste Cavé (1794-1852), auteur dramatique et chef de la division des théâtres et des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur.

mais aussi cela a bien son désagrément puisque mon arrivée à Paris est retardée par cet incident. Ils veulent absolument une seconde représentation de *Bajazet*... Pour me gagner et me faire consentir, ils disent que c'est la fête de Corneille, lundi prochain et qu'il serait bien mal de lui refuser à lui qui m'a donné de si belles inspirations. Allons, dites, puis-je refuser? Soyez mon juge. Puis-je dire à ce public si bon, si indulgent pour moi : je refuse? Un engagement à Lyon m'attend. Il me semble qu'un sacrifice en faveur du grand Corneille se change bien vite en plaisir et peut chasser ce qui vous fait plaisir? Je ne serai donc à Paris que mercredi prochain vers les dix heures du soir. Je viens de jouer... Je suis un peu fatiguée... Et puis il est près d'une heure, je crois que cette heure est convenable pour quitter la conversation, surtout avec un monsieur.

Bonsoir. Votre petite fille...

Rouen, juin 1840. Minuit.

Mon cher monsieur Cavé,

C'est encore moi, mais cette fois, au moins je suis plus contente ; la raison en est simple, mes représentations dans cette ville se terminent à la fin de ce mois et nous y voici bientôt. Je vais donc vous revoir, pour peu de temps, il est vrai, mais n'importe. Je verrai mes amis, ma belle rue de Richelieu. Non, non, il m'est impossible d'exprimer sur le papier toute la joie, tout le bonheur que je ressens déjà en pensant que je vais revoir mon beau Paris. Il faut être loin de ses vieux amis pour sentir combien on les aime. Si vous trouvez l'occasion d'aller à la Comédie, saluez en mon nom la belle scène française, je vous en serai reconnaissante...

Votre amie...

(Sans date et sans indication de lieu.)

Savez-vous qu'il est fort mal d'écrire ainsi à des personnes qui vous aiment sincèrement? Est-ce que vous avez pu penser un seul moment que mon amitié se donnait au plus gros morceau de sucre ?... C'est mal... C'est très mal. Si ma voix ne se trouvait fatiguée, je serais allée vous répondre verbalement et vous faire un serment digne de Rachel quand on l'attaque en son honneur. Je ne vous tiens pas quitte. Il me faudra vous

voir bientôt et longtemps pour espérer votre pardon, si toutefois vous y tenez tant soit peu.

Lyon, 12 juillet 1840.

Mon bon monsieur Cavé, je vais commencer à vous écrire, puisque je ne reçois aucune lettre de la direction des Beaux-Arts. Je ne suis pas fâchée de vous faire sentir que je vaux mieux que vous et que je n'oublie pas *mes amis*. Vous avez pu lire, sans doute, dans les journaux de Lyon, mes succès qui sont très grands jusqu'à présent ; puisse cela durer jusqu'à la fin de mes représentations ici... J'ai rencontré chez les Lyonnais autant d'enthousiasme et de bonté qu'à Rouen. Voilà pour le personnel. Quant à la ville, je n'ai que de tristes choses à en dire. Sale, triste, c'est ainsi qu'elle me paraît chaque jour, et si je n'avais mes études pour rompre la monotonie de mes journées, je périrais d'ennui ; comme, plus que jamais, je tiens à la vie, j'étudie à force *Marie Stuart* et *Phèdre* pour conserver la faveur du bon public de Paris et l'estime de mes *chers camarades*.

Je joue *Cinna* mardi prochain ; ce sera le sujet de ma prochaine lettre.

Votre petite amie,

Rachel.

Ne donnez pas trop de loges à Mlle Sara. Cela la détourne de ses études. Quand elle viendra pour vous en demander, montrez lui cette lettre et cela suffira.

1er mai 41. Onze heures.

Adieu, mon cher monsieur Cavé, puisque je n'ai plus le temps pour vous faire mes adieux, il faut bien vous écrire et vous dire tout le chagrin que j'éprouve de nouveau à quitter mon Paris, Paris, ma grande ville. Dois-je espérer une petite lettre en réponse à celle que je vous écrirai, sans aucun doute, après mes premières représentations à Londres? Me permettez-vous d'instruire mes amis de mes succès *en étranger*, si toutefois succès il y a? Puisque vous semblez approuver ma demande, soyez persuadé que vous serez un des premiers.

Votre toute dévouée...

(Sans date, sans indication de lieu.)

Il est vrai, mon cher monsieur Cavé, que vos promesses continuelles de me venir voir, sans jamais rien apercevoir de vous, m'a fâchée un peu. Votre aimable billet vient de remettre tout en ordre dans mon amitié pour vous. Une crainte pourtant me vient à l'esprit... Ne m'auriez-vous proposé cet aimable thé que persuadé qu'il ne pouvait avoir lieu? Demain matin?... Je joue *Marie Stuart*, toute émotion bonne devient nuisible pour la représentation du soir, c'est-à-dire que j'oublierais trop facilement avec vous le temps que réclame mon personnage. D'ailleurs, vous me devez bien donner le droit de choisir mes jours, vous avez tant manqué à ceux indiqués par moi, que je désire connaître l'effet contraire. Eh bien! donc, dimanche à onze heures, le thé sera excellent.

Vous me croyez toujours votre sincère et dévouée petite amie...

INSTALLATION A SAINT-GERMAIN

19 *avril*. — Un jeune volontaire d'un an (1), — il a cent mille livres de rente, — se présente en uniforme de simple pioupiou chez le concierge d'une maison du boulevard Haussmann. Il demande madame la comtesse de ***. « Elle est sortie », répond le concierge, et il ajoute avec un sourire : « Mais la bonne y est. »

4 *mai*. — Ce matin, lundi, nous nous installons chez nous, à Saint-Germain. Nous voilà dans notre maison, sur notre terrasse, au milieu de nos arbres.

Je n'ai plus vingt, ni trente, ni même quarante ans (depuis six mois). Ma vie a été très dure et très laborieuse à ses débuts. Je commence à me sentir un peu las, et le tourbillon de Paris n'a plus pour moi les agréments d'autrefois. Je demande à m'arrêter, à souffler au haut de la côte, à vivre enfin, à jouir de mes chers bébés, et tout cela est impossible à Paris. Le temps ici reprend sa durée normale. Une heure, c'est une

(1) La nouvelle loi militaire avait institué le service militaire obligatoire de cinq ans avec faculté laissée aux volontaires remplissant certaines conditions de devancer l'appel en s'engageant pour un an seulement.

heure. Une heure à Paris, c'est cinq minutes. Jamais à soi, toujours aux autres. Et cependant, il faut vivre à Paris, il faut faire sa provision d'idées et d'observations. Mais six mois, cela suffit : je veux avoir à l'avenir six mois de repos.

Mot spirituel de Dumas sur Meilhac et moi : — « Ils se mettent à deux pour faire des pièces à un personnage (1). »

Nous avons eu l'autre soir, — le 2 de ce mois, — le dîner de l'agence Roger. Étaient présents : Dumas, Sardou, Labiche, Meilhac, Maquet, Legouvé, About, Deslandes, etc. Dîner terne. Un seul mot drôle raconté par Dumas. C'était le 24 février 1848, le soir. M. X... (Dumas a dit le nom, je l'ai oublié) rentre chez lui, et dit à son domestique : « Tire-moi mes bottes. — Il n'y a plus de domestiques », répond fièrement le valet de chambre. « Soit, mais il y a toujours des bottes », réplique M. X., et il envoie à son domestique un grand coup de pied dans le derrière. — Ah ! si monsieur le prend comme ça... » et, docilement, le domestique tire les bottes.

1er *juillet.* — Joli mot de la petite Jacqueline Offenbach. On passait dans un village, on cherche l'église ; pas d'église. — C'est peut-être un village civil, dit la petite.

12 *juillet.* — *Le Figaro* (2) n'a pas paru ce matin et ne paraîtra pas d'ici quinze jours. C'est un événement : *Le Figaro* suspendu ! La France sans *Figaro* ! Nous avons supporté bien des désastres, nous résignerons-nous à cette épreuve ? Pas de *Figaro*. Et *le Figaro*, c'est le pain quotidien de je ne sais combien de milliers d'individus qui ne lisent que cela, absolument que cela. Ce matin, à la gare de Saint-Germain, autour du kiosque de la marchande de journaux éclataient de véritables accès de désespoir : Pas de *Figaro* ! Pas de *Figaro* ! Qu'est-ce que je vais lire aujourd'hui ? — Je vais essayer *le Gaulois*. — Et moi, *Paris-Journal*...

(1) Par exemple, *Madame attend monsieur*, *les Sonnettes*.

(2) *Le Figaro*, dans son numéro du 11 juillet, avait publié un article de Saint-Genest invitant le maréchal de Mac Mahon à s'appuyer sur l'armée pour défendre son pouvoir septennal contre les entreprises éventuelles de l'Assemblée.

15 *juillet.* — Hier, passé la journée chez Maquet à Sainte-Mesme, près de Dourdan. Nous étions là une dizaine : Labiche, Paul Féval, Gondinet, Joncières, La Rounat, Najac, Auguste Vitu, Raymond Deslandes et moi... Ça ne fait que neuf. Chaleur écrasante. Labiche merveilleux de bonne humeur. Quel esprit en belle santé ! Et grand mangeur. Et grand buveur. Il nous a conté ce mot de son jardinier en Sologne, pendant la guerre. Labiche revient, trouve sa cave vide, et le jardinier lui dit : « C'est les Prussiens qui ont vidé la cave, mais j'y suis bien pour quelque chose, moi aussi, parce que, quand j'ai vu qu'ils allaient tout boire, je me suis mis à en boire ma part en me disant : Sauvons ça pour monsieur Labiche. »

22 *juillet.* — Encore une crise ministérielle... on commence à ne plus s'en occuper. L'élément bonapartiste est éliminé, MM. Magne et de Fourtou cèdent la place à M. Mathieu Bodet et au général de Chabaud La Tour. Les orléanistes ont une évidente majorité dans le cabinet. De là, depuis quarante-huit heures, des bruits de coup d'État orléaniste... C'est absurde ; les orléanistes ne savent pas faire de coup d'État : ils sont trop honnêtes gens pour cela. Et puis, il y a l'exemple du dernier coup d'État. Il a été hardiment exécuté, c'est vrai, mais il a par la suite donné de tels résultats que les imitateurs possibles des procédés de 1851 doivent éprouver quelque hésitation. Et c'est très certainement le cas du maréchal de Mac Mahon.

On célèbre en ce moment à Avignon le troisième centenaire de la mort de Pétrarque. On avait invité Victor Hugo, il s'est excusé par une lettre, qui se termine ainsi :

« Pétrarque est une lumière dans son temps, et c'est une belle chose qu'une lumière qui vient de l'amour. Il aima une femme et il charma le monde. Pétrarque est une sorte de Platon de la poésie ; il a ce qu'on pourrait appeler la subtilité du cœur, et en même temps la profondeur de l'esprit ; cet amant est un penseur, ce poète est un philosophe. Pétrarque, en somme, est une âme éclatante.

« Pétrarque est un des rares exemples du poète heureux. Il fut compris de son vivant, privilège que n'eurent ni Homère, ni Eschyle, ni Shakespeare. Il n'a été ni calomnié, ni tué,

ni lapidé. Pétrarque a eu sur cette terre toutes les splendeurs : le respect des papes, l'enthousiasme des peuples, les pluies de fleurs sur son passage dans les rues, le laurier d'or au front comme un empereur, le Capitole comme un Dieu. Disons virilement la vérité, le malheur lui manque. Je préfère à cette robe de pourpre le bâton d'Alighieri errant. Il manque à Pétrarque cet on ne sait quoi de tragique qui ajoute à la grandeur des poètes une cime noire, et qui a toujours marqué le plus haut sommet du génie. Il lui manque l'insulte, le deuil, l'affront, la persécution. Dans la gloire Pétrarque est dépassé par Dante, et le triomphe par l'exil. »

20 *septembre.* — Lu hier, au Palais-Royal, *la Boule*. Grand, très grand effet de lecture. Tout le premier acte, presque tout le second acte, et les deux premiers tiers du troisième acte me paraissent bien. Le quatrième acte est faible, mais il pourra s'améliorer ou tout au moins s'abréger. La pièce sera admirablement jouée par Geoffroy, Perez et Lhéritier.

POUR JOUER « FROUFROU »

Mme Laugier ayant demandé, en 1869, quelques conseils à Mlle Desclée sur sa façon de comprendre et de jouer le rôle de Froufrou, Desclée écrivit la lettre suivante :

« Ah bien ! Vous aurez une fière courbature après Froufrou. Sept changements ! Les deux premiers actes, ce que vous êtes : vive, jeune, gaie, câline, insouciante... Je vous recommande la répétition (1), il faut être très gauche, très maladroite, et dire tout sur le même ton, comme les amateurs enfin. Après avoir donné la brochure à la baronne, dites : *Je commence*. Vous vous éloignez comme pour aller à une fenêtre imaginaire ; ouvrez la bouche comme pour répéter, et dites encore en vous reprenant : *Je commence*... Nous avons trouvé ça un soir, ça fait rire...

« Au troisième acte, depuis le lever du rideau jusqu'à la grande scène, des nerfs, des nerfs et des renerfs. Chiffonnez votre robe, votre mouchoir, tapez sur le piano ou sur les meubles à portée de votre main, la physionomie agacée, enfin

(1) Il y a, mise en scène dans la comédie, la répétition d'une pièce jouée par des amateurs.

préparez la violence de la fin, qu'on l'attende... et pas un instant en place... Exigez comme mise en scène du mouvement, beaucoup de mouvement. Marchez, agitez-vous tout le temps. Pelotonnée sur la chaise longue, suivez des yeux votre sœur et votre mari, jouez avec vos mains, ayez l'air de vous briser les doigts en contenant la fureur qui éclate un peu après. Et avec Louise, tout ce que vous trouverez dans votre petit être de fureur, de rage, de violence, les yeux hors la tête, un petit démon enfin. La folie seule peut excuser les infamies qu'elle débite.

« Au quatrième acte, je vous recommande le petit récit de l'avant-scène. Adoptez une inflexion un peu monotone, une sorte de psalmodie, le regard vague, pas de mouvement, et que les larmes vous montent à la gorge aux derniers mots seulement.

« Au cinquième, pas de voix du tout, un grand cri en recevant l'enfant, puis les paroles sortent difficilement, les phrases entrecoupées. Coupez *l'évanouissement* ; il fait mauvais effet. Tout le monde s'en va, croyant que c'est fini. Enchaînez : *que je meurs si doucement* avec *Louise... où es-tu, Louise?* Grand peignoir de laine noire et grand manteau à capuchon également noir. Le capuchon sur la tête en entrant, du noir autour des yeux, les lèvres blanches, les joues creusées. Si vous voulez d'autres détails, demandez.

« Merci pour votre gentil cadeau, ma chère petite fanfan. Je vous souhaite de la santé, du bon travail, un bon engagement pour l'année prochaine. Je vous embrasse comme je vous aime.

A vous, Aimée.

DE « LA BOULE » A « CARMEN »

Octobre. — Nos têtes vont éclater. Nous avons en ce moment, Meilhac et moi, quatre pièces en répétition, — quatre pièces importantes toutes les quatre : *la Boule* au Palais-Royal ; *la Veuve* au Gymnase ; *Carmen* à l'Opéra-Comique ; *Madame l'Archiduc* aux Bouffes. Et tous ces fantoches : la comtesse, Paturel, Léonème, Dufossé, Gilette, Kermoc, La Musardière, Marietta, Albertine, Riccardo, Comerot, l'archiduc Ernest, Mme Pichard, Mme de Château-

Lansac, le capitaine Fortunato, La Remendada, Modeste, Rosalie, Mme Palmas, le Doncaïre, Mlle de Charentonnay, Lycurgue, Gaétan, Thémistocle, Georges, Joseph, Solon, Piano dolce, Ursule, le Toréro, etc..., toute cette cohue d'Espagnols, de Parisiens et d'Italiens nous dansent dans la cervelle.

5 *octobre*. —On joue ce soir *Orphée* à la Gaieté, *l'Été de la Saint-Martin* au Théâtre Français, *le Roi Candaule* au Palais Royal, *l'Ingénue* et *les Sonnettes* aux Variétés. On répète aux Variétés *la Périchole*, au Palais-Royal *Tricoche* et *la Boule*, aux Bouffes *Jacqueline* (reprise d'un petit acte) et *Madame l'Archiduc*, au Gymnase *la Veuve*, à l'Opéra Comique *Carmen*. Total : douze pièces jouées ou en répétition.

1er *novembre*. — Ouf... et d'une... *Madame l'Archiduc* a été jouée hier soir aux Bouffes. Très grand, très grand succès du premier acte. Demi succès du deuxième et du troisième. Mmes Judic et Grivot charmantes. Une très jolie partitionnette d'Offenbach. Voilà le résultat de la première soirée. La suite... Je ne sais trop...

4 *novembre*. — *Madame l'Archiduc* s'annonce comme un grand succès d'argent. Quelle loterie que le théâtre ! Et quel casse-cou que ce genre de l'opérette ! Pourquoi telle pièce réussit-elle ? Pourquoi non telle autre ?

6 *novembre*. — *La Veuve* a été jouée hier au Gymnase... et sans grand effet. Premier acte triste et froid. Le second acte a réussi... Le troisième acte, très peu d'effet (1).

(1) *La Veuve* est une jolie comédie qui eut ses partisans. Mais elle parut osée, et déplut à un public qui avait des sévérités aujourd'hui ignorées. Nous avons là-dessus quelques lignes écrites par M. J.-E. Blanche : « ... Je retrouve cette lettre que m'adressa Ludovic Halévy après la « première » de la comédie *la Veuve*, fiasco dont Meilhac se désolait : « Merci, mon cher petit, merci de ta gentille lettre sur notre pièce. Tu y as vu plus que nous n'avions cru y dire. Sarcey et le public ne sont pas de ton avis. Ni ton excellent père. Nous avons eu le tort d'amener une femme en deuil sur la scène et de lui faire quitter ses voiles de crêpe en gaieté. Le public n'aime pas qu'on joue avec la mort, même si c'est la mort d'un personnage qui ne figure pas dans la pièce... » La veuve trop tôt consolée devait être, — sauf erreur, — la jolie Blanche Pierson. J'imagine mon père assistant, par devoir d'amitié, à cette représentation, se cachant au

22 *novembre.* — Au théâtre de la Renaissance, un très grand succès d'opérette : *Giroflé-Girofla*, de Lecoq. Du même Lecoq, les Variétés ont joué sans succès *le Pré Saint-Gervais*, vaudeville de Sardou, rallongé et transformé en opérette.

25 *novembre.* — Le Palais-Royal a joué hier soir *la Boule*. La représentation m'a paru excellente. Nos amis nous disent que c'est un grand succès.

4 *décembre.* — *La Boule* est un grand succès. Le succès de *Tricoche* ne s'était pas déclaré avec une telle rapidité et une telle violence.

Hier dans la journée, message du maréchal de Mac Mahon (1), et le soir *la Haine* de Sardou à la Gaieté.

30 *janvier* 1875. — Chez Meilhac à trois heures. « Tu arrives bien. Il y a là quelqu'un qui désire te voir. » C'était Mlle Marguerite Bellanger. Je ne l'avais pas vue depuis la guerre. Je la retrouve fort engraissée. Elle se dit mariée. Son mari va et vient. Il est pour le moment en Angleterre. Mariée? Pourquoi mariée? Je m'étonne. Elle me donne à entendre que ce mariage a été fait par des personnages considérables du parti bonapartiste. L'Impératrice y a mis la main. Elle a voulu faire disparaître le nom de Marguerite Bellanger. Et nous voilà bavardant, nous rappelant le passé, nos promenades à cheval. Elle était alors la maîtresse de l'Empereur; elle prend un petit air digne, quand il s'agit de Napoléon III. « Votre merveilleux petit cheval bai, qu'est-il devenu? — Il est chez moi, à la campagne. Je vis beaucoup à la campagne. Je cultive les roses. J'ai des vaches, des moutons, des pigeons et des poules. » Elle s'en va, je reprends ma partie de billard. Je la perds. Je m'en vais. Je rencontre Pailleron rue Halévy devant un très beau tableau de Laurens exposé chez un marchand. Je vais chez Mme Howland. J'y trouve Fromentin et Mme Bocher.

fond d'une baignoire sombre et murmurant : « Quelle inconvenance ! Quelle vulgarité ! Ce Ludovic, un être si distingué, ce ne peut être lui qui invente ces turpitudes-là, bien dignes de ce bohème de Meilhac ! » et moi, répliquant aux sévérités paternelles par des remarques d'un scepticisme gouailleur. » (*Tableau d'une existence, Revue de Paris*, 15 septembre 1931.

(1) Le maréchal de Mac Mahon ouvre, par ce message, les trois mois difficiles que terminera, le 25 février 1875, le vote des lois constitutionnelles.

Je dis à Mme Bocher : « Comment les orléanistes ne font-ils pas la République? C'est la seule carte à jouer contre l'Empereur et tout vaut mieux que l'Empire. » Pendant que je disais cela, les vingt-quatre voix de la veille contre la République se changeaient à Versailles en une voix pour... Je pars ; en rentrant chez moi, je passe chez Michel Lévy... Petit bavardage de cinq minutes. J'achète au bazar de la rue Fontaine deux joujoux pour mes deux mioches. Je rentre. Je dîne. Je fais un bézigue après dîner avec Bizet. Je perds six francs. Je me rhabille. Je vais chez Offenbach. Il y a un bal pour le mariage. Je passe une heure dans une véritable cohue. Je rentre à minuit. Je me couche. Je lis vingt pages du dernier roman de Gustave Droz : *Une femme gênante*. Voilà ma journée.

1er *février*. — J'ai payé hier à M. Benoît-Champy pour solde 24 882 francs 45 centimes. Je ne lui dois plus un sou. Saint-Germain est à moi.

28 *février*. — Nous voilà donc en République. En République définitive. Les journaux républicains impriment cela sincèrement. Une chose définitive en France ! Beaucoup de gens lèvent les bras au ciel : « En République ! En République ! C'est la fin de tout ! »

Eh! mon Dieu ! Je ne vois pas quel grand changement ce vote du 25 février introduit dans nos affaires. Une République présidée par le maréchal de Mac Mahon sera bien peu la république. Si peu, si peu qu'il n'y a vraiment pas lieu de tant s'inquiéter. C'est par aversion pour l'Empire que le centre droit s'est décidé à voter avec les trois gauches (car nous avons trois gauches), et à faire la République. Nous allons essayer de la Constitution Wallon, qui vient de renverser la Constitution Rivet.

M. Wallon a formé un petit groupe qui, se plaçant entre le centre droit et le centre gauche, a décidé du succès des opérations parlementaires dans les journées du 21 au 25 février. De là une troisième dénomination qui restera très probablement dans la langue politique : on avait déjà la Plaine et la Montagne, il faut y ajouter le Wallon.

« CARMEN »

Carmen passera mercredi prochain. Il y a de *bien, bien* belles et charmantes choses dans la partition, et je me prends à espérer pour Bizet une heureuse soirée. Son intérêt seul me touche en cette circonstance; la chose a peu d'importance pour Meilhac et pour moi. Si *Carmen* passe mercredi, nous aurons le même soir une première et une centième : *Carmen* et *la Boule.*

4 *mars.* — Hier soir, centième de *la Boule* ; en même temps, première de *Carmen.*

16 *mars.* — J'ai passé sur cette pièce pendant les répétitions par des impressions très diverses. J'adorais cette partition. Georges m'avait joué chaque morceau, comme il sait faire. D'abord, la musique a paru tourmentée, compliquée. Peu à peu ces nuages se sont dissipés et les artistes ont commencé à voir clair dans toutes les choses délicates et originales qui remplissent cette très curieuse et très particulière partition. Tout le monde a subi au théâtre, lentement, ce même charme. Les dernières répétitions ont été *excellentes.* Elles avaient pour public les gens de la maison, qui tous vivaient dans cette musique depuis trois ou quatre mois et qui avaient eu par conséquent le temps d'en pénétrer les *beautés.* Nous étions pleins de confiance le soir de la première représentation. Mais, hélas ! il est évidemment arrivé au public ce qui nous était arrivé à nous-mêmes dans les premiers jours. Il nous avait fallu un peu de temps pour arriver à aimer et à admirer cette partition. Nous avions été tout d'abord plus étonnés que ravis. Telle a été l'impression évidente du public du premier soir. L'effet de la représentation a été incertain, indécis. Pas mauvais, mais pas bon non plus.

25 *avril.* — Hier soir, reprise de *Fanny Lear* au Vaudeville. Un grand succès de Mme Pasca. Elle est absolument remarquable dans ce rôle. Dieudonné bien dans Birnheim. Parade bien dans Noriolis. Un débutant nomme Bilher faible

dans Frondeville. La petite Réjane (1) gentille dans Miquette. Massin agréable dans Mme de Frondeville.

1er *mai.* — Première représentation du *Passage de Vénus.* Dupuis très amusant. On a ri, pas assez. Petit succès, très petit. Reprise de *la Petite Marquise.* Beaucoup d'effet.

MORT DE GEORGES BIZET

30 *mai.* — Bizet très souffrant. Il est à Bougival depuis trois jours. Le lendemain de son arrivée il a été pris par un rhumatisme articulaire qui lui tient les quatre membres. Il souffre beaucoup et s'inquiète.

3 *juin.* — Bizet est mort cette nuit à une heure du matin.

24 *juin.* — Quels vingt jours je viens de passer ! Et que de tristesses nous attendent encore. Cette mort de Bizet est le plus effroyable malheur qui se puisse imaginer. Mardi il allait mieux, souffrait moins de ce rhumatisme, commençait à retrouver certains mouvements. J'allais tous les matins à cheval à Bougival. Je pars mercredi matin, et si peu inquiet que je passe par Marly pour prendre des nouvelles de Mme Sardou récemment accouchée. Je cause pendant un quart d'heure avec Sardou, et je le quitte en lui disant : « Je vais voir Bizet ; il est très souffrant depuis quelques jours, mais il allait mieux hier. » J'arrive, je trouve Geneviève en larmes ; Bizet fiévreux, agité. Ce rhumatisme, dans la nuit, s'était porté au cœur. Il y avait eu une crise terrible. Le médecin de Rueil était venu, avait fait mettre un vésicatoire... Cela se passait à une heure du matin. Le médecin était revenu à huit heures. « La crise est passée, avait-il dit, il n'y a plus de danger. » La journée de mardi fut calme ; Bizet se rassura, reprit un peu de courage. Le soir à dix heures, il était bien tranquille. « Je vais peut-être dormir un peu », disait-il. A onze heures, il appelle Delaborde : « Allez chercher Delaborde tout de suite. » Et il s'évanouit. Delaborde arrive ; une heure après arrive le médecin de Rueil. « Eh bien ! lui dit Delaborde, il est évanoui.

(1) La petite Réjane est devenue grande. (Note de Ludovic Halévy, février 1898.)

Que faire? — Rien, il est mort. » Il était mort à trois heures du matin. Je ne dormais pas ; j'entends une voix : « Monsieur Ludovic... Monsieur Ludovic... » Je me lève. C'était la femme de chambre de Geneviève. Elle venait me chercher. Quelle nuit !... Il a fallu enlever Geneviève de cette maison. Et ma sœur frappée au cœur par cette affreuse nouvelle, et sérieusement malade depuis vingt jours.

Louise (1) au milieu de tout cela a été admirable de cœur et de raison. Mes deux chers bébés avaient la rougeole. Ils vont bien maintenant. Cette rougeole heureusement a été des plus légères. Si j'avais eu des inquiétudes de ce côté, ma pauvre tête n'aurait pas résisté... Mon petit Élie..., mon petit Daniel..., ils sont mon courage et ma force... C'est pour eux que je vis et que je travaille... Ils me font oublier le présent. Ils me montrent l'avenir... Pas le mien, le leur. Je me suis remis très énergiquement au travail ; là est le salut... Et cet affreux malheur de la mort de Bizet, tout comme cet autre affreux malheur de la mort de Paradol, me montre chaque jour une femme meilleure et plus dévouée. Elle a l'âme très douce et très forte et très haute. Elle se résigne sans discuter à de bien durs sacrifices. Peu de femmes accepteraient avec une telle bonne volonté la triste existence qu'elle va mener cet été.

1er *juillet.* — Ce mois terrible est passé; Geneviève un peu mieux. Ma sœur toujours bien souffrante. Je continue à être content de moi. Il me semble que je traverse non sans courage cette affreuse crise. Louise, il est vrai, me donne l'exemple. Jamais je n'ai vu faire son devoir — et plus que son devoir — avec autant de calme et de simplicité.

COLLABORATION AU « TEMPS »

5 *juillet.* — Hébrard me demande de faire au *Temps*, sous le masque le plus épais, une chronique de quinzaine. J'ai envie d'essayer ; mais c'est une besogne toute particulière et j'ai besoin pour cela de me mettre à l'entraînement. Mon procédé de *la Vie parisienne* était excellent : écrire tous les

(1) Mme Ludovic Halévy, née Bréguet.

soirs une cinquantaine de lignes sur ce cahier ; faire ainsi. — comme dimension, — trois ou quatre fois la valeur de l'article ; choisir ensuite dans le tas, abréger, arranger. Ces notes quotidiennes, les prendre absolument au courant de la plume, à tort et à travers, comme elles viennent. La part du feu se fait ensuite. Indiquer quelquefois en deux lignes ce qui en donnera vingt, mettre à côté de cela en vingt lignes ce qui n'en doit donner que deux.

Un article exquis dans le *Paris-Journal* de ce matin, — journal bonapartiste. Il y a d'horribles désastres dans le monde. Un faubourg de trente mille âmes détruit à Toulouse par l'inondation, et tout le long de la Garonne trente ou quarante villages détruits ; deux mille morts peut-être. Jamais on n'avait rien vu de pareil. Le maréchal de Mac Mahon et Buffet sont à Toulouse ; des souscriptions s'organisent partout... Cela fâche *Paris-Journal*, et ce matin il proteste contre les inondations actuelles. « Il y en a eu, dit-il, de bien plus belles sous l'Empire ; les inondations de 1856 ont fait bien d'autres ravages. Les journaux républicains paraissent bien fiers de leurs inondations, mais nous avons eu les nôtres qui les valaient bien. Et ce voyage du maréchal de Mac Mahon ! mais nous avons eu le voyage de l'Empereur. Et l'Empereur, lui, donnait cinq cent mille francs. »

Nouvelles lettres de Mérimée à une nouvelle inconnue, qui, le soir même de la publication du livre, était connue de tout le monde. Il faut espérer que c'est fini, et que, pour l'honneur de Mérimée, on ne nous infligera pas une troisième, une quatrième, une cinquième inconnue... Rien ne serait plus facile que d'en trouver deux ou trois douzaines, si l'on veut bien se contenter de lettres aussi plates et aussi insignifiantes. Ces lettres suintent l'ennui. Ce pauvre Mérimée avait été bombardé secrétaire d'une cour d'amour. Il s'agissait d'amuser une douzaine de Parisiennes, dont trois ou quatre Russes et trois ou quatre Polonaises et de les amuser avec des *potins*. Et ce malheureux Mérimée se battait les flancs pour distraire ces comtesses et ces marquises. Le problème de la première inconnue était piquant ; les plus intimes amis de la première étaient stupéfaits. Et puis les lettres étaient curieuses, écrites

avec entrain et bonne humeur. Un petit roman se cachait sous ce bavardage; mais cette fois, rien... rien... rien..., que des commérages, des commencements de lettres d'écoliers.

Sur cela, ce joli mot d'une Parisienne : « Moi aussi, j'ai des lettres de Mérimée, mais de vraies lettres, qu'on ne pourrait pas publier. »

Tout cela finira par des scènes dans les revues de fin d'année. 1re inconnue, 2e inconnue... Jamais inconnue ne fut mieux connue.

15 *août.* — Aujourd'hui, par une chaleur sénégalienne, dix lieues à cheval. Je suis allé déjeuner chez Sari, à Vaux. J'avais emmené mes deux petits officiers d'ordonnance, les lieutenants du Vosseau et du Paty, qui sont bien, bien gentils tous les deux. Nous sommes partis à sept heures et demie. La route de Poissy à Triel nous a pris sept quarts d'heure. Nous avons mis trois heures au retour. Nous avions pris une autre route qui avait vingt-quatre kilomètres au lieu des seize de la route du matin, mais cette seconde route était délicieuse : le bord de l'eau de Vaux à Triel, le pont de Triel, Vernouillet, Médan, Villeneuve, le bord de la Seine le long de l'île des Mignaux, Poissy, la forêt de Poissy, la terrasse, le boulingrin... Sari a là-bas une installation délicieuse en pleine campagne, au bord de la Seine, une vieille maison, un immense verger de quatre hectares, des peupliers admirables, des vaches, des poules, des lapins, un cheval, un âne, trois voitures... Sari propriétaire !... Sari en train de devenir riche et pris de la passion de posséder, lorgnant de ci, de là, une parcelle de vigne, un champ de blé !... Nous sommes revenus très lentement, au pas presque tout le temps. Quelle charmante façon de voyager ! Et comme j'aimerais faire ainsi à cheval le tour de la France, à la condition de trouver dans les auberges où je m'arrêterais pour déjeuner et dîner Louise et mes deux petits mioches ! Voilà le problème...

22-26 *août.* — Je suis souffrant depuis huit jours à Saint-Germain. J'ai dévoré, littéralement dévoré un monceau de romans anglais. Ce ne sont pas là seulement des livres amusant, — ce qui est déjà quelque chose, — il y a énormément de talent dans ces romans. Et il y a encore autre chose que

l'amusement, autre chose que le talent, il y a toute cette littérature romanesque. Les auteurs anglais ne craignent pas de présenter au public anglais des créatures décentes et chastes. Nous autres, quand nous glissons une honnête femme dans une pièce, ou dans un roman, c'est timidement, sournoisement, honteusement. Un roman anglais montre avec audace une femme qui aime son mari, qui aime ses enfants, qui va à l'église le dimanche, qui s'occupe de sa maison, qui visite les pauvres... Cette femme est dans le roman anglais le personnage de première place, c'est à elle qu'il faut s'intéresser. Nous ne connaissons pas, nous autres, de telles héroïnes. Nous ne sortons pas de ces coquines et des cabotines, si bien que les étrangers, voyant que nous n'avons pas autre chose à leur offrir, se disent : « Ces auteurs français peignent ce qu'ils voient, voilà ce qu'ils voient, donc toutes les Françaises sont ainsi. » Pas toutes cependant : de temps à autre, pour le besoin d'un dénouement, nous introduisons une petite jeune fille et un petit jeune homme bien sots, bien niais, bien ennuyeux... Ils représentent la vertu. On les montre de temps en temps, le moins possible ; on les tient dans les petits coins en laissant aux gredins et aux gredines le haut du théâtre ; on leur donne à boucher, par de méchantes petites scènes bêtement sentimentales, les trous de la pièce ; on les marie en deux phrases au dénouement et on les renvoie dans leur coin en leur disant : « Maintenant, c'est fini, vous allez nous laisser un peu tranquilles... » Et l'apothéose finale est pour les gredins et gredines qui seuls ont assez d'esprit et d'originalité pour dire le mot de la fin.

Voilà notre théâtre, voilà notre roman. Je n'exagère pas. Eh bien! il y a certainement quelque chose à faire, à tenter au moins. Ces romans anglais peuvent être lus par les jeunes filles, et ils amusent les grandes personnes. Pourquoi ne réussirions-nous pas à faire des comédies qui pourraient être vues par les jeunes filles sans tomber dans la berquinade ? Il y a autant d'honnêtes femmes et d'honnêtes filles en France qu'en Angleterre. De cela, je suis absolument persuadé. Regardez autour de vous dans les couches bourgeoises, dans ces grandes assises de la société française... Est-ce donc là un ramassis de filles extravagantes et de femmes adultères? Aucunement. Il y a là autant d'attachement au devoir,

autant d'honnêteté et de pruderie et de vertu véritable qu'en aucun pays du monde. Il faudrait faire des pièces avec ces femmes-là, avec ces filles-là, et pour ces femmes-là... et pour ces filles-là...

Et voilà ce que Meilhac ne veut pas comprendre (1).

18 *novembre* (*note marginale*: première de *la Boulangère*, demi-succès). — Offenbach, Meilhac et moi, nous n'en pouvons plus, voilà la vérité. Nous en avons trop fait. Nous sommes à bout de chœurs, d'entrées et de sorties, de défilés, de départs, de couplets des demoiselles d'honneur, de rondes de pages... Et puis nous n'avons plus vingt ans, ni même quarante. L'audace et la fantaisie s'en vont avec la jeunesse, et c'est un genre qui plus que tout autre demande de l'audace et de la fantaisie. Nous savons, je crois, maintenant, très bien notre métier. Et cela n'est pas sans inconvénient. Cela nous rend timides, prudents. Nous n'avons plus la témérité de l'inexpérience, nous ne nous jetons plus à l'eau la tête baissée sans nous inquiéter de la profondeur de l'eau. Nous cherchons une échelle pour descendre. Nous tâtons le terrain. Y a-t-il pied? Oui..., c'est bien. Alors nous nous risquons, et nous faisons *la Boulangère*, une pièce plate et banale qui ne pouvait réussir, ni tomber ; ce qui est arrivé.

CHANGEZ LES PRÉFETS !

20 *février* 1876. — On vote... on vote... on vote. C'est le jour décisif. Le Sénat, en somme, est une sorte d'asssemblée neutre, sans majorité, qui ressemblera beaucoup à l'assemblée de Versailles, et dont il ne faut attendre ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal. Peu de bonapartistes, presque pas de radicaux. Une grande masse de modérés de toutes les nuances : voilà le Sénat. La Chambre des députés sera, selon toute apparence, infiniment plus marquée.

(1) Dans le théâtre de Meilhac et Halévy, une comédie en un acte, *l'Été de la Saint-Martin*, réalise cet art dramatique que Ludovic Halévy esquisse avec tant de justesse. *L'Été de la Saint-Martin* est resté au répertoire de la Comédie Française. A l'horizon de cette page, on voit poindre *l'Abbé Constantin*, qui parut dans la *Revue* en 1883, et qui, ensuite porté au théâtre par Decourcelle et Crémieux, y connut un immense succès

22 *février.* — Oui, elle est plus marquée. C'est la République, la vraie. Environ quatre cent cinquante résultats et cent ballotages, voilà le premier tour. Environ trois cents députés républicains et plus de la moitié de ces trois cents députés appartient à Gambetta. Cela paraît hors de doute. Il est nommé quatre fois et M. Thiers une pauvre petite fois, à Paris, dans notre arrondissement, et pas très brillamment. Les bonapartistes seuls ont fait figure en face des républicains. Ils ont une soixantaine de sièges à la Chambre. Les deux Cassagnac sont nommés ; Janvier de la Motte est nommé ; Rouher deux fois nommé ; le prince Napoléon est ballotté avec M. Rouher à Ajaccio. Ah ! s'il pouvait être nommé au second tour, que j'aimerais le voir à la Chambre ! Et quelle séance, le jour où Gambetta, Cassagnac et Plonplon en viendront aux mains...

24 *février.* — Grande inquiétude. La Bourse sans s'arrêter baisse depuis trois jours. Je suis allé dans la journée voir mes amis du *Temps*. Ils sont stupéfaits. « Pourquoi cette baisse de la Bourse ? Nous triomphons. Il ne s'agit pas d'avoir peur, il s'agit d'être fiers. Est-ce que vous croyez que nous allons tout bouleverser ? Nous sommes des conservateurs. Nous vous étonnerons par notre sagesse, par notre modération. Est-ce que vous croyez que tout va être perdu parce que M. Charles Ferry sera préfet au lieu de M. Cardon de Sandrans ? » Car, quand on les pousse un peu sur leur programme, ils n'accouchent que de ceci : On va changer les préfets. C'est le fond de leur politique, et je crois que c'est un peu le fond de la politique de tous les partis. Gambetta a révoqué les préfets de l'Empire, M. Thiers les préfets de Gambetta, M. Buffet les préfets de M. Thiers, et maintenant, la grande affaire, c'est de mettre à bas les préfets de M. Buffet. Vous verrez que de là viendront, et viendront très rapidement, les colères et les conflits. M. Buffet a donné sa démission ; M. Dufaure a été nommé président du Conseil et ministre intérimaire de l'Intérieur. M. Dufaure ne restera probablement pas ministre de l'Intérieur, mais il restera très probablement vice-président du Conseil. Il aura donc la responsabilité de la direction politique. On va lui crier aux oreilles : Changez les préfets ! Il en remplacera tout de suite une dizaine, une quinzaine, lesquels d'ail-

leurs iront eux-mêmes galamment à la mort en envoyant leur démission. Cela fait, M. Dufaure dira : « Eh bien ! c'est fait, vous êtes contents? — Contents? Et les autres? — Je ne peux pas les révoquer tous. — Mais si, mais si... — Mais non, mais non... » M. Dufaure lâchera encore dans le cirque une dizaine de préfets, et il aura un petit répit de six semaines, deux mois ; mais les cris recommenceront. Des préfets ! des préfets ! Encore des préfets ! Et M. Dufaure, qui a du caractère et de l'honneur, se fâchera et dira : « Non, c'est fini... en voilà assez... — Ah ! en voilà assez !... Ah ! tu ne veux pas donner à nos amis politiques le droit de disposer de tous les bureaux de tabac et de tous les petits emplois au-dessous de douze cents francs ! Attends un peu ! Attends un peu ! » Et on le jettera bien gentiment par terre, M. Dufaure. Et nous verrons venir M. Léon Renault ou M. Jules Simon. On leur dira : « Livrez-nous les préfets de M. Dufaure. » Et cela recommencera sur de nouveaux frais (1).

25 *février*. — *La République française* est délicieuse à lire depuis trois jours. Gambetta commence à être positivement embarrassé de son triomphe. Il est trop victorieux. Il se disait : « Mon rôle va être des plus simples. Je serai le chef d'une importante opposition. Et il n'y a rien de plus commode au monde que d'être chef d'une opposition formidable. » Mais pas du tout, voilà Gambetta menacé d'être chef d'une importante majorité. Il faut devenir gouvernemental, en cinq minutes, du jour au lendemain. Et il faut remplir les six grandes colonnes de la première page d'un grand journal... Aussi, quelle averse de banalités !... Tous les articles de la *République française* pourraient être signés par M. Prud'homme. « La France va s'épanouir librement dans sa souveraineté. Elle veut un ordre de choses approprié à son génie qui permette à ses admirables facultés de se développer harmonieusement... »

L'échec de M. Buffet, inouï. Il a été battu quatre fois, et battu dans des circonscriptions savamment choisies par ses sous-préfets, Castel-Sarrazin, Bourges, Mirecourt et Commercy.

M. Thiers opte pour le Corps législatif et il en donne,

(1) On voit, parfaitement résumée, l'histoire de l'année commençante. On ne peut imaginer un pronostic plus rapide et plus juste. Des deux ministres éventuels que Ludovic Halévy propose, c'est Jules Simon qui fut choisi.

paraît-il, à ses amis une raison exquise : Le Sénat, à coup sûr, sera raisonnable ; on n'en peut pas dire autant de la Chambre des députés qui pourrait avoir des velléités de radicalisme ; la place de M. Thiers est donc là. Il va combattre les radicaux. Et M. Thiers est de bonne foi, il est prêt à déchaîner les radicaux et au besoin à les combattre. Il ne nous parlait que de leur sagesse depuis deux ans. Il va maintenant, le plus tranquillement du monde, nous parler de leur absurdité, de leur folie. M. Thiers est un type absolument original, révolutionnaire, réactionnaire. Que de mal il a fait à ce pays ! Et de si bonne foi !

26 *février.* — Ce qui est vraiment réjouissant, c'est de voir le château de Versailles transformé en usine parlementaire et la République se préparer à passer sa nuit de noces dans le lit de Louis XIV. Cela aura lieu le 8 mars.

THÉRÉSA DANS « LA BOULANGÈRE »

27 *avril.* — Il va y avoir une Exposition universelle. Meilhac n'y croit pas. Il pense que les Prussiens viendront d'ici là, avec une armée d'un million d'hommes, choisir leur emplacement. En attendant, les journaux de ce matin sont véritablement extraordinaires : rapport sur les projets pour l'Exposition ; ouverture d'un concours ; au lieu des 160 000 mètres couverts en 1867, on en aura 270 000... Le Champ de Mars étant insuffisant, on prend le Trocadéro ; on réunit le Trocadéro au Champ de Mars par une immense galerie traversant la Seine... Puis, le préfet de la Seine demande au Conseil municipal radical un emprunt de 120 millions ; il est temps de reprendre les grands travaux d'Haussmann, d'achever le boulevard Saint-Germain, l'avenue de l'Opéra, de raser la butte des Moulins. La situation de la ville est prospère, l'augmentation des recettes est énorme... On croit rêver. Et l'invasion ? Et les cinq milliards ? Tout cela paraît oublié, réparé.

On joue ce soir *la Boulangère* avec Thérésa. Quelle absurdité que cette reprise ! Voilà une pièce qui était à moitié tombée. Il y avait de bons morceaux dans ce vase brisé, mais pour les ramasser il fallait attendre, faire ce que nous avons

fait pour *la Périchole*, laisser passer deux ou trois ans. La fâcheuse impression des premières représentations s'est effacée, le public assiste en quelque sorte à une pièce nouvelle. Mais à trois mois de distance, chercher à amuser le public au mois d'avril avec ce qui l'ennuyait au mois de décembre, c'est le comble de la maladresse. Thérésa est cependant pleine de confiance. Je l'entendais dire hier : « Je suis tranquille, *j'ai mon clou.* » Son clou, c'est une sorte de *Marseillaise* de la Halle qu'elle lance à pleine gueule à la fin du second acte, un morceau fait pour elle... C'est d'un canaille, paroles et musique. Il y a là-dedans un : *Nous sommes ici trois cents femelles*, qui, chaque fois que nous l'entendons, Meilhac et moi, nous fait passer un frisson par tout le corps...

8 *mai.* — Thérésa avait raison... Nous n'y connaissons rien, il faut s'incliner devant les faits. Le clou y était, et c'était bien la chanson des trois cents femelles. La salle jusque-là était restée froide, c'était bien la débâcle que nous attendions... Mais quand Thérésa, les mains derrière le dos, s'est plantée devant le commissaire et a entamé son : « *Comment qu' t'as dit ça, commissaire...* », la salle a dressé l'oreille, et quand elle a hurlé son : « *Nous sommes ici trois cents femelles...* » (1) un véritable enthousiasme s'est déchaîné. On a répété deux fois les couplets, deux fois la réponse finale ; on aurait pu les recommencer trois, quatre fois... Jamais la salle n'aurait été lasse d'entendre cette étonnante inspiration. Maintenant il faut être juste : étant donné le morceau, Thérésa l'a chanté admirablement, avec une audace et une ampleur extraordinaires. Et l'effet de la première se reproduit tous les soirs depuis onze jours... Et c'est uniquement à cette Marseillaise qu'il faut attribuer cela. Thérésa a sauvé *la Boulangère*, et ce qui me paraissait devoir être un coup de grâce est un coup de fortune.

13 *mai.* — Repris possession de mes deux forêts (2), retrouvé mon grand chien noir, mes marronniers, mes géraniums et mes vignes vierges... Je me couche à neuf heures, pour me lever à cinq heures. Je descends dans le jardin, j'y

(1) Le naturalisme commence, *l'Assommoir* de Zola paraîtra dans quelques mois.
(2) Marly et Saint-Germain.

trouve Boitel et Black... Boitel, c'est mon jardinier ; Black, c'est mon chien. Petite causerie avec Boitel. Je remonte, j'écrivaille jusqu'à sept heures et demie. Je monte chez mes chers petits mioches, nous redescendons tous les trois, Élie, Daniel et moi ; nous réveillons Louise. A huit heures à cheval, deux heures et demie de promenade ; je rentre, je déjeune, je prends le train de midi. Trois heures chez Meilhac. Je prends le train de cinq heures un quart. Je dîne, je me couche... Voilà ma vie.

Louise travaille sous les marronniers de la terrasse, et ma mère, de l'autre côté de la pelouse, son sécateur à la main, épluche les rosiers... Tout ce que j'aime est là dans ce petit coin de terre qui m'appartient et en me penchant un peu, tout en écrivant, d'un seul regard, j'embrasse tout mon bonheur. Papa ! Papa ! Papa ! Les trompettes ! les trompettes !... C'est le jour de la revue du Bois de Boulogne... Les dragons et les hussards de Saint-Germain partent pour Paris. Élie et Daniel veulent voir défiler les deux régiments... Courons !... Et nous courons... tous les cinq... Louise, Élie, Daniel et moi... et Black, notre grand chien noir... Voici les dragons... et les hussards... et le lieutenant-colonel Duhesme... Il s'arrête... nous dit bonjour, et va reprendre au galop la tête de son régiment. Pauvre Gaston !... J'ai toujours le cœur un peu serré quand je le vois avec ma mère qui doit lui rappeler sa mère à lui. Tous deux s'aimaient aussi tendrement que nous nous aimons, ma mère et moi... Et il l'a perdue. Et il n'a pas d'enfants.

Meilhac me dit tout à l'heure dans une discussion de collaboration : « Quand je crie, c'est que tu as raison. »

16 *juin.* — Nous avons inauguré samedi dernier, le 10, le tombeau de Bizet au Père Lachaise. Le buste de Dubois est admirable.

UN MOT DE COBDEN A HÉBRARD

4 *juillet.* — Le Gambetta d'autrefois a reparu hier à la Chambre. Gambetta depuis quelque temps se surveillait, se tenait, montrait une véritable correction de conduite et de

langage. Mais il a eu hier un accès de violence. Gambetta interpellait le ministre de la Guerre sur un incident du concours de l'École polytechnique.

Le suffrage universel a passé en un tour de main de l'Empire à la République et, avec la même facilité, un de ces matins, repassera de la République à l'Empire. Ce n'est peut-être qu'une question de pluie ou de soleil. Je monte beaucoup à cheval. La forêt de Saint-Germain est plate, poudreuse, toujours la même. Je rôde volontiers dans les villages voisins et m'arrête volontiers dans les fermes, dans les auberges... Je cause, j'entends causer... J'ai découvert pourquoi le paysan avait passé à la République. Il est républicain comme il était bonapartiste. Jusqu'en 1870, il a trouvé que *ça marchait* sous l'Empire. Il trouve que *ça marche* sous la République. On est tranquille, on fait ses affaires, et il y a eu une suite de belles récoltes... Ces belles récoltes constantes depuis 1871 ont exercé une influence énorme sur l'esprit et sur le vote des paysans, il en a presque fait remonter l'honneur à la République.

Hier, Hébrard, le très spirituel et très remarquable directeur du *Temps*, me racontait ceci. Il déjeunait avec Cobden, le grand économiste anglais, et Cobden soutenait ceci : que la politique serait de plus en plus gouvernée par les intérêts. Il se met à pleuvoir. Cobden dit à Hébrard : « Est-ce bon, cette pluie ? — Pas trop, répond Hébrard, le paysan demandait huit jours de soleil avant la récolte. » La pluie redouble. « Regardez, dit Cobden, *il tombe de l'esprit public.* » Le mot a une quinzaine d'années. Il était déjà vrai, il est bien plus vrai aujourd'hui. Les journaux, la semaine dernière, publiaient une petite statistique de l'augmentation constante et rapide du nombre des rentiers de l'État : près de 4 500 000 titres. Beaucoup de petites coupures nominatives ; autant de conservateurs. De conservateurs de *ce qui est*, quand *ce qui est* fait monter la rente. Et c'est le cas de la République. Elle a pris le 5 pour 100 à 80 francs, je crois, et elle l'a amené tout doucement, sans secousse, sans à-coups, à 106 fr. 50... On n'est pas bien loin des hauts cours de l'Empire. Que de gens satisfaits ! J'en vois... Ils ne croyaient pas ce miracle possible sous la République, et tout doucement, sans secousses, sans à-coups, ils ont suivi le mouvement de leurs rentes, ils sont devenus

républicains. Mais que le 5 pour 100 ne s'avise pas de baisser, ces rentiers inquiets seraient bien vite alarmés, bien vite dégoûtés de la République... Pour le moment tout va bien, la récolte s'annonce admirable, on prépare l'Exposition universelle, on va reprendre à Paris les grands travaux d'Haussmann, la ville emprunte 150 millions et compte bien qu'on lui en offrira 1 500... La pluie était nécessaire pour les récoltes : elle est venue à point... Elle tombe en ce moment très drue très serrée... *Il tombe de l'esprit public...*

16 *juillet.* — Ce père Dupin, merveilleux. Il a quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans. Il est jeune, gai, alerte, composant et chantant perpétuellement des chansons. Hier on parlait devant lui du *Tableau parlant* de Grétry. « *Le Tableau parlant*, nous dit-il, j'en ai vu en 1812 une bien curieuse représentation. L'Empereur y assistait. C'était peu de temps après son retour de Russie. La Dugazon attaque son air :

Ils sont passés ces jours de fêtes!
Vous n'étiez pas ce que vous êtes,
Et vous aviez, pour faire des conquêtes,
Ce que vous n'avez plus.

Cela revenait trois ou quatre fois dans l'air. Un silence de mort. La salle entière regardait l'Empereur... »

Ce père Dupin conte cela comme une chose d'hier. Sa première pièce date de 1807. Il était déjà un auteur très joué, un auteur à succès quand Scribe débuta, et on raconte que Scribe, un soir, au café des Variétés, monta sur une chaise pour voir Dupin.

LUDOVIC HALÉVY.

SOLITUDE DE BAUDELAIRE

LES POÈTES DANS LA MÊLÉE

« Nous sommes les poètes, disaient-ils de leur voix grandiloquente ; nous sommes les conducteurs des peuples. Nos peuples qui dorment, nous finirons bien par les réveiller : ils reprendront conscience de leur force, ils courront aux armes et chasseront leurs tyrans : à nous de les mener à la nouvelle croisade, la croisade de la liberté. »

Ainsi, dans tous les pays d'Europe qui s'apprêtaient aux grandes résurrections, ce n'étaient que cris d'appel, exhortations, reproches, encouragements, satires, chants guerriers. En 1848, à la nouvelle de la Révolution, Petöfi gagne en hâte Budapest, prend la tête du mouvement national, et devant la foule assemblée lance son chant héroïque : *La patrie appelle, ô Hongrois ! Debout ! A présent ou jamais ! Être esclave ou bien libre ; voilà la question : choisis ! — Par le nom du Dieu des Hongrois, nous jurons que nous ne serons plus esclaves !* L'année suivante, il meurt en combattant. Pour recueillir les hymnes populaires que les poètes d'Italie composaient vers le même temps, il faudrait des volumes entiers. Ardents, exaspérés, insoucieux des raffinements de la forme et ne songeant qu'à l'action, ils improvisaient des vers qu'on répétait de bouche en bouche, qu'on déclamait, qu'on chantait dans les rues, dans les théâtres, jusque dans les églises : et sur les champs de bataille, aussi. Unissez-vous, frères italiens ! Le temps des humiliations est passé : montrez aux étrangers, ces barbares, que votre pays n'est pas la terre des morts, et qu'on ne peut impunément l'insulter ou l'opprimer ! Aux armes ! Aussi

longtemps qu'un coin de votre sol demeurera esclave, aussi longtemps que l'Italie ne sera pas une, des Alpes à la mer, votre tâche ne sera pas finie. Luttez, le triomphe est proche : l'Italie va reprendre sa place glorieuse au milieu des nations... Voilà ce qu'ils disaient tous : Alessandro Poerio, Goffredo Mameli, qui, cette même année 1849, moururent pour l'unité de leur patrie ; Giuseppe Giusti ; et leurs successeurs, Aleardo Aleardi, Giovanni Prati ; et tant d'autres : autant de poètes, autant de héros qu'il en fallut pour que retentît à la fin, sur le Capitole conquis, l'hymne triomphal de Rome.

Michel, pourquoi pleures-tu, — pleures-tu si fort ? — Parce que je suis chargé de mille liens — et partagé entre trente-six États. — C'est pour cela que je pleure, — que je pleure si fort. Les choses ne pouvaient plus durer ainsi, et Michel finirait bien par se débarrasser de sa muselière. — *Quelle vie ! quelles luttes — pour la vérité et pour le droit — sur les bancs de la brasserie ! — Non, nos mœurs actuelles — ne sont vraiment pas mauvaises — sur les bancs de la brasserie.* C'était encore une chose qui ne pouvait plus durer ; cette éloquence vaine, ces diatribes autour des pots de bière, ces discours qu'on rentrait dès qu'on avait quitté les bancs de la brasserie, étaient ridicules : si les Germains voulaient mériter vraiment leur liberté avec leur unité, il importait d'agir. Traîner son ennui, raconter à tout venant ses peines de cœur, gémir sur ses amours malheureuses, pleurer dans les forêts ou sur le bord des lacs, maudire la vie, aspirer au néant, — seuls des poètes attardés pouvaient remplir leurs vers de ces sentiments faibles et lâches. Les poètes animés de l'esprit nouveau devaient chanter l'Allemagne, comme avait fait, dès 1841, Hoffmann von Fallersleben :

Deutschland, Deutschland, über alles,
Uber alles in der Welt.....

Georg Herwegh, ami du peuple, ennemi des rois, reprochait à Freiligrath d'employer son talent à imiter Byron, romantique démodé ; à imiter Victor Hugo et son orientalisme de pacotille. Et Freiligrath, converti, se faisait à son tour le poète du libéralisme et de la révolution. Adieu, Hamlet ! *Il est resté trop longtemps assis, — trop longtemps couché, et il a trop lu dans son lit. — Son sang s'est figé — et le voilà court d'haleine et trop gras. — Il a tissé trop de trames savantes. — Sa plus belle action,*

c'est précisément de penser. — Il s'est usé, à Wittenberg, — sur les bancs des salles de cours et des tavernes... Cet Hamlet poussif manquait de cœur ; il se livrait à d'innombrables monologues, mettait son courroux en vers, feignait la folie : adieu, Hamlet.

Ils n'étaient pas toujours d'accord sur les moyens, les uns tenant pour la monarchie, et les autres pour la République : mais tous tenaient pour la patrie. Ils sortaient de leurs salles d'études, de leurs bibliothèques, de leurs universités ; ils abandonnaient leur foyer, et se jetaient dans la mêlée. On les mettait en prison, on les exilait : loin de se taire, ils reprenaient leur chant, plus âpre et plus fort. S'ils vivaient assez vieux malgré tant de traverses, ils étaient récompensés par la plus belle joie, celle de voir leurs idées s'imposer à la vie. Les bannis rentraient, les persécutés devenaient les vainqueurs : c'était Sadowa, la Prusse triomphante, la confédération de l'Allemagne du Nord ; c'était Versailles, et l'Empire germanique. C'était le royaume constitutionnel de Sardaigne, ferme espoir ; les États disparates qui, l'un après l'autre, s'agrégeaient à lui ; et l'unité italienne.

Cependant Baudelaire, pâle jardinier confiné dans la moiteur de ses serres, cultivait ses fleurs étranges. Il ne croyait pas que la poésie consistât à crier, à hurler, à orner de rimes par à peu près des vers composés à la douzaine, et si grossiers qu'on s'étonnerait plus tard, le moment des exaltations une fois passé, qu'on eût pu les prendre pour des vers. Il détestait le peuple, cette zoocratie ; il niait le progrès, cette tromperie, ce mensonge pour imbéciles : le vrai progrès, le seul progrès, eût été d'abolir en nous le sens du péché, ce qui était impossible aux enfants des hommes. S'imaginer qu'ils deviendraient plus heureux parce qu'ils changeraient de cocarde, blanche, rouge, ou tricolore, pure absurdité ; erreur sur la nature de leur être et sur leur destin. Il est vrai qu'il était monté sur les barricades, en 1848 ; et qu'il avait publié un journal démocratique, pour dire à la foule qu'il n'y avait rien de plus beau que la république et la liberté. Mais son aberration n'avait pas duré beaucoup plus longtemps que ce journal lui-même, lequel avait cessé de paraître après son deuxième numéro. Maintenant, sans s'inquiéter des problèmes seconds qui dérivaient du seul problème essentiel, c'est celui-là qu'il considérait,

sinon pour le résoudre, du moins pour en éclaircir les termes. Il voulait cerner, analyser, rendre visible à tous les regards le mal qui est dans notre conscience, dans notre nature, dans les profondeurs secrètes de notre âme, indissolublement mêlé avec le bien. Si encore nous détestions fermement cette perversité première ! Mais nous l'aimons ; nous nous délectons d'elle ; l'artifice, la laideur, le crime même, nous les haïssons et nous les chérissons. Cette condition effroyable, cette duplicité de l'homme, qui semble s'accroître à mesure que la vie moderne exaspère davantage nos nerfs, brûle davantage notre sang, la raison ne peut pas l'expliquer ; et comme on détourne les enfants de leur douleur en leur montrant des jouets, elle divertit notre attention par des mirages, la politique, le progrès, le bonheur social, jouets d'enfants. Mais pour son compte, Baudelaire ne voulait pas se laisser distraire du seul objet qui importât ; et laissant les autres à ce qu'il estimait n'être que des activités de surface, demandant à la poésie les révélations, les illuminations que les facultés intellectuelles sont impuissantes à nous donner, il descendait vers les abîmes intérieurs où personne, pas même Dante aux enfers, ne l'avait précédé.

LES POÈTES HEUREUX

De la force, du prestige ; la grande flotte, et ces vaisseaux marchands qui sillonnent toutes les mers ; la Banque ; la Constitution ; une puissance industrielle et commerciale solidement établie ; de la richesse, du luxe paisible, de l'ordre, de la dignité, de la moralité, de la décence, de la religion ; la certitude que le juste ciel sait discerner les mérites d'une nation et récompenser ses vertus ; un contentement de soi qui reste discret, mais inébranlable : c'est l'Angleterre de la très sage et très glorieuse reine Victoria.

Il ne s'agissait plus, pour les gens de lettres, d'être débridés, incroyants, anarchiques : ils s'étaient mis à la raison. Le grand poète était Tennyson : fut-il jamais plus heureuse vie? Évoquons-le dans son décor de l'île de Wight : au fond, un château qui domine la mer ; des bois ; un grand parc, des chevaux, des lévriers ; au premier plan, le poète qui se promène sur la grève, en demandant aux flots paisibles de lui dire le secret de leurs harmonies. En lui, tout est noblesse et sérénité.

Il domine la nature, qui n'est ni la force immense qui échappe à nos prises et reste indifférente à nos malheurs, ni l'être universel dans lequel l'individu veut se dissoudre. L'amour, qui fait quelquefois souffrir, n'a pourtant pas le droit de devenir la passion sauvage qui se rebelle aux lois de la société. Enoch Arden, revenant au logis après une absence si longue qu'on l'a cru mort, et retrouvant sa femme Annie mariée à son ancien rival, comprendra ce qu'il convient de faire : accepter, se taire, disparaître ; après sa mort seulement, Annie saura qu'il l'a toujours aimée. Ainsi tous les thèmes lyriques se traitent en beauté, en grandeur. L'histoire, à la bien comprendre, est le symbole de la lutte entre le vice et la vertu, la vertu finissant toujours par l'emporter. La mort n'a rien d'affreux : le juste s'endort en paix dans les bras du Seigneur.

Il était beau et grave, il était digne et pieux. Mais le plus admirable dans son cas est son accord parfait, son accord idéal, avec son temps, son milieu, son pays : son noble pays, si beau, si grand, et sans comparaison possible le premier de tous. Sa célébrité ne vient pas de quelque nouveauté audacieuse, mais bien plutôt de l'excellence de son conformisme, paré de la douceur virgilienne de ses vers. S'il chante les héros de sa patrie, Nelson, Wellington, ce n'est pas pour obéir à quelque commande, mais à l'élan spontané de son âme ; on dirait qu'il est né poète lauréat. Il professe pour la reine une admiration nuancée de respect et de tendresse ; il lui écrit, elle lui répond : elle est la nation, il est la parure de la nation. On le charge d'honneurs officiels ; quand il meurt, « la reine pleure avec une profonde douleur son noble poète lauréat » ; le peuple se presse à son service funèbre, et défile devant sa tombe, à Westminster. Aucun poète, a écrit dans la *Revue* Teodor de Wyzeva, aucun poète, soit en Angleterre, soit dans tout autre pays, ne saurait espérer pareille fortune, jamais.

Pareille fortune, Élisabeth Barrett, sa contemporaine, ne l'a pas eue ; mais je ne sais si elle n'a pas obtenu des dieux une plus précieuse faveur. Les imaginations des adolescents, qui croient que la vie des poètes est toute romanesque et toute belle, songe d'un jour de printemps, sont ici dépassées. Elle gisait sur sa chaise longue, sur son lit ; si maladive et si frêle, qu'elle ne pouvait sortir, qu'elle se dérobait au vent, à l'air, au soleil ; elle ne voyait même plus la lumière du jour. Ce n'est

pas qu'elle s'abandonnât tout à fait ; elle avait l'esprit lucide et l'âme ardente ; elle écrivait des vers. Mais tous les jours elle croyait mourir. Or, un poète, Robert Browning, rentrant de voyage et feuilletant les livres qui l'attendaient au logis, trouve son nom dans un recueil que lui a envoyé Élisabeth Barrett. Il lui écrit pour la remercier ; elle lui répond ; il lui rend visite ; ils s'aiment. Secrètement ils se marient ; et puis Robert Browning enlève Élisabeth Barrett.

Ce roman-là, tout le monde le connaît et le cinéma même l'a rendu populaire : la tyrannie d'un père trop obstiné ; la première sortie de la jeune fille, et son ravissement de revoir les arbres et le ciel ; le mariage furtif ; le départ pour l'Italie. Mais songez à cet autre miracle : la vie a pardonné à Élisabeth cette provocation ; ce bonheur n'a pas été détruit à peine goûté ; ni la maladie, ni la maternité, ni le contact quotidien, ni les jalousies de métier, ni les concurrences de vanité, ni la gloire, n'ont réussi à amoindrir ce grand amour. On éprouva une crainte rétrospective, en lisant les admirables élévations qu'elle donna en 1847 sous le nom de *Sonnets du Portugais* : est-il possible qu'une telle béatitude soit durable? Imprudente, la femme qui ose réveiller ainsi les puissances jalouses qui défendent aux mortels d'être heureux. Elle exprime la surprise qu'elle éprouva, lorsqu'un être mystérieux demanda à entrer dans son existence : elle croyait que c'était la mort, et c'était l'amour. Elle dit sa joie, sa reconnaissance : son cœur, lourd de chagrin, s'est allégé ; elle gisait, elle s'est relevée : comment pourrait-elle rendre grâces à celui qui l'a transfigurée par le bonheur? Faibles seraient ses dons, — ses vers, sa vie, son âme, — si elle ne pouvait lui offrir la flamme qu'il a lui-même allumée. Maintenant ils sont unis, lui et elle ; ni l'océan, ni les montagnes ne réussiraient à les séparer : « nos mains dans l'infini sauraient se rencontrer »...

Or, elle put s'élever ainsi jusqu'au sublime, sans que son vol fût entravé ; ses jours furent sans nuages, et ses années sans hiver ; elle garda le privilège d'un amour que rien ne vint altérer, et qui resta ce qu'il avait été au premier jour, aussi confiant, aussi intense, et aussi pur.

Pour lui, s'il arrivait que ce grand amateur d'âmes s'étonnât quelquefois de distinguer chez Élisabeth un cœur si pro-

fondément dévoué, et un esprit si libre et si différent du sien; s'il s'irritait de la voir demander aux ombres ce que les vivants ne peuvent savoir ; s'il se sentait de caractère plus brusque et moins attendri ; s'il songeait quelquefois à la mort, qui n'appelle pas au même moment ceux qui s'aiment, il se rassurait vite ; car il portait en lui une conviction capable d'apaiser toutes les inquiétudes et de calmer tous les chagrins. La vie que nous menons sur cette terre, il n'en doutait pas un seul instant, n'est qu'un essai ; les âmes accèdent à une vie supérieure, qui complète leur rêve. Tout ce qui, par impossible, manquerait à la perfection de son bonheur, il l'obtiendrait lors de cette seconde naissance. Voilà pourquoi il ne craignait rien, pas même la mort. « J'ai toujours été un lutteur. Une lutte de plus, la meilleure et la dernière ! Je haïrais une mort qui me banderait les yeux, qui m'épargnerait, qui me demanderait de passer en rampant. Non, je veux la goûter tout entière, me comporter comme mes pairs, les héros de jadis, supporter le choc, et en une minute payer ce que doit ma vie heureuse en arrérages de douleur, de ténèbres et de froid. Car tout d'un coup, le pire devient le meilleur pour le brave ; la minute noire est terminée, et la rage des éléments, les voix délirantes des démons vont s'affaiblir, se fondre, changer, devenir d'abord la paix exempte de souffrance, puis une lumière, puis ton sein, ô âme de mon âme. Je t'étreindrai de nouveau ! Le reste, à la garde de Dieu. »

Le bonheur, Baudelaire ne le connaissait pas ; il ne connaissait rien qui ne fût entaché de trouble et d'impureté. Entre sa vie, et celle de ces seigneurs des lettres, il n'y avait aucune mesure, aucun point de comparaison. Il était pauvre, et ne parvenait pas toujours à placer sa copie ; l'argent qu'il avait eu jadis, il l'avait gaspillé si vite qu'il lui semblait n'en avoir jamais eu. Il était malade et déchu. L'amour n'était pour lui qu'une recherche anxieuse, toujours trompée ; sa compagne familière était Jeanne Duval, la mulâtresse rencontrée d'aventure, la femme perdue. Un poète maudit : il était un poète maudit, rien d'autre. Les châteaux et les parcs, les palais aux bords de l'Arno, les chevauchées au milieu des douces collines toscanes, les honneurs, la gloire : quelle ironie ! Ses nerfs exaspérés transformaient tout en souffrance, même la joie d'écrire. Il ignorait les effusions du cœur, les élans, et ces moments

magnifiques où le poète n'a plus qu'à laisser conduire sa plume par son démon intérieur. Au contraire, il peinait, corrigeait, retouchait, pour arriver à donner à ses vers la qualité unique que Théophile Gautier reconnaissait en eux : pénétrants comme les brouillards d'Angleterre et solides comme du marbre. La facilité verbeuse d'*Aurora Leigh*, qui paraît la même année que les *Fleurs du mal*, en 1857 ; l'obscurité où se complaisait Robert Browning, demi-dieu fulgurant parmi les nuages, lui auraient paru des crimes contre l'art et contre l'esprit. Son peuple, ami du bon sens et de la raison, ne la comprenait pas ; les tribunaux français l'avaient condamné. Lorsqu'il était parti pour la Belgique, afin d'y récolter de quoi vivre, il n'avait fait que sentir plus cruellement sa misère ; et déjà il n'était plus du nombre des vivants. Comment eût-il pu, enfin, se réfugier dans la croyance ? Était-il chrétien ? Pour l'être, il ne suffit pas du sentiment du péché, lourd fardeau ; des aspirations, des nostalgies ; du désir de l'infini. Encore faut-il qu'on adopte une règle de vie, une morale ; qu'on abandonne le monde de la chair. Encore faut-il, pour trouver le port paisible où n'arrivent plus les vents mauvais, le vouloir d'abord ; et ensuite, le mériter.

DE GRANDES DOULEURS DANS DE PETITES CHANSONS...

Il avait un voisin, qu'il connaissait ; et même il s'était servi quelquefois de ses vers.

Celui-ci comprenait mieux le problème profond de notre vie, puisqu'il représentait lui-même l'*homo duplex*, la créature contradictoire que se disputent des puissances ennemies. Henri Heine était romantique, et laissait doucement s'épanouir la petite fleur bleue de son cœur : et anti-romantique, détestant le flou et l'indécis, les grandes tirades et l'éloquence, les airs tragiques, les poses d'acteur : ce n'est pas lui qui aurait consenti à jouer, secrètement joyeux, le rôle du gladiateur mourant. Il était sentimental, au point de s'être épris de sa cousine, et puis de son autre cousine, comme les collégiens : des cousines riches, qui avaient bien ri de ce soupirant. En même temps, il était si perspicace et si fin, il lisait si clairement dans les âmes, qu'il détruisait toutes les illusions, même les

siennes ; il n'avait pas fini d'aimer qu'il voyait déjà que sa mie n'avait pas de cœur : *sur les beaux yeux de ma mie, j'ai composé les plus belles chansons ; sur la bouche mignonne de ma mie, j'ai fait d'exquis tercets ; sur les joues délicates de ma mie, j'ai ciselé des stances superbes ; et si ma mie avait un cœur, je ferais sur ce cœur un gentil sonnet.* Il réussissait ce paradoxe, d'être à la fois tendre et voltairien. Les forêts de sapins, vert et sombre manteau des collines ; la mer grise qui souffre éternellement, et qui se plaint ; le soleil qui renouvelle chaque soir la fête éclatante de ses adieux, lui étaient chers : à moins qu'il ne préférât le tumulte des villes, les salons, les cafés, et même la poussière du boulevard. L'Allemagne l'avait méconnu, houspillé, chassé ; la France l'avait recueilli, et Paris était devenu non seulement son séjour, mais la patrie de son esprit. Aussi éprouvait-il pour la première une antipathie toute mêlée d'amour ; et pour la seconde, une affection toute pleine d'ironie.

Républicain, démocrate, et révolutionnaire, il espérait qu'un jour se lèverait, et ce jour était proche, où le soleil de la liberté réchaufferait le monde, et chasserait du ciel l'aristocratie des étoiles. L'issue du combat gigantesque qui mettait aux prises ceux qui ne possédaient rien et ceux qui possédaient tout n'était pas douteuse : bientôt il n'y aurait plus qu'une seule patrie, la terre ; et qu'une seule croyance, le bonheur ici-bas. Plus de frontières, plus de tyrans ; les hommes ne mettraient plus leur confiance dans un au-delà dont la vaine attente les privait du seul bien qui fût à leur portée : ils seraient heureux tout de suite, aujourd'hui. Seulement, il n'était pas tout à fait sûr de n'être pas lui-même un aristocrate ; de n'avoir pas une certaine indulgence pour les princes, qui honorent les poètes et qui leur fournissent une pension ; ce qu'il ne savait que trop, c'est que les camarades prolétaires buvaient, fumaient, sentaient mauvais, étaient sales ; et il ne pouvait pas s'empêcher de dire que si le peuple lui serrait la main, il irait la laver.

Hélas ! il n'était pas un Régulus, et se sentait peu de goût pour être bercé dans un tonneau lardé de pointes ; il n'était pas un Brutus, et frissonnait à l'idée d'enfoncer un poignard dans son pauvre ventre. Mais le pire de sa condition était peut-être ceci : il pensait que l'humanité se partageait

en deux races, les Hellènes, dont il aurait voulu être et les Nazaréens, dont il était.

Bien que ces complexités, ces contrastes, ces luttes, et cette maladie aussi, qui pendant des années a fait de lui un paralytique gémissant, eussent pu offrir à Baudelaire des points de contact et des ressemblances reconnues, celui-ci n'a pas trouvé chez Henri Heine une âme fraternelle. Ce Henri Heine, dès qu'il prenait la plume, on aurait dit qu'il s'efforçait de n'être pas profond ; c'était sa manière, il ne voulait rester qu'en surface. Au moment où l'on croyait qu'il allait exprimer sa peine essentielle, il quittait la partie, détournait la tête, et se mettait à sourire. *Une larme sur un champ de rire, c'est le blason que porte mon humour.* Il raillait tout ; il ironisait sans cesse. Et certes, ils étaient beaux, ses vers, avec leurs aveux retenus, leurs tristesses refoulées, leur accent si tendre, si gouailleur, et si triste. Mais tout en leur accordant une originalité rare, voire même une qualité unique, il faut bien avouer aussi que ceux de Baudelaire sont d'une autre puissance. La manière de Baudelaire ne comporte ni cette humilité, ni ce refus d'aller jusqu'aux profondeurs suprêmes des âmes, ni cet accompagnement en sourdine, contradictoire et moqueur, ni ce scepticisme, ni cet humour et ses caprices, ni cette façon de « mettre de grandes douleurs dans de petites chansons », ni cette veine populaire des lieds, ni cette musique en ton mineur. La voix de Baudelaire est si étrangement pathétique, qu'elle semble ajouter à la parole humaine des vibrations venues de l'au-delà.

Le désir de l'inconnu, l'ardent besoin d'entendre ce que nos oreilles n'ont jamais recueilli, de voir ce que nos yeux n'ont jamais deviné, et de toucher l'impalpable : tel est le sentiment à quoi l'on reconnaît la poésie moderne, son tourment, sa folie, sa grandeur. De la soif qui pousse les poètes vers les royaumes interdits, vers les régions obscures, où la conscience apparaît à peine, Henri Heine n'est pas possédé ; les peines de nos jours et de nos nuits suffisent à son inspiration ; il ne cherche pas de nouvelles lumières ou de nouvelles ténèbres. Du nouveau ; trouver du nouveau ; sortir de nos prisons, sortir de notre être, atteindre enfin l'inaccessible : telle est au contraire la passion qui exalte Baudelaire. La parenté véritable aurait exigé une même disposition des âmes, et puis un

commun départ vers l'inconnu. Mais pour devenir un voyant; pour créer un monde de fantasmagories et de mirages ; pour trouver les mots magiques qui illuminent, montrant tout d'un coup, au delà des apparences, les réalités substantielles ; pour revivre les vies antérieures, se projeter dans les vies futures, se laisser bercer par l'harmonie des correspondances universelles que les initiés arrivent à percevoir ; pour exaspérer les sens jusqu'aux folies révélatrices ; pour tenter enfin les opérations surhumaines qu'il croyait réservées aux poètes, Baudelaire restait seul.

BAUDELAIRE ET EDGAR POE

Son semblable, son frère, ce n'est pas en Europe que nous devons le chercher, mais dans le Nouveau Monde.

Car il y avait, là-bas, en Amérique, un homme qui avait été sa préfiguration. Un rebelle, un maudit, si différent de ceux de sa race et de son milieu, qu'il avait été un objet de scandale à toutes les époques de sa vie, et jusque dans les circonstances de sa mort. Un habitant des paradis artificiels; un hôte de Dreamland, de Thulé, où des montagnes vertigineuses tombent à pic dans des mers sans grèves, où des âmes douloureuses errent autour des lacs noirs, où les arbres des forêts prennent figure de Titans, où les yeux des femmes aimées que la mort a ravies brillent éternellement. Un esprit analytique, une raison lucide, se jouant des problèmes et des énigmes ; un rêveur, un obsédé, un halluciné. Et un génie. Il n'était pas seulement le théoricien de la poésie ; et non seulement l'ouvrier prodigieusement habile qui connaît toutes les ressources de son art, qui en utilise tous les procédés, depuis les plus simples jusqu'aux plus subtils : mais celui qui en comprend l'essence. La poésie n'est pas, disait-il, une simple répétition, une imitation plus ou moins grossière des beautés formelles qui tombent sous nos yeux. Elle est une lutte pour appréhender les beautés supraterrestres que nous devinons par intervalles ; elle est un élan vers l'infini, vers l'éternel. Et si, lorsque nous entendons de beaux vers, il nous arrive de frissonner et de pleurer même, ce n'est pas à cause de l'émotion que nous donne une heureuse réussite : mais ce sont, bien plutôt, larmes de douleur ; nous souffrons de nous sentir si près

des harmonies célestes, et de rester incapables de les retenir dans leur plénitude. *We struggle by multiform combinations among the things and thoughts of time, to attain a portion of that Loveliness whose very elements perhaps appertain to eternity alone...* « Par des combinaisons multiples, nous luttons au milieu des choses et des pensées qui sont de l'ordre du temps, pour atteindre une portion de cette Beauté dont les éléments véritables appartiennent peut-être à la seule éternité... »

Comme on pourrait rêver, si on était délivré de la considération de l'espace et de la durée, rêver à la rencontre idéale, d'Edgar Poe et de Baudelaire ! — Ils ne se sont jamais rencontrés ; ils ne se sont jamais vus. Poe n'a jamais su qu'il avait, si loin, là-bas, en France, un admirateur fanatique. Baudelaire a été frappé comme par une révélation ; il s'est aperçu, épouvanté et ravi, qu'il avait imaginé des sujets que Poe avait imaginés vingt-cinq ans auparavant, qu'il avait écrit des phrases que Poe avait écrites vingt-cinq ans auparavant : et donc il était, dans un certain sens, le double d'Edgar Poe. Aussi s'est-il fait le héraut de sa gloire. Il allait vantant ses œuvres à tout venant ; il écrivait aux critiques pour leur demander de l'aider à faire connaître au public français les œuvres de ce génie ; il se remettait à l'anglais pour le traduire ; il écrivait sa biographie passionnée. Il était d'accord avec lui contre le progrès, « cette grande hérésie de la décrépitude » ; contre l'envahissement du matérialisme, toute certitude étant dans les rêves ; sur la valeur de l'imagination, « faculté quasi divine qui perçoit tout d'abord, en dehors des méthodes philosophiques, les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies ». Rien ne lui semblait plus juste et plus beau que ses définitions de la poésie, « un enlèvement de l'âme », « un accent d'immortalité ».

Mais quand il commença de le lire, vers 1846, Poe était si lointain qu'il lui apparaissait comme une figure irréelle ; et quand il commença de pénétrer dans l'intimité de son œuvre, Poe était mort.

PAUL HAZARD.

TYPES DE LA VIE D'AUJOURD'HUI

V[1]

LE PROFESSEUR DE SKI

Tout le monde le connaît : je dis tout le monde, puisqu'il semble bien qu'en ce début de 1937 personne n'ait échappé aux sports d'hiver ! Il est souple, taquin et de belles couleurs. Sa poitrine est bardée d'insignes ; il a souvent l'accent autrichien ; il plaît toujours aux femmes. Il porte une vareuse blanche serrée à la taille, une culotte plus que *plus-four* qui se retrousse sur les chevilles. Il porte aussi le sourire, jusqu'en haut des montées les plus dures. Rien ne l'arrête : plaques à vent, neiges collantes ou « pourries », il dévale partout dans un poudroiement de blancheur, prompt comme l'isard et suivi d'un haletant troupeau. Parfois le troupeau, en file indienne, vient s'effondrer tout entier sur l'homme de tête, dans un feu d'artifice de skis, de jambes et de bras... D'un seul coup de frein, le professeur se retrouve alors face à sa fricassée d'élèves; il l'embrasse d'un regard éperdument ironique, lui enjoint de « plier seulement les genoux ! » et, de son bâton brandi comme une épée, l'appelle vers de nouvelles profondeurs à conquérir. Boiteux, bossué, couvert de neige, mais l'enthousiasme intact, le troupeau, péniblement, se remet debout. « *Christiania*, sauté ! » jette le « prof », déjà cent mètres plus bas et virant comme un bolide autour d'un sapin. Le troupeau s'élance : pour réussir un christiania pareil, il descendrait jusqu'aux enfers.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

Savoir faire du ski, du crawl, du tennis ou du golf ! Jadis, on pensait seulement à en faire... Et on y pensait rarement.

Jadis, aux distributions de prix, il valait mieux partir les mains vides que se voir attribuer, — suprême humiliation ! — les palmes de la gymnastique ; les parents, sur leur chaise, commençaient à se moquer et, du haut de l'estrade, le proviseur leur répondait d'un sourire entendu.

Je ne parle pas d'il y a cinquante ans : juste après la guerre, ces mêmes parents, qui avaient, en col dur et canotier, découvert le tennis, nous permirent de nous « amuser », nous aussi, avec une raquette. Jamais ils n'auraient songé à nous faire donner des leçons : « Si tu veux un répétiteur, que ce soit au moins en version latine !... » De toute mon enfance, la nage fut le seul sport qu'on m'enseigna. Et de quelle façon ! Tous en rang et debout dans la cour de récréation, on nous faisait exécuter les mouvements de la brasse en équilibre sur un pied. Convaincus et levant la tête, nous ramions vigoureusement vers l'azur... Lorsqu'à la suite de ces précieuses répétitions, l'apprenti nageur partit « s'amuser » dans l'eau, ce fut pour y couler à pic !

Aujourd'hui, le gouvernement décrète l'instruction physique obligatoire pour tous et l'on apprend à taper sur une balle comme à faire de la chimie. Quand les enfants du Tennis Monceau prennent une raquette, c'est sous les yeux d'une Suzanne Lenglen attentive, tandis qu'un aide, de l'autre côté du filet, a pour seule mission de renvoyer la balle.

Mais le cas de Suzanne Lenglen est rare. Il n'y a pas que des grands champions dans le corps enseignant, dont chaque membre doit avoir sacrifié sa liberté pour devenir *professionnel*. Le professeur se recrute dans les bonnes compétences moyennes ; il est le bourgeois du sport, celui qui, résigné à ne pas battre de records sensationnels, entend tout de même y gagner tranquillement sa vie : trente francs par ci, cinquante par là, un peu comme ces dames prudentes de Monte Carlo qui attendent la cinquième sortie des numéros pairs pour risquer leur mise. C'est un professeur-ami, qui ne plane pas dans la froide infaillibilité : en latin, un contre-sens du maître, cela passe inaperçu des potaches, tandis qu'une balle ratée, tout le monde la voit ! C'est surtout un produit du XXe siècle,

auquel il doit son métier. N'importe lequel Trou-les-Bains possède en été son ou ses professeurs... Je connais un homme qui, après vingt ans de Londres, a vainement cherché une position en France ; cet homme possède comme personne la connaissance du peuple britannique, de son organisation politique, économique, financière...

— La preuve est faite, m'a-t-il dit, découragé : pour gagner sa vie, tout cela vaut zéro !

— Puisque vous avez passé vingt ans en Angleterre, lui ai-je répondu le plus sérieusement du monde, vous devez savoir jouer au golf. Pourquoi n'essayez-vous pas de ce côté-là ? Le seul club de Saint-Germain a trois moniteurs !

Mais, de toutes les chaires d'enseignement sportif que notre époque a ouvertes, la plus large part, sans discussion, revient au ski. Les élèves s'y précipitent par trains complets, — cinquante mille partis en un seul jour de la gare de Lyon! — et tous ont la prétention d'apprendre, sinon celle de revenir intacts...

Ah ! si la campagne du sport d'hiver a eu un chef d'orchestre, voilà bien l'homme que devrait décrire une enquête sur les types de la vie d'aujourd'hui ! Dès l'automne, les agences de voyage dressent leurs batteries. Des skieurs bienheureux rient sur tous les murs. « Qu'est-ce que vous faites ici ? » interrogent mille affiches qui ont eu l'aimable attention de vous peindre sous les traits d'un vieillard souffreteux, trottinant sous son parapluie... « Qu'est-ce que vous faites ici ? » C'est tout de même irritant. Vous vous regardez dans la glace d'un magasin, mais ce sont des skis que vous voyez, des vareuses, des moufles, des bas, des soquettes... Les prospectus vous poursuivent à domicile, avec des prix absurdes : « Premier budget : une semaine de 300 francs ; deuxième budget : une semaine de 475 francs ; troisième budget : etc. »Vous savez bien que cela vous coûtera le double, que dans la série des chaussures de ski à 75 francs vous ne trouverez pas votre pointure, et qu'il faudra vous rabattre sur « un modèle très bien » à 130... Mais le poison est absorbé, il agira. Il y a les amis qui partent et les amis qui en reviennent ; il y a madame qui s'emporte et les enfants qui ont « une mine de chien » ! Un beau jour, vous céderez à la coalition. Vous vous trouverez debout dans le couloir d'un wagon bondé,

douloureusement calé entre des pointes de skis et des bâtons ferrés, inquiet d'avoir entrevu, en passant, sur le quai, cette voiture d'ambulance qui attend les arrivées, angoissé par ce « quatrième budget » qui seul, au dernier moment, s'est révélé praticable, mais instinctivement heureux tout de même de cette satisfaction qu'on éprouve à faire ce que fait tout le monde. Le vieillard souffreteux et son parapluie s'éloignent en même temps que les murs de la gare ; vous ne pouvez plus lire : « Qu'est-ce que vous faites ici ? » Tout ce qui tient la plume et l'appareil à photo, dans les revues qu'on achète en voyage, vous affirme que vous êtes maintenant à votre place... « Plût au ciel, songez-vous, que ce fût une place assise ! »

Votre première leçon, c'est dans le train que vous la recevrez. L'absence du professeur officiel, et, plus encore, l'absence de neige y consacrent l'autorité de jeunes talents. Le champion commence par se faire prier ; s'il est joli garçon, les femmes insistent... — Dès qu'il s'agit de ski, les présentations deviennent superflues : à Laroche, dans un compartiment de sports d'hiver, tout le monde se connaît ! Le champion va quérir son matériel et le met aux pieds. « Ah ! » fait le compartiment, saisi par ce premier contact. Suivent une foule d'explications sur la position de la cheville, les qualités de *farts* à employer, les récents exploits du champion, la nuit qu'il a dû passer dans un refuge et sa sortie au petit jour par le toit, parce que la neige avait bloqué la porte ! Intimidé, vous lui montrez votre équipement tout neuf et apprenez qu'il ne vaut rien, à commencer par vos skis : « Les veines, voyez-vous, les veines du bois, elles devraient être pareilles aux côtés ! » Évidemment... Et dire que le professeur, le vrai qui vous attend là-bas, ne regardera même pas ce que vous avez aux pieds, et que Jean Vignoles, le grand Vignoles, a gagné ses premières courses avec une paire de skis dépareillés, dont l'une mesurait 25 centimètres de plus que l'autre ! Ce que vous retenez surtout, c'est que le monde du ski se divise en deux castes : ceux qui savent et ceux qui voudraient savoir ! Après Chambéry, vous cherchez de la neige le long de la voie et vous ne savez même pas qu'on ne la découvre qu'après une heure d'autocar, en émergeant des brouillards de la vallée...

Là-haut, tout est blanc, glacé, lumineux, même en pleine

nuit. Les hôtels brillent de toutes leurs fenêtres ; les occupants vous examinent avec dédain. Vous réclamez votre chambre : il a fallu la donner, il a fallu tout donner !... « Monsieur dormira dans la salle de bain, et qu'il se tranquillise : ce sera le même prix ! » A genoux sur le rebord de la baignoire, la tête passée au dehors, vous contemplez les montagnes et murmurez : « Que c'est beau ! »

Et puis vous fermez la fenêtre, parce qu'il fait froid, et vous ouvrez votre carnet de comptes...

MATIN, matin sur la neige... Pas encore de soleil : dans le pays, on ne le reçoit qu'à onze heures, en même temps que le courrier. Jusque-là, il descend paresseusement le long de la pente d'en face que le téléférique, toutes les sept minutes, remonte. A côté de moi, sur un coin de table, « Zouple », qui est en retard, déjeune à grande allure.

Son vrai nom, c'est Richard, Richard Ebert, de Vienne. Il a une jolie figure blonde, et pas le sou. Il est étudiant : « J'ai abandonné l'Université pour trois mois, explique-t-il, afin de reconstruire un peu *mon finance* ! » L'école de ski lui octroie, pour faire le cours des débutants, 40 francs par mois et sa pension ; le soir, ses élèves y ajoutent tant de cocktails qu'il ne réussit jamais à se lever à l'heure. Ils lui ont donné ce surnom de Zouple parce que sa souplesse est le grand mot de son enseignement, déformé par l'accent autrichien. Tout le jour, il fait courir des cascades de « Zouple ! » sur la neige, pour prévenir les chutes comme pour les expliquer. « Zouple, monsieur, zouple ! » implore-t-il, tandis que l'intéressé s'ébranle dans une progression chancelante qui rappelle la démarche de Charlie Chaplin...

Richard Zouple, aujourd'hui, commence une matinée amère : d'abord, avec tous ces cocktails, il manquera ses examens de juillet. Et puis, 40 francs, n'est-ce pas, c'est la misère ! S'il avait pu trouver dans le Tyrol, — il dit *Tyrôôôl*, — où un professeur se fait des 25 schillings et davantage... Enfin, il n'a jamais le temps de faire du ski, bien qu'il porte les siens aux pieds du matin au soir : à dix heures, cours des débutants jusqu'à midi ; à deux heures, encore le cours ; et, après, la nuit tombe. Alors ?... Quand pouvoir se lancer tout seul, à fond de train, sur une piste dangereuse et sentir

qu'on a encore des genoux comme des ressorts, capables de conquérir, à défaut de licence de philosophie, le championnat de saut du Zemmering ?

Pauvre Zouple auquel, par surcroît, un gamin du pays vient, tout essouflé, transmettre la rage de M. Bourne, le directeur de l'école : le cours des débutants devrait être commencé depuis un quart d'heure ! Indifférent, le gamin repart sur ses deux morceaux de bois, — débris peut-être d'un vieux tonneau, — qu'il appelle ses skis et qui semblent glisser avec une égale facilité sur la neige, l'herbe ou les routes goudronnées... Voilà un futur professeur, qui sait ! un futur champion capable de dire comme Vignoles : « A force d'être debout sur ces deux lattes, nous avons fini par ne plus sentir leur présence sous nos pieds. Elles sont devenues comme des membres supplémentaires qui feraient intégralement partie de nous-mêmes. Nous ne pensons jamais que les skis sont là, pas plus que vous, en marchant, ne pensez à vos pieds ! »

Les élèves attendent sur la route et le directeur attend dans son bureau, mais tout cela n'a rien d'impressionnant. M. Bourne porte une petite casquette blanche que les femmes trouvent « coquine » ; quant au bureau, c'est le vestiaire du dancing de l'endroit, dans lequel on a placé une machine à écrire. Une dactylo ravissante y distribue des tickets roses et des tickets bleus... Cinquante francs les quatre : c'est pour rien !

— Pourquoi ne prenez-vous pas les deux séries tout de suite ? conseille M. Bourne, engageant.

Le débutant revise sa première classification du monde des sports d'hiver, — ceux qui savent et ceux qui voudraient savoir, — découvrant deux castes infiniment plus étanches : ceux qui paient et ceux qui font payer ! Le ski a tendu entre les montagnes une série de toiles d'araignée dans lesquelles, rabattu de main de maître, le public laisse son dernier sou...

Il y a six ans, quelques originaux fervents de la neige venaient ici chaque hiver. Ils occupaient les chambres du débit de tabac, ils vivaient pour rien, à la savoyarde ; l'instituteur leur montrait gratis les meilleures pistes, le curé leur parlait de ses pauvres, les vieilles femmes de leurs goîtres, et le marchand de bois, seigneur du pays, finissait par les

inviter à dîner... Aujourd'hui, il y a un *Majestic*, un *Splendid*, un *Palace* ; il y a un téléférique, un dancing, un cinéma, des marchands de *sweaters* et de colliers de perles. Demain, il y aura un casino pour les jours de neige et on paiera pour chaque pente, comme au bord de la mer pour chaque bain !

Zouple emmène ses débutants. Il a de tout, des jeunes et des vieux, des gros et des maigres, jusqu'à un pasteur protestant qui vient de Londres, enroulé dans un chandail groseille, jusqu'à une actrice qu'avant de l'avoir reconnue tout le monde trouve vulgaire et insupportable, mais dont le genre de femme de la halle passe pour un charme de plus aussitôt qu'on sait son nom. « Écoutez-moi cette grosse dondon, là-bas ! — Comment, vous ne la connaissez pas ? C'est B... N'est-ce pas qu'elle est délicieuse ! »

— Personne pour moi, ce matin ? demande un long corps triste.

— Personne ! fait M. Bourne, affairé.

Celui-là, dans son costume noir, semble déjà sortir d'une rétrospective. C'est le professeur de patinage, Don Juan 1920, dont la valse dessinait des arabesques sur la glace. Plus d'arabesques ! Il nous faut des lignes droites, des trajectoires de skis... Valser, cela convenait aux violons, pas à ce haut-parleur qui, dès le petit déjeuner, commence à déverser des rumbas sur tout le pays. « Une trouvaille, ce haut-parleur ! » affirme M. Bourne, en comptant les souches de ses tickets. Sans doute !... Où que vous soyez, il vient vous fouailler les oreilles pour vous imposer un fébrile modernisme de vitesse, de couleurs éclatantes, d'alcools mélangés, de records à battre, toute une esthétique qui, dans vingt ans, sera aussi « coco » que la patinoire. Gracieux et mélancolique, l'homme aux patins s'en retourne tout seul tracer des huit.

Juste au-dessous du téléférique, M. Bastien, lui, a trouvé une neige propice pour y tenir son cours. Bastien est un vrai montagnard, « pas comme ce blondin de Zouple ou ce mercanti de Bourne ! » et il croit à la gymnastique. Chaque matin, il aligne son monde sur deux rangs, lui fait lâcher ses bâtons et lever ses jambes en cadence... « Avec les skis au bout, parfaitement ! » répond-il à une dame que cette perspective décourage. « Ce type-là, je le trouve splendide ! » confie l'actrice à qui la grâce d'un Richard Ebert paraît un peu

fade. La brutalité, voilà ce qui fait le succès de Bastien comme professeur. Il loge au débit de tabac, se couche à neuf heures, et prétend que l'alcool lui donne envie de vomir.

Zouple nous a fait mettre nos skis sur l'épaule (avec les bâtons, c'est presque aussi difficile que de les porter aux pieds), car le cours, ce matin, a lieu dans le soleil, et il faut prendre le téléférique. (Nouveau ticket !...) La grande vedette crie qu'elle restera en bas : l'année dernière, elle est restée sept heures dans un téléférique en panne. Sept heures, parfaitement ! avec je ne sais combien de degrés de froid, des enfants qui pleuraient et des femmes qui piquaient des crises de nerfs ! Finalement, on a pu faire passer une corde et elle s'est laissée glisser jusqu'en bas comme un acrobate. Cinquante mètres dans le vide ! Voilà ce que c'est que de posséder des muscles. D'ailleurs, on peut tâter... Le pasteur au chandail groseille se hâte de monter dans la cabine.

Là-haut, sur une neige qui éblouit comme du sable en Afrique, nous voici tous alignés devant un Zouple doctoral :

— Pour plier les genoux correctement, il suffit que leur projection sur les skis passe par la pointe de vos souliers...

Voilà : c'est tout, c'est simple ! Les femmes n'ont rien compris, mais ça leur est égal. Tout ce qu'elles désirent, c'est que ce petit Autrichien blond vienne lui-même mettre leur genou en place... Il le fera, tout rougissant, avec des gestes timides, car un Richard Ebert, étudiant de Vienne, ne peut pas oublier que ses jolies élèves le font vivre : pour leur toucher le genou, c'est humiliant. D'ailleurs, il n'y en a pas que des jolies ! Trois personnes mûres, — et deux ont un lorgnon ! — s'obstinent à suivre son cours. Elles ne réussiront jamais à faire du ski, c'est trop évident. Mais elles sont riches, oisives. Et tous ceux qui peuvent se le permettre viennent chercher leur bonheur d'hiver dans le ski ! Alors, elles cherchent, elles aussi.

— *Gut, zehr gut !* concède Zouple devant un essai masculin.

C'est que les hommes, eux, comprennent la géométrie et rien ne les satisfait tant qu'une formule simple. La projection du genou sur la pointe du soulier : comme c'est facile ! Chaque jour, Zouple leur donne ainsi pour un quart d'heure

l'illusion d'avoir découvert le secret du ski. Hier, c'était la nécessité « d'incliner le corps en avant de la perpendiculaire au terrain ». Ils inclinaient, persuadés que, seule, la méconnaissance de cette vérité avait causé toutes leurs chutes.

— Allons ! En *chasse-neige*, commande le professeur. Eh bien, Zouple !

La géométrie s'écroule, avec ses adeptes, sur le côté pour les hommes et toujours sur le derrière pour les femmes, apparemment pour des raisons géométriques !

— *Herr Gott !...* Tout de suite, je vous montre comment faire !

Un saut, une prise d'élan sur les bâtons, un corps mince qui fuit, et cet arrêt magnifique où les skis semblent pris dans d'invisibles rails et font jaillir deux gerbes de neige. D'en bas, Richard Ebert sourit, la joue sur son épaule... « Voyons ! La projection des genoux... » médite le pasteur.

Plus haut encore que le téléférique, le grand Björk donne son cours aux presque champions, tous gens qui redescendent au pays par la piste olympique, qui ont des équipements parfaits, ou bien le torse nu et plus hâlé que sur les plages. C'est une coterie où l'on reste entre soi : ceux qui savent. On n'y daigne se rappeler l'existence des débutants qu'au moment de fondre sur eux comme un bolide, en hurlant et semant la panique : hop ! un christiania, et les dames mûres à lorgnon ont à peine eu le temps de rouvrir les yeux qu'on n'est déjà plus qu'un point noir sur la pente... Björk, lui, vient des vrais pays de la neige. Il le prend de haut, — à commencer par ses descentes ! — il regrette Davos, où cela valait la peine de donner des leçons particulières ; il regrette le tremplin de Chamonix ; peut-être regrette-t-il d'être lui-même, cet être maigre et sec, vissé pour l'existence sur une paire de skis...

— Ce n'est pas un métier ! déplore-t-il...

— Pas un métier ! interrompt M. Bourne, le ski gaillard et la casquette en bataille. Qu'est-ce que vous voulez dire ?... En attendant, demandez donc à vos élèves leurs tickets : c'est l'heure de déjeuner !

SOIR, soir dans le bruit et la fumée... Le barman est là, tout près, à cinq ou six tables, mais on ne le voit qu'à travers un brouillard de tabac, de jazz, de corps qui dansent, pressés

comme un troupeau. Après la neige, la figure vous brûle comme si on n'allait plus pouvoir supporter cette chaleur une minute de plus ; pourtant, on reste, on s'enfonce dans cette masse humaine qui boit, qui rit, qui s'accroche encore à la danse de toutes ses jambes courbaturées. L'*Iglou* (et dire que ce nom, toute la journée, domine les horizons du pays en lettres gigantesques), l'*Iglou* craque ainsi chaque soir de six à huit. Dans le fond, pour passer les cocktails, les garçons sont obligés de grimper sur le bord des chaises... Pour ouvrir la porte, il faut jouer de l'épaule : lorsque c'est une célébrité locale qui paraît, on hurle, on trépigne, on réclame un discours. Celui de la grande vedette était aussi bref que vigoureux, mais impossible à répéter. M. Bourne, lui, tout auréolé d'enthousiasme, a parlé de la prochaine venue d'un champion norvégien... On paiera dix francs pour le voir sauter ! Björk s'est contenté d'un juron qui a eu un succès fou. Björk n'a même pas souri ; il est allé s'asseoir avec sa bande qui affecte de parler bas, en mettant le plus de mots anglais possible.

La conversation y est à sens unique comme dans les goûters de chasse : on ne parle que ski, toujours ski ! « Derrière le troisième sapin, tu sais ?... — Où il y a la bosse ! J'ai raté un *stemm*... — Alors, j'ai rencontré un petit vieux qui m'a dit : « Faites attention ! C'est tout *verglassé*. » Ce mot de verglassé plonge la coterie de Björk dans un rire éperdu... Et tout le temps le jazz hurle et la masse compacte ondule, joue contre joue, dansant avec ses grosses chaussures de ski, ses chandails oranges, verts, bleus... Il ne manque que le chandail groseille ! La grande vedette trône sur un tabouret de bar, essayant de couvrir la voix du haut-parleur. C'est une si bonne histoire, n'est-ce pas ! Sa concierge s'appelait Mme Traubète, et, comme ce nom la gênait, elle, — la concierge, — a obtenu un jugement qui l'autorise à se faire appeler Mme Adrien. Mais, voilà : tous les locataires, maintenant, l'appellent Mme Trop-Adrien !... La neige des chaussures a fondu en larges flaques sur le parquet. Dehors, la lune brille dans un ciel glacé : « Allons voir la lune ! » murmure sa danseuse à l'oreille de Zouple. Les dames mûres sont là, les mains sur le ventre et derrière des tasses de thé. Elles regardent fixement à travers leurs lorgnons. Elles sourient, fixement

aussi, pour qu'on sache bien qu'elles ressentent toute cette joie qu'il y a dans la salle.

Une cabale s'est formée pour ramener Bastien, mort ou vif ! Trois athlètes et autant d'admiratrices sont partis l'arracher au débit de tabac... Il pousse la porte, il entre, il a l'air plus brutal et paysan que jamais. Tout le monde le trouve magnifique, sauf Zouple, qui songe à Vienne : « Moi, Richard Ebert, je suis le collègue de cet homme ! » Bastien accepte un verre de lait. Les femmes viennent lui demander à danser, elles le regardent en chuchotant. Mais lui a laissé son audace sur la neige ; il reste là, devant son lait, tout gauche et tout intimidé. Il pense : « J'aimerais mieux être dans ma ferme ! » Quatre mois par an, le monde riche des villes lui fait fête ; des banquiers lui « offrent un verre », des mondaines saisissent délicatement ses gros doigts caleux, noircis, crevassés, pour murmurer : « Une main pareille, comme c'est drôle... et fort ! » Quand vient mars et que le pays se vide, Bastien compte les billets accumulés dans son portefeuille à élastique : trois mille, trois mille cinq... Il met ses skis sur une épaule, sa valise sur l'autre, et retourne chez lui, dans une montagne sans dancing, sans palace, sans même de débit de tabac. Il donne son chandail et sa culotte à sa mère pour qu'elle les soigne et lui-même s'en va prendre un seau pour traire les chèvres, encore tout étourdi de tous ces visages fardés, ces ongles rouges. L'été, quelquefois, il raccroche des touristes pour monter à la Tournette, mais, à l'heure du déjeuner, les touristes le laissent manger un peu à l'écart, avec la pointe de son couteau. Ils ne connaissent pas le Bastien d'hiver et lui ne sait pas raconter...

— Bastien ! quand viens-tu me voir à Paris ? crie la vedette.

Zouple danse toujours, épris de lune, abreuvé de cocktails. Il devient de plus en plus sentimental. Il y a de moins en moins de chances pour que, demain, il se lève à l'heure.

JACQUES LE BOURGEOIS.

UN GRAND CHEF

LE MARÉCHAL MAUNOURY

Le 28 mars 1923, dans la soirée, Paris apprenait avec autant d'émotion que de peine la mort du général Maunoury. Ce jour-là, le général se rendait en Loir-et-Cher, dans sa propriété d'Herbilly, située à quatre kilomètres de Mer. Il venait de dépasser Étampes, quand subitement il se sentit indisposé ; on s'empressa près de lui ; mais tous les soins furent inutiles, et la situation fut immédiatement considérée comme désespérée. Quand le train arriva en gare des Aubrais, le général avait cessé de vivre : il avait succombé à une congestion.

On le débarqua dans la gare des Aubrais, et, dans la soirée, sa dépouille mortelle fut transportée à Herbilly. Le lendemain, le gouvernement conférait la dignité de maréchal de France et accordait des obsèques nationales à l'ancien Gouverneur de Paris, au chef éminent qui avait eu la gloire de commander la 6e armée, chargée en 1914 d'assurer la défense de la capitale.

Depuis la fin de la guerre, la modestie du général Maunoury a fait passer au second plan le grand rôle qu'il a joué pendant les premières semaines de la campagne. Il appartient à ceux qui ont eu l'honneur d'être ses collaborateurs de faire ressortir ce rôle encore trop ignoré aujourd'hui.

ENTRE DEUX GUERRES

Après de solides études d'abord à Chartres, puis au lycée Charlemagne, enfin à Louis-le-Grand, Joseph Maunoury entra à l'École polytechnique et en sortit sous-lieutenant d'artillerie en 1869. Il accomplissait son stage à l'École d'artillerie de Metz quand éclata le coup de tonnerre de 1870. Envoyé à Grenoble pour y organiser une batterie de nouvelle formation qui fut transportée à l'armée de Paris, il prit part avec elle, le 2 décembre, à la bataille de Champigny, où il fut blessé. Après la guerre, après la Commune, l'armée française traversa une longue période de réorganisation et de réadaptation. Alors que la situation matérielle et politique du pays s'améliorait tous les jours, les nouvelles lois militaires, le développement de l'instruction, la création de l'École de guerre allaient peu à peu transformer les cadres et la troupe, faire pénétrer chez tous les enseignements de la dernière guerre et les révélations de la puissance du feu moderne.

Maunoury appartient à l'une de ces générations, qui a connu l'époque tragique de 1870, qui en a gardé le souvenir profond, et qui s'est consacrée au relèvement de l'armée. Pendant quarante-cinq ans, il représente le type parfait de l'officier français fin, cultivé, accessible à tous les sentiments élevés : il est vraiment l'homme d'une époque. Après un cours à l'École de cavalerie de Saumur, il entre à l'École de guerre qui le marque de son empreinte ineffaçable. En 1886, il professe le cours d'artillerie à Saint-Cyr. J'ai été alors un de ses élèves à l'École et je revois encore aujourd'hui la silhouette de ce jeune chef d'escadron, toujours ganté de blanc, dont la clarté et la concision savaient conquérir les suffrages d'un auditoire généralement peu porté à l'indulgence.

En 1897, le colonel Maunoury commande le 11e régiment d'artillerie à Versailles, et, à partir de cette époque, le commandement a les yeux fixés sur lui pour les grades élevés. Commandant de l'École de guerre, puis sous-chef d'état-major de l'armée, il reçoit le commandement du 15e corps à Marseille, puis celui du 20e corps à Nancy. Il est enfin appelé au Conseil supérieur de la Guerre, en même temps qu'il est nommé

Gouverneur militaire de Paris, fonctions qu'il conserve jusqu'en 1912, au moment où il passe au cadre de réserve.

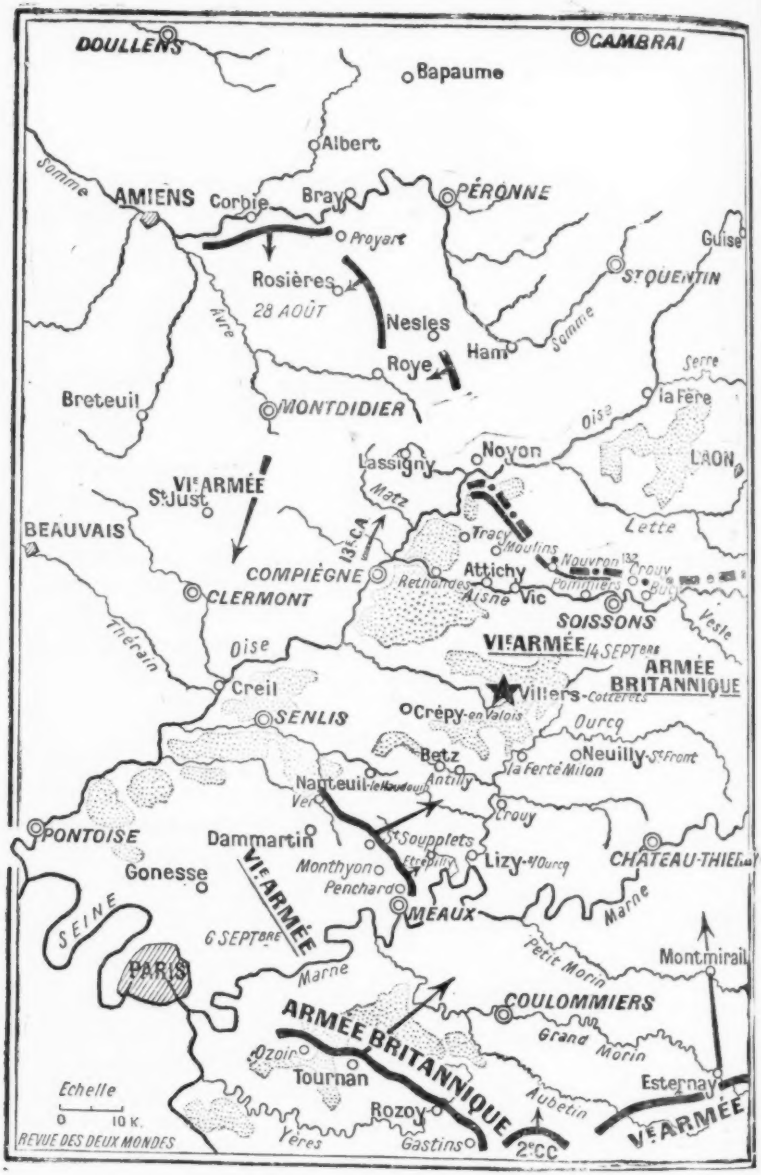
COMMANDANT D'ARMÉE

Le jour de la déclaration de guerre, le 2 août 1914, il accourut à Paris et demanda à être employé. Aucune armée n'étant vacante, la ministre lui confia la tâche ingrate d'inspecter les dépôts, dans le Nord et dans l'Ouest. Le 19 août, il s'acquittait de sa difficile mission quand une dépêche du Grand Quartier général, qui lui fut remise à Nantes par le général commandant la 11e région, lui intima l'ordre de rejoindre Vitry pour y recevoir une nouvelle affectation : il était nommé au commandement de l'armée de Lorraine, constituée avec des divisions de réserve qui avaient été groupées depuis le 17 août en subdivision d'armée, sous les ordres du général Paul Durand, commandant le 3e G. D. R. (1). Cette armée avait son quartier général à Verdun. La mission de l'armée de Lorraine était de masquer et ultérieurement d'investir la place de Metz : elle couvrait ainsi la droite de la 3e armée qui était aux prises avec la Ve armée allemande, dont le corps de gauche, le XVIe corps d'armée, débouchait du camp retranché de Metz et prenait l'offensive dans la direction de Spincourt.

Le 24 août, la 67e division de réserve est complètement bousculée, et la 54e se replie dans la nuit. Le 25, le général Maunoury prend l'offensive sur l'Orne et livre de durs combats à Rouvres, Mouaville, Aucourt, Thumereville, qui obligent les forces allemandes à la retraite. Mais le 26, le général Maunoury est obligé de se conformer au mouvement général de recul de la 3e armée et reçoit l'ordre de couvrir la droite de cette armée, en occupant les Hauts de Meuse, entre Verdun et Toul.

C'est à son quartier général de Saint-Mihiel que vient le surprendre un ordre du Grand Quartier lui donnant le commandement d'une armée de nouvelle formation, la 6e, en voie de constitution dans la région d'Amiens. La mission de cette armée était initialement d'agir offensivement sur

(1) G. D. R. Groupe de divisions de réserve.



SITUATION DE LA VIe ARMÉE DU 28 AOUT AU 14 SEPTEMBRE 1914

l'aile droite ennemie. Au lendemain de la bataille des frontières, le général Joffre, contraint provisoirement à la retraite, avait en effet décidé de rétablir ses armées sur la ligne Verdun-Rethel-Massif de Saint-Gobain, et de passer à la contre-offensive avec une masse de manœuvre comprenant notre 5e armée, l'armée britannique et une armée nouvelle (la 6e), formée d'éléments prélevés sur nos armées de droite. Cette décision capitale fera passer la droite allemande de la situation enveloppante à la situation enveloppée et permettra ultérieurement la victoire de la Marne. La 6e armée était composée du 7e corps d'armée (général Vautier), du 5e G. D. R. (général de Lamaze), du 6e G. D. R. (général Ebener). Le corps de cavalerie Sordet, formé de trois divisions commandées par les généraux Buisson, de Lastours et Bridoux, ainsi que d'un groupe de quatre bataillons de chasseurs (lieutenant-colonel Serret), devait agir en liaison avec cette 6e armée.

Il ne faudrait pas croire que le général Maunoury n'eut qu'à débarquer à Montdidier pour prendre en mains le commandement de son armée. Les circonstances du moment me placèrent près de lui à cette époque et je vois encore comme si c'était hier les heures pleines d'angoisse vécues à ses côtés pendant plusieurs jours, alors que j'avais la mission d'assurer sa liaison avec le général en chef. Les Allemands avançaient sur Paris avec une vitesse que rien ne pouvait ralentir. Pendant ce temps, l'armée britannique, qui venait d'être écrasée entre le Cateau et Cambrai, se repliait en dégageant le front de façon à se mettre à couvert derrière l'Oise, entre Noyon et La Fère ; elle démasquait ainsi la zone où la 6e armée devait se réunir. Le 6e G. D. R., commandé par le général Ebener, — 61e et 62e divisions, — se portait, par ordre du commandant en chef de la région d'Arras, sur Péronne, de façon à couvrir les débarquements de la 6e armée. Mais avant d'arriver à Péronne, il avait été attaqué par les Allemands avec une grande violence et avait été volatilisé. On en retrouva quelques éléments épars jusqu'à Rouen. Le corps de cavalerie Sordet, exténué par sa marche sur Liége, sa retraite, les combats incessants qu'il avait livrés, ne pouvait mettre en ligne qu'une brigade et une batterie par division ; on en constitua une division provisoire sous les ordres du

général de Cornulier-Lucinière. Le 7e corps, engagé dans la boucle de la Somme, livrait à Proyart un sanglant combat dans lequel s'illustra la 14e division commandée par le général de Villaret. Les bataillons du général de Lamaze (55e et 56e divisions) débarquaient dans la région de Montdidier, les uns de jour, les autres en pleine nuit. Aussitôt débarqués, ils étaient lancés dans l'inconnu, souvent sans carte, sans renseignements, de façon à couvrir les débarquements et la réunion de l'armée. J'ai vu plusieurs de ces bataillons partir ainsi dans la nuit ; j'ai connu les angoisses de leurs chefs : quand on a vécu de telles heures, on ne peut les oublier !

Le 28 et le 29 août, le général Maunoury, sentant la situation délicate dans laquelle se trouvait son armée, s'efforce de réunir ses divisions à l'abri d'un front de couverture qu'il établit sur la ligne Nesles, Rosières-Santerre, Proyart, Bray-sur-Somme. Mais déjà le 30, le repli de l'armée anglaise sur le front Compiègne-Soissons oblige la 6e armée à se conformer à ce mouvement de recul. Le 31, la 6e armée est établie sur les hauteurs de Clermont.

Nous sommes au lendemain de la bataille de Guise. La Ire armée allemande, précédée de divisions de cavalerie qui ont franchi l'Oise en amont de Compiègne et poussé dans le vide créé entre les 5e et 6e armées par le recul rapide des Anglais, semble s'écarter de la direction de Paris et, se contentant de masquer la 6e armée, paraît infléchir sa masse vers le sud-est. Elle menace ainsi directement le flanc découvert de la 5e armée. Bien que son armée soit à peine constituée, avec un magnifique esprit de camaraderie, le général Maunoury offre au commandant en chef d'attaquer dès demain 1er septembre, dans la direction du nord-est. Le maréchal Joffre, dans ses *Mémoires*, a rendu un éclatant hommage à la « justesse de vues » du commandant de la 6e armée. Mais la situation générale ne lui permettait pas de donner une suite favorable à cette proposition, et le général Maunoury recevait l'ordre de se replier sur le camp retranché de Paris, de façon à couvrir la capitale. Le 1er septembre, la 6e armée est à cheval sur l'Oise, vers Creil. En raison de l'avance des Allemands, dont une des colonnes vient de traverser l'Oise à Compiègne, le général Maunoury étend sa droite jusqu'à Senlis de façon à ne pas perdre la liaison avec l'armée britannique dont le

recul s'accentue tous les jours. La division de cavalerie Cornulier-Lucinière, dans sa mission de couverture de l'aile droite, a retardé le corps de droite de l'armée von Kluck aux passages de Verberie et de Pont-Saint-Maxence, où sont livrés de sanglants combats. Le 2 et le 3 septembre, la 6e armée se conforme au mouvement général de retraite et pivote dans la région nord de Paris pour venir occuper les lisières sud des forêts de Chantilly et d'Ermenonville, pendant que l'armée anglaise, au lieu de faire front dans la région de Dammartin, recule jusqu'à la Marne et passe sur la rive gauche.

Ce sont les renseignements fournis par la cavalerie et l'aviation du général Maunoury et du général Gallieni qui ont signalé l'infléchissement vers le sud-est des colonnes allemandes et permis au général en chef d'établir son plan de manœuvre.

Le 27 août, le général Joffre avait demandé au ministre que le camp retranché de Paris fût placé sous ses ordres afin qu'il pût associer la garnison mobile aux opérations des armées. La 6e armée fait partie de la garnison de Paris : elle en constitue l'élément le plus puissant. A partir du 3 septembre, elle entre dans l'ensemble des forces placées sous les ordres du Gouverneur de Paris et chargées d'assurer la défense de la place. Elle reçoit la mission de défendre la zone comprise entre la route de Senlis et la Marne, face à l'est et au nord-est. Cette journée du 3 septembre est une journée de demi-repos, pendant laquelle on organise la position, et, quand le soir on annonce aux troupiers que la retraite est terminée, que demain sans doute on attaquera, le général Maunoury, qui circule au milieu des troupes, entend dire : « Alors, il y a du bon ! » Jamais le moral de l'armée n'avait été entamé.

Le 4 septembre, le général commandant en chef fait paraître l'ordre général n° 6 qui prescrit que la 6e armée effectuera son déplacement face à l'est, en vue d'une offensive ultérieure : elle sera renforcée aujourd'hui de la 45e division d'Afrique (général Drude) ; elle le sera demain du 4e corps d'armée (général Boelle). Pour se conformer à ces dispositions, le général Gallieni adresse au général Maunoury un ordre préparatoire bientôt complété par un ordre général d'opérations lui prescrivant de se tenir prêt à attaquer, dans la

journée du 5, sur la rive droite de la Marne, pendant que l'armée anglaise attaquera sur la rive gauche. La mission de la 6e armée est d'amener son front à hauteur de Meaux, afin d'être prête à attaquer le 6 face à l'est, en liaison avec les Britanniques. C'est la bataille de l'Ourcq qui va commencer, précédant de vingt-quatre heures l'offensive générale des armées françaises.

Les conférences qui ont eu lieu, dans la journée du 4, à Melun, Quartier général de l'Armée anglaise, entre le général Gallieni, le général Maunoury et le chef d'état-major du maréchal French; à Bray-sur-Seine entre le général Wilson, sous-chef d'état-major du maréchal French, et le général Franchet d'Espèrey nouvellement appelé au commandement de la 5e armée; enfin, dans la nuit, à Melun, entre le général Joffre et le maréchal French, ont confirmé le commandement en chef que le moment était venu de prendre l'offensive et de lancer toutes ses forces dans la bataille. A cet effet, il adresse aux troupes l'ordre à jamais célèbre du 5 septembre que tous les Français connaissent par cœur et qui donne aux armées alliées le signal du demi-tour offensif.

LA BATAILLE DE L'OURCQ

Dans la soirée du 5, le G. D. R. de Lamaze, renforcé de la brigade des tirailleurs marocains, a enlevé Monthyon, Saint-Soupplets. La 6e armée est prête à poursuivre le lendemain son mouvement offensif vers l'est.

Une discussion d'ordre stratégique s'est engagée à l'effet de savoir si le mouvement de la 6e armée entamé dans la journée du 5 avait favorisé la reprise du mouvement offensif des armées françaises, ou bien, au contraire, si, en agitant la sonnette d'alarme, il lui avait porté préjudice. Je ne m'attarderai pas à discuter ce problème qui trouve, d'un côté comme de l'autre, de chaleureux défenseurs. Ce qui est certain, c'est que le 6, à l'appel du général en chef, l'armée britannique et toutes les armées françaises, qui la veille paraissaient épuisées par une retraite longue et démoralisante, se portent à l'attaque face au nord et font reculer les Allemands, pendant que la 6e armée poursuit son offensive

face à l'est, dans la direction de Meaux, de façon à attaquer le flanc droit de la Ire armée allemande.

En outre, nous avons le devoir de faire ressortir que, en quelques jours, le général Joffre a réussi à renverser l'équilibre des forces en présence en notre faveur. Ce sont 56 divisions d'infanterie et 9 divisions de cavalerie françaises et anglaises qui vont affronter 44 divisions d'infanterie et 7 divisions de cavalerie allemande ; et sur le front Coulommiers-Esternay, Senlis à l'aile décisive, ce sont trois armées (5e armée française, armée britannique, 6e armée française) qui attaquent la seule Ire armée allemande.

La 6e armée est déployée : sa droite est devant Penchard, à 4 kilomètres nord-ouest de Meaux, sa gauche à Ver, près de la corne sud-est de la forêt d'Ermenonville. Le 6, à l'aube, le général Maunoury donne l'ordre de reprendre l'attaque. La 55e division est couverte à droite par la brigade de tirailleurs marocains, qui attaque sur Penchard et Chambry : la 56e division se relie à gauche avec le 7e corps dont la 14e division (général de Villaret) atteint Acy-en-Multien. Le combat est très dur : la 6e armée se heurte à une résistance très sérieuse de la flanc-garde allemande que le général von Kluck renforce d'abord d'éléments du IIe corps, puis du IVe corps.

Le général Maunoury a engagé toutes ses troupes. Il a encore en réserve la 45e division (général Drude) que le général Gallieni a mise à sa disposition. En fin de journée, après de sanglants combats, la 6e armée a refoulé les forces allemandes qui lui étaient opposées. Mais son mouvement est arrêté par les corps allemands qui sont repassés sur la rive droite de la Marne et qui sont aussitôt engagés face à l'ouest. Dans la soirée, le front de la 6e armée est approximativement jalonné par Penchard, Barcy, Puiseux, Acy-en-Multien.

Pendant ce temps, les premiers éléments du 4e corps (général Boelle) sont en cours de débarquement. La 1re division débarquée, la 8e (général de Lartigue) est maintenue en arrière dans une boucle de la Marne, près de Meaux, à la demande des Anglais, de façon à couvrir leur flanc gauche et assurer leur liaison avec la 6e armée. L'autre division, la 7e, est mise à la disposition du général Maunoury dès qu'elle aura achevé ses débarquements, c'est-à-dire le 7 au soir.

Le 7 septembre, la bataille continue : la 6e armée a devant

elle le gros de l'armée du général von Kluck, trois corps d'armée. La 6e armée est maintenant renforcée par la 61e division du corps Ebener et par le corps de cavalerie Sordet, qui couvre la gauche de l'armée menacée d'être enveloppée par le mouvement débordant de l'armée Kluck.

Au 5e G. D. R., la 45e division a remplacé la 55e division dont les pertes ont été très lourdes pendant la journée du 6 : elle tient Barcy et Chambry, mais ne peut atteindre les hauteurs qui bordent la rive droite de l'Ourcq. La 56e division enlève Étrepilly. On tient, mais on n'avance plus.

Le 7e corps occupe la crête à l'ouest d'Étavigny en liaison avec la 61e division : au cours de la soirée, une contre-attaque allemande les oblige à reculer jusque vers Nanteuil.

Dans l'ensemble, la journée a été très dure. Néanmoins, dans la soirée, le général Maunoury télégraphie à son voisin le général Franchet d'Espèrey, qui commande la 5e armée, qu'il a bon espoir, le lendemain, de refouler les Allemands dans l'Ourcq.

Le 8 septembre, à l'aube, la 6e armée est renforcée par la 7e division du 4e corps d'armée qui pendant la nuit a été transportée à l'aile gauche, partie en chemin de fer, partie en taxi-autos, de Noisy-le-Sec dans la région de Nanteuil-le-Haudouin. Le général Gallieni, ne disposant pas de moyens de transport automobiles suffisants, avait réquisitionné tous les taxis de Paris disponibles. Chaque taxi contenait quatre hommes. Un bataillon fut ainsi transporté. Les taxis parisiens conquirent ainsi une gloire dont la France garde le souvenir : un des leurs est conservé aux Invalides pour commémorer leur action pendant la bataille de l'Ourcq.

La bataille reprend sur tout le front. La 61e division du corps Ebener passe sous les ordres du 4e corps, et le corps de la cavalerie Sordet reçoit l'ordre de se porter sur Mareuil pour tenir les passages de l'Ourcq et déborder la droite allemande. En même temps, la 6e armée cherche à progresser par sa droite en poussant la 45e division sur Étrepilly. Mais partout l'ennemi s'est renforcé : les progrès sont lents; sur tout le front la lutte d'artillerie est intense.

En fin de journée, la 6e armée n'a pu faire reculer la ligne allemande ; le général Maunoury sait, tout aussi bien que le général Joffre, que le résultat de la bataille dépend en

grande partie de la résistance de l'aile gauche. Si la 6e armée cède au mouvement enveloppant tenté par la Ire armée allemande, les résultats acquis au centre peuvent être compromis. Or les troupes de la 6e armée arrivent à la limite de leur effort. Aussi le général Maunoury utilise-t-il une nouvelle division, — la 62e, — à établir une position de repli sur le front Plessis-Belleville-Monthyon.

Le 9 septembre, le général Maunoury se rend compte de l'extrême fatigue de ses troupes harassées par quatre journées de très durs combats. La 8e division du 4e corps lui est rendue, mais son transport tardif ne lui permet pas de l'employer dans la journée. En conséquence, il prescrit que l'armée s'organisera définitivement sur ses positions, jusqu'au moment où l'armée britannique arrivant à sa hauteur lui permettra de reprendre le mouvement en avant.

Le 10 septembre, à la suite de la mission du lieutenant-colonel Hensch, délégué du G. Q. G. allemand, les armées allemandes sont en pleine retraite. La 6e armée reprend son mouvement offensif : elle ne rencontre aucune résistance. La Ire armée allemande a rompu le contact et s'est repliée droit au nord, d'abord sur le front Crépy-en-Valois, La Ferté-Milon, Neuilly-Saint-Front, puis sur l'Aisne, entre Compiègne et Soissons. La 6e armée la suit : elle est victorieuse. La bataille de l'Ourcq est gagnée ! et elle est gagnée grâce à la valeur magnifique des troupes et à l'implacable énergie du général Maunoury.

Quand les troupes s'aperçurent que l'ennemi fuyait devant elles, elles furent secouées d'un immense sentiment de joie et d'orgueil. Les tristesses du début de la guerre, les fatigues de la retraite, les angoisses, les pertes, tout était oublié. On se trouvait en face de cette réalité presque incroyable : « Les Boches reculent ! »

Le général Maunoury avait peine à cacher l'intense émotion que réflétait son visage d'une apparence généralement calme et réservée. Il voulut faire partager à ses troupes la joie profonde dont il était rempli, et, dans la soirée du 10 septembre, il lança de son Quartier général de Claye un ordre général qui se terminait ainsi :

« Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la patrie, de faire plus que votre devoir. Vous avez répondu

à son appel au delà de ce qui était possible. Grâce à vous, la victoire est venue couronner nos drapeaux. Maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions, vous ne la laisserez plus échapper.

« Quant à moi, si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été décerné au cours de ma longue carrière, celui d'avoir commandé à des hommes tels que vous. C'est avec une vive émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait, car je vous dois ce vers quoi étaient tendus depuis quarante-quatre ans tous mes efforts et toutes mes énergies : la revanche de 1870.

« Merci donc à vous et honneur à tous les combattants de la 6e armée. — Général Maunoury. »

Ce jour-là, pour la première fois, le général Maunoury épingla sur sa poitrine le ruban commémoratif de la campagne de 1870 qu'il n'avait jamais voulu porter.

Pendant longtemps, une discussion d'ordre stratégique et politique a mis en balance les ordres donnés par le général en chef et ceux donnés par le gouverneur de Paris. Certains ont ainsi pu affirmer que la victoire était l'œuvre du général Gallieni et que le général en chef n'avait fait que confirmer les ordres donnés par son subordonné. Nous ne ferons pas au général Gallieni l'affront de penser qu'il a pris parti dans cette querelle entretenue par certaines personnalités de son entourage qui voulaient jalousement réserver à leur « patron » le mérite de la victoire. La vérité, et on peut me permettre de la garantir, puisque j'ai pu assister à presque toutes les décisions qui ont été prises, est la suivante. Le Gouverneur de Paris a renseigné le commandant en chef sur les mouvements des colonnes allemandes et sur la modification apportée dès le 1er septembre à la direction de ces colonnes : dans une conversation téléphonique, il a pu lui faire part de son idée de manœuvre consistant à pousser la 6e armée dans le flanc de l'armée allemande en direction de Meaux. Il a donc une grande part dans le résultat final. Mais c'est le général Joffre seul qui a préparé l'exécution des ordres. C'est lui seul qui a pris la responsabilité d'engager toutes ses troupes : c'est lui seul qui a le bénéfice de la victoire. Ses collaborateurs, les commandants d'armée, ont tous leur part de gloire dans ce magnifique succès : à droite, c'est Dubail et Castelnau ; au centre,

c'est Sarrail, de Langle de Cary, Foch, Franchet d'Espèrey ; à gauche, c'est l'armée britannique du maréchal French et le général Maunoury. Mais c'est au général Joffre seul que revient la gloire entière de la victoire de la Marne. S'il avait été battu, personne ne lui aurait disputé le privilège d'avoir engagé toutes ses troupes : il aurait conservé la responsabilité de la défaite.

LA MARCHE EN AVANT ET SON ARRÊT

A partir du 11 septembre, la 6e armée poursuit son avance et marche droit au nord dans la direction générale Villers-Cotterets-Vic-sur-Aisne, en poussant devant elle les colonnes allemandes en retraite. Après avoir franchi l'Aisne, entre Compiègne et Soissons, les Allemands font tête en s'accrochant aux hauteurs qui dominent la rive droite de la rivière. Les corps de la 6e armée passent l'Aisne, derrière les Allemands, mais ils ne peuvent progresser sur les plateaux. Le général Maunoury va faire son effort par sa gauche, de façon à déborder la droite allemande. Chaque jour la résistance de l'ennemi devient plus sérieuse. C'est une nouvelle bataille qu'il faut livrer : la bataille de l'Aisne.

Dans la soirée du 11, j'avais été chargé par le général Joffre de me rendre à Coulommiers, Quartier général de l'armée anglaise, et de là à la 6e armée, de façon à renseigner le général en chef sur la situation des armées, à l'aile gauche de l'immense champ de bataille. Après avoir passé une partie de la nuit auprès de l'État-major du maréchal French, j'étais parti de Coulommiers le 12, à quatre heures du matin. Pour atteindre Antilly, Quartier général de la 6e armée, j'avais à traverser tout le champ de bataille de l'Ourcq. C'était une affreuse vision d'épouvante. Nous n'étions pas encore familiarisés avec les terribles spectacles de la guerre, et je puis avouer que celui-ci me laissa une douloureuse impression. Tout était brûlé, enfoncé, déchiqueté. Les nettoyeurs du champ de bataille n'avaient pas encore passé par là. Des cadavres d'hommes, de chevaux, couverts d'horribles blessures, jonchaient le sol. Plus un habitant, partout le désert, le silence, et la mort. De temps en temps, en traversant les villages d'Étrepilly, Acy, Penchard, Monthyon, une porte

s'ouvrait : c'étaient quelques blessés allemands ou français qui, entendant du bruit, venaient demander du secours.

Au moment où j'atteignis Antilly, le général Maunoury venait d'apprendre qu'il était élevé à la dignité de grand croix de la Légion d'honneur. Il était rayonnant; sa physionomie était illuminée. Il me dit, pour que je les rapporte fidèlement au général Joffre, les craintes, les angoisses qui l'avaient hanté quand il avait redouté d'être débordé sur sa gauche ; mais jamais il n'avait perdu confiance, et c'est cette confiance qui lui avait donné la victoire.

Le général me fit monter sans sa voiture, et nous avancions entre les pièces, les caissons, les dépôts de munitions abandonnés par les Allemands. On se rend compte, dans une telle poursuite, combien la retraite est une opération démoralisante et quels efforts de volonté doivent déployer les chefs pour maintenir dans leurs troupes l'ordre et la discipline. C'est ce qui a fait dire aux Allemands qu'après la retraite qui a suivi la bataille des frontières, ils n'auraient jamais cru l'armée française capable de reprendre l'offensive. A Villers-Cotterets, les officiers de liaison rendirent compte que, à droite, la 45e division avait atteint Soissons ; le 5e G. D. R. (de Lamaze) était à Pommiers ; le 7e corps d'armée (Vautier) était à Vic-sur-Aisne ; le 4e corps (général Boelle) était à Attichy ; le 6e G. D. R. (général Ebener) à gauche, vers Rethondes. Partout la lutte d'artillerie était intense. Dans la journée, j'accompagnai le général Maunoury vers Vic-sur-Aisne, de façon à voir l'engagement des bataillons du 7e corps. Mais partout nos troupes étaient arrêtées : la progression devenait impossible : seule la lutte d'artillerie continuait. C'est au cours de cette lutte d'artillerie que se révèle un chef de grande valeur, le colonel Nivelle, commandant l'artillerie de corps du 7e corps.

Du 14 au 16 septembre, l'exploitation de la victoire tire à sa fin. Les corps du général Maunoury sont engagés sur l'Aisne, dans une lutte frontale contre les forces allemandes de l'armée von Kluck retranchées sur la rive droite. Le général Maunoury pousse la 37e division sur Cuts et espère par là déborder la droite allemande. Mais cette attaque est arrêtée et c'est plus à l'ouest que devra désormais s'étendre le mouvement débordant. Pour le réaliser, le général Maunoury

donne l'ordre au 13e corps de franchir l'Oise à Compiègne et de se porter droit au nord par la Petite Suisse, de façon à étendre la manœuvre d'enveloppement. Mais les Allemands sentent le danger de cette opération. Le 13e corps est arrêté dans son mouvement pendant que les divisions du général Ebener et du général Boelle sont attaquées violemment dans la région de Tracy-le-Val et de Moulin-sous-Touvent. La bataille de l'Aisne touche à sa fin et, à partir du 20 septembre, le front est définitivement fixé. C'est une nouvelle phase de la guerre qui commence. Une nouvelle armée, la 2e (général de Castelnau), transportée du front de Lorraine vers l'ouest, sera chargée de la manœuvre débordante et entamera la course à la mer, pendant que la 6e armée renforcera ses positions sur l'Aisne.

A L'ÉTAT-MAJOR DE LA 6e ARMÉE

Je ne suivrai pas le général Maunoury dans cette lutte pied à pied de la guerre de position dont les rudes et sanglants épisodes sont connus de tous. Le Quartier général de la 6e armée était installé à Villers-Cotterets. Le front de l'armée était resté jalonné, sans changement depuis le 12 septembre, par les hauteurs de la rive droite de l'Aisne, entre les environs de Soissons à droite, liaison avec l'armée anglaise, et à gauche le massif de la Petite Suisse, au nord de Compiègne.

Au cours de l'hiver, la vie s'organisa : on créa des positions de défense, des communications ; les troupes s'installèrent mi-partie dans des tranchées, mi-partie dans des cantonnements de repos. La question du ravitaillement en vivres, en munitions, en matériel du génie devint capitale.

Le 28 décembre, je fus appelé aux fonctions de chef d'état-major de cette 6e armée, auprès de laquelle j'avais vécu bien des jours d'angoisse depuis sa création. A partir de cette époque, ma vie se confond avec celle de la 6e armée et de son chef. Je suis donc obligé de m'excuser, dès à présent, si en essayant de faire revivre la haute personnalité du général Maunoury, je suis amené à me reporter à des impressions ou à des souvenirs personnels qui ont pour moi une inappréciable valeur. Appelé par ma fonction à vivre auprès du général Maunoury, j'ai pu apprécier la noblesse de son carac-

tère, l'indépendance de son jugement, la clarté de son intelligence. Dans les questions qu'il avait à traiter, dans les décisions qu'il avait à prendre, jamais il n'était guidé par un sentiment personnel. Il se mettait en face du problème à résoudre, discutait la question au point de vue militaire, et une fois sa décision prise s'y maintenait fermement. Quand on sait la quantité de sujets que doit traiter chaque jour un commandant d'armée, on se rend compte de l'action qu'il peut exercer dans tous les domaines, tactique, intellectuel, moral. Celle du général Maunoury ne déviait jamais. Il marchait toujours droit devant lui, voyait clair et ne se laissait influencer par aucune considération d'ordre politique ou étranger. Il avait dans le cœur un sentiment de la discipline, de l'équité, qui ne subit jamais aucune atteinte. Dans son commandement il n'avait qu'une pensée, conformer ses actes aux ordres reçus du général en chef, afin d'assurer le succès des opérations, seule question qui comptait pour lui. Et même quand ces ordres ne répondaient pas toujours à son opinion, après avoir présenté les observations qu'il jugeait nécessaires, il savait aussitôt prendre les décisions conformes à l'idée du commandement : il n'engageait jamais une opération sans aller voir lui-même, de près, si les conditions du succès étaient réalisées. Soucieux du bien-être du soldat, douloureusement ému de ses souffrances, de ses pertes, il allait très fréquemment au milieu des troupes pour se rendre compte par lui-même de leur état physique et moral. C'est d'ailleurs en visitant une tranchée de première ligne sur le plateau de Nouvron qu'il fut atteint de la terrible blessure qui devait lui coûter la vue. Si l'on ajoute à cela une courtoisie parfaite qui lui attirait toutes les sympathies, une tenue impeccable, on pourra se faire une idée du chef éminent qu'était alors le commandant de la 6e armée.

J'arrivai à Villers-Cotterets pour prendre mes fonctions de chef d'état-major le 30 décembre 1914. Je remplaçais mon camarade, le colonel Guillemin, qui venait d'être affecté au commandement de l'artillerie de la région de Nieuport.

J'avais pris mon service depuis quelques jours, quand, le 8 janvier 1915, la 6e armée exécuta une de ces petites opérations de détail comme il était prescrit aux armées d'en exécuter devant leur front, avec leurs propres ressources.

C'est l'opération de la cote 132 ou de Crouy, au nord de Soissons.

Cette opération avait été préparée par le général Berthelot qui commandait le 5e G. D. R., dont le Quartier général était à Écury, au sud de Soissons. Elle débuta par une attaque sur la cote 132 de quelques bataillons de la 55e division et du régiment de tirailleurs marocains commandé par le colonel Poeymirau : au début, elle réussit. Les bataillons d'attaque prirent pied sur le plateau 132. Mais les contre-attaques allemandes devinrent très vite de plus en plus violentes, si violentes même que, le 12, la situation devenant critique, le général Maunoury mit à la disposition du général Berthelot sa dernière réserve, la 14e division. Le 13, les Allemands prononcèrent une attaque très puissante sur Crouy, Montcel, Bussy-le-Long, et firent reculer au bas des pentes les bataillons d'attaque. Pendant ce temps, une crue subite de l'Aisne enleva presque tous les ponts, sauf deux, permettant de ravitailler les troupes combattant sur la rive droite. Dans la soirée, en raison des comptes rendus inquiétants du général Berthelot et pour éviter un désastre possible à cause des ponts menaçant d'être tous enlevés par le courant, — ce qui laisserait isolée sur la rive droite la valeur de deux divisions, — le général Maunoury prit la décision de faire replier toutes les troupes sur la rive gauche de la rivière en ne maintenant sur la rive droite que les têtes de pont nécessaires pour interdire aux Allemands d'entrer dans Soissons. Évidemment, cette décision était dure à prendre, surtout au point de vue moral : elle constituait un véritable sacrifice. Mais le général Maunoury n'avait pas hésité, parce que le maintien sur la rive droite aurait pu compromettre l'existence des troupes engagées et, par voie de conséquence, la sécurité de l'armée.

Cet incident eut alors à Paris un grand retentissement. Les défaitistes, — et ils commençaient à être nombreux, — racontèrent que l'ennemi avait enlevé tous les ponts sur l'Aisne, que la route de Paris était ouverte et que la capitale était menacée. Il n'en était rien. Pour le prouver, le général Maunoury offrit quelques jours plus tard, dans les locaux de la Banque de France à Soissons, un déjeuner à des journalistes neutres, hollandais et américains. Ils purent ainsi certifier dans la presse étrangère que nous étions toujours maîtres

de Soissons. Mais je ne crois pas que le déjeuner du général Maunoury, qui se passa au bruit du canon et des maisons du voisinage qui de temps en temps s'effondraient, leur causa un réel plaisir.

LE GÉNÉRAL MAUNOURY BLESSÉ

Le 11 mars, au cours de notre déjeuner, nous avions convenu, le général Maunoury et moi, de nous rendre ensemble dans le secteur de Vic-sur-Aisne, afin de visiter l'organisation défensive du plateau de Nouvron, grande étendue de terre où nos tranchées étaient de temps en temps très rapprochées de celles des Allemands. Il y avait là tout un réseau de tranchées de première et de seconde ligne enchevêtrées les unes dans les autres, de boyaux, de « bretelles », très difficiles à pénétrer.

En arrivant à Vic-sur-Aisne, nous fûmes rejoints par le général de Villaret, commandant le 7e corps, le colonel Trouchaud, commandant la brigade, qui très naturellement tenaient à accompagner le commandant de l'armée pendant sa visite du front. Amenés en automobile jusqu'à Chevrillecourt, nous nous mîmes en route, depuis Vingré, à travers les boyaux longs de 500 ou 600 mètres avant d'arriver à la tranchée de première ligne, alors fortement occupée et munie d'un système de guetteurs, ainsi qu'il était formellement prescrit d'opérer à cette époque de la guerre. Plus tard les idées se modifièrent, les guetteurs disparurent presque partout, et les tranchées de première ligne ne furent plus que faiblement occupées.

Nous marchions en file indienne dans l'ordre suivant : un officier guide, un sous-officier porteur de périscope, le général Maunoury, le général de Villaret, moi, le colonel Trouchaud, et une suite de quinze personnes environ, colonels, chefs de bataillon, capitaines, officiers d'état-major, ce qui faisait de notre colonne un rassemblement beaucoup trop nombreux. Nous venions de contourner un vaste entonnoir dénommé par la suite « entonnoir Maunoury », et nous rentrions dans la tranchée en observant le plus grand silence, car tout s'entendait de la tranchée allemande située à une trentaine de mètres environ, quand le général de Villaret s'approcha d'un

créneau et invita, à voix basse, le général Maunoury à regarder par cette ouverture la ligne allemande très nettement indiquée à cet endroit. Le général Maunoury s'approcha du guetteur qui était là en faction, et, au moment où sa tête arrivait à la hauteur du créneau, une balle l'atteignit en pleine figure, ricocha et frappa le général de Villaret au milieu du front. Le général Maunoury s'effondra en poussant un cri, m'entraîna dans sa chute au fond de la tranchée, pendant que le général de Villaret, blessé à son tour, roulait aussi sur nous. Tout ceci fut fait en moins de temps que je n'en mets à le raconter. Pendant ce temps, les Allemands, qui avaient entendu du bruit, mais qui ne savaient pas ce qui se passait, avaient ouvert une fusillade violente.

Je me dégageai rapidement ; j'étais inondé du sang de l'horrible blessure du général Maunoury. Il semblait qu'une partie de sa tête était arrachée : il ne donnait plus signe de vie, je le croyais mort. Avec beaucoup de difficultés, on le plaça sur un brancard recouvert d'une toile de tente ; puis il fallut parcourir une distance de 600 mètres environ à travers les boyaux sinueux, battus assez fréquemment par l'artillerie allemande. Le lugubre convoi se mit en marche. Je tenais la main du général Maunoury, qui pendait inerte. Le général de Villaret s'efforçait de suivre ; mais, après avoir parcouru une centaine de mètres, il s'effondra à son tour, et on fut également obligé de le transporter sur un brancard. Après un arrêt au premier poste de secours, un médecin du régiment en ligne, qui venait d'examiner les blessés, me rassura sur l'état du général Maunoury. Le pouls était normal. Il ne paraissait pas qu'il y eût danger immédiat. Au contraire, le général de Villaret semblait très gravement atteint.

Dès que l'on put sortir de la zone de combat et atteindre le chemin carrossable qui conduisait à Vic-sur-Aisne, le général Maunoury fut placé sur un brancard plus confortable et transporté à bras jusqu'au moment où il put être placé dans une voiture d'ambulance automobile amenée par le lieutenant-colonel Schneider, gendre du général, qui le conduisit dans le logement qu'il occupait. Là, le médecin général Nimier, médecin de l'armée, procéda à l'examen de la blessure et à un premier pansement. Il ne me cacha pas que la blessure était

très grave, qu'un œil était certainement perdu, que l'autre était à surveiller, mais que la situation n'était pas désespérée. Le lendemain matin, de bonne heure, la famille du général arriva à Villers-Cotterets ; s'étaient joints à elle le docteur Maunoury, frère du général, et le professeur Tuffier ; avec le médecin général Nimier, ils ouvrirent le pansement : la blessure était affreuse à voir. Cependant le diagnostic, bien que très réservé, n'était pas désespéré.

A dix heures, le général Joffre arriva à Villers-Cotterets : très ému, il s'approcha du lit du général, lui adressa quelques paroles de remerciement et d'encouragement, et épingla au-dessus du lit la médaille militaire. Le général ne donnait toujours pas signe de vie. Hélas ! il ne devait jamais voir le ruban jaune, distinction qui constitue pour un officier général la plus belle récompense, puisqu'elle est celle qu'il partage avec le simple soldat.

Pendant plusieurs jours, le général vécut dans un état de prostration complète : il ne donnait que quelques signes de lucidité. Le 16, le 17, la température monta ; la situation d'heure en heure devenait plus grave. Le général délirait beaucoup ; nous n'osions exprimer toutes les craintes qui emplissaient nos cœurs. A partir du 18, brusquement, une amélioration sensible se produisit, si bien que le professeur Tuffier conseilla de profiter de la circonstance et de transporter immédiatement le général à Paris.

De son côté, le général de Villaret avait été transporté à l'ambulance d'Ambleny, où l'opération de la trépanation avait été jugée nécessaire. Ramené quelques jours plus tard à son P. C. de Cœuvres, il ne devait abandonner que pendant un mois le commandement du 7e corps que le général Joffre voulut bien lui conserver, et qu'il put reprendre une fois sa convalescence presque achevée.

LES DERNIÈRES ANNÉES

A Paris, le général Maunoury se remit peu à peu de sa grave blessure dans la clinique où il avait été transporté. Pendant plusieurs mois on espéra sauver son œil droit ; mais le nerf optique avait été atteint : les praticiens ne se faisaient guère d'illusions.

En septembre, une délégation du Conseil municipal de Paris, parmi laquelle se trouvait Maurice Barrès, vint lui apporter une adresse de gratitude. Paris tenait à exprimer sa reconnaissance au chef de la 6e armée qui lui avait épargné les horreurs de l'invasion allemande. Il est donc aujourd'hui permis à ceux qui connaissent le rôle de cette armée et de son chef d'exprimer leur surprise que jusqu'ici aucune initiative ne se soit manifestée au Conseil municipal pour qu'un monument soit élevé à la gloire de ceux qui l'ont réellement sauvé. Très justement un monument a été élevé au maréchal Gallieni. Pourquoi le même honneur n'a-t-il pas été réservé au général Maunoury ?

Au début de novembre 1915, le général Clergerie, chef d'état-major du gouvernement militaire de Paris, vint à Herbilly demander au général Maunoury, de la part de M. Briand, président du Conseil des ministres, de reprendre les fonctions de gouverneur qu'il avait occupées de 1910 à 1912. Le général, qui n'avait qu'un espoir, celui de servir de nouveau sur le front, céda à ce désir. Malgré sa cécité, il engagea, par sa fermeté de caractère, une lutte ardente contre le défaitisme et l'espionnage qui sévissaient à Paris.

Mais, au moment de l'offensive allemande sur Verdun, le général Roques, ministre de la Guerre, ne put résister à la pression qui s'exerça sur lui et remplaça le général Maunoury par le général Dubail. Se rendant compte que toute vie active lui était désormais interdite, le général Maunoury continuait à consacrer toutes ses pensées à la conduite de la guerre. Il suivait les opérations sur une carte en relief où des épingles dont il reconnaissait les emplacements indiquaient les variations du front.

Le 18 juin 1919, accompagné du général Alby, alors chef d'état-major de l'armée, il assista dans la Galerie des glaces du château de Versailles à la signature du traité de paix. Ce jour-là, je commandais les troupes qui faisaient la haie pour rendre les honneurs aux délégations françaises et étrangères qui avaient accès dans le Palais, où la délégation allemande, à la tête de laquelle était Hermann Muller, allait signer sa défaite. J'eus donc le grand honneur et la joie profonde de faire présenter les armes par les troupes placées sous mes ordres au chef vénéré et respecté dont les yeux étaient

fermés pour toujours à la lumière du jour, mais dont la flamme intérieure brillait d'un éclat qui ne s'est éteint qu'avec sa vie.

Sa situation morale était unique en France : on le vit bien lors des premiers anniversaires de la bataille de la Marne qui se célébraient à Meaux et où il fut toujours convié. Aussi est-ce avec une profonde douleur que la France entière apprit, le 28 mars 1923, la mort foudroyante du vainqueur de l'Ourcq. Le général Maunoury s'éteignait quelques années après la guerre des suites de ses terribles blessures. Son nom restera pour les générations futures synonyme d'honneur et de loyauté, et si sa modestie l'a toujours écarté des manifestations bruyantes et tapageuses, du moins la droiture et l'élévation de son caractère lui ont-elles concilié l'estime et la respectueuse affection de ceux qui l'ont approché.

Le 15 août 1928, le maréchal Pétain, alors vice-président du Conseil supérieur de la guerre, présida la cérémonie de l'inauguration d'un monument élevé à Mer à la mémoire du maréchal Maunoury.

Le 13 mai 1931, le corps du maréchal fut transporté aux Invalides et, le 7 juin suivant, eut lieu la cérémonie officielle en l'honneur des maréchaux et commandants d'armée de la guerre inhumés aux Invalides. C'est là où repose désormais, au milieu de ses compagnons d'armes, un des plus beaux soldats de la grande guerre.

GÉNÉRAL BRECARD.

QUESTIONS MEDICALES

CLINIQUE OU LABORATOIRE ?

L'application des méthodes de laboratoire au diagnostic des maladies a pris une telle extension, la médecine a acquis dans certains cas une telle certitude grâce aux investigations biologiques que, bien souvent, on se demande quelle peut être l'utilité d'un examen clinique approfondi : n'est-il pas superflu, puisque ce sont les épreuves de laboratoire qui trancheront le diagnostic et dicteront le traitement ? L'ère de la clinique est périmée. Inspection, auscultation du malade, étude attentive des symptômes : tout cela était bon il y a cinquante ans ! Aujourd'hui, une préparation sous le microscope ou le dosage d'une substance chimique dans le sang, voilà ce qui est nécessaire et suffisant.

Quelle erreur !

A tout homme qui réfléchit à l'évolution de la science médicale, il apparaît que la médecine moderne a évolué en trois étapes.

La première est purement clinique. Ce fut Laënnec qui eut l'immense mérite de confronter la symptomatologie avec les lésions anatomiques. Au cours du XIXe siècle, les grands cliniciens, tels que Louis Andral, Lasègue, Bretonneau, Charcot, Trousseau, Hannot, surent tracer les cadres d'affections longtemps confondues. Un des derniers représentants de cette médecine fut Dieulafoy.

La seconde étape débute à la fin du siècle dernier. Les cliniciens avertis avaient saisi l'importance que pouvaient avoir pour le diagnostic des maladies infectieuses les techniques bactériologiques découvertes en France par Pasteur, Roux et Chamberland. Certains, à l'esprit particulièrement

aiguisé, comme Widal, avaient compris, à la suite des travaux de Metchnikoff, de Bordet, de Grüber, l'utilité de la recherche des réactions humorales et cellulaires développées dans l'organisme infecté : ainsi étaient nés le sérodiagnostic de la fièvre typhoïde, le cytodiagnostic des épanchements pleuraux et du liquide céphalo-rachidien, la réaction de déviation du complément dans la syphilis... Les recherches chimiques, elles aussi, avaient été appliquées à la clinique, et des procédés simples, comme le dosage de l'urée du sang, venaient apporter au diagnostic des renseignements de premier ordre.

Les médecins qui étaient alors considérés à juste titre comme les grands maîtres de la clinique, les Landouzy, les Chauffard, les Widal, examinaient les malades avec méthode, ne laissant rien au hasard ; puis, reconnaissant la voie directrice dans le dédale des matériaux épars que leur examen venait d'accumuler, ils groupaient avec logique les symptômes, mettant à leur place les signes majeurs et les signes mineurs. Souvent, à la fin de leur examen, ils demandaient qu'une épreuve de laboratoire vînt préciser le diagnostic. Le signe biologique était mis à sa vraie place, dominant parfois, mais n'effaçant jamais les signes cliniques.

Cependant, la médecine, comme la plupart des activités humaines, n'a pas résisté à la vague qui emporte tout ce que nous avions cru solidement établi. Nos conceptions sur l'homme normal s'avèrent sujettes à revision, souvent même fausses. L'être humain est plus complexe que n'aurait pu le supposer l'imagination la plus effrénée. La matière dont il est constitué n'est pas ce que les savants du siècle dernier avaient cru pouvoir affirmer. Les phénomènes qui s'effectuent dans l'intimité de ses humeurs et de ses tissus sont les résultantes d'actions que nous ne faisons qu'entrevoir et dont la complexité déconcerte. L'homme est un microcosme où les processus les plus étonnants d'une physique, d'une chimie et d'une physiologie que nous connaissons à peine entrent constamment en jeu, sous l'influence de causes qui, le plus souvent, nous échappent. Ces processus agissent d'une façon synergique qui confond la raison. Il est impossible de les saisir à l'état isolé, car la vie est en état de dynamisme perpétuel : comment, dans ces conditions, vouloir comparer

un phénomène *in vitro* et le même phénomène *in vivo* ?

La maladie est une déviation de ces processus normaux que nous connaissons à peine. Les réactions qu'elle engendre dans l'organisme nous apparaissent innombrables et bien différentes de ce que nous avait fait croire une science trop simpliste. Presque chaque jour, une découverte nouvelle remet en question une série de données que nous croyions définitivement acquises.

Des travaux innombrables sont issus des laboratoires qui se sont élevés de toutes parts en Europe et en Amérique pour étudier les phénomènes pathologiques.

Ainsi la médecine est-elle parvenue à la troisième étape, l'étape actuelle.

Avec une simplicité de néophytes, beaucoup de médecins se sont imaginé que les examens de laboratoire allaient pouvoir remplacer l'étude attentive des symptômes présentés par le malade. A quoi bon rechercher les signes objectifs décelés par la vue, le palper ou l'audition ? Pourquoi s'attarder à supputer la valeur de tel ou tel symptôme ? Le laboratoire, avec ses microscopes, ses centrifugeuses, ses étuves, ses appareils de dosage, ne donnera-t-il pas la réponse à toutes les questions posées, et avec quelle précision ! Les sens trompent, alors que l'analyse chimique ou l'examen bactériologique sont infaillibles. Un symptôme se discute, mais comment peut-on ne pas considérer un signe biologique comme certain ? Ce signe se livre à nous dans toute son objectivité. Le laboratoire libère la médecine de ce qui en elle est subjectif !

J'ai vu, il y a quelques années, dans un pays qui n'était pas la France, un hôpital où le chef de service, avant d'examiner un malade, se faisait montrer la feuille de température, la courbe du pouls et les examens de sang et d'urine qui avaient été faits systématiquement les premiers jours de l'entrée du patient à l'hôpital. C'est d'après ces renseignements qu'il établissait un diagnostic.

Il est, dans un autre pays, des cliniques remarquablement outillées où le malade se voit « compartimenter » dans une série de laboratoires spécialisés, pour aboutir, après une huitaine de jours, au cabinet du médecin qui, d'après les analyses, juge de l'état de santé ou de maladie du sujet : les

chiffres souverains tracent le diagnostic et le traitement.

C'est ainsi qu'on a abouti, soit en France, soit à l'étranger, à une conception fausse du laboratoire appliqué à la clinique. Trop de médecins se sont imaginé que l'analyse biologique pouvait en toute circonstance remplacer l'examen au lit du malade. Ils ne réalisèrent pas qu'un résultat biologique, aussi bien qu'un signe clinique, a besoin d'être interprété : l'absolu n'existe pas dans les sciences de la vie.

Cependant, avec quelle prudence le praticien ne devrait-il pas accueillir les suggestions que lui apporte le laboratoire ! Parmi les publications quotidiennes, combien sont entachées d'erreur ! Combien sont hâtives et sans intérêt ! Que de faits nouveaux qui nous semblaient vrais hier s'avèrent faux aujourd'hui !

Quelle incohérence dans les demandes faites au biologiste ! Trop souvent le médecin, décontenancé par les épreuves de laboratoire multiples qui lui sont proposées dans les journaux, les revues, les comptes rendus de sociétés savantes, ne sait où porter son choix pour étudier le cas d'un malade.

Même, lorsqu'une analyse a été décidée avec l'esprit de discernement qui s'impose, le résultat donné par le laboratoire nécessite un sévère examen critique : avant tout, quelle est la valeur professionnelle de celui qui a pratiqué cette analyse ? Il est des examens qui sont effectués dans des officines où opèrent de prétendus chimistes ou bactériologistes, n'offrant aucune garantie. Le résultat erroné pourra être à l'origine d'un diagnostic faux et d'un traitement néfaste. Il pourra être la source de drames : que l'on songe aux suites que peut entraîner une réponse inexacte pour une réaction de Bordet-Wassermann ! Tout l'avenir d'un homme et sa descendance sont en jeu.

Quel crédit faut-il accorder au résultat de l'analyse ? Il est des recherches biologiques extrêmement difficiles. Pour certaines, les meilleurs techniciens ne sont pas d'accord sur les chiffres que l'on doit obtenir à l'état normal. Pour d'autres, ils hésitent même sur la technique à employer. Enfin, il est des analyses qui, de l'avis d'hommes de laboratoire compétents, vu leur complexité ou leur incertitude dans les résultats, ne peuvent être utilisées pour le diagnostic d'un état morbide.

Si l'analyse est reconnue valable, elle doit être interprétée.

Le résultat est-il négatif, on ne saurait conclure que le malade n'a pas l'affection que l'on demandait au laboratoire de diagnostiquer : ainsi, d'une réaction de Bordet-Wassermann négative, on ne saurait inférer que le malade n'est pas syphilitique.

Mais ce n'est pas tout ! L'état humoral étant perpétuellement changeant, un chiffre ne saurait être considéré comme absolu.

Il est, enfin, une règle de l'esprit trop souvent oubliée devant une feuille d'analyse : les résultats biologiques ne doivent pas être isolés de l'examen clinique ; le laboratoire n'est qu'un auxiliaire : les signes biologiques sont des signes parmi les autres ; ce que le médecin a constaté par son examen a souvent autant, si ce n'est plus, de valeur. L'accord n'existe-t-il pas entre le laboratoire et la clinique, il ne faut pas d'emblée faire table rase de la clinique : un examen de sang doit être interprété comme on est accoutumé de le faire pour un souffle au cœur ou au poumon. Que le médecin n'oublie pas que le sens de la relativité est une des qualités primordiales, sans laquelle il n'est pas de médecine possible.

* * *

Ce n'est pas seulement le diagnostic qui peut être conduit sur une fausse piste par une mauvaise interprétation des épreuves de laboratoire, c'est aussi le traitement.

Depuis quelques années, un nombre considérable de méthodes de traitement, dites biologiques, ont été proposées. Comment le médecin-praticien, tourmenté par les articles innombrables qui sont mis sous ses yeux par des revues et des journaux chaque jour plus nombreux, sollicité par la publicité de toute sorte à laquelle sont soumis à chaque instant ses yeux ou ses oreilles, pourrait-il faire le départage entre les méthodes qui ont fait leurs preuves et celles qui n'ont aucune base scientifique ? Comment pourrait-il discerner, sans expérience personnelle, celles qui sont actives sans être nocives ? Guidé par le souci de faire bénéficier ses malades des techniques nouvelles, quelles qu'elles soient, il applique souvent des thérapeutiques qui sont illogiques, car, au lieu d'aider les défenses de l'organisme, bien souvent elles les annihilent. Au lieu de laisser le malade guérir par ses propres

moyens, on le voit parfois user d'armes trop audacieuses qui peuvent avoir une influence néfaste sur l'organisme. Que de fois le médecin propose, que de fois le malade ou son entourage réclame un soi-disant « vaccin » qui n'aura aucune action et pourra même entraver la guérison ! On confond *vaccins* et *sérums* ; on finit par ne plus savoir si celui-ci est préventif, celui-là curatif, et quels sont ceux qui ont fait les preuves de leur efficacité.

Que de malades ont besoin de repos qui sont tourmentés, presque chaque heure, par des injections de médicaments ! Car il faut à tout prix traiter « par des méthodes scientifiques » ! Le public l'exige, et le médecin, qui par bon sens s'y oppose, est bien souvent traité d'incompétent.

Heureusement il s'est trouvé des hommes qui ont compris la vraie signification du laboratoire appliqué à la clinique. Aux engouements irraisonnés pour des épreuves biologiques non rationnelles et non interprétables, la plupart des maîtres de nos facultés ont su opposer la logique et l'esprit critique qui élague, rejette l'inutile, discrimine le vrai. Ils ont passé au crible les épreuves proposées par des chercheurs qui souvent oubliaient les sévères disciplines de la vraie méthode scientifique. Ils ont démontré, par le livre et l'enseignement, que la clinique avait des certitudes aussi bien que le laboratoire, qu'elle devait rester à l'origine de l'examen du malade, que les épreuves biologiques devaient non la remplacer, mais l'étayer.

La plupart des médecins-praticiens ont suivi ces maîtres dans la voie de la logique. Combien sont admirables ces obscurs médecins de campagne ou ces médecins de famille, — car, heureusement, il y en a encore, — qui ont fait ce qu'on appelait jadis d'un beau mot, « leurs humanités », qui ont travaillé avec assiduité dans une de nos facultés, et qui maintenant exercent leur profession avec intelligence et conscience, excellents cliniciens, ayant du bon sens, qualité qui prime toutes les autres pour un médecin, sachant presque tout de leur métier, aiguillant quand il le faut vers un spécialiste, mais après un diagnostic établi, pratiquant une thérapeutique aussi loin du scepticisme que de la crédulité !

Il n'est pas de médecine sans le laboratoire. Que de pro-

blèmes il résout auxquels la clinique seule ne peut répondre ! Mais le laboratoire ne doit pas être une fin en soi. Il est souvent la clef de voûte de l'édifice mental qu'échafaude le médecin pour parvenir au diagnostic, il n'est pas tout cet édifice.

On entrevoit que la médecine de demain sera une adaptation raisonnée du laboratoire à la clinique. Le laboratoire avec ses ressources merveilleuses ne sera pas l'antagoniste de la clinique, mais son soutien. Le médecin de l'avenir sera, non un biologiste, mais un clinicien connaissant la valeur des épreuves de laboratoire et sachant les interpréter. Il posera à l'homme de science des questions précises et il attribuera aux réponses leur vraie signification dans la symptomatologie générale de l'affection.

* * *

Les procédés d'étude des malades par les méthodes de laboratoire ont transformé à ce point l'examen clinique que les inconnues d'hier sont devenues les certitudes d'aujourd'hui et que, dans tous les domaines de la pathologie, des diagnostics peuvent être posés qui jadis auraient semblé une gageure. Avant l'ère de la biologie appliquée à la médecine, la clinique était souvent vacillante : elle a maintenant des possibilités d'affirmation. Mais il serait aussi faux de faire table rase de la clinique qu'il serait absurde de nier le laboratoire. Il faut les associer avec cet esprit de discernement sans lequel la médecine semblerait établie sur un sol mouvant, où scintilleraient mille feux follets, évanouis à peine apparus.

PASTEUR VALLERY-RADOT.

PANORAMA DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

III [1]

L'EXPOSITION DE 1867

LA FLÈCHE D'OR DU SECOND EMPIRE

« Ce qu'on voit de loin dans un édifice, a écrit Alphonse Daudet, ce n'est pas sa base solide ou branlante, sa masse architecturale : c'est sa flèche dorée et fine, découpée, ajoutée pour la satisfaction du coup d'œil. » Ces lignes sont destinées à peindre un personnage du *Nabab*, le marquis de Mora, en réalité Morny, « prince français », l'incarnation la plus brillante, la plus élégante, la plus spirituelle du second Empire. Elles pourraient aussi heureusement s'appliquer à des faits ou à des choses, et par exemple à l'un des événements les plus représentatifs du régime : l'Exposition de 1867. Celle-ci est vraiment la flèche d'or qui surmonte l'édifice impérial : elle en résume à merveille la séduction, la splendeur facile et fragile. Elle présente un vif intérêt, une réelle portée. D'abord, elle décèle, elle révèle tout le drame du second Empire, l'opposition de la comédie et de la tragédie, de la féerie et de la catastrophe : antithèse aujourd'hui reconnue de tous, qui fut perçue, dès l'origine, par les esprits les plus avisés. Mais, surtout, elle met en lumière les profondes antinomies d'un régime fondé sur l'ambiguïté, sur le compromis, sur l'équivoque, — tout le malaise politique, social et économique, toute la crise intellectuelle et morale que dissimule une brillante

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre et 15 décembre 1936.

façade et dont la guerre et la Commune ne tarderont pas à marquer le pathétique aboutissement. Et, de même, elle illustre l'une des époques de l'art français les plus abondantes et les plus vivantes, l'une des plus riches en créations et en suggestions, l'une de celles aussi où le divorce de l'art officiel et de l'art vrai s'affirme et s'affiche avec le plus de vigueur et presque de violence.

UNE SAISON DE PARIS

L'Exposition de 1867 a laissé le souvenir d'une fête, et c'est bien ainsi que l'ont vue la plupart des contemporains. En ce Paris du second Empire, plus gai, plus luxueux, plus insouciant à mesure que passaient les années, elle apparut comme la somme des joies de ce monde, comme un jardin des voluptés, comme une moderne « fête galante », une réplique des *Plaisirs de l'Ile enchantée*. Curieux mélange de mi-carême et de solennité nationale ou impériale, elle semble une énorme mascarade, un prodigieux carnaval d'été. Elle rejoignait, dans l'esprit des oisifs et des badauds, Tivoli ou Valentino, toutes ces « usines du plaisir », ces « paradis artificiels » qui ont, au cours du dernier siècle, drainé les foules parisiennes. Elle participe à la fois des pompes élégantes des Tuileries et des grâces canailles de Mabille. Comme une accorte fille du peuple, dont le sourire enjôle les masses et dont le charme séduit les grands, elle sut plaire aux foules accourues et attirer les rois et les empereurs.

Les princes affluèrent, en effet, des quatre coins de l'horizon. Impossible d'en dresser la liste : ce serait passer en revue tout le Gotha de l'époque. Du prince d'Orange, — le populaire « Citron » des petits théâtres et des gazettes, — au frère du Taïkoun japonais, au vice-roi d'Égypte, au commandeur des Croyants (c'était la première fois qu'un sultan de Turquie sortait de son empire), ce fut, durant cinq ou six mois, une série ininterrompue de visites princières, pareille aux entrées successives de quelque fantastique « Ballet des nations ». Le fait significatif entre tous, ce fut le voyage des trois souverains qui n'avaient jamais encore rendu visite à Paris et à l'Empire, des trois représentants des Puissances continentales, alliées en 1814, et demeurées plus ou moins

réfractaires aux idées modernes, plus ou moins défiantes à l'égard de la France et de Napoléon : le tsar Alexandre II, le roi de Prusse Guillaume Ier et l'empereur François-Joseph. Napoléon III, toujours sensible à l'illusion et au prestige, tira orgueil de ces visites : il y voyait un hommage rendu à la grandeur de l'État français, une sorte de reconnaissance à la fois solennelle et tacite de la dynastie des Bonaparte. Elles pouvaient (il n'y songea pas) s'expliquer tout autrement : par un simple souci de courtoisie internationale et de déférence intéressée à l'égard d'un souverain que n'avait point encore abandonné la fortune, comme aussi par le désir, moins avoué, et plus réel peut-être, de quelques jours d'évasion et de vacances parisiennes.

L'histoire de l'Exposition, c'est le programme des réjouissances qui se déroulèrent pendant six mois, sans autre motif que d'offrir à l'univers une éblouissante « Saison de Paris ». L'Empire semble avoir voulu jeter là un suprême feu d'artifice. A peine débarqués, les rois, ces placides monarques d'États un peu somnolents, sont happés par un tourbillon de cérémonies et de plaisirs. C'est une succession de bals, de galas et de revues, de chasses, de festins et de spectacles. Mais ce qui les enchante le plus, ce sont les heures dérobées à l'étiquette, données à cette « vie parisienne » que viennent de célébrer Offenbach, Meilhac et Halévy, et dont les plus attendues et désirées se passent aux Variétés où l'on joue *la Grande Duchesse de Gérolstein*. La pièce est une parodie des amours de Catherine II et de Potemkine, transportée dans une petite Cour allemande. Les souverains s'amusent follement de cette bouffonnerie sans conséquence. Prestige du Boulevard et de Paris ! Les plus grands rois du monde auraient tout donné pour voir « cascader la vertu » de la folle Hortense Schneider. L'empereur de Russie, à peine franchie la frontière, demande par télégraphe des places pour le soir même. La loge d'Hortense devient le rendez-vous des têtes couronnées, « le Passage des Princes »... L'étranger rit beaucoup, et méprisa un peu. On ne vit plus, — ou l'on affecta de ne plus voir, — les mérites solides et sérieux de la France et de sa capitale. « Paris, que l'on avait surnommé la tête de la France, n'en est plus que les jambes », écrivait Henri Rochefort. Ainsi naissait, à la veille de 1870, la légende d'un Paris de

saturnales et de bacchanales, d'un Paris-Babylone, partout rapportée, colportée, et exploitée depuis lors.

L'ANNÉE DES POINTS NOIRS

Aussi bien, le succès de l'Exposition ne pouvait faire illusion sur les difficultés de la France, et notamment sur les difficultés intérieures. En effet, depuis quelques années, sans changement de façade, lentement l'Empire s'était usé, et le pays quelque peu détaché d'un régime qu'il avait salué jadis comme un tuteur et un sauveur. L'exposition de 1855 était apparue comme une manifestation de la nouvelle alliance des Bonaparte et de la France, comme les noces éclatantes de la nation et de Napoléon. Puis, l'habitude, la lassitude s'étaient emparées du pays : goûtant une sécurité, une prospérité sans ombres, il n'avait pas tardé à ressentir douloureusement l'absence de la liberté. L'opposition, dans tous les milieux, s'avérait irréconciliable : le parti républicain pourchassait l'Empire de ses moqueries et de ses mépris ; et le monde conservateur, — légitimistes, orléanistes, libéraux, — ne cessait de le harceler d'une guérilla de presse, d'académie et de salons. « La France s'ennuie », avait-on dit sous Louis-Philippe. « La France se lasse », eût-on pu dire en ces dernières années de Napoléon III. L'Empereur sentait le danger : il était entré, depuis plusieurs années, dans la voie du libéralisme ; il avait donné quelques satisfactions aux aspirations des ouvriers, aux vœux des hommes politiques. Mais ces changements n'avaient pas apporté les résultats attendus : on y voyait le désir du souverain de mesurer le plus possible les sacrifices nécessaires, de diriger, de contrôler lui-même l'évolution. Ils révélaient aussi le fléchissement de l'homme qui, déjà âgé, malade, laisse flotter les rênes du pouvoir. Ils furent surtout interprétés comme une concession aux adversaires du régime, comme un signe de déclin et de faiblesse.

Le vrai péril n'était pas là : il résidait au delà des frontières, où s'accumulaient les dangers. Tous les esprits clairvoyants devinaient, à l'arrière-plan du décor de l'Exposition, un amoncellement de nuages ; tous percevaient, sous les mélodies de fêtes, les grondements sourds des régiments en marche. L'année 1867 est, à cet égard, l'une des plus troubles

de notre histoire. Dominée par le souvenir obsédant de Sadowa, qui a établi l'hégémonie de la Prusse sur l'Allemagne du nord, elle s'ouvre avec l'affaire du Luxembourg, qui manque de dégénérer en un conflit franco-prussien. La question à peine réglée, grâce à l'un de ces compromis où se révélait tout l'art de l'ancienne diplomatie, d'effroyables nouvelles arrivent du Mexique. Maximilien, protégé de Napoléon III, est enfermé dans Queretaro ; la ville tombe aux mains des républicains : le voilà prisonnier de Juarez ; il est condamné et exécuté, pendant que son épouse, Charlotte, apporte aux Tuileries et à Saint-Cloud sa détresse et sa folie. Ce n'est pas tout : la question romaine, assoupie depuis quelques années, se réveille brutalement. Garibaldi et ses chemises rouges se jettent sur les États pontificaux. Napoléon III intervient : un corps expéditionnaire est transporté en Italie et bat les garibaldiens à Mentana. Ainsi, tandis que l'or et le sang français vont se perdre au delà de l'Atlantique, voici que grandissent, aux côtés de la France, ces deux jeunes géants déjà redoutables, le royaume italien et le royaume prussien, périlleuse conséquence de la politique des nationalités : « Nous n'aurons pas la guerre... pour le moment », note Ludovic Halévy dans ses *Carnets*.

En présence de toutes ces menaces, l'Empire cherche des alliés. Le Tsar ? Il n'y faut pas songer. Alexandre II a été accueilli au Palais de Justice au cri de : « Vive la Pologne ! » Le lendemain, un Polonais, Berezowski, a tiré sur lui au Bois de Boulogne. Il quitte Paris, ulcéré, et son irritation ne fait que s'accroître quand il apprend que l'assassin échappe à la peine de mort. Le roi d'Italie ? Rome demeure une cause de discorde entre Paris et Florence ; Victor-Emmanuel II, presque seul des souverains d'Europe, s'abstient de visiter l'Exposition. Napoléon III se tourne vers l'Autriche : après la mort de Maximilien, il fait le voyage de Salzbourg pour présenter ses condoléances à François-Joseph, qui lui rend sa visite, à Paris. Manifestations purement protocolaires, d'où ne sort aucun accord effectif, et sur lesquelles plane le deuil. L'Empereur, de retour en France, prononce le fameux discours où il confesse son inquiétude en présence des « points noirs de l'horizon ».

Fêtes et points noirs : c'est le titre d'un article qu'Émile

Ollivier, beaucoup plus tard, consacrait à l'année de l'Exposition (1). C'est aussi le *leitmotiv* de 1867. Les contemporains déjà s'étaient montrés très frappés de tous ces violents contrastes, de toutes ces oppositions d'ombre et de lumière. Cette impression, la postérité l'a recueillie. Pour elle, l'année 1867 reste l'une de ces dates fatales où s'est joué l'avenir du pays, où les forces de paix et de civilisation se sont heurtées aux sombres destins, aux génies de la haine et de la discorde. C'est aussi l'une de ces années qui correspondent aux derniers beaux jours de l'ancienne société, et que la mémoire attendrie des survivants, la complaisante imagination des générations suivantes ont parée d'une auréole de mélancolie, d'une sorte de halo nostalgique. Dans le cortège des plus aimables jours, des heures les plus exquises de l'histoire, elle rejoint 1788, et aussi 1913 : elle demeure le témoin de tout un passé défunt, le symbole de la « douceur de vivre ».

L'AME DE L'EXPOSITION

Une immense fête d'été, une sorte de garden-party sous un ciel chargé d'orage : voilà quelle impression, dès l'origine, produisit l'Exposition. Et les plus avisés des contemporains perçurent ce double caractère. Mais l'amusement, le divertissement, même aiguisés par le péril, ne nous en livrent point tout le sens et toute la substance. Ils ne doivent point dissimuler le trésor de labeur et de science, de hautes aspirations et de réalisations fécondes qu'enfermaient cette foire et cette fête. Le parc d'attractions, la cité féerique ou magique enveloppaient une grande synthèse du savoir et de l'effort humains. Lorsqu'après avoir parcouru les jardins peuplés de mille tentations, de mille sollicitations diverses, on découvrait enfin le Palais du Champ de Mars, on percevait l'âme véritable, l'esprit de l'Exposition, la conception et l'œuvre propre de ses organisateurs.

Nous voici donc en présence de Frédéric Le Play, dont la forte personnalité avait inspiré, dirigé, disons mieux, créé l'Exposition. Le Play, ingénieur des Mines, éminent métallurgiste, avait, durant sa jeunesse, pris une part active à la

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1904.

mise en valeur industrielle de la France et d'une partie de l'Europe, et, en même temps, pratiqué de longues enquêtes sociales dont le résultat est consigné dans le livre des *Ouvriers européens*. Placé à la tête de l'Exposition de 1855, il avait, au cours des années suivantes, fait paraître son ouvrage capital, *la Réforme sociale en France*. On lui doit encore l'organisation de la participation française à l'Exposition de Londres de 1862. C'est donc à un grand fonctionnaire, à un sociologue éminent, c'est surtout peut-être, pour parler le langage d'aujourd'hui, au « spécialiste », au « technicien » des Expositions universelles qu'avait fait appel le gouvernement impérial. Si l'Exposition de 1867, sous ses folles apparences, recèle un fond si sérieux, elle le doit, pour une large part, à son commissaire général. Il est permis de penser que l'auteur de tant de livres austères, le fondateur de la grave « Société d'économie sociale », fermait les yeux aux agréments et suppléments qui faisaient cortège à son œuvre. Mais c'est lui, c'est son équipe que l'on rencontre tout d'abord, quand on évoque la pensée profonde, le bilan positif de l'Exposition.

De cette équipe se détache un nom : celui de Michel Chevalier, président du Jury international. Ce sont deux vies parallèles que celles de Chevalier et de Le Play : nés la même année, condisciples à l'École polytechnique, ils poursuivirent leur carrière dans les rangs de la pensée officielle et du fonctionnarisme impérial. Dernier trait d'affinité, le mariage de leurs enfants devait consacrer un demi-siècle de camaraderie intellectuelle et de confraternité administrative. Chacune de ces physionomies présente d'ailleurs ses nuances propres : Le Play était de tradition catholique, d'esprit nettement conservateur. Chevalier avait été l'un des membres les plus actifs de la secte saint-simonienne ; il avait connu pour elle l'ombre de Sainte-Pélagie ; il avait traversé la politique, les affaires, les milieux les plus divers ; puis il était venu ranger, sous la bannière du second Empire, une personnalité de large ouverture, de compréhension étendue, de riche expérience, et surtout d'un très souple opportunisme. Professeur d'économie politique au Collège de France, interprète officiel du libéralisme économique, négociateur du traité de commerce de 1860, il s'était affirmé comme le docteur et le doctrinaire des expositions universelles : c'est lui qui, en 1867, préside à la

publication des rapports internationaux. Le Play, technicien d'abord, Chevalier, surtout théoricien, apparaissent comme les deux principaux auteurs et acteurs de ces manifestations si caractéristiques de l'Empire.

A la conception, à la réalisation de l'Exposition universelle, Le Play avait apporté une idée maîtresse, une volonté organisatrice et classificatrice qui eut pour effet de distinguer profondément cette manifestation de celle de 1855. Tandis que l'Exposition précédente avait poussé un peu au hasard, à travers les Champs-Élysées, on se trouvait, en 1867, en présence d'un plan clair, précis et quasi haussmannien. Le Champ de Mars, alors à peu près vide, et beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui, avait été affecté à l'Exposition. Ce vaste rectangle fut occupé par des jardins, par des pavillons, par des attractions de toute sorte, sauf dans la partie centrale, que couvrait une vaste construction ovale : un nouveau Palais de l'Industrie. Palais d'ailleurs bien différent de son devancier : alors que ce dernier n'était qu'une construction bâtarde, où l'art masquait laborieusement l'élan de la construction métallique, le Palais du Champ de Mars n'offrait aucune prétention esthétique. C'était un édifice de fer et de verre, dont la construction avait été confiée à un éminent ingénieur, le polytechnicien Krantz, et dont le parti s'affirmait avec une sobre logique. L'aspect général était celui d'une cuve immense, d'un énorme amphithéâtre, d'une sorte de moderne Colisée.

Le même souci d'ordre et de netteté s'affirmait à l'intérieur. En 1855, les nations avaient été mêlées, les marchandises confondues, sans beaucoup de discernement : aussi, dès le lendemain de l'Exposition, dans son « Rapport » à l'Empereur, le prince Napoléon avait-il formulé le vœu d'un mode de classement nouveau, à la fois simple et logique, tendant à combiner le groupement par nationalités et le groupement par nature d'objets. L'idée avait été vraisemblablement suggérée par Le Play : quoi qu'il en soit, elle passa dans la réalité en 1867. Au Palais du Champ de Mars, fut appliquée une classification méthodique fondée sur la combinaison des deux systèmes de divisions. D'une part, le Palais comprenait une série d'allées concentriques, destinées à recevoir les produits similaires de tous les pays. D'autre part, il était divisé par

des allées rayonnantes, en secteurs correspondant aux principales nations. Les premières rendaient possible l'étude comparative de tous les objets de même nature, tandis que les secondes permettaient de prendre une vue d'ensemble de la production complète de chaque pays.

Le plan, simple et clair, plaisait par son allure scientifique : il évoquait le dessin d'une roue ; il évoquait aussi la coupe longitudinale de tel fruit ou de tel insecte. Si l'austère Frédéric Le Play se détournait avec dédain de tous les artifices auxquels on avait eu recours pour attirer les foules, avec quelle complaisance ne devait-il pas arrêter son regard sur cette splendide épure, sur cette abstraction magnifiquement réalisée ! Elle pouvait flatter en lui le savant, le mathématicien, le polytechnicien habitué à tout ramener à la géométrie et à l'algèbre ; le grand bourgeois, le haut fonctionnaire attaché à la règle et à la discipline ; mais aussi, plus profondément, le chrétien appliqué à ranger toutes choses dans un ordre aussi conforme que possible à la suprême volonté.

Allons plus loin. Si la division du Palais en quelques larges tranches spécialisées pouvait évoquer l'œuvre des sept jours, la conception même de Le Play, envisagée dans son ensemble, était d'essence religieuse. Après une grave maladie, qui précéda de peu sa fin, il écrivait à l'un de ses familiers : « Du coup d'œil suprême, je n'ai pas vu, comme certains mystiques, le néant de la vie humaine. Loin de là, j'en ai de nouveau constaté toute l'importance. La vie présente est le poste où nous devons gagner le *classement* dans la vie future. Nous devons être heureux d'y rester pour faire notre devoir. » Cette parole nous livre la pensée profonde de Le Play, sa conception de la vie humaine, envisagée comme une série d'épreuves, comme une sorte d'école préparatoire à quelque carrière éminente ou de concours d'admission indéfiniment répété. Elle nous révèle en même temps l'importance qui s'attache, pour un tel esprit, à une exposition universelle, transposition terrestre du céleste jugement, examen des mérites et des œuvres en vue du *classement* final et de la récompense.

Le Play avait donc organisé une manifestation de grande envergure et de grande portée, qui a profondément marqué l'histoire du XIXe siècle. Manifestation d'ordre social, d'abord

et surtout, mais aussi d'ordre économique, intellectuel, humanitaire. La question politique ne se posait pas ouvertement. Elle donnait lieu aux préoccupations de tous, mais elle n'eût pu faire l'objet d'une discussion explicite. C'est donc le problème social qui, en 1867, retint surtout les attentions. C'est à sa solution que les organisateurs de l'Exposition eussent voulu surtout concourir. Et c'est autour de lui, et à propos de lui, que se manifestèrent les contrastes du second Empire, ses contradictions profondes, ses conflits intérieurs. Conflits qui, particulièrement apparents en ce domaine, se révélèrent non moins nettement dans les manifestations de l'industrie et du commerce, de l'éducation publique, de la vie internationale.

En effet, sous le brillant décor de l'Empire persistait un malaise profond. L'ordre régnait à la surface, mais il ne faisait que recouvrir les rancunes et les revendications. Le peuple vivait durement ; peut-être même son sort s'était-il aggravé depuis le début du siècle. Il subissait les conséquences de l'évolution économique, de la concentration des capitaux (la loi sur les sociétés anonymes est de 1867), du machinisme, d'un protectionnisme longtemps tout-puissant. Entre les masses, attirées dans les villes par le développement des grandes affaires, et le monde des industriels et des financiers, de plus en plus le fossé se creusait. Parmi les foules ouvrières, réduites à la pauvreté, souvent à la misère, le socialisme ne cessait de gagner du terrain. Il en était résulté de farouches soulèvements, dont les derniers, en 1848, avaient été brutalement réprimés. Certes, depuis cette époque, le concept de révolution, — violente, sanglante, inutile, — semblait avoir reculé : au contraire, l'idée de l'action ouvrière méthodique et limitée avait incontestablement fait des progrès. La lutte demeurait engagée : une « guerre des salaires », suivant l'expression de Louis Reybaud, dont la grève apparaissait comme la forme la plus précise. Cet état de choses ne cessait de préoccuper les dirigeants animés d'un esprit « social » : les uns, tels que Napoléon III lui-même, assez portés aux concessions, à la fois par tendance humanitaire et par calcul politique (l'Empire, en 1864, avait accordé aux ouvriers le droit de coalition, c'est-à-dire, en fait, le droit de grève) ; les autres, — Le Play était du nombre, — persuadés qu'en ces matières la nouveauté

équivaut à l'erreur et que la sagesse commande un retour à des traditions éprouvées.

UNE EXPOSITION SOCIALE

L'Exposition offrait à Le Play une magnifique occasion de publier et d'illustrer ses théories. Elles avaient pour point de départ un fait d'expérience, une observation de cet ingénieur, de cet industriel chrétien : la constatation de l'*existence* de la main-d'œuvre, de la présence d'un élément humain dans l'industrie, l'idée que la machine n'est pas tout, et que la production doit beaucoup à la valeur, à la qualité, à la stabilité de ses « collaborateurs ». Or, cette stabilité, cette qualité sont profondément contrariées à l'époque contemporaine. En raison du développement des grands centres, de la facilité des communications, de la multiplication des manufactures, des idées nouvelles qui se répandent, l'ouvrier s'attache de moins en moins à l'entreprise qui l'emploie. Les industriels ne peuvent plus guère compter sur son concours ferme et durable : Le Play, comme la plupart des membres de la société bourgeoise du milieu du XIXe siècle, voit d'un assez mauvais œil l'ouvrier nomade, le « chemineau », élément de désordre, agent de trouble et de révolution, contre lequel la législation, l'administration sont dressées.

Tel est le mal. Quel est le remède ? Rechercher « l'harmonie », nous dit Le Play, c'est-à-dire la permanence des rapports entre les patrons et les ouvriers. Le patronat ne doit pas se désintéresser de la main-d'œuvre, voir uniquement dans le travailleur un simple instrument de la production, semblable à l'outil ou à la bête de somme. Il doit lui assurer une véritable protection, une tutelle efficace ; il doit s'efforcer de fixer les familles ouvrières et paysannes au sol ou à l'usine en améliorant les conditions de leur existence matérielle et morale : non par l'augmentation des salaires, mais par tous les moyens propres « à maintenir la famille en santé, à faciliter l'épargne, à encourager la propriété ». L'ordre repose sur l'étroite collaboration des deux éléments de la société : le majeur et le mineur. Qui dit patronat dit et doit nécessairement dire en même temps, — en rejoignant le sens propre et profond des termes, — paternité. Le paternalisme social

doit répondre à la paternité familiale : l'harmonie de l'État doit apparaître comme la résultante, comme le résultat de l'harmonie de toutes les familles. Telle est la pensée essentielle de Frédéric Le Play.

Mais, dira-t-on, n'est-ce pas revenir à un état de choses aboli, à l'ancien régime, à la féodalité, au moyen âge ? Le Play ne repousse pas cette idée. Le moyen âge, la féodalité, l'ancien régime ont été, si on l'en croit, affreusement calomniés. Ces époques, déclare-t-il, étaient fondées sur l'ordre, non sur un ordre artificiel, arbitraire, bureaucratique, comme celui qui nous régit, mais sur un ordre réel, sur une véritable « harmonie ». Grâces soient rendues au mouvement historique issu du romantisme, à l'activité de l'École des Chartes et de ses archivistes-paléographes, conservateurs des témoignages du passé. « Les monographies que ces savants commencent à publier mettent en relief l'excellence des rapports qui unissaient les seigneurs soit aux bourgeois, soit aux paysans. » Le Play rejoint ces historiens, et il se relie en même temps aux auteurs des *Origines de la France contemporaine* et des *Institutions politiques de l'ancienne France* dans toute la mesure où Taine et Fustel expliquent et légitiment la structure de l'ancienne société française. Il apporte par là même, aux catholiques sociaux, l'appui de sa riche expérience et de sa longue réflexion. « Je lis le livre de Le Play, écrit Montalembert à Augustin Cochin, le 10 octobre 1864, et j'en suis émerveillé... Il faut que vous lui rendiez pleine justice et que nous adoptions son livre comme notre programme. » Retenons la formule du grand doctrinaire du catholicisme moderne : aux conservateurs libéraux et aux chrétiens sociaux, à la génération montante d'Albert de Mun, de La Tour du Pin, de Léon Harmel (et, plus tard, de Robert Pinot), Le Play apportait « le programme ».

LE « PATRONAGE » DU PATRONAT

De ce programme, il voulut donner à l'Exposition une saisissante démonstration. D'abord, par l'organisation du groupe X (d'ailleurs classique, traditionnelle, conforme à tous les précédents des autres expositions). Mais aussi par une création neuve, personnelle, originale, que rien n'avait annon-

cée, qui ne fut jamais reproduite : l'institution d'un « Nouvel ordre de récompenses ».

Le groupe X était consacré à l'enseignement et aux œuvres sociales. Il contenait, en particulier, les meubles, vêtements et aliments « distingués par les qualités utiles, unies au bon marché », tous les objets susceptibles d'améliorer la condition physique et morale des populations. La conception n'était pas nouvelle : l'idée remontait à 1855, et elle devait être reprise dans la plupart des expositions ultérieures. Mais la réalisation, jusqu'alors fragmentaire et dispersée, présentait cette fois un caractère systématique. On sait que l'une des idées dominantes du commissaire général était celle du rattachement des individus à la famille, et de la famille elle-même à l'entreprise agricole et industrielle à laquelle elle se trouve liée : il s'agissait d'organiser, de stabiliser les « rapports de permanence ». Dès lors, le problème de l'habitation, et notamment de l'habitation ouvrière, prenait une importance de premier rang. La partie la plus attachante du dixième groupe fut consacrée aux « habitations caractérisées par le bon marché uni aux conditions d'hygiène et de bien-être ». En raison des immeubles ouvriers qu'il avait fait bâtir, avenue de La Bourdonnais et avenue Daumesnil, Napoléon III figurait parmi les exposants. C'est à lui que fut décernée la plus haute récompense, et beaucoup voulurent y voir une consécration et une sanction de l'œuvre sociale du second Empire.

Mais là n'était pas, dans ce domaine, l'innovation originale, la création personnelle de Le Play. Son œuvre propre, celle où il avait voulu mettre le plus de sa pensée et de son cœur, ce fut l'institution du « Nouvel ordre de récompenses ». Il s'agissait, disent les textes, de « témoigner la reconnaissance officielle aux établissements et aux localités qui ont développé la bonne harmonie entre les personnes coopérant aux mêmes travaux, et qui ont assuré aux ouvriers le bien-être intellectuel, matériel et moral ». Il s'agissait, en d'autres termes, de distinguer, de récompenser le patronat philanthrope, le patronat qui tendait à améliorer la condition de l'ouvrier par des caisses d'épargne ou de retraite, par des subventions et des primes ; qui facilitait, par la création de cours, d'écoles, de bibliothèques et de cercles, le développement intellectuel, moral et religieux des travail-

leurs ; qui assurait enfin, à l'atelier et au foyer, le respect de la femme, de l'ouvrière, de la mère, et encourageait la vie de famille. Ce noble effort marquait un progrès sur l'attitude des classes aisées de la première partie du siècle. Il ne rencontra guère, pourtant, que l'indifférence des ouvriers. Les œuvres sociales, d'après eux, procédaient d'arrière-pensées égoïstes ; les améliorations matérielles qu'on leur proposait n'avaient d'autre but, à leurs yeux, que d'éviter, d'éluder l'essentiel, c'est-à-dire la question des salaires. Et, d'autre part, l'ouvrier, toujours indépendant, frondeur, frère de Panurge et de Gavroche, ne voulait voir, dans toute cette activité « bienfaisante » et « consolante », tendant à l'élévation et à l'édification, qu'un essai d'ingérence du patron dans sa vie et dans sa conscience. Il entendait demeurer, avec ses frères, seul maître de ses destinées. Le « Nouvel ordre de récompenses » relève d'une conception élevée, d'une intention généreuse ; mais il demeure extérieur à l'évolution ouvrière et à la vie des travailleurs.

LE RÉVEIL OUVRIER

Aussi bien, si l'Exposition de 1867 tient une telle place dans l'histoire sociale du XIXe siècle, elle le doit moins aux initiatives patronales qu'à une nouveauté d'un ordre tout différent : l'institution des délégations ouvrières. Depuis 1860, le gouvernement de Napoléon III était entré dans la voie des réformes sociales. Dès 1862, il avait accueilli une initiative saint-simonienne : l'envoi à l'Exposition de Londres des délégués ouvriers. Il ne s'agissait, bien entendu, que d'un voyage d'études corporatives et techniques. La délégation n'en constitue pas moins un fait d'une considérable portée : d'une part, elle marque le réveil de la vie ouvrière, sa première manifestation significative depuis 1851 ; et, d'autre part, elle eut pour effet de rapprocher, autour de l'Exposition de Londres, les ouvriers français de leurs camarades anglais et étrangers. Les délégués, prenant conscience de la solidarité qui les unissait, décidèrent de demeurer en contact, de se rencontrer périodiquement. Londres était alors l'une des rares capitales européennes où l'on pût se réunir, parler, penser librement : c'est là que naquit, sur l'initiative de quelques délégués fran-

çais, la grande organisation du socialisme contemporain, l'*Association internationale des Travailleurs*. Tolain en rédigea le projet ; Karl Marx, l'Adresse inaugurale (c'est en 1867 que paraît le premier tome du *Capital*). Ainsi se noue, à l'occasion et en dehors des Expositions universelles, le faisceau des travailleurs des trois grandes nations industrielles, l'Allemagne, l'Angleterre, la France. A l'heure même où les Expositions apparaissent comme l'éclatante, la triomphante manifestation du capitalisme international, voici que grandit, — à cause d'elles, et à côté d'elles, — cet organisme, cette puissance parallèle et de sens contraire : l'Internationale ouvrière.

Le gouvernement impérial n'eut pas la claire conscience de ces faits. En 1867, il provoque, il facilite la constitution des délégations ouvrières invitées à l'Exposition. La plupart des grandes villes (Paris et Lyon à leur tête), la plupart des métiers (mais surtout ceux dont l'exercice implique des connaissances et du goût, c'est-à-dire les métiers d'art) envoyèrent des représentants. Nous possédons les « Rapports des délégations ouvrières, contenant l'origine et l'histoire des diverses professions, l'appréciation des objets exposés, la comparaison des arts et des industries en France et à l'étranger, l'exposé des vœux et besoins de la classe laborieuse et l'ensemble des considérations sociales intéressant les ouvriers ». Ces « considérations sociales » purent être développées à loisir : en effet, les délégués prirent l'habitude de se réunir, et ils tinrent de nombreuses assemblées pendant et après l'Exposition. Il est juste de reconnaître que ces réunions se déroulèrent toujours dans l'ordre et dans la dignité. Certes, les délégués ouvriers observaient à l'égard du gouvernement, comme à l'égard du patronat, une froide et défiante réserve. Mais on chercherait vainement, dans les procès-verbaux des séances, la moindre trace de violence ou de menace. Les réunions eurent lieu jusqu'à la veille de la guerre de 1870, formant une sorte de petit parlement où nombre de travailleurs firent l'apprentissage de la vie publique, sous des chefs tels que Varlin, qui devait périr victime de la Commune, Tolain, futur membre des premières assemblées républicaines, ou Tartaret, l'ébéniste, Parisien souple et prudent, habile à tirer de l'institution des Délégations tout son effet et son bienfait sans trop inquiéter le pouvoir. Il faut chercher

l'une des sources de la République parlementaire et du syndicalisme contemporain dans ces modestes assemblées qui se tinrent, de 1866 à 1870, à la mairie du 11e arrondissement, au cœur du Paris travailleur.

Quant aux « vœux et besoins » de la classe ouvrière, ils furent discutés, rédigés, communiqués au gouvernement. Leur recueil, véritable exposé de la question sociale au milieu du XIXe siècle, a pu être comparé aux cahiers de 1789. On y réclamait, en premier lieu, l'abrogation des mesures de suspicion que l'autorité pouvait prendre à l'égard des ouvriers, et notamment des ouvriers nomades. A ce vœu le gouvernement impérial donna satisfaction dans une assez large mesure.

Deux revendications surtout étaient exprimées avec force. D'abord, les représentants ouvriers demandaient le droit de réunion, la faculté de tenir des assemblées librement, sans recourir à la tolérance du pouvoir, de se grouper suivant leurs affinités, de constituer des « syndicats ». La première partie de cette revendication fut accordée par le gouvernement, qui rétablit le droit de réunion en 1868. Mais les syndicats ne devaient être légalement reconnus qu'en 1884.

Les ouvriers réclamaient, d'autre part, l'augmentation des salaires. A l'heure même ou la Chambre de commerce de Paris fixait à 4 francs le taux de la journée de travail, l'un des délégués ouvriers établissait que le budget annuel d'une famille de quatre personnes se montait à 1 981 francs. L'antinomie des chiffres et des faits traduit l'antagonisme des classes.

Là résidait l'essentielle revendication des populations ouvrières et, en même temps, la cause principale du différend qui opposait les patrons et les travailleurs. Le Play, représentant de la bourgeoisie administrative et industrielle, des « cadres » du second Empire, se montrait contraire à l'association et répugnait à l'augmentation des salaires. Pour lui, la consolidation et l'amélioration des rapports existants pouvaient et devaient suffire. La panacée existait : c'était le « patronage » du patronat. La classe ouvrière le refusait, avec une obstination calme et tenace. Ainsi, l'Exposition de 1867, dans ses manifestations les plus significatives, illustre le dualisme foncier, le duel intime du second Empire. Elle nous présente, d'une part, un important effort conservateur ten-

dant à arrêter ou à régler une évolution inéluctable ; d'autre part, chez les travailleurs, un désir d'affranchissement de plus en plus ardent et conscient. L'Empereur oscille entre ces deux tendances, sans réussir à en réaliser l'accord, à en élaborer la synthèse. Ainsi la division des Français se perpétue et s'accentue : elle aboutira, après les secousses de la guerre, du 4 Septembre et du siège, aux convulsions de la Commune où déborde le courant socialiste qui s'enfle et monte peu à peu dès les dernières années de l'Empire), puis à ce régime de réaction qui semble avoir emprunté à Frédéric Le Play (l'expression revient souvent sous sa plume) l'appellation d'« ordre moral ».

INCERTITUDES ÉCONOMIQUES

Si l'on envisage l'Exposition de 1867 au point de vue économique, les mêmes caractères se présentent. Le second Empire avait cru établir la stabilité, la sécurité matérielles. Et, depuis un certain temps, les postulats les mieux assurés se trouvaient remis en question.

Il est incontestable que l'Exposition apparut comme une manifestation de prospérité. Elle témoigne des progrès matériels effectués depuis le début de l'Empire. Elle vient prendre rang dans une série de faits qui illustrent la transformation des techniques et le mouvement des affaires. Elle est contemporaine du grand accroissement de l'épargne, des principales banques de dépôts : le Crédit Lyonnais (1863), la Société Générale (1864) ; de l'apparition des grands magasins : le Printemps (1865) et la Samaritaine (1869), après le Bon Marché et le Louvre. Elle se relie au développement des communications nationales et internationales, à l'établissement des chemins de fer sur tout le territoire, à la création des compagnies de navigation, les « Messageries Maritimes », la « Compagnie Générale Transatlantique », à l'installation des câbles interocéaniques, et soutout à l'entreprise, proche de son achèvement, qui frappa le plus les imaginations : le percement de l'isthme de Suez. Le canal eut son pavillon, où Ferdinand de Lesseps, très entouré, procédait à des démonstrations sur des cartes et sur des maquettes. Miraculeux accomplissement du vieux rêve saint-simonien !

L'Exposition illustre enfin la transformation de Paris. Elle révèle aux provinciaux, aux étrangers accourus, qui se souvenaient de la vieille cité obscure, étroite, malodorante, entourée de bourgades semi-rurales, la vaste métropole unifiée, élargie, modernisée par l'activité d'Haussmann. L'année 1867 voit, non seulement la manifestation du Champ de Mars, mais aussi la présentation, l'inauguration, l'« exposition » du Paris nouveau. L'eau, le gaz commençaient à circuler, portant partout l'hygiène et la lumière. Mais le fait le plus directement lié à l'Exposition universelle, ce fut la création des deux compagnies qui se substituèrent, l'une pour les omnibus, l'autre pour les petites voitures, aux multiples entreprises antérieures. Maxime du Camp, le chantre saint-simonien de la vie moderne, devenu le narrateur et le descripteur de Paris, ne manqua pas d'exalter la transformation accomplie. L'enthousiasme qu'elle suscita révèle, — dans un ordre de faits restreint, tout comme dans le domaine des voies ferrées transcontinentales et des canaux interocéaniques, — l'existence d'une sorte de croyance surnaturelle à la vertu des communications, d'une sorte de mystique des transports.

Dans l'ordre industriel et commercial, l'Exposition de 1867 est dominée par le traité de commerce franco-anglais et les conventions ultérieures. Elle permet d'en mesurer les conséquences et d'en dresser le bilan. L'Exposition de 1855 avait marqué le triomphe de l'industrie moderne, son progrès et son succès en France. Le gouvernement impérial jugea donc possible de lever les prohibitions. Le traité du 23 janvier 1860, conclu par Cobden et Michel Chevalier, ouvrit le marché aux produits manufacturés anglais, tout en accordant à l'industrie française, durant cinq années, le bénéfice d'un régime transitoire. La concurrence étrangère apporta à notre production nationale le plus actif stimulant. L'Exposition de 1867 révéla dans tous les domaines de multiples perfectionnements : notamment dans la technique des chemins de fer et des mines, dans la fabrication des tissus de laine. En même temps apparurent des nouveautés chargées de promesses : les huiles de pétrole, dont certains commentateurs entrevoient l'immense avenir ; le « locomobile », l'un des plus vifs succès de commodité et de curiosité de l'Exposition. Découvertes ou inventions qui montrent bien le souci français d'adaptation et de

recherche. Michel Chevalier, auteur d'une *Introduction* (de six cents pages) au *Rapport du Jury international*, entonne un hymne à la gloire du libéralisme économique, générateur d'abondance et de bien-être.

Ainsi l'état-major du régime croyait avoir atteint son but. Et, certes, l'or s'accumulait dans les coffres de la bourgeoisie. Pourtant, la belle assurance des premières années de l'Empire s'évanouissait dans tous les milieux. La politique du libre échange se trouvait remise en question. Elle n'avait apporté aucune amélioration au sort des classes laborieuses, aucun abaissement du prix de la vie. D'autre part, elle n'avait jamais cessé de mécontenter les fabricants. On soutenait que l'effet voulu en 1860 ayant été obtenu et l'industrie nationale ayant reçu une secousse salutaire, il était redevenu nécessaire de lui accorder quelque protection. De là, des controverses et des critiques qui atteignaient le régime lui-même, ses théories essentielles, son idéologie intime.

Inquiétudes et incertitudes doublées d'un malaise financier. On se plaint de la stagnation des affaires, du défaut d'emploi des capitaux. Ils s'accumulent à la Banque de France; l'encaisse atteint un milliard en 1867, et l'on parle de la « grève du milliard ». Rouland, gouverneur de la Banque, n'hésitera pas, dans son discours du 27 janvier 1868, à dénoncer le marasme. « La grande raison du malaise qui a pesé depuis une année sur les affaires, déclare-t-il, c'est l'inquiétude sur les choses de la politique extérieure. » Assurément, l'affaire du Luxembourg, la catastrophe mexicaine, la campagne de Mentana ne pouvaient manquer d'alarmer les épargnants. Mais le public n'ignorait pas non plus l'état de santé de l'Empereur, ses hésitations et ses fluctuations politiques, la fermentation sociale, les préoccupations du monde industriel et commercial; et il en résultait un peu partout une sourde, mais profonde crise de confiance.

UN « MUSÉE PÉDAGOGIQUE »

Le spectacle de l'Exposition permet de constater les transformations de l'Empire, les améliorations réalisées, les signes de décrépitude. Il en est ainsi dans le domaine intellectuel et moral, comme dans l'ordre matériel.

Une exposition est, par définition, une grande leçon d'idées et de choses, une manifestation d'enseignement. On l'avait déjà pu voir en 1855. L'Exposition de 1867 joue, plus encore que sa devancière, un rôle actif et significatif dans l'histoire de l'éducation nationale. Jamais le problème pédagogique n'a été plus actuel qu'à cette époque. Jamais le souci de la culture n'a tenu une plus large place.

Tous les esprits étaient d'accord, en ces dernières années de l'Empire, pour célébrer l'instruction. On convenait généralement que la France n'était pas parvenue, à cet égard, au niveau de certains États, tels que la Suisse, la Hollande, ou la Prusse ; les temps approchaient où l'on attribuerait la victoire de 1870 au maître d'école allemand. En attendant, le problème de l'enseignement, et surtout de l'enseignement du peuple, occupe les pensées de tous. Il figure au premier rang des revendications ouvrières. Le Play lui consacre un très important chapitre du livre de *la Réforme sociale*. Ce n'est pourtant pas le commissaire général qui marqua de son empreinte, à l'Exposition universelle, les manifestations pédagogiques. On y trouve, partout présente, l'action du ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy.

L'Empire avait, pendant une dizaine d'années, fait mauvais ménage avec l'enseignement. Au lendemain du coup d'État, l'Université dut subir un régime autoritaire ; les établissements libres prospérèrent ; le « climat » n'était guère favorable aux jeunes maîtres d'esprit indépendant : un Taine, un Prévost-Paradol, un About, — et combien d'autres ! — ne crurent pas pouvoir concilier l'activité intellectuelle et la fidélité au régime. Puis, une évolution se produisit : Napoléon III lui-même n'avait rien d'un « obscurantiste » ; ses études sur Jules César et sur la Gaule romaine l'avaient mis en rapport avec un historien universitaire, doué d'une intelligence active et réalisatrice, Victor Duruy. A l'époque où le régime commençait à s'orienter vers le libéralisme, Duruy fut appelé au ministère (1863). Cette nomination marquait, pour l'Université, le début d'une ère nouvelle.

Duruy se mit donc au travail, et il accomplit par étapes successives une œuvre de rénovation, et presque de révolution. Œuvre animée d'un esprit fort « avancé » pour l'époque, où se trouvent annoncées et amorcées toutes les

réalisations scolaires de la IIIe République. Il prépare l'institution d'un enseignement primaire gratuit et obligatoire ; il assouplit l'enseignement secondaire, il l'ouvre plus largement aux sciences et aux langues vivantes ; il crée un enseignement spécial, de tendance nettement moderne ; on peut enfin le considérer comme le véritable fondateur de l'enseignement public des jeunes filles.

En même temps, Duruy s'efforce de donner satisfaction aux aspirations intellectuelles qui s'élèvent de toutes parts. Le nombre des illettrés demeurait fort élevé ; beaucoup d'adultes n'avaient reçu qu'une instruction rudimentaire. Or les foules ouvrières éprouvaient, plus ardemment que jamais, un vif appétit de science. Duruy favorisa l'institution de cours du soir et facilita, par des bibliothèques, par des publications à bon marché, la diffusion du livre. L'Exposition se situe, à cet égard, entre deux événements révélateurs de l'influence du ministre : l'autorisation accordée, en 1866, à la *Ligue de l'Enseignement* de Jean Macé, en dépit des opinions républicaines et anticléricales de son fondateur, geste qui fut interprété comme une main tendue à ce groupe « d'éducation et de récréation » populaire qui comprenait, avec Macé lui-même, Hetzel, Édouard Charton, Jules Verne, à toute cette opposition intellectuelle qu'inspirait et que dirigeait, de haut et de loin, Victor Hugo. D'autre part, en 1868, les conférences publiques vont être autorisées et connaîtront, dès le premier jour, la faveur universelle. Ainsi, l'œuvre de Duruy se relie à tout un vaste mouvement de culture populaire, d'émancipation intellectuelle, de diffusion des « lumières », tel que la France, depuis le XVIIIe siècle, n'en avait pas vu l'équivalent.

L'Exposition apparut comme l'expression de ces tendances, comme la publication et la proclamation des résultats obtenus. Duruy organisa, au ministère de l'Instruction publique, une manifestation autonome, où figuraient des travaux d'élèves, des plans et projets d'écoles, des ouvrages d'enseignement. Il suscita et facilita les voyages d'instituteurs à Paris. Il fit décider enfin la publication d'importants rapports consacrés aux sciences et aux lettres, qui remplirent vingt-neuf volumes : parmi eux figurent, avec des pages glorieuses de Ravaisson et de Claude Bernard, le célèbre

tableau des *Progrès de la poésie contemporaine* dû à Théophile Gautier.

Autour de cette Exposition, — et de toute l'œuvre de Duruy, — se jouait une ardente bataille. Les uns y saluèrent une « Renaissance » (le mot est du rapporteur Ph. Pompée), c'est-à-dire le passage d'un rigoureux autoritarisme à un régime plus libéral et plus éclairé ; les autres en annonçaient, en dénonçaient le péril. Et, en effet, cette activité, d'inspiration exclusivement laïque, inquiétait le clergé et, avec lui, tous les esprits pour qui la formation intellectuelle demeure inséparable de l'éducation religieuse. Duruy était exposé à l'hostilité des évêques. Et, dans le monde officiel même, il rencontrait l'indifférence, le scepticisme, l'ironie. Le Play se désintéresse de son exposition particulière, organisée, hors du Champ de Mars, en l'hôtel de la rue de Grenelle. Chevalier lui décoche quelques traits dans son *Rapport* officiel. Victor Duruy avait pensé éditer un *Album des lycées*, où eussent été présentées les photographies de tous les collèges, celles des élèves groupés par classes, celles enfin de tous les lauréats, jointes aux discours latins et aux thèmes grecs couronnés dans les concours. Le projet fut abandonné ; pourtant Chevalier ne l'épargna pas. « La raillerie restait désarmée, écrit-il, devant une telle splendeur de conviction universitaire, et ce monument idéal, que les esprits sensibles surnommaient déjà *l'Album des familles*, eût fait tomber la plume du critique d'admiration et de saisissement. »

Ainsi, dans l'ordre de l'enseignement, comme à peu près partout ailleurs, se révèle l'intime désaccord, le malaise interne de l'Empire. D'une part, montent les forces neuves ; de l'autre subsistent et résistent toutes les puissances conservatrices de la société française. Dès 1867, se préparent et se dessinent, autour du problème scolaire, les luttes politiques et religieuses de la IIIe République.

HUMANITARISME ET PAIX ARMÉE

Si l'on envisage l'Exposition de 1867 au point de vue moral, la même contradiction se révèle. Jamais les préoccupations humanitaires n'ont tenu plus de place dans les cœurs et dans les pensées. Jamais Paris, jamais la France ne se sont

abandonnés avec plus de complaisance à de plus séduisantes conceptions. Jamais l'idée, l'idéal d'une civilisation commune à tous les hommes, à tous les peuples n'ont plus absolument dominé les esprits. Et jamais l'illusion collective ne s'est aussi brutalement heurtée à d'aussi cruelles déceptions.

L'Exposition de 1855 était apparue avant tout comme une manifestation scientifique, économique et technique : elle ne comportait pas d'intentions ni de prétentions excessives. Au contraire, l'Exposition de 1867 voit éclore une idéologie, une phraséologie ambitieuses. Le Champ de Mars, hier réservé aux exercices militaires, devient, dans le langage du temps, le champ de la paix ; les peuples assemblés à Paris prennent conscience de leur harmonie ; peu à peu, du concept des « nationalités » se dégage celui de l'unité humaine, celui de l'Internationale : le terme même d'*universel* semble avoir suscité des illusions, des aspirations démesurées. « L'Exposition a mis à la mode un mot que le Dictionnaire de l'Académie ne connaissait pas, et qui restera comme la création particulière et la devise de l'année 1867, écrit Victor Fournel. Elle a un journal *international*, une cuisine *internationale*, des restaurants *internationaux*, un théâtre *international*. » L'Exposition de 1867 est, en effet, nous l'avons vu, contemporaine de l'« Association internationale des Travailleurs ». Elle l'est aussi de la « Ligue internationale de la Paix », création de Frédéric Passy, que patronne Michel Chevalier, et d'une foule de sociétés à tendance plus ou moins universaliste. Peu de congrès se tiennent dans son enceinte : l'hospitalière Helvétie les accueille. Pendant l'été de 1867, se tient à Genève le Congrès de la paix ; à Lausanne, celui de l'Internationale des Travailleurs. La mode des groupements, « l'associationnisme », sévit d'ailleurs dans tous les domaines, de la « Société protectrice des animaux » à la « Ligue des Solidaires » pour les enterrements civils.

La tendance humanitaire engendre quelques heureux effets: l'exposition des Secours aux blessés militaires, correspondant à la récente fondation de la Croix-Rouge ; le pavillon des monnaies, des poids et mesures, destiné à illustrer la grande idée de l'unité humaine. Mais, à côté de ces manifestations pratiques, de ces initiatives d'intérêt général, que de fictions et de chimères ! Alors que l'Exposition de 1855 n'avait été,

et n'avait voulu être, que la fête de l'industrie, du travail, de l'effort humain, celle de 1867 tend à paraître comme une vue synthétique, un panorama de la totalité des êtres et des choses, une sorte de concile œcuménique, laïque et philanthropique.

Surtout, on croyait à la paix, on y croyait aveuglément : c'était l'ignorant, le paresseux optimisme de toutes les époques heureuses. Michel Chevalier lui-même déclare que l'intérêt des nations européennes est de former une confédération. « Désormais, proclame-t-il, faisant sienne une parole de Napoléon Ier, toute guerre européenne est une guerre civile. » Sur ces mots, s'achève son rapport... Hugo, poète et prophète, jette dans la préface du *Paris-Guide*, consacré à l'Exposition, l'une des pages les plus folles de son œuvre, une étrange déclaration de patriotisme universel. « Phénomène magnifique, cordial et formidable que cette volatilisation d'un peuple qui s'évapore en fraternité ! O France, adieu ! Tu es trop grande pour n'être qu'une patrie. On se sépare de sa mère qui devient déesse. Encore un peu de temps, et tu t'évanouiras dans la transfiguration. Tu es si grande que voilà que tu ne vas plus être. Tu ne seras plus France, tu seras Humanité ; tu ne seras plus nation, tu seras ubiquité. Tu es destinée à te dissoudre tout entière en rayonnement, et rien n'est auguste à cette heure comme l'effacement visible de ta frontière. Résigne-toi à ton immensité. Adieu, peuple ! Salut, homme ! Subis ton élargissement fatal et sublime, ô ma patrie, et, de même qu'Athènes est devenue la Grèce, de même que Rome est devenue la chrétienté, toi, France, deviens le monde ! » Telle peut être chez un grand esprit, délié de la France depuis quinze ans, la réfraction de la notion, — prestigieuse et périlleuse, — de l'« universalité ».

Ces visions grandioses et candides se heurtaient à la réalité. Sans même évoquer le souvenir de Sadowa, il suffisait de regarder autour de soi pour apercevoir les faits. En dépit des règlements qui n'acceptaient point les œuvres de mort, les armements avaient été admis à l'Exposition. L'industrie de guerre française y était représentée. Mais la maison Krupp avait envoyé un canon géant, un canon de cinquante mille kilogrammes, dont l'apparition sembla comme un sinistre présage. Mais Victor Hugo déclarait : « Les énormes boulets d'acier, du prix de mille francs chaque, que lancent les canons

titans fabriqués en Prusse par le gigantesque marteau de Krupp, lequel pèse cent mille livres et coûte trois millions, sont juste aussi efficaces contre le progrès que les bulles de savon soufflées au bout d'un chalumeau de paille par la bouche d'un petit enfant ! »

Ainsi l'examen des principaux faits, des principales tendances de l'Exposition confirme l'impression première. Que de points noirs dans ce ciel heureux ! Que de nuages sur ces fêtes ! La politique, à peu près absente des discours, fait l'objet de toutes les pensées. L'inquiétude sociale se révèle avec une acuité, une intensité toutes nouvelles. Le malaise économique et financier apparaît. Dans l'ordre philosophique et religieux, un véhément conflit est engagé. Surtout, à l'horizon européen, se posent les plus redoutables problèmes. Assurément, 1867 donne un prestigieux spectacle : Paris recevant l'univers, offrant aux peuples et aux rois un festival, une kermesse d'un éclat inégalé ; une ardente fermentation d'idées dont la plus noble et la plus haute est celle de la paix, de l'unité, de la fraternité humaine. Il marque le sommet de l'Empire, le point d'où l'on aperçoit, comme une sorte de terre prochaine, toutes les notions dont va s'emparer la République pour essayer d'en forger, d'en former des réalités.

Flatteuses visions !... Le fait prochain, c'est le danger des nationalités grandissantes, le réveil allemand, le péril prussien. Tous les Français ne se refusent pas à l'évidence. « La France, écrit Prévost-Paradol, approche de l'épreuve la plus redoutable qu'elle ait encore traversée... Aujourd'hui, la question est de savoir si elle l'emporterait sur la Prusse, et il n'est personne qui ne considère cette lutte comme une épreuve des plus sérieuses pour notre pays. » Et Daudet pourra, au lendemain de 1870, évoquer pathétiquement « l'Empereur aveugle ».

L'année de l'Exposition représente en quelque sorte le quatrième acte de la tragédie impériale, l'heure de la « crise », le moment où se nouent en un faisceau les forces jusqu'alors éparses qui vont emporter le dénouement.

RAYMOND ISAY.

(A suivre.)

LA CRÉANCE AMÉRICAINE

Depuis la mémorable séance du 15 décembre 1932, où la Chambre des députés décida de suspendre tous paiements à l'Amérique et renversa le cabinet Herriot, qui voulait faire face à l'échéance, la question des dettes de la France envers les États-Unis avait paru sommeiller. Mais cesser de parler d'un problème n'a jamais suffi pour le résoudre, et, tôt ou tard, il faut bien se décider à en aborder l'examen final.

Ce moment est-il arrivé, en ce qui touche la créance américaine ? On ne saurait l'affirmer, tant restent nombreuses les incertitudes qui enveloppent, de nos jours, tout ce qui relève de la politique internationale. Mais on peut recueillir certains indices prémonitoires, et en dégager, sans trop d'invraisemblance, l'hypothèse d'une reprise des négociations franco-américaines, en vue d'une revision et d'un règlement de comptes.

Tout d'abord, la presse des deux pays s'est complu, depuis quelque temps, à l'annoncer comme prochaine, et s'il est vrai, comme l'annonçait tout récemment, — *cum grano salis*, — une parole autorisée, que la presse finit par créer ce qu'elle imagine et suscite le fait à force de l'affirmer, on pourrait s'attendre ici à du nouveau. Il faut, toutefois, observer qu'au début de cette année, notre ministre des Affaires étrangères, M. Delbos, et l'ambassadeur des États-Unis, M. Bullitt, ont démenti jusqu'à la réalité de l'entretien que les journaux leur avaient prêté au sujet de notre dette.

Mais il est exact que, dès le 26 novembre 1936, la Chambre

était saisie d'une proposition de résolution de M. René Richard invitant le gouvernement à ouvrir des négociations avec les États-Unis. Il n'est pas moins vrai qu'en même temps l'Amérique, en remettant à la France le relevé semestriel de son compte, se disait prête à discuter toute proposition française quant au règlement de ce compte, et que si, dans sa réponse, notre gouvernement s'excusait de n'en avoir aucune à formuler, il n'en exprimait pas moins son bon vouloir de voir la question se résoudre un jour prochain.

La nomination de M. Georges Bonnet, comme ambassadeur à Washington, incite nombre de bons esprits à croire qu'une des premières tâches de notre représentant sera de s'attaquer résolument à ce problème. La compétence du nouvel ambassadeur, l'autorité qu'il s'est acquise au cours de négociations internationales des plus complexes sur les problèmes financiers peuvent induire à penser que notre gouvernement a voulu les utiliser pour voir régler les relations de la France et de l'Amérique sur ce point particulier.

Le moment paraît opportun pour nous remémorer les données du problème, trop souvent oubliées, ignorées ou mal interprétées par l'opinion publique, d'un côté comme de l'autre de l'Océan. Nous résumerons donc, à larges traits, l'historique de la créance américaine et nous en dégagerons, chemin faisant, et comme conclusion, les raisons qui militent en faveur d'une revision des comptes, entreprise dans un esprit à la fois équitable et réaliste.

COMMENT LA FRANCE S'EST ENDETTÉE

Dès les premières semaines d'août 1914, la France, envahie, et n'ayant pas encore organisé ses fabrications de guerre, se voyait obligée d'acheter à l'étranger les munitions, les équipements, les vivres dont elle avait besoin. L'Angleterre et surtout l'Amérique furent ses principaux fournisseurs et nos importations atteignirent de telles sommes qu'à la fin de 1918 notre balance commerciale accusait un déficit cumulé de 60 milliards de francs-or, soit plus de 400 milliards de francs du type 1936 !

Pour payer les fournitures ainsi acquises, il fallut recourir au crédit, sous toutes ses formes, tant par avances de tréso-

rerie à trésorerie d'État que par ouvertures de crédit en banque, ou par emprunts publics. La France fut ainsi amenée à contracter, à l'égard des États-Unis, deux catégories de dettes : une dette commerciale et une dette politique. La première, constituée par tous les crédits reçus entre le 1er août 1914 et le 6 avril 1917, date de l'entrée en guerre des Américains ; à cette dette, de 800 millions de dollars environ, devaient, en 1919, s'ajouter les 407 millions de dollars, prix auquel nous achetâmes les stocks laissés en France par nos alliés. Compte tenu d'un remboursement de 260 millions de dollars, exécuté au cours des hostilités, notre dette commerciale s'établissait donc non loin du milliard de dollars. Quant à la dette politique, elle se compose de tous les crédits qui nous furent consentis par les États-Unis depuis leur entrée en guerre jusqu'au mois d'octobre 1919, date à laquelle nous cessâmes de recourir à leur aide financière.

Cette seconde partie de la dette présente bien, en effet, un caractère politique, car elle fut contractée entre États, et les crédits ouverts furent employés pour atteindre le but commun qu'ils s'étaient assigné : la victoire militaire. Quand le Congrès américain décida d'engager l'Amérique dans la guerre, le président Wilson déclara solennellement à ses collègues : « Nous devons mettre en jeu nos vies et nos fortunes, tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons. » Pendant douze mois, l'Amérique ne fournit à la cause commune que son argent, tandis que ses hommes se préparaient à l'assaut suprême où, à partir de mai 1918, leur courage fut incomparable.

Le Sénat américain approuva les lois d'emprunts publics, en précisant que le produit de ces emprunts devait servir à faire des avances aux Alliés, ce qui leur donnait le caractère d'une véritable contribution américaine aux frais communs de la guerre. Il importe d'insister sur le fait que, dans toutes les lois autorisant les emprunts qui allaient dès lors se succéder, on retrouve la formule qu'ils sont émis « en vue d'assurer plus efficacement la sécurité et la défense nationales et de continuer la guerre, en ouvrant aux gouvernements étrangers des crédits aux États-Unis ». Il s'agissait de faire triompher la cause commune, de lui apporter sans délai ce dont l'Amérique disposait, et cela par devoir interallié, par intérêt de défense

nationale, mais « sans préoccupation de perte ou de profit financier... en restant prêts à tous les sacrifices », comme le disait, au Sénat américain, le sénateur Simmons, président du Comité des finances, lors du vote des premiers *Liberty bonds*.

A coup sûr, si l'on s'en tient à la forme dans laquelle furent faites les avances à la France, ce sont, juridiquement, des prêts représentés par des titres, des obligations portant la signature de nos représentants qualifiés. Mais, vues sous l'angle économique, ces opérations n'offrent pas le caractère de prêts véritables, c'est-à-dire d'avances faites à l'emprunteur pour lui permettre de créer des richesses nouvelles, gage et moyen de sa libération. Vues sous l'angle politique, ces avances apparaissent comme de véritables subsides, comme un apport à l'affaire commune.

Pourtant, si l'on se refusait à penser que le fond dût l'emporter sur la forme pour caractériser les crédits américains, il faudrait, tout au moins, se reporter aux conditions dans lesquelles la France a reçu cette aide financière, afin d'apprécier ce qu'il serait équitable de lui réclamer pour sa libération. On constaterait alors que nous avons reçu des États-Unis, non pas de l'argent, mais uniquement des crédits qui devaient, sous de minutieuses justifications, être employés en marchandises achetées dans le pays même. Les États-Unis livraient leurs fournitures contre des traites créées et acceptées par la France au profit du Trésor américain ; celui-ci payait les fournisseurs grâce à des ressources d'emprunts souscrits par le public américain.

Ce système a valu aux États-Unis un énorme excédent d'exportations et a transformé l'aspect de leur balance des comptes. Il a prodigieusement animé leur vie économique. Enfin, grâce à l'impôt sur les bénéfices de guerre, le Trésor américain a récupéré 43 p. 100 de ses décaissements. Si donc, on veut bien considérer que le montant de cet impôt était incorporé dans les prix des fournitures que la France achetait alors sans pouvoir discuter, vu l'urgence, on s'apercevra que l'Amérique s'est déjà remboursée de près de moitié des avances qu'elle nous a consenties (1).

(1) Cette démonstration a été faite lumineusement par M. Edge, au Sénat américain, le 30 mars 1926, à propos du règlement de la dette italienne.

Il serait bon que l'opinion américaine fût mieux informée de la manière véritable dont la dette de la France a été contractée. La loyauté et le réalisme du peuple américain ne pourraient manquer de considérer favorablement un accord qui restituerait à l'aide financière des États-Unis son caractère de subside et qui tiendrait compte du gain qu'elle leur a procuré, au moment même où elle s'accomplissait comme aussi dans les années qui suivirent la guerre.

A LA RECHERCHE D'UN ACCORD

Au lendemain même des hostilités, la nécessité d'un règlement de comptes entre Alliés s'imposa. Mais, dès l'abord, on dut s'apercevoir qu'il n'irait pas sans difficultés. L'union financière qui avait groupé les nations alliées s'était rompue ; chaque monnaie suivait son sort et chaque État se trouvait en face des frais et des dévastations que lui avaient causés cinquante et un mois d'hostilités. La France était la plus éprouvée, avec ses 1 500 000 morts, ses 1 500 000 mutilés, dix de ses départements ravagés et quatre millions d'habitants sans foyer.

De bonne foi, notre opinion politique tendait à considérer que, dans l'épreuve commune, les Alliés avaient dû mettre tout en commun ; l'idée se précisa donc que, pour liquider les conséquences financières de la guerre, il serait juste de faire bloc de toutes les dépenses et d'en répartir la charge entre les nations alliées, — déduction faite des réparations incombant à l'Allemagne, — en tenant compte des sacrifices subis et des ressources conservées.

Mais, dès 1919, le Trésor américain fit connaître qu'il n'adoptait pas cette thèse. On dut bientôt apprendre aussi qu'il n'admettait pas de discussion sur le principal de notre dette, bien que des juristes français, comme le doyen Larnaude, et des économistes américains, comme M. Seligman, eussent démontré ou admis que, pour ses achats de guerre en Amérique, la France avait dû subir des prix de contrainte. Enfin, une autre requête française, la plus importante de toutes peut-être, consistait à voir lier le remboursement de la créance américaine au paiement par l'Allemagne des réparations. On l'appuyait tant sur le fameux mémorandum aux

14 points du président Wilson que sur le traité de Versailles lui-même, qui avait reconnu à la France une priorité dans les paiements de réparations pour relever ses ruines. Or, l'endettement de guerre pouvait bien compter lui-même comme un élément de ruine à réparer.

L'opinion américaine voyait les choses sous un tout autre aspect ; pour elle, puisqu'il y avait eu prêt, — ce qui pouvait d'ailleurs se contester, — il devait y avoir remboursement, et comme le relevé de comptes aboutissait à un total chiffré en dollars (1), le paiement était exigible en espèces, bien que le débiteur n'eût reçu que des marchandises tarifées au maximum. D'autre part, l'Amérique entendait reprendre sa politique d'isolement à l'égard de l'Europe, agitée, querelleuse, armée, et dont la psychologie lui échappait. La question allait se compliquer bientôt du fait que la France achetait les stocks américains et que le montant de cette acquisition, en venant s'ajouter à notre débit, risquait de lui communiquer un caractère commercial.

C'est sous ce « climat » que les négociations allaient s'ouvrir peu après. Dès 1922, l'Angleterre, par la célèbre note Balfour, se déclarait prête à l'annulation générale des dettes interalliées. Éconduite et pressée d'assainir ses finances et sa monnaie, elle traita séparément avec les États-Unis, dès le 18 juin 1923, et dans des conditions dont l'influence devait se faire lourdement sentir lors des pourparlers avec les autres Alliés.

Le Congrès américain, qui étudiait le problème depuis le milieu de 1921, avait créé une Commission des dettes, munie des pleins pouvoirs pour négocier la consolidation, la conversion ou la prorogation des dettes, mais à qui on avait interdit d'en diminuer le principal, d'en abaisser l'intérêt au-dessous de 4 pour 100 et d'accepter une substitution de débiteur (l'Allemagne, par exemple). A cette mesure, la France répond en envoyant à Washington la mission Parmentier (juillet 1922). Il s'agissait de renseigner l'Amérique sur notre situation, de lui faire sentir l'énormité de nos charges économiques, la nécessité de maintenir onéreusement notre sécurité, l'impossibilité de payer nos créanciers, si nos débiteurs politiques

(1) Exactement 2 997 millions de dollars en principal.

faisaient défaut. Cette dernière condition fut nettement précisée, le 20 juin 1923, par M. Poincaré, car l'Allemagne s'exécutait mal et réclamait sans cesse des moratoires. A ce moment, une partie des milieux politiques des États-Unis parut se rendre compte de cette réalité et le président Coolidge proposa la réunion d'un Comité d'experts qui allait se tenir, fin novembre 1923, sous la présidence d'un Américain, le général Dawes.

En avril 1924, le « plan Dawes » fut achevé et rat fié par tous les intéressés, y compris l'Allemagne, dont il réduisait la dette de 132 milliards de marks à 25 (la part de la France tombant, *ipso facto*, de 68 à 15 milliards). Nous proposâmes alors à l'Amérique d'accepter sur sa créance un abattement analogue de 75 pour 100. Le moment paraissait favorable : les États-Unis avaient signé d'autres accords (Pologne, Finlande, Lithuanie), l'état politique et monétaire de l'Europe s'améliorait, et enfin il fallait utiliser les derniers mois d'existence de la Commission des dettes.

Sous l'influence de M. Mellon, ministre du Trésor, on se décida, en Amérique, à déclarer que, dans les négociations à venir, on tiendrait compte de la capacité de paiement, actuelle et future, du débiteur, plus que de ses obligations strictement juridiques.

Le gouvernement français (octobre 1925) prit acte de cette décision qu'il put interpréter comme la reconnaissance implicite d'un lien entre réparations et dettes interalliées, car la défaillance de notre débiteur devait infailliblement altérer notre capacité de paiement. Mais, dans les missions qu'ils accomplirent aux États-Unis, M. Caillaux (1925) et M. Bérenger (1926) se virent opposer un refus très net de rien diminuer sur le principal de la créance, lequel devrait comprendre le montant des intérêts arriérés au taux qui serait fixé.

Force fut bien de signer l'accord de Washington, — dont la ratification allait demander trois ans, — qui fixait le montant de notre dette à 4 076 000 dollars, se décomposant ainsi : avances, 2 933 000 dollars ; stocks, 407 000 000 ; intérêts arriérés et incorporés au principal, 736 000 000 Le règlement de cette somme s'échelonnait sur soixante-deux années (jusqu'en 1987), et il fut remis à l'Amérique soixante-deux obligations *à ordre* représentant ces annuités. La

France pouvait, pendant trois ans, ajourner ses paiements.

Tel est, en substance, l'accord qui régit, aujourd'hui encore, la créance américaine.

LE SORT MALHEUREUX DE L'ACCORD DE WASHINGTON

Cet accord fut aussi mal accueilli en Amérique qu'en France, car chaque pays en supputait la valeur à sa façon. Aux États-Unis, on calculait la « valeur actuelle » du traité sur la base d'un intérêt de 4 pour 100. On trouvait alors que cette valeur correspondait juste au montant des prêts faits à la France après l'armistice, et on en concluait que toute notre dette de guerre proprement dite était annulée. Cela faisait crier à un excès de générosité envers nous, par comparaison avec les conditions faites à l'Angleterre et par rapport à la richesse nationale qu'on nous attribuait.

En France, on considérait, d'une façon plus réaliste, que, pendant soixante-deux ans, il nous faudrait grever notre budget d'une lourde annuité, et, faisant le total des sommes que le contribuable français aurait dû, en fin de compte, payer à l'Amérique, on arrivait à un total de 6 648 000 dollars, alors qu'en tout et pour tout (avances et stocks), nous n'avions reçu que 3 340 000 millions de dollars.

D'autres particularités de l'accord choquaient notre opinion : l'incorporation des intérêts, d'abord ; la commercialisation de notre dette par le moyen des obligations à ordre (et M. Mellon dut, tant l'émotion s'avivait, promettre qu'il n'userait pas de cette faculté) ; l'absence de toute « clause de sauvegarde » autorisant la France à suspendre ses paiements, si l'Allemagne suspendait les siens. On s'étonnait de cette dernière lacune, en faisant valoir que M. Bérenger, notre négociateur, avait pu exposer le principe du lien nécessaire entre dettes et réparations, sans soulever la moindre objection, et que le plan Dawes, en prenant soin d'ajuster les échéances allemandes aux échéances françaises, avait laissé pressentir qu'on acceptait de reconnaître ce lien.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que la ratification de l'accord de Washington ait été, tout d'abord, ajournée. Provisoirement, et sans engager l'avenir, la France payait (1927-1928) les sommes prévues à l'accord et qui, d'ailleurs, concor-

daient avec ce que l'Allemagne lui versait, en vertu du plan Dawes. Mais cette situation ne pouvait se prolonger : au 1er août 1929, il allait falloir, ou bien ratifier l'accord, ou bien le rejeter, mais alors payer d'un seul coup la valeur des stocks acquis en 1919, soit 407 millions de dollars, dont le règlement avait été ajourné de dix ans. Et, pendant ce temps, la monnaie française baissait et la dévaluation de 1928 s'accomplissait.

La nécessité de ratifier s'imposait. On attendit l'imminente revision du plan Dawes ; elle eut lieu le 7 juin 1929, sous la présidence du financier américain Owen D. Young, et amputait une fois de plus notre créance de réparations. Mais le plan Young, à son tour, établissait une concordance entre les paiements allemands et ceux des Alliés à l'Amérique. Les accords de Washington furent alors ratifiés, après d'émouvants débats au Parlement français. La Chambre (20 juillet 1929) et le Sénat (26 juillet) déclaraient solennellement « que la France, sous peine de troubler gravement son économie nationale, ne pourrait trouver les moyens nécessaires à l'exécution des accords que dans l'accomplissement régulier des obligations de l'Allemagne ».

Le Congrès américain, à son tour, ratifia le pacte. Le plan Young entrait en application le 20 janvier 1930, et, dès février, l'accord de Washington était promulgué chez nous. L'opinion restait attristée et déçue de voir qu'après dix ans de négociations, notre pays devait subir encore d'aussi gros sacrifices. On se résigna, dans la pensée que, cette fois, réparations et dettes interalliées étaient définitivement réglées. Cette illusion ne devait pas persister longtemps, et, le 20 juin 1931, le moratoire Hoover, « éclatant comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu », allait le dissiper.

DU MORATOIRE HOOVER A LA SUSPENSION DES PAIEMENTS

Que s'était-il passé ? Ceci : que l'Allemagne avait, depuis dix ans, emprunté sans mesure en Angleterre et aux États-Unis et que la crise, alors très prononcée, la rendait incapable de payer à la fois ses dettes commerciales et ses dettes politiques. Il fallait sacrifier les unes ou les autres. Le président Hoover, considérant les intérêts bancaires des États-

Unis comme plus urgents à défendre que ceux du Trésor, lança son retentissant message, qui proposait un moratoire d'un an pour toutes les dettes politiques et invitait les intéressés à se réunir en conférence pour aviser au règlement de l'avenir.

La France se rendit à la Conférence de Londres (20 juillet), puis au Comité d'action réuni à la B. R. I., sous la présidence de l'Américain Wiggin, pour régler les conditions du moratoire. Elle fondait quelques espoirs sur le fait que le président Hoover avait motivé son message par la nécessité de tenir compte de la situation nouvelle née de la crise économique.

Une fois ratifié le plan Wiggin, les conversations franco-américaines reprirent. J'eus l'honneur d'accompagner le président Pierre Laval dans celles qu'il alla nouer, en 1931, avec M. Hoover, et au cours desquelles la connexité de fait qui existe entre la question des dettes et celle des réparations fut à nouveau reconnue ; il fut entre autres admis qu'avant l'expiration du moratoire Hoover, un arrangement couvrant la période de dépression économique pourrait être nécessaire. L'initiative de cet arrangement devait être prise par les Puissances européennes intéressées. C'est ainsi que le Comité consultatif du plan Young, réuni à Bâle (décembre 1931), sur la demande de l'Allemagne et avec la participation des experts américains, concluait à la nécessité d'ajuster les diverses dettes inter-gouvernementales et de reconnaître leur indépendance de fait.

C'est pour rechercher ces ajustements que la Conférence de Lausanne se tint (juin 1932). Notre nouvel ambassadeur, M. Georges Bonnet, devait y prendre une part active, mais aucun Américain n'y assistait. Les États-Unis, alternativement, se proclamaient attachés à la doctrine de Monroë, et intervenaient profondément dans les affaires européennes. Tous les travaux de Lausanne subirent l'influence de cette équivoque et en furent faussés, car leur succès ne pouvait provenir que d'une entente avec les États-Unis dont ceux-ci ne laissaient même pas espérer la conclusion.

A Lausanne, les thèses opposées s'affrontaient. Les experts anglais, une fois de plus, préconisaient l'annulation des dettes de réparations, tandis que la France s'en tenait résolument

au plan Young. Les États-Unis ayant fait savoir à Londres qu'ils n'annuleraient pas leur créance, il fallut bien écarter la thèse anglaise, puisque le but même de la Conférence de Lausanne était de fixer les conditions d'un « règlement universel ».

L'accord de Lausanne aboutit à une nouvelle amputation de la créance sur l'Allemagne, malgré la prétention du plan Young d'être « complet et définitif ». Le débiteur se vit allégé de 90 pour 100 de sa charge et la part de la France réduite de 16 milliards de reichsmarks à 1 500 millions. Un *gentlemen's agreement* consécutif déclarait que l'accord entrerait en vigueur après qu'un règlement satisfaisant serait intervenu entre les gouvernements créanciers de l'Allemagne et leurs propres créanciers. C'était la thèse française du lien de fait entre réparations et dettes interalliées affirmée une fois de plus et confirmée dans l'appel émouvant que, par son discours de clôture, M. MacDonald adressait à l'Amérique.

Cet appel allait-il être entendu ? Le sénateur Borah célébrait avec lyrisme l'accord de Lausanne comme le prélude et l'élément essentiel d'une grande réconciliation, d'une coopération confiante entre peuples. Mais M. Hoover demeurait réticent ; les États-Unis préparaient leurs élections générales, cependant que le moratoire Hoover prenait fin et qu'approchait l'échéance du 15 décembre 1932. Dès lors, les choses vont se précipiter.

Au début de novembre, le gouvernement français adressait une note au gouvernement américain pour le prier de reconsidérer l'affaire des dettes, en tenant compte des résultats de Lausanne, et, à cet effet, de proroger l'échéance de décembre. Une note analogue de l'Angleterre s'associait à cette demande. Mais ni le président Hoover, dont les pouvoirs allaient expirer, ni le président Roosevelt, qui ne devait prendre les siens qu'en mars 1933, ne voulurent rien décider. Finalement, le 23 novembre, la réponse américaine nous parvenait : elle rejetait la prorogation d'échéance, mais laissait quelque espoir en vue de la revision de la créance.

Sans se décourager, le cabinet Herriot adressait à Washington un nouveau mémoire : se référant aux démonstrations de l'expert américain Stewart (signataire du rapport de Bâle (1931), ce mémoire démontrait les dangers de transferts

sans contre-partie commerciale et il s'attachait à réfuter les opinions erronées qu'on répandait alors en Amérique sur l'accaparement de l'or par la France. Enfin, il faisait voir notre pays durement touché déjà, lui aussi, par la crise et concluait à la nécessité de la revision.

Le refus, quelque peu cassant, qui allait nous parvenir le 6 décembre, causa dans le pays une grosse émotion. Dès ce moment, on pouvait prévoir que l'échéance du 15 décembre avait grande chance de n'être point faite. Sans doute, la somme à payer atteignait-elle à peine 300 millions de francs. Mais notre versement eût entraîné un paiement concomitant à l'Angleterre et, surtout, il aurait valu renonciation à notre thèse fondamentale du lien entre réparations et dettes interalliées, puisque l'Allemagne avait désormais cessé toute exécution.

Il semblait à l'opinion française qu'en intervenant dans les affaires européennes par le moratoire Hoover, les États-Unis avaient gravement modifié notre situation économique et changé les conditions mêmes dans lesquelles avait été signé l'accord de Washington. Le moratoire Hoover, par une sorte de novation, l'avait rendu caduc. Le refus américain d'accepter l'offre anglaise de paiement sous réserves acheva d'indisposer les esprits en France et le Parlement émit à une forte majorité le vote du 15 décembre 1932, non sans avoir, au préalable, indiqué qu'on eût honoré l'échéance, si l'Amérique avait accepté le principe d'une conférence destinée à en finir avec l'irritant problème des dettes.

Depuis lors, la question n'a plus progressé. La Grande-Bretagne, après quelques paiements *symboliques*, dont le montant correspondait à l'abattement de 90 pour 100 fixé à Lausanne pour les réparations, — ce qui corrobore encore la thèse française du « lien de fait », — cessa complètement de payer quoi que ce soit à l'Amérique. Quant à la France, bien que huit échéances et douze gouvernements se soient succédé depuis le 15 décembre 1932, son attitude n'a plus varié.

LA NÉCESSITÉ D'UNE REVISION DE LA CRÉANCE AMÉRICAINE

Mais il n'est digne ni de l'Amérique, ni de nous-mêmes de laisser subsister le malentendu. De grands peuples, attachés

à l'honneur de leur signature, liés par les sacrifices communs de naguère, tenus de s'unir parmi les ténébreux aléas de la politique internationale, se doivent de régler leurs comptes financiers. Ils y ont, en outre, le plus grand intérêt pour la reprise normale de leurs pleines relations économiques.

Les principaux obstacles qui se dressent devant la revision du compte résident dans l'opinion américaine, mal informée des conditions de notre endettement et mal préparée à la discussion de la créance des États-Unis. Pourtant, des directeurs de la conscience publique n'ont pas manqué, dans ce pays, de multiplier leurs efforts et de plaider pour une revision aussi généreuse, c'est-à-dire équitable, que possible. Les nommer tous serait difficile ; citons seulement des écrivains et journalistes comme Walter Lippmann, Oswald Chew, Fr. H. Simonds, des professeurs comme Seligman, Taussig, des universités comme Harvard, Columbia, Princeton, des personnalités du barreau ou de la politique comme Piatt Andrew, O'Ryan, Clarence Darrow, etc.

Il faudrait que l'Amérique se rendît un compte plus exact des sacrifices subis par la France, qui, presque seule, au début de la guerre, soutint le choc de l'ennemi, qui fut par celui-ci scientifiquement ravagée, alors que les États-Unis, malgré leurs pertes en hommes, eurent l'inappréciable bonheur d'échapper à l'invasion.

Il faudrait aussi faire entendre au public américain que les accords dont il voudrait se réclamer reposaient sur des conditions disparues ou des prévisions non réalisées de bonne entente politique des peuples et de prospérité économique, insister sur la difficulté, maintes fois prouvée, des transferts internationaux d'argent sans contre-partie et le convaincre que la solidarité, la coopération internationale constituent le bien suprême et, en tout cas, surpassent de beaucoup les questions comptables.

Peut-être le moment est-il favorable pour obtenir l'audience de nos amis d'Amérique : la crise, terminée pour eux, pèse encore sur nous, les intérêts politiques des deux peuples apparaissent plus similaires et plus mêlés que jamais. Peut-être accordera-t-on à une France économiquement éprouvée et politiquement exposée aux périls extérieurs ce qu'on a refusé

à la France apparemment triomphante et prospère des années 1920-1932.

Les arguments ne manqueront certes pas à notre ambassadeur et, si nous nous préparons à en exposer quelques-uns, ce n'est point par présomption de « conseilleur », mais par nécessité de conclure cette rapide étude, en extrayant ce qui s'en dégagerait de soi-même.

La revision de la créance américaine se justifie en droit : le moratoire Hoover, accordé par notre propre créancier au débiteur commun, a fait novation à l'accord de Washington et modifié notre capacité de paiement, reconnue comme élément essentiel de nos obligations. Dans le plan Dawes, dans le plan Young, dans les accords de Lausanne, le lien entre réparations et « dettes » apparaît sans cesse d'une façon plus ou moins explicite.

Mais la revision s'impose plus encore en équité. Ne revenons pas sur l'énumération de nos sacrifices de guerre, ni sur la défaillance de nos débiteurs. Ici, les faits sont trop patents pour se voir négligés. Mais répétons que la France n'a reçu des États-Unis, que des marchandises et non de l'argent, qu'elle les a payées au prix fort et que ce prix englobait les impôts sur les *excess profits* (à raison de 43 pour 100 de son montant) que le Trésor américain a récupérés. D'après ses propres comptes (1), ces recouvrements auraient atteint 1 500 millions de dollars sur les seules affaires conclues par les ressortissants américains avec la France. S'ajoutant à nos remboursements, soit 486 millions de dollars, il ne resterait, à notre débit, sur les 3 340 millions de dollars effectivement reçus (en marchandises) qu'environ 1 350 millions de dollars.

Cette somme, qui représente près de 30 milliards de nos francs, et qui est très inférieure au total des soixante-deux annuités de l'accord de Washington, dépasse pourtant de beaucoup ce qu'il serait raisonnable de nous demander, alors surtout que, désormais, nous ne recevrons rien de l'Allemagne.

Il serait téméraire de conclure par des prophéties, car la politique américaine, — ainsi que l'écrivait récemment

(1) M. de Marcé en a donné le détail et l'explication dans ses travaux récents (1933-1934).

M. de Lanux dans *la Neutralité américaine en* 1936, — « comporte une part d'empirisme, de hasard, de fantaisie, ou simplement une *marge de liberté* que ne connaissent pas les politiques des autres pays, prisonniers de conditions plus rigoureuses, plus déterminantes, moins mobiles ».

N'oublions pas, au surplus, que jamais aucune élection dans aucun pays n'a été suivie avec un intérêt plus passionné et n'a suscité plus d'espérances que la campagne présidentielle de M. Roosevelt l'été dernier. C'était comme si le peuple américain avait à choisir un leader pour le monde, et pas seulement son propre chef exécutif.

Souhaitons donc ardemment que les nécessités politiques et les intérêts économiques l'emportent, dans les négociations à venir, sur la question juridique. Celle-ci ne devrait intervenir que pour mettre en forme les accords que les représentants des deux peuples intéressés sauront trouver, dans leur esprit d'équité, dans le sentiment des intérêts fondamentaux de leurs patries respectives et, par-dessus tout, dans la vision d'un univers enfin pacifié.

ALBERT BUISSON.

REVUE LITTÉRAIRE

UN CRITIQUE MORALISTE : ALEXANDRE VINET

Il est bon, quand on meurt jeune, sans avoir eu le temps de construire l'œuvre rêvée ou de lier sa gerbe, de laisser derrière soi des amis dévoués qui prennent soin de notre réputation, entretiennent notre mémoire et réparent l'injustice de l'envieuse destinée. Cette heureuse fortune, qu'il méritait si bien, est échue à celui qu'Émile Faguet appelait « le sagace, profond et si pur Vinet ».

Au lendemain de sa mort, survenue à cinquante ans, un comité s'est constitué à Lausanne pour recueillir et publier tout ce qu'il importait de sauver de ses rédactions ou de ses notes de cours, de ses sermons ou discours religieux, de ses articles. Et c'est ainsi que, de 1848 à 1869, on a pu mettre au jour une vingtaine de volumes qui, peut-être, n'ont pas atteint un très large public, — les *Études sur Blaise Pascal* ont eu pourtant trois éditions, — mais qu'une élite fort respectable d'esprits sérieux et méditatifs n'a point ignorés. Entre temps, des articles et des livres ont paru, livres d'amis ou de disciples, qui tenaient à honneur de nous faire mieux connaître la personne morale de l'écrivain vaudois et de nous intéresser à son œuvre. Sainte-Beuve qui l'avait découvert et qui lui est toujours resté fidèle, comme à l'un des rares hommes qu'il n'a jamais cessé d'admirer et de respecter, n'a perdu aucune occasion d'exprimer publiquement la sympathie et l'estime qu'il lui avait inspirées. D'autres critiques, Scherer, Brunetière, ont suivi l'exemple de Sainte-Beuve. Enfin,

en 1908, il s'est fondé à Lausanne une « Société d'édition Vinet », qui s'est proposé de nous donner, en une trentaine de volumes, une édition complète et définitive, soigneusement revue sur les manuscrits ou les meilleurs textes, accompagnée de notes documentaires, de préfaces et de pages inédites, des œuvres d'un homme qui a eu cette rare originalité d'être à la fois un grand théologien, un admirable professeur de littérature et un éminent critique.

De cette édition, douze volumes ont déjà paru, dont le dernier, les *Études sur Blaise Pascal*, est de date toute récente. Si, à cet ouvrage, on joint les trois volumes d'*Études sur la littérature française au* XIXe *siècle*, réédités naguère par M. Paul Sirven, on aura là non pas assurément tout Vinet, non pas même tout Vinet critique littéraire, mais enfin l'essentiel peut-être de son œuvre de critique littéraire, et, en tout cas, quelques-unes des pages qui peuvent le mieux servir à caractériser sa méthode, son inspiration et son tour d'esprit (1).

* * *

A limiter ainsi, par souci de la précision, l'objet de cette brève étude, j'ai d'ailleurs quelques scrupules. En un certains sens, c'est faire tort à Vinet que de ne pas l'embrasser tout entier, de l'isoler du milieu où il a agi et où il s'est développé, de paraître oublier qu'il a joué un rôle dans l'histoire du protestantisme contemporain, de séparer enfin son œuvre critique de son œuvre apologétique, dont elle n'est, à vrai dire, que le prolongement. Vinet, on ne saurait trop insister là-dessus, est non pas seulement un grand chrétien ; il est protestant, et il représente une nuance particulière de protestantisme ; il est ministre : il ne vit, il ne pense, il ne parle, il n'écrit même que pour rendre témoignage à la foi qui l'anime. La pure curiosité d'esprit, la simple jouissance esthétique, le dilettantisme en un mot lui sont choses absolument étrangères. Je ne crois pas qu'un Bossuet lui-même ait été plus complètement détaché de toute espèce de vanité littéraire, plus profondément convaincu qu'un vrai chrétien

(1) Alexandre Vinet, *Études sur Blaise Pascal*, édition augmentée de fragments inédits, publiée, avec une préface et des notes, par Pierre Kohler, 1 vol. in-8; Payot, 1936 ; — *Études sur la littérature française au* XIXe *siècle*. Texte de l'édition posthume de 1848, revu et complété d'après les documents originaux et précédé d'une préface par Paul Sirven, 3 vol. in-8 ; Lausanne, Georges Bridel. — Cf. Eugène Rambert, *Alexandre Vinet, histoire de sa vie et de ses ouvrages*, 5e édition, 1 vol. in-8 ; Lausanne, Payot, 1930.

se reconnaît à ce signe que chacune de ses paroles, chacun de ses écrits, à plus ou moins longue échéance, laisse toujours transparaître la vérité du christianisme ; et, comme Bossuet, il a agi en conséquence.

A Sainte-Beuve, qui lui avait consacré ici même un très pénétrant article d'ensemble, il écrivait, dans une lettre touchante de sincère confusion et d'humilité : « Il me semble qu'après beaucoup d'éloges un peu de sympathie doit vous plaire : j'offre la mienne à l'emploi que vous faites de votre talent, qui ne s'est pas contenté d'intéresser l'imagination et d'effleurer l'âme, mais qui veille aux intérêts sacrés de la vie humaine ; *et moi, qu'une espérance sérieuse a pu seule faire écrivain*, je suis heureux que vous ayez reconnu en moi cette intention, que vous l'ayez aimée, et j'accepte avec reconnaissance les vœux par où vous terminez votre article. Oui, je désire être lu et je vous remercie de m'avoir aidé à l'être. » Retenons ce discret aveu : Vinet est essentiellement un apologiste.

Et, bien entendu, cet apologiste n'oublie jamais qu'il est ministre protestant, et dans ses jugements, dans ses étonnements aussi, les idées traditionnelles, les préjugés peut-être du protestantisme, se font jour souvent, et, parfois, avec quelque insistance. A propos des *Études sur Pascal*, Ernest Havet, un peu trop durement à mon gré, observait : « Il est curieux d'y voir le protestantisme tirant à lui les *Pensées* et y faisant son butin avec un zèle ingénieux, mais obstiné et chagrin. » Pareillement, la manière insuffisamment objective dont Vinet a parlé des *Provinciales* nous fait trop souvenir que jamais la Réforme n'a pu pardonner à la Compagnie de Jésus de lui avoir, un peu partout, barré victorieusement la route. Et enfin, nous sommes parfois un peu tentés de sourire en voyant les efforts, d'ailleurs très méritoires, auxquels se livre le critique pour comprendre et pour expliquer, pour excuser aussi, l'ascétisme de Pascal, et surtout les deux lignes de son testament où le grand écrivain « implore les intercessions de la glorieuse Vierge Marie et de tous les saints et saintes du Paradis ». Un critique de formation catholique, plus familier avec l'admirable dogme de la communion des saints, n'aurait évidemment pas de ces surprises un peu scandalisées.

Il y aurait quelque injustice à appuyer trop lourdement sur ce point. D'une manière générale, et quoi qu'il en dise, Vinet n'est point « sectaire ». Il a l'âme assez large et le cœur assez haut placé pour s'ouvrir à des formes de pensée religieuse qu'il n'accepte pas

pour son compte. Son protestantisme n'a rien d'agressif ; il est chaleureux, cordial, hospitalier ; il pratique la vraie charité chrétienne ; il est plus attiré par ce qui unit que par ce qui divise. Il a très bien parlé de Bourdaloue, bien qu'il fût Jésuite. A Chateaubriand qu'il avait un peu maltraité, mais qui ne l'en avait pas moins remercié de sa « politesse », il écrivait : « Je suis protestant, mais dans un sens si abstrait, si peu historique, que je ne me sens étranger dans aucune enceinte lorsque j'y trouve cette foi en la divine charité... et cette bonne volonté, cette candeur du repentir, qui sont la consolation, la couronne et l'humble triomphe de notre existence foudroyée... Mais veuillez, monsieur, ne pas voir en moi le protestant seulement, c'est-à-dire peut-être l'adversaire, *mais le chrétien, c'est-à-dire le frère*. Ce mot seul peut exprimer tout ce qui se mêle d'affectueux à notre admiration. » Et Chateaubriand de lui répondre : « Oui, monsieur, nous sommes frères ; voilà le grand mot chrétien : il dit tout. »

Chateaubriand avait raison. Et moins que tout autre l'auteur du *Génie du Christianisme* eût été embarrassé pour justifier Vinet de n'avoir pas dépouillé ses croyances quand il jugeait les ouvrages de l'esprit, d'avoir en quelque sorte fait de la critique confessionnelle. Car enfin, s'il est vrai, suivant la profonde remarque de Taine, qu'« il y a une philosophie sous toute littérature », de quel droit reprocherait-on à un homme comme Vinet de juger les œuvres en chrétien comme d'autres les jugent en sceptiques ? Est-ce que par hasard le christianisme ne serait pas une philosophie aussi légitime et aussi profonde que l'épicurisme ou le stoïcisme, que le panthéisme ou le matérialisme ? Est-ce qu'un esprit pénétrant et cultivé, héritier de toute l'expérience morale que dix-huit siècles de christianisme ont ajoutée au trésor commun de l'humanité, ne sera pas plus qualifié pour comprendre et pour apprécier les œuvres et les âmes que celui qui ignore et répudie cette tradition séculaire ? Il a suffi à Chateaubriand de se pénétrer d'une observation de ce genre pour renouveler la critique et, par contre-coup, toute la littérature de son temps. Il n'a pas nui à Sainte-Beuve d'avoir eu sa phase mystique, d'avoir été quelque temps un chrétien de désir ; et il serait facile de montrer que ce fut précisément pendant cette période de sa vie que sa critique a atteint une souplesse, une force de compréhension qu'elle n'a, depuis, jamais dépassée, ni peut-être égalée. Il n'est pas douteux que Vinet ait dû à son sens chrétien toujours en éveil l'originalité et la profondeur de sa pensée critique.

Dans quelques lignes, qu'avaient sacrifiées les premiers éditeurs, et que M. Paul Sirven nous a heureusement rendues, Vinet a exprimé avec une netteté à n'y rien souhaiter la conception qui de tout temps a été la sienne. C'est à propos de Chateaubriand, pour lequel, — rivalité confessionnelle peut-être, — il se montre un peu bien sévère : « Absorber la vie dans la poésie, écrit-il, comme une mythologie de l'âme, terrible puissance que subit d'abord celui qui en dispose! Ne serait-ce point celle qu'a exercée le génie de M. de Chateaubriand ? N'a-t-il pas distrait, et, si j'osais dire, amusé les âmes ? Son sérieux n'est-il pas trop souvent, avec la sincérité qu'on ne peut lui refuser, un sérieux de poète ? N'a-t-il point été poète trop exclusivement ? Comme poète, il a rendu des oracles que l'humanité répétera en chœur ; mais n'a-t-il pas tenu l'humanité à distance d'oracles plus sûrs ? *Ne l'a-t-il pas trop souvent retenue dans l'image des choses ? Je ne lis jamais philosophe, historien, dogmatiste, politique, sans m'adresser ces questions. Je les adresse à mes lecteurs.* »

***

Cette conception, quelque peu puritaine peut-être, quand elle s'applique aux purs artistes, fait merveille au contraire toutes les fois qu'il s'agit de comprendre et de juger les moralistes ou les écrivains qui ont voué leur vie à l'étude du problème religieux. Elle a tout naturellement conduit Vinet à écrire l'un des livres les plus pénétrants et les plus justes de ton qu'on ait écrits sur Pascal. Qu'importe que ce livre, qui ne répond évidemment pas à celui qu'avait rêvé l'auteur, ne soit pas un livre, puisqu'il n'est qu'un recueil d'articles composés à différentes époques, en des occasions diverses, et dont l'unité extérieure est assez factice ? Mais il en est tout autrement de l'unité intérieure, qui est réelle et profonde. Vinet était, si je puis dire, une âme pascalienne. Presque perpétuellement malade, comme Pascal, — il était, semble-t-il, atteint de tuberculose intestinale, — il ressemblait encore à l'auteur des *Pensées* par l'ardeur intime et la noblesse de sa préoccupation religieuse, par son besoin passionné de répandre et de faire partager sa croyance : entre Pascal et lui, il y avait une sorte d'harmonie préétablie. Il n'avait aucun effort à faire pour entrer dans l'intimité de cette grande âme frémissante et tragique.

Il est à croire qu'il l'avait découverte d'assez bonne heure. Un court fragment, qui doit dater de la vingtième année, de l'époque où Vinet enseignait la langue et la littérature françaises au gymnase

de Bâle, nous le montre tout plein d'une admiration déjà très avertie pour « le génie le plus extraordinaire et le plus étonnant qu'ait possédé la France ». Douze ans plus tard, en 1829, Vinet revenait brièvement à Pascal en composant sa *Chrestomathie*. En 1832-1833, dans un cours public sur *les Moralistes français* qui fut professé dans une église de Bâle, il consacrait au grand écrivain plusieurs leçons très nourries : on en a tiré trois morceaux, dont l'un, très important, sur les *Pensées*, qui a fourni à Vinet lui-même la matière d'un article écrit à propos du cours de Sainte-Beuve sur *Port-Royal*, en 1838. Quelques années se passent : le fameux *Rapport* de Cousin paraît en 1842 ; en trois articles du *Semeur*, Vinet discute à fond la thèse du fondateur de l'éclectisme sur le scepticisme de Pascal. Deux ans plus tard, c'est Faugère qui publie sa grande édition des *Pensées* : à cette restauration de l'œuvre pascalienne Vinet consacre trois nouveaux articles. Entre temps, il est revenu à Lausanne comme professeur de théologie pratique ; sur la demande qu'on lui en adresse, il consent à faire un cours de littérature française au XVIIe siècle, ce qui lui est une occasion de revenir longuement à Pascal et d'écrire sur son auteur de chevet une série d'articles, dont cinq ont paru de son vivant. Enfin, l'année même de sa mort, 1847, il envoyait encore au *Semeur* deux articles, l'un sur Jacqueline Pascal, l'autre sur l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, ce dernier dicté littéralement sur son lit d'agonie. On voit par tout ceci que Pascal n'a jamais cessé d'être présent à la pensée de Vinet : il serait à peine exagéré de dire que toute sa vie spirituelle s'est écoulée comme à l'ombre de ce grand nom.

Cette sorte de fraternité morale a été des plus heureuses. Littérairement, le volume des *Études sur Pascal* n'est peut-être pas un pur chef-d'œuvre ; moralement, il en est un, s'il est vrai que jamais Pascal n'a été compris, deviné, expliqué comme il l'a été par ce critique dont mille choses auraient pu le séparer, mais qui se retrouvait tout près de lui par la qualité et la profondeur de sa foi. De sorte que, sur tous les problèmes que soulève l'étude de l'auteur des *Pensées*, les meilleurs d'entre nos modernes exégètes n'ont souvent eu qu'à reprendre et à développer les vues ou les intuitions de Vinet.

N'en donnons qu'un seul exemple. Victor Cousin, on le sait, ne s'était pas contenté, en consultant le manuscrit de la Bibliothèque alors royale, de redécouvrir le véritable texte des *Pensées* et de mener grand bruit autour de sa découverte. Il avait, avec sa grandi-

loquence habituelle, dénoncé et flétri le « scepticisme » qu'il avait cru reconnaître dans l'œuvre de Pascal. Il avait parlé de sa « dévotion convulsive », de « la foi inquiète et malheureuse qu'il entreprend de communiquer à ses semblables ». « Le fond même de l'âme de Pascal, écrivait-il encore, est un scepticisme universel, contre lequel il ne trouve d'asile que dans une foi volontairement aveugle. » Autant d'hyperboles, autant d'erreurs d'interprétation. Le vrai Pascal ne ressemble guère à cet halluciné qu'a pourfendu Cousin. Mais, aux yeux de ce dernier, il avait le tort inexpiable de ne pas éprouver une admiration pour Descartes, le grand ancêtre de la philosophie cousinienne. Il l'avait jugé « inutile et incertain ». Il avait écrit : « Je ne puis pardonner à Descartes. Il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » A travers Descartes, plus clairvoyant que beaucoup d'autres, il avait vu se lever la grande hérésie du siècle suivant, le déisme, « presque aussi éloigné, a-t-il dit, de la religion chétienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire. » Et il avait, toujours à propos de Descartes, prononcé cette dure condamnation : « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. » « Toute la philosophie », c'était évidemment pour lui le cartésianisme ; c'était ce vague spiritualisme laïque qui se prétend indépendant de toute religion révélée et qui, sous couleur d'offrir son alliance au christianisme, vise secrètement à le supplanter ; c'était enfin par avance l'éclectisme, dont il eût été, à n'en pas douter, un redoutable adversaire. Il était, dans ces conditions, assez naturel, avouons-le, que Victor Cousin se portât au secours de sa propre doctrine.

Mais il n'avait pas le droit de défigurer celle qu'il combattait. « Le scepticisme universel » de Pascal se réduit à son scepticisme à l'égard de l'éclectisme. Il ne conteste ni les droits ni le pouvoir de la raison dans le domaine des choses relatives et contingentes qui est proprement le sien. Mais il ne croit pas que « la raison pure », comme dira Kant plus tard, soit capable, à elle toute seule, d'expliquer l'homme, de résoudre le problème de notre destinée, de nous fournir une règle de conduite qui s'impose d'une façon péremptoire à notre volonté. Il estime que, si la philosophie pouvait mettre hors de toute contestation certaines vérités fondamentales telles que l'existence de Dieu, — et d'un Dieu personnel, — l'immortalité de l'âme, l'autorité de la loi morale, la religion chrétienne n'aurait plus de

raison d'être. Et il constate qu'en fait tout l'effort du dogmatisme n'a jamais abouti qu'à un échec ; que les solutions, d'ailleurs toutes conjecturales, qu'il suggère sont contradictoires, sont, comme le dira encore Kant, de véritables « antinomies ». « Ployable en tous sens », la raison ne saurait donc en aucun cas s'opposer à la révélation. « Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile, apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Écoutez Dieu. »

Trop plein de lui-même, Cousin n'avait pas su « écouter Dieu » et il avait mal écouté Pascal. Vinet, qui déjà en 1833 n'avait pas hésité à déclarer que « l'éclectisme n'est que la négation de la philosophie », se devait à lui-même de relever le gant et de remettre en son vrai jour la pensée pascalienne. C'est ce qu'il fit excellemment. Sans percer à jour la médiocre personnalité morale de Cousin, si peu fait pour bien pénétrer celle de Pascal, avec courtoisie certes, mais avec vigueur, et non sans une discrète ironie, il montrait tout ce qu'il y avait d'erroné et d'inconsistant dans la thèse qui représentait Pascal comme un sceptique absolu ou un croyant désespéré. Après bien des années écoulées, cette démonstration reste décisive ; elle forme l'une des plus fortes parties des *Études sur Blaise Pascal*. Elle allait si bien au fond des choses et des questions que Cousin se sentit touché : il éprouva le besoin de se justifier, tout en aggravant son cas. Dans deux articles intitulés *Du scepticisme de Pascal* qui parurent ici même, et qui sont une réponse à Vinet, il se risqua à parler du « hautain athéisme » de l'auteur des *Pensées*. Vinet a relevé vivement cette allégation singulière : il aurait pu se contenter de sourire ; Pascal se serait infiniment mieux reconnu dans ses pénétrants commentaires que dans les piaffantes et paradoxales exégèses de Victor Cousin.

* * *

Les *Études sur la littérature française au* XIXe *siècle*, dans l'édition nouvelle, ont été ingénieusement réparties en trois volumes différents. Le premier volume, exclusivement consacré à Mme de Staël et Chateaubriand, reproduit les leçons du cours professé par Vinet à l'Académie de Lausanne en 1844 sur ces deux écrivains ; on y a joint les divers articles qu'il a publiés sur un certain nombre d'ouvrages de Chateaubriand. Le second volume rassemble tout ce qu'il a écrit sur Lamartine et Victor Hugo. Le troisième réunit ses

études sur quelques écrivains français de l'époque romantique, Sainte-Beuve, Quinet, Michelet, Mignet, Soumet, Guttinguer, George Sand, Souvestre, Drouineau. En somme, nous avons là, avec d'évidentes et regrettables lacunes, — Vigny, Musset, Balzac ne figurent pas dans cette copieuse enquête, — une vue d'ensemble assez complète de l'histoire de la littérature française dans la première moitié du XIXe siècle. « D'une manière générale, écrit M. Sirven, on peut dire que le romantisme tout entier est là, saisi dans son principe et suivi dans ses conséquences, apprécié par un critique qui était à la fois un homme d'un goût très sûr et très fin, un moraliste et un écrivain. » On ne peut que souscrire à ce langage.

A relire en effet aujourd'hui toutes ces études, il est difficile de ne pas être frappé de l'ingéniosité pénétrante, de l'élévation, de la scrupuleuse conscience, de la fermeté de jugement dont elles témoignent. Vinet est un témoin très averti et très indépendant de la littérature de son temps, et sur bien des points la critique et l'histoire littéraire auraient grand profit à s'inspirer de ses aperçus. Après cela, qu'il ait, comme nous tous, surtout quand nous parlons des contemporains, commis quelques méprises, quelques erreurs d'appréciation ou de perspective, c'est ce qui est l'évidence même : il aurait pu, par exemple, se dispenser d'écrire sur Drouineau, et même sur quelques autres. D'autre part, sa situation de critique vivant hors de France, si elle comportait certains avantages, n'allait pas sans quelques inconvénients. Ne connaissant pas personnellement les écrivains qu'il étudiait, il pouvait parler d'eux en pleine indépendance. Mais il lui manquait, pour les apprécier complètement, certains éléments d'information que son éloignement même lui dérobait.

Quand, comme Vinet, on se propose d'entrer aussi profondément que possible dans l'intimité d'un auteur, de décrire ce qu'il appelle son « individualité », il peut être dangereux de ne le juger que par ses livres. Un écrivain, fût-il le plus subjectif des hommes, ne se met pas tout entier dans ses œuvres. Pour bien comprendre l'auteur, il n'est pas mauvais de connaître un peu l'homme. Sainte-Beuve le savait bien, qui se renseignait si exactement sur chacune de ses victimes. Et Vinet lui-même s'en rendait un peu compte qui, avant à parler de *Volupté*, demandait à l'un de ses amis « comment vivait M. Sainte-Beuve ». A l'ordinaire, ce côté de la question lui échappe et, à je ne sais quel air de candeur ou de naïveté, cela se sent dans sa critique. Notons enfin, pour être complet, qu'il lui arrive,

dans ses appréciations littéraires, de ne pas toujours se dépouiller entièrement de ses préjugés confessionnels : si, par exemple, il est sensiblement plus sévère pour Chateaubriand, qu'il admire d'ailleurs profondément, que pour Mme de Staël, cela tient sans doute à ce que les origines et les tendances protestantes de cette dernière la lui rendaient plus sympathique. Peut-être aussi les relations personnelles qu'il entretenait avec la famille de l'auteur de *Corinne* y étaient-elles pour quelque chose.

Cela dit, — et il faut le dire, car à une haute conscience comme celle de Vinet on ne doit que la vérité, — il y a, littérairement et moralement, dans ses *Études sur la littérature française au* XIXe *siècle*, bien des observations fines, exactes, profondes, bien des formules heureuses, bien des vues générales à recueillir. D'abord, sur cette littérature qui, sous des formes diverses, a tant agité le problème religieux, il est infiniment précieux d'avoir l'avis motivé d'un homme qui s'est voué presque exclusivement à l'étude de ce même problème. A cet égard, je ne sais rien de plus fortement pensé que ses articles sur *Jocelyn* : ce qu'il y a d'un peu puéril, d'inconsistant et d'incohérent dans la religion de Lamartine n'a jamais été mis plus vivement en lumière. Il est d'ailleurs à noter que la persistance et la prédominance chez Vinet de la préoccupation religieuse et morale ne nuisent en aucune façon à la vivacité de son goût, qui reste en toute occasion celui d'un grand lettré, juge excellent de la beauté littéraire. « M. de Lamartine, admirable poète, et, s'il l'eût voulu, parfait écrivain », dira-t-il de l'auteur des *Méditations* ; et peut-on mieux faire entendre que ce grand poète était en même temps le plus négligé des écrivains ?

C'est Vinet aussi, ce me semble, qui le premier a défini *Jocelyn* « un roman en vers », ce qui est, je crois, la plus juste définition qu'on en puisse donner. Et si l'on feuillette, à la suite de M. Sirven, les notes prises par lui, en vue d'un cours, à la suite de ses lectures, que de fines observations, que de jolies trouvailles d'expression, que d'intuitions originales ingénieusement traduites ! « Magnificence orientale », « panthéisme latent ou découvert », comme ces simples mots caractérisent bien la poésie lamartinienne ! Et ceci encore, qui suffirait à prouver que l'homme capable de rendre ainsi ses impressions de lecteur est un très grand critique (il s'agit toujours de Lamartine) : « Courbe la langue avec un empire plein de douceur. » Vinet semble être venu au monde pour justifier le mot célèbre de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. »

Son meilleur biographe, Eugène Rambert, nous rapporte à ce sujet un trait bien significatif et infiniment touchant. Vinet avait vingt ans : il était précepteur dans une famille fort distinguée, où l'on faisait d'excellente musique et où la lecture à haute voix était en honneur. Un soir, on l'avait prié de lire *le Cid*. Il était, nous dit-on, un admirable lecteur. De sa voix grave, pleine, sonore et profonde, qui fut plus tard un de ses attraits comme professeur, il se mit à lire. Arrivé à l'immortel dialogue :

Rodrigue, qui l'eût cru ? — Chimène, qui l'eût dit ?

il posa le livre et s'enfuit précipitamment. Au bout d'un instant, on alla à sa recherche : on le trouva sanglotant sur son lit. Ceux qui souriraient de cette anecdote n'entendront jamais rien à la poésie, ni à l'art.

* * *

Cette rapide étude sur Vinet critique serait par trop incomplète, si je ne disais quelques mots de l'écrivain. A cet égard, il me semble qu'on ne lui a pas toujours rendu justice. Brunetière, que je n'aime guère à contredire, et qui d'ailleurs en toute occasion s'est exprimé sur Vinet dans les termes de l'estime la plus respectueuse, s'est montré particulièrement sévère. « Il écrit mal, déclarait-il ici même... A vrai dire, il est lourd et précieux, lourd quand il s'abandonne, et précieux quand il se travaille, avec moins d'esprit, comme la plupart des précieux, que d'envie d'en avoir. Ses allusions me déroutent, ses intentions m'importunent, et ses comparaisons m'affligent. » Voilà qui est bien dur ! Qu'on puisse, à l'appui de ce rude jugement, citer un certain nombre de phrases, c'est ce qui ne saurait surprendre. Vinet a beaucoup écrit, et, dans sa vie très surchargée, il écrivait vite. Sa langue n'est pas toujours très sûre, et on y relèverait des impropriétés, des tours vieillis, des « helvétismes ». Son style est un peu gris et abstrait ; il manque de concentration et de nerf. Cet écrivain, qui, je crois, n'est jamais venu à Paris, n'a pas retrempé sa forme verbale aux sources vivantes du français moderne ; il est, si je puis dire, resté de sa province ; il fait usage de la langue un peu traînante qui se parle dans son canton de Vaud. Bref, on peut, sans être puriste, ne pas le mettre, comme écrivain, tout à fait sur le même plan qu'un Nisard, un Sainte-Beuve ou un Taine.

Mais, ces réserves faites, il y aurait quelque injustice à ne pas

reconnaître que cet homme, qui sentait si fortement la beauté littéraire, l'a rencontrée plus d'une fois pour son propre compte. Il a, de temps à autre, une image saisissante, une de ces formules lumineuses qui éclairent tout un aspect du monde moral. N'est-ce pas lui qui, un jour, a défini le christianisme « ce stoïcisme divinisé » ? et connaissez-vous beaucoup de définitions plus chargées de sens ? Et il a aussi de très belles pages, fortes, pénétrantes, — ce mot revient toujours sous la plume, quand on parle de lui, — des pages où la profondeur de l'idée ou du sentiment trouve une forme véritablement digne d'elle. Ceci, par exemple, sur les hommes de Port-Royal : « Ce qu'il y avait en eux de tendre, de naïf et d'humain se décèle comme à regret, et leur est, pour ainsi dire, dérobé, de loin en loin, par quelque situation plus forte. Leurs attachements sont pourtant bien forts ; des liens déchirés les font mourir ; ils ne pleurent qu'au dedans, *mais leur vie s'écoule avec ces larmes profondes ; ils meurent d'une douleur qui se tait ;* mais cette douleur si chaste, ce retranchement de toutes plaintes ont recueilli leurs cœurs plus avant dans le sanctuaire. »

La littérature française a toute une lignée de grands critiques. Elle n'en a peut-être pas qui l'honorent plus que le critique moraliste des *Études sur Blaise Pascal.*

VICTOR GIRAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE PROGRAMME DE M. HITLER

Au commencement d'une année qui doit être critique, les chefs de gouvernement éprouvent le besoin de prendre position et d'exposer leur programme. Nous avons analysé, dans la précédente chronique, le discours important et vraiment constructif de M. Eden. M. Léon Blum a lui aussi indiqué les directions que son gouvernement donnerait à la politique française (24 janvier), du moins en ce qui concerne les relations avec l'Allemagne.

Le Reich, exception faite de la Russie semi-asiatique, est l'État le plus peuplé et le plus fort de l'Europe, et il est assez naturel qu'il espère obtenir de meilleurs succès en négociant séparément avec chacun des autres. Mais il ne doit pas s'étonner que le point de vue de ses voisins soit différent. On dit parfois : conversations directes avec l'Allemagne. Cette méthode n'est nullement exclue ; elle est d'ailleurs couramment pratiquée quand il en est besoin ; mais il n'y a pas de difficulté qui soit spéciale à la France et à l'Allemagne seules ; « c'est, dit M. Léon Blum, en vue d'un règlement général, ou à l'intérieur d'un règlement général, que nous recherchons la solution du problème franco-allemand ». Mieux vaudrait même dire qu'il n'y a pas de problème franco-allemand. « Aucun engagement spécial à la France ne garantirait la sécurité de la France ; c'est cette conviction qu'exprime la formule, souvent si mal comprise, de « la paix indivisible ». Nous sommes membres de la Société des nations, fidèles à ses principes, fidèles à son pacte. Nous avons lié des amitiés dont nous restons pleinement solidaires. Nous avons contracté des obligations auxquelles nous demeurons pleinement fidèles. Notre objectif reste le règlement d'ensemble des problèmes européens. »

La vérité, qu'il n'est pas séant qu'énoncent les ministres des Affaires étrangères ou les chefs de gouvernement, c'est qu'il n'y a,

en Europe, qu'un péril : c'est l'agitation constante, l'inquiétude toujours active de la masse germanique réarmée ; c'est sa volonté de puissance toujours insatisfaite ou qui ne pourrait l'être qu'aux dépens de ses voisins ; c'est cette résolution tenace de ne porter jamais aucune responsabilité, de tout rejeter sur les autres, et d'ailleurs de bonne foi, puisque la certitude est ancrée dans l'esprit allemand que l'Allemagne a tous les droits et qu'il n'y a pas de droit contre son intérêt. Au fond de l'irréductible différend que l'on avive chaque fois que l'on en parle, il y a une conception radicalement différente du droit. Toute conversation en tête-à-tête ne peut aboutir qu'à une constatation nouvelle de cette opposition fondamentale qui d'ailleurs n'engendre nécessairement un conflit que lorsqu'on prétend la résoudre, qui s'arrange très bien dans le provisoire et qui n'aurait jamais amené l'explosion si, à un moment donné, l'Empereur allemand n'avait été acculé à la guerre par le courant qu'il avait lui-même créé. La politique définie par M. Léon Blum a l'avantage d'être simple et nette, d'être parfaitement d'accord avec celle de Londres et conforme à celle qu'ont pratiquée les gouvernements précédents. La continuité d'une politique française fidèle à ses engagements et pour qui le respect des traités prend toute sa valeur, crée la sécurité pour les Puissances de second rang et, par un juste retour, leur confiance renforce notre propre sécurité. C'est la grande tradition de la politique française à toutes les époques.

Le discours du Fuhrer était attendu avec quelque espoir et davantage d'inquiétude. Il n'a justifié ni l'un, ni l'autre. A vrai dire, il ne change rien. Pour en bien comprendre la portée, il faut d'abord le situer dans l'ambiance politique intérieure. Il a été prononcé dans l'apparat d'une séance solennelle du Reichstag, qui n'est plus, sous le régime national-socialiste, qu'un organe d'enregistrement destiné, lorsqu'une importante décision doit être prise, à en entendre et à en acclamer l'annonce que le maître de l'Allemagne lui réserve. Or l'Allemagne souffre. Elle présente cet invraisemblable phénomène, de manquer de pain, de beurre, de matières grasses, de matières premières de toute sorte, au milieu d'un monde qui produit trop de tout et qui ne demande qu'à vendre. Ses chefs ne lui disent pas que si elle ne peut pas acheter, c'est leur politique qui en est responsable ; ils préfèrent jeter sur les autres pays une accusation nécessairement imprécise de mauvaise volonté et de boycottage. Mais si dépourvu qu'il soit d'esprit critique, le public allemand ne peut pas s'y tromper. S'il n'a pas de beurre, c'est parce qu'il a trop

de canons, et il se demande à quoi servent les canons, s'ils ne peuvent lui procurer du beurre. Les actes du gouvernement du Reich lui ont fait perdre la confiance et les paroles du Fuhrer ne suffiront pas à la lui rendre.

M. Hitler a visiblement cherché quelle satisfaction d'amour-propre il pourrait apporter à son peuple et il n'a presque plus rien trouvé à détruire dans le traité de Versailles. Il a annoncé qu'il replaçait « de nouveau exclusivement sous la souveraineté du gouvernement du Reich les chemins de fer et la Banque allemande ». C'est une allusion à l'hypothèque que les arrangements de réparations avaient stipulée en faveur des emprunts Dawes et Young. En fait, il n'y a pas grand chose de changé, il n'y a qu'une malhonnêteté de plus. Tout débiteur peut répudier sa dette en vertu du principe de « l'égalité des droits ». En outre, M. Hitler a déclaré qu'il retirait « de la manière la plus solennelle la signature allemande de la déclaration qui fut extorquée alors à un gouvernement faible contre la conviction même de ce gouvernement aux termes de laquelle l'Allemagne porte la responsabilité de la guerre ».

Vaine représentation. Ce qu'il faudrait retirer ce sont les documents et les textes qui prouvent que c'est le gouvernement de Guillaume II qui a, au moment critique, prononcé les mots et ordonné les actes qui ont déclenché la guerre. Là-dessus, la lumière est faite depuis longtemps. Les Allemands consacrent une revue spéciale à la recherche des origines de la guerre. Tout ce qu'ils s'acharnent à prouver et que l'on savait depuis longtemps, c'est que, si les Russes avaient laissé l'Autriche envahir la Serbie, il n'y aurait pas eu de guerre générale. C'est exactement le raisonnement de l'assassin qui n'aurait pas tué sa victime si elle lui avait remis son portefeuille et ouvert son coffre-fort. Ne croyons pas d'ailleurs que ce soit là, de la part du Fuhrer, un geste sans conséquence. Tout le traité de Versailles repose, — à tort, selon nous, car un traité n'est pas un jugement, — sur la culpabilité de l'Allemagne. Dès lors qu'elle « retire sa signature », elle s'attribue le droit de détruire tout le traité, même dans ses clauses territoriales. Et le jour où elle le fera, elle se prétendra dans son droit et rejettera sur la partie adverse la responsabilité de la nouvelle guerre. Les responsabilités du 3 août 1914, M. Hitler les a établies lui-même. « Le combat de 1914, vrai Dieu, ne fut pas imposé aux masses, mais réclamé du peuple entier lui-même... Pour moi-même, ces heures m'apparurent comme la délivrance des impressions pénibles de ma jeunesse. Je n'ai pas honte

aujourd'hui de dire que, dominé par un enthousiasme violent, je tombai à genoux et remerciai le Ciel d'un cœur débordant de m'avoir donné le bonheur de vivre dans ce temps (1). » Aucune déclaration, si solennelle soit-elle, ne saurait prévaloir contre celles-là que leur auteur ne songe nullement à répudier.

Après ces nouveaux reniements de la signature du Reich, le chancelier veut bien nous avertir que ce sont les derniers. « Avec ceci s'est terminée l'époque que l'on a appelée l'époque des surprises. L'Allemagne, en sa qualité d'État égal en droits, consciente de sa tâche européenne, collaborera désormais à l'avenir, d'une manière loyale, à résoudre les problèmes qui nous touchent, nous et les autres nations. » Mais, au mensonge, à la tromperie, s'attache fatalement leur conséquence, qui est la ruine de la confiance. Nous avons déjà entendu ce langage au temps de Locarno. Pourquoi aurions-nous confiance aujourd'hui ? Lorsque change l'intérêt, la parole n'oblige plus : c'est un axiome de la politique nazi.

Le Fuhrer répond longuement à M. Eden, mais il se tait sur le discours de M. Blum. Il s'en tient à l'affirmation qu'entre la France et l'Allemagne « il ne saurait y avoir aucun objet de dispute humainement possible », — ce qui est contredit par la revendication des colonies, — et à une allusion à la loyauté du gouvernement et de son ambassadeur lors du récent incident du Maroc espagnol. Avec M. Eden, le Chancelier entre en discussion. Non, dit-il, l'Allemagne ne veut pas s'isoler, tout au contraire ; et il en donne pour preuve les amitiés de l'Allemagne, les arrangements qu'elle a conclus et, en particulier, sa récente convention avec le Japon. Tout cela est à côté de la question. Il s'agit de savoir, et c'est ce que M. Eden, sans parler de M. Blum, avait demandé avec insistance, si l'Allemagne consent à entrer dans un système de paix organisée et constructive. M. Hitler répond par des considérations sur la division de l'Europe en deux partis, et il se plaint que M. Eden méconnaisse le péril bolchéviste. L'Allemagne refuse d'entrer dans une combinaison ou une société quelconque, où elle se trouverait en contact avec la Russie soviétique.

Or, ni M. Eden, ni personne, même dans le cabinet Blum, ne méconnaît le péril bolchéviste, mais il n'est pas prouvé que, pour le conjurer, la méthode allemande soit la meilleure ; celle de l'Angleterre paraît beaucoup plus efficace. L'Allemagne se montre publiquement acharnée contre la Russie bolchéviste. Il semble bien, nous

(1) *Mein Kampf*, tome I, p. 176 et 177. Ces deux passages ont été supprimés dans les éditions anglaise et américaine.

le verrons tout à l'heure, qu'elle ait entretenu avec les trotzkistes, qui ne sont pas les moins dangereux des révolutionnaires, des relations suspectes. La croisade contre le bolchévisme est, pour le Fuhrer, une attitude politique à double usage, intérieur et extérieur ; il n'est pas exclu qu'il espère en tirer, un jour ou l'autre, de substantiels avantages. L'accord avec le Japon est une indication assez claire. Et ce n'est pas une raison, parce que « M. Litvinof prêche à Genève, comme le dit la *Berliner Bœrsen Zeitung*, en faveur de la paix indivisible », pour que ce système soit nécessairement détestable. Ce qui est vrai, — soyons réalistes, nous aussi, — c'est qu'il gêne l'Allemagne. On le sent d'un bout à l'autre de la réponse maussade et entortillée que le Fuhrer adresse à M. Eden.

Quant aux armements, M. Hitler se refuse à en accepter la limitation. Ce sont, dit-il, les armements de la Russie communiste qui, pour l'Allemagne, donnent la mesure des précautions défensives qu'elle doit prendre. Chaque pays, en pareille matière, est seul juge de son intérêt et de ce qu'il regarde comme nécessaire à sa sécurité. Pour l'Allemagne, « c'est à Berlin uniquement qu'on en décide ». Cette réponse nette a été très remarquée en Angleterre et méritait de l'être.

Le Fuhrer pose nettement et pour ainsi dire officiellement la revendication des colonies que l'Allemagne possédait avant 1914. Voici l'objet pratique du retrait solennel de la signature du Reich à l'article du traité qui le déclare responsable de la guerre. L'Allemagne ne demande pas des colonies « pour des buts militaires, mais uniquement pour des buts économiques ». Quelle preuve en donne-t-elle et pourquoi veut-elle que nous prenions au sérieux une pareille assurance ? Supposons un instant que toutes les anciennes colonies africaines de l'Allemagne lui soient attribuées et regardons une carte. Par le Cameroun, l'Allemagne toucherait au lac Tchad, vers lequel se portent les ambitions des Italiens de Tripolitaine. « L'axe vertical » italo-allemand, qui vise à couper l'Europe en deux, tendrait pareillement à se prolonger en Afrique jusqu'au golfe de Guinée. Notre empire africain serait coupé en deux. C'en serait fini de la tranquillité de l'Afrique et de son paisible développement économique ; le régime des armements y sévirait.

Que d'ailleurs l'attribution à l'Allemagne même d'une moitié de l'Afrique et d'une partie de l'Océanie puisse rapidement atténuer la disette de matières premières dont elle souffre, c'est ce que l'on ne saurait croire ; mais ce qui est certain, c'est que les administrateurs allemands, avec cette dureté qui, au Cameroun par exemple, leur

avait attiré la haine de ces indigènes que M. Hitler appelle «les hommes à faces de singes », obligeraient les noirs aux travaux forcés pour arriver à produire les matières premières et les denrées alimentaires dont l'Allemagne se plaint de manquer. C'est sur le plan humain qu'il faut d'abord considérer la question des colonies. Les populations ont beaucoup évolué depuis le premier établissement des blancs, et l'on n'a plus le droit de les considérer comme une marchandise qu'il soit permis de partager, d'échanger ou de vendre. Les principes du racisme s'opposent à ce que les populations noires soient livrées à administrer à des Allemands. Les Puissances européennes intéressées, celles qui détiennent quelques anciennes possessions allemandes, trop faible compensation à tous les maux que l'agression austro-allemande leur a fait souffrir, l'Angleterre, la France, la Belgique, le Japon ne doivent pas laisser poser la question par voie diplomatique ; elles feront bien de devancer la démarche allemande et de déclarer que, pour elles, il n'existe pas de problème colonial. Sur le terrain économique, tous les arrangements sont possibles ; aucune concession d'ordre territorial n'est admissible

Ainsi, le discours du Fuhrer, — nous allions dire le discours du trône, — ne nous apprend rien que nous ne sachions. La série des revendications allemandes continue et continuera tant qu'un refus clair et net n'y sera pas opposé. Les menaces qui visent la Tchécoslovaquie ne s'atténuent pas. M. Hitler rejette les bases sur lesquelles M. Eden et M. Blum le conviaient à édifier une Europe pacifiée, mais il n'en propose pas d'autres qui soient acceptables. Le débat sur la défense nationale qui vient de se dérouler à la Chambre française et l'accueil fait aux paroles de M. Daladier montrent que l'on a compris, chez nous comme en Angleterre, que, pour le moment, la meilleure garantie de la paix, c'est la force.

LA NOUVELLE CONSTITUTION SOVIÉTIQUE ET LE PROCÈS DE MOSCOU

Les événements de Russie, s'ils restent incompréhensibles à l'esprit occidental et surtout à la raison latine, n'en ont pas moins une évidente répercussion sur notre histoire intérieure et extérieure, et il est nécessaire de les connaître. Puisque le second procès de Moscou nous offre l'occasion d'en parler, nous en profiterons pour dire un mot de la nouvelle constitution de l'U. R. S. S. promulguée le 12 juin 1936 et ratifiée avec quelques amendements par le Congrès général

des Soviets dont la session a commencé le 25 novembre. Ce texte remplace celui du 6 juillet 1923, qui lui-même succédait à la constitution provisoire de 1918.

Le gouvernement de l'U. R. S. S. considère la révolution comme terminée par la liquidation complète du système capitaliste et des classes capitalistes. Le moment lui semble donc venu d'établir une constitution définitive. Elle est précédée, comme ses devancières, de la « Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité », rédigée par Lénine. Les modifications, d'une constitution à l'autre, sont importantes et caractéristiques, mais il faut avoir soin de distinguer apparences et réalités, textes et application. Le régime, après comme avant la nouvelle constitution, reste, de l'aveu de Staline lui-même, inchangé ; c'est le despotisme le plus complet que l'on puisse imaginer. Le pouvoir d'un Nicolas Ier était libéral en comparaison de celui qui pèse sur 160 millions d'habitants de l'U. R. S. S. L'autorité réelle continue d'appartenir aux chefs du parti communiste défini à l'article 126 comme « le détachement d'avant-garde des travailleurs dans leur lutte pour la consolidation et le développement du régime socialiste et le noyau dirigeant de toutes les organisations de travailleurs, tant étatiques que sociales ».

Tout reste subordonné à l'intérêt de la classe ouvrière ; c'est le critère du juste et de l'injuste. Il est utile cependant d'indiquer quelques traits nouveaux, car, lorsque des textes constitutionnels existent et constituent la loi, il arrive presque toujours un moment où l'opinion publique finit par en réclamer l'application. D'abord, le nombre des républiques constituant l'Union des républiques soviétiques socialistes est porté de 7 à 11. Les trois républiques de Transcaucasie (Géorgie, Azerbaïdjan, Arménie) cessent de former une fédération pour devenir autonomes et entrent individuellement dans l'U. R. S. S. Dans l'ancien Turkestan russe, deux républiques nouvelles sont promues au rang de « fédérées », celle des Cosaques et celle des Kirghizes. C'est une constatation de la transformation économique radicale qui s'est accomplie parmi ces populations naguère à demi sauvages.

La disparition du système capitaliste permet d'accorder à tous les citoyens de l'U. R. S. S. la liberté, l'égalité et les droits politiques. L'U. R. S. S. est « un État socialiste d'ouvriers et de paysans » où tout homme doit travailler. Celui qui ne travaille pas ne mange pas. Saint Paul dit plus humainement : « Celui qui ne *veut* pas travailler, ne doit pas manger. » A côté de la propriété de l'Etat, des

propriétés collectives, des propriétés coopératives, voici que réapparaît, autorisée et protégée par la loi, la propriété individuelle des objets mobiliers et « la petite économie privée de paysans travaillant individuellement et d'artisans à domicile, économie fondée sur le travail personnel et interdisant l'exploitation du travail d'autrui ». L'un des rares amendements proposés au Congrès des Soviets et acceptés par le gouvernement réintroduit « le droit à l'héritage de la propriété individuelle des citoyens ».

Le Congrès des Soviets et le Comité exécutif qui étaient, en apparence du moins, les organes essentiels du gouvernement, sont remplacés par le Conseil suprême de l'U. R. S. S., sorte de Parlement divisé en deux sections : le Soviet de l'Union et le Soviet des nationalités, élus pour quatre ans au suffrage universel, direct et secret. Ainsi disparaît l'ancienne discrimination des citoyens en deux catégories : citoyens complets et citoyens de seconde classe privés de droits politiques. Ces droits ne sont d'ailleurs qu'un trompe-l'œil, car ces deux Soviets ne tiennent chaque année que deux courtes sessions où ils sont invités à approuver les actes du gouvernement.

Sur le papier, sont accordées toutes sortes de libertés : inviolabilité de la personne, du domicile et de la correspondance ; garanties aux inculpés ; liberté des cultes. L'article 125 accorde généreusement les libertés de la parole, de réunion, de manifestation, de cortège, etc., mais « en conformité avec les intérêts des travailleurs et en vue de renforcer le régime socialiste ». Voilà l'équivoque. Il n'existe, en réalité, ni droit à l'opposition, ni droit à la critique. La liberté ne peut s'exercer que dans le cadre de l'État socialiste et des doctrines socialistes. Jamais conformisme plus étroit n'a été imposé à un peuple : c'est la liberté dans une prison. L'existence des partis n'est pas tolérée. Tout est subordonné au maintien du régime marxiste et à son développement dans les autres pays. La constitution, comme tout le reste, est un moyen de propagande, un panneau-réclame à l'usage des démocraties occidentales. Elle n'est viable qu'à la condition d'être appliquée par une autorité dictatoriale. Le parti communiste, ses chefs, son chef gardent le monopole de l'autorité. L'un des dirigeants communistes disait : « La liberté est une source de tracas et de responsabilités ; moins on est libre, plus on est aidé, guidé, soigné par le pouvoir central (1). »

Malgré tout, la nouvelle constitution reflète, quand on la lit avec

(1) Fernand Grenard, *la Révolution russe*, p. 314. A. Colin, 1 vol. in-8. — Cf. André Gide, *Retour de l'U. R. S. S.*, *Nouvelle Revue française*, 1 vol. in-12.

attention, les signes d'une évolution interne. L'article 132 établit le devoir du service militaire, et l'article 133 dit : « La défense de la patrie (*sic*) est le devoir sacré de chaque citoyen de l'U. R. S. S. » La trahison, l'espionnage sont punis de mort. Le texte de la constitution disait : « Dans l'intervalle des sessions du Conseil suprême de l'U. R. S. S., le præsidium proclame l'état de guerre en cas d'agression militaire contre l'U. R. S. S. », et un amendement ajouté par le Congrès ajoute : « ou en cas de nécessité d'accomplir des engagements internationaux de défense mutuelle contre une agression ».

Les dirigeants du bolchévisme ont fait, ces derniers temps, de singulières découvertes. Ils se sont aperçus que la famille, le respect de la femme, la formation morale de l'enfant sont les fondements de toute civilisation, que le divorce détruit la cellule sociale initiale ; un nouveau code de morale est en préparation ; en attendant, on a rendu le divorce si coûteux qu'il est en fait réservé aux nababs de la nouvelle oligarchie. Voici donc que l'on retrouve la vieille morale « bourgeoise », et, avec elle, le service de la patrie, en attendant la religion. On n'avait jamais vu, depuis la révolution, les églises aussi pleines qu'à la fête de Pâques 1936. Et les générations nouvelles lisent Pouchkine avec plus de ferveur que Lénine. Les mouvements du colosse russe sont toujours lents, lente son évolution. Mais des signes nombreux et concordants montrent que, dans l'esprit du public, une transformation se dessine ; peut-être serait-il plus exact de dire qu'un esprit public naît, dont la croissance sera longue, mais qui se développera nécessairement par la vertu traditionnelle qui est en lui.

Entre cette évolution naissante, à peine perceptible encore pour qui regarde de loin, sans doute plus frappante pour qui la vit, et le procès de Moscou qui vient de se terminer par treize exécutions capitales, les rapports sont flagrants. Le premier procès des trotzkistes, au mois d'août, avait envoyé à la mort plusieurs des principaux acteurs de la révolution de 1917 et du gouvernement soviétique, parmi lesquels Zinoviev et Kamenev. Cette fois comparaissaient dix-sept accusés, dont quatre ont rempli de hautes fonctions dans le gouvernement soviétique. Piatakov, l'un des bolchévistes de la première heure, a été commissaire adjoint aux transports ; son intelligence et sa culture lui assuraient une grande influence. Serebriakov fut longtemps commissaire du peuple aux Transports ; Radek est le brillant écrivain qui rédigeait les articles des *Izvestia* ; Sokolnikov était, il y a peu de mois, ambassadeur à Londres. Avec

eux, deux ou trois personnages de second plan et quelques vulgaires gredins ou agents louches. Nous avons quelque peine à comprendre les faits que révèle le procès. Et il n'est pas exclu que, par toute sorte de moyens horribles dont les despotes orientaux ont eu de tout temps le secret, des mensonges officiels n'aient été débités, sous prétexte d'aveux, par les principaux accusés.

Il faut nous représenter ces hommes qui ont vécu leur jeunesse parmi les complots et toute leur vie cérébrale avec les théoriciens du socialisme et de la révolution : ce sont d'éternels conspirateurs. Les procès montés par la Guépéou rappellent par plus d'un trait ceux que l'Okrana des tsars organisait pour démasquer les terroristes et s'en débarrasser. Depuis que, après la mort de Lénine, le clan de Staline s'est emparé brutalement du pouvoir, Trotzki et ses amis sont en état de perpétuel complot pour supprimer et supplanter le dictateur. Le procès a révélé l'existence d'un « centre parallèle », à côté de celui que dirigeait Zinoviev, qui devait poursuivre, sous la même inspiration de Trotzki, la ruine et la mort de Staline. Affaire d'ambitions personnelles avant tout, les doctrines n'étant que des paravents. Trotzki, réfugié au Mexique, multiplie les dénégations, mais il ne semble pas possible que tous ces complots, toutes ces manigances, que le procès a fait connaître, aient été inventés de toutes pièces. On veut abattre le tyran. L'assassin de Kirov, en 1934, s'est glorifié de son crime comme s'en glorifiaient les assassins d'Alexandre II ou de Stolypine. Si le complot d'hier avait réussi, nos communistes porteraient aux nues les fusillés d'hier comme ils célèbrent Staline aujourd'hui. Il s'agissait, semble-t-il, — on ne peut rien affirmer qu'avec des réserves, — de discréditer l'œuvre industrielle et sociale du gouvernement de Staline en organisant le sabotage des usines et des chemins de fer.

Les conjurés comptaient s'appuyer sur l'étranger et s'étaient mis à son service. L'accord récemment conclu entre l'Allemagne et le Japon prend à la lumière des débats de Moscou un sens particulièrement inquiétant. Les trotzkistes avaient préparé un démembrement de la Russie au profit de l'Allemagne et du Japon et un retour au système capitaliste ; on aurait créé une Ukraine indépendante sous l'influence de l'Allemagne, et le Japon aurait annexé la province de l'Amour. Rien d'incroyable à cela. Rien de nouveau non plus : Anatole Leroy-Beaulieu se scandalisait en 1905 d'entendre les chefs des partis démocrates souhaiter la victoire du Japon sans laquelle on ne se délivrerait pas de l'autocratie. L'extraordinaire dis-

cours de Radek, à la dernière audience, montre que ses complices et lui croyaient la guerre certaine pour 1937, qu'ils escomptaient l'écrasement des armées russes et l'installation de Trotzki au pouvoir sous la protection allemande avec un programme contre-révolutionnaire. Piatakov a raconté que Trotzki avait conclu un accord avec Rudolf Hess afin de préparer ces grands événements. Trotzki nie ; mais qui croire ? Des trahisons, des défections auraient été préparées, en cas de guerre, dans l'entourage de Staline. Le Géorgien, on le sait, est détesté des vieux bolchéviks de la première heure, russes et juifs, qui l'accusent d'escamoter leur révolution à son profit et de la dénaturer.

Certaines déclarations de Radek sont à retenir : « Ce procès prouve deux choses : d'abord que la guerre est certaine, ensuite que le trotzkisme est lié à toutes les forces contre-révolutionnaires en U. R. S. S. C'est ce qu'ont prouvé ma déposition et celle de Piatakov. » Trotzki, désespérant d'établir le socialisme ailleurs qu'en Russie, aurait donc travaillé à le détruire en U. R. S. S. et à faire éclater la guerre.

Est-ce pour avoir développé cette thèse que Radek a sauvé sa tête et n'a été condamné, avec Sokolnikov, qu'à dix ans de prison, tandis que Piatakov, Serebriakov et onze autres étaient exécutés ? Sera-t-il impliqué, avec Boukharine qu'il a lui-même mis en cause, avec Rykov et l'un des fils de Trotzki, dans le nouveau procès qui s'apprête ? C'est possible. La condamnation à la peine minima de deux des principaux « coupables », dont la presse réclamait la mort, indique peut-être que tout était préparé et arrangé d'avance. Encore une fois, tout est possible, si rien n'est démontré. Ce qui est certain, c'est que le bolchévisme poursuit son règne sanglant sous la dictature la plus despotique, la plus asiatique, que l'on ait jamais vue même en Russie, que cette histoire de crimes, de massacres, de révolutions de palais n'est pas terminée, que l'Allemagne et le Japon sont disposés à profiter des circonstances propices que pourraient leur offrir les événements. Ce qui passe l'imagination, c'est que, chez nous, les sectateurs de l'idole réussiront encore à se donner pour des « défenseurs de la démocratie » !

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

HUITIÈME PÉRIODE. — CVII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-SEPTIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er janvier

Pages.

LE PILOTE, première partie, par M. EDOUARD PEISSON 5
LA GENÈSE DE LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE, par *** 37
LETTRES DE LA BARONNE DE STAËL AU ROI JOSEPH. — II. 54
LES PAS ONT CHANTÉ, deuxième partie, par M. A. DE CHATEAUBRIANT. 73
TYPES DE LA VIE D'AUJOURD'HUI. — VI. LE PILOTE DE LIGNE, par M. RENÉ CHAMBÉ 106
DANS L'INTIMITÉ DE CORNEILLE, par M. EDMOND PILON 127
IPHIGÉNIE, par M. ROGER CHAUVIRÉ 159
COMMUNISME ET CATHOLICISME, par M. J. DE BIVORT DE LA SAUDÉE. 191
SPECTACLES, par GÉRARD D'HOUVILLE. 207
LES ACADÉMIES DE PROVINCE, par M. C.-M. SAVARIT. 219
REVUE DRAMATIQUE. — *LE MISANTHROPE.* — *LE CHANDELIER*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 226
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. 230

Livraison du 15 janvier

LE PILOTE, dernière partie, par M. ÉDOUARD PEISSON 241
LES CONDITIONS TECHNIQUES D'UN REDRESSEMENT FINANCIER, par M. F.-F. LEGUEU. 281
NOUVEAUX CARNETS DE LUDOVIC HALÉVY. — I. 296
VISITE A M. MOTTA, par VERAX. 324
TERRE DE PERSONNE, par M. ANDRÉ DEMAISON. 337
LA LOI SUR LA PRESSE, par M. MAURICE GARÇON. 369
POÉSIES, par M. ÉMILE RIPERT. 394
LE PRÉSIDENT ROOSEVELT ET L'EUROPE, par M. FIRMIN ROZ, de l'Institut. 399
CONDÉ, PRISONNIER D'ÉTAT, par M. HENRI MALO 407
PARCS ZOOLOGIQUES ANGLAIS, par VEGA 440
LA LUTTE CONTRE LA VIE CHÈRE SOUS LA TERREUR, par M. GÉRARD WALTER . . . 450
REVUE MUSICALE. — *PROMENADES DANS ROME*, par M. LOUIS LALOY 464
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. 471

Livraison du 1er février

Pages.

SOUS LE PIED DE L'ARCHANGE, première partie, par M. ROGER VERCEL 481
LA PRÉPARATION ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE A LA GUERRE, par M. PAUL MAQUENNE. 530
NOUVEAUX CARNETS DE LUDOVIC HALÉVY. — II. 540
L'U. R. S. S. EN EXTRÊME-ORIENT, par M. le général NIESSEL 566
LE SOUVENIR DE PAUL BOURGET, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 577
SUR LE SITE D'ANGKOR, par Mme G. DE CORAL-RÉMUSAT. 613
LES FOYERS D'ATMOSPHÉRIQUES, par M. MAURICE D'OCAGNE, de l'Académie des Sciences. 626
LE SACRE DE CHARLES X, par M. JEAN-PAUL GARNIER 634
SPECTACLES, par GÉRARD D'HOUVILLE. 663
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — UNE AMIE DES BÊTES, par M. LOUIS GILLET, de l'Académie française 676
EN ÉCOUTANT PARLER LES PAYSANS, par M. L. GABRIEL-ROBINET. 691
LE MOUVEMENT POÉTIQUE, par M. YVES-GÉRARD LE DANTEC. 699
REVUE DRAMATIQUE. — *LE VOYAGE*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 707
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON 714

Livraison du 15 février

SOUS LE PIED DE L'ARCHANGE, deuxième partie, par M. ROGER VERCEL. 721
LE GLISSEMENT DE L'ÉTAT. — XI. *SIX MOIS DU MINISTÈRE DES MASSES*, par ***. 763
LA FIN MYSTÉRIEUSE D'ALEXANDRE Ier. — I. *LA CRISE MORALE*, par M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française. 777
SILHOUETTES ÉTRANGÈRES. — LE DOCTEUR GOEBBELS, par VERAX. 806
NOUVEAUX CARNETS DE LUDOVIC HALÉVY. — III. 817
SOLITUDE DE BAUDELAIRE, par M. PAUL HAZARD 844
TYPES DE LA VIE D'AUJOURD'HUI. — V. LE PROFESSEUR DE SKI, par M. JACQUES LE BOURGEOIS. 856
UN GRAND CHEF : LE MARÉCHAL MAUNOURY, par M. le général BRÉCARD 867
QUESTIONS MÉDICALES. — *CLINIQUE OU LABORATOIRE ?* par M. PASTEUR VALLERY-RADOT. 889
LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES. — L'EXPOSITION DE 1867. — I, par M. RAYMOND ISAY 896
LA CRÉANCE AMÉRICAINE, par M. ALBERT BUISSON, de l'Institut. 921
REVUE LITTÉRAIRE. — *UN CRITIQUE MORALISTE : ALEXANDRE VINET*, par M. VICTOR GIRAUD. 396
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON 948

Paris, 1937. — Imprimeries RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 61089.

es.
481

530
540
566

577
613

626
634
663

676
691
699

707
714

721
763

777
806
817
844

856
867

889

896
921

396
948